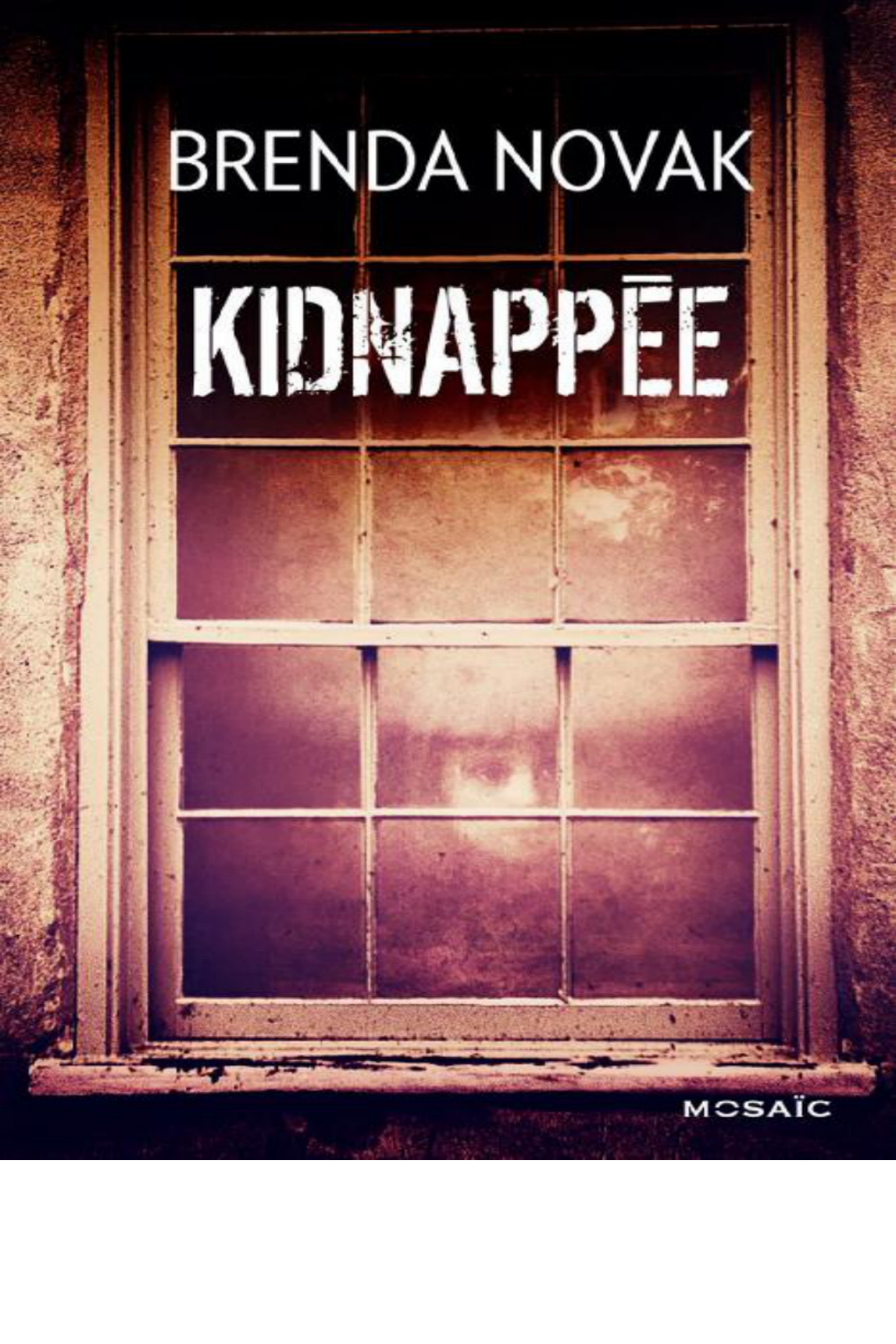


Un Coeur naufragéia

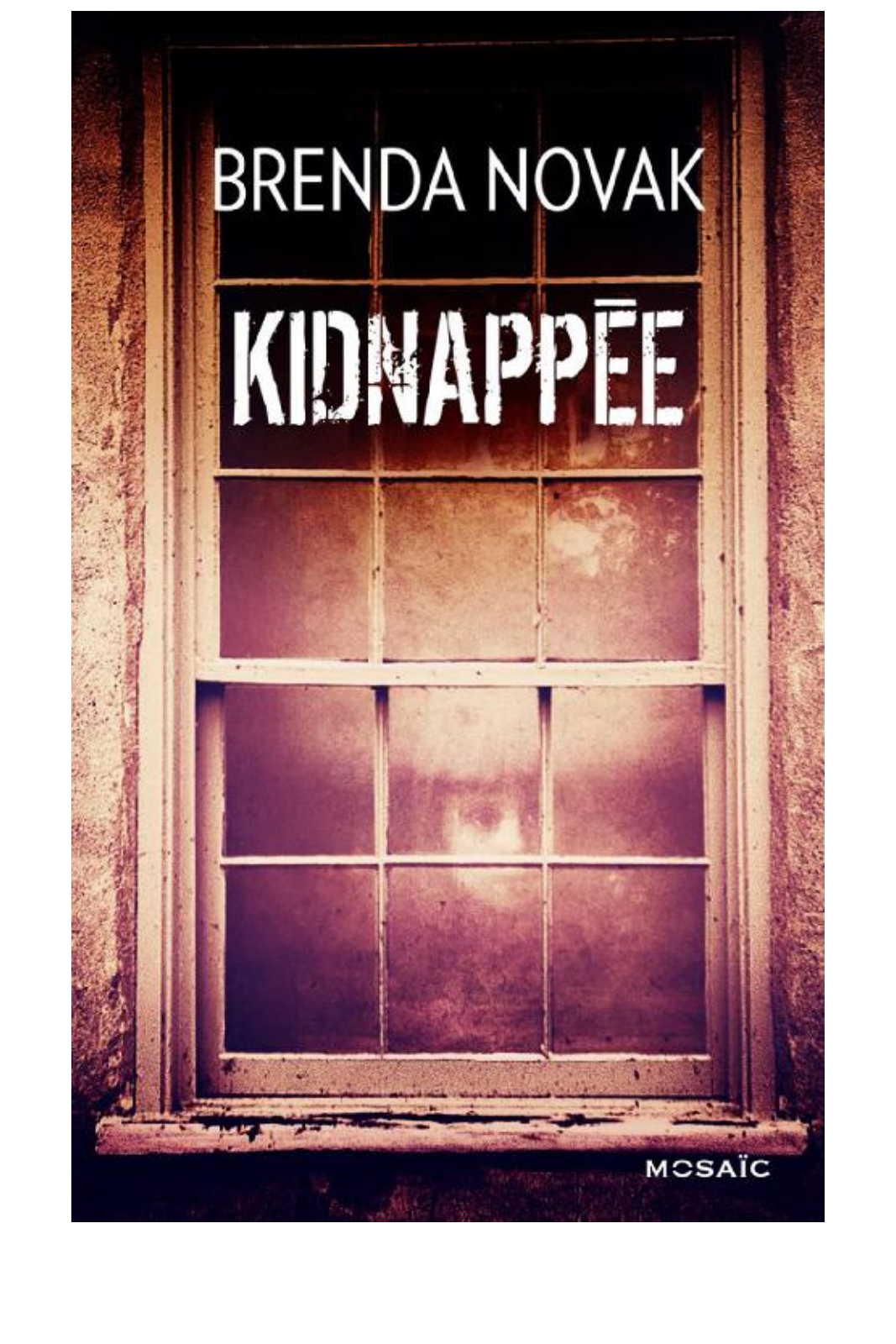
**Novak
Nora Roberts**



BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

MCSAÏC



BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

MCSAÏC

BRENDA NOVAK

Kidnappée

Roman

MCSAÏC

A Channie...
Pour avoir cru en moi.
Merci d'être là, depuis le début.

« L'amour est un démon. Il n'y a pas d'autre mauvais ange que l'amour. »

WILLIAM SHAKESPEARE

Peines d'amour perdues

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

DANS LA SÉRIE LA CONTRE-ATTAQUE

Face au danger
Les disparues du bayou
Mémoire à vif

Autres publications

Noir secret
Noire révélation
Noirs soupçons

Sacramento, Californie

Un bruit sourd s'échappa du coffre. Horrifiée, Tiffany fit une brutale embardée sur la droite, évitant de justesse une des maisons situées en bord de route. Que se passait-il ? « Rover », comme son mari et elle l'avaient baptisé, était censé être mort. Que ferait-elle, s'il ne l'était pas ?

Elle crispa les mains sur le volant. Il fallait qu'elle s'arrête pour évaluer la situation. Un mort pouvait-il revenir à la vie ? C'était manifestement le cas. Rover venait de reprendre conscience. Il était en proie à la panique, enfermé dans cet espace sombre et confiné. Peut-être cognait-il pour essayer de casser le feu arrière et attirer ainsi l'attention de la voiture qui les suivait ?

Impossible. Il n'avait que quatorze ans, bon sang ! Où aurait-il pêché l'énergie et la lucidité nécessaires pour exécuter un tel plan ? Sans compter qu'il devait être bien trop effrayé pour les défier... Mais il savait désormais que sa vie ne tenait qu'à un fil. N'était-ce pas suffisant pour tenter le tout pour le tout ?

Elle n'arrivait pas à y croire. Les gamins que son mari ramenait à la maison étaient si timides, si malléables ! Elle s'en étonnait toujours, d'ailleurs. Mais Colin avait l'œil pour les choisir. Il repérait ceux qu'il pouvait enlever.

Elle sursauta tandis qu'un autre coup faisait trembler le coffre de la voiture. Ses mains moites glissèrent sur le volant. Bon sang ! Cela n'aurait pas dû se passer comme ça.

Le boucan que faisait Rover finirait pas attirer l'attention des autres conducteurs. Tiffany jeta un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur. La berline noire, conduite par une femme d'âge moyen, qui la suivait depuis quelques kilomètres était toujours là. La brise printanière qui s'engouffrait par la vitre ouverte balayait ses cheveux sombres, révélant ses lèvres pleines et l'ovale parfait de son visage. Impossible de voir ses yeux, dissimulés par des lunettes de soleil, mais c'était le genre de femme que Colin trouverait probablement

séduisante, malgré leur différence d'âge. Rien dans son attitude ne laissait supposer qu'elle s'était rendu compte de quoi que ce soit.

Mais elle se rapprochait dangereusement...

Les coups, les bruits accompagnés de cris étouffés reprirent de plus belle et Tiffany sentit ses nerfs se tendre.

Il faut que je m'arrête.

Mais si la conductrice de la berline se doutait de quelque chose, elle s'arrêterait également. Et ne manquerait pas d'entendre les appels au secours de Rover. Comment Tiffany expliquerait-elle la présence d'un garçon dans son coffre ? Salement amoché, en plus !

Réfléchis ! Trouve une idée ! Il était préférable de continuer à rouler. Elle tournerait au prochain feu, en espérant que la berline continuerait tout droit. Peu importait l'itinéraire, du moment qu'elle atteignait l'autoroute 50. Dès qu'elle aurait dépassé Placerville, elle prendrait le premier chemin de terre suffisamment isolé et boisé.

Et après, que ferait-elle ? C'était une chose de se débarrasser d'un corps, c'en était une autre d'ôter la vie à quelqu'un. Les cris et les coups du gamin devenaient de plus en plus forts et soutenus. Elle avait l'impression de n'entendre que ça — un vrai tam-tam. C'était à se demander comment la conductrice de la berline ne l'entendait pas ! En tout cas, il n'échapperait pas au premier piéton qu'elle croiserait à une intersection.

Tiffany prit une profonde inspiration. Si elle ne réglait pas rapidement le problème, Colin serait de très mauvaise humeur. Pire, ils iraient en prison, si elle faisait tout foirer.

Le cœur battant, elle attrapa son sac. D'une main, elle fouilla à la recherche de son téléphone portable et réussit à appuyer sur la touche correspondant au numéro préprogrammé de son mari.

— Allô !

— Colin, il est en vie ! lâcha-t-elle sans réfléchir.

« Je suis désolé de ne pas pouvoir vous répondre... » poursuivit la voix enregistrée de son époux.

Frustrée, elle coupa la communication. Colin trouvait désopilant de faire croire à ses interlocuteurs qu'il était en ligne. Elle-même en riait de bonne grâce quand elle se faisait prendre, mais là... Elle avait besoin de lui parler. *Tout de suite.*

— A l'aide ! Maman ? Papa ? Au secours, aidez-moi ! criait l'enfant.

Tiffany appuya à fond sur l'accélérateur et vira à droite dans un crissement de pneus. Deux hommes, qui sortaient d'une boutique de luminaires, levèrent les yeux d'un air surpris. Quelle idiote ! Si elle cherchait à se faire remarquer, elle ne s'y prendrait pas mieux !

Au moins la berline noire avait continué sur Madison, songea-t-elle, soulagée.

Elle composa le numéro du bureau de Colin d'une main tremblante.

— Allez, vite. Je dois parler à mon mari, marmonnait-elle tandis que les sonneries se succédaient.

— Scovil, Potter & Clay, avocats, énonça une voix féminine.

— Misty ? C'est Tiffany Bell à l'appareil, s'exclama-t-elle tout en visualisant la standardiste aux cheveux roux et frisés. Est-ce que mon mari est là ?

— Une minute, je vais voir.

Il y eut une longue pause, puis de nouveau un bruissement indiquant qu'elle reprenait le combiné.

— Il est en réunion.

— Vous pouvez aller le chercher ?

— Eh bien... Je ne suis pas sûre. Il est avec le patron.

Jeune diplômé, Colin travaillait pour le cabinet depuis moins d'un an. Elle savait combien il était désireux de faire bonne impression sur les autres avocats, et particulièrement sur Walter Scovil, l'associé principal. Son appel tombait mal, mais rien n'était plus important que ce qui était en train de se produire.

— Je suis désolée d'insister, mais c'est vraiment urgent.

— Oh ! Est-ce que tout va bien ?

Tiffany cligna des yeux à plusieurs reprises pour refouler les larmes qui lui piquaient les paupières.

— Pas vraiment. Sa mère... est tombée et... et elle s'est blessée.

Colin haïssait sa mère. Il n'aurait même pas daigné traverser la rue pour aller la secourir s'il l'avait aperçue en train de mourir — mais ça, personne ne s'en doutait. Il n'en parlait jamais, conscient qu'il risquait d'en choquer plus d'un.

— Je suis vraiment navrée de l'apprendre... Je vais le chercher, reprit la standardiste.

Plus loin, le feu passa au rouge et le flot de voitures ralentit devant elle. Elle scruta l'intersection avec angoisse. Pouvait-elle prendre à droite ? Ou tourner à gauche si une flèche verte l'y autorisait ? Tout était préférable à un arrêt total. Malheureusement, trop de véhicules lui bloquaient le passage. Elle n'eut d'autre choix que de piler et d'attendre.

Elle se mordillait la lèvre, essayant de calmer sa respiration, quand elle s'aperçut brusquement que Rover ne faisait plus de bruit. Était-il mort pour de bon, cette fois ?

— Tiffany, qu'est-ce que te prend de m'appeler ?

En entendant la voix de son mari, elle ne put contenir ses larmes, qui ruisselèrent sur son visage. Tandis qu'elle s'essuyait les yeux, elle surprit le coup d'œil insistant de l'homme installé au volant de la camionnette de la file d'à côté, et se tourna pour se soustraire à son

regard.

— C'est Rover, murmura-t-elle au bout du fil.

— Quoi, Rover ?

— Il est en vie.

— *Quoi ?*

— Il est en vie !

— C'est impossible !

— Si. Il donne des coups dans le coffre et il appelle au secours.

— Alors arrête-toi et fais ce qu'il faut !

— Ici ? Au milieu de Fair Oaks ?

— Bon sang ! Non, bien sûr que non.

Il resta silencieux quelques secondes.

— Tu es dans quelle rue ? reprit-il.

— Je suis sur Hazel et je roule vers le sud pour rejoindre l'autoroute 50.

— Parfait. Dès que tu seras sortie de la ville, tu régleras le problème.

Elle avait effectivement l'intention de sortir de la ville, mais ce qu'il impliquait après la mit mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « régler le problème » ?

Il baissa la voix pour lui répondre.

— Tu m'as bien entendu : tu finis le travail.

Tuer Rover ? Elle-même ? Elle sentit son estomac se soulever à cette pensée. Le garçon avait été le jouet de Colin. C'était dur d'effacer les traces, à présent.

— Mais... je n'ai pas d'armes, balbutia-t-elle.

— Utilise un bâton ou... une pierre, s'il le faut. Ce n'est quand même pas sorcier !

Tiffany sentit sa mâchoire se contracter. Comment ce qui n'était d'abord qu'un simple amusement avait-il pu dégénérer à ce point ? Parfois, la nuit, elle restait éveillée, parfaitement immobile entre les draps, cherchant à comprendre pourquoi elle était impuissante à mettre un terme à cet engrenage infernal. Quant à Colin... Il était bien trop accroc à la poussée d'adrénaline que lui procuraient l'excitation sexuelle et le sentiment de toute-puissance pour avoir envie d'arrêter. Il lui faisait toujours la même vieille promesse : « Encore une fois. Une toute dernière fois et j'arrête ! » et, chaque fois, elle le croyait et cédait.

Sauf que maintenant elle ne se contentait plus d'être spectatrice. Elle prenait part à ses « jeux », réglant, à sa demande, les détails qui restaient.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Tu sais que je n'ai pas le cran pour... pour faire ça.

— Je ne te demande pas ton avis !

Le feu passa au vert. Le conducteur de la camionnette lui décocha un sourire enjôleur avant d'accélérer. Elle n'y prêta guère attention. Il ne pouvait rien soupçonner : Rover était silencieux depuis de longues minutes.

— Mais...

— Fais-le ou je jure devant Dieu, Tiffany, que...

Il ne prit pas la peine de finir sa phrase. Il n'en avait pas besoin : elle savait ce que cela entraînerait si elle ne réglait pas le problème. Il la punirait sévèrement — d'autant qu'il n'aurait plus son « petit animal de compagnie » à sa disposition.

— D'accord, j'ai compris. Je... il ne bouge plus...

— Pourquoi tu me déranges pour rien, alors ?

Il laissa échapper un long soupir.

— Tu es pathétique.

— Ne dis pas ça, je t'en prie... Est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux pour toi ?

— Ne commence pas. Tu ne serais rien sans moi. Tu n'étais qu'une plouc quand je t'ai rencontrée.

Il baissa la voix, chuchotant presque, mais elle comprit qu'il était revenu dans son bureau et qu'il en avait fermé la porte.

— Quel type aurait posé les yeux sur toi avec tes cheveux gras et tes vêtements informes ? Je t'ai appris à t'habiller, à te coiffer, à te maquiller. J'ai fait de toi un sex-symbol ! Et maintenant tous mes amis te dévorent du regard...

C'était vrai et elle en connaissait le prix : il exigeait de sa part des efforts constants, sans cesse renouvelés. Il contrôlait sa nourriture, lui imposait deux heures de sport par jour et la pesait régulièrement pour s'assurer que l'aiguille de la balance ne dépasse pas les cinquante kilos. Une taille fine pour mettre en valeur ses seins refaits, qu'il voulait « de la taille de pastèques ». Heureusement pour elle, sa nouvelles poitrine n'était pas si imposante. Colin était plus soucieux de conserver les apparences que d'assouvir ses fantasmes d'amateur de porno : il avait modéré ses exigences auprès du chirurgien plastique, en optant pour un généreux bonnet D. Une rhinoplastie et une augmentation des pommettes avaient complété la transformation. Il devait encore près de neuf mille dollars à la clinique pour toutes ces opérations esthétiques, mais il ne semblait pas affecté par ces dépenses. Seule comptait l'admiration que son couple suscitait à son travail et dans le quartier.

— Je me moque de ce que pensent les autres hommes, se défendit-elle.

C'était vrai. Il était le seul qui comptait à ses yeux. Le seul qui l'ait jamais aimée. Et c'était cet amour qu'elle ne voulait pas perdre.

— Si je compte autant que tu le prétends, fais ce que tu as à faire !

Le gamin était toujours silencieux. Plus aucun bruit ne s'échappait du coffre. Reprenant courage, Tiffany baissa sa vitre pour laisser entrer un peu d'air frais et tira sur le chemisier mouillé de sueur qui lui collait à la peau.

— Oui. Oui, c'est d'accord !

— Voilà qui est mieux.

L'accès à l'autoroute 50 se profila sur sa droite et elle accéléra pour s'engager sur la bretelle. Personne ne pourrait plus entendre le gamin, une fois qu'elle s'y serait lancée à vive allure.

— J'ai paniqué, mais c'est fini maintenant.

— Je sais, bébé. Tu es plus forte que tu ne le crois. Tu es à moi, tu le sais ? Chacune de tes pensées, chacun de tes gestes sont à moi et c'est comme ça que je veux que ça se passe.

Il était très possessif, mais elle s'estimait chanceuse d'être aimée avec une telle virulence. Avec lui, elle se sentait séduisante, désirable, épanouie. Il lui avait donné tant de preuves de son amour ! Récemment il l'avait même emmenée dans un salon de tatouage pour lui faire tatouer « A Colin » sur chacun de ses seins, chacune de ses fesses et à l'intérieur de ses cuisses... Investirait-il autant de temps et d'argent sur elle si elle n'était pas si importante dans sa vie ? Et puis, pourquoi s'opposer à sa volonté et risquer de s'attirer ses foudres ?

Un frisson la parcourut lorsqu'elle pensa à l'incident qui avait sonné la fin de la présence de Rover chez eux. C'était la faute du gamin, se dit-elle. Il connaissait Colin et savait ce qu'il attendait de lui. S'il avait obéi, comme d'habitude, il aurait peut-être souffert pendant un moment, mais il s'en serait remis. Et il serait encore vivant à l'heure actuelle.

Mais Rover avait voulu jouer au plus malin et... il avait échoué, bien sûr. Maintenant, elle roulait à la recherche d'un coin reculé pour se débarrasser de son corps.

— Qu'aimerais-tu manger ce soir ? demanda-t-elle, espérant l'amadouer en changeant de sujet.

— Je ne sais pas. Il faut que je retourne à ma réunion.

— D'accord.

Elle était donc seule face à cette effroyable tâche. Mais, au moins, elle avait pu parler à Colin, et il lui avait expliqué ce qu'elle devait faire.

— Merci de couvrir mes arrières, Tiff. Je te montrerai combien je t'aime, ce soir, dit-il plus doucement, avant de raccrocher.

Elle sourit en remettant son téléphone dans son sac. Une fois débarrassés de Rover, ils se retrouveraient de nouveau en tête à tête, et c'était le moment qu'elle préférait. Elle savait qu'elle n'avait aucune raison d'être jalouse des jouets de son mari — de « ses animaux de compagnie », comme il les appelait —, mais elle n'aimait pas

beaucoup le plaisir qu'il semblait prendre avec eux. En particulier avec les garçons. Avec ses nouveaux seins, ses tatouages et même les jeux de domination auxquels ils avaient commencé à se livrer, elle le satisfaisait, certes... mais pas autant qu'eux. Parfois, il lui arrivait de penser qu'elle n'était qu'un trophée bon à agiter devant ses voisins, ses amis et ses collègues avocats. Un reflet dans lequel il aimait se contempler, une image qui le flattait.

Mais non... Elle se faisait des idées. Colin partageait tout avec elle, même ses animaux de compagnie. Ainsi, Rover s'occupait des tâches ménagères depuis des semaines.

Elle sécha ses larmes, monta le volume de la radio et se mit à fredonner. Elle se faisait une montagne de rien. Elle pouvait le faire. Elle roulerait jusqu'à la cabane que le père de Colin louait avant d'acheter sa propre maison et dans laquelle ils avaient passé une fois les fêtes de Thanksgiving. Elle s'enfoncerait dans les bois et se débrouillerait pour tirer le corps sur le sol et, quand tout serait terminé, elle irait acheter de quoi préparer un dîner romantique. Elle laisserait Colin l'attacher et la fouetter, et se donnerait à fond pour qu'il atteigne l'orgasme. Avec un peu de chance, il oublierait toute cette histoire et lui pardonnerait de l'avoir dérangé au bureau.

Quand elle coupa le moteur, elle avait repris ses esprits. Elle n'avait plus entendu Rover depuis qu'il avait appelé ses parents à l'aide. Il devait être mort. Ce n'était pas étonnant, après ce que son mari lui avait fait.

Pourtant, quand elle ouvrit le coffre, il en jaillit comme un automate sur son ressort — il ressemblait plus à une sorte de monstre sauvage, tout nu avec son œil gauche tuméfié et fermé, ses lèvres fendues, ses vilaines coupures, les hématomes sombres qui bleuissaient sa peau pâle. Il la bouscula si violemment qu'elle tomba à terre. Le temps qu'elle se redresse, il était déjà loin.

Elle resta pétrifiée en le regardant courir, plus vite qu'elle ne l'aurait cru possible. Il poussait des cris, entrecoupés de sanglots. Il était si bruyant qu'elle prit peur et regagna précipitamment l'habitable. Elle démarra en trombe et reprit à toute allure le chemin de terre cahoteux. La BMW n'était pas faite pour ça, mais Tiffany s'en fichait. Pas question de traîner là une seconde de plus.

Mais comment annoncerait-elle la nouvelle à Colin ?

2

Samantha Duncan s'ennuyait comme un rat mort. Elle avait pourtant cru que ce serait sensas de ne pas aller en cours. Mais rien de très « amusant » n'avait conclu la première semaine. Sa mère travaillant toute la journée, elle se retrouvait seule dans une maison vide et bien trop silencieuse. Cette maison en particulier. Elle était de loin, et sans conteste, la plus belle de toutes celles dans lesquelles elles avaient vécu, mais elle se fichait des « équipements » comme sa mère les appelait. En réalité, elle s'y sentait comme un bagage excédentaire — un bien petit désagrément, somme toute, qu'Anton Lucassi devait accepter pour avoir le privilège de partager le lit de sa mère.

Elle s'empressa de chasser cette pensée désagréable de son esprit. Ça lui donnait mal au ventre... Or elle était censée être en convalescence. Et se « consacrer à une occupation constructive » — encore une phrase que sa mère avait sans cesse à la bouche depuis qu'elle s'était installée avec Lucassi. Ils s'étaient bien gardés de lui dire laquelle, évidemment ! On était lundi et si elle ne trouvait pas une façon de passer les quatre prochains jours, elle ne survivrait pas jusqu'au week-end. La pensée d'une troisième semaine, puis d'une quatrième du même acabit lui donna envie de pleurer. Elle était si désœuvrée qu'elle en arrivait presque à envier ceux qui étaient coincés au collège.

La sonnerie du téléphone rompit le fil de ses pensées. Soulevant sa tête du fauteuil où elle s'était installée, elle plaqua une main en visière pour se protéger de la réverbération du soleil sur la surface de la piscine. Qui cela pouvait-il être, à part le fiancé de sa mère ? *Encore*. Anton était un maniaque psychorigide. Que lui voulait-il cette fois-ci ?

Elle faillit ne pas répondre, mais elle savait que cela ne servirait à rien ; il insisterait jusqu'à ce qu'elle décroche.

— Pourquoi ma mère s'est-elle installée avec toi ? grommela-t-elle en attrapant le combiné. Allô !

Elle prit une voix ensommeillée, pour lui faire penser qu'il la tirait d'une sieste, mais il ne parut pas s'en soucier.

— Sam ?

— Oui ?

— Dis, tu ne laisses pas le vidéoprojecteur allumé toute la journée ?

C'était donc pour ça qu'il appelait ?

— Non.

— Tant mieux. La lampe s'use rapidement et ça coûte plus de trois cents dollars pour la remplacer.

— Ah bon ? J'le savais pas, ironisa-t-elle.

L'ironie était sa seule façon de faire la maligne sans en subir les conséquences : Anton n'avait aucun sens de l'humour. Il ne comprenait donc rien à ses allusions. Elle se moquait pourtant clairement de lui et de sa propension à lui répéter le prix des choses... Comment aurait-elle pu oublier celui du fameux projecteur ? Il le lui avait rabâché des centaines de fois, au point de rendre sa mère tellement nerveuse qu'elle avait fini par lui acheter son propre lecteur DVD afin qu'elle n'utilise pas le vidéoprojecteur. Heureusement qu'elle aimait les films. Et la lecture. Mais regarder une émission télévisée de temps à autre lui aurait changé les idées, tout de même...

— Ce n'est pas un jouet, insista-t-il.

Parce qu'elle avait joué avec, peut-être ?

— J'ai compris.

— Alors, qu'est-ce que tu fais de beau ?

— Je m'amuse à casser tout ce que je touche ! marmonna-t-elle entre ses dents

— Quoi ?

— Je disais que j'étais en train de dormir, reprit-elle.

Elle n'avait aucune envie de lui donner une raison de prolonger son sermon. Il fit une nouvelle fois la sourde oreille, sans manifester la moindre gêne pour l'avoir dérangée.

— Tu n'es pas près de la piscine, au moins ?

Trouvait-il quelque chose à redire à ça aussi ?

— En fait, si. Je pensais que ce serait aussi bien de bronzer en dormant.

— Fais attention à ne pas mettre de la crème solaire sur les coussins. Ils sont chers...

Elle le mima tandis qu'il prononçait ces mots qu'elle connaissait par cœur et se retourna sur son fauteuil sans réprimer une grimace de mépris.

— Je ne mets pas de crème, répliqua-t-elle avec humeur.

— Tu n'es pas fâchée ? J'essaie simplement de te faire comprendre la valeur des choses.

Nul doute qu'il avait perçu son agacement. Elle ferma les yeux, mettant toute son énergie à refouler l'irritation qu'elle sentait monter en elle.

Comme elle aurait aimé lui crier : « Dégage et ne m'adresse plus jamais la parole ! » mais il y avait Zoé, sa mère, si excitée d'avoir enfin *trouvé* un homme susceptible de lui offrir une vie stable et la possibilité de s'élever sur l'échelle sociale. Elle ne voulait pas tout gâcher ; elle lui avait déjà gâché assez de choses en venant au monde, non ?

— Je ne suis pas fâchée, affirma-t-elle platement.

— Tu es gentille. Ta mère t'a appelée ?

Non. C'était dommage, d'ailleurs. Elle aimait quand Zoé l'appelait.

— Elle le fait dès qu'elle le peut. S'ils n'étaient pas aussi nuls à son boulot, on pourrait se parler plus souvent.

Le mardi de la semaine précédente, sa mère était rentrée à la maison pour déjeuner avec elle, et elle avait failli se faire renvoyer parce qu'elle était arrivée un peu plus tard que d'habitude dans l'après-midi.

— Ils ne sont pas nuls, Sam. C'est le vrai monde. Zoé a des obligations. Elle doit se montrer responsable vis-à-vis de ses employeurs, comme tu devras l'être un jour.

Merci pour la leçon de morale. Comment sa mère faisait-elle pour supporter ce type ? C'était incompréhensible.

— Sam ? reprit-il. Tu m'écoutes ?

— Bien sûr, mais là, je... suis vraiment fatiguée.

— D'accord. Je ne te retiens pas plus longtemps.

— Merci. Au fait, j'ai éteint toutes les lumières, lança-t-elle.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de prendre un ton moqueur. C'était plus fort qu'elle, mais il ne sembla pas s'en apercevoir.

— Content de savoir que tu écoutes, s'exclama-t-il. On se voit plus tard.

Ce ne serait jamais *assez tard*, songea-t-elle — mais elle termina la conversation sur une note exagérément aimable, parce qu'elle trouvait amusant d'en faire des tonnes.

— Merci d'avoir appelé, Anton.

Elle sourit. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle ressentait réellement pour lui. Et elle était convaincue qu'il ne l'aimait pas davantage, malgré ce qu'il prétendait devant sa mère.

Quand elle raccrocha, un claquement de porte du côté du jardin des voisins attira son attention. Bizarre. Tiffany et Colin Bell n'étaient généralement pas chez eux pendant la journée.

A l'affût du moindre signe de vie, Samantha céda à la curiosité et se leva. Bien que tirée d'affaire, elle n'était pas encore complètement remise de sa mononucléose. Elle traversa lentement la pelouse fraîchement tondue. Encore deux semaines de convalescence, et elle pourrait retourner au collège. C'est ce que le médecin avait affirmé, en tout cas.

Si Anton la voyait marcher sur la platebande que le jardinier avait plantée il y a un mois... ça le rendrait fou, c'est sûr. Elle n'avait aucun mal à imaginer le sermon qu'il lui ferait, mais elle s'en fichait. A cause de ces foutues fleurs et de tout ce qui était planté dans ce foutu jardin, il l'avait obligée à se séparer de son chien. Il lui avait trouvé une famille, mais elle n'arrivait toujours pas à croire que sa mère avait pu accepter ça.

Approchant son œil d'une fente de la palissade, elle aperçut Tiffany Bell. Avec son mari, ils formaient un couple séduisant qu'elle croisait, de temps en temps, devant la maison. Mais, à sa surprise, sa voisine, qui était aide-soignante dans une maison de retraite, n'était pas en tenue de travail. A la place de la blouse fleurie, du pantalon bleu et des sabots blancs qui constituaient son uniforme, elle portait un jean troué, des tennis pas très propres et un T-shirt qui la boudinait tellement que ses seins paraissaient encore plus gros que d'habitude.

— Je parie qu'ils sont faux, murmura Samantha en jetant un coup d'œil dépité à sa poitrine encore plate.

A treize ans, il n'y avait pas de raison de perdre espoir, mais elle n'était pas très précocce. Alors que sa meilleure amie, Marti Seacrest, remplissait un bonnet B, Sam, elle, n'avait pas besoin de soutien-gorge. Sa mère dédramatisait les choses en l'appelant mon « petit bourgeon tardif ». N'empêche que les garçons ne la regardaient pas comme ils regardaient Marti et...

— Qu'est-ce que je vais faire ? gémit Tiffany de l'autre côté de la barrière.

Samantha balaya le jardin du regard, mais ne vit personne d'autre. Est-ce qu'elle s'adressait à elle ?

— Pardon ? intervint-elle.

La tête de sa voisine tourna si vite dans sa direction que Samantha crut presque entendre craquer les os de son cou.

— Qui est-ce ? Qui est là ?

Samantha regretta aussitôt d'être intervenue, mais il était trop tard pour faire machine arrière. Elle se colla à la barrière, les paumes posées contre le bois brut. Elle parvenait à voir la silhouette de Tiffany, mais son visage disparaissait dans l'ombre du patio et se déroba à son regard.

— C'est moi ! Sam. Samantha Duncan. Je ne suis pas au collègue aujourd'hui. En fait, je suis à la maison depuis quelques jours.

— Pourquoi ?

— J'ai été malade.

— Tu n'as pas l'air d'aller mal.

— Je vais mieux, maintenant.

— Qu'est-ce que tu fais, derrière cette haie ?

— Je m'ennuie... Je ne sais pas trop quoi faire.

Ses amies lui manquaient, en fait. Sa mère aussi. Terriblement.

Tiffany resta silencieuse. Samantha remarqua qu'elle faisait distraitemment claquer ses doigts.

— Vous avez un problème ? s'inquiéta-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Ce n'était pas seulement son comportement étrange qui éveillait sa curiosité, mais aussi sa tenue négligée qui contrastait avec les jeans de marque, les talons, les beaux pulls et les jolis chemisiers qu'elle portait habituellement.

— Vous semblez... nerveuse. D'habitude, vous n'êtes pas à la maison à cette heure de la journée.

— Tu connais donc mon emploi du temps ? s'emporta sa voisine.

— Pas vraiment. Je...

— Tu viens juste de dire que je n'étais pas chez moi à cette heure de la journée.

— Parce que... vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

— A toi de me le dire, puisque tu sembles connaître mon emploi du temps mieux que moi !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Alors, qu'est-ce qui te fait dire que je suis nerveuse ?

C'était palpable. Mais, comme tout ce qu'elle disait était pris de travers, Sam préféra s'arrêter là.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger.

— Attends !

Elle n'avait plus envie de parler, mais l'injonction la fit hésiter et elle s'immobilisa.

— Depuis quand tu ne vas plus à l'école ?

La méfiance qui perçait dans la voix de Tiffany Bell la mit mal à l'aise. Les adultes prenaient souvent ce ton — Anton en particulier. Pourtant, elle n'avait rien fait de mal. Elle ferma un œil pour mieux voir par le trou de la palissade.

— Depuis une dizaine de jours, répondit-elle.

Sa voisine sortit de l'ombre du patio et Samantha vit qu'elle avait pleuré. De larges coulures de mascara noircissaient ses yeux rougis et gonflés.

Voilà qui expliquait son agressivité... Personne n'aimait être surpris en train de pleurer.

— Est-ce que je peux vous aider ?

Elle vit Tiffany traverser son jardin pour s'approcher de la palissade. Les Bell ne possédaient pas de piscine, ni même de barbecue.

— Tu fais souvent ça ?

— Faire quoi ?

Elle fit un mouvement de tête en direction de sa maison.

— Nous espionner.

Son alarme intérieure se mit à clignoter.

— Je ne vous... *espionne* pas !

— C'est pourtant ce que tu faisais à l'instant, derrière cette barrière, non ?

— Non. Pas vraiment. Je veux dire que je vous ai entendue sortir et je m'ennuyais, alors...

Elle s'éclaircit la gorge.

— J'ai pensé que ce serait sympa de vous dire un petit bonjour.

Tiffany était proche maintenant, assez proche pour que Samantha remarque une traînée rouge foncé sur son T-shirt. Cela ressemblait à... du *sang*. S'était-elle coupée ? Peut-être... Était-ce pour cette raison qu'elle avait pleuré ?

— Vous êtes blessée ?

Les yeux de Tiffany se rétrécirent.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Samantha se mordilla la lèvre inférieure.

— Ce n'est pas du sang, là, sur votre poitrine ?

Sa voisine baissa les yeux, et vacilla en prenant conscience de l'état de son T-shirt.

— Zut ! Zut ! Zut ! Je... Je n'avais pas vu ! s'emporta-t-elle en se frottant nerveusement le front.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Je ne peux pas... Je ne sais pas quoi faire. J'ai passé une mauvaise journée. Une *très* mauvaise journée.

— Vous voulez que j'appelle un médecin ?

— Non, n'appelle personne !

Ses larmes ruisselèrent de nouveau, maculant ses joues de mascara.

— Dis juste à mon mari que je... qu'il faut qu'il rentre à la maison.

— Où est-il ? A son travail ?

Tiffany ne répondit pas et ôta son T-shirt qu'elle jeta par terre, comme si le simple contact du tissu rougi de sang la répugnait.

Bien que surprise de voir sa voisine en soutien-gorge, Samantha insista :

— Quel est son numéro ?

— Son... quoi ? Je ne peux pas... Je ne me les rappelle pas, là tout de suite.

Elle se plia brusquement en deux, comme si elle cherchait à reprendre son souffle et vomit dans l'herbe.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Sam n'en avait pas la moindre idée, mais, manifestement, c'était sérieux. Elle devait joindre son mari au plus vite. Il saurait quoi faire.

— Son numéro est dans le répertoire de votre téléphone ?

— Oui..., haleta Tiffany. Tu peux l'appeler pour moi ?

Le souffle court, elle s'essuya la bouche et renversa la tête en arrière.

— D'accord. Restez ici.

Samantha courut vers le portillon qui menait au jardin de devant, avant de s'immobiliser en entendant les pleurs de la jeune femme redoubler d'intensité.

— Je m'en veux, gémissait-elle dans le vide. Je m'en veux tellement !

Percevant l'angoisse de sa voisine, Sam revint sur ses pas.

— Pourquoi ? Tout va bien aller.

Tiffany se tut et se laissa choir sur le sol.

— Oui, tout ira bien. Ce n'était pas ma faute. Il ne peut pas m'en vouloir, répéta-t-elle en se balançant d'avant en arrière.

— De quoi parlez-vous ?

Tiffany renifla et se frotta les yeux, étalant un peu plus son mascara.

— De rien. Je ne me sens pas bien, c'est tout. Je n'ai pas les idées... très claires.

— Ne vous inquiétez pas. J'arrive, assura Samantha en courant vers le portail.

3

Une vive tension assombrit les traits de Zoé tandis qu'elle décrochait le téléphone. Cela faisait deux heures qu'elle essayait de joindre sa fille, mais les sonneries s'enchaînaient dans le vide et Sammie ne répondait pas. N'entendait-elle pas sonner ? Peut-être s'était-elle endormie avec la radio...

— Zoé ?

Elle tressaillit et leva les yeux vers celle qui venait de l'interpeller. Jan Buppa, sa responsable, se tenait debout devant son bureau. Aux prises avec l'angoisse qui menaçait de la submerger, elle ne l'avait même pas entendue approcher. A force de travailler dans un espace ouvert, qu'elle partageait avec les réceptionnistes, les secrétaires et les assistants de gestion, elle avait appris à faire abstraction des bruits et des allées et venues du personnel pour rester concentrée sur son travail.

— Je ne voudrais pas interrompre votre rêverie, lança Jan, mais vous avez l'intention de finir ces contrats de location avant de rentrer chez vous, n'est-ce pas ?

Sa responsable accompagna ses propos d'un geste emphatique vers la pile de dossiers qui encombrait le bureau. Zoé s'y était attelée dès le début de la journée, mais il y en avait assez pour la tenir occupée jusqu'au milieu de la semaine... Impossible de tout boucler avant 17 heures, en tout cas.

Elle retint un soupir. Anton lui répétait souvent qu'elle avait une chance folle. Sans lui, comment aurait-elle pu décrocher un entretien avec le patron de Tate Commercial, dont il était le conseiller fiscal ? C'était à lui qu'elle devait ce job, et elle lui en était reconnaissante. Ne devait-elle pas se montrer digne de la confiance qu'il lui avait accordée ? Elle força un sourire.

— Bien sûr. Vous avez promis aux agents immobiliers qu'ils les auraient pour demain, et ils les auront.

— Je suis contente de vous l'entendre dire. Je voulais m'assurer que nous nous étions bien comprises, vous et moi.

La mâchoire serrée, Zoé regarda Jan rejoindre son propre bureau.

Si seulement elle n'avait pas autant besoin de ce travail ! Elle allait devoir rester encore plus tard que d'habitude pour finir ces maudits contrats. Or elle détestait l'idée de laisser sa fille seule aussi longtemps.

Pendant un bref instant, elle s'imagina envoyer Jan au diable, mais elle revint très vite à la réalité. Si Anton avait été près d'elle, il n'aurait pas manqué de lui faire la leçon. *« Calme-toi, Zoé, aurait-il déclaré. Jan est un peu remontée contre toi parce que tu as eu le poste à la place de sa belle-fille, mais ça lui passera, je t'assure ! De toute façon, la première année ne sera pas évidente, mais tu dois travailler le temps d'obtenir ta licence. Et tu ne pouvais espérer meilleure agence pour faire tes armes dans l'immobilier. C'est la branche dans laquelle tu souhaites t'investir, n'est-ce pas ? Il faut savoir faire des sacrifices pour réussir. »*

Que savait-il du sacrifice, lui qui avait toujours vécu dans une maison splendide sans manquer de rien ? Zoé n'appréciait pas le ton condescendant qu'il prenait avec elle, bien sûr, mais il lui fallait admettre que, pour le reste, il n'avait pas tout à fait tort. Elle devait se donner les moyens de réussir ! Le mauvais caractère de Jan n'était qu'une petite concession sur le chemin du succès... Et puis elle était heureuse de travailler chez Tate Commercial. C'était une belle opportunité. Le tremplin idéal. Elle voulait donner le meilleur d'elle-même, se prouver qu'elle pouvait faire mieux que son père et qu'elle n'était pas condamnée à une vie d'expédients. Mais elle se faisait tant de souci pour Samantha...

Passant outre la surveillance de Jan, elle attrapa le téléphone et composa le numéro de son compagnon.

— Allô ! répondit-il aussitôt.

— Anton ? Est-ce que tu as parlé à Sammie aujourd'hui ?

— Je l'ai appelée vers midi. Pourquoi ?

— Elle ne décroche pas.

— Elle doit dormir. Je l'ai réveillée quand j'ai appelé.

Zoé jeta un coup d'œil vers la pendule murale. C'était il y a trois heures.

— Elle n'est pas encore remise de sa mononucléose.

— C'est pour ça qu'elle faisait une sieste, argua-t-il. C'est tout à fait normal, tu ne crois pas ?

Au ton de sa voix, elle comprit qu'il trouvait sa réaction excessive. C'était peut-être le cas, mais elle n'arrivait pas à faire taire son inquiétude.

— A quelle heure comptes-tu rentrer ce soir, Anton ?

— 18 ou 19 heures.

— Pourquoi si tard ? La période des déclarations d'impôt est terminée.

— Oui, mais il reste les clients qui ont obtenu des délais.

— S'il te plaît, est-ce que tu peux prendre vingt minutes pour passer à la maison et me dire si tout va bien ?

— *Tu veux que j'aille jusqu'à la maison ?* marmonna-t-il, visiblement déconcerté.

Elle se frotta distraitement la tempe gauche pour soulager le mal de tête dont elle souffrait depuis le début de la journée.

— Oui, je suis vraiment inquiète.

— C'est ridicule. Qu'est-ce qui aurait pu lui arriver ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je voudrais que tu fasses un rapide aller-retour... Elle aurait pu décider de se baigner... et se cogner la tête.

— On le lui a interdit. De toute façon, l'eau est encore trop froide.

Un rayon de soleil traversa la baie vitrée, inondant son bureau.

— Il fait particulièrement doux pour la saison ces dernières semaines.

— Mais pas assez chaud pour se baigner. Je ne vois pas ce qu'elle irait faire toute seule dans la piscine !

— Anton, j'irais moi-même si je le pouvais, mais je suis coincée ici ! insista-t-elle en haussant le ton. Et je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer ce soir.

Après un long silence, il finit par lâcher un soupir.

— Bon, d'accord... Je vais faire un saut à la maison. Mais je ne te rappelle que s'il y a un problème. Ils t'ont dit de passer tes appels personnels pendant ta pause déjeuner.

Zoé se raidit. Que lui importait son travail ou la réputation d'Anton ? A cet instant, seule Sammie comptait.

— Non. Appelle-moi dans tous les cas. Du moment que je termine mon travail avant de rentrer, cela devrait aller.

— Très bien. Je te recontacte dans dix minutes.

Après avoir raccroché, Zoé reporta son attention sur son ordinateur et tenta de se concentrer sur un bail commercial de sept ans, destiné à une galerie marchande, dans le sud de Natomas. Elle inséra quelques clauses particulières, puis elle l'imprima, avant de se plonger dans le suivant. Pourquoi Anton ne rappelait-il pas ? S'était-il replongé dans son travail, malgré ce qu'il lui avait promis, repoussant le moment d'aller vérifier que Sam allait bien ?

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient parlé.

Il va le faire. Il va appeler d'une seconde à l'autre.

Elle décida de lui accorder dix minutes supplémentaires. Si elle n'avait toujours pas de nouvelles d'ici là, elle le rappellerait. Et tant pis si cela se soldait par une dispute.

Les secondes s'égrenèrent. Lentement. Pesamment. Une angoisse sourde lui comprimait la poitrine.

Encore deux minutes et elle l'appellerait... A cet instant, son téléphone se mit à vibrer sur son bureau. Elle s'en saisit vivement. Le numéro d'appel indiquait celui de la maison. *Enfin*.

— Anton ? Est-ce qu'elle va bien ?

Un silence lourd suivit.

— Anton ? Qu'y a-t-il ?

— Je ne la trouve pas.

Elle aurait tant voulu que ce soit sa façon à lui de se moquer de son inquiétude, mais elle le connaissait assez pour savoir qu'il était trop sérieux pour ça. Ses mots lui firent l'effet d'un coup de poing dans l'estomac, si violent qu'il lui fallut quelques secondes avant de retrouver son souffle.

— Comment ça, tu ne la trouves pas ?

— J'ai regardé partout. La porte du fond était ouverte, j'ai trouvé un livre près de la piscine, mais elle n'est pas là.

Son cœur se mit à battre plus vite et plus fort. Si fort que les battements semblaient résonner tout autour d'elle, étouffant le cliquetis des claviers, le bourdonnement des imprimantes, les voix des deux agents qui discutaient près de la photocopieuse, dans un recoin de la pièce.

— Elle n'a pas laissé un mot ?

— Non. J'ai cherché partout.

— Ça n'a pas de sens. Où peut-elle être ? Elle sait qu'elle ne doit pas quitter la maison ! Le docteur lui a dit qu'elle était encore contagieuse.

— Elle est peut-être allée jusqu'au supermarché pour s'acheter des sucreries. Je vais aller y faire un tour.

— Tu as bien regardé dans la piscine ?

— Oui. C'est ce que j'ai fait, bien sûr.

Grâce à Dieu, le corps de sa fille ne flottait pas sans vie à la surface de l'eau...

— Tu n'as rien remarqué d'inquiétant ? Je ne sais pas, des traces de lutte...

— Non, rien. Ne laisse pas ton imagination s'emballer, Zoé. Tu sais que le quartier est sûr.

Rocklin était l'une des plus belles banlieues de Sacramento, et son taux de criminalité figurait parmi les plus bas de Californie. Rien à voir avec Los Angeles et le camping miteux dans lequel elle avait grandi. Kidnapping, vol et meurtre ne faisaient plus partie de son quotidien.

— Une de ses amies est peut-être passée la voir en sortant du collège, avança Anton. Ne tirons pas de conclusions hâtives.

— Je vais appeler les parents de Marti.

— Ne le fais pas du travail ! s'exclama-t-il.

— Tu plaisantes ? Je crois justement que la situation l'impose.

— Je vais le faire. Inutile de te faire virer pour ce qui n'est sûrement qu'une lubie d'adolescente !

Une lubie ? Non. Ça ne ressemblait pas à Samantha. Mais Zoé savait que si elle s'engageait dans cette discussion, Anton ne manquerait pas d'évoquer le soir où Sam avait prétendu aller à un concert alors qu'elle s'était rendue avec sa meilleure amie à une fête, chez un garçon. « *Bienvenue dans le monde de l'adolescence, Zoé. Tu n'as encore rien vu !* » lui avait-il dit.

Etait-elle trop protectrice ?

— Je ne serais pas si inquiète si elle était rétablie. Mais elle est censée se reposer toute la journée.

C'était un argument raisonnable, qu'Anton pouvait entendre, mais elle savait, au plus profond d'elle, que son inquiétude était fondée. Elle voulait tellement protéger Sam de ce qu'elle avait subi quand elle avait son âge ! A la seule pensée de sa fille entre les mains d'un homme, comme celui qui l'avait violée sur le sol du mobile home de son propre père, elle sentit son corps se glacer et des gouttes de sueur couler le long de son dos. Elle avait quinze ans, à l'époque. Et, quelques semaines plus tard, elle avait découvert qu'elle était enceinte...

Elle prit une profonde inspiration pour se calmer.

En vain.

Et si, en allant au supermarché, Sam avait attiré l'attention d'un pervers ? songea-t-elle brusquement. La trouvant jolie, il aurait pu la suivre jusqu'à la maison...

Elle avait raccroché si distraitement qu'elle sursauta en entendant de nouveau la voix de Jan l'apostropher.

— Que va-t-il falloir pour vous mettre au travail aujourd'hui, madame Duncan ?

— Je...

La gorge serrée, elle leva les yeux.

— J'ai des problèmes personnels.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment pour les régler.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas faire autrement. Je sais bien que ces... contrats sont importants.

Mais en quoi étaient-ils si importants ? Et surtout plus importants que Samantha ? Cette paperasse semblait si vide de sens comparée à l'angoisse qui l'étreignait ! Allons ! Anton avait peut-être raison. Elle imaginait le pire, mais Samantha était en pleine adolescence, et n'importe quoi pouvait lui être passé par la tête.

— Est-ce que je pourrais... prendre une heure ou deux et revenir terminer dans la soirée ?

— Vous voulez partir en plein après-midi, alors que les dossiers

s'entassent sur votre bureau ?

— Oui, dit-elle d'une voix atone.

Elle n'avait, de toute façon, pas la tête au travail et ne pensait qu'à Sam.

Jan secoua la tête en levant les yeux au ciel.

— Les femmes de votre genre sont toutes les mêmes !

— Les femmes de mon genre ? répéta Zoé, interdite.

— Vous vous présentez à l'entretien d'embauche en battant des cils, en portant une minijupe pour vous mettre en valeur...

Elle se mit à tortiller son derrière plat comme une galette, caricaturant ce qu'elle pensait être la démarche de Zoé et des « femmes de son genre ».

— ... et une fois que vous avez obtenu ce que vous vouliez, vous passez votre temps au téléphone ou à vous faire les ongles.

— Pendant qu'une option plus méritante, mais moins séduisante se languit à la maison, c'est ça, Jan ? la coupa Zoé. Et quand je dis « une option », je pense à une belle-fille obèse !

Elle n'aurait su dire qui fut la plus surprise, de Jan ou des secrétaires assises près d'elle. Toutes trois se figèrent, leur bouche ouverte formant un O parfait.

Jan s'empourpra.

— Qu'avez-vous dit ?

— Vous m'avez bien entendue, lança Zoé. Et pour votre information, je n'ai pas battu des cils, ni passé l'entretien en minijupe. Et je n'ai jamais fait mes ongles au travail.

— Ni fait le travail pour lequel vous avez été engagée. Vous vous cherchez toutes les excuses, depuis le premier jour !

Zoé sortit son sac de son bureau, claqua le tiroir et se dirigea vers la sortie.

— Ne vous avisez pas de sortir, cria Jan dans son dos. Si vous partez maintenant, ne comptez pas remettre les pieds ici !

Arrivée à la porte, Zoé se retourna pour lui répondre :

— Je n'en avais pas l'intention.

Elle sentit peser sur elle le regard des employés qui discutaient dans le coin de la grande salle, puis celui des réceptionnistes à l'accueil. C'était comme une brûlure. La tête haute, elle s'interdit de se retourner et s'efforça d'afficher un calme qu'elle était loin d'éprouver. En fait, elle tremblait comme une feuille. Sa relation avec Anton survivrait-elle à son coup de tête ? S'ils rompaient, elle devrait partir avec Samantha. Elle n'aurait pas les moyens de rester dans ce quartier — d'autant qu'elle n'aurait plus de travail. Samantha devrait encore changer d'établissement scolaire, et le cycle infernal des déménagements, auquel elle essayait de mettre un terme, recommencerait comme autrefois. Elle venait peut-être de tomber de

l'échelle dont elle avait gravi avec obstination quelques échelons.

— Pourquoi ai-je laissé cette garce me pousser à bout ? s'écria-t-elle en marchant vers sa voiture.

Laisser libre cours à sa colère l'empêchait de penser à l'absence de Sam et au silence inquiétant d'Anton. Pourquoi n'appelait-il pas ?

Elle essaya de le joindre à quatre reprises, mais sa ligne était occupée.

A qui parlait-il ?

« C'est simple », songea-t-elle en tentant de reprendre ses esprits. Il avait probablement retrouvé Sam, et il était au téléphone avec un client. Sinon, il lui aurait répondu.

Pourtant, quand elle arriva devant la maison et qu'elle le vit assis sur les marches du perron, la tête baissée, elle sentit son cœur se contracter douloureusement. En se rapprochant, elle comprit qu'il était en pleine conversation téléphonique.

Avec un policier auquel il signalait une disparition.

Elle porta la main à sa gorge.

— Non !

Il leva les yeux vers elle. Deux profondes rides lui barraient son front.

— Je ne la trouve pas, annonça-t-il. Elle n'est nulle part.

Effarée, Zoé sentit ses jambes se dérober.

— J'ai tout de suite signalé sa disparition, insista-t-il.

Il semblait sincèrement désolé d'avoir d'abord pris la situation à la légère.

— C'est pour ça que je n'ai pas essayé de te joindre. Je voulais... avoir quelque chose de positif à te dire. Il fallait avertir la police aussi vite que possible.

— La police ? répéta-t-elle, sous le choc.

— Essaie de ne pas paniquer.

Il demanda à son interlocuteur de patienter quelques secondes, puis il posa le téléphone et se leva pour la prendre dans ses bras. Il la soutint jusqu'à l'intérieur de la maison.

— Tout ira bien, chuchota-t-il en la faisant s'asseoir sur le canapé.

Elle le regarda ressortir pour reprendre l'appel. Il paraissait déterminé à prendre la situation en main et à la régler. Mais s'il n'y parvenait pas, rien n'irait plus jamais bien.

Samantha colla une nouvelle fois son œil à la serrure. Mais qu'espérait-elle apercevoir par ce trou de la taille d'un confetti ? Elle n'entendait aucun bruit non plus. Est-ce que Tiffany était partie ?

Elle espérait bien que non. Elle avait envie de faire pipi. Elle en avait envie depuis que sa voisine l'avait enfermée dans cette pièce, mais cette dernière ne répondait pas à ses appels. Quelle ingrate, tout de même ! Car Sam avait simplement voulu l'aider... Elle était entrée dans la maison, Tiffany sur ses talons, pour aller chercher le téléphone que cette dernière prétendait avoir laissé dans la pièce au-dessus du garage. En découvrant le matelas posé à même le sol, elle s'était retournée sans cacher sa surprise... et c'est à cet instant que Tiffany l'avait poussée à l'intérieur, avant de fermer la porte à clé derrière elle.

Pourquoi avait-elle fait ça ? Mystère. Elle avait visiblement pété un câble. Peut-être même venait-elle de sombrer dans la folie...

Sam soupira. Pour un peu, elle se serait crue en plein thriller. Quand elle raconterait cette histoire rocambolesque au collègue — comment elle s'était retrouvée enfermée par une voisine maboule, que des hommes en blouses blanches avaient ensuite dû emmener de force à l'asile psychiatrique —, personne ne la croirait ! Elle s'y voyait déjà... Au moins cette mésaventure aurait eu le mérite de rompre la monotonie de sa convalescence. Mais tout de même... pourquoi Tiffany ne la laissait pas rentrer chez elle ? Et où était son mari ? Ne devrait-il pas être revenu du boulot à cette heure-ci ?

Il serait bien embarrassé en découvrant ce que sa femme avait fait. En attendant, Sam craignait de ne pas pouvoir se retenir encore longtemps.

Laissant échapper un grognement de dépit, elle se détourna de la porte et fit pour la énième fois le tour de la pièce. Avec leur jardin coquet et bien entretenu, leurs vêtements élégants, et la BMW qui complétait le tableau, ils étaient l'image même du bon goût. Elle ne pouvait pas en dire autant de cette pièce. Mis à part le parquet massif, le même que chez Anton, et le beau ventilateur accroché au plafond,

tout était laid : le matelas maculé d'une tache douteuse en plein milieu et les planches de bois solidement clouées au mur, recouvertes de dessins d'enfants aux couleurs criardes.

Elle s'immobilisa devant, observant les taches, d'un jaune plus citron que doré, qui devaient représenter des bottes de foin et le ciel bleu envahi de nuages joufflus, qui faisaient penser à de la barbe à papa. Elle se rapprocha, essayant de voir si elle pouvait glisser la main entre la planche et le mur. Il devait y avoir une fenêtre dessous ; de l'allée, on la voyait. Si elle atteignait la vitre, il serait possible de la casser et d'appeler au secours. Et bonjour les problèmes pour Tiffany !

Elle déchanta rapidement. Les planches étaient épaisses et trop solidement fixées au mur pour qu'elle espère les détacher. Elle n'y gagnerait qu'un ongle cassé.

— Aïe !

Ou une écharde. Elle donna un coup de poing rageur contre la planche, puis suça son doigt, gagnée par la frustration. Pourquoi condamner ces fenêtres ? Il y avait aussi une pièce au-dessus du garage chez Anton, mais il y avait installé un billard, une table de poker et un minibar.

— A quoi pouvait bien servir celle-ci ? marmonna-t-elle en retirant l'écharde.

Des notes de musique s'échappaient faiblement du rez-de-chaussée. Quelqu'un était à la maison. Était-ce Colin ?

Oubliant son doigt, elle se colla contre la porte.

— Colin ? appela-t-elle.

Elle se mit à tambouriner contre le battant.

— Hé ! J'ai besoin d'aller aux toilettes ! Ça urge... Il faut que je sorte de là !

Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était enfermée là, mais il devait être tard. Si elle ne partait pas maintenant, sa mère trouverait la maison vide.

— Ma mère va rentrer d'une minute à l'autre. Il faut que j'y aille ! cria-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse.

— Tiffany ? hurla-t-elle de toutes ses forces.

Elle entendit des pas dans le couloir. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine.

— S'il vous plaît... Il faut que j'aille aux toilettes, s'exclama-t-elle en reprenant courage.

— Samantha ?

C'était la voix de Tiffany... Enfin !

— Oui ?

— Je suis en train de préparer un dîner romantique pour Colin, et tu me tapes sur le système. Tu ne veux pas la fermer ?

Un dîner romantique ? Elle avait dit ça avec un naturel et un calme déconcertants ... Où était passée la femme déboussolée qui pleurerait dans son jardin un peu plus tôt dans l'après-midi ?

— Laissez-moi sortir, comme ça je ne vous gênerai plus. Ma mère va se mettre en boule si elle ne me voit pas en arrivant.

— Je suis désolée, mais c'est impossible.

— Pourquoi ? On voit bien que vous ne la connaissez pas. Elle est hyperprotectrice : je n'ai même pas le droit de regarder la télé quand j'ai cours le lendemain !

— C'est une bonne mère, si je comprends bien.

« Oh ! ça oui ! » songea Sam, soudain assaillie par une sorte de vague à l'âme. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis la dernière fois qu'elle avait vu Zoé. Bon sang... Elle avait tellement envie de rentrer chez elle que même l'idée de voir Anton ne lui déplaisait pas !

— Alors, vous ouvrez la porte ?

Il y eut une légère pause.

— Je ne crois pas.

— Mais je vais faire dans ma culotte.

— Oh... *je vois* ! Attends une minute, d'accord ?

Enfin ! Elle patienta, passant d'un pied sur l'autre, et ne put contenir un gros soupir de soulagement en entendant de nouveau du mouvement dans le couloir.

— Vite, je ne tiens plus, insista-t-elle.

— J'arrive, j'arrive.

La serrure cliqueta et la porte s'ouvrit, si vite et si brutalement que Samantha n'eut pas le temps de s'écarter, et qu'elle la prit de plein fouet sur son épaule. Sans comprendre ce qui lui arrivait, elle reçut un récipient en métal sur la tête. Sous le choc, elle tomba au sol et vit, impuissante, la porte se refermer violemment.

Elle frotta sa tempe douloureuse et gémit en entendant le verrou s'enclencher.

— Tiffany ?

La panique faisait vibrer sa voix sans qu'elle puisse la contrôler. Elle se fit l'effet d'un gros bébé.

— Je ne comprends pas. Pourquoi faites-vous ça ? Vous n'allez pas me laisser sortir ?

— Je te l'ai dit, je prépare à dîner, répondit-elle derrière la porte. Nous parlerons du règlement plus tard. Fais pipi dans le récipient que je t'ai donné.

Le règlement ? Mais de quoi parlait-elle ?

Son regard se posa sur la coupe en métal qui continuait à tourner comme une toupie sur le sol. Elle ne l'utiliserait pas. Elle n'en avait plus besoin : elle avait déjà fait dans son maillot de bain.

Tiffany se sentit mieux à l'instant où elle entendit la voiture de son mari remonter l'allée. Elle s'était douchée, changée, puis elle s'était débarrassée du T-shirt taché du sang de Rover, qu'elle avait brûlé dans la cheminée. Juchée sur des talons de quinze centimètres, elle ne portait rien d'autre qu'un soutien-gorge en dentelle noire, trop petit pour sa poitrine, et un string. Elle s'était parfumée, et cette fragrance capiteuse — la préférée de Colin — se mêlait à l'odeur chaude du pain à l'ail qu'elle venait de sortir du four et à celle de la cire des bougies, qu'elle avait allumées sur la cheminée.

Elle jeta un dernier regard à ses préparatifs et esquissa un sourire. Tout était parfait. Elle avait même eu le temps de nettoyer les casseroles et les poêles pour ne pas imposer à Colin la vision d'une pile de vaisselle sale.

Elle désirait tant le satisfaire !

— Tiff ?

Alors qu'il franchissait la porte d'entrée, elle prit une pose suggestive à l'entrée de la cuisine.

— Oui ? fit-elle en prenant sa voix la plus sensuelle.

— Waouh... Quel accueil ! s'exclama-t-il en haussant les sourcils.

Un sourire lascif aux lèvres, il la détailla sans aucune retenue.

— Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

— J'ai pensé que tu aimerais faire une autre vidéo.

Il adorait filmer leurs ébats et prétendre qu'il était une star du porno. Elle le soupçonnait de visionner ces films maison avec ses meilleurs amis, et bien que cette idée lui fût très désagréable, elle préférait feindre l'ignorance et ne pas y penser. Poser des questions ou émettre la moindre plainte ne ferait que déclencher une dispute. Et pourquoi se plaindre, après tout ? Il aimait épater ses copains et faire l'étalage de son bonheur conjugal. C'était plutôt flatteur pour elle, non ? D'ailleurs, à la fin de chaque séance, il lui demandait de montrer à la caméra les parties de son corps où son prénom tatoué la marquait dans sa chair. Et, somme toute, elle pouvait bien lui accorder ce plaisir.

Ce soir, elle ferait tout ce que Colin voulait. Tout pour qu'il soit de bonne humeur et bien disposé à son égard quand elle lui parlerait de Rover.

— Je commence par le dessert ? demanda-t-il.

Elle se caressa les seins d'un geste suggestif.

— Tu pourras en prendre deux fois si tu veux...

— C'est ma fête, alors ?

Aussi impatient qu'il semblât être, il prit néanmoins le temps de déposer son attaché-case dans le bureau qui jouxtait l'entrée.

Elle en profita pour s'éclipser dans la cuisine. Ce n'était pas le

moment de faire brûler les pâtes fraîches !

— Tu as faim ? cria-t-elle sans se retourner, tout en remuant la sauce Primavera.

— De toi.

Elle tressaillit. Elle ne l'avait pas entendu se glisser derrière elle. Il plaqua ses mains sur sa poitrine, qu'il se mit à malaxer.

— Tu sens si..., commença-t-il, avant de s'interrompre brutalement.

Son silence mit Tiffany en alerte. Elle sentit son estomac se contracter. Qu'est-ce qui lui avait échappé ? Elle n'avait quand même pas fait l'étourderie d'utiliser la crème qu'il détestait ? Non, bien sûr. Alors, quoi d'autre ?

— Tu ne t'es pas épilée ?

— Ep-épilée ? balbutia-t-elle, abasourdie.

Elle avait été bien trop prise par le temps.

— Si, répondit-elle. Ce matin. Tu étais sous la douche avec moi, tu te souviens ?

— Combien de fois faudra-t-il que je revienne sur ce sujet ? Tu dois le faire matin et soir !

— C'est ce que je fais généralement, mais ça prend du temps... Et je ne sentais pas de repousse. Rien.

Elle se frotta les aisselles pour lui prouver sa bonne foi. Sa peau était douce. Comment s'en était-il rendu compte ? La vue, l'odorat, le goût... tout était exacerbé chez lui ! Rien ne lui échappait.

— Je ne te demanderais pas de le faire si ce n'était pas indispensable.

— Je le sais bien. C'est juste que ... je craignais de ne pas avoir fini de cuisiner avant ton retour.

— Epargne-moi tes jérémiades. J'ai dit : aucun poil sur *tout* le corps. On ne revient pas dessus.

— Je suis épilée là où c'est important.

Elle essaya de se faire pardonner en se frottant contre lui, la main sur la fermeture Eclair de son pantalon, mais il se dégagea de son étreinte.

— Arrête. Tu crois que j'ai envie de caresser un porc-épic ?

Tiffany blêmit. La ferait-il encore dormir par terre pour la punir ?

— Je...

Comment détourner sa colère ? Elle avait bien sa petite idée, persuadée de lui faire plaisir en lui apprenant que Samantha Duncan était en haut, mais elle devait garder cette carte maîtresse pour plus tard. Il lui faudrait quelque chose de bien, de *mieux* que bien, quand elle lui parlerait de Rover et qu'il lui faudrait se faire pardonner pour l'avoir laissé s'échapper.

— Je t'ai préparé ton plat préféré.

Elle lui offrit sa moue la plus aguicheuse.

— Tu es content, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Je l'aurais été si tu t'étais rasée.

Et, sans autre forme de procès, il se dirigea vers le salon, où il alluma la télévision.

Tiffany lui lança un coup d'œil de biais.

— Je te sers un verre de vin ?

— Bien sûr, lâcha-t-il. Et ôte-moi tes nichons de ma vue, ajouta-t-il avec une grimace, alors qu'elle lui tendait son verre. Tu m'as coupé l'envie de te toucher.

Elle se mordit la lèvre. Ils se retrouvaient enfin rien que tous les deux, et elle venait de tout gâcher ! Qu'est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi était-elle incapable de répondre à ses attentes ?

— Je suis désolée. Si... si tu veux, tu pourras me fesser plus tard.

— Pour te voir faire la tête pendant deux jours ? Non merci !

— Je ne ferai pas la tête. Promis.

Il leva son verre ballon et le fit lentement tourner, avant d'avaler une gorgée de vin.

— O.K. Mais seulement si tu me laisses te filmer.

— D'accord.

— ... et montrer le film à mes potes quand ils viendront demain soir. Je veux aussi que tu sois là, ajouta-t-il, après une brève pause pour ménager son effet.

Elle chercha son regard. Jusqu'à présent, il ne lui avait jamais demandé d'être présente quand ils les visionnaient entre eux. Bien sûr, il lui avait laissé entendre que Tommy Tuttle et James Pearson, qu'il connaissait depuis le lycée, ne seraient probablement pas contre une petite sauterie entre adultes. Bien au contraire ! En se les représentant tous les deux, le premier, trop empoté pour oser approcher une femme, et le second, incapable de faire durer son mariage plus de quelques mois, elle sentit un frisson la parcourir.

Non, décidément, elle n'aimait pas cette idée. Cela l'effrayait même. Où cela les mènerait-il ? Mais si elle y mettait du sien, peut-être lui en serait-il assez reconnaissant pour faire preuve de clémence quand elle lui parlerait de Rover.

— Si c'est ce que tu veux..., finit-elle par consentir.

Il lui demanda de la main un dessous-de-verre et, dans sa précipitation à le satisfaire, elle se tordit presque la cheville.

— C'est ce que je veux. Maintenant, sers le dîner, si tu veux te rattraper.

Elle retourna dans la cuisine, le laissant devant les infos.

— C'est prêt ! appela-t-elle fièrement cinq minutes plus tard.

Tandis qu'il s'asseyait à la table, elle le servit, s'appliquant scrupuleusement à ce que la salade ne touche pas les pâtes dans

l'assiette. La fois où il lui avait jeté son verre au visage, lui fracturant la pommette, restait gravée dans sa mémoire.

Puis elle s'assit à son tour et attendit qu'il goûte le plat. Elle ne commençait jamais avant qu'il ne lui en donne la permission. Quelquefois, il mangeait seul jusqu'au dessert sans la laisser toucher un seul morceau de son assiette. Il aimait la tester et voir jusqu'où allait son obéissance.

Ce soir, il lui importait peu qu'il lui donne le signal ou pas : elle était bien trop nerveuse pour avaler quoi que ce soit ! Et même si l'odeur du pain à l'ail donnait l'eau à la bouche, elle n'avait pas l'intention d'y toucher. Elle ne tenait pas à avoir mauvaise haleine.

— Comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda-t-il en portant une fourchette de fettucini à ses lèvres.

Tiffany sentit sa gorge se serrer. L'envie de lui avouer ce qui était arrivé à Rover la submergea, mais elle s'interdit d'y céder. Si elle lui racontait tout maintenant, il lui reprocherait, en plus, de lui avoir gâché son repas.

— Bien, mentit-elle.

— Bien ?

Sa fourchette s'immobilisa en l'air.

— Ce n'est pas l'impression que tu m'as donnée au téléphone. Tu étais complètement paniquée !

— Je me suis calmée.

Elle lui désigna le plat de pâtes.

— Comment sont-elles ?

— Délicieuses. Tu as faim ?

Non seulement elle ne voulait pas le priver du plaisir qu'il prenait à nier ses besoins, mais elle aspirait plus que tout à lui prouver combien elle l'aimait. Aussi se contenta-t-elle de hocher la tête.

— A quel point ? insista-t-il.

— Je suis *affamée*.

— Lève-toi.

Surprise, elle bondit aussitôt sur ses pieds.

— Approche-toi, que je puisse te regarder.

Elle retint son souffle tandis qu'il l'attirait à lui. Il l'examina avec minutie tout en la faisant tourner sur elle-même.

— Quelque chose ne va pas ? finit-elle par demander.

— Tu t'es empâtée.

Dans sa bouche, *empâtée* était pire que *moche*. Sous la violence du mot, elle ne put retenir une grimace.

— Mais je... je fais le même poids qu'hier.

— Ne discute pas ! Personne ne connaît mieux ton corps que moi.

Il balaya du regard la salade Caesar, le pain à l'ail et la sauce Primavera qu'elle avait préparés.

— Cette bouffe est bien trop calorique pour toi. Va chercher un plat protéiné et réchauffe-le au micro-ondes.

Les « menus diététiques » constituaient sa nourriture de base, ces dernières années, et ils lui semblaient tous avoir un goût de carton, mais cela ne la dérangeait pas. Comme son mari aimait qu'elle ne finisse pas son assiette, elle n'aurait aucun mal à le contenter ce soir.

Quand elle revint de la cuisine, il avait fini. Il s'étira, avant de se servir un verre de vin, tout en la regardant picorer dans son assiette.

— Très bien, dit-il. J'aime ça. Délicat. Féminin. Tant de femmes mangent comme des truies de nos jours !

Quand elle lui sourit, il se pencha vers elle.

— Montre-moi de nouveau tes lolos.

Elle marqua une brève hésitation.

— Tu ne préfères pas que je me rase d'abord ?

— Non. J'ai besoin de sentir que ça pique, ou je ne pourrai pas te punir comme j'en ai envie.

Si ça, ce n'était pas la preuve de son amour... Il tenait tellement à elle qu'il avait besoin d'être en colère pour pouvoir la frapper.

— Je comprends, Maître.

Elle dénuda ses seins et se caressa pour l'exciter, puis elle se leva, impatiente. Elle n'avait pas faim. Plus vite elle aurait fait la vaisselle, plus vite elle pourrait le satisfaire, songea-t-elle.

Il l'arrêta alors qu'elle se dirigeait vers la cuisine.

— Laisse tomber ça. C'est maintenant que je veux. Je suis prêt.

Mais il détestait ça, quand la vaisselle sale traînait...

— Il faut que je débarrasse la table, que je range...

— Tu t'en occuperas plus tard.

Il avait quand même envie d'elle. L'espoir la reprit et lui donna la force et le courage de lui révéler l'impensable. Elle reposa les assiettes sur la table.

— Je... Il faut que je te dise quelque chose d'abord, murmura-t-elle.

— Quoi ?

Elle serra les poings, ses faux ongles s'enfonçant dans ses paumes.

— Euh... Tu sais, quand je t'ai dit que tout s'était bien passé aujourd'hui...

Il plissa les yeux, l'air méfiant.

— Oui ?

— En fait, ça ne s'est pas passé si bien que ça.

C'était à peine si elle parvenait à soutenir son regard.

— Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle se laissa tomber à genoux, les mains levées vers lui, suppliante.

— Ce... Ce n'était pas ma faute, Colin. Essaie de comprendre... Il

était encore en vie !

Il l'attrapa par le poignet.

— Tu *savais* qu'il était en vie. Tu m'as appelé pour me le dire.

— Mais je ne m'attendais pas... Je veux dire... il avait cessé de crier. Et... quand j'ai ouvert le coffre...

La tenant toujours par le poignet, il lui pinça un téton de sa main libre, si fort qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

— Quoi, Tiffany ? *Qu'as-tu fait ?* demanda-t-il d'une voix rocailleuse. Tu ne l'as pas laissé s'échapper, quand même ? Dis-moi que tu n'as pas fait ça ! Je pourrais tout te pardonner, mais ça...

Il accentua encore sa pression sur son sein. Les larmes ruisselèrent sur les joues de Tiffany, mais elle ne lui opposa aucune résistance et ne laissa plus échapper aucun son. Par expérience, elle savait que cela ne faisait qu'empirer la situation.

— Je n'ai rien pu faire, murmura-t-elle. Il... il a bondi du coffre, m'a sauté dessus et...

Elle ravala un cri tandis qu'il la secouait et la mordait à l'épaule.

— Et puis quoi, sale garce ! Et puis *quoi* ?

La douleur et la peur s'entremêlaient, lui coupant le souffle. Elle haletait, cherchant à garder les pensées claires.

— Et il s'est enfui. Il... m'a fait tomber. Il hurlait. Il...

— Et pourquoi ne lui as-tu pas couru après ? Tu étais dans les bois, bon sang ! Il ne pouvait pas aller bien loin. Tu as vu dans quel état il était. Tu étais là... Tu m'as même aidé !

Seulement parce qu'il l'y avait contrainte, songea-t-elle. Et chaque minute de cet horrible scénario lui avait fait horreur.

— Je ne pouvais pas lui courir après parce que...

Colin attrapa ses cheveux et tira si fort qu'elle bascula en arrière. Elle tenta quand même de s'expliquer, le souffle court, le débit haché.

— Il hurlait au meurtre. J'ai paniqué, Colin. S'il te plaît, s'il te plaît, ne te mets pas en colère. Je ferai *tout* ce que tu veux. Tout. Je suis d'accord pour tes amis demain soir, je te l'ai dit. Si tu veux, nous le ferons en vrai, devant eux.

Il la pinça encore plus fort.

— Et toi, bien sûr, tu n'avais pas prévu qu'il te bondirait dessus...

Elle battit des paupières, à plusieurs reprises, pour refouler les larmes qui lui brouillaient la vision.

— C'est vrai. Je ne m'y attendais pas.

— Et ça ne t'a pas empêchée de m'affirmer sans ciller que tout s'était bien passé !

— Je ne voulais pas gâcher le dîner.

La douleur envahissait toutes les parcelles de son corps. Elle ferma les yeux pour lutter contre le vertige.

— Je savais que cela te contrarierait.

— Tu crois peut-être que tes mensonges ne me contrarient pas ?

Anticipant le coup qui allait venir, elle recula instinctivement, ce qui le mit en rage.

— Tourne-toi, lâcha-t-il en débouclant sa ceinture.

Bien qu'elle sût ce qui l'attendait, elle fut soulagée quand il lui lâcha le sein. Profitant de ce répit, elle rajusta son soutien-gorge et obéit à sa demande. Elle reçut un violent coup de pied qui la fit se recroqueviller. Elle y survivrait, se dit-elle. Il la fouettait, même sans être en colère. Il aimait ça. Elle ne s'en plaignait pas vraiment. Sauf que, ce soir, les coups de ceinture pleuvaient, plus forts que jamais. Il s'acharnait sur elle, incapable de s'arrêter, tirant une profonde jouissance de sa soumission.

Un reflux de bile envahit sa gorge et elle déglutit frénétiquement pour la contenir. Si elle vomissait sur le tapis, il n'hésiterait pas à le lui faire lécher. Comme il avait forcé Rover à le faire.

— Espèce d'idiot !

Chlac ! La lanière de cuir lui cingla le dos. Il n'élevait jamais la voix, soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins. Il savait garder son calme en toute situation

— Est-ce que — Chlac — tu veux que j'aille — Chlac — en prison ?

Chlac ! Chlac !

— C'est ce que tu veux, dis ? insista-t-il.

Il s'appliquait à la frapper au même endroit sur son dos. Elle n'était pas sûre de pouvoir résister longtemps à ce traitement. En désespoir de cause, elle se retourna et leva le bras pour l'arrêter. Elle comprit aussitôt son erreur : jetant sa ceinture, il entoura son cou de ses mains.

— Je devrais te tuer ! Tu le sais ça ? Tu ne me mérites pas. Regarde cet endroit ! Regarde tout ce que je t'ai donné ! Tu n'en es pas digne, continua-t-il en serrant sa gorge.

Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux, comme la fois où il avait utilisé sur elle la chaîne d'étranglement de Rover. Son sang cognait à ses oreilles. C'était le moment de lui parler de Samantha Duncan... Oui, elle devait le faire avant de perdre connaissance. C'était la seule façon de l'arrêter ! Encore fallait-il qu'elle puisse respirer...

Elle ne résista pas, se forçant à rester inerte entre ses mains, en dépit de l'instinct de survie qui la poussait à se débattre. Il ne la tuerait pas. Une fois sa colère passée, il pleurerait et se confondrait même en excuses. Demain, plus tendre que jamais, il lui appliquerait du baume sur ses blessures.

Enfin, il ôta ses mains de son cou, mais, à l'expression de son visage, elle sut qu'il n'en avait pas fini pour autant. En le voyant

fermer le poing, elle leva une main pour l'arrêter, ouvrit la bouche, sans parvenir à articuler le moindre mot.

— Attends... Ne me fais pas mal.

Elle aspira une nouvelle bouffée d'air qui lui brûla les poumons.

— J'ai... un... cadeau pour toi.

La curiosité le fit hésiter, mais la lueur dans ses yeux restait glaciale.

— Qu'est-ce que c'est ? Inutile de me proposer ton corps répugnant, il ne m'intéresse plus.

— Ne dis pas ça ! Je t'aime tant...

— Tu m'aimes, mais tu es incapable de suivre mes consignes !

— Rover ne sait *rien*.

En reprenant son souffle, elle retrouvait ses esprits.

— Tu... tu l'as ramené à la maison dans ton coffre. Tu lui avais bandé les yeux. Il ne sait pas qui nous sommes ni où nous vivons.

Il la frappa au visage, ce qu'il s'abstenait habituellement de faire pour ne pas laisser de traces qui l'auraient empêchée d'aller au travail le lendemain.

— Qu'est-ce que tu as pour moi ? Il vaut mieux pour toi que ça en vaille le coup, vociféra-t-il.

Sonnée, elle essaya de rassembler ses idées. Qu'essayait-elle de lui dire, au juste ? C'était quelque chose de bien, quelque chose qui arrêterait tout ça...

Ah oui. Elle avait capturé Sam. Samantha Duncan.

— Tu... tu te souviens de la gamine d'à côté ?

Elle passa une main sur ses joues mouillées.

— La fille de la voisine..., reprit-elle.

Elle avait capté son attention à présent. Tous ses sens étaient en alerte, elle le savait. Zoé Duncan, la mère de Samantha, l'avait intrigué dès son arrivée dans le quartier, probablement parce qu'elle lui manifestait une certaine indifférence.

— Oui ?

— Elle est en haut, dans la pièce de Rover.

Il la lâcha et se releva en vacillant.

— Tu plaisantes !

— Non. Et..., commença-t-elle, la gorge serrée, espérant que cela serait suffisant, elle est toute à toi. C'est ton nouvel animal. Je ne me plaindrai pas... et je... n'essaierai pas de t'empêcher... de lui faire du mal.

— Tu l'as kidnappée ?

Elle passa la langue sur la commissure de ses lèvres et sentit le goût du sang lui envahir la bouche. Elle hocha la tête, heureuse de confirmer son méfait.

— T'es cinglée ou quoi ? glapit-il. Elle habite la porte d'à côté !

Tiffany vacilla. La terreur la paralysa comme un puissant venin. S'était-elle méprise sur les nombreuses allusions qu'il avait faites sur Zoé ? Elle ne comptait plus le nombre de fois où il lui avait dit qu'elle était sexy et que sa fille le serait aussi en grandissant... Pourquoi était-il mécontent ?

— Personne ne sait où elle est, je t'assure, murmura-t-elle.

Se frottant le menton, il marcha jusqu'au canapé, avant de se retourner vers elle.

— On ne peut plus la laisser partir, maintenant.

— La laisser partir ?

Tout son corps lui faisait mal — son épaule, sa tête, son dos, ses jambes — mais elle redoutait tant ce qui allait se passer dans les minutes à venir qu'elle n'y prêtait pas attention.

— Tu m'as toujours dit que c'était trop risqué de les laisser en vie, reprit-elle. C'est bien pour ça que tu m'en veux d'avoir laissé échapper Rover, non ?

Il ne répondit pas.

— Est-ce que quelqu'un t'a vue entrer dans la maison avec elle ? demanda-t-il en articulant lentement.

La prudence donnait à sa voix un calme apparent.

— Personne, assura-t-elle. Je le jure.

— Parfait.

Il l'enjamba et s'élança dans l'escalier, dont il gravit les marches deux par deux.

Samantha se redressa en entendant des bruits de pas résonner dans le couloir. Était-ce Tiffany ? Non, les pas étaient trop lourds. C'était forcément Colin. Il était enfin rentré !

Génial ! Elle allait sortir d'ici et il ferait enfermer sa cinglée de bonne femme... C'est ce qu'elle se répétait depuis une bonne heure, en tout cas. Sans parvenir à s'en persuader, hélas. A force d'être assise dans cette pièce aveugle, à même le sol, dans son maillot de bain trempé d'urine, elle sentait d'affreux doutes s'insinuer en elle. Pourquoi y avait-il un matelas dans cette pièce ? Et pourquoi était-il dans cet état ?

Elle n'était pas sûre de vouloir le savoir et s'en était écartée, préférant rester sur le plancher. Mais sans oreiller, ni couverture pour se couvrir, la fraîcheur de la soirée commençait à la pénétrer. En fait, elle se sentait gelée jusqu'aux os.

Le verrou céda.

Elle vit la porte s'ouvrir et Colin apparaître sur le seuil. Son corps obstruait le passage, lui donnant l'impression d'occuper tout l'espace.

Plus grand qu'Anton, qui prétendait mesurer un mètre quatre-vingts, Colin avait les yeux foncés, d'épais cheveux bruns et bouclés qu'il coiffait en arrière avec du gel. Elle l'avait toujours trouvé beau, surtout quand il était en costume, comme aujourd'hui. Elle l'avait même confié une fois à Marti alors qu'elles discutaient au téléphone : *« Tu verrais mon voisin, il est tellement sexy. J'espère que j'aurai un mari comme lui, un jour... »*

« Tu parles du type dont la femme a de gros seins ? »

« Exactement. Lui et elle, c'est... le couple parfait... le couple idéal... »

Pourtant, en cet instant, elle se demanda ce qu'elle avait bien pu lui trouver. Il ne souriait pas, comme il le faisait habituellement quand ils se croisaient à l'extérieur, et se tenait immobile dans l'embrasure de la porte, la jugeant d'une façon qui la fit instinctivement se recroqueviller.

— Est-ce que je peux, *s'il vous plaît*, rentrer chez moi ?

— Nous en reparlerons plus tard. Debout.

Il n'avait pas élevé la voix, mais il n'y avait aucune équivoque : c'était un ordre. Terrorisée, le corps parcouru de tremblements incontrôlables, et malgré l'odeur piquante d'urine qui l'embarrassait, elle s'exécuta.

Il porta immédiatement le regard à la tache sombre qui ombrait le plancher.

— Tu ne vas pas encore au pot ?

Pourquoi se montrait-il si méchant ? Elle noua ses bras autour d'elle et les frotta vivement pour se réchauffer.

— C'était... c'était un accident. J'étais coincée ici.

Il lui montra le récipient qu'elle avait reçu en pleine tête, un peu plus tôt.

— Et ça, c'est pour faire joli, d'après toi ?

Elle resta silencieuse. A quoi bon répondre ? Il se fichait pas mal de ce qu'elle pensait, apparemment.

— Tu t'en souviendras la prochaine fois ? demanda-t-il.

Elle dut se forcer pour expulser les mots coincés dans sa gorge serrée.

— Je ne veux pas faire pipi ici, comme ça. Je veux juste rentrer chez moi.

— Je suis navré, mais cela ne va pas être possible.

Elle renifla. La panique lui nouait l'estomac et elle avait l'impression de perdre le contrôle de ses émotions. Les nerfs à fleur de peau, elle ne savait si elle allait rire, pleurer ou hurler. Elle passa nerveusement sa langue sur ses lèvres et sentit le goût salé de ses larmes.

— Pourquoi ? parvint-elle à demander.

Il lui décocha un sourire radieux qui la surprit.

— Nous avons besoin d'un animal de compagnie.

— Un... un animal de compagnie ?

— Exactement, confirma-t-il.

— Mais... je ne suis pas un animal ! s'exclama-t-elle, tandis que les larmes inondaient ses joues.

— Oh ! non. Tu vaudrais mieux que ça, d'une certaine façon. Toi, tu peux faire davantage que rapporter un bâton, tendre la patte ou te rouler par terre, n'est-ce pas ?

Il fit la grimace en regardant la marque mouillée sur le sol.

— Mais tu as besoin d'être dressée. Alors je vais te le dire une bonne fois pour toutes : je ne tolérerai plus ce genre de dérapage dans l'avenir. Je ferme les yeux pour cette fois, parce que c'est ton premier jour avec nous, mais, si tu le refais, tu seras privée de nourriture et d'eau jusqu'à ce que j'en décide autrement.

Samantha le dévisagea avec horreur. Était-il sérieux ? Ou nageait-elle en plein cauchemar ?

— Vous ne pouvez pas me garder ici !
— C'est ce qu'ils disent tous.
— Qui ça, tous ?
— Crois-tu vraiment être la première ? Tu penses que je ne sais pas ce que je fais ?

Une terreur indicible la submergea. Que voulait-il dire ?

— Vous ne comprenez pas ! Je suis malade ! cria-t-elle. Je dois rentrer chez moi...

— Toi, malade ? Tu m'as l'air en grande forme, au contraire. Bon... Tu as les genoux un peu cagneux et tu n'es pas encore formée, mais tu as quoi... treize ans ?

Elle acquiesça.

— C'est l'âge parfait.

— Pour...

— Pour s'adapter. J'adore tester la résistance de la psyché humaine. C'est absolument fascinant. D'ici à quelques semaines, tu te seras habituée à tes nouvelles conditions de vie. Tu commenceras même à aimer cet endroit, et à m'aimer, moi, comme un bon petit animal.

Ça, jamais !

— J'ai une mononucléose et je suis encore contagieuse, insista-t-elle, consciente d'avoir une carte à jouer. C'est pour ça que je n'étais pas au collège.

Colin s'assombrit.

— Pardon ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je n'ai plus aucune énergie, plus aucune force. C'est terrible. Si vous l'attrapez, vous ne pourrez pas aller travailler ou... ou tondre votre pelouse ou...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je travaille dans un grand cabinet d'avocats, moi ! Je ne peux pas m'arrêter comme ça. Tu crois que ça se paie comment, une maison comme celle-ci ?

— C'est bien ce que je dis... Vous n'avez pas intérêt à l'attraper. Et puis ça dure *longtemps*.

— Cette stupide garce ne peut rien faire correctement, marmonna-t-il.

Samantha fit un pas vers la porte.

— Vous feriez mieux de me laisser partir.

— C'est trop tard, aboya-t-il en se dépêchant de sortir, comme si l'air était soudain devenu irrespirable.

Le battant se referma derrière lui dans un bruit sinistre.

— Attendez ! cria Samantha.

Elle s'apprêtait à lui dire qu'elle voulait se laver, mais elle se ravisa à la dernière seconde. Inutile de lui rappeler qu'elle avait uriné sur le plancher : il risquait de se remettre en colère.

— J'ai froid. Et faim !

— Tu n'en mourras pas !

La réponse avait fusé. Un instant plus tard, elle entendit le bruit de ses pas décroître dans l'escalier. Terrassée par l'angoisse, elle éclata en sanglots.

Maman.

Elle se jeta sur le matelas, sans plus se soucier de sa propreté. Il y avait pire qu'une tache, pire que la mononucléose, pire que de vivre avec un beau-père dirigiste qu'elle n'aimait pas. Elle n'avait jamais été séparée de sa mère. Elles avaient toujours compté l'une sur l'autre pour surmonter les difficultés — quand il fallait déménager, ou payer les cautions du grand-père pour le faire sortir de prison, ou se rendre à la soupe populaire pour avoir quelque chose dans le ventre.

Sa mère était là, tout près... mais Samantha avait le terrible pressentiment qu'elle ne la reverrait plus.

* * *

Colin ne fut pas surpris d'entendre frapper à la porte. Il s'y attendait : la disparition d'une enfant provoquait toujours du remue-ménage. La police ne manquerait pas de quadriller le quartier et d'interroger le voisinage.

— Ils sont là, murmura-t-il.

Tiffany sortit de la cuisine pour se poster derrière lui.

Il posa la télécommande de la télévision sur la table basse et se leva, balayant la pièce du regard. Tout était en ordre. Il avait ordonné à Tiffany de se rhabiller et de se remaquiller. Puis il était allé porter à Samantha un verre de jus de fruits dans lequel il avait mis un somnifère. Le « parc », comme il appelait la pièce où il enfermait ses animaux de compagnie, était insonorisé — il avait fait faire les travaux sous le prétexte de se mettre à la batterie —, mais il tenait à ne prendre aucun risque. Le calmant avait dû faire effet, car elle avait cessé de crier. Il n'entendait plus aucun bruit depuis une trentaine de minutes.

Bientôt, elle n'oserait plus du tout hurler...

— Et s'ils demandent à me voir ? s'inquiéta Tiffany en le regardant s'approcher de la porte d'entrée.

Il lui jeta un coup d'œil. Sa lèvre était tuméfiée et fendue. Mais ça arrive à tout le monde de se cogner, non ? Ce n'était pas comme si on la voyait régulièrement couverte d'ecchymoses et de plaies — en tout cas pas depuis qu'il lui avait fracturé la pommette avec son verre. Et cet incident avait coïncidé avec son opération esthétique, ce qui leur avait fourni une bonne excuse pour expliquer les bandages qui enveloppaient son visage.

— Tu leur diras que tu t'es cognée.

Leur regard se porta sur la porte, alors qu'un nouveau coup venait

d'être frappé.

— Maintenant, va dans la cuisine et termine la vaisselle, lâcha-t-il. N'en sors pas avant que je t'en donne la permission.

Il attendit que l'eau coule dans l'évier, puis il ouvrit la porte. Et se trouva nez à nez avec la mère de Samantha et l'homme avec lequel elle vivait. Ce qui signifiait que la police viendrait plus tard. *C'était reculer pour mieux sauter...* Les prochains jours ne s'annonçaient pas faciles, mais il savait se montrer patient quand c'était nécessaire. Tout ce qu'il fallait maintenant, c'était faire profil bas.

— Oh ! Mais ce sont nos voisins... Bonsoir !

Il plaqua une expression amicale sur ses traits, feignant l'étonnement devant les larmes qui mouillaient le joli visage de Zoé Duncan. Grande et élancée, dotée de seins qui devaient à peine remplir un bonnet C — mais qui étaient vrais, ça il l'aurait juré —, elle était radicalement différente de Tiffany. On devinait à son attitude, à son port de tête élégant, que Zoé n'avait jamais souffert de complexes. Colin avait bien essayé de flirter avec elle, mais elle n'avait cessé de ramener Tiffany dans la conversation, ce qui l'avait profondément agacé. Comme s'il pouvait oublier qu'il avait une femme !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. Vous semblez bouleversée.

Elle avait tellement pleuré et s'était tellement essuyé les yeux qu'il n'y avait plus aucune trace de maquillage sur son visage.

— Auriez-vous vu ma fille, Samantha ?

Il se gratta la tête.

— Non. Pourquoi ?

— Elle...

Sa voix se brisa et l'homme qui se tenait à son côté — Anton Lucassi, s'il se souvenait bien — lui effleura le coude. Plus âgé que Zoé, plus vieux qu'eux aussi, ce type était certain d'avoir de la classe. Il prenait de grands airs, mais, au fond, ce n'était qu'un sale con prétentieux.

— Elle n'était pas à la maison quand nous sommes rentrés du travail, expliqua-t-elle. Nous l'avons cherchée partout.

— Avez-vous appelé la police ?

— Oui, nous leur avons parlé au téléphone pendant près d'une heure.

— Il faut éviter de paniquer. Elle a disparu depuis cet après-midi, intervint Anton. Ils pensent qu'elle a pu faire une fugue.

— Elle ne s'est pas enfuie, s'obstina Zoé.

— Sam a récemment dit à son grand-père qu'elle voulait quitter la maison... Nous ne pouvons pas éliminer cette possibilité, insista Anton.

Zoé, qui tentait visiblement d'éviter une dispute, ne put contenir son irritation.

— Pour aller où ?

Anton se renfrogna.

— Les fugueurs n'ont généralement pas de plan. C'est pour ça qu'ils finissent dans les rues.

Relevant le menton, Zoé s'adressa à Colin.

— La police a été prévenue. Ils vont inspecter les environs, mais... nous voulions déjà savoir si quelqu'un, dans le voisinage, l'avait aperçue, ou avait une idée... de l'endroit où elle pourrait être.

— Je vois.

Il se frotta le cou, gardant le silence quelques secondes pour donner à sa réaction le plus de crédibilité possible.

— Seigneur... Je suis terriblement désolé. J'aimerais tant pouvoir vous aider ! Serait-il possible qu'elle soit seulement allée au cinéma ? ou sortie avec des amies ?

Zoé secoua la tête.

— Elle n'est pas du genre à partir sans rien dire, sans laisser de mot...

— Ce n'est pas tout à fait vrai, interrompit Anton.

— Elle m'aurait appelée pour me le dire, enchaîna-t-elle fermement.

— Je ne sais pas ce qu'il en est, mais elle semble être une chouette gosse, tempéra Colin pour court-circuiter la dispute qu'il sentait poindre entre eux.

— C'est vrai qu'elle l'est. Et...

La voix de Zoé se brisa de nouveau, mais elle leva une main pour indiquer à son fiancé qu'elle allait finir sa phrase.

— ... et elle se remet à peine d'une mononucléose. Elle est censée ne pas faire d'efforts et... ça m'inquiète aussi beaucoup.

— C'est normal.

Colin fit claquer sa langue pour marquer son empathie.

— Et votre femme ? demanda Zoé en se penchant pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la maison. Pensez-vous qu'elle...

— Tiffany ? la coupa-t-il. Je doute qu'elle ait vu quelque chose. Elle n'était pas très en forme et elle est restée au lit toute la journée. Mais je vais lui en parler et je viendrai vous voir si j'apprends quelque chose.

— Merci, fit Anton en lui tendant sa carte. Appelez-nous, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit.

— Comptez sur moi. C'est inquiétant.

Anton essaya d'entraîner Zoé, mais elle ne bougea pas.

— Je suis désolée d'insister, balbutia-t-elle, les yeux mouillés de larmes. Mais est-ce que cela vous gênerait, si je parlais à votre

femme ? J'ai besoin de l'entendre de sa bouche à elle. Sinon...

Sa voix mourut sur les derniers mots.

Cette insistance irrita Colin, mais il se força à lui sourire comme s'il comprenait sa demande.

— Bien sûr. Il ne faut rien laisser au hasard. C'est moi qui suis désolé. J'aurais dû vous le proposer.

Il appela par-dessus son épaule :

— Tiffany ? Bébé, tu peux venir ici une minute ?

— Oui ? répondit-elle en passant la tête dans la pièce.

Tiffany veilla à rester dans l'ombre du couloir, mais il eut l'impression de ne voir que sa lèvre enflée et fendue. Rien, cependant, dans l'attitude de Zoé ou dans celle de Lucassi ne lui indiqua qu'ils l'avaient remarquée.

— As-tu vu la petite voisine ? Quel est son nom déjà...

Zoé prit la parole, sans lui laisser le temps de répondre :

— Samantha.

— Non, je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ? répliqua Tiffany.

— Nous espérons bien que non, répondit Anton.

Zoé s'avança sur le seuil.

— Si vous pensiez à quelque chose, un détail, n'importe lequel, cela pourrait nous aider à la trouver...

— Nous appellerons, bien évidemment, acquiesça Tiffany.

D'un sourire, Colin remercia sa femme.

— Qu'est-ce qui se passe, exactement ? reprit-elle.

Surpris de l'entendre engager la conversation, il lui lança un regard réprobateur, avant de se ressaisir. Après tout, c'était une question légitime. N'importe quelle personne dotée d'un minimum de sensibilité l'aurait posée. Tiffany avait raison de le faire... à condition de ne pas jouer avec le feu trop longtemps !

— Je vais t'expliquer, éluda-t-il, comme s'il voulait épargner à ses voisins la douleur d'avoir à répéter toute l'histoire.

— Merci, murmurèrent-ils en s'éloignant.

— Si vous lancez des recherches dans le quartier, faites-le-nous savoir, leur lança Colin. Nous voulons y participer.

Quand ils le remercièrent de nouveau, il les gratifia d'un énième sourire compréhensif et ferma la porte.

— Tu crois qu'ils ont tout avalé ? murmura Tiffany.

Il sourit.

— L'hameçon, la ligne et le bouchon.

— Elle ne sera pas toujours contagieuse, affirma-t-elle, espérant le rassurer.

Certes — mais il devait admettre qu'il avait ressenti une vive déception en apprenant la maladie de Samantha. Il ne pouvait pas se

permettre de tomber malade. Mais la gamine était là ; ils avaient tout le temps.

— Tu as raison. Elle fait partie de la famille maintenant. Je peux attendre.

6

— Salut, toi ! Où étais-tu passé ? Ça fait des siècles que j’essaie de te joindre.

Jonathan Stivers étouffa un juron en reconnaissant la voix qui venait de l’interpeller. Il n’avait vu personne en arrivant dans le hall de réception de La Contre-Attaque, l’association pour laquelle il travaillait depuis quelques années, et s’était penché sur son courrier, l’esprit tranquille. Mais sa solitude avait été de courte durée... et l’instant qu’il redoutait était arrivé. Il se tourna vers la jeune femme qu’il avait mis toute son énergie à éviter. Sheridan Cole — ou plutôt Sheridan Granger depuis trois semaines — se tenait dans l’encadrement de la porte de son bureau, encore plus belle et radieuse que d’habitude, avec ses cheveux noirs ramenés en queue-de-cheval. Pas de doute : le mariage lui seyait bien, songea-t-il avec une pointe d’amertume.

Si seulement il pouvait faire taire ses sentiments ! Hélas, c’était plus facile à dire qu’à faire. Il s’était plongé à corps perdu dans ses enquêtes, passant beaucoup de temps à l’extérieur. Depuis qu’il savait qu’elle était revenue de son voyage de noces, il avait limité sa présence dans les bureaux de La Contre-Attaque à de brefs contacts avec les bénévoles qui le déchargeaient de l’administratif et des tâches courantes. Ce dispositif lui avait permis de garder ses distances — jusqu’à maintenant. En passant au bureau après 17 heures, il avait espéré que Sheridan serait déjà partie.

Il s’était trompé.

— Désolé, j’ai été très occupé, lâcha-t-il platement.

— Tu n’es pas sur une de nos affaires, en ce moment ? C’est à peine si je t’ai aperçu depuis mon retour d’Hawaii.

— J’ai des enquêtes en cours de mon côté.

Comme il travaillait bénévolement pour l’association, il devait gagner sa vie avec sa clientèle privée et s’assurer qu’il prenait assez de dossiers pour couvrir ses frais et ses dépenses. Sheridan le savait.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Une enquête importante ?

Jonathan baissa les yeux sur son courrier pour éviter de la dévisager — et court-circuiter les images sensuelles qui lui venaient à l'esprit.

— Une sœur qui cherche son petit frère adopté à sa naissance. Un créancier qui veut mettre la main sur son débiteur, un tocard qui a mis les voiles. Un chasseur de primes qui veut mon aide pour retrouver un prisonnier, énuméra-t-il.

Il haussa les épaules.

— La routine, en somme.

— J'ai l'impression que tu es victime de ton succès... et j'en suis ravie pour toi. Mais si tu es trop sollicité, tu n'auras bientôt plus de temps à nous consacrer !

« Si cela pouvait être vrai ! » lui cria une petite voix intérieure. Il ne plaçait pas l'argent au-dessus de tout — loin de là : du moment qu'il avait de quoi couvrir ses frais, il s'estimait heureux. Et il n'avait nullement l'intention de mettre un terme à sa participation bénévole auprès de l'association. Mais sa vie serait tellement plus simple s'il n'avait pas à côtoyer Sheridan ou à s'inquiéter à l'idée que Skye Willis ou Ava Bixby, ses deux associées, devinent ses sentiments ! Par chance, elles étaient très occupées par leur travail et n'avaient guère de temps à lui consacrer. En fait, il n'avait jamais rencontré de femmes aussi passionnées que ces trois-là. Elles étaient portées par les combats qu'elles menaient et s'y consacraient corps et âme. Leur énergie et la force de leurs convictions permettaient d'améliorer jour après jour le sort des victimes de violence. Jonathan était fier d'œuvrer à leur côté. Il n'était pas question de les laisser tomber !

— Ouais, je serai bientôt assis sur un tas d'or !

Il reporta son attention sur une note que lui avait laissée Skye. Celle-ci avait également laissé trois messages sur sa boîte vocale, qu'il avait ignorés. C'était pour ça qu'il avait fini par venir au bureau. En espérant éviter Sheridan.

Ou en désirant inconsciemment la croiser, au contraire ?

— J'hésite encore pour la Ferrari...

— Ça m'étonnerait. Même si tu avais la somme nécessaire, tu la distribuerais aux sans-abri croisés dans la rue avant d'arriver chez le concessionnaire.

Il se frappa le front.

— C'est donc *pour ça* que je suis toujours fauché !

— Exactement, répondit-elle en gloussant. Trop de SDF dans ta vie.

— Je ne fais pas exprès de tomber sur eux, marmonna-t-il.

— Non, mais toi, tu les regardes, alors que la plupart des gens passent sans les voir.

Quand elle lui faisait des compliments, il ne doutait pas de l'amitié

qu'elle nourrissait à son égard. Mais il était bien placé pour savoir que cette *amitié* n'avait rien à voir avec de l'amour. Il travaillait avec elle depuis quatre ans, bon sang ! — et elle n'avait jamais eu le moindre geste équivoque envers lui.

— Tu disais que tu avais cherché à me joindre ?

— Tu n'as écouté aucun des messages que j'ai laissés sur ta messagerie ?

Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? C'était ce qu'elle voulait savoir, mais il ignora ces questions sous-jacentes en feignant d'avoir la tête ailleurs.

— Donc... pourquoi ces appels ? reprit-il.

Elle le dévisagea avec stupeur.

— Mais... tu ne comprends pas ? murmura-t-elle. C'est juste que... tu me manques. C'est difficile de laisser passer tant de temps sans parler à son meilleur ami.

Ami. Cela serait plus facile s'ils étaient ennemis. Au moins, il ne se sentirait pas coupable de désirer la femme d'un autre !

— Oui, mais tu es pas mal occupée de ton côté, toi aussi. Démasquer l'homme qui t'a attaquée il y a seize ans. Trouver l'amour de ta vie. *L'épouser.*

— Ne serait-ce pas une pointe de jalousie que je perçois dans ta voix ? le taquina-t-elle.

Il eut l'impression de manquer d'air... jusqu'à ce qu'elle reprenne la parole, levant ainsi l'ambiguïté qui planait sur ses propos.

— Toi aussi tu trouveras l'amour. Il te tombe dessus au moment où tu t'y attends le moins, crois-moi !

Elle venait de le trouver, en tout cas. Elle était partie dans le Tennessee pour découvrir l'identité de l'homme qui lui avait tiré dessus quand elle était lycéenne, et elle était revenue fiancée à Cain Granger, le demi-frère de l'adolescent qui avait été tué au cours de cette agression.

— Je ne suis pas branché mariage.

Elle esquaissa un sourire, la mine rêveuse.

— Tu le serais, si tu savais comme c'est bien.

Seigneur, allait-il devoir rester là, à l'écouter parler de son bonheur conjugal ?

— Je veux bien te croire. Excuse-moi, il faut que je te laisse. Skye m'attend.

Il passa devant elle et se dirigea vers l'une des quatre portes qui donnaient sur l'accueil. En percevant la voix de Skye, il ressentit un vif soulagement. Il allait pouvoir penser à autre chose.

— Nous avons trouvé un chalet près d'Auburn... et nous pensons l'acheter ! insista Sheridan sans lui laisser le temps de s'esquiver. Ce sera parfait pour Cain. Il y a de la place pour ses chiens. De l'espace.

Les montagnes tout près.

— Ça semble idyllique.

Si seulement elle pouvait retourner dans son bureau et le laisser tranquille !

— Cain et moi y allons ce soir, poursuivit-elle. Ça te dirait de venir avec nous pour le voir ? Nous pourrions dîner ensemble après.

Il faillit éclater de rire.

— J'adorerais voir ton mari, mais je pense que je vais passer mon tour, cette fois-ci.

Il ignora le trouble qui se lisait sur son visage et frappa à la porte de Skye, qui venait manifestement de mettre fin à sa conversation téléphonique. Elle lui cria d'entrer, mais il s'immobilisa quand Sheridan reprit :

— Tu n'acceptes pas Cain, c'est ça ? Tu ne veux pas le rencontrer, avoue-le ! C'est pour ça que tu ne réponds pas à mes appels ?

Jonathan fit la grimace.

— Peu importe que j'accepte Cain ou pas, Sheridan. Tu n'as plus besoin de moi, c'est tout.

Et, sans mot de plus, il pénétra dans le bureau de Skye, fermant la porte sur lui.

— C'est quoi ces messages mystérieux ? lança-t-il, sans préambule dès qu'elle leva les yeux vers lui.

Elle haussa un sourcil en accent circonflexe.

— Bonjour à toi aussi.

Se pinçant l'arête du nez, il prit une profonde inspiration.

— Désolé, je suis pressé.

— Je serai brève, dans ce cas. Réponds-moi par oui ou non : est-ce que tu es sur une affaire qui peut attendre ou que tu peux refuser ?

— *Refuser* ? répéta-t-il sans cacher sa surprise. Tu veux que je refuse une affaire ?

— J'ai besoin du meilleur détective privé. Et c'est toi, expliqua-t-elle.

Il baissa les yeux sur le message écrit qu'elle avait glissé dans son courrier :

« J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, s'il te plaît, appelle-moi, aujourd'hui. Skye. »

Il haussa les sourcils. Il y avait urgence, manifestement.

— Je bosse sur quelques affaires en ce moment, mais rien qui ne puisse être remis à plus tard, concéda-t-il en se laissant tomber dans l'un des deux fauteuils rose fuchsia qui faisaient face au bureau. Alors, dis-moi... Quel est le problème ?

Elle repoussa les documents sur lesquels elle travaillait et se carra contre le dossier de son siège.

— J'ai reçu l'appel d'une amie. Une femme que j'ai rencontrée

dans le groupe de soutien aux victimes après mon agression.

Le groupe de parole où elle avait fait la connaissance de Sheridan et de Jasmine, les deux associées avec lesquelles elle avait fondé La Contre-Attaque.

— Qui est-ce ? Je la connais ?

— Je ne pense pas. Elle s'appelle Zoé Duncan. Elle n'a jamais été impliquée dans l'association. Nous nous étions perdues de vue, mais elle m'a appelée ce matin. Elle a trouvé une publicité sur La Contre-Attaque dans un magazine local il y a quelques semaines, et elle a reconnu mon nom. Elle avait prévu de reprendre contact ces temps-ci, mais les événements ont précipité les choses.

Skye glissa ses doigts dans ses cheveux, qu'elle venait de faire couper à hauteur des épaules.

— Sa fille a disparu.

Il l'observa un moment.

— Depuis quand ?

— Hier après-midi.

— Quel âge a-t-elle ?

— Treize ans.

— Elle avait des problèmes ? Est-ce qu'elle pourrait avoir fugué ?

— Je ne crois pas. D'après sa mère, c'est une très bonne élève.

— Les bons élèves fuguent aussi, Skye.

— Pas ceux qui se remettent d'une mononucléose... Sam était encore convalescente et passait ses journées à la maison. Si elle avait voulu partir, elle aurait attendu d'être complètement guérie.

Il acquiesça.

— Elle vivait avec sa mère, alors ?

— Oui.

— Et son père ?

— Il est sorti de prison il y a trois mois.

Jonathan posa ses coudes sur ses genoux.

— C'est une coïncidence troublante. Pourquoi était-il en prison ?

— Pour viol. La fille qu'il a agressée avait quinze ans. Il a été condamné à vingt ans et en a fait treize.

Le doute s'insinua en lui.

— Ne me dis pas...

— Si, Zoé était sa victime. Et elle s'est retrouvée enceinte de Samantha.

Il la regarda bouche bée.

— *Parce qu'elle a gardé l'enfant ?*

— Oui.

L'information était de taille et lui causa un tel choc qu'il en oublia un instant sa conversation avec Sheridan.

— Mince alors !

— Je ne te le fais pas dire !

— Je suppose qu'elle a témoigné contre lui.

— Tu as bien deviné.

— Tu imagines si ce salopard a fait une petite recherche, en sortant de prison, et qu'il a enlevé l'enfant pour se venger.

Skye se saisit du cadre photo qui était posé sur le coin de son bureau et fixa l'image de son mari et de ses deux enfants.

— On ne peut pas écarter cette hypothèse.

— Est-ce que Zoé sait qu'il est en liberté ? demanda-t-il.

— Elle ne me l'a pas signalé, je suppose donc que non. Comme la plupart des victimes, elle évite autant que possible de se retourner sur son passé.

— Cela le place en bonne position dans la liste des suspects.

— En effet. Mais, si c'est le cas, j'espère que c'est le désir de faire connaissance avec sa fille qui l'a poussé à cette mesure extrême... et non un plan nettement plus pervers.

— En tout cas, c'est une piste sérieuse.

Il se leva.

— Je suppose que la police est déjà sur le coup ?

— Oui. Ils prennent cette disparition au sérieux du fait de l'âge de Sam, mais ils ne sont pas complètement convaincus qu'il s'agisse d'un enlèvement.

— Nous avons déjà au moins deux raisons de croire qu'il s'agit plutôt d'un kidnapping que d'une fugue.

— En effet... et je ne t'ai pas encore parlé du grand-père de Samantha ! Il a enchaîné les séjours en prison pour de petits larcins et pour du trafic de drogue, mais comme il est le seul parent de Zoé, elle n'a jamais coupé les ponts avec lui. Le policier de Rocklin affecté à cette disparition est tombé, en fouillant dans les affaires de Sam, sur une lettre qu'elle avait écrite à son grand-père la semaine dernière, et qu'elle n'avait finalement pas envoyée.

— Et...

— Sam confie à son grand-père à quel point elle déteste Anton Lucassi.

— Qui est... ?

Skye prit une inspiration.

— L'homme avec lequel elles vivent. Le fiancé de Zoé.

— Quelqu'un a-t-il parlé au grand-père ? Il a peut-être des nouvelles de la gamine ?

— Zoé n'a pas réussi à le joindre. Elle lui a laissé plusieurs messages, mais il habite Los Angeles, ce qui complique les choses.

Jonathan s'approcha distraitement de la fenêtre et laissa courir son regard sur le parking.

— Qu'est-ce que Zoé a dit au sujet de la lettre ?

— D'après elle, Sam n'a pas sauté au plafond quand Lucassi est entré dans leur vie, mais ils n'ont pas une *mauvaise* relation à proprement parler.

— Donc, pas de mauvais traitements.

— C'est ce que je lui ai demandé. Elle m'a assuré que non.

— Tu l'as rencontré ?

— Non. Mais d'après Zoé, il est très gentil. Il dirige un cabinet d'audit et d'expertise comptable. C'est la première fois qu'un homme la traite correctement, et elle lui en est reconnaissante.

Jonathan fit la moue, peu convaincu.

— Il a un casier judiciaire ?

— Pas même une amende pour excès de vitesse.

Skye s'éclaircit la gorge.

— Alors... qu'est-ce que tu en dis ? Tu peux nous aider ? Nous prendrons en charge tous tes frais sur cette affaire, Jon.

Elles étaient toujours juste côté trésorerie — parfois, il les aidait même à récolter des fonds — mais quand elles le pouvaient, elles le dédommageaient pour le travail qu'il effectuait pour l'association, surtout quand il y consacrait autant d'heures qu'elles.

— Ça va pour le moment. Je t'en reparlerai quand on viendra saisir ma voiture.

Elle lui décocha un sourire amusé, le premier depuis qu'il était entré dans son bureau

— Tu parles de ton épave ? Qui en voudrait ?

— Eh ! Elle marche encore très bien, fit-il d'un air outré. De toute façon, si mes clients me voyaient rouler en grosse cylindrée, ils penseraient que je gonfle mes tarifs.

— Qui pourrait croire une chose pareille ? C'est à peine si tu n'oublies pas de présenter tes factures.

— C'est parce que je n'ai pas de secrétaire.

— Ou plutôt que l'argent n'est pas ta priorité.

Elle redevint sérieuse.

— Donc... tu marches avec nous sur cette affaire ?

Il ajusta les persiennes.

— Pourquoi pas ?

— Merci, Jon.

Se levant à son tour, elle contourna son bureau pour lui tendre un Post-it.

— Voilà le nom et la dernière adresse connue du géniteur.

— Franky Bates, lut-il. Dis donc... Le tueur que joue Anthony Hopkins dans *Psychose* ne s'appelait pas Bates, lui aussi ?

Elle était si préoccupée qu'elle ne releva pas sa tentative pour détendre l'atmosphère.

— J'ai appelé la prison de Lancaster, où Bates a purgé sa peine,

pour savoir quel type de prisonnier il était, ajouta-t-elle.

— Et...

— Il a trouvé Dieu en prison.

Jonathan leva les yeux au ciel.

— C'est le cas pour la plupart d'entre eux. Mais le démon redevient leur ami à la minute où ils sortent.

Skye poussa des dossiers pour s'asseoir sur le bord de son bureau.

— Zoé est à bout. J'espère que nous allons pouvoir l'aider avant...

Elle n'eut pas besoin d'achever sa phrase. *Avant qu'il ne soit trop tard.* C'était ce qu'ils espéraient chaque fois.

— Je vais aller lui parler.

— Merci. Je suis sûre que ça lui fera du bien.

Skye se contorsionna pour attraper son bloc-notes, qu'elle lui tendit.

— Voilà son adresse et son numéro de téléphone.

Il sortit son Smartphone de la poche avant de son jean et y enregistra les coordonnées de Zoé. C'était son unique objet de valeur, et il ne s'en séparait jamais.

— O.K. Je vais voir ce que je peux faire, conclut-il en lui rendant le bloc-notes.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte.

— Que vas-tu dire à Zoé quand vous aborderez les probabilités de retrouver Sam en vie ?

— J'espère ne rien avoir à lui dire.

— J'ai réussi à éluder, mais je sais qu'elle te le demandera.

Il posa la main sur la poignée de la porte, soudain pris d'hésitation.

— Il s'est déjà écoulé plus de vingt-quatre heures, Skye. Si Samantha a été enlevée par un étranger — ce dont on peut qualifier le père, il me semble, malgré ton joli scénario de relation père-fille —, nous savons tous les deux que cela n'augure rien de bon. C'est probablement déjà fini. Mais je te promets de retrouver le kidnappeur.

Skye posa la main sur son avant-bras.

— Zoé a déjà subi tant d'épreuves... Je ne suis pas sûre qu'elle tienne le coup.

— Alors je me contenterai de lui dire que plus vite j'aurai les informations dont j'ai besoin, plus grandes seront les chances de Sam.

— Merci.

Il sortit, gardant ostensiblement la tête baissée, afin d'éviter toute autre rencontre avec Sheridan. Pourtant, une fois installé au volant de sa voiture, il se demanda s'il ne devrait pas revenir sur ses pas et s'excuser. D'accord, Sheridan ne serait jamais amoureuse de lui, mais souhaitait-il pour autant perdre son amitié et la relation qu'il partageait avec elle avant son départ pour le Tennessee ?

— Pas sûr que son mari soit d'accord, marmonna-t-il en collant sur

son rétroviseur le Post-it que Skye venait de lui donner.

La vie d'une adolescente était en jeu. Au cours des prochains jours, ses petits problèmes de cœur passeraient au second plan, non ?

A peine eut-il donné un petit coup sur la porte qu'il se retrouva face à une jeune femme en survêtement bleu et marron, chaussée de pantoufles de velours. Elle était plus jeune qu'il ne s'y était attendu — plus jolie aussi. Grande et élancée, le teint pâle sous ses longs cheveux bruns, elle se tenait dans l'entrebâillement, encore chancelante, comme si elle s'était jetée fébrilement contre le battant au premier signe indiquant la présence d'un visiteur. Nul doute qu'elle avait espéré voir quelqu'un d'autre sur son palier. Quelqu'un qui lui ramenait sa fille.

— Madame Duncan ?

— Oui ?

— Je suis Jonathan Stivers, annonça-t-il en lui tendant sa carte professionnelle. Je travaille avec Skye Willis et je viens pour parler avec vous de Samantha.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, un homme apparut derrière elle.

— Bon sang, Zoé, qu'est-ce que tu fais là ? Je m'en occupe, tu le sais bien. Tu dois te reposer.

Les cernes qui ombrayaient ses yeux — des yeux mordorés qui auraient été envoûtants s'ils n'avaient pas été ternis par un voile de douleur — indiquaient clairement qu'elle avait besoin de se reposer. Mais Jon savait qu'elle ne trouverait plus le sommeil. Le drame, comme une lame de fond, venait de la submerger. Sous le choc, les sens engourdis, elle flottait dans un espace-temps cotonneux où elle continuait d'évoluer, de respirer, mais cessait peu à peu de *vivre*.

Elle résista aux tentatives de l'homme qui voulait la ramener là où elle « se reposait », et ouvrit largement la porte.

— Merci d'être venu si vite. Entrez, s'il vous plaît, dit-elle en ramenant nerveusement une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Laisse-moi faire, je t'en prie, insista l'homme.

Vu leur différence d'âge, Jonathan s'imagina un instant qu'il s'agissait du père ou du frère de Zoé Duncan, mais son empressement suggérait une tout autre relation et il identifia ce « Monsieur-je-gère-

tout » comme l'homme que Samantha n'aimait pas : Anton Lucassi.

— Zoé ? insista celui-ci.

Son visage pâle s'anima brièvement.

— Non, Anton ! *Je veux m'en occuper.*

Il secoua la tête, exprimant ouvertement son mécontentement.

— Tu vas finir à l'hôpital, et tu ne seras plus d'aucune aide à Sam.

— Vous êtes... ? intervint Jonathan.

— Le fiancé de Zoé, répondit l'homme.

Jon lui sourit poliment. Il ne s'était pas trompé.

— Parfait, monsieur Lucassi, reprit-il. Oublions la sieste pour le moment, d'accord ? Nous devons nous concentrer sur la disparition de Samantha. Pouvez-vous m'accorder un peu de votre temps ?

Anton crispa la mâchoire, mais parvint à ravalier sa contrariété. Il acquiesça d'un bref hochement de tête, avant de le guider vers le salon. Jonathan découvrit un vaste espace blanc et noir, décoré de quelques sculptures Arts déco, qui lui fit davantage penser à une salle d'exposition qu'à une pièce à vivre.

— Souhaitez-vous boire quelque chose ? demanda Zoé, le regard absent.

Elle agissait par automatisme, mais il sentit que, sous cette politesse convenue, la jeune femme était à fleur de peau. Tout son être se fissurait et son apparente normalité menaçait à chaque instant de voler en éclats. Il comprit aussi que l'attitude de Lucassi n'arrangeait rien : même s'il semblait évident qu'il faisait de son mieux, il régnait entre eux une tension palpable, aussi destructrice que le désespoir de Zoé.

— Non, merci.

Jonathan prit place sur un luxueux canapé en cuir. Il sortit de sa poche un petit Dictaphone et le posa en évidence sur le plateau de verre de la table basse devant lui.

— Cela ne vous gêne pas si j'enregistre la conversation ?

— Eh bien... si, ça me gêne, déclara Anton.

— Pour quelle raison ? s'étonna Jonathan en haussant les sourcils.

Lucassi s'assit dans un fauteuil, en face du canapé.

— Je me fais énormément de souci pour Sam et pour Zoé. Mais tout le monde sait que, dans une situation comme celle-ci, les proches sont toujours les premiers soupçonnés. J'ai été la dernière personne à lui parler et c'est moi qui ai constaté son absence. Je suppose que cela fait de moi un suspect. Avouez qu'il y a de quoi être un peu nerveux, non ?

— Avez-vous fait du mal à Sam ? répliqua Jonathan du tac au tac.

— Absolument pas ! s'exclama Lucassi en se redressant d'un bond.

— Alors, détendez-vous et laissez-moi faire mon travail. J'ai été policier ici, à Sacramento, pendant six ans, avant de devenir détective

privé. J'ai déjà mené des centaines de conversations comme celle-ci, et je sais par expérience qu'il vaut mieux les enregistrer pour ne pas passer à côté d'une information. Un simple détail peut se révéler d'une importance capitale. Et je suis plus libre pour observer les gens qui parlent, ce qui n'est pas possible quand on prend des notes.

— Au cas où ils mentiraient, commenta Lucassi, visiblement mal à l'aise.

— Oui. Si l'on n'a rien à cacher, il n'y a pas d'inquiétude à avoir.

— Sauf qu'il n'y a pas que des coupables en prison...

— Je ne cherche à piéger personne, affirma Jonathan en soutenant son regard. Tout ce qui m'importe, c'est de retrouver Samantha.

Lucassi cilla, puis hocha la tête.

— Je suis là pour vous aider, d'accord ? conclut-il, enfonçant le clou.

Zoé Duncan se percha sur le bord de son siège, le dos droit, les mains croisées sur ses genoux.

— N'écoutez pas Anton. Il est juste... Nous sommes tous les deux si... paniqués et angoissés.

— Je comprends.

Qu'est-ce qu'une jeune femme aussi belle faisait avec un type aussi déplaisant ? « *C'est le premier homme qui la traite correctement* », avait affirmé Skye. Ses précédentes relations avaient vraiment dû être mauvaises ! songea-t-il en notant l'expression condescendante qui se peignait sur le visage de Lucassi. Sam avait raison : le compagnon de sa mère était imbuvable.

— Bien... Nous allons commencer, dit-il en réglant le Dictaphone. Pouvez-vous tous les deux énoncer vos noms et âge ?

— Zoé Elisabeth Duncan. J'ai trente ans, dit-elle lentement.

Jon avait trente ans, lui aussi. Il se revit au lycée et tenta brièvement d'imaginer l'une de ses camarades de classe, victime d'un viol et enceinte à quinze ou seize ans — puis décidant de garder le bébé. Ils n'étaient que des gosses, à l'époque ! Et d'après ce que Skye lui avait dit du père de Zoé, elle n'avait pas pu compter sur un environnement familial stable pour la soutenir. Comment s'en était-elle sortie ?

Troublé, il reporta son attention sur Lucassi.

— Et vous, monsieur ?

— Anton Kenneth Lucassi. J'ai quarante-cinq ans.

Jon nota mentalement la différence d'âge qui les séparait — quinze années.

— Monsieur Lucassi, vous dites que vous êtes la dernière personne à avoir parlé à Samantha et le premier à être rentré à la maison après sa disparition. Pouvez-vous me dire comment cela s'est passé ?

— J'ai appelé Sam à l'heure du déjeuner pour voir comment elle

allait. Elle m'a dit qu'elle se sentait bien et...

Jonathan l'interrompit en levant une main.

— Attendez une seconde... vous venez de parler du déjeuner ? Hier, nous étions lundi. Pourquoi n'était-elle pas au collège ?

— Elle se remet d'une mononucléose, expliqua Zoé. Le médecin avait prescrit un repos de trois ou quatre semaines, et cela faisait une semaine qu'elle n'allait pas en cours.

— Je vois.

— Alors, chacun de nous l'appelait à tour de rôle, poursuivit Anton. Trois heures environ après mon coup de fil, Zoé m'a téléphoné au bureau, morte d'inquiétude, parce qu'elle n'arrivait pas à la joindre.

— Où étiez-vous ? demanda Jonathan à Zoé.

— Au travail.

— C'était autour de 15 heures ?

— C'est ça, répondit Lucassi. Zoé m'a demandé de faire un aller-retour à la maison pour vérifier.

— Ce que vous avez fait...

— A contrecœur, admit-il. Je ne pouvais pas imaginer que quelque chose de grave ait pu lui arriver. C'est un quartier tranquille, avec un bon voisinage... Mais quand je suis arrivé...

Il secoua la tête, son impuissance se reflétant sur son visage.

— ... elle n'était pas là.

Jonathan croisa ses chevilles et se pencha en arrière. S'il se montrait détendu, cela encouragerait peut-être ses hôtes à lui parler plus librement ? Il l'espérait, en tout cas.

— Et vous, madame Duncan ? Quand avez-vous vu votre fille pour la dernière fois ?

— Hier matin, avant de partir travailler. Je suis allée dans sa chambre pour lui dire au revoir, comme je le fais toujours.

— Où travaillez-vous ?

Elle se mordit la lèvre d'un air dépité.

— Je travaillais chez Tate Commercial, mais plus maintenant. J'ai démissionné hier.

— Au moment où vous avez découvert la disparition de votre fille ?

— Non. Avant. Enfin juste avant, rectifia-t-elle. Je ne parvenais pas à la joindre, j'étais angoissée, et j'ai fini par perdre mon calme.

— Je vois.

Elle était donc impulsive. Ou, du moins, elle l'était avant que la disparition de sa fille ne la transforme en pâle fantôme d'elle-même.

— Est-ce qu'il arrive à votre fille de partir toute seule ?

— Non.

Lucassi se racla la gorge, signalant son désaccord.

— Zoé, dis-lui tout.

Elle enfouit son visage dans ses mains, comme si elle cherchait à se ressaisir. Mais lorsqu'elle releva la tête, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Elle était en colère quand j'ai décidé d'emménager avec Anton, parce que cela l'obligeait à se séparer de son chien.

— Elle est partie en courant dans la rue et nous avons dû prendre la voiture pour la rattraper, compléta Lucassi.

— Où avait-elle l'intention d'aller ?

— Nulle part, répliqua Zoé. Elle s'est juste enfuie... parce qu'elle était bouleversée. Comme n'importe quel enfant l'aurait été s'il avait dû se séparer de son chien.

— Elle a quand même dit qu'elle préférerait vivre dans la rue plutôt que de se séparer de Cacahuète ! fit remarquer Lucassi.

Zoé essuya ses larmes.

— Mais nous avons beaucoup parlé ce soir-là. Je lui ai redit à quel point ce déménagement était important pour nous. Elle a compris et elle a fini par se calmer.

— Elle a tout de même évoqué une fugue dans un mot qu'elle a écrit à sa meilleure amie ! insista Lucassi.

Jon haussa les sourcils, intrigué. Skye ne lui avait pas parlé de ce mot : elle avait juste mentionné la lettre écrite au grand-père.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans son sac à dos.

— Ses intentions vous ont-elles paru sérieuses ?

Lucassi haussa les épaules.

— Comment le savoir ? C'est possible. Mais elle était si cachottière... Je n'étais même pas au courant de ses sentiments à mon égard !

S'était-il assez intéressé à la gamine pour le savoir ?

— Et que ressentait-elle pour vous, exactement ?

— Nous avons parlé à Marti Seacrest hier soir. C'est sa meilleure amie, la seule dont elle est proche. Quand elle est arrivée au collège du quartier, Samantha n'a fait aucun effort. Elle refusait de s'intégrer. En fait, elle nous en voulait encore, à cause de son chien. Puis elle est devenue copine avec Marti. Bref... quand nous avons montré ce mot à Marti, elle a fini par admettre que Sam se plaignait beaucoup, me reprochant d'être... maniaque.

— Vous vous trouvez « maniaque » ? lui demanda Jonathan.

— Bien sûr que non.

Il pressa le genou de Zoé.

— Tu penses que je suis maniaque, toi ?

Quand elle le regarda sans répondre, il fronça les sourcils.

— Je ne suis pas maniaque. J'aime que la maison soit en ordre,

c'est tout. Et Sam n'a pas l'habitude d'avoir des règles.

Il se tourna vers Jonathan et baissa la voix, prenant le ton de la confiance.

— Elles ont toujours vécu dans des taudis, alors prendre soin des meubles et des appareils ménagers n'était pas leur priorité...

— Au moins, dans ces *taudis*, Sam pouvait garder son chien avec elle ! rétorqua Zoé.

— Tu m'en veux, toi aussi ? Mais c'est toi qui as tenu à t'installer ici. Tu aimais les écoles, le quartier.

Une lueur de colère passa dans les yeux de Zoé.

— Tu m'as forcée à choisir.

— Et tu as fait ce qu'il fallait. Son éducation est plus importante que de garder un chien à la maison, avec tous ces poils... Sans parler de *l'odeur* !

Il plissa le nez, manifestement incapable de réprimer son dégoût à l'idée qu'un chien puisse s'asseoir sur son canapé.

— Le chien va bien, soit dit en passant, ajouta-t-il. Je me suis assuré de lui trouver une bonne maison.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi on n'aurait pas pu installer Cacahuète au fond du jardin ! insista-t-elle.

— Au fond du jardin ? Mais c'est totalement contraire aux conseils du paysagiste ! Sans compter que cette bête n'aurait pas cessé d'aboyer... Tu as pensé aux voisins ?

Jonathan toussa discrètement.

— Pouvons-nous continuer ?

Ils se turent, mais leurs mines fermées indiquaient que la querelle était loin d'être terminée.

— Dans quel état avez-vous trouvé la maison quand vous êtes rentré hier après-midi, monsieur Lucassi ? poursuivit Jon.

— Tout était normal. La maison était comme vous la voyez aujourd'hui.

Jonathan promena un regard circulaire autour de lui. Tout était impeccable. Rien ne traînait — pas un magazine, pas le moindre papier ou paquet de biscuits ; il y avait une place pour chaque chose et chaque chose était à sa place. Difficile d'imaginer une adolescente vivant dans un tel décor... Et rien d'étonnant à ce qu'un chien n'y ait pas eu sa place ! songea-t-il en retenant un soupir.

— Avez-vous trouvé la porte d'entrée ouverte ? reprit-il. Un robinet ouvert dans la cuisine ou la salle de bains ? La télévision était-elle allumée ? Bref, avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ? Décrivez-moi la scène.

Lucassi fit distraitemment glisser ses mains le long des accoudoirs de son fauteuil tout en répondant :

— Les portes étaient fermées et verrouillées, à l'exception de celle

qui mène à la piscine. Sam prenait le soleil quand j'ai appelé à l'heure du déjeuner. Je suis donc sorti, m'attendant à la voir endormie sur son transat. Et je n'ai trouvé que le lecteur mp3 que nous lui avons offert pour Noël, une serviette et un livre.

— De la nourriture ?

— Comment ça, de la nourriture ?

— Une bouteille de soda que vous n'auriez pas achetée ? La présence d'un gobelet de café à emporter qui pourrait indiquer qu'elle a eu une visite ?

— Non, rien de tout ça.

Rien n'était pas une réponse satisfaisante. Etouffant un soupir, Jonathan se leva.

— Est-ce que vous pouvez me montrer le reste de la maison ?

Anton Lucassi bondit sur ses pieds, prêt à s'exécuter, mais Zoé l'arrêta.

— Je m'en charge.

Il s'apprêtait à protester, quand la sonnerie du téléphone fit diversion. Après avoir jeté un coup d'œil vers une porte à double battant qui devait probablement ouvrir sur un bureau, il s'excusa et s'éclipsa pour aller prendre l'appel. Zoé le regarda s'éloigner, puis elle entraîna Jonathan vers la cuisine qui ouvrait sur la piscine.

— C'est un joli endroit, apprécia-t-il, tandis qu'ils s'avançaient dans le patio.

— C'est ce que je pensais. J'y ai vu tout ce que je n'ai pas eu, enfant, et que je voulais donner à Sam — toutes les chances de réussir, les meilleures écoles, l'environnement protégé...

Elle laissa échapper un rire lourd d'amertume.

— L'environnement protégé ! répéta-t-elle sur un ton désabusé.

Il lui effleura le bras.

— Ce n'est pas votre faute. Cela aurait pu arriver n'importe où.

Elle se figea, luttant manifestement contre les larmes.

— Mais ici... Ce n'était pas censé arriver ici ! C'est pour ça que j'ai accepté d'abandonner Cacahuète.

— Je sais, assura-t-il.

Elle inspira profondément.

— Je voudrais que vous soyez honnête avec moi.

Jon sentit un frisson d'avertissement courir le long de sa colonne vertébrale. Elle était sur le point de lui poser la question qu'il redoutait, et à laquelle il ne souhaitait pas répondre.

— Si je connais la réponse.

— Cela fait vingt-quatre heures. Quelles sont les chances de retrouver ma fille en vie ?

Il scruta les abords de la piscine, plissant les yeux dans la lumière du soleil couchant. Il avait besoin d'un détail, d'un indice. Si Sam

avait été enlevée, ses chances s'amenuisaient d'heure en heure.

— Cela dépend d'un certain nombre de facteurs.

— Comme...

Ce fut à son tour d'inspirer profondément.

— Pensez-vous possible que l'homme qui vous a violée puisse chercher à se venger ?

Le visage de Zoé se vida du peu de couleurs qu'il avait encore.

— Non ! Il est en prison.

Hésitant à dissiper ses certitudes, Jonathan s'éclaircit la gorge.

— Plus maintenant.

Zoé le regarda, bouche bée, pendant de longues secondes.

— Il est dehors ? *Déjà* ?

— Il y est resté treize ans. C'est déjà plus que la moyenne.

Elle secoua la tête.

— Il n'est même pas au courant pour Samantha.

— Aurait-il pu le découvrir ?

— Non.

— Et votre mère ?

— Elle n'a jamais fait partie de ma vie.

— Où Bates vous a-t-il connue ?

— On ne se connaissait pas. Pas vraiment. De toute façon, je ne tiens pas à parler de ça. Il ne sait pas que Sam existe, d'accord ? S'il vous plaît, n'en parlons plus.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis se mit à chuchoter.

— Anton ne sait rien. Personne ne sait rien, d'ailleurs — à part mon père, et seulement parce que je n'avais que quinze ans et que je vivais avec lui, à l'époque. Sam croit que son père est mort dans un accident de voiture, avant sa naissance. Je... je ne veux pas qu'elle apprenne la vérité. Elle pourrait croire que...

Sa voix se brisa, mais elle se força à continuer.

— ... croire que je ne l'ai jamais voulue.

Elle porta une main à sa gorge, forçant les mots à travers les larmes.

— Elle pourrait douter... de mon amour... ou penser qu'elle n'est pas... aussi bien que...

Jonathan l'observait, bouleversé, tandis qu'elle achevait sa confession.

— ... aussi bien que les autres filles... ou d'autres bêtises du genre... Vous comprenez ?

Quelle audace le poussa à la prendre dans ses bras ? Il n'aurait su le dire. Peut-être avait-il simplement senti qu'elle avait besoin de réconfort. Toujours est-il qu'il l'enlaça et l'attira contre lui comme l'aurait fait un ami ou un proche parent.

— Nous la retrouverons, murmura-t-il tandis qu'elle sanglotait doucement au creux de son épaule. Il faut que vous vous accrochiez à cette pensée... Faites-le pour elle, madame Duncan.

Ils se connaissaient à peine, certes — mais rien ne lui paraissait plus naturel que cette étreinte. Ils seraient sans doute restés ainsi de longues minutes si Lucassi n'avait pas rompu le charme.

— Dites-moi... Vous reconfortez tous vos clients comme ça ?

Jonathan sentit Zoé se raidir. Elle se dégagea en chancelant, et il regretta de ne pas avoir réussi à lui communiquer davantage de force.

— Seulement ceux qui ont besoin de soutien, répondit-il en se dirigeant vers la piscine.

— Demandez-nous ce que vous voulez et restez aussi longtemps que vous le souhaitez, lui lança Zoé.

Il s'apprêtait à la remercier, mais, quand il se retourna, Anton Lucassi était seul au milieu du patio.

Incapable de s'éloigner de la fenêtre, Colin semblait hypnotisé par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Il avait passé une partie de la nuit précédente, tapi derrière les persiennes, à observer l'agitation qui régnait chez les Lucassi, et sa fascination ne faiblissait pas. Il avait eu du mal à aller travailler ce matin, et il était revenu dès qu'il l'avait pu. Jamais il n'avait été au premier plan pour assister au chaos qu'il avait créé.

Enfin, techniquement parlant, il s'agissait plutôt du chaos que *Tiffany* avait créé, mais elle avait enlevé Samantha pour lui et il devait bien avouer qu'il n'en était pas mécontent. Bien au contraire. Il en avait presque oublié la fuite de Rover et la menace qu'il faisait peser sur leur vie. De toute façon, s'il avait parlé, les flics auraient déjà frappé à leur porte. Or, le seul policier qu'il avait vu était l'inspecteur qui s'était arrêté, un peu plus tôt dans la soirée, pour leur poser des questions au sujet de Samantha Duncan.

— Il y a du nouveau ? demanda Tiffany.

Colin haussa la voix pour couvrir le son de la télévision qui résonnait en arrière-fond.

— Oui. Il y a quelqu'un avec eux.

— Un autre flic ?

— Non, je ne crois pas.

— Probablement un ami ou un membre de la famille. Les gens ont défilé toute la journée pour leur apporter des petits plats ou leur témoigner leur soutien.

Elle le gratifia d'un sourire entendu qu'il trouva forcé. Elle voulait lui montrer qu'elle partageait son enthousiasme pour le drame qui se jouait dans la maison voisine, mais il n'était pas dupe : au fond, toute cette histoire l'incommodait. Et alors ? Il se fichait royalement de ce qu'elle pouvait penser, du moment qu'elle se pliait à ses règles.

— Des voisins sont passés les voir ? s'étonna-t-il.

— Quelques-uns. Pourquoi ?

Il prit appui contre le mur, afin de mieux distinguer ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la maison.

— Zoé a emménagé deux mois après nous. Je ne pensais pas qu'elle avait déjà noué des liens avec les voisins. Elle n'a jamais été très chaleureuse avec nous.

— Elle n'a pas été inamicale non plus.

— Tu plaisantes ? Elle s'est comportée comme une sale garce froide et distante ! C'est à peine si j'ai pu lui soutirer deux mots depuis qu'elle habite ici.

Tiffany parut sur le point de lui répondre, mais se ravisa au dernier moment.

— C'est la situation qui veut ça. Ils bénéficient d'un élan de solidarité. Tout le monde veut les aider... Et puis Anton vit ici depuis bien plus longtemps que nous tous, ajouta-t-elle d'une voix atone.

— Qui d'autre est venu les voir ?

— Le pasteur de la paroisse d'Anton, ses parents et sa secrétaire.

— Comment sais-tu que c'était le curé ? A son costume ? railla-t-il.

— J'ai entendu Anton lui parler quand il l'a raccompagné à sa voiture.

Colin se redressa et la toisa avec méfiance.

— Tu étais assez proche pour les entendre ?

— Comme j'étais ici, j'en ai profité pour désherber et jardiner devant la maison.

Il était le premier à penser aux apparences et il est vrai qu'il n'aurait pas été judicieux d'attirer l'attention sur eux à cause d'un jardin mal entretenu... mais il ne tenait pas non plus à ce que les voisins s'aperçoivent qu'il battait sa femme !

— Si j'ai voulu que tu restes ici, c'est pour éviter que ta bande de collègues fasse toute une histoire à propos de ta lèvre abîmée. Et toi tu parades devant les voisins...

L'incertitude voila le regard de sa femme. Comme toujours, l'impuissance et la confusion qu'il lut sur son visage suffirent à l'exciter. Sa mine défaite lui donna presque envie de prendre ce qu'elle avait voulu lui offrir la nuit précédente... Mais, depuis qu'ils avaient kidnappé Samantha, il n'avait la tête à rien, pas même à toucher sa femme.

Plus tard, se promit-il. Il y aurait forcément une séance de rattrapage. C'était l'avantage d'être marié à une fille qui souffrait d'insécurité affective. Elle avait tant manqué d'amour et d'attention qu'elle lui vouait une reconnaissance sans bornes, une gratitude qui la rendait plus soumise qu'un chien. Elle ne le quitterait jamais, quoi qu'il arrive.

— Personne n'a vu mon visage, assura-t-elle. J'ai fait attention à garder la tête baissée tout le temps, et je n'ai parlé à personne.

Elle lâcha un petit rire, avant de poursuivre :

— Je ne crois même pas qu'ils aient remarqué ma présence... Ils se

font bien trop de souci pour Samantha !

Une nouvelle bouffée d'excitation le traversa, et il sentit son sexe se tendre. Néanmoins, l'agitation qui régnait chez les Lucassi demeurerait plus attirante que la perspective d'une séance de bondage avec sa femme — et il reporta son attention sur la maison voisine.

— A qui est cette vieille Mercedes garée en face ? C'est une vraie épave, ce truc !

Tiffany s'approcha de la fenêtre située près de la cheminée, et jeta un œil à travers les persiennes.

— Aucune idée. Elle n'était pas là tout à l'heure.

Un grand type émergea brusquement du jardin des voisins et franchit le portail.

— Tiens... J'te parie que c'est le conducteur de la vieille Mercedes, murmura Colin. Viens voir... Bon sang ! Ce mec est bien bâti, mais il a sérieusement besoin d'aller chez le coiffeur !

Tiffany, qui s'était éloignée, revint sur ses pas.

— C'est l'inspecteur ? demanda-t-elle.

Colin laissa échapper un grognement d'exaspération.

— Tu étais là quand il s'est pointé la nuit dernière, Tiff. Tu sais à quoi il ressemble.

— Mais... il pourrait y en avoir d'autres, non ? La police a peut-être mis toute une équipe sur l'affaire !

— Ça m'étonnerait. Je pense qu'ils n'ont pas encore écarté l'hypothèse de la fugue.

Elle haussa les épaules.

— Ils ne vont pas tarder à changer d'avis.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils comprendront vite qu'elle n'avait aucune raison de fuir une mère qui l'aime autant.

Il perçut sans mal la note mélancolique qui teintait sa voix. Sa mère, tuée d'une balle par le frère de Tiffany, cinq ans plus tôt, était une garce, qui l'avait ignorée et privée d'amour. Et en matière de mauvaise mère, il savait, lui, de quoi il parlait : la sienne le battait comme plâtre. Mais il avait pu constater, tout au long de leur adolescence, lorsqu'ils allaient ensemble au collège de Modesto, les dégâts que l'absence de soins avait causés à Tiffany. Il en était venu à penser que l'indifférence était pire que les sévices corporels. En fin de compte, il s'en était mieux sorti qu'elle. D'autant qu'il n'en avait pas gardé de séquelles physiques.

— Ils ne connaissent pas Zoé, argua-t-il. Et toi non plus. Ma mère veillait à ce que ses coups ne laissent aucune trace. Peut-être qu'elle fait pareil ? Peut-être qu'elle n'est pas aussi gentille que tu voudrais le croire.

— Elle est gentille, j'en suis sûre, insista-t-elle.

La sonnerie du téléphone les interrompit, mais il ne fit aucun mouvement. Tiffany irait répondre. Elle était aux petits soins, prête à tout pour lui rendre la vie agréable. C'était le prix à payer pour être désirée.

— Allô !

Colin l'écouta distraitement, tout en observant le grand type qui inspectait maintenant les abords de la maison de Lucassi. Il leva brusquement les yeux dans sa direction, et Colin fit un bond pour s'écarter de la fenêtre. Le gars ne l'avait sûrement pas vu, mais il devait se montrer plus prudent s'il ne voulait pas attirer l'attention sur eux.

— Colin ? appela Tiffany.

Il serra les dents. Ce n'était pas le moment. Il ne voulait pas être dérangé.

— Quoi ?

— Tommy veut te parler. Tu ne lui as pas dit à quelle heure passer ce soir.

Partagé entre sa curiosité pour l'invité des voisins et la nécessité de répondre à son ami, il hésita quelques secondes, avant de s'avancer vers Tiffany. Continuer à espionner ce type ne lui en apprendrait pas plus sur son identité.

— Allô ! lança-t-il en se saisissant du combiné.

— Salut, vieux. Alors, quoi de neuf ?

— Rien.

— C'est toujours poker, ce soir ?

Il se serait bien amusé avec Tiffany et peut-être même les aurait-il laissés s'amuser avec elle. Il fallait les entendre parler de son corps sensuel, s'extasier sur ce qu'elle était devenue depuis qu'il l'avait épousée. A croire qu'ils fantasmaient tout le temps sur elle. Mais le moment était mal choisi à cause de sa lèvre fendue. En plus, si l'effet des drogues qu'il avait administrées à Samantha s'estompait et qu'elle se mettait à hurler, il aurait du mal à expliquer les cris. Colin ne s'était jamais laissé aller à leur parler de ses animaux de compagnie et il n'avait pas l'intention de commencer.

C'était prendre un trop grand risque, avec tout ce qui se passait à côté.

— Non, je suis débordé. J'ai ramené une tonne de boulot à la maison.

— T'es sûr que tu ne peux pas prendre une heure ? J'ai loué le meilleur porno que t'aies jamais vu, mec.

— Pas possible ce soir.

Tommy eut du mal à cacher sa déception et un silence pesant s'ensuivit, qu'il fut néanmoins le premier à rompre.

— D'accord, on remet ça.

— Vous pourriez venir vendredi, proposa Colin.

D'ici là, les choses seraient revenues à la normale.

— Et j'aurai bien mieux qu'un film, ajouta-t-il.

— Quoi de mieux qu'un porno ? s'esclaffa Tommy.

— Du *porno* pour de vrai. Tu apportes les pizzas et la bière... Dis à James d'apporter de quoi fumer, et je me charge du divertissement.

Il sentit le regard réprobateur de Tiffany peser sur lui lorsqu'il raccrocha. Son appréhension était évidente, mais il n'en avait rien à faire. Elle y prendrait du plaisir. Il ferait en sorte que ses amis se plient à ses moindres désirs, et il la laisserait les dominer. Oui, elle y prendrait du plaisir. Et lorsque ce serait fini, elle en redemanderait !

— Quoi ? fit-il en la défiant du regard.

Elle baissa la tête.

— Rien.

Il retourna vers la fenêtre. Il ne voyait plus l'homme, mais la vieille Mercedes était toujours dans la rue.

Qui était ce type ? Il y avait quelque chose chez lui qui l'agaçait prodigieusement. Il était plus jeune que le policier en civil qu'il avait rencontré et il semblait si... sûr de lui. Si déterminé.

— Il n'y a *aucune* raison pour que quelqu'un remonte la piste de Sam jusqu'à nous, n'est-ce pas ?

Il lui avait déjà posé la question, mais il voulait encore s'assurer qu'elle ne lui avait rien caché.

— Aucune, affirma-t-elle. C'est elle qui est venue.

— Personne ne l'a vue entrer chez nous ?

— Je ne crois pas. Mais même si quelqu'un l'a aperçue, nous n'aurons qu'à dire qu'elle n'a fait que passer. Elle est venue, mais cela ne signifie pas que nous lui avons fait du mal. Nous n'avons pas de casier judiciaire, ni de raison d'être soupçonnés. Tu es un jeune avocat prometteur, spécialisé dans l'immobilier. J'ai un travail tout ce qu'il y a de plus respectable. Nous avons une bonne réputation. Nous ne faisons pas parler de nous. Ils n'ont aucune raison de demander et d'obtenir un mandat de perquisition, n'est-ce pas ?

Elle ne faisait qu'énumérer ce qu'il lui avait maintes fois répété par le passé, mais elle avait raison. Les policiers ne pourraient pas fouiller la maison sans mandat de perquisition. Et ils n'obtiendraient pas de mandat sans mobile. Or quel mobile les flics pourraient-ils leur prêter ?

N'empêche. Ce grand type l'agaçait.

— Quand es-tu montée voir Sam pour la dernière fois ? demanda-t-il.

— Je lui ai apporté à manger avant que tu ne rentres.

Il se retourna, levant un sourcil en accent circonflexe.

— Qu'est-ce que tu lui as donné ?

Elle répondit d'une voix si basse, proche du chuchotement, qu'il dut tendre l'oreille.

— Que lui as-tu donné ? répéta-t-il en haussant le ton.

Son expression penaude et sa lèvre fendue lui donnèrent un air presque enfantin.

— Les restes d'hier soir, répondit-elle lentement.

— Mon repas ? s'indigna-t-il en plaquant ses poings sur ses hanches.

— Tu n'aimes pas manger la même chose deux jours de suite.

— Et alors ? Elle n'est pas dans un hôtel de luxe.

— Je... je ne savais pas si je devais lui donner ce que l'on donnait à Rover ou... ou si elle allait être un animal de compagnie différent.

— C'est les chiens que je préfère, tu le sais bien, lâcha-t-il.

— Donc... tu veux que je la nourrisse avec les croquettes qui restent dans le garage ?

— Evidemment. Pourquoi les gaspiller ?

Il reporta son attention sur la fenêtre. Il commençait à faire sombre, mais la lumière inonda soudain la cuisine de Lucassi, et Colin aperçut ce dernier en train de discuter avec l'homme. Où était la jolie Zoé ?

— Quand il n'y en aura plus, dis-le-moi. J'achèterai un autre sac, ajouta-t-il.

Tiffany se percha sur le bord du canapé.

— D'accord.

— Est-ce qu'elle va mieux ?

— Je ne sais pas. Elle n'a pas dit grand-chose. Quand je lui ai apporté son repas, elle a demandé si elle pouvait rentrer chez elle. C'est tout. Quand j'ai répondu non, elle s'est retournée et a fermé les yeux.

— Elle n'a pas mangé ?

— Non, rien.

— Elle va le regretter, tu peux me croire.

Il ne voyait plus personne dans la cuisine des voisins. Ils avaient quitté la pièce, sortant de son champ de vision.

Abandonnant son poste de surveillance, il décida de monter et de jeter un œil à son nouvel animal de compagnie. Puisqu'il avait annulé sa soirée, il disposait du nécessaire pour commencer le dressage.

* * *

En termes d'ordre et de rangement, la chambre de Samantha était un modèle du genre. Ses vêtements étaient rangés dans sa penderie par couleurs, ses chaussures soigneusement alignées en dessous. Le lit était fait ; les tiroirs de la commode étaient soigneusement fermés, ses bijoux reposaient dans un coffret de bois, posé sur la coiffeuse. Le seul indice qui trahissait la présence d'une adolescente était le cadre posé

en appui contre le miroir de la coiffeuse — un cadre que Lucassi n'avait sans doute pas voulu qu'elle accroche au mur. L'homme était trop maniaque pour accepter de percer un trou à seule fin d'afficher ce qu'il devait considérer comme des « enfantillages ».

Jonathan s'immobilisa devant et examina les nombreuses photographies que Samantha y avait collées : sur l'une, elle posait souriante avec une jeune fille ; sur une autre, elle était à Disneyland entourée de sa mère et d'un homme plus âgé, qui arborait une moustache à la Sam Eliott. Il y en avait aussi plusieurs montrant la mère et la fille, ensemble, avec Lucassi, mais elles avaient été positionnées de telle façon que ce dernier n'apparaissait jamais en entier. Cela aurait pu être involontaire, mais Jon comprit intuitivement que ce n'était pas le cas. Masquer l'image de son beau-père en révélait beaucoup sur l'état d'esprit de la gamine et sur son refus de l'intégrer à sa vie.

— Vous voyez ? Il n'y a rien d'anormal ici, murmura Lucassi.

Il s'était assis derrière le bureau, sur lequel trônaient un manuel scolaire et une feuille de cahier où étaient notés la date de la veille et plusieurs problèmes d'algèbre. Il se demanda si les tiroirs contenaient des affaires plus personnelles — il fallait bien qu'elles soient quelque part. En tout cas, ce livre était le seul objet de la maison qui ne soit pas « à sa place ». Manifestement, Samantha avait pris le temps pour faire ses devoirs, avant d'aller à la piscine.

— Qui est-ce ? demanda Jonathan en montrant l'homme plus âgé qui se tenaient à côté de Sam.

— C'est son grand-père, Ely Duncan. Et si vous ne l'aviez pas deviné, malgré ces moustaches ridicules et tous ces tatouages, il n'est pas ce qu'on appelle un grand-père banal.

— En quoi est-il différent ?

Grâce à Skye, il en savait déjà un peu sur le personnage, mais l'opinion de Lucassi l'intéressait. Qu'avait-il à dire sur le sujet ?

— C'est un ancien motard. Son casier judiciaire est long comme mon bras et il semble incapable de séjourner ailleurs qu'en prison.

— Est-ce qu'il se soucie de Sam ?

— Je ne crois pas qu'il se soucie de quelqu'un d'autre que de lui, sinon il aurait donné à Zoé une meilleure enfance.

— Il s'en soucie.

Jonathan se tourna vers la porte. Zoé se tenait dans l'encadrement. Elle s'était rafraîchi le visage et avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval. Elle semblait plus calme qu'auparavant. Plus maîtresse d'elle-même.

— Mon père est très..., commença-t-elle, cherchant ses mots. Il ne sait pas vivre autrement.

Jonathan scruta de nouveau la photo du grand-père.

— Où est-il maintenant ?

— Il vit à Los Angeles.

— S'il n'est pas en prison quelque part. Elle n'a pas eu de nouvelles de lui depuis qu'elle a emménagé ici, ajouta Lucassi.

— Il n'est pas en prison. L'inspecteur Thomas, qui est chargé de la disparition de Sam, a déjà vérifié. Il a même demandé à un policier de Los Angeles de faire un tour jusqu'au mobile home, mais... jusqu'ici, mon père reste introuvable. Personne ne sait où il est.

Jonathan s'adressa à Zoé.

— A quand remonte votre dernier contact ?

— Neuf mois.

— C'est normal ?

Elle fit un geste indiquant que cela pouvait tout aussi bien être normal qu'anormal.

— La communication entre nous est en pointillé depuis des années. Mais, cette fois, c'est plus long que d'habitude.

Elle s'interrompt.

— Nous nous sommes disputés l'été dernier.

— Au sujet de...

— Il voulait faire venir Sam une semaine chez lui pour l'emmener à Disneyland.

— Elle y est déjà allée avec lui, je vois.

Elle inclina la tête.

— Une fois. Il y a deux ans, mais je l'avais accompagnée.

— Et l'été dernier, vous avez refusé qu'elle y aille ?

— Je ne voulais pas qu'elle voyage seule jusque dans le sud de la Californie. Et..., commença-t-elle, avant de s'interrompre quelques secondes, ... je commençais un nouveau travail. Je ne pouvais pas prendre de congé.

Vu le genre de vie que menait son père, Jon comprenait qu'elle n'ait pas souhaité lui confier Sam.

— Lui avez-vous signalé ce qui vient d'arriver ?

— Je lui ai laissé des messages. Plusieurs, en fait. Je n'ai pas encore... eu de réponses.

— Il est sûrement ivre mort, dans une allée.

Jonathan ne releva pas l'intervention de Lucassi.

— Et ça, c'est Marti, la meilleure amie de Sam ? demanda-t-il en pointant une autre photo.

— Oui, c'est elle.

— Pouvez-vous me donner le téléphone et l'adresse de ses parents ? J'aimerais lui parler et j'ai besoin de leur consentement.

— Bien sûr.

Elle les lui dicta de mémoire, et il les enregistra sur son Smartphone.

— La police l’a déjà questionnée. D’après elle, Samantha n’a pas eu de comportement étrange ces jours-ci, et elle n’a pas non plus fait de nouvelles connaissances. Elle est convaincue qu’elle n’avait pas l’intention de fuguer.

— La police a-t-elle entrepris des recherches dans le quartier ?

Elle hocha la tête.

— Cet après-midi.

— Personne n’a rien vu, intervint Lucassi. Rien entendu. C’est comme si elle s’était... volatilisée.

— Vous m’avez dit tout à l’heure que le portail était ouvert quand vous avez constaté sa disparition ?

— Oui. C’est exact.

— Elle ne s’est donc pas volatilisée. Soit elle est partie à pied, soit elle connaissait son kidnappeur et l’a fait entrer.

— Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

— Elle n’a pas été emmenée de force. Aucun meuble n’a été bousculé et il n’y a aucune trace de lutte dans la maison.

— Et elle ne serait pas sortie dans le quartier sans nous prévenir ou nous laisser un mot, fit observer Zoé.

Jonathan acquiesça. C’était ce qui l’inquiétait. Rien de ce qu’avait dit ou fait Sam ne permettait d’imaginer qu’elle ait décidé de fuguer. Il n’y avait pas eu d’événement déclenchant. Elle n’avait pas confié une quelconque intention de partir à sa meilleure amie, et n’avait emporté aucun vêtement. Si elle avait prévu de fuguer, se serait-elle donné la peine de finir ses devoirs de maths ? Sans compter qu’elle était encore souffrante...

Si elle connaissait son agresseur et lui avait fait confiance au point de le suivre, il semblait logique d’orienter les recherches vers le père... ou le fiancé trop parfait de sa mère.

Jonathan en vint presque à espérer que le kidnappeur était Ely Duncan. Si c’était Anton Lucassi — un homme qui pouvait s’asseoir dans la chambre de l’adolescente en affichant la plus vive inquiétude —, il y avait du souci à se faire pour Samantha.

— Alors, qu'en penses-tu ? s'enquit la voix de Skye à l'autre bout de la ligne.

Jonathan était chez lui, dans sa cuisine. Comme il mangeait souvent en travaillant, la pièce lui tenait aussi lieu de bureau — il y passait plus de temps, en tout cas, que dans l'espace aménagé à cet effet dans l'angle de la chambre d'amis. Spacieuse et ensoleillée, dotée de deux salles de bains, la maison située sur Broadway Avenue avait du potentiel, mais, depuis qu'il en était devenu propriétaire, treize mois plus tôt, il n'avait toujours pas trouvé le temps de faire les travaux de rénovation et de rafraîchissement dont elle avait besoin.

— Je pense que le géniteur de Samantha n'est pas mêlé à sa disparition.

— Qu'est-ce qui te permet de le penser ?

Jonathan flatta la tête de son chien, un akita japonais répondant au nom de Kino. Très affectueux, il lui donnait des coups de museau, quémandant son attention et ses caresses. Il n'aimait pas rester seul trop longtemps et c'était généralement la voisine de Jon qui s'occupait de lui pendant qu'il travaillait ; mais Veronica — Ronnie pour ses proches — avait dû se rendre à San Francisco et Kino avait passé la journée enfermé.

Il était presque 23 heures, mais Jon avait prévu de le sortir pour qu'il se dégourdisse les pattes, après avoir mangé un morceau.

— Attends une seconde ! lança-t-il au chien, avant de revenir à sa conversation. Samantha *connaissait* sûrement celui qui l'a emmenée.

— Il n'y a donc aucune trace de lutte ? demanda Skye.

— Aucune.

Jonathan se pencha, inspectant le contenu de son réfrigérateur.

— Comme Samantha croit que son père a été tué dans un accident de voiture, je ne pense pas qu'elle aurait accueilli à bras ouverts un étranger se présentant comme son cher papa, poursuivit-il.

— Ah... Je n'ai jamais interrogé Zoé à ce sujet, mais je me suis toujours demandé ce qu'elle avait raconté à sa fille, au sujet de sa naissance. Seulement, je ne voulais pas paraître indiscrete... Est-ce

qu'elle t'en a dit plus ?

Il jeta dans la poubelle deux des trois boîtes à emporter dont la date de péremption était passée, et prit les restes de lasagnes, qu'il fit réchauffer au micro-ondes. Il n'en avait pas spécialement envie, mais la fraîcheur de ce qui se trouvait dans son frigo ne lui inspirait pas confiance — à moins de se faire un plateau de ketchup, de moutarde et de piments.

— Non. Elle est restée muette sur cet épisode. Seul son père est au courant.

— Anton Lucassi ne sait rien ?

— Non. Et je n'ai pas l'impression que Zoé souhaite le mettre en courant.

— Elle cherche sans doute à protéger sa fille. Si elle informe son entourage des circonstances de sa naissance, Sam finira par découvrir la vérité.

Il se pencha vers la vitre du micro-ondes et regarda le plateau tourner.

— Tout de même... Le fait que Zoé n'ait pas confié ce drame à l'homme qu'elle aime en dit long sur leur relation, tu ne crois pas ?

— Ils ne sont peut-être pas si proches que ça, commenta Skye.

— Ils sont *fiancés*, quand même.

— Et alors ? Ça ne veut plus dire grand-chose, de nos jours !

Il s'adossa au plan de travail et croisa les bras.

— Je crois surtout qu'elle n'a aucune envie de lui parler de ce viol parce qu'elle craint une réaction de mépris ou de pitié de sa part. Elle ne veut pas lui donner trop d'ascendant sur elle.

Il sortit le plat du four et, constatant qu'il était encore froid, le remit à chauffer deux minutes supplémentaires.

— Ou peut-être qu'elle n'a pas voulu en rajouter, tout simplement, compléta-t-il. Lucassi n'a aucun respect pour son père... Ce serait pire s'il apprenait ce qui lui est arrivé quand elle vivait avec lui !

— Sam aurait pu ouvrir la porte à Franky Bates, argumenta Skye. Certains gosses ouvrent la porte à n'importe qui, sans avoir conscience du danger qu'ils courent. On leur apprend à être polis et ils ouvrent avec le sourire.

— La porte de devant était fermée à clé quand Lucassi est rentré. C'est le portail arrière qu'il a trouvé ouvert.

— Alors, tu en penses quoi ? demanda-t-elle de nouveau.

Une vague de fatigue le traversa — pas étonnant après les quinze heures de travail qu'il venait d'effectuer ! Il posa les yeux sur la machine à café. Il aurait du mal à s'endormir s'il succombait à la tentation. Mais, d'ici là, la caféine lui serait bien utile pour retrouver un semblant d'énergie...

— Je penche plus pour Lucassi que pour Bates.

— Il n'a pas de casier judiciaire.

— Ça ne suffit pas à faire de lui un innocent... Si Sam s'était trouvée face à un inconnu, elle aurait crié pour appeler à l'aide. Il est raisonnable de penser que *quelqu'un* l'aurait entendue. La voisine d'à côté est restée chez elle toute la journée.

Ignorant ostensiblement la lumière qui clignotait sur son répondeur — probablement des appels concernant ses autres affaires, dont il n'avait plus le temps de s'occuper —, il s'empara de la photo de Sam que Zoé lui avait donnée.

— Si quelqu'un l'avait emmenée de force, poursuivit-il, ou si elle avait essayé de s'échapper, on aurait trouvé des traces de lutte : une chaise renversée, une table de travers, un objet cassé.

Il regarda plus attentivement la photo, observant l'adolescente avec attention.

— Sa canette de soda n'a même pas été renversée. Son lecteur mp3 posé sur la table, bien en vue, n'a pas intéressé celui qui l'a enlevée.

— Bon, d'accord... J'admets que la piste Lucassi tient la route, mais n'élimine pas Bates de la liste des suspects !

— Si je passe les prochains jours à enquêter sur lui et que je n'arrive à rien, nous aurons perdu un temps précieux. Tu sais ce qu'on dit sur les premières quarante-huit heures...

Il songea à Zoé, si belle, si fragile, et à la manière dont elle s'était apaisée entre ses bras. Cela faisait des années qu'il n'avait pas pensé à une femme de cette façon — abstraction faite de Sheridan — et il sentit un frisson le parcourir de la tête aux pieds tandis qu'une vague d'espoir le submergeait. Que lui arrivait-il ? Zoé Duncan était *fiancée*, bon Dieu !

— Ne laisse pas Bates de côté, insista Skye. C'est trop risqué.

Il posa la photo sur une pile de dossiers.

— Je sais. Mais tout est risqué dans cette affaire. Je dois suivre mon instinct — et agir vite.

— Donc, tu crois que c'est Lucassi ?

— Ou le grand-père. Sam a une bonne relation avec lui, même si sa mère et lui s'étaient brouillés.

— Zoé a rayé son père de sa vie ?

— Non. Rien d'aussi définitif. Elle n'a pas autorisé Sam à aller passer quelques jours chez lui, l'été dernier, et Ely Duncan en a pris ombrage. C'est tout.

La sonnerie du micro-ondes tinta. Il ouvrit la porte pour sortir son dîner — et manqua de lâcher la barquette en se brûlant avec la sauce tomate.

— Merde ! grogna-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Skye.

Kino inclina la tête, l'air de dire : « Comment peux-tu être aussi

maladroit ? »

— Ça te fait rire ? marmonna-t-il à son chien.

— Pardon ? répéta Skye, avant de s'esclaffer.

— Je parlais à Kino. Je me suis brûlé en sortant un plat du four.

— Jon... Il faut vraiment que tu te dégotes une femme.

L'image de Sheridan dans les bras de son mari lui traversa brutalement l'esprit.

— Je n'ai pas le temps.

— Maintenant que Sher est mariée, reprit-elle plus sérieusement, tu peux peut-être passer à autre chose.

Jonathan étouffa un juron. Skye était bien plus perspicace qu'il ne l'avait cru — et souhaité.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui ne va pas entre vous, alors ?

Il lança un regard de travers à Kino, qui reposa sa tête sur ses pattes de devant.

— Rien.

— Jonathan, ça lui brise le cœur.

Il haussa les épaules. Et lui, alors ? Ne lui avait-elle pas brisé le cœur en épousant Cain ? Il sortit une fourchette d'un tiroir et la planta rageusement dans ses lasagnes.

— Elle est mariée et heureuse. Elle s'en remettra.

— Et toi ? insista Skye.

Il tendit un morceau de pain à son chien.

— Je m'en remettrai aussi.

* * *

En entendant la clé tourner dans la serrure, Sam tenta de se glisser sous le matelas. C'était le seul endroit où se cacher pour éviter que Colin ne promène son regard sur ses jambes et ses bras nus... puisqu'elle était toujours en maillot de bain.

Elle avait entendu parler des prédateurs qui s'en prenaient à des enfants ou à des adolescents de son âge, et elle ne cessait d'y penser depuis que Colin avait fait irruption dans la pièce la veille au soir. Anton les appelait des pédophiles. Sa mère employait un vocabulaire plus dur, les traitant de « rebuts de la société », de « barbares de la pire espèce ». Colin lui paraissait franchement barbare, certes... mais était-il pédophile pour autant ? Est-ce que les pédophiles pouvaient être de jeunes et séduisants avocats ? Étaient-ils mariés à de jolies femmes comme Tiffany ?

Elle n'arrivait pas à se sortir de la tête cette histoire qui était passée aux infos : des filles de son âge s'étaient fait piéger sur internet par de vieux bonshommes. Certains d'entre eux étaient vraiment moches. Elle n'y avait prêté qu'une oreille distraite, à l'époque, certaine qu'un tel drame ne lui arriverait jamais. Elle n'avait même

pas encore envisagé de coucher avec un garçon. D'ailleurs, elle n'avait pas de petit copain... Et puis sa mère refusait qu'elle ait sa propre page sur MySpace ou sur Facebook.

La porte s'ouvrit et la large silhouette de Colin se découpa dans l'embrasure.

— Qu'est-ce que tu cherches à me cacher ? demanda-t-il en appuyant sur l'interrupteur.

Elle cligna des yeux pour s'accoutumer à la lumière qui jaillit brutalement du plafonnier, tandis qu'il entra et fermait la porte à clé derrière lui. Il avait quelque chose à la main...

Son cœur manqua un battement. C'était un fouet !

— C'est... c'est pour quoi faire ? demanda-t-elle en sentant les larmes lui brûler les paupières.

Il caressa la lanière de cuir

— Ça ? C'est pour s'amuser un peu. Tu ne trouves pas que c'est amusant ?

— N-on. Pas si... si vous voulez me frapper avec.

— C'est la bonne nouvelle. Tout va dépendre de toi.

Elle pressa les paumes de ses mains sur ses yeux, essayant d'arrêter les larmes. Elle n'allait pas rester assise là, à pleurer comme un gros bébé... Elle devait trouver les mots pour le convaincre de la libérer !

— Comment... Comment ça peut dépendre de moi ?

— Si tu es obéissante, je ne serai pas obligé de m'en servir.

Elle sentit une énorme boule d'angoisse obstruer sa gorge. Ce type était un pédophile. Elle aurait pu le jurer aux regards qu'il lui jetait, au petit sourire qui plissait ses lèvres.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle, laissez-moi tranquille. Je ne vous ai jamais rien fait. Si vous me laissez partir, je ne dirai pas que c'est vous et Tiffany qui... qui m'avez enfermée, je le jure. Je dirai que c'était quelqu'un d'autre, quelqu'un qui... qui portait un masque.

— Mais bien sûr ! Tu balanceras tout à la minute où tu te sentiras en sécurité.

— Non, je le jure !

— Arrête avec ces fadaises. Tu n'iras nulle part. Lève-toi et laisse-moi te regarder.

Elle ne bougea pas. Elle sentit ses poils se hérissier à la pensée de ce qu'il ferait s'il appréciait ce qu'il voyait.

— Pourquoi... pourquoi est-ce que vous voulez me g-garder ici alors que votre femme est si belle ?

— C'est une bonne question. Je me la suis souvent posée, figure-toi. Et... je n'en sais rien. Je suppose que c'est pour la même raison que j'ai un fouet. Parce que cela m'amuse. Allez, maintenant, debout !

— Je ne peux pas. Je suis m-malade. Et si... si vous vous rapprochez trop...

— Tu m’as déjà prévenu. Laisse-moi te prévenir à mon tour.

Il poussa le matelas d’un coup de pied, et elle se recroquevilla instinctivement, comme si elle voulait disparaître ou se fondre dans le mur.

— Si tu refuses encore d’obéir à un ordre aussi simple, tu n’auras plus à t’inquiéter de ta maladie parce que tu seras morte.

Il fit claquer le fouet contre le mur. Si près qu’elle ne put retenir un cri.

— Silence ! ordonna-t-il. Voilà la première règle que tu vas devoir apprendre. Tu dois te taire, quelle que soit la situation.

Y avait-il la moindre chance pour que quelqu’un l’entende si elle hurlait au secours ?

Il fit claquer son fouet une nouvelle fois — plus près encore. Bien que terrorisée, elle ne laissa échapper qu’un faible gémissement. Mais c’était encore trop pour lui.

— J’ai dit silence total !

L’injonction était menaçante.

La lanière décrivit un arc au-dessus d’elle. Persuadée qu’elle allait l’atteindre, elle se recroquevilla, ramenant ses bras autour de sa tête. *Ne dis rien. Ne fais aucun bruit. Ne fais aucun bruit...*

Elle l’entendit claquer et se raidit, persuadée qu’il l’avait touchée à l’épaule. Mais il l’avait manquée. Lui-même ne cacha pas sa surprise.

— Tu as de la chance. Je ne suis pas en forme, ce soir, lâcha-t-il tout en faisant glisser la lanière entre ses mains pour l’enrouler sur elle-même.

Samantha sentit les larmes ruisseler sans retenue sur son visage. Elle n’aurait pas pu les arrêter même si elle l’avait voulu.

— Pourquoi voulez-vous me faire mal ? murmura-t-elle.

— Tu ne devines pas ?

Elle secoua la tête.

— Non.

— Et dire que je te croyais intelligente !

Un méchant rictus tordit sa bouche comme il reprenait :

— Je te donne un indice : c’est pour la même raison que celle qui me pousse à avoir un fouet.

— P-parce que c’est *amusant* ? demanda-t-elle d’une voix chevrotante.

— Tout juste ! acquiesça-t-il, hilare.

Il coinça le fouet sous son bras pour pouvoir applaudir.

— Excellent. Je sens que nous allons bien nous entendre, toi et moi.

— Colin ? interrompit Tiffany en cognant à la porte.

— Qu’est-ce que tu veux ? brailla-t-il.

— Ton père est au téléphone.

— Dis-lui que je le rappellerai plus tard.

Il y eut un silence.

— Tu es sûr ? Je me disais qu'il valait mieux faire comme d'habitude, comme si ce soir était un soir comme un autre, et que tu lui parles. Tu sais... jusqu'à ce que la situation redevienne normale... et que l'agitation retombe dans le quartier.

Colin croisa les bras et resta immobile quelques secondes, en dévisageant Sam.

— Il lui arrive parfois de me surprendre en me prouvant qu'elle a un cerveau, railla-t-il.

Samantha ne répondit pas.

— Je ne devrais pas être là, de toute façon. Cette petite visite ne fait que me donner envie de ce que je ne peux avoir... pas encore.

— Colin ? insista Tiffany.

— J'arrive.

Ensuite, Sam n'entendit plus Tiffany et supposa qu'elle était partie. Manifestement pressé, Colin se mit alors à débiter une série de règles, terminant sur une promesse qui lui fit froid dans le dos — plus encore que la perspective du fouet.

— Je te donne deux semaines pour te remettre... de ce truc.

— De ma mononucléose ?

— Oui.

— Ou bien quoi ? murmura-t-elle.

Il rit doucement

— Tu veux réellement savoir ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais, conclut-il en fermant la porte derrière lui.

Que lui avait-il dit ? Qu'il vérifierait qu'elle connaissait par cœur chaque règle et qu'elle ferait mieux dans son propre intérêt de n'en oublier aucune ? L'estomac noué de terreur, elle commença à se les réciter pour ne pas lui donner de raisons de « s'amuser » avec son fouet. Plusieurs minutes, puis de longues heures s'écoulèrent. Et, à son grand soulagement, elle ne le vit pas revenir.

* * *

Il était minuit passé, mais Zoé savait qu'elle ne trouverait pas le sommeil. Elle était assise sur le seuil de la maison, le téléphone portable posé sur ses genoux, le regard rivé sur la rue plongée dans le noir. Elle ferma les yeux, prêtant l'oreille. Peut-être allait-elle entendre le bruit des pas de sa fille sur le trottoir ou le son de sa voix dans l'obscurité ?

Son attente fut vaine. Comme la nuit précédente, seul un silence pesant lui répondit.

Anton était allé se coucher — c'était déjà ça. Sa compagnie lui

était de plus en plus pénible à supporter. Malgré toute la bonne volonté dont il faisait preuve, ce qu'il disait ou faisait l'irritait profondément. La disparition de Sam n'avait fait qu'exacerber les rancœurs qu'elle nourrissait contre lui — bien souvent sans s'en rendre compte, d'ailleurs. Elle lui en voulait pour tout, désormais : le chien de Sam, sa manière de ne penser qu'à lui, ou de tout ramener à ses affaires. Le souci maniaque avec lequel il veillait sur cette maison. Même sa façon de parler d'Ely l'agaçait : ce qu'il disait n'était pas faux, mais de quel droit se permettait-il de critiquer aussi ouvertement son père devant un étranger ?

Le drame qui s'était abattu sur eux faisait apparaître des fissures dans leur couple. Des failles dont elle n'avait pas pris conscience, ou qu'elle n'avait pas voulu voir. Était-elle moins amoureuse de lui ? Ou plus susceptible que d'habitude à cause de la disparition de Sam ? Elle n'osait pas s'attarder sur la première possibilité, car cela compliquait tout. Si elle n'aimait plus Anton, elle devrait le quitter. Mettre un terme à cette relation comme à toutes les autres...

Où irait-elle, cette fois ? En venant s'installer ici, elle avait vendu tous ses meubles. Les frais de la maison, auxquels elle participait, étaient bien plus importants que ceux qu'elle avait assumés par le passé, ce qui ne lui laissait aucune possibilité de faire des économies. Elle avait tant voulu voir en lui l'homme idéal et le père dont elle rêvait pour Sam qu'elle n'avait pas pensé à ce qu'elle ferait en cas d'échec.

Occupée à réaliser son rêve, elle avait baissé sa garde, perdant son sens de la combativité, se défaisant de sa capacité à se débrouiller par elle-même. Elle avait même lâché son travail...

Elle poussa un long soupir. Pour l'instant, il était hors de question de partir — ou même d'y songer. Pas sans sa fille. Et si Sam revenait et ne la trouvait pas ? A cette pensée, un frisson la parcourut, et son cœur déjà endolori se contracta douloureusement.

Elle laissa les larmes couler sur ses joues, trop épuisée pour les essuyer, trop épuisée pour lutter contre l'émotion qui la submergeait. L'impuissance et la peur se mêlaient étroitement en elle, lui donnant l'impression de s'enfoncer dans des sables mouvants : si elle partait à la recherche de sa fille, elle risquait de manquer le coup à la porte ou l'appel téléphonique. Mais si elle restait assise là, l'inaction la rendrait folle.

Que faire, alors ?

Elle avait l'impression d'errer dans les limbes, coincée dans un paysage de grisaille, déchirée entre la peur de s'éloigner et celle d'attendre, horrifiée par le tunnel d'angoisse qui menaçait de l'engloutir.

Tout à coup, elle bondit sur ses pieds et se précipita dans la maison

pour prendre ses clés. Si elle ne luttait pas contre la sidération et la panique qui l'étreignaient, elle serait bientôt incapable de faire quoi que ce soit. Le tic-tac de la pendule murale rompait le silence figé de la maison. Si elle roulait au hasard des rues, à cette heure de la nuit, Anton lui reprocherait de ne pas s'en tenir à ce qu'ils avaient décidé. Il lui avait promis d'aller, aux premières lueurs du jour, imprimer des avis de recherche avec la photo de Sam et d'organiser une battue dans le quartier. Il avait insisté sur le fait que la police faisait tout ce qu'elle pouvait, et qu'ils devaient faire confiance à l'inspecteur Thomas. Les médias avaient déjà relayé l'affaire. Une annonce était même passée au journal télévisé, demandant à quiconque ayant aperçu Samantha d'entrer en contact avec la police de Rocklin.

Zoé secoua la tête. Rien ne lui paraissait suffisant face à l'horreur de la situation. Il fallait faire plus, ne rien omettre. Le moindre détail comptait et pouvait la lancer sur une piste.

Pas question de s'éparpiller, songea-t-elle en s'approchant de la balancelle. D'une certaine façon, Anton avait raison : il fallait s'en tenir au plan initial. Ne pas gaspiller inutilement leur énergie. Mais comment survivrait-elle jusqu'au lever du jour ?

Il flottait dans l'air une odeur de cigarette qui attira son attention. Elle tourna la tête vers la maison d'à côté. Il y avait quelqu'un... qui n'était pas là un instant plus tôt.

Les nerfs à vif, elle sonda l'obscurité, cherchant à déterminer d'où pouvait provenir cette odeur, et finit par repérer Colin, son voisin, assis sur les marches de sa maison.

— Je ne savais pas que vous fumiez.

Elle n'eut pas besoin d'élever la voix. Les mots étaient clairs, portés par l'air frais de la nuit.

Colin se leva et s'avança jusqu'à la barrière qui séparait leurs deux jardins. Il portait un jean usé, un sweatshirt qu'il avait enfilé à l'envers et des chaussons fourrés. Elle ne l'avait jamais vu aussi décontracté. Ainsi vêtu, il était totalement différent de l'avocat élégant qu'elle croisait parfois en allant travailler le matin.

— Je ne fume pas d'ordinaire, confia-t-il en tapotant distraitement son index sur sa cigarette pour en faire tomber la cendre. Mais je n'arrive pas à dormir... Tiffany et moi voulons fonder une famille, et avec ce qui vient de se passer... Je n'aurais jamais cru que le quartier n'était pas sûr.

Elle hocha la tête. La disparition de Sam avait provoqué la consternation dans la communauté.

— C'est...

Les mots se pressaient dans sa tête, mais aucun ne lui semblait approprié.

— ... un tel choc, finit-elle par murmurer.

— Ça c'est sûr. Et si moi, je suis bouleversé, je n'ose pas imaginer ce que vous ressentez... Vous devez être effondrée. J'ai vu les infos ce soir.

Ce mouvement de sympathie et la compassion qu'elle perçut dans sa voix agirent comme un baume sur son cœur. Elle en avait besoin — mais pourquoi ne l'acceptait-elle pas d'Anton ? Elle ne supportait même plus qu'il la touche.

— Je suis complètement...

Elle s'interrompit une nouvelle fois, cherchant le mot qui décrivait au mieux ce qu'elle ressentait. Et le trouva.

— ... perdue.

Il contourna la barrière et s'approcha du porche.

— Je suis vraiment désolé de ce qui vous arrive.

Elle fut si touchée par sa sollicitude que les larmes lui montèrent aux yeux.

— Merci. J'apprécie.

Elle voyait le bout rougeoyant de la cigarette flotter dans le noir, éclairant le bas de son visage tandis qu'il la portait à sa bouche.

— Qu'est-ce que je peux faire pour aider ?

— Nous imprimerons des affichettes demain matin. Est-ce que vous pourriez en distribuer autour de vous ?

Elle avait dû fixer sa cigarette en parlant, car il la lui tendit et elle se surprit à la prendre.

La fumée lui brûla les poumons, mais elle inhala profondément, cherchant à faire remonter les sensations de bien-être qu'elle éprouvait autrefois, quand elle fumait encore. Il y avait si longtemps de cela...

Elle avait alors dix-neuf ans et vivait avec Johnny Ruzzo, un fumeur invétéré qui avait l'insulte facile et qu'elle avait quitté pour le bien de Sam.

— Bien sûr, fit-il. Je n'irai pas au boulot s'il le faut.

En le voyant jeter un coup d'œil vers la maison où Anton dormait, elle sentit resurgir la rancœur qu'elle nourrissait à son égard. Comment pouvait-il dormir, quand ce voisin, presque un étranger, ne parvenait pas à trouver le sommeil, trop inquiet pour Sam ? Anton avait-il jamais été un soutien pour elle ? Ou avait-elle fermé les yeux sur ce qu'elle n'aimait pas chez lui pour continuer d'offrir à Sam la vie dont elle rêvait pour elle ?

Difficile à dire. Tout s'embrouillait : ses actions à lui, les siennes... Tout était si confus !

Colin passa une main dans ses cheveux bouclés.

— Pourquoi attendre demain ?

Surprise, Zoé s'immobilisa.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Manifestement, vous ne pouvez pas dormir. Moi non plus, enchaîna-t-il. Allons jusqu'au magasin de photocopies — celui qui se trouve sur Douglas Street — et faisons les avis de recherche. C'est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

— Mais...

— Comme ça, les affichettes seront prêtes à l'heure où les gens partiront travailler. Vous gagnerez un temps précieux.

Si incongrue soit-elle, sa proposition la tentait. Au moins, elle aurait l'impression d'agir... et de se soustraire à la torture de l'attente.

— Vous m'accompagneriez ? s'étonna-t-elle.

— Bien sûr.

— Mais il est tard... Je ne peux pas vous demander de...

— Arrêtez, la coupa-t-il. Cela ne me gêne pas du tout.

Avec un hochement de tête, Zoé lui rendit sa cigarette. Elle appréciait son efficacité, son attitude volontaire. Cette attente interminable, pendant qu'Anton dormait, la rendait folle.

— D'accord. Je vais chercher mes clés de voiture.

— Pas besoin.

Il tira une dernière fois sur sa cigarette, puis jeta le mégot sur l'allée en ciment, l'écrasant du pied. Il sortit ses clés de voiture de sa poche et les fit tinter devant elle.

— Je conduis.

Zoé regarda le mégot de cigarette devant sa porte. Anton serait furieux, c'est sûr.

— Il faut que j'aille chercher mon sac et la photo de Sam...

— Allez-y. Pendant ce temps, je démarre la voiture.

Elle s'élança dans la maison, le cœur gonflé de gratitude.

— Merci, mon Dieu ! Quelle chance d'avoir un voisin pareil ! marmonna-t-elle, un sanglot de soulagement dans la gorge.

* * *

Colin était assis près de Zoé devant un ordinateur, au fond du magasin de photocopies.

— Est-ce qu'on a pensé à tout ? demanda-t-il.

Zoé observa l'affichette qu'ils venaient de créer. Jamais elle n'aurait pensé se retrouver dans cette situation. Ce qu'elle vivait depuis deux jours lui semblait surréaliste, et l'amitié qui avait surgi entre son jeune voisin et elle renforçait cette impression. Avant ces vingt dernières minutes, sa relation à Colin Bell se résumait à un geste de la main et à des banalités sur la météo. Et maintenant elle se sentait plus proche de lui que d'Anton !

— Je crois qu'il ne manque rien.

Ils avaient inséré la photo de Samantha dans le fichier, indiqué sa date de naissance, son poids et sa taille, une description du maillot de bain qu'elle portait, la date de sa disparition et l'endroit où elle avait

été vue pour la dernière fois, ainsi que les coordonnées du service de police à contacter en cas d'information. Zoé avait également ajouté son numéro de téléphone portable.

— Vous êtes sûre de vouloir laisser votre numéro de téléphone ?

— Je suis prête à faire tout ce qu'il faudra pour retrouver sa trace.

— On ne sait pas de quoi sont capables les personnes mentalement instables. J'ai entendu parler d'une mère qui avait reçu des appels téléphoniques. La personne au bout du fil lui assurait que sa fille était encore en vie, alors qu'en fait on a découvert plus tard que le type qui l'avait enlevée l'avait tuée presque tout de suite.

Zoé ne put retenir une grimace.

— Vous voulez dire que la femme qui appelait était liée au *tueur* ?

Elle eut du mal à prononcer ce mot, comme s'il lui écorchait les lèvres. Elle refusait de penser à ce qui arrivait aux enfants qui se faisaient enlever par un inconnu.

— Non. Je ne pense pas qu'ils étaient liés entre eux.

— Comment peut-on harceler une mère dans le chagrin ?

— Vous n'êtes pas seule, heureusement... Vos voisins vous soutiennent — la preuve ! ajouta-t-il en souriant gentiment. Je veux juste dire que ce genre de choses peut arriver. Il faut que vous y soyez préparée.

Pour la première fois, depuis qu'elle avait appris la disparition de sa fille, Zoé sentit sa gorge se dénouer un peu. Elle se laissa aller contre le dossier de son siège. Elle aurait dû imprimer ces affichettes plus tôt dans la soirée, avant même qu'Anton décide d'aller se coucher.

— Cela m'aide... de l'avoir fait, murmura-t-elle.

Il lui décocha un sourire.

— C'est trop bête qu'il faille une tragédie comme celle-ci pour que des voisins fassent plus ample connaissance, hein ?

Elle posa la main sur son avant-bras.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, Colin.

— Je vous en prie.

Il lui couvrit la main.

— C'était le moins que je pouvais faire.

Zoé sourit, puis retira sa main et jeta un œil à l'horloge murale. Le seul autre client était parti, à présent. Il ne restait plus qu'elle, Colin et l'employée, occupée à remettre du papier dans les imprimantes.

— Le jour se lève, fit-elle.

— Nous ferions mieux de les faire imprimer si nous voulons les distribuer avant que les gens partent au boulot, déclara Colin en se levant.

— Et votre travail ?

Il réprima un bâillement.

— Je voulais appeler pour dire que je serai absent, mais j'ai un rendez-vous important ce matin. Je prendrai le temps de distribuer quelques tracts avant de me rendre au bureau.

— Prendre une demi-journée ne vous causera pas de problèmes au cabinet ?

Il haussa les épaules.

— Vous plaisantez ? Ils ne tiennent pas à me perdre.

— Vous allez être épuisé.

— Ne vous inquiétez pas.

Le manque de sommeil la terrassa brusquement, et elle chancela en voulant se redresser. Colin la retint, une expression inquiète sur le visage.

— Vous allez bien ?

Elle hocha la tête. Elle avait survécu à un viol quand elle avait quinze ans — son agresseur en avait vingt et un. Cette épreuve avait été si traumatisante qu'elle ne pouvait toujours pas y penser sans être prise de nausées — puis Samantha était arrivée, et elle s'était juré de ne jamais la mêler à l'horreur qui avait présidé à sa venue au monde.

— Ça va aller, dit-elle doucement.

— On va la retrouver, vous verrez.

Elle l'arrêta avant qu'il ne s'éloigne.

— Vous le pensez vraiment ?

— Bien sûr.

Il l'étreignit brièvement.

— Et je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

D'ordinaire, les regards dont la gratifiait Colin la mettaient mal à l'aise. Elle les trouvait trop suggestifs pour un homme marié. L'avait-elle jugé trop vite, se méprenant sur ses intentions ? Certainement. Il venait de l'aider à traverser la nuit la plus éprouvante de sa vie. Même la nuit précédente n'avait pas été si terrible, parce qu'elle avait réussi à se convaincre que la disparition de Sam serait vite élucidée. Mais le temps passait, et elle ne pouvait continuer à se leurrer.

— Merci encore.

Il se dirigea vers le comptoir.

— Pas de problème. Vous les voulez en noir et blanc ou en couleurs ?

— En couleurs.

Ce serait cher, mais il était important que la photo soit nette et que les gens puissent reconnaître Sam au premier coup d'œil.

Il siffla en penchant la tête sur le côté.

— En couleurs, c'est un dollar la photocopie.

— Tant pis. Cela n'a pas d'importance.

— C'est une fille chanceuse...

Zoé hésita. *Chanceuse ?*

— ... d'avoir une maman qui l'aime autant, précisa-t-il.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle eut soudain envie de lui révéler les circonstances de la conception de Samantha. Elle avait besoin de parler... de raconter ce qu'elle avait ressenti quand c'était arrivé. Des doutes qui l'avaient assaillie jusqu'au jour où elle s'était rendue à la clinique pour se faire avorter. Une fois devant l'équipe médicale, elle avait hésité, puis s'était ravisée au dernier moment. Rongé par la culpabilité, son père avait respecté sa décision. Et Samantha était née, *son* enfant, qu'elle chérissait plus que tout. Il était difficile de croire quand on les voyait si proches qu'elle avait failli mettre un terme à sa grossesse. C'était peut-être pour cela qu'elle voulait en parler. Après les heures qu'ils venaient de passer ensemble, elle avait l'impression de pouvoir faire confiance à ce jeune avocat. Et...

— Que puis-je faire pour vous ? intervint l'employée, rompant le fil de ses pensées.

— Je voudrais mille photocopies de ça, répondit Colin en poussant l'affichette vers elle.

L'employée paramétra une des imprimantes, tandis que Zoé s'approchait de la caisse.

— Comment comptez-vous payer ?

Elle fouilla dans son sac.

— Par carte.

Elle n'avait pas la somme sur son compte en banque, hélas. Et Anton, qui n'approuverait pas son choix de les tirer en couleurs, refuserait probablement de l'aider. Sa première femme l'avait escroqué avant de le quitter pour un autre homme, et cette mésaventure l'avait rendu plus que prudent vis-à-vis de l'argent. Il dirait qu'elle était folle, comme il le lui avait déjà dit quand elle avait acheté de nouveaux vêtements à Sam, dépensant plus qu'elle ne pouvait se le permettre.

Bah ! il serait toujours temps de s'en soucier dans trente jours, quand elle serait débitée !

Une fois Sam revenue, elle trouverait bien une façon d'honorer sa dette. Et si Sam ne revenait pas... qu'est-ce qu'elle en aurait à faire ?

Anton était assis sur le seuil, une tasse de café à la main, quand la BMW de Colin s'engagea dans l'allée. Zoé lui fit un signe de la main auquel il ne répondit pas.

— Oh, oh ! murmura Colin. Je pense qu'il y a un problème.

— Il n'a vraiment pas l'air content, renchérit-elle.

Un vif ressentiment l'envahit, sans qu'elle puisse en donner la raison. Était-elle agacée par la mine reposée d'Anton ? ou par l'irritation qui brillait dans ses yeux ?

Colin posa une main sur son genou.

— Je peux lui expliquer, si vous voulez.

— Non... Vous avez déjà fait beaucoup pour moi. Merci, répondit-elle, un peu gênée par ce geste trop intime.

— Cessez de me remercier. On dirait que vous n'avez jamais eu d'amis.

Il ne croyait pas si bien dire ! Quand elle était enfant, le mode de vie trop instable de son père la séparait des autres ; devenue adulte, elle avait multiplié les déménagements, ne restant jamais assez longtemps au même endroit pour nouer des relations durables. De toute façon, elle refusait de s'attacher réellement à quiconque, pour s'épargner la douleur des séparations. Seules comptaient Sam et la complicité qui les unissait.

A cette pensée, l'image de sa fille s'imprima sur sa rétine, balayant le soulagement passager qu'elle avait éprouvé au cours des heures précédentes.

Elle descendit de voiture et ouvrit la portière arrière pour y prendre un carton d'affichettes. Colin insista pour porter le deuxième et grimpa les marches du perron à son côté. Il le tendit à Anton.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda celui-ci en pinçant les lèvres.

— Des avis de recherche. Nous les avons fait tirer au magasin de photocopies.

Colin se frotta les mains d'un air satisfait.

— Nous sommes tombés l'un sur l'autre au milieu de la nuit. Comme nous n'arrivions pas à dormir, nous avons décidé d'en tirer

profit, expliqua-t-il.

Anton posa les yeux sur le mégot de cigarette écrasé dans l'allée avant de dévisager Zoé.

— Cela ne t'est pas venu à l'idée de me prévenir ? Tu n'as pas pensé que je serais mort d'inquiétude en découvrant que tu n'étais plus là, alors que ta voiture était devant la maison ?

Zoé se troubla, brusquement consciente de la peine qu'elle lui avait infligée. Que cherchait-elle à lui faire payer ? songea-t-elle, prise de remords. Sa peur et son angoisse ? C'était possible.

— Je suis désolée. Je... Je n'ai pas pensé que tu pouvais te réveiller et que tu t'inquièterais en ne me voyant pas.

Deux rides se creusèrent sur son front, révélant le combat intérieur qu'il se livrait pour réprimer ses émotions. Il tendit les bras vers elle et l'attira maladroitement contre lui.

— Ne me refais plus jamais ça.

— Promis, murmura-t-elle.

Colin s'éclaircit la gorge pour leur rappeler sa présence.

— Je vais y aller. J'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui.

Il tourna les talons, avant de s'immobiliser, et de revenir sur ses pas.

— J'allais oublier les avis de recherche. Je m'occuperai des rues que j'emprunte pour aller au bureau, et j'en déposerai aussi dans les boutiques qui se trouvent entre ici et le centre-ville.

— Vous êtes sûr que ça ne vous ennuie pas ?

Réconfortée à l'idée que l'information allait être diffusée rapidement, Zoé sourit. Elle était sincèrement désolée d'avoir fait peur à Anton, mais l'aide de son voisin avait été précieuse.

— Bien sûr. Donnez-m'en la moitié.

— Tant que ça ?

— J'en laisserai aussi à Tiffany ; elle fera les magasins dans lesquels je ne me serai pas arrêté.

Zoé lui tendit sa boîte.

— Vous avez été super, Colin. Merci.

— N'en jetez plus ! fit-il en lui décochant un clin d'œil. Je vous tiens au courant.

Zoé le regarda regagner sa maison. Quand il eut disparu, Anton se baissa pour ramasser le mégot.

— Il fume ?

Elle haussa les épaules.

— Ça lui arrive, apparemment.

Il descendit les marches et se dirigea vers la poubelle sur le côté de la maison pour y jeter le mégot.

— Tu es prêt à commencer la distribution des affichettes ? demanda-t-elle lorsqu'il revint vers elle.

— Oui, bien sûr.

— Alors, allons-y ! lança-t-elle en remontant la lanière de son sac sur son épaule.

Il secoua la tête.

— Je vais m'en charger. Il faut que tu ailles dormir. Tu n'as pas fermé l'œil depuis presque quarante-huit heures et tu n'as pratiquement rien avalé. Je ne sais pas comment tu tiens encore sur tes jambes.

Elle secoua la tête. Lorsqu'elle agissait, elle parvenait tant bien que mal à tenir l'angoisse à distance. En s'arrêtant, elle laisserait la voie libre au doute et à la peur. Anton était bien intentionné, mais il aggravait son malaise en essayant de la retenir.

— C'est impossible. Ne me parle pas d'aller dormir. Je dois faire tout ce que je peux, au contraire... Je me fiche d'être épuisée. Et je me fiche de ce que cela me coûte. Tu comprends ?

Elle s'accrocha à son bras.

— Je dois trouver Sam. C'est tout ce qui compte !

Le visage de son fiancé, qu'une rougeur avait envahi un moment plus tôt, devint livide.

— Et moi, je ne compte pas ?

Elle se força à desserrer sa pression sur son bras. Une fois de plus, elle lui avait fait de la peine sans le vouloir.

— Je... je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle n'était pourtant pas très loin de la vérité. Et elle le savait.

* * *

En arrivant chez lui, Colin trouva Tiffany assise à la table de la cuisine, en peignoir et chaussons. Tout son corps s'affaissa quand elle le vit, témoignant de la tension qui l'avait habitée, mais il n'en éprouva aucun remords. Il avait enfin réussi à attirer l'attention de sa séduisante voisine, passant même plusieurs heures seul en sa compagnie, et il se sentait d'excellente humeur.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle.

Un profond désarroi faisait vibrer sa voix. Elle avait si peur de le perdre ! Jamais elle ne parviendrait à surmonter la croyance, profondément enracinée en elle, qu'elle n'était pas digne d'être aimée. Une croyance qu'elle devait à Nancy, l'être haïssable qui lui avait servi de mère, et à Seth, son frère, qui, en tuant Nancy, s'était retrouvé en prison, renforçant le sentiment d'abandon de Tiffany.

Colin ne se faisait pas d'illusions. Il était clair que sa façon de la traiter n'arrangeait rien. Mais elle pouvait s'estimer heureuse d'être avec lui. Il aurait pu choisir une femme plus sûre d'elle-même — mais il aurait alors dû fournir des efforts pour la garder. Le jeu en valait-il la chandelle ? Il avait décidé que non. Et avait épousé Tiffany.

— Je suis allé faire un tour.

Il laissa tomber le carton d'avis de recherche sur le plan de travail.

— Le petit déjeuner est prêt ?

— Je ne savais pas si tu rentrerais, alors je n'ai rien préparé.

Il plaqua ses poings sur ses hanches et la détailla des pieds à la tête.

— Tu veux que je voie combien tu es moche ?

— Non, murmura-t-elle en évitant son regard.

— Alors pourquoi n'es-tu pas encore douchée ?

Il l'avait rarement vue au saut du lit, sans maquillage et les cheveux en bataille. Pourtant, il avait été clair dès le début : il attendait d'elle qu'elle soit séduisante vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce qui obligeait Tiffany à se doucher deux fois par jour— le matin au réveil et le soir, après sa séance de gym. Certains hommes toléraient peut-être que leurs femmes ressemblent à des mégères, mais il tenait, lui, à ce que Tiffany soit à tout instant la bombe sexuelle qu'il avait créée.

— Il n'est que 6 heures, répliqua-t-elle en se renfrognant.

— Et alors ? Allez, ne perds pas de temps !

Elle se leva, mais s'immobilisa devant la porte, tenaillée par la curiosité.

— Pourquoi ne me dis-tu pas où tu étais ?

Il sortit la boîte de céréales du placard et s'en versa un bol.

— D'après toi ? Parce que j'étais avec une autre femme.

Il la vit chanceler, et ne résista pas au plaisir de la torturer davantage. Il esquissa un sourire lascif en ouvrant le réfrigérateur.

— Et c'était *terrible* !

Elle balbutia, cherchant ses mots, le menton tremblant.

— Est-ce que c'est la standardiste de ton cabinet ?

— Tu parles de Misty ?

Qu'elle était crédule ! C'en était risible. Il lutta contre une furieuse envie de rire.

— Cette grosse vache ? Tu es insultante ! Pitié !

— Alors, qui ?

Elle ouvrait grand la bouche, comme si le souffle lui manquait. Bon sang ! S'il faisait durer cette plaisanterie, elle allait finir par s'évanouir. Il ne manquerait plus qu'elle se fasse un traumatisme crânien en s'effondrant sur le carrelage !

— Calme-toi, Tiffany. Je te faisais *marcher*. Tu sais bien que tu es la seule. J'étais avec Zoé !

— La... La voisine ? hoqueta-t-elle.

— Oui. Nous avons fait imprimer des avis de recherche.

Il tapota le carton qu'il venait de rapporter.

— Tu n'es pas curieuse ? Tu ne t'es pas demandé ce que c'était ?

— Je ne comprends pas.

Elle chercha son regard, un voile d'incompréhension assombrissant ses yeux.

Il posa sur la table ses céréales et la brique de lait, puis il s'approcha d'elle, l'entourant de ses bras.

— Tout doux, d'accord ? Je suis là. Je ne te quitterai jamais. Nous sommes allés chez Kinko pour faire des affichettes avec la photo de Sam. Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Oh ! si, parvint-elle à dire avec un semblant de rire.

— Tu as de la chance que je t'aime, parce que ton insécurité affective me rend dingue ! Tu t'en rends compte ?

Il lui administra une claque sur les fesses.

— Va prendre une douche, avant que je ne change d'avis et que je ne me mette vraiment en colère.

— D'accord, j'y vais.

— Quoi encore ? aboya-t-il en voyant qu'elle ne bougeait pas.

— Comment as-tu fait pour te retrouver avec Zoé ? Tu étais au lit avec moi quand je me suis endormie.

— Je me suis levé pour aller jeter un coup d'œil à Samantha et je suis sorti fumer une clope. Zoé était dehors.

— Alors tu lui as proposé de l'aider ?

Il s'autorisa un sourire complaisant.

— C'est brillant, hein ?

Elle toucha le carton d'affichettes.

— Pourquoi les as-tu rapportées à la maison ?

— Je lui ai dit que nous l'aiderions à les distribuer.

Elle cligna des yeux, ne sachant quoi penser.

— Et... nous allons le faire ?

Il versa du lait sur ses céréales.

— Je veux, mon neveu ! Pourquoi on ne le ferait pas ? Qu'est-ce qui pourrait être plus convaincant que deux voisins sympathiques faisant tout ce qu'ils peuvent pour rendre service ?

Tiffany lui offrit un sourire tendu. Manifestement, elle ne comprenait rien à ce qu'il venait de faire. Tout ce qu'elle ressentait, c'était un immense soulagement en comprenant que son inquiétude n'était pas fondée — et qu'il ne l'avait pas trompée avec une autre pendant la nuit.

— Tu es tellement intelligent ! s'extasia-t-elle.

— Je ne te le fais pas dire !

— Colin ?

— Hmm ? marmonna-t-il en portant une cuillère de céréales à ses lèvres.

— Cela fait longtemps que...

Elle dénoua sa ceinture et laissa son peignoir s'entrouvrir.

— Je ne te manque pas un peu ?

Après les heures délicieuses qu'il venait de passer auprès de Zoé, il trouva sa tentative de séduction un peu décevante.

— Tu ne vois pas que je mange ? lâcha-t-il en la fusillant du regard.

Elle baissa la tête comme s'il venait de la gifler.

— Mais... tu n'as jamais passé toute une journée sans... encore moins deux.

— Je me réserve.

— Pour quelle raison ?

— Mes potes viennent vendredi soir.

— Tu veux que... je me donne à eux ? s'indigna-t-elle en refermant son peignoir.

— C'est juste du sexe, Tiff. N'en fais pas toute une histoire ! Je veux qu'ils t'admirent, parce que je suis fier de toi.

— Mais je n'ai aucune envie de... de faire ça avec eux.

— Je ne te parle pas de sentiments, mais de partouze. Tu fumeras un joint ou deux et tu trouveras ça génial, tu verras.

Elle ne répondit pas.

— Allez, ne sois pas rabat-joie ! J'ai déjà promis aux gars.

Une expression de détresse altéra ses traits.

— Est-ce qu'il *faut* vraiment que je le fasse, Colin ? gémit-elle.

Il poussa un juron et renversa le bol sur le comptoir, envoyant valser les céréales sur le sol.

— Pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi faut-il que tu me gâches toujours tout ?

Face à l'explosion, elle avait instinctivement protégé son visage avec ses bras.

— Il n'y a qu'avec toi que je veux faire l'amour, murmura-t-elle en lui jetant un regard furtif.

— Je te jure que si tu ne fais pas passer un bon moment à mes potes, tu n'en passeras plus aucun avec moi. Maintenant, nettoie ce bordel. Je vais prendre ma douche, sinon je vais être en retard au boulot.

* * *

— Regarde ce que je t'apporte...

Samantha se recroquevilla sur elle-même pour échapper à Tiffany, qui s'avançait vers elle après avoir refermé la porte. Elle tenait à la main une couverture bleue en piteux état, de celle que l'on donne à un chien. Mais, en cet instant, même un vieux chiffon lui aurait fait plaisir. Elle n'avait aucune idée du temps qu'il faisait à l'extérieur. Comment aurait-elle pu le savoir dans cette pièce sans fenêtre ? Et elle était glacée. Tiffany avait refusé de lui donner des vêtements, probablement pour la punir d'avoir mouillé son maillot de bain.

— Quel jour on est ? demanda-t-elle.

Elle avait perdu la notion du temps. Les heures s'écoulaient dans une angoisse interminable. Roulée en boule sur le matelas, elle essayait de résister au froid, à la faim qui lui contractait en permanence le ventre, et à l'angoisse qu'Anton ait pu convaincre sa mère qu'elle serait bien mieux sans elle.

— On est mercredi. Colin vient de partir au travail.

Colin. Elle ne voulait pas en entendre parler, mais elle ressentit tout de même une bouffée de soulagement en apprenant qu'il n'était pas là. Elle avait eu si peur, la veille, quand il était entré avec son fouet !

— Tu n'es pas contente que je t'apporte une couverture ?

Tiffany fronçait les sourcils, manifestement déçue par le manque de réaction de Samantha.

— Colin m'a dit que je pouvais te récompenser si tu me récitais les règles, poursuivit-elle.

La *récompenser* ? Encore ce délire d'animal de compagnie. Si Tiffany était dérangée, Colin, lui, était bon à enfermer.

Samantha rapprocha ses genoux de sa poitrine, autant pour tenter de se réchauffer que pour se soustraire au regard de Tiffany.

— Pourquoi n'êtes-vous pas au travail ?

— Colin préfère que je prenne un jour supplémentaire, le temps que ma lèvre cicatrise, expliqua-t-elle. On ne voit pratiquement plus rien, tu ne trouves pas ?

— Vous devriez le quitter.

Le sourire s'effaça de son visage.

— Ne dis pas ça. C'est mon mari.

— Je m'en fiche. Il n'est pas gentil avec vous. Avec personne, d'ailleurs.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Il m'aime... Il se ferait tuer pour moi.

Samantha releva le menton.

— Et votre lèvre ?

— Nous nous sommes cognés sans le faire exprès, c'est tout.

— Il m'a dit qu'il m'écraouillerait le visage comme il l'avait fait avec vous, si je ne cessais pas de crier.

Tiffany arrangea en minaudant une boucle qui s'était échappée de sa coiffure apprêtée.

— Tu parles trop, tu le sais ? Je viens te voir, je suis gentille avec toi et c'est comme ça que tu me remercies...

Elle roula la couverture sous son bras.

— Colin ne voudrait sûrement plus que je te la donne maintenant.

Regrettant instantanément son attitude, Samantha crispa ses doigts autour de ses genoux.

— Attendez... Je connais les règles !

Elle se détestait de céder si vite. Peut-être ne l'aurait-elle pas fait si elle avait été habillée, mais elle mourait d'envie de se couvrir. Presque plus que de manger.

Tiffany la scruta d'un air soupçonneux.

— Es-tu en train de me demander une seconde chance ?

— Oui.

Les sourcils de Tiffany se relevèrent.

— Oui, *Maîtresse*, articula-t-elle lentement.

— Oui, Maîtresse, répéta docilement Samantha.

Tout en elle se raidit tandis qu'une voix intérieure hurlait : « *Je te déteste, je te déteste, je te déteste !* »

— Parfait.

Tiffany avait retrouvé le sourire.

— Alors, vas-y. Récite-les.

Samantha déglutit pour avaler l'afflux de salive. La faim lui soulevait l'estomac — mais il était hors de question qu'elle touche aux croquettes que Tiffany avait versées dans la gamelle posée près de la porte.

— Je dois vous appeler Maître et Maîtresse.

Tiffany se mit à rire.

— Je crois que je t'ai aidée pour celle-là. Et quoi d'autre ?

Samantha scruta le bac à litière installé près de la gamelle.

— Je dois utiliser ça, reprit-elle en le désignant du doigt. Pour mes besoins et... et le nettoyer moi-même tous les deux jours.

— Et ?

— Si je me comporte bien, je serai récompensée.

— Avec quoi ?

— Je serai nourrie normalement, je pourrai me laver et m'habiller. Et j'aurai le droit de voir le soleil.

Plissant le nez, Tiffany éloigna du bout de sa chaussure le bac à litière pour chat.

— Il a dit ça ? Pour le soleil ?

— Il a dit que je devrai m'acquitter de travaux ménagers.

Ce qui signifiait qu'elle pourrait sortir de cette pièce. Elle s'était promis d'y parvenir. De tout faire pour apercevoir le monde extérieur : sa rue, sa maison, sa mère.

— Et si tu essaies de t'échapper ?

— Il me tuera, répliqua Samantha. Si je fais du bruit, il me tuera. Si je ne fais pas exactement ce qu'il me dit de faire, il me tuera. Et si je ne fais pas ce que vous dites, il me tuera aussi.

— Parfait.

Avec un soupir, Tiffany lui tendit la couverture. L'adolescente se rua dessus pour s'envelopper avec.

Elle jeta un coup d'œil à la gamelle.

— Tu ne manges pas ?

Samantha leva son regard brillant vers elle.

— Vous en mangeriez ?

— Il faut que tu te forces. Au moins *un peu*.

Le contact de la couverture lui procura un tel soulagement qu'elle faillit fondre en larmes. Mais elle avait déjà tant pleuré qu'elle n'était pas certaine d'en être encore capable.

— Sam ? Je te parle. Est-ce que tu veux que je te reprenne cette couverture ?

Non ! Elle aurait fait n'importe quoi pour la garder, pour ne plus avoir froid. C'était son seul rempart contre la peur.

— N-non, Maîtresse, bredouilla-t-elle, le corps secoué de tremblements incontrôlables.

— Regarde-toi, murmura Tiffany d'un air réprobateur. Tu te mets dans un tel état... Tu vas encore te faire dessus si tu ne te calmes pas.

Les larmes ruisselaient sur le visage de Samantha, tombaient sur le sol.

— Je ne p-peux p-pas m-m'a-arrêter.

Une lueur de bienveillance s'alluma dans le regard de sa geôlière.

— Je vais te dire... Si tu manges un peu de ces croquettes, juste pour les goûter, je t'apporterai un sandwich.

Etait-ce une autre ruse destinée à l'humilier ? Elle le crut jusqu'à ce que Tiffany reprenne :

— Mais si tu dis à Colin que je t'ai donné autre chose que des croquettes, tu pourras toujours courir pour obtenir quelque chose de moi, tu m'entends ?

Sam sentit une bouffée d'espoir gonfler sa poitrine. Etait-il possible que Tiffany devienne son alliée dans cet endroit infernal ?

— Je ne dirai rien. Je le jure.

— C'est entendu, alors. Et tu dois me promettre autre chose...

— Quoi ?

Tiffany se rapprocha et chuchota :

— Tu n'opposeras aucune résistance à Colin, quoi qu'il veuille faire.

Samantha tortilla la couverture déchirée entre ses doigts.

— Pourquoi ?

Tiffany plongea son regard dans le sien.

— Parce qu'il te *tuera*, sinon, articula-t-elle sans ciller. Et je ne plaisante pas, je t'assure.

Jonathan se réveilla en sursaut.

Il cligna plusieurs fois des yeux pour reprendre pied dans la réalité. La veille au soir, après avoir sorti Kino, il s'était installé à la table de la cuisine, devant son ordinateur portable, pour faire des recherches... et il avait fini par s'assoupir. Il se gratta machinalement le menton et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 9 heures.

— Bon sang, marmonna-t-il, stupéfait.

Quand s'était-il endormi ? Il n'en avait aucun souvenir. Et il avait mal partout, maintenant ! Kino, qui dormait à ses pieds, se redressa en laissant échapper un gémissement. Il était sans doute impatient de sortir, mais c'est Ronnie qui devrait s'en charger. Jon, lui, devait mettre la main sur le père de Zoé Duncan. Et vite. Il était engagé dans une course contre la montre et le compte à rebours avait commencé...

Les heures qu'il avait passées à consulter les bases de données et les moteurs de recherche — à commencer par LexisNexis, le plus performant de tous — pour trouver des informations sur Ely Duncan n'avaient rien donné. Rien de récent, en tout cas, se rappela-t-il en posant les yeux sur son carnet de notes.

Il ne lui restait plus qu'à se rabattre sur le téléphone. S'il contactait un maximum de personnes gravitant autour du père de Zoé, il finirait bien par tomber sur quelqu'un qui savait quelque chose, ou qui lui indiquerait un ami ou un proche à joindre pour en savoir plus.

Il utilisa un annuaire électronique pour se procurer les numéros de téléphone des voisins d'Ely Duncan. Mais ceux qu'il parvint à joindre, méfiants, refusèrent de répondre à ses questions et il ne réussit pas à les convaincre de parler, même après leur avoir dit qu'il travaillait pour sa fille. Il se promit de persévérer, mais cela s'annonçait mal. Même s'il parvenait à dégoter les coordonnées de certains amis d'Ely, il aurait affaire à des gars qui avaient dû passer une bonne partie de leur vie à éviter les conseillers d'éducation et les professeurs, puis les flics et les agents de probation, peut-être même les chasseurs de primes. Garder le silence était devenu chez eux une seconde nature.

Et si Ely ne s'était pas présenté à une convocation du tribunal ?

Cela expliquerait pourquoi ses voisins étaient peu disposés à parler ! Il consulta par internet le calendrier des audiences publiques du tribunal de Los Angeles, mais n'y trouva aucune affaire liée à Ely Duncan.

Il bâilla, puis composa le numéro de Zoé.

Elle décrocha à la première sonnerie.

— Oui ?

Il se contracta en percevant l'espoir qui teintait sa voix. Il n'était pas encore en mesure de répondre à ses attentes.

— Bonjour, Zoé. C'est Jonathan.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-elle sans préambule.

Hélas, rien à se mettre sous la dent concernant Ely, mais une petite enquête, en fin de nuit, sur Franky Bates, le type qui avait violé Zoé autrefois, lui avait permis de dénicher l'adresse de sa mère, à San Diego. Ce qui pouvait constituer un point de départ : il était rare qu'une mère ne sache pas où trouver son fils. Il avait aussi découvert que Bates avait postulé pour une place dans un restaurant dans la même ville que sa mère — travail qu'il n'avait pas décroché — et qu'il avait essayé d'obtenir une carte de crédit chez Macy's, le grand magasin local.

— Je crains que non, dit-il laconiquement.

Il attendit quelques secondes pour lui laisser le temps de surmonter sa déception, avant de poursuivre :

— J'ai contacté une dizaine de voisins de votre père. La plupart d'entre eux n'ont pas décroché.

— Il est trop tôt pour obtenir quoi que ce soit, lui répondit-elle. Ces types-là ne sont jamais levés avant midi.

— J'ai quand même réussi à réveiller un certain R. Butler.

— R ? C'est-à-dire ?

— R pour Rhett, et je vous passerai ses ricanements.

— Rhett Butler. En voilà un qui a le sens de l'humour !

— Oui, il a semblé trouver ça très drôle, lui aussi.

Jonathan se leva et se mit à arpenter la pièce, le téléphone plaqué contre son oreille.

— J'imagine qu'il n'a pas été très coopératif..., reprit-elle.

Elle semblait si découragée qu'il s'en voulut de devoir poursuivre cette conversation, mais il avait besoin de son aide.

— En effet. Il m'a dit qu'il n'avait jamais rencontré votre père. J'ai aussi parlé à une Tilly Smith et à une certaine Heather Hatfield. Ces deux noms vous disent quelque chose ?

— Non. Que vous ont-elles dit ?

— Elles n'ont pas été plus loquaces.

— Ça ne m'étonne pas. Mon père vit dans un parc de mobile homes, ne l'oubliez pas ! Les gens qui habitent là n'aiment pas les

curieux. Ni les questions. Tous ont des choses à cacher.

Il s'immobilisa devant l'évier pour regarder par la fenêtre et prit soudain conscience de l'état du jardin. Depuis quand était-il en friche, envahi par les mauvaises herbes ? Quand avait-il tondu la pelouse pour la dernière fois ?

Il se détourna en grimaçant. Son laisser-aller ne plaisait probablement pas aux voisins, mais ils devraient encore patienter quelques jours.

— C'est l'impression que j'ai eue, confirma-t-il.

— Donc, vous n'avez pas réussi à trouver mon père.

Ni Samantha.

— Pas encore. Mais je n'abandonne pas. Je vais à Los Angeles.

— Vous pensez vraiment que ça va donner quelque chose ?

— Oui, si vous venez avec moi.

Il y eut un silence au bout du fil. Sa surprise était palpable.

— Mais... j'en suis partie depuis des années ! Je ne connais plus personne là-bas.

— Même s'ils ne vous connaissent pas, les gens vous parleront plus facilement qu'à moi ou à la police.

— Ils risquent de me dire la même chose qu'à vous. Il est possible qu'ils ne connaissent pas mon père. Personne ne s'installe jamais longtemps dans ce genre de campement. Les allées et venues des résidents sont rythmées par les descentes de flics qui viennent chercher de la drogue.

Et dire qu'elle avait grandi dans cet environnement ! Il avait du mal à l'imaginer. Impossible de deviner son passé en la voyant aujourd'hui, si posée, si élégante... Une lueur de méfiance voilait parfois son regard et elle semblait tenir le monde à distance — mais n'était-ce pas le cas de beaucoup de femmes victimes d'agression ? Depuis quand avait-elle fui ce camping ? De nombreuses années, manifestement. Elle vivait maintenant dans un quartier respectable, où les mères de famille conduisaient des monospaces et emmenaient leurs enfants à leurs activités extrascolaires — un quartier à l'opposé de celui où elle avait grandi.

— Je comprends, mais je pense qu'il faut tenter le coup. Ce n'est qu'à une heure de vol. Sautons dans un avion, frappons à quelques portes pour tenter d'obtenir des réponses.

— Je ne peux pas quitter Sacramento. Si Sam... Je veux dire qu'elle pourrait rentrer à la maison et...

— Anton et les flics pourront vous joindre à tout instant sur votre portable. Et il dirigera les recherches en votre absence. Vous lui faites confiance, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

— C'est votre fiancé, non ? insista-t-il.

— Mais nous parlons de *ma* fille. Personne ne s'en soucie plus que moi !

— Le temps presse, Zoé. Vous devez faire confiance à Anton ainsi qu'à la police sur ce point. Rejoignez-moi à l'aéroport. Nous prendrons le premier vol en partance pour Los Angeles. Vous êtes la seule à pouvoir m'aider à retrouver votre père.

— D'accord, finit-elle par dire.

— Y a-t-il quelqu'un, un ami ou un proche, qui peut aider Anton ?

— Il y a Colin Bell, je suppose.

— Colin ?

— Mon voisin. Il est vraiment très serviable.

— Parfait. S'ils la retrouvent, ils vous appelleront aussitôt.

— Je sais. C'est juste que... c'est très difficile pour moi de m'éloigner d'ici.

— Ne vous inquiétez pas. Nous reviendrons immédiatement s'il y a du nouveau. Mais je crois que nous devons aller à Los Angeles.

Et peut-être à San Diego aussi. C'est là que vivait Bates et Jon tenait à s'assurer qu'il n'était pas impliqué dans la disparition de Samantha. Mais comme il n'avait pas l'intention d'emmener Zoé dans cet autre périple, il ne jugea pas utile de l'inquiéter en le mentionnant.

— Pouvez-vous être à l'aéroport dans quarante-cinq minutes ?

— Je vais essayer. Que dois-je emporter ?

— Des vêtements. Au cas où nous serions obligés de dormir sur place, selon ce que l'on trouvera et l'horaire des vols de retour.

— Vous comptez dormir sur place ?

— Tout dépend de ce que nous découvrirons, répéta-t-il.

— Espérons que cela ne sera pas nécessaire.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit une voix masculine derrière elle.

Il devina qu'elle couvrait le combiné pour répondre :

— Je vais à Los Angeles avec le détective privé que m'a envoyé Skye.

— Celui qui te serrait dans ses bras, près de la piscine ? répondit son interlocuteur.

Jonathan se raidit. C'était la voix d'Anton.

* * *

Anton gara son 4x4 Cadillac devant l'aéroport, au niveau du nouveau terminal, là où Jonathan leur avait demandé de le retrouver. Il s'était déjà chargé d'acheter les billets, apparemment.

Zoé retint un soupir. Anton, qui n'approuvait pas sa décision de partir, avait à peine ouvert la bouche pendant le trajet. Et voilà qu'il se fermait maintenant comme une huître à la vue de Jonathan ! Seigneur ! Pourquoi fallait-il qu'il complique la situation ? Elle sortit

de la voiture tandis qu'il faisait le tour du véhicule, mâchoire contractée, pour lui tendre son bagage.

Elle dut de nouveau lutter contre l'agacement qu'il lui inspirait. Tout était si confus... Elle n'était même pas certaine d'avoir pris la bonne décision en acceptant d'aller à Los Angeles. Sam était peut-être tout près d'ici... Pourquoi quitter Sacramento ?

Elle scruta la foule. Au cas où. Elle n'était plus capable de penser. Le manque de sommeil lui embrouillait les idées.

Jonathan la dévisagea longuement, notant ses cheveux tirés en arrière et les cernes qui ombrageaient ses yeux lourds de fatigue.

— Vous êtes à bout de force, constata-t-il en fronçant les sourcils.

— Merci de me faire remarquer ma mauvaise mine ! marmonna-t-elle.

Il ne s'excusa pas.

— Avez-vous réussi à dormir un peu cette nuit ?

Elle fit un effort immense pour esquisser un sourire fantomatique.

— J'aurai tout le temps de dormir quand on l'aura retrouvée.

Anton l'étreignit brièvement.

— Nous surmonterons cette épreuve, affirma-t-il en croisant son regard.

Pourquoi avait-elle l'impression qu'il cherchait surtout à s'en convaincre ?

Son étreinte, trop rapide, ne lui apporta aucun réconfort. Il y avait tant de monde, tant de silhouettes autour d'elle, tant de visages à sonder ! Elle ne devait en laisser passer aucun. Malgré son épuisement, elle s'efforçait de les regarder un à un — les hommes d'affaires, les touristes, les mères de famille, les adolescents. Surtout les adolescents.

— Zoé ? l'interpella Anton.

Elle cligna des yeux, reportant son attention sur lui.

— Je t'appelle en arrivant, promet-elle.

Sa réponse lui sembla machinale, dictée par la seule bienséance. Mais qu'y pouvait-elle ? Elle devait tenir ses émotions à distance, s'efforcer de ne rien ressentir pour ne pas s'effondrer. Elle devait tenir à tout prix. Pour Sam.

Il lui pressa le bras et s'éloigna sans même s'adresser au détective. L'affront était si évident que Zoé, embarrassée, feignit d'observer les voyageurs qui se trouvaient derrière elle.

— Allons-y, décréta Jonathan en se mettant en marche.

Elle courut presque pour le rattraper et, lorsqu'elle arriva à sa hauteur, elle fut tentée de glisser sa main dans la sienne. Quelque chose lui disait — peut-être était-ce dû à son manteau usé qu'il ne semblait jamais quitter — qu'il avait vu le désespoir plus souvent qu'à son tour. Il ne la repousserait pas, lui ! Il savait ce qu'elle ressentait. Troublée, elle chassa aussitôt cette pensée de son esprit. Ce n'était ni

le lieu ni l'heure pour analyser l'étrange émotion qui la poussait vers un homme qu'elle venait de rencontrer — alors qu'elle était fiancée à un autre, qui plus est !

— J'espère que nous réussirons à retrouver mon père.

— Nous allons tout faire pour, affirma-t-il en jetant un coup d'œil à la file de voyageurs qui attendaient de franchir les contrôles de sécurité.

— Comment avez-vous fait pour acheter mon billet ? demanda-t-elle soudain. Vous n'avez pas eu besoin d'une pièce d'identité ?

— J'ai parlé à un porteur.

— Et ?

— Je lui ai dit que vous aviez oublié votre pièce d'identité et je lui ai fait imprimer votre carte d'embarquement sur la mienne.

— Ils peuvent faire ça ?

— Tout dépend du degré de motivation.

Et il n'avait pas dû se priver de parler du désespoir d'une mère pour obtenir ce qu'il voulait ! Elle avait déjà dépensé mille dollars pour faire imprimer les avis de recherche... A combien s'élèverait le coût de ce voyage à Los Angeles ?

Elle sentit sa gorge se serrer.

— Combien je vous dois ?

Il tourna la tête vers elle.

— Rien du tout.

En elle, le soulagement le disputa à l'amour-propre.

— C'est La Contre-Attaque qui prend cette dépense à sa charge ?

Elle prit son absence de réponse pour un oui. Après tout, c'était déjà le cas pour les honoraires de Jonathan et ses frais de déplacement. C'était la principale mission de l'association : aider les personnes dans sa situation, se dit-elle en cherchant à faire taire ses scrupules. Elle y parvint — mais en partie seulement. Il lui était difficile d'accepter l'aide de quiconque, en fait. Quelques années auparavant, elle s'était juré de ne plus dépendre de personne, et s'efforçait de s'y tenir.

— Réjouis-toi d'avoir retrouvé Skye Willis et laisse tomber, marmonna-t-elle pour elle-même.

Outre le fait qu'elle ne lui coûtait rien, la présence de Jonathan avait un autre atout : elle permettait à Zoé de s'impliquer personnellement dans l'enquête — même si elle savait par l'inspecteur Thomas, avec qui elle avait parlé à plusieurs reprises le matin même, que la police avait affecté d'autres agents sur son dossier.

Ils empruntèrent un escalier roulant pour rejoindre la file de passagers qui serpentait jusqu'à l'entrée de la salle réservée aux contrôles de sécurité.

— L'homme qui vous a vendu mon billet a-t-il fait une entorse au

règlement ? insista-t-elle, toujours perplexe quant à la façon dont il avait obtenu sa carte d'embarquement.

— Pas vraiment.

Il sortit de la file pour évaluer leur avancée.

— Ils vérifieront votre carte d'embarquement avec votre pièce d'identité ici.

— Vous semblez nerveux.

— Je ne veux pas rater ce vol.

— On pourrait le rater ?

— Ça risque d'être serré, mais on y arrivera.

Avaient-ils vraiment besoin de faire ce déplacement ? Sans doute, mais penser que son père pourrait lui être d'une aide quelconque lui arrachait presque un sourire. Quelle ironie ! Ely n'avait jamais été là pour elle quand elle avait eu besoin de lui. Et la perspective de le voir ne la réjouissait pas — surtout dans l'état où elle se trouvait. Elle n'avait pas oublié la terrible dispute qui les avait opposés, la dernière fois qu'ils s'étaient parlé au téléphone.

— Tu n'as aucun droit d'exiger de voir Sam, lui avait-elle dit.

— C'est ma petite-fille ! avait répliqué Ely.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu ne voulais pas que je la garde !

— Je voulais te protéger.

— C'était un peu tard pour me protéger, tu ne crois pas ? Tu aurais mieux fait de me protéger le jour où Franky Bates est venu, au lieu de me laisser seule avec lui !

Sa pique avait fait mouche, et son père avait aussitôt changé de ton :

— Tu étais trop jeune pour assumer la responsabilité d'un enfant, avait-il argué d'une voix rauque d'émotion.

— Dis la vérité pour une fois, papa, avait-elle rétorqué. Ce n'est pas pour moi que tu t'inquiétais. Tu ne t'es jamais inquiétée pour moi. Tu voulais juste continuer à dépenser l'argent des courses pour t'acheter ta came, sans te sentir coupable de priver un bébé de nourriture !

Ces propos amers résonnaient encore à ses oreilles. Mais pourquoi avait-elle poursuivi cette conversation téléphonique alors qu'elle était en voiture ? Elle le regrettait tant ! Si elle n'avait pas été seule au volant, elle aurait sûrement mesuré ses propos. De plus, le moment ne pouvait pas être plus mal choisi : elle s'apprêtait à commencer un nouveau travail et sa nervosité s'était ajoutée au regret de ne pas autoriser sa fille à se rendre à Disneyland et à la colère de ne pas pouvoir faire assez confiance à son propre père. Résultat : elle avait perdu son sang-froid.

La voix de Jonathan rompit le fil de ses pensées.

— Avez-vous votre pièce d'identité à portée de main ?

Elle ouvrit son sac et présenta son permis de conduire à l'homme de la sécurité. Elle posa sa valise sur le tapis roulant, avec ses chaussures, son sac et son chandail. Serrant le paquet d'avis de recherche contre sa poitrine, elle regarda ses affaires passer aux rayons X, les gens parler et évoluer autour d'elle comme si tout était normal — alors que Samantha avait disparu depuis plus de quarante-huit heures.

Et si l'une de ces personnes avait vu Sam ? songea-t-elle brusquement, tétanisée d'angoisse.

Jonathan venait de récupérer ses chaussures, quand il remarqua qu'elle n'avait pas franchi le portique. Ses yeux se posèrent sur ses mains crispées sur les affichettes, son seul lien à sa fille.

— Nous allons rater l'avion, l'avertit-il.

— Il faut que je montre sa photo.

C'était si important qu'elle avait du mal à respirer. Il dut comprendre qu'elle ne bougerait pas, car il ne chercha pas à la dissuader. Prenant à part un membre de la sécurité, il pencha la tête vers lui et lui murmura quelques mots.

Quelques minutes plus tard, des avis de recherche étaient accrochés dans différents endroits et elle se retrouva au centre de l'attention des voyageurs de la file. Elle entendit certains d'entre eux murmurer : « Est-ce que c'est *son* enfant ? »

— Oui ! cria-t-elle à la ronde. C'est ma fille unique. Je dois la retrouver. Aidez-moi, je vous en *supplie* !

Son appel déclencha diverses réactions — choc, sympathie, franche curiosité — mais personne ne s'avança vers elle.

Quelques minutes plus tard, elle courait vers la porte d'embarquement, sa main dans celle de Jonathan, son sac frappant son épaule à chaque mouvement. Ils atteignirent la passerelle d'embarcation et pénétrèrent dans l'appareil au moment où le steward fermait la porte.

12

Concentré sur la finalisation d'un accord d'achat pour un promoteur immobilier, Colin ne s'interrompt pas quand Misty, la standardiste du cabinet d'avocats, frappa à la porte de son bureau.

— Quoi ? aboya-t-il.

— J'ai un message pour vous, annonça-t-elle en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

Il tendit la main sans lever les yeux de son écran. Habitée à ses façons de faire, elle posa sans un mot le bout de papier dans sa paume ouverte.

Il le plaqua sur son bureau et continua à travailler. Ça attendrait, songea-t-il. Il devait rattraper le retard qu'il avait accumulé depuis le week-end précédent. Il avait eu la tête ailleurs, à cause de Rover qui avait commencé à lui poser problème, et il s'était montré moins productif. S'il était obligé de ramener du travail à la maison ce soir, il ne serait pas disponible pour consoler Zoé.

— Qu'est-ce que c'est ?

Surpris d'entendre la voix de Misty qu'il croyait sortie, Colin s'arracha enfin à son ordinateur et pivota sur son siège. D'habitude, elle ne s'éternisait jamais plus que nécessaire, mais, là, elle n'avait pas bougé, montrant du doigt la pile d'avis de recherche posés sur le coin de son bureau.

— C'est la fille de ma voisine.

— Elle a disparu ?

— Quelle perspicacité ! se moqua-t-il.

Elle ne parut pas prendre ombrage de son ironie, trop occupée à lire l'affichette. Elle fronça les sourcils, creusant des rides peu attractives sur son visage rond.

— Comme c'est triste ! commenta-t-elle d'un air éploré.

Son ton plaintif lui porta sur les nerfs. L'avis de recherche provoquait la même réaction chez presque tout le monde, et particulièrement chez les femmes. Mais le ton bêtifiant de Misty l'agaça prodigieusement. Elle était toujours célibataire à trente-cinq ans et plutôt enrobée. C'était aussi une incorrigible sentimentale qui

ne pouvait s'empêcher de recueillir tous les chiens et les chats errants de son quartier ou de s'enflammer chaque semaine pour une nouvelle cause. Le lundi, elle essayait de refourguer des cookies pour les jeannettes, le mardi des coupons de réduction pour les joueurs de base-ball de l'équipe de juniors, et le jeudi des magazines au bénéfice de l'école primaire.

La seule manifestation à laquelle il avait accepté de participer, c'était une marche contre le diabète. Pas parce qu'il souhaitait sauver des vies ! Il ne connaissait pas grand monde qui aurait mérité d'être sauvé. Non, il avait juste trouvé amusant d'inciter Misty à participer à la marche, dans l'espoir qu'elle ait une crise cardiaque.

Malheureusement, elle avait tenu le coup. Il avait failli se réjouir quand elle s'était aperçue qu'elle n'avait collecté au final qu'une centaine de dollars — qui n'étaient même pas pour elle, en plus —, mais elle avait éprouvé une telle fierté quand les organisateurs l'avaient félicitée qu'il s'était juré qu'on ne l'y reprendrait plus.

Si cela ne tenait qu'à lui, il la virerait parce qu'elle était grosse et qu'elle lui tapait sur le système. Mais son départ n'aurait pas été du goût des autres avocats du cabinet qui, pour une raison qui lui échappait, l'aimaient bien, elle et son « gros cœur », comme ils disaient. Si son cœur était gros, c'était parce qu'elle était grosse tout court, ce que n'avaient pas dû voir les avocats qui persistaient à lui apporter des gâteaux pour la fête des Secrétaires ou pour Noël. Elle recevait aussi des peluches, qu'elle entassait autour de son bureau — sans parler des bibelots ornés de petits proverbes niais qu'elle achetait à la pelle ! Son favori étant : « Trois choses sont essentielles au vrai bonheur : quelque chose à faire, quelque chose à aimer, quelque chose à espérer. »

Si elle savait ce qu'il lui souhaitait, lui...

— Alors... vous les aidez ? demanda-t-elle.

Il sourit en percevant son changement de ton. Était-ce du respect qu'il percevait dans sa voix ? C'était une date à marquer d'une pierre blanche. Ce n'était un mystère pour personne que Misty et lui ne s'aimaient guère, mais ce qu'elle prit pour une bonne action parut modifier son opinion. Seigneur, quelle idiote !

— Exactement.

— Ah ! s'exclama-t-elle d'un ton approbateur.

Elle pointa le doigt sur le coin de la pile.

— Vous n'êtes peut-être pas aussi froid et insensible que vous voulez le laisser croire...

Il pencha la tête.

— Ne me dites pas que vous portez un jugement sur votre prochain ? Vous, une si bonne chrétienne !

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Quand j'ai affiché dans la salle de repos l'annonce sur ce chaton abandonné, quelqu'un a écrit dessus : « A mort, le minou, à mort ! » et Marnie m'a dit qu'elle vous soupçonnait de l'avoir fait.

Il eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— C'était moi. Je reconnais que c'était une plaisanterie de mauvais goût. Qui pourrait être aussi cruel envers un adorable rominet ?

Sa réponse enfantine fit son petit effet. Misty pensait avoir enfin trouvé un point commun entre eux et affichait un vrai soulagement de le voir agir d'une manière qu'elle comprenait. Son monde était si petit, si prévisible...

— Je me disais aussi..., déclara-t-elle.

Colin s'éclaircit la voix. Maintenant qu'il avait impressionné la Mère Teresa du cabinet, il était temps qu'il se remette au travail.

— Vous avez trouvé une maison pour le chaton, n'est-ce pas ?

— Oui, assez vite.

— Tant mieux.

Il sourit aimablement.

— Il y a... autre chose, Misty ?

— Je m'inquiète pour la fille de votre voisine. Si je peux aider... j'en serai heureuse.

Colin faillit lui crier d'aller se faire voir. Il n'avait aucune envie de partager avec elle l'attention de Zoé. En même temps, ce brutal retournement d'opinion à son égard lui donna des idées. Peut-être tenait-il là l'occasion d'améliorer son image au sein du cabinet et de faire fructifier son capital sympathie vis-à-vis des gens du quartier. Et des flics. Qui soupçonnerait un voisin qui se donnait autant de mal pour ramener la petite Sammie chez elle ?

— J'organise une battue ce week-end, si vous avez quelques heures, annonça-t-il, conscient qu'elle ne se ferait pas prier pour y participer.

— Où avez-vous l'intention de concentrer les recherches ?

— Autour de notre quartier et dans le terrain vague qui jouxte la zone pavillonnaire.

D'ailleurs, il veillerait à ce que Misty fasse partie de l'équipe qui irait parcourir ce terrain vague : c'était plein de ronces, là-dedans !

— Vous pensez qu'elle est morte ?

— J'espère que non, mais on fouillera quand même le terrain... au cas où, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Je viendrai, bien sûr. Vous pouvez compter sur moi.

Vraiment ? Quelle surprise...

— Merveilleux !

— Certains de nos collègues accepteraient peut-être de nous donner un coup de main. Cela vous gêne si je leur demande ?

— Pas du tout. Moi, je vais y passer la journée, mais dites-leur

qu'ils peuvent rester le temps qu'ils veulent. Nous serons reconnaissants à tous ceux qui viendront nous aider, ne serait-ce qu'une demi-heure.

La vache ! Il parlait comme un héros ordinaire... Peut-être même que les médias se feraient l'écho de ses efforts !

Il s'imagina passer à la télé, jouer l'émotion. Il en aima soudain Tiffany, qui avait rendu tout cela possible, ajoutant une autre dimension à un jeu déjà excitant.

— Voulez-vous que les gens vous contactent directement ? demanda-t-elle.

Pourquoi être dérangé sans cesse alors qu'il pouvait faire une forte impression en une seule fois ?

— Non. Retrouvons-nous sur le parking du Sierra Collège samedi, à 8 heures.

Elle fronça les sourcils.

— Mais ce n'est que dans deux jours ! Et si elle est retrouvée d'ici là ?

Samantha ne serait pas retrouvée. Pas en vie, en tout cas, songea-t-il. Mais il avait déjà péché par excès de confiance. Il devait se montrer plus prudent à l'avenir et jouer en finesse.

Il poussa un carnet vers elle.

— Que tous ceux qui veulent participer marquent leur nom et leur numéro de téléphone. Je les contacterai si la recherche devait être abandonnée.

— J'espère qu'elle sera de retour dans sa famille avant cela !

Il s'imagina la réaction de Zoé quand elle le verrait arriver avec la grosse cavalerie... Un sourire lui vint aux lèvres. Elle lui avait témoigné tant de reconnaissance la nuit dernière ! Il n'oublierait jamais la décharge électrique qui l'avait traversé quand ils s'étaient touchés.

— Moi aussi, acquiesça-t-il.

* * *

L'épuisement eut raison de Zoé, qui s'endormit avant même que l'avion ait quitté la piste de décollage. Il ne leur fallut qu'une heure pour atteindre Los Angeles et Jonathan regretta d'avoir à la réveiller. Il l'aurait volontiers portée pour descendre de l'avion et lui faire gagner ainsi quelques minutes de sommeil supplémentaires.

— Zoé ? murmura-t-il en lui tapotant doucement l'épaule. Nous sommes arrivés.

Elle ouvrit grand les yeux, révélant deux iris brun sombre, bordés de différentes nuances d'ambre clair. Il s'attendait à ce qu'elle manifeste une certaine confusion en émergeant d'un sommeil profond et trop court — mais ce ne fut pas le cas. Elle grimaça à la pensée de ce qui l'attendait, puis se leva vivement, se mêlant aux passagers qui

descendaient de l'avion.

Jonathan la conduisit directement vers le comptoir des locations de voiture.

— Pourquoi ne prenons-nous pas un taxi ? demanda-t-elle.

— Nous serons plus libres de nos mouvements.

— Vous avez l'intention d'aller ailleurs après notre virée au parc de mobile homes de Mount Vernon ?

— Il le faudra peut-être. Et puisque nous sommes ici... Je ne sais pas si cela sera facile ou compliqué, mais nous devons nous préparer à tout.

Il loua une berline et prit la direction de Mount Vernon sous un ciel uniformément bleu. Il faisait vingt-sept degrés dehors, et il se demanda brusquement pourquoi il ne s'était pas installé là, en Californie du Sud.

La voiture était équipée d'un GPS, qui prévoyait un trajet d'une trentaine de minutes, mais Zoé semblait nerveuse. Comme si le trajet lui semblait trop long. Ou qu'elle appréhendait les moments à venir.

— Ça ne va pas ? demanda-t-il en la voyant se ronger les ongles.

— Pas vraiment, répondit-elle en lui jetant un regard oblique.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? En dehors de ce pour quoi nous sommes ici, ajouta-t-il.

Elle parvint à lâcher un rire.

— Cela fait longtemps que j'ai quitté la région, et pourtant...

Elle s'interrompit et tourna la tête vers la vitre, laissant glisser son regard sur les palmiers qui bordaient la route.

— ... mes souvenirs sont aussi vifs que si j'étais partie hier, acheva-t-elle.

Des souvenirs douloureux, songea-t-il. C'était la mort dans l'âme qu'elle revenait ici, et elle ne le faisait que pour sa fille. Il regretta soudain d'être celui qui lui demandait cet effort, mais il devait poursuivre l'enquête — et elle passait forcément par Ely Duncan.

— D'où est originaire votre mère ? demanda-t-il, espérant détendre l'atmosphère.

— De l'Alabama.

Il jeta un coup d'œil au GPS tandis qu'ils arrivaient à hauteur de l'échangeur.

— Où vos parents se sont-ils rencontrés ?

— Ici, dans une discothèque.

— Quel âge avait-elle ?

— Dix-huit ans.

— Qu'est-ce qui l'avait fait quitter l'Alabama ? Les études ?

Elle eut un petit rire sans joie.

— Non. Le même rêve qui pousse tant de filles à venir à Los Angeles : devenir une star de cinéma.

Il perçut une note de fatalisme dans sa voix, mais si la mère avait le physique de la fille, Jonathan pouvait comprendre pourquoi elle avait cru avoir une chance...

— A-t-elle eu des rôles ?

— Deux fois. Elle a eu deux répliques à dire dans un épisode de « Shérif fais-moi peur » et elle a été figurante dans « La petite maison dans la prairie ».

Pas ce que l'on pouvait qualifier de CV impressionnant.

— Ça n'a pas suffi à lancer sa carrière ?

— Non.

— De quoi vivait-elle, alors ?

— D'après ce que mon père m'a raconté, elle enchaînait les petits boulots et s'acoquinait à n'importe quel homme qui voulait bien l'héberger.

Il sentit sa gorge se nouer. Quelle triste vie ! Il regrettait presque d'avoir posé la question.

— C'est comme ça qu'elle a rencontré votre père ?

— Oui. Il gagnait de l'argent, à l'époque.

— Que faisait-il ?

Elle haussa les épaules.

— Il prétend qu'il exploitait un garage et une affaire de pièces détachées parfaitement légale.

— Mais...

— Je suis sûre que c'était un trafic de voitures volées. De toute façon, il a fait deux ans de prison pour vol qualifié pendant tout mon CM2 et ma sixième, alors... je doute que son histoire de garage ait été si innocente que ça !

— Eh bien dites donc, s'exclama Jonathan avec un sifflement. Alors, avec qui êtes-vous restée pendant toute son incarcération ? Votre mère ?

Zoé remua sur son siège et, tirant sur la ceinture de sécurité, elle l'écarta de sa poitrine comme si elle lui coupait la respiration.

— Non, elle était partie depuis longtemps. Je suis restée avec la petite amie de mon père.

Le GPS les avertit qu'ils n'étaient plus qu'à dix minutes de leur destination.

— Était-elle gentille avec vous ?

— Assez... mais c'est elle qui a entraîné mon père dans la drogue, alors je n'ai pas une grande estime pour elle.

— Elle se camait ?

— Oui. Elle était complètement accro. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'elle est morte d'une overdose.

— Leur relation n'a pas duré, je parie.

— Non. Ils se sont séparés peu de temps après sa sortie de prison.

Jonathan garda le regard fixé sur la route. Au bout de quelques longues secondes, il rompit le silence et demanda :

— Combien de temps vos parents sont-ils restés ensemble ?

— Je doute qu'ils aient été officiellement un couple. C'était un genre d'échange : il lui offrait un endroit où dormir et elle...

Elle baissa la voix.

— Enfin, je ne vais pas vous faire un dessin... C'est comme ça qu'il s'est retrouvé coincé avec moi.

Coincé avec elle ?

— Quand est-elle partie ?

— Avant ma naissance. Mais elle est revenue, juste le temps de me laisser devant sa porte, avec un mot indiquant qu'elle n'était pas prête à laisser une grossesse imprévue ruiner sa carrière.

Apparemment, la mère de Zoé était aussi immature que son père.

— Et que lui est-il arrivé depuis ?

— Aucune idée. Nous n'avons plus jamais entendu parler d'elle.

— Vous n'avez jamais été tentée de la rechercher ? de voir ce qu'elle était devenue ?

C'était le genre d'histoires pour lesquelles on faisait appel à ses services. Il pouvait l'aider, si elle le souhaitait, mais sa réponse fusa, ne lui laissant aucun doute sur son état d'esprit.

— Non.

Sa vie à lui avait été l'exact opposé de la sienne : il avait eu la meilleure grande sœur du monde et des parents aussi aimants qu'un type pouvait rêver d'avoir.

— Et la famille élargie ? s'enquit-il.

Elle glissa ses doigts dans ses cheveux pour tenter de les discipliner.

— Mon père a deux frères avec des enfants, mais nous ne nous sommes jamais fréquentés. Je crois qu'ils n'avaient pas envie de se sentir responsables de moi. Quand je suis née, ils en avaient déjà marre de réparer ses erreurs !

— Vous ne les connaissez pas ?

Zoé reporta son attention sur la route.

— J'ai dû les rencontrer une fois ou deux, mais ils ont quitté la Californie peu de temps après la mort de ma grand-mère. Il y en a un qui s'est installé dans l'Idaho ; l'autre est dans le Kentucky.

— Votre père est de Los Angeles, alors ?

— De Bakersfield, plus précisément.

— Est-ce que vos oncles et vos cousins connaissent Sam ?

— Non. Je pense qu'ils doivent connaître son existence, mais ils ne la connaissent pas, elle.

— Et qu'est-il arrivé aux parents de votre père ?

Elle plongea la main dans son sac et en sortit ses lunettes de soleil.

Il eut l'impression qu'elle se détendait, comme si elle se sentait protégée du monde, de ses propres angoisses, derrière ses verres fumés.

— Le père d'Ely est mort dans un accident de chasse quand il était petit. Sa mère travaillait dans une bibliothèque, et elle a fait de son mieux pour les élever, ses frères et lui. Elle est morte quand j'avais huit ans : un caillot de sang après une opération de la vésicule biliaire.

— Etiez-vous proche d'elle ?

Elle sentit les muscles autour de sa bouche se relâcher.

— Très. Elle ne pouvait pas nous donner beaucoup financièrement. Mais elle m'aimait et elle me gardait chaque fois que mon père avait des ennuis. Ça lui brisait le cœur de voir ce que son aîné était devenu.

Ils étaient à moins d'un kilomètre du parc de mobile homes. Zoé posa ses mains à plat sur son sac — pour s'empêcher de se ronger les ongles, peut-être.

— Cela n'a pas beaucoup changé, fit-elle, tandis qu'il dépassait le panneau de Mount Vernon, tordu et maladroitement accroché au poteau par des fils de fer.

Jonathan quitta la route nationale et prit un chemin cahoteux.

— Depuis quand ce panneau est comme ça ? demanda-t-il.

— Je l'ai toujours connu comme ça.

Il fit encore quelques mètres et s'arrêta devant une rangée de mobile homes délabrés, aux façades métalliques sales et rouillées. Le spectacle était si désolant qu'il secoua la tête.

— Quoi ? souffla-t-elle.

— Je n'arrive pas à imaginer qu'une enfant puisse grandir ici.

— Je ne suis pas restée une enfant très longtemps, murmura-t-elle.

13

— Il n'est pas venu ici depuis un petit moment.

Debout devant le mobile home en mauvais état où elle avait grandi, Zoé laissa son regard courir sur l'espace laissé à l'abandon qui aurait pu passer pour un jardin aux yeux des gens extérieurs au campement. Elle avait déjà frappé à la porte verrouillée et n'avait pas obtenu de réponse.

Elle lança un regard à Jonathan. Elle n'aurait su dire à quoi il pensait derrière ses lunettes de soleil, mais elle le trouva terriblement séduisant ; avec son visage mince aux traits bien marqués, on l'aurait cru sorti d'une affiche de recrutement pour les marines. Avait-il son âge ? Était-il plus jeune ?

Il était probablement plus jeune, décida-t-elle. Elle se sentait si vieille, tout à coup !

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-il.

— Les mauvaises herbes.

Elle désigna le coin où son père avait l'habitude de garer sa camionnette.

— Si Ely était venu récemment, il n'y en aurait plus aucune, elles auraient été écrasées par les pneus.

— C'est un moyen de désherber.

Jonathan retira ses lunettes et jeta un coup d'œil par la vitre, une main en visière pour faire écran à la forte luminosité.

— Dans le coin, je n'en connais pas d'autres.

— Je devrais peut-être faire ça pour mon jardin.

Zoé souleva le paillason, dans l'espoir que son père y ait laissé sa clé, comme il le faisait quand elle était jeune, mais elle ne trouva rien.

— Il ne nous reste plus qu'à forcer la porte, annonça-t-elle sans se démonter.

Il baissa la voix.

— Plutôt expéditif comme solution...

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien.

Il laissa échapper un sourire.

— J'aime votre façon de voir les choses. Donnez-moi une seconde.

Il contourna le mobile home. Après quelques minutes de silence, elle entendit un craquement, suivi d'un bruit de pas provenant de l'intérieur — et la porte s'ouvrit en grand sur Jonathan, qui lui fit signe d'entrer.

— Il n'y a qu'à demander...

— Vous avez fait vite ! murmura-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne les regardait.

— La porte des toilettes n'était pas très solide.

Elle promena un long regard autour d'elle, s'attardant sur les meubles hétéroclites que son père avait récupérés au fil des années et sur le tapis usé jusqu'à la corde dont elle ne se souvenait que trop bien. Il régnait dans le salon une impression d'ordre et de rangement. Et, surtout, c'était *plus propre*. Bien plus propre que lors de leur dernier séjour avec Sam, quand ils étaient allés à Disneyland. Autrefois, c'était Zoé qui faisait la cuisine, la lessive et le ménage.

— Tu n'aurais pas pu te prendre en charge *plus tôt* ? marmonna-t-elle.

Jonathan surgit derrière elle.

— Que dites-vous ?

— Rien.

Rien d'important, en tout cas. Le sarcasme était sa seule défense face à la vague de nostalgie qu'elle sentait monter en elle. Une nostalgie qui menaçait de la submerger, de l'emporter comme un vulgaire fétu de paille. Ce retour sur les lieux de son passé l'obligeait à affronter une crainte nouvelle, dont elle se serait bien passée dans ces circonstances et qu'elle avait refoulée jusqu'à présent : et si son père n'était plus en vie ? Si cet homme qu'elle prétendait détester gisait quelque part, victime d'une overdose ? S'il avait dérapé avec sa camionnette au bas d'une falaise ?

Les reproches terribles qu'elle lui avait lancés au téléphone lui revinrent à la mémoire. Pourvu que cette conversation n'ait pas été la dernière...

Elle aurait dû le rappeler pour essayer d'arranger les choses. Mais elle désirait tant se fondre dans l'univers d'Anton, à l'époque ! Elle aspirait à la normalité, à la réussite, à une vie de mère de famille dans une banlieue normale. Or elle ne pouvait y parvenir qu'en posant le même regard critique et méprisant qu'Anton sur les faiblesses de son père.

Avait-elle bien agi ? Elle n'était même pas certaine de se reconnaître dans la personne qu'elle était devenue... Voulait-elle vraiment devenir un copié-collé d'Anton, de sa famille ou de ses amis ? Ressembler à ceux qui n'avaient aucune idée du combat quotidien que devaient livrer les gens qui vivaient dans ces mobile homes ? Comment oublier qu'elle venait de ce milieu ?

— Zoé ? l'interpella Jonathan.

Elle cligna des yeux pour se ressaisir et reporta son attention sur Jonathan.

— Hmm ?

— Si votre père était blessé — ou pire —, vous auriez été avertie.

Sa perspicacité lui arracha un sourire. Il était si attentif, si prévenant ! Elle appréciait aussi le fait qu'il ne semblait porter aucun jugement... En fait, il était différent d'Anton à tout point de vue. Il n'avait pas besoin, lui, d'avoir recours à des vérités absolues et d'arborer un air sentencieux pour...

Ça suffit ! Arrête ! Pourquoi s'en prenait-elle systématiquement à Anton, ces jours-ci ? Elle ne pouvait quand même pas lui faire endosser la responsabilité de la disparition de Sam ?

Non, bien sûr. Ce serait terriblement injuste.

Elle avait appris à ne compter que sur elle-même pour régler les problèmes. Mais, cette fois, c'était trop dur. Elle n'y arriverait pas tout seule...

Elle fronça les sourcils, brusquement frappée par une évidence. Le mobile home appartenait à Ely depuis longtemps, mais il ne possédait pas le terrain où il était posé. Il devait s'acquitter d'un loyer mensuel, comme tous les habitants du parc.

— Si mon père avait cessé de payer son loyer, il y aurait des avis d'expulsion sur la porte, s'exclama-t-elle.

Jonathan appuya sur l'interrupteur. La lumière inonda la pièce.

— L'électricité n'a pas été coupée non plus. Où arrive le courrier ? Si nous pouvons déterminer la dernière fois qu'il l'a pris, cela nous donnerait des réponses.

— Il y avait une fente prévue pour ça, à côté de la porte de devant. Mais, il y a deux ans, le bureau de poste a installé des boîtes aux lettres au bord de la route. Je les ai découvertes lors de ma dernière visite.

Quand elle était venue avec Sam, ils avaient passé un si bon moment à Disneyland, tous ensemble — jusqu'à ce fameux soir où Ely était rentré salement alcoolisé, braillant à tue-tête qu'il ne voulait plus les voir. Elle avait tiré Sam du lit et elles étaient parties avant l'aube.

— Il a peut-être chargé un de ses voisins de relever son courrier ?

Elle acquiesça, puis fit quelques pas dans le mobile home. Pourquoi se laisser envahir par la peur ? Après tout, rien ne prouvait qu'il soit arrivé malheur à son père. Hormis le sérieux coup de propre, elle ne nota aucun changement depuis sa dernière visite. Ely n'avait pas touché à sa chambre d'enfant : la pièce demeurait telle que Zoé l'avait laissée quand elle était partie, à dix-sept ans, avec son bébé ; elle observa sa coiffeuse blanche aux tiroirs dépourvus de poignées, ses vieux bijoux encore accrochés au cadre du miroir et le poster de

David Hasselhoff toujours punaisé au-dessus de son lit. Seuls les autocollants qui ornaient la porte des toilettes avaient été enlevés.

Son regard s'attarda sur la parure de lit rose aux motifs de princesse. Dire qu'elle était tombée enceinte deux ans à peine après que son père la lui eut offerte... Guère plus âgée que Sam aujourd'hui. Ça lui paraissait à peine concevable aujourd'hui.

— Votre chambre est joliment décorée, commenta Jonathan en glissant ses lunettes de soleil dans sa poche.

Zoé esquissa un pâle sourire.

— Merci.

Il lui effleura le coude.

— Vous tenez le coup ?

— Oui, assura-t-elle d'une voix blanche.

Il ne parut pas convaincu.

— A quoi pensez-vous ?

Elle se souvenait du jour où son père lui avait acheté ce dessus-de-lit. Elle en avait tellement envie ! Il s'était plié à ses désirs — mais ils avaient mangé des pâtes et du pain sec la semaine suivante.

Peut-être s'était-elle montrée trop intransigente envers lui...

— Rien qui changera la face du monde, répondit-elle d'un ton désabusé.

— Personne n'est tout blanc ni tout noir, Zoé.

— Je le regrette presque...

Elle prit une inspiration.

— La vie serait beaucoup plus simple si nous pouvions classer une bonne fois pour toutes les gens dans des catégories nettes et définitives.

— Cela faciliterait surtout le travail de la police.

Il longea le petit couloir pour jeter un coup d'œil à la chambre de son père. Elle lui emboîta le pas.

— Est-ce que quelque chose d'étrange vous saute aux yeux ? l'interrogea-t-il.

— Les lits sont faits, constata-t-elle.

— C'est tout ?

— Cela ne sent pas l'herbe.

— Votre père en prend ?

— C'est moins cher que le reste, donc... Il en fume par nécessité, je suppose.

Il contourna le lit et s'arrêta pour prendre la photo qui était plaquée contre le miroir.

— C'est vous ?

C'était sa photo de classe de CE1, celle où il lui manquait ses deux dents de devant. Les bords en étaient cornés et déchirés — à l'image de tout ce qui se trouvait dans le mobile home.

— Oui.

— Votre père a peut-être fait du nettoyage dans sa vie.

C'était ce qu'Ely lui affirmait régulièrement, en tout cas. Quand ils s'étaient disputés au sujet de la venue de Sam chez lui, il avait assuré à Zoé qu'il était clean depuis des mois et qu'il avait l'intention de le rester : « Allez, Zoé. Fais-moi confiance, cette fois ! Ton ancienne chambre est prête. J'ai acheté les biscuits préférés de Sammie. J'ai de l'argent et je travaille, figure-toi ! »

Elle avait secoué la tête. Ne savait-elle pas mieux que quiconque que son père n'avait jamais été capable de garder un emploi plus de trois mois d'affilée ?

Jonathan quitta la pièce et Zoé le laissa retourner seul dans le salon. Elle ressentit un pincement au cœur en entendant sa propre voix résonner entre les cloisons : il venait d'appuyer sur le bouton du répondeur.

« *Papa ? Papa, où es-tu ? J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, rappelle-moi.* » Bip. « *Quelque chose est arrivé, papa. A Sam. Ne sois plus en colère. Décroche.* » Bip. « *Bon sang, si tu veux un jour me revoir, décroche ce foutu téléphone !* » Dans les messages suivants, la colère avait disparu, remplacée par les larmes. « *Papa ? S'il te plaît. J'ai besoin de toi.* »

Elle se frotta les tempes pour soulager son mal de tête. Elle aurait bien pleuré pour se décharger de cette tension, mais les larmes qu'elle avait mis toute son énergie à refouler, au cours de ces derniers jours, ne venaient pas. Quelle ironie !

— Où es-tu ? marmonna-t-elle dans le vide, s'adressant à son père. Pourquoi n'es-tu jamais là quand j'ai besoin de toi ?

Elle se figea soudain, retenant son souffle. Quelqu'un venait de frapper à la porte. Elle fit volte-face et se précipita vers le salon. Qui était-ce ?

Jonathan tendit une main pour la retenir à l'instant où elle émergeait du couloir. Il se dirigea vers la porte.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix féminine. C'est vous qui avez appelé de bonne heure ce matin ?

Zoé s'avança pour se montrer à son tour.

— *Sharon ?* s'exclama-t-elle sans y croire.

Elle écarquilla les yeux devant la femme d'une cinquantaine d'années qui se tenait sur le seuil, vêtue d'un peignoir usé.

— Zoé ! Tu es plus jolie que jamais, jeune demoiselle. Pas étonnant que ton père soit sacrément fier de toi. Mais... que fais-tu ici ?

— Je pourrais te poser la même question. Aux dernières nouvelles, tu t'étais installée dans le Mississippi pour vivre avec ton fils aîné.

Zoé la dévisagea, notant que la chevelure de Sharon Thornton, qu'elle teignait autrefois en noir corbeau, avait pris une teinte gris argenté. Ses rides s'étaient marquées, mais une gaieté sincère

illuminait ses traits.

— J'y suis restée huit longues années. Mais le climat est pourri — Dieu ! que c'est humide là-bas ! Et il y avait bien trop de monde dans cette maison, si tu veux mon avis. La femme que Danny a épousée, poursuivit-elle en secouant la tête, m'a remise sur le droit chemin, mais je te le dis, quelle peau de vache !

Amusée par l'étrange relation qui semblait unir les deux femmes, Zoé ne put s'empêcher intérieurement de nuancer l'affirmation de Sharon selon laquelle sa belle-fille l'avait « remise sur le droit chemin » par un « pour le moment » dubitatif.

— Alors tu es revenue habiter ici ?

— La porte d'à côté.

Elle désigna le mobile home dégingué, peint rouge et blanc, qui se trouvait à quelques pas de là.

— Sharon habitait au numéro 10 quand j'étais petite, expliqua Zoé à Jonathan. Elle me gardait de temps en temps.

— Quand j'étais moins stone que ton papa, ajouta cette dernière d'un air navré. Pauvre petite ! C'est un miracle que tu aies survécu au milieu de nous deux.

Sharon n'était pas la femme qui avait entraîné son père dans les paradis artificiels — elle se contentait de se shooter avec lui. Et Zoé l'aimait bien, malgré tout.

— Qu'est-ce qui t'a fait revenir ? demanda-t-elle.

Elle resserra son peignoir autour d'elle.

— Ton père ne te l'a pas dit ?

— Dit quoi ?

— C'est lui qui m'a demandé de revenir.

— Parce que vous vous... *fréquentez* tous les deux ?

Le visage de Sharon s'empourpra.

— Oui..., avoua-t-elle. Mais je ne l'épouserai pas avant qu'il ait remis sa vie sur les rails. C'est fini pour moi toutes ces bêtises, et je ne laisserai ni lui ni personne m'entraîner de nouveau vers le fond.

— Tu aurais mieux fait de ne pas revenir, dans ce cas ! ne put s'empêcher de répliquer Zoé.

— Je n'ai pas réellement eu le choix. Il a bousillé sa camionnette, il y a quelques mois, et il ne pouvait plus aller bosser. Il avait le moral à zéro quand il a appelé et je n'ai pas eu le cœur de lui refuser mon aide. A nos âges, c'est maintenant ou jamais, hein ? Et moi, où serais-je si la femme de mon fils, cette peau de vache, ne m'avait pas remis les idées en place ?

Zoé n'avait jamais entendu les mots *peau de vache* prononcés avec autant de respect.

— Depuis quand as-tu décroché ?

— Un an et trois mois.

Au moins, elle tenait ses comptes !

— C'est merveilleux, Sharon.

Celle-ci, les yeux brillants, pencha la tête vers Jonathan.

— Est-ce que c'est Anton ? Ton père m'a dit que tu avais un homme dans ta vie. Quelqu'un qui a sa propre affaire. Eh bien dis donc ! Quelqu'un de *respectable*.

— Non, ce n'est pas Anton.

Son sourire s'élargit.

— Tu en as changé ?

— Ce n'est pas mon petit ami, assura Zoé en sentant le rouge lui monter aux joues.

— Mais j'ai ma propre affaire, si ça peut vous rassurer ! intervint Jonathan, visiblement amusé.

Sharon l'évalua d'un coup d'œil.

— Pas autant que ce qui doit se trouver sous vos vêtements.

— Seigneur, ne la provoquez pas, prévint Zoé à l'intention de Jonathan.

— Que veux-tu dire ? répliqua Sharon. Je ne fais qu'énoncer l'évidence. Quelle fille normale refuserait un homme comme ça dans son lit ?

— Il est détective privé, précisa Zoé en sentant une nouvelle fois la chaleur envahir son visage.

Le sourire équivoque de Sharon s'effaça.

— C'est donc vous qui m'avez appelée.

— Oui.

— Qu'est-ce que tu fais avec un privé ? demanda-t-elle, redevenant méfiante.

— Il faut que nous parlions à papa. C'est urgent. Peux-tu nous dire où il se trouve ?

Sharon ne répondit pas.

— Ça n'a rien à voir avec lui. C'est de Sam qu'il s'agit ; elle a disparu. C'est pour ça que je suis ici.

Le sang quitta le visage couperosé de la femme.

— Disparue ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle était un peu malade et le médecin préférait qu'elle n'aille pas en classe. Elle se reposait sur une chaise longue dans le jardin et on ne... l'a pas retrouvée quand on est rentrés du travail, Anton et moi.

Sharon posa une main sur son cœur.

— C'était quand ?

— Lundi.

Zoé sentit brusquement la tête lui tourner. Depuis quand n'avait-elle rien avalé ? Son corps se rebellait, lui faisant payer le traitement qu'elle lui faisait subir.

— Tu ne crois pas..., reprit-elle. Tu ne crois pas qu'Ely aurait pu...

— Non ! s'exclama Sharon. Il n'aurait jamais pris ta fille sans ta permission.

— A ton avis, est-ce qu'ils se sont parlé récemment ?

— Non.

— Aucun appel ? Aucune lettre ?

— Non. Il est en cure de désintoxication.

Zoé se figea.

— Depuis quand ?

— Presque un mois.

— Alors qui paie ses factures ?

L'absence de réponse de Sharon la conforta dans ce qu'elle avait pensé.

— C'est toi, n'est-ce pas ?

— Pour l'instant...

Zoé secoua la tête, navrée.

— Oh ! Sharon.

— Je le fais pour lui ! Il ne m'a rien demandé.

— Ce n'est pas sa première cure. Qu'est-ce qui te fait croire que ce sera différent, cette fois ?

— Parce que ça l'est. Il a passé des moments difficiles — je ne vais pas te mentir. Même après mon retour, il a fait rechute sur rechute. Du coup, je l'ai menacé de t'appeler pour te dire qu'il avait replongé. Il s'est inscrit à la clinique le lendemain.

— Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? demanda-t-elle en prenant appui contre le mur pour ne pas chanceler.

Elle sentit le regard inquiet de Jonathan posé sur elle. Son étourdissement ne lui avait sans doute pas échappé, mais elle prit sur elle, se concentrant sur la réponse de Sharon.

— Il avait peur que tu ne le croies pas. Il voulait te prouver qu'il était capable de décrocher pour de bon. Il disait qu'il te devait au moins ça.

Un espoir diffus s'insinua en elle.

— Il espérait que tu te laisserais fléchir à l'approche de l'été et que tu accepterais que Sam vienne passer quelques jours avec lui. Il parle tout le temps de vous deux, poursuivit Sharon.

Elle fit un mouvement de la main vers la cuisine.

— Il a même mis de l'argent de côté pour ça. Et je sais qu'il n'y touchera pas. Pour rien au monde. Il n'arrête pas de répéter que c'est « pour le voyage de Sam à Disneyland ».

Zoé sentit sa gorge se nouer. Elle ne pouvait en entendre davantage. C'était au-dessus de ses forces. Combien de fois avait-elle vécu cette scène, alternant espoir et déception ?

— Comment es-tu sûre qu'il est toujours là-bas ?

— Je prends de ses nouvelles presque tous les jours. Et nous nous écrivons. Il n'a pas rompu *une seule* règle. Pas une seule.

Elle afficha un sourire plein de fierté.

— Et surtout il est motivé. Je le sais parce qu'ils ont le droit de recevoir des visites le mardi. Et je suis justement allée le voir hier.

— Il faut qu'on appelle — juste pour être sûrs qu'il est toujours là-bas, la coupa Zoé.

— Ils ne vous donneront aucune information s'ils ne vous connaissent pas. Laissez-moi faire, proposa Sharon à l'adresse de Jonathan quand elle le vit sortir son Smartphone de sa poche.

Elle pianota sur les touches — et ils attendirent, retenant leur souffle.

— Ça va le tuer quand il saura pour Sam, marmonna-t-elle.

Zoé fit claquer ses doigts pour attirer son attention.

— Si tu l'as au bout du fil, ne lui dis rien pour Sam.

Les yeux de la femme se rivèrent aux siens.

— Comment lui cacher que son unique petite-fille a disparu ?

— Comme tu l'as dit, à son âge, c'est maintenant ou jamais. Il est là où il doit être.

Son vertige s'intensifia alors qu'elle tentait de résister aux émotions contradictoires qu'elle éprouvait à l'égard de son père — gratitude pour l'avoir gardée quand sa mère l'avait abandonnée, déception face à ses mauvaises décisions, inquiétude, dégoût, amour. C'était si compliqué !

— Si nous lui disions pour Sam, il...

Zoé n'eut pas le temps de finir sa phrase : quelqu'un venait de décrocher à l'autre bout de la ligne, et Sharon lui adressa un hochement de tête pour lui faire savoir qu'elle avait compris.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

Il y eut un silence.

— Salut, Doug. C'est Sharon Thornton... Bien et vous ?... Comment va Ely aujourd'hui ?... Merveilleux.

Elle baissa les yeux vers ses chaussons, avant de poursuivre :

— Je suis contente de vous l'entendre dire... Non, ne lui dites pas que j'ai appelé — il serait déçu de m'avoir manquée. Je lui écrirai... Merci, nous faisons tout ce que nous pouvons... Vous avez deviné... Je sais, plus très longtemps.

Après quelques échanges du même acabit, Sharon finit par prendre congé, et raccrocha.

— Alors ? demanda Zoé.

Sharon tendit le téléphone à Jonathan.

— Il est bien là-bas. C'est l'heure des consultations médicales — c'est pour ça que le type de la réception ne pouvait pas me le passer. Et il ne sait rien pour Sam, sinon il aurait piqué une crise.

Zoé s'accrocha au bras de Jonathan, mais, au contact de ses muscles fermes, de sa peau chaude, elle laissa retomber sa main comme si elle s'était brûlée.

— Vous entendez ? murmura-t-elle. Sam n'est pas avec lui. Rentrons à Sacramento.

Jonathan ne parut pas aussi décidé qu'elle.

— Nous partirons demain matin.

— Pourquoi demain ? Si nous retournons directement à l'aéroport, nous pourrons attraper un des derniers vols de la journée.

— Nous devons passer par le magasin de bricolage... Il faut que je répare la serrure.

— Un de mes amis s'en occupera, intervint Sharon en les guidant vers la sortie. C'est un menuisier à la retraite... Alors pour lui, une porte cassée, ce n'est rien. Ne perdez pas de temps : allez chercher la petite.

Zoé la serra dans ses bras.

— Merci, Sharon.

— Je garde un œil sur ton père, et je te tiens au courant. J'espère... j'espère de tout cœur que tu vas retrouver ta fille.

— Merci encore pour tout.

Elle suivit Jonathan et lui attrapa de nouveau le bras en arrivant près de la voiture.

— Alors, nous rentrons ?

— Vous rentrez. Je vous ramène à l'aéroport.

— Vous ne venez pas avec moi ?

— Il faut que j'aile encore quelque part.

Que pouvait-il faire de plus ici ? Aller au centre de désintoxication ? Quel intérêt ?

— Où ça ?

— A San Diego, répondit-il lentement en évitant son regard.

Un long frisson la parcourut. L'homme qui l'avait violée était originaire de San Diego.

— Pourquoi voulez-vous aller là-bas ? reprit-elle, tendue.

Jonathan ne répondit pas.

— Pour Franky Bates ? interrogea-t-elle, l'estomac noué.

— Oui, concéda-t-il. Maintenant que nous avons écarté la piste d'Ely, j'aimerais m'assurer que Bates n'a rien à voir avec la disparition de Sam.

C'était parfaitement logique. Mais, à la simple idée que Bates refasse irruption dans sa vie, Zoé sentit ses jambes se dérober. Le sol se mit à tourner autour d'elle et elle perdit connaissance.

* * *

Samantha s'était forcée à avaler quelques croquettes pour chien et Tiffany avait tenu sa promesse : elle lui avait apporté un sandwich au

beurre de cacahuète et à la confiture. Mais cela n'avait pas suffi : elle avait toujours affreusement faim et souffrait de crampes d'estomac de plus en plus fortes et douloureuses.

Où était Tiffany ? Et Colin ? Partis travailler, sans doute. Elle détestait être à moitié nue, mais ce qui était le plus dur, c'était de ne pas voir sa mère. Elle lui manquait tant !

Samantha jeta un coup d'œil au bol de croquettes posé sur le sol. Si elle voulait quitter cet endroit, il fallait qu'elle mange pour reprendre des forces. Prier et résister ne suffirait pas — et personne n'était encore venu la délivrer de cet enfer.

— Je suis vraiment toute seule, murmura-t-elle.

Lâchant la couverture élimée, elle rampa vers la gamelle. Pouvait-elle encore en manger ? N'allait-elle pas tomber malade ?

En même temps, elle ne voyait pas comment les croquettes pouvaient la rendre plus malade qu'elle ne l'était déjà. Mais avoir à lécher son propre vomi si son estomac se révoltait lui ôta toute envie d'essayer. Colin l'avait avertie, et elle ne doutait pas qu'il serait ravi de mettre ses menaces à exécution.

Pressant son oreille contre la porte, elle tenta de percevoir ce qui se passait au rez-de-chaussée. Tiffany et Colin étaient-ils à la maison ? Apparemment non, mais elle ne l'aurait pas juré. Elle ignorait pourquoi, mais aucun son ne franchissait les murs de cette pièce. Les Bell étaient peut-être en train de dîner et, si elle faisait du bruit, Colin monterait pour la punir.

Il te tuera. Crois-moi, il était sérieux quand il te l'a dit... Les paroles de Tiffany résonnaient lugubrement à ses oreilles.

Un flot de larmes roula sur ses joues. Elle se sentait si faible ! C'est à peine si elle parvenait à relever la tête... Elle finit par fermer les yeux, puis elle attrapa les croquettes à pleines mains et les fourra dans sa bouche.

Après avoir mastiqué aussi vite que possible, elle avala cette bouillie compacte avec l'eau de la seconde gamelle. De l'eau qui venait peut-être des toilettes, qui sait ? En tout cas, ça ne la surprendrait pas de la part de son « maître » : il était assez tordu pour faire ça. Mais qu'importe ! Elle devait reprendre des forces, coûte que coûte, si elle voulait tenter de s'échapper...

En rouvrant les yeux, elle aperçut une série de petites marques le long de la plinthe. Elles avaient dû être gravées avec un objet pointu, ou peut-être juste du bout des ongles. Elles n'étaient pas tracées au hasard, mais groupées par petits paquets de cinq. Quatre bâtonnets barrés en travers par un cinquième ; c'était de cette façon que sa mère tenait le compte des affichettes qu'elle emballait pour les agents de son agence immobilière. « L'animal de compagnie » qui avait été enfermé dans cette pièce avant elle, celui qui avait probablement

laissé cette tache sur le matelas, avait voulu compter quelque chose. Et elle était presque sûre de savoir ce dont il s'agissait.

Ces barres représentaient des jours. Les jours passés ici, enfermé et traité de la même manière qu'elle l'était — comme un chien.

Allongée sur le ventre, elle laissa son regard courir de groupe en groupe, les comptant et les recomptant — puis fixant la dernière barre, isolée au bout de la ligne.

Trente-six bâtonnets au total. Sept groupes de cinq et un tout seul.

Que s'était-il passé le trente-sixième jour ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Tiffany.

Colin s'était rendu directement chez Zoé en sortant du travail, impatient de lui faire savoir qu'il avait organisé une battue samedi matin avec des employés du cabinet. Mais Anton Lucassi lui avait répondu qu'elle « n'était pas en ville », sans lui fournir plus de précisions.

— Elle n'est pas en ville, répéta-t-il en arpentant le salon comme un fauve en cage. Elle n'est pas en ville.

C'était absurde. Où pouvait-elle être allée ?

Tiffany finit par murmurer une phrase qu'il entendit à peine.

— *Quoi ?* rugit-il en l'entendant marmonner.

Il l'agrippa par son chemisier et la souleva jusqu'à ce que leurs nez se touchent.

— Si tu as quelque chose à dire, dis-le à voix haute.

— Je disais que... tu semblais plus te soucier de Zoé que de Sam.

Il la lâcha.

— La gamine est malade. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, tant qu'elle est contagieuse ? Tu crois que j'ai envie de choper une mononucléose ?

— Non, bien sûr.

— Alors, ferme-la !

— Mais tu pourrais la dresser. Tu passais des heures à le faire avec Rover, et tu aimais ça.

— Ouais, mais elle est plus maligne que Rover. Ce ne sera pas aussi marrant.

Qui plus est, l'agitation causée par la disparition de Sam finirait par retomber — même chez les voisins. Il voulait profiter de ce moment de tension et d'émotions pour se rapprocher de Zoé.

Il la revit accepter sa cigarette, la porter à ses lèvres...

— Je parie qu'il ment, fit-il en tirant sur son pantalon, devenu soudain trop étroit.

Tiffany cligna des yeux, déstabilisée par l'intérêt manifeste de son mari pour Zoé.

— Qui ?

— Anton. Qui d'autre ?

— Je ne comprends pas... Il n'a aucune raison de mentir au sujet de Zoé.

— Bien sûr que si ! Il veut se débarrasser de moi. Je représente une menace pour lui.

— Pourquoi te verrait-il comme une menace ?

— D'après toi ? Parce que je suis bien plus jeune que lui, tiens, voilà pourquoi ! Je peux satisfaire Zoé, moi, tandis que lui... Je parie qu'il n'arrive à bander qu'un jour sur deux !

Une vive angoisse altéra les traits de Tiffany.

— Pourquoi tu parles comme ça, Colin ? Tu te moques encore de moi ?

Il n'avait jamais été aussi sérieux, au contraire. Mais il n'avait rien à gagner à laisser Tiffany savoir combien Zoé lui plaisait. Il l'avait d'abord jugée prétentieuse et n'avait été tenté que par le défi qu'elle représentait, mais, après avoir passé du temps avec elle, il réalisait que ce qu'il avait pris pour de l'arrogance n'était en fait que de la... prudence.

Qu'est-ce qui l'avait rendue comme ça ? songea-t-il, gagné par la curiosité.

— Colin ? insista Tiffany.

— Bien sûr que je plaisante, aboya-t-il. Qu'est-ce que tu crois ? Tu es d'une telle crédulité.

Elle releva le menton.

— Alors pourquoi es-tu en colère contre Anton ?

— Parce que j'essaie de l'aider et qu'il me rembarre.

— Tu essaies de l'aider ? répéta-t-elle, en écho. Tu es la raison pour laquelle il nage en plein cauchemar !

— Non, c'est toi la responsable, rectifia-t-il avec un sourire narquois. Et il n'en sait strictement rien, de toute façon.

— Il ne fait pas exprès de te tenir à l'écart. Il souffre de la disparition de sa belle-fille et...

— Ce n'est *pas* sa belle-fille !

— Elle le deviendra quand il sera marié avec Zoé.

Colin secoua la tête.

— Eh bien, ça n'est pas encore fait ! Elle n'est pas stupide — elle ne l'a pas encore épousé. Il ne lui arrive pas à la cheville.

Il vit apparaître une lueur familière dans les yeux de Tiffany — celle qu'il avait déjà vue dans les yeux de son frère, qui attendait son exécution depuis plusieurs années. L'angoisse du condamné.

— Pourquoi t'intéresses-tu tant à la voisine ? demanda-t-elle avec une audace qu'il ne lui connaissait pas. Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ? Je vais finir par regretter d'avoir enlevé Sam.

Cet acte de défi provoqua en lui une flambée de colère. Il serra les poings, prêt à laisser libre cours à cet accès de tension. Les doigts enfoncés dans ses paumes, il sentit la chaleur familière du plaisir l'envahir, tandis qu'il anticipait le moment où sa main s'abattrait sur le visage de sa femme — quand un petit visage familial apparut à la télévision, derrière elle.

— Monte le son ! cria-t-il en se figeant.

Tiffany s'empressa d'obéir, puis elle fit un pas de côté pour lui permettre de voir l'écran.

— « ... le calvaire effroyable d'un jeune garçon d'Antelope, retrouvé nu et violemment battu. Son histoire ? Il dit avoir été enlevé par un homme qui l'a torturé pendant des semaines. Nous reviendrons sur cette terrible affaire dans notre journal de 23 heures », annonça le présentateur avec un sourire crispé.

* * *

Zoé se tenait près de Jonathan, devant l'accueil d'un hôtel deux étoiles situées dans le centre de San Diego. Après son évanouissement, il n'avait pas voulu la laisser reprendre l'avion toute seule. L'idée de passer la nuit à l'hôtel ne la réjouissait pas, mais ils avaient perdu beaucoup de temps dans les embouteillages, et il était trop tard pour aller voir la mère de Bates. De toute façon, l'inspecteur Thomas, qui l'avait appelée pour la tenir au courant des avancées de l'enquête, ne lui avait pas donné d'informations nouvelles et lui avait assuré que lui et quelques autres policiers continuaient les recherches. Rien ne l'obligeait donc à rentrer ce soir — hormis le désir d'être près de sa fille. Si Sam était encore à Rocklin, bien sûr.

— Voulez-vous des chambres doubles ou simples ? demanda le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan se tourna vers Zoé.

— Nous prenons deux chambres ? s'étonna-t-elle.

Il parut surpris.

— Ce n'est pas ce que vous voulez ?

Absolument pas. Rester seule lui semblait au-dessus de ses forces. L'angoisse et la peur qu'elle avait réussi à tenir à distance dans l'après-midi menaçaient à présent de la consumer entièrement.

— Non.

Elle n'aurait été qu'à moitié surprise qu'il énonce à voix haute la question qu'ils avaient tous deux en tête — que penserait Anton s'il l'apprenait ? —, mais il n'y avait aucune arrière-pensée dans sa démarche, et aucune intention de franchir la ligne blanche. Elle se disait juste qu'il lui serait plus facile d'affronter les longues heures à venir si elle était avec Jonathan.

Il ne chercha pas à la faire changer d'avis et ne fit aucun commentaire. Se tournant vers le réceptionniste, il se chargea de la

réserve comme s'il n'y avait rien d'anormal à partager une chambre. Elle lui en sut gré, convaincue qu'il ne s'était pas mépris sur ses motivations.

L'homme consulta son écran d'ordinateur, les sourcils froncés.

— Nous sommes en pleine saison touristique. Je doute qu'il nous reste une chambre à deux lits, fit-il en faisant défiler un tableau à l'écran.

Son sourire revint quelques secondes plus tard.

— Ah ! Vous avez de la chance. Un client vient d'annuler par internet.

Zoé posa spontanément sa carte de crédit sur le comptoir. Elle avait conscience qu'elle n'était pas la seule à qui l'association venait en aide, et elle ne voulait surtout pas exagérer pour les frais. Elle était déjà si reconnaissante à Skye de lui avoir envoyé Jonathan !

— C'est pour moi, intervint-il en écartant sa carte de crédit pour tendre la sienne au réceptionniste.

— Je ne peux pas continuer...

Il haussa les sourcils.

— Continuer à quoi ?

— A vous laisser payer.

— Et pourquoi pas ?

— Je me sens tellement coupable— au-dessous de tout...

— Je m'apprêtais à dormir ici, de toute façon, l'interrompit-il. Et si, pour changer, vous cessiez de vous mettre la pression ?

Il la gratifia d'un sourire qu'elle lui rendit — son premier vrai sourire depuis que Samantha avait disparu.

— Vous êtes si...

Elle s'interrompit juste avant de dire « charmant ». L'adjectif avait failli lui échapper, sans doute parce qu'elle le pensait. Il lui avait souvent traversé l'esprit au cours de la journée. Mais que lui arrivait-il ? N'avait-elle pas mieux à faire ? Surtout dans cette situation ! C'était l'épuisement qui la faisait déraisonner.

Il chercha son regard.

— Je suis si quoi ?

Zoé se sentit rougir.

— Gentil.

Elle détourna les yeux, embarrassée. Par chance, il ne fit aucun commentaire. Il signa le feuillet que lui tendait le réceptionniste et prit un plan de l'hôtel.

— Restez ici. Je vais chercher les bagages, annonça-t-il en s'éloignant.

Quand il revint avec leurs sacs, la gêne de Zoé s'accrut. L'étrange attirance qu'elle éprouvait pour lui devait se voir comme le nez au milieu de la figure. Où avait-elle la tête, bon sang ?

— Alors, comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda Skye.

— Bien.

En entendant l'eau couler dans la cabine de douche, Jonathan s'efforça de ne pas imaginer Zoé, nue sous le jet. Que lui arrivait-il ? Il se trouvait minable de se laisser aller ainsi à fantasmer sur une cliente — et une cliente qui vivait un drame atroce, qui plus est — mais rien n'y faisait. Il était incapable de chasser les images érotiques qui lui passaient par la tête.

L'instant où elle s'était interrompue au beau milieu d'une phrase avait mis en évidence la forte attirance, impossible à nier, qui les poussait l'un vers l'autre. Ils en avaient été conscients dès le premier regard, mais ils avaient réussi à la laisser en arrière-plan... jusqu'à leur arrivée à l'hôtel.

— Bien ? répéta Skye, manifestement surprise de ne pas l'entendre se lancer dans un compte rendu détaillé des événements de la journée. Est-ce que tu soupçonnes toujours Ely Duncan d'avoir enlevé la petite ?

— Non, Ely est à cent lieues de se douter de ce qui est arrivé. Il est en cure de désintoxication depuis un mois.

— Ah bon ? Te voilà revenu à la case départ, alors ?

— Oui. Je m'étais vraiment imaginé qu'il avait enlevé Sam. Les autres pistes ne me semblaient pas aussi convaincantes...

— Il n'a rien pu vous dire ? Il n'a pas eu de ses nouvelles ?

— D'après la femme qui lui prend son courrier, il n'a pas reçu de lettres de sa petite-fille depuis des semaines.

— Donc, tu ne l'as pas rencontré ?

Il s'empara du radio-réveil, qui avançait de plus de quatre heures, et se mit en devoir de le régler correctement.

— Non. Zoé craignait qu'il abrège sa cure et qu'il replonge dans la dope en apprenant la disparition de sa petite-fille.

— Elle avait sans doute raison... Elle le connaît mieux que personne !

— Je pense que sa décision a plus à voir avec ce qu'elle ressent qu'avec ce qu'il est réellement. Elle n'est pas en état de gérer sa relation avec son père en plus de la disparition de sa fille.

— Tu devrais commencer à enquêter sur le père biologique, Jon.

— Je sais, acquiesça-t-il en reposant le radio-réveil. J'y travaille.

— Tu l'as trouvé ?

Il posa ses coudes sur ses genoux, le regard fixé sur le tapis coloré.

— Pas encore, mais, d'après mes renseignements, je crois savoir qu'il vit à San Diego.

L'eau s'arrêta de couler dans la salle de bains et il se représenta Zoé en train de se sécher. Il leva les yeux au ciel en prenant

conscience de sa réaction. Qu'est-ce qui se passait ? N'était-il pas amoureux de Sheridan depuis des années ?

Pour tout dire, la beauté, la vulnérabilité de Zoé l'attiraient comme un aimant. Et il en avait marre de poursuivre une chimère.

Il se pinça l'arête du nez, cherchant à refouler cette attirance grandissante.

— Dès que nous serons réveillés, je...

— Qui ça, *nous* ? le coupa-t-elle.

— Zoé est ici avec moi.

Il se garda bien de préciser qu'ils dormaient dans la même chambre. Inutile d'éveiller l'attention de Skye sur ce point, jugea-t-il avec embarras.

La voix de la jeune femme grimpa dans les aigus.

— Ne me dis pas que tu l'emmènes voir Franky Bates !

— Bien sûr que non !

— Je préfère ça.

Il y eut un court silence.

— Alors, comment vas-tu t'y prendre ?

D'abord essayer de voir Zoé comme une simple cliente et nier mon attirance pour elle. Puis essayer de me rappeler qu'elle veut seulement partager ma chambre d'hôtel parce qu'elle se sent en sécurité avec moi. Enfin essayer de ne pas interpréter son « vous êtes si... gentil » comme une invitation...

Parce que, même si c'était une invitation, Zoé était bien trop fragile pour se lancer dans une aventure sentimentale. Et il n'était pas du genre à profiter lâchement de la situation.

— Je fais tout ce qui est à faire ici.

La porte de la salle de bains s'ouvrit, laissant échapper un nuage de vapeur, et Zoé apparut. Jonathan ne put s'empêcher de lui lancer un rapide coup d'œil, entr'apercevant ses épaules, ses bras et son décolleté dévoilés par un débardeur, assorti au pantalon de pyjama rose qui lui descendait bas sur les hanches. Elle avait enveloppé ses longs cheveux dans une serviette.

Il prit une profonde inspiration, s'accrochant aux mots qu'il se répéta en boucle : *Elle est fiancée. Elle est fiancée. Elle est fiancée !*

— Je peux réserver un vol pour elle demain matin, mais on perdrait moins de temps — que l'on ne peut se permettre de gaspiller — si elle m'attendait à l'hôtel pendant j'irai voir la mère de Bates.

Il avait parlé à Skye, mais Zoé se tourna pour le regarder.

— Vous ne me laisserez nulle part.

Il ne pouvait se permettre de lui répondre sans révéler sa présence à Skye. A son soulagement, cette dernière continuait de parler et ne l'avait pas entendue.

— Tu crois que la mère de Bates acceptera de te dire où trouver

son fils ?

— Tout est possible.

— Elle risque de chercher à le protéger, au contraire.

— Il faut bien commencer quelque part.

Fronçant les sourcils, Zoé enleva sa serviette et passa un peigne dans ses cheveux mouillés.

Pressé de raccrocher, Jon tenta d'écourter la conversation.

— Je vais te laisser. Je suis claqué.

Mais Skye n'en avait pas fini.

— Attends une seconde, fit-elle. Où est Zoé, en ce moment ? J'aimerais lui parler.

Il hésita sur la réponse à donner — avant de se décider à lui mentir, ce qu'il n'avait jamais fait avec elle. Excepté sur le chapitre de ses sentiments pour Sheridan, bien sûr.

— Elle est dans sa chambre, mentit-il. Essaie de la joindre sur son portable.

— C'est ce que je vais faire. Bonne nuit.

Il raccrocha, soulagé qu'elle n'ait pas insisté, et jeta le téléphone sur son lit. Il lui suffisait maintenant de se diriger vers la salle de bains en faisant mine de ne pas voir Zoé. Simple comme bonjour, n'est-ce pas ? Mais, lorsqu'il passa devant elle, il leva les yeux... et croisa son regard dans le miroir.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que j'étais là ? s'enquit-elle.

Il prit appui contre le mur et s'autorisa à détailler sa silhouette. Elle avait baissé les paupières, mais à ses lèvres entrouvertes et à sa respiration rapide, il sut qu'ils étaient tous deux traversés par la même pensée.

Pour le lui prouver, il se glissa derrière elle et, posant une main sur sa taille fine, il effleura son cou de sa bouche.

Elle ne se tourna pas. Elle ne se laissa pas aller contre lui, — mais elle ne fit rien pour l'arrêter.

— Vous voyez, murmura-t-il en la sentant frissonner sous ses doigts.

La gorge nouée, elle leva vers lui un regard empreint de désir.

— C'est pour cette raison qu'il valait mieux que je ne dise rien.

Elle hocha la tête en silence. Il se dirigea vers la salle de bains et referma la porte derrière lui.

* * *

— Qu'allons-nous faire ? gémit Tiffany.

Colin lui lança un regard exaspéré. Depuis qu'ils avaient compris que la police enquêtait sur l'enlèvement de Rover, ils n'avaient cessé de zapper d'une chaîne à l'autre, à l'affût de la moindre information supplémentaire. Maintenant que le journal de 23 heures venait de s'achever et qu'ils avaient entendu et réentendu toute l'histoire, vu et

revu les photos de Rover, qui avait depuis sombré dans le coma, Tiffany semblait au bord de la crise de nerfs.

— Colin, je ne *veux pas* aller en prison comme mon frère !

— Tu n'iras en prison, O.K. ? Alors, ferme-la, s'emporta-t-il. Rover est dans le coma !

— Il pourrait en sortir.

— C'est impossible. Tu as entendu ce que le médecin a dit ? Le cerveau du gosse est endommagé, son pronostic vital est engagé... Il n'a que vingt pour cent de chances de survie.

Colin étendit les jambes et posa les pieds sur la table basse. Il avait encore des recherches à effectuer sur une affaire de litige qu'il n'avait pas pu finir au bureau, mais il n'avait vraiment pas la tête à ça.

— Et s'il parvient à donner la description de notre voiture ? Je te rappelle que son école se trouve dans la rue où habite ton père !

— Va me chercher une bière.

Elle ne bougea pas, mais, en le voyant plisser les yeux, elle se leva et se précipita dans la cuisine sans demander son reste. Il l'entendit ouvrir le frigo, puis le placard. Quelques secondes plus tard, elle revint avec une bière fraîche. Elle la lui tendit et se mit à lui caresser les cheveux.

— Fous-moi la paix, grogna-t-il en repoussant sa main.

— Je suis ta femme, se plaignit-elle. Tu n'aimes plus quand je te touche ?

— Je ne suis pas d'humeur.

— Tu es inquiet, c'est pour ça.

Pas vraiment. Même si Rover sortait du coma, il y avait peu de risques qu'il puisse donner une description précise de ses agresseurs ou même qu'il se souvienne de son propre nom. En fait, Colin était plus furieux qu'effrayé. Il s'était attendu à voir Zoé ce soir. Il s'en était fait une joie, planifiant jusqu'aux mots qu'il lui dirait. Il s'était imaginé partager une autre cigarette avec elle, une étreinte amicale, un baiser innocent — peut-être même des caresses un peu moins innocentes...

— Colin ? Nous n'allons rien faire ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Nous ne sommes pas dans un film où nous pourrions nous faufiler dans sa chambre d'hôpital et l'étouffer. En plus, ce n'est pas nécessaire. Il ne s'en sortira pas. Je l'ai frappé avec une batte. Son cerveau doit être en bouillie.

— Tu devrais quand même envisager la possibilité qu'il s'en sorte !

— Pourquoi ? Il n'y a que le présent qui compte, non ? Et on ne peut pas s'amuser sans prendre de risques...

— Mais je ne veux pas aller en prison, répéta-t-elle d'une voix plaintive.

Tiffany commençait à lui taper sur le système. Rover ne

l'intéressait plus. Rover, c'était de l'histoire ancienne. Il avait Samantha maintenant, ce qui mettait Zoé à genoux — métaphoriquement parlant pour le moment, mais il était impatient de voir le jour où elle le serait vraiment.

— Colin ?

— *Quoi ?* aboya-t-il.

— Tu n'as pas peur de te faire arrêter ?

— Pourquoi tu paniques ? On ne se fera pas arrêter — pas si facilement, en tout cas.

— Rover connaît nos prénoms. Il nous appelait Maître et Maîtresse, mais je suis sûre qu'il nous a entendus quand nous discutons entre nous.

— Il ne s'en souviendra pas. Il était shooté la plupart du temps ! Il peut toujours essayer de nous décrire, mais tu sais comment ça se passe : les flics sont incapables de résoudre ce genre d'enquête. Ils font leur petit boulot de flic et rentrent tranquillement chez eux à la fin de la journée. Ils n'en ont rien à faire de tous les Rover du monde. Il n'y a que leur salaire qui les intéresse.

— Tous les flics ne sont pas comme ça.

— Mais si ! Ils n'arrivent jamais à rien. Combien de fois avons-nous entendu dire que sans un indice trouvé par hasard, tel ou tel tueur s'en serait sorti ? Un indice qui était dans le dossier depuis le début et qui avait été négligé !

Il aspira la mousse de sa bière.

— Ça tient du miracle quand ils arrivent à coincer quelqu'un, Tiff. Et même s'ils sont persuadés de ta culpabilité, ils doivent la prouver. Or ils ne trouveront jamais de preuve formelle pour étayer les accusations de Rover.

Il se renfrogna.

— De toute façon, je ne l'aurais pas frappé s'il n'avait pas refusé de quitter son pantalon. Tu sais ce qui se passe quand je me mets en colère. Quelquefois, c'est plus fort que moi.

Elle se laissa tomber sur le canapé à côté de lui.

— Il a passé beaucoup de temps avec nous. Il a forcément accumulé des renseignements, des indices... Nous ne faisons pas attention, puisque nous ne pensions pas qu'il s'échapperait !

— Même s'il arrivait à mettre la police sur notre piste, ils devraient prouver notre culpabilité.

— Ils pourraient venir ici et fouiller — et s'ils trouvaient Sam ? Nous devons nous en débarrasser !

— Nous le ferons. Mais il n'y a pas d'urgence.

— Comment saurons-nous que le moment est venu ?

— Parce que je le saurai.

Elle mordilla sa lèvre gonflée.

— Je me demande si Rover peut leur fournir la marque et le modèle de la voiture.

— Arrête de t'inquiéter.

— Nous pourrions peut-être la revendre ?

— Et par quoi la remplacerait-on ?

Leur budget était serré. Il gagnait bien sa vie, mais pas aussi bien que les associés principaux. Quant à Tiffany, elle rapportait un salaire de misère.

— Si tu avais fait des études, tu vaudrais plus que dix dollars de l'heure et on pourrait s'en acheter une autre, rétorqua-t-il méchamment.

Il lui attrapa le menton pour examiner sa blessure.

— Puisqu'on parle d'argent... Demain, tu retournes au boulot.

— Mais ma lèvre n'est pas complètement guérie.

— Je m'en fous. C'est nettement moins moche qu'il y a deux jours. Inutile de prolonger ton arrêt maladie.

Elle ne protesta pas.

— Est-ce que tes amis viennent vendredi ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

La question l'agaça, mais elle lui rappela aussi qu'il y avait de meilleures façons de passer une soirée qu'à s'ennuyer sur un canapé.

— Enlève ça, ordonna-t-il en tirant sur son chemisier.

Obéissante, elle le fit passer par-dessus sa tête, laissant apparaître un des soutiens-gorge en dentelle qu'il lui avait choisis dans la boutique de lingerie de la galerie marchande, la dernière fois qu'ils avaient fait les magasins. Il les achetait toujours une taille en dessous pour que sa poitrine déborde sur les côtés.

— Très joli.

Il fit courir un doigt sur le galbe de son décolleté, sur son prénom tatoué sur ses deux seins. Pourquoi ne pas s'offrir un petit plaisir avant d'aller se coucher ? Il pouvait attacher Tiffany au lit et, s'il la retournait sur le ventre, il s'imaginerait qu'il était avec Zoé.

Zoé se glissa dans son lit, encore frémissante d'émotion. Qu'est-ce qui venait de se passer, au juste ? En sortant de la salle de bains, elle pensait à Franky Bates — et son estomac se contractait douloureusement, comme chaque fois qu'elle pensait à lui. L'instant d'après, une onde de bien-être se répandait en elle... comme si Bates n'avait jamais existé ! Quand Jonathan l'avait effleurée avec douceur, elle avait senti son corps vibrer au diapason du sien. Infiniment troublée, elle s'était laissé gagner par un désir puissant, incoercible.

Était-ce seulement l'attrait de l'interdit ? Qu'aurait-elle fait s'il avait continué ? Si cette main, qui s'était posée si légèrement sur sa taille, était remontée vers sa poitrine ?

Étouffant un son rauque, elle tira les couvertures sur sa tête. Elle l'aurait repoussé, évidemment. Et s'il y avait la moindre possibilité qu'elle ne l'ait pas fait, elle ne voulait pas le savoir. La seule pensée d'avoir apprécié sa caresse la rendait malade de culpabilité.

Arrête. De quoi était-elle coupable ? Et quelle importance, face à l'angoisse qui la rongait ? Tout ce qui comptait, c'était de retrouver Sam saine et sauve. Elle n'était pas dans son état normal et ne le serait pas tant qu'elle n'aurait pas retrouvé sa fille.

— Laisse tomber, murmura-t-elle.

Plus facile à dire qu'à faire, hélas... Comment oublier le contact des muscles fermes de Jonathan, quand elle lui avait touché le bras plus tôt dans l'après-midi ? Il lui suffisait de fermer les yeux pour sentir la chaleur de son souffle dans sa nuque, les frissons qui l'avaient traversée de part en part quand ses lèvres avaient glissé sur sa peau...

Elle repoussa les couvertures et prit son portable sur la table de chevet. Il fallait qu'elle appelle Anton. Ils s'étaient échangé de petits messages tout au long de la journée et elle savait qu'il n'aurait pas manqué de l'avertir s'il y avait eu un changement, mais elle avait besoin de lui parler, ne serait-ce que pour se réinscrire dans leur relation. Depuis que Sam avait disparu, elle se sentait si étrangère au monde et aux gens qui l'entouraient ! A la dérive. Mais ce n'était pas

une excuse... N'avait-elle pas décidé de mettre un terme à la spirale des regrets, des ruptures et des déménagements ?

De la stabilité. Voilà ce qu'elle recherchait. Anton était un homme bien, digne de confiance. Elle s'était promis en emménageant avec lui que ce serait pour toujours et elle tiendrait ses engagements.

Il y eut un bip lui indiquant qu'elle avait un appel en attente. Elle n'eut pas besoin de regarder le numéro de l'appelant pour savoir qu'il s'agissait de Skye. Elle la rappellerait dans la matinée. Pour le moment, elle voulait seulement parler à Anton.

Quand son fiancé finit par décrocher, elle devina au ton de sa voix qu'il était aussi fatigué qu'elle.

— Désolé, j'étais sur l'autre ligne avec l'inspecteur Thomas, expliqua-t-il pour justifier le temps qu'il avait mis à répondre.

— Tu veux peut-être me rappeler plus tard ?

— Non, c'est bon. Nous avons fini.

Zoé s'appuya contre la tête de lit.

— Que t'a-t-il dit ?

— Pas grand-chose de plus.

Il soupira bruyamment.

— Il semble aussi dérouté que nous. Il a suivi quelques pistes, mais aucune n'a abouti.

Elle se sentit soudain glacée et se mit à frissonner.

— Je n'en peux plus, murmura-t-elle en s'enveloppant dans la couverture.

— Je comprends, Zoé. Personne ne devrait avoir à vivre un tel cauchemar, mais cela arrive quelquefois... hélas !

On aurait dit un père, pas un amant. Pourquoi ne lui exprimait-il pas un soutien plus chaleureux ? Ne pouvait-il pas lui dire qu'il était là pour elle et qu'il le serait toujours ? Qu'ils traverseraient cette épreuve ensemble ?

Elle regretta soudain d'avoir appelé, et n'eut plus qu'une envie : écourter la conversation.

— Ecoute... Je suis épuisée. Je te rappellerai demain.

— Où es-tu ?

— A Los Angeles.

Elle se crispa en s'entendant mentir, mais elle ne tenait vraiment pas à mentionner San Diego.

— Je le sais bien, mais où es-tu installée ?

Craignant un instant qu'il ait perçu la culpabilité qui la tenaillait, elle se recroquevilla entre les draps.

— Dans un hôtel, finit-elle par avouer du bout des lèvres.

Se souvenant de son manque d'enthousiasme à la voir suivre Jonathan dans le sud de la Californie, elle se préparait déjà à la question suivante, qui allait immanquablement porter sur

l'arrangement de la nuit. Mais, à sa grande surprise, il n'en fut rien.

— Comment vas-tu payer la chambre ? demanda-t-il.

Elle faillit s'esclaffer. Elle allait passer la nuit dans la même chambre qu'un détective privé beau comme un dieu et il s'inquiétait du prix de l'hôtel ? C'était absurde !

— La Contre-Attaque s'occupe de tout, se contenta-t-elle d'affirmer.

C'était du moins ce qu'elle espérait — bien que la carte de crédit que Jonathan avait utilisée semblât être la sienne.

— Heureusement ! Il faut surveiller nos dépenses... au cas où cela durerait plus longtemps que nous le pensons.

— Tu m'en veux parce que j'ai choisi de faire imprimer les avis de recherche en couleurs ?

— Un peu, oui. Je comprends tes raisons, mais ce n'était pas la façon la plus judicieuse d'utiliser nos ressources... D'autant que l'inspecteur est convaincu que nous devrions offrir une récompense.

Une récompense ? L'idée n'était pas mauvaise... Pourquoi n'y avait-elle pas pensé elle-même ?

Parce que tu n'as pas l'argent, Zoé.

— Combien ?

— Dix mille dollars.

Elle frémit. Elle aurait été prête à donner tellement plus pour revoir sa fille, mais elle n'en avait pas le premier centime. Et elle savait parfaitement ce qu'une telle somme représentait pour un homme aussi économe qu'Anton.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle.

— Il se peut que nous ayons à le faire.

Elle crispa les doigts sur la couverture. Il n'hésitait pas à lui offrir l'argent nécessaire pour retrouver Samantha... alors que, dix minutes plus tôt, elle envisageait de le quitter ! Quel genre de femme était-elle donc ?

— Merci, Anton.

Elle déglutit pour essayer de faire passer le nœud qu'elle avait dans la gorge. Si son argent ramenait Sam à la maison, elle serait une épouse parfaite à son côté, aussi longtemps qu'il le souhaiterait.

— Je... je ne te laisserai pas tomber, bredouilla-t-elle.

— Quoi ?

L'eau de la douche cessa de couler et son cœur se mit à battre plus vite.

— Rien, Anton, rien du tout.

— Dors un peu. Tu n'arrives même plus à parler correctement.

— Bonne nuit.

— Je t'aime, dit-il simplement.

— Moi...

Le dernier mot resta coincé dans sa gorge, quand la porte de la salle de bains s'ouvrit et qu'elle vit Jonathan en sortir, une serviette autour de la taille.

— Bonne nuit, reprit-elle avant de raccrocher.

* * *

Zoé était convaincue qu'elle ne pourrait pas trouver le sommeil... et ce fut le cas. Elle était épuisée mais, comme la nuit précédente, l'angoisse ne lui accorda aucun répit, l'entraînant dans une nouvelle nuit blanche.

Bien que Jonathan n'ait pas dit un mot depuis qu'il était sorti de la douche, elle était certaine qu'il ne dormait pas, lui non plus. Allongé dans le lit voisin, il avait remis son jean, n'ayant probablement rien apporté d'autre.

Il était peut-être gêné par leur proximité, et elle aurait dû s'en sentir coupable, mais la peur de rester seule l'emportait sur les remords qu'elle aurait pu éprouver. Les bruits qui s'échappaient des chambres voisines, l'obscurité, les ombres, tout était source d'angoisse — et rien, pas même d'avoir sa propre chambre, n'aurait changé le fait que le détective l'attirait irrésistiblement. L'étincelle avait jailli dès la première rencontre, quand il l'avait prise dans ses bras alors qu'ils se connaissaient à peine. Elle était alors bien trop paniquée pour s'en rendre compte. Mais elle était plus lucide, à présent. Et ne pouvait nier l'alchimie qui existait entre eux.

Après avoir arrangé une nouvelle fois les couvertures, elle rajusta son débardeur et se tourna vers le mur. Anton allait offrir une récompense pour Sam. Elle devait se concentrer sur cet acte généreux et non sur la sollicitude que Jonathan lui témoignait. Anton était celui qui voulait l'épouser et adopter Sam, il était tout ce que son père n'avait jamais été, le genre de père qu'elle voulait pour sa fille.

Zoé tapota son oreiller. Sam... Quand la reverrait-elle ? Franky Bates pouvait-il avoir appris son existence ?

L'homme qui l'avait violée semblait capable de tout, mais...

La voix de Jonathan déchira l'obscurité, rompant le fil de ses pensées.

— Voulez-vous que j'aille à la pharmacie de garde ?

Dans son esprit se matérialisa soudain une boîte de préservatifs.
Oh ! mon Dieu...

— Pour quoi faire ?

— Pour acheter des somnifères.

Elle lâcha le souffle qu'elle retenait. Ce n'était que ça ! Allons... Elle n'allait pas si mal. Elle avait seulement froid et n'arrivait pas à se réchauffer, alors qu'il régnait une douce chaleur dans la pièce.

— Pour moi ? Non, je n'en veux pas.

Elle se retourna une nouvelle fois.

— Je ne peux pas me le permettre : je dois garder les idées claires.

— Il faut que vous dormiez, Zoé. Un peu.

Elle ne répondit pas. Mais, après s'être tournée et retournée dans son lit pendant quelques minutes, elle finit par avouer :

— Jonathan ?

— Quoi ?

— Je ne peux pas dormir. Je n'arrive pas à me réchauffer.

En l'entendant se lever, elle crut qu'il avait finalement décidé d'aller à la pharmacie. Mais il tira sur la couverture et s'allongea contre elle, dans le lit. Stupéfaite, elle voulut le repousser. Il le fallait. Maintenant qu'elle avait pris conscience de l'attraction qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, elle ne pouvait plus permettre ce genre d'attitude. Ce serait déloyal envers Anton.

Mais Jon ne tenta aucun geste ambigu. Il passa ses bras autour d'elle et la serra contre lui.

Très vite, son souffle lent et régulier agit sur elle comme un métronome. Pour la première fois, depuis le jour où elle avait quitté son travail, un sentiment de sécurité l'enveloppa. Dans ce marasme, elle avait enfin trouvé un point fixe et solide auquel elle pouvait s'arrimer. Jonathan ne s'éloignerait pas. Il resterait près d'elle jusqu'à ce qu'ils retrouvent Sam.

Accordant sa respiration sur la sienne, elle se laissa gagner par une douce chaleur, et finit par sombrer dans le sommeil.

* * *

Quand la sonnerie du réveil résonna dans la chambre, au petit matin, Tiffany émergea d'un demi-sommeil avec un mal de tête qui lui martelait les tempes et une douleur terrible au niveau des seins. Colin l'avait laissée attachée toute la nuit. Il avait pris du Viagra et avait voulu faire l'amour à plusieurs reprises — sans jamais parvenir à la jouissance. Quand elle le pensait sur le point d'atteindre l'orgasme, elle gémissait et se débattait, faisant ce qu'elle pouvait pour l'y aider. Mais rien n'y avait fait. Il avait fini par s'affaler à côté d'elle, épuisé, la laissant attachée aux colonnes du lit au cas où il se serait réveillé avec l'envie de recommencer. Il n'avait dormi qu'une heure et devait déjà se préparer pour aller au travail.

— Colin ?

Il souleva les couvertures.

— Quoi ?

— C'est l'heure de se lever.

— Bon sang !

Il parvint difficilement à se mettre debout et tituba jusqu'à la salle de bains sans même lui jeter un seul regard.

— Est-ce que tu peux me détacher ?

— Pourquoi le ferais-je ? demanda-t-il au bout de quelques secondes tout en tirant la chasse d'eau. Tu m'as fait perdre mon temps cette nuit.

Elle se força à ne pas relever. Il était de mauvaise humeur et elle s'y attendait. Il ne pouvait en être autrement.

Il s'approcha du lit, se positionnant au-dessus d'elle, les yeux injectés de sang, la bouche tordue en un rictus mauvais.

— Tu m'as entendu ? grommela-t-il.

— Ce n'est pas ma faute. Je t'ai laissé utiliser tout ce que tu voulais.

Même les pinces, qu'il avait laissées accrochées à ses seins. Il les lui avait rarement infligées aussi longtemps et la douleur intense lui donnait envie de vomir.

— « Tout ce que tu voulais », répéta-t-il en maugréant comme si ce n'était pas vrai. Demain soir, je ferai vraiment ce que je veux.

Elle espéra qu'il lui embrasse la poitrine ou la caresse pour soulager la douleur qu'il avait causée, mais il se contenta de lui enlever les pinces, qu'il jeta sur la table de chevet.

— Je trouve que tu devrais retoucher tes nibards, ajouta-t-il en lui détachant les poignets.

— Ils ne sont pas assez gros ? s'inquiéta-t-elle en frottant sa poitrine endolorie.

— Non, et de loin.

Il plissa le nez avec un air de dégoût tandis que son regard courait sur son corps.

— C'est peut-être le poids que tu as pris. Comme tue-l'amour, on ne peut pas faire pire !

Elle n'avait pas grossi. Elle s'en assurait chaque jour.

— Tu veux que je pèse moins de cinquante-quatre kilos ?

— Je veux pouvoir jouir rien qu'en te voyant.

Sur ce, il haussa les épaules et s'éloigna, la laissant détacher seule ses chevilles encore arrimées aux montants du lit.

— Dépêche-toi d'aller à la gym. Tu feras trente minutes supplémentaires de cardio aujourd'hui.

Elle lâcha ses seins, mais ses mains tremblaient tellement qu'elle eut du mal à défaire les liens.

Trop serrés, ils lui avaient coupé la circulation et elle fut incapable de marcher pendant de longues minutes. Elle n'aurait pas accordé d'importance à ces petits désagréments si la soirée s'était passée normalement. Quand Colin était heureux, personne ne pouvait être plus charmant, et elle aimait le satisfaire. Elle aimait quand il posait sa tête sur son ventre nu et se mettait à pleurer en lui disant combien son amour et sa patience comptaient pour lui.

— Tu n'es pas encore habillée ? cria-t-il de la salle de bains.

— Presque.

— Quand tu seras dehors, achète un collier étrangleur pour Sam, comme celui que nous avons pour Rover.

Tiffany oublia aussitôt ses douleurs. Elle avait espéré que Colin ne remarquerait pas que l'ancien avait disparu.

— Où est celui de Rover ? demanda-t-elle innocemment.

— C'est ce que je cherchais la nuit dernière, mais je ne l'ai pas trouvé. C'est pour ça que je me suis rabattu sur la cire.

Elle avait des marques rouges sur le ventre et entre les cuisses, aux endroits où il avait fait couler la cire chaude, mais elle préférerait encore ça au collier étrangleur. La dernière fois qu'il le lui avait fait porter, elle avait perdu connaissance. Elle en gardait un si mauvais souvenir qu'elle avait profité du chaos qui avait suivi la fuite de Rover pour le cacher. Quand Colin s'excitait, il pouvait perdre tout contrôle.

— Tu as prévu de t'amuser avec elle ? demanda-t-elle soulagée de revenir en terrain familier.

— Ouais. J'ai décidé de vous emmener toutes les deux à la cabane de mon père, samedi soir. Nous y passerons la fête des Mères. Ça nous fera oublier Rover.

— Comment ferons-nous sortir Sam de la maison ?

— Comme on le faisait avec Rover. On lui filera un grosse dose de somnifères et on la transportera dans une malle, comme si c'était un panier de pique-nique.

— Et on en fera quoi, une fois que nous serons là-bas ? On ne peut pas la toucher à cause de sa mononucléose, tu te rappelles ?

— On peut la faire planer. Tu te souviens comme Rover était drôle quand nous lui avons fait fumer du crack ?

Oh ! ça oui ! Qu'est-ce qu'ils avaient pu rire ! Un fou rire mémorable.

— O.K., dit-elle. Ça me semble un bon programme.

Elle finit de lacer ses tennis.

— Je vais à la gym.

— Tiffany ?

Elle s'immobilisa devant la porte.

— Oui ?

— Désolé pour la nuit dernière. Je crois que j'étais plus inquiet au sujet de Rover que j'ai bien voulu l'admettre.

— Je comprends.

— Tu m'aimes ?

Soudain, la douleur qui irradiait sa poitrine s'envola.

— Bien sûr.

— Si tu ne veux pas que les gars viennent demain soir, je comprendrais.

Elle n'aimait pas entrer en compétition avec les copains de Colin

pour capter son attention, mais puisqu'elle était responsable de la fuite de Rover, et que la nuit précédente avait tourné au fiasco, elle devait se rattraper. Et prouver à son mari qu'elle était encore capable de lui donner du plaisir. Peut-être qu'après ce *gros* sacrifice il ne penserait plus à Zoé.

— Ça ira. Je vais leur faire passer un si bon moment qu'ils te remercieront pendant des mois.

— *Vraiment ?*

L'intérêt qu'elle perçut dans sa voix élimina ses dernières réserves. Ça ne durerait qu'une soirée, après tout. Et comme le disait Colin, elle s'amuserait probablement aussi. Elle passait toujours un bon moment quand son mari était au mieux de sa forme.

— Vraiment, confirma-t-elle.

* * *

Une douzaine de roses l'attendaient sur le seuil quand elle revint de la gym.

Et sur la carte qui accompagnait le bouquet, elle lut :

*Comment ferais-je sans toi ? Tu es parfaite. Avec tout mon amour,
Colin.*

— Je viens avec vous, annonça Zoé d'une voix ferme en le voyant prendre les clés de la voiture de location.

Jonathan se tourna vers elle. L'expression déterminée qu'il lut sur le visage de la jeune femme ne laissait aucun doute sur ses intentions. Même Skye, qu'elle venait d'avoir au téléphone, n'avait pas non plus réussi à la dissuader.

— Et si nous tombons sur lui ? demanda-t-il.

La nuit de sommeil lui avait fait du bien : elle avait meilleure mine. Il la trouva plus jolie que jamais dans sa robe d'été, sur laquelle elle avait enfilé un chandail blanc. S'il n'avait pas été si conscient de son charme et de l'attrait qu'elle exerçait sur lui, tout aurait sans doute été plus facile — mais il pouvait d'autant moins les ignorer qu'il venait de passer la nuit près d'elle. Il sentait encore son parfum, la douceur de sa peau sous ses lèvres...

Zoé était la plus jolie femme qu'il ait jamais rencontrée.

Mais aussi hors d'atteinte que Sheridan.

— Mettre la main sur Franky Bates, c'est bien ce que nous voulons, non ?

— Ce sera difficile pour vous de vous retrouver face à lui.

— Depuis trois jours, tout est difficile, de toute façon.

Elle rangea sa trousse de toilette dans son sac de voyage et le ferma.

— Prêt ?

Il fit un pas vers elle et posa une main sur son bras. Ce simple geste, qu'il aurait pu faire pour attirer l'attention de n'importe qui, lui fit un tel effet qu'il se raidit, presque inquiet. Elle représentait *vraiment* bien plus à ses yeux qu'une simple cliente. Il ne pouvait plus faire machine arrière. Mais il ne voulait surtout pas que cette confrontation avec Bates la blesse ou l'effraie plus qu'elle ne l'était déjà.

— Zoé, laissez-moi gérer ça. Faites-moi confiance...

— Ce n'est pas la question. Nous savons tous les deux que ma décision n'a rien à voir avec la confiance.

Il laissa retomber sa main pour ne pas céder à la tentation de la

prendre dans ses bras.

— Vous *tenez réellement* à l'affronter ?

— Il faut que je lui parle. J'ai besoin d'entendre ce qu'il dira, sinon il me restera toujours un doute. Personne ne peut le faire à ma place, vous comprenez ? Il le faut... Je le sens comme ça... C'est... mon instinct de mère qui me le dit. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? répéta-t-elle.

Hélas oui, mais il aurait préféré qu'il en fût autrement ! Pourtant, l'enquête avait tout à gagner à ce qu'elle l'accompagne. Elle connaissait Bates... Enfin, façon de parler !

Il vit son regard s'assombrir et, malgré le sourire dont elle le gratifia, il perçut l'angoisse que cette terrible démarche suscitait en elle.

— Le temps a passé, reprit-elle avec gravité. Le moment est peut-être venu pour moi de poser sur lui un regard adulte... Je dois cesser d'avoir peur de lui et me libérer de son ombre.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Quand j'ai témoigné contre lui au tribunal.

— Vous ne craignez pas de faire resurgir des souvenirs trop pénibles ?

Elle secoua la tête et eut un petit rire bref.

— J'ai eu un bébé. Comment oublier quoi que ce soit ? Les souvenirs sont gravés de façon indélébile dans ma mémoire.

Cet argument acheva de le convaincre. Laissant échapper un soupir, il la laissa passer. Il espérait ne pas regretter sa décision. Elle avait déjà tant souffert ! Il aurait voulu la protéger, mais il n'avait pas la prétention de penser qu'il savait mieux qu'elle ce dont elle avait besoin.

— C'est vous qui décidez.

Ils se dirigèrent en silence vers la voiture. Après avoir mis leurs sacs dans le coffre, Jonathan chaussa ses lunettes de soleil et s'installa derrière le volant.

— Pas de regrets ? lança-t-il, les clés sur le contact.

Elle secoua la tête, cachée, elle aussi, derrière ses verres fumés.

— Non. Allons-y !

Il marqua une hésitation au moment d'enclencher la marche arrière.

— Il y a un risque dont on n'a pas parlé...

— Lequel ?

— Si Bates n'a rien à voir avec la disparition de Samantha et qu'il n'était pas au courant de sa venue au monde, il le sera après notre passage.

Il aurait donné cher pour avoir accès à son regard et savoir ce qu'elle pensait en cet instant — mais son expression demeura

indéchiffrable.

— J'en ai bien conscience, murmura-t-elle.

* * *

Intuitivement, Zoé avait toujours su que le jour viendrait où il lui faudrait affronter l'homme qui l'avait violée. Elle avait vécu toutes ces années dans l'angoisse de le revoir et il figurait dans tous ses cauchemars. Elle n'avait jamais retrouvé la paix, même en se répétant en boucle que son agresseur n'avait pas prémédité son acte, que c'était la faute à « pas de chance » s'il s'en était pris à elle. Il l'avait violée parce qu'elle était seule dans le mobile home et qu'il était sous l'emprise de la drogue. C'est ce qu'avait fait valoir son avocat au cours du procès, insistant sur le fait qu'il n'avait pas suivi Zoé avant l'agression, et qu'il n'avait pas essayé de la contacter après.

Le procureur qui avait inculpé Bates avait, lui aussi, paru sensible aux remords que ce dernier avait exprimés. Mais qu'est-ce qu'elle en avait à faire, elle, de ces remords ? Elle n'avait que quinze ans quand il s'était jeté sur elle, lui arrachant sa jupe avant de l'entraîner dans sa chambre. Après ça, la peur qu'il recommence ou qu'il la harcèle si l'envie le reprenait ne l'avait pas quittée.

Ils arrivèrent devant la maison de la mère de Franky Bates. Jonathan se gara le long du trottoir et coupa le contact. Zoé essuya ses paumes moites sur sa robe et posa la main sur la poignée de la portière.

— Et si j'y allais en premier ? proposa Jonathan en tentant de la retenir.

— C'est gentil de le proposer, mais non, répondit-elle en sortant du véhicule.

Située dans un quartier défavorisé de la ville, la maison jouxtait un pavillon mitoyen délabré. Le jardin était en friche, envahi de mauvaises herbes. Un vieux divan, affaissé au milieu, était installé sous la véranda. Un cendrier trônait sur l'accoudoir.

— Depuis combien de temps sa mère vit-elle ici ? demanda-t-elle en s'engageant dans l'allée.

— D'après l'acte notarié que j'ai déniché sur internet, elle l'a achetée en 1964, donc... ça fait un sacré bail. Qu'est-ce que Bates faisait chez votre père ?

— Sa petite amie habitait le parc — au numéro 5.

— Il s'est introduit chez vous parce qu'il savait que vous y étiez ?

— Non, je ne crois pas. Il était complètement défoncé... Il espérait sans doute trouver de la drogue. Mais, quand il m'a vue, il... il a changé d'idée.

— Votre père dealait, à cette époque ?

— Il n'avait pas de boulot fixe, en tout cas.

— Je vois...

Quand il tendit la main vers la sonnette, elle faillit tourner les talons. Elle ne se sentait pas prête. Encore une minute... Une petite minute...

Non ! Elle était venue pour sauver Samantha. Et chaque minute comptait.

Une petite femme, vêtue d'un T-shirt violet en polyester et d'un pantalon assorti, leur ouvrit la porte. La bouche soudain sèche, Zoé fut incapable d'émettre le moindre mot. Elle se contenta d'observer la mère de son agresseur, notant la paire de verres à double foyer, les chaussures orthopédiques, le visage parcheminé... Elle devait avoir au moins quatre-vingts ans.

— Mme Bates ? s'enquit Jonathan d'un ton aimable.

La vieille femme secoua la tête.

— Je suis Eva Norris, la mère de Sandra Bates.

— Nous cherchons Franky.

Ses yeux, de la couleur d'un lavis japonais, s'assombrirent sous le coup de l'inquiétude.

— Mon petit-fils ? Que lui voulez-vous ?

— Nous aimerions lui poser quelques questions. Une adolescente a disparu et...

— Il n'a rien à voir avec ça, interrompit-elle. Il ne risquerait pas sa liberté conditionnelle... Il veut vraiment se réinsérer.

— Nous voulons juste lui parler, insista Jonathan. Pouvez-vous nous dire où le trouver ?

Comme elle demeurait silencieuse, il reprit :

— La vie d'une enfant est en jeu, madame Norris !

La vieille dame réfléchit un instant, puis elle tourna la tête par-dessus son épaule et cria :

— Franky !

La réponse de ce dernier fusa aussitôt :

— Quoi, mamy ?

— Viens ici.

Zoé sentit tous ses muscles se tendre. Le moment était venu. Elle ne pouvait plus reculer. Elle allait se retrouver face au père de Samantha. A l'homme qui l'avait violée.

Submergée par la panique, elle faillit glisser sa main dans celle de Jonathan. Sans doute l'aurait-elle fait si elle n'avait pas été fiancée.

Il lui jeta un regard plein de sollicitude, mais, avant qu'ils aient pu échanger le moindre mot, l'homme qu'ils étaient venus voir apparut derrière la vieille dame. Zoé sentit le souffle lui manquer. Il était si différent de celui de son souvenir — il était plus grand, plus costaud, mieux habillé aussi. Cette bouche, ce menton... C'était Sam !

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en regardant Jonathan.

Il prit distraitemment la carte que ce dernier lui tendait et reporta

son attention sur Zoé. Il écarquilla les yeux.

— Toi ? Que fais-tu ici ? souffla-t-il, incrédule.

Jonathan prit la parole.

— Je suis un détective privé de Sacramento. Je suis là pour...

— Est-ce que tu l'as enlevée ? le coupa Zoé, n'y tenant plus.

Bates haussa les sourcils.

— Enlevé qui ?

— Ma fille.

Malgré leur ressemblance troublante, il ne lui vint pas à l'idée de préciser que cette enfant était aussi la sienne.

Il leva les mains comme si elle l'avait menacé d'un revolver.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Oui, je t'ai fait du mal il y a treize ans. J'ai... j'ai souvent espéré te voir pour pouvoir m'excuser et te dire mes regrets. *Vraiment*, insista-t-il.

Un peu rassurée par la tournure que prenait leur rencontre, elle s'efforçait de rassembler ses idées pour lui répondre, mais il poursuivit :

— Je ne m'attends pas à ce que tu me pardonnes, mais... je veux que tu saches que je n'ai pas passé un seul jour en prison sans regretter ce que je t'ai fait. C'est la dope qui m'avait tourné la tête... Sans ça, je ne t'aurais jamais agressée, tu peux me croire !

Sensible à la contrition qui perçait dans la voix de son petit-fils, Eva Norris passa un bras autour de sa taille. Il répondit à son geste par un sourire triste.

— Je ne me cherche pas d'excuses... J'ai purgé ma peine et... et j'espère juste avoir une seconde chance.

— Vous êtes-vous rendu dans le nord de la Californie depuis votre sortie ? lui demanda Jonathan.

— Non, affirma-t-il en secouant énergiquement la tête. Je n'ai pas bougé d'ici. Demandez à Eva. Mon grand-père est mort il y a dix jours. On l'a enterré la semaine dernière. Depuis, je cherche du travail.

Il désigna le pick-up Ford, relativement récent, garé dans l'allée.

— Papy m'a donné sa voiture pour que je puisse me présenter à des entretiens d'embauche. Il voulait m'offrir toutes les chances de prendre un nouveau départ.

Un vif soulagement éclaira le visage de la vieille dame.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle, manifestement convaincue de la sincérité de son petit-fils.

Franky semblait extrêmement anxieux. Son débit était rapide et haché, et il voulait tellement les convaincre qu'il en devenait maladroit. De le voir ainsi conforta Zoé dans l'idée qu'il n'avait rien à voir dans la disparition de Sam.

— Je n'éprouve aucune colère, insista-t-il en cherchant timidement à croiser son regard. Je ne te veux aucun mal. Jamais je ne m'en

prendrais à toi. Je ne savais même pas que tu avais une fille...

Soudain pris d'un doute, il fit quelques pas en chancelant, comme si une idée venait de s'insinuer dans son esprit.

— Attendez... Ce n'est pas la mienne, n'est-ce pas ? s'exclama-t-il. Je veux dire : est-ce la raison pour laquelle vous êtes là ?

Pivotant sur elle-même, Zoé s'éloigna vivement, avant que les larmes qui lui piquaient les paupières ne se mettent à couler. Il n'avait pas enlevé Samantha. D'ailleurs, il n'était même pas au courant de son existence. Ce voyage n'avait servi à rien ! Sa poitrine se contracta violemment, bloquant sa respiration. Cela faisait trois jours que sa fille avait disparu. Où était-elle ?

— Madame... ? cria Franky. Ecoute, je ne sais même pas comment tu t'appelles aujourd'hui... Je ne veux pas te manquer de respect en t'appelant par ton prénom, mais je suis désolé. Vraiment désolé.

Zoé ne répondit pas. Jonathan échangea quelques mots avec Bates, avant de se diriger à son tour vers leur véhicule.

— Est-ce que c'est ma fille ? l'interpella encore Franky au moment où Jonathan atteignait la berline de location.

— Bien sûr que non, répondit-elle sans le regarder.

Elle ne voulait plus le voir et ne lui devait aucune explication.

— J'ai deviné juste, c'est ça ? insista-t-il.

— Non ! cria-t-elle en s'asseyant sur le siège passager.

— Alors pourquoi êtes-vous venus jusqu'ici ?

— Parce que nous explorons toutes les pistes possibles, répondit calmement Jonathan.

Franky s'avança dans l'allée.

— Qu'est-il arrivé à votre fille ? Est-ce qu'elle va bien ?

Si elle le savait...

— Bonne chance pour votre recherche de travail, lança Jonathan en montant en voiture.

— Dites-moi ce qui se passe ! Qu'est-ce que je peux faire pour aider ? poursuivit Bates.

— Rien. Absolument rien ! cria Zoé en claquant la portière.

Franky Bates retira ses mains de ses poches. Ses épaules s'affaissèrent. Ses propos parvinrent à Zoé par la portière encore ouverte de Jonathan.

— Vous ne pouvez pas lâcher une bombe comme celle-là et remonter dans votre voiture sans une explication !

— Si vous êtes aussi désolé que vous le dites, vous laissez Zoé en paix, conclut Jon en s'installant au volant. Elle n'est pas en état de répondre à vos questions.

— D'accord, mais... tenez-moi au courant, insista Bates.

Elle le vit ouvrir la bouche, forcer sa voix pour se faire entendre.

— Si je peux vous aider... N'hésitez pas, l'un ou l'autre, à

m'appeler !

La musique jaillit dans l'habitacle quand Jonathan démarra. Il parcourut quelques centaines de mètres, avant de baisser le son.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Il faut que nous retournions à Sacramento.

— Nous filons directement à l'aéroport.

Zoé s'éclaircit la gorge.

— Il vous a donné son numéro ?

— Oui. Vous le voulez ?

— Non, bien sûr que non.

Elle n'avait plus rien à craindre de Franky Bates. Elle pouvait refermer ce chapitre sombre de sa vie. Mais ce qui aurait dû être un soulagement inespéré ne lui procurait qu'une petite consolation. Elle n'était pas plus avancée. Pourquoi était-elle venue jusqu'ici ? Elle avait perdu un temps précieux !

Elle sentit la main de Jonathan se refermer sur la sienne. Le lien qui les unissait, si troublant soit-il, lui semblait vital, et elle ne fit rien pour le rompre. Elle se tourna vers lui et fut surprise par l'intensité de son regard.

— Nous pouvons être amis, souffla-t-il comme si le simple fait de le dire rendait son geste plus anodin.

— Nous pouvons être amis, répéta-t-elle.

Elle n'en était pas convaincue, hélas. La manière dont il entremêlait ses doigts aux siens était si intime... si sensuelle ! Oui, c'était une très bonne chose qu'ils rentrent à Sacramento. Tétanisée par la disparition de Samantha, elle n'était pas en état de lutter contre l'attirance qui les poussait l'un vers l'autre. Sans sa fille, elle n'avait plus aucun repère. Plus aucune forme de lucidité.

Lorsque Jonathan s'arrêta devant chez elle, le retour apparut soudain à Zoé plus difficile que le départ pour l'aéroport, la veille. Elle ne parvenait plus à faire taire le sentiment d'être étrangère à cette maison, comme à toutes celles de la rue, dont la plupart étaient plongées dans le noir. Elle y avait pourtant vécu dix mois. Elle était si fière d'emménager dans ce quartier et d'appartenir à cette communauté qu'elle n'avait pas ménagé ses efforts pour se « fondre dans le décor ». Elle avait lu des dizaines de magazines de décoration, surveillé son langage, soigné son apparence — et elle pensait être parvenue à son but.

Quelle erreur ! Un sourire amer lui vint aux lèvres. Elle prit son sac et se tourna vers Jonathan. Elle avait accepté qu'il la reconduise jusque chez elle, en prétextant épargner ainsi un déplacement à Anton. Mais la vérité était ailleurs : en fait, elle cherchait à repousser le moment de lui dire au revoir...

Et à retarder celui de revoir Anton ? lui susurra une petite voix intérieure.

Elle leva les yeux, troublée. La fenêtre du salon était éclairée. Anton l'attendait, manifestement. C'était gentil de sa part, mais elle ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il se soit donné cette peine. Si seulement elle pouvait monter se coucher et éprouver pour l'homme qu'elle avait accepté d'épouser le désir qui la poussait vers Jonathan...

Voyait-elle en lui son sauveur ? Le seul homme capable de lui ramener Samantha ? Ou n'était-ce qu'une question d'attraction physique ?

Elle n'aurait su le dire. Une telle confusion régnait dans son esprit ! Tout juste savait-elle qu'elle désirait Jonathan comme elle n'avait jamais désiré aucun homme avant lui.

Comment cette étincelle avait-elle pu jaillir dans un moment aussi douloureux et réussir à percer son engourdissement ? C'était ce qui la troublait le plus.

— Bonne nuit, murmura-t-elle en sortant de la voiture.

Il ne tenta aucun geste vers elle. Il n'avait plus cherché à la

toucher depuis qu'il lui avait pris la main juste après qu'ils avaient quitté la maison de Bates.

— Gardez espoir, l'encouragea-t-il.

Mais si sa fille était toujours en vie, pourquoi n'avait-on pas trouvé la moindre trace de son passage à tel ou tel endroit ? Et pourquoi personne n'avait demandé de rançon ?

— Merci pour tout.

— Je serai dans le quartier demain. J'ai un rendez-vous de bonne heure, concernant une autre affaire. Après, j'irai de nouveau interroger vos voisins, ses professeurs, ses camarades de classe. Je ne renonce pas, Zoé : s'il y a quelqu'un qui sait quelque chose, je le trouverai.

Serait-il trop tard, alors ? L'appellerait-on pour lui dire qu'on venait de retrouver son corps sans vie, abandonné dans un terrain vague ou dans un container ?

Assaillie par ces images macabres, Zoé parvint néanmoins à esquisser un sourire, avant de refermer la portière. Elle regarda le véhicule s'éloigner, et attendit que les feux arrière disparaissent au coin de la rue pour se diriger vers la porte d'entrée.

— C'était qui ?

La voix venait de la maison voisine — en bas des marches, lui sembla-t-il en fouillant le jardin du regard.

— Colin ?

— Oui. C'est moi. Je vous ai fait peur ? J'ai entendu le bruit du moteur et j'ai pensé que vous aviez peut-être trouvé Samantha.

Il articulait avec difficulté. Avait-il bu ?

— Non, hélas !

— Pas de nouvelles pistes ?

— Aucune. En tout cas, l'inspecteur Thomas n'en a pas écarté une seule.

Engager la conversation avec Colin était la dernière chose dont elle avait envie. Elle garda sa valise à roulettes à la main et fit un pas de plus vers la porte. Elle ne souhaitait pas s'attarder, surtout s'il avait bu. Et puis Anton l'attendait.

Il fit claquer sa langue.

— C'est trop bête.

— Si nous reportions cette conversation à demain ? Ne m'en veuillez pas, mais... il est plus de minuit et je suis épuisée.

Zoé fit un autre pas dans l'allée.

— Hé ! Pas si vite, l'interpella-t-il. J'ai attendu toute la soirée, moi !

— Pour... ?

Il ne prit pas la peine de développer son point de vue, et revint à son idée fixe.

— C'était qui, ce type ?

Pas de doute : il avait bu. Tiffany et lui avaient peut-être reçu des amis... Des éclats de voix et de musique s'échappaient parfois de chez eux tard dans la nuit, mais cela n'arrivait pas très fréquemment et ils invitaient rarement plus d'une ou deux personnes à la fois.

— Jonathan est détective privé, expliqua-t-elle. Il participe aux recherches.

— Alors comme ça, il s'appelle Jonathan ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant comment réagir au ton soupçonneux de son voisin.

— Oui. Jonathan Stivers. Vous le connaissez ?

— Non, je n'en avais pas entendu parler jusqu'à maintenant. C'est un homme séduisant, il faut bien le reconnaître.

Que voulait-il dire ?

— Vous ne l'avez pourtant qu'entraperçu ?

— Je l'ai vu l'autre nuit quand il traînait dans le coin.

— Oh ! je comprends, murmura-t-elle en faisant passer sa valise dans l'autre main.

Il sortit de l'ombre, et elle s'aperçut qu'il était pieds nus. Il n'avait pas de T-shirt et ne portait qu'un pantalon de survêtement. Ses cheveux étaient ébouriffés comme s'il n'avait cessé d'y passer la main.

— Vous ne faites pas confiance à la police pour mener l'enquête ? demanda-t-il.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent, mais je préfère mettre toutes les chances de mon côté.

— Ils ne servent à rien.

Il se gratta l'épaule.

— Ce Jonathan... c'est un bon détective ?

— Je pense, oui. Il a de l'expérience, il est organisé et déterminé.

— Vous venez pourtant de dire qu'il n'avait trouvé aucune piste exploitable, répliqua-t-il en se caressant le torse.

Son geste était si incongru qu'elle fut prise de l'envie irrésistible de mettre le maximum de distance entre eux. Elle ne l'avait jamais vu si négligé. Que lui arrivait-il ? Pourquoi était-il sorti à moitié dévêtu pour lui parler ? Sans doute s'était-il dépêché pour ne pas la manquer... Mais était-il obligé de se toucher devant elle ?

— C'est une disparition, s'entendit-elle répondre. L'enquête s'annonce difficile, même pour un professionnel.

— Pourquoi êtes-vous sur la défensive ?

Elle l'était dès qu'il s'agissait de Jonathan — ce qui était bien la preuve de son béguin pour lui, d'ailleurs.

— J'essaie plutôt d'être objective.

Il laissa retomber sa main et elle préféra oublier ce qu'il venait de faire.

— Je ne vois pas en quoi cette disparition est compliquée ? railla-t-il. Votre fille a probablement été enlevée par un délinquant sexuel du quartier... Il faudrait peindre une grosse croix rouge sur la porte de tous ceux qui sont enregistrés sur le fichier des flics !

Se pouvait-il que Sam soit si proche d'eux ? Cela lui apparut soudain possible, maintenant qu'ils avaient éliminé Franky Bates et Ely de la liste des suspects.

Elle jeta un coup d'œil vers la rue enténébrée.

— D'après la police, il y en a quelques-uns dans le coin, confirmait-elle.

Ces derniers jours, le monde était devenu si menaçant qu'elle avait l'impression de voir un agresseur à chaque coin de rue, prêt à fondre à tout instant sur sa proie.

— Que font la police et ce Jonathan, à ce sujet ?

— Ils interrogent les gens et vérifient leurs alibis.

— Bon... J'espère qu'ils font tout ce qu'ils peuvent, en tout cas.

Colin était visiblement inquiet pour Sam et sa sollicitude la touchait. Mais elle avait les nerfs trop à vif pour l'entendre mettre en doute les compétences de la police. Au fond, malgré toute sa bonne volonté et son désir de bien faire, Colin ne l'aidait pas ce soir. Elle devait mettre un terme à cette conversation — sans quoi elle sombrerait dans de nouveaux abîmes de désespoir.

— Bonne nuit.

— Où vous a-t-il emmenée, Zoé ? insista-t-il, feignant d'ignorer sa lassitude.

Il avait baissé la voix en prononçant son prénom, créant ainsi un effet... d'intimité.

Décidément, l'ivresse le rendait bizarre... Elle fit mine de ne pas avoir entendu. Elle ne voulait pas paraître ingrate d'autant qu'il s'était montré vraiment serviable l'autre soir.

— A Los Angeles, répondit-elle à contrecœur.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Zoé jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Que faisait Anton ? Il devait pourtant avoir entendu la voiture de Jonathan s'arrêter devant la porte ! Pourquoi ne venait-il pas l'accueillir et l'aider à porter sa valise ?

Peut-être s'était-il assoupi en l'attendant...

— Mon père habite là-bas. Nous espérions qu'il avait eu des nouvelles de Sam.

— Oh ! je vois...

En enfonçant ses mains dans les poches amples de son pantalon de survêtement, Colin le fit glisser sur ses hanches, assez bas pour suggérer qu'il ne portait rien en dessous.

— Bon..., commençait-elle, rattrapée par son sentiment de

malaise.

— Bon sang, vous nous avez manqué ici, la coupa-t-il.

Elle lui avait *manqué* ? Elle ne s'était absentée qu'une nuit !

— C'est... gentil.

Elle fit quelques pas de plus dans l'allée.

— J'ai une question, reprit-il en sautant par-dessus la barrière.

Zoé s'immobilisa, s'accrochant aux derniers lambeaux de patience qu'il lui restait.

— Laquelle ?

— Est-ce que vous avez pensé à moi pendant que vous étiez à Los Angeles ?

Elle sentit ses poils se hérissier sur ses bras.

— Pardon ?

Il lui décocha un sourire charmeur qu'elle trouva calculé.

— Vous m'avez bien entendu.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

Il éclata d'un rire malsain. Elle se prit à espérer qu'il avait voulu plaisanter, mais il enchaîna, la plongeant dans le plus grand trouble :

— Oh ! vous voulez donc jouer à *ce* jeu-là ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Une vive lumière inonda soudain la véranda des Bell et Tiffany apparut sur le seuil.

— Trésor ?

Zoé ne put retenir un soupir de soulagement.

— Votre femme vous appelle, reprit-elle comme il ne réagissait pas.

Il se renfrogna.

— Et alors ?

— Elle veut vous parler.

— Moi, je veux...

— Colin ? l'interrompit une nouvelle fois Tiffany.

Il parut enfin l'entendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? brailla-t-il d'un ton peu amène.

— Tu as un peu trop bu ce soir. Tu devrais peut-être rentrer.

Il roula des yeux.

— Elle ne peut pas se passer de moi, si vous voyez ce que je veux dire, ricana-t-il.

Non elle ne voyait pas — et elle n'avait pas envie qu'il lui fasse un dessin...

— Elle a raison, je crois. Vous feriez mieux de rentrer.

— O.K, fit-il en haussant les épaules. Ouais, ouais, j'arrive, grommela-t-il à l'adresse de sa femme. On s'voit demain, ajouta-t-il avant de tourner les talons.

— J'espère bien que non, murmura Zoé.

La porte des Bell se referma. Quelques secondes plus tard la lumière de la véranda s'éteignit, replongeant la maison dans l'obscurité.

Zoé entra enfin chez elle en traînant sa valise à roulettes sur le seuil. Anton était assis à la table de la cuisine, un verre posé devant lui.

— Oh ! je croyais que tu dormais ! s'exclama-t-elle. Pourquoi n'es-tu pas sorti ? Tu n'entendais pas Colin ? Il était vraiment bizarre ce soir... On aurait dit qu'il me draguait. Je crois qu'il avait bu.

Anton, le regard fixé à la pendule murale, prit une autre gorgée de sa boisson.

— Anton ?

Elle remarqua soudain ses yeux rougis.

— Est-ce que c'est vrai ? finit-il par dire.

De quoi parlait-il ? Faisait-il allusion à Jonathan ? Elle se revit dans cette chambre d'hôtel, Jonathan debout derrière elle, face au miroir de la salle de bains — et plus tard, quand elle s'était endormie dans ses bras. Ils n'avaient rien fait de mal — ils étaient habillés et ne s'étaient même pas regardés avant de s'endormir. Bien sûr, il y avait cette attirance entre eux — une attirance qui pouvait être considérée comme une trahison... mais elle refusait de l'envisager sous cet angle. Le drame terrible qu'elle traversait la rapprochait de la personne qui lui semblait le mieux à même de comprendre sa douleur. Dès que la vie reprendrait son cours normal, ce sentiment disparaîtrait.

Mais comment Anton avait-il deviné pour Jonathan ? Ce dernier venait juste de partir !

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Sur le père de Samantha.

Il parlait du viol. Elle sentit son estomac se contracter violemment. Ses jambes fléchirent, et elle se laissa tomber sur une chaise.

— Qui te l'a dit ?

— Qu'est-ce que tu croyais ? Que la police n'irait pas fouiller dans ton passé ?

Il se leva, mal assuré, et jeta son verre contre le mur. Zoé tressaillit quand il éclata en mille morceaux.

— Ils voulaient savoir si quelqu'un a une bonne raison d'enlever Samantha, tu comprends ?

— Anton...

— As-tu la moindre idée de l'embarras que j'ai pu ressentir, assis là en train de dire à l'inspecteur Thomas que le père de ta fille était mort dans un accident de voiture ? Je suis ton fiancé, bon sang ! Nous sommes censés n'avoir aucun secret l'un pour l'autre !

Zoé sentit son cœur battre à un rythme douloureusement désordonné.

— Anton, s'il te plaît. Cela a dû être un choc pour toi, mais tu dois me comprendre. Il faut que tu sois de mon côté jusqu'à ce que... jusqu'à ce que nous retrouvions Sam. Sois... sois patient et laisse-moi une chance de t'expliquer.

— M'expliquer quoi ? s'emporta-t-il. Sur quoi d'autre me mens-tu depuis le début ? Comment puis-je être de ton côté, Zoé ? Comment puis-je t'aimer et te soutenir si je ne te connais pas ? Je suis là, j'ai pris des jours de congé, je rencontre la police, j'offre une *récompense* — et toi, tu sais depuis le début qui l'a probablement enlevée !

— C'est faux.

Elle se leva à son tour, ne supportant pas de le sentir fulminer au-dessus d'elle.

— Je le croyais toujours en prison.

— Eh bien, il en est sorti !

— Oui, je sais...

— C'est Stivers qui te l'a appris ? Ce séduisant et jeune privé qui t'a manifesté son intérêt à la seconde où il a posé les yeux sur toi ?

Elle ne se rappelait pas l'avoir vu aussi en colère qu'à cet instant. En général, quand il était contrarié, il avait plutôt tendance à se fermer. Mais cette scène cristallisait les nombreux désaccords, notamment financiers, qui les avaient opposés et ce, bien avant la disparition de Sam.

— Calme-toi, je t'en prie.

— Me calmer ! hurla-t-il.

— J'ai parlé à Franky Bates aujourd'hui. Il n'a pas enlevé Sam !

— Alors, même sur l'endroit où tu t'es rendue, tu m'as menti, s'indigna-t-il avant de laisser échapper un rire sans joie.

— Je ne savais pas que nous irions le voir.

— Foutaises !

— C'est la vérité. Jonathan n'avait pas prévu de m'emmener à San Diego. Il craignait que ce soit trop dur pour moi.

— Parce que tu lui as dit que tu as été violée, n'est-ce pas ? A lui, tu t'es confiée ?

— Tu n'es pas juste ! Il l'a su parce que Skye le lui a appris. Elle faisait partie du groupe de soutien aux victimes auquel je participais, il y a quelques années.

Pourquoi ne s'était-elle pas préparée à ce que la police fouille dans son passé ? Elle aurait dû réfléchir aux implications que la disparition de Samantha aurait sur leur vie, mais elle avait été bien trop bouleversée pour y penser.

— Non, c'est toi qui le lui as dit. C'est ce que tu lui murmurais à l'oreille quand vous vous enlaciez dans mon jardin.

Elle sentit des gouttes de sueur rouler le long de son dos.

— Ne dis pas de bêtises. J'étais sur le point de m'effondrer, et

Jonathan a...

— Son attitude était inacceptable en pareilles circonstances !

Zoé secoua la tête. Comment lui faire comprendre qu'il n'y avait eu aucune arrière-pensée dans cette étreinte ? Sa nuit avec Jonathan à l'hôtel était sans doute « inacceptable », mais ce qui s'était passé près de la piscine n'était qu'un élan spontané et désintéressé, une simple tentative de réconfort.

— Tu as mal interprété la scène. Ça ne s'est pas passé de cette façon — pas du tout.

— Dans ce cas, comment expliques-tu que je sois le seul à ignorer la vérité sur le père de Sam ?

Elle le dévisagea, ses yeux s'attardant sur ses tempes grisonnantes. Il lui parut soudain moins distingué, et nettement plus... vieux. Quand avait-il changé ? Ou plutôt qu'est-ce qui avait changé ? Elle avait toujours été consciente de leur différence d'âge, et ça ne l'avait jamais dérangée. Pourquoi les qualités qui avaient rendu Anton séduisant à ses yeux — son assurance, sa belle situation, son sens de l'organisation, sa distinction, sa droiture — n'exerçaient plus le même effet sur elle ?

Était-ce à cause de son attirance pour un homme plus jeune ? Ou la disparition de Sam agissait-elle comme un électrochoc assez puissant pour la pousser à remettre toute sa vie en question ?

— Je ne t'en ai pas parlé parce que...

— Pourquoi ? la pressa-t-il, quand elle se tut.

Comment mettre des mots sur une notion aussi subtile que l'instinct ?

— Parce que je voulais que *personne* ne sache. C'était une expérience horrible. Je voulais oublier, faire comme si cela n'était jamais arrivé. Tu comprends ? Imagine ce que ça ferait à Sam si elle le découvrait !

Il posa sur elle un regard triste et secoua la tête.

— Encore une fois, c'est Sam et toi. Rien que vous deux. Et moi, je ne compte pas.

— Je... Je ne t'ai rien dit parce que nous n'étions pas encore mariés. Et... je n'ai eu que des relations bancales avant toi. C'est juste... C'est du passé pour moi. Il n'y avait pas de raison que j'en parle.

— Tu as bien caché ton jeu, Zoé. Je croyais que tu t'engageais auprès de moi pour la vie, mais, en fait, tu choisissais minutieusement ce que tu voulais bien me dire... Ce n'est pas très honnête de ta part, avoue-le !

— Qu'y avait-il de mal à essayer de protéger Sam ? répliqua-t-elle.

— Sauf qu'il ne s'agit pas seulement de Sam, n'est-ce pas ? Tu n'as pas pris notre relation au sérieux.

— Assez pourtant pour accepter ta proposition.

— Ta bouche a dit oui, ta tête aussi, mais pas ton cœur. Tu ne m'as même pas embrassé ce jour-là !

Etait-ce vrai ? Zoé ferma les yeux. Son univers s'effondrait et l'entraînait dans sa chute.

— C'était du passé, répéta-t-elle sans grande conviction.

Au fond, elle savait qu'il avait raison. Elle avait aimé l'idée de devenir la femme de quelqu'un *comme lui*, de quitter l'existence instable qu'elle avait toujours connue, de gagner une forme de respectabilité. Mais elle ne l'avait jamais vraiment aimé, *lui*.

S'en serait-elle aperçue, une fois mariée ? Difficile à dire — mais en prendre conscience maintenant n'était vraiment pas agréable.

— Après la disparition de Sam, tu ne t'es pas dit que le moment était peut-être opportun pour me parler de ce Bates ? railla-t-il.

Elle baissa les yeux, gênée. Pouvait-elle lui avouer qu'elle avait craint sa réaction ?

— Zoé ?

Elle affronta son regard.

— Je te l'ai dit : nous avons vérifié pour Franky Bates. Il ne l'a pas enlevée.

— Ce type est un criminel ! Tu crois vraiment qu'il avouerait l'avoir kidnappée ?

Si seulement elle pouvait remonter le temps — une semaine, deux semaines, une année... Si seulement elle n'avait jamais rencontré Anton ! Si elle avait dit non quand il lui avait proposé une sortie... Elle aurait continué à ne compter que sur elle-même. Et Sam serait toujours auprès d'elle. Elle tenait à sa fille infiniment plus qu'elle ne tiendrait jamais à Anton — ou même au rêve d'une vie confortable.

— Il ignorait l'existence de Sam, expliqua-t-elle. Et la nouvelle lui a fait l'effet d'une bombe. Sa grand-mère était à côté de lui. Elle a confirmé ce qu'il nous disait.

— Sa grand-mère ?

— Oui.

— Et puis quoi encore ? Les grand-mères ne mentent pas pour protéger ceux qu'elles aiment, peut-être ? Ils ont juste appris à assurer leurs arrières, au moins aussi bien que toi. Après tout, ils viennent de la zone, eux aussi !

Un frisson la traversa de part en part. Elle ne lui avait pas tout dit, gardant secrets certains faits traumatisants de sa vie, mais il connaissait son passé. Il savait qu'elle avait grandi dans un parc de mobile homes au milieu d'une faune d'alcooliques et de toxicomanes. Elle n'avait jamais prétendu être quelqu'un d'autre que ce qu'elle était.

— Comment peux-tu te montrer si dur, dans un moment comme celui-ci ?

Il enfouit brièvement son visage dans ses mains.

— Tu as raison... Je suis désolé. Mais ne puis-je pas exprimer ce que je ressens, moi aussi ?

Zoé le regarda, bouche bée.

— Ma fille a disparu, et tu m'en veux de ne pas pouvoir exprimer ta déception ?

— Je n'aurais pas dû me laisser aller à t'aimer, Zoé. Comment ai-je pu croire qu'un homme comme moi puisse refaire sa vie avec une femme aussi belle et aussi jeune que toi ? Il n'y a pas que la différence d'âge... Nous sommes si différents ! Mes parents m'avaient pourtant prévenu, mais... je n'en ai fait qu'à ma tête. Et voilà le résultat !

Sidérée, Zoé peina à trouver ses mots.

— Alors... comme ça, je... je suis une erreur ? parvint-elle à articuler.

— L'erreur serait de vouloir poursuivre une relation avec toi coûte que coûte. Que j'en aie envie ou pas.

Zoé évalua aussitôt la situation et les options qui s'offraient à elle. Sa valise était dans le couloir. Avec le maquillage et les vêtements qui occupaient quelques tiroirs de la commode, c'était à peu près tout ce qu'elle possédait. Anton l'avait convaincue de vendre sa vieille voiture, quelques mois plus tôt, pour acheter une grosse berline, qu'il jugeait plus fiable et correspondant mieux à l'image de l'agent immobilier commercial qu'elle était sur le point de devenir.

Mais si elle ne retrouvait pas de travail, elle ne pourrait pas en assumer seule le crédit.

— Tu me mets dehors, si je comprends bien ?

— Non... bien sûr que non ! Tu peux rester une semaine ou deux jusqu'à ce que... jusqu'à ce que la situation avec Samantha soit résolue... d'une façon ou d'une autre.

— D'une façon ou d'une autre, répéta-t-elle avec un rire sans joie. Comme c'est généreux de ta part !

— Je ne suis pas plus ravi que toi d'en arriver là, Zoé.

Elle aurait pourtant juré qu'il était soulagé de s'en tirer à si bon compte.

N'avait-il pas été séduit, lui aussi, par ce qu'elle représentait — une femme jeune et séduisante — plus que par ce qu'elle était réellement ? Puis, comme elle, il n'avait pas su faire de concessions, ni lui ouvrir son cœur. Le drame qui s'était abattu sur eux ne faisait pas partie du contrat. Il préférerait retourner à sa vie organisée et prévisible sans plus avoir à s'inquiéter de savoir si elle serait en mesure de payer sa part des factures.

— Est-ce à cause des dix mille dollars, Anton ? C'est ça le vrai problème ? demanda-t-elle. Tu ne veux plus les déboursier, c'est ça ?

Elle savait qu'elle n'était pas juste, mais elle était blessée et en

colère.

— Est-ce pour ça que tu restes avec moi ? Pour l'argent ? rétorqua-t-il, rendant coup pour coup.

— Tu crois peut-être que je me suis servie de toi depuis le début ?

Son silence fut plus éloquent que tout ce qu'il aurait pu dire. S'il pouvait accepter le fait qu'elle l'avait exclu d'une partie de sa vie, il ne lui pardonnait pas de ne pas avoir été sincèrement amoureuse de lui. Il avait le sentiment d'avoir été utilisé — et il ne voulait pas, en plus, être ridicule. Ce n'était plus qu'une question de fierté pour lui. Il ne miserait pas sur une relation qui avait peu de chances de durer. En d'autres termes, elle était devenue un mauvais placement à ses yeux.

Les conséquences étaient terribles : elle se retrouvait sans sa fille, sans son fiancé, sans travail, sans toit... et sans récompense à offrir pour Samantha.

Elle attrapa la bouteille de gin et avala une bonne rasade en grimaçant. Puis elle se dirigea vers la chambre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il en lui emboîtant le pas.

— Je m'en vais.

— Au milieu de la nuit ?

Elle perçut plus d'étonnement que d'inquiétude dans sa voix. Il préférerait manifestement en finir le plus vite possible.

— Je me fiche pas mal de l'heure qu'il est, marmonna-t-elle.

— Où vas-tu aller ?

— Aucune idée.

Il la regarda rassembler ses affaires.

— Tu retomberas sur tes pattes, Zoé. Comme toujours... parce que tu es une battante.

Elle ne prit pas la peine de se retourner pour le regarder, retenant le rire nerveux qu'elle sentait monter en elle.

— J'apprécie tes encouragements, Anton.

Il ne releva pas le sarcasme, et poursuivit d'un ton empreint de compassion :

— J'espère vraiment que tu vas retrouver Sam. Si... si tu veux, je peux te prêter l'argent pour la récompense. Tu me rembourseras plus tard.

Pas question ! Il la laissait tomber au pire moment qui soit. Pourquoi l'aiderait-elle à soulager sa mauvaise conscience ?

— Non, merci. Je me débrouillerai autrement.

Elle se redressa, soudain pressée d'échapper à sa présence, à sa maison, à toutes les platitudes qu'il débitait. Elle n'avait pas perçu jusqu'à présent à quel point elle étouffait à ses côtés. Il s'était débrouillé pour ôter toute couleur, toute saveur à sa vie.

— Je prends la voiture, annonça-t-elle simplement.

— Bien sûr. Si ça peut t'aider, je me chargerai de la prochaine

mensualité. Ça te permettra de souffler un peu avant de retrouver du travail.

Elle se tourna vers lui.

— Tu sais, Anton, c'est comme de dire à quelqu'un à qui on vient de couper la jambe que tu lui fourniras du sparadrap !

Et le rire nerveux qui couvait dans sa gorge franchit enfin ses lèvres.

— Regarde ce que je t'apporte ! s'écria Tiffany en entrant dans la pièce insonorisée.

Samantha remarqua son sourire radieux et reporta aussitôt son attention sur la tartine de confiture qu'elle avait dans la main.

— Pourquoi ? ne put-elle s'empêcher de demander en s'efforçant de trouver l'énergie nécessaire pour s'asseoir.

— N'est-ce pas un peu cavalier comme réaction, ça, jeune fille ? s'étonna Tiffany en levant la tartine en l'air.

— C'est juste que... pourquoi ce cadeau ?

— Mon bon cœur me perdra ! Colin ne serait sûrement pas d'accord. Peut-être même qu'il me priverait de dîner ce soir, s'il l'apprenait... mais je cours le risque pour te faire plaisir.

Désarçonnée par cette soudaine amabilité, Samantha sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Merci, souffla-t-elle.

— Je t'en prie. Est-ce que ça ne sent pas délicieusement bon ? s'enquit Tiffany en faisant passer la tartine sous le nez de sa prisonnière.

Celle-ci se mit à saliver. Elle avait si faim !

— As-tu mangé des croquettes aujourd'hui ? Est-ce que je peux dire à Colin que tu as été un petit toutou obéissant ?

— Un peu.

Ce « un peu » pesait très lourd sur son estomac et lui donnait mal au cœur. A moins que ce ne fût l'eau, qu'elle avait trouvée plus judicieux d'économiser après s'être lavé les dents. Tiffany lui avait apporté brosse et dentifrice il y a quelques jours — ou peut-être quelques heures ? —, mais Sam n'avait qu'un bol d'eau à sa disposition, et elle ne voulait pas le gaspiller. Elle s'était donc lavé les dents, sans boire une goutte de liquide, aussitôt après avoir avalé les croquettes... La menthe avait d'abord fait passer le goût détestable qui lui restait en bouche, mais, à présent, le mélange lui donnait envie de vomir.

— Voilà un bon petit animal ! Allez, fais-moi un sourire. Je ne

veux voir personne triste aujourd'hui.

— Il y a quelque chose de spécial... aujourd'hui ? demanda Samantha, le cœur soudain gonflé d'espoir.

Avec un haussement d'épaules, Tiffany rapprocha la tartine de son visage. En voyant les yeux de Sam rivés dessus, elle esquisssa une sorte de rictus.

— Ça donne envie, hein ?

Elle semblait de très bonne humeur, mais Sam pouvait-elle lui faire confiance ? Tiffany n'était-elle pas en train de la tenter pour mieux la mettre à l'épreuve ?

— Elle te fait envie ? insista-t-elle comme Sam ne répondait pas.

Cette dernière hocha la tête.

— Alors, prouve-le.

— Comment ?

— En me faisant un petit « numéro ».

— Un petit numéro ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Tu pourrais faire tes besoins devant moi. Comme un chien...

Les doigts crispés sur la couverture, Samantha regarda le bac à litière qu'elle avait poussé dans un coin de la pièce. Elle avait eu la diarrhée, et même si Tiffany lui avait fait nettoyer lors de sa dernière visite, il s'en dégagéait toujours une odeur nauséabonde.

— Ça ne se fait pas, balbutia-t-elle.

— Pourquoi ? Tu fais bien pipi devant tes copines, non ?

— Elles ne *regardent* pas !

— Allez, fais pas ta mijaurée ! Nous sommes entre filles.

Samantha sentit son cœur se contracter douloureusement. Tiffany ne cherchait qu'à l'humilier, à lui montrer qui commandait. Elle n'était pas très différente de Colin, en fait !

— Non.

Sa voix n'avait été qu'un murmure.

— Qu'est-ce que tu as dit ? articula lentement Tiffany, l'air incrédule. Mince ! Tu es une vraie tête de mule... Rover pissait devant moi, lui. Il s'en fichait, du moment que je lui donnais à manger.

Samantha pensa aux marques que ce « Rover » avait gravées au bas du mur, et qu'elle avait décidé de poursuivre, en suivant son exemple.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Rover ?

— Ce ne sont pas tes oignons !

Tiffany regarda la tartine, le visage de nouveau sombre.

— Oh... et puis, mange-la ! capitula-t-elle en la jetant sur le matelas. Elle est faite et je ne le mangerai pas. C'est trop calorique. Mais ça ne se passera pas comme ça avec Colin ! Si tu refuses de faire tes besoins devant lui, tu t'en mordras les doigts. Tu peux me croire.

Samantha s'empressa de ramasser le morceau de pain, avant que Tiffany ne change d'avis. Mais un coup d'œil vers cette dernière la

rassura : assise contre le mur opposé, elle était manifestement passée à autre chose et s'était mise à bavarder, comme elle l'aurait fait avec sa meilleure amie. Occupée à manger en veillant à ne pas perdre la moindre goutte de confiture, Sam ne prit pas la peine de l'écouter. Les mots qui s'échappaient de sa bouche étaient comme des bulles de savon qui flottaient quelques instants, avant d'éclater. Parlait-elle de son mari ? Probable. Il lui avait bien semblé entendre le prénom de Colin émerger, ça et là, dans le flot de paroles.

— Mais tout va bien, dit Tiffany. Je me suis inquiétée pour rien... Colin m'aime toujours. Il cède parfois à la colère qu'il a en lui, mais il n'y peut rien, au fond — tu vois ce que je veux dire ?

— Hmm, marmonna distraitement Sam.

Elle se contentait d'émettre, de temps en temps, quelques onomatopées, différentes selon les intonations de Tiffany, qui semblait s'en satisfaire. Depuis quand n'avait-elle pas mangé une nourriture normale ? Une éternité, lui semblait-il. Ce pain était si... si bon ! Un vrai régal !

— Beaucoup de gens sont confrontés à ce genre de problème, poursuivait Tiffany. C'est difficile, bien sûr... mais il le surmontera, parce qu'il ne laissera jamais rien se mettre entre nous. Tu verrais les roses qu'il m'a offertes !

Colin pouvait bien lui offrir toutes les roses du monde, ça ne changerait rien au fait qu'il avait bien plus qu'un « problème » de colère. C'était un psychopathe, pourri jusqu'à la moelle.

— Il est séduisant, tu ne trouves pas ?

Samantha, les yeux fermés, s'efforçait de mastiquer lentement sa dernière bouchée pour la savourer le plus longtemps possible.

— Je t'ai posé une question, s'irrita Tiffany. Bon sang ! Je n'ai jamais vu quelqu'un apprécier autant un morceau de pain. Je ne mange pas plus que toi, tu sais !

— Qu'avez-vous dit ? demanda Samantha.

— Tu n'écoutes pas ? Je viens de dire que Colin était séduisant... Tu n'es pas d'accord avec moi ?

Samantha pinça les lèvres et la regarda fixement.

— Quoi ? Tu n'es pas d'accord ? insista Tiffany.

— C'est l'homme le plus moche que j'aie jamais rencontré.

— Comment oses-tu dire ça !

Sam frémit. Elle n'en revenait pas elle-même ! Elle savait qu'elle allait regretter ses propos, mais sa haine était si virulente qu'elle ne put la contenir.

— Votre mari est abject ! J'espère qu'il aura un accident de voiture en rentrant du travail et qu'il mourra dans d'atroces souffrances ! Je danserai sur sa tombe parce que le monde ira bien mieux sans lui. Et sans vous ! Si vous compreniez... ce que vous faites, vous ne l'aideriez

pas... Vous êtes aussi mauvaise que lui ! Vous irez tous les deux rôtir avec les monstres de votre espèce !

Tiffany cligna des yeux, le souffle court, trop abasourdie pour répondre.

— Espèce de petite...

— Vous me tuerez peut-être, la coupa Samantha, mais les flics vous attraperont et ils vous enfermeront. Alors, ce sera à votre tour d'être un animal. Vous pourrirez dans une cage jusqu'à votre mort ! Ensuite les âmes damnées viendront vous chercher pour vous emmener en enfer !

— Immonde petite garce ! hurla Tiffany quand elle s'interrompit, à bout de souffle. Je vais t'apprendre les bonnes manières. Tu peux faire une croix sur les gâteries : je ne t'en apporterai plus une seule !

Folle de rage, elle se dirigea vers la porte. Samantha se précipita derrière elle : elle devait en profiter pour fuir. Ce serait peut-être sa seule chance... Mais lorsqu'elle arriva devant la porte, sa geôlière la repoussa sans ménagement et sortit.

Il y eut un long silence, puis la porte s'ouvrit de nouveau et Tiffany réapparut, le pas décidé, une laisse à la main.

— Je vais t'apprendre, moi, à mal me parler ! Rover était une perle, comparé à toi. Ah ! tu t'en fiches de mourir ? On verra ce qu'en dira Colin, quand il rentrera ! Tu crois que Rover et toi êtes les seuls animaux de compagnie qu'on ait eus ? Oh ! ça non ! Tu n'as qu'à demander à la dernière fille qui est en train de pourrir sous une remise !

Soudain terrifiée par ce qu'elle venait de provoquer, Samantha se recroquevilla dans un coin de la pièce.

— Qu'allez-vous faire ? gémit-elle.

— Quelques jours de laisse te feront passer l'envie de m'insulter.

Sam chercha à se défendre, mais elle était trop fragile pour lui opposer une réelle résistance. Même quand elle cria qu'elle était contagieuse, Tiffany ne recula pas. Elle la plaqua au sol et enfila le collier de force. Puis, penchée au-dessus d'elle, le souffle court, les narines frémissantes, elle tira si fort sur la laisse que Sam en eut la respiration coupée. Elle roula au sol, la bouche ouverte, en manque d'oxygène.

— Alors c'est mieux comme ça ? Tu préfères ? railla Tiffany, tout en continuant à serrer le collier étrangleur.

Sam haletait. Etouffait. Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux et elle perdit connaissance.

* * *

Ce n'était pas la première fois que Zoé dormait dans sa voiture. Après avoir quitté le domicile paternel à dix-sept ans, elle avait passé plus de nuits à l'arrière de la vieille Coccinelle que son père lui avait

achetée, sa fille serrée contre elle pour qu'elle ne prenne pas froid, qu'à l'hôtel ou dans un appartement. Sans le moindre diplôme en poche, elle avait du mal à trouver du boulot... et sans argent, comment faire garder Samantha ? Elles ne restaient jamais longtemps au même endroit, sillonnant les routes californiennes, dormant dans la voiture ou dans des refuges pour sans-abri, sauf pendant les courtes périodes où elle arrivait à se dégoter un mac à peu près convenable. Ou en tout cas assez gentil pour garder Sam pendant qu'elle allait bosser — généralement de nuit, dans un fast-food. Mais ça ne durait qu'un temps... Il faut dire qu'elle avait le chic pour s'amouracher de types un peu rebelles ou artistes. Des hommes rêveurs et militants, mais incapables d'assumer leurs responsabilités — tout l'opposé d'Anton Lucassi, en somme. Elle poussa un long soupir. Elle avait mis tant d'énergie dans cette relation ! Elle voulait tellement que ça marche entre eux...

Auraient-ils été plus compatibles s'ils ne venaient pas de milieux si différents ? Peut-être. Mais, après l'échec de son premier mariage, il était sur ses gardes, lui aussi. Il ne s'autorisait pas à l'aimer tout entière — avec son passé et ses défauts. Quant à Zoé, elle était trop méfiante pour aimer tout court.

Qu'importaient les raisons de leur rupture, au fond ? Elle n'avait pas su l'éviter et se retrouvait dans sa voiture, tiraillée entre le soulagement de ne plus avoir à écouter les sermons d'Anton et la déception de n'avoir pas réussi à construire une relation durable.

Elle s'étira pour soulager ses membres ankylosés et massa sa nuque raide et douloureuse, puis elle passa en revue le contenu de son sac. Elle devait se ressaisir et rester concentrée sur les aspects purement pratiques de sa nouvelle situation. C'était le seul moyen de tenir ses angoisses à distance. Elle avait déjà connu des périodes difficiles. Elle surmonterait celle-ci, comme elle avait surmonté les autres. Par où commencer ? Sur quoi pouvait-elle s'appuyer ?

Elle n'avait que deux cents dollars dans son porte-monnaie et trois cents sur le compte qu'elle partageait avec Anton — si celui-ci ne l'avait pas fermé. Il y avait fort à parier qu'il le clôturerait dès que sa bonne conscience l'autoriserait à le faire.

Le cœur lourd, elle se tourna vers la banquette arrière, où ses affaires étaient entassées dans des sacs-poubelles. Avec les valises dans le coffre, c'était tout ce que Sam et elle possédaient. Même en vendant tout, y compris sa bague de fiançailles, elle ne réunirait jamais une somme suffisante pour constituer la récompense.

Elle avait pensé aller chez Jonathan. Mais ils se connaissaient à peine... Ce serait un peu incongru de lui demander le vivre et le couvert, non ?

— Et maintenant, je fais quoi ? marmonna-t-elle en jetant un

regard découragé par la vitre.

Après avoir quitté Anton, elle avait roulé jusqu'à l'aéroport. Elle avait passé le reste de la nuit dans sa voiture, sur le parking en plein air, imaginant qu'elle était avec Sam, sur le point de décoller pour des vacances au Mexique... Elle s'accrochait encore à ce rêve, pourtant prêt à s'évanouir dans les brumes matinales qui s'effiloçaient à l'horizon.

Le regard rivé sur le ballet aérien des avions, enveloppée dans leurs vibrations ininterrompues, elle perdit la notion du temps. Le soleil était un peu plus haut dans le ciel quand elle parvint à s'arracher à sa léthargie. Elle devait se secouer. Rester assise ici et se laisser engloutir par le désespoir n'aiderait pas sa fille... Or celle-ci comptait sur elle. Il fallait tenir bon.

Elle attrapa son portable et appela l'inspecteur Thomas.

La sonnerie résonna dans le vide. Normal — il était tout juste 8 heures. L'inspecteur n'était pas encore arrivé à son bureau. Elle devait se faire une raison : la vie ne s'était arrêtée que pour elle.

Elle imagina le flic prenant son petit déjeuner avec sa femme, savourant une deuxième tasse de café, avant de partir travailler. Il avait sa vie, bien sûr, mais elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir de ne pas consacrer tout son temps à Samantha. Très présent depuis le début, il n'avait pas ménagé ses efforts, vérifiant chaque piste, gardant un œil sur les refuges et les hôpitaux, interrogeant les voisins... mais force était de reconnaître que, pour lui, ce drame ne changeait rien. La disparition de Samantha Duncan n'était qu'une affaire de plus à résoudre.

Zoé se carra contre le dossier du siège, songeuse. Il lui fallait une couverture médiatique plus importante : diffuser un nouveau communiqué de presse, faire passer la photo de Sam à la télévision... Quelqu'un, quelque part, avait dû voir sa fille, bon sang ! Mais comment convaincre les journalistes de s'intéresser à l'affaire ? Skye ? Oui, elle devait avoir des contacts. Zoé composa son numéro sans plus attendre. Elle s'en voulait de quémander encore son aide, mais elle était prête à tout, à présent — même à mendier dans la rue — pour retrouver sa fille. La troisième sonnerie s'égrenait, quand un bip sur la ligne lui signala un autre appel. Zoé le prit, espérant entendre la voix de l'inspecteur Thomas.

— Allô !

— Eh... Comment allez-vous ?

Elle se raidit en entendant la voix de Colin Bell, son ancien voisin. Il s'était comporté de manière si déplacée la veille au soir qu'elle n'avait pas du tout envie de lui parler.

— Ça va, mentit-elle.

Elle n'arrivait pas à le cerner et, malgré l'aide qu'il lui avait

apportée pour faire imprimer les avis de recherche, elle préférerait l'éviter. Ça ne changerait strictement rien, d'ailleurs. Ne s'était-elle pas toujours débrouillée seule ?

— Et vous ? demanda-t-elle par politesse.

— Eh bien... je suis à la fois embarrassé et inquiet.

Elle ne tenait pas vraiment à savoir pourquoi, mais il poursuivit néanmoins sur sa lancée, sans attendre d'être questionné.

— Je voudrais m'excuser pour mon comportement de la nuit dernière, Zoé. Tiffany m'a dit que je m'étais mal comporté et que cela vous avait probablement effrayée. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Un verre de trop, peut-être ? avança-t-elle.

— Plusieurs, même. Je rentre parfois du travail dans un tel état de tension que je bois un peu plus que de raison. Mais ce n'est pas une excuse et... vous n'aviez pas besoin de ça.

Il cherchait visiblement à se justifier, mais sa sincérité la toucha.

— Excuses acceptées.

— Vraiment ? Vous ne dites pas ça en l'air ? Je me sens tellement bête !

Zoé sourit. L'attitude de son voisin, quoiqu'un peu trop « amicale » à son goût, était le dernier de ses soucis. Au moins avait-il la décence d'admettre qu'il avait franchi la ligne jaune... et de s'en excuser ! Pourquoi lui en garder rancune ? songea-t-elle. L'incident ne se reproduirait sans doute pas, puisqu'elle ne vivait plus à côté. Et sa femme était au courant.

— C'est oublié. Vous n'étiez pas dans votre état normal.

Il laissa échapper un petit sifflement.

— Vous êtes aussi belle que magnanime ! C'est un compliment sans arrière-pensée... alors ne me battez pas froid, plaisanta-t-il.

— Ne vous en faites pas, assura-t-elle.

— Passons maintenant à la partie « inquiétude » : j'ai vu Anton ce matin en partant au bureau, et il m'a annoncé que vous aviez déménagé.

— En effet.

— J'espère que cela n'a rien à voir avec moi.

Elle se raidit, de nouveau mal à l'aise.

— Pourquoi cela aurait-il quelque chose à voir avec vous ?

— C'est si soudain. Il ne faudrait pas qu'il se soit fait des idées quand nous sommes allés faire imprimer les avis de recherche.

Elle retrouva son souffle.

— Non, ce n'est pas ça. C'est... un ensemble de choses. Disons que notre relation n'a pas résisté à la tension provoquée par la disparition de Samantha, résuma-t-elle, refusant d'entrer dans les détails.

— Il n'était pas assez bien pour vous, Zoé. Franchement, je n'ai jamais compris ce que vous lui trouviez !

La sécurité, la stabilité, la sensation d'être protégée... Des qualités qui échappaient à quelqu'un d'aussi jeune et brillant que Colin, bien sûr. Avait-il déjà eu à se battre pour survivre ?

Mais tout cela n'avait plus d'importance... Elle s'était bercée d'illusions au sujet d'Anton : il ne s'était pas montré meilleur que les hommes qu'elle avait connus avant lui. Et il venait de la laisser tomber au pire moment de sa vie.

Il n'était pas seul responsable de ce fiasco, bien sûr. Ils auraient probablement rompu bien plus tôt si elle ne s'était pas voilé la face. Anton lui avait offert un cadre de vie agréable ; il travaillait, ne se droguait pas, ne buvait pas, mais elle ne *l'aimait* pas.

Elle pensa à Jonathan. Le simple contact de ses lèvres sur sa peau, la chaleur de son souffle sur sa nuque avaient suscité en elle un profond trouble, libérant un désir qu'elle refoulait depuis longtemps.

— Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, conclut-elle.

— Il ne vous a pas laissée sans rien, au moins ? Vous avez de l'argent ? Si ce n'est pas le cas, je peux vous en prêter.

« Certainement pas ! » songea-t-elle. Elle souhaitait le tenir à distance, au contraire. Ils se connaissaient à peine et son offre, si généreuse soit-elle, l'embarrassait. D'autant qu'il n'en avait pas parlé à sa femme...

— Ça va pour le moment, affirma-t-elle. Mais c'est vraiment gentil de vous en soucier.

— Où vous êtes-vous installée ?

— Dans un hôtel.

« Le "berline trois étoiles" », compléta-t-elle intérieurement.

— Lequel ?

Elle lissa ses vêtements froissés du plat de la main.

— Un petit hôtel d'une douzaine de chambres, au centre-ville.

Elle en avait aperçu au moins deux lorsqu'elle roulait vers l'aéroport, la nuit dernière.

— Vous parlez de celui qui est sur la Seizième Avenue ?

— Franchement, je ne sais pas. Je me suis arrêtée devant le premier que j'ai trouvé, répondit-elle évasivement.

— Oh ! je vois.

Il y eut une pause sur la ligne.

— Et pour Sam ? Il y a du nouveau ?

— Non, pas de changement.

— Vraiment ? La police n'a rien pu vous apprendre ?

Elle tourna la clé de contact et tressaillit imperceptiblement en voyant l'aiguille de la jauge d'essence. Il ne lui restait qu'une moitié de réservoir.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent.

— Eh bien, c'est loin d'être suffisant ! s'indigna-t-il.

— C'est ce que je ressens, moi aussi.

Mais peut-être n'y avait-il réellement rien d'autre à faire ? Jonathan lui-même n'avait pas plus d'indices.

— J'ai organisé une battue demain matin avec des avocats et des secrétaires de mon cabinet. J'ai pensé que nous pourrions circuler dans les quartiers proches du nôtre pour distribuer la photo de Sam, puis ratisser les terrains inoccupés aux alentours.

Elle haussa les sourcils. Colin ne cessait de l'étonner. Au moment où elle s'apprêtait à prendre ses distances avec lui, il lui faisait une offre inattendue et... réellement altruiste. Qu'est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi repoussait-elle les gestes amicaux ? N'avait-elle pas cruellement besoin d'être épaulée, au contraire ?

— Les policiers doivent inspecter les environs aujourd'hui, mais... nous n'en ferons jamais trop, balbutia-t-elle.

— Je suis d'accord avec vous.

— Ecoutez, Colin, je... j'apprécie vraiment l'aide que vous m'apportez.

— Ne me remerciez pas. Nous n'avons plus qu'à déterminer l'itinéraire et à organiser les équipes de recherche. Pouvez-vous passer ce soir à la maison ? Nous pourrions dîner ensemble par la même occasion ! proposa-t-il. Je me charge de trouver les cartes et les relevés topographiques.

Comment refuser, alors qu'il se donnait tant de mal pour l'aider ?

— D'accord. Quand voulez-vous que je passe ?

— Nous recevons de vieux amis vers 21 heures, donc... pouvez-vous passer vers 18 heures ?

La suggestion lui parut raisonnable. C'était de bonne heure, et il ne prévoyait pas d'y passer la nuit... Il n'y avait donc rien dans son invitation qui puisse être interprété de travers.

— Oui, ça me va, acquiesça-t-elle.

— Parfait. Alors, à tout à l'heure ! s'exclama-t-il en raccrochant.

Zoé soupira. Autour d'elle, le monde tournait toujours sur son axe — mais son univers à elle avait basculé : sa fille avait disparu ; elle n'avait plus de maison, plus de travail, pratiquement plus d'argent ; Anton l'avait quittée ; un voisin qu'elle connaissait à peine se comportait comme un ami de longue date. Et elle ne parvenait pas à chasser Jonathan Stivers de son esprit... Seigneur ! Quel marasme...

Elle enclencha la première et se dirigea lentement vers la sortie du parking. Le mieux à faire, à présent, était sans doute de se rendre directement aux bureaux de La Contre-Attaque. Elle prit la direction du centre-ville, mais la sonnerie de son portable résonna au moment où elle allait s'engager sur la voie rapide. Elle s'arrêta sur le bas-côté.

— Allô !

— Zoé ? C'est Jonathan.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle aurait reconnu sa voix entre toutes.

— Ça va ?

— Bien ! s'exclama-t-il. Rien n'est encore sûr, mais je pense que nous tenons enfin une piste.

— Comment ça, tu as invité Zoé Duncan à dîner ? s'exclama Tiffany.

Il était 10 heures et elle aurait dû avoir commencé sa ronde pour s'assurer qu'aucun des pensionnaires de la maison de retraite n'avait quitté sa chambre. L'appel de Colin venait de la surprendre devant le distributeur de boissons et de confiseries. Il lui arrivait parfois de craquer et d'acheter une barre chocolatée. Elle allait, alors, discrètement s'enfermer dans les toilettes pour la manger rapidement. Elle n'était pas fière de son écart et n'avait pas envie que ses collègues de travail la taquinaient à ce sujet — ou, pire, le rapportent à Colin.

— C'est exactement ce que je viens de dire, confirma-t-il. Sois prête pour 18 heures.

Elle se mit à chuchoter bien qu'il n'y ait personne autour d'elle.

— Nous ne pouvons pas recevoir Zoé à la maison.

— Pourquoi non ?

Elle enfouit la main au fond de la poche de sa blouse et fit cliqueter les clés qui donnaient accès à l'aile des malades atteints d'Alzheimer. Elle ne travaillait pas dans ce service, mais, comme tous les employés de la maison de retraite, elle devait les avoir en permanence sur elle pour ouvrir aux familles qui venaient rendre visite aux résidents — ce qui n'arrivait pas souvent — et atténuer l'impression d'enfermement qui pouvait se dégager des lieux.

— Et si elle monte à l'étage, Colin ?

— Pourquoi veux-tu qu'elle monte ? Nous ne la quitterons pas d'une semelle.

— On n'est pas obligés de la recevoir.

C'était de la folie pure. D'ailleurs, ces derniers temps, son excitation devenait inquiétante. Ne voyait-il pas que le sentiment d'invincibilité qui l'animait les mettait tous deux en danger ?

— Tu veux plaisanter ? Je...

Il s'interrompit, lâchant un juron, sous le coup de la frustration.

— Ne quitte pas, je vais fermer la porte.

Tandis qu'elle patientait, le visualisant en train de contourner son

luxueux bureau et de pousser doucement la porte massive, elle fut prise d'une angoisse sourde, oppressante, et son cœur se mit à battre violemment. Elle, la grosse dont tout le monde se moquait à l'école, avait épousé un avocat — et pas des moindres : Colin travaillait pour un cabinet réputé. Elle était si fière de lui, de leur vie, de ce qu'elle était devenue ! Quelle jubilation de voir la surprise se peindre sur le visage des vieilles connaissances qu'il lui arrivait de croiser ! Avec quelle joie elle les informait des détails de sa nouvelle vie... C'était sa plus belle récompense. Or Zoé, par son existence même, menaçait de lui ravir ce trésor. C'était la première fois que son mari en pinçait pour une autre. Pouvait-elle rester les bras croisés ? Où cela les mènerait-il ?

Colin reprit la communication, mais il parlait si bas qu'elle eut du mal à le comprendre.

— Pardon ? fit-elle.

— Je dis que je sais ce que je fais.

— Je comprends qu'il est important de soigner notre image, mais... tu n'as pas besoin d'elle pour organiser cette battue.

— Bien sûr que si ! Il faut qu'elle se rende compte de l'énergie que nous dépensons et des efforts que nous faisons pour elle ! Nous devons gagner sa confiance si nous voulons qu'elle soit de notre côté, Tiff.

— Et pourquoi pas chez Anton ? Son opinion compte aussi.

— Elle n'est plus avec lui. Elle a enfin quitté ce vieux barbon ! Je t'avais bien dit que ce mariage ne se ferait pas !

Tiffany crispa les doigts sur le combiné. Voilà qui n'était ni réjouissant, ni rassurant. Le spectre d'une Zoé soudain libre et disponible la fit sensiblement vaciller.

— Alors, retrouvons-la ailleurs, dans un endroit neutre, implora-t-elle. Ce ne serait vraiment pas malin de la faire venir à la maison alors que sa...

— Oui, interrompit-il, mais mieux vaut prévenir que guérir, tu ne crois pas ? Si Rover se réveillait, il pourrait braquer le projecteur sur nous, et si tu ajoutes à ça que Sam a disparu précisément à côté de chez nous, Zoé pourrait faire des recoupements et commencer à se méfier. C'est pour ça que nous allons lui ouvrir notre maison et lui donner l'impression qu'elle peut y circuler à sa guise. Si elle est convaincue que nous n'avons rien à cacher, elle sera moins encline à donner crédit aux coïncidences et aux soupçons.

— Mais pourquoi ce soir ? se plaignit Tiffany.

Elle comptait tant sur cette soirée ! Les quelques heures qu'ils passeraient ensemble avant l'arrivée des amis de Colin lui permettraient de reconquérir son mari et de lui montrer qu'elle savait toujours le satisfaire — du moins l'espérait-elle.

— Je ne sors pas avant 17 heures, ce soir. Et après, j'irai à la gym,

ajouta-t-elle.

La voix chevrotante de Mme Floyd, de la chambre 32 D, au bout du couloir, l'interrompit.

— Tiffany ? Tiffany Bell, est-ce que c'est vous ?

Elle plaqua sa main contre le téléphone, avant de lui répondre en haussant la voix :

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je n'arrive pas à attraper ma couverture.

Mme Floyd n'était jamais à court de prétextes pour l'attirer près de son lit, et Tiffany, bien que n'étant pas dupe, obtempérait de bon cœur, sensible à la solitude dont souffraient la plupart des résidents. Mais, à cet instant, elle manifesta plus d'empressement que d'habitude à lui répondre. Inutile d'attirer l'attention de sa responsable, qui avait l'art de surgir au mauvais moment.

— Et voilà, fit-elle après avoir tiré la couverture sur les pieds de la vieille dame.

— Tiffany ? appela Colin.

— Quoi ?

— Laisse tomber la gym aujourd'hui. Arrête-toi plutôt au supermarché pour acheter ce qu'il te faut. Prends un rôti déjà cuit : tu n'auras plus qu'à le mettre au four au dernier moment. N'oublie pas d'acheter des amuse-bouches pour les gars.

— A qui parlez-vous ? demanda la vieille dame.

— A mon mari, répondit Tiffany en posant un doigt sur sa bouche pour lui intimer le silence. Alors Tommy et James viennent toujours ? souffla-t-elle dans le téléphone.

— Tu ne veux plus ? Ne me dis pas que tu as changé d'avis, après m'avoir bien chauffé ?

— Non, bien sûr que non, protesta-t-elle.

— Tiffany Bell ?

Elle tressaillit en entendant la voix d'Amanda Hargraves, et leva les yeux vers la porte où se tenait cette dernière.

— Oui ?

— Ce n'est pas le moment pour les coups de fil personnels.

— Pardonnez-moi, répondit-elle. Je vais raccrocher.

— Ce serait une bonne chose, insista la responsable.

Elle croisa les bras, indiquant clairement qu'elle attendait de son employée qu'elle s'exécute sur-le-champ.

— Il faut que je raccroche, murmura-t-elle à Colin.

— Charge-toi des préparatifs et prends toutes les précautions au sujet de notre nouvel animal, ajouta-t-il rapidement.

— La même chose que d'habitude ? demanda-t-elle en jetant un regard nerveux à sa responsable.

— Donne-lui deux pilules, cette fois. Je ne veux pas de mauvaises

surprises. Je sens que ça va être une grande nuit !

La soirée promettait d'être mémorable, certes... mais, en raccrochant, Tiffany comprit qu'elle ne s'en faisait pas une joie. Tout ce qu'elle voulait, c'était que Colin soit content et qu'il envisage avec plaisir le week-end qu'ils avaient prévu de passer à la cabane.

Mme Hargraves cogna son index replié contre le mur intérieur pour montrer sa satisfaction, avant de s'éloigner sans un mot.

— Il n'y a rien de mieux que d'être heureuse en mariage, murmura Mme Floyd d'un air attendri.

Tiffany glissa son portable dans sa poche et esquissa un sourire.

— Je suis bien de votre avis.

— Vous êtes amoureuse ?

— Je préférerais mourir plutôt que de vivre sans mon Colin.

Le regard chassieux de la vieille dame se perdit dans le vide.

— Je ressentais la même chose pour mon Richard, que Dieu bénisse son âme !

Tiffany hocha la tête, un sourire crispé aux lèvres. Et dire qu'à cause de Zoé elle risquait de tout perdre ! Mais pourquoi avait-elle enlevé Samantha, bon sang ? En voulant rattraper une erreur, elle n'avait fait que l'aggraver et pousser Colin dans les bras de leur voisine.

Mme Floyd lui proposa une partie de cartes, se plaignant qu'elles n'avaient pas joué depuis une semaine, mais Tiffany s'excusa et s'empressa de retourner près du distributeur. Elle acheta deux barres chocolatées et les engloutit aussitôt.

* * *

Quand Zoé arriva à l'hôpital où Jonathan lui avait donné rendez-vous, il la trouva plus jolie que jamais. Vêtue d'une blouse sans manches et d'un jean qui mettait en valeur sa silhouette fine et élancée, elle offrait l'image même de la féminité, songea-t-il en laissant son regard s'attarder sur sa silhouette, qui émergeait d'une grosse berline neuve. C'est alors qu'il remarqua la marque pâle sur son annulaire. Elle ne portait pas sa bague de fiançailles ! Bizarre... Pourquoi ne l'avait-elle pas mise aujourd'hui ?

Perplexe, il remarqua aussi les sacs plastiques pleins à craquer, entassés à l'arrière de la berline. Drôle d'endroit pour entreposer des sacs-poubelles... A moins qu'il ne s'agisse de bagages improvisés ?

— Tout va bien ? s'enquit-il avec sollicitude.

— Ça va, répondit-elle en refermant sa portière, un sourire crispé aux lèvres. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

Elle jeta un coup d'œil en direction de l'entrée de l'hôpital.

— Dites-moi que personne n'est gravement blessé... et que ce n'est pas Sam ! ajouta-t-elle.

Si sa fille était à l'hôpital, il l'aurait déjà avertie, bien sûr. Elle

devait s'en douter... alors, pourquoi lui posait-elle la question ? Ne serait-ce pas pour détourner son attention de la voiture ? Pour qu'il ne s'aperçoive pas que la banquette arrière était pleine de sacs plastique, laissant penser qu'elle était partie de chez Lucassi dans la plus grande hâte ?

— Quelqu'un est effectivement blessé, mais ce n'est pas Sam, la rassura-t-il néanmoins.

— Alors pourquoi sommes-nous là ?

Elle passa devant lui, s'attendant à ce qu'il lui emboîte le pas, mais il ne bougea pas. Il n'avait pas encore réussi à se faire une idée précise de l'endroit où se trouvait Samantha, mais il n'avait aucun mal à deviner où Zoé avait passé la nuit : la robe qu'elle portait la veille pliée sur son sac de voyage, lui-même posé sur le siège passager, la couverture et l'oreiller qu'il aperçut sur le tapis de sol en se penchant davantage en disaient long sur les événements de la veille.

— Vous avez déménagé ?

Elle se retourna, une expression douloureuse sur le visage.

— Eh oui ! Il semble qu'Anton et moi n'étions pas faits l'un pour l'autre, lâcha-t-elle d'un ton laconique.

Il se contracta imperceptiblement. Était-il à l'origine de sa décision de rompre ?

— Ça, j'aurais pu vous le dire, mais je suis surpris par la rapidité de la décision.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? répliqua-t-elle.

Ce fut au tour de Jonathan de hausser les épaules.

— Il m'a semblé antipathique, c'est tout.

— Apparemment, je suis la seule à ne pas avoir vu que cette relation était vouée à l'échec, marmonna-t-elle.

Jonathan ne sut que dire. La veille, il n'avait pas pu s'empêcher de l'embrasser, de la toucher, porté par l'envie de lui prouver qu'elle le désirait tout autant qu'il la désirait. Un élan insensé, qui avait balayé prudence et raison... Et, ce matin, elle affichait un air perdu, comme si elle n'avait nulle part où aller.

Bon sang !

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Elle le dévisagea longuement avant de répondre :

— Ça n'a rien à voir avec vous — alors ne restez pas planté là comme si vous portiez toute la culpabilité du monde sur vos épaules !

Rien à voir avec lui ? Il aurait aimé la croire. Ou, du moins, être certain qu'il ne lui compliquait pas l'existence.

— C'est gentil à vous de me dédouaner, mais expliquez-moi...

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Les gens changent. Les attentes aussi. Disons que c'est arrivé dans un moment... de lucidité mutuelle.

Le téléphone de Jon se mit à sonner, mais il l'ignora délibérément.

Cela ne ferait qu'un appel de plus... Ses clients s'impatientaient, mais rien ne lui semblait plus urgent que de retrouver la fille de Zoé.

— Etes-vous sûre que c'était le bon moment pour prendre ce genre de décision ? insista-t-il.

— Nous l'avons prise d'un commun accord. Et je n'ai aucun doute quant à sa pertinence. Je sais que nous avons fait le bon choix, affirma-t-elle.

Elle suivit du regard un véhicule qui entraînait dans le parking et roulait lentement, à la recherche d'une place pour se garer.

— Le moment aurait pu être mieux choisi, évidemment, ajouta-t-elle tristement. Mais la disparition de Sam... a mis à jour les failles de notre couple. Elle nous a obligés à ouvrir les yeux : nous n'étions pas heureux ensemble.

— Le fait que nous ayons partagé une chambre d'hôtel n'a rien précipité... ?

— Nous n'en avons même pas parlé.

Elle passa nerveusement une main dans ses cheveux, avant de reprendre :

— S'il vous plaît... ne vous mettez pas martel en tête. C'est moi qui vous dois des excuses. Je vous ai placé dans une situation embarrassante. J'aurais dû insister pour prendre une chambre.

Elle tentait de prendre ses distances, et il aurait dû en éprouver du soulagement. Que gagnerait-il à nouer une relation avec elle ? Pourtant, qu'il le veuille ou non, la raison s'effritait sous le désir qui vibrait entre eux.

— J'étais d'accord pour partager ma chambre avec vous, lui assura-t-il.

— Je sais.

Elle s'éclaircit la gorge, avant de poursuivre :

— On peut y aller, maintenant ?

Pas encore : il avait d'autres choses à tirer au clair.

— Nous n'avons rien fait de mal à San Diego, Zoé. Vous dites que je n'ai rien à voir avec cette rupture, mais si elle est motivée, même un peu, par un sentiment de culpabilité pour ce qui aurait pu se passer, je vous en prie, n'en tenez pas compte...

— Il ne s'agit pas de culpabilité. Je n'ai jamais su choisir correctement les hommes de ma vie, vous comprenez ?

Elle esquissa un geste désinvolte, mais Jon ne fut pas dupe.

— Anton n'est qu'un exemple de plus, ajouta-t-elle. Et puis, les ruptures, ce n'est pas si terrible... On s'y fait, vous ne croyez pas ?

Il jura intérieurement. Il venait de renoncer à Sheridan parce qu'elle en aimait un autre... et il ne trouvait rien de mieux à faire que de s'amouracher d'une femme qui ne souhaitait pas s'engager ? Il était pathétique, franchement ! Mais Zoé lui lançait un avertissement — et

il devait le prendre au sérieux.

— Skye m'a dit qu'Anton était différent de vos précédents compagnons, argua-t-il.

— C'est vrai. Et c'est pour ça que je tenais tant à ce que ça marche entre nous. Mais peut-on considérer comme un progrès une relation qui n'est pas fondée sur l'amour ? Comment ai-je pu croire qu'elle serait assez solide pour résister à la première épreuve ?

— C'est donc vous qui avez décidé de le quitter ?

Elle remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Peu importe. De toute façon, je n'irai pas mieux tant que je n'aurai pas retrouvé ma fille.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? demanda-t-il en baissant la voix.

— Parce que vous auriez offert de m'héberger.

— Vous n'aviez pas besoin d'un endroit où dormir, peut-être ? poursuivit-il en lançant un regard éloquent vers sa voiture.

— C'était trop vous demander.

Jonathan lui décocha un regard sceptique.

— Qu'y a-t-il de mal à ce qu'un ami en aide un autre ?

— Vous n'êtes pas mon ami, Jonathan. Vous êtes le détective privé qui enquête sur la disparition de ma fille.

Zoé laissa son regard glisser vers l'homme qui venait juste de garer sa voiture, évaluant distraitement la distance à laquelle il se trouvait.

— Et nous aurions fini par dormir ensemble, murmura-t-elle.

Jon aurait aimé pouvoir affirmer qu'il n'aurait pas tiré avantage de sa présence chez lui, mais il n'en était pas sûr. Comment aurait-il résisté à sa beauté, à l'intensité de son regard ? Elle était en couple depuis des mois — pourtant, elle lui semblait plus seule que toutes les femmes qu'il connaissait, plongée dans une solitude dont elle n'avait même pas conscience. Il brûlait d'être celui qui remplirait ce vide, qui étancherait sa soif... mais son propre passé amoureux n'était guère plus brillant que celui de Zoé, hélas !

Il se dirigea vers l'entrée de l'hôpital.

— Pas d'autre commentaire ? insista-t-elle en accordant son pas au sien.

— Qui sait ce que nous aurions fait ? répliqua-t-il d'un ton sibyllin.

Manifestement pressé, le conducteur de la berline, un sourire béat aux lèvres, un bouquet de fleurs à la main, passa devant eux sans les voir.

— Un jeune papa, chuchota Zoé en s'effaçant pour le laisser entrer. Centré sur elle, Jonathan ne releva pas.

— Alors où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Sur le parking de l'aéroport.

Son téléphone sonna de nouveau et il le coupa après avoir jeté un

œil au numéro d'appel. C'était Robbie Babcock, le chasseur de primes lancé à la poursuite d'un homme qui ne s'était pas présenté au tribunal pour un vol à main armée. Jonathan avait accepté de lui filer un coup de main. Il rappellerait plus tard.

— Vous ne répondez pas ? demanda-t-elle.

Il éluda sa question.

— Vous avez une chambre pour ce soir ?

— Pas encore. Mais je vais en prendre une.

Il décida de respecter sa décision. Elle devait panser ses blessures. Et lui aussi.

Ils s'avancèrent dans le hall de l'hôpital.

— Maintenant, dites-moi pourquoi nous sommes ici ?

— Ce matin, j'ai lu un fait divers qui m'a fait froid dans le dos, lâcha-t-il.

Elle chancela imperceptiblement, puis fit deux pas rapides pour le rattraper.

— Racontez-moi.

Il aurait voulu la protéger, mais comment atténuer la brutalité des faits qu'il s'appêtait à relater ?

— On a retrouvé un garçon de quatorze ans, errant dans les bois près de Placerville. Il avait été enlevé il y a plus de deux mois.

Elle s'immobilisa.

— Il est en vie ? Ses parents doivent être tellement soulagés !

Il hocha la tête.

— Il était nu. Il a été roué de coups et maltraité.

Ils échangèrent un long regard.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a un lien avec Samantha ?

— Pas grand-chose, admit-il. Ce garçon a été retrouvé le jour de la disparition de votre fille. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais elle a attiré mon attention. Les disparitions d'adolescents sont plutôt rares par ici. J'ai aussitôt appelé le mari de Skye.

— Il est inspecteur à Sacramento, c'est ça ?

— Oui. Il a passé un coup de fil pour moi au shérif du comté.

— Vous pensez que Sam a été enlevée par la même personne ?

— Peut-être pas. Ce n'est qu'une intuition, mais... ça vaut le coup de creuser.

Ils n'avaient aucune autre piste, de toute façon.

— Alors, qu'avez-vous appris ?

Jonathan réprima un juron quand il entendit son téléphone sonner. Robbie Babcock n'était pas du genre à lâcher facilement : il voulait retrouver son fugitif et récupérer son argent. Jon éteignit son portable. Cette coupure forcée lui coûtait, mais il avait besoin de quelques minutes sans être dérangé.

— Le pauvre gosse était en état de choc. Il bredouillait des propos

incohérents. Il n'est pas resté conscient très longtemps après avoir été secouru, mais il répétait toujours la même chose.

Elle porta une main à sa poitrine.

— Laquelle ?

— Il devait se comporter comme un chien et un homme qu'il appelait « Maître » lui faisait porter un collier étrangleur.

Zoé blêmit.

— Où habite ce garçon ?

— Il s'appelle Toby. Sa famille vit à Antelope, mais il n'a pas été enlevé chez lui. Il a disparu alors qu'il rentrait de l'école.

Elle secoua la tête.

— Antelope n'est pas très loin de là où j'habitais avec Anton, mais je ne vois pas le lien avec ma fille. Comme vous l'avez dit, le fait qu'on l'ait retrouvé le jour de la disparition de Sam ne prouve rien, et...

Jonathan leva une main.

— Ce n'est pas tout. Conscient qu'un dangereux criminel courait dans la nature, l'adjoint du shérif est monté avec lui dans l'ambulance pour l'interroger. Il avait peur que l'enfant ne succombe à ses blessures avant d'avoir pu livrer le moindre indice. Il n'a cessé de lui demander : « Qui t'a fait ça ? »

— A-t-il obtenu un nom ?

— Non. Que des balbutiements, jusqu'à ce qu'il demande à l'enfant où il pouvait trouver ce « Maître ».

Zoé ouvrit grand les yeux.

— Et alors ?

— C'est là que le garçon a dit d'une voix à peine audible : « Un salopard de Rocklin. »

* * *

Lorsqu'ils arrivèrent dans le service de soins intensifs où se trouvait Toby, Jonathan se présenta à M. et à Mme Simpson, qui ne quittaient pas le chevet de leur fils. Il leur expliqua la raison de leur présence, et Zoé put entrer quelques instants dans la chambre du jeune garçon. Quand elle le vit, inconscient, meurtri, relié par des tuyaux à des machines, elle sentit son cœur se briser.

Ne meurs pas ! conjura-t-elle intérieurement. *Bats-toi. Aide-nous à mettre le monstre qui t'a fait ça hors d'état de nuire.*

Quelques larmes roulèrent sur ses joues, bien qu'elle n'ait pas envie de pleurer. Non pas qu'elle s'habituaît à ce cauchemar, mais sa douleur venait de se muer en une colère froide et implacable. Elle ne renoncerait *jamais*. Si l'homme qui s'en était pris à Toby avait enlevé Sam, elle ne le laisserait pas s'en tirer. Dût-elle y consacrer chaque minute qui lui restait à vivre, elle le traquerait jusqu'à ce qu'elle le trouve — et lui fasse payer ses crimes.

Jonathan et elle restèrent près du lit, recueillis, silencieux, unis

dans une même douleur.

Elle s'en voulait de s'immiscer dans ces moments d'intimité et de s'imposer à ces parents traumatisés. Répondre aux questions d'inconnus était sûrement le dernier de leurs soucis, mais ils devaient unir leurs forces dans un seul objectif : mettre un terme à cette spirale de violence et faire en sorte que cela n'arrive pas à d'autres. Sa fille avait-elle été enlevée par l'homme qui avait martyrisé Toby ? Elle n'en avait aucune idée, mais le fait que les deux enfants vivent dans des quartiers aisés de Rocklin la forçait à s'interroger. Pouvait-on parler de coïncidence alors que ce crime s'était produit à deux reprises en l'espace de quelques semaines dans une ville aussi petite que Rocklin ?

— Etait-il conscient quand vous êtes arrivés à l'hôpital ? demanda Jonathan aux parents.

— Il l'a été pendant quelques minutes, répondit Mme Simpson.

Le visage terreux, elle semblait encore en état de choc. L'épuisement qui pointait sous sa voix trahissait l'épreuve qu'elle était en train de vivre.

Jonathan glissa les mains dans ses poches.

— A-t-il dit quelque chose qui pourrait nous être utile ?

— Non, absolument rien, répondit M. Simpson d'un air navré. Nous avons voulu en savoir plus, mais quand nous lui avons posé des questions, il s'est accroché à ma main et...

L'homme chauve au physique trapu, plus petit que sa femme, s'interrompit, submergé par l'émotion.

— Il s'est mis à pleurer, compléta Mme Simpson.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises, luttant elle-même contre les larmes.

— Puis il a sombré dans le coma.

Un muscle tressaillit à l'angle de la mâchoire de Jonathan et Zoé sut qu'il ressentait le même écœurement qu'elle. Il fallait stopper le monstre qui était capable d'infliger de telles souffrances.

— Qu'ont dit les médecins ? demanda Zoé.

Mme Simpson échangea un regard inquiet avec son mari.

— Ils ne peuvent pas encore se prononcer.

— S'il y a un changement, vous voudrez bien nous contacter ? demanda Jonathan. C'est très important pour nous.

La femme s'essuya les yeux et hocha la tête, tout en glissant dans son sac la carte de visite qu'il lui tendait.

— Je suis désolée de vous avoir dérangés dans un moment si difficile, murmura Zoé en se tournant pour partir.

— Ne le soyez pas, affirma Mme Simpson, en la retenant par le bras pour chercher son regard. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider. Il faut trouver ce « Maître » et l'empêcher de... de s'en prendre à un autre enfant.

A court de mots, Zoé hocha la tête. Le temps pressait. Cet enfant était peut-être le sien.

Jonathan jeta un regard oblique vers Zoé, qui traversait le parking de l'hôpital à son côté.

— Nous savons deux choses, à présent, commença-t-il.

— Lesquelles ? s'écria vivement Zoé d'une voix que la colère faisait vibrer. Nous savons que nous avons affaire à un sadique, c'est ça ?

Jonathan parut évaluer sa réponse.

— D'accord, nous savons donc trois choses, nuança-t-il. Mais deux d'entre elles sont plutôt encourageantes pour nous.

Elle plongea la main dans son sac et prit ses clés de voiture. Les émotions qui l'assaillaient l'empêchaient de raisonner. Elle n'avait qu'une envie : fuir cet hôpital, s'éloigner du garçon au corps martyrisé, de ses parents accablés de chagrin. Ceux-ci lui avaient fait si forte impression... Dans deux ou trois mois — ou même avant, qui sait ? —, elle serait peut-être à leur place, tiraillée entre attente et espoir. Si elle avait la chance de retrouver sa fille en vie !

— *Encourageantes* ? reprit-elle, dubitative. J'ai dû rater un épisode.

— Réfléchissez.

La main sur la portière, il se tenait devant elle — si près qu'elle se troubla aussitôt. Effarée, elle s'installa au volant pour mettre de l'espace entre eux. Sa vie était bien trop complexe et chaotique pour y ajouter un souci supplémentaire. Elle aurait voulu ne pas ressentir ce qu'elle ressentait pour Jonathan. N'avait-elle pas retenu la leçon de ses anciennes relations ? Que cherchait-elle, au juste ? Pourquoi ne pas tirer un trait sur l'amour, tout simplement ?

— Je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

— Nous devons concentrer nos efforts sur Rocklin et ses environs.

— Vous pensez que le ravisseur de Toby et celui de Sam ne sont qu'une seule et même personne ?

— Cela se pourrait bien.

— La police n'acceptera jamais d'inspecter chaque maison.

Elle se mit à fouiller dans son sac, à la recherche de ses lunettes de soleil.

— Non, mais rien ne nous empêche de frapper aux portes et

d'interroger nous-mêmes les habitants. Le fait est que la zone géographique de recherche vient de se rétrécir considérablement. Et ça, c'est encourageant, vous ne trouvez pas ? Il semblerait aussi que l'agresseur dispose d'un environnement qu'il juge suffisamment sûr pour garder ses victimes en vie un certain temps. Nous étions déjà parvenus à cette conclusion, mais à présent nous pouvons définitivement exclure Anton, après Bates et votre père.

— Je devrais me sentir mieux parce que nous savons avec certitude que ces trois hommes n'y sont pour rien ?

— « Mieux », n'exagérons rien... Je dis juste que nous en savons plus aujourd'hui, et qu'un profil du criminel est en train de se dessiner.

Gagnée par une bouffée d'irritation, elle renversa le contenu de son sac sur ses genoux.

— Ce n'est pas assez. Vous avez vu ce pauvre garçon ? s'exclama-t-elle en levant les yeux vers lui.

Ils échangèrent un long regard.

— Il est en vie, Zoé.

— Oui, mais dans quel état ! Ce ne sera peut-être plus le cas, demain. Combien de fois, au cours des dernières semaines, n'a-t-il pas souhaité être mort ?

— Ce que je veux dire c'est que son ravisseur l'a gardé en vie pendant plus de deux mois. C'est un temps extraordinairement long, quand on sait que la plupart des enlèvements extra-familiaux se soldent par la mort de la victime dans les heures qui suivent. Il faut que je parle à Jasmine...

— Jasmine ?

— Elle a fondé La Contre-Attaque avec Skye. C'est une profileuse reconnue et très talentueuse. Elle s'est mariée récemment et s'est installée en Louisiane, mais elle continue de consulter en free lance. Elle nous aidera à entrer dans la tête du kidnappeur et à mieux comprendre son mode de fonctionnement.

— « Maître » laisse penser qu'il s'agit d'un homme, observa Zoé.

— Animé de pulsions sadiques, comme vous l'avez dit. Mais ce n'est pas suffisant. Il faut affiner ce portrait.

Elle haussa les épaules, trahissant l'ampleur de son découragement.

— Ce n'est pas un homme : c'est le diable en personne ! murmura-t-elle.

— Je vous l'accorde, mais ce n'est peut-être pas entièrement une mauvaise nouvelle. Avec ce type de personnage, tout porte à croire que Sam est encore en vie.

A cet instant pourtant, l'espoir vacillait en elle, étouffé par un puissant désir de vengeance qui l'aidait à résister à l'horreur et à rester

combative.

— Je veux que Sam revienne. Mais, même si je ne la retrouve pas... je ne m'arrêterai pas avant d'avoir fait mettre ce fumier derrière les barreaux.

— Nous l'aurons, dit-il avec assurance.

Elle mit la main sur ses lunettes de soleil et les glissa sur son nez.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Qu'avez-vous prévu de faire aujourd'hui ? demanda-t-il.

Zoé enfonça la clé dans le contact et fit descendre la vitre. Jonathan referma la portière et recula de quelques pas.

— Je vais me rappeler au souvenir de la presse écrite et des chaînes de télévision.

Elle n'avait plus besoin de solliciter l'aide de Skye. L'histoire des Simpson avait certainement attisé l'intérêt des médias, et elle comptait bien en profiter.

— Ensuite, j'irai dîner chez les Bell. Et vous, que comptez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Vos anciens voisins ? s'étonna-t-il.

— Colin organise une battue, samedi, avec des collègues de travail. Il souhaite me consulter sur l'organisation du parcours et la constitution des équipes.

Jonathan ralluma son téléphone et se crispa en voyant le nombre d'appels manqués. A l'exception d'un bref rendez-vous, le matin même, il avait mis en suspens toutes ses autres enquêtes pour s'occuper exclusivement de la disparition de Samantha. Il ne rattraperait jamais le retard accumulé.

— Je vais retourner dans votre ancien quartier et continuer à poser des questions. Samantha était seule à la maison depuis plusieurs jours. Personne ne l'a vue dans les environs. Comment le kidnappeur a-t-il su qu'elle était en convalescence ?

— C'est gentil, Jon, mais... tout le monde a été interrogé par la police. Et vous avez, vous aussi, déjà parlé à tous mes voisins. Je ne vois pas ce que cela peut apporter de plus. Le coupable ne se dénoncera jamais volontairement !

— Je ne perdrai pas mon temps, je vous assure. Avec la médiatisation de l'enlèvement de Toby, les gens vont repenser à la journée du lundi. Des détails ou des faits qui ne leur avaient pas paru importants prendront peut-être un nouveau relief... Nous sommes sur une piste, Zoé. Nous devons continuer de creuser.

— La nuit où je vous ai rencontré, vous avez laissé entendre que Sam connaissait son ravisseur.

— Je continue de le penser, admit-il.

Un frisson la parcourut.

— Alors, il doit être proche...

S'appuyant sur le rebord de la vitre baissée, Jonathan se pencha, jetant un coup d'œil sur les sièges arrière.

— Vous passerez à la maison après votre dîner ? demanda-t-il, changeant radicalement de sujet.

Elle démarra la voiture.

— Non. De toute façon, je ne sais même pas où vous habitez.

Il sortit une carte de visite et écrivit son adresse personnelle au dos.

— Il y a une clé sous le paillason, au cas où je ne serais pas rentré, précisa-t-il en la lui tendant.

— Ne m'attendez pas.

— Le chien n'est pas méchant, ajouta-t-il avec un petit sourire entendu, quand il la vit glisser la carte dans son sac.

— Jonathan, mon univers vient de s'écrouler. Je n'ai plus aucun repère... Je ne sais même plus qui je suis !

Il se redressa et s'écarta pour la laisser partir.

— En tout bien tout honneur. J'ai une chambre d'amis.

La question était de savoir si elle voudrait l'utiliser...

* * *

Quelque chose ne tournait pas rond. Samantha le devina en voyant Tiffany debout devant elle, un verre à la main. Rempli de ce qui ressemblait à un milk-shake. Elle l'avait pourtant menacée des pires représailles, après la terrible scène de la matinée...

— Bois ça, ordonna-t-elle en lui tendant le verre.

Sam tira sur son collier pour tenter de respirer plus facilement, mais le cadenas qui l'empêchait de le faire passer par-dessus sa tête l'entravait dans ses moindres mouvements.

— Qu'est-ce que c'est ?

Tiffany s'était-elle décidée à la tuer ? Avait-elle l'intention de l'empoisonner ?

— Je n'ai pas le temps de discuter, rétorqua Tiffany. C'est meilleur que la nourriture pour chien, non ? Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

Sam prit le verre. Comment refuser alors qu'elle avait si faim ? La tentation était trop grande... Une odeur de fraise vint lui chatouiller les narines. C'était son parfum préféré.

Elle plongeait sa langue dans le liquide glacé. Délicieux. A dire vrai, après les croquettes, même un verre d'insecticide lui aurait paru succulent.

— Pourquoi vous m'apportez ça ? demanda-t-elle.

— Oh ! ne te fais pas d'illusions. Je te l'ai dit : nous ne sommes plus amies, après ce qui s'est passé ce matin.

Il y avait donc bien une raison à ce « cadeau » et elle croyait la deviner : la boisson n'était pas nécessairement empoisonnée, mais elle

devait contenir un somnifère. C'était ce qui s'était passé la fois — la seule fois — où Colin lui avait apporté une boisson, autre que l'eau de sa gamelle. Elle s'était sentie si fatiguée après l'avoir bue ! C'était à peine si elle avait pu lever les bras.

S'ils n'essayaient pas de la tuer, ils voulaient la faire dormir. Pourquoi ?

Son estomac gargouilla, tandis qu'elle fixait le verre.

— Vous sortez ce soir ?

— Ça ne te regarde pas ! Je ne suis pas près d'oublier la façon dont tu t'es comportée avec moi, tu sais.

Sam n'en ressentait aucune culpabilité, aucun regret, mais elle comprit qu'il serait plus malin de prétendre le contraire.

— Je voudrais m'excuser. Je... j'étais bouleversée.

Tiffany regarda la chaîne accrochée à l'anneau fixé au sol.

— Tu veux que je te libère, c'est tout. La chaîne est lourde, hein ?

— Comment le savez-vous ?

Sans répondre à sa question, Tiffany poursuivit :

— Tu ne pourras pas enlever ce collier.

— Et si je promets d'être gentille ? implora Samantha.

Sa geôlière parut hésiter, mais finit par secouer la tête.

— Je n'ai pas le choix. Pas ce soir.

— Qu'est-ce qui se passe ce soir ?

— Il vaut mieux que tu n'en saches rien, affirma Tiffany en regardant de travers le verre encore plein. Tu comptes le boire, oui ou non ?

— J'ai mal au cœur. Je ne vais pas pouvoir l'avalier.

Samantha tenta de lui rendre le milk-shake.

— Non ! Il faut que tu le boives, cria Tiffany d'un air furibond.

— Pourquoi ?

— Tu n'en as pas envie ?

— Si. C'est juste que je ne me sens... pas bien.

— Et alors ? Je te dis de boire ! Allez, vas-y !

— Non, je ne peux pas.

— Si tu ne le bois pas maintenant, Colin te mettra K.-O. d'une autre manière.

Sam frémit. Elle avait vu juste ! Les Bell attendaient quelqu'un, et ils voulaient s'assurer qu'elle ne ferait aucun bruit.

— Vous recevez du monde ?

Tiffany se dressa, menaçante, au-dessus d'elle.

— Ferme-la et bois !

— Je vous l'ai dit, je suis malade, se plaignit-elle, les narines soudain saturées par le parfum lourd de Tiffany.

Ne sentait-elle pas la puanteur qui se dégageait de la litière ? Il fallait vraiment qu'elle soit plus préoccupée que d'habitude pour la

supporter.

— Tu n'as pas le choix. Tu bois, c'est tout ! Tu n'as donc pas retenu la leçon ? A moins que tu ne préfères la manière forte ?

Elle savait qu'elle tentait le diable, mais elle ne voulait pas laisser passer la plus petite chance.

— Accordez-moi encore quelques minutes...

— Je n'ai pas « quelques minutes », gronda Tiffany en claquant dans ses doigts. Allez, grouille-toi !

— Je le boirai, mais j'ai besoin d'un peu de temps. Vous n'avez qu'à revenir chercher le verre plus tard.

Sa geôlière émit une sorte de rire forcé.

— Pour que tu t'en débarrasses dès que j'aurai le dos tourné ? Tu me prends pour une idiote ?

Elle laissa échapper un juron et empoigna vivement la chaîne, déterminée à accélérer les choses. Prenant peur, Samantha ingurgita le milk-shake en quelques gorgées.

— Tu vois quand tu veux... Ce n'était pas si difficile..., reprit Tiffany d'un ton sarcastique en laissant retomber la chaîne.

— Voilà, murmura Samantha en lui rendant le verre.

Il était si bon que l'idée même d'avoir à le vomir lui fut désagréable, mais elle n'avait pas le choix.

Plus vite Tiffany la laisserait seule, plus vite elle le vomirait et se débarrasserait de la drogue avant qu'elle ne se propage dans son organisme.

Par chance, elle n'eut pas à attendre : sa ravisseuse pivota sur ses talons et sortit sans un mot. Elle était pressée, manifestement — et ça tombait bien, songea Samantha en rampant aussitôt jusqu'à la litière. Elle ne s'était jamais fait vomir avant, mais cela ne devait pas être si difficile que ça.

Elle enfonça un doigt dans sa gorge, comme elle avait vu faire une copine, dans les toilettes de l'école. Un spasme contracta son estomac et elle eut un haut-le-cœur. Elle s'étouffa sur un reflux de bile et déglutit à plusieurs reprises. Non. Elle n'y arriverait pas. C'était trop douloureux.

Mais alors qu'elle était assise, penchée au-dessus de la litière, elle n'eut soudain plus besoin de se forcer. L'odeur nauséabonde, combinée à la sensation nauséuse qui lui retournait l'estomac, fut suffisante pour provoquer les spasmes et elle expulsa, par à-coups, tout ce qu'elle venait d'avalier.

Ensuite, elle s'effondra, épuisée, la joue contre le sol. Les murs de la pièce étaient si épais que très peu de bruits lui parvenaient de l'extérieur. Toutefois, elle avait fini par découvrir que si elle restait assez longtemps immobile, l'oreille collée au parquet, des sons diffus lui parvenaient du rez-de-chaussée. Elle avait aussi appris à

différencier l'ouverture de la porte de la sonnerie du téléphone et des bribes de conversation.

La maison était plongée dans le silence, mais ça ne durerait pas. Tiffany ou Colin allait revenir pour vérifier qu'elle était endormie.

Après avoir secoué la litière pour couvrir le vomi, elle rampa jusqu'au matelas en espérant que la puanteur qui flottait déjà dans la pièce masquerait l'odeur aigre du vomi.

Pourvu qu'elle ait tout rejeté ! Il fallait qu'elle reste consciente.

Ils recevaient des invités, cela ne faisait aucun doute. Sinon, pourquoi auraient-ils eu besoin de la droguer ?

Se forçant à s'asseoir, elle ramena ses genoux contre sa poitrine et les entoura de ses bras, restant à l'affût du moindre son, du moindre mouvement. S'ils montaient, elle ferait mine d'être endormie. Rassurés, ils rejoindraient alors leurs invités. Il lui suffirait de faire le maximum de bruit, en criant de toutes ses forces, en faisant claquer la chaîne, en martelant le sol pour attirer leur attention.

Mais si Colin ou Tiffany étaient les seuls à l'entendre, elle ne se faisait pas d'illusions : elle n'atteindrait jamais la trente-sixième marque sur la plinthe.

* * *

Zoé sonna à la porte des Bell et patienta quelques secondes.

Tiffany vint ouvrir.

— Bonjour, dit-elle d'un ton morne.

Elle s'effaça pour la laisser entrer, mais son sourire était si contraint que Zoé resta sur le seuil, indécise.

— Il y a un problème ? demanda-t-elle.

— Non, non, pas du tout. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Tiffany lui sourit de nouveau, cherchant à y mettre plus de conviction, mais Zoé ne fut pas dupe.

— Vous semblez un peu... tendue.

— Ce n'est rien. Une mauvaise journée. Je n'ai pas arrêté de courir et quand je suis rentrée du travail, votre enquêteur m'attendait devant chez moi pour me poser des questions, ce qui n'a rien arrangé.

Elle s'éventa le visage d'un air las.

— Cela ne me gêne pas, bien sûr, poursuivit-elle. Mais j'ai déjà dit à la police tout ce que je savais.

— Je suis désolée. Il pense... que quelqu'un a vu ou entendu quelque chose qui pourrait prendre un autre sens à la lumière des nouveaux éléments. Et comme vous étiez chez vous ce jour-là...

— Si seulement j'avais entendu quelque chose !

— Je sais. Et je ne veux vraiment pas vous causer de problèmes.

Entrer ou partir ? Elle devait se décider. Elle ne pouvait pas rester indéfiniment sur le seuil. Anton risquait de la voir. Or, même si elle ne nourrissait aucune rancœur à son égard, elle préférait l'éviter.

Franchement, si ce n'était pour Sam, elle n'aurait jamais remis les pieds dans le quartier.

— Je peux repasser plus tard, quand Colin et vous aurez eu le temps de vous détendre ? Vous n'avez pas à m'inviter à manger...

— Il n'y a aucun problème, la coupa Tiffany. Le dîner est presque prêt.

Elle lui désigna le canapé.

— Installez-vous. Colin n'est pas encore rentré, mais il ne devrait plus tarder.

Zoé pénétra dans le salon, qu'elle n'avait fait qu'apercevoir le jour de la disparition de Sam. Il s'en dégageait la même impression d'ordre et de propreté qu'au début de la semaine, mais, de près, les meubles ne lui parurent pas d'aussi bonne facture.

Anton, qui était sensible à la moindre faute de goût, ne possédait que du mobilier de valeur. Il lui avait appris à repérer les contrefaçons. Ici, le canapé, la table basse et les tableaux représentant des villas méditerranéennes provenaient manifestement de magasins discount. Seules les roses, qui trônaient en évidence sur la table du salon, attiraient l'œil dans ce décor pêche et beige, plutôt fade.

— Quel magnifique bouquet ! s'exclama Zoé.

— C'est Colin qui me les a offertes, s'enorgueillit Tiffany avec un sourire radieux.

— Est-ce votre anniversaire ?

— Non. Il me les a fait livrer, juste pour me dire qu'il m'aime.

— Comme c'est romantique !

Et rassurant, songea-t-elle. L'attitude ambiguë de Colin à son égard la mettait trop souvent mal à l'aise.

— Puis-je vous aider à préparer quelque chose ?

Tiffany se mordilla la lèvre inférieure, l'air hésitant.

— Est-ce que cela se fait d'aider, quand on est invité ? demanda-t-elle. Je veux dire... Serait-ce impoli de ma part d'accepter votre offre ?

— Pas du tout, assura Zoé en riant. J'en serais ravie et je vous dois bien ça, si c'est mon détective privé qui vous a mise en retard... Dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

— J'étais en train de préparer la salade. Si vous pouviez finir de râper les carottes, de couper les concombres, puis ajouter les betteraves, les noix... J'en profiterai pour aller me changer, avant le retour de Colin.

— Pas de problème.

Tiffany la guida vers la cuisine et l'y abandonna pour aller se changer, avec une fébrilité qui prouvait l'importance que Colin avait à ses yeux : il était l'invité de marque qu'elle voulait impressionner. Zoé ne s'en offusqua pas. C'était même plutôt touchant.

Elle était en train de mettre les betteraves dans la salade, quand la voix de Colin lui parvint de l'entrée.

— C'est moi. Tiff ? Zoé est arrivée ?

Elle passa la tête par l'encadrement de la porte.

— Je suis dans la cuisine. Votre femme est allée se changer.

Il la dévisagea avec stupeur, avant de la détailler des pieds à la tête sans cacher son plaisir. Zoé lança un regard machinal vers le bouquet de fleurs.

— Vous avez faim ? demanda-t-elle pour dissiper son malaise.

— Plus que vous n'en avez idée, répliqua-t-il.

Pourquoi avait-elle l'impression désagréable qu'il ne parlait pas de nourriture ?

— Votre femme a mis les petits plats dans les grands.

Elle retourna dans la cuisine, espérant que Tiffany ne tarde pas trop à revenir. Par chance, elle n'eut pas à attendre longtemps : un instant plus tard, elle entendit les talons de son hôtesse claquer dans l'escalier.

— Colin, tu es rentré ! l'entendit-elle s'exclamer.

— Enfin ! Je te jure, je me demande ce qu'ils feraient sans moi dans ce cabinet. Je suis le dernier arrivé, mais je fais quatre-vingts pour cent du boulot à moi tout seul.

Il parlait fort et Zoé ne put s'empêcher de penser qu'il le faisait à son intention. Cherchait-il à l'impressionner ?

— C'est parce que tu es tellement intelligent, s'extasia Tiffany.

Dans le silence qui suivit, Zoé imagina qu'ils s'étreignaient et s'embrassaient. Quand Colin entra dans la cuisine, il n'avait plus son porte-documents.

— Comment trouvez-vous notre maison ? demanda-t-il, tandis que sa femme venait chercher le saladier.

— Elle est ravissante, répondit platement Zoé.

— Tiffany vous a fait faire le tour du propriétaire, au moins ? Nous avons un plan au sol un peu différent de celui d'Anton. Nous avons une chambre en moins, aussi.

Quel intérêt de visiter ce qu'elle connaissait déjà ?

— Pas encore. Je viens juste d'arriver, répondit-elle, ne voulant pas se montrer impolie.

— Laissez-moi vous montrer ce que nous avons prévu de faire dans le jardin.

Il disparut quelques secondes, avant de revenir avec un plan. Un barbecue, un patio qu'elle trouva un peu trop tape-à-l'œil, une piscine avec Jacuzzi, et un aménagement paysager étaient prévus.

— Cela semble super. Quand avez-vous prévu de commencer les travaux ?

— Dans un an ou deux.

— Il ne faudra pas oublier d'installer une barrière de sécurité autour de la piscine, ajouta-t-elle pour la forme.

Son conseil lui valut des regards perplexes.

— Pourquoi ferions-nous ça ? demanda Colin.

— Eh bien... quand vous aurez des enfants, pour éviter les accidents, expliqua Zoé.

— Colin ne veut pas d'enfants, intervint Tiffany d'une petite voix. Et ça me va. Tout ce qui compte, c'est d'être ensemble.

Zoé tourna son regard vers son voisin. Ne lui avait-il pas confié, l'autre nuit, son désir de fonder une famille ?

— J'espère que ce n'est pas ce qui est arrivé à Sam qui vous a fait changer d'avis ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, absolument pas, répondit son hôte.

Il haussa les épaules.

— Nous en aurons probablement un jour, mais plus tard — beaucoup plus tard. Je n'ai que vingt-cinq ans. Nous voulons profiter de la vie avant de nous stabiliser.

— Je vous comprends : avoir des enfants, c'est une sacrée responsabilité, murmura-t-elle.

Il lui fit un clin d'œil.

— L'animal de compagnie, c'est le parfait compromis, vous ne trouvez pas ?

Elle ne l'avait jamais entendu parler d'animaux.

— Vous en avez ?

— Pas encore.

Elle intercepta le regard réprobateur que Tiffany lançait à son mari. Ils n'étaient pas d'accord sur le sujet, semblait-il.

— Mais nous pensons sérieusement à acheter un chien, ajouta Colin.

— Par quelle race êtes-vous attirés ?

Il ouvrit une bouteille de vin et lui versa un verre.

— Laquelle pourrait me plaire, d'après vous ?

Elle sourit.

— Je ne sais pas.

— Une race malléable, que je pourrai dresser, ajouta-t-il d'un ton sibyllin.

— Le dîner est servi, annonça Tiffany, l'air choqué.

— Tu t'es shooté ? chuchota Tiffany à Colin, qui venait de la rejoindre dans la cuisine, avec les assiettes qu'il venait de débarrasser.

Ils avaient fini de manger et Zoé s'était absentée pour aller aux toilettes. Tiffany n'avait jamais passé de moment aussi éprouvant. Assister tout au long du repas aux avances à peine dissimulées que son mari faisait à Zoé l'avait mise au supplice.

Il la fusilla du regard.

— Bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne me mens pas. Tu es surexcité... Regarde-toi !

Faire venir Zoé était une très mauvaise idée. Elle l'avait su dès le début, mais à présent elle était *franchement* angoissée. Elle aurait juré aux regards que lui avait lancés Zoé pendant le dîner qu'elle était consciente du comportement étrange de Colin et de l'intérêt un peu trop « marqué » qu'il lui témoignait. Il n'avait cessé de la reluquer, comme s'il rêvait de lui sauter dessus pour lui arracher ses vêtements.

— Tu as pris de l'ecstasy ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il déposa les assiettes sales dans l'évier.

— On a prévu de faire la fête après, non ? J'ai pris un peu d'avance... Il n'y a pas de mal à ça !

— Dis-moi ce que tu as pris !

— Une ligne de coke avant de quitter le bureau — ça te va comme réponse ? Pas de quoi en faire une histoire !

— Tu n'aurais pas pu attendre, Colin ? Je te rappelle que nous devons être très prudents, surtout en présence de Zoé.

— Je n'ai rien laissé échapper. Rien qui puisse nous trahir !

— Tu n'arrêtes pas de parler d'animaux de compagnie... Si tu continues à les comparer à des êtres humains, elle va trouver ça curieux, d'accord ? Ne remets plus ce sujet sur le tapis ! Tu la rends nerveuse, et moi aussi !

Colin secoua la tête comme s'il ne la croyait pas.

— Tu exagères, se défendit-il.

— Sûrement pas. Si tu veux qu'on passe un bon moment avec

James et Tommy, tu ferais mieux de te dépêcher de mettre au point le parcours de cette battue. Plus vite ce sera fait, plus vite Zoé partira.

Il l'attrapa par la taille.

— Alors maintenant, tu me menaces ?

Tiffany cligna plusieurs fois des paupières, luttant contre les larmes.

— Je n'irai pas en prison comme mon frère, lâcha-t-elle d'une voix plaintive.

— Oh ! Arrête avec ça ! Je t'ai déjà dit que personne n'irait en prison...

— Chut ! coupa-t-elle. Tu parles trop fort. Débarrasse-toi d'elle, un point, c'est tout.

Il la lâcha et croisa les bras sur sa poitrine.

— Peut-être que je n'ai pas envie de me débarrasser d'elle, justement. On pourrait avoir un autre animal de compagnie — un plan mère-fille, ça me dirait bien...

Tiffany sentit ses jambes se dérober. C'était ce qu'elle avait craint : son mari perdait l'esprit.

— Nous ne pouvons pas la garder ici ! se récria-t-elle.

— Pourquoi ? Elle ne serait pas plus en mesure que sa fille de s'échapper. Tout aussi vulnérable et soumise à ma volonté...

— Ce n'est pas une enfant. Elle est plus maligne, plus inventive, plus forte : ce sera forcément différent. Et qui sait à combien de personnes elle a dit qu'elle venait dîner ici ?

— Imagine sa réaction, lorsqu'elle retrouvera sa fille. D'une certaine façon, nous lui ferions un cadeau...

Colin se mit à rire, l'air sardonique.

— Nous ne ferions que lui donner ce qu'elle veut, pas vrai ?

Et *lui* aurait ce qu'il voulait. Elle le soupçonnait d'anticiper le moment jubilatoire où Zoé comprendrait qu'elle venait d'être trahie par l'homme qu'elle considérait comme un allié.

Tiffany se mordilla la lèvre. Il lui faisait vraiment peur, parfois ...

— Colin, nous ne pouvons pas...

— Si ! Elle comprendra comme ça que toi et moi, nous avons une relation très libre et qu'elle n'a pas de raison de lutter contre son attirance pour moi, expliqua-t-il. C'est toi qui la bloques, j'en suis sûr. Elle n'arrête pas de parler de toi.

Tiffany se sentit défaillir. Son pire cauchemar était en train de se réaliser : Colin ne voulait plus d'elle — il venait de lui en donner la preuve ! Elle le craignait, mais elle était plus effrayée encore à l'idée de vivre sans lui.

— Nous n'avons pas une relation très libre, murmura-t-elle, le souffle court.

— Tu vas coucher avec mes potes, ce soir. Comment appelles-tu

ça ?

— C'est toi qui m'as suppliée de le faire !

— Si cela ne me gêne pas, ça ne devrait pas te gêner non plus. Je te l'ai dit, ce n'est qu'une partie de jambes en l'air... Un moyen de s'éclater. Et d'échapper à la routine.

— *S'éclater* ? On se tire une balle dans le pied, oui, si on kidnappe Zoé. N'y pense même pas.

Il la pressa contre le plan de travail et se mit à l'embrasser dans le cou.

— Allez, bébé, fais-le pour moi !

Elle fut prise d'hésitation, comme chaque fois qu'il essayait de l'amadouer. Colin pouvait être si facétieux — et si aimant — lorsqu'il était heureux... Mais pourquoi était-il de plus en plus difficile à satisfaire ?

— Zoé est en contact étroit avec les flics et elle a embauché un détective privé... Elle leur a sûrement dit qu'elle venait chez nous, argua-t-elle.

— Pourquoi l'aurait-elle fait ? Ce n'est qu'un dîner chez un couple de voisins. Elle ne leur a pas fourni son emploi du temps minute par minute !

Tiffany entendit le bruit de la chasse d'eau. Il lui restait peu de temps pour ramener son mari à la raison.

— C'est trop risqué !

— Allez... Même si elle leur a dit qu'elle venait ici, on trouvera bien un moyen de s'en sortir.

— Comment, par exemple ? demanda-t-elle en chuchotant.

— Laisse-moi faire.

— Non. Je ne veux pas !

— Bien sûr que si. Quand je me serai bien amusé avec elle, nous la laisserons à James et Tommy.

Maintenant, c'était sûr : Colin débloquait !

— Tu es fou ? Ils comprendront que nous la retenons contre son gré !

— Nous lui aurons donné un sédatif, mis un sac sur la tête et nous l'aurons attachée avec le collier. Ils seront tellement défoncés qu'ils penseront que c'est une de nos amies et que c'est un jeu. Tout le monde se débat avec ce collier. C'est ça qui est excitant.

Zoé ne serait pas en mesure de se débattre. Assommée par le sédatif et l'alcool, elle serait complètement dans les vapes.

Tiffany serra si fort les poings que ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Cela suffirait-il, cette fois ? Un peu de drogue et quelques heures ? Si Colin obtenait ce qu'il voulait, serait-il satisfait ?

La tentation de dire oui était grande, mais la soudaine attirance de Colin pour leur ancienne voisine lui était insupportable. Zoé n'était

pas seulement jolie, elle était aussi plus âgée qu'eux de quelques années, et elle constituait un défi intellectuel pour son mari. Et si une vraie relation se nouait entre eux ? Elle savait combien Colin pouvait se montrer charmant : il achèterait des fleurs et des bijoux à Zoé, il lui offrirait son soutien pour gagner son affection.

Ah ! non. Plutôt mourir que de perdre l'amour de Colin ou de se demander sans cesse s'il fantasmaient sur la voisine ! Plutôt mourir que de redevenir la fille insignifiante qu'elle était au lycée ! Mais il ne lui demandait qu'une nuit... Ne valait-il pas mieux lui donner ce qu'il voulait maintenant plutôt que de payer le prix fort par la suite ?

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? murmura Colin en caressant sa poitrine pour venir à bout de ses dernières résistances. Tu veux bien, dis ?

Elle sentit sa résolution fondre comme neige au soleil. Elle aimait tant qu'il soit gentil avec elle !

— Comment allons-nous faire ?

Elle entendit le robinet de la salle de bains se fermer. Colin sortit de sa poche un petit papier d'aluminium plié.

— Mets ça dans son verre. Elle ne se méfie pas de toi.

Tiffany regarda la petite pilule blanche dans sa protection. Elle connaissait le Rohypnol. Elle en avait pris une ou deux fois sur l'insistance de Colin, qui souhaitait savoir combien de temps duraient les effets et ce dont elle se souviendrait au réveil.

— Si je fais ça, tu devras la tuer. Je ne veux pas qu'elle vive sous mon toit.

Et après ça, tout serait fini. Zoé ne serait plus une menace.

— Tu te prends au jeu, dis-moi ! la taquina-t-il en titillant de sa langue le lobe de son oreille. Serais-tu jalouse, ma chère ?

Tiffany imagina Zoé en train de s'essuyer les mains dans la salle de bains, à des années-lumière de ce qui se tramait dans son dos.

— Alors c'est oui ? Tu la tueras après ? insista-t-elle.

— Dommage de devoir me débarrasser d'elle aussi vite : elle aurait fait un merveilleux animal de compagnie.

Il poussa un soupir faussement dramatique.

— Je suppose... que je devrais me contenter d'un seul.

— Alors tu l'élimines ? Ce soir ?

— Si c'est la condition pour que tu acceptes...

Tiffany entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine.

— Colin, attends... Je ne suis pas sûre que j'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

— Bien sûr que si.

Il la gratifia d'un sourire et mit la pilule dans sa main, avant de conclure :

— Ce n'est qu'une petite garce prétentieuse. Elle n'aura que ce qu'elle mérite.

* * *

Les effets de la cocaïne que Colin avait sniffée avant de quitter son bureau commençaient à se dissiper. Une seule ligne ne lui faisait effet qu'une petite heure — guère plus. Il aurait bien pris la dose supplémentaire qu'il avait glissée dans son attaché-case, mais il se força à attendre.

Patience. La soirée s'annonçait d'enfer et l'attente lui conférait encore plus de piment. Il jeta un regard à Zoé, assise près de lui à la table de la salle à manger, et ne put réprimer un sourire.

Maintenant qu'il était certain d'avoir ce qu'il voulait, pourquoi ne pas profiter pleinement de cet instant ? N'était-ce pas délicieux de jouer la comédie du parfait voisin en sachant ce qui allait suivre ? A cette idée, sa frustration s'évanouit, et il s'amusa à plaquer un masque inquiet sur son visage. Puis il se lança dans une grande explication concernant l'organisation de la battue du lendemain.

Dans la cuisine, Tiffany entrechoquait bruyamment la vaisselle, trahissant sa nervosité. A ce rythme, ils mangeraient bientôt dans des assiettes en carton ! songea-t-il, conscient des regards sombres qu'elle leur lançait régulièrement par la porte ouverte. Par chance, Zoé ne se rendait compte de rien. Penchée sur une carte de Rocklin, elle essayait de déterminer la surface à allouer à chaque bénévole.

— Il faudrait que chacun de nous couvre un maximum de surface, expliqua-t-il.

Elle fronça les sourcils devant les zones peu peuplées qui s'étendaient à l'est de la ville.

— C'est très vaste... surtout si nous sommes à pied !

— Faisons-le en plusieurs fois, alors. Comme ça, tout le monde achèvera son parcours dans un laps de temps raisonnable. Et, la fois suivante, nous reprendrons là où nous nous serons arrêtés. Privilégions la qualité plutôt que la quantité.

— La police a déjà fait ce travail, objecta-t-elle.

— Cela ne fait rien. J'ai vu dans un reportage qu'une petite fille disparue avait été retrouvée dans le parc qui avait pourtant été fouillé et ratissé quelques jours auparavant. On peut toujours passer à côté de quelque chose.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle sans grande conviction.

Elle semblait plus détendue maintenant que le dîner était terminé. Le sédatif commençait-il à faire effet ? Elle avait déjà bu la moitié du verre que Tiffany lui avait apporté après le repas.

Bon sang ! Dépêche-toi de boire ce verre, finissons-en ! songea-t-il en vidant le sien. Il savait que le Rohypnol faisait effet en trente minutes, mais Zoé sirotait son vin lentement, à petites gorgées. En avait-elle bu

assez ? Si c'était le cas, elle ne devrait pas tarder à s'assoupir...

— Poussons jusqu'à Syanford Ranch, proposa-t-il.

Elle acquiesça vigoureusement. Bon sang ! Où puisait-elle cette énergie ? Pourquoi ne finissait-elle pas son verre ? Si ça continuait comme ça, elle ne serait pas K.O. avant l'arrivée de Tommy et James. Or il voulait Zoé pour lui tout seul d'abord, dans sa chambre, comme si elle était sa femme. Peut-être la partagerait-il plus tard, quand il aurait assouvi ses désirs, mais il voulait prendre son temps, sans être bousculé. Puisqu'elle devrait mourir après, il pourrait faire tout ce qu'il voulait, sans chercher à la ménager. Ce serait une nouvelle expérience. D'ordinaire, il devait se retenir pour ne pas abîmer trop vite son « animal ». Ce n'était pas toujours facile de les enlever. Il fallait prendre de grands risques, même s'ils étaient calculés — quoi qu'en pensât Tiffany. D'ailleurs, il n'en avait kidnappé que quatre, dont Rover qui était actuellement dans le coma et Samantha, endormie à l'étage. Quatre, ce n'était pas beaucoup...

Mais ses pulsions devenaient de plus en plus envahissantes. Tout comme son goût du sang et de la violence. Son plaisir était étroitement lié à la douleur des victimes. Il fallait qu'elles souffrent — sans quoi il ne parvenait pas à jouir. C'était pour cette raison que Rover avait fini par se rebeller. C'était aussi pour ça qu'il ne parvenait plus à faire l'amour « normalement » avec sa femme. Même les séances de bondage ou la cire chaude ne lui faisaient plus d'effet.

Le visage de Laurie, la fillette de dix ans qu'il avait enlevée dans un parc, six mois après son mariage, passa devant ses yeux. A cette époque, ils vivaient en Virginie et il allait à la fac de droit. Tiffany croyait qu'il avait relâché la gamine, mais il l'avait tuée, et avait caché son corps dans les bois — très bien caché... Jamais personne ne la retrouverait. Redoutant la réaction de Tiffany, il avait préféré lui taire cette partie de l'histoire. Depuis, il l'avait amenée à accepter l'idée qu'il fallait tuer les gosses, que c'était une fin inévitable — en se gardant bien de préciser qu'il était parfaitement à l'aise avec ça, et qu'il en tirait même du plaisir.

Il pensait parfois à Laurie pour faire monter son excitation.

— Colin ?

La voix de Zoé interrompt le fil de ses pensées.

— Désolé.

Il simula un bâillement.

— La journée a été longue et je suis crevé. Et vous, vous tenez le coup ?

— Ça va. Nous avons terminé pour ce soir, non ?

Elle s'adossa à la chaise après avoir reposé son verre, qu'elle venait de finir.

— Encore un peu de vin ? demanda-t-il.

— Non, merci.

— Nous avons prévu l'itinéraire pour une dizaine de volontaires... Peut-être devrions-nous prévoir plus grand, au cas où il y aurait plus de monde que prévu ?

Elle se pencha de nouveau sur les cartes.

— Ce serait bien... mais je crois quand même que nous devrions nous concentrer sur cette zone-ci, suggéra-t-elle en indiquant un coin de la carte qui allait jusqu'à Roseville.

— Pourquoi ? Samantha peut se trouver n'importe où.

A l'étage, par exemple...

— Quand j'en ai parlé à l'inspecteur Thomas, il m'a conseillé de concentrer nos efforts dans un rayon de quatre kilomètres autour de la maison.

— L'inspecteur Thomas sait que nous organisons une battue ?

Cela ne l'inquiéta pas ; il s'y attendait même.

— Je le lui ai annoncé au téléphone, tout à l'heure. Il m'a promis de nous rejoindre avec d'autres policiers.

Colin se crispa. Ce qu'il avait prévu lui parut soudain compromis, mais il devait parer à toutes les éventualités.

— Lui avez-vous dit que vous veniez ici ce soir ? s'informa-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Nous aurions pu lui demander de passer. Il aurait été de bon conseil, puisqu'il a déjà ratissé le secteur.

— Mais comme vous l'avez dit, repasser aux mêmes endroits ne sera pas superflu. Vous êtes d'une grande aide, murmura-t-elle en le gratifiant d'un sourire reconnaissant.

Elle semblait si sincère, accrochée à la petite fenêtre d'espoir qu'il lui avait fait entrevoir. Un sentiment de toute-puissance l'envahit. Le bonheur de Zoé dépendait de lui, dorénavant. Et de lui seul.

D'ailleurs, il allait annuler la soirée avec James et Tommy. Ils ne feraient que lui barrer la route...

— Et je ne suis pas sûre que l'inspecteur ait une grande expérience dans les enlèvements d'enfants, ajouta-t-elle.

— Et votre ami — le détective privé ? demanda Colin. On aurait pu l'inviter lui aussi, vous ne croyez pas ?

Il la vit jeter un coup d'œil surpris à son verre vide. Elle se demandait peut-être à quel moment elle l'avait fini — ou pourquoi la tête lui tournait après seulement deux verres.

— Il n'était pas disponible ce soir.

— Pourquoi ça ? répondit-il d'un air intéressé.

— Il avait prévu de réinterroger certaines personnes.

— Lesquelles ?

— La meilleure amie de Samantha, ainsi que ses parents.

Excellent. Le détective était occupé ailleurs.

— Est-ce qu'il sait avec qui vous êtes ?

Elle ferma les yeux et secoua doucement la tête, comme si elle s'efforçait de rester éveillée.

Parfait ! Le Rohypnol faisait effet.

— Zoé ?

Elle ouvrit les yeux.

— Hmm ?

— Sait-il que vous êtes ici ? répéta-t-il.

— Hmm.

— Il le sait, pressa-t-il. Vous lui avez dit ? Vous avez dit à Jonathan que vous veniez dîner chez nous ?

Elle hocha la tête.

— Oui... Il m'a proposé... de passer chez lui... après, bredouilla-t-elle.

Zut. Ça, ça compliquait la situation. Sa voiture était garée de l'autre côté de la rue, et pas dans l'allée d'Anton, mais les voisins ne prêteraient pas attention à ce détail, même s'ils avaient entendu parler de leur rupture.

— Où allez-vous ? articula-t-elle laborieusement.

Avait-il eu la main lourde ? Il aurait dû se contenter d'un demi-comprimé pour qu'elle ne soit pas complètement inconsciente. Il voulait qu'elle réagisse à ce qu'il lui ferait. C'était là tout le plaisir.

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle.

— Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un !

Il se mit à rire en agitant la main vers elle, comme pour lui faire ses adieux. Elle était trop dans le cirage pour s'en offusquer. Elle laissa même échapper un bruit de gorge qui ressemblait à un rire.

— J'ai la pétoche, chuchota Tiffany en se lovant contre lui.

— Tu plaisantes ? Regarde-la ! Elle ne comprend pas ce qui lui arrive... Elle est aussi vulnérable que l'oiseau tombé du nid !

Zoé se leva, titubante, l'œil hagard, avant de retomber sur sa chaise.

— Regarde-la, répéta-t-il à sa femme, avant de s'adresser à Zoé : Je crois que vous devriez vous asseoir sur le canapé...

— Dé-désolée. Je... Je ne sais pas... je ne peux pas... J'ai dû trop boire, mais...

— Vous vous sentirez mieux une fois que vous vous serez reposée, dit-il en la guidant vers le salon.

— Colin..., intervint Tiffany d'une voix pleine d'appréhension. Tu l'as entendue : le détective privé sait qu'elle est ici. Si elle disparaît, nous serons les premiers suspects. Ça risque de nous poser des problèmes — comment ferons-nous pour Samantha s'ils viennent

fouiller la maison ?

Au contraire, tout s'imbriquait parfaitement, comme les pièces d'un puzzle ! Il ne pouvait pas laisser passer une opportunité pareille.

— Ne t'en fais pas. Je m'en occupe, affirma-t-il.

— Comment ?

— Est-ce que votre portable est dans votre sac, Zoé ?

— Qu-quoi ? bafouilla cette dernière en plissant les yeux.

— Votre téléphone portable... Où est-il ?

Ses mouvements étaient maladroits, mais, malgré son manque de coordination, elle réussit à le sortir de son sac.

— Qu'est-ce que... vous faites ? demanda-t-elle quand il le lui prit des mains.

— Je vais envoyer un texto à Jonathan.

— Oh ! d'accord... Dites-lui... de venir me chercher.

— Ne vous inquiétez pas.

Il fit glisser ses doigts sur sa joue. Elle était si jolie.

— Vous ne risquez rien avec moi, la rassura-t-il.

— Colin, c'est de la folie ! s'exclama Tiffany par-dessus son épaule.

— Ferme-la. Je t'ai dit que j'avais un plan.

— C'est trop risqué !

— Je t'ai dit de la fermer ! Déshabille-toi.

— *Quoi ?*

— Elle est plus grande que toi, mais avec une paire de talons tu pourras passer pour elle...

— Je ne comprends pas...

— T'occupe !

Il prit le sac de Zoé qu'il vida sur le sol, avant d'en inspecter le contenu. Allongée sur le canapé, le regard fixé au plafond, Zoé n'émit aucune protestation.

— Tiens, prends ça ! fit-il en tendant à Tiffany la paire de lunettes de soleil.

— Il fait nuit, protesta-t-elle. J'aurai l'air bizarre, avec des lunettes...

— Mais non ! Tout le monde sait que Zoé ne les quitte plus parce qu'elle a les yeux rouges d'avoir trop pleuré. Ça paraîtra tout à fait normal, au contraire.

Tiffany lui lança un regard incrédule.

— Allez ! Dépêche-toi ! s'impatiente-t-il.

Il la poussait un peu trop, il en avait conscience — mais il était à bout de patience. Il claqua dans ses doigts pour la faire bouger.

— Tout ira bien si tu suis mes instructions.

A contrecœur, elle commença à se déshabiller.

— Attendez... Qu'est-ce que... ? bafouilla Zoé quand il commença à déboutonner son chemisier. C'est toi, Anton ?

Colin se pencha, lui murmurant doucement à l'oreille :

— Tout va bien, bébé, c'est moi. J'essaie juste de te mettre au lit. Tu as besoin de te reposer.

Le regard dans le vide, la bouche entrouverte, elle ne lui opposa plus aucune résistance. Sa respiration s'apaisa petit à petit. Dommage qu'il n'ait pas le temps d'apprécier le spectacle... Allongée en sous-vêtements sur le canapé, sa voisine ressemblait à une poupée de chiffon.

— Mais... qu'est-ce que c'est que cette lingerie ? s'étonna-t-il en regardant le soutien-gorge blanc à armature et la culotte de coton à pois roses. C'est d'un banal ! Je suis un peu déçu, franchement... Je m'attendais à mieux de votre part.

— Colin !

Il se retourna. Sa femme faisait la moue, évidemment.

— Arrête de te faire du mouron ! bougonna-t-il. Je t'aime et tu le sais. Habille-toi et bouge sa voiture.

Il lui jeta les vêtements de Zoé et le trousseau de clés.

— Quand tu seras au volant, n'hésite pas à klaxonner et à faire un signe si l'un de nos voisins est dehors. Essaie de te faire remarquer... Il faut que les gens pensent que Zoé quitte le quartier, tu piges ?

— Et j'irai où ? demanda-t-elle.

Il secoua Zoé par l'épaule.

— Hé ! Où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Hmm ?

— Dans quel hôtel avez-vous pris une chambre ?

Elle ne répondit pas.

— Zoé ! cria-t-il.

Ses yeux roulèrent dans ses orbites et elle se mit à gigoter.

Son silence l'enragea autant qu'il l'excita. Il la violerait pendant des heures, puis il la tuerait. Il n'avait jamais fait ça avant, et, cette fois, il n'aurait pas à se retenir. Il pourrait satisfaire tous ses fantasmes, même les plus violents.

— Colin, où est-ce que je vais garer sa voiture ? redemanda Tiffany.

— Trouve un hôtel !

— Lequel ?

— N'importe lequel, mais à une demi-heure d'ici. Un hôtel assez fréquenté pour que tu passes inaperçue.

— Pourquoi si loin ? s'étonna-t-elle en le fixant, les yeux écarquillés.

— Parce que l'endroit où on l'aura vue pour la dernière fois doit être le plus loin possible d'ici.

Mais surtout il voulait passer un peu de temps seul avec sa belle voisine, sans sa femme... et la jalousie qui la rongait.

— Bon... d'accord, acquiesça-t-elle à contrecœur.

— Laisse les lunettes de soleil dans la chambre que tu vas prendre, utilise sa carte de crédit et son permis de conduire. Garde la tête baissée au cas où il y aurait des caméras.

— Et comment je fais pour revenir ?

— Prends un taxi et descends à deux ou trois kilomètres d'ici. Là, tu te caches dans un coin, tu changes de vêtements et tu jettes les siens dans une poubelle pour qu'on ne les retrouve pas.

— Et ensuite, je t'appelle pour que tu viennes me chercher ?

— T'es complètement débile ou quoi ? Personne ne doit voir une de nos voitures quitter l'allée !

En plus, il serait bien trop occupé à s'amuser avec Zoé... C'était cette partie du plan qui contrariait Tiffany, bien sûr.

— Je vais devoir marcher jusqu'ici ?

— Tu n'en mourras pas.

— Et James et Tommy ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil à la pendule. Ils seront là dans une heure.

— Je vais annuler.

Tiffany prit un air horrifié.

— Tu m'as promis que vous vous la partageriez !

Refusant de la laisser lui gâcher son plaisir, il se jeta brutalement sur elle.

— Je vais la tuer, c'est ce que tu veux non ? Ça devrait te suffire ! Une nuit... C'est tout ce que je te demande ! Alors je te suggère de suivre mon plan à la lettre — à moins que tu ne veuilles que je te tue, toi aussi ?

— *Me tuer ?* répéta-t-elle, le souffle court. Tu le penses vraiment ?

Il secoua la tête, exaspéré.

— Allez, dégage !

Elle resta plantée là, sans esquisser le moindre geste. Quand il vit des larmes rouler sur ses joues, il s'avança vers elle, se forçant à la serrer dans ses bras. C'était le moyen le plus rapide d'obtenir d'elle ce qu'il souhaitait.

— Je suis désolé, bébé. Tu es avec moi sur ce coup, d'accord ? Je suis stressé. Nous sommes allés trop loin pour faire machine arrière et nous devons penser au moindre détail pour éviter le pire.

Elle renifla.

— D'accord, je suis partie. J'y vais, murmura-t-elle sans bouger pour autant. Et le détective privé ?

— Je m'en suis déjà occupé.

— Comment ?

— Je lui ai envoyé un message du portable de Zoé, disant qu'elle partait de chez nous pour prendre une chambre d'hôtel et qu'elle le contacterait dans la matinée. Demain, quand elle ne rendra pas les

clés de la chambre et que sa voiture sera repérée dans le parking, on comprendra qu'elle a disparu... mais nous serons disculpés d'avance grâce au texto !

— C'est très malin. Tu es tellement intelligent, mon Colin !

— Je suis avocat ! Tu t'attendais à moins ?

— Oh ! non, ça non !

Elle sortit en claquant la porte derrière elle.

— Zoé ?

Colin lui attrapa le menton, et, d'un geste brusque, attira son visage vers lui. Elle le regarda droit dans les yeux. Mais le voyait-elle ? Pas sûr.

— Zoé, vous m'entendez ?

Aucune réaction.

— Bon sang, cette pilule vous a fait plus d'effet que je ne l'aurais cru.

Il n'aurait pas dû la droguer. Il aurait préféré la traîner à l'étage, où il l'aurait ligotée, mais il pensait offrir un spectacle à ses potes. Sans compter que c'était la première fois qu'il agressait une adulte. Il n'avait pas voulu sous-estimer le danger... Elle aurait pu se libérer et se mettre à hurler ou jeter quelque chose contre une fenêtre pour attirer l'attention d'un voisin. Peut-être même celle Anton !

Il la redressa et dégrafa son soutien-gorge pour pouvoir la contempler pendant qu'il passait un coup de fil pour annuler la petite sauterie.

— Comment ça, on ne peut pas venir ce soir ? s'emporta Tommy. On est prêts, mec !

— Désolé, mais Tiffany a pris froid.

Il y eut une pause au bout du fil.

— Bon... Laisse-la se reposer et viens nous rejoindre chez moi. On meta un film ensemble.

— Ça va pas, la tête ? Je ne peux quand même pas la laisser seule alors qu'elle est malade !

— Pourquoi ?

— Pour quel genre de mari tu me prends ? lâcha Colin avant de raccrocher.

Puis il prit Zoé dans ses bras et la porta à l'étage.

Jonathan s'empara du gobelet qu'il avait laissé dans sa voiture avant d'aller voir Marti Seacrest, et avala une gorgée de café froid. Il ne put réprimer une grimace. Il fallait vraiment qu'il ait besoin de caféine pour ingurgiter un tel breuvage ! Une bouffée de frustration l'envahit. Sa rencontre avec la meilleure amie de Samantha ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà : Marti n'avait observé aucun changement de comportement chez Sam dans la semaine qui avait précédé le lundi de sa disparition ; elle assurait que sa camarade n'avait fait aucune nouvelle connaissance, n'avait noué aucun contact sur le net qui aurait pu laisser penser à une mauvaise rencontre.

Jon n'avait jamais été confronté à une disparition aussi complète. Ils avaient si peu d'éléments, si peu de pistes... A croire que Sam s'était volatilisée !

L'image de Toby Simpson, étendu sur son lit d'hôpital, dans le coma, lui revint à l'esprit. Ce qui était arrivé à cet enfant éclairait la situation sous un jour nouveau. Et s'il ne reprenait jamais conscience ?

Son téléphone se mit à vibrer, l'arrachant à ses pensées. Reposant son gobelet, il se recula contre le dossier de son siège pour sortir l'appareil de sa poche. C'était un texto de Zoé :

Me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

Elle avait donc décidé de ne pas venir chez lui... Ce qui lui parut étrange, c'est qu'elle n'ait pas cherché à lui parler pour dresser le bilan de la journée et savoir s'il avait du nouveau. Il tenta de la rappeler et tomba directement sur sa boîte vocale.

Elle cherchait manifestement à l'éviter. N'était-ce pas plus sage, en effet ? Et lui, que désirait-il ? Souffrir, une fois de plus ? Non, bien sûr. Mais elle avait besoin de soutien... Elle ne devait pas rester seule dans une chambre d'hôtel !

Et si ce n'était que son attirance pour elle qui le poussait à insister ?

Troublé, il composa de nouveau son numéro. N'obtenant pas plus

de résultats, il reposa l'appareil sur le tableau de bord avec un soupir, et tourna le contact. Au moment où il quittait le quartier, la sonnerie de son téléphone retentit, envahissant l'habitable. Lorsqu'il vit le numéro qui s'affichait, il sourit, ravi.

— Enfin ! s'écria-t-il en décrochant. Alors Mme Fornier ? On n'a plus de temps à consacrer à ses vieux amis ?

En entendant le rire de Jasmine se propager sur la ligne, il mesura à quel point elle lui manquait depuis qu'elle était partie vivre à La Nouvelle-Orléans.

— Désolée... Romain et moi étions partis dans le bayou.

— Le bayou ? Je croyais que tu avais peur des crocodiles !

— Mince ! Tu es un vrai mordu de nature, toi ! s'exclama-t-elle en laissant éclater un autre rire. Je te ferai remarquer que ce sont des *alligators*, par ici !

— Ce qui compte, c'est qu'ils ont de grandes dents et peuvent te déchiqueter en moins de temps qu'il m'en faut pour le dire ! Je n'ai pas raison ?

— Si. Je n'ai aucune envie de me retrouver face à l'un d'eux, mais ils gardent généralement leurs distances. Et avec Romain je ne risque rien... Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de ton aide, Jaz, dit-il en s'engageant sur la 65.

Autant se rendre directement chez les Bell et voir de quoi il retournait. Avec un peu de chance, Zoé s'y trouverait encore !

— Tu es sur une enquête difficile ?

— Hélas, oui. Je traque un tordu de la pire espèce — une sorte de pédophile sadique qui sévit à Rocklin.

Il ralentit, avant de s'immobiliser, pris dans un flot de voitures.

— De quels éléments disposes-tu ? demanda Jasmine après un silence.

Il lui résuma brièvement l'enlèvement de Samantha Duncan et la découverte du jeune Toby Simpson.

— On l'a retrouvé dans les bois ? demanda-t-elle quand il eut fini.

Qu'est-ce qui pouvait bien bloquer la circulation ? Un accident ? Une panne ? Il tordit le cou, cherchant à comprendre... et ne vit qu'un flot de plus en plus dense de véhicules.

— C'est ça. A côté de Placerville, répondit-il.

— A ta place, je vérifierais à qui appartiennent les maisons, les cabanes... Peut-être même les entreprises qui se trouvent à proximité.

— La plupart des habitations sont louées.

— Alors je me débrouillerais pour mettre la main sur les baux de location.

C'était ce qu'il comptait faire, effectivement.

— Jusqu'où est-ce que je dois remonter ? Un an ? Deux ans ? Plus ?

— A deux ans, au moins. On sait que les criminels reviennent toujours sur les lieux de leurs crimes, là où ils se sentent à l'abri et tout-puissants. Ce « Maître » vit peut-être à Rocklin en ce moment, mais il a forcément un lien avec Placerville.

C'était ce que Jon aurait aimé éviter : passer au crible les contrats de propriété et de location lui imposerait un travail long et minutieux, sans aucune garantie de résultat. Et pendant ce temps, Samantha serait peut-être entre les mains de l'homme qui avait torturé Toby Simpson. Pour le bien de l'adolescente, il aurait préféré agir plus rapidement.

— C'est une zone que le ravisseur doit bien connaître. S'il habite Rocklin, il semblerait plus logique qu'il ait relâché le garçon près d'Auburn, poursuivit-elle. Or il est allé jusqu'à Placerville. Pourquoi, à ton avis ?

— En fait, je ne pense pas qu'il ait voulu libérer sa victime. Toby s'est échappé.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Jonathan avala à contrecœur une nouvelle gorgée de café froid.

— C'est un miracle que le pauvre gamin soit encore en vie. Si tu voyais l'état dans lequel il est...

— Je suis bien contente de ne pas y être confrontée.

Les détails étaient superflus. Son amie avait vu tant d'horreurs au cours des nombreuses enquêtes qu'elle avait contribué à résoudre !

— Il n'a donc pas pu révéler grand-chose depuis qu'il a été secouru, si ce n'est que son ravisseur se faisait appeler « Maître », qu'il le traitait comme s'il était un chien et que cela se passait à Rocklin ? résuma-t-elle.

— Exactement. Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant.

— D'autres corps ont-ils été découverts ? demanda Jasmine.

Il sentit à son changement de ton qu'elle ne souhaitait pas s'appesantir sur le sort du garçon.

— Pas que je sache. J'ai parlé au mari de Skye, aujourd'hui.

— David est flic à Sacramento, pas à Rocklin, s'étonna-t-elle.

— Oui, mais il avait quand même plus de chances que moi d'obtenir des infos.

Jonathan roula au pas sur quelques mètres.

— Il m'a assuré qu'aucun homicide d'enfant ou d'adolescent n'est à déplorer dans la région depuis plusieurs mois, poursuivit-il.

— Et l'inspecteur qui est sur l'affaire ? Comment s'appelle-t-il ?

— Thomas.

— Est-ce qu'il pense, lui aussi, qu'il pourrait y avoir un lien entre ces deux enlèvements ?

— Il n'écarte aucune piste.

— Il va peut-être demander à ses enquêteurs d'éplucher les baux de location de la forêt de Placerville.

— Je l'espère.

Jon avait, malgré tout, l'intention d'y jeter un œil. Il ne se pardonnerait pas d'avoir laissé échapper le moindre indice ou négligé un détail qui aurait pu se révéler essentiel.

Un silence s'installa sur la ligne et Jonathan ne chercha pas à le rompre, laissant à son amie le temps de la réflexion.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de ce détraqué ? finit-il par demander. Quelque chose te vient à l'esprit ?

— Je serais tentée de dire que c'est un marginal vivant en périphérie de la communauté. Il a quand même réussi à cacher ce gamin pendant près de deux mois... mais cette hypothèse ne tient pas la route. Il y a plusieurs détails qui ne collent pas...

— Le quartier, par exemple. C'est trop huppé pour le profil que tu décris.

— Exact, bien qu'il pourrait s'agir d'un fils à la dérive domicilié chez ses parents, ou d'un locataire un peu marginal pour le quartier. Non, c'est autre chose qui me chiffonne...

— Il y a très peu de locataires à Rocklin, tu sais. Un ou deux, au grand maximum.

— Le kidnappeur a peut-être hérité de la maison de ses parents et il a du temps libre..., continua Jasmine.

Jonathan fit mentalement le tour des personnes qu'il avait déjà interrogées. Amis, famille et voisins... Aucun d'eux ne correspondait au profil qu'elle décrivait.

— Qu'est-ce que cherche ce type ? Tu penses que c'est un prédateur sexuel ? demanda-t-il.

— Le garçon a été retrouvé nu, non ?

Devant lui, une Ford cherchait à forcer le passage pour changer de file, provoquant presque un accrochage.

— Il ne manquait plus que ça ! marmonna-t-il.

— Quoi ?

— Non, rien, lâcha-t-il distraitement, avant de poursuivre : la nudité représente peut-être un moyen de contrôle et de domination. Ou d'humiliation. Si c'est un détraqué sexuel, c'est étrange qu'il passe d'un garçon à une fille, non ?

— Sauf si le sexe ne représente qu'une forme de torture et que c'est ce rapport violent qui lui procure du plaisir. Des études ont montré

que de nombreux psychopathes suivent un scénario préétabli pour satisfaire leurs fantasmes, et qu'ils le reproduisent encore et encore, cherchant la « perfection », sans jamais l'atteindre.

Tout en écoutant attentivement ce que lui disait Jasmine, Jonathan luttait contre l'énervement qui le gagnait. Il avait raté Zoé et se retrouvait coincé dans cet embouteillage de malheur. Combien de temps allait-il devoir patienter ?

— Je croyais que ce genre de criminel s'en prenait à un profil précis de victimes... Celui-là passe aussi facilement, semble-t-il, d'un gamin de quatorze ans à une adolescente de treize ans !

— C'est plus une question d'opportunité que de conformité à ses pulsions, à mon avis. En gros, il prend ce qui lui tombe sous la main quand il décide de passer à l'action. Ce « Maître » aurait peut-être préféré une fille quand il a enlevé Toby Simpson, ou l'inverse, mais il a profité d'une occasion. Ou alors...

Le trafic parut s'améliorer et il avança d'un petit mètre.

— Ou quoi ? demanda-t-il en pilant brutalement pour éviter une moto.

— Ou tu fais fausse route. Il n'y a peut-être aucun lien entre Toby Simpson et Samantha Duncan. Et si tu avais affaire à deux criminels ? As-tu envisagé cette possibilité ?

— A part Rocklin, rien ne relie les deux affaires, mais mon instinct me dit que ce « Maître » est bien notre homme. Sam a disparu le jour où l'on a retrouvé Toby. Il s'agit de deux enfants du même âge. Ils ont été enlevés dans une même zone géographique, un quartier cosu et protégé... C'est trop de coïncidences...

— Si tu as raison, cet homme a une confiance démesurée en lui et se sent invincible, remarqua-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Après avoir laissé s'échapper sa victime, n'importe qui se serait tenu à carreau, le temps que la situation se tasse. Au lieu de ça, il enlève aussitôt Samantha.

— Un ego surdimensionné, oui ! marmonna Jonathan.

— Ou sa compulsion devient trop forte et les garde-fous habituels ne sont plus efficaces. Difficile à dire : le profilage n'est pas une science exacte.

Le bruit d'une sirène retentit derrière lui et Jonathan se décala sur le côté, autant qu'il le put, pour laisser passer l'ambulance.

— Le quartier dans lequel il vit m'amène à penser que c'est un type organisé, ajouta-t-il.

— Et intelligent.

— Il nous faudra donc être plus malins que lui. Mais, pour le moment, nous manquons de pistes.

Des flashes de lumière rouges et bleus trouaient le ciel nocturne un

peu plus loin sur l'autoroute. Jon était presque arrivé à hauteur de l'accident, à présent.

— As-tu interrogé le facteur, le jardinier ou le type chargé de l'entretien de la piscine — si les Duncan en employaient un ?

— Oui. J'ai la même liste que la police. Toutes ces personnes ont été interrogées et leurs alibis vérifiés. J'en ai rencontré beaucoup, moi aussi.

— Samantha est peut-être sortie pour tromper son ennui, suggéra Jasmine. As-tu parlé aux employés des magasins les plus proches, examiné les bandes vidéo des caméras ?

— La police l'a fait. La gamine se remettait d'une mononucléose. Elle était fatiguée. Je ne crois pas qu'elle soit sortie volontairement.

— Pourtant...

— Après avoir passé du temps avec sa mère, je crois de moins en moins possible qu'elle soit sortie sans sa permission.

Il y eut un bref silence.

— Après avoir passé du temps avec sa mère ? répéta Jasmine. Vous vous êtes rapprochés, tous les deux ?

— Pas particulièrement *rapprochés*, mais je l'ai beaucoup vue, ces derniers jours.

— Méfie-toi.

Il comprenait sa mise en garde, mais il lui était difficile de rester indifférent aux souffrances de ses clients. Le visage de Maria lui revint brusquement à la mémoire. Il en était tombé amoureux alors qu'elle avait fait appel à ses services pour qu'il enquête sur les agissements de son mari violent, Dan Bartolo, qui voulait obtenir la garde exclusive de leur fils. Mais les preuves qu'il n'avait eu aucun mal à rassembler — et accessoirement son amour — n'avaient pas suffi à la sauver. Elle avait fini par retourner auprès de son mari qui l'avait tuée d'un coup de feu, deux semaines plus tard. Il avait eu d'autres liaisons, mais aucune n'avait été aussi intense que celle qu'il avait connue avec elle. Après la mort de Maria, il s'était juré de ne plus mêler travail et sentiments.

— Zoé n'est pas mariée et elle vient de rompre avec son fiancé.

— Il n'y a rien entre vous ?

— Non. Ce n'est qu'une relation professionnelle, affirma-t-il.

— Tant mieux. Sa fille vient de disparaître, elle n'a plus aucun repère et elle réagit en fonction de cette nouvelle situation. Tout sera complètement différent dans quelques semaines ou quelques mois. Il est même probable qu'elle renoue avec son fiancé.

— Je ne le pense pas.

— Elle n'était pas avec lui sans raison, Jon ! Quand la vie aura repris son cours, cette raison reprendra le dessus.

Il avait du mal à envisager que Zoé se réconcilie avec Lucassi. Mais

après tout... Inutile d'être psychologue pour comprendre qu'elle avait un problème avec la figure paternelle, problème qui l'avait sans aucun doute poussée vers Anton. Mais il ne suffisait pas de mettre le doigt sur une faille pour la combler, hélas !

— J'ai déjà fait le tour du problème, Jaz, déclara-t-il pour couper court à la conversation.

— Je sais, mais c'est dans ta nature d'aider les gens et cette Zoé est sûrement mal en point en ce moment. Rappelle-toi cette femme battue que tu as hébergée et qui a fini par retourner auprès de celui qui la maltraitait...

Il leva les yeux au ciel.

— Merci de me le rappeler, mais Maria pensait faire au mieux pour son fils.

— Je me fiche de savoir pourquoi elle l'a fait. Toi, tu mérites une femme libre et qui a quelque chose à t'offrir.

Il réprima une nouvelle vague de frustration. Même s'il savait qu'elle avait raison, les mots de Jasmine le heurtaient. Il n'avait pas envie de les écouter. Et ces voitures qui n'avançaient pas...

— Bon, assez de conseils personnels pour aujourd'hui !

— Comme tu veux ! J'arrête de faire ma grande sœur. Donc... quand me fais-tu parvenir un vêtement ou un objet appartenant à Samantha Duncan ?

Il sourit. Voilà ce qu'il voulait entendre ! C'était même ce qu'il avait en tête quand il avait essayé de la joindre. Il n'en avait pas parlé avec Zoé. Elle l'aurait sans doute pris pour un illuminé s'il lui avait annoncé qu'il comptait faire appel à une profileuse doté d'un don... paranormal. Mais il avait vu Jasmine anticiper des événements, capter des signes, des sensations, avoir accès aux pensées d'un criminel, indiquer des lieux où se trouvaient des personnes disparues — et tout cela en touchant simplement un objet qui leur avait appartenu.

Elle pouvait les aider à localiser Samantha. Il en était convaincu.

— Tu veux bien ? Cela ne te gêne pas ?

— Pas du tout ! Mais ne te fais pas d'illusions... Tu sais comment ça se passe : parfois, j'ai des impressions, des intuitions... et, d'autres fois, rien. Et souvent je ne sais pas comment interpréter ce que je ressens ou même si je dois m'y fier. Je ne peux donc rien garantir.

— Je sais que tu n'as pas de boule de cristal. Mais, là, je piétine... Ton aide pourrait se révéler déterminante.

— Je ferai de mon mieux, promit-elle.

Après avoir raccroché, Jonathan descendit sa vitre et s'accouda. Un policier gérait maintenant la circulation et faisait passer les voitures sur une seule voie, au compte-gouttes.

Zoé devait être partie de chez les Bell, à présent. Il composa son numéro. S'il passait par son hôtel, il prendrait un des vêtements de

Samantha. Le plus tôt serait le mieux.

« *Bonjour, c'est Zoé. Désolée de ne pas pouvoir vous répondre. Laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible...* »

Il lâcha un juron et lui envoya un texto :

Rappelez-moi. G besoin 2 vous parler.

Sam gémit. Pourquoi était-elle si fatiguée ? N'avait-elle pas éliminé toute la drogue ingurgitée ? Était-ce la mononucléose qui la rendait si apathique ? Ou l'angoisse ? Samantha n'aurait su le dire, mais elle peinait à garder les yeux ouverts. Ce serait si facile de se laisser sombrer. Sauf que sa situation ne risquait pas de s'améliorer si elle céda à cette envie. Elle devait rester sur le qui-vive, tous les sens en alerte, pour percevoir le moindre bruit, même étouffé. Un claquement de porte, une voix, un rire. Que se passait-il en bas ? Cela faisait un moment qu'elle guettait, et elle n'avait toujours rien entendu. Les invités de Tiffany étaient-ils arrivés ?

Et si son plan ne fonctionnait pas ? Tout serait fichu, se dit-elle, étendue sur le sol, l'oreille collée au plancher. Alors qu'elle luttait contre la vague de peur qui la submergeait, elle crut entendre un bruit. Son esprit lui jouait-il des tours ? Elle désirait tellement entendre quelque chose !

Et si ce n'était que Tiffany et Colin qui bougeaient dans la maison ? Avaient-ils annulé leur soirée ?

Le silence revint. Ce silence qui la rendait folle. Elle avait l'impression d'avoir été aspirée dans le vide, coincée dans une autre dimension.

Elle se recroquevilla, renonçant soudain à veiller. Ses yeux s'embuèrent et les marques grossièrement gravées sur la plinthe, près du matelas, se brouillèrent. Elle ne tiendrait jamais trente-six jours. Ni même une autre semaine...

Et, soudain, elle perçut de nouveau un son. Ou plutôt une vibration. Qu'est-ce que c'était ? Elle pressa l'oreille contre le sol. Un cri ?

— Hé ! Colin ? Tiffany ? Je sais que vous êtes là... Les voitures sont dans l'allée... Tiffany ?

— Papa ? Reste en bas ! Tiff est toute nue.

C'était la voix de Colin.

Des pas martelèrent l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il fait là, bon sang ? reprit-il, puis sa voix s'éloigna. Et le silence retomba sur la pièce.

Sam se redressa, le corps secoué de tremblements irrépessibles. Il y avait quelqu'un dans la maison. C'était le moment d'agir.

Mais si ce visiteur était le père de Colin, comment prévoir sa

réaction ? Prendrait-il son parti ou celui de son fils ?

Colin était hors de lui. Qu'est-ce que son père fichait chez lui, bon sang ? Il n'avait pas à venir chez eux — et encore moins à l'improviste ! Il savait bien que Tiffany et lui tenaient à leur intimité. C'était à cette condition, non négociable, qu'il ne coupait pas les ponts avec lui, comme il l'avait fait avec Tina, sa mère.

Paddy avait tant de regrets pour n'avoir rien fait pour le protéger de Tina quand il était petit, qu'il était prêt à tout accepter pour ne pas se fâcher avec le seul enfant qui lui parlait encore. Courtney, qui avait pris le parti de leur mère, après le divorce, refusait tout contact avec lui.

Il pensait que son père respecterait sa volonté. Il l'avait fait, jusqu'à présent, d'ailleurs. Quand Sheryl, sa nouvelle femme, avait suggéré que le repas de Pâques se passe à Rocklin pour changer, Paddy l'avait aussitôt coupée, en lui demandant d'aller lui chercher une bière. C'étaient Colin et Tiffany qui se déplaçaient jusqu'à Antelope, dans le petit pavillon de son père — pas l'inverse. Ça s'était toujours passé comme ça, et ça ne changerait pas. Surtout pas pour les beaux yeux de Sheryl... Quelle peste, celle-là ! Colin ne l'aimait pas, mais elle cuisinait bien et il prenait un malin plaisir à s'imposer chez eux pendant les vacances pour la voir les servir, sachant qu'elle détestait ça. Et puis, tant qu'il restait en bons termes avec son père, il pouvait utiliser sa cabane. Certains de ses meilleurs souvenirs étaient liés à cette maisonnette — celui d'avoir torturé son second « animal de compagnie », notamment. C'était aussi là-bas qu'il l'avait enterré.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demanda-t-il en entrant dans le salon tout en enfilant son pull.

Paddy, qui se tenait devant la cheminée, le regard fixé sur la photo de fiançailles de son fils, pivota vers lui. Colin refréna une bouffée de rage. Zoé était attachée, la caméra installée, prête à filmer... Colin venait d'enlever sa chemise quand il avait entendu son père l'appeler depuis le rez-de-chaussée. Et heureusement qu'il l'avait entendu, d'ailleurs ! Si son vieux l'avait surpris dans la chambre avec Zoé... Un frisson le parcourut de la tête aux pieds à cette idée.

Nullement embarrassé, Paddy passa une main dans ses cheveux gris, coupés courts et encore épais pour son âge, et croisa le regard contrarié de son fils.

— Il faut que je te parle.

Colin ne put s'empêcher de lancer un regard vers l'escalier. Zoé l'attendait... Soumise, impuissante... Il devait la rejoindre, bon sang !

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non.

Il crispa les poings. Quelle que soit la raison de cette visite, elle était malvenue. Surtout si Paddy était venu pour parler de Courtney. Il essayait depuis deux ans de se réconcilier avec sa fille — en pure perte. Ça pouvait bien attendre une nuit de plus, non ?

Il s'était ramolli en vieillissant. Où était passé l'homme qui ne bronchait pas quand il voyait Tina le battre pour un oui ou pour un non ? Celui qui pouvait même aider sa femme à le maintenir à terre ? Il récoltait ce qu'il avait semé, à présent. Et Colin ne le plaindrait pas, ça non !

— D'accord, qu'est-ce qu'il y a ? Accouche !

— Je suis désolé. Je... tu m'excuseras auprès de Tiffany. Peut-être que je n'aurais pas dû venir, mais...

Baissant les yeux, Colin s'aperçut qu'il avait enfilé son pull à l'envers.

— Mais quoi ? demanda-t-il en le remettant à l'endroit.

— Je viens de voir quelque chose à la télévision et... ça m'inquiète, finit par avouer Paddy.

Il avait vu quelque chose à la télé ? C'te blague ! Qui ça intéressait ?

— Si c'est à propos de politique...

— Non. C'est à propos de *toi*, Colin.

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce que tu as vu à la télé ?

— Rien, j'espère.

Colin s'affala sur le canapé.

— Tu es très mystérieux ce soir.

Son père fit un geste en direction de l'escalier.

— Tu peux demander à Tiffany de descendre ? Je pense qu'elle devrait être là, aussi.

— Ça ne va pas l'intéresser, papa. Elle m'attend au lit, d'accord ? Elle ne va pas descendre, juste parce que tu as vu quelque chose que tu n'as pas aimé à la télévision. Bon, alors maintenant, soit tu te décides à cracher le morceau, soit tu t'en vas, parce que, là, tu viens d'interrompre la meilleure partie de jambes en l'air de ma vie.

La poitrine de Paddy se souleva tandis qu'il prenait une profonde inspiration.

— On a retrouvé un gamin errant dans les bois, lâcha-t-il.

En proie à la colère et à la frustration où l'avait plongé cette interruption, Colin resta interdit. Il était à des années-lumière de Rover.

Il accusa le coup, mais se ressaisit aussitôt.

— Ouais, j'ai vu ça, il y a une nuit ou deux. Pauvre gosse. Est-il sorti du coma ?

— Non, et il n'est pas certain qu'il en sorte un jour.

— C'est tragique, mais...

Colin fit un geste du bras pour souligner son incompréhension.

— Tu n'as quand même pas fait tout ce chemin pour me raconter cette triste histoire ?

— Le présentateur du journal a montré une carte de l'endroit où ce gamin a été retrouvé.

— Et ?

— C'était juste à côté de la cabane de Mike.

Sa réponse lui fit l'effet d'une douche froide. Il sentit son assurance s'effriter. Cette fois, il y avait vraiment de quoi s'inquiéter.

— Qui est Mike ?

— Un collègue de travail, tu te souviens ? Il a repris la direction de la boutique de jardinage quand ton bon à rien de beau-frère m'a laissé en plan.

— Ah oui, Mike !

— J'avais tout organisé pour que Tiffany et toi louiez sa cabane, il y a deux ans, parce que la famille de Sheryl occupait la mienne. Vous y êtes restés une semaine, tu te souviens ?

— Waouh ! Le gamin a été trouvé près de la cabane de *Mike* ? Le monde est vraiment petit. Je ne savais pas.

— Ils ont lancé un appel à témoins.

Paddy le regarda avec insistance.

— Cela ne te dit rien ?

— Ça devrait ?

— Le garçon affirme que celui qui l'a agressé vit à Rocklin.

Colin haussa les épaules.

— Et alors ?

Son père baissa la voix.

— Je suis ici parce que j'ai peur que tu aies quelque chose à voir avec la disparition de ce gamin.

Un afflux d'adrénaline lui permit de réagir avec virulence.

— Tu crois que j'aurais pu agresser un *enfant* ?

Il s'attendait à ce que son père se défende d'avoir eu ce genre de pensée, qu'il s'emporte, parce que, même si ce dernier avait changé au fil des ans, il pouvait encore réagir avec colère. Mais il resta calme et prit un ton conciliant.

— J'ai du mal à le croire. Pour être honnête, je n'aurais jamais pu

imaginer un scénario aussi sinistre, mais à la télé, ils ont précisé que l'agresseur se faisait appeler « Maître ». Quand j'ai entendu ce terme, c'est comme si le ciel m'était tombé sur la tête.

— Tu es sérieux ? Bon sang, mais je n'étais qu'un gamin !

Il parvint à émettre un petit rire.

— D'accord, j'ai obligé Courtney à m'appeler « Maître » quand nous étions enfants, mais ce n'était qu'un jeu. Cela ne fait pas de moi le monstre qui s'en est pris à ce gosse !

— Un jeu ? Elle ne l'a pas vécu comme ça.

— C'est le genre de choses qui peut arriver entre frère et sœur.

Son père ne répondit pas.

— Allez ! Je ne suis quand même pas le seul à employer ce mot. Et puis je ne vois pas comment j'aurais rencontré cet enfant !

Il sut avant d'avoir fini sa phrase qu'il en avait trop dit. La réponse était évidente, et son père l'énonça aussitôt.

— Il habitait *mon* quartier, Colin.

Les épaules de Paddy s'affaissèrent et Colin sentit ses jambes se dérober. Son père savait. Il ne voulait sans doute pas se l'avouer, peut-être pour ne pas assumer sa part de responsabilité dans ce que son fils était devenu. Il avait été si fier de lui quand il avait obtenu sa licence de droit !

Au fond de lui, son père savait. Et cette vérité le rendait malade.

Colin releva le menton.

— Ce n'est pas moi. Je n'ai pas fait ça.

— Tu as un lien avec l'endroit où l'enfant a été enlevé et avec lui où il a été retrouvé. Et...

— Et quoi ? cria Colin, sur la défensive. Tu crois, comme maman, que je suis mauvais, c'est ça !

— Je ne crois plus rien, hélas !

— Même si je voulais kidnapper le gosse de quelqu'un, comment ferais-je avec Tiffany ? Cet enfant a été retenu prisonnier pendant combien de temps ? Deux mois ?

Les yeux de Paddy s'humectèrent de larmes. Colin se raidit. Il n'avait jamais vu son père pleurer. Que devait-il dire ou faire ? S'ils en restaient là, son père risquait de se rendre à la police.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? s'emporta-t-il.

— Ils n'ont jamais dit combien de temps l'enfant avait été retenu contre son gré, répliqua Paddy.

Bon sang ! Il s'emmêlait les pinces. Il n'aurait pas dû prendre cet autre rail de coke juste après le départ de Tiffany. Ça lui embrouillait les idées. Comment allait-il s'en sortir, maintenant ?

Il sentit des gouttes de sueur couler le long de son dos.

— Ils l'ont dit au journal télévisé, mentit-il. Je l'ai entendu.

Il s'était appliqué à répondre calmement, et il vit une lueur

d'espoir éclairer le regard de son père.

— C'est vrai ?

— Bien sûr ! Comment le saurais-je, sinon ?

— Et la gamine qui a disparu cette semaine ? Ils ont montré sa mère à la télévision. On dirait ta voisine !

Quelle plaie ! Comment son père avait-il reconnu Zoé ? Elle ne s'était installée avec Anton que quelques mois plus tôt ! Devait-il nier ? C'est ce qu'il aurait aimé faire. Mais s'il était pris en flagrant délit de mensonge, sa position deviendrait indéfendable.

Il passa ses doigts dans ses cheveux.

— Tu as vu ? C'est incroyable ! s'exclama-t-il en faisant claquer sa langue contre son palais. C'est arrivé en début de semaine. Elle a été enlevée dans son propre jardin. Tu viens d'ailleurs de rater sa mère de peu. Elle était là il y a une heure, pour m'aider à mettre au point la battue que j'organise demain, avec des avocats et des employés de mon cabinet.

— Pourquoi toi ? lui demanda son père.

Colin sentit ses muscles se contracter douloureusement.

— Parce que cette gamine est sûrement en danger. Tu viens juste de le dire toi-même — elle a été enlevée.

— Est-ce que c'est *toi*, Colin ?

— Non ! Qu'est-ce que tu vas chercher !

Qu'est-ce que ce vieux fou croyait ? Qu'il allait se mettre à table et tout avouer juste parce qu'il le lui demandait ? Il s'en sortirait avec un ou deux mensonges, comme il s'en était toujours sorti par le passé. Il n'y avait que sa mère qui pouvait lire en lui à livre ouvert. Il y avait bien longtemps qu'elle n'était plus dupe de sa vraie nature. Et elle n'avait pas ménagé ses efforts pour « faire sortir le mal de lui ». Mais ses coups n'avaient fait que renforcer l'agressivité de son fils.

— Je reconnais que cela fait beaucoup de coïncidences, mais je n'y suis pour rien. Quand je ne suis pas au travail, je suis avec Tiffany. Où veux-tu que je trouve le temps pour enlever un enfant ? Alors deux...

— C'est bien ce que je me suis dit, répondit doucement Paddy. En roulant jusqu'ici, je n'ai cessé de me répéter que je perdais la tête d'avoir de telles idées. Cela ne pouvait pas être toi. Pas *mon* fils. Je sais que j'ai fait preuve de lâcheté envers toi pour garder ma femme, ma *famille*. J'ai fermé les yeux sur la manière dont elle te traitait, c'est vrai. Et je n'en suis pas fier, mais tu as coupé les ponts avec elle depuis longtemps, Colin. Tu aurais pu te faire aider. Je t'ai encouragé à suivre une thérapie, mais tu as toujours affirmé que tu allais bien. En t'entendant évoquer ta réussite scolaire, ton diplôme d'avocat, ton mariage heureux, ta jolie maison, j'ai eu la faiblesse de croire qu'une personne qui réussissait tout ça *devait* aller bien. Nous savons tous deux que Tiffany te voue une véritable vénération et qu'elle

n'hésiterait pas à se couper les veines si tu le lui demandais.

Aux yeux du monde, la présence de Tiffany dans sa vie était un gage de respectabilité. Elle lui offrait un alibi en béton. Mais pas pour son père : il avait décrypté leur mode de fonctionnement, semblait-il.

— Tu sous-estimes Tiffany. Elle ne marcherait jamais dans une histoire de kidnapping et... et de tentative de meurtre !

— Es-tu sûr que c'est elle que je sous-estime ?

Colin lui attrapa le bras.

— Tu me testes, c'est ça ? Tu me rappelles maman. Toujours à m'accuser du pire !

Paddy recula, le regard rivé sur lui.

— Tu n'as rien fait à ces enfants ? Colin, dis-moi la vérité. Je ne pourrai rien pour toi, si tu me mens.

Il voulait tant croire à son innocence ! C'était pour cette unique raison qu'il s'était déplacé, pour se convaincre que ses soupçons n'étaient pas fondés. Colin reprit espoir, et lâcha un rire désabusé.

— Détends-toi. Je n'ai agressé personne, je te le jure.

A cet instant, du bruit s'échappa de l'étage. Malgré l'insonorisation, les coups portés contre le sol retentirent dans le salon. Et de faibles cris parvinrent à leurs oreilles.

« Au secours ! Aidez-moi ! Je suis enchaînée ! Appelez ma mère ! Au secours ! »

En voyant le visage de Paddy se décomposer et prendre la couleur de la cendre, Colin sut qu'il avait compris.

— Bon sang ! murmura-t-il en s'élançant vers l'escalier.

Qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'il allait la sauver ?

— Pas si vite ! s'interposa Colin en le poussant violemment.

Paddy perdit l'équilibre et se cogna la tête en tombant. Etourdi, il cligna des yeux, levant un regard confus vers son fils. En le voyant étendu au sol, Colin ne ressentit qu'un immense soulagement.

— Tu n'aurais jamais dû épouser maman, tu t'en rends compte ? Ce n'était qu'une garce, mais elle était maligne, elle ! Pas comme toi ! Sinon, tu ne te serais jamais aventuré tout seul ici, ajouta-t-il avant de le frapper avec le pied d'une lampe.

Il se laissa tomber à genoux et lui assena d'autres coups.

Quand il fut certain que son père ne respirait plus, Colin se renversa en arrière, submergé par une incroyable euphorie. Tuer un homme ou tuer un enfant, c'était à peu près pareil, finalement !

Tu n'es plus aussi fort ni aussi rapide, hein, papa ?

Il grimaça en constatant que le pied de la lampe était abîmé.

— Regarde ce que tu m'as fait faire. Elle n'était pourtant pas donnée !

Il lâcha son arme improvisée et tendit l'oreille pour savoir si Samantha criait encore. Une bouffée de haine le submergea. Il

détestait cette gamine ! Quelle peste... Elle allait souffrir avant de mourir, ça oui ! Mais pour le moment, la maison était silencieuse. Toujours sous l'effet du sédatif, Zoé ne semblait pas avoir réagi aux cris de sa fille. Quant à Sam, elle s'était tue, sûrement épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir. Qu'importe ! Il s'occuperait d'elles plus tard. Paddy d'abord.

Respire profondément. Calme-toi.

Il ferma les yeux, cherchant à contrôler les bouffées d'adrénaline qui faisaient trembler ses mains. Il avait frôlé le pire. Il lui restait à se débarrasser du corps, puis tout rentrerait dans l'ordre.

Comment devait-il s'y prendre ?

Il se redressa et se mit à arpenter le salon. Il traînerait le mort jusqu'au garage, puis il nettoierait les traces de sang sur le tapis. Quand Tiffany serait de retour, il l'enverrait garer la voiture de Paddy dans le parking de la salle de billard où il se rendait chaque week-end. Plus tard, quand le quartier serait plongé dans le noir, lui-même rentrerait sa voiture dans le garage, mettrait le corps dans le coffre et roulerait jusqu'à un coin isolé, en pleine montagne, pour l'enterrer. Demain, Paddy Bell ne serait qu'une personne disparue de plus.

Il pivota sur lui-même et fit un nouvel aller-retour, refaisant mentalement le tour de la situation. Paddy avait-il confié ses doutes à Sheryl ? Peu probable : ce n'était pas dans son tempérament de parler de faits dont il n'était pas sûr. Mais Sheryl savait peut-être que Paddy devait passer chez eux... Dans ce cas, il n'échapperait pas à ses questions.

Bah ! aucune importance ! Elle serait loin d'imaginer qu'il avait *tué* son Paddy... S'il y avait quelqu'un à soupçonner en premier, c'était son fils à elle. Glen Hagen était impulsif. Tout le monde était au courant de la violente dispute qui les avait opposés, Paddy et lui, et qui avait provoqué la fin de leur association professionnelle.

Oui, tous les soupçons se porteraient sur Glen, songea Colin avec satisfaction. Il lui suffirait de dire que Paddy s'était arrêté ici, avant de se rendre chez Glen pour faire la paix avec lui. Ces derniers temps, ce vieux fou voulait faire la paix avec tout le monde !

Bon. A présent, il devait se ressaisir. Faire preuve de sang-froid — être *malin*.

Il venait de tirer le corps jusqu'au garage et achevait de nettoyer les traces de sang qui maculaient le tapis du salon, quand on frappa à la porte.

* * *

Tout en patientant devant la porte des Bell, Jonathan consulta de nouveau son répondeur. Toujours rien. Il avait pourtant envoyé trois SMS à Zoé au cours des dernières vingt minutes, tandis qu'il était coincé sur l'autoroute. Elle n'y avait pas répondu.

Que se passait-il ? Son silence l'inquiétait. Elle était trop à l'affût des moindres nouvelles pour ne pas avoir son téléphone à portée de main...

La porte s'entrouvrit et il aperçut Colin dans l'entrebâillement. Il lui sourit d'un air affable, comme à son habitude.

— Désolé d'avoir été aussi long à répondre. J'étais dans le garage.

Jonathan hocha la tête.

— Pas de problème. Je cherche Zoé. Vous l'avez vue ?

— Elle a dîné ici.

— Depuis quand est-elle partie ?

Colin fronça les sourcils, marquant un temps de réflexion.

— Ça doit bien faire une heure, finit-il par répondre.

— Vous a-t-elle dit où elle allait ?

Jonathan dévisagea Colin. Son front et ses tempes étaient mouillés de sueur. L'avait-il interrompu en pleine séance de sport ? Il laissa glisser son regard sur le jean et le T-shirt de Bell. Il ne portait pas de chaussures. Pas étonnant qu'il ne soit pas ravi d'être dérangé, s'il était sur le point de prendre une douche et qu'il avait dû se rhabiller en toute hâte en entendant la sonnette...

— Elle disait qu'elle était fatiguée. Mais peut-être qu'Anton l'a interceptée, quand elle se dirigeait vers sa voiture. Ils ont rompu, vous savez ?

Jonathan porta distraitement son regard vers la maison voisine et l'allée déserte.

— Je ne vois pas sa voiture.

— Ils sont peut-être allés faire un tour ?

Cette éventualité n'était pas pour rassurer Jonathan. S'était-il trompé sur Zoé ? Retournerait-elle auprès d'Anton malgré la description qu'elle avait faite de leur relation, manifestement dépourvue d'amour ? Après tout, Maria était bien retournée auprès de Bartolo, l'homme qui la battait et qui avait fini par la tuer !

— C'est possible. Merci, lâcha-t-il en tournant les talons.

Quand il joignit Lucassi sur son téléphone portable, cinq minutes plus tard, celui-ci jura ses grands dieux qu'il n'avait pas revu Zoé depuis son départ, la nuit précédente.

Quelle horreur ! Tiffany sentit ses genoux se dérober. Une main sur la bouche, elle se laissa glisser le long du mur, incapable de détacher ses yeux de la mare de sang qui s'élargissait sous la tête de son beau-père.

— Il est mort, murmura-t-elle entre ses doigts.

Il l'était, sans l'ombre d'un doute. Elle le savait déjà. Colin le lui avait dit à la minute où elle était entrée dans la maison et qu'elle l'avait trouvé en train de nettoyer le tapis du salon. Puis ils s'étaient rendus dans le garage. Et elle avait vu le corps de Paddy, gisant sans vie sur le sol bétonné. Pourtant, tout en elle refusait d'y croire. Bien sûr, elle savait que Colin entretenait des rapports complexes avec son père — parfois, il semblait lui tenir rancune du passé ; et, d'autres fois, il se comportait comme s'il voulait tirer un trait sur ses mauvais souvenirs d'enfance. Mais Tiffany, elle, avait toujours apprécié Paddy qui, contrairement à la mère de Colin, s'était toujours montré gentil avec elle. Il lui mettait de côté ses cookies préférés. A cette pensée, un sourire lui vint aux lèvres.

— Ceux aux pépites de chocolat blanc, murmura-t-elle pour elle-même.

— Lève-toi ! grogna Colin. J'ai besoin que tu m'aides.

Elle ne fit aucun mouvement.

— Allez, bouge ! Qu'est-ce qui ne va pas ? lança-t-il en lui donnant un petit coup de pied.

Elle cligna des yeux, interloquée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? répéta-t-elle, sa voix montant dans les aigus. Tu as tué ton père ! Tu vas passer le reste de ta vie en prison, comme mon frère !

— Ferme-la ! ordonna-t-il. Tu veux que quelqu'un t'entende ?

Il se dressa au-dessus d'elle, l'air menaçant. En état de choc, elle ne songea même pas à se recroqueviller sur elle-même, comme elle le faisait d'habitude pour se protéger. En fait, elle était si hébétée qu'elle n'avait même pas peur de lui.

— Pourquoi, Colin ? murmura-t-elle dans un souffle, comme pour

tenter d'appriivoiser ce qu'elle voyait. Pourquoi as-tu fait une chose aussi horrible ? Je... je l'aimais, moi.

Les lèvres de Colin se retroussèrent dédaigneusement.

— Lâche-moi, tu veux ! Tu le connaissais à peine.

Comme elle le faisait toujours en entrant dans la maison, elle avait quitté ses chaussures, et dans l'espace confiné du garage où s'était accumulée la chaleur de la journée, particulièrement élevée pour la saison, elle avait l'impression que ses pieds nus étaient deux blocs de glace posés sur le sol de béton tiède.

— Si ! je le connaissais, s'obstina-t-elle.

— Tu connaissais le Paddy qu'il était devenu ces dernières années, mais il n'était pas comme ça avant, quand il prenait le parti de ma mère, ou quand il a failli approuver sa décision de me faire interner dans un asile de fous, à l'adolescence.

— Il était presque d'accord, c'est vrai, mais il t'a expliqué qu'il était ensuite revenu sur sa décision. Et que toute cette histoire l'avait convaincu de quitter ta mère.

— Mouais... C'est vite oublier tout ce qui s'était passé avant, maugréa-t-il.

Elle tendit le bras vers son beau-père, effleurant les callosités sur ses larges mains de bricoleur. En le touchant, elle finirait peut-être par se convaincre que c'était vraiment lui. Son visage était méconnaissable, après les coups que lui avait portés Colin.

— Alors... c'est pour ça que tu l'as... frappé ? Parce que... parce que tu étais encore en colère contre lui, à cause du passé ?

Soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins, Colin baissa le ton. Son agitation donnait à sa voix des éclats discordants.

— Il m'avait percé à jour, Tiff.

Il tira le corps sur une couverture étendue au sol

— Il a vu Zoé lancer un appel à la télévision pour retrouver sa fille. Et il a tout compris.

Elle lâcha à regret la main de Paddy quand Colin enveloppa son corps dans la couverture.

— Mais... comment ? Je ne comprends pas.

Colin se redressa, le souffle court.

— Tu es *stupide* ou quoi ? Je t'ai tout expliqué avant de t'emmener dans le garage !

— Rover lui a parlé du « Maître » ? balbutia-t-elle.

Elle n'avait pas tout saisi des explications de Colin : ce qu'il lui avait raconté sur sa sœur et sur les quartiers d'où avaient disparu les enfants s'entremêlait dans son esprit, ajoutant à sa confusion sans lui dire pourquoi Paddy se retrouvait mort dans son garage.

Colin se pencha pour couvrir les pieds de son père.

— Rover ne lui a rien raconté à lui. Paddy l'a appris aux infos !

— Rover a bien dû parler à *quelqu'un*. Il est sorti du coma, alors ?

Colin essuya la transpiration qui perlait à ses tempes, étalant sans le vouloir un peu de sang sur son front.

— Je ne sais pas, mais nous devons agir vite.

— Agir vite, répéta-t-elle, hypnotisée par la trace de sang sur le visage de son mari. Qu'allons-nous faire ?

Paddy n'était plus là et leur vie ne serait plus jamais la même. Pourquoi avait-il fait ça ? Pourquoi à Paddy ?

— Ecoute-moi, articula-t-il en l'attrapant par les épaules. Il la secoua vivement.

— J'ai besoin de toi, reprit-il. Ne me file pas tes angoisses.

— Mais...

— Mais rien, gronda-t-il. C'est *ta faute*. Si tu n'avais pas laissé échapper Rover, nous ne serions pas dans cette galère.

— Je n'ai pas pu le rattraper ! Tu le sais bien, se défendit-elle.

— Et Sam ? Elle devait être inconsciente, non ? Comment a-t-elle pu faire un tel boucan ?

— Je ne sais pas. J'ai écrasé deux cachets que j'ai mis dans un milk-shake. Elle l'a bu, je l'ai vue ! Et quand je suis allée vérifier avant l'arrivée de Zoé, elle dormait profondément.

— Alors, tu t'es fait avoir ! Deux pilules auraient assommé un homme de ma taille pendant des heures ! Donc, c'est bien ce que je dis : tout ce qui arrive est *ta faute*.

C'était sa faute à elle si Paddy était mort ? Les larmes lui brûlaient les paupières.

— Mais je l'aimais, moi ! répéta-t-elle, la gorge nouée.

— N'importe quoi ! s'emporta-t-il en la secouant de nouveau. Je m'en contrefous, tu m'entends ? Si tu fais comme je te dis, tout ira bien. Sinon, nous irons en prison. Tu comprends ?

Elle ne pouvait quitter des yeux cette trace de sang sur le front de Colin, se répétant qu'elle devrait l'essuyer, qu'elle ne pouvait pas le laisser comme ça, mais son bras refusait de se lever.

— Oui, mais... je ne sais pas quoi faire. Rien ne le ramènera, murmura-t-elle.

Il la lâcha et tira sur le corps sans vie de son père pour dégager le passage près de la porte.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On va l'enterrer de telle sorte qu'on ne le retrouvera jamais. Mais d'abord, il faut que tu m'aides à descendre Zoé pour la mettre dans le coffre.

Dans l'air moite et oppressant du garage, ce prénom claqua à son oreille, lui redonnant un peu d'énergie.

— Tu veux les enterrer ensemble ?

— Mais non ! On va la transporter jusqu'à la chambre d'hôtel que tu lui as prise.

— *Vivante ?*

Dans un dernier effort, il poussa le corps de son père contre le mur.

— Oui !

— Mais alors, elle va se réveiller !

— C'est ce qu'on veut.

— Tu m'as promis de la tuer, mais tu as tué Paddy à la place.

— Et alors ? lança-t-il en revenant vers elle. Tu as laissé Rover s'échapper, je te signale ! Moi, j'ai fait ce que j'avais à faire pour sauver nos miches.

— Mais tu m'as promis de la tuer, répéta-t-elle avec entêtement.

Elle n'arrivait pas à penser à autre chose. Colin lui avait promis d'éliminer Zoé. Pourquoi n'était-elle pas morte ? Il fallait qu'elle meure pour que Colin redevienne prévenant, pour que leur vie reprenne son cours normal.

Il s'essuya de nouveau le front, étalant la trace de sang sur sa peau.

— C'est impossible ! Tu ne comprends pas ? Ce détective de malheur est passé, il y a une demi-heure. Il était déjà à sa recherche.

— Et alors ? Comment pourrait-il penser qu'elle est encore ici ?

— Il le comprendra dès qu'il découvrira qu'elle n'est pas à l'hôtel.

Il attrapa le chiffon qu'il utilisait pour laver les voitures et se mit à essuyer le sang sur le sol.

— C'est le premier endroit où il viendra parce que c'est le dernier endroit connu où elle est passée.

Elle le regardait nettoyer le sang qui, à chacun de ses gestes, s'étalait un peu plus.

— Comment pourrait-il savoir qu'elle n'est pas dans sa chambre d'hôtel ? Il ne sait pas lequel j'ai choisi.

— Il le saura vite.

— Comment ? insista-t-elle.

Il fit gicler du nettoyeur sur les traînées de sang qu'il ne parvenait pas à effacer.

— En appelant tous les hôtels de Sacramento. Ça ne lui prendra pas plus d'une heure. Et quand il aura trouvé l'hôtel où tu l'as enregistrée, il l'appellera.

— Elle ne répondra pas. Et alors ?

Il sortit un sac-poubelle dans lequel il jeta le torchon sanguinolent.

— Il s'y rendra en voiture et cognera à toutes les portes, ou il utilisera ses contacts dans la police pour se faire donner le numéro de chambre par le réceptionniste, poursuivit-il. C'est pour ça que nous devons la transporter à l'hôtel. Pour que Stivers la trouve dans la chambre quand il y entrera. Là... Tu piges, maintenant ?

— Oui, mais... si tu la laisses en vie, elle dira que tu l'as violée.

Il rangea le nettoyeur.

— Je n'ai rien fait avec elle : mon père est arrivé avant.

Tiffany respira plus librement. Quel soulagement ! Elle n'était pas jalouse quand il obligeait ses animaux de compagnie à lui faire des gâteries — d'autant qu'il les partageait avec elle, en les forçant à la servir —, mais l'idée de Zoé dans les bras de Colin lui était insupportable.

— Et si elle se rappelait que tu l'as déshabillée ?

— Aucun risque. Elle est complètement dans le cirage.

— Il faut huit heures pour que les effets du Rohypnol se dissipent complètement. En tout cas, ça s'est passé comme ça avec moi. Si Stivers la trouve, il devinera qu'elle a été droguée.

— Nous déposerons une boîte de somnifères bien en vue sur la table de chevet, pour laisser penser qu'elle en a pris. Comme elle ne se souviendra de rien, elle acceptera cette version. C'est ce que nous avons de mieux à faire. Si elle disparaissait maintenant, nous serions soupçonnés, expliqua-t-il avec calme.

Tiffany regarda fixement la forme inerte dissimulée sous la couverture. Il n'y avait plus de trace de sang, plus de cadavre, les chiffons avaient disparu, le passage était dégagé, Zoé serait bientôt dans le coffre... Tout allait peut-être finir par rentrer dans l'ordre.

— D'accord ! Alors, elle, nous la déposons dans la chambre d'hôtel et lui, nous... l'enterrons.

Prononcer le prénom « Paddy » était au-dessus de ses forces.

Il jeta le sac-poubelle sur le cadavre de son père.

— C'est ça !

— Où ? demanda-t-elle.

— T'occupe !

Grâce à Dieu, elle n'aurait pas à creuser.

Elle inspira profondément, à plusieurs reprises, et se souvint de ce que Colin lui avait dit à propos de Samantha.

— C'est le moment de tuer Sam aussi, non ?

— Pas encore. J'ai pas fini avec elle... Mais tu vas l'emmener jusqu'au cabanon de mon père. Il faut qu'on la sorte de la maison le plus vite possible. Comme prévu, je resterai là demain pour la battue, et je te rejoindrai dans la nuit.

Tiffany frissonna. Les images de ce qu'ils avaient fait, là-bas, au deuxième animal de compagnie, l'assaillirent. Elle s'était toujours demandé si cet endroit était hanté. Et s'il l'était, c'était à coup sûr par la gamine que Colin avait tuée. Son esprit devait y errer, prisonnier. Une vague de terreur déferla sur elle.

— Je ne veux pas y aller toute seule, Colin. Cet endroit me file la chair de poule.

Il ouvrit la porte qui reliait le garage au reste de la maison.

— Pourquoi ? Ce n'est qu'une cabane isolée. Il n'y a pas un voisin

à des kilomètres.

— C'est bien ce que je dis. C'est tellement... isolé ! Et si... si je me perdais ? C'est dangereux de rouler sur ces petites routes. Il n'y a pas beaucoup de panneaux de signalisation.

— Pfff... Tu y es allée assez souvent. Tu connais la route.

— Je préférerais t'attendre.

Il l'attrapa par le bras.

— Tu ne peux pas m'attendre, bon sang ! Pas avec ce détective qui rôde dans le coin et qui cherche Zoé. Et puis Sheryl va venir ici dès qu'elle constatera la disparition de Paddy. Nous ne pouvons pas garder Samantha à l'étage. C'est trop risqué. Imagine qu'elle se remette à crier. En plus, il faut que nous laissions les gens circuler librement dans la maison. Notre façon de gérer les vingt-quatre prochaines heures est déterminante.

Tiffany se mordit la lèvre. Elle ne savait plus que penser... Mais une chose était sûre : ce qui venait de se passer avait fait suffisamment peur à Colin pour lui remettre les idées en place. Il ne lui dirait plus qu'elle s'inquiétait pour rien !

— Et les planches qui condamnent les fenêtres du « parc » ? Le verrou sur la porte ? demanda-t-elle en se frottant le bras.

— Eh bien quoi ?

— Cela pourrait soulever des questions embarrassantes.

— J'enlèverai la serrure et j'y entreposerai ma batterie pour justifier les travaux d'insonorisation.

Il la poussa par la porte.

— Viens m'aider à habiller Zoé.

Elle chancela.

— Oh! non...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— J'ai jeté ses vêtements dans la poubelle des toilettes d'une cafétéria !

Il jura et l'entraîna vers la porte d'entrée.

— Retourne immédiatement les chercher pendant que je mets Zoé dans le coffre. Nous l'habillerons une fois arrivés à l'hôtel.

Elle hocha la tête tout en cherchant ses chaussures. Dans son empressement, elle mit le pied sur une grosse marque humide... et eut un haut-le-cœur. C'était le sang de *Paddy*... ou ce qu'il en restait, après le nettoyage de Colin.

— Dépêche-toi, la pressa-t-il en la voyant se figer.

Elle déglutit à plusieurs reprises pour refouler la bile qui envahissait sa gorge et enfila ses chaussures. Elle ne voulait pas penser à Paddy, se dire qu'il était parti pour de bon... parce que, si Colin pouvait tuer son père, il pouvait tuer n'importe qui.

Elle porta machinalement ses mains à son cou, se souvenant de la

sensation d'étouffement qu'elle avait ressentie quand les mains de son mari s'étaient resserrées autour de sa gorge, le soir où elle lui avait avoué qu'elle avait laissé échapper Rover. Pourrait-il *la* tuer un jour ?

Non. Bien sûr que non. Jamais. Il l'aimait.

— Colin ? appela-t-elle d'un ton hésitant.

Avait-il ressenti son angoisse ? Elle le pensa, en le voyant redescendre l'escalier.

— Quoi ?

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Tu es *tout* pour moi, Tiff. Je n'oublierai jamais ce que tu es en train de faire, je te le jure.

Oui, il l'aimait. Comment en avait-elle douté ? Ils surmonteraient ce moment difficile. Et ils seraient de nouveau heureux — comme avant.

Même sans Paddy.

Elle lui décocha un pâle sourire.

— Tu ferais mieux d'enlever le sang que tu as sur le front.

* * *

Quand Zoé souleva la tête, une douleur vive lui transperça le crâne. Elle grimaça. A l'exception d'un faible halo de lumière qui s'échappait de la salle de bains, la pièce était plongée dans la pénombre, mais elle aurait juré qu'elle n'était pas seule. Elle plissa les yeux, s'efforçant de distinguer la silhouette assise dans le fauteuil, en face du lit.

Qui était-ce ? Jonathan ? Bien sûr. Qui cela pouvait-il être d'autre ? Anton était sorti de sa vie et il n'avait pas cette stature mince et athlétique.

Où étaient-ils ?

Dans une chambre d'hôtel, manifestement. Mais lequel ? Comment et pourquoi y était-elle venue ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Il lui semblait pourtant se souvenir qu'elle s'était décidée à accepter la proposition de Jonathan, après avoir réfléchi à ce qu'elle gagnerait à loger chez lui : hormis le fait qu'elle n'aurait pas à dépenser d'argent, elle serait en sécurité, protégée et soutenue. Elle commettait peut-être une erreur en se reposant sur lui, mais elle acceptait d'en payer le prix — du moment qu'elle retrouvait Samantha, que lui importait le reste ? Et puis, si elle veillait à ne pas s'attacher sentimentalement, elle ne souffrirait pas.

Voilà ce qu'elle s'était dit la veille. Alors pourquoi avait-elle finalement loué une chambre d'hôtel ? Était-ce Jonathan qui l'avait emmenée ici ?

— Jonathan ?

Son prénom jaillit de sa bouche, semblable à un croassement rauque. Elle le sentit tressaillir, comme si elle l'avait sorti du sommeil.

— Zoé ?

Il se leva et s'avança vers elle.

— Ça va ? demanda-t-il en s'asseyant sur le bord du lit.

Pas vraiment. Elle avait l'impression de souffrir de la pire gueule de bois de sa vie. Pourtant, elle ne se souvenait pas avoir bu plus de deux verres de vin chez les Bell.

Des bribes de souvenirs lui revinrent en tête. Elle était assise à table, à côté de Colin, organisant la battue, et puis... plus rien. Le trou noir.

— Je ne me sens pas très bien, admit-elle. Que... que s'est-il passé ? Comment suis-je arrivée ici ?

Jonathan écarta ses cheveux de son front. L'inquiétude qui brillait dans son regard, la douceur de son geste agirent comme un baume sur son cœur à vif. Elle aurait voulu se serrer contre lui, savourer la chaleur réconfortante de ses bras. Tout oublier.

— Votre voiture est garée devant l'hôtel. Vous n'avez pas conduit jusqu'ici ? demanda-t-il.

— Si je ne suis pas venue avec vous, je suppose que c'est ce que j'ai fait, mais... et vous, comment êtes-vous entré dans la chambre ?

— Grâce à David.

— Le mari de Skye ?

— Oui. J'ai appelé plusieurs hôtels et fini par vous localiser. Mais j'avais beau frapper à la porte, vous ne répondiez pas — alors j'ai contacté David. Il m'a rejoint ici et il a demandé au directeur de l'hôtel d'ouvrir la porte. Nous étions inquiets... Nous voulions être sûrs que vous alliez bien.

— C'est gentil. Mais puisque j'étais là quand vous êtes entrés, je ne comprends toujours pas... Comment suis-je arrivée ici ?

— Vous ne vous en souvenez vraiment pas ? insista-t-il.

Rien. Tout ce qui avait suivi le repas semblait avoir été aspiré dans un gros trou noir.

— C'est peut-être à cause de ce mal de tête.

Manifestement, l'angoisse et le stress avaient eu raison d'elle. Elle avait si peu mangé et dormi, ces derniers jours... Le peu qu'elle avait picoré de la tranche de rôti, de la purée de pommes de terre et des haricots verts que lui avait servis Tiffany n'avait pas suffi, semblait-il, à atténuer l'effet dévastateur des deux verres de vin sur son organisme affaibli.

— Quelle heure est-il ?

Il se pencha pour regarder le radio-réveil.

— Presque 4 heures du matin.

— Est-ce que je vous ai appelé, hier soir ?

— Non. C'est ce qui m'a inquiété. Après votre texto, je n'arrivais plus à vous joindre...

— Mon texto ?

Jonathan lui jeta un regard surpris.

— Vous ne vous en souvenez pas non plus ?

Elle ne se souvenait d'absolument *rien* et c'était une impression terrifiante. Eprouvée par la disparition de Sam, était-elle en train de sombrer dans la folie ?

Cherchant désespérément à se raccrocher à quelque chose de familier, Zoé balaya la chambre du regard, mais l'obscurité environnante se confondait avec le voile noir qui recouvrait ses souvenirs. Cette pièce ne lui disait absolument rien. Elle remarqua les somnifères sur la table de chevet. Cela pouvait-il expliquer son état ?

Mais pourquoi en avait-elle pris alors qu'elle attendait des nouvelles de Sam ? Seigneur ! Si Sam avait eu besoin d'elle !

Toujours assis à côté d'elle, Jonathan tourna vers elle l'écran de son portable où figurait le SMS qu'elle lui avait écrit :

Ne me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

— C'est moi qui ai écrit ça ? demanda-t-elle.

— A 20 heures 6, exactement.

Elle le relut. Les battements de son cœur s'accéléchèrent, cognant dans ses oreilles. Elle ne se souvenait pas plus de l'avoir écrit que d'avoir conduit jusqu'à cet hôtel. Mais pas question de l'admettre. Jonathan allait penser qu'elle perdait la raison !

— Oh... Je suppose... que c'est à cause des somnifères...

— Combien en avez-vous pris ?

— Deux, lâcha-t-elle sans en avoir la moindre idée.

Il bougea sur le bord du lit.

— Pourquoi vous êtes-vous éloignée de Rocklin, Zoé ? La battue est prévue de bonne heure, ce matin...

C'était une bonne question. Elle aurait aimé avoir la réponse.

— Ça me coûte de l'avouer, mais... je devais être un peu éméchée quand j'ai quitté la maison des Bell. Je suis pourtant sûre de n'avoir bu que deux verres de vin, mais...

Elle passa les mains sur ses yeux.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai pris le volant. C'est si irresponsable de ma part !

— Le réceptionniste m'a dit que vous étiez sobre quand vous êtes arrivée.

— Les effets se sont peut-être manifestés plus tard...

Cela n'expliquait pas pourquoi elle n'avait aucun souvenir de son arrivée à l'hôtel. C'était à n'y rien comprendre !

— Sans doute, admit-il en la dévisageant attentivement.

— Est-ce que vous, ça va ? demanda-t-elle.

— Ça va. Maintenant, allongez-vous et dormez un peu. Vous vous sentirez mieux en vous réveillant demain matin.

Il se leva, mais elle lui attrapa la main.

— Ne partez pas.

Sans un mot, il s'allongea près d'elle. L'instant d'après, elle nichait sa tête au creux de son épaule et, sous sa main posée sur son torse, elle sentait le battement régulier de son cœur.

Sa chaleur, le parfum sur ses vêtements et l'odeur de sa peau l'apaisèrent instantanément. La douleur desserra son emprise sur son crâne, et elle sombra dans un profond sommeil.

Quelque chose ne collait pas, mais Jon ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Deux verres de vin pendant le repas ne suffisaient pas à expliquer la profonde désorientation dans laquelle se trouvait Zoé. Avait-elle bu un peu plus sans s'en rendre compte — ou n'avait-elle voulu l'admettre devant lui ? Était-ce dû aux effets combinés de l'alcool et des somnifères ? C'était plausible. Mais si elle avait trop bu, pourquoi Tiffany et Colin l'avaient-ils laissée prendre le volant ? D'après ce dernier, elle allait bien quand elle les avait quittés, ce qui avait été confirmé par le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan attendit que Zoé soit profondément endormie, puis il se dégagea avec précaution et se leva. Il avait espéré qu'elle lui fournirait des réponses, mais son comportement ne faisait que soulever plus de questions : elle avait lu le SMS comme si elle le découvrait, et regardé la boîte de somnifères comme si ce n'était pas la sienne. Quant à l'hôtel, elle ne semblait pas comprendre pourquoi elle avait roulé plus de trente minutes pour louer une chambre en plein centre de Sacramento, alors qu'il n'y avait pas moins de six hôtels à Rocklin — où elle devait être très tôt, le lendemain — avec des tarifs plus abordables...

Et que dire de l'état dans lequel David et lui l'avaient retrouvée ! Elle était allongée sur le lit, le chemisier boutonné de travers et le jean ouvert. A ce qu'il avait pu voir, elle n'avait pas pris sa trousse de toilette. Il n'avait pas voulu y prêter trop d'importance, mais cela s'ajoutait au reste...

Attrapant la boîte de somnifères, il se dirigea vers la salle de bains.

Si la boîte était neuve quand elle l'avait ouverte en arrivant, songea-t-il en versant les comprimés dans sa main, elle devrait en contenir quarante-six — quarante-huit moins les deux qu'elle disait avoir avalés. Il n'en compta que quarante.

— Elle en a pris huit, marmonna-t-il.

Il recommença pour être sûr. Quarante comprimés. Cela pouvait expliquer son état de confusion... mais il avait du mal à croire qu'elle ait voulu en prendre autant.

Il ouvrit la poubelle en plastique, espérant y trouver le sachet ou le ticket de caisse indiquant dans quelle pharmacie elle s'était arrêtée et à quelle heure. Il serait facile de retrouver la personne qui l'avait servie. Peut-être se souviendrait-elle assez de Zoé pour lui fournir des indications sur son état.

Mais il ne trouva rien. Ni sachet, ni reçu.

Il pensa à son portable. L'historique des appels et des messages pourrait sans doute lui en dire plus. Mais de quel droit se permettrait-il de fouiller ainsi dans ses affaires ?

Dubitatif, il revint s'asseoir dans le fauteuil. De nombreuses femmes qui avaient été droguées à leur insu imputaient le malaise qu'elles ressentaient et l'absence de souvenirs à l'alcool qu'elles avaient ingéré. Si Zoé avait été sexuellement agressée, il devait en avoir le cœur net. Il n'avait pas le choix.

Il prit le sac de Zoé, regagna la salle de bains et sortit le téléphone. Hormis le message qu'elle lui avait adressé, elle n'en avait pas envoyé d'autres et elle n'avait plus passé aucun coup de fil après 17 heures 33. Il fit défiler les appels entrants : elle en avait reçu quatre de lui, un de l'inspecteur Thomas et un venant de Californie. Sans doute Sharon, la petite amie de son père.

Il finit par ouvrir sa boîte de réception et vit le message qu'il lui avait envoyé. Il y en avait un d'Anton, aussi. Les deux avaient été ouverts.

Si Zoé avait lu son message, elle savait donc que c'était urgent. Pourquoi n'avait-elle pas répondu ? Elle ne lâchait jamais son téléphone portable, d'ordinaire ! Depuis la disparition de Sam, tout son être était tendu, en attente de nouvelles. Elle ne vivait que pour sa fille ! Pourtant tout dans son attitude de la nuit précédente semblait indiquer le contraire.... Cela ne lui ressemblait pas. Et, franchement, c'était inquiétant.

Faisant taire ses scrupules, il sélectionna le message d'Anton et l'afficha :

Zoé, je n'arrive pas à t'oublier. T'apercevoir ce soir en sachant que tu ne veux plus de moi m'a brisé le cœur.

Quand il avait appelé Anton en sortant de chez les Bell, celui-ci lui avait affirmé ne pas avoir vu Zoé. Avait-il voulu dire qu'il ne lui avait pas parlé ? Avait-il menti ? L'avait-il droguée et...

L'image de Zoé gisant inconsciente sur le couvre-lit, comme si elle y avait été jetée à la hâte, lui revint à la mémoire. Il sortit de la salle de bains et s'arrêta devant le lit. Quand ils s'étaient rendus à San Diego, Zoé avait refusé de prendre le moindre calmant. Elle avait peut-être changé d'avis sur la question, certes, mais en aucun cas elle

n'en aurait pris autant. Et, surtout, elle aurait répondu à son message.

Que diable s'était-il passé la veille ? Si elle allait bien en arrivant dans cette chambre, Jon devait-il en déduire que le problème était survenu après ? Anton l'avait-il retrouvée ici — ou suivie ? Quelqu'un d'autre ?

Il devait s'assurer qu'elle n'avait pas été agressée.

Elle bougea et roula sur le dos quand il alluma la lampe de chevet.

— Jonathan ?

— Je suis là.

Penché au-dessus d'elle, il lui attrapa le menton pour incliner son visage vers lui et examina ses yeux, ses joues, son nez, son cou.

Gênée par la lumière, elle tenta de se couvrir les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites ? bredouilla-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je regarde si vous avez des blessures.

— Pourquoi aurais-je des blessures ?

— J'espère que vous n'en avez pas, au contraire.

Elle plaqua un oreiller sur son visage pour se protéger de la lumière.

— Je veux juste dormir.

— Est-ce que je peux défaire votre chemisier, Zoé ? Je voudrais voir si vous avez des hématomes.

Il avait suivi assez d'affaires de viol pour savoir que, si son corps portait des marques d'une agression, il les trouverait là. Dans l'une de ses enquêtes, c'est l'empreinte de dents sur la poitrine de la victime qui avait permis la condamnation de l'homme qui l'avait violée.

Elle ne répondit pas.

Il écarta l'oreiller et lui secoua gentiment l'épaule.

— Zoé ?

Elle marmonna quelques mots qu'il ne comprit pas. Inutile d'attendre une réponse claire, songea-t-il en déboutonnant rapidement son chemisier.

La bretelle de son soutien-gorge était entortillée dans son dos. Il ne voyait pas comment une femme pouvait être aussi maladroite. A moins d'être ivre. Mais le réceptionniste de l'hôtel n'avait rien trouvé d'anormal dans la tenue de Zoé et elle lui était apparue parfaitement sobre. Pourquoi se serait-elle dévêtue, puis rhabillée n'importe comment, ingérant entre-temps une grosse quantité de somnifères ?

Tout portait à croire que c'était quelqu'un qui l'avait fait. Et si c'était le cas, cela signifiait qu'on l'avait déshabillée au préalable. Bref, il s'était passé *quelque chose* — mais quoi ? Il baissa son jean et inspecta ses jambes. Mis à part une fine trace rouge sur une cheville, qui aurait pu laisser penser à une marque de ligature, il ne vit aucune autre blessure suspecte.

Alors qu'il regardait sa cheville, elle se réveilla de nouveau et l'observa à travers ses paupières mi-closes.

— Il faut que je vous emmène à l'hôpital, lui dit-il. J'aimerais qu'un médecin vous examine.

— Pour quoi faire ? marmonna-t-elle d'une voix ensommeillée.

Elle endurait déjà tant d'épreuves ! Devait-il lui faire part de ses craintes ?

— Par précaution, répondit-il simplement.

Elle ne dit rien, mais quand il rajusta son chemisier, elle l'arrêta et guida sa main vers sa poitrine.

— J'ai une bien meilleure idée, confia-t-elle.

Jon sentit sa main s'arrondir sur son sein. Traversé par une décharge électrique, il sentit tous ses muscles se raidir. L'intensité du désir qui le balaya lui coupa le souffle. Il l'avait désirée à la seconde où il avait posé les yeux sur elle. Malgré Sheridan. Malgré le fait qu'elle était sa cliente.

Mais ce n'était vraiment pas le moment.

Il retira doucement sa main, puis fit glisser un doigt le long de sa joue.

— Vous méritez tellement mieux que ce que vous avez eu, Zoé.

Leur respiration était rapide, leur souffle court.

— Dois-je en déduire que c'est vous qui allez me donner ce que je mérite ? minauda-t-elle.

Il nota son sourire charmeur et comprit qu'elle s'était méprise sur le sens de ses paroles, mais il ne la corrigea pas. Il savait qu'elle ne cherchait qu'à remplir le vide immense qui trouait son cœur.

— Jonathan ? reprit-elle. Vous ne voulez pas...

Il sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Non, dit-il doucement, sans trop savoir où il avait trouvé la force de refuser son invitation.

* * *

Zoé n'avait pas subi d'agression sexuelle. Jonathan laissa échapper un soupir de soulagement. Le médecin des urgences n'avait relevé aucune blessure physique et avait expliqué son trou de mémoire par un abus d'alcool aggravé par la douleur et la tension qui l'accablaient depuis une semaine. Adossé contre sa voiture dans le parking du Sierra Collège, Jon écoutait distraitement Colin donner les dernières consignes aux bénévoles. Il ne savait pas encore si elle avait été droguée, mais il le saurait très vite — dès que les résultats de l'analyse toxicologique leur parviendraient.

Il baissa ses lunettes de soleil, comme pour faire obstacle aux questions qui se bouscuaient dans sa tête. Après une nouvelle nuit sans vrai sommeil, il se sentait fourbu. Colin distribuait maintenant des plans à ses collègues et à quelques voisins. Quelques journalistes

et des policiers étaient présents. L'inspecteur Thomas, qui s'était déjà adressé à l'ensemble des bénévoles, faisait également circuler des affichettes fournies par la police.

Son cœur se serra. Il savait combien Zoé aurait voulu être présente et participer aux recherches, mais les médecins avaient insisté pour la garder sous surveillance, à l'hôpital. Elle avait cherché à les amadouer puis, n'obtenant pas gain de cause, elle avait même fait pression sur lui, le menaçant de ne jamais plus lui adresser la parole s'il ne l'aidait pas à sortir.

Si elle pouvait dire vrai ! Peut-être cesserait-il de se repasser en boucle cet instant où elle avait guidé sa main vers sa poitrine...

Alors que les bénévoles commençaient à se disperser, Colin s'approcha pour le saluer.

Il semblait avoir passé une très mauvaise nuit, lui aussi, constata-t-il en l'observant attentivement.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Moi ?

Colin mit une main sur son torse.

— Très bien. Pourquoi cette question ?

— Vous n'avez pas l'air en meilleur état que moi !

— Je me suis couché tard, s'excusa Bell, un sourire penaud aux lèvres. Et vous, quelle est votre excuse ?

— Même chose.

Colin se pencha pour jeter un coup d'œil dans la voiture de Jonathan.

— Où est Zoé ? Je pensais qu'elle serait là.

— Elle ne se sent pas bien.

Il fronça les sourcils.

— Mince ! Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas encore. Vous pourrez peut-être m'en dire plus, d'ailleurs.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Combien de verres de vin a-t-elle bus hier soir ?

Colin frotta son menton rasé de près.

— Trois, peut-être quatre. Je n'ai pas vraiment compté. Pourquoi ?

— Paraissait-elle éméchée quand elle est partie ?

— Sûrement pas, ou je ne l'aurais pas laissée prendre sa voiture.

— Elle a mangé ?

— Pas autant que nous l'aurions voulu.

Quatre verres de vin sur un ventre vide, cela pouvait expliquer...

— Nous nous faisons beaucoup de souci pour elle. Est-ce qu'elle va tenir le coup, à votre avis ? poursuivit Colin. Elle paraît sur le point de craquer.

— C'est difficile, vous savez ! Votre femme n'est pas là ?

Il aurait bien aimé entendre la version de Tiffany Bell. Elle pouvait apporter un éclairage différent de celui de son mari sur le comportement de Zoé.

— Elle est partie à la campagne. Nous avions prévu depuis longtemps de passer le week-end dans le cabanon de mon père.

— Elle est partie sans vous ?

— Je la rejoindrai quand les recherches seront finies. Elle voulait faire les courses et un peu de ménage.

Cela paraissait logique. En fait, tout semblait normal, à l'exception de la disparition de Sam et de l'état de Zoé.

— C'est dommage que nous ne puissions pas offrir la récompense dont on a parlé au dîner. Ces affichettes seraient beaucoup plus parlantes si elles ressemblaient à ça...

Prenant un crayon, il griffonna « Récompense : 10 000 dollars » sur l'une d'elles.

— Ça ne laisserait personne indifférent, hein ? reprit-il.

Zoé lui avait parlé de la récompense lorsqu'ils étaient revenus de Los Angeles. Elle ne lui avait pas dit que les plans avaient changé, mais il en subodorait les raisons.

— Anton est revenu sur sa parole ?

— Il est passé ce matin à la maison pour me dire de continuer comme prévu et de mentionner la récompense. Mais comme ils ont rompu, je ne sais pas si je dois le croire. Cela pourrait être un stratagème pour tenter de reconquérir Zoé. Si cela ne se passe pas comme il le souhaite, comment réagira-t-il ? Et je n'ai pas pu la joindre, alors...

Jonathan se demanda ce que Zoé en aurait dit. Elle était prête à tout pour retrouver sa fille, certes. Mais elle était également déterminée à ne plus rien devoir à Lucassi.

— Laissons-le en dehors de ça.

— D'accord. Peut-être que je peux avancer moi-même la récompense, avança Colin.

Jonathan n'aurait su dire s'il était sérieux, mais il le soupçonnait fortement de vouloir se faire valoir.

— Tiffany est d'accord ?

— Vous plaisantez ? Elle se fait autant de souci pour Zoé et Sam que moi !

— Vous avez déjà fait beaucoup pour elles.

— C'est bien normal. Nous sommes leurs voisins. Enfin, nous l'étions.

Jonathan était sur le point de répondre quand son portable sonna. Il jeta un coup d'œil sur son écran. C'était un appel du sud de la Californie, mais ce n'était pas le même numéro que celui qui s'était affiché sur le téléphone de Zoé.

— Merci pour votre aide.

Pensant la conversation terminée, il se détourna pour décrocher, mais Colin poursuivit :

— Vous restez dans le coin aujourd'hui ?

— J'ai un rendez-vous, je suis juste passé pour m'assurer que tout allait bien. Je reste, de toute façon, en contact avec l'inspecteur Thomas.

— O.K. ! Dites à Zoé que je lui souhaite de se remettre au plus vite, ajouta-t-il en tendant à Jonathan l'affichette sur laquelle il avait écrit le montant de la récompense.

— Ce sera fait, promit-il en prenant l'appel.

Il observa la photo de Samantha, avant de reporter son attention sur son téléphone.

— Allô !

— Monsieur Stivers ?

C'était une voix masculine.

— C'est moi, oui.

— Bonjour ! C'est Franky Bates.

Que voulait l'homme qui avait violé Zoé ? Jon lui avait donné sa carte, mais il ne s'attendait pas à ce qu'il l'appelle.

— Que puis-je pour vous, monsieur Bates ?

— Eh bien... Je sais que Zoé ne veut probablement pas entendre parler de moi, mais j'y ai beaucoup pensé et... j'aimerais vous aider. Si je peux... Je veux dire, si elle accepte mon aide.

Jonathan se glissa au volant de sa voiture.

— J'apprécie votre geste, mais je ne vois pas bien ce que vous pourriez faire.

— Je me doutais que vous diriez ça, mais je suis à Sacramento et je suis prêt à faire tout ce que vous me demanderez.

Jonathan se redressa, les nerfs soudain à vif. La présence de Franky Bates apportait un nouvel éclairage aux événements de la nuit précédente.

— Quand êtes-vous arrivé en ville ?

— Il y a deux heures. Juste le temps de prendre un petit déjeuner. Je ne voulais pas vous appeler trop tôt.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai pensé que, si je me déplaçais, vous me prendriez plus au sérieux.

— Etes-vous venu en avion ou...

— En voiture. Je me suis dit : « Eh, pourquoi m'imaginer tout un tas de trucs ? Autant me rendre sur place et voir si je peux me rendre utile. »

— Avez-vous parlé à Zoé ?

— Non, bien sûr que non ! Mais ma grand-mère m'a chargé de lui

donner quelques petites choses. Des tartes, un napperon au crochet, un petit cadeau pour sa fille si — quand nous la retrouverons. Ce n'est pas grand-chose, mais ça lui tenait à cœur.

Jon ne l'écoutait que d'une oreille. Si Bates avait effectivement roulé toute la nuit, il le prouverait sans difficulté.

— Vous avez gardé les tickets de caisse lors de vos passages dans les stations-service ? s'enquit-il tout à trac.

Il y eut un instant d'hésitation sur la ligne. Puis Franky répondit, un ton plus haut :

— Oui. Vous voulez les voir ?

— Effectivement. Mettez-les de côté pour moi.

— D'accord.

Jonathan retint un soupir. Il semblait sincère. Le problème ne venait pas de lui, cette fois-ci.

— Je pense que vous devriez rentrer chez vous et rester en dehors de ça.

— Je vous l'ai dit : je ne veux pas compliquer les choses. C'est pour ça que je vous appelle. J'aimerais juste... que vous sachiez que je suis là, prêt à faire tout ce qu'il faut. Si vous voulez que je passe les deux prochaines semaines à consulter de la paperasse ou à parcourir les bois, ça me va. Je peux distribuer des avis de recherche, frapper aux portes... Je suis prêt à tout, vous savez ! Je peux même prendre en charge vos honoraires, si ça peut soulager Zoé.

Jonathan haussa les sourcils. Il n'avait pourtant pas eu l'impression que Bates roulait sur l'or...

— Je crains que les besoins financiers de Zoé soient au-dessus de vos moyens, mais je le lui dirai.

Que pouvait-il ajouter d'autre ? Bates semblait si disposé à bien faire...

— De combien a-t-elle besoin ? demanda-t-il soudain.

Jonathan releva l'affichette. Offrir une récompense pour encourager les bonnes volontés n'était pas une mauvaise idée.

— Idéalement ?

— Idéalement.

— Dix mille dollars

Bates siffla.

— C'est beaucoup.

— En effet.

— Est-ce le montant de vos honoraires ?

— Non, je travaille bénévolement sur cette affaire. Les dix mille dollars serviraient à financer une récompense... On veut encourager ceux qui savent où est Samantha à nous parler.

— C'est une bonne idée. J'aurais dû y penser.

Il y eut de nouveau un silence, puis la réponse de Franky fusa sur

la ligne :

— D'accord !

— D'accord quoi ? répliqua Jonathan, surpris.

— Si... si je rassemble cette somme, comment je vous la fais parvenir ?

Jonathan démarra après avoir jeté un regard à sa montre. Il avait rendez-vous avec une des employées d'un cabinet immobilier qui louait des cabanons dans la forêt de Placerville. Il ne pouvait se permettre d'arriver en retard alors qu'elle avait accepté de venir un samedi pour lui rendre service.

— N'allez pas cambrioler une banque !

— Je n'ai pas l'intention de commettre quoi que ce soit d'illégal. J'ai changé, vous savez !

— Vous avez une idée pour trouver cet argent ?

— Ça se pourrait... cela devrait marcher.

Jonathan en doutait, mais la conviction qu'il perçut dans la voix de Bates lui donna envie d'y croire.

— Très bien. Si vous parvenez à réunir cette somme, appelez-moi pour que nous nous rencontrions.

Particulièrement isolé, sans eau courante ni électricité, le cabanon offrait un confort des plus rudimentaires. Tiffany était déjà allée aux toilettes qui se trouvaient à l'extérieur et se retenait depuis un moment, reculant sans cesse le moment d'y retourner. Ce n'était pas tant la puanteur qui s'en dégageait ni même les mouches qui la rebutaient, mais plutôt le craquement sinistre que faisait le battant de bois quand on l'ouvrait. Lorsqu'elle se glissait dans cet espace sombre et étroit, elle avait l'impression désagréable d'entrer dans un cercueil planté à la verticale. Et, d'une certaine façon, elle n'était pas loin de la vérité. C'était là que Colin avait enterré la gamine qu'il avait enlevée dans le Nevada, après leur séjour à Las Vegas, où ils s'étaient rendus pour fêter l'obtention de son diplôme d'avocat. Colin avait affirmé que la chaux vive et les tablettes désinfectantes que son père utilisait pour chasser les mauvaises odeurs en accéléreraient la décomposition. Chaque fois qu'elle y entrait, elle était hantée par la vision d'un corps pourrissant. Elle décida qu'elle irait dans les bois, en passant très vite par les toilettes pour chercher du papier.

Elle frissonna et posa son magazine. Elle avait beau lire et relire cet article sur les derniers potins des stars, elle était trop sur les nerfs pour en comprendre le moindre mot. D'autant que son esprit ne cessait de se tourner vers Samantha, qu'elle avait laissée dans la remise.

N'y pense pas. Elle n'a que ce qu'elle mérite.

Elle se leva et arpena le salon pendant quelques minutes, avant de se diriger vers la cuisine. Elle avait toujours aimé cette pièce, mais en cet instant elle n'y éprouvait qu'un malaise indicible. Tout lui rappelait Paddy — de la chaise où il s'asseyait jusqu'au bocal rempli de tranches de bœuf séché qui était posé sur le plan de travail. C'était son domaine. Sheryl n'y venait pratiquement jamais, préférant le confort de sa maison au plaisir rustique de cette cabane. Il était même probable qu'elle ne savait où elle se situait avec précision.

Son beau-père n'y était pourtant plus venu depuis des mois. En vieillissant, il semblait s'accommoder d'une vie plus calme auprès de

sa femme, et il avait laissé l'usage du cabanon à Colin.

L'odeur de son cigare et de la chemise de flanelle qu'il portait pour aller à la chasse vint hanter ses narines et lui donna l'impression de sentir sa présence, flottant tout autour d'elle.

— Je ne voulais pas vous perdre, murmura-t-elle en se tordant les doigts.

Où était Colin ? Elle avait besoin de lui — plus que jamais auparavant. D'autant qu'ils ne s'étaient pas parlé depuis le moment où il avait forcé Samantha à avaler deux somnifères et où il l'avait enfermée dans une grande malle. Il l'avait placée à l'arrière du véhicule, plutôt que dans le coffre. La mésaventure avec Rover lui avait servi de leçon et ils avaient estimé que Tiffany parviendrait plus facilement à faire taire la gamine, si elle s'avisait d'appeler à l'aide.

Mais Sam ne s'était pas réveillée et n'avait pas fait le moindre bruit de tout le trajet. Elle n'avait même pas bougé quand Tiffany avait tiré sans ménagement la lourde malle hors de la voiture, la traînant ensuite sur le sol cahoteux jusqu'à la remise.

Tiffany laissa échapper un soupir et se décida à sortir pour aller jeter un nouveau coup d'œil sur sa prisonnière.

Elle poussa la porte de la remise et passa la tête par l'entrebâillement, saisie par l'odeur pestilentielle qui s'en dégageait. L'endroit, qui servait à entreposer les affaires de chasse, puait autant que les toilettes, mais, après ce que Samantha avait fait la nuit dernière, elle ne méritait guère mieux. C'était sa faute si Paddy était mort. Si elle ne s'était pas mise à crier, Colin aurait réussi à rassurer son père et il n'aurait pas eu besoin de le tuer. C'est ce qu'il lui avait affirmé et Tiffany en était convaincue, à présent.

— Samantha ?

Elle fit quelques pas sur le sol en terre battue et se pencha sur la malle. La gamine était toujours recroquevillée à l'intérieur. Tiffany l'avait ouverte à son arrivée pour attacher l'extrémité de la laisse à un pieu enfoncé dans le sol, comme Colin lui avait dit de le faire. Elle l'appela une nouvelle fois, mais Samantha ne répondit pas et n'ouvrit pas les yeux. Cette fois, Colin avait eu la main lourde sur les somnifères.

— Tu t'es crue maligne en dégoillant le milk-shake, hein ? lança-t-elle à la forme inerte. Eh bien, j'espère que tu aimes dormir à la belle étoile et que tu ne crains pas le froid, parce que les nuits sont sacrément fraîches par ici. Tu étais bien trop dans les vapes hier pour te rendre compte de quoi que ce soit, mais tu en auras un aperçu dès ce soir. Sans parler des moustiques ! Je te souhaite bien du plaisir !

Un sourire de satisfaction aux lèvres, elle claqua la porte, puis piétina devant, hésitant quelques instants. Elle se dirigeait à contrecœur vers les toilettes, quand elle entendit un bruit de moteur.

Colin ! Elle pivota et se précipita vers la voiture.

— Enfin te voilà ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras, lui laissant à peine le temps de sortir du véhicule. Je me suis fait un sang d'encre pour toi.

— Je vais bien.

Il lui embrassa la tempe avant de la relâcher. Ce geste tendre gonfla son cœur d'une joie disproportionnée et lui fit oublier un court instant les soucis qui l'accablaient.

— Comment ça s'est passé ? As-tu eu des nouvelles de Sheryl ?

— Elle m'a appelé ce matin, pendant la battue.

La bouffée de plaisir qui l'avait envahie s'évanouit aussi vite qu'elle était venue.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Que mon père n'était pas rentré hier soir. Puis elle m'a demandé si je l'avais vu.

— Elle ne sait donc pas qu'il est venu chez nous ?

— Apparemment non.

— Quelle chance !

Le soleil filtrait à travers les branches des pins, tachetant l'horizon d'un camaïeu de rose orangé. Distinguant mal l'expression de Colin, qui se trouvait à contre-jour, elle mit sa main en visière.

— Cela facilite les choses, en effet, admit-il.

— Et la battue ? Comment s'est-elle passée ?

— Comme sur des roulettes, répondit-il en souriant. Bien sûr, personne n'a rien trouvé. J'ai même commandé des pizzas et convié tout le monde à déjeuner à la maison. Histoire de leur montrer que je sais bien faire les choses.

Elle tressaillit

— Et le sang ? Tu es sûr qu'il n'en restait aucune trace ?

— Evidemment ! Pour qui me prends-tu ? J'ai veillé au moindre détail. Et je souhaite bien du courage aux flics s'ils devaient fouiller la maison et faire un relevé d'empreintes... avec tous les gens qui sont passés chez nous...

— Oh ! c'est vrai, ça !

— Tu vois ? Je t'ai dit que je contrôlais la situation.

Tiffany baissa la tête et gratta le sol de la pointe du pied, envoyant rouler une pomme de pin sur le côté.

— Et Sheryl, elle est très inquiète ? finit-elle par demander, non sans noter la fatigue qui se lisait sur le visage de son mari.

— Oui.

Elle sentit son cœur se serrer. Elle aimait Sheryl autant que Paddy et ne voulait pas la voir souffrir.

— Comment tu vas te débrouiller avec elle ?

— Je lui ai dit que j'allais rouler au hasard pour essayer de le

trouver.

— Alors, difficile de ne pas être joignable, enchaîna-t-elle en le voyant sortir son portable de sa poche.

Ils savaient tous les deux qu'il n'y avait pas de réseau dans le coin.

— Oui... Je dois pouvoir répondre à ses appels, sinon ça paraîtrait étrange, reconnut Colin.

Tiffany se raidit, pressentant ce qui allait suivre. Eh bien, non ! Il était hors de question pour elle de passer une autre nuit toute seule ici.

— Et la fête des Mères ? gémit-elle.

— Eh bien quoi ?

— Nous avions prévu de la passer ensemble.

— C'est vrai, mais il faut que j'y retourne. J'étais juste venu voir si tu allais bien.

Prenant son inquiétude pour une nouvelle marque de son amour, Tiffany sentit son cœur s'emballer — avant de l'entendre ajouter sans ménagement :

— Je ne peux pas courir le risque que tu gâches tout en laissant Samantha s'échapper, comme tu l'as fait avec Rover.

Il se dirigea vers sa voiture, mais elle s'élança derrière lui.

— Attends ! Je devrais rentrer avec toi. Je ne peux pas ne pas être avec toi, alors que Paddy a disparu... Cela semblerait étrange si nous n'étions pas ensemble dans un moment pareil.

Il s'assombrit, la fixant d'un regard pénétrant. Elle pensa un instant qu'il allait refuser, puis il parut se raviser.

— Tu marques un point.

Il jeta un coup d'œil vers la remise.

— Je suppose qu'il n'y a pas vraiment de raison que tu restes là.

— Non. Samantha a le collier. Elle ne peut pas s'enfuir.

Elle tenait à rejoindre Sheryl pour lui apporter son soutien. C'était le moins qu'elle puisse faire.

— Nous allons lui laisser un peu de nourriture et une couverture au cas où il ferait très froid, et nous reviendrons dès que nous pourrons, décida-t-il.

Elle acquiesça. Punir Samantha était le cadet de ses soucis, désormais. Elle voulait juste rentrer à la maison avec Colin.

— Je vais préparer ça, assura-t-elle en reculant d'un pas, prête à s'élançer vers la cabane.

Il la retint par le coude.

— Attends. Tu es bien sûre d'avoir solidement enfoncé le pieu dans le sol ?

— Absolument.

— Je préfère aller vérifier moi-même. Monte dans la voiture.

Il disparut de longues minutes à l'intérieur du cabanon et en

ressortit avec un sac de couchage, des barres énergétiques et une bouteille d'eau, avant de se diriger d'un pas raide vers la remise.

Quand il revint vers la voiture, il la gratifia d'un bref hochement de tête.

— Même un homme de ma taille ne pourrait pas arracher ce pieu du sol, mais j'en ai installé un autre pour être sûr, précisa-t-il en démarrant la voiture.

Tiffany se demanda s'ils trouveraient Samantha morte quand ils reviendraient, mais elle s'empressa de chasser cette pensée. Tout ce qui comptait, c'était de partir d'ici. Le reste... La gamine devait mourir, de toute façon. Elle le savait depuis le début.

* * *

Jonathan était occupé à lister les personnes qui avaient approché Samantha et à comparer leurs noms avec les fichiers électroniques qu'une seconde agence immobilière lui avait fait parvenir en début de matinée, quand Kino, couché à ses pieds, dressa les oreilles. Jon leva les yeux et vit Zoé entrer dans la cuisine.

— Vous pensez vraiment que votre amie médium pourra nous aider ? demanda-t-elle de but en blanc.

Avait-il fait une erreur en lui parlant de Jasmine ?

— Nous verrons bien. Je lui ai envoyé le pull de Samantha, avec la peluche qu'elle avait gagnée à Disneyland. Je ne veux pas vous donner de faux espoirs, surtout après la battue d'aujourd'hui, mais Jasmine a toujours été d'une grande aide par le passé.

— Elle est aussi étonnante que ça ?

Elle caressa Kino qui avait rampé jusqu'à elle, quémendant son attention, puis elle lui gratta l'oreille, avant de se percher sur l'accoudoir d'une chaise. Elle était pieds nus et portait un T-shirt sur le pantalon de jogging qu'il lui avait prêté. Il l'avait ramenée de l'hôpital une heure auparavant, avec quelques-uns de ses vêtements, pris au hasard dans sa voiture, mais la plupart de ses affaires étaient encore entassées dans les sacs qu'elle n'avait pas ouverts depuis son départ précipité de chez Lucassi.

— Elle collabore souvent avec la police. Son expérience de profileuse et ses talents de médium ont permis de résoudre de nombreuses affaires... Pas toutes, hélas ! se crut-il obligé de nuancer.

Elle remonta ses cheveux en queue-de-cheval et les serra dans un élastique. Il la dévisagea, déployant tous ses efforts pour se concentrer et ne pas perdre le fil de la discussion. Son visage ne portait aucune trace de maquillage, mais elle n'en avait pas besoin. Son teint était naturellement clair et ses yeux envoûtants.

Le léger parfum qu'elle portait s'insinuait irrésistiblement en lui, faisant remonter à son esprit des images de la nuit, de son corps presque nu. Une bouffée de désir l'enflamma.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

— Mieux.

Elle soutint son regard sans ciller, et il crut y voir briller du désir. Avait-il bien saisi ? Il lui avait fait comprendre qu'elle lui plaisait, certes... mais lui faisait-elle des avances pour autant ? Ce serait une folie de se lancer dans ce genre de relation. Elle semblait à peine affectée par sa récente rupture, à croire qu'elle s'était barricadée contre ses propres sentiments. Il n'était pas sûr de pouvoir faire de même.

— Tant mieux.

Elle pencha la tête pour regarder l'écran de son ordinateur.

— Et du côté des locations, cela donne quoi ?

— Rien pour l'instant. Mais j'ai encore pas mal de noms à vérifier et deux autres agences, qui gèrent des propriétés dans la zone qui nous intéresse, doivent me faire parvenir leurs fichiers.

— Proches de l'endroit où on a retrouvé Toby ?

— Oui. Vu son état de faiblesse, il n'a pas pu aller bien loin. C'est par là qu'il faut commencer.

Elle se plaça derrière lui et entreprit de lui masser les épaules.

— Il est peut-être temps que vous alliez vous reposer.

Jonathan se laissa aller et ferma les yeux tandis que les mains de Zoé cherchaient à soulager ses muscles douloureux, pétrissant les nœuds de tension qu'elle sentait sous ses doigts.

— Ai-je l'air fatigué ? ironisa-t-il.

— Un mort vivant, affirma-t-elle un sourire en coin.

— Ce n'est pas très flatteur !

— Mais cela n'enlève rien à votre pouvoir de séduction...

Cette fois, ce n'était pas seulement un compliment, mais bien une invitation. Il se tourna vers elle pour voir son expression.

— Ne vous sentez pas obligée de faire ça, Zoé. Retrouver Sam est ma priorité et je n'ai pas l'intention de lâcher l'affaire.

Ses doigts s'immobilisèrent.

— Ce n'est pas ce que vous croyez...

Il lui prit les mains et l'obligea à se tourner vers lui pour sonder son regard.

— Alors de quoi s'agit-il ?

Elle détourna les yeux et il prit conscience en la voyant rougir qu'il ne devait pas lui arriver souvent d'être aussi directe.

— Une façon d'échapper à la réalité, je suppose. D'oublier un moment ce qui m'arrive...

Jon se troubla. Il lui aurait été si facile de céder à sa requête ! Elle était si fragile, si éprouvée par la peur et l'angoisse depuis la disparition de sa fille ! Il savait qu'elle n'aspirait qu'à un moment de répit, même bref, à une libération physique qui n'exigerait aucun

engagement. Pas plus. Or il désirait davantage que ce qu'elle était prête à lui donner pour le moment.

— Vous me rappelez une de mes anciennes petites amies, murmura-t-il.

— Oh ! vraiment ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant que penser, puis demanda :

— Comment était-elle ?

L'image de Maria s'imprima devant ses yeux.

— Belle. Agréable.

Il baissa la voix, avant de poursuivre :

— Et amoureuse de quelqu'un d'autre.

Zoé se pencha vers lui et effleura sa bouche de ses lèvres.

— Je ne suis amoureuse de personne.

Il prit son visage entre ses mains, les yeux rivés sur ses lèvres. Il voulait plus — bien plus que ce rapide avant-goût.

Un bref instant, il se laissa aller à s'imaginer les gestes, les caresses qu'ils échangeaient... Mais il savait qu'il avait peu de chances de l'amener ensuite à accepter la relation qu'il rêvait de vivre avec elle.

— Non, vous n'êtes pas amoureuse. Ni d'Anton. Ni de personne. Et je pense que vous ne voulez pas l'être.

Elle tressaillit et fit un pas en arrière.

— Que cherchez-vous à me dire ?

— Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, Zoé. J'ai trente ans, maintenant. J'attends plus.

Elle se mordilla la lèvre.

— Et moi ? Vous croyez que je n'attends rien ?

— Je ne pense pas que vous puissiez vous projeter dans l'avenir en ce moment, dit-il en se levant et en se dirigeant vers sa chambre.

Seul.

* * *

Pourquoi lui avait-il dit ça ? Il aurait beau rester éveillé toute la nuit, à se tourner et se retourner dans son lit, ressassant ce qu'il aurait dû faire — ou plutôt ne pas faire —, il finirait tout de même par capituler.

Cette bataille intérieure finit par avoir raison de ses dernières résistances et il se retrouva dans le couloir.

Tu es en train de plonger la tête la première dans les ennuis.

Zoé n'avait pas fermé sa porte, qu'il poussa du doigt. Les charnières grincèrent tandis que le battant s'ouvrait.

— Jonathan ? murmura-t-elle en se soulevant sur un coude.

Il n'y avait pas de persiennes à la fenêtre de cette chambre sans vis-à-vis et, dans la douce clarté de la lune, il la contempla, admirant ses longs cheveux qui tombaient en cascade sur ses épaules nues.

Debout dans l'encadrement de la porte, il prit conscience qu'elle ne

devait distinguer qu'une ombre et il s'empressa de la rassurer.

— C'est moi.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle prudemment.

— Non, mentit-il. Ça va bien.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu veux, alors ? reprit-elle, passant brusquement au tutoiement.

Il pensa reprendre les mots qu'elle avait utilisés plus tôt. « Une façon d'échapper à la réalité... ». Mais c'était bien plus simple que ça, et il le résuma d'un mot :

— Toi.

En la voyant presser ses doigts contre ses yeux, il comprit qu'elle avait pleuré. Si seulement il pouvait revenir quelques heures en arrière, dans le salon — en dire moins. En faire plus.

— Non. J'ai été folle de croire que cela changerait quelque chose. Nous ferions mieux de nous en tenir à des rapports plus neutres, comme tu l'as dit, déclara-t-elle en tirant sur la couverture et en se tournant vers le mur.

Plus neutres ? Il n'y avait rien eu de « neutre » dans ce qu'ils avaient partagé au cours de la semaine écoulée.

Elle n'esquissa pas le moindre geste et ne dit plus aucun mot. Hanté par le contact de ses lèvres sur les siennes, Jonathan resta longuement immobile, luttant contre une sensation terrible de manque.

* * *

Zoé écouta les pas de Jonathan décroître dans le couloir.

Ouf ! Il s'en va.

Le silence finit par retomber sur la maison et une vague de tristesse déferla sur elle. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule, aussi démunie... mais elle ne pouvait s'investir dans une nouvelle relation. Pas si vite, et surtout pas avec quelqu'un qui l'attirait autant que Jonathan. L'intensité du désir qui la poussait vers lui la troublait et tranchait avec le calme et la raison qui avaient motivé sa relation avec Anton. Elle qui croyait avoir maîtrisé depuis longtemps l'art du détachement ! Jon avait enrayé la belle mécanique, balayé toutes les défenses qu'elle avait érigées pour se protéger.

Tous ses repères venaient d'éclater en morceaux et, dans ce chaos, elle ne devait penser qu'à Sam. Surtout, ne pas s'éparpiller. Economiser ses forces. Garder la tête froide.

Pourtant le désespoir était là, prêt à fondre sur elle. A quoi pouvait-elle se raccrocher pour ne pas se laisser engloutir par cette lame de fond ? Et si le fil ténu qui la retenait à la vie était Jonathan ?

Les yeux grands ouverts, elle songea soudain à Toby. Se réveillerait-il ? Il le fallait.

La frontière entre la vie et la mort était si fragile...

Peut-être commettait-elle une erreur en ne faisant pas confiance au seul homme qui lui faisait du bien. Etait-elle vraiment sûre de vouloir le repousser ?

Quand Zoé pénétra dans sa chambre, Jonathan ne prononça aucun mot, se contentant de repousser le drap.

Son T-shirt était sur le sol. Dans la faible lueur du clair de lune qui filtrait par les persiennes, elle distingua le contour de ses épaules musclées, de son torse nu, et elle sentit son corps s'embraser.

Des images de Samantha l'assaillirent, mais elle les bloqua aussitôt.
Plus de douleur. Pas maintenant.

Elle avait ôté le pantalon de survêtement avant de se coucher, et portait une chemise de nuit à fines bretelles sur une culotte. Il suivait chacun de ses mouvements et, sous l'intensité de son regard, elle eut l'impression d'être nue.

Elle marqua une hésitation en atteignant le lit, mais Jonathan ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Il s'agenouilla et l'attira contre lui, nouant ses bras autour de sa taille. Puis il la fit tourner dans le halo de lumière pour la contempler. Tremblant d'anticipation, elle n'entendit plus que les battements de son cœur résonner à ses oreilles.

— Attends, chuchota-t-elle. Tu as...

— Oui. J'ai ce qu'il faut. Ne t'inquiète pas.

Elle noua les mains autour de son cou pour répondre à son étreinte et à l'ardeur de son baiser. Un frisson de plaisir la parcourut quand sa langue se fit plus insistante, et elle se laissa aller contre lui.

— Tout ira bien, lui dit-il.

Elle plongea les doigts dans ses cheveux épais alors que leur baiser s'approfondissait, et le désir se répandit dans ses veines, exacerbant ses sensations. Son corps impatient frémit à chacune de ses caresses.

— Tu me fais du bien, murmura-t-elle.

Il releva sa nuisette, avant de la faire passer par-dessus sa tête.

— Comme tu es belle ! lâcha-t-il d'une voix rauque.

Il se pencha, son torse nu effleurant ses seins. Ce contact, aussi léger qu'il fût, déclencha en Zoé une multitude de petits brasiers. Son excitation monta d'un cran lorsqu'elle entendit Jonathan exhaler un long soupir de plaisir. Il la plaqua contre lui et ils roulèrent, enlacés, sur le lit.

Zoé sentit le désir se déployer au plus profond de son être. Conquise, elle s'abandonna complètement. Pour la première fois depuis des jours, des semaines et peut-être des années, la peur et l'angoisse la quittèrent. Jonathan la fit glisser sous lui. Submergée par un désir impérieux, elle laissa échapper un gémissement de frustration quand il s'écarta légèrement pour la regarder.

— Je n'ai jamais rencontré de femme aussi belle que toi, lui susurra-t-il à l'oreille en relevant doucement ses mains au-dessus de sa tête.

— Et tu en as vu beaucoup ? demanda-t-elle, un sourire mutin aux lèvres.

— Assez pour savoir de quoi je parle.

Il la gratifia d'un sourire sexy et approcha sa bouche de ses seins.

Quand il releva la tête, elle n'avait pas repris son souffle.

— Ce qui arrive était inévitable, affirma-t-il.

Il semblait si sérieux qu'une sourde appréhension l'envahit, s'entremêlant au plaisir. Et si elle tombait amoureuse ? Pire, si elle tombait amoureuse et que cela *ne marchait pas* ? S'en remettrait-elle ?

Elle fut tentée de fuir et de retrouver l'espace sécurisant de sa chambre. Elle pressentait déjà que tout serait différent quand ils auraient fait l'amour. Elle ne pourrait plus revenir à son ancienne vie, ni se retrancher derrière une barrière émotionnelle, comme elle l'avait fait avec Anton, comme elle l'avait toujours fait. Et qu'en penserait Sam, si — *quand* elle reviendrait ?

Elle fit taire la voix de la raison. Il était trop tard pour faire machine arrière...

Et, de toute façon, elle n'en avait pas envie.

* * *

Lovée nue contre Jonathan, Zoé pouvait à peine bouger : Kino était monté sur le lit, occupant l'espace encore disponible. Cela ne la dérangeait pas — au contraire. Les yeux fermés, elle s'abandonnait à une douce quiétude, tenant à distance le monde extérieur qui, derrière ses paupières alourdies de sommeil, se résumait à des ombres instables.

La sonnerie de son portable, qu'elle avait laissé dans la cuisine, fit irruption dans la chambre, la ramenant brutalement à la cruelle réalité : Samantha avait besoin d'elle.

Elle poussa gentiment Kino et se leva sans prendre le temps de s'habiller. Et si c'était le coup de fil qu'elle attendait ?

Celui qui allait mettre fin au cauchemar...

Oh ! non. C'était Colin Bell. La déception qu'elle éprouva en voyant s'afficher son numéro d'appel sur son écran lui fit l'effet d'une douche froide. Elle espérait tant que ce soit l'inspecteur Thomas !

Que lui voulait son ancien voisin ? Quand Jonathan lui avait dit

que la battue n'avait rien donné, elle n'avait pas eu le cœur d'appeler Colin pour le remercier de tout ce qu'il avait fait. Elle avait eu besoin d'un peu de temps pour digérer sa déception, mais elle n'avait plus de raison de repousser cet appel, à présent. Le mal était fait : Colin venait de briser ce moment d'apaisement, le premier depuis la disparition de sa fille. Ravalant un soupir, elle décrocha, prête à le remercier.

— Bonjour ! s'exclama-t-il. Joyeuse fête des Mères !

Elle tressaillit comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac. C'était la fête des Mères ? Elle ne s'en était pas rendu compte. Et, vu les circonstances, elle aurait préféré continuer à l'ignorer, ce que la plupart des gens auraient compris. Colin n'avait sans doute pas pensé à mal, mais c'était très maladroit de sa part.

— Merci, lâcha-t-elle du bout des lèvres.

— Comment allez-vous ? Je me suis fait du souci pour vous.

Il avait le don de la mettre mal à l'aise en disant toujours « je », sans jamais inclure sa femme.

— Ça va. Je vais mieux.

Elle sortit de la cuisine et s'assit sur le canapé du salon.

— Que vous est-il arrivé hier ? Votre détective m'a dit que vous ne vous sentiez pas bien.

— Je ne sais pas trop...

Elle n'avait aucune envie d'entrer dans les détails.

— Peut-être les symptômes de la grippe.

— Oh ! je vois... C'est terrible, ça. Ça vous mettrait n'importe qui au trente-sixième dessous !

Elle allait répondre quand des bribes de souvenirs lui revinrent à la mémoire — Souvenirs ou rêve ? Elle se voyait, assise à la table du salon de Colin, la tête penchée au-dessus de... d'un plan de la ville... Tiffany était dans la cuisine, en train de faire la vaisselle. Le bruit lui parvenait distinctement aux oreilles. Colin, assis à son côté, se levait soudain.

Elle s'entendait lui demander : « Où allez-vous ? »

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle, répondait-il.

— Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! avait répondu Colin dans un grand éclat de rire.

Ces images se superposaient sur un mode flou et décousu. Cela semblait si incohérent ! Était-ce la preuve qu'il s'agissait bien d'un rêve ? D'une hallucination causée par l'abus d'alcool ?

Sans doute. Pourquoi Colin aurait-il prononcé une phrase pareille ?

— Zoé ? demanda Colin.

— Je vous écoute.

Un bruit dans le couloir l'avertit de la présence de Jonathan. Elle leva les yeux et le vit, appuyé contre le montant de la porte, les bras

croisés. Il avait enfilé un boxer. Dans la lumière matinale, elle prit soudain conscience de sa propre nudité. Malgré l'intimité qu'ils avaient partagée dans la chambre, elle sentit une bouffée de pudeur l'envahir.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Elle tira le plaid sur elle.

— Colin Bell, murmura-t-elle en couvrant le téléphone.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

Elle fit de son mieux pour ne pas le dévorer des yeux, mais ne put s'empêcher de laisser son regard s'attarder sur son corps superbe. Au cours de sa vie commune avec Anton, elle avait réussi à se convaincre que l'attrance physique ne comptait pas au regard de la gentillesse, de la loyauté, de la fiabilité.

Elle en était toujours persuadée, mais s'étonnait de se découvrir encore si soumise au pouvoir de l'attrance physique. D'autant que Jonathan semblait aussi capable de gentillesse, de loyauté et de fiabilité.

— Il prend de mes nouvelles, chuchota-t-elle.

— A qui parlez-vous ? intervint Colin. Vous n'êtes pas seule dans votre chambre d'hôtel ?

La jalousie qu'elle perçut dans sa voix la mit mal à l'aise, mais ce n'était pas assez flagrant pour qu'elle le lui fasse remarquer.

— Non, je...

Elle se reprit. Elle n'avait aucune explication à lui fournir. Sa relation avec Jonathan ne le regardait pas.

— Est-ce que c'est Anton ? insista-t-il.

— Colin, ça suffit.

— Quoi ? Vous pouvez bien me le dire si vous vous êtes remis ensemble.

— Ce n'est pas le cas.

Il y eut un silence.

— Vous n'avez pas ramassé quelqu'un...

Profondément irritée, elle sentit sa main se crispier sur le mobile.

— Je n'ai pas très envie de continuer cette conversation. Je vous rappellerai plus tard.

— Vous êtes fâchée ?

— Non, bien sûr que non ! Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi hier. Je comptais d'ailleurs vous appeler pour vous remercier. C'est juste que... cette journée est particulière et c'est difficile pour moi, vous comprenez ?

— Bien sûr .

— Parfait. Je vous rappelle plus tard.

Elle s'apprêtait à raccrocher, quand il revint à l'attaque :

— Ne me dites pas qu'il s'agit de Stivers ?

Zoé leva les yeux vers ce dernier, qui fit la grimace.

— Pardon ? reprit-elle.

— L'homme avec qui vous êtes ?

— Colin, ça suffit. Je ne suis avec personne.

— Autant me le dire, parce que je finirai bien par le découvrir.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Parce que ça n'est pas juste.

— *Juste* ? répéta-t-elle, abasourdie.

— Vous ne m'avez même pas laissé une chance.

— Mais... vous êtes marié ! s'exclama-t-elle.

Un rire éclata à son oreille.

— Vous avez marché, hein ?

Elle expira le souffle qui s'était coincé dans sa gorge.

— Vous m'avez eue pendant un instant.

— Je sais. Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds.

Zoé se raidit.

— Non. Bien sûr que non ! se défendit-elle.

— *Alors pourquoi ne répondez-vous pas à cette foutue question ?* cria-t-il en raccrochant.

Sous le choc, Zoé fixa le téléphone, abasourdie, incapable d'esquisser le moindre mouvement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Jonathan en traversant l'espace qui les séparait.

Elle leva les yeux vers lui.

— C'est Colin Bell. Il vient juste de me crier dessus. Quelle mouche l'a piqué ? C'est bizarre.

Mais pas aussi bizarre que les images qui lui flottaient dans la tête. Provenaient-elles d'un rêve ? Colin avait un sens de l'humour particulier qui ne semblait faire rire que lui.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Jonathan.

Secouant la tête, elle reposa le téléphone.

— Rien. Rien d'important.

« *Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds.* » Lui expliquer le comportement étrange de son ancien voisin l'amènerait à répéter l'accusation dont elle venait de faire l'objet. Et c'était un peu gênant, tout de même.

— Tu as faim ? lui demanda Jonathan en lui caressant le genou.

Affronter la journée lui parut soudain au-dessus de ses forces. C'était dimanche. La fête des Mères. Les agences immobilières étaient fermées. Ils n'obtiendraient pas plus d'informations, et, en interrogeant les gens, ils ne feraient qu'interrompre des réunions familiales. Que pouvaient-ils faire pour Samantha ?

Il s'était écoulé presque une semaine depuis sa disparition et elle avait la sensation de se trouver face à un mur. Toutes les pistes

avaient été envisagées et vérifiées. Vers où devaient-ils se tourner, à présent ?

Elle tendit la main vers Jon et écarta la mèche de cheveux qu'il avait devant les yeux.

— Et si nous retournions au lit ?

Il la dévisagea un instant. Puis il la souleva dans ses bras et l'emporta dans sa chambre.

* * *

Quel idiot !

Colin ferma les yeux, en proie à une rage froide. Il repoussa son téléphone portable au milieu de la table, réprimant l'envie de le balancer à travers la salle de restaurant. Il n'aurait jamais dû s'emporter avec Zoé. Après tout le mal qu'il s'était donné pour gagner son amitié !

Et maintenant elle n'allait pas lui refaire confiance de sitôt. Tout était à refaire !

— Bon sang !

Se sentant observé, il tourna la tête vers la banquette voisine et vit une femme d'un certain âge qui ne le quittait pas des yeux. Sans doute avait-elle écouté toute sa conversation avec Zoé. Il avait perdu son sang-froid au téléphone, bon, et alors ? Elle voulait sa photo aussi ? Il soutint son regard et, ne parvenant pas à la faire détourner les yeux, il finit par lui faire un doigt d'honneur. Elle se figea, bouche bée, avant de se tourner vers son mari, insistant pour changer de place. Elle était en train de se plaindre auprès du gérant de l'établissement, quand Tiffany revint des toilettes.

Jetant quarante dollars sur la table pour couvrir l'addition qu'il n'avait pas encore demandée, Colin se leva et fit signe à sa femme de le suivre.

— Nous partons ? protesta-t-elle, surprise.

— Je suis debout, non ?

Il s'efforçait de parler à voix basse pour ne pas être entendu. Il avait assez attiré l'attention sur lui.

Elle couva son assiette d'un regard concupiscent.

— Je n'ai pas fini de manger !

— Eh bien maintenant, si !

Il n'avait aucune envie d'attendre que le gérant rapplique, avec sa cravate couverte de graisse, pour lui faire la leçon sur ses manières. Plutôt mourir que de s'excuser devant un type bouffi et stupide qui ne devait se faire que quinze dollars de l'heure !

— Pourquoi ? insista Tiffany, prenant soudain conscience de la tension qui régnait dans la salle. Qu'est-ce qui se passe ? On devait fêter la fête des Mères. J'ai le droit de manger tout ce qui me fait plaisir aujourd'hui. Tu l'as dit.

— J'ai changé d'avis.

Il lui indiqua la porte d'un mouvement du menton, mais Tiffany ne bougea pas.

— Je n'en ai mangé que deux bouchées, argua-t-elle.

— Et alors ? Tu n'es pas mère, si ? murmura-t-il.

— Non, parce que nous avons décidé de ne pas avoir d'enfants, mais je suis une *femme*. Je pourrais être mère si tu en voulais.

— Ferme-la ! Tu as assez mangé. Je le fais pour ton bien ! Je n'ai pas envie que tu ressembles à une baleine... Maintenant, bouge tes fesses !

— Colin...

Elle lança un regard oblique vers le gérant et le couple de personnes âgées, et baissa la voix.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Il ne répondit pas.

— Si tu ne viens pas maintenant, je pars sans toi, grommela-t-il en se dirigeant vers la sortie.

Elle finit par obtempérer. Dehors, il pressa le pas, déverrouillant à distance les portières de la voiture. Ils allaient monter dans leur véhicule quand le gérant apparut sur le seuil de son établissement.

— Notre clientèle est bien élevée. La prochaine fois que vous viendrez ici, comportez-vous correctement ! lança-t-il à leur intention.

Colin ne put se retenir : il se retourna et lui fit un bras d'honneur.

— Voilà ce que je pense de vous et de votre établissement ! cria-t-il.

— Oh ! Ne vous avisez pas de revenir ici !

— Je n'en avais pas l'intention. Faudrait me payer pour y remettre les pieds ! Et encore !

Tiffany baissa la tête pour cacher son visage cramoisi et monta dans la voiture sans un mot.

— Qu'est-ce qui te prend ? chuchota-t-elle, sous les regards du personnel qui assistait à la scène. On nous regarde !

— Et alors ? Cette infâme gargote n'est pas de notre niveau. On mérite mieux !

— C'est un joli restaurant. C'est même toi qui l'as choisi.

— C'était avant de goûter à leurs immondes pancakes.

Il s'apprêtait à sortir du parking quand il se souvint de son portable, abandonné sur la table du restaurant.

— Bon sang !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il fit marche arrière.

— J'ai oublié mon téléphone. Va le chercher !

Tiffany sortit de la voiture et repartit vers l'établissement sans discuter. Il lâcha un soupir. Elle avait compris, heureusement pour

elle, qu'il n'aurait pas été d'humeur à supporter ses jérémiades. En la voyant revenir, il vit qu'elle était contrariée.

— Tu as appelé Zoé, lança-t-elle en entrant dans la voiture.

— Et alors ?

— *Et alors ?* On a eu de la chance, la nuit dernière, de se sortir du pétrin. Pourquoi ne la laisses-tu pas tranquille ? Nous avons sa fille, Colin. N'est-ce pas assez ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

S'il le savait ! Il voulait Sam, certes — mais pas autant que Zoé. Le désir qu'elle suscitait en lui l'obsédait, surtout depuis qu'il l'avait attachée au lit, si près de lui imposer sa volonté, de devenir un Dieu pour elle — le maître de son plaisir, de sa douleur, de chacun de ses souffles. Mais Paddy avait tout gâché. Et maintenant elle s'envoyait en l'air avec un autre. Parce qu'il était sûr qu'il y avait quelqu'un avec elle, dans cette chambre d'hôtel. Il n'était que 8 heures du matin quand il l'avait appelée...

Elle se montrait si... prudente avec lui. Si respectueuse des convenances ! *Mais... vous êtes marié, Colin !* Pff ! Ce petit jeu e prenait pas avec lui. Zoé était une truie, comme toutes les autres. Pourquoi ne lui cédaient-elle pas ? N'était-il pas assez bien pour elle ? Il était pourtant jeune, séduisant, brillant. Il ne s'était jamais autant donné de mal pour plaire à une femme, avec si peu de résultats à la clé.

— Tu vas me répondre ? insista Tiffany.

— C'est une... sale petite pimbêche. Elle a besoin d'être remise à sa place.

— Tu l'as déjà fait. Tu as enlevé sa fille...

— C'est toi qui l'as enlevée, la coupa-t-il.

— Pour *toi* ! Et je m'en mords les doigts, crois-moi. Je voulais te faire plaisir, mais tout ce que j'y ai gagné, c'est d'être malheureuse comme les pierres. Est-ce que tu aimes Zoé ? Tu ne m'aimes plus ? C'est ça ?

Elle éclata en sanglots.

— Si tu ne la tues pas, elle, alors autant me tuer, *moi* !

Il se crispa. La situation était en train de lui échapper... Ce n'était pas le moment que Tiffany s'effondre. Il s'en était fallu d'un cheveu, la veille, et il jouait encore gros aujourd'hui : Sheryl les attendait dans moins d'une heure et ils devaient être au mieux de leur forme, calmes et sûrs d'eux, pour ne pas commettre la moindre bourde.

Il sortit du flot de la circulation et s'engagea dans une rue résidentielle. Il se gara contre le trottoir.

— Pourquoi tu t'arrêtes ? demanda-t-elle en reniflant bruyamment. Qu'est-ce qu'on fait là ?

— Il faut qu'on parle.

— De quoi ?

— Tu dois te calmer, Tiff...

— Comment veux-tu que je me calme ? Chaque fois que je pense que Zoé est sortie de ma vie, tu l'y ramènes !

— Il ne tient qu'à toi de changer ça... Si tu m'aides à l'attirer dans un coin isolé...

— Non !

Il leva une main pour l'interrompre.

— Ecoute, tout ce que je veux c'est l'emmener au cabanon : je veux qu'elle voie ce que je vais faire à sa fille. Après, je les tuerai toutes les deux.

— Il faut qu'on arrête de se mettre en danger. Je veux vivre comme tout le monde. Ce que nous faisons est *mal*, Colin, et tu le sais.

— On va arrêter. C'est promis. Pour toi, je trouverai la force d'arrêter.

Sentant les larmes lui brûler les paupières, Tiffany se frotta les yeux.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Comment peux-tu en douter ?

— C'est que... quelquefois, on ne le dirait pas !

— C'est encore ta fichue insécurité qui parle... Toujours tes mêmes vieilles peurs !

— Donc... je t'aide une dernière fois et après, c'est fini ?

— Oui.

— Plus d'animaux de compagnie ? Plus rien de tout ça ?

Il se pencha vers elle pour l'embrasser, y mettant de l'ardeur pour la convaincre, mais, quand il ferma les yeux, il ne pensa qu'aux lèvres de Zoé.

— Bien sûr, bébé. Ce sera juste toi et moi, ajouta-t-il en essuyant doucement ses larmes. Toi et moi, pour toujours.

Elle s'accrocha à lui, pantelante.

— C'est tout ce que je veux, Colin ! C'est ce que j'ai toujours voulu !

— Alors, ramène-moi Zoé. Laisse-moi un week-end avec elle... et tu n'auras plus à te faire aucun souci. Elle n'existera plus pour moi ni pour personne, tu comprends ?

Le regard de Tiffany se perdit dans le vide pendant quelques secondes.

— Ce sera fini après ? J'ai ta parole ? reprit-elle en le fixant droit dans les yeux.

— Je te l'ai dit, non ?

Elle hocha la tête.

— Alors, d'accord. Je le ferai.

* * *

Les piailllements d'oiseaux étaient assourdissants tout autour d'elle. Elle n'en avait jamais entendu d'aussi forts... Quelque chose avait changé. Samantha voulut ouvrir les yeux, mais ses paupières trop lourdes refusèrent de lui obéir. Et, au fond, cela l'arrangeait bien. Elle n'était pas sûre de vraiment *vouloir* se réveiller. Où était-elle ? Une froide puanteur envahissait ses narines et elle se sentait à l'étroit, enserrée par des parois. Celles d'une boîte ?

Colin et Tiffany l'avaient-ils enterrée vivante ?

Elle prit une profonde inspiration et entrouvrit un œil. Ce qu'elle avait cru, un instant, être son cercueil était en fait une sorte de malle, dont le couvercle était ouvert. Au-dessus de sa tête, elle vit un toit, un assemblage de planches de bois, au travers desquelles filtrait la lumière du jour. Elle était, lui semblait-il, dans une vieille grange dont le sol devait être couvert de boue, si elle se fiait à son odorat.

Cet endroit ne lui disait rien. Elle était quasiment sûre qu'elle n'y était jamais venue. Mais comment sa mère pourrait-elle la retrouver si elle-même ne savait pas où elle était ? Où étaient Colin et Tiffany ? A mesure que les questions l'assaillaient, l'angoisse qui lui comprimait la poitrine se mua en une terreur indescriptible.

Elle sonda sa mémoire à la recherche d'un détail familier et rassurant. Mais elle n'aurait su dire si elle était restée longtemps inconsciente : elle se heurtait à un immense trou noir qui semblait avoir tout englouti. Pourtant, à force de solliciter sa mémoire, elle finit par en faire émerger des impressions, des bribes d'images : des pas qui avaient martelé le sol du couloir, la porte de sa prison qui s'était ouverte avec fracas, et la voix de Colin, pleine de fureur et de haine, qui avait déchiré l'obscurité : « *Je te tuerai dès que j'aurai du temps et je le ferai dans les règles. Ton sort est scellé.* » Elle avait senti ses larges mains se resserrer autour de sa gorge et elle avait cru qu'elle allait mourir. Mais il lui avait basculé la tête en arrière, en la tirant par les cheveux pour la forcer à ouvrir la bouche. De l'eau avait coulé dans sa gorge, de l'eau amère qu'elle n'arrivait pas à déglutir, qui débordait, coulait dans son cou, rentrait dans ses narines, lui donnant

l'impression de se noyer. Le père de Colin n'était finalement pas venu à son secours. Personne n'était venu l'aider.

Et maintenant elle se retrouvait dans cet endroit inconnu...

Rêvait-elle ? Était-elle morte ? Le chant des oiseaux aurait pu lui faire penser qu'elle était au paradis — sauf que le paradis ne pouvait pas sentir aussi mauvais.

Non, elle n'était pas morte. Elle n'était pas en train de rêver non plus. Elle le comprit en sentant le contact lourd et froid du collier autour de son cou, quand elle essaya de lever la tête. Si Colin et Tiffany l'avaient abandonnée ici, peut-être qu'il lui serait possible de s'enfuir — ou du moins de trouver de l'aide.

Encore fallait-il qu'elle puisse se lever et bouger, mais ses membres semblaient avoir été coulés dans le ciment. Elle se sentait sans force, et elle avait si froid...

Un sanglot s'échappa de sa gorge nouée. Elle se faisait peu d'illusions : elle allait mourir ici.

Laissant retomber sa tête, elle fixa la doublure noire qui recouvrait les côtés de la malle. Combien de temps lui restait-il à vivre ?

* * *

Jonathan s'éveilla en douceur et se redressa pour jeter un rapide coup d'œil à sa montre. Ses parents étaient dans l'Iowa depuis le mois de février : ils s'occupaient de son grand-père, qui avait eu une petite attaque cardiaque. Quant à sa sœur, elle passait la fête des Mères chez ses beaux-parents. Il n'avait donc pas d'obligation familiale pour la journée. Juste un appel à passer à sa mère, bien qu'il lui ait déjà envoyé une carte électronique — prouesse qui l'étonnait lui-même, vu le peu de temps libre dont il avait disposé au cours de la semaine écoulée.

— Je dois me lever pour appeler ma mère, murmura-t-il en tapotant la tête de son chien.

— Déjà ? soupira Zoé, lovée contre lui.

Ils avaient fait l'amour deux fois après qu'il l'eut ramenée dans la chambre, et ils s'étaient endormis, enlacés, les sens enivrés.

Aussi extraordinaire qu'aient été leurs étreintes, Jonathan sentait monter en lui un malaise diffus qu'il ne parvenait pas à refouler. En son for intérieur, il savait qu'il n'aurait pas dû nouer une relation intime avec Zoé. Elle nageait en pleine confusion et ne voulait pas s'engager. Quant à lui, il n'était même pas encore certain d'avoir vraiment fait le deuil de Sheridan.

— C'est la théorie des dominos, expliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie. Si je n'ai pas appelé ma mère d'ici quinze minutes, elle va fondre en larmes ; mon père va m'appeler pour me faire des reproches, il me parlera de sa déception et de mon manque de cœur ; je me défendrai en lui expliquant que je suis très occupé, ce qui, à leurs

yeux, ne sera pas une excuse puisqu'ils ne m'ont jamais vu autrement que débordé !

— Je vois... Tu ferais mieux de l'appeler tout de suite, effectivement !

Elle s'écarta et s'enroula entre les draps. Il perçut sa tristesse, et éprouva aussitôt pour elle un regain de tendresse. Quand ils avaient fait l'amour ce matin, elle s'était totalement abandonnée... Un abandon empreint de mélancolie qu'il n'avait pas perçu pendant la nuit. Elle flirtait dangereusement avec le vide et l'oubli de soi. Il devait l'inciter à se lever et à s'habiller avant qu'elle ne sombre dans un état dépressif. La situation était difficile, mais elle devait rester combative pour ne pas perdre pied.

— Prête pour une douche ? lança-t-il en enfilant un jean.

— Pas spécialement. Tu as des choses à faire, vas-y en premier. Je t'attends là, marmonna-t-elle.

Hmm. Elle ne se lèverait pas à moins d'avoir un objectif précis, une perspective qui l'aide à garder la tête hors de l'eau. Un truc qui lui donne le sentiment d'être utile à Sam.

— J'ai une idée.

Zoé sortit la tête des draps.

— Laquelle ? demanda-t-elle.

Ce n'était pas un « laquelle » enthousiaste, mais un « laquelle » qui voulait plutôt dire : « Si tu ne restes pas au lit, alors laisse-moi tranquille ! »

— Allons voir Toby. Nous resterons à son chevet pendant que M. Simpson emmènera sa femme déjeuner dans un endroit plus agréable que la cafétéria de l'hôpital. Je suis sûr qu'ils seront contents de s'échapper un peu et de se changer les idées.

Elle se frotta les yeux et le dévisagea avec hésitation.

— Je pense plutôt qu'ils auront de la visite... On est dimanche. Ils ont sûrement proposé à d'autres membres de leur famille de passer voir Toby.

— Ces gens seront peut-être, eux aussi, bien contents de faire une pause. Qu'est-ce que tu en dis ? insista-t-il.

— Est-ce que j'ai le choix ?

Il sourit.

— Tu te sentiras revigorée après la douche. Il y a des serviettes dans le placard du couloir.

Il sortit de la chambre, son chien sur les talons.

— D'accord ! lança-t-elle avec un peu de conviction.

Il ferait encore chaud aujourd'hui, songea-t-il en laissant sortir Kino dans le jardin. Il était 11 heures et le soleil entraînait à flots par la porte vitrée, inondant la cuisine.

Il appela sa mère qu'il trouva de bonne humeur. Après lui avoir

promis de l'inviter dans sa crêperie préférée à son retour, il bavarda quelques minutes avec son père, puis raccrocha, le cœur plus léger. Si seulement il pouvait étouffer aussi facilement sa culpabilité vis-à-vis de Zoé ! Mais, là-dessus, il était intraitable avec lui-même : il avait réellement l'impression d'avoir pris avantage de sa fragilité. Il se ferait pardonner en se montrant plus réservé...

Pas facile, songea-t-il en faisant la moue. Il avait tant besoin de tendresse... Et elle était si attirante !

Il remplit la gamelle de Kino. Alors qu'il retournait vers sa chambre pour inciter Zoé à se lever, la sonnerie de son téléphone portable l'obligea à revenir sur ses pas.

Il s'en saisit. Et se figea en reconnaissant le numéro de Sheridan. Pourquoi l'appelait-elle ? Il ne lui avait pas reparlé depuis leur rapide entrevue aux bureaux de La Contre-Attaque. Tenté de ne pas répondre, il se ravisa. Il ne pourrait pas l'éviter éternellement. Ni continuer à lui opposer une attitude puérile et injuste. Après tout, elle ne l'avait pas trompé et ne lui avait pas donné non plus de faux espoirs. S'il avait fait preuve d'audace en lui exprimant clairement ses sentiments, au lieu de tergiverser et d'attendre...

Etouffant un juron, il retourna dans la cuisine et décrocha.

— Allô !

— Salut !

— Salut, répondit-il platement. Quoi de neuf ?

— Je viens te sauver la mise en te rappelant que c'est la fête des Mères aujourd'hui, s'exclama-t-elle d'un ton enjoué.

Il eut un petit rire.

— J'apprécie ton geste, mais tu arrives trop tard : je viens juste de l'appeler.

— Tant mieux. Comment va-t-elle ?

— Le temps commence à lui sembler long, loin de chez elle, mais mon grand-père va mieux.

— Assez pour se débrouiller seul ?

— Il en prend le chemin, en tout cas.

— Tu dois être soulagé !

— C'est un vieil homme obstiné.

— Ce portrait me rappelle quelqu'un d'autre.

— Moi ? Entêté ? Tu plaisantes !

Sheridan laissa échapper un autre rire et changea de sujet.

— Skye m'a dit que tu enquêtais sur la disparition de Samantha Duncan.

— Je m'y emploie.

— Tu n'as pas l'air satisfait, ni très optimiste. Ça ne se passe pas comme tu veux ?

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Zoé ne pouvait pas espérer meilleur enquêteur... Si quelqu'un peut l'aider à retrouver sa fille, c'est bien toi !

— Les indices sont ténus et les pistes peu nombreuses, expliqua-t-il sans relever le compliment.

Il ouvrit la porte vitrée pour laisser entrer le chien.

— Tu passes la journée avec tes parents ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Cain et moi les avons emmenés prendre un gros petit déjeuner. Ma sœur et son mari sont aussi en ville, avec le bébé.

Il ressentit un pincement au cœur. C'était lui qui aurait dû être à la place de Cain. Il avait toujours pensé que Sheridan finirait par devenir sa femme.

— Ah ! le plaisir des petites sorties en famille, lâcha-t-il avec un peu trop d'amertume.

Sheridan garda le silence quelques instants.

— J'ai passé un très bon moment, en effet.

— Tu travailles sur quoi ces jours-ci ? reprit-il pour changer de sujet.

— Une affaire particulièrement étrange.

— Dis-m'en plus.

— Mon client croit que sa mère a eu un autre enfant après lui — une fille que sa mère aurait tuée... mais il n'a que peu de souvenirs pour venir étayer sa théorie.

— Il peut s'offrir les services d'un détective privé ?

— Hélas, non... et je doute que la police s'intéresse à une telle affaire !

— Il est fils unique ?

— Non, il a une sœur aînée. Elle corrobore une partie de son histoire, d'ailleurs.

— Tu ne les crois pas, c'est ça ?

— A vrai dire, je n'en sais rien. C'est plutôt inhabituel... Une mère qui tue son propre enfant ! Et comment un tel crime aurait-il pu passer inaperçu ? Tu ne trouves pas ça incroyable, toi ?

— Dans ce métier, on croit toujours avoir tout vu... et l'affaire suivante nous prouve le contraire.

— Je me dis que cet homme a besoin de connaître la vérité. Soit je peux prouver qu'il se trompe et il trouvera enfin la paix, soit je découvre qu'il n'a rien imaginé et je l'aide à clore cette affaire. Et puis... j'aurai peut-être la chance d'être aidée par mon détective préféré !

— Ne compte pas trop sur moi dans l'immédiat.

— Bien sûr... Mais quand tu auras résolu l'affaire Duncan...

— Ce sera difficile. J'ai d'autres enquêtes en cours. Je suis surbooké en ce moment !

Il ne mentait pas. Sa boîte mail était pleine à craquer et il avait toutes les peines du monde à faire patienter ses autres clients.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Tu avais toujours du temps pour moi, avant, murmura Sheridan.

— C'est vrai... mais j'étais aussi moins occupé.

— Tu ne veux plus travailler avec moi, c'est ça ?

Jonathan réprima un juron. Pourquoi tenait-elle à remuer le couteau dans la plaie ?

— Non, ce n'est pas ça...

— C'est pourtant l'impression que j'ai.

Il ne chercha pas à la convaincre et un silence pesant s'installa sur la ligne.

Du bruit s'échappa de la chambre. Soudain mal à l'aise, il éprouva le besoin de clore rapidement cette conversation.

— Je vais raccrocher.

— Jon ?

Il hésita.

— Quoi ?

— Pourquoi est-ce que tu me fais ça ?

— Quoi donc ? Je... je te l'ai dit, je suis très pris, en ce moment.

— Cain m'a dit quelque chose la nuit dernière... qui m'a fait réfléchir et je me suis demandé si je n'avais pas mal interprété notre relation.

Oh ! non...

— Ça ne fait que quelques mois que Cain, que tu n'avais pas revu depuis douze ans, est revenu dans ta vie et c'est suffisant pour faire de lui un spécialiste en relations humaines ? ironisa-t-il.

— Il a la distance émotionnelle nécessaire pour comprendre des choses. Il dit que tu ne te comportes pas seulement en ami...

La voix de Sheridan faiblit et elle s'interrompit, marquant l'embarras dans lequel la plongeait la conversation, avant de poursuivre :

— En fait, il pense que tu es amoureux de moi !

Il accusa le coup et se ressaisit aussitôt. Après toutes ces années passées à taire ses sentiments, le moment de vérité était enfin arrivé.

Il aurait pu nier, mais à quoi cela aurait-il servi ? Sheridan ne l'aurait pas cru, de toute façon. Il lui aurait suffi d'en parler à Skye, qui lui aurait confirmé ce qu'elle pressentait. D'autant que son comportement à lui constituait un aveu en soi.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? insista-t-elle, hésitante.

— Ce que je ressens n'a pas d'importance. Tu en aimes un autre.

— Tu ne le nies pas...

Il lâcha un rire incrédule.

— C'est ce à quoi tu t'attendais ? Que je nie ?

Cette fois, le silence s'éternisa.

— Non... Je suppose que non, admit-elle enfin.

Il entendit l'eau de la douche couler dans la salle de bains, et il se sentit soudain plus à l'aise.

— Alors pourquoi appelles-tu ?

— Pour comprendre. Tu es si distant avec moi ces temps-ci... J'aimerais trouver une façon d'arranger les choses.

— Il n'y a rien à arranger.

Il voulait croire qu'il avait laissé passer sa chance, mais, au fond, il savait qu'il n'en était rien. Dans le cœur de Sheridan, nul ne pouvait rivaliser avec Cain, le garçon qui lui avait brisé le cœur à seize ans. Quand elle était revenue de Whiterock quelques mois plus tôt, fiancé à Cain, il n'en avait pas été réellement surpris.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? reprit-elle.

— Est-ce que cela aurait fait une différence ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais bien que non. Pas depuis que tu as retrouvé Cain, en tout cas.

— C'est vrai, finit-elle par admettre. Je l'ai toujours aimé.

— Il n'y a rien d'autre à ajouter. Il faut que je raccroche, maintenant.

— Tu ne veux plus me parler alors ?

— Parler de quoi ? Tu es mariée ! Tout est différent, à présent.

— Je ne suis pas amoureuse de toi, mais ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas, Jon. Tu es mon meilleur ami !

Il l'entendait pleurer au bout du fil, et son cœur se serra. Hélas, il ne pouvait pas changer ses sentiments ni le fait que ce dépit amoureux aurait obligatoirement une répercussion sur leur relation.

— Ne pleure pas, je t'en prie. Tu as Cain, maintenant. C'est tout ce qui compte.

— Pourquoi le fait de l'aimer, lui, devrait signifier que je doive te perdre, toi ?

— Tu ne le vois pas ? Nous ne pouvons plus rester amis et ce sera difficile de conserver une relation professionnelle : je ne pense pas que ton mari, sachant ce que je ressens pour toi, apprécie de nous voir travailler ensemble.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je te dis que ce n'est pas possible.

Il raccrocha et se massa les tempes, essayant d'assimiler ce qui venait de se passer, quand un bruit attira son attention et le fit lever les yeux vers la porte de la cuisine.

Zoé se tenait dans l'encadrement. Cheveux ébouriffés, T-shirt trop grand... Elle n'avait pas encore pris sa douche. Et elle en avait probablement assez entendu pour se faire une idée précise de la

situation, comprit-il avec désarroi.

— Qu'est-ce que tu disais, hier soir ? « Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, j'attends plus... », énonça-t-elle d'une voix moqueuse.

Sa colère et sa déception étaient évidentes et il ne put réprimer une grimace.

— Je suis désolé.

Il aurait beau dire et beau faire, le mal était fait. Il l'avait blessée et il s'en voulut. Elle pivota et se dirigea vers la salle de bains. Une seconde plus tard, il entendit la porte se fermer et le verrou s'enclencher.

* * *

Zoé s'en voulait terriblement. Elle avait failli croire que l'amour existait — et elle s'était imaginé que Jon ne pouvait lui faire du mal, puisqu'elle était déjà au-delà de la souffrance. Eh bien, elle s'était trompée ! Elle venait de coucher avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine. Pire, elle lui avait donné de l'importance. Quelle idiote ! N'avait-elle *rien* appris du passé ?

Au moins s'en était-elle rendu compte avant de perdre les prochaines semaines, voire les prochains mois... et toutes ses illusions par la même occasion.

— Tu n'as pas dit un seul mot depuis que tu es sortie de la douche.

Jonathan était assis en face d'elle, dans un café du centre-ville, où ils s'étaient arrêtés pour prendre un petit déjeuner avant de se rendre à l'hôpital.

— A quoi penses-tu ?

Zoé le regarda à travers les verres fumés de ses lunettes de soleil. Elle le trouva beau à couper le souffle. Mais elle avait surpris une conversation qui ne lui était pas destinée, et tout avait changé. Elle aurait aimé qu'il en soit de même pour l'attraction qu'il exerçait sur elle. Jamais personne ne l'avait autant attirée.

— Je pense que je suis stupide d'avoir cru à tes belles paroles : « J'attends plus ». Pourquoi n'avoir pas simplement dit que tu voulais t'offrir une partie de jambes en l'air ?

Il blêmit.

— Je ne me suis pas servie de toi, Zoé. Tu m'attires vraiment.

— C'est gentil de me le dire, rétorqua-t-elle sèchement.

— Ecoute, je me suis mal comporté la nuit dernière. J'en ai conscience. Je n'aurais pas dû profiter de la situation. Ce n'était ni délicat ni professionnel de ma part. Nous étions tous les deux en mal d'affection, mais... ça ne veut pas dire que je n'étais pas sérieux ou que je me fiche de toi.

— Oh ! je t'en prie... Ne te sens pas obligé de rattraper le coup, parce que tu avais raison : je n'en ai rien à faire de toi, ni de qui que

ce soit, d'ailleurs. Tout ce qui compte, tout ce que je veux, c'est retrouver Sam saine et sauve. Je serais prête à coucher avec la terre entière, s'il le fallait.

Quand elle vit la mâchoire de Jon se crispier, elle sut que son coup avait porté, mais ça ne la consola pas. Et elle n'en tira pas de satisfaction, non plus. Maniant l'art du détachement, elle se croyait à l'abri, mais Jonathan était parvenu à percer ses défenses. Il avait réussi à la blesser.

— Tu es en train de dire que cela n'a rien représenté pour toi ?

Zoé releva le menton, heureuse d'être cachée derrière ses lunettes de soleil.

— C'était agréable, mais ça s'arrête là.

Elle le vit serrer les lèvres — les lèvres qui l'avaient fait vibrer, la nuit dernière.

— Alors nous sommes tous les deux fautifs, lâcha-t-il.

— Exactement.

Elle se leva et jeta son gobelet dans la poubelle.

— Allons à l'hôpital.

— Zoé...

Il avait prononcé son prénom avec douceur, comme s'il avait voulu ne pas l'effaroucher, mais elle l'interrompit. Elle savait qu'elle ne pourrait lutter contre la gentillesse, s'il décidait d'en faire usage.

— Laisse tomber. C'est fini, ça n'arrivera plus et je n'ai plus envie d'en parler.

Si elle voulait mieux se protéger à l'avenir, elle devait se montrer ferme et veiller à ne pas laisser ses sentiments prendre le pas sur sa raison ! Elle s'était écartée de son objectif, elle le payait.

— Je suis désolé, si... si je t'ai rendu la situation plus difficile, s'excusa-t-il.

Il avait l'air si malheureux qu'elle sentit vaciller ses bonnes résolutions.

— Ne le sois pas.

Elle lui décocha un sourire, revendiquant une indifférence qu'elle était loin de ressentir.

— Ma fille a disparu... Je ne vois pas ce qui pourrait rendre ma vie plus difficile !

— Je suppose que tu as raison.

Elle se tut et se dirigea vers la voiture. Après tout, que savait-elle de lui ? Primo, elle avait connu entre ses bras une expérience intense et enivrante ; deusio, il semblait exercer son métier avec passion et compétence ; et tertio... il conduisait une Mercedes cabossée. C'était peu, tout de même ! L'état de sa voiture signifiait-il qu'il avait des problèmes financiers ? Ou trahissait-il un manque d'ambition ? C'était ce que prétendait Anton, qui ne s'était pas privé de le dénigrer devant

elle. Zoé n'avait pas été dupe, et, depuis quelques jours, elle savait que rien n'était moins vrai. Jonathan plaçait ses priorités ailleurs, c'est tout. Il n'avait pas besoin d'afficher des signes extérieurs de richesse pour prouver sa valeur, contrairement à Anton. C'était aussi pour ça qu'elle l'admirait.

Perdue dans ses pensées, elle ne réalisa pas, avant d'avoir atteint la voiture, que Jonathan ne l'avait pas suivi. Elle revint sur ses pas et le trouva à l'angle du bâtiment, en train de parler au téléphone.

— Je suis avec elle en ce moment, l'entendit-elle dire. Où êtes-vous... ? Ce n'est pas très loin de Sunrise Mall. Pourquoi ne pas nous y retrouver... D'accord. On se rejoint dans quinze minutes.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle quand il raccrocha.

Jonathan glissa son téléphone dans sa poche.

— Franky Bates.

Elle fronça les sourcils.

— A t'entendre, on aurait dit qu'il était *ici*, à Sacramento.

— C'est le cas.

— Pardon ? Qu'est-ce qu'il fait ici ? s'exclama-t-elle, le cœur battant.

— Il dit qu'il a les dix mille dollars dont tu as besoin pour la récompense.

Elle retint un cri. Bates voulait lui *donner* dix mille dollars ? Pour l'aider à retrouver Sam ?

— C'est impossible. Il vient juste de sortir de prison et il habite avec sa grand-mère. Il ne peut pas avoir une telle somme à sa disposition !

— Il affirme le contraire. Il veut te les donner à toi, à moins que tu ne préfères que j'aille le rencontrer seul.

Zoé fit mentalement le tour des options qui s'offraient à elle. Ce qui s'était passé dans le mobile home de son père l'avait durablement meurtrie. Elle n'avait pas envie d'intégrer Bates à sa vie, même si l'homme qu'elle avait rencontré en Californie n'avait rien du monstre effrayant qui hantait sa mémoire. Mais s'il était sincère... pourquoi refuser son aide ? Il lui faisait nettement moins peur, à présent.

— Tu penses qu'on peut le croire ? demanda-t-elle.

— Nous ne le saurons pas avant d'y être, mais cela me semble crédible.

Elle aurait préféré ne pas le revoir, mais avait-elle le choix ? Elle devait tout mettre en œuvre pour retrouver Samantha. Et ce qu'elle préférerait, ou ressentait, ne devait pas entrer en ligne de compte.

Bates ne pourrait pas lui faire de mal, de toute façon. Pas avec Jonathan à ses côtés.

Zoé remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Très bien. Allons-y !

En arrivant avec Jonathan sur le lieu de rendez-vous, Zoé aperçut immédiatement Franky Bates. Il portait un T-shirt blanc avec un jean trop large, qui lui descendait bas sur les hanches. Une barbe de quelques jours ombrait sa mâchoire. Il avait l'air fatigué. Et nerveux, songea-t-elle en le voyant passer d'un pied sur l'autre et essuyer ses mains sur son pantalon. Il avait à l'épaule un petit sac marron. Un autre, plus grand, était posé à ses pieds. Elle remarqua aussi un taxi, qui attendait à quelques mètres derrière lui.

— Il est venu en avion ? demanda-t-elle à Jonathan, alors qu'il coupait le moteur.

Celui-ci fronça les sourcils, la mine songeuse.

— Il m'a dit qu'il avait roulé toute la nuit.

Silencieuse, la gorge nouée, elle se rendit compte que Franky Bates venait de les repérer et qu'il les observait. Elle ne pouvait plus reculer, à présent. Elle prit une profonde inspiration et, s'armant de courage, elle sortit de la Mercedes.

Quand elle marcha à sa rencontre, l'homme ne bougea pas, comme s'il avait craint de l'effrayer en faisant un pas vers elle. Il garda les yeux rivés sur Jonathan. Lorsque son regard croisa accidentellement celui de Zoé, il piqua un fard et baissa la tête.

— J'ai l'argent, annonça-t-il sans préambule quand ils arrivèrent à sa hauteur.

Il agita le petit sac marron, avant de le tendre à Jonathan.

— Comment vous êtes-vous débrouillé ? l'interrogea celui-ci sans le prendre.

— Ne vous inquiétez pas. Je n'ai rien fait d'illégal.

Il sortit une liasse de billets qu'il effeuilla rapidement du pouce.

— Il n'y a rien de malhonnête, je vous assure. Tout est réglo !

— Alors, dites-moi comment vous avez pu obtenir cette somme.

Bates se tourna vers le taxi et fit un signe de la main au chauffeur pour lui demander d'attendre.

— Mon grand-père avait une collection de pièces en or, très anciennes, certaines datant de la guerre civile. Nous passions

beaucoup de temps à les regarder ensemble. C'était vraiment chouette. C'est à moi qu'il les a léguées, à sa mort. Avec sa voiture, ajouta-t-il.

— Tu as vendu la collection ? balbutia Zoé.

— J'ai demandé à ma grand-mère de la mettre en gage et de m'envoyer l'argent par mandat, et j'ai vendu la voiture.

Sa voix se chargea d'une pointe d'excuse.

— En fait, les dix mille dollars dont vous avez besoin n'y sont pas tout à fait. Mais presque. Il y a exactement neuf mille deux cent quarante dollars. J'ai dû garder aussi de quoi rentrer à San Diego en avion.

Zoé ne parvenait pas à en croire ses oreilles. Franky venait de se séparer de ce qu'il avait de plus précieux, aussi bien financièrement que sentimentalement, pour lui venir en aide.

— Voilà, reprit-il en tendant de nouveau le sac à Jonathan.

Il semblait infiniment gêné, ne sachant quelle contenance adopter et comment leur remettre l'argent. Elle n'aurait su dire ce qu'en pensait Jonathan, mais il semblait peu enclin à lui faciliter les choses.

— Ce n'est pas pour moi. Donnez-le-lui à elle, déclara-t-il en faisant un mouvement de tête en direction de Zoé.

Bates se tourna vers elle et lui tendit l'argent sans se faire prier.

— J'espère que ça vous aidera dans vos recherches et que vous retrouverez ta fille, murmura-t-il, toujours incapable de soutenir son regard.

Elle se sentit proche des larmes en prenant le sac.

— Merci, lâcha-t-elle dans un souffle.

Il hocha la tête et souleva le second sac, posé à ses pieds.

— Ma grand-mère voulait te donner ça. Tu n'es pas obligée d'accepter, bien sûr. Ce n'est pas grand-chose... du pain à la banane et d'autres pâtisseries qu'elle a faits elle-même.

Zoé ne ressentit rien quand les mains de Bates, sèches et rugueuses, touchèrent les siennes, au moment où il lui donna le sac. Il n'était plus ni immense, ni menaçant, ni fort. Ce n'était qu'un homme ordinaire. Elle l'avait déjà compris à San Diego. Les larmes lui montèrent aux yeux, lui brouillant la vision.

— Je suis tellement désolé. J'espère que tu pourras un jour me pardonner, ajouta-t-il.

Il tourna les talons sans attendre de réponse, et se dirigea à grandes enjambées vers le taxi. Le véhicule s'éloignait, quand, dans une impulsion, elle fit signe au chauffeur de s'arrêter. Elle sortit de son sac une photo de Samantha, celle dont elle s'était servie pour imprimer les avis de recherche, et la tendit à Franky Bates par la vitre baissée.

— C'est pour *moi* ?

— Pour toi et ta grand-mère. Je...

En proie à une vive émotion, Zoé dut s'éclaircir la gorge à deux reprises.

— Ce que tu viens de faire me touche profondément.

Un sourire doux-amer flotta sur ses lèvres tandis qu'il regardait la photo.

— Elle est belle.

— C'est ce que je pense aussi, acquiesça-t-elle simplement.

Elle lui tendit la main et il la serra, juste avant que le taxi ne s'éloigne.

* * *

Tiffany était au supplice. Elle n'avait jamais vu Sheryl aussi bouleversée. Même lorsque cette dernière avait appris que sa fille souffrait d'un cancer, elle avait fait preuve d'un cran et d'une retenue qui avaient forcé l'admiration.

Elle jeta un coup d'œil à Colin. Comment pouvait-il supporter tout ça ? Assis à la table de la cuisine, il avait déjà englouti une grosse part de gâteau que sa belle-mère lui avait servi et il ne semblait pas le moins du monde ému de la situation.

— Mais où peut-il être ? répéta Sheryl pour la énième fois.

— Il finira bien par se montrer, va ! répondit Colin en raclant son assiette.

— Tu ne trouves pas ça inquiétant, toi ? reprit-elle. Il n'avait jamais fait ça avant.

— Avec toi, peut-être, lança-t-il.

Il reposa la fourchette en la faisant tinter contre le bord de son assiette.

— Du temps où il vivait encore avec ma mère, il s'en allait souvent sans rien dire. Une fois, on est restés sans nouvelles de lui pendant trois semaines. Il était parti à Las Vegas. Il ne l'a jamais avoué, mais si tu veux mon avis, je suis sûr qu'il y était allé avec l'intention de divorcer.

Elle fit la grimace, le visage altéré par la douleur.

— Mais nous, nous n'avons aucun problème ! Nous sommes heureux. Pourquoi voudrait-il me quitter ?

— Peut-être qu'il n'était pas aussi heureux que tu le penses...

Colin étira nonchalamment ses jambes et croisa ses chevilles.

— Peut-être qu'il veut retrouver sa liberté. Ou peut-être qu'il a rencontré quelqu'un. Ce sont des choses qui arrivent... C'est même banal.

— Tu crois qu'il est parti avec une autre femme ?

Tiffany ferma les yeux en entendant la voix de sa belle-mère se briser dans un sanglot. Elle devait interrompre Colin et faire cesser ces allusions méchantes et fausses.

— Tu as bien dit que sa voiture avait été retrouvée devant la salle

de billard, poursuivit-il.

— Oui, mais le barman affirme qu'il ne l'a pas vu la nuit dernière, répondit Sheryl.

— Évidemment ! Tu ne vois pas ce que ça signifie ?

— Non, dit-elle, sans comprendre où il voulait en venir.

— Cela veut dire qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un, là-bas.

Colin renifla, mais Tiffany sut que ce n'était pas dû aux larmes ni à un accès de sentimentalisme. Il abusait de plus en plus de la cocaïne, et sa consommation excessive lui causait des problèmes de sinus. Il saignait même du nez régulièrement.

— Ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait une histoire de femme là-dessous. Ils ont dû prendre sa voiture à elle, insista-t-il.

— Mais il m'aime ! protesta Sheryl, au bord des larmes.

Tiffany eut un pincement au cœur. L'impuissance et le désarroi de sa belle-mère faisaient peine à voir. Ne sachant quel sens donner à la disparition de son mari, elle en était réduite à croire au scénario inventé de toutes pièces par Colin. Dans la bouche de son beau-fils, l'histoire d'une liaison extraconjugale sonnait plus vraie que celle d'une disparition ou d'un meurtre.

— Je ne suis sûr de rien, évidemment, poursuivait Colin. Je ne veux pas retourner le couteau dans la plaie, mais bon... c'est toi qui m'as demandé mon avis, non ?

Elle haussa les sourcils tout en s'essuyant les yeux.

— Si c'est pour entendre ça...

— Qu'est-ce que tu peux être enquiquineuse parfois ! Si tu veux le garder, il va falloir t'améliorer.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Sheryl, le visage enfoui dans ses mains, éclata en sanglots. Tiffany se redressa. Cette fois, Colin était allé trop loin. N'avait-il pas fait assez de mal à sa belle-mère comme ça ? Non seulement celle-ci ne reverrait jamais plus Paddy, mais elle était condamnée à rester dans le doute et l'ignorance quant au sort de son mari. Devait-il rendre la situation encore plus pénible qu'elle ne l'était déjà en la faisant culpabiliser ?

Colin n'avait jamais fait mystère de son peu d'affection pour Sheryl, qu'il trouvait laide, avec son visage trop maquillé et ses cheveux teints en roux, coiffés dans un chignon serré. Elle n'était peut-être pas très séduisante au premier abord, mais c'était une bonne épouse, une bonne mère, aux petits soins pour ses proches — autant de qualités que Tiffany avait toujours appréciées.

— Je ne suis pas d'accord, dit-elle tout à trac.

Elle s'était exprimée d'une voix à peine audible, mais ce fut suffisant pour attirer l'attention.

Sheryl baissa les mains et leva vers elle son visage baigné de larmes.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Quoi qu'il se soit passé, ça n'a rien à voir avec toi, déclara Tiffany, évitant le regard furieux de Colin.

Il lui ferait payer de l'avoir contredit, elle n'en doutait pas, mais, en cet instant, son ressentiment était plus fort que l'amour qu'elle lui portait.

Cherchant à se raccrocher à la moindre étincelle d'espoir, Sheryl se rapprocha de Tiffany.

— Tu ne penses pas qu'il y a une autre femme ?

— Non, ça ne tient pas debout. Paddy t'aime trop. Il ne te quitterait jamais. Il sait que personne ne pourrait lui donner autant que toi, assura-t-elle avec conviction.

Sans doute parce qu'elle avait été ignorée et privée d'amour par sa mère, Tiffany exprimait difficilement ses sentiments — et sa maladresse était encore plus marquée vis-à-vis des femmes. Mais quand Sheryl se mit à pleurer dans le creux de son épaule, elle n'en éprouva aucune gêne, aucun inconfort. Ce contact lui parut même naturel — peut-être parce qu'elles partageaient le même chagrin, le même désarroi ? Tiffany refusait la disparition de Paddy, elle aussi. Elle aussi voulait qu'il rentre.

Le regard furibond de Colin lui faisait l'effet d'une brûlure, mais elle ne se recroquevilla pas comme elle le faisait habituellement, et se surprit même à relever le menton. Elle était heureuse d'être intervenue. Puisqu'il voulait qu'elle attire Zoé au cabanon, il pouvait, en contrepartie, faire un effort et témoigner un peu de compassion à sa belle-mère.

— Comment expliques-tu sa disparition, alors ? gémit faiblement Sheryl dans l'épaule de sa belle-fille.

— Tiffany ne sait rien — que dalle ! s'emporta Colin.

— Parce que toi si, peut-être ? rétorqua-t-elle dans un accès d'indignation.

Elle écarquilla les yeux, surprise par sa propre audace. Qu'est-ce qui lui prenait ? Pourquoi s'opposait-elle à lui si ouvertement ? Le soulagement qu'elle vit se peindre sur le visage de sa belle-mère la rasséra : elle avait fait le bon choix. Colin lui ferait sûrement payer sa rébellion, mais cela en valait la peine.

— Il a peut-être été victime d'un traquenard..., avança-t-elle. Un homme l'aura convaincu de le suivre sous prétexte d'une panne de voiture, ou pour lui vendre un fusil. Paddy aime la chasse et la promesse d'une bonne arme le convaincrat d'aller n'importe où et de suivre n'importe qui. On l'a peut-être blessé pour le dépouiller.

Sheryl hocha la tête.

— Oui... ça doit être ça.

Colin prit son assiette et se leva pour la mettre dans l'évier.

— Et si c'était Glen, cette personne ? lâcha-t-il avec perfidie. As-tu pensé à lui demander où il était la nuit dernière ?

Sheryl devint livide.

— Jamais Glen ne ferait de mal à Paddy. Il n'est pas méchant.

— Tu sais bien que ton fils a le sang chaud et qu'il le déteste.

— Glen n'a rien à voir avec la disparition de ton père... Paddy le confirmera quand il rentrera. Il est probablement blessé quelque part. On va m'appeler et le ramener.

— Parfait. Alors, appelle-nous, à la minute où il franchira cette porte. Il faut qu'on rentre, j'ai plein de boulot en retard.

Quand Colin fit un mouvement de tête vers la porte, Tiffany sentit son ventre se nouer d'appréhension. Le sentiment de bravade qui l'avait animée quelques minutes plus tôt la quitta brusquement. Bientôt, elle serait *seule* dans la voiture avec lui, seule dans leur belle maison, au cœur d'une des banlieues les plus sûres de Sacramento.

Or elle savait mieux que quiconque à quel point les apparences peuvent être trompeuses.

* * *

— Alors comme ça, tu es devenue la meilleure amie de Sheryl ? ironisa Colin en s'engageant sur l'autoroute.

Il glissa un regard en biais vers Tiffany. Murée dans le silence, elle gardait les yeux fixés sur la route. Elle devait bien s'attendre à recevoir une sévère punition, non ? Elle en méritait une — avec le collier et le fouet, au moins. L'attitude bravache qu'il percevait pour la première fois chez elle l'inquiéta, l'emportant sur sa colère. Il avait toujours bénéficié de son soutien inconditionnel. Elle avait toujours pris son parti en toutes circonstances. Avait-elle même protesté une seule fois quand il avait kidnappé et torturé des enfants ? Il ne s'en souvenait pas.

Mais aujourd'hui elle venait de prendre ouvertement position contre lui — et pour Sheryl. Elle tolérait les animaux de compagnie dans leur vie parce qu'elle savait qu'il ne ressentait rien pour ces enfants, qu'ils n'étaient que des jouets entre ses mains. Elle n'y trouvait rien à redire, mais l'indifférence qu'il venait de manifester pour Paddy, son absence de remords et de sentiments filiaux la plongeaient dans des abîmes de peur et d'incompréhension.

Il devait bien admettre qu'en cet instant il se faisait peur lui-même. A se demander si Tina — la créature abjecte qui lui avait donné naissance — n'avait pas raison à son sujet. Pourtant, il ne se fichait pas de tout, puisqu'il avait passé sa vie entière à lui prouver à elle — et au reste du monde, d'ailleurs — qu'il était brillant, compétent et productif. Tiffany était-elle en train de percevoir son absence d'*humanité* ? Pressentait-elle ce que sa mère avait vu quand Colin était jeune et que son père avait refusé de voir jusqu'à la fin ? Peut-être...

Dans ce cas, il courait un grand risque. Si Tiffany commençait à douter de son amour pour elle, leur couple vacillerait sur ses bases. Car c'était la certitude d'être aimée, et elle seule, qui la poussait à rester avec lui.

— Tu vas me répondre ? insista-t-il.

Elle tira sur sa ceinture de sécurité.

— J'ai de la peine pour elle, voilà tout !

— Parce que tu crois que je n'en ai pas ?

Elle se tourna vers lui.

— Eh bien non, on ne le dirait pas.

Il devinait le cheminement des pensées de sa femme.

— Détrompe-toi... Ce n'est pas facile pour moi non plus, répondit-il d'une voix adoucie.

Il tendit le bras et lui prit la main.

Elle tressaillit, manifestement surprise : elle s'attendait à recevoir un coup.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? demanda-t-il en lui caressant la main. Paddy était mon père, Tiff. C'est tellement difficile d'accepter la réalité et de me dire que je ne le reverrai plus jamais — par ma faute !

Ne parvenant pas à verser de larmes, il prit un air aussi accablé que possible.

— J'ai un cœur, moi aussi. Je vois bien que Sheryl souffre. Paddy va lui manquer, et à toi aussi. Je me sens très mal... Comment crois-tu que je vais pouvoir vivre avec ce que j'ai fait ?

Tiffany baissa les yeux sur leurs doigts entremêlés.

— C'est sûr... Tu n'aurais pas dû faire ça, murmura-t-elle, les sourcils froncés.

— Comme je te l'ai dit, je n'ai pas eu le choix. Tu aurais préféré me perdre, moi ? Parce que c'est ce qui serait arrivé : Paddy nous aurait dénoncés et nous aurions fini en prison. Je l'ai fait pour te protéger, pour nous protéger tous les deux.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises.

— Quelle horrible semaine !

— C'est vrai. Je n'étais pas dans mon état normal, surtout aujourd'hui. Je suis désolé... Je souffre tellement quand je pense à Paddy !

— Je comprends, murmura-t-elle doucement.

— Que ressentirais-tu si tu étais à ma place ?

Elle fit la grimace.

— Tu vois ? reprit-il. Je vis un enfer. J'ai l'air froid et distant, mais, en fait, ce n'est qu'une carapace.

Elle lui lança un regard compatissant et lui embrassa la main.

— Ça va aller, dit-elle. Nous traverserons cette épreuve ensemble.

Le poids qu'il avait dans la poitrine un moment plus tôt, et qui lui coupait la respiration, disparut instantanément.

— J'ai tant de chance de t'avoir à mes côtés ! Tu pourrais me faire traverser n'importe quelle tragédie.

— C'est normal. Je suis ta femme et je te soutiendrai toujours.

— Pour le meilleur et pour le pire.

Elle frotta sa main contre sa joue.

— Exactement.

Il ressentit quelque chose dans la poitrine... Une chaleur... Une *émotion*. Et peut-être pas que du soulagement. Du moins l'espérait-il.

— J'ai un cadeau pour toi.

— C'est vrai ?

— Pour la fête des Mères et aussi pour me faire pardonner pour... Zoé et Paddy.

Il la sentit se détendre. Elle lui serra la main pour lui témoigner son soutien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu te souviens de cette bague sertie de diamants que tu voulais ?

Elle écarquilla les yeux.

— Oui ?

— Je vais te l'acheter.

— C'est vrai ? lâcha-t-elle dans un souffle.

— Ouais, pas plus tard que ce soir.

— Mais elle coûte plus de cinq mille dollars, Colin ! Nous ne pouvons pas nous permettre cette folie.

— N'oublie pas que tu as épousé un brillant avocat, bébé. Je peux quand même faire plaisir à ma femme, de temps en temps !

— Mais... tu vas devoir l'acheter à crédit !

— Ne t'inquiète pas. Je serai bientôt augmenté.

Colin la vit sourire comme elle ne l'avait pas fait depuis longtemps. Il s'en félicita. Enfin, il retrouvait sa Tiffany ! Celle qui l'adorait et qui l'aurait suivi au bout du monde.

— Ils vont faire une de ces têtes au boulot..., minaуда-t-elle, ravie.

— Ces ploucs devraient pourtant savoir que tu mérites le meilleur.

Il baissa la capote de la voiture. En sentant la brise dans ses cheveux, il fut traversé d'un délicieux sentiment d'insouciance. Un sourire lui vint aux lèvres. Pourquoi s'était-il tant inquiété ? Après tout, la mort de son père ne changerait pas grand-chose à son existence. Paddy était parti, mais il pouvait vivre sans lui.

Il se contracta en entendant la sonnerie du téléphone. La seule personne avec laquelle il voulait parler étant assise à côté de lui, cet appel ne pouvait être qu'une source de contrariété.

— Tu ne réponds pas ? demanda Tiffany.

— Si, si...

Il soupira et jeta un coup d'œil à l'écran.

— Qui est-ce ? reprit-elle.

— Je ne connais pas le numéro. C'est un appel longue distance de Los Angeles.

— Alors ça doit être ta mère.

C'était ce qu'il pensait aussi. Il savait par son père que Courtney vivait dans le Sud. Il ne fallait pas être malin pour en déduire que Tina ne devait pas être loin. La mère et la fille étaient toujours fourrées ensemble.

Tiffany se mordilla la lèvre.

— Tu crois qu'elle attendait ton coup de fil aujourd'hui ?

— Ça m'étonnerait. Cela fait des années que je ne l'ai pas appelée.

— Alors, qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir te dire ?

S'il le savait ! La dernière fois qu'il l'avait vue, il allait encore au lycée et il vivait avec Paddy. Lors de sa brève visite, elle avait trouvé le moyen de lui hurler dessus, l'accusant d'avoir lacéré ses pneus et le traitant de rejeton du diable.

D'accord, c'était lui qui l'avait fait, mais elle aurait dû lui accorder le bénéfice du doute, au lieu de l'accuser aussi vite.

— On va très vite le savoir.

Il décrocha juste avant que l'appel ne bascule vers sa messagerie.

— Allô !

— Colin.

Bingo ! C'était bien sa mère.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Dis-moi où est ton père.

Il sentit son estomac se contracter. Mais de quel pouvoir surnaturel cette femme était-elle dotée ? Elle agissait avec lui comme un miroir dans lequel se reflétait sa véritable nature.

— Tu es au courant qu'il a disparu ? répliqua-t-il en feignant la surprise.

— Sheryl vient de m'appeler. Elle voulait savoir si Paddy était revenu vivre avec moi. Quelle idée saugrenue, franchement !

Il tiqua. S'il n'avait pas cédé à la tentation d'asticoter sa belle-mère, de la faire souffrir en insinuant que Paddy l'avait quittée pour une autre, elle n'aurait jamais appelé Tina. Et il se serait épargné cette conversation.

— Tu connais Sheryl : elle dramatise tout. Papa s'est barré, mais il finira par rentrer au bercail. Il revenait toujours à la maison, avant, non ?

— Il est heureux avec elle. Il ne serait pas parti sans raison.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne le surveille pas. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il est.

— Ne me mens pas. Il a cherché à m'appeler la nuit dernière. Je n'étais pas là, mais il m'a laissé un message dans lequel il me disait qu'il avait besoin de me parler de quelque chose de sérieux. A propos de toi.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

— Ça faisait longtemps !

— Je pressentais que cela finirait comme ça. J'ai toujours dit que, s'il arrivait malheur à un membre de la famille, je regarderais de ton côté.

— Non, mais tu t'entends ? Tu es vraiment cinglée, ma parole ! Les mères dignes de ce nom ne voient que les bons côtés de leurs enfants.

— Oui, mais ces mères n'ont pas un fils comme le mien.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Comment peux-tu être si sûre que je suis différent des autres ?

— Parce que tu l'as été dès ta naissance, Colin. Et dès que tu as pu parler, tu as débité des mensonges. Et tu n'as plus jamais cessé. J'ai fait de mon mieux pour t'aider. Je t'ai emmené à l'église, pensant que la religion t'aiderait à trouver les valeurs qui te faisaient si cruellement défaut. Mais tu as réussi à berner tout le monde, hommes d'Eglise, professeurs... Même ton père n'y a vu que du feu.

— Si je suis mauvais, c'est ta faute ! Tu étais violente !

Un éclat de rire, à la fois incrédule et ironique, emplit le téléphone.

— Moi, violente ? Parce que j'ai essayé de t'éduquer et que j'ai refusé de me laisser manipuler ? Ça oui, je t'ai fessé. Chaque fois que tu le méritais. Qu'aurais-je dû faire avec toi ? J'étais démunie face à un fils que je voulais aimer et que je devais sauver de lui-même. Je pensais que, si tu apprenais à être responsable de tes actions et à respecter les gens, tu irais bien. Mais cela n'a servi à rien. Tu prenais plaisir à être cruel, même avec ta propre sœur. Tu nous as fait nous déchirer, Paddy et moi, tu as brisé un mariage heureux. Tu as même réussi à convaincre tes professeurs, tes entraîneurs et les parents de tes amis que j'étais bonne à enfermer.

Cela avait presque fonctionné, songea-t-il. Il avait failli réussir à faire interner sa mère, juste après sa dépression nerveuse. Comme elle avait essayé de le faire avec lui.

— Ta place est dans un asile. Aucune mère ne peut faire ce que tu m'as fait !

— Tu me reproches d'être partie avec Courtney ? Je n'avais pas le choix. Je devais la sauver.

— Va au diable !

— Je vais appeler les flics pour leur dire que tu es dangereux.

Son sang se figea dans ses veines.

— Eh bien, fais-le. Tu le regretteras, crois-moi !

— C'est une menace ? riposta-t-elle.

Il passa une main dans ses cheveux et s'exhorta au calme. Il devait faire preuve de prudence. Tina était capable d'enregistrer cet appel.

— Bien sûr que non ! Je ne pourrais pas te faire de mal, ni à toi, ni à personne. Tu as toujours su me faire sortir de mes gonds et ça me fait dire des bêtises.

— Dis-moi ce que tu as fait à Paddy, Colin.

— Je ne l'ai pas touché !

— Il t'aime, tu sais. Ce pauvre fou t'aime, plus qu'il nous a aimées, ta sœur et moi, sinon nous serions toujours ensemble. J'espère que tu ne lui as pas fait payer trop cher la confiance qu'il t'a accordée ! conclut-elle.

Colin s'apprêtait à répondre, quand il comprit qu'elle avait raccroché. Il était à bout de souffle, comme s'il venait de courir dix kilomètres.

— Quelle saleté ! Je la hais ! Elle m'a toujours pourri la vie ! s'emporta-t-il en jetant son portable.

Tiffany, qui n'avait rien perdu de la conversation, était livide. Elle ne fit aucun mouvement pour ramasser l'appareil qui était tombé à ses pieds, après l'avoir heurtée en rebondissant.

— Comment est-elle au courant ?

— Elle ne sait rien. Elle ne peut pas nous causer de tort. Même si elle contacte la police, ils ne pourront rien prouver. Tout ce que j'ai à faire, c'est de combattre le feu par le feu.

Tiffany leva des yeux emplis d'incrédulité.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ne t'inquiète pas.

Il inspira profondément par le nez, retint son souffle, puis l'expulsa — recommença aussitôt. Après de longues minutes, il commença à se sentir mieux. Plus calme. Plus maître de lui.

— Je me suis déjà opposé à ma mère par le passé, et j'ai gagné chaque fois. J'ai toujours su susciter la compassion. De nos jours, la parole d'un enfant martyrisé a plus de poids que celle d'un adulte, expliqua-t-il doctement.

Si Tina lui causait le moindre problème, il clamerait qu'elle l'avait toujours détesté. Et il pourrait en raconter des histoires !

Lorsque Zoé et Jonathan arrivèrent à l'unité de soins intensifs, les parents de Toby s'étaient absentés. Ils durent passer par le bureau des infirmières pour obtenir l'autorisation d'entrer dans la chambre de Toby.

M. et Mme Simpson avaient fait de leur mieux pour atténuer le côté impersonnel et aseptisé de la pièce. Les persiennes avaient été entrouvertes pour laisser entrer le soleil, de la musique douce s'échappait d'une radio et des fleurs, posées sur la table de chevet, égayaient les lieux. Malgré tout, Zoé sentit son cœur se serrer : l'enfant ne semblait montrer aucun signe d'amélioration.

Il lui parut encore plus pâle, toujours relié par des tubes et des sondes aux mêmes appareils. A chaque nouvelle heure qui passait, l'espoir s'éloignait un peu plus de le voir reprendre conscience. Mais les Simpson avaient retrouvé leur fils, au moins. Et ce dernier avait échappé à son bourreau. Zoé en serait presque venue à les envier.

— Quelle sorte d'homme peut faire ça ? marmonna-t-elle entre ses dents en serrant la main de l'enfant.

Jonathan se rapprocha et tendit le bras vers elle. Elle se raidit involontairement et se pencha pour éviter son contact. Elle savait qu'il souhaitait la réconforter, mais elle ne pouvait plus se permettre d'accepter son soutien. C'était trop risqué. Il lui suffisait de poser les yeux sur lui pour être assaillie d'images sensuelles. Etait-elle en train de tomber amoureuse ? Elle avait ressenti pour lui un désir brut, irrépressible, qui l'avait submergée. Jamais elle n'avait connu un tel élan, une telle plénitude. C'était un séisme émotionnel qu'elle n'avait jamais éprouvé avec personne.

Et c'était ça qui l'inquiétait, justement. Elle avait toujours réussi à se préserver. Or Jonathan avait réussi en quelques jours à mettre à mal le fragile équilibre qu'elle avait construit.

— Nous l'empêcherons de nuire, promit-elle tout bas à Toby.

Elle se retourna en entendant un bruit de pas. M. et Mme Simpson entrèrent dans la chambre avec deux sacs en papier. Une odeur de nourriture chinoise flotta dans la pièce tandis qu'ils reprenaient place

au chevet de leur fils, de l'autre côté du lit.

Zoé s'en voulut de s'imposer à eux dans un moment aussi intime. Elle s'apprêtait à s'excuser auprès de Mme Simpson, quand elle remarqua ses yeux brillants et son sourire.

— Vous avez de bonnes nouvelles ? s'enquit-elle avec curiosité.

Le couple échangea un long regard.

— Lyle voulait attendre un peu avant de vous appeler, mais puisque vous êtes là, je...

— Theresa..., intervint M. Simpson.

— Toby a serré ma main ce matin ! reprit son épouse, manifestement pressée de partager sa joie.

Zoé écarquilla les yeux.

— Il a *quoi* ?

— Il a serré ma main ! répéta-t-elle d'une voix vibrante d'excitation.

— Ma chérie, tu sais ce que le médecin nous a dit. Il ne s'agit peut-être que d'un réflexe. C'est pour ça que je ne voulais pas qu'elle vous appelle tout de suite, ajouta-t-il d'un air navré à l'adresse de Zoé et de Jonathan. Je ne voulais pas que... vous vous fassiez trop d'espairs si...

— Je comprends.

Les réticences de M. Simpson étaient parfaitement logiques, en effet — mais l'euphorie de son épouse était communicative. Emue, Zoé sentit un léger espoir renaître en elle.

— Je ne crois pas que c'était un réflexe, affirma Mme Simpson. C'est mon petit garçon qui essayait de me redonner courage. J'étais en train de lui parler. Je lui disais : « C'est la fête des mamans, mon bébé. Je suis là... »

Sa voix se brisa, mais elle se ressaisit, poursuivant d'une voix rauque :

— Et, soudain, j'ai senti ses doigts exercer une pression sur ma main, au moment précis où je lui parlais. Ça ne peut pas être une coïncidence. Je me fiche de ce que disent les médecins !

— Mais Toby ne l'a pas refait depuis, malgré toutes nos sollicitations, nuança son mari.

Le jeune garçon avait-il cherché à communiquer avec ses parents ? Zoé sentit son cœur s'accélérer à cette simple éventualité. Ou n'était-ce que leur désir qui les avait amenés à donner du sens à un simple mouvement musculaire, comme le suggéraient les médecins ?

Elle prit la main de l'enfant dans la sienne et se pencha vers lui.

— Tu ne risques plus rien, Toby. Tu vas te remettre. Tu as une famille qui t'aime et qui t'attend. Ils sont près de toi, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Si seulement il pouvait bouger la main... Elle avait tant besoin d'un signe positif !

Mais il ne se passa rien. Pourtant, quelques heures plus tard, alors que Jonathan et elle venaient de faire imprimer un avis de recherche mentionnant la récompense, elle reçut un appel de l'hôpital.

Au bout du fil, la mère de Toby s'écria :

— Madame Duncan ? Il vient juste d'ouvrir les yeux ! Il vient juste d'ouvrir les yeux !

— Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

La question de Zoé se perdit dans les pleurs de joie et de soulagement de Mme Simpson, trop émue pour lui répondre de manière cohérente.

* * *

— Tu sais, je connais un peu Sheridan, déclara Zoé sans préambule. Je l'ai déjà rencontrée.

Jonathan lui lança un regard perplexe. Qu'était-il censé répondre ? Elle avait voulu l'accompagner lorsqu'il avait annoncé qu'il sortait avec Kino, et marchait à son côté, le visage impénétrable. A quoi pensait-elle ? Il attrapa son chien par le collier pour l'éloigner du jardin des voisins et le faire traverser la rue. La nuit était tombée. Hormis les halos de lumière de quelques lampadaires, il faisait sombre et plus frais que la veille. Il avait prêté un pull à Zoé — trop grand pour elle, évidemment. C'était la seule trace de l'intimité qu'ils avaient partagée. Depuis le coup de fil de Sheridan, elle s'était refermée comme une huître, s'efforçant de le tenir à distance. Il avait pourtant essayé à plusieurs reprises de se rapprocher d'elle. Pour quelle raison ? Il ne le savait pas très bien lui-même.

— Au groupe de soutien aux victimes ? demanda-t-il.

Aucune autre réponse ne lui vint à l'esprit. Il n'avait pas envie de parler à Zoé (avec laquelle il avait fait l'amour jusqu'au petit matin) de Sheridan (à laquelle il avait avoué ses sentiments). Cette conversation le hérissait.

— Oui, confirma-t-elle. Je l'ai trouvée très chouette. Et très belle.

Elle n'avait rien à lui envier de ce côté-là, mais il s'abstint de le lui dire, sachant qu'elle ne voudrait pas croire à la sincérité de son compliment.

— Toby est enfin sorti du coma... C'est une bonne nouvelle, lança-t-il, changeant volontairement de sujet.

Elle retroussa ses manches trop longues, avant de jeter machinalement un énième coup d'œil à son téléphone.

— Je me demande s'il aura... des séquelles, dit-elle en butant sur le mot.

Ils n'en avaient pas appris plus, depuis le dernier coup de fil de M. Simpson, qui les avait rappelés pour leur annoncer que leur fils se souvenait de son prénom. Pour éviter de les ennuyer davantage, Jon avait préféré s'adresser à l'inspecteur Thomas. Ce dernier était entré

directement en contact avec les médecins, qui se montraient encore réservés sur le pronostic. Officiellement, il fallait attendre quelques jours pour voir comment Toby allait se remettre. Le plus tôt serait le mieux ! C'était néanmoins une bonne nouvelle, et Jon avait une deuxième raison de se réjouir : Zoé, qui, un peu plus tôt, lui avait fait part de son intention de prendre une chambre d'hôtel dès qu'ils seraient rentrés, n'en avait plus reparlé. Elle semblait même avoir abandonné l'idée. L'attente l'avait plongée dans une fébrilité douloureuse, qu'elle redoutait sans doute d'affronter seule.

— J'ai récemment entendu parler d'une fille qui est sortie du coma au bout de cinq jours. La convalescence a été longue, mais elle a fini par récupérer toutes ses facultés, dit-il, se voulant réconfortant.

— Souhaitons que ce soit la même chose pour Toby..., murmura-t-elle.

Kino leva la patte contre un arbre puis, la truffe collée au sol, il s'arrêta sur un trou de taupe.

— Il le faut, même si ce ne sera pas facile de l'entendre raconter son calvaire, répliqua-t-il, soucieux de la préparer au pire.

Zoé fronça les sourcils, puis hocha la tête. Ils marchèrent quelques instants en silence. Jonathan aperçut un homme avec son chien au coin de la rue, et il rattrapa Kino pour lui mettre sa laisse.

— Depuis combien de temps tu connais Sheridan ? s'enquit Zoé tout à coup.

Etouffant un grognement, Jonathan garda le regard fixé sur le trottoir.

— Quatre ans environ.

— Vous êtes sortis ensemble ?

— Disons que nous avons passé quelques soirées en tête à tête.

— Qu'est-ce qui n'a pas marché entre vous ?

Il lâcha un soupir.

— Un problème de timing. Au début, elle m'aimait bien, mais je n'étais pas prêt. Puis, quand je le suis devenu, c'est elle qui ne s'intéressait plus à moi

— Ça a duré longtemps, ce petit manège ?

Il lui décocha un coup d'œil irrité.

— Faut-il vraiment qu'on parle de ça ?

— Est-ce qu'on ne parle pas de tout entre amis ? demanda-t-elle.

Encore aurait-il fallu qu'il pense à elle comme à une amie, ce qui était loin d'être le cas... L'image de son corps nu, pressé contre le sien, ne le quittait pas. Et la seule pensée de l'entendre lui murmurer son prénom à l'oreille le mettait dans tous ses états. Mais pouvait-il lui avouer des choses pareilles ?

— Si c'est comme ça que tu vois les choses...

— J'espérais, quand même, que deux ou trois orgasmes m'avaient

fait sortir de la catégorie de « simple cliente ».

Jonathan ne put réprimer une grimace. Elle le faisait payer et il l'avait bien cherché.

— Tu n'es pas qu'une cliente. Tu ne l'as jamais été.

— Je te remercie, ironisa-t-elle.

Elle inclina la tête vers lui.

— Et toi, tu n'es pas qu'un détective privé.

Elle laissa échapper un petit rire, mais il ne vit rien d'amusant dans son commentaire.

— Enfin... Si elle t'a brisé le cœur au point que tu souffres de parler d'elle, je...

— Je ne souffre pas, la coupa-t-il avec une virulence qui le surprit lui-même.

— Sheridan est au courant de tes sentiments. Moi aussi. Tout le monde le sait. Alors, c'est quoi le problème ? insista Zoé.

Le problème ? C'était elle, Zoé — et le désir qu'elle provoquait en lui. Il n'arrivait pas à penser à autre chose. Son envie de la toucher le plongeait dans une intense frustration sexuelle. Il avait conscience que ses chances de lui faire de nouveau l'amour se réduisaient comme peau de chagrin — si tant est qu'il lui en restât une, après la conversation téléphonique qu'elle avait surprise le matin même.

— Ma relation avec Sheridan est sans importance. Elle est mariée. Il nous arrive de travailler ensemble. C'est tout.

— Vous avez vécu ensemble ?

— Zoé...

— Ça va, tu peux me dire la vérité. De toute façon, je te désirais tellement hier soir que je t'aurais probablement rejoint dans ta chambre, même si j'avais su pour Sheridan.

Que cherchait-elle à lui faire comprendre ? Qu'elle ne le désirait plus ?

— Bref, j'ai aussi ma part de responsabilité dans ce qui s'est passé. Et ce n'est pas comme si j'attendais un quelconque engagement de ta part, poursuivit-elle en écartant les mains. Je ne sais pas pourquoi j'ai accordé tant d'importance à cet appel.

Il n'aurait su dire pourquoi — et il ne chercha pas à approfondir —, mais il était heureux qu'elle lui ait accordé de l'importance.

— Je veux dire, continua-t-elle, ce n'est pas comme si cela représentait quelque chose d'important pour nous... Peut-être que c'était à elle que tu pensais quand tu étais avec moi.

Bon sang ! Là, elle allait trop loin. Il s'immobilisa et lui fit face.

— Si tu essaies de me faire comprendre que je n'ai plus la moindre chance avec toi, c'est bon : j'ai compris le message.

Il tourna les talons, écourtant la balade du chien.

Zoé ne regrettait rien. Elle lui avait parlé franchement. Sans doute aurait-elle dû y mettre davantage de formes, songea-t-elle en offrant son visage au jet chaud de la douche. Elle avait néanmoins obtenu le résultat recherché : Jonathan n'avait pas tenté d'approches depuis leur promenade. Elle avait vraiment eu l'intention d'aller à l'hôtel, mais le courage lui avait manqué à l'idée de la nuit qui l'attendait, une nuit à arpenter le tapis mité d'une chambre quelconque. Etre livrée aux affres de l'attente, priant pour que Toby se remette rapidement et se morfondant en imaginant le pire pour Samantha, était au-dessus de ses forces. Auprès de Jonathan, elle se sentait protégée et en sécurité. Néanmoins, elle ne pourrait s'imposer indéfiniment, guère plus d'une nuit ou deux.

Elle sortit de la douche et s'enveloppa dans une serviette. Après avoir enfilé le bas de pyjama qu'il lui avait prêté et un T-shirt à elle, elle se brossa les dents, puis se sécha les cheveux. Quand elle sortit de la salle de bains, elle trouva Jonathan, la mine sombre, allongé sur le canapé, la télécommande dans une main, en train de regarder la télévision.

— Quelque chose de bien ?

Il tourna les yeux vers elle, s'attardant sur ses seins qui pointaient sous le T-shirt, avant de la dévisager.

— Je n'ai pas trouvé mieux que ça.

Sous l'intensité de son regard, une sensation familière de picotement l'envahit.

— Excuse-moi. Tu veux peut-être que je me change ?

— Je peux aussi regarder ailleurs, si tu préfères.

Zoé finit par hausser les épaules. Elle ne portait rien d'indécent et il était un peu tard pour jouer les pudiques. Il avait déjà vu ses seins, il les avait caressés, *embrassés*.

— Si cela ne te gêne pas...

Jonathan haussa un sourcil, mais ne fit aucun commentaire, reportant son attention sur l'écran, sans plus lui prêter attention.

— Où Sheridan a-t-elle rencontré son mari ? demanda-t-elle, profitant de la pause publicitaire.

— Je n'ai plus envie de parler d'elle ! lâcha-t-il sèchement.

Elle vit un muscle tressaillir à l'angle de sa mâchoire et comprit qu'il était en colère. Il lui semblait pourtant que le sujet « Sheridan », était le seul à même de faire baisser la tension sexuelle qui s'élevait entre eux.

— Je devrais partir, déclara-t-elle en se levant.

— Ce n'est pas ça le problème.

— C'est quoi alors ?

Il se leva et s'approcha d'elle, sans la quitter des yeux. Le picotement qu'elle avait senti quelques minutes plus tôt au niveau de

la poitrine se répandit dans tout son corps, lui donnant l'impression de s'embraser. Son instinct lui criait de reculer, mais elle se refusa à bouger. Battre en retraite n'aurait fait que confirmer à Jon à quel point il la troublait.

Lentement, il posa ses mains sur ses seins, agaçant doucement leurs pointes à travers le tissu. Puis il avança sa bouche.

Son baiser fut une lente exploration, douce et torturante à la fois. Elle voulut feindre l'indifférence, mais n'y parvint pas.

— Ce que tu me fais... C'est ça le problème, décréta-t-il en reculant d'un pas.

Et il quitta le salon sans un mot de plus.

Devait-elle aller dormir dans sa chambre ou rejoindre Jonathan dans la sienne ?

Assise sur l'accoudoir du canapé d'un vert usé, Zoé était incapable de se décider.

Il était amoureux d'une autre.

Mais cette personne était mariée. Qui plus est, heureuse en mariage.

Oui, mais pourquoi aller au-devant des ennuis ? D'autant plus qu'elle n'était pas dans son état normal en ce moment.

En même temps, pourquoi s'interdire de rejoindre Jon alors qu'ils étaient si attirés l'un par l'autre ? Quel mal y aurait-il à accepter ses caresses, ses baisers ? L'avenir semblait si incertain... Pourquoi ne pas profiter du peu de joie que la vie lui offrait ?

Elle souffla lentement, cherchant à faire le calme en elle. Les hormones devaient influencer son jugement, se dit-elle, car toutes les raisons qu'elle avait trouvées quelques heures plus tôt pour garder ses distances avec Jonathan s'effaçaient devant l'envie irrépressible de se retrouver dans ses bras.

Etait-il interdit de partager un moment purement sexuel ? C'était monnaie courante, à présent. C'est ce que faisaient des tas de gens, non ?

Hmm. D'autres femmes le faisaient peut-être, mais pas *elle*. Depuis la naissance de Sam, elle avait toujours vécu en couple avec chacun de ses petits amis. C'était la première fois qu'elle était attirée par un homme qui n'éprouvait pas de sentiments pour elle... mais puisque les choses étaient claires et qu'elle savait à quoi s'en tenir, pourquoi résister ?

Si elle gardait ça en tête et se répétait : « Il aime Sheridan... il aime Sheridan » chaque fois qu'il l'embrasserait, elle ne souffrirait pas.

* * *

Dès que Zoé se glissa dans ses bras, Jon s'aperçut que quelque chose avait changé. Sur le plan physique, la communion était parfaite. Leurs corps s'accordaient à la perfection. Elle s'offrait à lui, goûtant

sans résister au plaisir qu'il voulait lui donner... attisant son propre désir, aussi. Seulement, dans la fièvre de leurs étreintes, quand il murmurait un compliment qui aurait dû la faire sourire ou se presser contre lui encore plus fort que la première nuit, elle faisait mine de ne pas avoir entendu et détournait le regard.

Malgré tout, il n'avait jamais connu de nuit aussi passionnée. Trois fois, il avait fait l'amour à Zoé — c'était elle qui l'avait réveillé à l'aube pour recommencer — et pourtant... il la désirait encore ! Il aurait voulu l'aimer, encore et encore — jusqu'à ce qu'elle finisse par céder... et puis quoi ?

Qu'elle lui dévoile ses sentiments. Voilà, c'était ça. Il devinait qu'elle refoulait ce qu'elle ressentait *vraiment*, et ça le blessait. Mais à quoi s'attendait-il ? Elle avait été sur le point de s'ouvrir à lui et il avait tout gâché.

Il avait beau se répéter, pour se rassurer, que Zoé devait savoir pour Sheridan, que c'était plus honnête, il ne parvenait pas à s'en convaincre.

Il tourna la tête vers elle et la regarda dormir. Et s'il avait sciemment cherché à gâcher ce qui était en train de naître entre eux ? Avait-il pressenti, dès le premier jour, la menace qu'elle représentait pour lui ?

Il jeta un coup d'œil au radio-réveil. Il était à peine 7 heures. Il ne tenait pas à analyser ce qu'il éprouvait, mais les questions affluaient, impossibles à refouler. Était-ce vraiment Sheridan ou son expérience malheureuse avec Maria qui constituait un obstacle entre lui et Zoé ? Et si c'était plutôt la peur d'aimer de nouveau ? Peut-être avait-il même porté ses vues sur Sheridan parce qu'il avait toujours su au fond de lui qu'il ne se passerait jamais rien entre eux... Sheridan l'aimait bien, mais pas d'amour. Était-ce pour cela qu'il ne s'était jamais déclaré ?

Il devait y avoir une raison. En fait, il n'avait jamais vraiment *essayé* avec Sheridan — sinon il aurait compris bien avant son mariage avec Cain à quel point il tenait à elle. Il s'était contenté d'une relation ambiguë et du statut d'ami. Pourquoi ?

Zoé remua près de lui.

— Il faut qu'on se lève, Jonathan..., marmonna-t-elle.

Elle refusait manifestement d'ouvrir les yeux et il comprenait ses réticences : elle était au lit avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine ; sa fille n'avait toujours pas été retrouvée et, avec le jour, revenaient les angoisses et la peur.

Il la prit dans ses bras et enfouit son visage dans son cou. Il la sentit se raidir imperceptiblement, mais il ne s'écarta pas.

— Cette journée sera peut-être la bonne, l'encouragea-t-il.

— Je l'espère tant.

Elle cessa de résister et se blottit contre lui.

— Je vais distribuer les nouveaux avis de recherche, puis je me rendrai à l'hôpital, ce matin. Je... je sais que je devrais laisser un peu d'air à Toby et ses parents, mais... j'ai besoin d'être là-bas, de leur manifester mon soutien.

— Je comprends.

— Et toi, que comptes-tu faire ?

— Je vais rester ici une bonne partie de la matinée à passer des coups de fil, d'abord à six de mes clients qui ne me lâchent pas et qui se demandent pourquoi je ne donne pas signe de vie, ensuite à des compagnies de gestion de biens. Je dois aussi voir l'inspecteur Thomas pour faire le point sur les avancées de nos enquêtes respectives et comparer nos impressions.

— Merci.

— De rien.

Zoé prit le visage de Jonathan entre ses mains.

— Je le pense vraiment. Je... je ne sais pas comment je ferais pour traverser ce cauchemar sans toi.

Il tressaillit, profondément ému. Une émotion qui tenait du désir de la posséder et du désir intense de la protéger.

— On ferait mieux de se lever, dit-elle.

Elle se redressa, mais il la retint et l'attira contre lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Troublé par ce qu'il ressentait, mais incapable d'en faire une description cohérente, il lui offrit un baiser pour toute réponse. Ce fut d'abord tendre et doux, mais, quand elle rouvrit les lèvres, leur baiser devint rapidement passionné. Il glissa une main sur son ventre plat, jusqu'à la douceur moite et chaude qui le rendait fou.

— Fais-moi l'amour encore une fois, chuchota-t-il au creux de son oreille.

La sonnerie de son téléphone déchira le silence. Jon roula sur le côté en laissant échapper un soupir.

Son cœur battait si fort qu'il lui fallut quelques secondes pour se ressaisir. La réalité venait de reprendre brutalement ses droits, brisant l'instant magique.

— C'est peut-être une bonne nouvelle, dit-elle d'une voix pleine d'espoir.

Il attrapa son portable posé sur la table de chevet, et décrocha.

— Jon ? J'appelle trop tôt ?

Jasmine.

— Non, non, je suis réveillé. As-tu reçu mon colis ?

— A l'instant.

Il l'avait envoyé en livraison exprès pour qu'elle l'ait avant 10 heures, heure de la Louisiane.

— Et... ?

— L'énergie qui s'en dégage est si forte que j'ai *ressenti* Samantha dès que j'ai touché la peluche.

Il se redressa.

— C'est bon signe, alors, n'est-ce pas ?

— Elle est en vie. J'en suis sûre.

Zoé se redressa à son tour, s'adossant contre la tête de lit, serrant les draps contre sa poitrine. Elle semblait si vulnérable, tout à coup !

— Tu peux m'en dire plus ?

— Quand j'ai fermé les yeux, j'ai entendu des oiseaux. Beaucoup d'oiseaux. Elle est dans la nature. Peut-être dans une forêt. Il fait frais, humide, même sombre.

— Là, maintenant ? En plein jour ?

— Elle est dans un espace exigü. Enfermée. Je le ressens comme ça.

Elle donnait ses impressions à mesure qu'elles venaient, comme un peintre peignait sa toile par petites touches de couleurs. Cela le fascinait toujours, mais, ce matin, il brûlait d'obtenir plus de précisions sur l'endroit où se trouvait Sam. Sacramento s'étalait au pied de la Sierra Nevada. Les contreforts n'étaient pas loin et offraient aux citadins des kilomètres et des kilomètres de forêt accessibles en voiture.

— Perçois-tu d'autres bruits ? des odeurs ?

— Non, rien.

— Insiste, Jaz.

— Je crains de ne pas avoir que des bonnes nouvelles.

Il déglutit avec difficulté.

— Je t'écoute.

— Cette fillette est très faible. Elle a besoin d'aide, Jon. Et vite, sinon...

Elle laissa sa phrase en suspens. Il resta silencieux. Il savait que les facultés parapsychiques de Jasmine l'obligeaient à se confronter à des impressions pénibles, mais il savait aussi qu'elle était solide — pas du genre à se dérober quand il fallait se battre au côté des victimes.

Il jeta un coup d'œil à Zoé.

— C'est Jasmine ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? demanda-t-elle.

Sa voix était montée dans les aigus.

— Elle pense que Sam est en vie.

Ses doigts se crispèrent sur les draps.

— Merci, mon Dieu ! Mais... où est-elle ?

— Dans une forêt, manifestement.

— Une forêt ?

Les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues.

— Et l'homme qui l'a kidnappée ? demanda Jonathan à Jasmine.

Peux-tu me donner un indice ? Est-ce celui qui se fait appeler « Maître » ? Est-on sur la bonne piste ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais c'est que ce type revêt l'apparence de la normalité, sinon il aurait déjà attiré l'attention sur lui : il a un bon travail, une famille. Au premier abord, il semble au-dessus de tout soupçon.

— Comment peut-il avoir une famille et se livrer à sa perversité pendant des jours, des semaines, des mois, en toute impunité ?

Il savait que cela arrivait, mais il n'en restait pas moins surpris.

— C'est plus fréquent que tu ne le crois. Tu te souviens de cette affaire, en Autriche ? Celle de cet homme qui avait kidnappé sa propre fille de dix-huit ans ? Il l'a gardée prisonnière dans sa cave pendant vingt-quatre ans.

Il s'en souvenait. Ce fait divers avait été largement médiatisé, et le grand public avait découvert avec horreur que l'homme avait eu sept enfants avec sa victime.

— Sa femme ne s'était doutée de rien. Elle l'avait cru quand il lui avait affirmé que leur fille avait fugué et ne reviendrait plus, ajouta Jasmine.

— Rocklin n'est pas l'endroit idéal pour commettre ce genre de crime, objecta-t-il. Les résidences sont des constructions récentes et elles n'ont pas de caves.

— L'homme que vous recherchez peut cacher ses victimes ailleurs, suggéra-t-elle.

— Dans une forêt, par exemple...

Il sonda sa mémoire, repensant aux déclarations que lui avaient faites les diverses personnes qu'il avait interrogées. L'une d'elles lui avait-elle parlé d'un récent déplacement ? d'une virée à la campagne ?

Soudain, il se rappela que Colin lui avait raconté que Tiffany ne participerait pas à la battue, car elle souhaitait se rendre dès le vendredi soir au cabanon que possédait le père de Colin. Un cabanon où ils se rendaient parfois en week-end...

Sa main se crispa sur le téléphone. Était-il sur une piste ? Non, il se faisait des idées. Comment Colin pourrait-il être ce « Maître » ? Quand ils ne travaillaient pas, les Bell ne se quittaient pas d'une semelle. Leur travail les obligeait à rester en ville, à l'exception de quelques courts week-ends dans les environs. Ils ne pouvaient pas retenir une gamine prisonnière dans la forêt ! D'autant plus que Colin était à son cabinet quand Samantha avait disparu.

La conversation qu'il avait eue avec le shérif adjoint au sujet de Toby lui revint à l'esprit :

« Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant

qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant... »

Toby craignait autant les femmes que les hommes. Était-ce significatif ?

— Tu crois que nous pourrions avoir affaire à un... *couple* ? demanda-t-il à Jasmine.

— C'est possible. Souviens-toi de ce couple de Canadiens qui avait martyrisé la sœur de la femme et assassiné deux autres filles...

L'état de Zoé et les circonstances étranges dans lesquelles il l'avait retrouvée, quasi amnésique dans une chambre d'hôtel, rendaient cette idée plausible. Elle avait dîné avec les Bell...

Mais les couples de tueurs en série, comme Myra Hindley et Ian Brady, qui s'étaient tristement illustrés en Angleterre en martyrisant et en tuant cinq enfants, restaient des exceptions. Si Colin et Tiffany s'en prenaient à des enfants, pourquoi ne se montraient-ils pas plus discrets ? Pourquoi s'étaient-ils donné tant de mal pour venir en aide à Zoé ? Ils l'avaient invitée chez eux, appelée pour la fête des Mères, ils avaient organisé une battue...

Et si leur altruisme et leur gentillesse ne servaient qu'à leur conférer l'apparence de la normalité ?

Possible.

Jonathan remercia Jasmine et lui demanda de l'appeler si une autre impression lui traversait l'esprit — même si elle lui semblait sans rapport avec Samantha. L'hypothèse d'une implication des Bell lui semblait tirée par les cheveux, mais il n'arrivait pas à l'écarter. Plus il y songeait, plus il s'apercevait que Colin avait été très présent depuis la disparition de Sam. Presque trop... à l'image de certains criminels qui s'impliquent dans l'enquête de leur propre crime. Ils se montraient si zélés qu'ils finissaient par attirer l'attention sur eux, d'ailleurs.

Il se souvint du voisin de Zoé le jour de la battue. Avec quelle ardeur il avait clamé son désir de retrouver l'adolescente ! N'était-ce qu'une façade ?

— Tu connais bien les Bell ? demanda-t-il à Zoé.

— Non. Avant la disparition de Sam, nos relations se résumaient à un signe de la main.

Avant la disparition de Sam. Ces mots lui firent froid dans le dos.

— Tu crois qu'ils auraient pu l'enlever ?

Elle repoussa ses cheveux et fit une grimace.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Si.

Elle secoua la tête.

— Au cours des neuf mois où nous avons vécu près de chez eux, ils ne lui ont jamais prêté attention. En fait, il a toujours paru plus intéressé par moi que par Sam. Et comme tu l'as dit, il était au travail le jour de sa disparition. Quant à Tiffany, elle ne ferait pas de mal à une mouche.

Elle avait probablement raison. Beaucoup de détails ne collaient pas. Si les Bell avaient kidnappé Samantha, pourquoi auraient-ils drogué Zoé, lui auraient-ils enlevé ses vêtements pour l'abandonner, indemne, dans une chambre d'hôtel ? La personne qui avait brutalisé Toby n'aurait pas hésité à tirer avantage d'une autre victime à sa merci.

— Non... Je n'arrive vraiment pas à imaginer Tiffany mêlée à cette sauvagerie, reprit-elle après un silence.

— Moi non plus, je l'avoue.

A quoi bon l'inciter à se méfier de ses anciens voisins qui n'avaient probablement rien à voir avec l'affaire ? N'empêche... Le kidnappeur de Samantha vivait à Rocklin. Et les Bell habitaient la maison voisine de celle d'Anton.

Quand Jonathan franchit l'accueil du cabinet d'avocats Scovil, Potter & Clay, la standardiste était au téléphone. En le voyant approcher, elle leva la main en souriant pour l'inviter à patienter quelques instants.

— Comptez sur moi, je le lui dirai, dit-elle à son interlocuteur. Oui, monsieur, comme toujours. Pourquoi... ? Me débaucher ? Oh ! merci. Je me laisserai peut-être tenter un de ces jours. D'accord, vous aussi.

Elle raccrocha et écrivit rapidement un mot sur un bloc-notes, puis elle retira son casque et leva les yeux vers Jon.

— Puis-je vous aider ?

— Oui, je...

— Attendez ! Je vous reconnais, vous !

Elle se leva — non sans mal, tant elle semblait gênée par sa corpulence.

— Je vous ai vu à la battue samedi, mais vous n'êtes pas resté longtemps. Je suis physionomiste : je n'oublie jamais un visage ! Si tant est qu'une fille puisse oublier le vôtre, ajouta-t-elle avec un gloussement empreint de nervosité.

Il lui répondit avec un large sourire pour la mettre en confiance.

— Je suis détective privé. Je...

— Ah ! Je me disais que vous étiez peut-être inspecteur — dans la police, je veux dire.

— Non, j'ai été mandaté par La Contre-Attaque pour retrouver Samantha Duncan.

La jeune femme laissa échapper un soupir.

— C'est *tellement* triste, cette histoire. Je prie tous les jours pour qu'on retrouve cette pauvre enfant saine et sauve. Il y a du nouveau ?

— Pas pour le moment.

— Oh... J'espérais que vous apportiez une bonne nouvelle, murmura-t-elle d'un air navré.

Du plat de la main, elle lissa ses cheveux que le port du casque avait rendus électriques.

— Donc, vous êtes venu voir Colin ?

— Oui. Il est dans son bureau ?

La standardiste donna sans le vouloir un coup de coude à un chien en peluche posé sur un classeur, et le rattrapa de justesse avant qu'il ne tombe par terre.

— Je crains que non, répondit-elle.

— Sa voiture est pourtant dans le parking souterrain, lui fit remarquer Jonathan.

— Ah...

Dépitée d'être prise en flagrant délit de mensonge, elle jeta un coup d'œil vers le couloir qui menait aux différents bureaux, et finit par avouer à voix basse :

— En fait, il est en réunion avec M. Scovil, le grand chef, et on m'a demandé de prendre tous les appels.

— Je vois. Ça doit être important.

— Ça l'est. Je crois qu'il a des problèmes.

Elle fit une petite grimace complice pour se faire pardonner.

Jonathan se mit, à son tour, à chuchoter pour rester sur le terrain de la complicité, favorable aux confidences.

— Est-ce qu'il a fait quelque chose de mal ?

— Rien de *mal* en soi. C'est juste que...

Elle se reprit.

— Ecoutez-moi faire la mauvaise langue !

Elle poussa un petit rire haut perché qui lui fit comprendre qu'elle le trouvait à son goût.

— Je ne devrais pas vous parler de ça.

— Pourquoi ? Je ne le dirai à personne. Promis, juré ! affirma-t-il en faisant le signe des scouts.

Elle articula tout bas :

— Il se pourrait qu'il se fasse renvoyer.

— *Vraiment ?*

Elle ouvrit grand les yeux, prenant un air ingénu.

— Sa productivité a chuté, et ce n'est pas très bien vu par ici. Tous les avocats doivent être performants. Ils n'ont pas le choix.

Jonathan prit une des cartes de visite sur le présentoir, posé sur le bureau.

— Une idée de la raison pour laquelle il aurait été moins compétitif ?

— Non, aucune.

— Des problèmes à la maison ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— J'en doute. Tiffany et lui semblent heureux. Lors de la dernière réception organisée par le cabinet, pour les fêtes de Noël, elle est venue dans une robe courte et moulante qui ne cachait rien de sa plastique et de son tatouage sur...

Elle rougit.

— Elle est tatouée sur la *poitrine* — enfin... Je vous laisse imaginer ! Ils étaient tous les deux ivres avant la fin de la soirée et il se pavanait avec elle comme s'il exhibait un trophée.

— S'il n'a pas de problèmes dans son ménage, il est peut-être souffrant ?

Jon en doutait, mais c'était une façon de prolonger la conversation et de faire parler la standardiste.

— Non, je ne pense pas.

Elle se pencha vers lui.

— En fait, M. Scovil pense qu'il n'a pas le mental pour ce travail.

— Qu'est-ce qui lui fait penser ça ?

Elle lança un coup d'œil prudent vers le couloir.

— Colin ne l'admettra jamais, évidemment. Il n'a que la faculté de droit de Georgetown dans la bouche : Georgetown par-ci, Georgetown par-là. Alors qu'en fait il a fait ses études dans une fac de troisième zone, dans le Maryland. Tout est dans son dossier.

— Mais il est bien diplômé de Georgetown ?

Elle haussa les épaules.

— Il a dû réussir à obtenir les notes nécessaires pour pouvoir intégrer Georgetown en dernière année.

Colin était intelligent. Ce genre de passe-passe n'avait pas dû lui poser de problème.

— Je vois. Donc... vous ne l'aimez pas beaucoup ?

Une expression coupable s'imprima sur son visage rond et doux.

— Si, je l'aime bien. Enfin... Je ne déteste personne, de toute façon. Mais... je ne sais pas. Il n'est pas très facile à vivre... et même méchant, parfois.

Jonathan refusa d'en tirer des conclusions hâtives. Aux yeux de cette jeune femme un peu fleur bleue, le moindre mot malheureux pouvait passer pour de la méchanceté.

— S'est-il montré désagréable avec vous ?

La bouche de son interlocutrice se tordit comme si elle luttait contre les larmes. Désarmé par cet accès d'émotion, Jonathan tendit le bras et lui tapota le coude.

— Ça va aller ?

— C'est douloureux d'y repenser.

— Repenser à quoi ?

— Il y a quelques mois, quelqu'un m'a laissé un mot grossier.

Misty tira sur son chemisier violet pour l'ajuster au niveau de la poitrine.

— Ah oui ? Que disait-il, ce petit mot ?

— J'aimerais...

Son visage devint écarlate.

— Oubliez ça. Je n'aurais pas dû en parler.

Jonathan croisa son regard.

— Dites-le-moi, insista-t-il.

— Non. Vous êtes peut-être... amis tous les deux.

— Absolument pas. J'enquête sur la disparition de Samantha Duncan. C'est dans ce cadre que j'ai fait la connaissance de Colin.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle.

— C'est une simple visite de courtoisie pour lui signaler que je mène une petite enquête sur lui et d'autres voisins. Je voulais qu'il m'autorise à parler à son patron et à ses collègues, expliqua-t-il.

En fait, il n'avait que faire de l'autorisation de Colin. Ce qui l'intéressait, c'était la réaction qu'il opposerait à sa requête — mais ce n'était qu'un détail sémantique.

— Vous ne pensez quand même pas qu'il a quelque chose à voir avec la disparition de cette enfant, n'est-ce pas ?

— Cela vous surprendrait ?

— Bien sûr ! Il a vraiment un caractère de cochon, mais de là à kidnapper un enfant... Non, je ne peux pas imaginer un truc pareil !

— Quand on enquête sur ce genre de crime, on ne peut rien laisser au hasard, vous savez. Alors, je vérifie tout... par précaution.

Le regard de la jeune femme se mit à briller et le sourire en coin qu'elle afficha lui donna presque un air espiègle.

— Ça va le rendre fou. Il n'aime pas quand on fourre son nez dans ses affaires. Il m'a hurlé dessus une fois parce qu'il m'avait trouvée dans son bureau en arrivant au travail, alors que je ne faisais que déposer ses messages sur sa table.

— Il ne lui en faut pas beaucoup pour s'énervier, hein ?

— A mon sujet, le simple fait de *respirer* suffit.

— Donc... qu'y avait-il dans ce mot dont vous venez de me parler ?

— Oh ! je suis sûre que c'est lui qui l'a écrit. Il l'a fait pour se venger parce que je ne lui avais pas fait les photocopies dont il avait besoin pour une réunion, et qu'il a dû s'y rendre sans, mais ce n'était pas ma faute.

— Qu'est-ce que ce mot disait ? redemanda Jonathan.

— Ça disait..., commença-t-elle en s'éclaircissant la gorge : « J'aimerais te faire couiner. »

Manifestement gênée, elle avait baissé la voix, et il avait dû se pencher pour l'entendre. Il se redressa, perplexe et vaguement choqué.

— Je vois..., murmura-t-il. Tout en finesse et en double sens. Vous êtes sûre que ce n'était pas juste une blague de mauvais goût ?

— Il y avait l'image d'un cochon et le papier avait été planté dans le dossier de mon siège avec une paire de ciseaux.

Jonathan plongeait les mains dans ses poches.

— Je comprends que cela vous ait bouleversée. Quand cela s'est-il passé ?

— Juste après l'arrivée de Colin, l'été dernier.

— Etait-ce écrit à la main ?

— Non, tapé à l'ordinateur. En gros caractères.

— Cela pourrait-il provenir de quelqu'un d'autre ?

— Je ne crois pas. Cela fait des années que je travaille dans ce cabinet et j'ai de bonnes relations avec les autres avocats. Ils se comportent tous très bien avec moi.

— A l'exception de Colin, insinua-t-il.

Elle parut réfléchir à sa réponse.

— La plupart du temps, il se comporte bien, mais il manque parfois de... sensibilité en voulant être drôle. Il fait souvent des moqueries sur mon poids ou des plaisanteries douteuses — comme de poser un antivol en plastique sur le réfrigérateur de la salle de repos, en prétextant que j'ai tendance à chiper les provisions des autres employés. Et puis... il y a tant de froideur dans son regard ! Parfois, je le surprends posé sur moi — un regard haineux, je vous assure ! Je suppose que c'est parce que je suis grosse. Je ne lui ai pourtant fait aucun tort. Vous savez, ce fameux jour où il m'a demandé de lui faire ces photocopies...

— Oui ?

— ... j'étais en réunion toute la matinée. Il savait que je ne pourrais pas les faire. Pourtant, il m'a laissé une note sur mon bureau, au lieu de se débrouiller.

D'accord, Colin n'était pas le supérieur le plus gentil qui fût. Mais cela faisait-il de lui un criminel capable de battre un enfant à mort ?

— Je parie que vous ne seriez pas désolée s'il se faisait renvoyer.

— Je ne peux pas dire qu'il me manquerait, reconnut la jeune femme.

Elle ajusta de nouveau son chemisier.

— Vous ne lui répétez pas ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, assura-t-il.

Une porte s'ouvrit dans le couloir et un homme d'une cinquantaine d'années apparut, suivi par Colin. Jonathan vit la colère altérer les traits de ce dernier, le confortant dans l'idée que la réunion ne s'était pas bien passée pour lui.

— Misty, est-ce que le livreur de FedEx est passé ce matin ? l'interpella l'homme.

— C'est le grand chef, chuchota-t-elle à l'intention de Jonathan, avant de pivoter vers son patron, un large sourire aux lèvres. Pas encore, monsieur Scovil. Vous attendez un pli ?

— Oui, et j'en ai besoin rapidement.

— Je vous l'apporte dès qu'il arrive.

— Merci.

L'homme fit un mouvement de tête en direction de Jonathan.

— Vous vouliez me voir ?

— En fait, j'espérais parler à M. Bell.

Scovil fit un geste de la main, indiquant qu'il avait assez entendu ce nom-là pour la journée.

— Il est à vous, maugréa-t-il en retournant dans son bureau.

Le claquement de sa porte fit sursauter Misty, mais Colin feignit de ne pas le remarquer.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il à Jonathan.

— Je voulais vous parler.

— Ça ne pouvait pas attendre ce soir, à la maison ?

— J'aurais aimé vous voir tout de suite, mais si cela pose un problème, je peux effectivement passer chez vous plus tard.

Colin marqua une hésitation, puis invita d'un geste Jonathan à le suivre.

— Puisque vous êtes là... Allons dans mon bureau.

— Merci.

— Qu'est-ce que vous regardez, vous ? lança-t-il à l'adresse de Misty.

Celle-ci détourna les yeux, faisant mine de se replonger dans son travail, mais, alors qu'ils longeaient le couloir, Jonathan sentit son regard posé sur eux.

— Je ne sais pas ce que cette grosse baleine vous racontait, mais elle sait que dalle, lui glissa Colin en le faisant entrer dans son bureau.

Jonathan fut heureux que la standardiste n'ait pas entendu le qualificatif déplaisant qu'il employait pour la décrire.

— Je ne dois donc pas la croire quand elle dit que vous seriez incapable de faire du mal à un enfant ?

— Attendez une minute, s'exclama Colin en s'immobilisant.

Jonathan remarqua néanmoins l'empressement qu'il mit à fermer la porte sur eux.

— Vous ne pensez pas... ? reprit le jeune avocat, sa voix montant d'une octave. Vous ne pensez quand même pas que j'ai quelque chose à voir dans la disparition de Samantha Duncan ?

— J'ignore qui l'a enlevée, mais il s'est passé quelque chose le soir où Zoé est venue dîner chez vous. Je veux savoir ce que c'est.

Colin contourna son bureau et desserra sa cravate tout en déboutonnant le col de sa chemise.

— Vous êtes sérieux ? D'abord, je m'entends dire par mon patron que je suis en période de « probation »... Et maintenant vous venez m'accuser d'avoir fait du mal à quelqu'un qui compte à mes yeux... C'est un cauchemar ou quoi ?

— Vous ne seriez pas en train de faire un petit complexe de persécution ?

— Allez vous faire voir !

Jonathan prit une chaise et étendit ses jambes.

— Est-ce que Zoé me soupçonne de quoi que ce soit ? reprit Colin. Est-elle derrière cette accusation ? Bon sang ! Comment peut-elle me faire ça à moi, qui suis resté toute une nuit avec elle pour imprimer les avis de recherche ? A moi qui ai pris sa défense face à Anton, quand celui-ci nous attendait le lendemain matin ? A moi qui étais prêt à lui prêter l'argent de la récompense ?

— Votre dévouement force l'admiration, en effet. Mais vous n'avez pas répondu à ma question, répliqua calmement Jonathan.

— Vous êtes borné, vous !

Il claqua la chaise contre son bureau, puis leva les mains.

— J'ai suffisamment de problèmes en ce moment dans ma vie... Je n'ai pas besoin de ça. Zoé et moi étions voisins, d'accord ? Et les voisins sont censés s'entraider dans l'adversité. Si vous continuez, vous me ferez regretter de lui avoir rendu service ! Voilà comment on remercie les bonnes actions de nos jours ?

— Vous faites d'autres bonnes actions, Colin ? demanda Jonathan.

Une veine gonflée battait sur son front.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Les vêtements de Zoé étaient de travers quand je l'ai trouvée dans sa chambre d'hôtel.

— Et ?

— Elle était évanouie sur le lit. Je ne crois pas qu'elle se soit déshabillée avant de remettre ses vêtements n'importe comment.

— Je ne savais même pas qu'elle s'était évanouie.

— Elle venait de partir de chez vous.

Colin secoua la tête pour montrer son incrédulité.

— De chez moi *et* Tiffany. Vous l'oubliez. Comment pourrais-je agresser quelqu'un avec ma femme dans la pièce ?

— Peut-être que cette idée ne lui déplaît pas, ou qu'elle a trop peur de vous pour vous arrêter, ou encore qu'elle vous laisse faire ce que vous voulez...

— Vous vous croyez malin, sans doute ? rétorqua Colin.

Il donna un coup de pied dans le classeur métallique, qui vibra pendant quelques secondes.

— C'est quoi votre problème, Stivers ? Vous n'arrivez pas à résoudre cette disparition, alors vous... vous cherchez quelqu'un à qui faire porter le chapeau. Et vous vous en prenez à moi parce que j'étais leur voisin ! Pathétique !

Jonathan contracta la mâchoire. Colin était bien trop versatile et imprévisible pour dégager la moindre sincérité. Impossible de savoir

s'il disait vrai ou non. Mais maintenant que la conversation avait pris un tour moins conventionnel, Jon espérait qu'en faisant monter la pression il pousserait Colin à se prendre les pieds dans le tapis.

— Qu'avez-vous dit à Zoé quand vous lui avez parlé au téléphone, hier ? demanda-t-il en changeant radicalement de stratégie.

— Quand ?

— Quand vous l'avez appelée sur son portable.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il ne pouvait pourtant pas avoir oublié leur conversation !

— Bien sûr que si. Ce que vous lui avez dit l'a surprise. Vous lui avez crié dessus. J'ai vu sa réaction.

Bell serra si fort ses lèvres l'une contre l'autre qu'elles devinrent blanches.

— Alors ? insista Jonathan.

— C'était vous, n'est-ce pas ? Je le savais !

Il lui décocha un regard glacial, mais Jonathan ne fut pas dupe : il avait mis Colin en rage. Encore un peu, et il perdrait le contrôle de lui-même.

— C'était moi, quoi ?

— C'est vous qui étiez avec elle, aux aurores. Vous avez couché avec elle ! Sa fille a disparu, alors vous lui offrez une épaule sur laquelle pleurer, pile au bon moment pour la mettre dans votre lit. Bien joué ! Et vous osez venir me chercher des poux dans la tête !

Jonathan serra les poings.

— N'allez pas trop loin..., le prévint-il.

Colin releva le menton.

— Parce que vous, vous avez le droit de lancer des accusations, mais pas moi ? C'est ça ? s'emporta-t-il en postillonnant.

— Qu'il se passe ou non quelque chose entre Zoé et moi n'a rien à voir avec l'enlèvement de Samantha.

— Eh bien, moi non plus, je n'ai rien à voir avec tout ça. Alors sortez d'ici et allez faire votre boulot !

« Bonne idée », songea Jon. De toute façon, s'il restait plus longtemps, il allait sauter par-dessus le bureau de Colin et lui ficher son poing dans la figure. Il se leva sans le quitter des yeux.

— Si vous avez fait du mal à Sam, je vous le ferai vraiment, vraiment regretter, énonça-t-il d'un ton menaçant avant de tourner les talons.

* * *

La mine sombre, Colin regardait le sulfure posé sur son bureau. Il aurait dû le jeter à la tête de Stivers pour effacer son sourire. Comment le privé de Zoé — son amant — osait-il se montrer ici ? Pour qui se prenait-il ? Et, connaissant Misty, celle-ci était sûrement en train de colporter à travers le cabinet le nom du visiteur. Après tout

le mal qu'il s'était donné pour organiser la battue... voilà les remerciements qu'il récoltait ! C'était presque aussi embarrassant que rageant.

Il s'assit à son bureau, les dents serrées. Ce privé se croyait fort, mais il ne savait rien et n'avait aucune idée de ce dont lui, Colin, était capable. Celui qui le piègerait n'était pas encore né. Et ceux qui avaient essayé l'avaient amèrement regretté. Sa propre mère aurait pu en témoigner.

Comment allait-il s'y prendre pour rendre la monnaie de sa pièce à Stivers ? Il pesta. Il était coincé à son bureau : Scovil venait de lui demander de finaliser le contrat immobilier pour Joseph Garundy avant midi, sous peine d'être renvoyé. Mais bon... Ce n'était pas ce vieux grincheux qui allait lui dicter sa conduite ! S'il avait pu obtenir ce boulot, il pourrait se faire embaucher n'importe où.

Le téléphone se mit à sonner, mais il ne répondit pas. Les sonneries s'enchaînèrent, puis finirent par s'arrêter. Celle de son portable prit le relais. Il l'ignora également. Il avait besoin de temps pour réfléchir...

Colin se leva et se mit à arpenter la pièce. Jonathan avait évoqué l'état vestimentaire de Zoé, comme s'il y voyait un lien avec la disparition de Sam. Mais sur quoi s'appuyait-il pour penser qu'il y avait un lien entre les deux événements ? Sur rien. Il était jaloux, c'est tout. Il voulait être le seul à prendre son pied.

Une bouffée de rage le submergea. Jonathan lui avait soufflé Zoé sous le nez. C'était à cause de lui qu'elle avait changé. Il avait profité de leur déplacement à Los Angeles pour se rapprocher d'elle. Ah ! il le lui ferait payer. Et à elle aussi. Il leur montrerait à qui ils avaient affaire.

Il releva la tête en entendant un petit grattement contre la porte. Irrité par cette interruption, il cria :

— Quoi encore ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Manifestement sur ses gardes, Misty lui parla à travers le battant sans prendre le risque de l'ouvrir.

— Votre femme est en ligne. Elle dit que c'est urgent.

Sans doute les appels qu'il n'avait pas pris. Peut-être aurait-il dû répondre ?

— Passez-la-moi.

Il s'efforça de mettre un peu de chaleur dans sa voix, mais la standardiste ne répondit pas. Elle avait pris parti pour Stivers, cette grosse vache !

Se laissant tomber sur son siège, il décrocha le téléphone et appuya sur le bouton qui clignotait.

— Allô !

— Colin ?

Tiffany ne chuchotait pas, comme elle le faisait d'ordinaire quand

elle l'appelait de la maison de retraite.

— Tu n'es pas au boulot ? demanda-t-il.

— Si. Enfin... En fait, je suis assise dans la voiture. C'est ma pause, grâce à Dieu.

— Pourquoi *grâce* à Dieu ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Jonathan Stivers vient de m'appeler, voilà le problème ! Il m'a posé des tas de questions.

— Je sais. Il est passé au bureau, aussi. Ne t'inquiète pas, je m'en charge.

— Comment tu vas faire, Colin ?

Il pianota sur son bureau. C'était ce à quoi il réfléchissait depuis la visite du privé. Soudain, la réponse s'imposa à lui comme une évidence. Il devait passer à l'attaque et rendre les coups. Et le faire vite, avant que Stivers ne le ridiculise davantage.

— Appelle Zoé ! ordonna-t-il tout à trac.

— *Moi ?* s'écria Tiffany.

— Oui, toi.

— Pour lui dire quoi ?

— Il faut qu'elle sache que mon père a disparu. Tu vas lui dire qu'il est allé jusqu'à la salle de billard, qu'on a retrouvé son pick-up sur le parking et qu'on ne l'a pas revu depuis.

— Pourquoi lui dirais-je ça ? Deux personnes proches de nous qui disparaissent en une semaine, ça va lui mettre la puce à l'oreille ! Tu ne crois pas ?

— Justement. Stivers cherche un lien, alors nous allons le lui donner : Paddy aurait pu apercevoir Samantha.

— Je ne comprends pas.

— Tu diras à Zoé que tu as d'abord cru que Paddy était allé faire la tournée des grands-ducs, mais, quand il n'est pas réapparu, tu t'es demandé s'il n'était pas responsable de la disparition de Sam.

— Colin, non ! Je ne veux pas parler de ton père comme ça.

Il baissa la voix en entendant deux avocats discuter dans le couloir, tout près de sa porte.

— Ecoute-moi, bon sang ! Je sais ce que je fais. Elle a disparu. Il a disparu. Nous pouvons insinuer que c'est lui qui a enlevé la gamine et qu'il s'est enfui avec.

— Elle a disparu avant lui.

— On s'en fout.

Colin actionna le petit skieur mécanique posé sur son bureau, tandis qu'il réglait mentalement les derniers détails nécessaires pour ficeler son nouveau scénario.

— On dira que Paddy la cachait, mais comme je commençais à devenir soupçonneux et à poser des questions, il a pris la fuite.

— Qu'est-ce qui t'aurait amené à douter de ton propre père ?

— La façon dont il a parlé de Sam, la dernière fois qu'il est passé à la maison.

— Il n'a jamais parlé des voisins...

Colin leva les yeux au ciel. Ce qu'elle pouvait être nouille, parfois !

— Mais eux ne le savent pas, bécasse ! Nous affirmerons qu'il la trouvait jolie, et qu'il nous le disait chaque fois qu'il venait.

— Je ne suis pas une bécasse ! Arrête de m'appeler comme ça.

Soucieux de ne pas compliquer davantage la situation, il fit machine arrière.

— Tu as raison... Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis tendu, bébé. Je veux vraiment régler ce problème au plus vite.

— C'est ce que je veux aussi, mais ça ne tient pas debout, ton histoire ! Qui croirait Paddy capable d'un truc pareil ?

— Les flics le croiront parce que nous dirons qu'il me battait quand j'étais enfant et qu'il battait aussi ma sœur.

— C'est trop moche !

Il porta son regard sur le petit skieur qui montait et descendait sa pente en plastique avec la même facilité que lui-même créait ses mensonges.

— C'est vrai, mais ça permettra de faire peser les soupçons sur lui. Réfléchis, Tiff ! Nous ferons d'une pierre deux coups !

— Mais ta mère et ta sœur nieront, Colin, quand les policiers iront les interroger.

Il coinça le combiné téléphonique contre son épaule pour reboutonner sa chemise, puis réajusta sa cravate.

— Laisse-les faire. Le fait que ma mère soit partie sans laisser d'adresse en emmenant ma sœur avec elle servira ma version.

— Tina et Courtney t'accuseront, *toi*, pas Paddy.

Ce que pointait Tiffany aurait dû le mettre en colère — rien ne le mettait plus en rage que lorsqu'on lui rappelait l'alliance que sa mère et sa sœur avaient formée contre lui. Mais, à cet instant, seule comptait l'intense excitation qui montait en lui à l'idée que Stivers allait perdre Zoé. Et qu'il pourrait, lui, satisfaire ses fantasmes les plus pervers et s'en sortir, une fois de plus, sans une égratignure.

— Et alors ? Ce sera leur parole contre la mienne. J'ai l'habitude, tu sais ! C'est comme ça depuis des années avec elles deux !

Sa femme ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-il.

— Colin...

— Quoi ?

Il ouvrit un de ses tiroirs et trouva un bonbon à la menthe.

— Est-ce que je me suis déjà trompé ? enchaîna-t-il en mettant le bonbon dans sa bouche.

— Non, mais... tu ne penses plus normalement quand il s'agit de

Zoé.

— Tu sais... j'ai bien l'intention de tenir la promesse que je t'ai faite hier dans la voiture. Et j'aimerais savoir si tu vas tenir la tienne.

— Oui, mais... si nous avertissons Zoé de la disparition de ton père, elle pourrait commencer à *nous* soupçonner. Et ne me dis pas que c'est stupide ! ajouta-t-elle, irritée.

Colin s'arma de patience.

— Justement, Tiff. Le fait est que Stivers et elle ont déjà commencé à nous soupçonner... Il faut donc que nous détournions leur attention avec un autre scénario plausible. Si ce n'est pas par nous que Zoé entend parler de la disparition de mon père, elle se demandera pourquoi nous ne lui en avons pas parlé et elle ne nous croira plus. On n'a pas le choix, bébé : il faut lui parler de Paddy. C'est la seule façon de rester crédibles à ses yeux.

— Tu le crois *vraiment* ? maugréa-t-elle.

Elle était sur le point de craquer. Il sentait la résignation poindre dans sa voix. Il ne lui restait plus qu'à enfoncer le clou.

— Vraiment. Après ça, nous reprendrons le cours de notre vie. Ils ne retrouveront jamais Sam ni Paddy, et personne ne pourra prouver que nous mentons. Et entre nous, Paddy, là où il est, il se fout bien de sa réputation.

— Cela blessera Sheryl, argua Tiffany d'une voix contrariée.

Il se mordit la langue. Sa soudaine loyauté envers Sheryl commençait à lui taper sur le système, mais ce n'était pas le moment d'entamer une dispute. Tiffany devait appeler Zoé avant que celle-ci ne parle à Jonathan. Sinon, le privé risquait de vouloir l'accompagner au cabanon.

— Cela ne la blessera pas, parce qu'elle n'y croira pas, insista-t-il.

— Elle va nous détester.

— On n'a pas besoin d'elle !

— Et qu'est-ce qui se passera si Zoé répète à la police ce que je lui ai dit sur Paddy ? demanda-t-elle.

— Ça les enverra sur une fausse piste.

— Une fausse piste qui les mènera quand même à nous et au cabanon. C'est le premier endroit qu'ils iront fouiller.

— Samantha et Zoé n'y seront plus depuis longtemps. Dès que Misty partira déjeuner, je me glisserai hors de mon bureau et j'irai là-bas. Toi, pendant ce temps, tu vas dire à Zoé que Paddy possède une cabane dans le coin, et que tu penses qu'il y retient Samantha prisonnière. Tu lui proposeras de la conduire là-bas. Je vous y attendrai.

— Je ne peux pas quitter mon poste au beau milieu de la journée !

— Bien sûr que si. Dis à Hargraves que tu es malade.

— Et toi ? Tu ne seras jamais revenu à ton bureau avant la fin de

la pause de Misty...

— J'accrocherai un mot sur la porte pour demander à ce qu'on ne me dérange pas. Elle ne se rendra même pas compte que je ne suis pas là.

— Et si elle veut te faire passer un message ?

— Elle sait qu'elle ne doit pas entrer dans mon bureau sans autorisation. Je vais lui dire que je vais travailler tout l'après-midi et que je ne veux être dérangé sous aucun prétexte.

Ce qui n'était pas faux, d'ailleurs. Mais ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait combler son retard, ce qui n'augurait rien de bon pour son avenir professionnel. Bah ! chaque chose en son temps ! De toute façon, après l'entretien qu'il venait d'avoir avec son patron, il n'était plus très sûr de pouvoir sauver la mise. Scovil avait fondé beaucoup d'espairs sur lui lorsqu'il l'avait engagé, mais ses espoirs semblaient avoir fondu comme neige au soleil. Si Colin parvenait à négocier son licenciement avant d'être renvoyé, il pourrait s'estimer heureux.

— Ils pourraient te surprendre...

— Ça ne m'inquiète pas. De toute façon, j'en ai marre de bosser ici. Je peux trouver mieux.

— Je croyais que tu aimais ce job !

Il aimait surtout l'image que ce cabinet donnait de lui, mais il n'avait pas besoin d'eux pour conserver sa position sociale.

— Cette boîte ne me correspond pas. C'est bien trop guindé. Je pourrais peut-être me mettre à mon compte.

— Je ne te reconnais pas, Colin..., marmonna Tiffany, interloquée. On dirait que tu planes...

— Mais non ! Je n'ai rien pris aujourd'hui. Calme-toi !

— Comment va-t-on s'en sortir sans ton salaire ?

— On se débrouillera.

— Mais tu viens juste de m'acheter cette bague en diamants !

— Tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire ? J'en ai marre de me faire flicker. Je déteste être coincé ici... Tu n'en as rien à faire ?

Elle ne répondit pas.

Il ouvrit un autre tiroir et en sortit un miroir de poche. Il remit de l'ordre dans sa coiffure et vérifia son nœud de cravate. Son patron et Stivers avaient réussi à le faire sortir de ses gonds, mais il n'aurait pas dû se laisser aller. Il était plus malin que tout le monde. C'était la raison pour laquelle sa mère le détestait, d'ailleurs.

— Tiffany ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu es avec moi sur ce coup ?

— Je... Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée d'enlever Zoé.

— Pourquoi ?

— C'est trop dangereux.

— En mettant l'enlèvement sur le dos de Paddy, ce sera facile. Tu vas voir.

— Colin, s'il te plaît... Ce que je veux, c'est régler nos problèmes, pas les aggraver !

Il arrêta le skieur et se leva.

— Je te l'ai promis. Après ça, tout sera fini... Mais tu dois me croire ! Je ne pourrai pas nous sortir de là si tu n'es pas avec moi.

— Nous ne pouvons pas aller au cabanon. Zoé appellera la police et ils s'y rendront aussitôt.

— Ça n'a pas d'importance. En les mettant sur une mauvaise piste, ils perdront une bonne heure. Quand ils arriveront au cabanon, j'aurai déjà emmené Sam et Zoé.

— Où veux-tu aller ?

— Je vais demander à Tommy de m'arranger le coup avec son cousin qui loue une maison à Chester.

— Et moi, je serai où ?

Encore cette foutue jalousie. Cela devenait fatigant. Que devrait-il faire pour la rassurer une bonne fois pour toutes ?

— Tu attendras les flics au cabanon pour leur raconter l'horrible histoire : tu es arrivée sur place et tu as trouvé mon père avec Sam. Tu diras qu'il t'a braquée avec une carabine, qu'il a forcé ensuite Sam et Zoé à monter dans une voiture que tu ne connaissais pas et qu'il a pris la fuite.

— Non ! On ne s'en sortira jamais !

— Mais si ! Nous ébourifferons tes cheveux et, avec quelques égratignures, tu donneras l'impression de t'être battue pour les sauver. Tu seras une héroïne. Et moi, j'aurai ce que je veux.

— Ce que *tu* veux, répéta-t-elle.

Il ne releva pas l'aigreur qui perçait dans sa voix.

— C'est parfait. Alors, tu vas l'appeler ?

— Maintenant ?

— Bien sûr.

— Dis-moi encore pourquoi je le fais ? demanda-t-elle.

Colin sourit.

— Parce que tu m'aimes.

Debout dans le salon des Bell, Jonathan balaya la pièce du regard, puis éteignit son portable. Ce n'était pas le moment de se faire surprendre par la sonnerie. Il savait que Colin et Tiffany étaient au travail — il leur avait parlé au téléphone —, mais rien ne lui garantissait qu'ils ne rentreraient pas pour déjeuner. Colin pouvait aussi être brusquement renvoyé de Scovil, Potter & Clay, prié de rassembler ses affaires et de quitter les lieux.

Il glissa dans sa poche le passe dont il venait de se servir pour entrer par la porte de derrière et enfila une paire de gants en latex. Il prenait des risques, mais il n'avait toujours pas le moindre indice dans cette enquête, à l'exception d'un mauvais pressentiment concernant les Bell et d'une sensation d'urgence — amplifiée par le dernier coup de fil de Jasmine qui avait insisté d'une voix tendue sur la nécessité de retrouver Sam *immédiatement*.

Jon n'avait plus le temps de suivre les procédures légales. Obtenir un mandat de perquisition prendrait plusieurs jours — s'il avait le moyen de justifier sa requête auprès des flics, ce qui restait hypothétique.

Il savait qu'il avait tout intérêt à fouiller lui-même la maison des Bell et n'en éprouvait aucun scrupule : la vie de Samantha était en jeu. Si ses intuitions concernant les Bell se confirmaient, il aurait une chance de retrouver la trace de l'enfant. S'il se trompait, personne ne souffrirait de cet écart à la loi.

Au premier coup d'œil, rien dans la pièce ne lui parut différent de ce qu'il avait entr'aperçu quand il avait parlé à Colin à diverses occasions. S'il se fiait aux impressions de Jasmine, la fillette n'était plus là, mais, si Tiffany l'avait kidnappée — ce ne pouvait qu'être elle, puisque Colin n'était pas chez lui, à ce moment-là —, Sam avait dû passer du temps dans cette maison.

Il pouvait déjà abandonner l'idée de trouver des traces dans le salon, songea-t-il en notant les empreintes qu'avait laissées l'aspirateur sur le tapis et l'odeur citronnée qui flottait dans l'air. L'inspection qui s'ensuivit ne donna rien de concluant. À l'exception de la chambre des

Bell, les pièces à l'étage n'étaient pas meublées : dans la première, il ne trouva qu'un bureau avec des fournitures colorées pour album-photos, rangées dans des pochettes en plastique ; et, dans la seconde, qui avait manifestement été insonorisée, il ne vit qu'une batterie.

Quant au miroir installé au plafond de la chambre principale, on aurait pu y voir une trace de mauvais goût, mais en aucun cas la preuve d'un comportement déviant. Non, il n'y avait rien qui pouvait faire penser qu'un pervers, capable de torturer un enfant pendant des mois, vivait sous ce toit.

Trente minutes plus tard, Jonathan retourna dans le salon, après avoir fouillé tous les coins et recoins, du garage au grenier. Il avait trouvé dans un placard, au-dessus du réfrigérateur, des somnifères de la même marque que ceux que Zoé était censée avoir achetés la nuit où il l'avait trouvée inconsciente dans la chambre d'hôtel. Mais c'était une marque courante, et nullement incriminante.

Il avait aussi remarqué un matelas en mauvais état, appuyé contre le mur du garage, et un grand sac de croquettes pour chien, ouvert et à moitié vide. Les paroles de Toby lui revinrent à la mémoire et prirent une résonnance désagréable, mais il se rappela aussi que les Bell avaient signalé qu'il leur arrivait parfois de garder le chien d'un ami.

Il laissa échapper un juron. Sam n'était pas là et il n'avait trouvé aucune preuve tangible indiquant qu'elle avait passé du temps dans cette demeure. Il n'avait rien trouvé non plus qui lui permette de penser que Tiffany et Colin n'étaient pas ce qu'ils semblaient être.

Bon sang ! Cette enquête était en train de lui filer entre les doigts. Il allait perdre *Sam*. L'enfant de Zoé...

Chaque battement de cœur lui faisait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Il ne s'était jamais senti aussi frustré, aussi impuissant. Quel détail avait-il omis ? A quel moment avait-il fait une erreur ? Qu'avait-il négligé ? Il se repassait en boucle chaque moment de la semaine qui venait de s'écouler, quand il entendit une clé tourner dans la serrure. Quelqu'un venait d'entrer dans la maison.

Il était trop tard pour en sortir.

* * *

Où pouvait-il être ? Pourquoi ne répondait-il pas ? Après ce que Tiffany Bell venait de lui apprendre, Zoé avait besoin de parler à Jonathan. De toute urgence. Elle avait essayé à plusieurs reprises de l'appeler sur son portable, et était tombée chaque fois sur sa boîte vocale.

Elle venait de lui laisser un message, ainsi qu'à l'inspecteur Thomas, quand le numéro de Tiffany s'inscrivit sur son écran. Enfin ! Zoé s'empressa de répondre.

— Allô !

— J'ai l'itinéraire, annonça Tiffany d'une voix atone.

Zoé sentit une bouffée d'adrénaline se propager à tout son système nerveux.

— Vous pensez que vous pourrez la retrouver ? demanda-t-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Le cabanon est isolé, mais...

Elle s'interrompit, signe d'une nervosité évidente. Zoé ne s'en étonna pas. Après tout, le malaise de son ancienne voisine était compréhensible : Tiffany venait de porter une accusation grave contre le père de Colin.

— J'y suis déjà allée et je devrais me retrouver. Mais j'ai peur de me tromper au sujet de Paddy. Et au fond de moi j'espère que je me trompe. Je m'en voudrais tant de l'accuser à tort !

— J'apprécie ce que vous faites. Je sais que cela n'a pas dû être une décision facile à prendre.

— J'ai vraiment l'impression d'être déloyale et je déteste ça, mais Colin voulait que je vous appelle.

— Combien de fois Paddy a-t-il mentionné Samantha ?

— Au cours des derniers mois ? Plusieurs fois. Il disait... qu'il la trouvait jolie.

Zoé ne put s'empêcher de frémir en pensant à ce qui se cachait peut-être sous ce compliment apparemment innocent.

— Je n'aurais jamais fait le rapprochement, même après sa disparition, si Colin n'avait pas évoqué... sa propre enfance, reprit Tiffany. Il s'est souvenu du cabanon. C'est lui que vous devriez remercier.

Zoé grimaça, tenaillée par les remords. Elle avait si mal jugé Colin ! Elle s'était montrée injuste envers lui, toujours prompte à lui prêter le pire... alors que son enfance avait été un tel calvaire ! Et dire qu'il était devenu un brillant avocat, un époux modèle... Quel chemin parcouru !

— Et le cabanon est entouré de grands pins, c'est ça ? Il se trouve dans les montagnes ? demanda-t-elle de nouveau.

Tiffany le lui avait déjà dit, mais elle avait besoin de l'entendre encore.

— Oui.

Jasmine avait dit à Jonathan qu'elle voyait Samantha dans une forêt. Toutes les pièces du puzzle s'imbriquaient. A la minute où elle avait reçu le premier appel de Tiffany, son instinct lui avait soufflé qu'elle avait retrouvé sa fille — qu'elle pourrait bientôt la serrer dans ses bras.

Restait à aller la délivrer, aussi vite que possible.

— C'est la piste la plus crédible. Nous devons la suivre jusqu'au bout, affirma Zoé.

Elle n'en était que trop consciente, après avoir passé toute la matinée au chevet du pauvre Toby, qui pouvait à peine se souvenir de son propre prénom, et encore moins de celui qui l'avait battu. Elle se leurrait peut-être, mais elle devait aller vérifier par elle-même si son instinct lui disait vrai. Et si Sam était vraiment retenue prisonnière par le père de Colin...

— Je ne sais pas, murmura Tiffany d'une voix hésitante. En y réfléchissant bien...

— Réfléchir à quoi ?

— Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que vous me laissiez y aller seule. Je vous appellerai de là-bas pour vous tenir au courant.

— Il y a du réseau ?

— Pas au cabanon, mais... je le ferai sur la route.

Non, elle ne pouvait pas attendre à Sacramento, passer l'après-midi à se ronger les sangs, à imaginer le pire. Et Sam aurait besoin d'elle...

— Non, je veux être sur place. Et puis vous ne devriez pas y aller seule... On ne sait jamais !

— Paddy ne me ferait jamais de mal. Il s'est toujours montré gentil avec moi.

Zoé ne releva pas ce qui lui parut être de la pure naïveté. Si cet homme avait martyrisé Toby, il était forcément dangereux !

— J'espère que vous avez raison, chuchota-t-elle.

— Je pourrais demander à Colin de venir, suggéra Tiffany.

Zoé se mordit la lèvre. Ce serait certainement mieux s'il les accompagnait, en effet. Paddy Bell pouvait devenir violent, quoi qu'en dise sa belle-fille.

— Il pourrait prendre son après-midi ?

— Je ne pense pas, mais on peut attendre qu'il ait terminé sa journée.

— Non. On perdrait trop de temps.

Chaque minute comptait pour Sam, qui était seule et affaiblie dans la forêt — Zoé en était de plus en plus convaincue. Les craintes de Tiffany semblaient parfaitement fondées. Zoé avait parlé à un policier qui lui avait confirmé qu'un avis de disparition avait été émis au nom de Paddy Bell. Et Jonathan lui-même s'était mis à soupçonner les Bell, ce qui donnait encore plus de crédit aux propos de Tiffany. Ils étaient bien impliqués — mais pas comme Jon le pensait.

Elle brûlait de lui apprendre que Sam avait été kidnappée par Paddy, et non par Colin. Pourquoi ne décrochait-il pas son téléphone, bon sang ?

— Vous êtes vraiment sûre de vouloir m'accompagner ? insista Tiffany.

Zoé nota sa réserve. Elle était probablement aussi effrayée qu'elle, redoutant ce qu'elles allaient trouver en arrivant au cabanon, et les

implications que cette découverte auraient sur leur vie.

— Absolument !

— Bon. Je suis déjà dans le parking de l'hôpital et je me dirige vers l'entrée. Vous me voyez ?

Zoé mit sa main en visière. La BMW bleue de Tiffany se dirigeait vers elle, effectivement.

— Ça y est, je vous vois. Je suis juste devant.

Son ancienne voisine avait déjà raccroché. Quand la voiture s'immobilisa à sa hauteur, elle gratifia Zoé d'un petit sourire, au moment où cette dernière ouvrit la portière.

— Je ne peux pas vous dire combien je vous suis reconnaissante, murmura-t-elle.

Tiffany essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur sa lèvre supérieure et rectifia l'air conditionné de la voiture, pendant que Zoé s'installait et bataillait avec sa ceinture de sécurité.

— Pas de problème.

— Votre mari sait que nous y allons sans lui ?

Elle hocha la tête.

— Il a parlé de Paddy à la police aussi.

— Bien. Il saura les guider jusqu'au cabanon.

Tiffany monta de nouveau la ventilation.

— Vous avez parlé à votre détective privé ?

Zoé réussit à boucler sa ceinture.

— Pas encore.

— C'est bête.

Les portières se verrouillèrent automatiquement, alors que Tiffany accélérât.

* * *

Dépêche-toi de sortir de la ville... Dépêche-toi... Dépêche-toi ! Dès que Colin sera là, il prendra les choses en main.

Sous le calme et le sang-froid qu'elle tentait d'afficher, Tiffany avait les nerfs à vif. Elle sentait la sueur couler le long de son dos, son T-shirt la collait comme une seconde peau et son ventre se tordait d'angoisse. Colin n'en était pas à son premier meurtre, c'est vrai. Mais il n'avait jamais agi avec autant de préméditation — seulement dans le feu de l'action et sous l'effet de la drogue. D'ailleurs, il avait relâché son premier animal de compagnie, dans l'Utah, près de l'autoroute. Et jamais il n'aurait fait de mal à Rover si celui-ci avait été plus obéissant.

Mais cette fois, c'était différent. Et pour elle aussi. C'était la première fois qu'elle attirait quelqu'un dans un piège, sachant par avance ce qui allait se passer, et avec la ferme intention de tuer. C'était de la préméditation.

Mais, c'est ce qu'elle voulait. Elle haïssait Zoé avec une virulence qui la surprenait elle-même. Cette garce lui avait volé son mari ! Depuis que Colin s'était amouraché d'elle, il n'était plus le même. Zoé menaçait sa vie. Il fallait qu'elle disparaisse et que ce soit Colin qui s'en charge pour lui prouver qu'il l'aimait toujours.

Malgré tout, la peur la tenaillait. Leur plan pouvait dérailler à tout moment. Elle jeta un regard au téléphone de Zoé, qu'elle gardait sur ses genoux. Jonathan Stivers pouvait l'appeler et insister pour qu'elles s'arrêtent et l'attendent. Ou l'inspecteur en charge de l'enquête... Contrairement à ce qu'elle avait affirmé, elle n'avait pas contacté la police. Elle voulait seulement savoir si Zoé l'avait fait — et la convaincre de ne pas le faire si telle avait été son intention.

Dépêche-toi de quitter la ville. Dès qu'elles atteindraient les montagnes, il n'y aurait plus de réseau, et elle pourrait se détendre. Elle essaierait, en tout cas.

Elle avisa son portable, posé sur le tableau de bord, et, n'y tenant plus, elle appela Colin. Il fallait qu'elle sache où il était et qu'elle s'assure qu'il avait pu partir.

— Salut ! Pas de problèmes au bureau cet après-midi ? demanda-t-elle avec un parfait naturel quand il décrocha.

— Je ne suis pas encore au cabanon. J'ai dû passer par la maison pour prendre ma carte de crédit que j'avais laissée sur le bureau. J'en aurai besoin pour prendre de l'essence et faire quelques courses. Ça m'a mis en retard.

Il avait dû l'oublier près de l'ordinateur, après avoir commandé sur internet des cordelettes et toutes sortes de gadgets pour la soirée qui était prévue avec James et Tommy. Le colis était arrivé en exprès, mais, avec la mort de Paddy et le chaos qui avait suivi, Tiffany l'avait complètement oublié. Et puis Colin avait nettoyé la maison de fond en comble, faisant disparaître tous ses jouets.

— Où... où as-tu mis le paquet que tu as reçu la semaine dernière ?

— Lequel ?

— Tu sais, les cotillons que tu as achetés sur le net, pour vendredi soir.

— Oh, ça ! Je les ai mis dans mon coffre.

Il les avait donc pris avec lui. Elle sentit son estomac se contracter violemment en pensant à la nuit qui l'attendait. Elle voulait voir Zoé morte, mais elle n'avait pas envie de le regarder coucher avec elle. S'il montrait trop d'empressement, ça lui briserait le cœur. Et même s'il n'était pas gentil, même s'il lui faisait mal, elle n'avait pas envie de le voir. Il trouvait amusant, excitant, stimulant de faire souffrir, et il en tirait une jouissance intense. Ce n'était pas le cas de Tiffany. Ça la rendait même physiquement malade.

Elle se demanda s'il lui demanderait de partir, ou s'il exigerait qu'elle assiste à la mise à mort de Zoé.

Ou qu'elle participe...

Ou encore qu'elle l'aide à enterrer les corps...

Elle réprima un haussement d'épaules.

— Tiff ?

— Quoi ?

— Est-ce que Zoé est avec toi ?

— Oui, elle est là. On est en route.

Zoé tourna la tête vers elle pour la gratifier d'un petit sourire. Tiffany la regarda reporter son attention sur la route, notant sa nervosité. La mère de Sam ne parlait pas beaucoup — heureusement, d'ailleurs. Tiffany n'était pas d'humeur à entretenir une conversation ! Et puis le silence de sa compagne la mettait à l'abri d'une gaffe ou d'une parole malheureuse. Le moindre faux pas pouvait se révéler dramatique. Elle en avait fait l'amère expérience avec Rover.

— Vous êtes loin du cabanon ? demanda Colin.

— Encore une heure.

— Il faut que tu ralenties, alors. Misty est partie manger en retard aujourd'hui. C'est la première fois que cette grosse vache ne va pas se remplir la panse à midi pile. Tu y crois, toi ? Enfin, je pense que je suis derrière vous.

Non ! Il fallait qu'il arrive avant elles. Elle voulait en finir et livrer Zoé à son mari au plus vite.

Elle jeta un coup d'œil au compteur, sans ralentir pour autant. Elle pourrait toujours faire un détour quand elle serait sortie de l'autoroute — dès qu'elle serait sûre qu'il n'y avait plus de réseau.

— Oui... Je l'espère aussi. Pourvu qu'on se trompe ! lança-t-elle pour donner le change à Zoé.

— Dites à votre mari que je lui suis très reconnaissante, murmura celle-ci.

Tiffany serra les dents, submergée par une vague de jalousie.

— Zoé te remercie pour ton aide.

— Dis-lui que je ferai tout pour elle, lâcha-t-il avec un ricanement de satisfaction.

— Il espère que tout finira bien, résuma-t-elle en raccrochant.

Elle fronça les sourcils, affichant une expression d'inquiétude. Zoé fit un hochement de tête, avant de reporter son regard droit devant elle.

Le téléphone de cette dernière se mit à sonner. Tiffany se raidit, puis lâcha un soupir. C'était un faux numéro — mais elle ne se faisait pas d'illusions : Jonathan Stivers ou l'inspecteur Thomas pouvaient appeler à tout moment...

Celui qui venait d'entrer dans la maison, manquant de peu de le surprendre, n'avait fait qu'un passage éclair. Au moment où la porte d'entrée s'ouvrait, Jonathan s'était faufilé dans le garage et il n'avait pas eu à attendre longtemps avant que la voiture, garée dans l'allée, le moteur en marche, ne reparte. Était-ce Tiffany ? Colin ? Il n'avait pas tenté de le savoir. Inutile de se faire repérer. Il était déjà allé provoquer Colin sur son lieu de travail... Ça suffisait pour aujourd'hui, non ?

Quelle importance, de toute façon ? Il n'avait pas été vu, c'était le principal.

Quelle perte de temps ! Il enrageait contre lui-même. Colin et Tiffany étaient jeunes, séduisants, brillants, très éloignés de l'idée que l'on se faisait des pédophiles. Pourquoi s'était-il fourvoyé dans cette direction ?

Il déverrouilla la portière de sa voiture, qu'il avait garée à cinq cents mètres de chez Bell pour ne pas être vu devant chez eux.

Il avait pensé avoir résolu le mystère, voilà pourquoi il s'était fourvoyé ! Mais à présent il se sentait bête. Il n'avait même pas trouvé de cassettes, de photos, de films porno, de *sex toys* chez eux... Rien qui aurait pu le conforter dans l'idée que Colin était un tordu.

— Quel gâchis ! marmonna-t-il en regardant l'heure qui s'affichait sur son téléphone.

Il était 13 h 30. Il avait rendez-vous avec l'inspecteur Thomas dans une heure et il avait manqué quelques appels — de Zoé, principalement.

Il la rappela sans même consulter sa messagerie. Elle décrocha à la première sonnerie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Pourquoi m'as-tu appelé ?

Et si Toby avait révélé une information importante sur son agresseur ? Qu'ils puissent enfin mettre la main sur ce fumier ! La voix de Jasmine résonna dans sa tête — « Il faut que tu la trouves, Jon. Très vite. » — mais il n'était pas plus avancé maintenant que le jour où Sam avait disparu.

— Tu n'as pas eu mes messages ? demanda Zoé.

— Non, je t'ai appelée directement. Où es-tu ?

— En route pour Truckee. Nous avons une piste, annonça-t-elle, le souffle court.

— Quoi ?

Il se figea, la main posée sur la clé de contact. Voilà ce qu'il espérait !

— Toby a dit quelque chose ?

— Non. Il n'est pas encore très cohérent et les docteurs ne veulent pas que nous le fatiguions. Son état reste fragile.

— D'où tiens-tu cette piste ?

— La porte d'à côté.

— Tu *plaisantes* !

— Ce n'est pas ce que tu crois, s'empressa-t-elle d'ajouter. Paddy Bell, le père de Colin, a un passé de pédophile. Il violentait Colin quand il était enfant. Sa sœur aussi.

— Non...

— Si, mais Tiffany et Colin pensaient que c'était du passé. Une période terrible qui s'est terminée quand la mère de Colin a tout découvert et qu'elle a demandé le divorce.

Zoé s'interrompt.

— Jusqu'à la disparition de ce Paddy, vendredi soir.

Jonathan appuya sa tête contre son siège.

— Le père de Colin a disparu ?

— C'est ça.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Nous n'en sommes pas sûrs. On pense qu'il s'est enfui. Colin a vu au journal télévisé que Toby avait été enlevé dans le quartier de son père, et il lui en a parlé.

Un bruit de pot d'échappement percé satura l'air autour de lui.

— Et alors ? demanda Jon en repérant la voiture défectueuse et son conducteur, un homme d'âge moyen.

— Un ou deux jours plus tard, Colin s'est souvenu que son père avait aperçu Samantha lors de ses visites. Et qu'il l'avait trouvée « très jolie »...

Son sang se figea. Paddy Bell ? Comment aurait-il pu soupçonner un homme dont il ignorait l'existence ? Pas étonnant qu'il n'ait trouvé aucune piste jusqu'à présent !

— Quand Colin s'est mis à questionner son père au sujet de Samantha, Paddy s'est fâché, et il a disparu peu de temps après, poursuivait-elle.

— Pourquoi Colin ne m'en a rien dit, quand je l'ai vu ce matin ?

— Tiffany est avec moi. Attends, je lui demande.

Il entendit Zoé lui répéter la question et la voix de Tiffany lui parvint clairement :

— Il n'était pas sûr que Paddy soit lié à l'affaire. Nous espérions tous les deux avoir tort et le voir resurgir. Personne n'a envie d'accuser un membre de sa famille d'un tel crime ! Si mon beau-père est simplement en compagnie d'une autre femme, il ne nous pardonnera jamais d'avoir déterré le passé et sali sa réputation. Mais quand vous êtes passé au bureau de Colin, et que vous m'avez appelée, nous avons compris que nous devions tout vous raconter.

Jonathan s'en voulut d'avoir interrogé Colin un peu trop vivement. Après le moment difficile que celui-ci avait passé avec son patron, il n'avait fait que le braquer davantage. Pas étonnant qu'il n'ait pas

voulu lui dire qu'il soupçonnait son père !

Enfin... L'essentiel était qu'il se soit décidé à parler.

— Vous pensez donc que Paddy a enlevé Samantha et qu'il l'a emmenée à Truckee ? résuma-t-il.

— Oui. Jasmine a mentionné une forêt, tu te rappelles ?

Comment aurait-il pu l'oublier ? Cela l'obsédait.

— Bien sûr.

— Paddy Bell possède un cabanon dans les montagnes, près de Truckee.

— Bon sang !

Il introduisit la clé dans le contact et démarra en trombe.

— J'arrive. Où es-tu ?

— Nous venons de dépasser Auburn.

— Qui ça, « nous » ? Toi et Tiffany ?

— Oui, nous sommes dans sa voiture.

Arrivé au bout de la rue, il prit la direction de l'autoroute 80.

— Et Colin ?

— Il est encore au travail.

Evidemment. Vu la façon dont son boss l'avait traité le matin même, Colin savait qu'il perdrait son boulot s'il partait au beau milieu de l'après-midi.

— Où est-ce qu'on se retrouve ?

— On ne peut pas s'arrêter, Jonathan. Je suis tellement impatiente !

— Zoé, je sais ce que tu ressens, mais je préférerais être avec toi. Tu n'as aucune idée de ce que tu vas trouver là-bas.

— On n'a qu'à s'y rejoindre, tu veux bien ?

Rien de ce qu'il dirait ne la persuaderait de s'arrêter alors qu'elle se pensait si près de sa fille. Elle aurait marché sur des braises s'il l'avait fallu. Il évalua rapidement la situation. Il n'était pas très loin d'elles, en fait. Il pouvait peut-être même les rattraper ou arriver pratiquement en même temps.

— D'accord. Où est-ce ?

— Attends, je te passe Tiffany, elle va te l'expliquer.

— As-tu contacté la police pour leur dire ? demanda-t-il, avant que le combiné ne change de main.

— J'ai laissé un message à l'inspecteur Thomas. Colin les a appelés aussi.

— Super. Passe-moi Tiffany, alors.

— On se retrouve là-bas.

— Zoé, quoi qu'il arrive...

Il n'était pas sûr de ce qu'il voulait dire. Il détestait l'idée qu'elle découvre Sam dans l'état de Toby — pire, peut-être. Il aurait tant voulu la protéger ! Mais chaque minute comptait.

— Je fais aussi vite que possible, promit-il.

— D'accord.

Elle renifla, et il comprit qu'elle pleurait.

Il s'engagea sur l'autoroute au moment où Tiffany prit l'appareil. Pendant qu'elle lui parlait, il accéléra, pied au plancher, avant de ralentir quelques minutes plus tard à hauteur de Lincoln, pris dans le flot de la circulation. Après avoir raccroché, il continua à rouler aussi vite qu'il était possible, mais il ne repéra pas la BMW de Tiffany sur la 80.

Et, bien qu'il suivît scrupuleusement les indications, il ne parvint pas à trouver le cabanon.

Colin le savait : le point faible de son plan, c'était le temps. Il avait déjà pris beaucoup de retard avant même de quitter Sacramento pour se rendre au cabanon de son père.

Il avait envoyé un texto à Tiffany pour lui annoncer qu'elle devrait patienter une bonne demi-heure avant son arrivée, mais elle lui avait répondu par un laconique « Dépêche ! ». Elle en avait de bonnes ! Il faisait vraiment au plus vite, mais il avait dû passer chez Bill Bristol, le cousin de Tommy, pour prendre les clés de la maison qu'il lui prêtait et où il comptait emmener Sam et Zoé. Il avait pris toutes les précautions pour que l'on ne puisse pas remonter à lui : l'endroit, inhabité, se trouvait à Chester, à plus de deux heures de route du cabanon de son père, et rien ne le reliait à cette maison. Il n'était même pas sûr que Bill Bristol connaisse son nom. Ce dernier avait accepté de la lui laisser toute la semaine à la condition que Tommy lui prête son buggy pendant les vacances d'été, et Tommy avait dit oui en échange de deux nuits avec Tiffany. Il avait bien essayé de faire baisser le nombre de nuits à une, mais Tommy avait marchandé ferme et Colin n'était pas en mesure de l'emporter. Il avait même fait l'article de sa femme avec force détails et images pour encourager son ami à accepter ce marché.

Il ne lui restait plus qu'à convaincre Tiffany d'être gentille avec lui. Heureusement, la bague sertie de diamants qu'il venait de lui acheter l'avait mise de bonne humeur et, s'il le fallait, il lui offrirait autre chose — une nouvelle voiture, peut-être ? De toute façon, on n'avait rien sans rien : il saurait lui rappeler que, dès lundi, Zoé et Sam ne feraient plus partie du paysage. Définitivement. C'était ce qu'elle voulait, non ?

Il accéléra en jetant un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur, à l'affût de la moindre présence policière. Il laissa échapper un soupir de soulagement en ne voyant rien, et changea de file pour quitter l'autoroute. Il y était presque. Une fois qu'il aurait récupéré Sam et Zoé et rejoint Chester, il ne risquerait plus rien. Quand il rentrerait à Sacramento, il expliquerait son absence en clamant qu'il avait passé

les derniers jours à remuer ciel et terre pour retrouver son père.

Un sourire lui vint aux lèvres. En fait, les choses ne pouvaient pas se présenter sous de meilleurs auspices.

* * *

Sam entendit son prénom, mais elle était plongée dans l'eau et le son lui parvenait de très loin. Elle aurait presque pu croire l'avoir rêvé... à moins que tout — le scintillement de la mer, la douceur de l'eau sur sa peau — ne soit qu'un rêve ? Le fait de pouvoir se maintenir aussi longtemps en apnée aurait dû la faire réfléchir, mais elle ne voulait pas que ça s'arrête.

Elle avait envie de rester là, dans cette apesanteur, mais sa mère se tenait au bord de l'eau et lui disait qu'elle avait besoin de lui parler.

Elle se fit violence et parvint à soulever une paupière. Une image floue se dessina au-dessus d'elle.

— Maman ? articula-t-elle d'une voix éraillée

— Bon sang ! J'ai bien cru que tu étais morte.

C'était la voix de Colin. Nullement ému de la savoir en vie, bien sûr. Elle cligna des yeux pour ajuster sa vision. C'était sûrement pour la tuer qu'il l'avait abandonnée là. Elle avait bu l'eau et mangé les barres chocolatées qu'il lui avait laissées. Elle avait même essayé de sortir du sol les pieux qui la retenaient prisonnière, mais elle n'avait pas réussi à les faire bouger d'un pouce.

Depuis, elle flottait entre conscience et inconscience. Seul le bourdonnement des mouches restait constant. Elle n'avait même pas l'énergie de les chasser quand elles se posaient sur son visage, ses bras, ses jambes.

— Vous êtes... horrible ! marmonna-t-elle.

— Exactement. Je suis le diable en personne, rétorqua-t-il en riant. Et j'ai de bonnes nouvelles...

— Vous avez un cancer ?

Ses paupières se fermèrent malgré elle — c'était trop difficile de garder les yeux ouverts —, mais sa propre repartie lui tira un sourire. Elle était folle de le provoquer ainsi, mais elle était trop engourdie pour s'en soucier. Trop engourdie pour ressentir de la peur.

— Ah ! tu es une comique, toi !

— Et vous un... débile.

Ça c'était bien répondu ! Pouvait-elle trouver meilleure insulte ? Pas dans son état. Sa bouche était si sèche qu'elle avait du mal à articuler.

— Ah ouais ? Mais un débile qui contrôle la situation. Ce n'est pas moi qui suis dans une malle en train de me pisser dessus.

Elle se recroquevilla.

— Je préfère encore être... à ma place.

Il rit méchamment.

— Malade à en crever ? Un collier autour du cou ? Attachée au sol ? Et, entre nous, tu ne sens pas vraiment la rose !

— Au moins, commença-t-elle en passant sa langue sur ses lèvres craquelées, je suis quelqu'un de bien.

— Sale petite peste !

Elle comprit que ses mots avaient fait mouche. C'était une toute petite victoire — mais une victoire quand même.

— Vous préféreriez que je sois... bête... comme Tiffany.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— ... croire que vous... êtes... spécial.

— Si tu ne la fermes pas, je te tue avant l'arrivée de ta mère, cria-t-il.

Sam fut si surprise que son souffle se coinça dans sa gorge.

— Qu'est-ce que... vous avez dit ?

— Je dis que tu pues.

— Ma mère va venir ? reprit-elle.

Ignorant sa question, il sortit en coup de vent de la remise et revint avec un récipient rempli d'eau qu'il lui versa dessus, pour enlever l'odeur. Puis il la transporta dans la voiture et l'installa sur le siège passager, attachant l'extrémité de sa chaîne au volant.

* * *

Zoé avait les nerfs à vif quand elles finirent par entr'apercevoir, au bout d'un long chemin de terre bordé d'arbres, une structure de bois des plus rudimentaires. Elle avait cru qu'elles n'y arriveraient jamais ! Ces petits chemins sinueux se ressemblaient tous et il leur avait fallu plus de deux heures pour atteindre l'endroit. La peur prit soudain le pas sur la frustration.

— Je ne vois pas de voiture, murmura-t-elle.

— Non, moi non plus, répondit Tiffany en secouant la tête.

— Le père de Colin ne doit pas être là, alors. Il faut une voiture pour venir ici. C'est trop isolé.

Tiffany ne répondit pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle s'était fait cette réflexion à voix haute, tenaillée par la peur de la déception.

— On va aller jeter un coup d'œil. Voir si quelqu'un est passé par là...

Zoé hocha la tête.

Pitié, Seigneur ! Faites que je retrouve ma fille ! Qu'elle soit vivante !

Tiffany ouvrit sa portière.

— Vous devriez peut-être rester ici. Je ne voudrais pas... On ne sait jamais !

Une boule se forma dans la gorge de Zoé. Tiffany cherchait-elle à la mettre en garde ? à la préparer à affronter la vue du corps sans vie

de sa fille ?

Soulevée par un haut-le-cœur, elle tenta de refouler le flot d'images macabres qui lui venaient à l'esprit.

— Non, non, je viens. Donnez-moi une minute.

Elle posa sa tête sur ses genoux, tentant de se ressaisir.

— Vous ne semblez pas bien. Restez ici, insista Tiffany.

Zoé la vit sortir de la voiture, mais elle ne parvint pas à la suivre. Devant ce cabanon qui semblait vide, la sensation d'urgence qui l'avait incitée à se précipiter jusqu'ici s'évanouit brusquement. Elle avait si peur, ses jambes pesaient si lourd, qu'elle était incapable d'esquisser le moindre mouvement. Pourquoi ne pas laisser son ancienne voisine aller en éclaireur et lui rendre compte de la situation ? Elle n'était pas sûre de supporter ce qui se trouvait peut-être derrière cette porte.

Elle regarda la femme de Colin s'engouffrer dans le cabanon. Elle s'adossa contre son siège et prit de profondes inspirations. Elle devait se préparer au pire, être prête à tenir le coup... Au cas où.

Heureusement, Jonathan serait bientôt là. Cette pensée la reconforta.

Pourtant, aucun bruit de moteur ne s'annonçait au loin. Quelques instants plus tard, elle vit Tiffany émerger de la cabane et se diriger vers une petite remise délabrée sans même jeter un coup d'œil dans sa direction.

Que se passait-il ? Tiffany savait pourtant bien qu'elle était à cran...

N'y tenant plus, elle ouvrit la portière et sortit à son tour. Malgré ses jambes en coton, sa démarche trébuchante, elle se dirigea avec détermination vers la remise.

— Sam, tiens bon, j'arrive, mon bébé, chuchota-t-elle.

Elle était à mi-chemin quand Tiffany en ressortit. Le battant à ressort se referma derrière elle.

— Alors ? demanda Zoé, pleine d'espoir.

— Elle y était bien, déclara-t-elle en faisant un mouvement de la tête.

Zoé porta son regard sur l'abri, occultant l'environnement, comme si son champ de vision s'était réduit à ce seul assemblage de fortune.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— J'ai trouvé des papiers d'emballage de barres chocolatées et une vieille couverture.

C'était tout ? Quel était le lien ? N'importe qui aurait pu laisser traîner ces détrit.

— Mais il n'y a pas...

Elle déglutit avec difficulté, sa bouche bougea, mais aucun son ne sortit.

— *De corps ?* finit-elle par lâcher, dans un souffle.

— Non.

Tiffany fit signe à Zoé de s'approcher.

— Venez voir par vous-même.

Zoé se raidit, mal à l'aise. Quelque chose clochait. Tiffany, qui était sortie de la voiture inquiète et pleine de sollicitude à son égard, se montrait brusquement très différente. Elle lut dans ses yeux un éclat froid, qu'elle ne lui avait jamais vu et qu'elle ne sut analyser. Ses narines frémissaient comme si elle était sous le coup d'une forte agitation.

Zoé parvint à esquisser un pâle sourire.

— Je pense qu'il faut appeler la police.

Tiffany écarquilla les yeux.

— Vous ne voulez pas voir à l'intérieur ?

— Je ne voudrais pas détruire des preuves ou effacer des empreintes.

Elle recula d'un pas, avant d'ajouter :

— Si ma fille n'est plus là, la police saura ce qu'il faut faire et trouver les traces laissées par votre beau-père.

Tiffany jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mais on vient de faire toute cette route...

Pour retrouver Sam. Pour la sauver. Mais puisque sa fille n'était pas là, autant laisser faire les professionnels, non ?

— Je verrai ça avec la police, répéta Zoé.

— Mais il y a..., s'interrompit Tiffany en fronçant les sourcils. Il y a quelque chose que vous devez voir.

Elle lança un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je préférerais que vous voyiez par vous-même.

Zoé tourna les yeux vers le chemin de terre. Pourquoi Jonathan n'arrivait-il pas ? Le nuage de poussière que la voiture avait soulevé à leur arrivée était retombé, à présent. On n'entendait plus que le bourdonnement des insectes.

— Non, je n'en ai pas envie.

— Passez seulement la tête, insista Tiffany. Peut-être que vous reconnaîtrez le haut de maillot de bain qui est par terre.

Si c'était vrai, pourquoi ne l'avait-elle pas pris avant de sortir ?

« Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! »

Ces bribes de conversation prirent soudain un tour plus réel. La peur et la répulsion l'assaillirent. Elle avait déjà ressenti ces angoisses primaires, viscérales... C'était chez les Bell.

Jonathan... Elle n'aurait jamais dû venir sans lui.

— Allez, ne rendez pas les choses plus difficiles, insista Tiffany.

— Qu'est-ce qui sera plus difficile ? articula lentement Zoé tout en

évaluant mentalement la distance qui la séparait de la voiture, côté conducteur. Les clés étaient-elles sur le contact ? Elle le pensait.

— De vous faire la... surprise.

— La seule surprise que je veux, c'est ma fille.

Tiffany baissa la voix.

— Je vous promets que vous allez la voir si vous venez avec moi.

Même si son ancienne voisine disait vrai, Zoé pressentit que cette *surprise* n'était pas celle à laquelle elle aspirait. Elle ne pourrait pas sauver Sam. Pas seule, en tout cas. Si elle voulait sortir sa fille de là, elle devait aller chercher de l'aide.

— Jonathan sera bientôt là, lança-t-elle pour gagner du temps.

Un sourire de triomphe se dessina sur les lèvres de Tiffany.

— Vous croyez ? Il s'est peut-être perdu...

Seigneur ! C'était elle qui lui avait indiqué la route à prendre. Trop nerveuse, Zoé n'avait prêté qu'une oreille distraite aux explications. Elle était tellement sûre qu'ils s'étaient entendus sur l'itinéraire.

Elle fixa la porte de la remise. Elle venait de la voir bouger. A peine, mais elle avait bougé. Quelqu'un l'observait. Qui cela pouvait-il être, à part Colin ? Il n'était pas au travail, comme il l'avait laissé croire. Il était là et les attendait...

Est-ce que Sam y était aussi ? A l'évocation de cette possibilité, elle eut envie de se précipiter à l'intérieur, sans se soucier de lui. Mais cela serait revenu à se jeter dans la gueule du loup. C'était d'elle que dépendait la vie de sa fille.

N'écoutant que son instinct, Zoé tourna les talons et courut vers la voiture. Elle avait déjà ouvert la portière quand Tiffany la rattrapa. Elles s'empoignèrent violemment et tombèrent ensemble sur le sol. Elle se débattait, essayant de se dégager, quand elle entendit le claquement du panneau de bois. Colin arrivait.

Submergée par une rage trop longtemps contenue, Zoé perdit tout contrôle et se jeta sur Tiffany. Les coups de pied et de poing qu'elle lui assena sans la moindre retenue atteignirent leur cible.

— Colin, aide-moi ! Elle devient folle ! hurla Tiffany en se recroquevillant sur elle-même.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, grogna Zoé en enfonçant ses dents dans l'épaule de cette dernière.

Elle la mordit jusqu'au sang, avant d'être maîtrisée par Colin.

* * *

Où pouvait donc se trouver ce maudit cabanon ? Jonathan avait suivi à la lettre les instructions que Tiffany lui avait données par téléphone et il se retrouvait perdu au fin fond de la Sierra Nevada, sans réseau ni cabine téléphonique à l'horizon.

— Bon sang !

Sa frustration était si forte qu'il donna un coup sur le tableau de

bord, enclenchant la radio, qui, sans signal de réception assez puissant, émit un grésillement ininterrompu. Il devait prendre la décision de revenir sur ses pas. Il n'avait pas le choix. Et pas la moindre idée de l'endroit où se trouvaient Sam et Zoé. La mort dans l'âme, il rejoignit l'autoroute. Elles ne devaient pourtant pas être loin d'ici... Il parcourut quelques kilomètres supplémentaires, et réussit à passer un appel.

— Scovil, Potter & Clay.

Il sortit la carte qu'il avait prise à la réception le matin même.

— Misty ?

— Oui ?

— C'est Jonathan Stivers.

— Oh ! Bonjour, monsieur Stivers.

— Est-ce que Colin est dans le coin ? reprit-il sans relever le ton enjôleur de la jeune femme.

— Oui, mais... il travaille dans son bureau, et j'ai interdiction de le déranger.

— C'est une urgence.

— Waouh, encore une ?

— Pourquoi, il y en a eu d'autres ?

— Sa femme en a eu une plus tôt dans la journée, et elle en avait déjà eu une la semaine dernière.

Pris par l'angoisse, le temps et la nécessité de parler à Colin, il faillit ne pas relever. Pourtant... deux urgences en si peu de temps, c'était étrange.

— Quel genre d'urgences ? demanda-t-il.

— Ce matin, Tiffany m'a dit qu'elle avait eu un accident de voiture.

« Oh ! Seigneur ! » Jonathan prit la première sortie, puis pila sur le bas-côté.

— Tout le monde allait bien ?

— Tout le monde ? Je suis presque sûre qu'elle était seule.

— C'était quand ?

— Peu de temps après votre départ du cabinet.

Il respira de nouveau. Cela avait dû se passer avant qu'elle ne retrouve Zoé. Tiffany lui avait paru aller bien, quand il lui avait parlé au téléphone. En fait d'accident, ce n'était sans doute qu'un simple accrochage.

— Et l'autre urgence ?

— Celle de la semaine dernière ? La mère de Colin s'était fait mal en tombant.

La mère de Colin ? Il n'avait jamais entendu parler d'elle.

— Quel jour était-ce ?

— Voyons voir... Je pourrai vous le dire si je retrouve cet appel

dans mon agenda. Ah ! voilà. Lundi. Je venais de me faire couper les cheveux. Colin m'avait d'ailleurs lancé un de ces regards noirs en arrivant au bureau !

Lundi. Le jour de la disparition de Samantha. Etait-ce une coïncidence ? Possible. Pourquoi les Bell n'en avaient-ils pas parlé ? Zoé lui avait raconté que la mère de Colin avait quitté son mari en apprenant ses abus... Peut-être qu'elle n'était pas proche de son fils ? Ou peut-être ne s'était-elle pas fait trop mal en tombant...

— Merci. Est-ce que vous pouvez me passer Colin ?

— Il ne va pas apprécier, se plaignit-elle.

— Je lui dirai que je ne vous ai pas laissé le choix. Il comprendra, promis. C'est vraiment très important.

Il l'entendit soupirer dans le téléphone.

— D'accord, mais c'est bien pour vous que je le fais. Vous me devrez une faveur... un dîner, par exemple.

Jonathan ouvrit la bouche, sur le point de lui dire qu'il n'était plus libre. C'était une gentille fille et il l'aurait volontiers invitée, s'il ne se sentait pas engagé ailleurs — et l'image qui s'imprima sous ses yeux n'était pas celle de Sheridan.

— Je serais ravi de vous emmener dîner, mais vous savez, Misty, j'ai une petite amie.

— Les meilleurs sont toujours pris, maugréa-t-elle. Restez en ligne.

Il attendit longtemps et il crut un instant qu'elle l'avait oublié.

Misty finit par le reprendre en ligne.

— Monsieur Stivers ?

— Oui ?

— Il n'est pas dans son bureau. Je ne sais pas quand il est parti, parce que je ne l'ai pas vu passer devant la réception.

— Pourriez-vous me rendre un service et aller vérifier si sa voiture est dans le parking ?

— C'est ce que j'ai fait. Sa voiture n'est plus là, non plus.

Voilà qui expliquait la longue attente. Quelle chic fille !

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il aurait pu aller ?

— Non, mais je peux vous dire une chose : ça m'étonnerait qu'il repasse par ici. M. Scovil m'a entendue le chercher et il a sauté au plafond.

Et si Colin avait décidé de se rendre au cabanon ?

— Pouvez-vous me donner son numéro de téléphone portable ?

— Je ne suis pas censée communiquer ce genre d'informations — pas sans sa permission.

— S'il vous plaît, Misty. Cela concerne l'enfant que nous recherchons.

— Mais Colin ne va pas apprécier... Il risque de chercher à se venger.

— Il ne reviendra sans doute pas, et je ne lui dirai pas où je l'ai obtenu. De toute façon, je le trouverai, mais cela me ferait gagner du temps. S'il vous plaît, Misty...

— Très bien, laissez-moi un instant...

Il l'imagina, faisant tourner de l'index son Rolodex.

— Voilà, je l'ai.

Il l'enregistra dans son répertoire, sous la dictée de la standardiste.

— Merci, Misty, vous êtes un ange !

— Trop bête que vous ayez une petite amie, lâcha-t-elle avant de raccrocher.

Il sourit intérieurement tout en composant le numéro de Colin, mais l'inquiétude le submergea de nouveau quand il tomba directement sur la boîte vocale. Il recommença, sans plus de succès. Était-ce Colin qui était rentré chez lui quand lui-même était caché dans le garage ? Si c'était le cas, Bell n'avait sans doute pas l'intention de retourner à son bureau.

Il réfléchit un instant, tapotant le volant. Il devait localiser ce cabanon. Mais comment ?

Peut-être que Paddy s'était remarié...

Il vérifia. Il y avait bien un Paddy Bell à Antelope, l'endroit où avait été kidnappé Toby. Une femme décrocha à la première sonnerie.

— Allô !

L'inquiétude et l'espoir perçaient dans sa voix.

— Pourrais-je parler à Mme Bell ?

— C'est moi.

— Vous êtes bien mariée à Paddy Bell, le père de Colin Bell ?

— C'est moi, oui.

— Bonjour, je suis Jonathan Stivers, détective privé, et j'enquête sur la disparition de...

— Celle de mon mari ? l'interrompit-elle. Paddy a été kidnappé ? C'est ça ?

Il détacha sa ceinture de sécurité.

— Pas que je sache, madame. Une adolescente, qui habitait dans la maison voisine de celle de votre beau-fils, a disparu lundi dernier et je la recherche depuis.

— La maison voisine de celle de Colin ?

Elle parut intriguée.

— C'est curieux qu'il ne m'en ait pas parlé. Peut-être qu'il y a un lien avec la disparition de Paddy, poursuivit-elle, des sanglots dans la voix. Où sont donc passées toutes ces personnes ? Il y a eu le fils Simpson qui a été enlevé en bas de la rue, à la sortie de l'école... Je ne comprends pas !

— Colin pense que votre mari aurait pu enlever Samantha Duncan.

— *Quoi ?* Il ne la connaissait même pas. Pourquoi aurait-il fait ça ?

Jonathan baissa sa vitre pour avoir un peu d'air.

— D'après Colin, votre mari est un...

— Non ! cria-t-elle sans lui laisser le temps de finir sa phrase.

— Si.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges ! Je connais Paddy mieux que personne. C'est un homme bien, pas un pervers sexuel !

Un courant d'air s'engouffra dans le véhicule, lui balayant les cheveux.

— Vous n'avez jamais entendu dire qu'il abusait de ses enfants ?

— Bien sûr que non ! C'est insensé. Demandez à sa première femme. Elle vous dira que c'était un bon père de famille et qu'ils seraient toujours mariés, s'il n'y avait pas eu Colin.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'était un enfant difficile. Il leur a causé beaucoup de problèmes.

— Difficile ? Jusqu'à quel point ?

— Tout dépend à qui vous parlez. Tina — sa mère — pense qu'il est l'incarnation du diable sur Terre. Paddy, lui, pense que les problèmes de son fils viennent du fait qu'ils ont été beaucoup trop stricts avec lui.

— Auriez-vous le numéro de Tina, madame Bell ? J'aimerais lui parler.

— Je l'ai. Je l'ai même appelée, après la disparition de Paddy. Nous nous entendons très bien, toutes les deux. Attendez une minute.

Il y eut un faible bruissement sur la ligne, puis des craquements, au moment où elle reprenait le combiné en main.

— Voilà !

Quand elle lui eut donné le numéro, il la remercia.

— Monsieur Stivers ? reprit-elle, avant qu'il ne raccroche.

— Oui ?

— Je sais déjà ce que vous dira Tina. Elle est partie pour échapper à son fils, pas à son mari. Courtney, la sœur de Colin, confirmera.

La tête dans ses mains, Jonathan fit un petit récapitulatif. En fait, de nombreux éléments convergeaient vers Colin : l'homme qu'il avait mis en colère ce matin même était à la fois lié à Paddy et à Sam. A Toby, aussi, qui vivait dans le quartier de Paddy... Colin, l'homme qui avait des somnifères chez lui et de la nourriture pour chien dans son garage ; Colin, qui avait reçu Zoé chez lui, juste avant que Jon ne la trouve désorientée et débraillée dans une chambre d'hôtel. Il y avait fort à parier qu'il aurait fini par trouver le nom de Colin — ou celui d'un de ses proches — dans les fichiers des agences de location de cabanons.

Il n'avait pas eu tort de le soupçonner.

— J'ai un mauvais pressentiment, dit-il à Sheryl.

— Vous croyez qu'il... qu'il aurait pu faire du mal à son père ?

Un tacot passa en pétaradant devant lui et disparut à l'horizon.

— Que répondrait son ex-femme à cette question ? reprit-il doucement, percevant le trouble de son interlocutrice.

— Eh bien... quand je l'ai appelée, elle a tout de suite voulu savoir où était Colin, au moment de la disparition de son père. C'est une question étrange, vous ne trouvez pas ? Moi aussi, j'ai pensé que les problèmes de Colin pouvaient s'expliquer par la difficulté de Tina à exprimer son amour à son fils. Mais à présent, s'il n'y avait pas Tiffany, je serais plutôt de l'avis de Tina.

— Vous aimez bien Tiffany, alors ?

— C'est une gentille fille. Elle a bon cœur et se montre toujours prête à se mettre en quatre pour faire plaisir.

Plutôt prête à satisfaire les moindres désirs de son mari que ceux des autres, nuança-t-il intérieurement.

— Je suppose qu'elle était avec Colin, quand Paddy a disparu.

— C'est ce qu'elle m'a dit, répondit Sheryl.

— Pourriez-vous m'expliquer comment me rendre au cabanon de votre mari, madame Bell ?

— Je crains que non, hélas. Je n'y suis pas allée très souvent et cela fait si longtemps... Et c'est toujours Paddy qui conduisait.

Il boucla sa ceinture de sécurité.

— Je dois retrouver Samantha. Et vite, insista-t-il.

— Colin et Tiffany y sont allés hier, mais ils n'ont trouvé personne.

— Je préfère m'en assurer par moi-même. Si vous me donnez l'adresse exacte, je finirai bien par trouver !

Sheryl Bell réfléchit un instant, avant de répondre :

— Je suppose que l'adresse figure sur l'acte de propriété, mais il me faudra un bout de temps pour mettre la main dessus. Il est probablement dans le garage... Oh ! attendez ! Je peux demander à Glen.

— Glen ?

— C'est mon fils. Il allait souvent au cabanon avec Paddy. Lui, il saura comment s'y rendre.

— Est-ce que je peux lui parler ?

— Quelle heure est-il... 15 heures ? Je devrais pouvoir le joindre sur son lieu de travail.

— Appelez-le tout de suite ! cria presque Jonathan.

En croisant les doigts pour qu'il ne soit pas déjà trop tard.

— De vraies furies, ma parole !

La voix de Colin vibra d'une jubilation qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Je ne t'aurais jamais cru capable d'une telle hargne, dit-il à Tiffany.

— On dirait que ça t'amuse que je sois blessée, maugréa cette dernière.

Assise à même le sol, couverte de poussière, elle se tenait l'épaule.

Zoé s'essuya la bouche avec sa manche et déglutit pour faire passer le goût métallique du sang, tout en écartant ses cheveux emmêlés pour affronter le regard de Colin.

— Ça, c'était pour Sam et Toby ! lança-t-elle en le défiant du regard.

— Vous parlez de Rover ?

Colin laissa échapper un ricanement.

— Vous voulez le protéger, lui aussi ?

— Quelle sorte d'homme peut s'en prendre à un enfant et le faire autant souffrir ? Comment avez-vous pu... Vous que je connais, à qui j'ai parlé et que j'ai côtoyé ? Vous n'êtes qu'un monstre !

Il balaya ces propos d'un revers de main.

— Lâchez-moi. Vous aussi, vous êtes capable de faire souffrir. Regardez ce que vous venez d'infliger à cette pauvre Tiff !

Zoé se fichait pas mal d'avoir blessé Tiffany. C'était Colin qui menaçait sa vie et celle de Sam, et c'est lui qu'elle voulait mettre hors d'état de nuire. C'était sa seule façon de mettre fin à cette sale histoire — et de sauver sa fille.

Elle se releva et épousseta ses vêtements.

— Tiffany est en âge de se défendre, et c'est elle qui a commencé.

— C'est le genre de subtilités qui me passent au-dessus de la tête, rétorqua-t-il en haussant les épaules. Dans la vie, faut s'approprier ce qui nous plaît et rafler tout ce qu'on peut.

— Qu'avez-vous fait de ma fille ? demanda-t-elle.

Colin prit un air moqueur.

— C'est plutôt ce que je vais lui faire qui compte.

Zoé serra les poings. Sam était en vie.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? Pour me dire que c'était vous ? Pour nous tuer toutes les deux ?

Il se pencha vers elle pour humer ses cheveux. Elle refoula le frisson de dégoût qui la traversa lorsqu'il lui lécha la joue. Pas question de lui montrer ce qu'elle ressentait !

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta-t-elle.

— Je vous veux, vous. Je vous désire depuis le jour où je...

— Colin ! interrompit Tiffany avec dépit.

Elle bondit sur ses pieds et le poussa loin de Zoé.

— Pas pendant que je suis là. Je ne veux pas assister à ça, c'est au-dessus de mes forces. Emmène-la avec toi à Chester, comme prévu. Et assure-toi que je ne la revoie plus jamais.

— Ooh ! railla-t-il. Vous l'avez entendue ? Elle veut se débarrasser de vous. Elle en a marre de vous voir m'allumer avec votre joli petit cul.

— Je ne vous ai jamais allumé, répliqua fermement Zoé.

— Vous êtes une tentation ambulante. Vous voir suffit pour m'exciter.

— Colin ! grogna de nouveau Tiffany.

— D'accord, d'accord, j'ai pigé. Zoé et toi, vous avez encore des comptes à régler. Je vais vous laisser gérer ça entre vous.

Son regard passa de l'une à l'autre.

— Allez-y, battez-vous ! Ce sera comme un combat de... de poulettes.

Il eut un sourire proche du rictus.

— Un genre de mise en bouche pour le corps à corps à venir — si vous voyez ce que je veux dire, Zoé.

Une panique indescriptible la submergea, faisant remonter de son passé des bribes d'images chargées d'une intensité douloureuse : Bates, le mobile home de son père, la chaleur étouffante d'un été de canicule.

— Non, je ne vois pas du tout, lâcha-t-elle dans un souffle.

Colin lui décocha un clin d'œil, et elle sentit ses espoirs s'amenuiser. Comment allait-elle s'en sortir ? Ce monstre jubilait ! Il n'avait même jamais semblé aussi satisfait qu'en cet instant. Toutes ses insinuations, ses tentatives de séduction lui revinrent à la mémoire. Elle s'était tant appliquée à se comporter en voisine polie et reconnaissante qu'elle s'était aveuglée, refusant d'interpréter le malaise qu'elle éprouvait en compagnie de Colin. Elle avait préféré lui faire confiance plutôt que d'écouter son instinct, qui l'incitait à la prudence. Mais il semblait si gentil, si... normal ! Tout le monde s'y serait laissé prendre, non ? Elle, peut-être plus encore que d'autres, car, après l'agression qu'elle avait subie à quinze ans, elle avait décidé

de ne pas vivre dans la peur, refusant de voir le danger à chaque coin de rue.

— Tu es prête ? demanda-t-il à sa femme.

— Prête pour quoi ?

— Pour te battre avec elle !

— Colin, non ! Pas question !

Tiffany lui montra la marque de dents sur son épaule.

— Regarde ce qu'elle m'a fait !

— Ce n'est rien, bébé. Tu as connu pire.

— N'y pense même pas, Colin. Tu dois partir avant que Stivers ne débarque ici. Parce qu'il va finir par retrouver son chemin...

— C'est si isolé qu'il nous reste un peu de temps, répliqua-t-il.

— Pourquoi tu n'en fais toujours qu'à ta tête ? cria-t-elle. Tu t'es encore shooté ? Il sera là d'une minute à l'autre, Colin !

— Mais non ! Allez, bébé...

Il plaqua sa main sur ses fesses et les pinça, tout en remuant sa langue dans sa bouche de manière obscène.

— Tu n'as pas envie d'en découdre pour ton homme ? Je croyais que tu détestais Zoé. Tu voulais que je la tue, il me semble...

Tiffany tituba, reculant de quelques pas.

— Ferme-la ! Dieu ! que je te déteste ! cria-t-elle avec violence.

Colin se raidit, comme si elle l'avait giflé. Son visage se vida de toute expression.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Zoé la vit plaquer une main sur sa bouche. Manifestement elle regrettait ses propos, mais Colin s'en fichait. Tiffany avait raison : il ne semblait pas dans son état normal. Il était surexcité, tout à fait incontrôlable.

Les Bell se regardèrent sans ciller pendant quelques secondes, puis Colin se jeta sur elle et l'attrapa par les cheveux.

— Vous la voulez, lança-t-il à Zoé. Elle est à vous !

Zoé réfléchit à toute allure. Comment prendre l'avantage ? Colin avait parlé de Samantha au présent — elle était donc en vie. Mais où l'avait-il enfermée ? Pourvu qu'elle soit dans la remise ou dans le cabanon... S'il l'avait cachée ailleurs, jamais elle ne la retrouverait !

— Allons voir Sam, murmura-t-elle.

— Dans une minute...

Tiffany grimaça de douleur, mais ne poussa pas un cri quand Colin lui tordit méchamment le bras dans le dos.

— Ma femme mérite une petite leçon.

Il lui lécha la joue.

— Qu'est-ce que tu en dis, bébé ? Tu me détestes, hein ? C'est bien ça ?

— Je ne le pensais pas, gémit-elle. Tu sais que je t'aime, Colin. Je

ferais n'importe quoi pour toi. Je t'ai amené Zoé, non ?

— Tu l'as amenée parce que tu veux que je l'élimine. Tu n'as pas grand-chose à y perdre, franchement !

Il reporta son attention sur Zoé.

— Si vous lui bottez les fesses, je tuerai Sam rapidement.

Zoé sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Sam était donc vraiment en vie ! Mais comment faire pour qu'elle le reste ?

— C'est ma meilleure offre, ajouta-t-il.

Il s'exprimait avec une désinvolture confondante, comme s'il discutait d'une banale transaction financière.

— Je ne peux pas vous laisser repartir, ni l'une ni l'autre, reprit-il. Je ne vous ferai pas l'insulte de prétendre le contraire ! Mais je peux faire en sorte qu'elle ne souffre pas inutilement. Après, ce sera juste vous et moi, pendant une semaine.

— Colin, tu vas me faire regretter d'avoir accepté tout ça ! s'écria Tiffany. Lâche-moi.

— Non !

— Lâche-moi !

Colin poussa sa femme plus près de Zoé.

— Allez, frappez-la. Ici, précisa-t-il en avançant son propre menton.

— Et vous, que ferez-vous ? demanda Zoé.

— Je ne m'en mêlerai pas. Je veux juste regarder. Je vous accorde trois coups de poing chacune. Tout est permis et celle qui gagne... gagne ! Si c'est vous, je saurai me montrer clément.

— Colin, arrête !

Tiffany se tortilla pour échapper à sa poigne, mais il resserra son emprise.

Colin la désigna de nouveau à Zoé.

— Allez... Vous vouliez la frapper il y a une minute !

Il avait une vision totalement tordue et déformée de la situation. Elle ne voulait se battre avec personne ! Juste s'en sortir et sauver Samantha.

— Frappez-la, insista-t-il. Faites-lui un bel œil au beurre noir. Pensez à la façon dont elle a traité votre fille. Elle l'a nourrie avec des croquettes pour chien, elle lui a fait porter un collier d'étranglement, elle l'a enchaînée au sol... C'est une garce, vous savez !

Zoé sentit une rage terrible l'envahir. Elle aurait pu se battre contre n'importe qui, avec une force décuplée par toute la haine qui bouillait en elle.

— Et c'est elle qui l'a enlevée, poursuivit-il. Elle l'a attirée chez nous et l'a enfermée dans une pièce à l'étage, pendant que vous étiez au travail. Sûr, votre gosse est naïve, mais je suppose que la plupart des enfants feraient confiance à une femme aussi jolie et gentille que

la mienne.

— Vous avez vraiment fait ça ? demanda Zoé en se tournant vers Tiffany.

Que la trahison vienne d'une femme donnait à la situation une dimension tragique, qui la heurtait de plein fouet.

— Vous êtes aussi pourrie que votre mari !

Tiffany évita son regard.

— Je l'ai fait pour lui.

Colin tira sèchement sur le bras de sa femme, qu'il tordait toujours dans son dos, lui arrachant une plainte.

— Oh ! Tu te retournes encore contre moi ?

A l'évidence, Colin se permettait d'exprimer ce qu'il voulait sur elle, mais il ne tolérait aucune réaction de sa part.

— Tu me fais mal !

Tiffany se débattit, mais il rit, la serrant plus fort.

— Je devrais peut-être vous emmener toutes les deux à Chester et vous forcer à vous torturer. Ça pourrait être intéressant. Oublions Sam. Elle ne nous servira à rien dans l'état où elle est, de toute façon.

Zoé suffoqua, terrifiée. Qu'avait-il fait à sa fille ?

— Je n'irai pas à Chester, protesta Tiffany. Pas maintenant.

— Tu ne me fais plus bander, Tiff. Tu devrais être contente : avec Zoé, tu redeviens excitante.

Les larmes ruisselèrent sur les joues de sa femme.

— Tu ne m'aimes pas ! J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt, murmura-t-elle, manifestement anéantie.

— Tu l'as bien cherché. Maintenant, ferme-la et fous-moi la paix. Au final, tu obtiendras ce que tu veux. Je m'accorde un petit plaisir, c'est tout.

— Tu as sniffé de la coke ! Je déteste l'effet que ça a sur toi !

— Et tu me détestes, ouais, on a compris.

Il la traîna jusqu'à Zoé.

— Frappez-la.

— Aussi fort que je veux ? demanda Zoé.

— Aussi fort que vous voulez, confirma-t-il.

Il maintint sa femme, la tourna sur le côté gauche, pensant que le coup viendrait de la droite. Mais Zoé n'était pas droitière et ce n'était pas Tiffany qu'elle visait.

Elle serra les deux poings pour qu'il ne devine pas son intention et le frappa de toutes ses forces.

* * *

— Il était temps de le percer à jour. J'ai toujours su que c'était un fou furieux, lâcha Glen Hagen.

Il appuya son bras musclé, couvert de tatouages, sur la vitre baissée de la portière. Il mâchouillait un cure-dent quand Jonathan

l'avait rejoint à la station-essence de Nyack — et l'avait encore à la bouche en ce moment même, alors qu'ils roulaient vers le cabanon.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que Colin Bell est un fou furieux ? lui demanda-t-il.

Quand il avait eu le fils de Sheryl au téléphone, ce dernier lui avait tout de suite assuré qu'il savait où était le cabanon, mais il avait tenu à l'accompagner, affirmant qu'il n'arriverait pas à lui expliquer précisément la route par téléphone.

« C'est trop compliqué, avait-il répliqué quand Jon avait insisté. Est-ce que vous saurez où aller quand je vous dirai de tourner à droite, arrivé à l'affleurement de granite, et à gauche, devant l'arbre penché ? »

Jonathan n'avait pas eu d'autre choix que de l'attendre, mais l'heure qu'il avait perdue s'était révélée éprouvante. Chaque minute écoulée n'avait fait qu'accroître son angoisse. Pour Sam. Pour Zoé. Il avait mesuré à quel point la jeune femme comptait déjà pour lui — bien plus qu'il n'aurait voulu l'admettre. Cette prise de conscience le torturait d'autant plus qu'elle réveillait les mauvais souvenirs liés à la mort de Maria.

Pour ne rien arranger, l'inspecteur Thomas, qui enquêtait sur une affaire macabre de meurtre déguisé en suicide, était injoignable. Il n'avait rappelé Jon que quelques minutes plus tôt — là aussi, ils avaient perdu un temps précieux ! Mais Thomas avait des nouvelles qui confortaient les soupçons de Jon : l'ex-femme de Paddy était entrée en contact avec la police de Sacramento pour exiger que les flics lancent une enquête sur Colin concernant la disparition de son père.

Si seulement il avait eu cette information plus tôt dans la journée !

Jonathan zigzagua entre les voitures et se rabattit brutalement sur la voie de sortie.

— Ralentissez, bon sang ! s'exclama Glen. J'veux pas mourir, moi !

Jonathan ne releva pas. La vie de Sam et de Zoé se jouait peut-être dans ces précieuses secondes...

— Qu'est-ce qui vous permet de penser qu'il est fou ? demanda-t-il de nouveau.

— Colin était déjà adulte quand nous nous sommes rencontrés, mais je l'ai assez souvent croisé pour comprendre que c'est un manipulateur. Personne ne sait ce qui se cache sous son masque bien respectable. Mais s'il juge que vous ne lui êtes d'aucune utilité, il se montrera peut-être sous son vrai jour...

Il s'interrompit.

— Il m'a très vite évité. Je ne suis qu'un ouvrier, vous comprenez ! Il secoua la tête.

— Sans parler de la façon dont il traite sa femme...

— Aussi mal que ça ?

— Il se contrôle en public, mais si on prend la peine de regarder, il y a des signes qui ne trompent pas. Un seul regard de sa part suffit pour qu'elle lui obéisse, se taise, sorte de la pièce... C'est pas difficile d'imaginer ce qui se passe entre eux lorsqu'ils sont seuls. Un jour, j'ai entendu Colin parler à Tiffany dans la chambre d'amis chez ma mère, et je vous le dis, c'était honteux.

Il tapota la poche de sa chemisette.

— Bon sang, quelle idée j'ai eue d'arrêter de fumer cette semaine ?

Jonathan slaloma entre plusieurs camping-cars, avant de se rabattre vivement devant un semi-remorque. Glen, déséquilibré, eut juste le temps de se rattraper au tableau de bord.

— Pourquoi Paddy n'a-t-il jamais voulu reconnaître que son fils n'est pas aussi sympathique qu'il en a l'air ? demanda Jonathan, coupant court aux réactions de son passager sur sa conduite.

— Paddy était trop occupé à se faire des reproches. Aucun parent n'est prêt à reconnaître la nature perverse de son enfant... Paddy repensait aux signaux qui auraient dû l'alerter, il remontait dans le temps pour trouver ce qu'il avait fait de mal, il se torturait pour savoir ce qu'il aurait dû faire pour empêcher ça — bref, il sombrait dans la culpabilité. Ma mère se fait encore des reproches pour ne pas m'avoir poussé à finir le lycée. Mais comme je lui ai dit hier, c'était mon choix.

Il mordilla son cure-dent.

— Des conneries, j'en ai fait, et je n'en suis pas forcément fier, mais rien de ce genre, non ! Je ne suis pas un pervers.

Jonathan mit son clignotant, juste avant de se glisser entre une voiture de sport et une berline.

— Où est Paddy, d'après vous ?

— Aucune idée. Colin a essayé de faire croire à ma mère que j'y étais pour quelque chose. Il ne recule devant rien, vraiment ! Il savait que son père et moi étions fâchés, alors il a cherché à me faire porter le chapeau... C'est sa façon de faire — et le pire, c'est que ça marche.

— Pourquoi cette mésentente entre Paddy et vous ?

— Nous avons repris ensemble une boutique de tondeuses à gazon et... ça n'a pas marché. Nous sommes trop différents.

Ils y étaient — enfin ! La sortie pour Truckee. De nouveau, Jon se faufila entre un pick-up et une Prius. Et, de nouveau, Glen laissa échapper une bordée de jurons.

— Vous allez finir par nous tuer tous les deux !

— Je prends à gauche ? demanda Jonathan.

— Ouais, à gauche.

— En quoi étiez-vous différents ? insista-t-il.

Glen bascula vers la portière, quand Jonathan aborda le virage un peu trop vite.

— Il était trop autoritaire. Je ne pouvais pas prendre une journée, je devais toujours m'occuper de la fermeture. Il avait toujours quelque chose à redire sur ce que je faisais ou ce que je disais, il contrôlait chacun de mes gestes... Alors, on s'est dit des mots et j'ai claqué la porte.

Il haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas revu depuis.

Il montra du doigt un embranchement.

— Vous prenez cette route.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre propre père ?

— Il est mort d'une crise cardiaque, il y a dix ans.

— Si Colin a fait ce dont je le soupçonne, votre mère vient peut-être de perdre son second mari.

— Revivre ça, quelle misère ! maugréa-t-il.

Ils se turent. Jonathan était trop tendu et pressé d'atteindre la cabane, Glen trop absorbé par sa conduite. Ils s'enfoncèrent dans les montagnes, empruntant une route étroite et sinueuse. Les premiers virages étaient semblables aux précédents, mais très vite la route devint un chemin, moins praticable, à peine visible.

— La nature reprend ses droits au printemps.

— Qui entretient ces chemins ? demanda Jonathan.

— Personne. C'est le problème.

— Il y a d'autres cabanons, dans le coin ?

— Pas à des kilomètres.

— Colin y vient-il très souvent ?

Glen lui lança un coup d'œil.

— Tout le temps. Voilà, on y est.

Jonathan fit une embardée pour éviter une ornière profonde et s'avança dans une petite clairière, où se trouvaient une cabane en rondins grossiers, un foyer en pierre et une remise. Des traces récentes de pneus prouvaient que quelqu'un venait de passer. Ils trouvèrent des papiers de barres chocolatées et une vieille couverture dans la remise.

Mais rien de plus.

* * *

Zoé reprit conscience dans le coffre d'une voiture. Les élancements dans son crâne s'accroissaient au rythme des secousses du véhicule. Après avoir frappé Colin, elle avait cherché à tirer avantage des quelques secondes de stupéfaction et de douleur qu'elle lui avait infligées, et s'était précipitée dans la voiture de Tiffany, mais il avait vite repris ses esprits et l'en avait sortie par les cheveux, avant de lui assener des coups.

Le premier l'avait sonnée, et elle avait dû perdre connaissance, car elle ne se souvenait de rien. Colin l'avait sans doute jetée dans le coffre, avant de partir, et il l'aurait sûrement tuée s'il n'avait pas été

pressé, pensa-t-elle.

Elle poussa un gémissement, alors qu'elle essayait de bouger pour faire le point sur ses blessures. Si ce coffre pouvait être plus grand... Elle était à l'étroit, gênée dans ses mouvements. A moins que ce ne fût à cause de la douleur qui irradiait dans tout son corps ? Elle était presque sûre qu'elle s'était cassé la main en frappant Colin. Et il avait dû lui briser la mâchoire. C'était la première fois qu'elle se battait... Piètre performance !

Qu'allait-elle faire ? Jonathan ne pourrait jamais la retrouver maintenant qu'ils avaient quitté le cabanon. Le reverrait-elle ? Reverrait-elle quelqu'un ? Et où était sa fille ?

Des larmes de frustration, d'impuissance et d'angoisse ruisselèrent sur ses joues. Cela ne pouvait pas finir ainsi, Colin ne pouvait pas s'en tirer si facilement... et elle, venir s'ajouter à la liste de ses victimes !

Zoé sentit la voiture ralentir, puis s'arrêter. Elle retint son souffle, se préparant à ce que le coffre s'ouvre, mais rien ne se produisit. Tous ses sens à l'affût, elle perçut un piétinement près d'elle, des bruits sourds, saccadés. Quelqu'un — probablement Colin — enlevait le bouchon du réservoir. Ils s'étaient arrêtés à une station essence. Elle entendit le pistolet s'insérer dans le conduit, le bruit d'un clapet, du carburant s'écoulant à gros bouillons.

Une odeur d'essence flotta dans le coffre et s'infiltra dans ses narines. Elle entendit Colin s'éloigner. Il se dirigeait sans doute vers la boutique ou vers les toilettes... Il y eut un silence, puis une voix étouffée lui parvint. C'était celle de *Sam*. Sa fille était dans la voiture !

— Maman ? Maman, est-ce que ça va ?

Samantha éclata en sanglots.

— Tu es vivante ? demanda-t-elle encore.

La vague de soulagement qui traversa Zoé était si intense qu'elle ne put émettre le moindre son pendant quelques secondes. Non seulement Sam était en vie, mais elle était avec elle.

— je vais bien, Sammie chérie.

— Maman ? Tu es là ? Réponds-moi !

Elle n'avait pas parlé assez fort. Luttant contre la douleur, Zoé essaya de nouveau.

— Ne pleure pas, mon bébé. Je vais bien.

— Tu es en vie ? Oh ! Merci, mon Dieu ! s'exclama Samantha.

Dans quel état était sa fille ?

— Comment vas-tu, ma chérie ?

— Je suis malade.

Zoé inspira profondément pour ne pas céder à la panique.

— Je suis désolée. Tellement désolée.

— Je veux rentrer à la maison.

— Nous allons rentrer, mon bébé. Nous devons juste... trouver de

l'aide.

— Il est fou, murmura l'adolescente dans un sanglot. Il va nous tuer.

— On ne se laissera pas faire. Est-ce que tu peux sortir de la voiture ?

Il y eut un silence.

— Sam ?

— Non.

— Tu peux descendre la vitre ? Appuyer sur le bouton qui ouvre le coffre ? Tu peux faire quelque chose ?

— Mes mains sont... Elles sont attachées.

— Est-ce que tu peux crier pour attirer l'attention ? On va crier ensemble, d'accord ? Tu es prête ?

— Ça ne servirait à rien, maman. Il n'y a personne ici, à part l'employé de la boutique et... il ne nous entendra pas.

Evidemment. Colin ne se serait pas arrêté s'il avait pensé courir le moindre risque.

— Où est-ce qu'il nous emmène ? demanda Zoé.

— Je ne sais pas. Il a parlé d'un endroit qui porte un prénom de garçon, mais je ne sais plus lequel.

— Tu ne l'avais jamais entendu, ce prénom ?

Elle eut un nouveau hoquet.

— Non.

— Et son téléphone portable ? Il l'a laissé dans la voiture ?

— Oui, mais je ne sais pas... si je peux l'attraper. Et puis c'est un Smartphone, je ne sais pas comment ça marche.

— Il faut que tu essaies, ma chérie. Utilise tes pieds, ta bouche.

Il y eut un long silence.

— Sam ?

— Il revient !

Sam tourna la tête vers la vitre quand Colin remonta en voiture. Malgré le collier, elle était parvenue, sans trop savoir comment, à atteindre son Smartphone et même à appuyer sur les touches avec le menton. Elle avait manqué de s'étrangler, mais il lui semblait qu'elle avait réussi à appeler quelqu'un : un « Allô !... Allô ! » étouffé s'échappait du portable.

Perdu dans ses pensées, Colin n'y prêta pas attention. Il sortit une cannette du sac qu'il venait de rapporter de la boutique, le roula en boule et le jeta sur la banquette arrière sans même se retourner vers Samantha. Puis il en but une gorgée et démarra.

Ouf ! Il n'avait même pas remarqué que son téléphone ne se trouvait plus sur le tableau de bord. Samantha hésita. Devait-elle crier à l'aide ? Elle ne savait pas où elle était et ne pourrait donner aucune indication sur l'endroit où ils se rendaient. Et puis Colin s'empresserait de couper la communication. Et même si la personne rappelait, il prétendrait que c'était une plaisanterie. C'était un expert en mensonges.

Comment pouvait-elle s'y prendre pour faire comprendre à la personne au bout du fil qu'elle avait besoin d'aide ?

A la pensée de sa mère, si proche d'elle, elle se sentit soulevée par un regain d'énergie et d'espoir. Elles avaient traversé des moments difficiles par le passé et s'en étaient toujours sorties. Cette fois encore, ce serait le cas.

— Colin ?

Son estomac se contracta et elle pria pour que l'interlocuteur reste en ligne.

— Quoi ?

— Où est-ce... qu'on est ?

Il était d'une humeur massacrant. Probablement à cause de son nez, excessivement tuméfié, qui ne cessait de saigner, lui donnant une voix nasillarde ridicule.

— Dans les montagnes.

C'était une réponse trop évasive, qui ne suffirait pas à renseigner la

personne qui était en ligne.

— Où allons-nous ?

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et grimaça en voyant son reflet. Il toucha son nez avec précaution.

— A quoi joues-tu ? Je croyais que tu étais malade.

C'était le cas. Elle ne s'était jamais sentie aussi mal de sa vie. Même lorsqu'elle avait eu la grippe et qu'elle avait vomi ses tripes pendant trois jours, elle n'avait pas été aussi mal. Mais sa mère s'occupait d'elle, à ce moment-là.

— Est-ce que vous allez... nous... tuer ?

— Qu'est-ce que *tu* en penses ?

Elle évita soigneusement de regarder le portable.

— Je crois que oui.

— Quelqu'un doit payer pour ça, dit-il en lui montrant son nez.

— Vous avez... tué Rover, n'est-ce pas ?

— La ferme ! maugréa-t-il. Je n'ai pas envie de parler de lui. Je n'ai pas envie de parler tout court. Je n'arrive plus à respirer.

A bout de force, Samantha ferma les yeux pour s'économiser.

— Pourquoi... Pourquoi vous faites ça ?

— Parce que ça me plaît ! C'est tout.

Elle n'entendait plus de bruit s'échapper du téléphone. La personne avait-elle raccroché ? *Pitié, non...*

— Je pensais... Je pensais qu'un avocat qui travaillait pour... comment c'est, déjà, le nom de votre cabinet ?

— Scovil, Potter & Clay. L'un des cabinets les plus puissants de Sacramento, répondit-il, ne résistant pas au plaisir de se vanter.

— Oui, c'est ça, je me souviens.

Comment aurait-elle pu oublier ? Il en parlait tout le temps. A croire qu'il avait gagné le gros lot, le jour où il avait été engagé !

— Vous n'avez pas... peur d'aller en prison ?

— Absolument pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ça n'arrivera jamais.

Fais-le parler. Il ne faut pas qu'il s'arrête. C'était leur seule chance de s'en sortir. Elle devait le pousser à donner le plus de détails possible. Il fallait que la personne au téléphone soit horrifiée, et qu'elle appelle la police.

— Comment pouvez-vous être sûr... qu'ils ne vous... attraperont pas ?

— Faudrait qu'ils soient assez malins pour assembler les pièces du puzzle.

— Vous m'avez dit que... que vous aviez tué votre...

Elle avait le cœur au bord des lèvres et la tête lui tournait. Qu'était-elle en train de dire, déjà ? Ah oui...

— ... votre père, reprit-elle.
— Et alors quoi, si je l'ai fait ?
— Je suppose que... ça veut dire que vous pouvez tuer n'importe qui.

Devant son silence, elle chercha un autre sujet.

— Où est Tiffany ? reprit-elle.
— J'espère bien qu'elle est au cabanon, en train de raconter à la police l'histoire que je lui ai demandé de dire.

— Elle fait toujours ce que vous voulez ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ?

Il laissa échapper un rire mauvais.

— Parce qu'elle n'a aucune confiance en elle et qu'elle a besoin que je lui dise ce qu'il faut faire. Dans la vie, il y a les chefs et les suiveurs. Tiffany fait partie de la deuxième catégorie.

Prise de vertige, Samantha se sentit glisser dans un trou noir.

Elle n'avait plus de force.

— Qu'est-ce qu'il arriverait... si elle n'obéissait pas ?

La réponse de Colin ne la surprit pas.

— Je la tuerais, répondit-il d'un ton ferme.

— Alors vous ne... l'aimez pas ?

— Ce n'est qu'une paire de fesses, rétorqua-t-il en allumant la radio.

* * *

Tiffany ne parvenait plus à respirer. Elle manquait d'air, elle étouffait. Elle laissa tomber son portable et porta ses mains à sa poitrine, lâchant le volant. La voiture se déporta sur le côté au moment où un autre véhicule la doublait. Un coup de Klaxon violent la fit sursauter et elle freina, évitant la sortie de route. Elle avait frôlé l'accident, mais elle s'en fichait. Elle *voulait* mourir. Sans Colin, elle n'avait plus personne. Et plus aucune raison de vivre. La peur tenace et familière de l'abandon la submergea, lui coupant de nouveau la respiration.

« ... *Je la tuerais...*

... *Alors vous ne... l'aimez pas ?*

... *Ce n'est qu'une paire de fesses...* »

Colin ne le pensait pas vraiment, n'est-ce pas ? Il était en train de jouer la comédie à Samantha. Il le faisait parfois pour choquer les gens.

Et pourtant... ne lui cherchait-elle pas des excuses — comme chaque fois qu'il la décevait ? Elle avait toujours préféré se voiler la face, mais, à présent, la réalité se dressait devant elle s'imposait à elle dans toute son évidence : Colin avait des pulsions autodestructrices et il se fichait de l'entraîner avec lui dans sa chute.

Elle leva la main et regarda la bague qu'il lui avait offerte la veille. Elle voulait croire que c'était une preuve de son amour pour elle, mais de quelle sorte d'amour parlait-elle ? Colin ne lui avait-il pas ordonné, avant de partir avec Zoé, de se montrer gentille avec Tommy, quand celui-ci l'appellerait pour passer deux jours avec elle ?

Comment pouvait-il faire aussi peu de cas de ses sentiments ? Il savait qu'elle n'avait pas envie de coucher avec Tommy ! En présence de Colin, c'était différent. En tout cas, elle voulait s'en convaincre. Mais ça... ça marquait une évolution dans leur relation — et pas dans le bon sens. Avant, il était possessif, et ne supportait pas que d'autres hommes la reluquent.

Elle pensa à la dépouille enterrée à Truckee près des toilettes, à Rover et à Sam. A ce qu'il lui avait fait faire...

Elle avait voulu le rendre heureux, devenir ce qu'il voulait qu'elle soit, gagner son amour... et voilà où ça l'avait menée !

Les larmes lui brouillaient la vue, l'empêchant de conduire. Elle prit la première bretelle de sortie et s'arrêta sur le bas-côté, puis elle appela sa belle-mère.

Celle-ci décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô !

— Sheryl ?

— Tiffany ? C'est toi ? Tu as une voix bizarre. Est-ce que tu vas bien, ma chérie ?

Submergée par la honte et le dégoût d'elle-même, elle sentit sa gorge se nouer.

— Non, ça ne va pas. Je ne vais pas bien du tout.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

— Ça n'a pas d'importance. Je t'appelais juste pour te dire...

Tiffany s'interrompit, assaillie de souvenirs, d'images heureuses. Pouvait-elle trahir l'homme qu'elle avait épousé, aimé plus que tout ? Son sourire tendre dansa sous ses yeux, et elle faillit renoncer.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta Sheryl.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

Il ne t'a jamais aimée...

Elle se redressa, et sa voix résonna durement à ses oreilles lorsqu'elle déclara :

— Colin a tué Paddy.

— *Quoi ?*

Ces premiers mots lui avaient coûté, mais, une fois qu'ils eurent été lâchés, le reste vint d'un bloc. Le visage noyé de larmes, elle déballa tout, se libérant du poids qu'elle portait depuis si longtemps.

— Il... Il l'a enterré dans les bois, je ne sais pas où. Je n'étais pas avec lui, avoua-t-elle, la voix secouée de hoquets. Mais j'ai vu Paddy, j'ai vu le sang. J'ai vu Colin tout nettoyer. Puis j'ai...

Un faible gémissment l'interrompt :

— Non ! Dis-moi que ce n'est pas vrai, la supplia Sheryl.

Si seulement elle le pouvait ! Qu'était-il arrivé à Colin ? Avait-il toujours cherché à faire le mal autour de lui ?

— Si, c'est vrai. Et il y en a eu d'autres...

Elle fit de son mieux pour décrire les « animaux de compagnie » qu'ils avaient retenus prisonniers, mais Sheryl ne releva pas.

— Pourquoi a-t-il fait ça à Paddy ? gémit-elle.

Sa belle-mère voulait comprendre, mais Tiffany n'avait aucune explication rationnelle à lui offrir. Elle ne savait même pas pourquoi Colin prenait un tel plaisir à faire souffrir ses victimes. Elle l'avait aimé, admiré, mais elle ne l'avait jamais vraiment compris.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? répéta-t-elle dans un souffle. Parce qu'il n'a pas... il lui manque... quelque chose.

Elle regarda autour d'elle et s'aperçut qu'elle s'était garée près d'un ravin. Elle sortit de la voiture et s'approcha du bord.

— Mon Dieu ! continuait de gémir faiblement Sheryl. Mon Dieu !

Elle se pencha au-dessus du vide. Sous ses pieds, de la terre et des cailloux se détachèrent de la paroi. Peut-être n'avait-elle pas autant aimé Colin qu'elle l'avait cru ? Et si elle n'avait été amoureuse que de l'idée d'être aimée ? Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour que Colin l'aime... Mais ses efforts n'avaient rien donné parce qu'il était incapable de s'intéresser à quelqu'un d'autre que lui !

Son corps fut secoué de spasmes. Elle laissa éclater un rire nerveux qui mourut dans un sanglot.

— Tiffany ? Tu ne te sens pas bien ? s'inquiéta sa belle-mère.

— Il avait raison à propos de moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je suis stupide.

Il y eut un silence, puis sa belle-mère reprit sur un ton presque brutal :

— Dis-moi... Qu'a-t-il fait de l'adolescente qui a disparu ?

— Samantha Duncan ?

Elle promena un long regard sur le magnifique panorama qui s'offrait à elle. La journée touchait à sa fin. Un léger souffle d'air, délicieusement frais, glissait sur sa peau et dans ses cheveux. Elle n'avait jamais vu d'endroit aussi beau.

— Où est-elle ? insista Sheryl.

— Il les a emmenées, elle et sa mère, à Chester.

— Où ça, à Chester ?

— Je ne sais pas, mais son copain Tommy Tuttle le sait, lui.

— Colin n'a pas l'intention de... les faire disparaître, n'est-ce pas ? Il a tué Paddy parce que... c'était dans le feu d'une dispute, c'est ça ? Ce n'était pas un meurtre prémédité ?

— Il a tué Paddy parce qu'il avait tout découvert pour Rover et Samantha. Et, avant cela, il avait déjà assassiné une autre gamine... Il recommencera, si on ne l'arrête pas.

— Je ne te crois pas, murmura Sheryl. Ce n'est pas possible.

Elle comprenait le désarroi de sa belle-mère. Sa vie venait de s'enfoncer dans l'horreur. Une horreur à laquelle Tiffany assistait depuis si longtemps qu'elle avait cessé de s'en offusquer.

Mais la réalité venait de la rattraper avec violence. Elle ne reviendrait jamais dans sa jolie maison de Rocklin ; elle ne dirait plus jamais qu'elle était mariée à un brillant avocat ; elle ne pourrait pas exhiber avec fierté sa nouvelle bague sertie de diamants, et elle n'aurait plus à se priver de barres chocolatées pour rester mince et plaire à son mari.

Tout ça, c'était fini — mais elle n'irait pas crever à petit feu entre les quatre murs d'une cellule. Ça non !

— Appelle la police, dit-elle à sa belle-mère avant de raccrocher.

Elle remonta en voiture, enclencha la première et appuya sur la pédale d'accélérateur.

La voiture dévala la pente, plongeant dans le vide. La chute sembla s'éterniser — et, pendant tout ce temps, Tiffany pensa à Colin. Elle l'aimait tant !

* * *

Jonathan roulait vers Sacramento quand il reçut l'appel de Sheryl Bell. S'il n'avait tenu qu'à lui, il serait encore au cabanon — l'endroit où il avait perdu la piste de Zoé —, mais il avait dû ramener Glen à Nyack. Où Colin avait-il pu emmener Sam et Zoé ? Il ne savait quelle décision prendre. Dès que son téléphone avait de nouveau capté le réseau, Jon avait appelé les Bell, sur leur portable et à leur domicile, sans aucun succès.

Il avait également contacté Jasmine, mais elle n'avait rien pu lui dire de précis. Elle lui avait juste répété que le temps pressait. Ce qu'il savait déjà, bien sûr.

— Je sais où est Colin, déclara Sheryl sans lui laisser le temps de dire « allô ».

Jonathan freina brutalement.

— Où est-il ?

— A Chester, près du lac Almanor.

Bon sang ! C'était à deux heures de route — peut-être trois : ça tournait sec dans ces régions montagneuses, au nord de la Sierra Nevada... Jonathan réfléchit à la meilleure façon de s'y rendre. Par Reno ? Sûrement. En passant de l'autre côté, cela prendrait trop de temps...

— Pourquoi est-il parti là-bas ? demanda-t-il.

— Il s'est fait prêter la maison d'un ami. C'est une baraque inhabitée depuis des mois.

— Qui vous a dit ça ?

— Tiffany.

— Tiffany ? répéta-t-il, stupéfait. Je pensais qu'elle était avec lui.

Il ne faisait aucun doute dans son esprit qu'elle était étroitement mêlée aux actes de son mari. Elle lui avait même fourni un alibi pour le meurtre de Paddy.

— Ce n'est pas le cas.

Jonathan prit la sortie suivante, afin d'obliquer vers Reno.

— Où est-elle alors ?

Pour quelle raison n'étaient-ils pas ensemble ? Avait-elle gardé Sam pour laisser Zoé avec Colin ?

— Je ne sais pas trop... mais je crains le pire.

Il fronça les sourcils.

— De quoi parlez-vous ? Je ne comprends pas.

Sheryl se mit à pleurer, manifestement submergée par l'émotion.

— Elle n'était pas elle-même quand elle m'a appelée. Après m'avoir tout avoué, elle a raccroché et... je ne lui ai pas reparlé depuis. J'ai tenté de la rappeler au moins une vingtaine de fois, mais elle ne répond plus.

— Avez-vous contacté la police ?

— Oui, bien sûr. Je leur ai tout raconté. Mais... je sais que vous recherchez la fille de la voisine et je pensais que ça vous intéresserait.

Il ralentit derrière un semi-remorque qui essayait d'en doubler un autre, et mordit le bas-côté pour les dépasser.

— Effectivement, acquiesça-t-il. Ça m'intéresse. Merci.

Elle renifla.

— Ma belle-fille m'a dit que Paddy était mort.

Il n'en fut pas surpris.

— Je m'en doutais, se contenta-t-il de dire.

Un long silence s'ensuivit pendant lequel elle essaya de se ressaisir.

— C'est fini. Je vais devoir vivre avec ce que Colin a fait. Attrapez-le, je vous en prie ! murmura-t-elle, la voix brisée. Mettez-lui la main dessus... Qu'il ne soit plus en mesure de faire du mal à personne !

— C'est promis.

Mais parviendrait-il à tenir sa promesse avant que ce monstre ne tue Zoé et Sam ?

Traversé par la même terreur que celle qu'il avait ressentie la nuit où Maria l'avait appelé, lui chuchotant de venir la chercher, il appuya brusquement sur l'accélérateur. Il était arrivé trop tard pour Maria.

L'histoire ne se répéterait pas. Pas question ! Cette fois, il n'arriverait pas trop tard.

* * *

Colin parvint à Chester à la nuit tombante. Il avait roulé plus vite que prévu, mais le plaisir et l'excitation étaient retombés. La dispute qui l'avait opposé à Tiffany lui plombait le moral. Elle avait refusé de rester au cabanon pour attendre la police. Il avait hurlé, bien sûr — mais elle n'en avait fait qu'à sa tête. Et comme si ça ne suffisait pas, il avait la sensation d'avoir le crâne pris dans un étau. Il avalait du sang chaque fois qu'il essayait de respirer.

— Cette garce de Zoé m'a pété le nez, marmonna-t-il en se garant sous les arbres.

Il aurait sans doute besoin d'une rhinoplastie et il n'était pas sûr d'avoir les moyens de se l'offrir. A cette heure, il devait se considérer comme licencié, même si son boss ne lui avait pas encore spécifié son renvoi. Misty et un autre collègue avaient essayé de le joindre sur son portable au cours des deux dernières heures. Sans compter la centaine d'appels de Stivers, qui l'avaient forcé à se mettre en mode vibreur... Pas de doute, Scovil savait qu'il était parti en douce en début d'après-midi.

Ses phares éclairèrent une mesure sombre et décrépite, mais il la regarda à peine. Il coupa le moteur et resta assis dans la voiture. Il avait perdu son travail, et peut-être sa belle maison. Était-il vraiment sûr de savoir ce qu'il faisait ? N'avait-il pas surestimé sa capacité à rebondir ?

Peut-être. Il avait commis une erreur, en tout cas. A cause de Zoé. Sans elle, il n'aurait pas quitté son bureau. Il aurait fini d'établir ces foutus contrats et il aurait regagné la confiance de Scovil. S'il n'y avait pas eu Zoé, il pourrait encore dire qu'il faisait partie d'un cabinet d'avocats prestigieux. Il se ferait embaucher ailleurs, bien sûr, mais il ne verrait plus la lueur de respect que le nom de l'entreprise faisait naître dans les yeux de ses interlocuteurs. Et il ne fallait pas se leurrer : être viré par Scovil, Potter & Clay lui fermerait beaucoup de portes. Les avocats de Sacramento se connaissaient entre eux, et tout se savait. Cela signifiait qu'il allait devoir ouvrir son propre cabinet et se constituer une clientèle...

Encore fallait-il qu'il ait une bonne réputation, s'il comptait accaparer les clients des avocats les plus connus...

— Tu attends là, ordonna-t-il à Samantha, inconsciente sur la banquette arrière.

Il avait fait une faveur à Zoé en lui promettant de tuer sa fille sans la faire souffrir. Elle aurait dû en tenir compte, avant de lui casser le nez. Tant pis pour elle. Maintenant, il allait l'obliger à regarder sa fille mourir à petit feu.

Mais, avant cela, il allait se soigner. Prendre des antalgiques et tenter d'arrêter le sang qui envahissait ses sinus. Il avait essayé de se faire un rail de coke dans les toilettes de la station essence, pensant

que ce serait plus efficace, mais ça l'avait fait saigner davantage.

Le temps de transporter Sam à l'intérieur et de retourner chercher Zoé, son moral avait encore chuté d'un cran. Même l'idée de les torturer ne lui procurait aucune joie. Si seulement Tiffany était avec lui ! Pourquoi ne l'avait-il pas emmenée ? Elle savait toujours quoi faire quand il n'allait pas bien. Elle lui aurait massé le cou jusqu'à ce qu'il s'endorme, confiant et apaisé.

Il pouvait peut-être laisser les Duncan ici et rejoindre sa femme à Rocklin ?

Non, il n'avait plus envie de conduire. Il valait mieux l'appeler pour qu'elle vienne. Oui, c'est ce qu'il allait faire. Et tant pis si elle n'allait pas bosser demain ! Il avait besoin d'elle. Il se sentirait mieux quand il se serait excusé de s'être comporté comme un idiot. Elle lui avait dit qu'elle le détestait et il l'avait punie, mais il le regrettait. Tiffany était la seule personne au monde qui l'aimait vraiment, et ses mots avaient dépassé sa pensée.

Il était allé trop loin.

Trop de cocaïne, songea-t-il.

Sortant son téléphone de sa poche, il s'appuya au coffre de la voiture et consulta l'état du réseau. Agréablement surpris de voir que son appareil captait un signal fort, il composa le numéro de sa femme.

« Bonjour, c'est Tiffany Bell. Je ne peux pas répondre pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai. »

Il attendit le bip.

— Hé, pourquoi est-ce que tu ne décroches pas ? Tu me manques, Tiff. Je me suis comporté comme un gros naze au cabanon aujourd'hui, et je suis désolé. Je n'aurais jamais dû faire ce que j'ai fait. Je n'étais pas dans mon état normal... mais ça va mieux, maintenant. Je voudrais que tu sois là. Viens !

Elle allait répondre. Elle ne laissait jamais s'écouler plus de cinq minutes avant de le faire. Il sortit Zoé du coffre, la traîna sans ménagement sur le sol et l'attacha dans la pièce du fond avec Samantha. Il regarda la télévision pendant près d'une heure sans recevoir le moindre appel.

Il recomposa son numéro. Une fois, deux fois, puis trois. Où était-elle ? Quatre, cinq, six fois. Est-ce qu'elle croyait que c'était un jeu ? Qu'elle pouvait le punir ? Si elle n'avait pas laissé Rover s'échapper, rien de tout ça ne serait arrivé. C'était elle qui avait fait tomber le premier domino.

— C'est ta faute ! hurla-t-il dans le téléphone. Tu n'as pas intérêt à me battre froid, Tiff.

Etait-elle avec Tommy ? Près de s'éclater ? C'était possible. Et il la traiterait bien, lui, évidemment. Il lui montrerait que les hommes pouvaient être *gentils*...

Et si elle tombait amoureuse de lui ? Un sentiment de rage lui contracta l'estomac, lui donnant envie de vomir.

— Tu vas t'en mordre les doigts, marmonna-t-il. Je vais venir et...

Le bip indiquant la fin du message résonna dans son oreille.

Epuisé et réellement inquiet, il s'affala sur le canapé. Il avait pris d'autres comprimés contre la douleur, mais il avait toujours affreusement mal. Il voulait rentrer chez lui. Oublier Zoé et Sam. Il allait les tuer toutes les deux et il pourrait enfin aller retrouver sa femme.

Il se leva et se dirigea vers la cuisine pour y prendre un couteau.

* * *

Zoé se pressa contre sa fille pour lui communiquer autant de chaleur et de réconfort que possible. Samantha n'avait sur elle que le maillot de bain qu'elle avait le jour de son enlèvement, et il faisait froid dans la maison.

— Ça va s'arranger, murmura-t-elle pour la rassurer. On va sortir de là.

Mais elle était loin d'en être sûre. Sammie était malade. Elle avait besoin de soins.

Que pouvait-elle faire ? Elle tira de nouveau sur ses liens, qui lui coupaient la circulation, ignorant la douleur irradiante que provoquait ce mouvement sur sa main fracturée, qui avait doublé de volume. Sans parler de sa mâchoire, qui la faisait abominablement souffrir. Colin lui avait donné un coup de pied au visage. Elle s'en souvenait, à présent.

Pas étonnant qu'elle ait perdu conscience...

— Sammie ? C'est maman... Je suis là ! murmura-t-elle.

Elle devait l'empêcher de s'évanouir. Car si sa fille semblait dans le coma... parviendrait-elle à en sortir ? Effarée par cette idée, elle frotta son front contre celui de Sam. Ce simple geste lui provoqua un plaisir infini. Elle avait eu tellement peur de l'avoir perdue !

— Je suis tellement heureuse d'être là, avec toi.

— Même... ici ? Comme ça ? marmonna Samantha dans un souffle.

— Même ici.

— Je t'aime, maman.

Zoé inspira profondément, cherchant à rester lucide.

Ignore la douleur. Tiens bon...

Elle devait réfléchir à un plan, avant que ce ne soit trop tard.

— Je t'aime aussi, répondit-elle.

La porte s'ouvrit violemment et Colin apparut sur le seuil.

— Qu'est-ce qui peut prendre tant de temps, bon sang ! s'emporta Jonathan au bout du fil.

Il roulait depuis presque trois heures. Il avait passé six appels à la police de Chester et ils n'avaient toujours pas bougé.

— Qu'est-ce que vous croyez ? répliqua le chef de la police, excédé. Que je peux sortir cette adresse de mon chapeau ?

— Je ne pensais à rien d'aussi spectaculaire. Vous avez celle de Tommy Tuttle, son numéro de téléphone, le nom de son employeur. Pourquoi ne pas l'appeler directement pour lui demander comment se rendre jusqu'à la baraque de son cousin ? Personne n'a pensé à ça, au cours des trois dernières heures ?

— Vous êtes le plus fort, vous, bien sûr !

Sentant qu'il était prêt à raccrocher, Jonathan relâcha la pression.

— Très bien, je suis désolé, O.K. ? C'est juste que... je sais de quoi cet homme est capable.

Il y eut un moment de silence, avant que le flic ne reprenne la parole :

— Nous collaborons avec la police de Sacramento depuis que nous avons reçu votre appel. Ils se sont démenés pour obtenir les infos dont nous avons besoin. Tommy Tuttle n'était pas à son travail. Ils ont fini par mettre la main dessus, il y a seulement quelques minutes, dans un cinéma de Del Paso Heights. En général, on ne crie pas sur les toits qu'on va voir un film porno en plein après-midi. Et ce n'est vraiment pas l'endroit où un homme a envie d'être dérangé, même s'il a les mains libres.

Jonathan se frotta le visage.

— Compris. Je ne voulais pas être désagréable. Je suis juste... très inquiet. Le type que nous recherchons est extrêmement dangereux.

— Je sais. La vie d'une femme et de son enfant est en jeu. Trois voitures de police viennent à l'instant de partir à l'adresse que la police de Sacramento nous a communiquée, et je suis moi-même dans une quatrième. Nous y serons dans une minute.

— Où ça ? Donnez-moi l'adresse ! s'exclama Jonathan. Je viens

d'entrer dans la ville. Je suis juste derrière vous.

Le chef de la police marqua une hésitation.

— Vous devriez peut-être nous laisser gérer cette affaire.

— Je vais joindre Tuttle, sinon.

— Très bien, lâcha le policier dans un soupir, avant de lui dicter l'adresse de la maison. Mais ne restez pas dans nos pattes, ou je vous ferai dormir en prison.

* * *

Colin était armé d'un couteau. Sa silhouette sombre se découpait sur le mur. Paniquée à l'idée que Sam le voie, Zoé se pencha sur sa fille pour la protéger, avant de se rendre compte qu'elle avait de nouveau sombré dans l'inconscience.

— Colin, ne faites pas ça.

Zoé avait chuchoté sans le quitter des yeux.

— Sam a besoin d'un médecin. Prenez la bonne décision pour une fois et allez chercher de l'aide.

Colin s'avança, plus menaçant que jamais.

— Parce que vous voulez que je vous rende service, en plus ? Alors que vous m'avez explosé le nez ?

Il lui donna un coup de pied dans la jambe. Il n'avait pas tapé fort, mais la secousse se répercuta, comme sous l'effet d'un puissant choc électrique, jusqu'à sa mâchoire. Elle vacilla et sa vision se brouilla momentanément.

— Vous auriez préféré que je frappe votre femme ? balbutia-t-elle, le souffle court.

Il ne répondit pas.

— Colin...

Zoé passa sa langue sur ses lèvres sèches et inspira une bouffée d'air.

— Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez. Mais laissez-la partir.

— Même si je la relâchais, votre gamine n'est plus en état de fuir. Et vous, je ne vous veux plus. Avec vos airs supérieurs ! Vous me faites penser à ma mère et à ma sœur. Je ne sais pas pourquoi j'ai mis tant de temps à m'en apercevoir... Je veux ma femme. Je veux rentrer chez moi.

— Alors, allez-y, Colin, rentrez chez vous ! Partez et laissez-nous mourir ici.

Au moins cela leur laisserait un peu de temps — du temps pour se libérer de ses liens, du temps à Jonathan et à la police pour les retrouver — et une chance de s'en sortir.

— La ferme ! aboya-t-il. J'ai trop mal à la tête pour vous écouter.

— Mais...

— La ferme, j'ai dit !

Il s'accroupit près d'elles et attrapa Samantha par les cheveux, plaquant la pointe du couteau contre sa gorge.

L'adolescente battit des paupières sans opposer aucune résistance, sans émettre le moindre cri. Elle semblait vidée de toute énergie.

Son regard voilé se posa sur sa mère, et les battements du cœur de Zoé s'accéléchèrent brutalement, lui arrachant un cri.

— Pas elle, Colin. Tuez-moi à sa place. Pitié !

— Pas question ! Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. Vous l'aimez, pas vrai ? Alors, je vais vous la prendre.

Zoé poussa un hurlement, tirant de toutes ses forces sur ses liens. En vain. Réduite à l'impuissance, elle ferma les yeux, serrant les paupières, refusant de voir l'insoutenable. Dans un instant, tout serait fini... Samantha serait morte...

Un coup de feu déchira le silence. Elle rouvrit les yeux et vit Colin s'effondrer.

— Bon sang ! gémit-il en se tordant de douleur.

Sous le choc, Zoé cligna des yeux à plusieurs reprises. Elle s'attendait à voir surgir un policier, ou peut-être Jonathan, mais découvrit une femme d'âge moyen, vêtue avec élégance, les cheveux impeccablement coiffés. Elle entra dans la pièce et prit appui contre le mur, le visage ravagé de chagrin.

— Aïe ! C'est atroce ! hurla Colin en se tenant la poitrine.

Le souffle court, il roula sur lui-même pour dévisager la personne qui venait de lui tirer dessus.

— Toi ! s'exclama-t-il en laissant échapper un rire saccadé. Ma propre mère ! Tu... t'es donné la peine de... faire tout ce chemin... pour me voir ?

Ravissante dans son tailleur crème, Mme Bell semblait droit sortie d'une boutique de luxe de Rodeo Drive. Sauf qu'elle tenait un pistolet dans la main — et non un sac assorti à ses escarpins.

— Je suis venue dès que Sheryl m'a appelée.

— Tu... la remercieras... pour moi.

Sa respiration s'était accélérée, comme s'il puisait sur ses dernières réserves vitales pour affronter sa mère.

— Comment... a-t-elle su où j'étais ?

Tina baissa son arme.

— Ta femme lui a dit que tu étais en route pour la maison du cousin de Tommy.

Tiffany l'avait trahi ? Sa Tiffany ? Il n'y croyait pas un instant. Il fallait qu'il lui parle !

— Et tu t'es souvenue... que nous passions Thanksgiving dans le coin... quand j'étais petit ?

— Oui. J'ai d'abord voulu rester en dehors de tout ça, pour ma santé mentale, mais ce n'était plus possible. Je suis ta mère, Colin, je

le resterai pour toujours.

— Alors tu es venue... tuer le monstre que tu as engendré ?

Il essaya de lâcher un rire sarcastique qui s'étouffa dans sa gorge.

Les yeux de Tina s'embruèrent, alors qu'elle tombait à genoux.

— Je ne suis pas là pour te tuer, Colin. Je suis venue pour essayer de te sauver de toi-même. C'est ce que j'ai toujours voulu faire. Mais...

Elle lança un regard à Zoé et à Sam.

— ... je crois que j'arrive trop tard.

Elle sortit son téléphone de la poche de sa veste et composa le numéro de la police. Les enquêteurs devaient déjà être en chemin, puisqu'ils arrivèrent moins de deux minutes plus tard, escortés de plusieurs agents. Zoé constata avec soulagement que Jonathan était avec eux.

* * *

En arrivant à l'hôpital, Zoé demanda à partager le même lit que sa fille. Ce qui lui fut accordé dès que les médecins leur eurent octroyé les premiers soins.

Lorsqu'elles furent enfin couchées l'une contre l'autre, Zoé caressa les cheveux de Sam et parvint à lui embrasser la tempe, malgré sa mâchoire fracturée. La morphine qu'on lui avait administrée avait soulagé sa douleur. Sa main était plâtrée et le chirurgien-dentiste avait prévu de l'opérer dans la matinée du lendemain pour réparer sa mâchoire.

Il lui faudrait plusieurs semaines pour se rétablir complètement, mais elle était en vie. Sam allait bien, elle aussi. Et Jonathan était là, assoupi dans le fauteuil, près de la fenêtre. Elle ignorait ce qui se passerait au cours des mois à venir, mais elle ne pouvait nier la force des sentiments qui les unissaient. Jamais elle n'avait éprouvé tant de tendresse et de désir pour un homme.

— Maman ? murmura Sam.

— Quoi, mon bébé ?

— Où est Colin ?

— Dans un autre hôpital.

— Il va vivre ?

Elle espérait que non. Colin ne méritait pas de survivre à ses blessures. Pas après ce qu'il avait fait à Toby, à Sam, et aux deux autres enfants qui n'avaient pas eu la chance d'échapper à sa folie meurtrière. Sans oublier son propre père... Par bonheur, les médecins étaient optimistes quant à la guérison de Toby. Et Sam serait vite remise sur pied.

— Peut-être. L'inspecteur Thomas est passé, quand tu étais aux urgences. La balle a raté de peu le cœur.

— C'est parce qu'il n'en a pas, marmonna Sam.

Zoé lâcha un petit rire.

— Tu as raison.
— Alors... il va aller en prison ?
— Pour le reste de sa vie, oui. Tu n'as plus à avoir peur de lui.
— Et Tiffany ?
— Elle est morte. Elle s'est jetée avec sa voiture du haut d'un ravin. Ils ont retrouvé son corps il y a une heure.
— Je ne sais pas quoi dire, bredouilla Sam.
Zoé leva les yeux vers le plafond.
— Moi non plus.
— Tu crois que Colin est triste ?
— D'après l'inspecteur Thomas, il a pleuré comme un bébé quand il a appris la nouvelle.
— Alors... peut-être qu'il l'aimait, après tout.
— Autant qu'il en soit capable, je suppose.
Sam se pelotonna contre sa mère.
— J'ai cru que je ne te reverrais jamais.
— Je ne l'aurais jamais abandonnée !
— Où est Anton ? demanda Sam, comme si elle venait de prendre conscience de son absence.

Zoé réfléchit à sa réponse. Tout avait changé en l'espace de dix jours. Elle avait rencontré le père biologique de sa fille, elle avait même accepté son aide et elle savait qu'elle devrait, un jour, en parler à Sam. Elle n'avait plus besoin des dix mille dollars qu'il lui avait donnés, mais elle était quasi certaine que Franky insisterait pour qu'elle les garde. Elle avait rompu avec Anton, déménagé...

— Je suppose qu'il est chez lui.
— Il ne va pas venir nous voir ? Ça lui est égal qu'on soit là ?
— A moins qu'il ne l'ait entendu aux infos, il ne sait pas encore que nous sommes à l'hôpital. Nous nous sommes séparés.

Sam leva la tête.

— Vous avez rompu ?

Zoé acquiesça.

— Quand tu as disparu, j'ai compris que nous n'étions pas... faits l'un pour l'autre.

Sam ne réagit pas immédiatement.

— Tu es triste ? demanda-t-elle timidement.

Zoé lança un regard vers Jonathan. Il les écoutait en silence, les yeux mi-clos.

— Non, ça ne me rend pas triste.

— Bien. Alors, c'est de nouveau toi et moi ?

— Pour le moment.

Sa fille reposa sa tête sur l'oreiller.

— Est-ce que ça veut dire que je peux avoir un chien ?

Zoé la serra fort contre elle.

— Oui, et je ne te demanderai plus de t'en séparer.

— Je suis désolée pour Anton. Je... je sais que tu voulais te marier avec lui. Je ne voulais pas tout gâcher entre vous, mais...

— Tu n'as rien gâché. C'est mieux comme ça. Mais il faudra quand même l'appeler dans la matinée pour lui dire que nous allons bien. Il attend certainement de nos nouvelles.

Il y eut un silence, et Zoé crut que Sam s'était assoupie. Mais elle reprit doucement la parole :

— Ton ami détective a l'air gentil.

Zoé croisa le regard calme de Jonathan. Il souriait.

— Il l'est.

— J'aime bien comme il te regarde, murmura Sam.

Zoé aussi. Dès qu'elle sentait ses yeux posés sur elle, une délicieuse félicité l'envahissait. Elle n'aspirait qu'à se lover dans ses bras.

— Ah oui ? Et comment est-ce qu'il me regarde ?

La voix de Samantha se fit rêveuse.

— Comme s'il te trouvait la plus jolie du monde...

Titre original : THE PERFECT COUPLE

Traduction française : SANDRINE JEHANNO

MOSAÏC® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Fenêtre : © RON JONES/TREVILLION IMAGES

Réalisation graphique couverture : DP.COM

© 2009, Brenda Novak.

© 2012, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7146-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85 boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

« Parfois, le coupable n'est pas loin... »

Un déchirement absolu, irréductible. C'est ce que ressent Zoé Duncan depuis que Samantha, sa fille adorée, a disparu. Déchirement, révolte aussi. Car elle refuse de croire un instant à une fugue, hypothèse que la police de Sacramento s'obstine pourtant à avancer. Certes, Sam traverse une crise d'adolescence difficile, mais elle ne serait jamais partie comme ça. Cela n'a pas le moindre sens.

Persuadée que quelque chose de grave est arrivé à sa fille, Zoé est prête à tout pour la retrouver. Même si elle doit pour cela perdre son nouveau fiancé, son travail, sa splendide maison de Rocklin. Même s'il lui faut revenir sur son passé douloureux et dévoiler ses secrets les plus intimes à Jonathan Stivers, le détective privé à la réputation hors du commun qu'elle a engagé. Jonathan, le seul homme qui a accepté de se lancer avec elle dans cette bataille éperdue pour sauver Sam et où chaque minute qui passe joue contre eux.

A PROPOS DE L'AUTEUR

Depuis son premier livre, publié en 1999, Brenda Novak a régulièrement figuré parmi les auteurs sélectionnés dans le cadre de prestigieux prix littéraires. Ses romans, empreints selon Publishers Weekly d'une forte intensité dramatique, se caractérisent par des personnages superbement dépeints, un style fluide et élégant, et surtout un art consommé du suspense.

NORA ROBERTS

Un cœur naufragé



Nora Roberts

Un cœur naufragé

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Joëlle Touati*

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Refuge de l'ange, 2008
Si tu m'abandonnes, 2009
La Maison aux souvenirs, 2009
Les Collines de la chance, 2010
Si je te retrouvais, 2011
Un cœur en flammes, 2012
Une femme sous la menace, 2013

*À mes fils et aux belles-filles qu'ils m'ont données.
Tout vient de là.*

La dragonne verte, la lumineuse, l'obscur, hantée par les serpents, mer.

JAMES ELROY FLECKER

OMBRE

*La plupart des hommes mènent une vie de désespoir silencieux.
Ce qu'on appelle résignation n'est autre chose que du désespoir confirmé.*

HENRY DAVID THOREAU

À travers le rideau de neige fondue, dans le faisceau intermittent du phare de Whiskey Beach, Bluff House défiait les eaux glaciales et turbulentes de l'Atlantique.

Je durerai aussi longtemps que vous.

Depuis plus de trois siècles, perchée au sommet d'une falaise déchiquetée, l'imposante demeure regardait de haut les vagues se fracasser contre la côte.

Le petit cottage de pierre abritant aujourd'hui outils de bricolage et matériel de jardinage attestait ses modestes origines, la bravoure de ceux qui avaient affronté l'océan pour se forger une vie sur les rivages hostiles d'un nouveau monde. Surplombant cet humble vestige, les façades de calcaire doré, les pignons ouvragés et les vastes terrasses du manoir s'élevaient comme un hymne à la gloire de Bluff House.

Le domaine avait survécu aux tempêtes, à la négligence et au mauvais goût de certains de ses maîtres, aux scandales et aux revers de fortune. Entre ses murs, des générations de Landon avaient poussé leur premier cri et rendu leur dernier souffle, ri et pleuré, conspiré, prospéré, triomphé et languï. Bluff House avait rayonné d'une lueur aussi vive que la lumière du phare balayant le littoral rocheux. Et s'était morfondue dans les ténèbres. Le somptueux manoir régnait là depuis si longtemps, au-dessus de la mer, de l'immense plage et du village de Whiskey Beach, sur la côte nord du Massachusetts, qu'il faisait à présent partie du paysage.

Pour Eli Landon, c'était le dernier refuge, le dernier rempart contre l'horreur dans laquelle sa vie avait basculé au cours des onze derniers mois.

Lui-même se reconnaissait à peine.

La fatigue l'étreignait en permanence telle une femme amoureuse. Les deux heures et demie de routes verglacées, depuis Boston, l'avaient épuisé. Garé devant la vieille demeure familiale, dans le noir, il regardait les flocons s'écraser sur le pare-brise, trop harassé pour descendre de la voiture, prêt à

fermer les yeux et à passer la nuit là.

Non, se secoua-t-il, il faudrait être stupide pour dormir dehors quand, à quelques pas seulement, il pouvait s'installer au chaud dans un bon lit douillet. N'ayant pas le courage de sortir ses valises du coffre, il attrapa les deux sacoches posées sur le siège passager, contenant son ordinateur portable et quelques effets de première nécessité.

Une bourrasque lui cingla le visage lorsqu'il claqua la portière derrière lui, mais le vent glacé et hurlant de l'Atlantique dissipa sa léthargie. Les déferlantes se brisaient avec rage contre les rochers, s'abattaient sur le sable dans des grondements féroces. Eli courut jusqu'au portique abritant la double porte sculptée plus d'un siècle auparavant dans du teck importé de Birmanie.

Deux ans, songea-t-il, presque trois, qu'il n'était pas venu là. Trop accaparé par son quotidien, par son travail, par le désastre de son mariage, pour prendre ne serait-ce qu'un week-end afin de rendre visite à sa grand-mère.

Il l'avait emmenée au restaurant, au café, au spectacle, bien sûr, chaque fois qu'elle descendait à Boston. Ils se téléphonaient régulièrement, communiquaient par mails, sur Facebook ou sur Skype. Hester Hawkin Landon approchait peut-être les quatre-vingts ans, mais elle avait toujours embrassé la technologie et l'innovation avec curiosité et enthousiasme. Il n'avait jamais oublié de lui envoyer des fleurs, des cartes de vœux et des cadeaux pour ses anniversaires et pour Noël. Ce qui ne rachetait pas sa désertion. Gran adorait le recevoir chez elle, à Whiskey Beach, dans cette maison qu'elle chérissait par-dessus tout, et il l'avait privée de ce bonheur.

Il trouva la bonne clé, déverrouilla la porte.

La déco du vestibule avait changé. Gran aimait le changement autant qu'elle était attachée aux traditions. Elle avait accroché des nouveaux tableaux aux murs bruns du hall d'entrée – des paysages marins, des scènes champêtres aux couleurs tendres.

Il posa ses sacs et demeura un instant à contempler le majestueux escalier se divisant vers les ailes nord et sud, ses gargouilles grimaçantes, caprice d'un aïeul fantasque.

Avant de monter s'installer dans l'une des nombreuses chambres, il jeta un coup d'œil au « grand salon », ainsi qu'on l'appelait dans la famille, avec ses hautes fenêtres cintrées donnant sur les jardins – splendides, quand l'hiver desserrerait son étai.

La maison était inoccupée depuis plus de deux mois, mais nulle part le moindre grain de poussière. Dans la cheminée incrustée de lapis-lazuli, des bûches n'attendaient pour produire une belle flambée que le craquement d'une allumette. Un bouquet de fleurs fraîches trônait au centre de la table Hepplewhite, l'une des précieuses antiquités que Hester entretenait avec amour. Sur les trois canapés, des coussins savamment arrangés. Le plancher de noyer brillait comme un miroir.

Quelqu'un devait venir faire le ménage, pensa-t-il en se massant le front, sentant poindre un début de migraine. Gran ne lui en avait-elle pas parlé,

d'ailleurs ? De cette voisine qui lui donnait un coup de main pour le gros nettoyage et s'occupait de la maison en son absence ? Elle lui en avait parlé, oui. Il n'avait pas oublié. L'information s'était juste momentanément égarée quelque part dans le brouillard qui trop souvent lui obscurcissait les idées.

Maintenant, c'était à lui de s'occuper de Bluff House, d'y maintenir de la vie, comme sa grand-mère le lui avait demandé. D'une pierre deux coups, avait-elle dit ; ainsi, peut-être, reprendrait-il goût à l'existence.

Il ramassa ses sacs, leva la tête vers l'escalier. On l'avait trouvée là, au pied des marches. Une voisine. Celle qui faisait le ménage ? Quelqu'un, en tout cas, Dieu merci, s'était souciée d'elle et l'avait découverte inconsciente, en sang, une épaule fracturée, une hanche cassée, plusieurs côtes fêlées, sévèrement commotionnée.

Personne de la famille ne lui téléphonait quotidiennement et personne, Eli pas plus que les autres, ne se serait inquiété si elle n'avait pas répondu durant deux ou trois jours. Elle aurait pu mourir. Les médecins avaient été épatés par sa capacité de récupération.

Hester Landon, indépendante, indomptable, invincible.

Qui aurait pu succomber à une terrible chute, sans cette voisine – et sans cette volonté de fer.

À présent, elle se rétablissait chez son fils et sa bru, dans l'une des suites de leur grande maison, à Boston, impatiente de recouvrer suffisamment de forces pour retourner à Bluff House. Les parents d'Eli redoutaient qu'elle ne soit plus capable de vivre seule. Lui, en revanche, était persuadé qu'elle serait bientôt en mesure de rentrer chez elle et de retrouver ses habitudes.

Il voulait penser à elle sirotant son Martini du soir sur la terrasse, face à l'océan, désherbant les massifs de son jardin, dressant son chevalet pour peindre des après-midi entiers. Il voulait penser à elle gaillarde et sagace, non brisée et impuissante sur le carrelage.

Hester retrouverait sa maison telle qu'elle l'avait laissée, pleine de vie, et son petit-fils tel qu'elle aimait le voir, un jeune homme dynamique et pétillant. Si cela devait contribuer à sa guérison, il ferait son possible pour exaucer ses vœux.

Ses sacoches sur l'épaule, il gravit l'escalier. Il s'installerait dans la chambre où il dormait toujours quand il venait en visite – même si celles-ci s'étaient de plus en plus espacées. Lindsay détestait Whiskey Beach et Bluff House, si bien que, chaque fois qu'il l'avait amenée dans la vieille demeure familiale, il s'était retrouvé en tampon dans la guerre froide entre sa grand-mère d'une politesse compassée et son épouse ostensiblement sarcastique. Par facilité, il avait donc cessé de venir, sous des prétextes fallacieux. Il le regrettait, à présent, il s'en voulait de n'avoir plus vu sa grand-mère que lorsque celle-ci venait à Boston. Hélas, ce qui était fait était fait, on ne pouvait revenir en arrière.

Un bouquet de fleurs fraîches, là aussi, constata-t-il en entrant dans la chambre aux murs vert amande, ornés de deux des aquarelles de sa grand-

mère qu'il avait toujours particulièrement aimées. Il posa ses sacs sur le banc au pied du lit-bateau, se débarrassa de son manteau.

Ici, rien n'avait changé. Le petit bureau sous la fenêtre, la verrière ouvrant sur le balcon, la bergère à oreilles et le repose-pieds tapissé à l'aiguille par la grand-mère de sa grand-mère.

Ici, pour la première fois depuis bien longtemps, il se sentait – presque – chez lui. De l'un de ses sacs, il sortit sa trousse de toilette. Dans la salle de bains, il trouva une pile de serviettes, des petites savonnettes en forme de coquillages, le parfum citronné de la fraîcheur et de la propreté.

Il se déshabilla en évitant de se regarder dans le miroir. Il avait maigri, trop, au cours de l'année qui venait de s'écouler ; il n'aimait pas voir le reflet de ce corps décharné. Il pénétra dans la douche, ouvrit les robinets, espérant que le jet brûlant le délasserait, sachant d'expérience que s'il se couchait abattu et stressé, il dormirait mal et se réveillerait fatigué.

En sortant de la cabine, il s'enveloppa d'une serviette et se frictionna les cheveux, une crinière de boucles châtain clair qui lui tombait dans la nuque, qu'il n'avait pas portée aussi longue depuis ses vingt ans. Il y avait presque un an qu'il n'était pas allé chez son coiffeur attitré, Enrique. Il n'avait plus besoin de coupes à cent cinquante dollars, pas plus que de sa collection de mocassins et de costumes italiens, entreposée au garde-meubles. Il n'était plus le séillant et ambitieux avocat en droit criminel. Cet homme-là était mort avec Lindsay. Il lui avait fallu du temps mais, à présent, il en avait fait son deuil.

Il rabattit la couette, aussi blanche et duveteuse que le drap de bain, se glissa dans le lit et éteignit la lumière. Dans le noir, il écouta le ressac, le crépitement de la neige mêlée de pluie contre les carreaux, puis, les yeux fermés, il pria comme chaque soir que le sommeil lui accorde quelques heures d'oubli.

Quelques heures, ce fut tout ce qu'il parvint à trouver.

Furax, il était furax. Personne, absolument personne, songeait-il en roulant sous une pluie battante, ne pouvait être aussi vicieux que Lindsay.

Elle le dégoûtait.

Pas une once de morale, pas le moindre scrupule, aucun principe. Odieuse, abjecte. Elle avait réussi à se convaincre, et à persuader sa mère, sa sœur, une bonne partie de ses amis, sans doute, et Dieu seul savait qui encore, que c'était sa faute à lui si leur mariage avait périclité, à cause de lui s'ils avaient dû consulter un conseiller conjugal, « se séparer à l'essai », pour finalement en arriver au divorce.

Alors qu'elle le trompait depuis plus de huit mois, elle osait encore lui imputer tous les torts et tous les défauts du monde, dans l'espoir de lui soutirer des dommages et intérêts.

Naturellement, ce serait encore sa faute à lui s'ils s'étaient disputés comme des chiffonniers, cet après-midi, devant tout le monde, dans la galerie d'art où elle travaillait à temps partiel. Il avait mal choisi son moment, et il lui avait

mal parlé ; cela, il était prêt à le reconnaître. Mais au bout du compte, quelle importance ?

Il n'allait tout de même pas s'autoflageller parce qu'elle se comportait comme la dernière des catins. Manque de chance pour elle, la sœur d'Eli l'avait vue embrasser un type à pleine bouche dans le hall d'un hôtel de Cambridge. Tricia avait attendu quelques jours avant d'en parler à son frère, mais il ne lui en voulait pas. Ce n'étaient pas des choses faciles à dire. Lui-même, d'ailleurs, avait encore attendu quelques jours, le temps de digérer la nouvelle, avant de faire appel à un détective privé.

Huit mois. Huit mois qu'elle couchait avec un autre, dans des chambres d'hôtel, des B&B et Dieu seul savait où. Heureusement, elle était assez intelligente pour ne pas amener son amant à la maison – qu'auraient pensé les voisins ?

OK, il aurait mieux fait de s'abstenir de débouler en rage à la galerie, armé du rapport du détective. Et quand elle avait piqué une crise d'hystérie, il aurait pu faire preuve d'un peu plus de jugeote et éviter de hurler aussi fort qu'elle. Sur ce coup, ils étaient aussi coupables l'un que l'autre, et ils devaient assumer.

Une chose était certaine, en tout cas : pour les dommages et intérêts, elle pouvait toujours courir, maintenant. Madame avait tenté de se faire passer pour une victime alors que c'était elle qui avait donné un coup de canif dans le contrat ? Terminée, cette comédie. Elle découvrirait, en rentrant à la maison après son vernissage, qu'il n'était pas le pigeon pour lequel elle le prenait. Il était dans son bon droit et il n'avait pas besoin d'une décision de justice pour emporter ce qui n'avait jamais appartenu qu'à lui : le tableau acheté à Florence, la bague de diamants héritée de son arrière-grand-mère, et le service à café en argent dont il n'avait que faire, hormis qu'il s'agissait d'un legs familial et qu'il était hors de question qu'elle le garde pour elle.

Il allait lui montrer de quel bois il se chauffait.

Le geste était peut-être idiot, mesquin – ou peut-être était-il légitime. Aveuglé par la colère, il s'en moquait. Bouillonnant de rancœur, il s'engagea dans l'allée de la villa, l'une des plus belles de Back Bay, l'un des quartiers les plus chic de Boston. Une maison dont il avait cru qu'elle consoliderait les fondations d'un mariage qui commençait à se fissurer. Une maison où il avait espéré élever un jour des enfants. Une maison qui pendant un temps avait retardé le naufrage. Il avait fallu l'aménager, la meubler, la décorer, et même s'ils s'étaient chamaillés pour des détails, elle avait momentanément comblé le vide qui peu à peu s'était creusé entre eux.

Une maison qu'ils allaient devoir vendre, à présent. Lindsay emménagerait où elle voudrait, avec qui elle voudrait. Eli vivait déjà seul dans un petit appartement de location. Il s'en achèterait un plus grand. Tout seul et pour lui seul, pensa-t-il en descendant de la voiture, sous une bourrasque de pluie. Plus de périodes d'essai, plus de peut-être, plus de faux-semblants : entre Lindsay et lui, tout était terminé, irrévocablement. Avec ses mensonges et ses coups

bas, elle lui avait sans doute rendu service.

Il la quittait sans regret ni culpabilité. Mais pas sans ce qui lui appartenait.

Il déverrouilla la porte, pénétra dans le spacieux vestibule, désactiva l'alarme. Si elle avait changé le code, il avait son badge. Officiellement, il habitait toujours à cette adresse. Si l'alarme se déclenchait et que la police ou les vigiles de la société de gardiennage débarquaient, il dirait que sa femme avait récemment modifié le code – la vérité – et qu'il avait oublié le nouveau.

Elle ne l'avait pas changé. À la fois un soulagement et une insulte. Elle pensait le connaître, elle était sûre qu'il n'oserait pas remettre les pieds sans sa permission dans cette maison d'où elle l'avait chassé, qui était pourtant à moitié la sienne. Elle avait prétendu avoir besoin d'un break et il avait accepté de partir. Elle le considérait comme un individu civilisé qui ne se permettrait pas de revenir fureter, espionner.

Elle allait s'apercevoir qu'elle ne le connaissait pas si bien.

Il demeura un instant immobile, s'imprégnant du silence, de l'atmosphère, de la déco, savante harmonie de tons neutres et de couleurs vives, d'ancien et de moderne. Lindsay avait du goût, il ne pouvait pas le nier. Elle savait s'habiller, arranger son intérieur avec style, organiser des soirées réussies. Ils avaient passé de bons moments ici, des pointes de bonheur, de longues plages de contentement, des périodes de complicité, de parfaite entente sexuelle, des dimanches matin à paresser au lit...

Comment étaient-ils devenus ennemis ?

– Chienne de vie, grommela-t-il.

Prends ce que tu as à prendre et va-t'en, s'enjoignit-il. Cette maison le déprimait. Il monta à l'étage, directement au petit salon attenant à leur chambre. Elle avait sorti un sac de voyage, des vêtements pour quelques jours.

Qu'elle aille au diable, pensa-t-il, *qu'elle aille se faire sauter où elle voulait par qui elle voulait*.

Dans le placard, il tapa la combinaison du coffre. Il ignore la liasse de billets de banque, les documents, les bijoux qu'il lui avait offerts, ou qu'elle s'était offerts elle-même.

Juste la bague, le reste ne l'intéressait pas. La bague des Landon. Il souleva le couvercle de l'écrin, contempla l'éclat des diamants, puis le glissa dans la poche de sa veste. Le coffre refermé, il redescendit au rez-de-chaussée. Mince... Il aurait dû penser à emporter du film à bulles ou quelque chose pour protéger le tableau de la pluie.

Des draps de bain feraient l'affaire, décida-t-il. Au passage, il en attrapa deux dans l'armoire à linge.

Ficher le camp au plus vite... Cette maison lui rappelait trop de souvenirs.

Dans le salon, il décrocha la toile du mur. Il l'avait achetée durant leur voyage de noces, parce que Lindsay était tombée amoureuse des couleurs chaudes, du charme et de la simplicité de ce champ de tournesols adossé à une oliveraie. Ils avaient acquis d'autres œuvres d'art depuis, des peintures, des sculptures, des poteries de bien plus grande valeur. Qu'elle négocie si elle

désirait les garder. Ce tableau, en revanche, n'entrerait pas dans le partage de la communauté des biens. Eli y tenait trop.

Tant bien que mal, il l'enveloppa dans les serviettes et le posa sur le canapé. Derrière les baies vitrées, un éclair déchira le ciel, l'averse redoubla d'intensité. Il se demanda si elle roulait sous l'orage, pressée de rentrer terminer ses bagages et de partir en escapade avec son amant.

– Profites-en tant qu'il est encore temps, murmura-t-il.

Dès le lendemain, il avait l'intention d'appeler son avocat et de l'informer de ses fautes à *elle*.

Désormais, il serait impitoyable. Pas de quartier !

Il s'avança dans la bibliothèque, appuya sur l'interrupteur. Le choc fut aussi violent que le coup de tonnerre qui ébranla les vitres.

– Lindsay ?

Elle était étendue sur le côté, devant la cheminée, dans une mare de sang, les yeux vitreux. Ces grands yeux chocolat dans lesquels il aimait autrefois à se noyer...

– Lindsay...

Il s'agenouilla auprès d'elle, saisit la main qu'elle tendait désespérément sur le plancher éclaboussé de sang. Sa peau était glaciale.

Eli se réveilla en sursaut. Il faisait grand jour. Un instant, il demeura assis dans le lit, hébété, désorienté, le cœur tambourinant, émergeant à grand-peine de la scène d'horreur qui revenait sans cesse hanter ses nuits.

Bluff House. Il était à Bluff House.

Lindsay était morte depuis près d'un an, la maison de Back Bay enfin en vente, le cauchemar derrière lui. Même s'il sentait encore son souffle à l'arrière de sa nuque.

Il se passa une main dans les cheveux, envisagea un instant de tenter de se rendormir, or il savait que s'il fermait les yeux il serait aussitôt assailli par la terrible vision du corps de son épouse assassinée.

Néanmoins, il ne voyait pas une seule bonne raison de se lever. Las, il se laissa retomber contre les oreillers quand, tout à coup, il lui sembla entendre de la musique, étouffée, lointaine. D'où diable provenait-elle ?

Il s'était tellement habitué au bruit, ces derniers mois, chez ses parents – les voix, la radio, la télé –, que celui-ci ne lui avait pas immédiatement paru incongru. Ici, pourtant, il n'aurait dû entendre que la mer et le vent. Avait-il allumé une radio, une télé, la veille au soir, et oublié de l'éteindre ? Ce ne serait pas la première fois depuis sa longue descente en spirale.

Bon, au moins une raison de sortir du lit.

Comme il avait laissé ses bagages dans la voiture, il remit son jean et sa chemise de la veille.

Le son ne provenait pas d'une radio, analysa-t-il du haut de l'escalier. Ou pas seulement d'une radio. Il reconnaissait la voix d'Adele, inimitable, mais il en distinguait clairement une seconde, formant un duo passionné – dans la

maison – avec la chanteuse britannique.

Il trouva la partenaire d'Adele dans la cuisine, déballant trois cabas à provisions sur le comptoir. Des bananes, des pommes, des poires, qu'elle plaça dans une corbeille en bambou.

Elle n'avait pas le timbre envoûtant d'Adele, mais elle chantait plutôt bien. Et elle ressemblait à une fée, un elfe, svelte, élancée, gracieuse. Une cascade de boucles auburn retombait sur les épaules de son sweat-shirt bleu électrique. Elle avait un visage... pas banal. De grands yeux en amande, un petit nez pointu, les pommettes hautes, la bouche pulpeuse, un gros grain de beauté au-dessus de la lèvre supérieure. Une créature d'un autre monde, il n'avait pas d'autres mots pour la décrire.

Cela dit, il n'était pas tout à fait réveillé.

Des bagues brillaient à chacun de ses doigts. Des boucles se balançaient à ses oreilles. Un croissant de lune pendait autour de son cou et une montre au cadran rond et blanc comme une balle de base-ball lui encerclait le poignet gauche.

Une bouteille de lait et une molette de beurre entre les mains, elle se dirigeait en fredonnant vers le réfrigérateur quand son regard se posa sur lui.

Elle ne hurla pas, mais fit un bond en arrière et faillit laisser échapper le lait. Elle posa la bouteille et porta une main à son cœur.

– Eli ? Seigneur ! Vous m'avez fait une de ces peurs ! Je ne vous attendais pas avant cet après-midi. Je n'ai pas vu votre voiture. Il faut dire que je suis entrée par-derrière, ajouta-t-elle avec un geste en direction de la porte donnant sur la terrasse. Vous avez dû vous garer devant, je suppose. Vous êtes arrivé hier soir ? Vous voulez du café ?

Un corps d'elfe et un rire de sirène, songea-t-il.

– Qui êtes-vous ?

– Oh, pardon. Je croyais que Hester vous avait prévenu. Je m'appelle Abra, Abra Walsh. Votre grand-mère m'a demandé de faire quelques courses pour vous. Comment va-t-elle ? Je ne lui ai pas parlé depuis deux ou trois jours. On a juste échangé des mails et des textos.

– Abra Walsh... répéta-t-il en l'observant. C'est vous qui l'avez trouvée...

D'un sac, elle sortit un paquet de café et en versa dans la cafetière.

– Oui, répondit-elle. Quel horrible souvenir... Elle n'était pas venue au cours de yoga, alors qu'elle n'en loupait aucun. Je lui ai téléphoné, elle ne répondait pas, alors je suis venue voir. J'ai une clé. Je lui donne un coup de main pour le ménage.

La cafetière se mit à gargouiller. Elle plaça un énorme mug sous le bec verseur et continua de ranger les provisions.

– Je suis entrée par-derrière, comme toujours, poursuivit-elle. Je l'ai appelée mais... Je me suis dit qu'elle était peut-être souffrante, je m'apprêtais à monter... C'est là que je l'ai vue, au pied de l'escalier. Sur le coup, j'ai cru... mais son poulx battait, faiblement, mais il battait, et elle a entrouvert les yeux lorsque j'ai prononcé son prénom. J'ai appelé une ambulance et je l'ai

couverte d'un plaid, parce que je n'osais pas la déplacer. Les secours sont arrivés rapidement, Dieu merci, bien que l'attente m'ait paru interminable.

Elle sortit une brique de crème du réfrigérateur, en versa dans le café.

– Au comptoir ou à la salle à manger ?

– Pardon ?

– Au comptoir, trancha-t-elle en posant la tasse sur l'îlot central. Comme ça, on peut continuer à bavarder. Asseyez-vous. Je ne me suis pas trompée ? s'inquiéta-t-elle devant l'immobilisme d'Eli. Hester m'a dit que vous preniez votre café sans sucre, avec un nuage de crème.

– Tout à fait, merci.

D'une démarche de somnambule, il vint se hisser sur un tabouret.

– Votre grand-mère est une femme forte. J'ai beaucoup d'admiration pour elle. Quand je suis arrivée ici, il y a deux ans, c'est la première personne avec qui je me suis liée. Elle est si ouverte, si naturelle...

Parler, parler, parler. Peu importe qu'il l'écoute. Parfois, il était réconfortant d'entendre une voix, et il semblait avoir grand besoin de réconfort.

Elle repensa aux photos de lui que Hester lui avait montrées. Souriant, les yeux rieurs, les yeux des Landon, d'un bleu de cristal, soulignés d'un ourlet noir, très noir. Ce n'était plus le même homme ; il paraissait las, triste, amaigri.

Qu'à cela ne tienne, elle le soignerait.

D'ailleurs, le traitement devait débiter sur-le-champ. Dans le réfrigérateur, elle prit cette fois des œufs, du fromage, du jambon.

– Elle est contente que vous ayez accepté de venir. Elle n'aimait pas que la maison soit vide. Elle m'a dit que vous écriviez un roman ?

– Je... humm.

– J'ai lu certaines de vos nouvelles. J'ai bien aimé.

Elle posa une poêle sur le feu, remplit un verre de jus d'orange, lava une poignée de fruits rouges, découpa quelques tranches de pain et les mit à griller dans le toaster.

– J'écrivais des poèmes, quand j'étais ado, déclara-t-elle. J'étais nulle ! J'ai même essayé de les mettre en musique... Une catastrophe ! J'adore lire. J'admire les gens capables d'inventer des histoires. Hester est très fière de vous, vous savez.

Il leva les yeux, rencontra les siens. Verts, du même vert que la mer par une journée radieuse, aussi irréels que le reste de sa personne.

Peut-être n'était-elle pas vraiment vraie.

Si, si. Il ne rêvait pas. La main qu'elle posa sur la sienne, très brièvement, dégageait une chaleur bien réelle.

– Votre café va refroidir.

Il en but une gorgée, qui dissipa quelque peu son malaise.

– Ça fait longtemps, je crois, que vous n'êtes pas venu à Bluff House, continua-t-elle en versant les œufs dans la poêle. Il y a un chouette petit restau

au village – et la pizzeria est toujours là. J’ai rempli les placards, mais la supérette est toujours là, aussi. Si vous avez besoin de quelque chose et que vous n’avez pas envie de sortir, dites-le-moi. J’habite le cottage de La Mouette rieuse, vous voyez où il est ?

– Je... Oui. Vous... Vous travaillez pour ma grand-mère ?

– Je viens faire un peu de ménage, une ou deux fois par semaine, selon les besoins. Je fais aussi des ménages chez d’autres personnes, je donne des cours de yoga, cinq fois par semaine, au sous-sol de l’église, et un soir par semaine chez moi. J’ai eu du mal à convaincre Hester de s’y mettre, mais elle est devenue accro dès le premier essai. Je fais également des massages – elle lui lança un sourire par-dessus son épaule – thérapeutiques. Je suis diplômée. Je fais des tas de choses.

Sur une assiette, elle disposa l’omelette, les fruits rouges, le pain grillé. Déposa l’assiette devant lui, avec une serviette en lin grenat, une paire de couverts.

– Il faut que je me sauve. Je suis déjà presque en retard.

Elle plia les sacs à provisions, les rangea dans un énorme fourre-tout vermillon, s’enroula une écharpe rayée autour du cou, enfila un manteau violet et se coiffa d’un bonnet de laine mauve.

– Je vous verrai après-demain, vers 9 heures.

– Après-demain ?

– Pour faire le ménage. Si d’ici là vous avez besoin de quoi que ce soit, vous trouverez mes numéros – de fixe et de portable – sur le pêle-mêle, là. Ou bien n’hésitez pas à faire un saut chez moi. Sur ce... Bienvenue à Bluff House, Eli !

Sur le pas de la porte, elle se retourna.

– Mangez votre petit déjeuner, ordonna-t-elle avant de disparaître.

Ne voyant pas ce qu’il pouvait faire d’autre, il s’exécuta.

Eli errait à travers la maison, dans l'espoir de retrouver ses repères. Il détestait ce sentiment de flottement : plus de chez-soi, plus de port d'attache, plus de racines ; même ses pensées semblaient ne plus lui appartenir. Autrefois, il avait une vie structurée, des objectifs. Même après le décès de Lindsay, quand tout s'était effondré, il lui restait un but : se battre afin de ne pas finir ses jours en prison.

Mais à présent que la menace était moins imminente, moins critique, à quoi vouer son existence ? Écrire, se remémora-t-il. N'était-ce pas l'écriture qui l'avait préservé de la folie ? L'écriture l'avait sauvé, certes ; toutefois, elle ne lui apportait qu'un fragile équilibre. Bluff House constituait sa dernière planche de salut.

Bluff House, où il avait passé tant d'étés, enfant puis jeune homme, tant de week-ends et de vacances d'hiver, à contempler la neige s'amonceler sur le sable et sur les rochers. Des jours heureux – innocents ? Châteaux de sable et pêche aux palourdes en famille, entre amis, balades en mer avec son grand-père – sur le charmant voilier toujours amarré dans la marina de Whiskey Beach ; réveillons de Noël bruyants, joyeux, le feu crépitant dans toutes les cheminées du manoir.

Qui eût cru qu'il errerait un jour à travers ces pièces tel un fantôme, en quête d'échos, d'images d'un passé insouciant ?

Dans la chambre de sa grand-mère, il constata que les tapisseries avaient été refaites. Sinon, rien n'avait changé. L'immense lit à baldaquin où son père avait vu le jour, en raison du blizzard et d'un accouchement précipité. La photographie de ses grands-parents, jeunes, beaux, fringants, le jour de leur mariage, plus d'un demi-siècle auparavant, dans son cadre d'argent, sur la commode. La vue sur l'océan, la plage, les falaises déchiquetées, l'échancrure de la baie. Immuable.

Il ouvrit la porte vitrée donnant sur la terrasse et sortit dans le vent et le

froid. Les vagues accouraient du large dans un galop furieux, poussées par de violentes rafales. À la pointe du cap, tout au bout de la baie, la tour du phare, d'une blancheur de mariée, se dressait au sommet de son promontoire rocheux. Au loin, minuscule, un navire voguait sur la mer démontée.

Où allait-il ? Que transportait-il ?

Ils jouaient à un jeu, quand ils étaient petits, une variante du « A comme Ananas ». Il va en Arménie, pensa Eli, et il transporte des artichauts. Pour la première fois depuis trop longtemps, il esquissa un sourire.

Aux Bahamas avec des babouins. Au Caire avec du cacao. Au Danemark avec du dentifrice. Le bateau disparut à l'horizon.

Il demeura dehors encore un instant avant de retourner au chaud.

Il fallait qu'il trouve quelque chose à faire. Aller chercher ses bagages, les déballer, s'installer ? Plus tard. Il avait tout son temps.

Poursuivant son exploration, il monta au troisième étage, jadis le domaine des domestiques – à une époque qu'il n'avait pas connue. Un débarras, maintenant, des meubles recouverts de draps blancs, des malles, des cartons, entassés entre les rangées de mansardes où dormaient autrefois les bonnes et les cuisinières. Il traversa les combles jusqu'à la pièce en soupente pourvue de grandes fenêtres incurvées, face à la mer. La chambre de la gouvernante. Ou celle du majordome ? Il ne se rappelait plus. Celui ou celle qui logeait là, en tout cas, bénéficiait d'appartements privilégiés, avec balcon et entrée privée.

Plus besoin de tout ce personnel, aujourd'hui, ni même d'entretenir ou de chauffer le grenier. En femme pratique, Gran l'avait condamné des années auparavant. Un jour, peut-être, quelqu'un le réhabiliterait, lui trouverait un nouvel usage, chasserait les draps fantomatiques et ferait rejaillir chaleur et lumière. En attendant, cependant, il n'y avait là que le vide et le froid.

Eli redescendit, continua sa ronde.

Et découvrit d'autres changements.

Dans l'une des chambres à coucher du deuxième étage, sa grand-mère avait aménagé un bureau-salon, une pièce dédiée à la fois au travail et au repos, meublée d'une méridienne, d'un fauteuil de lecteur, d'un somptueux bureau ancien sur lequel était installé un ordinateur. Des tableaux de Hester ornaient les murs – un bouquet de pivoines roses dans un vase de cobalt, des dunes balayées par le vent, sous des écharpes de brume.

Là encore, derrière les fenêtres, la vue s'offrait tel un banquet pour une âme affamée.

Il s'avança jusqu'au bureau. Une note adhésive était collée sur le moniteur.

Hester dit :

Installe-toi ici pour écrire. Comment se fait-il, d'ailleurs, que tu ne sois pas déjà au travail ?

Transmis par Abra.

Il fronça les sourcils, pas certain d'apprécier que sa grand-mère se serve de

la voisine pour lui donner des ordres. Puis, le papillon en main, il fit le tour de la pièce : les baies vitrées, la salle de bains, le placard renfermant des fournitures de bureau, des draps, des couvertures, des oreillers. Ce qui signifiait que la méridienne était convertible.

Il secoua la tête devant le minifrigo-bar à la porte vitrée, rempli de bouteilles d'eau minérale et de Mountain Dew, son péché mignon depuis l'adolescence.

Installe-toi ici pour écrire.

L'endroit lui plaisait, et l'idée d'écrire lui paraissait beaucoup plus alléchante que celle de déballer ses affaires.

– OK. Au boulot.

De sa chambre, il rapporta son ordinateur portable, l'installa sur le bureau. Poussa le moniteur et le clavier dans un coin, afin de faire de la place pour son propre matériel. Et puisqu'il avait un stock de son soda préféré à disposition, il en décapsula une canette fraîche. Il alluma le portable, y inséra sa clé USB.

– Bien... Où en étions-nous ?

Il ouvrit un fichier, le parcourut rapidement, et après un dernier regard à la vue sur l'océan, se plongea dans son texte.

Depuis la fac, il s'adonnait à l'écriture pour le plaisir. Et il retirait une grande fierté d'avoir réussi à faire publier quelques-unes de ses nouvelles. Puis, lorsque sa vie avait commencé à le décevoir, un an et demi plus tôt, il s'était rendu compte que l'écriture lui offrait une meilleure thérapie qu'une séance de cinquante minutes chez le psy.

Il pouvait s'évader dans un monde de sa création, qu'il contrôlait – dans une certaine mesure. Étrangement, dans cet univers, il se sentait davantage lui-même que dans le monde extérieur. Il parlait – toutes proportions gardées, là encore – de ce qu'il connaissait. Écrire des thrillers juridiques – d'abord des nouvelles, et à présent cette tentative de roman, aussi séduisante que terrifiante – lui donnait l'opportunité de jouer avec la loi, de l'analyser, de la détourner, selon les personnages. Il créait des dilemmes, leur trouvait des résolutions, toujours sur la corde raide entre le droit et l'illégalité.

Il était devenu avocat parce que la loi le fascinait, avec ses subtilités, ses failles, ses interprétations. Et parce que l'entreprise familiale, la distillerie Whiskey Landon, n'était tout simplement pas son sacerdoce, comme elle l'était pour son père, sa sœur, et même son beau-frère.

Passionné par le droit criminel, il s'était spécialisé dans ce domaine, d'abord dans le cadre de ses études, ensuite en tant qu'assistant du juge Reingold, un homme qu'il admirait et respectait, puis au sein du cabinet Brown, Kinsale, Schubert & Associés. À présent que la loi l'avait rejeté, au sens propre du terme, il écrivait pour rester en vie, pour conserver la certitude que la vérité l'emportait sur le mensonge, que la justice finissait parfois par triompher.

Quand il refit surface, la luminosité avait changé, le ciel s'était encore davantage assombri et pesait comme une chape de plomb au-dessus de la mer.

Avec surprise, il constata qu'il était plus de 15 heures ; il avait écrit pendant près de quatre heures.

– Un point pour toi, Hester, murmura-t-il.

Il enregistra son travail, lança son logiciel de messagerie. Des tonnes de spams, comme d'habitude, qu'il supprima directement. Pas grand-chose d'autre ; rien, en tout cas, qui exigeait d'être traité dans l'immédiat.

Il rédigea un message à l'attention de ses parents, un autre presque identique pour sa sœur. Pas de problème sur la route, la maison est super, content d'être là, bien installé. Il passa sous silence le cauchemar récurrent, la déprime, le moulin à paroles qui lui avait préparé une omelette.

Puis il écrivit à sa grand-mère.

Je me suis installé là pour écrire, selon tes ordres. La mer d'acier a lancé ses chevaux blancs au galop. Il va neiger, ça se sent. La maison est encore plus belle que dans mon souvenir. J'avais oublié à quel point je m'y sens bien. Je regrette – ne me dis pas que ce n'est pas la peine de m'excuser une fois de plus –, je regrette sincèrement, Gran, d'avoir cessé de venir. Mes visites à Bluff House m'ont manqué autant qu'à toi.

Si j'étais venu plus souvent, peut-être aurais-je vu les choses plus clairement, les aurais-je acceptées et me serais-je comporté différemment. L'horreur m'aurait-elle ainsi été épargnée ?

Je ne le saurai jamais, et il ne sert à rien de conjecturer.

Ce dont je suis sûr, c'est que je suis heureux d'être là, et que je prendrai soin de la maison jusqu'à ton retour. Tu peux compter sur moi.

Je vais aller me promener sur la plage. Ensuite, je passerai la soirée au coin du feu.

Je t'embrasse,

Eli

Oh, P.-S. J'ai rencontré Abra Walsh. Une femme intéressante. Je ne sais plus si je l'ai remerciée d'avoir sauvé l'amour de ma vie. Je le ferai sans faute la prochaine fois qu'elle viendra.

L'e-mail expédié, il réalisa que s'il ne se souvenait plus d'avoir remercié la voisine, il se rappelait très bien, en revanche, qu'il ne lui avait pas payé les courses. Il griffonna une note sur le bloc de Post-it qu'il trouva dans le tiroir du bureau, la colla sur le moniteur. Il oubliait trop facilement, ces temps-ci.

À présent, il était grand temps de défaire ses bagages, ne fût-ce que parce qu'il devait absolument se changer. Il ne pouvait pas garder les vêtements qu'il avait sur le dos depuis deux jours. Il ne voulait pas se laisser glisser de nouveau sur cette pente. Porté par l'énergie puisée dans l'écriture, il enfila son manteau, ses chaussures, et sortit chercher ses valises.

En déballant ses affaires, il constata qu'il n'avait pas été très judicieux. Quel besoin aurait-il ici d'un costume, à plus forte raison de trois, de quatre paires de chaussures habillées, et de quinze – Seigneur ! – cravates ?

L'habitude, sans doute, de faire ses bagages en pilotage automatique.

Il rangea ses vêtements dans l'armoire, empila ses livres sur la table de chevet, posa à côté le chargeur de son téléphone mobile, son iPod. Une fois que chaque chose eut trouvé sa place dans la chambre, il se sentit un peu mieux installé. Il vida la sacoche de son ordinateur : le carnet de chèques, à portée de main, dans le tiroir du bureau – il faudrait payer les ménages de la voisine –, avec sa réserve de stylos, obsessionnelle.

Maintenant, il pouvait sortir se promener. Se dégourdir les jambes, s'aérer. L'effort lui coûtait ; cependant, il se força, comme il se l'était promis : mettre le nez dehors au moins une fois par jour, ne serait-ce que pour une courte balade sur la plage. Ne pas s'écouter, ne pas se renfermer. L'exercice et le grand air étaient bons pour la santé et le moral.

Il endossa sa parka, glissa les clés dans sa poche, et sortit par la terrasse.

Le vent était féroce. Il faillit se raviser, mais il se fit violence. Quinze minutes, décida-t-il en descendant les marches menant à la plage, la tête baissée, les épaules contractées. Quinze minutes suffiraient, sept et demie aller, sept et demie retour. Ensuite, il allumerait du feu et s'installerait devant la cheminée, éventuellement avec un verre de whiskey.

Le sable volait en tous sens, les vagues se déroulaient dans de grandes gerbes d'écume blanche, l'air glacial lui brûlait la gorge.

L'hiver était tenace à Whiskey Beach, et beaucoup plus rude qu'en ville. Bêtement, il avait oublié un bonnet, des gants. Tant pis pour la balade d'aujourd'hui ; demain, il marcherait trente minutes, marchanda-t-il avec lui-même. Ou bien une heure un autre jour de la semaine. Qui avait décrété qu'il fallait se promener chaque jour ? Qui édictait les règles ? Il faisait un froid de canard, et le dernier des imbéciles aurait pu prédire qu'il ne tarderait pas à neiger.

Au bas des marches, les mugissements du vent et de la mer engloutirent ses tergiversations. Sous le ciel menaçant, les rouleaux s'élançaient à l'assaut de la côte avec une rage impitoyable, dans des cris de guerre sauvages. Fasciné par la violence et la beauté du spectacle, Eli demeura un instant au pied de l'escalier de pierre. Puis il partit en direction du phare.

Il ne voyait pas âme qui vive, n'entendait que le vacarme du ressac et le sifflement du vent. Au-dessus des dunes, les cottages se blottissaient à l'abri de leurs fenêtres fermées. Aussi loin que portât le regard, il ne distinguait aucune silhouette humaine, ni dans les escaliers montant de la plage aux maisons, ni sur le sentier qui longeait le haut de la falaise, ni sur la jetée balayée par les déferlantes. Pour l'heure, ici, il était aussi seul que Robinson Crusoé sur son île. Mais pas solitaire.

Impossible de ressentir le poids de la solitude, songea-t-il, entouré de la nature déployant sa puissance, sa magnificence. Il s'en souviendrait, se promit-il, il se souviendrait de cette sensation vivifiante. Le mauvais temps n'était pas une raison pour rester enfermé.

Il adorait la mer, et éprouvait pour Whiskey Beach un attachement très fort.

Il aimait l'atmosphère de la plage avant la tempête – en hiver, en été, au printemps, n'importe quand. Et la vie en haute saison, les baigneurs plongeant sous les vagues, ou étendus sur des serviettes, confortablement installés sur des chaises longues à l'ombre d'un parasol. Le lever du soleil sur l'océan, le velours des crépuscules d'été.

Pourquoi s'était-il privé de tout cela pendant si longtemps ? Il ne pouvait blâmer les circonstances, il ne pouvait blâmer Lindsay. Il aurait pu, et il aurait dû venir – pour sa grand-mère, pour lui-même. Or il avait choisi d'y renoncer, par facilité, plutôt que d'expliquer pourquoi sa femme n'était pas avec lui, de lui trouver des excuses, de s'en trouver à lui. Ou de se disputer avec Lindsay quand elle avait décidé d'aller à Cape Cod ou à Martha's Vineyard, voire sur la Côte d'Azur.

La facilité, cependant, n'avait pas été facile : il avait perdu quelque chose qui lui était cher. S'il ne le retrouvait pas, il ne pourrait s'en prendre qu'à lui-même. Il marcha jusqu'à la jetée, repensa à cette fille avec qui il avait eu une torride amourette d'été, juste avant d'entrer à l'université. Aux parties de pêche avec son père – dont ils revenaient presque toujours bredouilles. Aux trous qu'il creusait dans le sable, enfant, à marée basse, avec ses copains de vacances, dans l'espoir de dénicher des trésors.

La Dot d'Esméralda, se remémora-t-il. La vieille légende, toujours vivace, d'un butin dérobé par des corsaires lors d'un terrible combat en mer, égaré lorsque le vaisseau pirate, la célèbre *Calypso*, de sinistre notoriété, avait sombré contre les récifs de Whiskey Beach, juste en dessous de Bluff House.

Il avait entendu toutes les variantes possibles et imaginables de cette légende, au fil des ans et, comme tous les gamins, il y avait cru, bien sûr. Avec ses camarades, petits flibustiers des temps modernes, il n'avait eu de cesse de fouiller la plage à la recherche des pièces d'or et d'argent, des bijoux et des pierres précieuses. Naturellement, ils n'avaient trouvé que des coquillages et des crabes. Néanmoins, ils avaient vécu de belles aventures. Whiskey Beach avait été source de joies, de moments fabuleux qu'il n'oublierait jamais.

S'apercevant qu'il avait marché plus loin qu'il n'en avait l'intention, il s'arrêta, face à la houle vicieuse soulevant les flots. Whiskey Beach serait encore source de joies, il y croyait de tout son être.

Sur le chemin du retour, il savoura d'avance le whiskey qu'il s'accorderait au coin du feu, une récompense, non un prétexte à ruminer des idées noires. Il se préparerait également quelque chose à manger. Une fois de plus, il avait sauté le repas de midi ; il n'avait rien dans le ventre depuis le petit déjeuner. Autrement dit, il avait failli à une autre de ses promesses : reprendre le poids qu'il avait perdu, renouer avec une hygiène de vie saine et équilibrée.

Impératif, il se préparerait un vrai repas chaud ; la voisine avait rempli les placards. En pensant à elle, il leva les yeux vers les cottages nichés au sommet des dunes. Avec ses bardeaux bleu roi, La Mouette rieuse se distinguait aisément des autres maisons aux façades blanches et pastel. Elle n'était pas de

cette couleur, dans son souvenir, mais gris pâle. Elle avait toutefois une architecture si particulière, avec son toit pointu, sa grande terrasse et le dôme vitré de son solarium, qu'il était impossible de s'y méprendre.

De la lumière brillait derrière les fenêtres.

Il allait monter la payer maintenant, décida-t-il, en liquide. Ce serait fait, il n'aurait plus besoin de s'en soucier. Il rentrerait ensuite par le chemin longeant le haut de la falaise, l'occasion de revoir les autres maisons, de se rappeler qui y vivait – ou qui y avait vécu. Il aurait ainsi quelque chose de gai, et de vrai, à raconter à sa famille. *Suis allé me promener sur la plage (description), me suis arrêté au passage chez Abra Walsh, bla-bla-bla, La Mouette rieuse a fière allure avec sa façade repeinte. Vous voyez, je ne m'isole pas, ne vous faites pas de souci pour moi. Je sors, je recherche le contact. Situation normale.*

S'amusant à ébaucher son prochain e-mail, il gravit les marches, remonta l'allée pavée de galets à travers un charmant jardinet peuplé de statues : une coquette sirène assise sur un rocher, une grenouille jouant du banjo, un petit banc de pierre soutenu par des fées ailées. Il était tellement séduit par ce nouvel aménagement, qui correspondait à merveille à la personnalité du cottage, qu'il ne remarqua pas le mouvement derrière les vitres du solarium avant d'avoir le pied sur le seuil de la porte.

Sur des tapis de sol, plusieurs femmes se placèrent – avec plus ou moins de souplesse et de grâce – dans la posture en V inversé du chien tête en bas. La plupart étaient en tenue de fitness – brassière colorée, pantalon moulant –, certaines étaient en survêtement, d'autres en short. Toutes ramenèrent un pied en avant, passèrent en fente, non sans quelques pertes d'équilibre, et tendirent les bras au-dessus de la tête.

Le cours de yoga qu'Abra donnait chez elle, se souvint-il.

Son débardeur violet révélait de longs bras fins et musclés ; son pantalon gris clair dessinait des hanches étroites, des jambes interminables, solidement campées sur des orteils aux ongles vernis du même violet que son T-shirt. Une queue-de-cheval se balançait au sommet de son crâne.

Fasciné, il la regarda – et le groupe à sa suite – incliner le buste en arrière, le bras incurvé en arc-de-cercle, la tête haute, le torse élastique. Puis, elle tendit la jambe en avant, se pencha au-dessus, jusqu'à ce que sa main touche le sol à côté de son pied, l'autre bras tendu au plafond. Alors qu'il s'apprêtait à rebrousser chemin, elle tourna la tête et croisa son regard.

Elle lui adressa un sourire, comme si elle l'attendait, en aucune façon contrariée de découvrir un imposteur – involontaire – posté derrière les vitres de sa maison. Gêné, il esquissa un petit geste d'excuse. Elle se redressa et se faufila entre ses élèves.

– Salut, Eli, dit-elle en ouvrant la porte.

– Je suis désolé, je ne savais pas...

– Brrr, quel froid ! Entrez vite.

– Non, non, je ne veux pas déranger. J'étais sorti faire un tour et je...

– Entrez vite, je suis frigorifiée.

Elle posa l'un de ses longs pieds nus à l'extérieur et le tira par la main.

– Vous êtes gelé. Dépêchez-vous, je ne voudrais pas que le froid entre dans la salle.

Contraint et forcé, il s'avança dans le solarium. La musique new age évoquait le gazouillis d'un ruisseau. Les femmes se redressèrent tour à tour.

– Je suis désolé, répéta-t-il. Je vous dérange en plein cours.

– Ce n'est pas grave. Maureen va prendre ma place. Nous avons presque terminé. Que diriez-vous de m'attendre dans la cuisine, avec un verre de vin ?

– Non, non, merci, vous êtes gentille. (Il regrettait terriblement, à présent, d'avoir fait ce détour par chez elle.) Je... je suis allé faire une petite balade et j'ai pensé que je ne vous avais pas payé les courses, ce matin.

– Je me suis arrangée avec Hester.

– Oh, j'aurais pu m'en douter. Je réglerai ça avec elle.

Une esquisse au crayon encadrée, au mur du hall d'entrée, attira son regard. Il reconnut le trait de sa grand-mère avant même de voir sa signature, *H. H. Landon*, dans le coin inférieur.

Il reconnaissait également Abra, droite comme un I dans la position de l'arbre, les paumes jointes au-dessus de la tête, l'expression rieuse.

– Hester me l'a offert l'année dernière, précisa-t-elle.

– Quoi donc ?

– Le dessin. Je lui avais suggéré de venir nous voir et éventuellement de faire quelques croquis, si elle était inspirée – une ruse pour la convaincre de se mettre au yoga. Elle m'a donné celui-ci pour me remercier de lui avoir fait découvrir une discipline géniale !

– C'est super.

Il n'avait pas réalisé qu'Abra lui tenait toujours la main, jusqu'à ce qu'elle recule d'un pas, l'entraînant avec elle.

– Les épaules en arrière, Leah, souples. Voilà, très bien. Ne tire pas sur la nuque, Heather. OK, parfait. Excusez-moi, dit-elle à Eli.

– Je vous en prie.

– Vous êtes sûr que vous ne voulez pas un verre de vin ? (Elle referma son autre main autour de la sienne et la frictionna afin de la réchauffer.) Ou une tasse de chocolat ?

– Non, non, vraiment, je vous remercie. Je vais rentrer. Il... Il va neiger.

Les mains d'Abra lui procuraient une chaleur presque douloureuse, il ne s'était pas rendu compte qu'il était transi.

– Une soirée idéale pour bouquiner au coin du feu, je vous l'accorde. Bon, eh bien, bonsoir. Je vous verrai après-demain. Appelez-moi, ou passez, si vous avez besoin de quelque chose.

– Merci.

Il s'en alla promptement, de façon qu'elle puisse refermer la porte et préserver la chaleur à l'intérieur. Elle resta cependant sur le seuil à le regarder s'éloigner, le cœur – que certains lui reprochaient d'avoir trop tendre, trop

candide – gonflé de sympathie.

Un homme brisé, songea-t-elle, à qui personne, sans doute, excepté sa famille, n'avait depuis longtemps offert un peu de chaleur.

Elle referma la porte, retourna dans le solarium et, avec un signe de tête à son amie Maureen, reprit la direction du cours.

Les premiers flocons commencèrent à tomber pendant la phase de relaxation, si bien que, sous le dôme vitré, on se sentait comme dans une boule à neige.

Impeccable, songea-t-elle.

– N'oubliez pas de vous hydrater, recommanda-t-elle à ses élèves qui repliaient leurs tapis, en buvant elle-même une longue gorgée d'eau. Pour celles qui sont intéressées, il y a encore de la place à la session « Au carrefour de l'Orient et de l'Occident », demain matin à 9 h 15, au sous-sol de l'église unitarienne.

– J'adore ce cours ! s'écria Heather Lockaby en faisant bouffer son carré blond. Si tu veux venir, Winnie, je peux passer te prendre en voiture.

– J'aimerais bien faire une séance d'essai, mais je ne sais pas si j'aurai le temps, demain.

– Au cas où, appelle-moi, je viendrai te chercher. Dis-moi, Abra, c'était bien qui je pense ?

– Qui ça ?

– Le gars qui est venu pendant le cours. Ce n'était pas Eli Landon ?

Le nom provoqua un murmure général. Abra sentit ses épaules se contracter, les bénéfices d'une heure de yoga s'évaporer en une seconde.

– Si, en effet.

– Tu vois, je te l'avais dit, chuchota Heather en décochant un coup de coude à Winnie. J'avais entendu dire qu'il venait s'installer à Bluff House. C'est vrai que tu fais le ménage au manoir pendant qu'il est là, Abra ?

– Ça ne servirait à rien que je fasse le ménage s'il n'y avait personne.

– Tu n'as pas peur ? Il a été accusé du meurtre de sa femme, et...

– Il a été acquitté, Heather. Tu as oublié ?

– Qu'on n'ait pas réussi à rassembler suffisamment de preuves pour l'arrêter ne signifie pas qu'il est innocent. Tu ne devrais pas rester seule avec lui dans cette grande maison.

– Que la presse ait monté l'affaire en épingle ne signifie pas qu'il est coupable, rétorqua Maureen en arquant ses sourcils roux. Tu ne connais pas la présomption d'innocence, Heather ?

– Il a tout de même été licencié de son cabinet d'avocats. Si tu veux mon avis, ils n'auraient pas pris le risque de s'en débarrasser s'il était blanc comme neige. En tout cas, c'est le principal suspect. Des témoins l'ont entendu menacer sa femme le jour où elle a été tuée. Elle aurait touché un beau pactole quand le divorce aurait été prononcé. Et il n'avait rien à faire chez elle, il me semble, non ?

– C'était aussi chez lui, souligna Abra.

– Ils étaient séparés. Ce que je dis, c'est qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

– Mais l'incendiaire n'a pas été arrêté.

Heather s'approcha d'Abra et lui passa un bras protecteur autour des épaules.

– Tu es tellement confiante, ma chérie. Ne monte pas sur tes grands chevaux, je me fais du souci pour toi, c'est tout.

– Abra a un bon feeling avec les gens, elle n'a pas besoin qu'on s'inquiète pour elle, intervint Greta Parrish, la senior du groupe, âgée de soixante-douze ans, en enfilant son manteau de laine tricoté main. Et Hester Landon n'aurait pas laissé Bluff House à Eli si elle avait eu le moindre doute quant à son innocence.

– Oh, j'ai beaucoup d'estime et d'affection pour Mme Landon, répliqua Heather. J'espère et je prie pour qu'elle se rétablisse rapidement et nous revienne bientôt, mais...

– Il n'y a pas de « mais » qui tienne, l'interrompt Greta en enfonçant un chapeau-cloche sur ses cheveux argentés. Ce garçon est un des nôtres et il s'est toujours montré très bien sous tous rapports. Il habite peut-être à Boston, mais c'est un Landon, un membre de notre communauté. Dieu sait qu'il a souffert, le pauvre. J'espère que personne ici n'osera l'importuner.

– Je... Je ne disais pas du mal de lui, protesta Heather, en cherchant du soutien sur chacun des visages. Je vous assure, je me fais juste du souci pour Abra, je n'y peux rien.

– Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, lui assura Greta. Sur ce, les filles, je vous quitte. Merci, Abra, la séance était formidable, ce soir.

– Merci. Vous ne voulez pas que je vous raccompagne en voiture ? Il neige beaucoup.

– C'est gentil, mais je crois que je survivrai à trois minutes de marche.

Chacune s'emmitoufla dans son manteau et prit congé.

– Heather est stupide, déclara Maureen, la dernière.

– Elle n'est sûrement pas la seule à penser ce qu'elle pense : que s'il a été soupçonné, c'est forcément qu'il est coupable. Mais c'est faux.

– Évidemment, acquiesça Maureen, ses cheveux en brosse d'un roux aussi flamboyant que ses sourcils, en revissant le bouchon de sa bouteille d'eau. Le problème, c'est que je ne suis pas sûre que je ne penserais pas la même chose, moi aussi, si je ne le connaissais pas.

– Tu le connais bien ?

– C'est le premier à qui j'ai roulé un patin.

– Oh, oh ! Tu me raconterais cet épisode autour d'un verre de vin ?

– Volontiers, pas besoin de me forcer la main. Laisse-moi juste envoyer un texto à Mike pour le prévenir que je ne rentre pas tout de suite.

– Vas-y, préviens ton homme, je sers le vin.

Dans la cuisine, Abra déboucha une bouteille de shiraz, tandis que sur le canapé du salon Maureen pianotait sur son smartphone.

– Il a dit que je pouvais prendre mon temps. Les gamins ne se sont pas

encore entretués, la neige les a mis de bonne humeur.

Elle leva les yeux de son portable, sourit à Abra qui lui tendit un verre et s'installa à côté d'elle.

– Alors comme ça, tu es sortie avec lui ?

– J'avais quinze ans. J'avais déjà eu des petits copains mais aucun ne m'avait embrassée avec la langue. J'ai eu de la chance, il embrassait très bien. C'est aussi le premier à avoir tripoté ces formidables lolos. (Elle plaça les mains en coupe sur sa poitrine.) Mais pas le dernier !

– Des détails, des détails !

– C'était le 4 Juillet, après le feu d'artifice. On avait fait un feu de camp sur la plage, avec une bande de copains. J'avais la permission de minuit. Il avait fallu que je me batte mais, pour une fois, j'avais gagné. Si tu avais vu comme il était mignon ! Oh, mon Dieu... Eli Landon, de Boston, pour un mois à Whiskey Beach. J'avais des vues sur lui depuis longtemps.

– Décris-le-moi.

– Craquant. Les cheveux bouclés, blondis par le soleil, des yeux bleus, fabuleux, clairs comme le cristal. Un sourire, hmmm... à tomber à la renverse ! Bâti comme un athlète – il faisait du basket, si je me souviens bien. Il était tout le temps torse nu, en été. Toutes les filles du village en pinçaient pour lui.

– Il a perdu du poids. Il est trop maigre.

– Oui, je l'ai vu à la télé. Mais pour en revenir à l'été de mes quinze ans, il était jeune, il était beau, il sentait bon le sable chaud. Je l'avais dragué comme une dingue. Mes efforts ont été récompensés. Nous avons échangé notre premier baiser autour du feu de camp. Les autres dansaient, ou se baignaient. Nous sommes partis main dans la main vers la jetée.

Maureen soupira à ce souvenir avant de poursuivre :

– Deux ados en pleine montée d'hormones, par une belle nuit d'été... Je te rassure, ce n'est pas allé plus loin que les baisers et les petites caresses – déjà bien suffisant pour me faire tuer par mon père, s'il avait su –, mais c'était le moment le plus enivrant que j'avais jamais vécu. Nous nous sommes revus quelques fois avant qu'il reparte à Boston, mais je n'ai jamais retrouvé la magie, la force de ce premier baiser. L'été suivant, il avait une autre petite amie, et j'avais moi aussi un autre petit copain... Je parie qu'il ne se rappelle même pas ce 4 Juillet avec la rouquine sous la jetée de Whiskey Beach.

– Tu connaissais sa femme ?

– Non, je l'ai aperçue une ou deux fois, mais je ne lui ai jamais parlé. Elle était superbe. Mais pas du genre à bavarder avec les provinciales de Whiskey Beach. Il paraît qu'elle ne s'entendait pas du tout avec Hester Landon. Eli ne l'a pas emmenée souvent chez sa grand-mère. Et puis, il a complètement cessé de venir.

Maureen consulta sa montre.

– Bon, je vais rentrer. Ma horde doit être affamée.

– Tu devrais passer le voir à Bluff House.

– Je ne suis pas sûre que je serais la bienvenue. Il risquerait de penser que c'est de la curiosité malsaine.

– Il a besoin d'amis, mais tu as sans doute raison. Il est peut-être encore trop tôt.

Maureen emporta son verre vide dans la cuisine et le posa dans l'évier.

– Je te connais, Abracadabra, dit-elle en enfilant son manteau. Tu ne le laisseras pas s'enfermer dans la solitude. C'est dans ta nature de panser les plaies, de soigner les cœurs, d'embrasser là où ça fait mal. Hester savait ce qu'elle faisait en te demandant de veiller sur sa maison, et sur son petit-fils.

– Elle peut compter sur moi, répliqua Abra en embrassant son amie avant de lui ouvrir la porte de derrière. Merci de m'avoir raconté cet épisode de ta jeunesse. C'était terriblement sexy et, en plus, je vois Eli sous un jour différent, maintenant.

– Tu aimerais bien qu'il te roule des patins, hein ?

– Abstinence, rétorqua Abra, tu sais bien.

– En tout cas, si l'opportunité se présente, rappelle-toi qu'il embrasse comme un dieu. À demain !

Peut-être n'avait-il rien fait d'autre, mais il s'était tenu à son roman une bonne partie de la journée, et il avait bien avancé. Si son cerveau ne finissait par se mettre à fumer, il écrirait du matin jusqu'au soir. Certes, ce n'était pas très sain, Eli voulait bien le reconnaître, mais ce serait productif.

De toute façon, la tempête n'avait cessé qu'en milieu d'après-midi. Même avec la meilleure volonté du monde, il aurait été ridicule de sortir se promener dans cinquante centimètres de neige.

L'esprit trop fatigué pour aligner des phrases cohérentes sur la page, il reprit donc son exploration de la maison. Les chambres d'amis étaient impeccablement rangées, les salles de bains rutilantes et, à sa surprise, l'ancien salon de l'aile nord, à l'étage, abritait à présent un vélo elliptique, des séries de poids et d'haltères, un immense écran plat, des tapis de sol soigneusement enroulés sur une étagère, entre une pile de serviettes-éponges et un grand classeur de DVD.

Il l'ouvrit, le feuilleta. *Yoga de l'Énergie ?* Il fronça les sourcils. *Tai-chi, Pilates... Comment se muscler en s'entraînant chez soi ?*

Gran ?

Il tenta de l'imaginer. Il était doué d'une imagination féconde – capacité indispensable pour qui souhaitait gagner sa vie en écrivant des romans ! Cependant, lorsqu'il essayait de se représenter sa grand-mère soulevant de la fonte ou exécutant des mouvements de gym devant la télé, l'image refusait tout bonnement de se matérialiser.

Cela dit, Hester Landon ne faisait jamais rien sans raison. Sûrement avait-elle aménagé cette salle de sport afin de pouvoir pratiquer une activité physique même lorsque la météo, comme aujourd'hui, ne lui permettait pas de faire ses cinq kilomètres de marche quotidienne. Non, elle ne faisait jamais rien sans raison – et elle ne faisait jamais les choses à moitié. L'équipement de cette pièce avait été pensé avec soin, par un professionnel sans doute.

Perplexe, Eli continua de feuilleter le classeur de DVD, et tomba sur une note adhésive :

Eli, l'exercice est bon pour la santé et le moral. Allez, hop, arrête de ruminer et pique une bonne suée !

Je t'embrasse,

Gran, via Abra Walsh.

– Seigneur...

Il ne savait s'il devait en rire ou s'énervier. Quel besoin sa grand-mère avait-elle d'étaler ainsi sa vie privée devant la femme de ménage ?

Les mains enfoncées dans les poches, il se posta devant la fenêtre. Bien que toujours aussi grise, sous un ciel de la couleur d'un vieil hématome, la mer s'était calmée. Les vagues clapotaient doucement sur la plage couverte de neige, grignotant peu à peu l'épais manteau ouaté. Les dunes formaient des monts d'une blancheur immaculée, piquetés çà et là d'herbes marines frissonnant dans le vent.

La neige ensevelissait l'escalier de la plage, s'amoncelait sur la rambarde.

Eli ne voyait pas une seule empreinte de pas ; pourtant, le monde extérieur n'était pas désert. Au loin, dans la grisaille, il distinguait une petite forme sautillante. Des mouettes volaient au-dessus de la mer. Dans le silence étouffé par la couverture neigeuse, il les entendait rire.

Il se retourna, examina le vélo elliptique. Il n'avait jamais aimé s'agiter stérilement sur une machine. Quand il était d'humeur à se dépenser, il jouait au foot, au basket, au volley.

– Pas de ballon ici, dit-il à la maison vide. Par contre, au moins cinquante centimètres de neige dehors. Je devrais peut-être dégager l'allée. Bof... À quoi bon ? Je n'ai l'intention d'aller nulle part.

C'était bien le problème, justement, depuis bientôt un an.

– Bon, d'accord.... Une quinzaine de minutes sur ce fichu appareil... Deux ou trois kilomètres. Mais hors de question que je fasse du power yoga. J'aurais l'air fin...

À Boston, il était inscrit dans un club de musculation, où il allait au moins deux ou trois fois par semaine ; et quand le temps le permettait, il faisait de longs joggings sur les berges de la rivière Charles. Le petit vélo elliptique de sa grand-mère ne lui faisait pas peur.

Ensuite, il lui enverrait un mail pour lui dire qu'il avait trouvé son Post-it et obéi à ses recommandations. Mais que, dorénavant, si elle avait quelque chose à lui communiquer, qu'elle le fasse directement, sans passer par sa maudite prof de yoga.

Sans grand enthousiasme, il s'approcha de l'appareil, jeta un regard à l'écran plat. Non, pas de télé, décida-t-il. Il avait cessé de la regarder quand il s'y était vu trop souvent, jugé sommairement par des journalistes parfois peu soucieux de véracité.

La prochaine fois, s'il y en avait une, songea-t-il en montant sur la machine, il prendrait son iPod. Pour aujourd'hui, il effectuerait son quart d'heure d'exercice en compagnie de ses pensées. Il agrippa les poignées, actionna les pédales. Le nom de sa grand-mère apparut sur l'écran. Curieux, il étudia les touches, afficha les performances enregistrées.

– Waouh, chapeau, Gran !

Lors de sa dernière séance, le jour de sa chute, réalisa-t-il, elle avait fait cinq kilomètres en quarante-huit minutes et trente-deux secondes.

Il programma un second utilisateur, entra son nom. Il commença doucement, afin de s'échauffer, puis augmenta le niveau de difficulté.

Quatorze minutes et un kilomètre neuf plus tard, en nage, les poumons en feu, il jeta l'éponge. Hors d'haleine, les jambes en coton, il prit une bouteille d'eau minérale dans le miniréfrigérateur, en but avidement plus de la moitié, et s'étendit de tout son long sur le plancher.

– Bon sang. Oh, bon sang... Je ne peux même plus me mesurer à une octogénaire. Pitoyable. Pathétique.

Les yeux au plafond, il s'efforça de retrouver sa respiration, écœuré de sentir les muscles de ses jambes tétanisés par ce maigre effort.

Il avait tout de même joué dans l'équipe de basket de Harvard. Il ne mesurait qu'un mètre quatre-vingt-douze, mais il compensait ce handicap, tout relatif, par sa vitesse, son agilité et son endurance. Il avait été un grand sportif, merde ! À présent, il était faible, mou, sans force, sans énergie.

Il voulait retrouver sa vie. Non, non, ce n'était pas tout à fait exact. Déjà avant le cauchemar du meurtre de Lindsay, il était profondément insatisfait de sa vie.

Il voulait se retrouver.

Qu'était-il devenu ? Il ne se rappelait plus ce qu'était le bonheur. Il savait, pourtant, qu'il avait été heureux. Il avait eu des amis, des centres d'intérêt, des ambitions, des passions. Il n'éprouvait même plus de colère ni de révolte, qu'un immense sentiment d'impuissance face à tout ce qu'il avait perdu, tout ce à quoi il avait renoncé. Il avait pris des antidépresseurs, il avait vu des psys. Il ne voulait pas en repasser par là. Il ne pouvait pas.

Mais il ne pouvait pas non plus rester couché par terre à s'apitoyer sur son sort. Il devait faire quelque chose, n'importe quoi.

– Allez, du nerf !

Il se leva, se traîna en boitillant jusqu'à la douche.

Sourd à la voix intérieure lui chuchotant de se mettre au lit et de passer le restant de la journée à dormir, il s'habilla chaudement : sous-vêtement thermique, sweat-shirt, bonnet de ski, gants. Il n'avait toujours pas l'intention d'aller où que ce soit, mais cela ne l'empêcherait pas de déneiger l'allée, le patio, les terrasses. Il avait promis de s'occuper de Bluff House, il s'occuperait de Bluff House.

Il lui fallut des heures, armé d'une pelle et d'une souffleuse. Il perdit le compte du nombre de fois où il dut s'arrêter, les bras en compote, les

battements de son cœur déclenchant des signaux d'alarme sous son crâne. Mais il dégagea l'allée, le chemin du garage à la maison, un passage à travers la grande terrasse jusqu'à l'escalier de la plage. Et remercia le ciel lorsque la lumière du jour déclina et qu'il fit trop sombre pour débayer les autres terrasses. Dans la buanderie, il ôta sa parka, son bonnet et ses gants humides, les abandonna en tas sur la machine à laver. Puis il se rendit comme un zombie dans la cuisine, où il se confectionna à la hâte un sandwich au salami et au fromage, qu'il engloutit devant l'évier, en guise de dîner, accompagné d'une bière.

Au moins, il avait fait quelque chose. D'abord, il était sorti du lit, première épreuve de la journée. Il avait écrit. Il s'était humilié sur le vélo elliptique. Et il s'était occupé de Bluff House.

Globalement, une journée respectable.

Il avala quatre comprimés d'ibuprofène, puis monta péniblement dans sa chambre, où il se déshabilla, se glissa sous la couette, et dormit d'une traite jusqu'au lendemain. Sans rêve.

Abra fut agréablement surprise de trouver l'allée de Bluff House dégagée, alors qu'elle s'attendait à devoir se frayer un chemin dans cinquante centimètres de neige.

D'ordinaire, elle venait de chez elle à pied, mais, craignant de se mouiller ou de glisser, elle avait pris sa Chevrolet Volt, qu'elle gara derrière la BMW d'Eli. Elle déverrouilla la porte d'entrée, inclina la tête, l'oreille tendue. Ne percevant que le silence, elle en déduisit qu'Eli devait encore dormir.

Elle accrocha son manteau dans la penderie, troqua ses bottes contre ses chaussures de travail. Puis alluma du feu dans la cheminée du living-room et se rendit dans la cuisine où elle commença par préparer du café.

Pas de vaisselle dans l'évier. Elle ouvrit le lave-vaisselle.

Elle pouvait retracer les repas d'Eli depuis son arrivée : le petit déjeuner qu'elle lui avait servi, deux bols de soupe, deux petites assiettes, deux verres, deux tasses à café.

Elle secoua la tête. Ça n'allait pas.

Histoire de vérifier, elle jeta un coup d'œil dans les placards, le réfrigérateur.

Non, ça n'allait pas du tout.

Elle alluma l'iPod de la cuisine, baissa le volume, puis prépara de la pâte à crêpes. Après quoi, elle monta à l'étage. S'il dormait encore, il était grand temps qu'il se lève.

En entendant des cliquetis de clavier dans le bureau de Hester, elle esquissa un sourire. À pas de loup, elle s'approcha de la porte grande ouverte. Il était assis au magnifique bureau ancien, une canette de Mountain Dew à portée de main. Elle prit note mentalement de penser à en racheter.

Elle allait le laisser tranquille encore un moment, décida-t-elle. Dans sa chambre, elle fit le lit, sortit le sac de linge de la pаниère, changea les

serviettes de toilette. En redescendant, elle jeta un œil dans les autres salles de bains, dans la salle de gym. Tout était en ordre.

De retour au rez-de-chaussée, elle vida le sac de linge dans la buanderie, le tria, et lança une machine. Secoua les bottes d'Eli, rangea sa parka, le vieux bonnet et les gants qu'il avait dû trouver dans un placard.

Elle avait fait le ménage à fond la veille de l'arrivée d'Eli, et il n'avait pas sali grand-chose. Elle calcula le temps qu'elle avait devant elle. Elle allait lui préparer une sorte de brunch. Ensuite, elle passerait un coup d'aspirateur et de serpillière.

Quand elle remonta, elle fit délibérément du tapage. Il se leva et se dirigea vers la porte du bureau, probablement dans l'intention de la fermer. Elle ne lui laissa pas cette opportunité, elle s'avança dans la pièce.

– Bonjour. Une belle journée qui s'annonce, on dirait.

– Ah...

– Merveilleux ciel bleu. Mer clémente, le soleil brille sur la neige, la plage est magnifique. J'ai vu une baleine ce matin.

– Une baleine ?

– Coup de chance, je regardais par la fenêtre juste à ce moment-là. Elle était loin, mais impressionnante. Votre brunch est prêt.

– Mon quoi ?

– Brunch. Vous n'avez pas pris de petit déjeuner.

– Je... J'ai bu un café.

– Mais vous n'avez rien mangé.

– En fait, je...

Il esquaissa un geste en direction de son ordinateur.

– Vous êtes en train de travailler et vous n'avez pas faim, j'ai bien compris. Mais vous travaillerez sans doute mieux le ventre plein. Combien de temps avez-vous déjà passé à écrire aujourd'hui ?

– Je n'en sais rien. J'ai commencé vers 6 heures, précisa-t-il.

– Seigneur ! Il est 11 heures. Grand temps de vous accorder une pause. Je vous installe dans le petit salon. La vue est fantastique, aujourd'hui. Voulez-vous que je fasse un peu de ménage ici ?

– Non, je... Non.

– OK. Descendez manger. Pendant ce temps, je fais ce que j'ai à faire à l'étage. Comme ça, je ne vous embêterai plus quand vous remonterez.

Comprenant qu'il serait vain de discuter, il quitta la pièce.

Il avait l'intention de faire une pause et de manger quelque chose – un bagel, peut-être, un truc vite fait. Il avait perdu la notion du temps. Il aimait quand cela lui arrivait, signe qu'il était à fond dans son roman.

De quel droit cette Abra Walsh se permettait-elle de l'importuner ? Elle était censée faire le ménage. Personne ne lui avait demandé de s'occuper de lui.

Il n'avait pas oublié qu'elle devait venir. Absorbé dans son travail, il avait oublié, en revanche, son intention de s'arrêter et de sortir faire un tour, avec

un sandwich, quand elle arriverait.

Il pénétra dans le petit salon. Abra avait raison : la vue était splendide, à travers la grande baie vitrée arrondie. Il prendrait son bol d'air plus tard. Il s'installa à la table, devant une assiette surmontée d'une cloche, un pot de café, un verre de jus d'orange, un iris dans un soliflore, prélevé dans le bouquet du grand salon.

Cette petite attention lui rappela les fleurs, les jouets, les livres que sa mère lui apportait sur ses plateaux-repas, au lit, quand il était malade, enfant. Il n'était pas souffrant, il n'avait pas besoin d'être materné. Il avait seulement besoin de quelqu'un qui vienne faire le ménage de façon qu'il puisse écrire, mener sa petite vie tranquillement, débayer la neige s'il le fallait.

Une contracture dans les cervicales lui arracha une grimace. OK, l'épreuve déneigement du marathon de la fierté lui avait coûté, devait-il admettre.

Il souleva la cloche.

Une bouffée de vapeur et un délicieux arôme s'élevèrent d'une pile de pancakes aux myrtilles, bordée de fines tranches de bacon grillé et de petites boules de melon.

– Waouh !

Il étala une noisette de beurre sur un pancake, la regarda fondre tandis qu'il ajoutait du sirop d'érable.

Il avait un peu l'impression d'être le Petit Prince du manoir – mais les pancakes étaient succulents.

Il était pleinement conscient d'avoir grandi dans le privilège ; néanmoins, les brunchs sophistiqués et le journal du jour plié sur la table n'avaient jamais fait partie de son quotidien. Les Landon étaient privilégiés parce qu'ils travaillaient, et ils travaillaient parce qu'ils étaient privilégiés.

Tout en mangeant, il ouvrit le journal, puis le repoussa. Comme la télévision, les journaux lui rappelaient trop de mauvais souvenirs. Laisant son esprit vagabonder, il contempla la mer, les reflets du soleil sur la neige.

Il se sentait... presque serein.

– Vous pourrez remonter, le ménage de l'étage est terminé, déclara Abra en pénétrant dans la pièce et en commençant à débarrasser la table.

– Laissez, je m'en occuperai, protesta-t-il. D'ailleurs, vous n'êtes pas obligée de me préparer à manger. C'était délicieux, merci, mais ce n'est pas la peine.

– J'aime cuisiner, répondit-elle en le suivant dans la cuisine. Et puis, vous ne vous alimentez pas correctement, ajouta-t-elle, sur le seuil de la buanderie.

– Je m'alimente, marmonna-t-il.

Un panier de linge dans les bras, elle s'assit à la table et entreprit de le plier.

– Une boîte de soupe, un sandwich, un bol de céréales ? On ne peut rien cacher à sa femme de ménage, dit-elle avec un naturel déconcertant. Repas, douches, vie sexuelle... Les femmes de ménage savent tout. Vous devez prendre au moins sept ou huit kilos, je dirai. Dix ne vous feraient pas de mal.

Lui qui regrettait de ne plus éprouver de colère, cette mademoiselle je-sais-tout allait finir par le faire sortir de ses gonds.

– Écoutez...

– Vous allez me dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais ça ne m'empêchera pas de vous préparer à manger, lorsque j'aurai le temps.

Il garda le silence. Argumenter avec une femme qui lui pliait ses boxers ne lui paraissait pas très confortable.

– Vous savez cuisiner ? demanda-t-elle.

– Je me débrouille.

Elle inclina la tête, l'observa de ses grands yeux verts.

– Que savez-vous faire ? Les sandwiches au fromage, les œufs brouillés, les steaks au barbecue... les hamburgers et... Je parie que vous avez une spécialité de langouste, ou de palourdes.

« Les clams à la Eli », l'avait-il baptisée. Mais, bon sang, n'allait-elle pas le laisser en paix ?

– Vous lisez dans les esprits ?

– Je lis les lignes de la main, et le tarot.

Voilà qui ne le surprenait pas le moins du monde.

– Quoi qu'il en soit, je cuisine tous les jours pour moi. Que je prépare des repas pour un ou pour deux, c'est du pareil au même. Quand je viendrai, je vous apporterai des plats que vous n'aurez qu'à réchauffer. Et je vous ferai quelques courses, pour la prochaine fois. J'ai noté les jours où je venais sur le calendrier. Vous voulez quelque chose de particulier, à part du Mountain Dew ?

Cette façon qu'elle avait de sauter allègrement des sujets les plus personnels à des détails bassement pratiques le décontençait.

– Non, je ne vois pas.

– Si vous pensez à quelque chose, notez-le sur un Post-it. De quoi parle votre livre ? À moins que ce ne soit confidentiel.

– De... d'un avocat radié du barreau, en quête de réponses, de rédemption. Va-t-il perdre la vie, littéralement, ou y reprendre goût ? En gros.

– Vous aimez ce personnage ?

Il la dévisagea un instant. La question était pertinente.

– Je le comprends, et je m'investis en lui. Il évolue vers quelqu'un qui me plaît.

– Le comprendre est plus important que de l'aimer, je crois. (Elle fronça les sourcils en voyant Eli se masser l'épaule, l'arrière de la nuque.) Vous vous tenez mal.

– Pardon ?

– Devant votre ordinateur. Vous êtes voûté. Comme la plupart des gens.

Elle abandonna sa pile de linge, et avant qu'il ne comprenne ce qu'elle s'appropriait à faire, lui enfonça les doigts entre les omoplates.

La douleur irradiait jusqu'à la plante de ses pieds.

– Aïe ! Vous me faites mal !

– Seigneur, Eli, c’est du roc que vous avez là-dedans.

L’exaspération monta d’un cran. Cette femme était décidément beaucoup trop envahissante.

– J’ai fait trop d’efforts, hier. En déblayant la neige.

Il se dégagea de son emprise, ouvrit un placard à la recherche d’analgésiques.

Contractures, mauvaise posture et, surtout, diagnostiqua-t-elle, une tension profonde, complexe, psychologique autant que physiologique.

– Je sors faire un tour, passer quelques coups de téléphone. Au fait, combien je vous dois, pour le ménage ?

Quand elle lui indiqua la somme, il tâta ses poches, les trouva vides.

– Je ne sais pas ce que j’ai fait de mon portefeuille.

– Il était dans votre jean. Je l’ai posé sur la commode de votre chambre.

– OK, merci. Je reviens.

Pauvre Eli, déprimé, stressé, songea-t-elle. Comment pourrait-elle rester indifférente à tant de souffrance ? Elle pensa à Hester, secoua la tête tout en chargeant le lave-vaisselle.

– Vous saviez que ce serait plus fort que moi, murmura-t-elle.

Eli revint, déposa l’argent sur le comptoir.

– Merci, dit-il, si je ne vous revois pas avant que vous partiez.

– Il n’y a pas de quoi.

– Je vais juste... faire un tour sur la plage, appeler mes parents et ma grand-mère.

– OK. Vous leur transmettez mes amitiés.

Il s’arrêta à la porte de la buanderie.

– Vous connaissez mes parents ?

– Bien sûr. Je les ai vus plusieurs fois, ici, et quand je suis allée voir Hester à Boston.

– Je ne savais pas que vous lui aviez rendu visite à Boston.

– C’était bien la moindre des choses, répliqua-t-elle en mettant le lave-vaisselle en marche. On s’est loupés de peu, je crois, vous et moi. Hester est votre grand-mère, Eli, mais je la considère moi aussi un peu comme la mienne. Vous devriez prendre une photo de la maison depuis la plage et lui l’envoyer. Ça lui fera plaisir.

– Sûrement, c’est vrai.

– Oh, Eli ? l’interpella-t-elle avant qu’il ne sorte. Je reviendrai vers 17 h 30. Je n’ai pas de cours ni de rendez-vous, ce soir.

– Pourquoi voulez-vous revenir ?

– Pour vous faire un massage.

– Je ne veux pas de...

– Vous en avez besoin. Vous n’en avez peut-être pas envie mais vous verrez que ça vous fera un bien fou. Je ne vous le ferai pas payer, ce sera mon cadeau de bienvenue. Massage thérapeutique, Eli, ajouta-t-elle. Je suis diplômée. N’allez pas vous imaginer des choses.

– Seigneur...

– Je préfère que tout soit clair, dit-elle en riant. À tout à l'heure, 17 h 30.

Et elle disparut dans le couloir avec son panier de linge plié. Il s'apprêtait à s'élancer derrière elle, mais une douleur fulgurante dans les lombaires le cloua sur place.

– Merde. Et merde.

Précautionneusement, il enfila son manteau. L'ibuprofène ne tarderait pas à agir, se reconforta-t-il. En revenant de sa balade, il enverrait un texto à cette maudite femme de ménage pour lui dire qu'il était inutile qu'elle revienne. Il n'avait pas envie de se faire masser, il ne se ferait pas masser. Point. Il tournerait cela de manière polie, mais catégorique.

Dans l'immédiat, cependant, il allait suivre son conseil : descendre sur la plage et prendre une photo de Bluff House. Elle était peut-être enquinante, mais elle avait de bonnes idées.

Sur le chemin qu'il avait déblayé à travers le patio, il jeta un coup d'œil derrière lui. De la fenêtre de sa chambre, elle lui adressa un signe de la main. Force lui était de s'avouer qu'elle avait un visage fascinant...

Se balader sur la plage enneigée se révéla plus agréable qu'il ne l'aurait pensé. Sous le soleil, la mer et la neige étincelaient de reflets irisés. D'autres promeneurs étaient passés là avant lui ; il marchait dans leurs pas, le long de la bande de sable humide découverte par les vagues.

Des oiseaux marins picoraient sur le rivage, y imprimant eux aussi leurs empreintes avant que le ressac ne les efface. En dépit du paysage hivernal, leurs pépiements annonçaient le printemps.

Il suivit un trio de sternes, s'arrêta, les prit en photo et envoya un MMS à ses parents. Puis il regarda l'heure, se demanda ce qu'ils faisaient, s'il pouvait tenter de les joindre. Il composa leur numéro de fixe.

– Salut, mon grand. Que me racontes-tu de beau ?

Il ne s'attendait pas à entendre la voix de sa grand-mère.

– Salut, Gran. Je me promène sur la plage. Il y a au moins cinquante centimètres de neige. Ça me rappelle ce Noël quand j'avais, quel âge... douze ans ?

– Avec tes cousins et les fils Grady, vous aviez construit un château de neige sur la plage. Et vous m'aviez chipé ma plus belle écharpe en cachemire rouge pour en faire un étendard.

– J'avais oublié ce détail.

– Pas moi.

– Comment vas-tu ?

– De mieux en mieux, si ce n'est que tes parents me fatiguent, à ne pas me laisser faire deux pas sans ce fichu déambulateur. Je marche très bien avec une canne.

Eli avait reçu un e-mail de sa mère, lui racontant par le menu la bataille du déambulateur. Il était préparé.

– On n'est jamais trop prudent. Mieux vaut ne pas risquer une autre chute. Tu as toujours fait preuve de sagesse.

– Les flatteries ne marchent pas avec moi, Eli Andrew Landon.

– Tu n’as pas toujours fait preuve de sagesse ?

Il considéra le rire de Hester comme une petite victoire.

– Ne t’inquiète pas, je n’ai pas perdu la boule, bien que je n’arrive toujours pas à me rappeler comment je me suis cassé la figure. Je ne me souviens même pas d’être sortie du lit. Enfin, bref. Je me remets, tout doucement, et je ne vais pas tarder à assommer quelqu’un, avec ce maudit déambulateur. Et toi, comment vas-tu ?

– Bien. Mon roman avance, j’écris tous les jours. Je suis plutôt satisfait de mon travail. Et je suis content d’être là. Gran, je tiens à te remercier encore une fois de...

– Inutile, le coupa-t-elle d’une voix sans réplique. Bluff House est une maison de famille. Tu y es chez toi autant que moi. Tu as dû voir qu’il y avait du bois dans le hangar, mais s’il t’en faut davantage, passe un coup de fil à Digby Pierce. Tu trouveras son numéro dans mon carnet d’adresses, dans le bureau du petit salon de travail, ou dans le dernier tiroir de droite, à la cuisine. Abra doit l’avoir, de toute façon, au cas où tu ne le trouverais pas.

– OK, pas de problème.

– Tu te nourris correctement, Eli ? J’espère que tu n’auras pas que la peau sur les os, la prochaine fois qu’on se verra.

– Je viens de manger des pancakes.

– Ah ! Tu es allé au Beach Café ?

– Non... C’est Abra qui les a préparés. Justement, à ce propos...

– Abra est une fille formidable, et une excellente cuisinière. Si tu as des questions, ou le moindre souci, adresse-toi à elle. Si elle n’a pas la réponse, elle la trouvera. Elle est intelligente, en plus d’être jolie, ce qui j’espère ne t’a pas échappé, à moins que tu sois devenu aussi aveugle que tu es maigre.

Eli ressentit un picotement d’alarme à l’arrière de la nuque.

– Gran, tu n’essaies pas de me caser avec elle, j’espère ?

– Comment peux-tu penser une chose pareille ? Me suis-je déjà mêlée de ta vie amoureuse ?

– Jamais, Gran, excuse-moi. Ce que je voulais dire... Tu la connais beaucoup mieux que moi. Je ne veux pas qu’elle se sente obligée de me préparer à manger, et je n’arrive pas à le lui faire comprendre.

– De toute façon, Abra n’en fait qu’à sa tête. C’est ce que j’admire chez elle. Elle vit sa vie comme elle l’entend et elle est très épanouie. Tu devrais prendre exemple sur elle.

De nouveau, ce picotement d’alarme.

– Mais tu n’essaies pas de me caser avec elle, n’est-ce pas ?

– Je te fais confiance pour écouter ton cœur, et tes besoins physiques.

– OK, parlons d’autre chose. Enfin, non. J’ai encore une question à te poser au sujet de ton amie. Je ne voudrais pas la vexer. Comment pourrais-je lui dire, diplomatiquement, que je ne veux pas de ses massages ?

– Elle t’a offert un massage ?

– Oui, madame. Ou plutôt, elle m’a informé qu’elle reviendrait m’en faire un à 17 h 30. J’ai eu beau lui assurer que ce n’était pas la peine, elle n’a rien voulu entendre.

– Tu vas te régaler, elle a des doigts de fée. Avant qu’elle commence à me masser chaque semaine, et qu’elle me convainque de me mettre au yoga, mon dos me faisait souffrir le martyr. Le grand âge, je pensais, et je m’étais fait une raison. Jusqu’à Abra.

En apercevant l’escalier du village, Eli réalisa qu’il avait marché plus loin qu’il n’en avait l’intention. Il hésita un instant, puis décida de monter. Ces quelques secondes de blanc donnèrent une ouverture à sa grand-mère.

– Tu es une boule de stress, mon grand. Tu crois que je ne l’entends pas dans ta voix ? Ta vie est devenue un enfer, c’est injuste, mais il faut se relever, se battre, reprendre des forces, on me le répète chaque jour. Ça me tape sur les nerfs, mais c’est la vérité.

– Et les massages de ta voisine vont peut-être tout régler...

– Ils te feront du bien. Écoute-toi, tu souffles comme un vieillard.

– J’ai marché jusqu’au village, dans cinquante centimètres de neige, rétorqua-t-il, mortifié, sur la défensive. Et je suis en train de monter un escalier. Tu sais où je suis, là ? Juste devant le Lobster Shack.

– Les meilleurs sandwichs au homard de toute la côte nord.

– Rien de nouveau sous le soleil.

– Whiskey Beach a un peu changé, tu verras, mais ce sont les racines qui comptent. Les tiennes sont solides, n’oublie pas. Tu es un Landon, et tu as le courage des Hawkin, par mon sang. Le combat ne nous fait pas peur. Prends soin de Bluff House, pendant que je mène le mien.

– Tu peux compter sur moi.

– Et ne te pose pas trop de questions, un pancake n’est jamais qu’un pancake.

Cette remarque le fit rire, d’un rire rouillé, mais néanmoins un rire.

– OK, Gran. Utilise ton déambulateur.

– À une condition : que tu te fasses masser.

– Ça marche ! Consulte ta messagerie, je t’ai envoyé des photos. Je te rappellerai demain ou après-demain.

Il passa devant des lieux dont il se souvenait – le marchand de glaces, Cones’N Scoops ; Chez Maria, la fameuse pizzeria – et de nouveaux commerces, comme le Surf’s Up, avec sa devanture rose fluo. Le clocher blanc de l’église méthodiste, le bâtiment carré et austère de l’église unitarienne, l’élégant North Shore Hotel, les charmants petits B&B qui accueilleraient les touristes dès le retour de la belle saison.

Il reviendrait un après-midi, songea Eli en prenant la direction de Bluff House, acheter quelques cartes postales qui feraient sourire ses parents, les quelques amis qui lui restaient. Il irait peut-être aussi flâner dans les boutiques, les anciennes et les nouvelles, histoire de se remettre dans le bain.

De replanter ses racines, pour ainsi dire.

Pour l'heure, il était fatigué, transi, il avait envie de rentrer.

À son soulagement, la voiture électrique d'Abra n'était plus dans l'allée. Il était resté dehors suffisamment longtemps pour qu'elle termine son ménage. Il n'aurait pas à subir son intarissable flot de paroles, ni à l'éviter. Considérant l'état de ses bottes, il fit le tour de la maison et entra par la buanderie.

Il n'avait plus mal au dos, constata-t-il en ôtant son manteau. Ou tout au moins presque plus. Il dirait à Abra que la marche avait calmé ses douleurs, qu'il était inutile qu'elle revienne le masser.

Dans la cuisine, une note adhésive était collée sur le comptoir :

Sauté de poulet et pommes de terre au réfrigérateur.

Remis du bois dans la cheminée.

Mangez une pomme, et n'oubliez pas de vous hydrater après votre balade.

À tout à l'heure, vers 17 h 30.

Abra

– Vous êtes qui, ma mère ? Et si je n'ai pas envie d'une pomme ?

S'il sortit une bouteille d'eau du réfrigérateur, c'était uniquement parce qu'il avait soif. Il n'avait besoin de personne pour lui dire quand manger, quand boire. La prochaine fois, elle lui dirait de penser à se brosser les dents et à se nettoyer derrière les oreilles.

Alors qu'il s'apprêtait à monter dans le bureau, il fit demi-tour et prit une pomme dans le saladier en bambou, furieux d'en éprouver l'envie, tout à coup. Son irritation était irrationnelle, il le savait. Abra était pleine d'attentions, de considération. Seulement, il voulait qu'on le laisse en paix. Il avait besoin de temps, d'espace, pour retrouver son équilibre, pas d'une âme charitable.

Les âmes charitables s'étaient bousculées autour de lui, après le décès de Lindsay, puis voisins, collègues et amis avaient chacun leur tour pris leurs distances, effrayés par celui que l'on soupçonnait d'avoir tué sa femme, de lui avoir fracassé le crâne pour la punir de ses infidélités, ou parce qu'un divorce lui aurait coûté trop cher.

Il ne voulait plus qu'on lui tende la main.

En chaussettes, sur le plancher glacé, il fit un détour par sa chambre afin de prendre des chaussures. La pomme à mi-chemin de sa bouche, il s'immobilisa devant le lit, et partit de son second éclat de rire de la journée – un record.

Elle avait plié une serviette-éponge en forme de cygne, qui trônait au centre de la couette, le bec chaussé d'une paire de lunettes noires, une fleur coincée sous la branche.

Ridicule – et charmant.

Il s'assit au bord du lit, adressa un hochement de tête au volatile.

– Je crois que je vais être obligé de me faire masser.

Puis il se rendit dans le bureau.

Réflexe de l'habitude, il consulta sa messagerie avant de se remettre au

travail. Parmi les spams, un message de son père, un autre de sa grand-mère en réponse aux photos qu'il lui avait envoyées, il découvrit un mail de son avocat, Neal Simpson.

Bien que tenté par la politique de l'autruche, il cliqua dessus, les épaules nouées.

Il parcourut en diagonale le bla-bla d'entrée en matière, alla directement au fait : les parents de Lindsay menaçaient, à nouveau, de lui intenter un procès pour meurtre. Ne verrait-il donc jamais le bout du tunnel ? Quand finirait-on par arrêter l'assassin ? Quand cesserait-on de s'acharner sur lui ?

Les parents de Lindsay le méprisaient, persuadés, sans l'ombre d'un doute, qu'il avait tué leur fille. Si personne ne parvenait à leur faire entendre raison – et, manifestement, ils n'étaient pas près de se laisser convaincre de prendre un parti raisonnable –, ils continueraient sans relâche à traîner Eli dans la boue, une boue dont les médias n'étaient que trop avides, et qui le salissait non seulement lui, mais aussi sa famille.

Neal avait beau être confiant – il y avait peu de chances pour qu'un juge accepte d'instruire un procès sans éléments tangibles, et quand bien même, Eli serait innocenté –, ses arguments n'étaient qu'un piètre réconfort. L'affaire serait de nouveau hypermédiatisée, on échafauderait les théories les plus délirantes. Les Piedmont engageraient de nouveau des détectives privés – si ce n'était pas déjà fait – qui viendraient fureter, instiller le doute et la méfiance à Whiskey Beach, son ultime havre de paix.

Eli se demanda si Wolfe, inspecteur au département de police de Boston, avait influé sur leur décision. Les mauvais jours, il le considérait comme son Javert – s'obstinant à le traquer pour un crime qu'il n'avait pas commis. Les bons, il le voyait comme un flic opiniâtre, buté, refusant d'accepter que l'absence de preuves démentait sa conviction. Wolfe n'avait pas réussi à constituer un dossier assez solide pour convaincre le procureur d'enregistrer sa requête. Néanmoins, il avait continué de harceler Eli, jusqu'à ce que ses supérieurs lui infligent un avertissement.

Non, Eli n'aurait pas été étonné que Wolfe ait encouragé les Piedmont à relancer leurs poursuites. Appuyé sur les coudes, il se passa les mains sur le visage. Il se doutait que cette épée lui pendait au-dessus de la tête. Mais peut-être était-ce un mal pour un bien qu'elle se décide enfin à tomber.

Entièrement d'accord avec la dernière ligne du mail de son avocat – *Il faut qu'on parle* –, il composa son numéro.

Une migraine atroce lui martelait les tempes. La discussion avec Neal ne fit rien pour l'apaiser. Les Piedmont, selon celui-ci, faisaient du bruit à seule fin de faire monter la pression, de conserver l'attention des médias, dans l'espoir d'obtenir des dommages et intérêts. Eli devait garder profil bas, ne rien dire à personne, envisager, peut-être, de refaire appel à son propre détective privé.

Était-ce là toute l'aide que son avocat pouvait lui apporter ? Il avait de toute façon l'intention de garder profil bas. Plus bas, il s'enterrait. Et à qui aurait-il pu dire quoi que ce soit, à Whiskey Beach, coupé du monde ? Quant

à une nouvelle enquête privée, elle lui coûterait encore les yeux de la tête, et si elle s'avérait aussi peu fructueuse que la première, il n'en serait que davantage déprimé.

Il savait pertinemment, comme son avocat, comme la police, que plus le temps passait, plus les chances s'amenuisaient de retrouver des preuves concrètes. Comment l'affaire se terminerait-elle ? Elle ne se terminerait pas. Il resterait dans les limbes, ni accusé, ni acquitté, soupçonné jusqu'à la fin de ses jours.

Il devait apprendre à vivre ainsi.

Il entendit vaguement qu'on frappait à la porte, mais demeura sans réaction. Le bruit d'une clé dans la serrure l'arracha néanmoins à ses sombres réflexions. Las, il descendit au rez-de-chaussée.

– Salut, lui lança Abra en pénétrant dans le vestibule, une longue housse rectangulaire coincée sous le bras, un énorme sac sur l'épaule.

– Je suis désolé, je voulais vous envoyer un message pour vous dire de ne pas venir.

– Trop tard, je suis là, répliqua-t-elle en refermant la porte d'un coup de hanche. Que se passe-t-il ? demanda-t-elle devant l'expression sinistre d'Eli. Des ennuis ?

– Non, non. (Pas plus que d'habitude, pensa-t-il.) C'est juste que ce n'est pas le bon moment.

– Vous avez un autre rendez-vous ? Vous sortez danser ? Il y a une femme nue qui vous attend en haut pour une torride partie de jambes en l'air ? Non ? répondit-elle avant qu'il ait pu ouvrir la bouche. Dans ce cas, le moment en vaut un autre.

La déprime se mua aussi sec en exaspération.

– Vous comprenez ce que je vous dis ? Quand c'est non, c'est non.

Elle poussa un soupir.

– Excellent argument, et je reconnais que je suis pénible, voire insupportable, mais j'ai promis à Hester de vous aider, et je n'aime pas voir les gens souffrir. Je vous propose un marché.

Comme s'il n'avait pas déjà assez de celui qu'il avait passé avec sa grand-mère...

– Quelles sont les conditions ?

– Accordez-moi quinze minutes. Si au bout d'un quart d'heure, vous ne ressentez aucune amélioration, je remballerai mon matériel, je m'en vais, et je ne vous parlerai plus jamais de massage.

– Dix minutes.

– Dix, OK, acquiesça-t-elle. Où voulez-vous que j'installe ma table ? Dans votre chambre ?

– Ici, ce sera très bien.

D'un geste, il indiqua le grand salon. De là, il pourrait la mettre plus vite à la porte.

– Comme vous voulez. Allumez la cheminée pendant que je m'installe.

Il avait l'intention de faire du feu. Il avait oublié. Happé par les idées noires, il n'avait pas vu l'heure tourner.

Dix minutes, ce n'était pas la mer à boire... songea-t-il en cassant du petit bois, agenouillé devant l'âtre. Néanmoins, il avait envie de se faire tripoter autant que de se pendre.

– Vous n'avez pas peur ? Toute seule ici avec moi ?

Abra dézippa la housse de sa table portable.

– Pourquoi aurais-je peur ?

– Beaucoup de gens pensent que j'ai tué ma femme.

– Beaucoup de gens pensent que le réchauffement climatique n'est qu'un mythe alarmiste. Je ne pense pas comme eux.

– Vous ne me connaissez pas. Vous ne savez pas de quoi je suis capable.

Elle plia la housse, entreprit de monter la table, avec des gestes précis, expérimentés, sans précipitation.

– J'ignore de quoi vous êtes capable, mais je sais que vous n'avez pas tué votre femme.

Le ton de sa voix, calme, désinvolte, le mit en fureur.

– Pourquoi ? Parce que ma grand-mère ne croit pas que je sois un assassin ?

– Entre autres, répondit-elle en étendant une couverture polaire sur la table, puis un drap par-dessus. Hester est une femme intelligente, très à l'écoute de son entourage, et j'ai confiance en elle. Si elle avait le moindre doute, elle m'aurait recommandé de me méfier de vous. Cela dit, j'ai des tas d'autres raisons de penser que vous êtes innocent.

Tout en parlant, elle disposa des bougies dans la pièce, les alluma.

– Je travaille pour votre grand-mère, mais c'est aussi une amie. Je vis à Whiskey Beach, le fief des Landon. J'ai suivi votre histoire.

Le nuage noir de la dépression ressurgit au-dessus d'Eli.

– Comme tous les gens du coin, je suppose.

– C'est naturel, humain. Comme il est naturel et humain de votre part d'être écœuré par tout ce qu'on raconte à votre sujet, par les conclusions que certains se permettent de tirer. Moi aussi, j'ai tiré mes conclusions. Je vous ai vu à la télé, dans les journaux, sur Internet. Et j'ai vu un homme profondément peiné, choqué. Pas un meurtrier. Ce que je vois, à présent ? Du stress, de la colère, de la frustration. Pas une once de culpabilité.

Elle ôta un élastique de son poignet et s'attacha les cheveux.

– Les criminels, à mon avis, ne perdent pas le sommeil. Et vous n'êtes pas stupide. Vous n'auriez pas tué votre femme alors que vous veniez de vous disputer avec elle en public. Alors que vous veniez d'apprendre que le divorce pouvait être prononcé à ses torts.

– J'étais furieux. Crime passionnel.

– Je n'y crois pas, répliqua Abra en sortant un flacon d'huile de massage de son grand sac. Vous étiez si furieux que vous avez pris le temps d'emballer trois objets vous appartenant ? La théorie du crime passionnel ne tient pas,

Eli. On sait à quelle heure vous êtes entré dans la maison, parce que vous avez désactivé l'alarme. L'heure de votre appel au 911 a également été enregistrée. Et on sait aussi à quelle heure vous avez quitté le travail, ce soir-là. On sait donc que vous êtes resté dans la maison moins de vingt minutes. En moins de vingt minutes, vous auriez eu le temps de monter à l'étage, prendre la bague de votre arrière-grand-mère dans le coffre-fort, redescendre, décrocher le tableau du mur, l'envelopper dans des draps de bain, tuer votre femme dans un accès de furie, puis appeler la police ? En moins de vingt minutes ?

– La reconstitution du crime a démontré que c'était possible.

– Mais peu probable, objecta-t-elle. Maintenant, on pourrait débattre pendant des heures, ou bien vous pouvez me croire sur parole : je n'ai aucune crainte que vous m'assassiniez parce que je n'aurais pas fait votre lit au carré.

– Les choses ne sont pas aussi simples.

– Les choses sont rarement simples. Je vais me laver les mains. Déshabillez-vous et allongez-vous sur la table, sur le dos.

Dans la salle de bains, Abra ferma les yeux et s'astreignit à une minute complète de respiration yoga. Elle comprenait parfaitement pourquoi Eli l'avait ainsi provoquée : pour l'effrayer, se débarrasser d'elle. Il n'avait réussi qu'à l'agacer. Tout en se savonnant les mains, elle s'efforça de se vider l'esprit.

Lorsqu'elle revint dans le salon, il était étendu sur la table, sous le drap, raide comme une planche. Sans un mot, elle baissa les lumières, sélectionna une musique relaxante sur son iPod.

– Fermez les yeux, murmura-t-elle, et respirez profondément. Inspirez... Expirez. Très bien. Encore, dit-elle en se versant de l'huile au creux de la paume. Inspirez... Soufflez...

Elle lui apposa les mains sur les épaules. Ses omoplates ne touchaient même pas la table, tant il était crispé.

Elle effleura, pressa, malaxa, puis fit un léger massage facial. Elle savait reconnaître une migraine quand elle en voyait une. Si elle parvenait à apaiser ces maux de tête, peut-être se détendrait-il quelque peu avant qu'elle ne passe au travail sérieux.

Ce n'était pas son premier massage, loin de là. Avant que sa vie s'écroule, il recourait aux services d'une masseuse nommée Katrina, une grande blonde bâtie comme une athlète, dont les mains larges et fortes le soulageaient des tensions accumulées au travail et des contractures générées par le sport.

Les yeux fermés, il s'imaginait presque dans la salle de soins de son club, relâchant la pression après une longue journée à la cour.

De toute façon, dans quelques minutes, il aurait rempli sa part du marché, et cette femme qui n'était pas la robuste Katrina replierait son matériel et s'en irait.

Du menton vers la mâchoire, de la bouche vers les oreilles, des pommettes vers les tempes, elle lissa, pinça, tira la peau. Et la violence de la migraine s'atténua.

– Inspirez... à fond. Soufflez... lentement.

Sa voix se fondait dans la musique, aussi fluide, aussi douce.

– Très bien. Inspirez... Expirez.

Elle le pria de tourner la tête, massa un côté de la nuque, l'autre côté, puis lui souleva le crâne.

Là, la fermeté de ses pouces éveilla un lancinement aigu. Avant qu'Eli ait pu se contracter pour y parer, la douleur céda tel le bouchon d'une bouteille.

Comme si un bloc de ciment s'était rompu, pensa Abra. Elle ferma les yeux, visualisa l'effritement provoqué par ses mains. Au niveau des épaules, elle accentua la pression, progressivement. Elle le sentit se décontracter – très légèrement. Pas suffisamment, mais ce relâchement, aussi infime fût-il, constituait une victoire.

En son for intérieur, elle esquissa un sourire satisfait lorsque le délai de dix minutes se termina sans qu'Eli réagisse. Elle avait gagné la partie.

– Tournez-vous sur le ventre. Dites-moi si vous souhaitez que je déplace le coussin. Installez-vous confortablement, prenez votre temps.

À moitié endormi, il s'exécuta sans protester.

Quand les paumes de ses mains s'enfoncèrent entre ses omoplates, il laissa échapper un gémissement à la fois de douleur et de bien-être.

Des mains puissantes, pensa-t-il. Elle n'avait pas l'air costaude, mais lorsque ses mains poussaient, frictionnaient, pressaient, que ses poings lui meulaient le dos, la souffrance à laquelle il s'était accoutumé affleurait à la surface et, soulagement, disparaissait.

Elle utilisait ses avant-bras huilés, le poids de son corps, ses articulations, ses pouces, ses poings. Chaque fois que la pression atteignait un paroxysme, quelque chose se libérait.

Puis elle allégea les mouvements, une caresse ferme, rythmique, constante.

Et il s'assoupit.

Quand il reprit conscience, telle une feuille portée par le courant d'un ruisseau, il lui fallut quelques instants pour réaliser qu'il n'était pas dans son lit. Il était toujours étendu sur la table, modestement couvert d'un drap. Le feu crépitait ; les bougies brillaient. La musique continuait de murmurer dans la pièce.

Ses paupières se refermèrent et il faillit se rendormir.

Puis il se souvint.

En appui sur les coudes, il regarda autour de lui. Le manteau, les bottes, le sac d'Abra. Son parfum flottait dans l'air, subtil, boisé, mêlé à l'odeur de la paraffine, de l'huile de massage. Il ramena le drap autour de lui et se redressa en position assise.

Le drap serré contre lui, il descendit de la table. En attrapant son jean, il découvrit le maudit papillon jaune.

Buvez de l'eau. Je suis dans la cuisine.

Sans quitter la porte des yeux, il se rhabilla, puis prit la bouteille d'eau

qu'elle avait laissée près de ses vêtements. Il n'avait plus mal nulle part, constata-t-il en boutonnant sa chemise. Plus de migraine, plus de pincements dans les cervicales, plus de courbatures aux bras et aux épaules.

Il se sentait bien.

Et confus. Il avait agressé Abra, délibérément. En réponse, elle lui avait apporté de l'aide – malgré lui. Penaud, il se rendit à la cuisine.

Elle se tenait devant la cuisinière, d'où montait un délicieux fumet, qui éveilla une autre sensation qu'il avait oubliée.

La faim.

Elle écoutait du hard-rock, le son à peine audible. À présent, il se sentait coupable. Personne ne méritait d'être forcé d'écouter du bon heavy metal avec le volume aussi bas.

– Abra.

Elle se retourna, les yeux plissés, posa un doigt devant sa bouche avant qu'il ne puisse parler. Puis elle s'approcha et l'examina longuement.

– Bien, dit-elle enfin avec un sourire. Vous avez l'air reposé, plus détendu.

– Je me sens bien. Avant toute chose, excusez-moi... Je me suis montré désagréable, tout à l'heure, voire agressif.

– En effet. Borné, aussi.

– Peut-être. Je vous l'accorde.

– Dans ce cas, vous êtes pardonné, dit-elle en prenant un verre de vin sur le comptoir. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, je me suis servie.

– Pas de problème. Maintenant que je vous ai présenté mes excuses, je vous dois aussi des remerciements. Quand je disais que je me sentais bien... Il y avait longtemps que ça ne m'était pas arrivé.

Les yeux d'Abra s'adoucirent. De la pitié aurait pu le braquer à nouveau ; la sympathie, en revanche, véhiculait un message différent.

– Oh, Eli. La vie est parfois si cruelle. Vous voulez un verre de vin ?

– Pourquoi pas ? Je vais me le servir.

– Laissez faire, asseyez-vous. Essayez de conserver le bénéfice de la relaxation. Il vous faudrait au moins deux massages par semaine, pour venir à bout de ce stress. Mais un pourrait suffire, voire une séance tous les quinze jours, si vous préférez.

– Difficile de discuter, quand je suis encore à moitié dans les vapes.

– Bien. Je noterai les rendez-vous sur votre calendrier. Je viendrai vous masser à domicile, dans un premier temps. On verra ensuite comment on procède, suivant l'évolution.

Il s'installa sur une chaise, goûta le vin. Exquis.

– Qui êtes-vous, Abra ?

– Oh, une longue histoire. Je vous la raconterai, un jour, si nous devenons amis.

– Vous me lavez mes slips, et vous m'avez vu à poil sur votre table.

– C'est mon boulot.

– Vous m'avez encore préparé à manger, dit-il avec un geste du menton en

direction de la cuisinière. Qu'est-ce que c'est ?

– Un potage de légumes, lentilles et jambon. J'y ai mis une minuscule pointe de piment, je ne savais pas si vous aimiez les plats relevés. (Elle ouvrit le four, d'où s'échappèrent de merveilleux arômes.) Et ça, c'est un pain de viande.

– Vous m'avez préparé un pain de viande ?

– Avec des pommes de terre, des carottes et des haricots verts. (Elle le retira du four, le posa sur la cuisinière.) Vous avez dormi deux heures, il fallait bien que je m'occupe.

– Deux... Deux heures ?

Elle tendit le bras vers la pendule, ouvrit le placard à vaisselle.

– Suis-je invitée à dîner ?

– Bien sûr, répondit-il en quittant enfin l'horloge des yeux. Vous m'avez préparé un pain de viande ; c'est bien la moindre des choses que je vous invite à le partager avec moi.

– Hester m'a fait une liste de vos plats préférés. Le pain de viande y figure en troisième position. Et vous avez besoin de viande rouge.

Elle garnit deux copieuses assiettes.

– Dernière stipulation, dit-elle avant d'en donner une à Eli.

– Dans la limite de la légalité, je suis prêt à exaucer tous vos vœux en échange d'un pain de viande.

– Nous pouvons parler de littérature, de cinéma, d'art, de mode, de loisirs, de tout ce que vous voudrez, mais ne me posez pas de questions personnelles, pas ce soir.

– Ça marche.

– Eh bien, bon appétit !

Au sous-sol de l'église, Abra mit fin, tout en douceur, à la phase de relaxation finale. Elle avait eu douze élèves, ce matin, un bon nombre pour cette époque de l'année, à cette heure de la journée.

Le nombre lui procurait la satisfaction personnelle, et un revenu appréciable.

– N'oubliez pas, lança-t-elle à la ronde, prochain rendez-vous « Au carrefour de l'Orient et de l'Occident » mardi matin.

Maureen s'approcha d'elle :

– Je viendrai, et j'ai intérêt à faire une bonne séance de cardio, d'ici là. La classe de Liam fait une petite fête, cet après-midi. J'ai préparé des cupcakes et j'en ai déjà mangé deux. Si j'avais eu le temps, je t'aurais soudoyée pour que tu viennes faire un jogging avec moi, que je brûle toutes ces calories au plus vite.

– Passe-moi un coup de fil après la fête. Je termine à 15 heures.

– Tu vas à Bluff House, aujourd'hui ?

– Non, demain.

– Ça se passe toujours bien, avec Eli ?

– Ça ne fait que deux semaines, mais oui, ça va. De toute façon, quand je suis là, il s'enferme dans son bureau, et dès que je monte à l'étage, il sort se promener. Au moins, il mange ce que je lui prépare. Il commence à reprendre du poil de la bête.

Abra plia son tapis personnel et le rangea dans son sac.

– Par contre, poursuivit-elle, chaque fois que je lui fais un massage – je lui en ai fait quatre –, c'est comme si je repartais de zéro. Les tensions sont tellement enracinées... et pour ne rien arranger, il passe ses journées devant l'ordinateur.

– Tu le débloqueras, Abracadabra, je te fais confiance.

– C'est ma mission en cours. À part ça, j'ai fait de nouveaux bijoux. Je vais

les montrer aux Trésors enterrés, là, tout de suite, tu croiseras les doigts pour moi. Ensuite, j'ai quelques courses à faire pour Marcia Frost. Son fils est toujours malade – un sale virus qu'il a attrapé –, elle ne peut pas sortir. Et cet après-midi, j'ai un massage à 14 heures. Après, je suis libre pour un jogging, si tu veux.

– Au cas où, je t'envverrai un texto.

– OK. À plus.

Les dernières de ses élèves parties, Abra rassembla les tapis qui lui appartenaient et glissa son iPod dans son sac. Elle enfilait son blouson lorsqu'un homme apparut au bas de l'escalier.

Elle ne l'avait jamais vu, il était d'allure avenante : les yeux tombants, cernés, qui lui donnaient un air fatigué, les cheveux bruns, fournis et drus, une légère bedaine, qu'il aurait pu cacher en adoptant une meilleure posture.

– Puis-je vous aider ?

– Je l'espère. Vous êtes Abra Walsh ?

– Oui.

– Kirby Duncan, se présenta-t-il en lui serrant la main et en lui tendant une carte de visite.

– Détective privé...

Instinctivement, elle dressa ses barrières.

– Je mène une enquête pour un client de Boston. J'aimerais vous poser quelques questions. Vous avez cinq minutes ? Je vous offre un café ?

– J'ai un rendez-vous, monsieur Duncan, répliqua Abra en enfilant ses bottes. Que me voulez-vous ?

– Vous travaillez pour Eli Landon, je crois ?

Elle ne répondit pas.

– Ce n'est pas un secret, n'est-ce pas ? insista-t-il sans se départir de son expression affable.

– Absolument pas, mais je n'ai rien à vous dire à ce sujet.

– Vous devez savoir qu'Eli Landon est soupçonné d'avoir tué sa femme.

Abra se coiffa de son bonnet de laine.

– Ah bon ? Je croyais qu'au bout d'un an d'investigations la police n'avait pas réussi à rassembler suffisamment d'éléments pour prouver qu'Eli Landon était impliqué dans le meurtre de son épouse.

– Les procureurs rechignent toujours à engager des poursuites aléatoires. Et c'est comme ça que des affaires se retrouvent parfois trop vite classées. Mon job consiste à continuer de les creuser. Permettez que je porte votre sac ?

– Je vous remercie, je peux le porter moi-même. Pour qui travaillez-vous ?

– Je vous l'ai dit, un client.

– Qui doit avoir un nom.

– Je ne peux pas divulguer cette information.

Abra s'engagea dans l'escalier.

– Je n'ai aucune information à divulguer, moi non plus, rétorqua-t-elle avec un sourire mielleux.

– Si Landon est innocent, il n’a rien à cacher.

Elle s’arrêta, regarda Duncan droit dans les yeux.

– Je vous répète que je n’ai rien à raconter sur son compte.

Et elle continua de gravir les marches menant à la salle de prières, Duncan sur ses talons.

– Je suis autorisé à offrir des compensations.

– À payer des ragots ? Je vous remercie, quand je cancanne, je le fais gratuitement.

Elle sortit de l’église et se dirigea vers sa voiture.

– Entretenez-vous une relation personnelle avec Landon ? lui lança Duncan.

La mâchoire serrée, furieuse d’avoir déjà perdu tous les bienfaits de la séance de yoga, elle jeta les tapis de sol dans le coffre, s’installa derrière le volant, et leva un doigt d’honneur dans le rétroviseur avant de démarrer.

Contrariée par cette désagréable rencontre, elle passa une mauvaise matinée, à tel point qu’elle envisagea presque d’annuler son rendez-vous de l’après-midi, mais ne parvint pas à trouver une justification valable. Elle ne pouvait pénaliser un client parce qu’un privé de Boston tentait de fouiner dans sa vie et que, outrée, elle s’était comportée de façon grossière.

Certes, ce n’était pas à elle qu’il s’intéressait, pas vraiment. Il enquêtait sur Eli. Néanmoins, ces pratiques étaient déloyales, insidieuses.

Pour en avoir été elle-même victime, elle savait de quoi il retournait.

Lorsque Maureen lui envoya un texto, elle faillit inventer un prétexte pour éluder le jogging. Puis elle se ravisa : l’exercice et la compagnie lui calmeraient les nerfs.

En tenue de sport, bonnet et mitaines, elle rejoignit son amie au bas de l’escalier de la plage.

– J’ai grand besoin de me défouler, déclara Maureen en sautillant sur place. Dix-huit gamins de maternelle ivres de sucre. Les instits devraient être payés le double de leur salaire, et recevoir un bouquet de roses tous les soirs. Et une bouteille de whiskey Landon Gold Label. Oh, mais dis-moi, tu fais une drôle de tête, toi...

– Tu trouves ?

– Ce petit pli, là, ne me dit rien qui vaille, répondit Maureen en pointant l’index entre ses deux yeux.

Instinctivement, Abra se massa le front.

– Mince, je commence à avoir des rides.

– Mais non. Tu n’as ce pli que lorsque tu es contrariée, ou en colère. Que t’arrive-t-il ?

Les deux femmes s’élancèrent en petites foulées le long de la plage, entre l’océan bouillonnant et le manteau de neige.

– Je suis contrariée, tu as raison, et en colère.

Connaissant son amie, Maureen garda le silence.

– Tu n’as pas croisé un type, ce matin, en partant de l’église ? Taille moyenne, brun, un peu bedonnant ?

– Je ne sais pas... peut-être, si... Ah oui, il m’a tenu la porte. Pourquoi ? Qui est-ce ?

– Il est descendu au sous-sol.

– Oh, mon Dieu !

Maureen se figea net, puis dut accélérer afin de rattraper Abra.

– Que s’est-il passé ? Est-ce qu’il a essayé de...

– Mais non, ne t’affole pas. On est à Whiskey Beach, pas à Tijuana.

– Quand même. Zut. Je n’aurais pas dû te laisser toute seule. Je pensais à mes cupcakes, je suis désolée.

– N’oublie pas que j’ai un brevet d’autodéfense. De toute façon, ce n’était pas un psychopathe ni un pervers. Il est détective privé, il travaille pour quelqu’un de Boston.

– Que voulait-il ? Derrick est toujours en prison, non ?

– Oui, ce n’est pas à moi qu’il s’intéresse. Il enquête sur Eli.

– Eli ? Un détective privé, tu as dit, pas la police ? Que cherche-t-il ?

– Un mouchard, cracha Abra. Quelqu’un pour espionner Eli et lui rapporter ce qu’il fait, ce qu’il dit. Il espérait me soutirer des cancans, des ragots croustillants, et il m’a proposé de l’argent. Il serait déçu, le pauvre, s’il savait qu’Eli ne m’en décroche pas une. Enfin bref, quand je l’ai envoyé promener, il m’a demandé si j’avais une « relation personnelle » avec Eli, autrement dit, si je couchais avec lui. Ce type m’a foncièrement déplu. Et à cause de lui, je vais avoir la ride du lion.

– Quand bien même tu coucherais avec Eli, ce ne sont pas ses oignons ! s’indigna Maureen, les joues rouges, le souffle court. La femme d’Eli est morte depuis un an et ils étaient en instance de divorce. Et il n’y a jamais eu que des présomptions contre lui, rien de plus. Décidément, les flics ne le lâcheront pas, ils cherchent par tous les moyens à le salir.

– Je ne crois pas que la police fasse appel à des détectives privés.

– Non, tu as raison. Qui, alors ?

– Je n’en sais rien, il n’a pas voulu me dire pour qui il travaillait. Une compagnie d’assurances ? Sa femme avait peut-être une assurance-vie et ils refusent de verser le capital. Ou bien la belle-famille d’Eli, qui n’arrête pas de le calomnier dans la presse. Franchement, je ne sais pas.

– Je demanderai à Mike.

– À Mike ? Pourquoi ?

– Il a tout le temps affaire à des juristes.

– Spécialisés dans l’immobilier, souligna Abra.

– Un juriste est un juriste. Il aura peut-être une idée. Il n’en parlera à personne.

– Si ce type m’a abordée, Dieu sait auprès de qui il a encore tenté le coup... Tôt ou tard, tout le monde sera au courant.

– Pauvre Eli.

– Toi non plus, tu n’as jamais cru qu’il ait pu tuer sa femme.

– Non.

– À ton avis, qui l’a assassinée ?

– Je n’en sais rien. Mais je sais que tu ne dois surtout pas te mêler de cette histoire. L’affaire finira par se tasser, Eli s’en sortira.

– Je ne vois pas trop ce que je pourrais faire pour lui, de toute façon, murmura Abra, se gardant bien de préciser qu’elle n’était pas sûre, si elle avait la possibilité d’aider Eli Landon, qu’elle reculerait devant la crainte de se mouiller.

– Quand on parle du loup...

Eli se tenait au bord de l’eau, les mains dans les poches, scrutant le lointain horizon.

– Eli !

Abra agita la main. Elle ne voyait pas les yeux d’Eli, cachés derrière des lunettes de soleil. Il ne lui rendit pas son salut. Néanmoins, il attendit que les deux femmes parviennent à sa hauteur.

– Bonjour, le salua Abra en attrapant l’une de ses chevilles afin de s’étirer la jambe. Si je vous avais vu plus tôt, je vous aurais baratiné pour que vous veniez courir avec nous.

– Je ne sais pas si j’aurais été capable de vous suivre, répondit-il en ôtant ses lunettes noires. Je me contente de marcher, ces temps-ci.

Pour la première fois, Abra le vit sourire, d’un sourire franc et chaleureux, à l’intention de Maureen.

– Maureen Bannion, ça alors !

Avec un rire gêné, celle-ci porta une main à ses cheveux, avant de se rappeler qu’ils étaient cachés sous son bonnet de laine. Pourquoi n’avait-elle pas au moins glissé un tube de brillant à lèvres dans sa poche ?

– Eli, comment vas-tu ? Je ne suis pas très présentable...

– Maureen Bannion, répéta-t-il. Non, excuse-moi, Maureen... comment, déjà ?

– O’Malley.

– Ah, oui. La dernière fois que je t’ai vue, tu étais...

– Enceinte jusqu’aux yeux.

– Tu as l’air en forme.

– Je ne dois pas avoir l’air de grand-chose, mais merci. Ça fait plaisir de te revoir, Eli.

Lorsque Maureen s’approcha d’Eli et l’enveloppa dans une cordiale accolade, Abra songea que c’était pour cela qu’elle aimait tant son amie. Pour sa simplicité, sa spontanéité. Entre les bras de Maureen, Eli ferma les yeux, et Abra se demanda s’il repensait à une nuit d’été sous la jetée de Whiskey Beach, quand tout était simple, innocent.

– Je voulais te laisser le temps de t’installer, dit Maureen en s’écartant d’Eli, mais j’aimerais t’inviter à dîner, te présenter Mike, les enfants.

– C’est gentil...

– Nous habitons juste à côté de chez Abra, La Brise marine. Nous parlerons du bon vieux temps. Comment va Hester ?

– Mieux. Beaucoup mieux.

– Tu lui diras que nous avons hâte qu'elle revienne au cours de yoga. On se reverra, il faut que je file chercher mon petit dernier à l'école. Bienvenue à Whiskey Beach, Eli. Je suis contente que tu sois de retour.

– Merci.

– À plus, Abra. On se voit vendredi soir, au plus tard. Si ça te dit, Eli, on sera au pub, vendredi soir, avec Mike. Ce sera l'occasion de bavarder plus longuement.

Et avec un geste de la main, elle s'éloigna au pas de course.

– Je ne savais pas que vous étiez proches, commenta Eli.

– Meilleures amies pour la vie.

– Tant que ça ?

– Parfaitement, on peut l'être à tout âge. Et les meilleures amies pour la vie se racontent tout, absolument tout, à n'importe quel âge.

Eli hocha la tête, puis remit ses lunettes de soleil en saisissant l'allusion.

– Ah. Hmm...

En riant, Abra lui décocha un petit coup dans le ventre.

– Vous deviez être trop mignons, tous les deux.

– Je devrais peut-être éviter son mari...

– Mike ? Pensez-vous ! C'est un homme adorable. Un excellent père de famille. Il vous plaira. Vous devriez passer au pub, vendredi soir. Le Village Pub, anciennement le Katydids.

– Le Katydids n'existe plus ?

– C'est un café-concert, maintenant. L'ambiance est très sympa.

– Je n'ai pas envie de voir du monde.

– Vous devriez, pourtant, ça vous détendrait. Vous avez souri.

– Pardon ?

– Quand vous avez reconnu Maureen, vous avez souri. Un vrai sourire. Vous étiez content de la revoir, ça se voyait. Vous m'accompagnez un bout de chemin ? proposa Abra avec un geste en direction de son cottage.

Et sans lui laisser le temps de se défilier, elle le prit par la main.

– Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle. Depuis le dernier massage ?

– Bien. Vous aviez raison : à chaque fois, j'ai des courbatures le lendemain, mais globalement, je sens une nette amélioration.

– Vous êtes toujours noué, mais nous finirons bien par venir à bout de ces tensions. La prochaine fois, je vous montrerai des exercices d'étirements que vous pourrez faire tout seul.

Elle poussa un long soupir.

– Un souci ? s'enquit Eli.

– Je suis en plein débat mental avec moi-même. À propos de quelque chose que j'hésite à vous dire. Ça risque de vous énerver.

– Quoi donc ?

– Un détective privé est venu me trouver, ce matin, après mon cours de yoga. Un certain Kirby Duncan, engagé par quelqu'un de Boston. Il voulait me poser des questions sur vous.

– OK.

– OK, c'est tout ce que vous trouvez à dire ? Non, ce n'est pas OK ! Ce type a insisté lourdement, et il m'a proposé de l'argent, ce que je trouve insultant. C'est du harcèlement, c'est inadmissible. Vous devriez...

– Prévenir la police ? Je ne veux plus rien avoir à faire avec la police. Engager un avocat ? J'en ai déjà un.

– La police vous a traqué pendant un an. Et maintenant, voilà qu'on vous colle un privé aux trousses. Ce n'est pas juste. Il doit y avoir un moyen de mettre un terme à ces pratiques douteuses.

– Aucune loi n'interdit de poser des questions.

– Vous savez ce qu'il a sous-entendu, parce que je refusais de coopérer ? Que je couchais avec vous. Il ne l'a pas dit ainsi, mais c'était du pareil au même.

– Je suis désolé.

Eli tenta de dégager sa main de celle d'Abra. Elle la retint.

– Non, vous n'avez pas à être désolé. Quand bien même nous aurions une « relation personnelle », comme il a dit, ce ne sont pas ses oignons.

Les yeux d'Abra, remarqua-t-il, prenaient une teinte d'un vert particulièrement lumineux quand elle était en colère.

– Vous paraissez plus contrariée que moi.

– Pourquoi n'êtes-vous pas furieux ? Non, mais vraiment, pourquoi n'êtes-vous pas fou de rage ?

– J'ai eu amplement le temps de me rendre compte que la rage ne servait à rien.

– C'est de l'ingérence dans votre vie privée, et c'est... vindicatif. Pourquoi tant de hargne alors que... (Elle eut soudain un éclair.) C'est sa famille ! La famille de Lindsay. Ils n'arrivent pas à lâcher prise.

– Mettez-vous à leur place...

– Je vous en prie ! rétorqua-t-elle en se tournant vers l'océan bouillonnant. D'accord, si c'était ma sœur, ou ma mère, ou ma fille, je ferais tout pour savoir qui l'a tuée. Mais ce n'est pas en envoyant quelqu'un fouiner ici qu'ils retrouveront l'assassin.

– Ils sont persuadés que c'est moi, déclara Eli avec un haussement d'épaules. Ils ne voient pas qui d'autre aurait pu en vouloir à leur fille.

– Elle avait un amant, des collègues de travail, des amis, des connaissances, de la famille. Comme tout le monde, Lindsay devait avoir des ennemis, ou tout au moins des gens qui lui en voulaient, pour une raison ou pour une autre.

– Aucun n'était marié avec elle ni ne s'était disputé avec elle en public le jour où elle est morte. Et c'est moi, encore, qui ai découvert le corps. La

première poule qui chante...

– Avec cet état d'esprit, heureusement que vous n'avez pas choisi de vous défendre vous-même.

Il esquissa un sourire.

– Je n'aurais jamais accepté un client avec un tel état d'esprit. Il n'empêche que ces trois points sont des faits. Ajoutez à cela la liste des griefs de ses parents contre moi. Je plaçais mes ambitions au-dessus des siennes, je ne la rendais pas heureuse, alors elle est allée chercher le bonheur ailleurs. Elle leur a raconté que non seulement je la négligeais, mais que je lui reprochais de passer trop de temps en dehors de la maison, et qu'elle me soupçonnait d'avoir des maîtresses, que j'étais infect, que je la brutalisais verbalement.

– Ils ont osé continuer à tenir ce discours alors que l'enquête judiciaire a prouvé que vous n'aviez jamais eu d'aventures extraconjugales, et que vous n'avez jamais été violent ?

– J'ai eu des mots très durs lors de notre dernière dispute.

– Vous n'avez été tendres ni l'un ni l'autre, d'après ce que j'ai lu. Et je comprends que sa famille ait besoin d'être entendue, soutenue, réconfortée. Mais pourquoi diable envoyer un privé ? Ils ne trouveront rien de plus, ici. Vous n'êtes pas venu à Whiskey Beach depuis des années.

– C'est une manière de me montrer qu'ils ne sont pas prêts de me laisser en paix. Ils menacent de m'intenter un procès pour meurtre.

– Oh, Eli !

– Ils jouent leur va-tout.

– Et l'amant de Lindsay, dans l'histoire ?

– Contrairement à moi, il a un alibi en béton.

– Lequel ?

– Il était chez lui avec sa femme.

– Effectivement, j'ai lu ça dans les journaux. Mais sa femme peut mentir.

– Quel intérêt aurait-elle à mentir ? Elle était mortifiée, et furieuse, quand elle a appris par la police que son mari la trompait, avec l'une de ses amies par-dessus le marché. Or malgré sa douleur, sa rage, elle a juré qu'il était rentré à la maison avant 18 heures, ce soir-là. Justin Suskind n'a pas tué Lindsay.

– Ce n'est pas vous non plus.

– Non, mais j'en aurais eu l'opportunité, lui pas.

– Dans quel camp vous battez-vous ?

– Dans le mien, bien sûr, répondit-il avec un faible sourire. Je sais que je ne l'ai pas tuée, mais je sais aussi que les apparences jouent contre moi.

– Ils n'ont pas de preuve. À vous de leur prouver qu'ils se fourvoient.

– Comment ? J'ai déjà déployé toutes mes ressources.

– Ils ont engagé un détective privé. Engagez un détective privé.

– Déjà fait. Ça n'a mené à rien.

– Vous n'allez tout de même pas vous coucher devant eux ! Engagez-en un autre.

- Vous parlez comme mon avocat.
- Au moins, vous avez un avocat sensé. Encaisser les coups sans broncher n'est pas une solution. Je sais de quoi je parle, ajouta-t-elle.
- Quelqu'un vous a fait du mal ?
- Oui, et pendant trop longtemps, j'ai courbé l'échine. Battez-vous, Eli, dit-elle en lui posant les mains sur les épaules. Qu'ils sachent que vous n'êtes pas leur souffre-douleur. Et que vous le sachiez, vous aussi.

Impulsivement, elle se haussa sur la pointe des pieds et déposa un léger baiser sur ses lèvres.

- Appelez votre avocat, ordonna-t-elle.

Et là-dessus, elle s'éloigna en direction de l'escalier menant à son cottage.

Du haut de la falaise, Kirby Duncan zooma sur elle et prit encore quelques photos.

Il se doutait bien qu'il y avait quelque chose entre Landon et cette jolie rouquine. Cela ne prouvait rien, naturellement, mais son job était de glaner des renseignements, de poser des questions, de déstabiliser Landon.

Les gens commettaient davantage d'erreurs, en équilibre instable.

En arrivant pour faire le ménage, Abra fut accueillie à Bluff House par l'odeur du café. La cuisine était propre, en ordre. Comme Eli n'avait pas fait la liste des courses, elle commença par en établir une.

Lorsqu'il entra dans la pièce, elle nettoyait les portes des placards, perchée sur un tabouret.

– Bonjour, lui lança-t-elle par-dessus son épaule, avec un sourire amical. Vous êtes levé depuis longtemps ?

– Oui, je voulais m'avancer dans mon travail. (Il se garda de préciser que les cauchemars l'avaient réveillé avant l'aube.) Il faut que j'aille à Boston, aujourd'hui.

– Oh ?

– J'ai rendez-vous avec mon avocat.

– Bien. Vous avez mangé ?

– Oui, maman.

– Vous aurez le temps de passer chez vos parents ? s'enquit-elle, sans relever la provocation, tout en continuant d'astiquer.

– Je le prendrai. Écoutez, je ne sais pas quand je rentrerai. Il se peut que je dorme chez eux.

– Pas de problème. Nous reporterons votre massage.

– Je vous laisserai de l'argent pour les courses. La même somme que la dernière fois ?

– Oui. Si ça fait plus, ou moins, on s'arrangera la semaine prochaine. Puisque vous ne serez pas là, j'en profiterai pour faire le ménage dans votre bureau. Je vous promets de ne toucher à aucun de vos papiers.

– OK, acquiesça-t-il en l'observant.

Elle portait un T-shirt noir uni – très classique pour elle –, un slim noir et des baskets montantes en toile rouge. Des chapelets de petites boules rouges pendaient à ses oreilles. Plusieurs bagues en argent étaient posées sur l'îlot

central.

– Vous aviez raison, l'autre jour, dit-il.

– J'adore qu'on le reconnaisse, répondit-elle en descendant du tabouret. Qu'ai-je dit de si juste, cette fois ?

– Que je devais me battre. J'avais perdu courage, je dois me reprendre. Cette fois, il faut que je sois armé.

– C'est bien. Ne vous laissez pas persécuter par les parents de Lindsay. De toute façon, ne vous inquiétez pas, ils ne se lanceront pas dans ce procès. Ils espèrent probablement que, pour avoir la paix, vous finirez par leur offrir un dédommagement financier. Ce qui pour eux constituerait la preuve de votre culpabilité. Ils ont du chagrin, alors ils se vengent sur vous.

– Vous pourriez être avocate ! dit-il en souriant.

La main sur la hanche, elle inclina la tête.

– Vous devriez mettre une cravate.

– Une cravate ?

– Vous vous sentirez plus fort, plus confiant. Davantage vous-même. Du reste, vous en avez toute une collection, dans votre chambre.

– Ce sera tout ?

– Ne vous faites pas couper les cheveux.

Décidément, elle avait le chic pour le désarçonner.

– Parce que ?

– Je vous aime bien avec les cheveux longs. Ça ne fait pas très avocat, mais ça fait écrivain. À la rigueur, une très légère coupe d'entretien, si vous l'estimez absolument nécessaire, que je pourrais d'ailleurs vous faire moi-même, mais...

– Alors là, il en est absolument hors de question !

– Je vous assure que je ferais ça très bien. Quoi qu'il en soit, ne reprenez pas votre look costume-cravate.

– Il faudrait savoir... Vous venez de me dire de mettre une cravate.

– Et de garder les cheveux longs. Apportez des fleurs à Hester. Des tulipes, par exemple. Elles lui évoqueront le printemps.

– Suis-je censé prendre des notes ?

En souriant, elle contourna l'îlot central.

– Je ne m'étais pas trompée, vous allez nettement mieux. Vous retrouvez du mordant. Allez mettre une cravate, dit-elle en époussetant les revers de sa veste. Et soyez prudent, sur la route.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, lui déposa une bise sur la joue.

– Qui êtes-vous ? Sans plaisanter ?

– Patience, je vous le dirai bientôt. N'oubliez pas de donner le bonjour de ma part à votre famille.

– Je n'y manquerai pas. On se voit... quand on se verra.

Elle repassa derrière l'îlot, remonta sur le tabouret et se remit à la tâche.

Il choisit une cravate. Il ne pouvait pas dire qu'il se sentait plus fort, ni plus confiant ; étrangement, cependant, il se sentait plus complet. Tout en songeant

à l'importance des apparences, il sortit sa mallette, y logea ses dossiers, un bloc neuf, des crayons fraîchement taillés, un stylo-bille et, après un bref instant de réflexion, son mini-enregistreur vocal.

Puis, devant le miroir, il enfila son manteau de ville.

– Qui es-tu ? murmura-t-il.

Il ne ressemblait pas à celui qu'il avait été, mais il ne renvoyait pas non plus l'image à laquelle il s'était accoutumé. Plus avocat, pensa-t-il, mais pas encore écrivain. Pas coupable, mais pas encore reconnu innocent.

Toujours dans les limbes, mais peut-être, peut-être enfin prêt à sortir la tête hors de l'eau.

En montant dans sa voiture, il réalisa que c'était la première fois qu'il prenait le volant depuis son arrivée à Bluff House, trois semaines plus tôt.

Une bonne chose, se félicita-t-il. Il reprenait pied, il se reprenait en main. Il mit le contact et quitta Whiskey Beach.

Sans remarquer qu'une voiture le suivait.

Comme il faisait relativement doux, Abra ouvrit en grand les baies vitrées. Elle passa au bureau et, résistant à la tentation de feuilleter le manuscrit – une promesse était une promesse –, elle nota sur un Post-it le message que Hester lui avait dicté par téléphone et le colla sur une canette. Puis elle contempla la vue que l'on avait de là.

Le soleil et le vent avaient balayé les dernières plaques de neige. La mer était calme, d'un bleu profond, les herbes marines frémissaient dans la brise, un bateau de pêcheurs se balançait sur les flots.

Eli se sentait-il bien, ici ? s'interrogea-t-elle. Se rendait-il compte de la chance qu'il avait de pouvoir savourer cette vue, ce bon air, le bruit, l'odeur de la mer ? Au bout de combien de temps avait-elle commencé à se sentir chez elle, à Whiskey Beach ?

Elle ne s'en souvenait pas, pas précisément. Peut-être à partir du jour où sa voisine Maureen avait frappé à sa porte pour se présenter, avec une assiette de brownies et une bouteille de vin. Ou peut-être le jour de cette première longue balade sur la plage, dans une sérénité intérieure absolue. Comme Eli, elle était venue là chercher refuge. Elle avait néanmoins le choix, et celui de Whiskey Beach avait été mûrement réfléchi.

Elle ne le regrettait pas une seule seconde.

Absente, elle palpa la cicatrice le long de ses côtes gauches. Elle n'y pensait plus que rarement ; ce qu'elle avait fui n'était plus qu'un lointain souvenir. Eli, cependant, lui faisait penser à elle. Était-ce pour cela qu'elle désirait si ardemment l'aider ?

Eli venait à peine de s'installer dans la salle d'attente du cabinet, et de décliner le café proposé par l'une des trois réceptionnistes, que Neal Simpson en personne vint le chercher, vêtu, comme à l'accoutumée, d'un costume qui semblait taillé sur mesure.

– Salut, vieux, content de te voir, lui dit-il avec une vigoureuse poignée de main.

Eli le suivit à travers le dédale design de l'agence Gardner, Kopeck, Wright & Simpson. Associé à l'un des cabinets les plus prestigieux de la ville, Neal comptait déjà, à trente-neuf ans, parmi les ténors du barreau bostonien. Eli lui faisait confiance, aveuglément ; Neal était sa seule béquille. Bien qu'il leur fût arrivé plus d'une fois d'être en concurrence, de s'arracher des clients, ils évoluaient dans les mêmes cercles, fréquentaient des amis communs.

Avant. Avant que le battage médiatique autour du meurtre de Lindsay ne relègue Eli au rang de paria honni par ses pairs.

Dans son vaste bureau surplombant le parc Boston Common, Neal ignore l'imposante table de travail et invita Eli à prendre place dans le coin salon aux fauteuils de cuir.

– Alors, comment vas-tu ? lui demanda-t-il tandis que sa charmante assistante apportait un plateau chargé de deux grands mugs de cappuccino coiffés d'un nuage de crème. Merci, Rosalie.

– Je vous en prie, monsieur. Désirez-vous autre chose ?

– Pas pour l'instant. Je vous ferai signe, au cas où.

La jeune femme s'éclipsa discrètement et referma la porte derrière elle. Neal s'installa en face d'Eli.

– Tu as meilleure mine, il me semble, non ?

– Il paraît.

– Ton bouquin avance ?

– Tout doucement.

– Et ta grand-mère ? Elle se remet de son accident ?

– Tout doucement, aussi, je te remercie. Mais tu n'es pas obligé, tu sais, Neal.

Sa tasse en main, celui-ci se cala confortablement au fond de son fauteuil.

– Obligé de quoi ?

– Les civilités, la conversation amicale pour mettre le client à l'aise.

Neal dégusta une gorgée de café.

– Nous étions amis avant que tu fasses appel à mes services, mais tu n'as pas fait appel à moi parce que nous étions amis. En tout cas, ce n'était pas le premier de tes critères. Quand je t'ai demandé pourquoi tu m'avais choisi, tu m'as répondu que tu pensais que nous avions la même approche de la loi, la même façon de travailler, la même considération pour le client dans sa globalité. Il faut que je sache dans quel état d'esprit tu es, Eli, pour décider des actions ou des non-actions à te recommander.

– Mon état d'esprit est aussi changeant que la marée. Pour l'heure, je... je ne suis pas optimiste, mais combatif. Je suis fatigué, Neal, de traîner ce boulet derrière moi. Fatigué de regretter tout ce que j'ai perdu, de ne même plus savoir ce que je veux. Fatigué de rester bloqué au point mort. Je n'ai plus l'impression, certes, de dégringoler dans un néant sans fond, comme il y a quelques mois, et c'est déjà un progrès, mais ça ne me suffit plus. Je veux

avancer.

– OK.

– Je ne peux rien faire pour changer les sentiments des parents de Lindsay à mon égard. Pas tant que l’assassin n’aura pas été arrêté, jugé, condamné. Et encore... Ils penseront peut-être que je me suis faufilé à travers les mailles de la justice. Qu’à cela ne tienne, je me fiche désormais de ce que l’on pense de moi.

– Tu as raison, opina Neal en sirotant son café.

Eli se leva et se mit à arpenter la pièce.

– C’est pour moi, à présent, uniquement pour moi, que je veux savoir qui a tué Lindsay. Elle était ma femme, même si nous ne nous aimions plus – si tant est que nous nous soyons jamais aimés –, même si elle me trompait, même si j’avais hâte de divorcer. Elle était ma femme et je veux savoir qui lui a sauvagement fracassé le crâne.

– On peut remettre Carlson sur le coup.

– Non, cessons de tourner en rond. Nous allons engager un autre privé, quelqu’un qui abordera cette affaire avec un esprit neuf, qui reprendra l’enquête de zéro. Je n’ai rien à reprocher à Carlson, nous lui avons demandé de trouver des preuves de mon innocence. Cette fois, le but sera d’identifier le coupable.

Sur son calepin, Neal griffonna quelques notes.

– Sans automatiquement t’éliminer ?

– Tout à fait. Le détective que nous engagerons devra s’intéresser à moi, et de près. Je veux une femme.

– Rien de plus normal pour un homme de ton âge, commenta Neal en souriant.

Avec un rire amer, Eli se rassit.

– Depuis un an, tu sais, je fuis les femmes comme la peste.

– Pas étonnant que tu aies cette tête cadavérique.

– Je croyais que j’avais l’air en forme.

– Tout est relatif. Tu veux donc *une* détective ?

– Chevronnée, consciencieuse et intelligente. Avec qui les amies de Lindsay pourront parler plus librement qu’avec Carlson. Les rapports de police sont formels, et nous sommes d’accord avec eux au moins sur ce point : soit Lindsay a laissé l’assassin entrer dans la maison, soit il avait les clés. Il n’y a pas eu d’effraction. Elle a été attaquée par-derrière, ce qui signifie qu’elle avait le dos tourné. Elle n’a pas lutté, elle ne s’est pas débattue, ce n’était pas un cambrioleur. C’était quelqu’un qu’elle connaissait et dont elle n’avait aucune raison de se méfier. Suskind a un alibi, mais s’il n’était pas son seul amant ? Seulement le dernier ?

– Nous avons exploré cette piste.

– Réexplorons-la, plus minutieusement, en n’omettant aucun détour. Que la police continue de me soupçonner, je m’en fiche, Neal, je ne l’ai pas tuée. Ils auront beau remuer ciel et terre, ils ne parviendront pas à m’inculper. Il ne

s'agit plus de trouver un moyen de mettre un terme à cela, mais de faire le jour sur cette affaire, afin qu'elle soit définitivement classée.

– D'accord, je connais une bonne détective, je lui passerai un coup de fil.

– Je t'en saurai gré. Et pour en rester au rayon des détectives privés : Kirby Duncan.

– Je me suis renseigné, déclara Neal en allant chercher un dossier sur son bureau. Tiens, je t'ai fait des copies. En gros ? Il est installé à son compte, il a monté une petite agence modeste. Il a la réputation de ne pas être trop à cheval sur la loi, mais il n'a jamais été inquiété. Il a été flic pendant huit ans, et il a gardé pas mal de contacts au département de police de Boston.

Tout en écoutant Neal, Eli ouvrit le dossier et le parcourut en fronçant les sourcils.

– J'étais persuadé qu'il était engagé par les parents de Lindsay, mais je commence à avoir des doutes, dit-il en tournant les pages. Ça ne leur ressemble pas de s'adresser à un type pareil, eux qui aiment le clinquant, la renommée, les méthodes high-tech, etc.

– Il leur a peut-être été recommandé par quelqu'un.

– Ouais... De toute façon, si ce n'est pas eux qui l'ont engagé, je ne vois pas qui d'autre...

– Leur avocate ne confirme ni ne dément. À ce stade, elle n'est pas tenue de m'informer de leurs démarches. Duncan a travaillé dans la police. Il est possible que Wolfe et lui se connaissent, et que Wolfe ait décidé de mettre la main au porte-monnaie afin de se faire aider. Si c'est le cas, ce sera dur à savoir, évidemment.

– Ce n'est pas son genre, mais va savoir... De toute manière, on ne peut pas empêcher Duncan de poser des questions à Whiskey Beach, quel que soit son client. Aucune loi ne le lui l'interdit.

– Et aucune ne t'oblige à lui répondre. Nous demanderons à notre détective d'enquêter sur lui. Et on laissera fuiter que c'est pour ça qu'on a pris quelqu'un.

– Pas bête, acquiesça Eli. Soyons plus malins qu'eux.

– Les Piedmont essaient seulement, pour l'instant, de continuer à faire planer le doute sur toi, de réveiller l'intérêt des médias et du grand public qui commençait à se tarir. D'une pierre deux coups, ils te pourrissent aussi la vie. Ce privé, cette nouvelle estocade vient sûrement d'eux.

– Quels enfoirés...

– Comme tu dis...

– Laissons-les faire, maugréa Eli. Ça ne peut pas être pire que quand le monde entier se déchaînait contre moi vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. J'ai survécu à l'ouragan, je peux survivre à ça. Je n'essuierai pas les coups sans broncher, cette fois. Ils ont perdu leur fille, je compatis à leur chagrin, mais qu'ils cessent de me prendre pour leur souffredouleur.

– Et quand leur avocate nous réclamera un dédommagement, ce qui à mon

avis figure parmi les buts de la manœuvre, nous lui opposerons un « non » ferme et catégorique.

– Et même un « merde » ferme et catégorique.

– Je vois que tu vas nettement mieux.

– J’ai passé un an dans le brouillard, en état de choc, rongé par la culpabilité, par la peur. Chaque fois que la tempête se calmait, j’étais certain que l’éclaircie cachait un piège. Je ne suis pas encore complètement sorti de la purée de pois, et Dieu sait que je redoute un nouveau coup de blizzard qui m’anéantirait, mais, pour le moment, je suis prêt à déjouer l’une de leurs sales machinations. Il est grand temps que j’émerge de cet enfer, que je respire à nouveau l’air pur.

– OK, opina Neal, son Montblanc en argent au-dessus de son calepin. Parlons stratégie, à présent.

En quittant le bureau de Neal, Eli s’engagea dans le Boston Common, le plus ancien parc public de la capitale du Massachusetts, et même des États-Unis. Il avait du mal à définir ce que lui inspirait la ville, maintenant qu’il l’avait quittée. Tout lui était encore familier, et cela le réconfortait, tout comme les premiers bourgeons, les premières fleurs printanières, signes de renouveau, d’espoir.

Il adorait Boston, il s’y sentait chez lui, et sans doute y serait-il toujours attaché. Il savait où l’on servait les meilleurs cafés, les meilleurs sandwiches, la meilleure cuisine gastronomique. Il avait ses bars favoris, son tailleur, le bijoutier chez qui il était sûr de trouver un cadeau qui plairait à Lindsay.

Tout cela appartenait à une époque révolue. Il s’arrêta devant un parterre de jonquilles encore fermées, près d’éclore sous le soleil printanier. Il ne regrettait pas le passé. Ou, tout au moins, le regret n’était plus aussi cuisant.

Il allait trouver un nouveau coiffeur, qui lui couperait les cheveux un peu mais pas trop, acheter des tulipes pour Hester. Et avant de rentrer à Whiskey Beach, il préparerait une nouvelle valise, avec le reste de ses vêtements, ses tenues de plein air. La vie continuait, une page seulement s’était tournée. Dans la douleur. Eli était déterminé, désormais, à mettre un point final à ce chapitre d’horreur.

Lorsqu’il se gara devant la majestueuse demeure de brique rouge, sur les hauteurs de Beacon Hill, le ciel s’était assombri. Toutefois, sa grand-mère ne pourrait pas lui dire qu’il n’apportait pas le soleil, quand il lui offrirait l’énorme bouquet de tulipes pourpres. Pour sa mère, il avait choisi un gros pot de jacinthes, l’une de ses fleurs préférées.

Physiquement épuisé, plus qu’il ne l’aurait cru, par la route depuis Whiskey Beach, l’entrevue avec Neal, la promenade dans le parc, il s’efforça de se tenir droit, se composa une expression souriante. Surtout, ne pas inquiéter sa famille.

La porte s’ouvrit avant qu’il ait eu le temps de sonner.

– Monsieur Eli ! Bienvenue, monsieur Eli !

– Bonjour, Carmel.

Il aurait pris la vieille gouvernante dans ses bras s'il ne les avait eus encombrés. Il dut se contenter de la saluer d'une bise chaleureuse.

Eli retira une tulipe du bouquet.

– Pour vous.

– Vous êtes gentil. Entrez, entrez. Votre mère ne va pas tarder, et votre père a promis de rentrer avant 17 h 30, pour ne pas vous louper au cas où vous ne passeriez qu'en coup de vent. Mais vous dînerez ici, n'est-ce pas ? Alice est en train de préparer un ragoût de bœuf, et de la crème brûlée à la vanille pour le dessert.

– J'ai intérêt à lui garder une tulipe.

Un sourire illumina le visage de Carmel puis, aussitôt, ses yeux s'emplirent de larmes. L'une des raisons pour lesquelles, entre autres, il s'était exilé à Whiskey Beach : pour ne plus voir chaque jour la détresse sur les traits de ceux qu'il aimait.

– Ne pleurez pas, Carmel. Tout finira par s'arranger.

– Je l'espère, de tout mon cœur. Donnez-moi ce pot de fleurs.

– Elles sont pour maman.

– Vous êtes un bon fils. Vous avez toujours été un bon garçon, même si vous faisiez souvent de grosses sottises quand vous étiez petit. Votre sœur vient souper, aussi, ce soir.

– J'aurais dû lui acheter des fleurs.

– Vous ne pouviez pas savoir, elle ne vous en voudra pas, lui assura Carmel, du haut de son mètre cinquante, en ravalant ses larmes. Montez vite porter celles-ci à votre grand-mère. Elle est dans le petit salon à côté de sa chambre, probablement devant son ordinateur. Je vous apporte un vase, et un sandwich.

– Merci, répondit Eli en se dirigeant vers le grand escalier. Comment va-t-elle ?

– Chaque jour un peu mieux. La seule chose qui l'ennuie, c'est de ne pas se rappeler ce qui s'est passé. Mais vous allez être surpris par les progrès qu'elle a faits. Montez vite, elle sera contente de vous voir.

Dans l'un des salons de l'aile ouest, Hester pianotait sur son ordinateur portable, le dos et les épaules parfaitement droits sous un élégant cardigan vert bouteille, ses cheveux gris coquettement coiffés. Le déambulateur n'était nulle part en vue. Sa canne à pommeau d'argent tête de lion reposait contre le bureau.

– Encore en train d'inciter à la révolution ?

Il s'avança dans la pièce, déposa un baiser au sommet de son crâne.

– J'ai passé toute ma vie à fomenter des révoltes, répondit-elle en lui prenant la main. Pourquoi m'arrêteraient-je maintenant ? Laisse-moi te regarder.

Elle pivota sur son fauteuil, le scruta impitoyablement de ses yeux noisette. Enfin, les commissures de ses lèvres se retroussèrent.

– Whiskey Beach te réussit. Toujours trop maigre, mais tu as retrouvé des

couleurs, et tu parais moins abattu. Tu m'apportes un rayon de printemps ?

– Tout le mérite revient à Abra. C'est elle qui m'a conseillé d'acheter des tulipes.

– Tu as eu la sagesse de l'écouter.

– Elle sait se faire entendre. Je suppose que c'est pour cela que tu l'aimes tant.

– Entre autres. Tu as l'air en forme.

– Aujourd'hui.

– Demain sera un autre jour. Assieds-toi. Tu es si grand que tu me donnes le torticolis. Assieds-toi, et raconte-moi ce que tu fais de tes journées.

– Je travaille, je broie du noir, je m'apitoie sur mon sort, mais je me suis rendu compte qu'il n'y a que quand j'écris que je me sens moi-même. Alors j'essaie de ne plus ruminer.

Un sourire satisfait étira les lèvres de Hester.

– Bien, le félicita-t-elle. Je retrouve mon petit-fils.

– Où est ton déambulateur ?

Instantanément, le sourire s'effaça.

– Au rebut. Les médecins ont mis autant de ferraille dans mes vieux os que pour caréner un navire de guerre. Le kiné me fait travailler comme un sergent instructeur. Je peux me déplacer sans ce machin de vieillard.

– Tu as toujours des douleurs ?

– De temps en temps, mais de moins en moins. Comme toi, à peu près, j' imagine. On ne se laissera pas abattre, Eli.

Elle aussi avait perdu du poids, et de nouvelles rides avaient creusé son visage. Son regard, cependant, demeurait plus vif, plus féroce que jamais.

– Non, Gran, on se battra.

Tandis qu'Eli bavardait avec sa grand-mère, garé le long du trottoir opposé, Duncan observait la maison à travers l'objectif à longue focale de son appareil photographique. Il prononça quelques commentaires devant le micro de son enregistreur vocal, puis s'installa confortablement en vue d'une longue attente.

Une grande partie de son travail consistait à se tourner les pouces. Avachi derrière le volant de sa berline, Kirby Duncan grignotait des bâtonnets de carotte crue. Il avait une nouvelle amie, la meilleure des motivations pour mincir de quelques kilos.

Bien que sa voiture fût d'un modèle qui passait tout à fait inaperçu, il l'avait déjà déplacée une fois, au cours des deux heures qui venaient de s'écouler, et envisageait de la redéplacer. L'instinct lui disait que Landon n'était pas près de s'en aller. Probablement dînerait-il avec sa famille. Duncan avait pris des clichés de la mère, du père et, tout dernièrement, de la sœur, de son mari et de leur fillette.

On le payait pour surveiller Landon, alors il surveillait Landon.

Il l'avait suivi depuis Whiskey Beach jusqu'au cabinet de son avocat, en plein centre de Boston – une filature aisée malgré les embouteillages. Là, il avait eu tout loisir de faire discrètement le tour de sa voiture. RAS.

Quelque quatre-vingt-dix minutes plus tard, il s'était baladé derrière lui dans le Boston Common. Landon était allé chez le coiffeur. Il s'était ensuite arrêté chez un fleuriste, à qui il avait dû laisser une somme rondelette. Rien d'extraordinaire, cela dit, pour un type d'un milieu aisé se rendant en visite chez ses parents. En fait, pour ce que Duncan en avait vu jusque-là, Landon menait une vie des plus ordinaires. Plutôt morne, même. S'il avait tué sa femme, il n'en profitait pas pour faire la noce.

Les rapports, pour l'instant, demeuraient plutôt maigres. S'est promené sur la plage. A rencontré sa femme de ménage et une amie de celle-ci (mariée, mère de trois enfants), qui l'a chaleureusement embrassé.

Duncan soupçonnait une liaison entre Landon et la femme de ménage – très sexy, au demeurant. Toutefois, il n'était pas parvenu à établir de lien entre eux avant l'arrivée de Landon dans la demeure familiale en bord de mer.

Il avait mené sa petite enquête sur Abra Walsh. La belle rouquine avait eu

des démêlés avec un compagnon violent. Si l'on parlait du principe que les femmes battues avaient un faible pour les brutes, on pouvait supposer qu'elle était attirée par le côté obscur de Landon. Duncan, toutefois, était beaucoup moins sûr que son client que celui-ci ait fracassé la tête de son épouse. Son vieil ami Wolfe en avait lui aussi l'intime conviction, mais il avait beau être l'un des meilleurs flics de Boston, il n'était pas à l'abri d'une erreur de jugement.

Plus Duncan observait Landon, plus ce pauvre type lui semblait innocent.

Il avait interrogé quelques personnes, l'air de rien, à la manière du touriste lambda intrigué par l'imposant manoir perché sur la falaise. La réceptionniste du B&B où il logeait lui avait indiqué qu'il appartenait aux Landon, une vieille famille de la région qui avait bâti sa fortune sur le négoce d'alcool. Et les habitants du village n'avaient pas été avares de légendes. Si les Landon étaient aujourd'hui à la tête d'une distillerie de renom, leurs ancêtres avaient été pirates, contrebandiers, trafiquants durant la Prohibition. Des trésors étaient cachés depuis des générations entre les murs de Bluff House, hantée bien sûr par une kyrielle de fantômes.

Duncan avait trouvé une source particulièrement distrayante en la charmante vendeuse d'une boutique de souvenirs, ravie de passer une demi-heure à bavarder avec un client par un après-midi tristounet, d'autant que ledit client lui avait lâché quelques billets. Les commères étaient souvent les meilleures alliées des détectives privés, et Heather Lockaby n'avait pas besoin de se faire prier pour commérer.

Elle était terriblement peinée pour Eli, avait-elle confié à Duncan. Quant à son épouse, elle ne méritait certes pas une fin aussi atroce, mais ce n'était qu'une snob, froide et antipathique, qui ne daignait même pas rendre visite à la grand-mère de son mari. Heather avait embrayé sur la chute de Hester Landon, mais Duncan l'avait aisément remise sur les rails.

Eli passait autrefois toutes ses vacances à Whiskey Beach. Beau garçon, fêtard, il était la coqueluche des filles du village. Personne ne s'attendait à ce qu'il se case avant la trentaine, si bien que, lorsqu'il s'était marié, on avait supposé un polichinelle dans le tiroir. Mais non.

À l'évidence, il n'était pas très heureux en ménage. Pourquoi, sinon, serait-il venu seul à Bluff House ? Les derniers temps, d'ailleurs, il ne venait plus du tout. Quand le bruit avait commencé à courir qu'il était en instance de divorce, Heather n'avait pas été étonnée. Personnellement, elle se doutait depuis longtemps que sa femme le trompait. Elle avait le nez pour ce genre de chose. Elle comprenait parfaitement la déception et la rage d'Eli, mais s'il avait tué sa femme, ce que, bien sûr, elle ne croyait pas une seconde, ce ne pouvait être qu'un malheureux accident.

Duncan ne lui avait pas demandé comment on pouvait asséner par accident plusieurs coups de tisonnier sur le crâne de quelqu'un. Ces potins lui avaient déjà coûté deux cent cinquante dollars, et hormis leur caractère amusant, ils étaient d'un intérêt très limité. Il avait cependant pris note que, même au

village dont Landon était l'enfant chéri, certains avaient un petit doute, aussi infime fût-il, quant à son innocence. Le doute déliait les langues. Il y avait peut-être matière à creuser. Duncan était payé pour creuser, il creuserait.

Ce soir, en revanche, il ne servirait probablement à rien de planquer plus longtemps. Duncan hésitait, toutefois : lever le camp, ou s'accorder seulement une pause-pipi ? En sentant son portable vibrer dans sa poche, il souleva paresseusement ses fesses endolories. Le client.

– Bonsoir, je suis en ce moment devant chez ses parents, à Beacon Hill. Oui, il est à Boston depuis ce matin. Je vous enverrai un rapport d'ici...

Interrompu par une salve de questions, il se recala au fond de son siège.

– Oui, c'est ce que je viens de vous dire, il a passé la journée à Boston. Il est allé chez son avocat, chez le coiffeur. C'est tout, oui. Ah non, il a acheté des fleurs. Il va rester dîner chez ses parents, j'ai l'impression. Sa sœur est là, aussi, avec son mari et leur mère. Je ne sais pas si ça vaut le coup que je continue à planquer... Ah... vous croyez ? Bon, comme vous voudrez... Pas de problème.

Si le client avait du fric à claquer, après tout... songea Duncan en se résignant à une longue soirée.

– OK, d'accord, je vous appelle dès qu'il sort.

Et avec un soupir, il croqua un bâtonnet de carotte.

Bien qu'il fût parti depuis moins d'un mois, Eli éprouvait le sentiment de retrouvailles après une longue absence. Une flambée crépitait dans la grande cheminée de pierre ; le museau sur les pattes, la vieille Sadie dormait devant le feu. Les Landon au complet étaient réunis dans ce qu'ils appelaient le salon familial, meublé de souvenirs et de photos de famille, un bouquet de lis rouges trônant sur le piano. Hester s'était de bon gré laissée porter dans l'escalier par son petit-fils, qui l'avait déposée dans sa bergère favorite. Autour d'une bouteille de vin, tout le monde bavardait gaiement en attendant l'heure du dîner. Comme avant. Comme si rien n'avait changé.

Eli était conscient que la petite Selina contribuait pour beaucoup à égayer l'atmosphère. Jolie comme un cœur, vive comme l'éclair, la fille de Tricia, à peine trois ans, emplissait la pièce de son joyeux babil. Assis par terre à côté d'elle, il l'aidait à construire un château de cubes. Un instant de bonheur, simple et ordinaire, lui rappelant qu'il avait imaginé, un jour, élever des enfants.

Ses parents paraissaient moins anxieux que lorsqu'il était parti pour Whiskey Beach, trois semaines plus tôt. L'épreuve qu'ils avaient traversée avait accentué les rides de son père, plaqué sur le visage de sa mère un masque de pâleur presque translucide.

– Je vais donner à manger à cette petite demoiselle très occupée, déclara Tricia en se levant, avec une pression sur le bras de son mari. Tonton Eli, si tu venais m'aider à lui servir son repas ?

– Avec plaisir.

Soulevant la fillette dans ses bras, il l'emmena à la cuisine.

– Le bout de chou a faim ? s'enquit Alice, affairée devant le piano de cuisson.

Aussitôt, Selina quitta les bras de son oncle pour s'accrocher aux jupes de l'opulente cuisinière.

– Viens vite, ma petite princesse, lui dit celle-ci en la calant sur sa hanche. Je m'occupe d'elle, ajouta-t-elle à l'intention de Tricia. Terminez l'apéritif tranquillement. Le dîner sera prêt dans une quarantaine de minutes.

– Merci, Alice.

Et, prenant Eli par la main, elle l'entraîna dans le couloir, en direction de la bibliothèque.

– Viens avec moi, allons discuter cinq minutes en privé, déclara-t-elle, autoritaire.

Bien qu'ainé, Eli avait du mal à s'opposer à la volonté de sa sœur. Autant leur mère était douce et diplomate, autant Tricia était directe et péremptoire, un trait de caractère hérité de leur grand-père paternel.

Un mètre quatre-vingts, svelte et tonique, sérieuse et opiniâtre, la jeune femme gérait de main de maître la société Whiskey Landon, en qualité de directrice financière.

– Que tu ne veuilles pas que les parents se fassent du souci, je le conçois, et qu'ils ne veuillent pas remuer le couteau dans la plaie, je le comprends aussi, mais entre nous, Eli, pas de cachotteries. Je sais que tu ne me dis pas tout dans tes mails. Alors maintenant que nous sommes tranquilles, parle-moi de toi.

– Mon roman avance, j'y travaille tous les jours. Je me balade sur la plage. Je mange régulièrement, et correctement. L'aide-ménagère de Gran me prépare mes repas.

– Abra ? Jolie fille, n'est-ce pas ?

– Intéressante.

Amusée, Tricia se jucha sur le bras d'un grand fauteuil club en cuir brun.

– Très intelligente, convint-elle. Bon, on dirait que tu reprends du poil de la bête, je suis contente. Mais puisque tout va si bien, comment se fait-il que tu sois revenu à Boston ?

– Je n'ai pas le droit de venir voir ma famille ? répliqua-t-il. Ai-je été banni, ou quoi ?

Même les gestes de sa sœur lui rappelaient leur grand-père, cet index, notamment, qu'elle pointa sur lui d'un air sévère.

– N'élude pas ma question. Tu n'avais pas l'intention de revenir avant Pâques. Dis-moi ce qui t'amène.

Eli jeta un coup d'œil vers la porte avant de répondre :

– Je voulais avoir une entrevue avec Neal. Inutile d'en parler à papa et maman, ils se feraient du souci pour rien. Les Piedmont parlent de m'intenter un procès pour meurtre.

– Ne t'en fais pas, ils n'en feront rien. Ce n'est que de l'intimidation. Qu'en pense Neal ?

– Comme toi. Je lui ai demandé d’engager un nouveau détective privé. Une femme, de préférence.

– Tu remontes la pente, c’est bien, murmura Tricia, les yeux brillants de larmes.

– Ne pleure pas, petite sœur, je t’en supplie.

– Je n’y peux rien, ce sont les hormones... Je suis enceinte. J’ai versé toutes les larmes de mon corps, ce matin, en chantant : *Pomme de reinette et pomme d’api* avec Sellie.

– Tu es... Waouh, c’est génial !

Eli sentit une vague de joie lui gonfler le cœur et amener un sourire sur ses lèvres.

– C’est super, oui, bredouilla Tricia en s’essuyant le coin de l’œil. Max est aux anges. On ne l’a encore dit à personne, mais je crois que maman s’en doute. Ça ne fait que sept semaines. On avait l’intention de l’annoncer pendant le dîner.

– Ce sera un dîner de fête, alors. Et ça fera un sujet de conversation. Impec, je n’aurai pas besoin de parler de moi.

En riant, Tricia se leva et passa un bras autour des épaules de son frère.

– Que je ne t’entende plus jamais dire que ta petite sœur ne pense qu’à elle. Je monopoliserai la conversation, promis, à condition que tu me donnes ta parole d’être franc dans tes mails, désormais. Si tu as le cafard, ou si tu te sens seul, tu me le dis. Je me débrouillerai pour prendre deux ou trois jours de congé et on viendra te tenir compagnie à Bluff House, avec Sellie. Avec Max, même, éventuellement, s’il peut se libérer.

Eli savait qu’il pouvait compter sur elle.

– Ne le prends pas mal mais je suis très bien, tout seul, tu sais. Ça me permet de faire le point sur des choses que j’ai trop longtemps occultées.

– Je maintiens mon offre. Et si tu es toujours à Whiskey cet été, nous n’attendrons pas que tu nous invites. J’aurai un ventre de baleine, je marcherai comme une tortue, et vous serez tous aux petits soins pour moi.

– Ça promet...

À 21 heures, chez Abra, le cours de yoga se terminait, les élèves enrroulaient leurs tapis.

– Désolée d’être arrivée en retard, s’excusa Heather – une énième fois. J’ai couru comme une dingue toute la journée.

– Ce n’est pas grave, tu n’as loupé que l’échauffement.

Abra dissimula un sourire. Heather avait toujours quelque chose à dire. Elle parlait non-stop ; même pendant une petite heure de massage, elle était incapable de tenir sa langue. Elle devait parler en dormant, imaginait Abra.

– Au fait, enchaîna Heather, la voiture d’Eli n’était pas devant Bluff House, aujourd’hui. Ne me dis pas qu’il est déjà reparti à Boston.

– Non.

– Il doit se sentir affreusement seul, dans cette grande maison, insista-t-elle

en boutonnant son manteau. Il doit errer comme une âme en peine.

– Il écrit un roman.

– Soi-disant... Un avocat qui écrit des romans, franchement, ce n'est pas très crédible, non ?

– John Grisham était avocat.

Heather ouvrit la bouche, la referma.

– Ah oui, c'est vrai. N'empêche que...

– Je crois qu'il commence à pleuvoir, intervint Greta Parrish. Tu pourrais me déposer chez moi, Heather, s'il te plaît ?

– Bien sûr. Je prends mon tapis et on y va !

– Tu peux me remercier, murmura Greta à Abra avec un clin d'œil.

– Mille fois merci, répondit Abra en gratifiant la retraitée d'une poignée de main reconnaissante.

Les dernières de ses élèves parties, elle poussa un soupir, monta à l'étage, troqua sa tenue de yoga contre son pyjama favori – en flanelle rose avec des petits moutons blancs – et redescendit dans la pièce à vivre.

La pluie tambourinait sur la terrasse. Abra esquissa un sourire, savourant d'avance la soirée : au coin du feu, avec un bon bouquin, un verre de vin.

La pluie... Mince ! Avait-elle fermé toutes les fenêtres à Bluff House ? Oui... elle n'aurait pas oublié... Quoique... Celle de la salle de gym ?

Les yeux fermés, elle essaya de visualiser, de se revoir fermant les fenêtres de chaque pièce. En vain. Si elle n'allait pas vérifier, elle ne serait pas tranquille. Par la même occasion, elle apporterait une part de sauté de dinde à Eli.

Un grondement de tonnerre éclata tandis qu'elle roulait vers Bluff House. Elle ne s'en étonna pas, elle commençait à connaître le climat de la côte. Fin mars, la météo n'en faisait qu'à sa tête. Orage ce soir et demain, allez savoir, grand ciel bleu ou giboulées de neige.

Elle se gara devant la maison, fonda sous l'averse jusqu'à l'entrée principale, clés dans une main, sauté de dinde dans l'autre. Refermant la porte d'un coup de hanche, elle appuya sur l'interrupteur afin d'y voir clair pour taper le code de l'alarme. Le vestibule demeura dans le noir.

– Super... grommela-t-elle.

Une fois de plus, l'orage avait provoqué une coupure de courant. À la lueur de la minilampe de son porte-clés, elle se dirigea vers la cuisine.

Après avoir vérifié les fenêtres, elle téléphonerait à Eli pour lui signaler qu'il y avait une panne d'électricité et que le générateur de secours n'avait pas pris le relais. Il fallait absolument que Hester remplace cette antiquité. Abra le lui avait déjà maintes fois suggéré, mais la vieille dame était têtue : elle avait l'habitude des coupures d'alimentation, elle savait y faire face.

Dans l'un des tiroirs de la cuisine, Abra trouva une torche de bonne taille. Peut-être devrait-elle descendre au sous-sol, jeter un coup d'œil au générateur ? Certes, elle ignorait ce qu'il fallait regarder, mais à tout hasard... Devant la porte de l'escalier, elle hésita. Obscurité, froid, humidité.

Araignées. Non.

Elle monta à la salle de gym. Naturellement, la fenêtre était fermée et, naturellement, elle se rappelait très bien l'avoir fermée, maintenant. Elle redescendit à la cuisine. Elle n'était pas peureuse, mais pas rassurée non plus, seule, dans le noir, dans cette grande maison vide. Un coup de tonnerre la fit tressaillir, puis rire d'elle-même.

La lampe torche lui tomba des mains lorsqu'un bras la saisit par-derrière. Dans un mouvement de panique désordonnée, elle tenta de se dégager, en vain.

Elle revit le couteau sous sa gorge, la lame ripant contre ses côtes, le sang. Un cri de terreur lui monta aux lèvres, étouffé par le bras qui lui enserrait le cou. Privée d'air, elle se sentit gagnée par le vertige.

Puis l'instinct de survie prit le dessus. PPNT.

Plexus – coup de coude arrière, en prenant tout son élan. Pied –, d'un coup de talon, elle écrasa celui de son agresseur. L'étreinte se relâcha. Nez – dans une contorsion du buste, elle frappa de toutes ses forces, paume de main ouverte. Testicules – coup de genou, rapide, violent.

Et elle s'élança à l'aveuglette en direction de la porte. Ses bras heurtèrent le battant de plein fouet. Malgré la douleur, elle ne s'arrêta pas, se rua dans sa voiture, mit le contact d'une main tremblante, enclencha la marche arrière. Les pneus crissèrent quand elle braqua le volant. Elle effectua la manœuvre à toute vitesse, embraya, et écrasa l'accélérateur.

Pour ne freiner que devant chez Maureen.

De la lumière brillait dans le salon. Ils étaient là. Ouf !

Elle entra sans frapper. Confortablement installés devant la télé, Maureen et son mari se levèrent d'un bond.

– Abra ?

– Appelez la police, vite !

De nouveau, elle avait la tête qui tournait. Maureen se précipita à ses côtés. Mike s'empara du téléphone.

– Tu es blessée ! Tu saignes !

– Ah bon ?

Effectivement, elle avait du sang sur son blouson, sur le haut de son pyjama. Elle chancela, son amie la retint.

– Mon Dieu ! Tu as eu un accident ? Assieds-toi.

– Non...

Non, ce n'était pas son sang. Elle s'était défendue, cette fois. Elle était en sécurité à présent. La pièce autour d'elle cessa de tourner.

– Il y avait quelqu'un à Bluff House. Dis à la police qu'il y avait quelqu'un à Bluff House, Mike. Il m'a agressée. (Elle porta une main à sa gorge.) Il a essayé de m'étrangler.

Guidée par Maureen, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

– La police arrive, déclara Mike en l'enveloppant d'un plaid. Tout va bien, tu ne risques plus rien.

– Je vais te chercher de l’eau. Mike est là, avec toi, ne t’en fais pas.

Il s’agenouilla auprès d’elle. La gentillesse faite homme, songea Abra en s’efforçant de calmer sa respiration. Un visage plein de bonté, un regard de chien de berger, bienveillant, protecteur.

– Il y a une panne de courant, dit-elle d’une voix presque absente.

– Pas chez nous.

– À Bluff House, il n’y avait pas d’électricité, pas de lumière. Il a surgi de l’obscurité. Je ne l’ai pas vu.

– Tout va bien. La police ne va pas tarder.

– Tout va bien, répéta-t-elle en hochant la tête. On ne m’a pas fait de mal, tout va bien.

– Il t’a agressée ?

– Il... Il m’a attrapée par le cou. Je ne pouvais plus respirer, j’ai été prise de vertige.

– Tu es sûre que tu n’es pas blessée ?

– Non, je t’assure, je n’ai rien. C’est moi qui l’ai frappé. PPNT.

– Pépé-quoi ?

– PPNT : plexus, pied, nez, testicules, expliqua Maureen en revenant de la cuisine, un verre d’eau dans une main, un verre de whiskey dans l’autre. Une technique d’autodéfense.

– Je n’ai pas réfléchi, c’était l’instinct. Il a dû saigner du nez. Je me suis libérée et je me suis enfuie en courant. Je me sens... pas très bien.

– Bois un peu d’eau. Doucement.

– OK. Ça va. Il faut que je prévienne Eli.

– Je m’en occupe, déclara Mike. Donne-moi son numéro, je vais l’appeler.

Abra but une gorgée, respira, en but une deuxième.

– Je ne l’ai pas sur moi, j’ai laissé mon téléphone à la maison.

– Ne bouge pas, je vais le chercher.

Maureen s’assit à côté de son amie et lui passa un bras autour des épaules.

– Ça va mieux, soupira Abra en s’essuyant les yeux. Le plus grave, c’est qu’il y avait quelqu’un à Bluff House. Je n’avais rien remarqué d’anormal, mais je ne suis allée que dans la cuisine et dans la salle de gym. J’ai failli descendre au sous-sol vérifier le générateur... Attends... Si ça se trouve, c’est lui qui a coupé le courant...

Maureen lui tendit le verre de whiskey.

– Bois-en une goutte, lui recommanda-t-elle.

Abra s’exécuta, expira une bouffée d’air sous la brûlure de l’alcool. Plus calme, à présent, elle se renversa contre le dossier du fauteuil.

La porte claqua, Mike était de retour.

– Eli est en route, annonça-t-il. Et la police doit déjà être à Bluff House. Ils viendront ensuite ici t’interroger. Tiens, dit-il en tendant un sweat-shirt à Abra. J’ai pensé que tu voudrais te changer.

– Merci, Mike. Tu es un ange.

Eli regagna Whiskey Beach en moins de deux heures. Durant vingt minutes, il avait roulé sous un orage infernal, qui avait mobilisé toute sa vigilance.

Concentre-toi, s'était-il enjoint à maintes reprises. Conduis, ne pense rien à d'autre.

Les rues du village, désertes, étaient noyées dans le brouillard. La lumière des réverbères se reflétait dans les flaques, les rigoles. Puis, sur la route de la plage, ce fut de nouveau l'obscurité. Il ralentit afin de ne pas louper le chemin de La Mouette rieuse. La porte du cottage voisin s'ouvrit sitôt qu'il descendit de sa voiture.

– Eli ?

Il ne connaissait pas cet homme qui vint à sa rencontre.

– Mike O'Malley, se présenta celui-ci en lui tendant la main. Je guettais votre arrivée.

La voix au téléphone, bien sûr.

– Comment va Abra ?

– Bien, elle est là, avec nous. Deux policiers sont à Bluff House. Vous devriez aller les voir.

– Tout à l'heure. Je veux d'abord voir Abra.

– Venez, suivez-moi.

Mike escorta Eli à travers la maison.

– Elle est blessée ?

– Non, un peu secouée, mais tout va bien, elle n'a rien. Elle a eu peur, il l'a serrée à la gorge, mais elle s'est défendue, c'est elle qui l'a blessé.

Empreint de fierté, le ton de Mike se voulait rassurant. Eli, néanmoins, ne serait pas tranquille tant qu'il n'aurait pas vu par lui-même.

Vêtue d'un ample sweat-shirt bleu, d'épaisses chaussettes roses aux pieds, Abra était assise à la table d'une vaste salle à manger ouverte sur un

confortable salon. Elle leva vers lui un regard de sympathie et d'excuse, supplanté par la surprise lorsqu'il s'agenouilla auprès d'elle, lui prit les mains.

Il scruta son visage, puis palpa délicatement les marques rouges sur son cou.

– Que vous a-t-il fait d'autre ?

– Rien, répondit-elle en lui serrant les mains, un geste de gratitude, de réconfort. Il y a eu plus de peur que de mal, ne vous inquiétez pas.

Eli se tourna vers Maureen.

– Elle n'a rien, confirma celle-ci. Si j'avais eu le moindre doute, je l'aurais conduite aux urgences, qu'elle soit d'accord ou non.

Maureen se leva, désigna la cafetière et la bouteille de whiskey posée à côté.

– Je te sers un café, un whiskey, les deux ?

– Juste un café, s'il te plaît.

– Désolée de vous avoir dérangé, s'excusa Abra. Votre famille doit se faire un souci monstre.

– Non, je leur ai seulement dit qu'il y avait une panne de courant. De toute façon, j'avais décidé de rentrer ce soir.

– Bon... D'après la police, rien n'a été volé, mais qu'en savent-ils ? Je voulais aller jeter un coup d'œil mais Maureen m'a interdit de bouger de chez elle.

– Je vais aller voir, déclara-t-il.

– Je viens avec vous, décréta Abra. Je sais mieux que quiconque, à part Hester, ce qu'il y a dans cette maison. Or Hester n'est pas là. (Elle se leva, embrassa fougueusement Maureen.) Merci, merci pour tout. Heureusement que vous étiez là, tous les deux.

Elle se tourna vers Mike et lui donna une chaleureuse accolade.

– Reviens dormir ici, insista Maureen. Je prépare la chambre d'amis.

– Ma chérie, si ce type m'a agressée, c'est uniquement parce que je l'ai dérangé. Il n'a aucune raison de venir chez moi. Allez, à demain.

– Je veillerai sur elle, la rassura Eli. Merci pour le café... et pour tout le reste.

– Je vais prendre ma voiture, déclara Abra. Sinon, vous seriez obligé de me ramener ici.

– Je vous ramènerai, dit-il en lui prenant le bras, sur un ton sans appel.

– OK, OK... Décidément, tout le monde est en mode mère poule, ce soir.

– Racontez-moi ce qui s'est passé. Mike n'est pas entré dans les détails.

– Je ne me rappelais pas si j'avais fermé toutes les fenêtres. Ça me tracassait, il y avait un gros orage... Alors je suis allée vérifier. Au passage, j'en ai profité pour vous apporter du sauté de dinde, avec du riz.

– Et vous dites que les autres sont des mères poules...

– Je suis une voisine serviable, c'est tout. Il n'y avait pas d'électricité. J'ai cru qu'il y avait une panne générale, ce qui était idiot, vu que, deux minutes plus tôt, les rues du village étaient éclairées. Enfin, bref. Je suis allée chercher

une torche dans la cuisine. (Un frisson parcourut Abra.) Je n'ai rien entendu, rien pressenti... Moi qui me vante de posséder un sixième sens. À croire qu'il était en panne, lui aussi, ce soir. Je suis montée à la salle de gym et, bien sûr, la fenêtre était fermée. J'ai failli descendre au sous-sol voir si je pouvais mettre le générateur en marche mais je n'ai pas osé... Il y fait tellement noir, et je vous avoue que j'ai la trouille des araignées. J'étais devant la porte de la cave quand il m'a attaquée.

– Par-derrière ?

– Oui, il m'a attrapée par la gorge. J'ai paniqué, je me suis débattue stérilement, à coups de pied, coups de griffes...

– Vous lui avez griffé la peau ?

La police lui avait posé cette question. Avocat criminel, Eli avait les mêmes automatismes.

– Non, il avait des manches. En laine, il me semble. Un pull ou un manteau. Par chance, j'ai eu un réflexe d'autodéfense. PPNT. Plexus...

– Je connais. Vous vous êtes rappelé comment le pratiquer ?

– J'ai donné des cours d'autodéfense, répondit-elle tandis qu'Eli se garait devant Bluff House. J'ai dû être efficace, j'avais du sang sur mes vêtements.

– Quel sang-froid !

À la seule pensée de la scène, Eli sentit tous les muscles de son corps se contracter.

– Je suis navré, Abra.

– Vous n'y êtes pour rien, dit-elle en descendant de voiture, avec un sourire à l'intention du policier venant à leur rencontre. Salut, Vinnie. Eli, je vous présente le shérif adjoint, Vinnie Hanson.

– Bonsoir, Eli. Tu te souviens de moi ?

– Le roi du surf, bien sûr !

Vinnie avait les cheveux courts, à présent, moins blonds que dans sa jeunesse, et le visage plus rond, mais Eli le reconnaissait sans peine.

– Tu surfes toujours ?

– De temps en temps, quand la vague est bonne. Désolé pour ce qui s'est passé ici ce soir.

– Comment est-il entré ?

– Il a coupé le courant. Et forcé la porte de derrière. Il savait, ou se doutait, qu'il y avait une alarme. Abra m'a dit que tu étais parti en fin de matinée.

– C'est exact, à Boston.

– Donc ta voiture n'était pas là de la journée. Tu peux aller regarder en vitesse si on n'a rien volé, s'il te plaît ? J'ai appelé la compagnie d'électricité, mais ils ne viendront sûrement que demain.

– Il n'y a pas d'urgence.

– Nous n'avons constaté aucun acte de vandalisme, déclara le policier en entraînant Eli vers l'entrée principale de la maison. Notre homme a laissé du sang sur le plancher du vestibule, et sur le pyjama et le blouson d'Abra. Suffisamment pour une recherche d'ADN, au cas où il figurerait dans nos

fichiers. Mais ça prendra du temps.

Il ouvrit la porte, balaya le vestibule de sa torche. Celle qu'Abra avait perdue dans la bagarre était posée sur une console.

– Nous avons parfois des effractions dans les cottages de location, quand ils sont vides, hors saison, poursuivit-il. En général, ce sont des gamins à la recherche d'un coin tranquille où boire des bières, fumer des joints et forniquer. Au pire, il arrive qu'ils saccagent les lieux ou qu'ils volent des appareils électroniques. Mais là, je ne crois pas que ce soient des mômes. Déjà, aucun des jeunes du village ne se risquerait à fracturer les serrures de Bluff House.

– Un détective privé de Boston enquête sur moi, indiqua Eli. Un certain Kirby Duncan.

– Ce n'était pas lui, intervint Abra.

Vinnie nota néanmoins le nom dans son calepin.

– Il faisait sombre. Tu n'as pas vu son visage.

– Non, mais pour avoir été serrée contre lui, je peux te dire qu'il n'avait pas la même corpulence. Ce type était plus grand et plus svelte que Duncan.

– On touchera quand même deux mots à ce privé, déclara Vinnie en rempochant son carnet.

– Il loge au Surfside B&B. Je me suis renseignée.

– OK, merci pour l'info. Il y a des objets de valeur facilement transportables, dans la maison, et du matériel électronique. Tu as un chouette ordinateur portable, Eli, j'ai vu. On aurait pu aussi embarquer les écrans plats, mais non. Tu avais peut-être de l'argent liquide ?

– Un peu.

Muni de la torche abandonnée par Abra, Eli monta à l'étage. En premier lieu, il vérifia le bureau, alluma son ordinateur. Si Duncan espérait trouver quelque chose dans la maison, ce ne pouvait être que des fichiers, des e-mails, un historique web compromettant. Il lança donc un rapide diagnostic.

– Personne n'a touché à mon ordinateur depuis que je l'ai éteint, ce matin, conclut-il en ouvrant les tiroirs. Là non plus, on n'a touché à rien.

Vinnie et Abra sur ses talons, il se rendit dans sa chambre, ouvrit le tiroir où il rangeait une petite réserve d'argent liquide. Les deux cents dollars étaient toujours là.

– S'il est monté ici, dit-il en promenant le faisceau de la torche dans la pièce, il n'a rien dérangé.

– Abra l'a peut-être surpris avant qu'il passe à l'action. Écoute, tu inspecteras tout comme il faut quand il fera jour. Ne t'en fais pas, nous patrouillerons aux abords de la maison, cette nuit. Cela dit, ça m'étonnerait qu'il revienne ; il faudrait être franchement idiot. Il est tard, ajouta Vinnie, mais ça ne me pose pas de problème de tirer un privé du lit. Je te contacterai demain dans la journée, Eli. Je te ramène chez toi, Abra ?

– Je te remercie, tu peux y aller.

Avec un hochement de tête, Vinnie tendit une carte à Eli.

– Appelle-moi si tu t'aperçois qu'il te manque quelque chose, ou si tu as le moindre souci. Et si jamais tu as envie de surfer, un de ces quatre, fais-moi signe. On verra ce qu'il te reste des leçons que je t'ai données.

– En mars ? L'eau doit être gelée.

– C'est pour ça qu'on a inventé les combinaisons. À bientôt. Je te téléphone dès que j'ai du nouveau.

– Il n'a pas beaucoup changé, commenta Eli après le départ de Vinnie. À part la coupe de cheveux. Il ne pouvait pas les garder longs et peroxydés, j'imagine, dans la police.

– Ça devait bien lui aller.

– Vous le connaissez personnellement ?

– Oui, il a perdu un pari contre sa femme, l'an passé. En gage, il est venu suivre un cours de yoga. Il fait maintenant partie de mes élèves semi-réguliers.

– Il est marié ?

– Et père de bientôt deux enfants. Ils habitent à South Point et organisent des barbecues sensationnels.

Vinnie s'était donc rangé. Eli se souvenait d'un gars maigre comme un clou, perpétuellement défoncé, qui ne vivait que pour les vagues et rêvait de tout quitter pour partir à Hawaï.

– Vous devez être fatiguée, avec toutes ces émotions. Je vais vous ramener chez vous.

– Plus énervée que fatiguée. Je n'aurais pas dû boire de café. Quant à vous, vous ne devriez pas rester ici sans électricité. La température va rapidement baisser. Et sans courant, pas de pompe, donc pas d'eau. J'ai une chambre d'amis à peu près en ordre, et un canapé très confortable. Vous pourrez choisir.

– Non, je vous remercie. Je ne veux pas que la maison reste vide, après ce qui s'est passé. Je vais descendre démarrer le générateur.

– Comme vous voudrez. Je vous accompagne. Je pousserai des cris de fille et je vous tendrai des outils inappropriés. S'il y a des araignées, vous les tuerez. Ce n'est pas bien, je sais, de tuer ces petites bêtes qui nous rendent d'énormes services, mais j'ai une sainte horreur des araignées.

– Rien ne vous oblige à venir avec moi. Je peux pousser des cris de mec et trouver moi-même des outils appropriés. Vous devriez rentrer dormir.

– Je n'ai pas sommeil, répliqua Abra avec un haussement d'épaules à la limite du frisson. À moins que ma compagnie ne vous dérange, je préfère rester avec vous. Surtout si vous m'offrez un verre de vin.

– Bien sûr.

Bien qu'elle eût soutenu le contraire devant Maureen, sans doute avait-elle peur de se retrouver seule chez elle.

Dans la cuisine, elle sortit elle-même une bouteille de vin, deux verres à pied.

– Vous avez passé une bonne journée à Boston ?

Si elle voulait parler d'autre chose, il voulait bien parler d'autre chose.

– Oui, Gran reprend des forces, mes parents ont l’air moins anxieux, et ma sœur attend un bébé.

– Le deuxième ? C’est super !

– Pour une fois, je n’étais pas au centre des conversations, dit-il en la regardant remplir les verres.

– Au rétablissement de Hester, au nouveau venu dans votre famille, et au retour de l’électricité, trinquait Abra.

Après la première gorgée, elle décida d’emporter la bouteille au sous-sol. Légèrement ivre, elle parviendrait peut-être à trouver le sommeil, en rentrant chez elle.

La porte de l’escalier émit un sinistre grincement. Elle crocheta un doigt dans l’un des passants de la ceinture d’Eli.

– Pour qu’on ne se perde pas, dit-elle, quand il lui jeta un regard par-dessus son épaule.

Au bas des marches, Eli décrocha une torche de son chargeur mural dans une cave à vins bien approvisionnée et méticuleusement organisée. À une époque, chaque casier devait contenir une bouteille – des centaines de bouteilles, systématiquement retournées par le majordome. Aujourd’hui encore, il en restait un bon nombre, sans doute des crus exceptionnels.

– Prenez cette lampe. Si on se perd, vous m’enverrez des signaux lumineux.

Abra lâcha la ceinture d’Eli et promena la torche autour d’elle.

Creusé dans la paroi rocheuse, le sous-sol de Bluff House lui évoquait une grotte, une enfilade de grottes. D’ordinaire, il suffisait d’appuyer sur un interrupteur et un flot de lumière bienvenue jaillissait dans les passages voûtés menant de salle en salle. Son faisceau croisa celui d’Eli.

– Mulder et Scully, dit-elle.

– La vérité est ailleurs.

Avec un sourire approbateur, elle suivit Eli, sans le lâcher d’une semelle, le long d’un étroit corridor. Quand il s’arrêta, au détour d’un coude, elle lui rentra dedans.

– Pardon.

– Hmm, fit-il en éclairant le générateur, un mastodonte à la peinture rouge écaillée.

– On dirait un truc d’un autre monde.

– D’un autre temps, en tout cas. Il y a longtemps que nous aurions dû le changer.

– Je suis bien d’accord avec vous mais Hester ne veut rien entendre. Les pannes de courant ne la dérangent pas. Elle a tout un stock de piles, de bougies, de bois, de boîtes de conserve. Elle aime se savoir autonome.

Eli décocha un coup de pied dans le générateur.

– Elle serait autonome avec un équipement plus moderne et plus fiable.

Il but une gorgée de vin, posa son verre sur une étagère, s’accroupit et ouvrit un bidon d’essence.

– Au moins, si ce n'est qu'une panne de carburant, on a du gasoil.

Abra le regarda contourner la machine.

– Vous savez comment marche ce monstre ?

– Oui, ce n'est pas la première fois que je lui donne à boire.

Eli essaya de dévisser le bouchon du réservoir. Sans succès. Il contracta les épaules, réessaya.

– Mince, maugréa-t-il.

– Vous voulez que j'essaie ? proposa Abra.

– Allez-y, Wonder Woman.

Elle gonfla les biceps, puis se glissa derrière le générateur au côté d'Eli. Après deux tentatives, elle renonça.

– Mes excuses. Il est bloqué.

– Non, vieux et rouillé, et celui qui l'a revissé la dernière fois l'a serré comme un malade. Il me faut une clé.

– Où allez-vous ?

Il s'immobilisa, se retourna.

– Les outils sont rangés là-bas au fond, si ma mémoire est bonne.

– Je ne veux pas aller là-bas au fond.

– Je n'ai pas besoin de vous pour aller chercher une clé.

Elle ne voulait pas non plus rester seule, mais ne pouvait se résoudre à l'avouer.

– OK, continuez à parler. Et ne me faites pas de blague débile. Ça ne marchera pas.

– Si le croque-mitaine attaque, je ne dirai rien, promis.

– Continuez à parler, insista-t-elle tandis qu'il s'enfonçait dans le noir.

Quand avez-vous perdu votre virginité ?

– Pardon ?

– C'est la première chose qui m'est venue à l'esprit. Je ne sais pas pourquoi. Je commence, si vous voulez. En terminale, au bal du lycée. Avec un garçon qui s'appelait Trevor Bennington. Je croyais qu'on s'aimerait toute la vie. Ça a duré deux mois et demi, six si l'on compte la période où on ne se faisait que de gentils petits bisous... Eli ?

– Je suis là. Qui a largué qui ?

– On en a juste eu marre l'un de l'autre. La rupture n'a pas été déchirante.

– Toutes les séparations ne sont pas dramatiques.

La voix d'Eli résonnait dans un sinistre écho. Abra passa en respiration *ujjayi*.

– Eli ? appela-t-elle en entendant un choc, suivi d'un juron.

– Bordel de m... Qu'est-ce que ce truc fiche ici...

– Pas de mauvaise blague, Eli, s'il vous plaît.

– Je viens de me prendre les pieds dans une brouette.

– Vous vous êtes fait mal ? Eli...

– Venez voir, Abra.

– Non.

- Venez voir, il n’y a pas d’araignées.
- Si vous essayez de vous payer ma tête, je vous préviens, je le prendrai très mal.

Elle le rejoignit, poussa un soupir de soulagement lorsqu’il se découpa dans la lueur de sa torche.

- Regardez, dit-il en braquant sa lampe au sol.

Une tranchée s’étendait d’un mur à l’autre, profonde d’au moins un mètre, longue de deux ou trois.

- Qu’est-ce que c’est que ça ? Quelque chose était enterré là ?
- À l’évidence, c’est ce que pensait celui qui a creusé.
- Quoi donc ? Un corps ?
- En général, on enterre les cadavres, on ne les déterre pas.
- Pour quelle raison a-t-on creusé ce trou ? Je ne crois pas que Hester ait fait faire des travaux au sous-sol.

Abra promena le rayon de sa torche sur une pioche, des pelles, des seaux, une brouette renversée.

- Il a dû falloir un temps fou pour creuser ce trou avec des outils manuels.
- Les outils électriques font du bruit.
- Certes, mais... Oh, mon Dieu ! Vous croyez que le type que j’ai dérangé était venu creuser ? Que peut-il bien chercher ? Le trésor de la légende, la Dot d’Esméralda ?

- Ridicule. Si ce trésor existait, ne pensez-vous pas que nous l’aurions trouvé depuis belle lurette ?

- Je ne disais pas...

- Pardon, excusez-moi, marmonna Eli en longeant la tranchée. Ce trou n’a pas été creusé aujourd’hui. Il a fallu des heures, des semaines.

- Dans ce cas, ce n’est pas la première fois que quelqu’un s’introduit dans la maison. Mais ce soir, il a coupé le courant, forcé la porte. Attendez... Hester m’a demandé de modifier le code de l’alarme quand elle est sortie de l’hôpital. Je n’ai pas compris pourquoi, je me suis dit qu’elle était perturbée. Elle voulait aussi que je reprogramme les serrures. Elle a tellement insisté que je l’ai fait.

- Elle n’est pas tombée toute seule, murmura Eli, estomaqué. On l’a poussée, ou elle a perdu l’équilibre parce qu’on lui a fait peur. Et on l’a laissée là, blessée, inanimée, sans lui porter secours.

- Il faut prévenir Vinnie.

- Ça peut attendre demain matin. Faisons demi-tour. C’est un cul-de-sac, ici. J’ai tourné du mauvais côté. Il y a des lustres que je n’étais pas descendu là. On se faisait des frayeurs bleues, dans ces souterrains, quand on était gamins. Écoutez.

Lorsqu’il se tut, elle entendit, clairement, le grondement des vagues, le gémissement du vent.

- On s’imaginait que c’étaient des revenants, de pirates ou de sorcières. Je ne me rappelle plus la dernière fois où je me suis aventuré aussi loin dans les

entrailles de la maison. Tout compte fait, c'est une bonne chose que je me sois trompé de chemin. Autrement, je n'aurais jamais découvert ce trou.

– Sortons d'ici, Eli.

Il ouvrit la marche, s'arrêta dans le recoin où les outils étaient rangés, se munit d'une clé à molette.

– Quelqu'un s'est mis en tête de retrouver le trésor, insista Abra tandis qu'ils retournaient vers le générateur. Vous n'y croyez peut-être pas, mais d'autres y croient. Je ne vois pas d'autre explication. Selon la légende, il renfermerait d'incalculables bijoux : des diamants, des rubis, des saphirs. Et de l'or. La dot d'une reine.

– De la fille d'un riche duc espagnol, rectifia Eli. Ce trésor a bel et bien existé, et il vaudrait probablement des millions. Seulement, il est au fond de l'océan, avec le navire, l'équipage, et le reste du butin.

Le bouchon enfin dévissé, il éclaira l'intérieur du réservoir.

– Sec comme une vieille...

– Ne soyez pas vulgaire.

– Pardon.

Abra lui tint sa lampe pendant qu'il faisait le plein d'essence. Puis en sirotant son verre de vin, elle le regarda manipuler différents boutons, tapoter une sorte de jauge. Quand il appuya sur l'interrupteur de marche, la machine éructa, péta, toussa. Il procéda à de nouveaux réglages et, cette fois, le générateur démarra.

– Que la lumière soit ! s'écria-t-elle.

Sur l'étagère, elle prit le second verre et le tendit à Eli.

– Vous êtes gelée, dit-il en effleurant sa main.

– Guère étonnant, dans un sous-sol humide, sans chauffage.

– Remontons. J'allumerai un feu dans la cheminée.

Instinctivement, il lui passa un bras autour des épaules. Et instinctivement, elle se blottit contre lui.

– Eli ? Je n'ose pas y penser, mais croyez-vous que ce soit quelqu'un du coin ? Il fallait savoir que vous étiez absent...

– Je ne connais plus les habitants de Whiskey Beach. En revanche, je sais qu'un privé enquête sur moi. Je suppose qu'il surveille mes allées et venues.

– Ce n'était pas lui, j'en suis sûre.

– Peut-être pas, mais il travaille pour quelqu'un.

– Ou avec quelqu'un. Vous pensez vraiment que c'est à cause de lui, ou d'eux, que Hester a fait cette chute ?

– Elle est descendue en plein milieu de la nuit, pour une raison qui lui échappe. Elle ne s'en souvient pas, mais elle a dû entendre des bruits suspects.

Dans la cuisine, il posa sa torche, son verre, et frictionna les épaules d'Abra.

– Il fait plus froid que je ne pensais, en Amazonie.

En riant, elle rejeta ses cheveux en arrière, leva le visage vers lui. Les frictions énergiques se muèrent en un mouvement plus lent. Ils se tenaient si

près l'un de l'autre qu'elle sentit un frisson au creux de son ventre, le genre de frisson qu'elle s'efforçait d'ignorer depuis qu'elle s'astreignait à l'abstinence sexuelle.

Elle vit le regard d'Eli changer, descendre sur ses lèvres, remonter à ses yeux. Attirée comme par un aimant, elle se pencha vers lui.

Il la lâcha, recula.

– Pas maintenant, dit-il. Ce ne serait pas judicieux.

– Pourquoi ?

– Contrariété, émotions, vin. Je vais allumer du feu, que vous vous réchauffiez un peu avant que je vous ramène chez vous.

– OK, mais dites-moi que ça vous coûte un peu.

– Beaucoup, répondit-il, le regard plongé au fond du sien. Énormément, même.

Sitôt que le shérif adjoint eut pris congé, Kirby Duncan se servit deux doigts de la bouteille de vodka qu'il gardait au frais sur le rebord de la fenêtre.

Une chance, il avait des tickets de caisse – pour le café hors de prix bu près de chez les Landon, et pour l'essence ainsi que pour le sandwich au jambon pris dans une station-service à quelques kilomètres de Whiskey Beach. La preuve qu'il ne se trouvait pas dans les parages de Bluff House quand l'effraction avait eu lieu. Sans quoi, il serait en garde à vue.

Tentative de cambriolage ? Comme par hasard juste ce soir, alors qu'il venait de signaler à son client que Landon dînait à Boston ? Curieuse coïncidence, tout de même...

Duncan détestait qu'on le prenne pour un gogo. Il voulait bien, à l'occasion, marcher dans les combines de ses clients, mais pas qu'on se serve de lui – à son insu – pour violer un domicile. Et violenter une femme, par-dessus le marché.

Il se serait lui-même introduit à Bluff House si le client le lui avait demandé, et s'il s'était fait prendre, il en aurait assumé les conséquences.

Mais jamais il n'aurait agressé une femme.

Le client allait l'entendre. Et s'il n'était pas content, qu'il se trouve un autre limier. Duncan ne bossait pas pour des types qui s'en prenaient aux femmes.

Il débrancha son portable du chargeur, et composa le numéro. L'autre serait furax d'être dérangé en pleine nuit ? Qu'à cela ne tienne, Duncan était furax, lui aussi.

– Allô ? C'est Duncan, ouais, et c'est urgent, ouais. Je viens de recevoir la visite d'un flic. Qui m'a interrogé à propos d'une effraction commise ce soir à Bluff House, assortie de violences à l'encontre d'une jeune dame.

Le téléphone coïncé contre l'épaule, il se versa un autre trait de vodka.

– Ne me racontez pas de salades, s'il vous plaît. Je n'aime pas qu'on se

paie ma tête... Oui, il m'a demandé pour qui je travaillais, et non, je ne lui ai pas dit. Pas pour l'instant. Mais s'il se trouve que vous vous êtes servi de moi pour vous introduire dans une propriété privée et agresser une femme, je n'hésiterai pas à vous balancer. À vous de voir. J'ai quelques questions à vous poser, moi aussi. Ce que je ferai ensuite dépendra de vos réponses. Je ne tiens pas à perdre ma licence... Ouais... Si vous voulez.... D'accord, à tout à l'heure.

Duncan consulta sa montre. De toute façon, il était trop énervé pour dormir.

Son ordinateur sur les genoux, il rédigea d'abord un rapport détaillé. Qu'il remettrait, au besoin, à la police du comté. On n'était jamais trop prudent.

Une effraction était une chose, qui pouvait déjà vous causer de sérieux ennuis. Une agression en était une autre, beaucoup plus grave.

Avant de prendre une décision, toutefois, il laissait au client une chance de s'expliquer. À force de regarder la télé, les abrutis s'improvisaient parfois héros de série policière. Ce n'était pas la première fois que Duncan travaillait pour un abruti. Il se montrerait ferme : enquêter était un boulot de professionnel.

Un peu calmé, il s'habilla et se brossa les dents. Une haleine empestant l'alcool ne faisait jamais bonne impression. Par habitude, il enfila son holster, qu'il cacha sous un pull-over chaud.

Clés, magnétophone et portefeuille dans les poches de son coupe-vent, il quitta sa chambre par l'entrée privée. Pour quinze dollars de supplément par jour, il pouvait ainsi aller et venir à sa guise sans que son aimable hôtesse lui pose des questions indiscretes.

Ayant déjà passé suffisamment de temps dans sa voiture pour la journée, il partit à pied. Bien que citadin dans l'âme, il aimait la tranquillité du village, profondément endormi à cette heure avancée de la nuit. Tout était fermé, on n'entendait que le bruit de la mer. L'orage était passé mais une épaisse couverture nuageuse masquait la lune. Des écharpes de brume rampaient au ras du sol. Dans la lueur intermittente du phare, les rues de Whiskey Beach évoquaient un décor de vieux film noir.

Tout en marchant d'un bon pas, Duncan ressassait la situation. Il mettrait un terme au contrat, sa décision était prise. Il ne pouvait pas bosser pour un client en qui il n'avait pas confiance. De surcroît, Landon n'avait manifestement rien à cacher. Des potins sans intérêt, c'était tout ce qu'il avait réussi à glaner après plusieurs jours de surveillance et de causette avec les habitants du coin.

Si Landon avait tué sa femme, ce dont Duncan doutait de plus en plus, ce n'était pas ici, dans cette petite station balnéaire, qu'il fallait chercher des révélations majeures.

À la rigueur, si le client tenait absolument à poursuivre l'enquête, c'était à Boston qu'il fallait continuer de creuser. Examiner les rapports de police d'un œil nouveau, peut-être refaire le point avec Wolfe.

Mais d'abord, une petite clarification s'imposait. Duncan voulait savoir si

son client s'était introduit à Bluff House. Et si c'était la première fois.

Non qu'il fût catégoriquement opposé à ce procédé, si l'on était sûr de mettre la main sur quelque chose d'intéressant. En l'occurrence, il était ridicule de penser trouver dans le manoir des preuves d'un meurtre commis à deux heures de route de là, un an plus tôt. D'autant plus idiot que, maintenant, les flics surveilleraient la maison, son occupant, et le privé chargé de l'épier.

Au sommet du chemin grimpant au phare, Duncan s'arrêta et reprit son souffle. Le brouillard était plus dense, ici, étouffant le bruit des vagues, masquant la vue. Dommage. Par temps clair, le panorama devait être magnifique. Avant de rentrer à Boston, sans doute valait-il le coup de revenir là en balade, s'il faisait beau.

Oui, Duncan avait pris sa décision. Son job à Whiskey Beach était terminé. Enquêter ici ne menait à rien, et il était stupide de prendre des risques pour un client malhonnête.

Celui-ci émergea du brouillard.

– Vous m'avez mis dans le pétrin, lui dit-il.

– Je sais, j'en suis navré.

– Je veux bien passer l'éponge, à condition...

Duncan ne vit pas le revolver, et le brouillard assourdit la détonation. Il n'eut pas le temps de dégainer son 9 millimètres, pas même le temps d'y songer. Les yeux écarquillés, de stupeur, de douleur, il s'écroula, les lèvres remuant en silence. La voix de son assassin ne lui parvint que de très loin, dans un écho fantomatique :

– Je suis navré, j'aurais préféré que les choses se passent autrement.

Il ne sentit pas les mains palpant ses poches, le délestant de son téléphone, de son magnétophone, de ses clés, de son arme.

Il ne sentait que le froid, mordant, paralysant. Et la douleur, indicible, se répercutant dans tout son corps, ballotté sur le sol rocailleux.

Un instant, il crut voler, fendre le vent. Puis il heurta les rochers, une déferlante le happa.

Il aurait préféré, en toute sincérité, que les choses se passent autrement. Trop tard, à présent, pour revenir en arrière. Tant pis, il continuerait seul. Il avait commis une erreur, il se montrerait désormais plus prudent. Plus de détective privé – aucun –, mieux valait ne compter que sur soi-même.

Il poursuivrait son but en cavalier solitaire.

Avec un peu de chance, peut-être soupçonnerait-on Landon d'avoir tué le privé. Et par ce biais, peut-être finirait-il par payer pour le meurtre de Lindsay. La justice empruntait parfois des sentiers tortueux.

Dans l'immédiat, il fallait vider la chambre de Duncan, faire disparaître tout élément susceptible d'établir des rapprochements. Une visite s'imposait également dans les locaux de son agence, à son domicile. Dans les plus brefs délais.

Abra n'était plus dans le salon. Elle avait soigneusement plié le plaid dont Eli l'avait couverte quand elle s'était endormie sur le canapé. Ses bottes avaient disparu. Tant mieux. Il n'aurait su que lui dire.

L'arôme du café flottait dans la cuisine. Une note adhésive était collée sur la cafetière :

Omelette dans le four. N'oubliez pas de l'éteindre. Salade de fruits frais au réfrigérateur.

Merci de m'avoir laissée dormir sur le canapé.

Je passerai dans la journée. APPELEZ Vinnie !

– OK, OK, je peux tout de même commencer par boire un café, chef ?

Il s'en servit une tasse, y ajouta une goutte de crème, tout en se massant les cervicales. Il appellerait Vinnie, il n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle. Il fallait juste qu'il se réveille, qu'il reconnecte ses neurones, avant d'affronter la police et les questions. Encore.

Et s'il ne voulait pas d'omelette ? Qui lui avait demandé de préparer une omelette ? S'il avait envie de...

Il ouvrit le four d'un geste rageur. Hum... Force lui était de reconnaître que celle-ci paraissait appétissante. Il commença à la manger debout devant la fenêtre. Puis, avec son assiette, il sortit sur la terrasse.

L'air était vif mais, au soleil, il faisait bon. Le vent avait chassé les nuages. La vue de la mer atténua quelque peu la tension qui lui nouait la nuque.

Un couple se promenait sur la plage, main dans la main. Un pincement lui serra le cœur. Son unique tentative de vie à deux avait été un tel gâchis... Les amoureux s'arrêtèrent pour s'embrasser. Ils paraissaient si heureux, il les enviait.

Abra revint dans ses pensées. Elle était attirante, il ne pouvait le nier. Non seulement elle avait un physique séduisant, mais elle dégageait quelque chose de spécial... Néanmoins, il n'avait pas envie d'une liaison avec elle. Ni avec personne. Le sexe encore toujours à mille lieues de ses préoccupations.

L'écriture lui procurait suffisamment de satisfactions. Du reste, tant qu'il n'aurait pas élucidé le meurtre de Lindsay, il ne pouvait pas se permettre de se disperser.

Et dans l'immédiat, il fallait s'occuper de ce trou au sous-sol. Appeler la police.

Il rentra poser son assiette dans l'évier. Abra avait laissé les coordonnées de Vinnie près du téléphone de la cuisine. Il composa le numéro.

– Bureau du shérif, bonjour.

– Bonjour, Vinnie, Eli Landon à l'appareil.

– Salut, Eli, comment vas-tu ?

– Il faut que je te parle.

Moins d'une heure plus tard, Eli et le shérif adjoint se tenaient au bord de la tranchée.

– Ouais, ouais, ouais... marmonna Vinnie en se grattant le crâne. Tu es sûr que ta grand-mère n'a pas engagé un artisan pour... je ne sais pas... faire installer des canalisations ou quelque chose dans ce goût-là ?

– Quasiment certain, Abra serait au courant. Et des ouvriers n'auraient pas laissé un chantier en plan sans me contacter.

– Tu pourrais quand même poser la question à Hester ?

Eli y avait songé, et longuement pesé le pour et le contre.

– Non, je ne veux pas l'inquiéter. Je jetterai un coup d'œil dans ses papiers. Si elle a fait appel à un artisan, je trouverai sûrement un devis, ou une facture. Mais je ne vois pas trop pourquoi elle aurait voulu faire installer des canalisations ici. En plus, bien que je n'y connaisse pas grand-chose, je ne crois pas qu'il aurait été nécessaire de creuser si profond.

– Il a dû falloir du temps pour faire ce trou avec des outils manuels. Du temps et de la détermination. Sans compter qu'il fallait entrer et sortir en douce de la maison.

– Abra m'a dit que ma grand-mère l'avait priée de reprogrammer l'alarme et les serrures. Après sa chute.

Vinnie leva les yeux de la tranchée.

– Pour quelle raison ?

– Elle n'a pas su l'expliquer, mais elle a insisté. Elle n'arrive pas à se rappeler comment elle est tombée, mais il faut croire qu'elle se souvient de quelque chose de louche, inconsciemment, pour qu'elle ait éprouvé le besoin de modifier les codes.

– Tu penses que sa chute n'était pas un accident ?

– Ce trou n'a pas été creusé hier soir, en une seule fois, ça me paraît évident.

– Et on chercherait quoi, à ton avis ?

– La Dot d'Esméralda. Il y a des gens qui croient à cette légende.

– Quelqu'un se procure le code ainsi que la clé de Mme Landon, en fait un double. Possible. Ce n'est pas si dur. Il les utilise pour accéder au sous-sol, commence à pelleter d'arrache-pied. Un soir, il se retrouve nez à nez avec ta grand-mère, et la pousse dans l'escalier.

Un frémissement de rage parcourut Eli, comme chaque fois qu'il pensait à sa grand-mère, inanimée, en sang, sur le carrelage du hall d'entrée.

– Elle ne se souvient pas de ce qui s'est passé, mais le scénario me semble plausible. Ou bien elle est descendue parce qu'elle a entendu des bruits. Elle a vu quelqu'un, elle a eu peur, elle est remontée et, dans la panique, elle est tombée. En tout cas, il s'est enfui sans lui porter assistance.

Vinnie lui posa une main sur l'épaule.

– Plausible, acquiesça-t-il, mais pour l'instant, nous n'avons aucune preuve.

– Gran hospitalisée, il y a eu pas mal d'allées et venues dans la maison, poursuivit Eli. La police, Abra venant chercher des affaires pour ma grand-mère. Puis plus personne. Il a pu revenir vaquer à sa besogne sans crainte

d'être dérangé. Jusqu'à ce qu'il apprenne que j'allais venir m'installer à Bluff House, qu'Abra change les codes. Il savait, hier soir, que je n'étais pas là. Or qui savait que je n'étais pas là ? Abra, qui s'est fait agresser, et ce privé que quelqu'un a engagé pour me surveiller. Duncan t'a fourni des alibis, des tickets de caisse, mais il a pu prévenir son commanditaire, ou Dieu sait qui, que la voie était libre.

– Nous le réinterrogerons. Et l'un de mes hommes viendra prendre des photos, des mesures. Nous ferons faire une recherche d'empreintes sur les outils, mais ça prendra du temps. Nous n'avons pas de gros moyens, ici.

– Je m'en doute.

– Fais réparer la porte au plus vite. De notre côté, nous assurerons des patrouilles régulières. Tu devrais aussi prendre un chien.

– Un chien ? Tu es sérieux ?

– Un chien aboie, il montre les crocs. On ne peut pas dire que les délinquants courent les rues, à Whiskey Beach, mais ça me tranquillise d'avoir un chien qui monte la garde chez moi quand je n'y suis pas. Dans tous les cas, ne t'inquiète pas, on patrouillera. Drôle d'idée, quand même, de venir creuser ici...

L'un derrière l'autre, les deux hommes remontèrent de la cave.

– C'est la partie la plus ancienne de la maison. Elle existait déjà quand la *Calypso* a fait naufrage.

– Comment s'appelait le survivant, déjà ?

– Giovanni Morenni, selon certains. José Corez, selon les autres.

– Ah, oui. Il me semble aussi avoir entendu dire que c'était le capitaine Broome en personne, non ?

– Oui. Le redoutable capitaine Broome. La légende a de nombreuses variantes.

– Quant au coffre renfermant les bijoux, si ma mémoire est bonne, il aurait été soit caché à Bluff House, soit enterré sur une île.

– La jeune fille du manoir, d'après certaines versions, aurait découvert le rescapé gisant sur les rochers, avec le trésor. Elle l'aurait amené à Bluff House pour le soigner, mais son frère aurait tué le type et jeté son corps du haut de la falaise. Et on n'a plus jamais revu le trésor. Il n'empêche que quelqu'un, manifestement, s'est mis en tête de le retrouver.

– Ouais... Je m'arrêterai au B&B, je sonderai à nouveau ce Duncan.

Eli aurait préféré passer la journée autrement qu'en démarches avec la police, la compagnie d'assurances, la compagnie d'électricité, les techniciens de la sécurité. Il ne supportait plus le monde, l'agitation. En quelques semaines, il avait pris goût au calme, à la solitude. Son ancienne vie, à courir de rendez-vous en audiences et en soirées mondaines, ne lui manquait pas le moins du monde.

Quand la maison fut enfin de nouveau vide, il poussa un soupir de soulagement. Avant d'entendre du bruit à la porte de derrière.

– Oh, non... Quoi encore ?

Dans la buanderie, Abra se déchargea de ses cabas à provisions, en posa un sur la machine à laver.

– Je vous ai fait quelques courses, dit-elle en rangeant un bidon de lessive. Le courant est rétabli, on dirait.

– Oui. Nous avons un nouveau code de sécurité, l’informa-t-il en sortant un bout de papier de sa poche. Tenez, vous en aurez besoin.

– À moins que vous ne préféreriez que je sonne à la porte, dit-elle en glissant le papier dans son sac. J’ai croisé Vinnie, enchaîna-t-elle en se dirigeant vers la cuisine. Kirby Duncan est parti. Il n’a pas prévenu Kathy, la réceptionniste du B&B, mais ses affaires ne sont plus dans sa chambre. Vinnie a dit que vous pouviez l’appeler si vous aviez des questions.

– Ah bon ?

– Vinnie va contacter le département de police de Boston. Comme s’ils allaient poursuivre Duncan parce qu’on a creusé un trou dans votre cave... Enfin, bref ! Au moins, vous êtes débarrassé de ce fouille-merde – pardonnez-moi l’expression.

– Quant à savoir s’il est parti de lui-même, ou sur ordre de son client...

– Ça, je ne peux pas vous dire, répliqua Abra en rangeant un paquet de crackers dans un placard. Mais je sais que la chambre était payée jusqu’à dimanche, et qu’il avait parlé de prolonger son séjour. Et, pouf, il a plié bagage et disparu. Il ne me manquera pas. Ce type ne me plaisait pas du tout.

Les courses rangées, elle glissa ses cabas dans son sac à main.

– Ça mérite qu’on trinque, non ?

– À quoi ?

– Au départ de cet enquiquineur, au retour de l’électricité, et au nouveau code d’alarme. Une bonne journée, non, après cette nuit mouvementée ? Passez au pub, ce soir. Il y a un bon concert. Maureen et Mike seront là, ils vous tiendront compagnie. Je serai derrière le bar, je donne un coup de main au service, les vendredis soir.

– Je n’ai rien fait de la journée, avec toutes ces formalités. Il faut que je travaille.

– Vous n’allez tout de même pas travailler un vendredi soir ! Et si vous voulez me voir en minijupe, c’est le moment ou jamais... Vous permettez que je prenne une bouteille d’eau ?

Elle s’apprêtait à se servir. Il plaqua une main contre le réfrigérateur.

– Vous ne permettez pas ?

– Si vous continuez à me chercher, Abra, vous allez me trouver.

Il la provoquait. Intéressant, songea-t-elle. Et terriblement excitant.

– Ça vous ferait du bien de sortir, de vous détendre. Et moi, ça me ferait plaisir de vous voir ce soir. La minijupe me va très bien, vous savez...

Il s’approcha, l’air menaçant.

– Ne jouez pas à ce petit jeu, Abra, vous risqueriez de vous en mordre les doigts.

– C'est vous qui jouez les durs, rétorqua-t-elle. Vous êtes dans le déni. Avouez que je vous plais. Je n'ai pas honte, moi, de reconnaître que vous m'attirez.

– Vous ne me connaissez pas.

Elle voyait qu'il était mal à l'aise.

– Je n'ai pas peur de vous, dit-elle en lui posant une main sur le bras. Je ne demande qu'à mieux vous connaître. Je sais que vous n'êtes pas un assassin. Pour autant, je ne vous prends pas non plus pour un gentil nounours en peluche. Vous êtes triste, vous êtes en colère, ce que je comprends.

Il recula, enfonça les mains dans ses poches. Déni, encore. Il était évident qu'il avait envie de la toucher.

– Je ne veux pas m'engager dans une relation, Abra, ni avec vous, ni avec personne.

– Je comprends, croyez-moi. J'étais exactement comme vous, avant de vous rencontrer. C'est pour ça que je m'imposais l'abstinence.

– L'abstinence ?

– Sexuelle. Ce qui explique peut-être pourquoi je suis si attirée par vous. Je commence sans doute à être en manque. Cela dit, je le répète, vous me plaisez. Vous êtes bel homme, intrigant, intelligent. Et vous avez besoin de moi.

– Sûrement pas.

– Je vous en prie, riposta-t-elle d'un ton offensé. Qui vous prépare à manger ? Qui lave vos chaussettes ? Qui vous écoute quand vous avez envie de parler ? Ce qui vous arrive, de temps en temps, sans que je sois obligée de vous arracher les mots de la bouche.

Elle attrapa son sac, puis le reposa brutalement sur le comptoir.

– Croyez-vous être le seul à avoir souffert ? poursuivit-elle. Le seul à devoir rebâtir sa vie après une épreuve horrible ? On ne se reconstruit pas en dressant des barrières. Vos barricades ne vous protègent pas, Eli, elles vous isolent, c'est tout.

– La solitude me convient très bien.

– Vous vous mentez. Tout le monde a besoin de solitude, de tranquillité, bien sûr, mais tout le monde a aussi besoin de chaleur humaine, de contacts, d'échanges. J'ai vu votre réaction, l'autre jour, sur la plage, quand vous avez reconnu Maureen. Vous étiez heureux de retrouver une amie. Sans moi, vous n'auriez aucun contact avec le monde extérieur. On ne peut pas se couper du monde, comme on ne peut pas se passer de manger, de boire, de dormir, d'assouvir ses besoins sexuels. C'est grâce à moi que vous avez déjà repris quelques kilos, que vous avez une réserve de votre soda préféré, que vous dormez dans des draps propres. Ne me dites pas que vous n'avez pas besoin de moi.

– Pas pour le sexe.

– À voir.

Parce qu'elle croyait à l'instinct, parce qu'elle se fiait au sien, elle lui

encadra le visage de ses mains et posa ses lèvres contre les siennes. Un baiser instinctif moins que sexuel. Un simple contact humain.

Ce que celui-ci éveilla en elle, elle l'assumait. Elle aimait se sentir vivante.

Puis elle s'écarta, les mains toujours de part et d'autre du visage d'Eli.

– Voilà, ça ne vous a pas tué, dit-elle. Vous êtes humain, en bonne santé, vous êtes...

Ce n'était pas autant l'instinct qu'une réaction de cause à effet. Il la plaqua contre l'îlot central, enfouit les doigts dans sa crinière de boucles rousses. Sa bouche s'entrouvrit sous la sienne, son cœur tambourinait contre le sien. Divine sensation, la montée du désir, la joie de tenir une femme contre lui. De sentir son parfum, son souffle, ses courbes. Un tsunami de sensations. Par lequel il était prêt à se laisser emporter.

Elle l'enlaça, parcourue d'un frisson d'excitation lorsqu'il la souleva de terre, la déposa sur le comptoir. Brûlante de désir, elle noua ses jambes autour de lui. Mais à nouveau, l'instinct prit le dessus.

Non, pas si vite, pas comme des bêtes affamées, se raisonna-t-elle. Ils le regretteraient l'un et l'autre.

En douceur, elle le repoussa, lui caressa la joue. Dans ses yeux bleus, elle entrevit une ombre de déception.

– Bien. Vous êtes donc vivant, et en très bonne santé, dit-elle.

– N'espérez pas me soutirer des excuses.

– Qui vous en réclame ? C'est moi qui vous ai provoqué, non ? Et je l'assume. Mais il faut que je file.

– Où donc ?

Elle sauta à bas du comptoir.

– Mettre ma minijupe pour aller travailler au pub. Je suis déjà en retard. Profitons-en, tous les deux, pour prendre le temps de la réflexion, avant de passer à l'étape suivante. Tu es le premier à me tenter de rompre ma longue abstinence. Je veux juste être sûre de ne pas commettre une erreur.

Elle prit son sac, se dirigea vers la porte.

– Viens faire un tour au pub, ce soir, ajouta-t-elle, écouter de la bonne musique, voir du monde, boire une ou deux bières. La première tournée sera pour moi.

Dans sa voiture, elle pressa une main contre son ventre, exhala un long soupir tremblant. S'il s'était montré plus entreprenant... elle serait arrivée au pub très en retard.

Après moult délibérations, Eli se résolut à aller au pub. Il n'avait pas mis le nez dehors de la journée. Cette sortie remplacerait la promenade du jour.

Il verrait les nouveaux patrons, dégusterait une bière, écouterait le concert pendant une petite heure, et puis il rentrerait. Abra cesserait peut-être ainsi de lui répéter qu'il vivait comme un ermite. Et il se prouverait à lui-même qu'un tour au pub du village n'avait rien d'une épreuve insurmontable.

D'autant qu'il avait toujours aimé l'ambiance des bars, les conversations de comptoir, les rencontres fortuites. Il en profiterait pour observer les gens, les écouter. L'écriture était un métier solitaire, qui lui convenait à merveille, mais si l'on voulait être crédible, il fallait puiser dans le réel, s'inspirer de la vraie vie.

Armé de toutes ces bonnes résolutions, il laissa de la lumière dans le salon et sa voiture dans l'allée, de façon à laisser croire, au cas où, qu'il y avait quelqu'un dans la maison.

Il gagna le village d'un pas rapide – finalement, il aurait fait sa séance de cardio du jour – tout en s'efforçant de vaincre ses appréhensions.

En entrant au Village Pub, il se retrouva toutefois quelque peu désorienté. Le troquet où il avait pour la première fois consommé de l'alcool en toute légalité – une canette de Coors, pour son vingt et unième anniversaire – avait changé du tout au tout. Les peintures, autrefois d'une couleur indéfinissable, avaient été entièrement refaites, les murs débarrassés des filets de pêcheurs, coquillages, mouettes en plâtre et drapeaux de pirates crasseux, les lanternes de bateau remplacées par des appliques en bronze diffusant un éclairage tamisé. Des sculptures et des tableaux étaient exposés çà et là, dont trois dessins au fusain de Hester, représentant des scènes locales. Le plancher de bois, incrusté de taches douteuses, avait été poncé, reverni dans une teinte plus claire.

Les gens étaient assis autour de petites tables rondes, dans des box, dans

des fauteuils de cuir, ou perchés sur des tabourets design le long du bar. Quelques jeunes femmes dansaient devant la scène, pas plus grande qu'un timbre-poste, où un groupe de cinq musiciens interprétaient avec brio une reprise des Black Keys.

Les serveuses n'étaient plus affublées de ces ridicules costumes de flibustières. Toutes étaient vêtues d'un chemisier blanc, sur une jupe ou un pantalon noirs.

Bien qu'il eût toujours trouvé le Katydids minable, Eli éprouva une petite pointe de nostalgie.

Il se dirigeait vers le bar lorsqu'il aperçut Abra. Elle servait une table de trois jeunes garçons, un plateau chargé de chopes en équilibre sur une main. Sa jupe, mini en effet, révélait de longues jambes fuselées, chaussées d'escarpins noirs à talons hauts. Son corsage blanc, près du corps, épousait un buste mince, et des biceps impressionnants.

Elle donna une petite tape sur l'épaule de l'un des trois garçons, qui leva vers elle des yeux de merlan frit. Puis en s'éloignant de la table, elle croisa le regard d'Eli, lui adressa un petit signe de la main, et se fraya un passage jusqu'à lui, son plateau sous le bras, en balançant des hanches au rythme de la musique.

– Salut, c'est cool que tu sois venu.

Déesse marine aux yeux de jade et à la chevelure de sirène, sexy en diable avec ce grain de beauté au-dessus des lèvres. Ces lèvres qu'Eli n'avait pas eu le temps de savourer...

– Je ne resterai pas longtemps, je boirai juste une bière.

– Nous avons dix-huit pressions différentes. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

– Euh...

« Te déshabiller » n'était pas une réponse appropriée.

– Si tu as envie de goûter une bière locale, je te conseille la Baleine blanche.

– Je te fais confiance.

– Va t'asseoir avec Mike et Maureen, dit-elle en désignant une table d'un geste. Je t'apporte ton verre.

– Je préfère rester au bar, je n'ai pas l'intention de m'attarder.

– Ne sois pas timide, dit-elle en le prenant par le bras et en l'entraînant à travers la salle. Regardez qui est là !

Maureen tapota cordialement la chaise libre à côté d'elle.

– Bonsoir, Eli. Assieds-toi. On se fait vieux, on ne peut plus rester debout des soirées entières.

– Je t'apporte ta bière. Et les nachos arrivent, précisa Abra à l'intention de Mike.

– Ils font des nachos du tonnerre, ici, déclara celui-ci tandis qu'Abra repartait vers le bar et qu'Eli, contraint et forcé, s'installait sur le siège qu'on lui offrait.

– Avant, on n'avait droit qu'à des cacahuètes ou à des chips rances.

– Tu te souviens ? C'était le bon vieux temps... soupira Maureen. On était fourrés là tous les week-ends. Avec Mike, on essaie de sortir une fois par mois, maintenant. Ça fait du bien, de temps en temps, de se libérer des enfants.

– Il y a toujours autant de monde que ce soir ?

– Toujours, les week-ends et pendant les vacances. C'est pour ça qu'on vient de bonne heure, pour trouver une table dans un coin tranquille et pouvoir discuter sans être obligés de hurler. Le courant est rétabli à Bluff House ?

– Oui, tout a été réparé.

– Abra nous a dit que quelqu'un avait creusé un trou dans la cave...

– C'est complètement dingue, commenta Mike en se penchant vers Eli. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? À moins que tu n'aies pas envie d'en parler... On se tutoie, non ?

– Bien sûr, pas de problème.

De toute façon, l'incident ferait jaser : Bluff House était un monument de Whiskey Beach. Eli se livra donc à un bref compte rendu. Puis il haussa les épaules :

– À mon avis, nous avons affaire à un chasseur de trésor.

– Je te l'avais dit ! s'exclama Maureen avec une claque sur le bras de son mari. C'est exactement ce que j'ai pensé, mais Mike s'est moqué de moi. Il n'a pas un brin d'imagination.

– Oh si, protesta-t-il. Quand tu mets ta nuisette rouge...

– Michael ! le tança-t-elle en s'étrangeant de rire.

– Ah, voilà les nachos, se réjouit-il en se frottant les mains. Tu vas voir, tu vas te régaler, Eli.

– Trois mégaportions de nachos, trois assiettes, des serviettes en papier, et une Baleine blanche, énuméra Abra en déposant le tout sur la table. La première tournée est pour moi, rappelle-toi, dit-elle à Eli lorsqu'il sortit son portefeuille.

– C'est bientôt l'heure de ta pause ? s'enquit Maureen.

– Là, c'est plutôt le coup de feu, répondit Abra, et elle fila prestement vers une autre table.

– Combien de jobs a-t-elle ? demanda Eli.

– Je ne les compte plus, répondit Maureen en se servant une assiette de nachos. Elle aime la diversité. Et elle aime faire du bien. Elle est en train de se former à l'acupuncture.

Eli avait des questions, des tas de questions, mais ne savait comment les formuler sans paraître trop curieux.

– Elle a réussi à s'intégrer très vite dans le village. Il n'y a pas très longtemps qu'elle habite ici...

– Deux ans. Elle vivait à Springfield, avant, près de Washington. Elle t'en parlera sûrement, un de ces jours. Tu veux savoir d'autres choses ?

Avec un sourire entendu, Maureen croqua un nachos.

– Les Red Sox ont l'air d'être partis pour une bonne saison, on dirait, non ?

Maureen prit son verre de vin rouge et décocha une œillade à son mari.

– Voilà quelqu'un qui a du tact, au moins.

– J'allais justement te dire que tu en manquais... répliqua celui-ci. Tu es fan de base-ball, comme ta grand-mère, Eli ? J'adore parler base-ball avec elle. Elle est impressionnante, elle connaît les scores de tous les joueurs. Tu crois que je pourrais lui rendre visite ? Je vais à Boston tous les quinze jours, pour le boulot.

– Ça lui fera sûrement très plaisir.

– Mike entraîne la Little League, expliqua Maureen. Hester est son adjointe officieuse.

– Ma grand-mère adore les enfants.

L'orchestre fit une pause, Mike capta l'attention d'Abra et lui fit signe d'apporter une autre tournée.

– J'espère qu'elle sera de retour avant la fin de la saison.

– Elle revient de loin. On n'était pas sûrs qu'elle s'en sortirait.

– Oh, Eli.

Maureen couvrit sa main de la sienne.

Il n'avait jamais dit cela à voix haute, réalisa-t-il. À personne. Pourquoi était-ce sorti maintenant ? Sans doute parce qu'il était assailli d'images de sa grand-mère bien portante, des images qui lui manquaient. Le yoga, la Little League, ses tableaux dans un bar.

– Les premiers jours... Elle a subi deux interventions... Son épaule était... en miettes. Plus les fractures des côtes, de la hanche, le traumatisme crânien. Pendant quelques jours, elle était entre la vie et la mort. Dieu merci, je l'ai vue hier, elle recommence à marcher, avec une canne. Elle refuse le déambulateur, ça fait trop vieux.

– Ça ne m'étonne pas d'elle, commenta Maureen.

– Elle avait perdu beaucoup de poids, à l'hôpital, mais elle reprend des forces de jour en jour. Elle sera contente de te voir, Mike, j'en suis certain.

– Tu lui as parlé de l'effraction ?

– Non, je ne sais pas si je dois. Je me demande combien de fois ce cinglé s'est déjà introduit dans la maison. Et s'il n'était pas là le soir où elle est tombée.

Mike et Maureen échangèrent un regard.

– Moi aussi, je me suis posé la question, déclara Maureen. Et encore une fois, Mike s'est moqué de moi. Il a dit que je lisais trop de romans policiers. Je lis beaucoup, c'est vrai, mais on ne lit jamais trop.

– Je lève mon verre à ce propos, dit Eli en joignant le geste à la parole.

– Hester n'a pas de problèmes d'équilibre, poursuivit Maureen. Tu devrais la voir, au cours de yoga. Elle tient la pose de l'arbre mieux que les jeunes, et même celle du guerrier. Certes, personne n'est à l'abri d'un faux pas dans un escalier, mais maintenant que l'on sait que quelqu'un se trouvait peut-être dans la maison...

– Elle ne se souvient de rien, pas même d'être sortie de son lit.

– Guère étonnant, avec le choc qu'elle a reçu au crâne. En tout cas, elle n'est sûrement pas tombée sans raison. Elle a dû avoir peur. Ou alors, on l'a poussée...

– Deuxième tournée ! annonça Abra. Oh, oh, quelles mines sérieuses...

– On parlait de Hester, et de l'effraction d'hier soir. Franchement, je préférerais que tu dormes à la maison pendant quelques jours.

– L'effraction a eu lieu à Bluff House, pas chez moi.

– Mais s'il pense que tu es susceptible de l'identifier...

– Ne me pousse pas à reprendre les arguments de Mike.

– Je ne lis pas trop de romans policiers. Au fait, Eli, j'ai lu tes nouvelles. J'ai adoré.

– Dans ce cas, je suis obligé de payer la deuxième tournée.

En riant, Abra remit la note à Eli, puis lui ébouriffa les cheveux et lui posa une main sur l'épaule. Sous la table, Maureen donna un petit coup de pied à son mari.

– Tu sais quoi, Abra ? Nous devrions inviter Eli au club de lecture.

– Non, protesta-t-il vivement, la gorge nouée par la panique. Mon roman n'est pas terminé.

– Tu es écrivain. Nous n'avons jamais reçu un vrai écrivain.

– Si, Natalie Gerson, corrigea Abra.

– Tu parles d'un écrivain... Elle publie à compte d'auteur. De la poésie en vers libres. Au bout de cinq minutes, j'avais envie de me tirer une balle dans la tête.

– C'est plutôt elle qui méritait une balle... Allez, je prends cinq minutes de pause, décida Abra en s'appuyant contre la table.

– Assieds-toi, offrit Eli en se levant.

– Si je m'assieds, je ne me relèverai plus. Eli ne parle jamais de son roman. Si j'écrivais un livre, moi, j'en parlerais tout le temps, à tout le monde. Je suis sûre que je serais insupportable.

– Déjà que... murmura Eli.

Elle lui décocha un petit coup de poing dans le bras.

– Mon rêve aurait été de composer des chansons. J'aurais été une parolière géniale. Le hic, c'est que je n'ai aucune notion de solfège.

– C'est pour ça que tu t'es rabattue sur l'acupuncture.

– Justement, je voulais t'en parler. Il faut que je pratique, et tu serais un cas parfait.

– Hors de question que je te serve de cobaye !

– L'acupuncture disperse les blocages, favorise la concentration et stimule la créativité.

– N'insiste pas, c'est non.

– Tu es beaucoup trop hermétique, soupira-t-elle en se penchant vers lui.

– Peut-être, mais tu ne m'enfonceras pas des aiguilles dans le corps.

Elle dégageait un parfum capiteux, et son maquillage rendait son regard envoûtant. Quand elle incurvait les lèvres, il ne pouvait penser à rien d'autre

qu'au baiser qu'ils avaient échangé.

– On en reparlera, dit-elle, et elle partit vers une autre table afin de prendre une commande.

– Ne t'étonne pas si tu te retrouves à poil sur une table avec des aiguilles plantées partout, plaisanta Mike.

Oh non, il ne s'étonnerait pas.

Il resta au pub largement plus d'une heure et lorsqu'il souhaita une bonne fin de soirée à Mike et Maureen, sur le pas de la porte, il leur promit de revenir bientôt. En toute sincérité. Leur compagnie lui avait été agréable. La prochaine fois, il n'aurait pas besoin de se faire violence. Il était fier de ses progrès.

– Eh ! l'interpella Abra en le rattrapant avant qu'il ne parte. Tu ne dis pas au revoir à la serveuse ?

– Tu étais occupée. Ne reste pas dehors. Il fait un froid de canard.

– Je crève de chaud. Tu as passé un bon moment ?

– Oui, tes amis sont très sympathiques.

– Maureen était ton amie avant d'être la mienne, mais ce n'est pas moi qui te contredirai, ce sont des gens formidables. Rentre bien. À dimanche !

– Dimanche ?

– Pour ton massage. Thérapeutique, toujours, ajouta-t-elle devant son expression gênée. Ce qui ne t'empêche pas de m'embrasser avant de t'en aller.

– Je t'ai déjà laissé un pourboire.

Elle éclata d'un rire irrésistible, empreint d'une joie de vivre dont il ne demandait qu'à s'imprégner. Il l'attira contre lui, lui caressa le dos, savourant la chaleur qu'elle dégageait, et lui donna un baiser langoureux, prolongé.

Tout en douceur, cette fois, songea-t-elle, les bras noués autour de sa taille, en s'abandonnant, rêveuse, à la tendresse de cette étreinte. Il avait davantage à offrir qu'il ne le pensait, mais il était davantage meurtri qu'il ne voulait l'admettre. Cet homme l'attirait irrésistiblement.

– Maureen avait raison, soupira-t-elle, tu embrasses bien.

– Je suis un peu rouillé.

– Tu n'es pas le seul. Voilà qui devrait être intéressant, non ?

– Pourquoi es-tu rouillée ?

– Je te raconterai, autour d'une bouteille de vin, au coin du feu. Je dois retourner travailler.

– Je veux connaître ton histoire.

Ces mots émurent Abra autant qu'un bouquet de roses.

– Je te la raconterai, promis. Rentre bien, bonne nuit.

À contrecœur, il lui lâcha la main, la laissa retourner dans la musique et le joyeux brouhaha. Il la désirait, devait-il s'avouer, comme il n'avait jamais désiré quiconque.

La pluie battant contre les carreaux, Eli passa toute la journée du samedi à

écrire, absorbé dans un chapitre où son protagoniste trouvait la clé, métaphoriquement et littéralement, du dilemme qui le torturait, dans la maison déserte de son frère décédé.

Satisfait de son travail, il s'arracha à son clavier pour la salle de gym. Les haltères rose bonbon et jaune fluo de sa grand-mère lui paraissaient quelque peu ridicules, comparées aux machines ultrasophistiquées du club de fitness qu'il avait fréquenté pendant des années. Dix kilos pesaient cependant dix kilos. Il en avait assez de se sentir faible, mou ; il en avait assez de se laisser dériver ou, pire, de se laisser couler.

S'il était capable d'écrire – et il se le prouvait chaque jour –, alors il était capable de fournir des efforts physiques, de secouer l'apathie.

Réticent à affronter le miroir, il effectua une série de biceps devant la fenêtre, en regardant la mer démontée, les vagues se fracassant contre les rochers, les gerbes d'écume sous la tour blanche du phare. Quelle direction son héros allait-il prendre, maintenant qu'il avait franchi un cap ? s'interrogea-t-il. Puis il se demanda s'il n'était pas lui-même parvenu à un tournant. Diable, ce ne serait pas trop tôt.

Après vingt minutes d'exercices de muscu, il réussit à faire encore vingt minutes de vélo elliptique. Il s'étira, but quelques gorgées d'eau, et passa au sol pour une série d'abdos, avant de s'écrouler, les bras en croix, à bout de souffle.

Pas mal, se félicita-t-il. Il n'avait pas tenu tout à fait une heure, et il était aussi épuisé que s'il venait d'accomplir un triathlon, mais il avait fait mieux que la dernière fois. Et ses jambes le portaient encore. Tant bien que mal.

Il prit une douche et descendit à la cuisine, l'estomac tirillé par la faim, par une réelle sensation de faim. Le sport ouvrait l'appétit, il l'avait presque oublié.

Peut-être fallait-il noter tous ces petits progrès. Comme des encouragements. Quoique... Cela lui semblait encore plus ridicule que de soulever des haltères rose bonbon.

Il s'apprêtait à se confectionner un sandwich quand il découvrit l'assiette de cookies, sur l'îlot central. Évidemment, une note adhésive était collée sur le film plastique :

Quelques friandises pour une journée pluvieuse. Entendu le bruit du clavier, pas voulu te déranger. Bon samedi. À demain, 17 heures.

Abra

Lui devait-il un geste de remerciement pour toutes ces bonnes choses qu'elle lui préparait ? Des fleurs, peut-être ? Il goûta un biscuit. Hum.... Non, des fleurs ne seraient pas à la hauteur. En grignotant un deuxième cookie, il prépara du café. Il allait allumer la cheminée de la bibliothèque et passer tranquillement la fin d'après-midi à bouquiner.

Dehors, il pleuvait toujours à verse. Il fit une belle flambée, qui réchauffa

rapidement la pièce, puis il passa en revue les rangées de livres s'élevant jusque sous le plafond à caissons : romans, biographies, guides pratiques, recueils de poésie, beaux livres sur les animaux, manuels de jardinage, de yoga – Gran s'était réellement découvert une nouvelle passion –, un vieux bouquin sur l'étiquette, et une étagère entière d'ouvrages régionaux. Parmi lesquels quelques fictions se déroulant à Whiskey Beach – peut-être pas inintéressantes, nota-t-il –, des documents historiques, des essais sur le folklore local, sur les grandes familles de la région, dont les Landon, et toute une collection d'histoires de pirates.

Il choisit un mince volume relié de cuir, intitulé *La Calypso et ses trésors engloutis*. Les cookies à portée de main, il s'allongea sur le canapé en cuir capitonné.

Publié au début du siècle, le vieux bouquin comprenait illustrations, cartes géographiques et notices biographiques des personnages ayant inspiré la légende. Avec délices, Eli se plongea dans le dernier voyage de la *Calypso*, commandée par le célèbre contrebandier Nathaniel Broome.

L'auteur le dépeignait comme un bel homme, audacieux et téméraire, plein de verve et de panache, un flibustier d'opérette, dans la veine des rôles incarnés par Errol Flynn et Johnny Depp.

La bataille entre la *Calypso* et le *Santa Catarina* était relatée dans un style précieux, anémique, dont Eli subodora qu'il appartenait à une femme, se cachant sous le pseudonyme de Charles G. Haversham.

Sous sa plume, l'abordage, le massacre de l'équipage et le pillage du *Santa Catarina* tournait à la romance en haute mer, sans la moindre effusion de sang. La Dot d'Esméralda, selon Haversham, se trouvait sous l'emprise d'un sortilège jeté par une belle Andalouse au cœur transi. De ce fait, ne pouvait prétendre aux bijoux que celui qui avait été touché par l'Amour.

– Ah oui ? murmura Eli en grignotant un cookie.

Il faillit refermer le livre et en choisir un autre, mais le style de l'auteur l'amusait, et il découvrait une version de la légende qui lui était jusque-là inconnue.

Il n'était pas nécessaire de croire au pouvoir transfigurateur de l'amour pour prendre plaisir à ce récit rocambolesque. Du reste, sous les fioritures romantiques, la thèse était cohérente, suggérant que ce n'était pas un vulgaire matelot qui avait survécu au naufrage – avec le trésor – mais le fringant capitaine Broome.

Arrivé à la dernière page, Eli revint en arrière afin d'examiner plus attentivement les illustrations et les cartes. Et s'assoupit le livre sur la poitrine, repu de cookies, bercé par le crépitement des bûches. Il rêva de batailles en mer, de pirates, de pierreries étincelantes, d'une jeune femme attendant l'amour, de trahison, de rédemption et de mort.

Et de Lindsay. Gisant dans une tranchée au sous-sol de Bluff House. Une pioche entre les mains, il se tenait lui-même au bord du trou, dans un amas de terre souillée de sang.

Il se réveilla en sueur, engourdi, nauséux. Le feu s'était presque éteint. Il le raviva puis, incapable de se défaire des dernières images du rêve, il descendit à la cave.

Stupide, se morigéna-t-il. Stupide d'éprouver le besoin de vérifier l'impossible d'un rêve induit par un bouquin grotesque et l'abus de cookies. Stupide, également, d'avoir osé espérer que, parce qu'il n'avait pas rêvé de Lindsay depuis plusieurs nuits, il ne rêverait plus jamais d'elle.

Ce cauchemar avait ruiné tout son bel optimisme. Il fallait qu'il trouve quelque chose à faire avant de sombrer dans le cafard. Non, il ne voulait plus se laisser paralyser par les idées noires.

Il comblerait la tranchée, décida-t-il en remontant de la cave. Il en parlerait d'abord à Vinnie, puis il reboucherait ce maudit trou et c'en serait fini de cette absurde chasse au trésor. Fini des intrusions intempestives.

On avait violé la demeure familiale, causé sans doute la chute de Hester. Comme on avait violé son domicile conjugal pour assassiner sa femme. Mais il en avait fini de se positionner en victime. Il...

Sur le seuil de la cuisine, il s'arrêta net.

Un gigantesque couteau de cuisine dans une main, Abra composait fébrilement un numéro de téléphone.

– Tu as été attaquée par une carotte géante ?

– Oh, Seigneur, Eli ! s'écria-t-elle en laissant tomber le couteau sur le comptoir, et en raccrochant le combiné. La porte du sous-sol était ouverte. Je t'ai appelé, tu n'as pas répondu. Et puis j'ai entendu des bruits... j'ai cru qu'il y avait de nouveau quelqu'un dans la maison.

– Dans ce cas, tu aurais mieux fait de prendre tes jambes à ton cou et de prévenir la police. Que comptais-tu faire avec ce couteau de boucher ?

– Je... Je ne sais pas.

Elle sortit une bouteille de vin du réfrigérateur, s'en remplit un grand verre. Ses mains tremblaient.

– Je t'ai fait peur, je suis désolé. C'est moi qui étais en bas.

– J'ai paniqué, balbutia-t-elle en s'efforçant de maîtriser sa respiration. Figure-toi que... qu'on a retrouvé Kirby Duncan.

– Impeccable, j'aurai quelques mots à lui dire.

Eli était furieux, à présent. Tant mieux. La colère était préférable à la déprime.

– Je me suis mal exprimée. C'est son corps qu'on a retrouvé, sur les rochers, en dessous du phare. Il y avait un attroupement, la police. Ça m'a intriguée, je suis allée voir. Il est mort.

– Que lui est-il arrivé ?

– Je n'en sais rien. Il a dû tomber.

– Étrange, tout de même, non ? Tu paries qu'on va de nouveau m'accuser ?

– Mais non, Eli. Arrête de toujours tout voir en noir.

Il lui prit son verre des mains, en but une gorgée.

– Bien sûr que si, c'est évident : le suspect de meurtre impliqué dans une

deuxième mort mystérieuse. On va encore me traîner dans la boue, me jeter la pierre. Si tu ne veux pas d'ennuis, je te conseille de prendre tes distances.

– Ne sois pas blessant, riposta-t-elle, le regard farouche.

– Je te mets en garde, c'est tout.

– Je suis assez grande pour savoir ce que j'ai à faire. Puis-je te demander ce que tu feras, toi, si on te soupçonne d'être mêlé à cette affaire ?

– Je n'en sais encore rien mais au moins, cette fois, je ne me laisserai pas prendre au dépourvu. Et quoi qu'il advienne, on ne me chassera pas de Whiskey Beach. Je resterai à Bluff House tant que j'aurai envie d'y rester.

– OK, et moi, je ne te laisserai pas tomber. Tu veux que je prépare quelque chose pour le dîner ?

– Non, je n'ai pas faim, je me suis goinfré de cookies.

Abra jeta un coup d'œil à l'assiette, et sa mâchoire se décrocha lorsqu'elle vit qu'il n'en restait que six.

– Tu es dingue ! J'en avais fait deux douzaines, tu vas être malade.

– Je suis déjà barbouillé. Rentre chez toi, Abra. Ce n'est pas la peine que les flics te trouvent là, quand ils viendront m'interroger, ce qui ne va sûrement pas tarder.

– Je ne vois pas en quoi ce serait gênant.

– Il vaut mieux que tu rentres chez toi. Je vais appeler mon avocat, le mettre au courant. Ferme bien toutes tes portes à clé.

– D'accord. Je reviendrai demain. J'aimerais que tu m'appelles s'il se passe quoi que ce soit.

– Ne t'inquiète pas, tout ira bien. J'ai passé une excellente journée, je vais de mieux en mieux, je me sens d'attaque.

– Un jour, dit-elle en lui encadrant le visage de ses mains, tu me demanderas de rester. J'attends ce jour avec impatience.

– Un jour où nous serons plus tranquilles, murmura-t-il en déposant un baiser sur ses lèvres.

Et il lui remonta sa capuche, puis la regarda disparaître sous la pluie et le vent.

LUMIÈRE

*L'espoir porte un costume de plumes, se perche dans l'âme et
inlassablement chante un air sans paroles ; mais c'est dans la tempête que
son chant est le plus doux.*

EMILY DICKINSON

Eli se leva à l'aube, réveillé par un cauchemar dans lequel Lindsay, désarticulée, en sang, gisait sur les rochers en dessous du phare de Whiskey Beach.

Il n'avait pas besoin d'un psy pour interpréter la signification de ce rêve. Ni d'un coach personnel pour lui expliquer que les douleurs dont il était perclus étaient dues à des efforts excessifs après une longue période sans faire de sport.

En gémissant, il se traîna sous la douche, dans l'espoir que le jet brûlant atténuerait quelque peu les courbatures. Puis il descendit à la cuisine, avala trois comprimés d'ibuprofène et se prépara du café qu'il but tout en tapant un e-mail à l'intention de sa famille. Il aurait volontiers passé l'effraction et la mort du privé sous silence, mais les nouvelles circulaient vite, surtout les mauvaises. Il préférerait fournir aux siens des informations de première main.

Il choisit les mots avec soin, leur assura que la maison était de nouveau sûre. Délibérément, et sans scrupule, il laissa entendre que le détective de Boston s'était tué en tombant accidentellement de la falaise. Après tout, personne n'en savait encore rien, il pouvait bien s'agir d'un malheureux accident.

Eli n'y croyait pas une seule seconde, mais pourquoi inquiéter sa famille ?

Il leur parla de la météo, de son roman, qui avançait, du plaisir qu'il avait éprouvé à lire le vieux bouquin sur la *Calypso*.

Après avoir relu deux fois son message, il décida d'insérer les mauvaises nouvelles au milieu du reste, afin de terminer sur une note positive. Clic. Envoyer.

Se remémorant sa promesse à Tricia, il composa un autre mail, destiné uniquement à sa sœur.

Tu as ma parole, je ne me censure pas... pas trop. Serrure et alarme ont été

réparées, la police locale prévenue. À mon avis, il s'agit d'un cinglé à la recherche de la Dot d'Esméralda. Quant à ce détective privé, j'ignore ce qui lui est arrivé, s'il est tombé, s'il s'est suicidé ou s'il a été poussé par le fantôme du capitaine Broome.

Ne te fais pas de souci, si la police vient m'interroger – et je mettrai ma main à couper que ça ne devrait pas tarder –, je suis prêt. Je les attends de pied ferme.

Arrête de faire cette tête, je te vois d'ici. Tout va bien, promis. Je t'embrasse.

Inutile d'en rajouter. Tricia serait un peu ennuyée, un peu amusée, mais elle ferait confiance à son grand frère.

Avec un deuxième café et un bagel, il remonta dans le bureau, ouvrit le fichier de son chapitre en cours et, tandis que le soleil s'élevait au-dessus de la mer, il s'immergea dans son roman.

Il était passé au Mountain Dew, et avait avalé les deux derniers cookies, lorsque carillonna la sonnette que personne n'utilisait jamais – les premières notes de l'*Hymne à la joie*, l'un des morceaux préférés de sa grand-mère.

Il prit le temps d'enregistrer son travail, de mettre la canette entamée au réfrigérateur, et descendit alors que l'on sonnait pour la deuxième fois.

Il attendait la visite d'un officier de police, pas de deux. Et surtout, il ne s'attendait pas à voir le visage familial et revêche de l'inspecteur Art Wolfe de Boston.

– Eli Landon ? demanda le plus jeune, coupe militaire, mâchoire carrée, yeux bleus placides et silhouette d'acharné de la muscu, en présentant son badge.

– Lui-même.

– Inspecteur Corbett, du bureau du shérif du comté d'Essex. Je crois que vous connaissez l'inspecteur Wolfe.

– Oui, nous avons déjà eu l'occasion de nous rencontrer.

– Nous souhaiterions vous poser quelques questions.

– Pas de problème.

En dépit des recommandations de Neal, il les invita à entrer et les accompagna jusqu'au salon. Il avait lui-même été avocat, il savait ce qu'il faisait. Et il ne supportait plus qu'on lui dicte chacun de ses gestes.

En prévision de cette entrevue, il avait allumé la cheminée. Une douce chaleur régnait dans la pièce décorée d'œuvres d'art et d'antiquités. Le soleil entraînait à flots par les grandes fenêtres donnant sur le jardin, où quelques jonquilles pointaient déjà timidement le nez.

Il se sentait un peu comme elles, neuf, prêt à montrer ses vraies couleurs, prêt à affronter vents et marées.

– Jolie maison, commenta Corbett. Beaucoup de cachet extérieur, très bel intérieur.

– Asseyez-vous, je vous en prie.

Eli prit place dans un fauteuil, parfaitement à l'aise. Il n'avait pas les paumes moites, son cœur battait à un rythme régulier, il n'avait pas la gorge sèche. Néanmoins, il se tenait sur ses gardes.

– Nous vous savons gré de votre accueil, monsieur Landon, dit Corbett en s'installant en face de lui. Vous devez être au courant de l'incident survenu hier.

Le regard impavide sur sa face de bulldog, Wolfe s'assit sur le canapé.

– J'ai appris, en effet, qu'un corps avait été retrouvé près du phare, répondit Eli.

– Un certain Kirby Duncan, que vous connaissiez, je crois.

– Pas le moins du monde. Je sais qu'il était détective privé, et qu'il enquêtait sur moi, mais je ne l'ai jamais vu.

Corbett sortit un calepin, davantage, sans doute, pour se donner une contenance que par nécessité.

– Vous le soupçonniez de s'être introduit ici jeudi soir. C'est ce que vous avez dit à la police, n'est-ce pas ?

– Tout à fait. C'est la première pensée que j'ai eue quand j'ai appris qu'une effraction avait été commise, et j'en ai fait part à l'agent qui est venu dresser le constat, le shérif adjoint Vincent Hanson. La jeune femme qui a été agressée, qui elle avait vu Kirby Duncan, a cependant déclaré sans équivoque qu'il ne s'agissait pas de lui. Du reste, Hanson a interrogé Duncan, qui lui a montré des tickets de caisse prouvant qu'il était à Boston à ce moment-là.

– Vous deviez être furieux que quelqu'un ait fracturé la porte et semé le merdier.

Eli se tourna vers Wolfe, toujours aussi grossier, toujours aussi odieux.

– Je ne peux pas dire que cela m'ait fait plaisir. Je n'étais pas très content, non plus, de savoir qu'un privé me surveillait. Et je serais curieux de savoir qui l'a engagé.

– Quelqu'un, sûrement, qui se demande ce que vous manigancez.

– Je ne manigance rien. Je me reconstruis, je travaille, je veille sur la maison pendant que ma grand-mère se remet d'une mauvaise chute. Duncan n'aurait rien eu de bien intéressant à rapporter à son client.

– Les investigations sur le meurtre de votre femme sont toujours en cours, Landon, et vous n'avez pas encore été rayé de la liste des suspects.

– Je sais, tout comme je sais que vous seriez ravi de pouvoir me mettre en cause dans un deuxième homicide.

– Qui a parlé d'un deuxième homicide ?

Coup bas, pensa Eli, sans toutefois se départir de son calme.

– Vous êtes enquêteur criminel. Si vous pensiez que Duncan s'est tué accidentellement, vous ne seriez pas ici. J'en déduis qu'il s'agit soit d'un meurtre, soit d'une mort suspecte.

– Vous avez été avocat, c'est vrai, vous connaissez les rouages du système. Corbett leva une main.

– Pouvez-vous nous dire, monsieur Landon, ce que vous faisiez entre minuit et 5 heures du matin, vendredi ?

– Bien sûr. J'ai dîné jeudi soir chez mes parents, à Boston. J'étais chez eux quand on m'a informé par téléphone de l'effraction. Je suis immédiatement revenu à Whiskey Beach. Je ne sais pas exactement à quelle heure je suis arrivé, aux alentours de 23 h 30, je dirai, avant minuit, en tout cas. Je suis en premier lieu allé voir Abra, Abra Walsh, la jeune femme qui a été agressée à Bluff House.

– Que faisait-elle dans la maison en votre absence ? demanda Wolfe. Vous couchez avec elle ?

– Quelle est exactement la pertinence de ma vie sexuelle au regard de cette enquête ?

Corbett jeta à Wolfe un œil réprobateur.

– Veuillez nous excuser, monsieur Landon. Pouvez-vous nous dire pourquoi Mlle Walsh se trouvait là à cette heure-ci ?

– Ma grand-mère l'emploie depuis deux ans comme aide-ménagère. Elle était venue faire le ménage dans la journée et elle n'était pas sûre d'avoir refermé toutes les fenêtres. Il y avait un orage. J'imagine que vous l'avez déjà interrogée, mais je veux bien vous répéter ce qu'elle a dû vous dire. Sachant que j'étais à Boston, elle est venue vérifier qu'elle n'avait pas laissé de fenêtre ouverte. Par la même occasion, elle m'a apporté une part de sauté de dinde. Quelqu'un l'a attaquée par-derrière – le courant était coupé, il n'y avait pas de lumière. Elle a réussi à s'enfuir, elle s'est réfugiée chez ses voisins et amis, Mike et Maureen O'Malley. Mike a prévenu la police et m'a téléphoné. J'ai quitté Boston immédiatement après son appel.

– Et vous êtes arrivé à Whiskey Beach entre 23 h 30 et minuit.

– Comme je vous l'ai dit. Je suis resté quelques minutes chez les O'Malley. Abra m'a expliqué qu'elle avait blessé son agresseur en se débattant, que la police allait analyser le sang sur ses vêtements. Je suis ensuite venu ici, elle a tenu à m'accompagner. Hanson nous attendait.

– Un ami à vous, souligna Wolfe.

– Nous étions amis quand nous étions jeunes. Je ne l'avais pas revu depuis des années. À sa demande, j'ai fait rapidement le tour de la maison : rien n'avait été volé ni dérangé. Je lui ai signalé qu'un privé enquêtait sur moi. Mlle Walsh a affirmé qu'il ne pouvait s'agir de lui, qu'il était plus petit et plus enrobé que l'homme qui l'avait agressée. L'agent Hanson nous a indiqué que, par acquit de conscience, il interrogerait quand même Duncan, lequel logeait, si ma mémoire est bonne, au Surfside B&B. Hanson a dû partir d'ici vers minuit et demi, un peu plus tôt, peut-être. Encore une fois, je ne peux pas être plus précis.

Dommage, songea Eli, qu'il n'ait pas pensé à noter tous ces détails.

– Après son départ, poursuivit-il, je suis descendu au sous-sol, accompagné de Mlle Walsh. Le générateur n'est pas très fiable, j'espérais le mettre en marche. Je cherchais des outils quand j'ai découvert un trou, un gros trou,

dans la partie la plus ancienne de la cave, ainsi que les outils – pelles, pioches, etc. –, ayant servi à le creuser. À l'évidence, on s'y est repris à plusieurs fois.

– Que cherchait-on, à votre avis ? s'enquit Corbett.

– Si vous étiez originaire de Whiskey Beach, vous sauriez qu'on raconte qu'un trésor a été enterré quelque part, la Dot d'Esméralda. Ce n'est qu'une légende, bien sûr, mais certains y croient. Quelqu'un se figure probablement, je ne vois pas d'autre explication, qu'une fortune en pierres précieuses est cachée dans les entrailles de Bluff House.

– Vous auriez pu creuser ce trou vous-même.

Eli jeta à peine un regard à Wolfe.

– J'ai les clés de la maison, je n'aurais pas eu besoin de fracturer une porte. Et ce n'aurait pas été très futé de ma part de montrer le trou à Abra, à la police. Bref. Nous sommes restés en bas un bon moment, elle et moi. J'ai réussi à démarrer le générateur. Quand nous sommes remontés, j'ai fait du feu. Abra avait eu froid dans la cave, et elle était encore choquée. Nous avons bu un verre de vin, en discutant de choses et d'autres. Elle s'est endormie sur le canapé. Je sais qu'il était 2 heures du matin quand je suis monté me coucher. Je me suis levé le lendemain entre 7 h 30 et 8 heures. Abra était partie, j'ignore à quelle heure, en me laissant une omelette dans le four. C'est quelqu'un de très serviable.

– Donc vous n'avez pas d'alibi, conclut Wolfe, goguenard.

– Si cela ne vous suffit pas, non, répliqua Eli sans se démonter. Pour quelles raisons, selon vous, aurais-je tué Kirby Duncan ?

– Personne ne vous accuse, monsieur Landon, intervint Corbett.

– Vous êtes là à m'interroger sur mon emploi du temps, avec l'inspecteur qui dirige les investigations sur le meurtre de ma femme. Forcément, c'est que vous me soupçonnez. Sur quoi se fondent vos soupçons ?

– Duncan enquêtait sur vous, vous le saviez, et tous ses dossiers relatifs à cette mission ont disparu.

Eli se tourna vers Wolfe.

– Vous le connaissiez ? Les détectives privés commencent souvent leur carrière dans la police, vous auriez pu travailler avec lui. Est-ce vous qui l'avez engagé ?

– C'est nous qui posons les questions, monsieur Landon.

Eli reporta son attention sur Corbett.

– Pourquoi ne me demandez-vous pas pour quels motifs j'aurais tué quelqu'un que je n'ai jamais vu ?

– Il aurait pu découvrir des preuves de votre culpabilité, répondit Wolfe.

– À Whiskey Beach ? À propos d'un crime qui a eu lieu à Boston ?

– Pourquoi pas ? Vous vous êtes débarrassé de lui, vous lui avez pris ses clés et vous êtes allé à Boston, faire le ménage dans son agence et son appartement, détruire tous ses dossiers et ses fichiers informatiques.

– Son bureau et son domicile ont été visités ? Intéressant...

– Vous aviez un mobile, les moyens, l'opportunité.

– Votre raisonnement s’appuie sur une hypothèse erronée, je n’ai pas tué ma femme, mais poursuivons selon votre logique : supposons que Duncan détenait des éléments prouvant que je suis un assassin. Je lui aurais donné rendez-vous au phare, en plein milieu de la nuit, sous la pluie, ou je l’aurais d’une manière ou d’une autre attiré là-bas. Ce qui implique que je serais sorti de la maison pendant qu’Abra dormait – pas impossible, je vous l’accorde. Après avoir éliminé Duncan, je serais allé au B&B, j’aurais vidé sa chambre, puis je serais parti avec sa voiture, faire le ménage dans son bureau et son appartement, à Boston. Ensuite je serais revenu. Il aurait été idiot de ma part de revenir avec sa voiture, mais comment serais-je rentré autrement ? Je me suis donc débarrassé de sa voiture quelque part, j’ai terminé à pied et je suis rentré à Bluff House sans réveiller Abra.

Sachant qu’il était vain d’en appeler au bon sens de Wolfe, Eli se tourna vers Corbett :

– Franchement, ça vous paraît possible ? lui demanda-t-il. Comment aurais-je pu faire tout cela avant qu’Abra se lève pour me préparer une omelette ?

– Vous n’étiez peut-être pas seul, avança Wolfe.

– Sous-entendez-vous que j’aurais agi avec la complicité d’Abra ? rétorqua Eli avec une pointe d’énervement. Elle ne me connaît que depuis quelques semaines et elle m’aurait aidé à commettre un meurtre ? Je vous en prie...

– Quelques semaines, c’est vous qui le dites. Et si Duncan avait découvert une liaison beaucoup plus ancienne ? Voilà qui expliquerait pourquoi vous avez tué votre épouse...

– Acharnez-vous sur moi tant que vous voudrez mais laissez Abra hors de cette histoire, s’il vous plaît, répliqua Eli d’une voix blanche.

– Ou sinon quoi ? C’est moi que vous tenterez d’éliminer, la prochaine fois ?

– Inspecteur Wolfe ! proféra Corbett.

– Vous ne vous en tirez pas comme ça, poursuivit Wolfe, ignorant son collègue, les mains plantées sur les cuisses, penché tout près d’Eli. Oui, je connaissais Duncan, c’était un ami, et je mettrai un point d’honneur à vous faire payer sa mort. Tout ce que vous faites avec cette bonne femme, tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez l’intention de faire, je le saurai. Et quand je vous ferai tomber, vous ne vous relèverez pas.

– Menaces et harcèlement, répliqua Eli, d’un ton à nouveau étrangement posé. Voilà qui donnera à mon avocat un excellent tremplin. Vous m’avez traîné dans la boue, et je me suis laissé faire, mais je n’ai plus l’intention d’encaisser les coups sans broncher. J’ai répondu à vos questions. Si vous en avez d’autres, adressez-vous à mon avocat. À présent, je vous prie de bien vouloir partir de chez moi.

Sur ces mots, Eli se leva.

– De chez votre grand-mère.

– Au temps pour moi. Je vous prie de bien vouloir partir de chez ma grand-

mère.

– Monsieur Landon, fit Corbett en se levant à son tour. Je suis navré que vous vous sentiez menacé ou harcelé.

Eli se contenta de le dévisager froidement.

– Le fait est, ajouta Corbett, qu'en raison des motifs de la présence de M. Duncan à Whiskey Beach, vous intéressez la police. Permettez-moi de vous poser une dernière question : possédez-vous une arme à feu ?

– Non.

– Y a-t-il des armes à feu dans la maison ?

– Je n'en sais rien, répondit Eli avec un sourire en coin. Je ne suis pas chez moi.

– Nous reviendrons perquisitionner, déclara Wolfe.

– Avec un mandat, répliqua Eli, sans quoi, vous ne remettrez pas les pieds dans cette maison. Je vous le répète, j'en ai fini de me laisser pourrir la vie.

Là-dessus, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit en grand.

– Vous nous reverrez sans tarder, marmonna Wolfe.

– Merci de nous avoir consacré de votre temps, ajouta Corbett d'un ton d'excuse.

– Tout le plaisir était pour moi, conclut Eli.

Et, la porte refermée, il serra les poings.

Corbett attendit d'être dans la voiture pour exploser :

– Mince, Wolfe ! Il était convenu que vous me laisseriez mener l'interrogatoire. Vous avez braqué Landon d'entrée de jeu.

– Il a tué Duncan, je ne vois pas de raison de le ménager.

– Nous n'avons aucune preuve, tonna Corbett en écrasant l'accélérateur. Ses arguments tiennent la route : il n'avait pas le temps, en quelques heures, de liquider le bonhomme et de faire l'aller-retour à Boston.

– Sauf si la femme de ménage est dans le coup.

– Je ne la connais pas, mais elle m'a semblé honnête. Ses voisins aussi. En revanche, je connais Vinnie Hanson. C'est un gars sérieux. Il ne se serait pas amusé à les couvrir.

– Landon a du pognon. Facile d'acheter un copain de jeunesse.

– Surveillez-vous, Wolfe. Vous êtes là parce que nous vous avons invité. Si c'est pour entraver nos recherches, nous nous passerons de vos services. Vous avez une idée fixe, et vous avez gâché toutes les chances que j'avais d'amener Landon à coopérer.

– Il a tué sa femme. Il a tué Duncan. Pas besoin qu'il coopère pour le jeter derrière les barreaux.

– Vous avez eu un an pour enquêter sur le meurtre de son épouse, et vous n'avez pas réussi à le coincer. Quant à Duncan, vous tirez des conclusions hâtives. Si vous n'étiez pas obnubilé par une idée fixe, vous vous demanderiez qui l'a engagé, dans quel but, et où était son client entre minuit et 5 heures du matin vendredi. Vous vous demanderiez qui s'est introduit dans cette baraque pendant que Landon était à Boston, et comment cet individu était au courant

qu'il n'était pas là.

- Cette histoire de trou dans la cave ne tient pas debout.
- Obnubilé par une idée fixe, répéta Corbett entre ses dents.

Wolfe et Corbett partis, Eli monta directement à l'étage de l'aile sud, dans la pièce qu'il appelait le « musée », où des reliques familiales étaient conservées dans des armoires vitrées : une paire de gants en dentelle, une boîte à musique surmontée d'un papillon orné de rubis, des éperons en argent, des registres reliés de cuir, des médailles militaires, un superbe sextant de bronze, un mortier et un pilon en marbre, des bottines à boutons. Et toute une collection d'armes anciennes, exposée dans une vitrine fermée à clé.

Les fusils de chasse, une carabine Henry admirablement préservée, le fascinant Derringer à la crosse nacrée, les pistolets de duel de l'époque géorgienne, les vieux revolvers à silex, tout était là, à sa place habituelle.

Eli poussa un soupir de soulagement. Kirby Duncan n'avait pas été tué avec une arme appartenant aux Landon. Depuis qu'il était né, et sans doute depuis bien plus longtemps, aucune, à sa connaissance, n'avait été utilisée. *Trop précieuses pour la chasse ou le tir sportif*, songea-t-il en se souvenant de son grand-père autorisant un petit Eli de huit ans, émerveillé, à tenir un fusil à silex tandis qu'il lui retraçait son histoire.

Les pistolets de duel à eux seuls valaient des milliers de dollars. Un cambrioleur aurait cassé la vitre et les aurait aisément revendus à un collectionneur. Du reste, outre ces armes, Bluff House regorgeait d'objets d'une valeur inestimable, facilement transportables : œuvres d'art, argenterie, pièces de collection. En quelques heures, un voleur pouvait se constituer un magot de plusieurs millions. Or, non. Nuit après nuit, on donnait des coups de pelle et de pioche dans la cave, un travail de fourmi.

Le chasseur de trésor – si réellement c'était le trésor que l'on recherchait – n'était donc pas motivé par l'argent, ou pas seulement. Était-il obsédé par la légende, comme Wolfe était obnubilé par Eli ?

Dans l'espoir de découvrir un indice, Eli redescendit au sous-sol, pénétra dans la tranchée. Par endroits, elle atteignait un bon mètre de profondeur. Partant du centre, on avait manifestement procédé selon une sorte de quadrillage. Nord, sud, est, ouest.

Eli ressortit du trou et, avec son portable, le photographia sous divers angles. La police avait déjà pris des photos, mais il aurait ainsi les siennes. À quoi l'avanceraient-elles ? Il n'en savait trop rien. À prendre des décisions, peut-être, ou à anticiper...

Dans cet esprit, il remonta prendre le télescope de cuivre sur son pied en acajou – un cadeau que l'on avait fait à sa grand-mère – et l'installa sur la terrasse. Un homme averti en vaut deux. Il aurait été curieux de jeter un coup d'œil autour du phare, mais sans doute n'était-il pas judicieux d'aller rôder par là-bas, pour le moment. Il pouvait toutefois observer de loin.

Il choisit un oculaire de faible grossissement, exécuta la mise au point et

réglait l'objectif jusqu'à distinguer les rubans jaunes de la police. Quelques curieux se promenaient autour du périmètre de sécurité, deux véhicules officiels étaient garés sur le petit parking du phare.

Il orienta l'appareil vers le bas de la falaise. Des techniciens de la police judiciaire s'affairaient sur les rochers, trempés malgré leurs cirés.

À l'aide du télescope, il évalua la hauteur de la falaise. La chute avait dû être spectaculaire. Il aurait suffi de pousser Duncan pour le tuer. Or on lui avait d'abord logé une balle dans le corps.

Pourquoi ? Que savait-il ? Qu'avait-il vu ? Qu'avait-il fait ?

Et en quoi ce meurtre était-il lié à celui de Lindsay ? Car sur ce point, Wolfe avait probablement raison. Le privé enquêtait sur Eli. En toute logique, on pouvait supposer qu'il avait été éliminé parce qu'il avait découvert quelque chose sur le meurtre de Lindsay. Ou sur le trou creusé dans la cave ?

Mystère. Eli avait toujours aimé les mystères. Il se serait volontiers passé d'être mêlé à celui-ci, mais peut-être était-ce une opportunité de vérifier s'il était toujours aussi doué pour résoudre les énigmes.

Laissant le télescope sur la terrasse, il monta à l'étage chercher un bloc et un stylo. Puis il redescendit à la cuisine se confectionner un sandwich, qu'il emporta dans la bibliothèque, avec une bière. Il alluma du feu, et s'installa au magnifique bureau de son arrière-grand-père.

Pour commencer, poser l'équation. Première inconnue, le meurtre de Lindsay. En guise de contexte, il retraça les grandes lignes de leur vie commune. La première année de mariage avait été une période d'adaptation, avec des hauts et des bas, le jeune couple soudé autour d'un objectif commun : aménager leur nouvelle maison.

Les premières ombres au tableau étaient apparues, si Eli voulait être honnête, quelques mois après qu'ils s'étaient installés dans la villa.

Lindsay avait décrété qu'elle n'était pas encore prête à fonder une famille, un choix personnel qu'il n'avait pas contesté. Il s'était donné à fond dans son travail. Elle voulait qu'il s'associe aux fondateurs du cabinet où il était employé, il se sentait prêt à foncer dans cette voie.

Elle avait elle aussi des projets professionnels, un réseau social, ils aimaient tous les deux sortir et recevoir. Elle s'était mise néanmoins à lui reprocher de ne penser qu'à lui, qu'à sa carrière. À juste titre : il faisait des semaines de soixante heures, rentrait souvent tard le soir.

Elle était contente qu'il gagne beaucoup d'argent mais, d'une certaine manière, elle semblait jalouse. Il était content qu'elle s'épanouisse dans son métier, dans sa vie sociale, mais, d'une certaine manière, il déplorait de ne pas partager grand-chose avec elle. Principalement, il ne comprenait pas l'aversion – l'aversion, oui, c'était le mot – de Lindsay pour Whiskey Beach et Bluff House. Elle ne l'avait jamais empêché d'aller voir sa grand-mère, certes, mais c'était tout de même à cause d'elle qu'il avait espacé ses visites.

Force lui était de reconnaître qu'ils ne s'étaient jamais vraiment aimés, pas suffisamment, tout au moins, pour évoluer ensemble sur la durée.

Les disputes étaient devenues de plus en plus fréquentes. Insidieusement, une fissure s'était formée entre eux et, lentement mais sûrement, la faille s'était élargie, jusqu'à ce que ni l'un ni l'autre n'aient plus ni les moyens ni le désir de la combler.

Eli aurait aimé sauver son couple, davantage par principe, toutefois, que par amour pour sa femme.

Quelle tristesse, songea-t-il.

Tout à son honneur, cependant, il lui avait toujours été fidèle. Elle, en revanche, avait commencé à le tromper moins de deux ans après le mariage. Il ne s'en était pas aperçu tout de suite, mais, avec le recul, cela lui paraissait maintenant évident. Elle était sans cesse invitée à des vernissages et à des ventes de charité où, soi-disant, personne ne venait avec son conjoint. Elle passait des week-ends en solo, pour *se ressourcer*, affirmait-elle. Et leur vie sexuelle était devenue quasi inexistante.

Il nota la date approximative de ses premières incartades, les noms de ses amis les plus proches, des membres de sa famille, de ses collègues. Puis souligna celui d'Eden Suskind, amie et collègue de Lindsay, épouse de Justin Suskind, l'amant de Lindsay au moment de sa mort, dont il entoura également le nom.

Celui-ci avait un alibi pour le meurtre de sa maîtresse : sa femme avait déclaré qu'il se trouvait avec elle le soir des faits. Eden n'aurait eu aucun intérêt à couvrir son mari : elle avait été ébranlée, humiliée, lorsque l'affaire avait éclaté au grand jour.

Le détective privé d'Eli avait exploré la piste d'un deuxième ou d'un ex-amant qui, dans un accès de fureur, aurait pu commettre un crime passionnel. Cette piste-là s'était avérée infructueuse. Ce qui ne signifiait pas, toutefois, qu'il n'y avait pas d'autre homme dans la vie de Lindsay.

Elle avait laissé son assassin entrer dans la maison. Il n'y avait pas eu d'effraction, pas de traces de lutte. On avait épluché ses communications téléphoniques, ses e-mails, personnels et professionnels. Chacune des personnes avec qui elle avait récemment eu des contacts avait été innocentée. Il n'était pas exclu, néanmoins, que l'on soit passé à côté de quelque chose.

Consciencieusement, Eli nota tous les noms qui lui revinrent en mémoire, jusqu'à celui du coiffeur de Lindsay.

Deux heures plus tard, il avait noirci plusieurs pages, formulé toutes les questions qui demeuraient en suspens, croisé tous les liens possibles entre le meurtre de Lindsay, celui de Duncan, l'agression d'Abra et la chute de sa grand-mère.

À présent, il allait laisser reposer tout cela, sortir faire une balade.

Malgré les courbatures, il se sentait en forme. Parce qu'il savait qu'il ne se laisserait plus empoisonner la vie.

D'une certaine manière, aussi horrible fût-elle, l'assassin de Kirby Duncan lui avait rendu service.

Exceptionnellement, parce qu'elle avait besoin d'aide, Abra appuya sur la sonnette. Comme personne ne répondait, elle posa sa table de massage et ouvrit avec sa clé.

– Eli ! cria-t-elle en composant le nouveau code de l'alarme. Tu es là ? J'aurais besoin de toi, s'il te plaît.

Seul le silence lui répondit. Elle bloqua la porte, retourna à sa voiture chercher ses cabas à provisions, les déposa dans la cuisine, fit un second voyage, puis transporta sa table et sa sacoche dans le grand salon.

Après avoir rangé les courses, épinglé le ticket de caisse au pêle-mêle, elle vida le panier contenant le récipient de velouté de pommes de terre et jambon qu'elle avait préparé dans l'après-midi, la miché de pain maison à la bière et, puisque Eli semblait les aimer, le reste de ses cookies aux pépites de chocolat.

Ne voulant pas l'appeler de nouveau, elle déplia la table de massage, disposa quelques bougies dans la pièce, ranima le feu et ajouta une bûche dans la cheminée. S'il espérait échapper à son massage, il aurait du mal, vu qu'elle avait déjà tout installé.

Satisfaite de sa tactique, elle monta à l'étage, pensant le trouver absorbé dans son travail, plongé dans une profonde sieste, sous la douche ou dans la salle de gym.

Elle ne le trouva pas, mais découvrit que sa méthode pour faire le lit consistait à tirer la couette. Elle la lissa, secoua les oreillers, plia le pull qu'il avait jeté sur une chaise, jeta les chaussettes qui traînaient par terre dans la corbeille à linge.

Elle poussa la porte de la salle de gym, hocha la tête d'un air approuvateur devant le tapis de yoga étendu au sol. Eli n'étant pas à l'étage, elle redescendit au rez-de-chaussée. Manifestement, il était sorti, en abandonnant sur le somptueux bureau de la bibliothèque un bloc et un stylo, une assiette et une canette de bière vides. (Au moins, il avait utilisé un sous-verre.)

En ramassant l'assiette et la canette, elle jeta un coup d'œil à la première page de ses notes.

– Tiens, tiens... Intéressant.

Elle ne connaissait pas tous les noms qu'il avait listés, mais suivit les flèches qui les reliaient, parcourut les commentaires qu'il avait griffonnés, examina les croquis qu'il avait dessinés. Comme sa grand-mère, il était doué pour le dessin, constata-t-elle en reconnaissant une caricature de l'inspecteur Wolfe, avec des cornes de diable et un sourire de loup.

En tournant les pages – vraisemblablement, il avait consacré un certain temps à ce travail – elle tomba sur son nom, relié à celui d'Eli, de Hester, de Vinnie et de Kirby Duncan. Ainsi que sur un portrait d'elle, plutôt flatteur, en sirène allongée sur le sable au bord de l'eau. Du bout du doigt, elle effleura le dessin avant de poursuivre sa lecture.

Heure par heure, il avait retracé la chronologie de la nuit où Duncan avait trouvé la mort, en précisant que le meurtre avait été commis entre minuit et 5 heures du matin.

La police était donc venue le voir, lui aussi. Après quoi, il avait sans doute tenté d'évacuer le stress en se livrant à ce travail de reconstitution. Puis il était sorti se promener pour se changer les idées. Sa voiture était là, il ne pouvait être parti bien loin. Abra elle-même avait dû effectuer une séance de yoga, afin de se calmer, après avoir reçu la visite des deux inspecteurs.

Elle emporta l'assiette et la canette à la cuisine, puis sortit sur la terrasse. Surprise de voir le télescope, elle colla son œil à l'objectif. Le phare emplissait son champ de vision. Elle ne pouvait blâmer Eli. Elle aurait fait la même chose, si elle avait eu une longue-vue, ou ne serait-ce que des jumelles.

Les bras serrés autour des épaules afin de se protéger du vent frisquet, elle s'avança jusqu'à la balustrade et scruta la plage. Il était là, les mains dans les poches, le col relevé, face à la mer. Elle l'observa jusqu'à ce qu'il se remette en marche, en direction de l'escalier.

Elle rentra, remplit deux verres de vin et accueillit Eli à la porte.

– Belle journée, n'est-ce pas ? On commence à sentir le printemps, dit-elle en lui tendant un verre.

– Tu trouves ? J'ai les oreilles gelées.

– Tu n'avais qu'à mettre un bonnet. Viens vite te réchauffer, j'ai remis du bois dans la cheminée du grand salon.

Le regard d'Eli se porta sur le comptoir de la cuisine.

– Chic, tu m'as rapporté des cookies !

Délibérément, elle lui bloqua le passage.

– Pour tout à l'heure. Après ton massage, et l'excellente soupe de pommes de terre au jambon que j'ai préparée cet après-midi, à déguster avec une tranche de pain maison à la bière.

– Tu n'as pas chômé, dis donc !

– Cuisiner m'a tenu lieu de thérapie, après la visite de la police. Tu en récoltes les fruits. Ils sont venus ici, aussi ?

– Oui.

– Allons nous asseoir un moment au salon.

Eli ôta sa veste, la jeta sur un tabouret.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-il en voyant Abra froncer les sourcils.

– Ta mère ne t’a pas appris à ranger tes affaires ?

– Seigneur... bougonna-t-il en reprenant sa veste pour l’accrocher dans la buanderie. Ça te va, comme ça ?

– Parfait, répondit-elle en emportant la bouteille de vin au salon.

Il lui emboîta le pas, et s’arrêta devant la table de massage.

– Tu es sûre que ce truc est bien utile ?

– Absolument, pour qu’il n’y ait pas d’ambiguïté. Quand je fais un massage, je fais un massage. Quand je fais l’amour, je fais l’amour. Les deux ne sont pas incompatibles, bien sûr, mais pas quand je te facture, et c’est le cas.

– Pour le massage ou pour l’amour ? Parce qu’il faudrait que je sois au courant des tarifs.

– Tu as de l’humour, quand tu ne broies pas du noir, répliqua-t-elle en s’installant sur le canapé, les jambes en tailleur. Tu me racontes comment ça s’est passé avec la police, ou tu veux que je commence ?

– Je t’en prie, commence.

– Ils étaient deux inspecteurs, dont Art Wolfe. Ils m’ont demandé de leur expliquer comment j’avais été agressée. Je leur ai fait un compte rendu détaillé de la soirée, de la conversation que j’avais eue avec Duncan, aussi. Je leur ai dit que le lendemain, à 6 heures du mat’, après m’être réveillée ici, sur le canapé, je suis montée voir dans ta chambre. La seule chose que je ne leur ai pas dite, c’est que j’ai bien failli te rejoindre dans ton lit.

– Tu ne me l’avais pas dit, à moi non plus.

– Tu dormais comme un loir.

Eli plissa les yeux.

– Ainsi donc, tu es entrée dans ma chambre ?

– Je voulais juste m’assurer que tu étais bien là. Je me sentais un peu angoissée, toute seule en bas, avec ce qui s’était passé la veille.

– Tu aurais dû me réveiller, je t’aurais volontiers accueillie dans mon lit.

– Tu dormais trop bien. Alors je suis redescendue, rassurée de savoir que je n’étais pas seule. Avec le recul, je me félicite d’être montée. Comme ça, j’ai pu certifier à la police que tu étais là. Cela dit, j’ai eu la très nette impression que ton inspecteur Wolfe me prenait pour une Marie-couche-toi-là qui ment comme elle respire.

– Ce n’est pas *mon* inspecteur Wolfe.

– Mais tu es sa bête noire, répliqua Abra en dégustant une gorgée de vin. Il me regardait comme s’il ne croyait pas un traître mot de ce que je disais, quand je lui ai expliqué que j’étais redescendue, que je t’avais fait une omelette, une salade de melon et d’ananas, que j’en avais moi-même mangé un peu, puis que j’étais rentrée chez moi, méditer et me préparer pour mon

cours de yoga.

– Ils savaient donc, avant de venir m’interroger, maugréa Eli, que je n’avais pas pu tuer Duncan et faire ensuite l’aller-retour à Boston pour aller fouiller dans son bureau et son appartement.

– Son bureau ? À Boston ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

– Apparemment, quelqu’un a fait disparaître tous ses dossiers et ses fichiers informatiques. Il ne faut pas être bien malin pour en déduire qu’il y a de fortes chances qu’il ait été éliminé par son client. Or non, ils s’acharnent sur moi. Comme si, en quatre heures, entre 2 heures et 6 heures du matin, j’avais pu faire tout ça...

– Avec la complicité d’une Marie-couche-toi-là qui ment comme elle respire, peut-être.

– Seigneur... soupira Eli après avoir posé son verre et en pressant ses mains contre ses yeux. Je suis désolé, Abra.

– Il n’y a pas de quoi. Ce n’est pas ta faute si ce Wolfe refuse de reconnaître ses erreurs. Ces gens-là me... me hérissent. L’autre, en revanche, Corbett, heureusement, m’a paru plus sensé. Il avait l’air ennuyé que Wolfe insinue que nous avons une liaison depuis longtemps et que nous sommes par conséquent complices du meurtre de Lindsay.

Abra changea de position, ramena ses jambes sur le côté, reproduisant inconsciemment la pose de sirène dans laquelle Eli l’avait dessinée.

– Je leur ai dit, très franchement, poursuivit-elle, qu’il était fort possible que je couche avec toi dans un avenir proche, et que si cela se produit, je n’en ferai pas un secret. En d’autres termes, que ce ne serait pas une « liaison clandestine », comme il dit.

– Tu leur as dit...

Avec un soupir, Eli reprit son verre de vin.

– Ce type m’a mise hors de moi. Pourtant, je suis patiente, d’habitude. Mais il y a des limites à ne pas franchir. Je ne tolère pas qu’on me traite de menteuse, de traînée, de briseuse de ménage, et de criminelle par-dessus le marché !

Abra remplit son verre, puis tendit la bouteille à Eli, qui la refusa.

– Voilà, dit-elle, je t’ai tout raconté. À ton tour, maintenant.

– Pas grand-chose à ajouter. Je leur ai fait le récapitulatif de mon emploi du temps de la nuit de jeudi à vendredi, sans doute parallèle à tes déclarations et au rapport de Vinnie. Ce pauvre Vinnie que Wolfe doit mettre dans le même panier que mon amie la Marie-couche-toi-là qui ment comme elle respire.

– Amie et complice, souligna Abra en levant son verre.

– Tu le prends bien.

– Maintenant, après un verre de vin. Si tu m’avais vue en train de couper les patates, tout à l’heure, chez moi... J’étais folle de rage. Tu disais, donc, qu’on avait volé les dossiers de Duncan ? On a également vidé sa chambre, au B&B. Logiquement, en effet, les soupçons se portent sur son client, qui ne tient pas à ce que l’on retrouve trace de lui. La police en arrivera certainement

à cette conclusion.

– Pas Wolfe. Je suis sa baleine blanche.

– Je déteste *Moby Dick*. Mais revenons-en à nos moutons. Primo, quiconque connaît Vinnie sait qu’il n’y a pas plus intègre que lui ; par conséquent, s’il y a un flic véreux dans l’affaire, ça ne peut être que Wolfe. Secundo, vu que nous ne nous sommes jamais vus avant que tu viennes t’installer à Bluff House, il sera carrément impossible de prouver que nous avons une liaison quand ta femme a été assassinée. Tertio, j’étais en période d’abstinence sexuelle ; on aura du mal à me coller une étiquette de fille facile. Autant de points en ta faveur.

– Je ne me fais pas de souci. Je ne suis pas inquiet, insista Eli devant l’expression sceptique d’Abra. Ne te méprends pas, je suis seulement intéressé par cette affaire. Il y avait longtemps que rien ne m’intéressait plus, à part l’écriture, mais ça m’intéresse de démêler ce sac de nœuds.

– Très bien. Tout le monde doit avoir un hobby.

– Est-ce du sarcasme ?

– Pas vraiment. Tu n’es ni policier ni détective privé, mais tu es légitimement concerné. Moi aussi, du reste, maintenant. Nous avons un hobby à partager : trouver le fin mot de cette histoire. J’ai vu tes notes, dans la bibliothèque.

– OK.

– S’il y a des choses que tu ne veux pas que je voie – comme par exemple ce fabuleux portrait de moi en sirène, que j’aimerais bien d’ailleurs que tu refasses sur du bon papier, pour que je puisse l’avoir – ne les laisse pas traîner n’importe où. J’ai la clé de la maison, et l’intention de continuer à m’en servir. Je suis entrée dans la bibliothèque parce que je te cherchais.

– OK, répéta Eli, penaud. Mes gribouillis m’aident à réfléchir.

– Ce ne sont pas des gribouillis, tu dessines très bien, pas comme moi, qui ne sais faire que des bonshommes allumettes. J’ai bien aimé le démon-vampire Wolfe.

– Celui-ci a du potentiel.

– Je trouve aussi. Et je trouve également que tu as posé les données du problème de façon très claire. Les protagonistes, les liens entre eux, les dates et heures des faits, tout est là. Voilà un bon point de départ, il me semble. Je crois que je vais prendre des notes, moi aussi, désormais.

Eli garda un instant le silence.

– Wolfe va fouiller dans ta vie privée, dit-il enfin. Il ne pourra que constater que nous ne nous connaissons que depuis peu, et que tu n’es pas une délurée, encore moins une criminelle.

– Qui te dit que j’ai toujours été aussi sérieuse, et que je n’ai jamais eu de tendances meurtrières ?

– Raconte-moi ton histoire et j’en jugerai.

– Je te la raconterai, promis, mais pas maintenant. Il est l’heure de ton massage.

Eli jeta un coup d'œil gêné en direction de la table.

– Aucune ambiguïté, lui rappela Abra en se levant. Ce ne sera qu'un massage, en tout bien tout honneur.

– Je vais avoir du mal à contenir mes pensées érotiques.

En vérité, il n'arrêtait pas de s'imaginer lui arracher ses vêtements et la chevauchant comme un étalon en rut, mais la décence lui interdisait de le formuler ainsi.

– Le contraire m'aurait déçue, répondit-elle. Il n'empêche que pendant l'heure qui vient, nous resterons très chastes. Déshabille-toi et allonge-toi sur la table, sur le dos. Je vais me laver les mains.

– À vos ordres, chef !

– Je suis parfois un peu trop directive, j'en suis consciente, et je travaille à corriger ce défaut, mais je n'aimerais pas être parfaite. Je m'ennuierais.

Là-dessus, après lui avoir caressé le bras, elle quitta le salon.

Puisque ce n'était pas le moment de lui arracher ses vêtements, il enleva les siens.

Il ne se sentait pas très sûr de lui, nu sous le drap, et le malaise ne fit que s'intensifier lorsqu'elle revint, mit de la musique zen, alluma les bougies.

Puis ces mains magiques lui massèrent la nuque, le haut des épaules, et il s'étonna de n'éprouver aucun émoi sexuel.

– Arrête de penser, lui intima-t-elle. Fais le vide dans ton esprit.

Ce n'était pas facile, mais il essaya. Sans cesse, ses pensées revenaient vers elle. Il tenta de penser à son roman, dans l'espoir de s'évader par ce biais, mais les problèmes de ses personnages le crispaient.

Pendant qu'il faisait de son mieux pour se laisser aller, elle dénouait les nœuds, soulageait les courbatures, apaisait les tensions.

Il pivota sur le côté lorsqu'elle le lui demanda, et pensa qu'elle aurait été capable de résoudre toutes les guerres, toutes les crises économiques, tous les conflits, juste en massant les belligérants.

– Tu as forcé sur la muscu.

Sa voix était aussi caressante que ses mains.

– Un peu, oui.

– Je le sens. Tu as le dos hypercontracté, mon chou.

Il essaya de se souvenir de la dernière fois où on l'avait appelé « mon chou ». Sa mère, probablement.

– Avec tout ce stress...

– Mmm. Je te montrerai des exercices d'étirements, à faire à intervalles réguliers quand tu passes la journée devant l'ordinateur.

Elle malaxa, pressa, pétrit, martela, leva un à un chaque point de douleur, laissant Eli à l'état de pâte molle.

– Comment te sens-tu ? lui demanda-t-elle lorsqu'elle eut terminé, en ramenant le drap sur ses épaules.

– J'ai cru voir Dieu.

– Comment était-Il ?

– Sexy en diable.
– J'en étais sûre, dit-elle en riant. Prends ton temps avant de te relever. Je reviens dans quelques minutes.

Quand elle reparut avec un verre d'eau, il se redressa en position assise.

– Bois-le en entier, dit-elle en lui plaçant le verre entre les mains, puis en lui écartant les cheveux du front. Tu as l'air détendu.

– Il y a un monde entre « détendu » et « inconscient ». Je ne peux pas te le décrire, mais c'est dans ce monde-là que je suis en train de flotter.

– Impeccable. Je serai dans la cuisine.

Il lui attrapa la main.

– Abra, c'est peut-être un cliché un peu bête, mais je tiens à te le dire : tu as un don.

– Ce n'est pas un cliché, et ce n'est pas bête du tout, répondit-elle avec un merveilleux sourire. Prends ton temps.

Lorsqu'il la rejoignit dans la cuisine, elle réchauffait la soupe, un verre de vin à la main.

– Tu as faim ?

– Pas vraiment, mais ça sent rudement bon.

– Que dirais-tu d'une balade sur la plage avant de dîner ?

– Pourquoi pas ?

– La luminosité est si belle à la tombée de la nuit. Une petite promenade nous ouvrira l'appétit.

Dans la buanderie, elle décrocha la veste d'Eli du portemanteau, enfila son sweat-shirt à capuche.

– J'ai regardé dans le télescope, tout à l'heure, dit-elle tandis qu'ils sortaient par la terrasse. On a un bon point de vue, d'ici.

– Il y avait des techniciens de la police judiciaire, cet après-midi, au pied du phare.

– Espérons qu'ils auront trouvé des éléments qui te mettront hors de cause.

– Espérons, mais je suis lié à cette affaire, de toute façon. Corbett m'a demandé s'il y avait des armes à Bluff House. J'ai éludé la question parce que j'ai pensé, tout à coup, que celui qui s'était introduit dans la maison avait peut-être volé l'une des armes de la collection pour tuer Duncan.

– Mon Dieu, je n'y avais pas pensé !

– Tu n'as jamais été le suspect numéro un dans une enquête pour meurtre. Je te rassure, elles sont toutes là, sous clé. Wolfe m'a promis de revenir perquisitionner, et je ne serais pas étonné qu'il les saisisse pour analyse balistique.

– D'ici là, on aura déterminé avec quel type de calibre, peut-être même avec quel type d'arme le meurtre a été commis. Je doute que Duncan ait été abattu avec un mousquet ou un pistolet de duel.

– Peu probable, en effet.

– Mais parlons d'autre chose. Ce serait dommage de saboter les bienfaits du massage.

Au bas de l'escalier descendant à la plage, Abra secoua ses cheveux et leva le visage vers le bleu de velours du ciel crépusculaire.

– Tu veux savoir pourquoi je suis venue m'installer à Whiskey Beach ? demanda-t-elle. Et pourquoi j'y resterai jusqu'à la fin de mes jours ?

– Oui.

– Eh bien, je vais te le dire.

– Une question, d'abord, qui me turlupine. Que faisais-tu avant de venir ici et de te lancer dans ton activité multicarte de masseuse, prof de yoga, créatrice de bijoux, aide-ménagère ?

– J'étais directrice marketing d'un organisme humanitaire, à Washington.

Il la regarda, ses doigts couverts de bagues, ses cheveux volant autour de son visage.

– Je t'avoue que j'aurais été à mille lieues de le deviner...

Elle lui décocha un coup de coude.

– Je suis titulaire d'une maîtrise en administration des affaires.

– Sérieux ?

– Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Et j'anticipe la question suivante. Ma mère est une femme incroyable. Extrêmement intelligente, dévouée, courageuse et *engagée*. Elle m'a eue très jeune, elle était encore étudiante. Mon père l'a plaquée quand j'avais deux ans. Pour ainsi dire, je n'ai pas eu de père.

– Désolé.

– Ce n'est pas grave, on vit très bien sans père. Ma mère est avocate, spécialisée dans les droits de l'homme. Nous avons beaucoup voyagé. Elle m'emmenait avec elle presque partout. Quand ce n'était pas possible, elle me laissait à sa sœur ou à ses parents. Mais ce n'était pas souvent. J'ai reçu une éducation formidable.

– Attends... Tu es la fille de Jane Walsh ?

– Oui. Tu la connais ?

– Pas personnellement, mais qui ne connaît pas Jane Walsh, lauréate du prix Nobel de la paix ?

– Je t'ai dit que c'était une femme épatante. Elle m'a appris l'amour et la compassion, le courage et la justice. Quand j'étais ado, je voulais faire des études de droit, comme elle. Hélas, je n'étais pas du tout faite pour le droit.

Les yeux fermés, Abra écarta les bras pour accueillir le vent.

– Elle a été déçue ?

– Absolument pas. Suivre ton cœur et ta voie, encore un principe fondamental qu'elle m'a enseigné.

Tout en marchant, elle glissa un bras sous celui d'Eli.

– Ton père a été déçu que tu ne marches pas dans ses pas ?

– Non. Sur ce plan, j'ai eu autant de chance que toi.

– C'est une chance, c'est vrai, d'avoir des parents ouverts et compréhensifs. Je me suis donc rabattue sur la gestion, sans toutefois perdre de vue mon objectif initial : travailler dans l'humanitaire. J'étais bonne, dans

mon métier.

– Ça ne m'étonne pas.

– J'avais le sentiment de me rendre utile. Tout n'était pas toujours rose mais, globalement, j'aimais mon travail, ma vie, mon cercle d'amis. J'ai rencontré Derrick à un gala que j'avais organisé pour collecter des fonds. Il était avocat, lui aussi. À croire que j'ai un faible pour les avocats...

Elle s'arrêta pour contempler la mer.

– C'est formidable, dit-elle, de vivre dans un cadre aussi grandiose. Je vois l'océan tous les jours, et tous les jours je me réjouis de ce bonheur inouï. Ma mère est en Afghanistan, en ce moment, elle travaille avec et pour des femmes afghanes. Je sais que nous sommes toutes les deux exactement là où nous devons être, à faire ce pour quoi nous sommes destinées. Mais il y a quelques années, quand j'ai rencontré Derrick, quand je portais des tailleurs et des talons hauts, quand je courais chaque jour de rendez-vous en rendez-vous, j'avais aussi l'impression d'avoir fait le bon choix.

– Mais ce n'était qu'une illusion.

– Derrick était un homme intelligent, charmant, passionné, ambitieux. Il comprenait mon travail, je comprenais le sien. Nous avions une vie sexuelle satisfaisante, des conversations enrichissantes. La première fois qu'il m'a frappée, j'ai tenté de me convaincre que ce n'était qu'un geste malheureux, un emportement passager dû au stress.

Sentant Eli se raidir, elle lui frictionna le bras.

– Il avait parfois des accès de colère que j'attribuais à son tempérament enflammé. Il était très possessif, mais je trouvais cela flatteur. La deuxième fois qu'il m'a frappée, je l'ai quitté. Je voulais bien pardonner une erreur, pas deux. J'ai compris que ç'allait devenir une habitude.

Eli referma la main sur celle qu'elle avait laissée sur son bras.

– Il y a des femmes qui ne comprennent pas quand elles sont dans l'engrenage.

– Je sais. J'ai fait partie de groupes de soutien, j'ai entendu de nombreux témoignages. Beaucoup se laissent attendrir par de belles paroles, ou pensent qu'elles méritent d'être battues. Heureusement, j'ai très vite réagi.

– Tu ne l'as pas dénoncé ?

– Non, soupira-t-elle. Je ne voulais pas lui faire de tort, ni me retrouver au centre d'un scandale. J'ai pris une semaine de congé, pour ne pas avoir à expliquer mon œil au beurre noir à mes collègues, et je suis venue ici.

– À Whiskey Beach ?

– Oui, j'y étais venue en vacances avec ma mère, quand j'étais petite, j'en avais de bons souvenirs. J'ai loué un cottage. Je faisais de grandes balades sur la plage ; j'avais besoin de calme pour guérir de mes blessures, prendre du recul.

– Tu n'as rien dit à personne ?

– Pas à ce moment-là. J'avais commis une erreur, je voulais la réparer toute seule. C'était idiot, je sais, mais j'avais honte de moi. Quand je suis rentrée à

Washington, mes amis m'ont dit que Derrick les avait contactés, qu'il leur avait dit que je faisais une grosse dépression nerveuse. J'ai été obligée de leur raconter qu'il m'avait frappée et que je l'avais quitté, ce que j'avais voulu éviter, parce que je trouvais que c'était humiliant.

– Mais il avait semé le doute.

Abra leva les yeux vers Eli.

– Exactement, il a laissé entendre que je n'avais jamais été très stable, et certains l'ont cru. Il connaissait beaucoup de monde, et il était malin. Mais le pire, c'est qu'il s'est mis à me suivre, à me surveiller. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Oh, regarde !

Elle tendit le doigt vers un pélican qui semblait suspendu dans le ciel, puis qui bascula et piqua sur la mer, pour en ressortir avec un poisson dans le bec.

– J'adore les pélicans. Ils ont une forme si bizarre. Ils paraissent balourds mais ils sont d'une rapidité redoutable.

Eli la fit pivoter face à lui.

– Il t'a de nouveau frappée ?

– Il m'a fait vivre un calvaire. Mon supérieur a reçu des lettres anonymes disant que je buvais, que je me droguais, que je couchais avec n'importe qui, que je monnayais les dons à l'association contre des faveurs sexuelles. Tant et si bien qu'il a fini par me convoquer et me questionner. De nouveau, j'ai dû m'humilier et lui parler de Derrick. Mon supérieur a informé son supérieur et, là, l'enfer s'est déchaîné.

Abra inspira une longue bouffée d'air avant d'énumérer :

– J'ai eu droit à tout : pneus crevés, carrosserie rayée, appels téléphoniques intempestifs en plein milieu de la nuit. Je réservais une table au restaurant et, quand j'arrivais, on me disait que la réservation avait été annulée. Mes ordinateurs piratés, à la maison et au bureau. J'avais rencontré quelqu'un d'autre : son pare-brise a été fracassé, des dénonciations anonymes, affreuses, ont été envoyées à son employeur. Nous avons cessé de nous fréquenter. Il n'y avait rien de sérieux entre nous, et ça nous paraissait plus simple.

– Qu'a fait la police ?

– Ils ont interrogé Derrick, qui a tout nié en bloc. Il sait se montrer très convaincant. Il a raconté qu'il m'avait quittée parce que j'étais trop possessive et que je devenais violente. Il a prétendu être très inquiet pour moi, que j'étais malade, qu'il fallait veiller à ce que je me fasse soigner.

– Personne ne s'est douté que c'était lui qui était malade ?

– Le problème, c'est que je ne pouvais rien prouver. Il a continué à me persécuter pendant plus de trois mois. J'étais tout le temps sur le qui-vive, à cran, et mon travail s'en ressentait. Je ne pouvais plus aller nulle part sans le voir rôder dans les parages. Je regardais par la fenêtre et je voyais, ou je croyais voir, sa voiture passer au ralenti en dessous de chez moi. Nous fréquentions les mêmes milieux, nous travaillions dans la même branche. Comme il n'y avait pas d'agression physique, la police ne pouvait rien faire. Un jour, j'ai craqué. Je déjeunais au restaurant avec une collègue. Quand je

l'ai vu franchir la porte, je me suis levée, j'ai marché droit sur lui et je lui ai dit de fichir le camp, de me foutre la paix. Je l'ai traité de tous les noms, j'ai fait une scène monstrueuse. Ma collègue a été obligée de me traîner dehors.

– Tu étais au bout du rouleau...

– Complètement, et c'est moi qui suis passée pour une dingue, parce que lui est resté très calme, en apparence. Le soir, il s'est introduit chez moi. Il m'attendait quand je suis rentrée. Il était comme fou, totalement hors de contrôle. Je me suis débattue mais il était plus fort que moi. Il avait un couteau, l'un de mes couteaux de cuisine. J'ai essayé de m'enfuir, il m'en a empêché et, dans la bagarre, j'ai reçu un coup de couteau.

Eli s'immobilisa, se tourna vers Abra et lui prit les mains.

– Dans les côtes, précisa-t-elle. Je ne sais toujours pas si c'était un accident ou un geste délibéré, mais j'ai cru que j'allais mourir. Je me suis mise à hurler. Il a essayé de me faire taire à coups de poing, de m'étrangler, et il était en train de me violer quand les voisins sont arrivés. Ils avaient entendu mes cris et appelé la police. Dieu merci, ils sont intervenus à temps, avant la police. Sans eux, je crois qu'il m'aurait tuée à mains nues.

Il la serra entre ses bras, elle se blottit contre lui. Le mot « viol » rebutait les hommes, pensait-elle. Pas Eli. Elle se dégagea de son étreinte et se remit à marcher, réconfortée par son bras autour de sa taille.

– Cette fois, il ne m'avait pas fait qu'un œil au beurre noir. Ma mère était en Afrique, elle est rentrée par le premier vol. Je te passe toutes les procédures, tu connais : les examens médicaux, les entretiens avec la police, les conseillers, les avocats. C'était horrible, je revivais sans cesse le cauchemar, et j'étais furieuse d'être considérée comme une victime. Petit à petit, j'ai appris à accepter que j'étais une victime, mais que je n'en serais pas une éternellement. Finalement, il a consenti à plaider coupable – heureusement, car je ne sais pas si j'aurais pu supporter un procès, si j'aurais été capable de revivre une fois de plus l'horreur devant la cour. Il a été condamné à la prison. Ma mère m'a emmenée à la campagne, des amis nous ont prêté leur résidence secondaire, dans les Laurel Highlands. Elle m'a laissé de l'espace, mais pas trop. Elle m'a donné du temps – de longues balades silencieuses, de longues crises de larmes, des soirées à faire des gâteaux en buvant de la tequila. Dieu merci, elle était là. Dieu merci, j'ai une mère fabuleuse.

– J'aimerais la rencontrer.

– Un jour, peut-être. Nous sommes restées un mois dans cette maison loin de tout. Au bout d'un mois, elle m'a demandé ce que je voulais faire de ma vie. Il commence à faire sombre. Nous devrions rentrer.

Ils firent demi-tour, la brise nocturne soufflant à présent dans leur dos.

– Que lui as-tu répondu ?

– Que je voulais vivre au bord de la mer, voir l'océan tous les jours. Que je voulais aider les gens, mais que je n'avais plus la force d'affronter des collègues de bureau, les rendez-vous, les réunions, les sessions stratégiques.

J'étais sûre qu'elle serait déçue. J'avais fait des études, j'avais des compétences, de l'expérience, je pouvais réussir une belle carrière. Or je voulais seulement voir l'océan tous les jours.

– Tu te trompais, elle n'a pas été déçue.

– Non, elle m'a dit que je devais trouver ma place, vivre ma vie comme je l'entendais, être heureuse avant tout. Voilà, je ne serais peut-être pas là aujourd'hui, à faire ce qui me plaît vraiment, ce qui me procure une réelle et profonde satisfaction, si Derrick ne m'avait pas brisée.

– Il t'a peut-être brisée, mais il ne t'a pas anéantie. La vie a été brutale avec toi, mais ce n'est pas pour cette raison, pas seulement, que tu as trouvé ta voie. Je suis sûr que tu l'aurais quand même trouvée, tôt ou tard.

– J'aime cette façon de penser. Je suis heureuse ici, et plus ouverte que je ne l'ai jamais été. Il y a un an, j'ai pris cette décision, mûrement réfléchie, de renoncer à la sexualité, parce que, bien que j'aie rencontré des hommes très gentils, aucun ne pouvait combler cette part de moi qui avait été meurtrie plus profondément que je ne voulais l'admettre. C'est une lourde responsabilité que je te confie, Eli, mais j'aimerais que tu m'aides à rompre l'abstinence.

– Maintenant ?

– Pourquoi pas ? répondit-elle en lui donnant un baiser.

– Et cette fameuse soupe que tu as préparée ?

– Plus longtemps elle mijotera, meilleure elle sera.

– Dans ce cas, je suis d'accord.

Dans l'escalier, il se racla la gorge.

– Il va falloir que je fasse un saut au village. Je n'ai pas de préservatifs. Je ne pensais guère au sexe jusque très récemment.

– Inutile, j'en ai mis une boîte dans ta chambre, l'autre jour. Je n'arrête pas de penser au sexe, ces derniers temps.

– Tu es la meilleure femme de ménage que j'aie jamais eue.

– Et tu n'as pas encore tout vu !

Rouillé, songeait-il, non sans appréhension, en remontant de la plage, et il n'était pas persuadé que le sexe soit comme le vélo.

Bien sûr, c'était un acte naturel, instinctif – qui requerrait cependant de la technique, du feeling, de la délicatesse. Il aimait à penser qu'il avait toujours été un bon amant ; après tout, aucune de ses partenaires, pas même Lindsay, ne s'était plainte.

N'empêche, il avait le trac.

– Arrêtons d'y penser, décréta Abra lorsqu'ils arrivèrent devant la porte. Je suis en train de me prendre la tête, et je mettrais ma main au feu que toi aussi.

– Un peu, j'avoue.

– Alors arrêtons d'y penser.

Elle enleva son sweat-shirt, l'accrocha au portemanteau, puis ôta la veste d'Eli et se pendit à son cou pour l'embrasser.

Quand elle se frotta contre lui, il crut que son cerveau allait exploser.

Il lui prit la main, l'entraîna dans le couloir.

– Viens, dit-il, nous n'allons tout de même pas faire ça dans la buanderie ou sur le carrelage de la cuisine.

En riant, elle plaqua de nouveau sa bouche contre la sienne et entreprit de lui déboutonner sa chemise. Elle portait un pull bleu clair, qu'il lui enleva et jeta derrière eux tandis qu'ils s'élançaient vers l'escalier. Elle lui dégrafa sa ceinture. Il remonta le caraco blanc qu'elle portait sous son pull. Et tous deux trébuchèrent sur la première marche de l'escalier.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassèrent avidement.

– Montons dans ta chambre, parvint-elle à articuler.

Main dans la main, ils gravirent l'escalier en courant – tels deux gamins, penserait-il plus tard, pressés de découvrir leurs cadeaux sous le sapin de Noël. À la différence près que les enfants ne s'arrachaient pas leurs vêtements.

Sur le seuil de la chambre, hors d'haleine, il parvint enfin à lui retirer son

caraco blanc.

– Waouh, tu es splendide !

– Garde tes compliments pour plus tard.

Elle termina de lui défaire sa ceinture, la laissa tomber sur le plancher.

Oubliant technique et feeling, oubliant sûrement la délicatesse, il l’attira sur le lit. Il voulait sentir ces jolis petits seins dans ses mains, la féminité de leur rondeur, leur douceur. Il voulait sentir les battements de son cœur contre ses lèvres, contre sa langue.

Aussi impatiente que lui, les doigts enfouis dans ses cheveux, son visage pressé contre sa poitrine, elle s’arc-bouta contre lui, telle une offrande.

Il se gorga de son parfum, ce parfum de divinité marine, qui éveilla dans son esprit des images de sirènes et de créatures fabuleuses. Ce corps souple, sculptural, vibrat d’une énergie électrisante.

Ils roulèrent sur le lit en se caressant, haletants. Eli se sentait capable de soulever des montagnes. Il était un géant, il était surpuissant.

Sous ses caresses et ses baisers, elle brûlait de désir, d’une fièvre presque douloureuse. Elle connaissait les lignes de son corps, ses courbes et ses creux, mais, à présent, elle pouvait prendre, elle pouvait *sentir*, non pour apaiser ou pour soigner, mais pour attiser.

Elle voulait l’enflammer, et que le brasier les consume tous les deux.

Tous ces besoins, bons, forts, sains, trop longtemps étouffés, se libéraient dans un bouillonnement engloutissant toute notion de retenue ou de pudeur.

Insatiable, elle dévorait sa bouche, aiguillonnée par une faim de plus en plus urgente. Elle roula sur lui et lui racla l’épaule des dents. Il reprit le dessus, lui coupant le souffle lorsque ses doigts trouvèrent son centre incandescent, ruisselant.

L’orgasme la foudroya, glorieuse onde de choc. Ivre, droguée de plaisir, elle lui agrippa les hanches.

– Viens. Maintenant. Je t’en supplie.

Merci, Dieu du ciel, pensa-t-il, car il fallait que ce soit maintenant. Lorsqu’il la pénétra, la Terre ne cessa pas simplement de tourner. Elle trembla.

Le monde vacilla, dans un fracas d’apocalypse, et son corps entra dans une éruption de triomphe.

Bras et jambes noués autour de lui, elle le maintint en elle par des ondulations frénétiques, rythmées par le bruit de leurs corps inondés de sueur, les craquements du lit, leurs respirations saccadées, couvrant le tempo paresseux du ressac murmurant derrière les fenêtres.

Happé par cet étourdissant maelström, il s’abîma en elle.

Il aurait juré qu’il volait, trop loin, trop haut. La jouissance le secoua d’un spasme d’une exquise douleur.

La nuit était tombée mais il n’était pas tout à fait sûr de n’avoir pas été frappé de cécité. Il était incapable de bouger, mais il n’avait pas envie de bouger. Il était bien, incroyablement bien, le corps ferme et chaud d’Abra

sous le sien, aussi inerte que le sien. Seul son cœur tambourinait contre son torse, à une cadence qui lui donnait le sentiment d'être un dieu.

– Et dire que je n'étais pas sûr d'y arriver.

– Tu n'avais pas à te faire de souci. Tu as été plus que parfait.

Il cligna des paupières.

– Ai-je pensé tout fort ?

Elle éclata d'un délicieux rire de gorge.

– Il n'y a pas de honte. Moi non plus, je n'étais pas sûre d'y arriver. J'ai l'impression d'être phosphorescente. Je ne comprends pas pourquoi je n'illumine pas la pièce comme une torche.

– J'ai cru qu'on était devenus aveugles.

Lorsqu'il se souleva au-dessus d'elle, elle entrouvrit les yeux, regarda dans les siens.

– Non, je te vois. Il fait nuit, c'est tout. Il n'y a qu'un quart de lune, ce soir.

– J'ai l'impression d'y avoir atterri.

En souriant, elle lui écarta les cheveux du front.

– Un voyage dans la lune. Cette idée me plaît. Mais avant de prendre la fusée du retour, il faut absolument que je boive un peu d'eau.

– Tu veux de l'eau ? J'en ai dans le...

Il bascula sur le côté, tendit le bras vers la table de chevet, et s'écrasa sur le plancher.

– Aïe !

– Ça va ? lui demanda-t-elle en se penchant au bord du lit. Que fais-tu par terre ?

– Je n'en sais rien.

– Où est la lampe ? Où est la table de nuit ?

– Aurait-on réellement atterri dans un univers parallèle ?

En se frottant la hanche, Eli se redressa et scruta l'obscurité.

– Il y a quelque chose qui cloche, dit-il. La verrière est censée être là, or elle est là-bas. Et le... Attends...

Prudemment, il fit quelques pas dans le noir, maugréa un juron en se cognant les orteils contre une chaise, tâtonna à la recherche de la lampe de chevet.

La lumière éclaira la chambre.

– Pourquoi je suis ici ? demanda Abra.

– Parce que le lit est ici. Il était là-bas. Et maintenant il est là, en travers.

– On l'a déplacé ?

– Il était là-bas, répéta Eli en revenant auprès d'Abra, qui se redressa en position assise.

Côte à côte, ils examinèrent l'espace entre les deux tables de chevet.

– Beaucoup d'énergie sexuelle trop longtemps contenue, diagnostiqua-t-elle.

– Impressionnant. Un truc pareil t'était déjà arrivé ?

– Jamais.

- C’est une première pour moi aussi. À marquer d’une pierre blanche. En riant, elle lui passa les bras autour du cou.
- Laissons-le là pour le moment. On le remettra à sa place tout à l’heure.
- Il y a plein d’autres lits dans cette maison. On pourrait essayer de renouveler l’expérience. Je crois... Oh, mince ! Mince ! Abra, le lit est là, la table de chevet là-bas... Les préservatifs... On a oublié !
- Ce n’est pas dramatique, je suis sous contraceptif. Depuis quand contenais-tu ton énergie sexuelle ?
- Plus d’un an.
- À peu près comme moi. Côté MST, je crois qu’on peut être tranquilles. Si nous descendions nous hydrater, et manger un morceau, avant de voir ce que nous pouvons déplacer d’autre ?
- J’adore le mode sur lequel ton esprit fonctionne.

Abra avait raison à propos de la soupe : elle était succulente. Eli commençait à croire qu’elle avait toujours raison.

Assis côte à côte à l’îlot central de la cuisine, lui en pantalon de flanelle et sweat-shirt, elle dans un peignoir de Hester, ils bavardaient de films dont elle affirmait qu’il devait absolument les voir, ou de livres qu’ils avaient lus tous les deux.

Il lui parla de celui qu’il avait découvert dans la bibliothèque de Bluff House.

– C’est marrant, je suis presque certain qu’il a été écrit par une femme, sous un pseudonyme masculin.

– Ce serait une imposture ?

– À l’époque, ce n’était pas évident pour les femmes de trouver un éditeur. Quoiqu’il en soit, ce bouquin est intéressant, bien que certainement très romancé. C’est à cause de la tranchée que j’ai cherché des documents sur la légende de la *Calypso*, du capitaine Nathaniel Broome et de mon aïeule Violeta.

– Je pourrais l’emprunter ?

– Bien sûr.

– J’ai toujours eu l’intention de demander à Hester de me prêter des livres sur la région, mais je ne l’ai jamais fait. J’avoue que j’ai la flemme de lire des ouvrages historiques. Je préfère la fiction et le développement personnel.

Elle semblait si bien se connaître, si bien dans sa peau, qu’il ne put s’empêcher de lui poser la question :

– Que trouves-tu dans les bouquins de développement personnel ?

– Ils m’ont beaucoup aidée à gérer mon traumatisme, à trouver mon équilibre.

Il posa une main sur la sienne.

– Je ne voudrais pas raviver les mauvais souvenirs, mais je suis curieux : combien a-t-il pris ?

– Vingt ans. Le procureur espérait le condamner à perpétuité pour viol,

coups et blessures, et tentative de meurtre. Il a plaidé coupable de violences sexuelles aggravées de voies de fait. Je ne pensais pas qu'il écoperait...

– Que penses-tu de la sentence ?

– Elle me convient. Quand il réclamera la libération conditionnelle, à ce moment-là, je comparaitrai à la barre, avec des photos de moi après l'agression. Ce n'est pas de la vengeance mais...

– Ce n'en est pas.

– Peu importe, de toute façon, je suis en paix avec moi-même. Je me sens plus tranquille de le savoir derrière les barreaux, et je ferai tout ce que je pourrai pour qu'il y reste jusqu'à la fin de sa peine. Loin de moi, loin de toutes celles à qui il pourrait faire du mal. Pour en revenir au développement personnel, j'y trouve maintenant des pistes pour explorer mes potentiels et m'ouvrir à de nouvelles manières de penser.

Avec un sourire, elle se resservit un bol de soupe et une large tranche de pain.

– Et toi, Eli, côté équilibre, où en es-tu ?

– Là, maintenant ? Je pourrais marcher sur les mains sur une corde raide.

En riant, elle but une gorgée de vin.

– Le sexe est la meilleure chose qu'on ait jamais inventée.

– Ce n'est pas moi qui te contredirai.

– Tu devrais mettre des scènes érotiques dans ton roman. À moins que tu n'estimes que l'érotisme soit trop fleur bleue ?

– Ce serait un challenge pour moi que d'écrire des scènes osées.

Elle se pencha vers lui et lui donna un baiser.

– Souhaites-tu que ton héros trouve son équilibre ? Si tu n'as pas d'inspiration, je pourrais t'en donner.

– Je serais idiot de refuser cette collaboration, répliqua Eli en laissant sa main remonter le long de la cuisse d'Abra. Je propose qu'on se mette au travail sans attendre.

– Et si on essayait le carrelage de la cuisine, tout compte fait ?

Ils furent interrompus par le carillon de la sonnette.

– Partie remise, bougonna Eli.

Il trouva Vinnie à la porte, et pensa qu'il s'était trop vite réjoui : il n'avait pas encore atteint l'équilibre, loin de là ; son cœur faisait toujours un bond à la vue d'un fonctionnaire de police, même si celui-ci était un vieil ami.

– Bonsoir, Vinnie.

– Bonsoir, Eli. J'étais dans le secteur. Avant de rentrer chez moi, je voulais te... Oh, salut, Abra.

– Salut, Vinnie, lança-t-elle en s'avançant dans le vestibule. Entre, il fait froid.

– Non, non, je repasserai demain, ou je te téléphonerai, Eli.

– Entre, puisque tu es là. On était en train de manger une succulente soupe concoctée par Abra.

– Tu en veux un bol ? proposa-t-elle.

– Non, je te remercie, j’ai déjà dîné, et je ne voudrais pas...

– Je masse Eli deux fois par semaine, dit-elle. Et je veille à ce qu’il se nourrisse correctement, ce qu’il a tendance à négliger. Et nous couchons ensemble. Ça, c’est tout nouveau.

– Ah... OK... bredouilla Vinnie.

– Entre, si tu as quelque chose à dire à Eli. Je te prépare un café.

– Je ne veux pas vous déranger.

– Trop tard, répliqua-t-elle en retournant dans la cuisine.

– Elle est incroyable, murmura Eli en la suivant des yeux.

– Je l’apprécie énormément, moi aussi, déclara Vinnie, les pouces calés dans le ceinturon de son uniforme. Ne déconne pas avec elle, Eli. Je te fais confiance, tu as toujours été un gars bien.

– J’essaierai, promis. Allez, viens, entre.

Eli précéda Vinnie dans le salon.

– Assieds-toi, je t’en prie, et dis-moi ce qui t’amène.

– Je sais que Corbett et Wolfe sont venus te voir.

– Oui, nous avons eu une discussion intéressante.

– Corbett est un gars intelligent et réglo. Quant à Wolfe, je ne le connais pas, mais j’ai cru comprendre qu’il avait une dent contre toi.

Eli s’installa sur le canapé.

– Il s’acharne sur moi comme un chien sur un os. Depuis un an, crois-moi, il m’a laissé des cicatrices.

– Il va se faire les dents sur Abra, maintenant. Et sur moi.

– Je suis désolé.

En secouant la tête, Vinnie prit place dans un fauteuil.

– Je ne te demande pas d’excuses. Je voulais juste te prévenir qu’il va chercher par tous les moyens à discréditer Abra et à démonter ton alibi. Et comme j’ai dressé le constat de l’effraction, je risque moi aussi de me retrouver dans le collimateur.

Abra entra dans la pièce avec un mug de café, qu’elle tendit à Vinnie.

– Ce type est toxique, commenta-t-elle.

– Il a une bonne réputation mais il peut être borné, poursuivit Vinnie en regardant au fond de sa tasse.

– Il faudra bien qu’il se rende à l’évidence, soupira Eli. Je suis innocent, il ne peut rien prouver contre moi.

– Il connaissait Duncan.

– J’en étais sûr.

– Je n’ai pas encore vérifié mais je pense qu’ils se connaissaient bien. Ce qui renforce sa motivation à te démolir. Or, cette fois, tu as un alibi.

– Je peux certifier qu’Eli était là à l’heure du crime, déclara Abra.

– Il va alléguer que tu mens pour protéger ton...

– Ton amant, tu peux le dire. Qu’il allègue tout ce qu’il voudra, je n’ai rien à me reprocher. OK, je devine ce que tu penses : que la situation était plus simple, plus claire, quand nous ne couchions pas ensemble. C’est vrai, j’ai...

nous avons compliqué les choses. Mais la vérité reste la vérité.

– Attends-toi à ce qu’il fouine dans ton passé, dans ta vie privée.

– Je n’ai rien à cacher. Eli est au courant pour Derrick.

– OK, opina Vinnie en buvant une gorgée de café. Je ne voulais pas t’inquiéter, juste te prévenir.

– Je te remercie.

– L’analyse balistique est terminée ? s’enquit Eli.

– En principe, je ne suis pas autorisé à dévoiler les détails de l’enquête, répondit Vinnie avec un haussement d’épaules. Mais... Ta grand-mère possède une belle collection d’armes anciennes, n’est-ce pas ? Elle me l’a montrée, un jour. Je n’ai pas le souvenir d’y avoir vu de 32 millimètres.

– Aucun calibre 32 dans cette maison, confirma Eli.

– Bien... Sur ce, il faut que je vous laisse. Ma femme va se faire du souci. Merci pour le café, Abra.

– Il n’y a pas de quoi. Merci à toi.

Eli accompagna Vinnie à la porte.

– C’est sympa d’être passé nous mettre en garde, lui dit-il. Je n’oublierai pas.

– Dans la mesure du possible, essaie de préserver Abra. Elle sait combien les gens peuvent être vicieux, mais elle ne se méfie pas assez. Épargne-lui les ennuis.

Les ennuis, hélas, songea Eli, avaient le chic pour s’infiltrer par la moindre des failles.

Lorsqu’il retourna dans le salon, Abra ajoutait du bois dans la cheminée. Elle se redressa, les flammes dansant derrière son dos.

– Quoi qu’il se produise, dit-il, le fait que tu sois avec moi te place dans une position délicate. Ton passé, le drame que tu as vécu, les choix que tu as faits, ton travail, ta famille, tes amis – tout cela va être examiné à la loupe, commenté, interprété, voire déformé. Tu sais ce que c’est, tu as déjà traversé ce genre d’épreuve.

– Et alors ?

– Réfléchis bien, avant de décider si, oui ou non, tu es prête à y faire face de nouveau.

Elle soutint un instant le regard d’Eli, avant de répondre, d’une voix très calme et très posée :

– Tu crois que je n’y ai pas déjà réfléchi ? Tu crois que je ne suis pas capable d’assumer les conséquences de mes actes ?

– Ce n’est pas ce que je voulais dire.

– Ne t’inquiète pas pour moi, je sais ce que je fais. Les voix portent dans une maison vide, et j’ai l’ouïe fine. J’ai entendu ce que Vinnie vient de dire, mais il se trompe : ce n’est pas que je ne suis pas assez méfiante ; seulement, je ne catalogue pas tout le monde d’emblée dans la catégorie des mauvais. Il y a une différence.

– Tout le monde a en soi une part de haine.

– Dommage que tu aies cette opinion, bien que ce soit compréhensible, après ce que tu as vécu. Cela dit, nous débattons une autre fois de ce vaste sujet. Pour l’instant, tu veux savoir ce que je pense ?

– Oui.

– Je crois que le canapé sera beaucoup plus confortable que le carrelage de la cuisine.

Quand ils montèrent enfin se coucher, épuisés et repus, elle découvrit qu’Eli n’était pas du genre à se blottir. Un bon point pour lui, toutefois, il ne s’opposait pas à ce que l’on se blottisse contre lui.

Elle se réveilla par un petit jour gris perle, lorsqu’il se dégagea de sous son bras.

– Mmm. Tu te lèves ?

– Oui, désolé de t’avoir réveillée.

– Ce n’est pas grave, marmonna-t-elle en se lovant de nouveau contre lui. Quelle heure est-il ?

– 6 heures. Rendors-toi.

– J’ai un cours à 8 heures, dit-elle en s’enfouissant le visage au creux de son cou. Et toi, quel est ton programme ?

– Boire un café, dans l’immédiat. Puis travailler.

Rien ne l’empêchait toutefois de s’attarder au lit, songea-t-il en laissant sa main courir le long du dos d’Abra.

– Alors tu as le temps de faire quelques étirements avec moi. Ensuite, en guise de récompense, je te préparerai le petit déjeuner.

– Et si nous faisions plutôt une séance de sport en chambre ?

Elle ne protesta pas lorsqu’il roula sur elle, se glissa en elle.

– Excellente alternative à la salutation au soleil, murmura-t-elle, un sourire dans les yeux.

Ils firent l’amour lentement, langoureusement, comme s’ils flottaient sur une mer paisible. Après le typhon de la veille, elle savoura la volupté de cette étreinte comme la caresse du soleil levant, la promesse d’une nouvelle journée radieuse, porteuse d’espoir.

Elle le voyait, à présent, les contours de son visage, le bleu de ses yeux, cette ombre toujours tapie au fond de son regard.

Sa nature la poussait à bannir les ombres, à répandre la lumière. Elle s’abandonna à lui, pour le plaisir d’offrir, le bonheur de recevoir. La vague, aussi calme fût-elle, l’emmena très haut, et lorsqu’elle retomba, elle vit la lumière briller dans les prunelles d’Eli.

Enroulée autour de lui, elle demeura immobile, dans une délicieuse torpeur.

– Tu penseras à moi, aujourd’hui ?

Il lui déposa un baiser dans le cou.

– Il y a de fortes chances.

– Pense à moi délibérément, dit-elle. Vers midi. Je penserai délibérément à toi. Nous enverrons des ondes positives dans l’univers.

Il souleva la tête.

– Des ondes positives dans l'univers ?

– Où les écrivains, les artistes, les inventeurs et tous les créatifs puisent-ils leurs idées, à ton avis ?

Elle leva les bras, traça un cercle dans l'air.

– C'est de là que viennent les idées ?

– Elles sont là, quelque part, répondit Abra en laissant ses doigts courir le long de la colonne vertébrale d'Eli. Il suffit de s'ouvrir et d'être réceptif. Certains sont plus réceptifs que d'autres, certains se laissent miner par les pensées négatives. Le meilleur moyen de capter les ondes positives est de commencer la journée en s'ouvrant.

– Je crois que nous partons sur une bonne base, aujourd'hui.

– Je crois aussi, acquiesça-t-elle en se levant et en se dirigeant vers la salle de bains. Regarde si tu peux me trouver un pantalon de jogging ou un short, s'il te plaît. Je prendrai une brosse à dents neuve dans le meuble du lavabo.

– OK.

Il lui trouva un short et passa lui-même un survêtement.

– Il va t'être trop grand, dit-il, lorsqu'elle ressortit de la salle de bains.

Elle l'enfila, noua le cordon de serrage.

– Ça ira. Tu me rejoins dans la salle de gym ?

– Je... Disons que...

– Quoi ? Tu as des complexes ? Nous n'avons plus rien à nous cacher, maintenant.

Difficile de protester, quand elle se tenait là devant lui, nue jusqu'à la taille dans un short à lui.

Elle enfila son caraco blanc.

– Il n'y a rien de honteux à faire des exercices de respiration et d'étirements, dit-elle. Je descends chercher un élastique pour m'attacher les cheveux. On se retrouve dans la salle de gym.

Il prit amplement son temps. Ce n'était pas tant qu'il avait honte ; simplement, il préférait démarrer la journée par un café, comme la plupart des gens normaux.

Il la rejoignit néanmoins dans la salle de gym. Elle était assise en tailleur sur l'un des deux tapis qu'elle avait étendus au sol, les mains sur les genoux, les yeux fermés.

Elle aurait pu avoir l'air ridicule dans ce short d'homme trop grand pour elle. Or elle paraissait si sereine qu'elle en était d'une beauté touchante.

Sans soulever les paupières, elle tapota le second tapis.

– Assieds-toi, dans une position confortable. Prends quelques minutes pour respirer.

– En général, je respire toute la journée. La nuit aussi.

Ses lèvres s'incurvèrent.

– Concentre-toi sur ta respiration. Inspire par le nez, sens ton ventre se gonfler. Pense à ton ventre comme un ballon. Retiens l'air quelques secondes,

puis expire lentement, par les narines toujours, jusqu'à ce que tes poumons soient vides. Voilà... Recommence. Ton ventre se soulève sur l'inspiration et se creuse sur le souffle. Relâche ton esprit.

Il avait toutes les peines du monde à relâcher son esprit, hormis lorsqu'il écrivait. Et lorsqu'il pensait à faire le vide, il n'avait pas du tout l'impression de se relaxer l'esprit mais au contraire de le faire travailler. Il s'efforça cependant de se concentrer sur sa respiration, pressé de descendre boire un café.

– Maintenant, sur l'inspiration, lève les bras et joins les paumes au-dessus de la tête. Et abaisse-les sur l'expiration. Inspire, lève les bras... répéta-t-elle d'une voix calme, apaisante. Expire, ramène les bras le long du corps.

Elle lui fit incliner le buste au-dessus de ses jambes croisées, sur un côté, puis sur l'autre. Laisser tomber le poids de son corps au-dessus de l'une de ses jambes tendues, puis de l'autre, puis des deux. En s'étirant, il se détendit, un peu.

Ils passèrent ensuite en position debout, elle lui adressa un sourire. Derrière les fenêtres, le jour se levait. Si elle lui avait ordonné de se contorsionner comme un bretzel, il aurait essayé. Ils poursuivirent les exercices de respiration et d'étirements, leurs mouvements aussi fluides et paisibles que leur étreinte matinale.

Pour finir, elle lui demanda de s'allonger sur le dos, les paumes vers le ciel, les yeux fermés, et tout en lui massant les tempes, elle parla de lâcher prise, d'inspirer la lumière et d'expirer les ombres.

Lorsqu'il se redressa en position assise, le buste penché en avant – afin de clore la pratique, comme elle disait –, il éprouva la sensation d'immerger d'une sieste dans un bain chaud.

– Bravo, le félicita-t-elle avec une tape sur le genou. Prêt pour le petit déjeuner ?

– On ne te paie pas assez, dit-il.

– Qui ?

– Tes élèves.

– Tu ne connais pas le prix de mes cours.

– Quel qu'il soit, c'est un cadeau.

– Je prends plus cher pour des cours privés, répliqua-t-elle en lui caressant le bras. Tu es intéressé ?

– Eh bien...

– Réfléchis, dit-elle en se levant. En attendant, n'oublie pas de t'étirer la nuque, comme je t'ai montré, toutes les deux ou trois heures, quand tu travailles à l'ordinateur. Pense aussi à enrouler les épaules, de temps en temps, ajouta-t-elle tandis qu'ils descendaient à la cuisine. En l'honneur du printemps, je vais faire une omelette printanière. Occupe-toi du café.

– Ce n'est pas la peine de te donner tant de mal. Tu as un cours.

– À 8 heures, j'ai le temps. Je laisserai mon matériel de massage ici, je le prendrai quand je reviendrai faire le ménage.

- Ça me fait bizarre de coucher avec la femme de ménage...
- Elle ouvrit le réfrigérateur, rassembla les ingrédients dont elle avait besoin.
- Tu me licencies ?
- Oh, non ! Mais j'ai un peu l'impression de profiter de toi.
- Elle sortit un couteau, une planche à découper.
- Qui a fait le premier pas ?
- Toi, bien que tu m'aies seulement devancé.
- Je suis contente de l'entendre, dit-elle en rinçant quelques asperges et une poignée de champignons. J'aime travailler ici, j'aime cette maison. J'aime cuisiner, et je retire une immense satisfaction de voir que ma cuisine te réussit. Tu reprends du poids depuis que je te prépare à manger. J'aime faire l'amour avec toi. Si l'un de ces paramètres venait à changer, je te le ferais savoir, et nous prendrions les mesures qui s'imposent. Si mes services ne te donnent plus satisfaction ou si tu ne veux plus coucher avec moi, tu me le feras savoir et nous aviserons. Ça te convient ?
- Impec !
- Bien, dit-elle en versant un filet d'huile d'olive dans une poêle. Et ce café, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Avec Abra, ce n'était jamais la routine. Rapidement, néanmoins, ils s'installèrent dans un nouveau schéma. Elle cuisinait pour deux, à Bluff House ou chez elle. Ils se promenaient ensemble sur la plage et Eli, lui aussi, commença à sentir le printemps.

Il prit l'habitude d'être servi à table, que la maison soit pleine de fleurs, de bougies, de son parfum, de sa voix. D'elle.

Son roman progressa jusqu'à un point où il commença à penser qu'il tenait quelque chose de consistant, qu'il n'écrivait plus seulement pour s'évader hors de lui-même.

Il lisait, travaillait, s'astreignait quotidiennement à une heure minimum d'exercice. Et pendant quelques jours, quelques jours précieux, la simple notion de meurtre sembla appartenir à un autre monde.

Jusqu'à ce que l'inspecteur Corbett se présente à sa porte, accompagné d'une équipe.

– Nous avons un mandat pour perquisitionner la maison et ses dépendances, ainsi que votre véhicule.

L'estomac noué, Eli parcourut le document portant le sceau officiel de la cour.

– Eh bien, je vous conseille de vous mettre au travail sans attendre. La propriété est vaste.

Il laissa entrer la file de policiers, repéra Wolfe parmi eux. Sans un mot, il attrapa le téléphone de la cuisine et sortit sur la terrasse appeler son avocat. Mieux valait prévenir que guérir ; il avait appris cette leçon à ses dépens.

Oui, on sentait le printemps, songea-t-il une fois la conversation avec Neal terminée. La tourmente, hélas, n'était pas l'apanage de l'hiver. Il devait affronter cette tempête, une de plus.

Alors qu'il était accoudé à la balustrade, Corbett le rejoignit.

– Remarquable collection d'armes, là-haut...

– Pour autant que je sache, aucune n’a été chargée depuis au moins une génération.

– Puis-je vous demander les clés des vitrines ?

Corbett sur ses talons, Eli se rendit dans la bibliothèque.

– Vous savez très bien que Duncan n’a pas été tué avec l’une de ces armes, dit-il en ouvrant tour à tour les tiroirs du bureau de son grand-père.

– Cela vous ennuie que nous y jetions un coup d’œil de plus près ?

– Absolument pas, répondit Eli en remettant les clés à l’inspecteur. Ce qui me gêne, c’est que Wolfe soit braqué contre moi, qu’il s’obstine à nier l’évidence, la chronologie des faits, les déclarations des témoins.

Le visage de Corbett demeura impassible.

– Je vous remercie pour votre coopération.

– Inspecteur, l’interpella Eli avant qu’il ne remonte à l’étage. J’ai l’intention de porter plainte, pour abus de pouvoir, contre vos services et le département de police de Boston.

Une lueur de colère s’alluma dans le regard de Corbett.

– Est-ce une menace ?

– Prenez-le comme vous voudrez.

– Je ne fais que mon travail, monsieur Landon. Si vous n’avez rien à cacher, plus consciencieusement je l’accomplirai, plus rapidement vous serez lavé de tout soupçon.

– À d’autres, s’il vous plaît. Wolfe me harcèle sans relâche depuis plus d’un an. Alors que je suis totalement innocent.

Là-dessus, Eli attrapa une veste et quitta la maison. Il savait qu’il aurait mieux fait de rester, mais il ne pouvait pas supporter de voir la police passer Bluff House au peigne fin, fouiner parmi ses affaires, celles de sa famille. Il avait assisté à la perquisition de son domicile conjugal ; assister à celle-ci était au-dessus de ses forces.

Il descendit sur la plage, contempla la mer, les oiseaux, les enfants qui jouaient sur le sable. Les vacances de printemps avaient dû commencer.

Ses parents voulaient qu’il vienne chez eux pour le dîner de Pâques. Il avait l’intention d’y aller, de demander à Abra de l’accompagner. Avec elle à ses côtés, il se sentait prêt à prendre part à cette réunion de famille, à renouer avec la tradition – l’énorme jambon qu’Alice ferait rôtir et que sa mère insisterait pour glacer elle-même, les œufs colorés, les paniers de friandises. Il se réjouissait même d’avance de ce moment de fête.

À présent, cependant, il lui semblait plus avisé de se tenir à l’écart de ceux qui lui étaient chers, tant que la police n’aurait pas retrouvé l’assassin de Duncan.

Celui de Lindsay.

Ou tant que son propre détective n’aurait pas découvert quelque chose qui permette d’ouvrir une nouvelle piste. Bien que, de ce côté-là, il n’y eût encore aucune avancée.

Il leva les yeux vers La Mouette rieuse. Où était Abra ? s’interrogea-t-il. En

train de donner un cours de yoga ? De faire les courses ou le ménage pour l'un de ses clients ? Dans sa cuisine, affairée devant ses fourneaux ? Ou dans son petit atelier, à fabriquer des pendentifs et des boucles d'oreilles ?

Il avait été inconscient de s'engager dans une relation avec elle, de l'entraîner dans ce pétrin. Ou, plus exactement, de la laisser s'y fourrer.

Elle avait des effets personnels à Bluff House : des vêtements, du shampoing, une brosse à cheveux – des petites parcelles d'intimité. Son estomac se serra en une boule de colère. Il devinait les commentaires des policiers, les sourires entendus et, pire, la joie malsaine qu'éprouverait Wolfe en voyant ses suspicions se confirmer.

Ils perquisitionneraient ensuite la maison d'Abra, s'ils parvenaient à convaincre un juge de signer un mandat.

Cette perspective le mit en rage. D'un pas furieux, il regagna Bluff House et, de la terrasse, rappela son avocat.

– Que se passe-t-il ? s'inquiéta Neal. Si tu as besoin de moi, je prends la route immédiatement.

– Non, ce n'est pas la peine. Écoute, j'ai des relations avec Abra Walsh.

– Je le sais déjà, à moins que tu ne veuilles dire qu'il s'agit de relations intimes...

– C'est ce que je voulais dire, oui.

Eli s'attendait à un soupir, il ne fut pas déçu.

– OK. Depuis quand ?

– Quelques jours. Je crains que Wolfe ne demande un mandat pour perquisitionner chez elle. Tu pourras essayer de te renseigner, s'il te plaît ? Elle loue le cottage de La Mouette rieuse. Au besoin, je peux trouver le nom du propriétaire. Je ne veux pas qu'elle soit mêlée à cette affaire. Elle n'y est pour rien.

– Elle est ton alibi. Elle ferait bien de contacter son avocat. Elle sait comment fonctionne la justice, elle y a déjà eu affaire.

Eli se contracta, sa voix se durcit.

– Excuse-moi ?

– Eli, tu es mon client, elle est ton alibi. Wolfe insinue que votre liaison a débuté alors que Lindsay était encore en vie. Tu crois que je ne me suis pas renseigné sur Abra Walsh ? Exactement comme tu l'aurais fait à ma place ? Elle est intègre, intelligente et, manifestement, elle a l'air solide. Aucune loi ne vous interdit d'avoir une relation, ne t'affole pas. Elle se remettra d'une enquête de personnalité. Il n'empêche qu'elle a tout intérêt à prendre un avocat. Je ne t'apprends rien que tu ne saches déjà. Y a-t-il quelque chose que tu ne me dis pas ?

– Non. Elle m'a apporté du sauté de dinde, elle s'est fait agresser, et elle se retrouve impliquée dans une enquête pour meurtre. Je veux faire quelque chose, mince. Je ne veux pas qu'elle ait des ennuis à cause de moi.

– Tu m'as appelé, c'est la seule chose que tu pouvais faire. J'ai pris contact avec l'une de mes connaissances au département de police de Boston. Wolfe a

dû faire des pieds et des mains pour obtenir ce mandat. Il n'a plus beaucoup de crédit en ce qui te concerne. Laisse-le chanter, il n'aboutira à rien. Quant aux Piedmont, leurs menaces de procès n'ont trouvé écho qu'auprès de deux ou trois reporters qui n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent.

– La maison de ma grand-mère grouille de flics. Difficile de faire comme si de rien n'était.

– Dis-toi que ce n'est qu'un mauvais moment à passer. S'ils reviennent, on portera plainte. Fais-moi confiance, Eli, la police ne tient pas à ce genre de publicité. Ils révoqueront Wolfe. Appelle-moi quand la perquisition sera terminée.

– Entendu.

Peut-être Wolfe serait-il mis à l'amende, officiellement, songea Eli en coupant la communication. Néanmoins, il ne croyait pas une seule seconde qu'il aurait pour autant la paix.

Parce qu'elle avait dû aller faire les courses pour l'une de ses clientes qui l'avait appelée à la dernière minute, Abra arriva pile à l'heure à son cours au sous-sol de l'église.

– Désolée, les filles ! s'excusa-t-elle. Le petit dernier de Natalie est malade, je suis allée lui faire quelques courses. Elle ne viendra pas au cours, aujourd'hui.

Tandis qu'elle déroulait son tapis, elle capta les regards qu'échangeaient ses élèves, et le visage rouge de colère de Maureen.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en enlevant son blouson.

– Il y a toute une armée de policiers à Bluff House, répondit Heather. Ne me regarde pas comme ça, Maureen, c'est la vérité. Je crois qu'ils sont venus arrêter Eli Landon pour l'assassinat de ce pauvre homme. Pour celui de sa femme, aussi, peut-être.

– Une armée de policiers ? répéta Abra, avec toute la nonchalance dont elle était capable.

– Au moins une dizaine, si ce n'est plus. Je les ai vus entrer dans la maison. J'ai ralenti pour être sûre que c'était bien la police.

– Tu penses qu'ils auraient besoin d'être dix, si ce n'est plus, pour arrêter un seul homme ? Ils n'ont pas envoyé un commando antiterroriste, tant qu'ils y étaient ?

– Je comprends que tu sois sur la défensive, minaуда Heather, d'une voix ruisselante de sympathie mielleuse.

– Pourquoi ?

– Tu n'en fais pas un secret. Tout le monde voit ta voiture garée là-bas tard le soir et tôt le matin.

– Eli n'a pas tué « ce pauvre homme », comme tu dis. J'étais avec lui ce soir-là. Et je ne suis pas sur la défensive. Je me demande juste pourquoi la police déploierait un escadron pour appréhender un innocent.

– Je ne te critique pas, ma chérie.

– Oh, je t'en prie, Heather ! explosa Maureen. Qu'es-tu en train d'insinuer ? Qu'Abra fréquente un assassin ? Que sais-tu d'Eli Landon pour l'avoir déjà arrêté, jugé et condamné ?

– Il est tout de même soupçonné de meurtre, de deux meurtres. S'il y a la police chez lui, ce n'est sûrement pas pour rien. Je ne jette pas la pierre à Abra, je...

– Restons-en là, d'accord ? trancha Abra. Je ne te jette pas non plus la pierre, Heather, bien que tu colportes des rumeurs infondées. N'en parlons plus et mettons-nous au travail, mesdames, si vous le voulez bien.

– Je racontais juste quelque chose que j'ai vu, insista Heather, les yeux brillants de larmes. J'ai des enfants. J'ai le droit d'être inquiète, non ? Un crime a tout de même été commis à Whiskey Beach, que je sache.

– Nous sommes tous inquiets, intervint Greta Parrish en tapotant l'épaule de Heather. D'autant plus qu'on ne sait pas qui a tué ce détective privé, ni pour quelle raison. Nous ferions mieux de nous serrer les coudes au lieu de montrer n'importe qui du doigt.

– Je n'accuse personne. Je disais seulement qu'il y avait la police à Bluff House. Ce détective était de Boston et il s'est fait tuer ici. Eli Landon est de Boston, lui aussi, et il se trouve qu'il est là, en ce moment. Je n'invente rien, et ce n'est pas ma faute si je me fais du souci pour ma famille...

Là-dessus, un sanglot dans la gorge, Heather attrapa ses affaires et s'en alla.

– Voilà qu'elle va se faire passer pour une victime, maintenant, soupira Maureen.

– Calmons-nous, dit Abra en prenant une longue inspiration. Heather est contrariée, c'est normal : quelqu'un a été assassiné à Whiskey Beach ; nous sommes tous sous le choc. Je peux toutefois vous dire qu'Eli n'est pas responsable, puisque j'étais avec lui le soir où le crime a été commis. Il ne pouvait pas être à deux endroits à la fois. Quant à ma vie personnelle, elle ne regarde que moi, à moins que je ne décide de vous en parler. Si l'une d'entre vous ne veut plus prendre de cours avec moi, pas de problème, je la rembourserai. Sinon, passons en position assise et prenons quelques minutes pour respirer.

Sur ces mots, elle s'installa en tailleur sur son tapis. Lorsque ses élèves suivirent l'exemple, le poing noué dans son ventre se desserra quelque peu.

Bien qu'elle eût toutes les peines du monde à faire le calme en elle, à se concentrer sur son énergie, sur son équilibre, elle assura tant bien que mal son heure de cours.

À la fin de laquelle Maureen s'attarda après les autres. Elle n'en attendait pas moins de sa part.

– Chez toi ou chez moi ? demanda Maureen.

– Chez moi. J'ai un ménage dans une heure, il faut que je me change.

– OK. Tu m'emmènes en voiture ? Je suis venue à pied.

– Sundaes hier soir ?

– Beignet aux pommes ce matin. Je ne devrais pas avoir de gourmandises à la maison. Je suis trop faible.

– Prépare-toi à succomber une fois de plus à la tentation. J'ai fait des brownies.

– Je te maudis !

– J'essaie de prendre les choses en fonction de qui elles viennent, dit Abra en montant dans la voiture, mais Heather m'a mise en boule.

– Heather est une idiote.

– Il lui arrive de dire des idioties. Comme tout le monde.

– L'idiotie est le plus grand défaut de Heather.

– Non, son plus grand défaut, c'est qu'elle est trop bavarde. Et parfois, nous sommes les premières à nous délecter de ses commérages. Elle est aussi un peu trop mère poule. Cela dit, je ne sais pas comment je serais si j'avais des enfants.

– J'en ai trois, et je ne suis pas comme elle. Si elle pouvait, elle planterait des GPS à ses gamins. Elle ne mérite pas ton indulgence. Elle a franchi une limite. Tout le monde te le dira, y compris sa meilleure copine Winnie. Mince, Abra, elle avait presque l'air contente d'avoir vu la police à Bluff House !

Dans un crissement de freins, Abra se gara devant son cottage.

– Je sais, je sais. Elle a tendance à se réjouir du malheur des autres, ce qui est inadmissible.

Elle descendit de la voiture, attrapa son sac sur la banquette arrière et claqua la portière.

– J'essaie d'être tolérante et compréhensive, ajouta-t-elle, mais elle m'a mise hors de moi.

– Cette femme est insupportable. Vengeons-nous sur les brownies !

– J'irais bien faire un tour à Bluff House, dit Abra en déverrouillant la porte, mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. J'irais aussi volontiers gifler Heather, mais je m'en voudrais, après.

– Ça te défoulerait, en tout cas.

Abra posa son sac dans l'entrée et fonça à la cuisine, où elle retira le film plastique qui recouvrait les brownies. Comme chez elle, Maureen sortit des serviettes en papier. En croquant un brownie, Abra alluma la bouilloire.

– Elle pense que ce n'est pas vrai que j'étais avec Eli quand Duncan a été assassiné. Elle me regardait comme si je lui faisais pitié.

Par solidarité, Maureen prit elle aussi un brownie.

– Je déteste quand elle prend cet air supérieur.

– Si elle croit que je mens, la police aussi, peut-être. Et ça, ce serait beaucoup plus grave.

– Ils n'ont aucune raison de penser que tu mens.

– Je couche avec Eli.

– Ce n'était pas le cas, au moment des faits.

Abra croqua une autre bouchée de brownie avant de s'occuper du thé.

– Au fait, je ne t’ai pas encore dit : c’est un très bon amant.

– Raconte...

En riant, Abra repoussa le vase d’iris sur un coin de la table et sortit deux tasses à thé.

– On a déplacé le lit.

– Oui... Moi aussi, je change souvent les meubles de place.

– En faisant l’amour, banane !

– Ça arrive, des fois.

Abra secoua la tête, attrapa un stylo.

– Voilà le lit, dit-elle en dessinant un rectangle. Initialement, il était là, contre le mur. Après nos galipettes, il était là, dans ce sens, à au moins un mètre du mur.

Elle traça un autre rectangle. Maureen étudia le croquis.

– Tu me fais marcher ?

– Je te jure que c’est vrai.

– C’est un lit à roulettes ?

– Non, c’est la force de l’énergie sexuelle refoulée.

– Tu vas me rendre jalouse, soupira Maureen. La seule chose qui me console, c’est que je suis sûre et certaine que Heather n’a jamais déplacé le lit.

– Tu veux que je te dise ce qui m’a le plus énervée ? Qu’elle sous-entende que je suis aussi inconsciente que ces femmes qui écrivent à des détenus et s’amourachent d’un psychopathe qui a étranglé six filles avec ses lacets. Franchement, je ne sais pas comment Eli peut vivre avec ce nuage de suspicion qui plane constamment au-dessus de sa tête.

– Ça doit être plus facile pour lui maintenant qu’il t’a.

– J’espère, soupira Abra. Je l’espère de tout mon cœur. Il est tellement attachant.

Le sourcil froncé, Maureen se lécha les doigts.

– Tu es amoureuse ? Fais attention, ne t’attache pas trop vite. Tu ne le connais que depuis quelques semaines.

– Je ne dis pas que je suis amoureuse, je ne dis pas non plus que je ne le suis pas. Je dis juste que je le trouve attachant. Je l’ai trouvé touchant dès la première fois que je l’ai vu. Il avait l’air si paumé, si fatigué, si triste, si rongé de colère... Dès le début, il m’a inspiré de la sympathie. Maintenant que je le connais un peu mieux, j’éprouve un grand respect pour lui. Il faut un courage, une volonté énormes pour traverser ce qu’il a traversé. Évidemment, il y a aussi de l’attirance, de l’affection.

– J’ai eu l’impression qu’il était content de passer la soirée au pub avec nous, l’autre jour.

– Il a besoin de voir du monde, de se détendre. Même avec sa famille, je crois qu’il se sentait très seul.

La solitude, selon Abra, était de temps à autre nécessaire pour se ressourcer. Les gens qui se retrouvaient emmurés dans la solitude, en revanche, lui faisaient de la peine, et elle ne pouvait s’empêcher de leur tendre

des perches.

– Je le vois se déridier chaque jour un peu plus. Il a beaucoup d'humour, et un cœur en or. Ce serait tellement dommage qu'il se laisse de nouveau miner par cette histoire de privé.

– À ton avis, pourquoi y avait-il tous ces flics à Bluff House ?

– Si Heather n'exagérait pas, ils ont dû venir perquisitionner. Je t'ai dit que cet inspecteur Wolfe est convaincu qu'Eli a tué Lindsay. Il s'est mis en tête qu'il finirait par réussir à le prouver. Et maintenant, il cherche à le coincer pour la mort du détective.

Maureen saisit la main d'Abra.

– C'est de la diffamation pure et simple. Il mériterait un blâme professionnel. Tu vas de nouveau avoir affaire à la police, toi aussi ?

– Très certainement. Mike et toi aussi, peut-être.

– Ce n'est pas grave, on s'en remettra. Comme on se remettra des commérages de Heather. Tu crois qu'elle osera venir à ton prochain cours ?

– Si elle vient, évite de la gifler.

– Promis. Allez, il faut que je file, maintenant. Je prends un dernier brownie pour la route. Si tu as besoin de moi, n'hésite pas à m'appeler. Je serai chez moi toute la journée. J'ai de la paperasse à faire avant que les enfants rentrent de l'école.

Sur le pas de la porte, Abra embrassa chaleureusement son amie.

– Merci, lui dit-elle. Tu es l'antidote parfait à l'idiotie.

Maureen partie, elle monta dans sa chambre se changer, légèrement écœurée d'avoir mangé deux brownies juste avant l'heure du déjeuner. Elle passerait voir Eli sitôt sa journée de travail terminée, décida-t-elle. Pour le meilleur ou pour le pire.

La perquisition durerait des heures. Lorsque son bureau fut libre, Eli s'y enferma, remit ses affaires en ordre et téléphona à son père.

Il lui en coûtait de devoir l'appeler pour un motif aussi désagréable, mais il préférait informer lui-même sa famille avant que des rumeurs ne se propagent. Il ne minimisa pas, son père n'aurait pas été dupe. Il essaya seulement de le rassurer : la police ne trouverait rien, pour la simple et bonne raison qu'il n'y avait rien à trouver.

Incapable d'écrire avec des flics furetant partout dans la maison, il effectua ensuite quelques recherches sur Internet, pour son roman d'abord, puis sur la Dot d'Esméralda.

Il sursauta lorsqu'on frappa à la porte ouverte. Corbett se tenait dans son encadrement. Eli ne prit pas la peine de se lever.

– Nous avons terminé, monsieur Landon.

– OK.

– À propos de ce trou, dans la cave...

– Oui ?

– Je ne m'attendais pas à de telles dimensions... (Corbett marqua une

pause, mais Eli garda le silence.) Aucune idée de qui a pu faire ça ?

– Pas la moindre, sinon, j'en aurais fait part au shérif adjoint.

– Selon lui, ce trou a sans doute été creusé par l'individu qui s'est introduit ici le soir du meurtre de Duncan. Et à l'évidence, il n'a pas été creusé en une seule fois.

– C'est une théorie.

Corbett s'avança dans le bureau et ferma la porte derrière lui.

– Je tiens à ce que vous sachiez, monsieur Landon, que je ne cautionne pas l'inspecteur Wolfe. Rien ne vous lie au meurtre de Duncan. Le seul rapport entre vous et lui, c'est qu'il était chargé de vous surveiller. Pour les motifs que vous m'avez exposés lors de notre dernière entrevue, je ne vois pas comment vous auriez pu commettre ce meurtre. De surcroît, je ne vois pas non plus de raisons de douter de la parole de Mlle Walsh, bien que mon petit doigt me dise qu'elle a passé plusieurs nuits ici, et pas sur le canapé, depuis que nous vous avons tous deux interrogés.

– La dernière fois que j'ai consulté le code pénal du Massachusetts, les relations sexuelles entre adultes consentants étaient toujours autorisées.

– Dieu merci. Ce que je voulais vous dire, c'est que vous n'êtes pas dans mon collimateur. Le problème, c'est que je n'ai aucune piste, pour l'instant, si ce n'est que j'aurais tendance à penser que ce n'est pas un hasard si une effraction, une agression et un meurtre ont été commis la même nuit. Par conséquent, si vous aviez la moindre idée de qui a pu creuser ce trou dans la cave, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'en faire part.

Alors qu'il s'apprêtait à prendre congé, Corbett se retourna et ajouta :

– Je serais furieux que des flics mettent ma maison sens dessus dessous. Sachez, monsieur Landon, que j'ai moi-même sélectionné cette équipe. Si nous n'avons rien trouvé, c'est qu'il n'y avait rien à trouver. J'espère que mes hommes ont été soigneux, mais je vous prie de nous excuser si nous n'avons pas remis chaque chose exactement à sa place.

Là-dessus, Corbett ouvrit la porte. Eli n'eut qu'un très bref instant d'hésitation :

– Écoutez, lui dit-il, je crois que celui qui a creusé au sous-sol est responsable de la chute de ma grand-mère. Soit il l'a poussée, soit il lui a fait peur. Et il l'a laissée là, au pied de l'escalier, sans lui porter assistance.

Corbett referma la porte et, sans y être invité, s'assit sur une chaise.

– Cette idée m'a effleuré, déclara-t-il. Votre grand-mère ne se souvient de rien ?

– Non, pas même de s'être levée. Les médecins disent qu'il est fréquent d'avoir des amnésies après un traumatisme crânien. Peut-être que la mémoire lui reviendra, peut-être pas, peut-être en partie. Elle aurait pu mourir, et elle serait probablement morte si Abra ne l'avait pas trouvée. Entre trouser la peau d'un détective privé et pousser une vieille dame dans les escaliers, il n'y a qu'un pas. Ma grand-mère est très attachée à cette maison, or il n'est pas garanti qu'elle puisse revenir y vivre, pas seule, tout au moins. Je veux savoir

qui est responsable de cela.

– Où étiez-vous, le soir où elle a fait cette chute ?

– Je vous en prie...

– Je me dois de procéder avec rigueur, monsieur Landon. Vous rappelez-vous où vous étiez ce soir-là ?

– Très bien, oui. Je ne risque pas d'oublier le regard de ma mère, le lendemain matin, quand Abra lui a téléphoné. Après le meurtre de mon épouse, mes parents m'ont accueilli chez eux. J'étais chez eux le soir de l'accident de ma grand-mère. Mon père et moi avons passé la soirée à jouer au gin rami, jusqu'à 2 heures du matin. Après quoi, je ne peux pas prouver que je ne suis pas parti à Whiskey Beach pousser ma grand-mère dans l'escalier.

Ignorant cette remarque, Corbett sortit un calepin et y griffonna quelques notes.

– Il y a beaucoup d'objets de grande valeur dans cette maison...

– Effectivement. Or rien n'a été volé.

– Que cherchait-on, à votre avis, dans la cave ?

– La Dot d'Esméralda, je ne vois pas d'autre explication.

– Intéressant... Verriez-vous une objection à ce que je m'entretienne avec votre grand-mère, si ses médecins m'y autorisent ?

– Je ne veux pas qu'elle se fasse du souci, c'est tout. Ni que ma famille soit éclaboussée par un autre scandale.

– J'y veillerai.

– Pourquoi vous donnez-vous tout ce mal ?

– J'ai envoyé un cadavre à Boston alors que la victime, pour autant que je sache, n'avait rien fait d'autre que son boulot. Quelqu'un s'est introduit ici et a agressé une jeune femme qui aurait pu être grièvement blessée si elle ne s'était pas défendue. Du reste, je suis convaincu que vous n'avez pas tué votre femme.

Eli en oublia ce qu'il s'apprêtait à dire.

– Pardon ?

– Croyez-vous que je n'aie pas lu et relu chaque ligne de votre dossier ? Vous ne vous êtes jamais contredit dans vos déclarations. Quelqu'un qui ment finit toujours par se trahir.

– Wolfe est persuadé que je suis coupable.

– Wolfe est un bon flic, qui a maintes fois prouvé qu'il avait un flair hors du commun. Mais cette fois, il se trompe. Personne n'est infaillible.

– C'est peut-être vous qui vous trompez.

Un mince sourire étira les lèvres de Corbett.

– De quel côté êtes-vous, monsieur Landon ?

– Vous êtes le premier fonctionnaire de police à me regarder droit dans les yeux et à me dire que je n'ai pas tué Lindsay. Je n'ai pas l'habitude...

– Le procureur était lui aussi convaincu de votre innocence. Mais vous étiez le seul suspect, et Wolfe a usé de son influence pour qu'on le laisse approfondir ses investigations, qui n'ont jamais abouti à rien de concret. Vous

avez joué de malchance, soupira Corbett en se levant. Mais tant que vous résidez dans ma juridiction, je vous promets de veiller personnellement à ce que l'on ne vous tracasse pas inutilement. Vous avez mon numéro, appelez-moi si jamais vous pensez à quelque chose qui pourrait faire avancer l'enquête.

– Je n'y manquerai pas.

– Je vous remercie.

Seul, Eli se renversa contre le dossier de son fauteuil et tenta d'analyser les sentiments qui se bouscullaient en lui.

Corbett lui avait remis du baume au cœur. Au moins quelqu'un qui le croyait, et le disait haut et fort. Ses paroles lui résonnaient encore aux oreilles.

Cependant, pour un flic convaincu de son innocence, il en restait encore un convaincu de sa culpabilité.

Abra ne savait à quoi s'attendre. Trouverait-elle Eli abattu et cafardeux ? Furieux et agressif ? Les deux réactions seraient compréhensibles. De nouveau, sa moralité était remise en question. De nouveau, sa vie privée volait en éclats – à cause de la police, à cause de gens comme Heather.

Elle ne le jugerait pas. Elle trouverait des arguments pour le reconforter, ou pour atténuer sa colère.

Elle ne pensait pas le trouver dans la cuisine, devant un îlot encombré, un air exaspéré sur les traits et une tête d'ail entre les mains.

– Salut. Que se passe-t-il ici ?

– C'est le bordel. Comme chaque fois que j'essaie de cuisiner.

Elle ouvrit un placard, y rangea l'assiette de brownies qu'elle avait apportée.

– Tu cuisines ?

– J'essaie.

Une petite note d'humour qu'elle jugea plutôt positive.

– Que prépares-tu ?

– Un truc au poulet avec du riz.

En fourrageant dans ses cheveux, il contempla avec irritation la pagaille qu'il avait semée.

– J'ai trouvé la recette sur Internet, précisa-t-il, sur le site « La cuisine pour les nuls ».

Elle contourna l'îlot, parcourut le feuillet qu'il avait imprimé.

– Ça a l'air bon. Tu veux un coup de main ?

Il leva vers elle un regard agacé.

– Je pense que je suis assez nul pour me débrouiller tout seul.

– OK, comme tu voudras. Tu permets que je me serve un verre de vin ?

– Je t'en prie. Verse m'en un, aussi, s'il te plaît, un grand.

Bien que la cuisine fût pour elle une activité relaxante, Abra comprenait les

frustrations que pouvaient éprouver les novices ainsi que ceux et celles qui ne se mettaient aux fourneaux qu'à de rares occasions.

– Quelle est l'origine de ce nouvel engouement pour les tâches ménagères ? demanda-t-elle en sortant deux verres à pied.

Dans son dos, tandis qu'elle se dirigeait vers l'office, il la fusilla du regard.

– Tu cherches à te prendre un coup de pied où je pense ?

– Non, un pinot gris. Ah, le voilà ! J'espère que je suis invitée à dîner, dit-elle en revenant dans la cuisine. Il y a des lustres que personne n'a cuisiné pour moi.

Il la regarda déboucher la bouteille qu'elle avait probablement mise elle-même au frais.

– C'était l'idée, maugréa-t-il. Le numéro des urgences est enregistré dans le répertoire ?

Elle lui tendit un verre et lui déposa une bise sur la joue.

– Oui. Et merci.

– Ne me remercie pas tout de suite. Tu t'exposes peut-être à un incendie domestique ou à une intoxication alimentaire.

Prête à affronter les risques, elle se jucha sur un tabouret et dégusta une première gorgée de vin.

– À quand remonte la dernière fois que tu as préparé quelque chose qui ne sortait pas d'une boîte ?

– On fait des boîtes de très bonne qualité, maintenant.

– C'est vrai.

Il reporta son attention sur la tête d'ail.

– Je suis censé peler et écraser de l'ail.

– Oui...

Devant son expression désemparée, elle lui prit le couteau des mains.

– Ce n'est pas sorcier. Regarde...

Elle détacha une gousse du bulbe, la posa sur la planche à découper, et l'écrasa avec le plat de la lame du couteau. La pelure se détacha d'elle-même. Elle hacha la gousse et rendit le couteau à Eli.

– Facile, non ?

– Ouais. Plus ou moins. Mes parents ont toujours eu une cuisinière à demeure.

– Il n'est jamais trop tard pour apprendre. Et quand on cuisine régulièrement, ça devient un plaisir.

– Je ne crois pas que ça m'arrivera. Mais je devrais tout de même être capable de suivre une recette pour crétins.

– Je n'en doute pas une seconde.

Il éplucha et hacha une deuxième gousse – fier d'y parvenir sans se couper.

– Franchement, je ne peux pas dire que cuisiner m'éclate...

– Tu veux que je te montre un truc amusant ?

– Si ça te fait plaisir...

– Une marinade simple et rapide pour le poulet, précisa-t-elle.

Il lui jeta un regard paniqué.

– La recette ne parle pas de marinade.

– C’est un tort. Attends une minute, tu vas voir.

Abra se leva et ouvrit la porte de la réserve à provisions. En découvrant le désordre qui y régnait, elle faillit pousser un cri. Puis elle se rappela : la police. Sans un mot, elle attrapa une bouteille de mélange pour margarita.

– Je croyais qu’on buvait du vin, commenta Eli.

– En effet, mais le poulet va boire de la margarita.

– Où est la tequila ?

– J’en mets dans la soupe à la tortilla, répondit Abra en riant, mais là, notre poulet se contentera d’un cocktail sans alcool.

Elle sortit un grand sac de congélation, y glissa le poulet et y versa le contenu de la bouteille. Puis elle noua le sac et le secoua vigoureusement.

– C’est ça, ton truc ?

– Tout bête, n’est-ce pas ?

– Effectivement. Même un nul comme moi pourrait le faire.

– Tu y penseras, la prochaine fois. Pour ta gouverne, tu peux aussi faire mariner le poisson de la même manière.

Elle se rassit, Eli continua de hacher l’ail – en veillant à ne pas se blesser.

– La police a passé toute la journée à perquisitionner la maison, dit-il.

Abra lui caressa le poignet.

– Je sais. Enfin, je savais que la police était là. Je me suis doutée que c’était pour la perquisition. Je suis désolée, Eli.

– J’ai commencé à faire un peu de rangement, après leur départ. Mais ça m’a énervé. Il fallait que je me change les idées.

– Ne t’inquiète pas, je finirai de ranger.

Il secoua la tête. Bluff House était sous sa responsabilité. Il y passerait le temps qu’il faudrait, mais il avait l’intention de remettre lui-même la maison en ordre, pièce par pièce.

– Ça aurait pu être pire. Ils auraient pu tout chambarder, comme ils l’ont fait chez moi, à Boston, après le meurtre de Lindsay. Ils ont été relativement consciencieux.

– Tant mieux, mais c’est quand même injuste.

– L’injustice frappe tous les jours.

– Tu es cynique.

– Réaliste.

– C’est bien triste d’avoir ce point de vue, répliqua Abra avec une pointe d’irritation, sentant affleurer à la surface la colère contenue tout au long de la journée. Et ce n’est qu’une piètre excuse pour ne pas réagir.

– Peux-tu me dire ce que j’aurais pu faire face à un mandat de perquisition ?

– Certes, tu étais obligé de t’y soumettre, mais ce n’est pas pour autant que tu dois te résigner à accepter que la vie soit ainsi faite. Je ne suis pas avocate, mais j’ai été élevée par une avocate, et il me semble clair que ce flic de

Boston a dû employer des méthodes pas très orthodoxes pour obtenir ce mandat.

– Sans doute.

– Il devrait être sanctionné. Tu devrais lui intenter un procès pour harcèlement. Tu devrais être furieux.

– J’ai contacté mon avocat. Si Wolfe continue à pousser le bouchon, nous allons déposer une plainte pour abus de pouvoir.

– Pourquoi n’es-tu pas en colère ?

– Seigneur, Abra, tu crois que je serais en train de me débattre avec cette fichue recette de poulet si je n’étais pas dans tous mes états ? C’est la seule chose que j’aie trouvée pour me calmer les nerfs. Je n’ai plus de place pour la colère.

– J’en ai, de la place, moi, j’en ai même plein. Comment peux-tu me dire que l’injustice est notre lot, que nous n’y pouvons rien ? Le système n’est pas censé nous asséner coup bas sur coup bas. Il est parfois injuste, d’accord, je ne suis pas naïve au point de croire que nous vivons dans le meilleur des mondes. Mais je suis humaine, et l’injustice me révolte... J’ai besoin d’air.

Elle se leva brusquement et sortit sur la terrasse. Eli posa son couteau, s’essuya les mains et la suivit.

– Je ne t’aide pas beaucoup, je sais, dit-elle en arpentant la terrasse. J’aurais mieux fait de me taire.

– Je n’en suis pas si sûr.

– J’avais la rage au ventre depuis que j’avais appris que la police était là, même si j’ai essayé de l’étouffer sous deux énormes brownies.

– Comment l’as-tu appris ?

– À mon cours de yoga, ce matin, par l’une de mes élèves. La grande prêtresse des ragots. Voilà que je suis vache, maintenant, et je déteste être vache. (Elle secoua les bras, comme pour se débarrasser d’une mauvaise vibration.) Mais cette femme est une vraie langue de vipère. À l’entendre, on aurait cru qu’il y avait un commando à Bluff House, venu arrêter le tueur fou, que fréquente la pauvre idiote que je suis. Elle fait semblant de se faire du souci pour la communauté, et pour moi, naturellement, attendu que tu risquerais de m’étouffer dans mon sommeil, ou de me fracasser le crâne... (Elle s’interrompt, consternée.) Oh, Seigneur, Eli, je suis désolée ! Sincèrement. Je dis des choses stupides, méchantes et irréfléchies. Je voulais te remonter le moral et je suis en train de t’aboyer des horreurs. Pardonne-moi. Je crois que je ferais mieux de rentrer chez moi, avec mon humeur massacrant.

La colère et la frustration lui enflammaient le visage, mais son regard exprimait des regrets sincères. La brise marine faisait danser ses boucles rousses.

– Tu sais, ma famille et les rares amis qu’il me reste n’abordent jamais ce sujet. Ils tournent autour, de loin, de très loin, sur la pointe des pieds, comme si c’était... un tyrannosaure. Parfois, j’ai l’impression que cette effroyable bête

va m'avaler tout entier. Ils ne veulent pas remuer le couteau dans la plaie ; leur silence, ou leurs demi-mots, partent d'une bonne intention, mais je trouve déprimant qu'ils ne parviennent pas à exprimer ce qu'ils ressentent, ce qu'ils pensent. « Tout va s'arranger, ne t'en fais pas, nous sommes avec toi », c'est tout ce qu'ils sont capables de me dire. J'apprécie de savoir qu'ils sont avec moi, mais le silence hurlant de ce tyrannosaure a bien failli m'engloutir, parfois.

– Ils t'aiment, murmura Abra. Ils ont peur pour toi.

– Je ne suis pas venu ici juste parce que Gran avait besoin de quelqu'un pour veiller sur la maison. J'avais déjà décidé qu'il fallait que je parte de chez mes parents. Seulement, je n'arrivais pas à rassembler l'énergie nécessaire... Mais je savais que je devais fuir ce silence rampant – pour moi, et pour eux.

Elle comprenait parfaitement. Beaucoup de gens s'étaient comportés avec elle de la même manière après l'agression de Derrick. De peur d'une parole maladroite. De peur de la parole tout court.

– Vous avez tous vécu une terrible épreuve.

– Et aujourd'hui, j'ai été obligé de remettre ma famille au supplice, parce que je voulais les informer moi-même de la situation avant qu'ils n'en aient vent par ailleurs.

Abra se sentit submergée par une vague de sympathie. Elle n'avait pas songé à la famille d'Eli.

– Ç'a dû être dur.

– Il fallait le faire. J'ai été bref, je ne me suis pas appesanti sur le sujet. Une fois de plus, comme toujours chez les Landon, j'ai esquivé. Tu es la première, tu sais, à m'avoir dit franchement ce que tu pensais, ce que tu ressentais, sans prendre de pincettes. La première à ne pas faire comme si le tyrannosaure n'existait pas. Quelqu'un a fracassé le crâne de Lindsay, oui, c'est un fait, et beaucoup me soupçonnent d'avoir assassiné mon épouse.

– On m'a toujours appris à exprimer mes sentiments et le fond de ma pensée.

– Je m'en étais aperçu.

Cette remarque amena un faible sourire sur le visage d'Abra.

– Je ne voulais rien te dire, mais c'est sorti tout seul. Réprimer mon envie d'envoyer Heather au tapis a épuisé toutes mes capacités de retenue.

– Tu es une dure.

– Je connais le tai-chi.

D'un mouvement vif, elle se plaça dans la position de la grue.

– Je croyais que c'était du kung-fu ça.

– Les deux sont des arts martiaux, fais gaffe. C'est cool, je ne suis plus en colère.

– Moi non plus.

Elle s'avança vers Eli, noua les bras autour de son cou.

– Scellons un pacte.

– Je t'écoute.

– Sentiments sur la table, chaque fois que nécessaire. Et si un dinosaure se cache dessous, on ne l’ignore pas.

– Comme en cuisine, tu seras meilleure que moi, mais je veux bien essayer.

– Ça me convient. Rentrons, que je te regarde cuisiner.

– OK. Et il y a des choses qu’il faut que je te raconte.

De retour dans la cuisine, il s’empara d’un poivron, le retourna en tous sens, ne sachant par quel bout l’attraper.

– Fais voir, je vais te montrer.

Tandis qu’elle coupait le poivron, retirait les membranes blanches et les grains, puis le tranchait en lanières, il remplit les deux verres de vin.

– Corbett sait que je n’ai pas tué Lindsay.

– Hein ? fit-elle en redressant la tête, le couteau en arrêt. Il te l’a dit ?

– Oui. Je ne pense pas qu’il essaie de me manipuler. Il a dit qu’il avait sérieusement étudié mon dossier, et qu’il était convaincu de mon innocence.

– Tu vois, je t’avais dit qu’il m’avait paru plutôt sensé, déclara Abra en lui prenant la main. Je comprends, maintenant, pourquoi tu n’étais pas aussi furieux que moi.

– Il m’a ôté un poids. Le fardeau est encore lourd, mais il l’a en partie allégé.

Tout en relatant la conversation qu’il avait eue avec Corbett, il s’essaya à la découpe du poivron.

– Il pense donc lui aussi que l’individu à qui j’ai eu affaire se trouvait dans la maison le soir où Hester est tombée, résuma Abra. Et qu’il n’est pas impossible que ce soit lui qui ait tué Duncan.

– Je crois qu’il orientera l’enquête dans ce sens. Mon avocat me passerait un de ces savons s’il savait ce que j’ai dit à Corbett...

– Parfois, il faut faire confiance.

– Ça, c’est une autre question. Toujours est-il que Corbett est le mieux placé pour retrouver l’assassin de Duncan. S’il parvient à mettre la main dessus, nous aurons peut-être des réponses.

Le poivron vert émincé, Eli s’attaqua à un rouge.

– En attendant, poursuivit-il, celui qui cherche quelque chose dans la cave, celui qui t’a agressée et celui qui a manifestement causé la chute de ma grand-mère sont toujours dans la nature. Peut-être ne font-ils qu’un. Peut-être s’agit-il de deux, ou de trois personnes différentes, complices ou rivales.

– Rivales ?

– Beaucoup de gens croient à l’existence de la Dot d’Esméralda. On a retrouvé l’épave de la *Calypso*, il y a une trentaine d’années, mais on n’a jamais su ce qu’il était advenu du trésor. Pourtant, ce n’est pas faute de l’avoir cherché. En fait, on ignore s’il se trouvait sur le navire quand celui-ci a sombré contre les récifs de Whiskey Beach. Peut-être qu’un homme de l’équipage avait pris le large avec le magot avant le naufrage. Peut-être qu’il s’est noyé au milieu de l’océan. Ou peut-être qu’il a fini ses jours comme un prince quelque part dans les Caraïbes. Enfin, bref, la légende a de multiples

variantes qui se contredisent. Toujours est-il que celui qui a creusé au sous-sol est prêt à tout, y compris à tuer.

– Tu crois qu’il oserait tenter à nouveau de s’introduire dans la maison pendant que tu es là ?

– Il va sûrement attendre que l’affaire se tasse. Puis il reviendra, oui, je pense. Par ailleurs, il y a des gens du village, des gens que tu connais, des gens pour qui tu travailles, à qui tu donnes des cours – comme cette... j’ai oublié son nom – qui penseront que c’est moi qui ai assassiné le privé, ou tout au moins qui auront des soupçons. Et ces gens risquent de s’en prendre à toi, de colporter des rumeurs à ton sujet. Je ne veux pas que tu en pâtisses.

– Tu ne peux pas empêcher les gens de penser ni de parler. Et je crois que j’ai prouvé que j’étais capable de me défendre.

– Le type qui t’a agressée n’était pas armé. Ou, s’il avait une arme, il n’a pas jugé utile de s’en servir. Mais il aurait pu.

Abra hocha la tête. Elle avait évidemment songé à cette éventualité, terrifiante. Cependant, elle avait aussi décidé depuis longtemps de ne pas vivre dans la peur.

– Me tuer pendant que je brique le carrelage, ou nous tuer tous les deux durant notre sommeil, ne ferait que remettre la police en alerte. La dernière chose que notre intrus souhaite, à mon avis. Il n’a pas intérêt à attirer l’attention sur lui, ni sur Bluff House.

– Logique, or il me semble qu’il n’a pas fait preuve d’une grande logique jusque-là. Je ne voudrais pas qu’il t’arrive quelque chose, Abra. Et je ne veux pas non plus qu’à cause de moi tu te retrouves sans cesse dans des situations odieuses, comme ce matin, avec ton élève.

En le dévisageant froidement, elle but une gorgée de vin.

– Est-ce un dîner d’adieu que tu me prépares ?

– Je crois qu’il serait plus sage que nous fassions un break.

– « Tu n’as rien à te reprocher, c’est seulement moi qui suis en cause... » C’est cela, la suite de ton discours ?

– Écoute... Je tiens à toi, tout simplement. Corbett me croit peut-être, mais pas Wolfe, et il n’est pas près de me lâcher. Il fera tout ce qu’il pourra pour te discréditer, parce que ce sont tes déclarations qui me mettent hors de cause dans le meurtre de Duncan.

– Que nous soyons ou non ensemble n’y changera rien.

Abra réfléchit un instant à ce qu’elle éprouvait face au désir d’Eli de la préserver. Bien sûr, elle lui en était reconnaissante, bien sûr, elle était touchée. Seulement, sa solution n’était pas la bonne.

– J’apprécie la considération que tu as pour moi, dit-elle. Tu te sens en devoir de me protéger, et je trouve cela formidable. Mais le fait est, Eli, que j’ai déjà encaissé des coups durs. Je suis bien avec toi, et je veux rester avec toi, quitte à devoir affronter encore quelques épreuves.

Sans le quitter des yeux, elle porta son verre à ses lèvres.

– Puis-je te poser une question ? demanda-t-elle.

— Vas-y.

— Penses-tu que les hommes et les femmes, à travail égal, méritent un salaire égal ?

— Hein ? Oui. Pourquoi ?

— Très bien. Parce que si tu avais répondu non, cette discussion aurait pris une autre tournure. Penses-tu également que les femmes sont libres de leurs choix ?

Eli se passa une main dans les cheveux.

— Seigneur... Bien sûr que oui.

Il voyait exactement, à présent, où elle voulait en venir, et s'efforçait de préparer ses prochains arguments.

— Excellent, cela nous épargne un long débat enflammé. La liberté engendre la responsabilité. C'est mon choix de vivre ma vie comme je l'entends, avec qui je l'entends, et j'assume les responsabilités qui en découlent. Oui, je t'écoute ? fit-elle en scrutant le visage d'Eli.

— Quoi ?

— J'ai été élevée par une avocate, lui rappela-t-elle. Je devine quel baratin tu vas me servir pour démonter mon raisonnement. Vas-y, je t'écoute. Mais tu ne me feras pas revenir sur ma décision.

— Te rends-tu compte du souci que je vais me faire pour toi ?

Abra baissa la tête, son regard se durcit.

— C'est comme ça que ma mère finit toujours par obtenir gain de cause, plaïda-t-il.

— Tu n'es pas ma mère, rétorqua-t-elle. Tu es coincé, Eli. Si tu me repousses, c'est parce que tu ne veux plus de moi, ou parce que tu désires quelqu'un d'autre. Si je te quitte, ce sera pour les mêmes raisons.

Sentiments sur la table, pensa-t-il.

— Je n'aimais plus Lindsay. Il n'empêche que je regrette chaque jour de n'avoir rien pu faire pour la préserver.

— Tu l'as aimée, un jour, et elle ne méritait pas une fin aussi horrible. Tu l'aurais protégée, si tu avais pu.

Abra se leva et glissa ses bras autour de la taille d'Eli.

— Je ne suis pas Lindsay, continua-t-elle. Nous nous serrerons les coudes. Nous sommes intelligents, nous surmonterons l'adversité.

Il l'attira à lui, pressa sa joue contre la sienne. Il veillerait à ce que rien ne lui arrive. Il ignorait encore comment, mais il serait fidèle à cette promesse tacite.

— Intelligent, moi ? Je dois me contenter d'une recette pour les nuls.

— Tu débutes, c'est normal.

Elle lui donna un long baiser avant de s'écarter de lui.

— Il faut que je découpe le poulet en lanières, maintenant. Je fais comment ?

— Ne t'inquiète pas, je suis là, je vais te montrer.

Elle allait et venait à sa guise. Assurer ses cours, faire des ménages, des massages, lire le tarot à une fête d'anniversaire.

Lorsqu'il travaillait, il se rendait à peine compte de sa présence, mais quand elle n'était pas là, son absence était criante : la maison semblait se vider d'énergie – il commençait à penser comme elle.

Ils se promenaient sur la plage et, bien que convaincu que la cuisine ne serait jamais pour lui une activité relaxante, il lui donnait volontiers un coup de main, de temps en temps.

Il avait du mal à imaginer Bluff House sans elle. Ses journées, ses nuits sans elle.

Néanmoins, lorsqu'elle le supplia de venir passer la soirée au pub avec elle, il trouva une excuse : il voulait poursuivre ses recherches sur le trésor.

À la tombée du soir, une pile de livres sous le bras, il s'installa sur la terrasse, entre les grandes jardinières en terracotta où Abra avait planté des pensées pourpres et jaunes. Comme le faisait sa grand-mère chaque printemps, se souvint-il.

Les pensées étaient des plantes robustes, lui avait-elle expliqué, qui supporteraient le froid nocturne, et même les gelées si les températures venaient à chuter en dessous de zéro. Ce qui était fort probable en dépit du redoux qu'ils savouraient depuis quelques jours.

Les vacanciers avaient envahi la plage. Dans l'après-midi, Eli avait même aperçu Vinnie, à travers le télescope, chevauchant les vagues avec la même adresse que dans son adolescence.

La tiédeur de l'air, le parfum des fleurs, les voix portées par le vent, et le bleu limpide de la mer lui donnaient presque l'illusion que la vie était redevenue un long fleuve tranquille.

Songeur, il tenta de se projeter dans l'avenir, libéré du boulet hélas encore enchaîné à sa taille, définitivement installé dans la vieille demeure où se trouvaient ses racines. Abra allant et venant, emplissant la maison de bouquets, de bougies, de sourires. De chaleur et de lumière, et d'une promesse dont il ne savait s'il pourrait un jour la formuler.

Sentiments sur la table, se remémora-t-il. Il était toutefois incapable de décrire les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Tout simplement, il était plus heureux avec elle qu'il ne l'avait jamais été sans elle. Plus heureux qu'il ne pensait pouvoir l'être, en dépit des difficultés avec lesquelles il se trouvait toujours aux prises.

Il pensa à Abra, en talons hauts, minijupe noire, corsage blanc, louvoyant avec son plateau à travers le bar bruyant. Il aurait volontiers siroté une bière, écouté de la musique live. Il aurait aimé le sourire sur le visage d'Abra quand elle l'aurait vu entrer dans le pub.

Mais non, il avait négligé ses recherches, ces derniers temps. Avec un soupir, il se plongea dans l'un des livres qu'il avait sélectionnés.

Il ne savait pas trop ce qu'il espérait trouver dans ces histoires – qui, après tout, n'étaient jamais que cela, des histoires – de pirates et de trésors,

d'amours impossibles et de morts violentes.

Mais il ne voyait pas non plus d'autres moyens de tenter d'élucider le meurtre commis à Whiskey Beach.

Il lut pendant une heure avant que la lumière ne décline. Il s'accouda alors à la balustrade, contempla le ciel qui se fondait dans la mer, observa un jeune couple et deux petits enfants se promenant sur la plage, les garçonnets aux jambes maigrettes courant à la rencontre des vagues puis filant en sens inverse, rapides comme des crabes, quand elles se déroulaient sur le rivage.

Tout compte fait, peut-être allait-il quand même faire un saut au pub, s'offrir une petite récréation. Ensuite il se replongerait dans ses notes sur la légende et le sinistre coup du sort qu'elle avait entraîné.

Il rassembla ses livres, rentra, et s'en débarrassa sur le comptoir de la cuisine afin de répondre au téléphone qui sonnait. À la vue du numéro de ses parents, son cœur fit un bond ; depuis la chute de Hester, il ne pouvait s'empêcher de redouter une mauvaise nouvelle. Il s'efforça d'adopter une voix aussi détendue que possible :

– Allô, salut.

– Salut, toi. Il est un peu tard, je suis désolée.

Le ton joyeux de sa mère le rassura.

– Il n'est même pas 9 heures, maman, et il n'y a pas école demain.

Il perçut le sourire dans sa voix.

– N'attends pas dimanche soir pour faire tes devoirs. Comment vas-tu, Eli ?

– Bien. J'étais en train de lire un bouquin sur la Dot d'Esméralda.

– Ah, ah !

– Et chez vous, quoi de neuf ?

– Tout le monde va bien. Ta grand-mère est presque complètement rétablie. Elle se fatigue toujours rapidement, et je sais qu'elle a encore des douleurs, surtout après les séances de kiné. Mais j'espère que nous serons tous comme elle, à son âge.

– Voilà de bonnes nouvelles.

– Elle est impatiente de te voir pour Pâques.

Eli grimaça.

– Maman, je ne crois pas que je pourrai venir.

– Oh, Eli !

– Je ne veux pas laisser la maison vide.

– Tu n'as pas eu d'autres ennuis ?

– Non, mais je suis là presque tout le temps. La police n'a toujours pas identifié l'auteur de l'effraction ou, en tout cas, ils ne m'en ont rien dit. Ce ne serait pas prudent de laisser la maison sans surveillance pendant un week-end entier.

– Peut-être qu'on devrait la fermer et embaucher un gardien jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie.

– Maman... Il y a toujours eu un Landon à Bluff House.

– Seigneur, tu parles comme ta grand-mère !

Eli savait combien sa mère attachait d'importance aux traditions, et il l'avait déjà trop souvent peinée en n'assistant pas aux fêtes de famille.

– Je suis désolé, sincèrement. J'avais besoin d'un endroit où trouver le calme, et Gran me l'a offert. Je dois veiller sur la maison.

Soupir à l'autre bout du fil.

– Bon, eh bien, si tu ne peux pas venir à Boston, nous viendrons à Whiskey Beach.

– Hein ?

– Hester sera ravie, et je suis sûre que ses médecins n'y verront pas de contre-indications. Ta sœur et sa famille se feront une joie, eux aussi, de passer quelques jours au bord de la mer. Il est grand temps que toute la famille soit de nouveau réunie à Bluff House.

Après un premier instant de panique, Eli ne pouvait qu'approuver sa mère.

– J'espère que je ne suis pas censé préparer le repas.

– Je m'en occuperai, ne t'en fais pas. Selina va faire une chasse aux œufs fabuleuse. Tu te rappelles comme vous aimiez les chasses aux œufs à Bluff House, Tricia et toi ? Nous arriverons le samedi après-midi, pour tout préparer. Finalement, ce sera beaucoup mieux comme ça. J'aurais dû y penser plus tôt !

– Nous avons trouvé une solution, c'est l'essentiel. Ah, écoute, j'aimerais qu'Abra soit des nôtres.

– Pas de problème. Hester sera enchantée de la voir. Tu sais qu'elles se téléphonaient plusieurs fois par semaine ? Elles s'apprécient énormément. Nous apprécions tous Abra énormément.

– OK, parfait. Je sors avec elle.

Longue pause sur la ligne.

– Tu veux dire... sortir, sortir ?

– Oui.

– Oh, Eli, c'est merveilleux ! Je suis si contente. Nous avons beaucoup d'estime pour elle et...

– Maman, il n'y a encore rien de sérieux.

– J'ai quand même le droit d'être contente, non ? Tu étais... si seul. C'est formidable. Abra est une jeune femme formidable. Je t'aime, Eli.

– Je sais. Moi aussi, maman, je t'aime.

– Je veux retrouver mon garçon, je veux que tu retrouves ta joie de vivre.

Il entendit les larmes, ferma les yeux.

– Je me sens moi-même comme cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Eh, tu sais que j'ai repris cinq kilos ?

Quand sa mère éclata en sanglots, il se sentit à nouveau gagné par la panique.

– Ne pleure pas, maman, je t'en supplie.

– Ce sont des larmes de joie, je te le promets. J'ai hâte de te voir. Je vais annoncer la bonne nouvelle à ton père et à ta grand-mère, et je passerai un

coup de fil à Tricia, tout à l'heure. Nous nous occuperons du repas, ne t'inquiète de rien. Continue seulement à prendre soin de toi.

Après avoir raccroché, Eli demeura un instant pensif. Qu'il soit prêt ou non, sa famille allait débarquer à Bluff House. Malgré le « ne t'inquiète de rien » de sa mère, il était tout de même un peu affolé.

La moindre des choses qu'il devait à sa grand-mère était de lui présenter une maison rutilante, et il ne pouvait pas se décharger entièrement sur Abra.

Il se débrouillerait. Il avait encore plus d'une semaine devant lui. Il dresserait une liste de ce qu'il y avait à faire.

Plus tard, décida-t-il. Pour l'heure, il lui fallait une bière. Dans un bar bruyant. En compagnie d'Abra.

De table en table, Abra débarrassait les verres vides, prenait les commandes, et vérifiait les cartes d'identité des nombreux étudiants venus écouter le groupe pop de Boston. Suivant la politique du bar, elle offrait aux capitaines de soirée des boissons non alcoolisées à volonté.

Aimable et souriante, elle plaisantait avec les garçons, complimentait les filles sur leur coiffure ou leurs chaussures, faisait un brin de conversation amicale avec les habitués. Elle aimait son job de serveuse, l'ambiance festive du pub les soirs de week-end. Elle aimait regarder les gens, pronostiquer sur les tentatives de drague.

Le Sam d'une table de cinq qu'elle venait de servir se consolait de ne pouvoir boire de bière en faisant du gringue à une bande de filles, en particulier à une petite rousse au teint d'albâtre. À la réaction de la demoiselle, à la façon dont ils dansaient ensemble, aux chuchotements de ses copines, Abra était prête à parier que le jeune garçon avait sa chance.

Elle apporta une tournée à deux couples qu'elle connaissait – elle faisait des ménages chez l'un d'eux –, et remarqua non sans fierté que les deux femmes portaient des boucles d'oreilles de sa fabrication.

Un homme assis seul au fond de la salle lui adressa un signe de la main.

– Tout se passe bien ? lui demanda-t-elle.

Elle n'eut droit en retour qu'à un regard maussade et à un index pointé sur le verre vide.

– Une autre eau gazeuse avec une tranche de citron ? Je m'en occupe. Ce sera tout ? Une assiette de nachos, peut-être ? Nous sommes célèbres pour nos nachos.

Le type se contenta de secouer la tête. Sans se formaliser de son attitude, Abra le gratifia d'un sourire avant de s'éloigner. Après tout, ce n'était pas très gai de boire de l'eau minérale seul dans un coin.

Risqué, pensa-t-il. Risqué d'être venu là, de l'approcher de si près. Il était à

peu près sûr, toutefois, qu'elle ne l'avait pas vu, dans le noir, à Bluff House. Maintenant qu'elle l'avait regardé dans les yeux, sans manifester l'ombre d'une réaction, il pouvait être absolument certain qu'elle ne l'avait pas reconnu. De toute façon, on n'avait rien sans risque.

Il voulait l'observer, voir comment elle se comportait. Il avait également espéré que Landon serait là, ce qui lui aurait laissé le champ libre. Malheureusement, ce n'était pas le cas. Encore une opportunité qui tombait à l'eau.

Décidément, ses plans foiraient les uns après les autres. Il avait escompté que la police l'embarquerait pour l'interroger ; il se serait alors introduit dans la maison et y aurait laissé l'arme du crime. Un appel anonyme et le tour aurait été joué. Maintenant que les flics avaient perquisitionné, ce n'était plus possible. Dieu merci, restait encore une autre option. La femme de ménage. Il fallait juste qu'il réfléchisse à la manière de s'y prendre.

Dans tous les cas, il devait retourner à Bluff House poursuivre ses fouilles. La Dot était là-bas, elle ne pouvait qu'être là-bas. Il n'avait pas pris tous ces risques pour rien.

Au point où il en était, il aurait été bête de faire machine arrière. Maintenant qu'il avait tué un homme, il était prêt à tout. Finalement, ce n'était pas bien difficile. S'il s'avérait nécessaire de recommencer, il n'hésiterait pas.

Trouer la peau de Landon serait même jouissif. Il maquillerait ensuite le meurtre en accident, ou en suicide. De façon que ni la police, ni les médias, ni personne ne remette plus jamais en question la culpabilité de ce fumier.

Car Landon avait tué Lindsay. Il le savait, lui.

Il s'imaginait déjà lui soutirer des aveux et le forcer à les coucher sur le papier, le canon sur la tempe. Ce lâche le supplierait mais lui se ferait une joie de faire couler le sang bleu des Landon.

Œil pour œil. Landon ne méritait que la mort. La revanche serait aussi gratifiante, si ce n'était davantage, que la Dot d'Esméralda.

Quand il vit Eli entrer dans le bar, un voile rouge brouilla sa vision. Instinctivement, il palpa le 32 millimètres dissimulé à l'arrière de sa ceinture, la main tremblante de rage. Oui, il serait si facile de presser la détente, et cet homme qu'il haïssait par-dessus tout s'écroulerait lamentablement au milieu du bar.

Non. Accident ou suicide, se répéta-t-il, tel un mantra. Des gouttes de sueur perlaient à son front sous l'effort qu'il dut fournir pour dominer sa fureur meurtrière.

Au comptoir, en attendant les consommations qu'elle avait commandées au barman, Abra bavardait avec une figure du village, Stoney Tribbet, un vieux monsieur petit et râblé à la tonsure couronnée de cheveux blancs comme neige. Stoney fêterait en été son quatre-vingt-deuxième anniversaire, mais il loupait rarement un vendredi soir au pub. Il aimait la musique, disait-il, et les jolies filles. Né à Whiskey Beach, il n'en était parti que lorsqu'il avait été appelé en Corée. Abra lui faisait son ménage, et elle avait pour lui une

affection particulière.

- Si tu m'épouses, je te construirai un studio de yoga, lui dit-il.
- Avec un bar à jus de fruits ?
- Tout ce que tu voudras.
- Vous me tentez, Stoney, je vais y réfléchir.

Le visage hâlé et buriné du vieil homme se teinta de rose ; elle déposa une bise sur sa joue mal rasée.

– Eh ! s'écria-t-elle en voyant Eli s'approcher du bar. Je ne m'attendais pas à te voir.

Stoney pivota sur son tabouret.

– Ça alors ! Le petit-fils de Hester, je ne me trompe pas ?

– Non, monsieur.

Abra fit les présentations :

– Stoney Tribbet, Eli Landon.

– Vous avez les mêmes yeux que votre grand-père, déclara Stoney en tendant une main amicale à Eli. Ah, on a fait les quatre cents coups, lui et moi, au bon vieux temps !

– Je vous laisse tous les deux, l'interrompit Abra, et elle se faufila dans la foule, son plateau chargé à bout de bras.

Faute de tabouret libre, Eli s'accouda au comptoir.

– Je vous offre un verre ? proposa-t-il à Stoney.

– Tout à l'heure, je n'ai pas encore fini celui-ci. Qu'est-ce que tu bois, toi ?

– La même chose que vous, à charge de revanche.

Stoney fit un signe au barman.

– Tu sais, on avait l'œil sur la même nana, ton grand-père et moi, dans notre jeunesse.

– Ah oui ?

– Mary, qu'elle s'appelait. Et c'est moi qu'elle a épousé.

Eli avait du mal à imaginer ce duo de frères ennemis : son grand-père, grand et sec, toujours tiré à quatre épingles, rivalisant d'ardeur pour les yeux d'une belle avec ce petit bonhomme à la mine malicieuse.

Tout en encaissant une tournée, Abra jeta un œil en direction du bar. Satisfaite de voir qu'Eli avait engagé la conversation avec Stoney, elle poursuivit son service.

Le solitaire qui buvait de l'eau minérale était parti en laissant quelques billets sur la table. Antipathique, et bizarre, pensa-t-elle en ramassant l'argent et en passant un coup d'éponge.

Au bar, un tabouret se libéra. Eli s'y installa, amusé par les anecdotes de Stoney.

– Il roulait à fond la caisse, sur cette motocyclette. Les gens en avaient des sueurs froides quand ils le voyaient passer.

– Mon grand-père avait une moto ?

Les yeux pétillants, le vieil homme aspira la mousse de sa bière.

– Avec un side-car. Les filles voulaient toutes monter dedans, Mary la première. J’ai bien cru que cette bécane allait la conquérir. Pauvre de moi, je n’avais que le porte-bagages de mon vélo à lui offrir... Et puis, il est parti à Harvard, et il a rencontré Hester. Tout compte fait, on a eu tous les deux des femmes fantastiques... Ah, je peux te dire qu’on en a fait des vertes et des pas mûres ! Tu sais ce qu’il faisait, ton grand-père ? Il chipait des bouteilles de whiskey à son père et on les sifflait sur la plage, avec les copains. Sacré Eli, que son âme repose en paix...

La bière aidant, Eli se représentait plus facilement l’homme dont il portait le prénom pilotant une moto avec un side-car, et pillant les réserves d’alcool de son père.

– Ils donnaient de ces réceptions, à Bluff House, poursuivait Stoney. Fallait voir ça... Tout le gratin était là, de Boston, de New York, de Philadelphie. La maison était illuminée comme un sapin de Noël. On voyait les élégantes en robe du soir, sur les terrasses, et les hommes en smoking blanc. La grande classe, mon petit, je te dis que ça.

– J’imagine, acquiesça Eli.

Lanternes chinoises, candélabres d’argent, gigantesques bouquets de fleurs tropicales – des soirées dignes de Gatsby.

– Eli quémandait de la nourriture et du champagne aux domestiques, et il nous rejoignait en douce sur la plage. Il avait beau être du grand monde, c’était un gars tout ce qu’il y a de plus simple. La première fois que j’ai vu Hester, c’était un de ces soirs où il y avait une fête au manoir. Il l’a emmenée avec lui sur la plage, boire un coup avec les copains. Elle portait une longue robe blanche, et elle riait tout le temps. Eli ne la quittait pas des yeux. Ce jour-là, j’ai compris que je n’avais plus de souci à me faire : Mary était pour moi.

– Même quand j’étais petit, je voyais qu’ils formaient un couple heureux.

– Oh, oui, fit Stoney en hochant la tête d’un air solennel.

Et il frappa le comptoir afin d’attirer l’attention du barman, à qui il commanda une autre tournée.

– Mary et moi, on s’est mariés à peine quelques mois plus tard qu’Eli et Hester. On est toujours restés copains. Tu sais que c’est lui qui m’a prêté de l’argent pour monter ma boîte de menuiserie ? Il n’a jamais voulu que je demande un crédit à la banque.

– Vous avez toujours vécu ici ?

Stoney dégusta une gorgée de bière et s’essuya la bouche du revers de la manche.

– Ouais, je suis né là, et c’est là que je mourrai, bien que je ne sois pas pressé. Je suis à la retraite, maintenant, mais j’en ai fait, des travaux, à Bluff House, dans ma longue vie. Et il n’y a encore pas si longtemps, c’est moi qui ai dessiné les plans de cette salle de gym que ta grand-mère a fait aménager. Je suis content qu’elle aille mieux. Whiskey Beach n’est pas tout à fait Whiskey Beach sans elle à Bluff House.

– Vous connaissez bien la maison, alors ?

– Comme ma poche. J’y ai même fait de la plomberie. Je ne suis pas plombier, mais j’ai toujours su me servir de mes mains.

– Que pensez-vous de la Dot d’Esméralda ?

– J’en pense, répondit le vieil homme avec un petit rire, que si elle a un jour existé, il y a belle lurette qu’elle s’est volatilisée dans la nature. Ne me dis pas que tu t’es mis en tête de la retrouver ? Sinon, tu as peut-être les yeux de ton grand-père, mais tu n’as pas hérité un gramme de son bon sens.

– Moi non, mais quelqu’un est manifestement à sa recherche.

– Qui ça ?

Dans l’espoir de susciter quelque révélation, Eli fit part à Stoney de ses considérations sur le trou creusé au sous-sol.

– Primo, je te dirai qu’il est impossible d’enterrer quoi que ce soit dans cette cave, déclara le vieil homme. Le sol est dur comme du roc. D’ailleurs, ce n’est ni plus ni moins que du roc. La cave a été creusée dans la falaise. Secundo, il ne faut pas être bien futé pour penser que le trésor puisse toujours être caché dans la maison. Tu penses bien que depuis tout ce temps, quelqu’un aurait mis la main dessus. C’est qu’il y a du monde qui a circulé dans cette maison : les domestiques, les gens comme moi qui sont venus faire des travaux. J’ai eu plus d’une occasion, tu peux me croire, d’explorer tous les recoins de Bluff House, y compris les passages secrets.

– Les passages secrets ?

– Façon de parler. Des escaliers et des corridors derrière les murs, qui permettaient aux domestiques, autrefois, de circuler discrètement sans croiser la famille ou les invités. Hester les a fait condamner. Eli lui avait raconté que des gamins s’y étaient perdus et y étaient restés enfermés. Une histoire qu’il avait à moitié inventée, je suppose ; il aimait bien broder sur le passé de ses ancêtres. Toujours est-il que Hester a eu peur. Elle était enceinte de ton père, à l’époque, je me souviens. C’est moi-même qui ai fait les travaux, avec trois de mes gars. On a bouché les passages, ou bien on a cassé des cloisons pour aménager des nouvelles pièces : la petite salle à manger où Hester prend le petit déjeuner, par exemple, des salles de bains dans les chambres d’amis, à l’étage.

– J’ignorais ce détail.

– Chaque génération de Landon a imprimé sa marque au manoir. Tu as des projets, toi ?

– Bluff House est toujours la maison de ma grand-mère.

Stoney hocha la tête en souriant.

– Ramène-nous-la vite.

– J’en ai bien l’intention, acquiesça Eli. Vous sauriez m’expliquer plus précisément où se trouvaient ces passages ?

– Je peux même faire mieux, déclara Stoney en attrapant une serviette en papier et en tirant un stylo de sa poche. Je ne ferai plus de gros travaux, à mon âge, mais j’ai une mémoire d’éléphant.

Ils firent la fermeture. Bien qu'il eût bu deux fois moins que son compagnon, Eli se réjouissait de ne pas avoir à prendre le volant. Et il fut soulagé d'apprendre que Stoney était lui aussi à pied.

– Abra vous déposera chez vous, lui dit-il.

– Ne te fais pas de souci pour moi, j'habite à un jet de pierre. Partez tous les deux, les amoureux. Encore un Landon qui me pique une fille, mais ce n'est pas grave, je ne t'en veux pas.

– Je n'ai pas encore choisi celui qui me passera la bague au doigt, plaisanta Abra en glissant un bras sous celui de Stoney. À tout prendre, je me demande si je ne préférerais pas un homme capable de réparer les cadres de mes moustiquaires. Donne-moi tes clés, Eli, que je ramène tout le monde à bon port.

– Je n'ai pas pris ma voiture. Je pensais que tu aurais la tienne.

– Ah, non, je suis venue à pied.

Il jeta un coup d'œil à ses talons hauts.

– Avec ça aux pieds ?

– Non, avec ça, répondit-elle en sortant une paire de Crocs vertes de son immense fourre-tout.

Elle changea de chaussures, enfila une veste, verrouilla le bar, puis prit chacun des deux hommes par le bras.

– J'ai gagné le jackpot, ce soir. Je rentre avec deux beaux garçons.

Presque aussi éméchés l'un que l'autre, se garda-t-elle d'ajouter.

Malgré les protestations de Stoney, ils firent un petit détour afin de le raccompagner jusqu'à la porte de sa pimpante maisonnette, d'où s'échappaient des aboiements suraigus.

– Tais-toi, Prissy ! Pas de panique, ce n'est que moi !

Les aboiements se muèrent en jappements excités.

– Elle est à moitié aveugle, précisa Stoney, mais elle a encore l'ouïe fine. Pas de risque de cambriolage, avec ma bonne vieille Prissy. Allez, les amoureux, filez vite faire ce que vous avez à faire.

– À mardi, lui dit Abra en lui faisant la bise.

Sitôt que la lumière apparut derrière une fenêtre, ils poursuivirent leur chemin.

– Mardi ? s'étonna Eli.

– Je lui fais son ménage, expliqua Abra en remontant son sac sur son épaule. Sa Mary est décédée il y a cinq ans, je ne l'ai pas connue. Leurs enfants n'habitent pas la région. Ils sont trois, un fils et deux filles. Le fils vit à Portland, dans le Maine ; l'une des filles à Seattle et l'autre à Washington. Ils viennent tous le voir régulièrement, y compris ses huit petits-enfants et ses cinq arrière-petits-enfants. Il est parfaitement autonome, mais, à son âge, il a quand même besoin d'une aide-ménagère. Je lui fais ses courses, aussi, de temps en temps. Il ne conduit quasiment plus.

– Avec toi, il doit se sentir moins seul.

– Oh, il n'est pas seul. Ses voisins ont un fils d'une dizaine d'années qui

l'adore. Il passe rarement une journée sans recevoir de la visite ou des coups de fil. Moi aussi, je l'adore. Il m'a promis de me construire un studio de yoga si je l'épouse.

– Moi aussi, je pourrais... Hmm... Disons que je pourrais t'en faire construire un.

– Est-ce une proposition ? demanda Abra en battant des cils.

– Hein ? hoqueta Eli en trébuchant sur un caillou.

En riant, elle lui passa un bras autour de la taille.

– J'aurai dû te prévenir qu'il a une descente redoutable. Il aime dire qu'il a été élevé au whiskey de Whiskey Beach.

– Il a payé la première tournée, j'ai payé la deuxième. Il en a remis une troisième, je me suis senti obligé de lui rendre la pareille, et j'ai perdu le compte du nombre de bières qu'on a éclusées, à ce rythme. Résultat, je ne marche pas droit. Désolé.

– Allons chez moi, suggéra Abra. C'est plus près.

– Ce serait avec plaisir, mais je ne veux pas laisser la maison vide. On ne sait jamais...

– Tu as raison. Et le grand air te dégrisera. Je suis contente que tu sois venue au pub.

– Je n'en avais pas l'intention, mais je n'arrêtais pas de penser à toi. Et puis il y a eu cette histoire de Pâques.

– Le lapin est passé ?

– Hein ? Non. Il n'a pas encore fini de pondre ses œufs.

– Ce sont les poules, Eli, qui pondent des œufs. Le lapin les cache.

– Ouais... Enfin, bref, ça se passe à Bluff House, cette année.

– Quoi donc ?

Au passage, Abra jeta un coup d'œil à son cottage. Elle se serait volontiers changée mais elle y renonça. Eli risquait de s'endormir.

– Le repas de famille. J'ai eu ma mère au téléphone, tout à l'heure. Ils débarquent tous samedi prochain.

– C'est super. Hester pourra faire le voyage ?

– Elle va demander à son médecin. D'après ma mère, ça ne devrait pas poser de problème. Tu viendras ?

– Je passerai leur dire bonjour, bien sûr.

De nouveau, Eli s'emmêla les pieds et manqua de perdre l'équilibre. Abra resserra son étreinte autour de sa taille. Tout à coup, il avait une terrible envie de chips. Ou de bretzels. Ou de n'importe quoi susceptible d'éponger le trop-plein de bière qu'il avait dans l'estomac.

– Non, non, tu es invitée au repas. Pour éviter les quiproquos, j'ai dit à ma mère qu'on sortait ensemble. Elle en a pleuré.

– Oh, Eli.

– De joie. Un truc typiquement féminin, que je n'ai jamais compris.

– Les femmes sont des êtres sensibles, qui n'ont pas honte de montrer leurs émotions.

– Ouais... Tu viendras, alors ? Ça va faire bizarre, mais j'aimerais vraiment que tu sois là. Il va falloir que je fasse des courses. Et du rangement.

– Ne t'inquiète pas, je te donnerai un coup de main.

– Tu es un ange. Au fait... J'ai appris que mon grand-père avait une moto avec un side-car, je ne le savais même pas. J'ignorais également qu'il y avait des passages secrets dans la maison. C'est Stoney qui me l'a dit. C'est dingue... des trucs comme ça, j'aurais dû le savoir, tout de même, non ?

Devant eux, illuminée de l'intérieur, Bluff House se découpait dans la nuit noire.

– Je suis sûr que ce sont des trucs qu'on m'a dit, poursuivit Eli, mais je n'ai pas fait attention. Surtout ces dernières années. Trop préoccupé par ma petite personne. À l'avenir, je tâcherai d'être davantage à l'écoute.

– Très bonne résolution.

Avec un sourire béat, il s'immobilisa, se tourna face à Abra.

– Je suis bourré comme un coing. Tu es superbe.

– Parce que tu es bourré ?

– Non. Parce que tu sais qui tu es et que tu es heureuse d'être qui tu es. Parce que tu as des yeux de divinité marine et une bouche à croquer, terriblement sexy avec ce grain de beauté au-dessus de la lèvre. Lindsay était superbe, aussi. D'une beauté à couper le souffle.

– Je sais, se contenta de dire Abra.

Il était soulé. Il avait des circonstances atténuantes.

– Mais elle, elle ne savait pas qui elle était. Et elle n'était pas heureuse. Je ne la rendais pas heureuse.

– Le bonheur vient de soi, avant de venir des autres.

– Sans doute... Je tâcherai de m'en rappeler.

Dans l'ombre de la grande demeure familiale, sous le ciel étoilé, il se pencha vers elle et lui donna un baiser.

– Il faut que je dessoûle, parce que je veux te faire l'amour, et être sûr de m'en rappeler.

– Nous ferons tout pour que ce soit inoubliable.

Sitôt à l'intérieur, l'alarme désactivée, il l'attira contre lui. Elle se laissa embrasser, caresser, puis elle le repoussa.

– D'abord, dit-elle en l'entraînant à travers la maison, il faut que tu t'hydrates et que tu prennes deux aspirines, en prévention de la gueule de bois. Un grand verre d'eau pour toi, un verre de vin pour moi, que je rattrape un peu mon retard.

– Équitable, acquiesça-t-il. Je brûle d'envie de t'arracher tes vêtements. Ton corps me rend fou.

– On teste le carrelage de la cuisine, cette fois ? dit-elle en riant et en offrant sa gorge à ses baisers. Voilà qui sera sûrement inoubliable.

– Laisse-moi juste... Attends.

Tout à coup, il avait un visage de pierre. Elle suivit son regard en direction du panneau d'alarme.

– Comment tu t’es débrouillé pour faire des traces de doigts là-dessus ? Je le nettoierai demain.

– Ce n’est pas moi...

Il la lâcha, examina la porte.

– On dirait que la serrure a été forcée. Ne touche à rien, recommanda-t-il à Abra quand elle s’approcha. Appelle la police. Vite !

Elle fouilla dans son sac, puis se figea en voyant Eli s’emparer d’un couteau.

– Oh, mon Dieu, Eli...

Fébrilement, elle composa le numéro.

– Si jamais il y a quoi que ce soit, tu te sauves. Tu m’entends ? Tu cours te réfugier chez quelqu’un où tu seras en sécurité.

– Non... attends. Vinnie ? C’est Abra. On vient juste de rentrer à Bluff House, avec Eli. On pense qu’il y a eu de nouveau une effraction. On ne sait pas s’il est encore là. Dans la cuisine. Oui. D’accord. Oui. OK. Il arrive tout de suite, annonça-t-elle à Eli. Il a dit de rester dans la cuisine. Et surtout de ne pas tenter de nous battre si on se retrouve nez à nez avec lui, de nous enfuir.

Eli gardait les yeux rivés sur la porte de la cave. Le cœur d’Abra se mit à battre à toute allure.

– Si tu descends, je descends avec toi.

Sans un mot, il s’approcha de la porte, tourna la poignée.

– Elle est verrouillée. Comme je l’avais laissée.

Le couteau toujours en main, il se dirigea vers la porte de la buanderie, l’ouvrit et s’accroupit sur le seuil.

– Des empreintes fraîches. Il savait que je n’étais pas là. Comment pouvait-il le savoir ?

– Il doit surveiller la maison. Il a dû te voir partir.

– Je suis parti à pied. J’aurais pu revenir au bout de dix ou quinze minutes. Il a pris un risque énorme.

– Il t’a peut-être suivi, et vu entrer dans le bar.

– Possible.

– Le clavier de l’alarme... J’ai vu ça dans un film. Je croyais que c’était du chinoche. Tu pulvérises un produit qui fait apparaître les empreintes digitales sur les touches qu’on a pressées. Ensuite, avec un logiciel, tu peux trouver le code.

– C’est peut-être comme ça qu’il est entré, les autres fois, quand ma grand-mère était là. Et quand on a modifié le code, il a coupé le courant et fracturé la porte.

– Je vois bien que tu as envie de descendre voir au sous-sol. Allons-y, nous ne risquons rien : Vinnie sera là d’une minute à l’autre.

S’il descendait, qu’elle venait avec lui et qu’il se passait quelque chose, il se sentirait responsable. S’il descendait, qu’il la laissait seule et qu’il lui arrivait quelque chose, il se sentirait responsable. Donc, il ne descendrait pas.

– Je me suis absenté environ trois heures. Punaise... Je lui ai laissé une

belle marge.

– Tu ne peux pas rester enfermé dans la maison toute la journée.

– Une chose est sûre, le système d’alarme ne sert à rien. Il va falloir le renforcer.

Une sirène se fit entendre.

– Voilà Vinnie, dit Abra.

Eli reposa le couteau sur son support aimanté.

De nouveau, la police envahit la maison. Une tasse de café à la main, Eli les accompagna au sous-sol.

– Il en veut, commenta Vinnie en examinant la tranchée. Il a agrandi le trou d’une cinquantaine de centimètres. Il a dû apporter d’autres outils, qu’il a remontés avec lui cette fois.

Eli jeta un coup d’œil derrière lui afin de s’assurer qu’Abra n’était pas descendue.

– Je crois qu’il est dingue.

– Pas bien malin, en tout cas.

– Non, Vinnie, il faut être vraiment dérangé pour s’acharner comme il le fait, en dépit des risques. D’autant plus qu’il n’y a rien ici. J’en ai discuté avec Stoney Tribbet, ce soir.

– Sacré personnage.

– Il m’a fait une remarque qui me semble parfaitement sensée. Pourquoi aurait-on enterré quelque chose ici ? Le sol est dur comme du roc ; c’est en grande partie du roc, d’ailleurs. C’est pour ça qu’on ne l’a jamais fait cimenter. Quand tu enterres un truc – à part un corps, bien sûr –, c’est pour le déterrer un jour ou l’autre, non ?

– En général, ouais.

– Donc, tu l’enterres quelque part où tu pourras facilement le récupérer. Dans la terre, ou dans le sable. Ou bien tu le caches sous un plancher, ou derrière un mur. Si je cherchais ce satané trésor, il ne me viendrait pas à l’idée de défoncer le sol de la cave à coups de pioche. Et quand bien même je serais persuadé qu’il est là, contre toute logique, j’attendrais que la maison soit vide pour quelques jours. Ma grand-mère partait souvent à Boston. Il aurait pu profiter de ces moments-là pour attaquer au marteau-piqueur au lieu de creuser à la main.

– Je suis bien d’accord, mais le fait est que notre homme n’a pas raisonné comme toi. Je préviendrai Corbett, et nous augmenterons la fréquence des patrouilles. On fera savoir que la police renforce la surveillance autour de Bluff House. S’il est dans le coin, il sera au courant. En principe, il devrait y réfléchir à deux fois avant de revenir.

Bien qu'elle ne fût pas sûre qu'Eli accueillerait favorablement son idée, Abra avait quand même fait un détour par le chenil, après son cours de tai-chi, avant de se rendre à Bluff House. Il commencerait par renâcler ; de cela, elle était à peu près certaine. Mais avec un brin de diplomatie, sans doute finirait-il par se laisser fléchir. Certes, elle détestait manipuler ; en l'occurrence, toutefois, elle était convaincue d'œuvrer pour la bonne cause.

Tout en déchargeant sa voiture, elle calcula le temps qu'elle avait devant elle. Outre ses obligations professionnelles, elle voulait remettre la maison en ordre. En se dépêchant, ce devait être possible, estima-t-elle. Peut-être même pourrait-elle préparer un repas vite fait. Il suffisait d'un minimum d'organisation.

En trouvant Eli qui se versait un café au comptoir de la cuisine, elle procéda cependant instantanément à de nouveaux calculs.

– Je pensais que tu serais en train de travailler.

– J'ai bossé toute la matinée. J'avais besoin de prendre un bol d'air pour...

Il s'interrompit et baissa les yeux sur le gros chien brun qui reniflait le bas de son pantalon.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Barbie.

– Barbie ? Sérieux ?

Instinctivement, il lui grattouilla la tête.

– Je sais, Barbie est blonde et filiforme, mais les chiens ne choisissent pas leur nom.

Tout en déballant les courses, Abra zieutait Eli du coin de l'œil. Apparemment, il aimait les bêtes. Bien.

– Elle est jolie. Oh, oui, tu es jolie, dit-il à la chienne qui ronflait de plaisir en se frottant contre ses jambes. Tu fais du dog-sitting ?

– Son maître est décédé il y a une quinzaine de jours. La fille de ce

monsieur avait pris Barbie chez elle, mais son mari est allergique, et leur fils vit dans un immeuble où les animaux sont interdits. Ils ont été obligés de confier Barbie au chenil. J'y fais du bénévolat, de temps en temps. On est en train de lui chercher une famille d'adoption, à Whiskey Beach, de préférence, pour éviter de la déraciner. Elle est très bien élevée, en bonne santé, stérilisée, mais elle a quatre ans. Les gens préfèrent prendre des chiots, en général.

Sous les caresses d'Eli, Barbie se laissa tomber sur le flanc et roula sur le dos.

– Je l'aurais volontiers adoptée, poursuivit Abra, mais avec mon boulot, elle serait trop souvent seule. Elle a l'habitude d'avoir de la compagnie, elle serait malheureuse. C'est une Chesapeake Bay retriever, couplée avec je ne me rappelle plus quelle race. Les retrievers sont très sociables. Regarde comme elle est gentille. Tu aimes les chiens ?

– Beaucoup. Nous avons toujours eu un chien, chez mes parents. Ils viendront sûrement avec... (Eli se redressa brusquement, comme mû par un ressort.) Dis-moi, où veux-tu en venir ?

– Tu travailles à la maison.

– Je ne veux pas de chien.

– Des fois, il y a des choses qu'on ne veut pas et qu'on est très content d'avoir, après. Barbie a un énorme potentiel.

– Lequel ?

– Barbie ? Parle !

La chienne s'assit sur son arrière-train, leva la tête, et poussa deux joyeux aboiements.

– Elle est obéissante.

– Elle aboie, Eli. C'est la chienne de Stoney qui m'a donné cette idée. Tu te souviens comme elle a aboyé, l'autre jour, quand elle nous a entendus approcher ? Ton système d'alarme high-tech n'a pas empêché les effractions. Tu auras beau en faire installer un plus perfectionné, il n'y a rien de mieux qu'un chien qui aboie pour faire fuir les individus malveillants. Tu peux vérifier sur Internet.

– C'est ça, ton argument de vente ? Elle aboie ?

– Elle aboie quand elle entend quelqu'un derrière la porte, et elle s'arrête quand on le lui ordonne. C'est dans son CV.

– Son CV ? Tu te fiches de moi ?

– Pas du tout.

– Tous les chiens aboient, avec ou sans CV. Mais il est hors de question que j'en prenne un.

– Tu ne voudrais pas au moins la garder quelques jours, le temps qu'elle trouve un foyer d'adoption ?

– Trop de contraintes : il faudra lui donner à manger, à boire, la sortir, acheter tout un tas de matos.

– Elle a ses gamelles, sa nourriture, ses jouets, sa laisse, son dossier médical – ses vaccins sont à jour. Elle a été élevée depuis la plus tendre

enfance par un octogénaire, très bien élevée, comme tu peux le voir. Du fait qu'elle a grandi avec un homme, avec qui elle était très heureuse, elle aime beaucoup la compagnie des hommes. Elle adore jouer, elle est très gentille avec les enfants, et elle aboie. Quand tu voudras t'absenter, il y aura quelqu'un pour surveiller la maison.

– Ce n'est pas quelqu'un, c'est un chien.

– Qui aboie, CQFD. Écoute, garde-la quelques jours. Si ça se passe mal, je la prendrai chez moi, ou bien je demanderai à Maureen de la prendre. Je suis sûre qu'elle ne pourra pas refuser.

Sagement assise, la chienne observait Eli de ses grands yeux noisette, la tête inclinée sur le côté, d'un air de l'implorer : « Allez, s'il te plaît... »

Il sentit son cœur fondre.

– J'aurai l'air fin avec un chien nommé Barbie, marmonna-t-il.

Victoire, en conclut Abra.

– Tu diras que ce n'est pas toi qui l'as baptisée.

Barbie frotta son museau contre la main d'Eli.

– Bon... Deux ou trois jours, mais pas plus.

– OK, je vais chercher ses affaires.

– Tu savais que je me laisserais amadouer...

– Je te revaudrai ça, promis.

Abra prit le visage d'Eli entre ses mains et l'embrassa tendrement.

– Je te préviens, n'essaie pas de m'embobiner, lui dit-il. Deux ou trois jours, grand maximum.

En riant, elle lui donna un autre baiser.

– Allez, retourne à ton roman. J'ai du boulot, moi aussi. Mais d'abord, je vais faire visiter la maison à Barbie.

Eli tourna les yeux vers la chienne, la chienne tourna les yeux vers Eli. Puis lui tendit la patte. Amusé, il lui donna une poignée de main.

Lorsqu'il se dirigea vers l'escalier, elle lui emboîta le pas en remuant la queue.

– Tu viens bosser avec moi ?

Elle le suivit jusque dans son bureau. Quand il s'installa dans son fauteuil, elle fit le tour de la pièce, ses ongles cliquetant sur le plancher, puis elle s'assit dans un coin.

Au moins, elle n'était pas envahissante. Un bon point pour Barbie.

Il travailla toute la matinée, puis se renversa contre le dossier de son siège et tint un long débat avec lui-même avant de se décider à rédiger un mail à l'intention de son agent, une New-Yorkaise qui avait réussi à placer chacune de ses nouvelles depuis l'époque où il était étudiant. Il pensait, lui dit-il, avoir un nombre suffisant de feuillets à lui soumettre afin qu'elle puisse se faire une idée de son roman. Ignorant les voix intérieures le sommant de procéder à une ultime relecture, il joignit ses cinq premiers chapitres à son message. Et cliqua sur Envoyer.

– *Alea jacta est*, soupira-t-il en croisant les doigts.

En se levant, il manqua de peu trébucher sur la chienne. Couchée derrière le fauteuil, aussi silencieuse qu'un fantôme, Barbie était parvenue à se faire oublier. Elle redressa la tête, et donna un coup de queue sur le plancher.

– C'est bien, lui dit-il. Tu as été très sage.

Les battements de queue redoublèrent d'intensité.

– Que dirais-tu d'une balade sur la plage ?

Barbie se leva, l'œil pétillant, et suivit Eli dans l'escalier. Quand elle le vit prendre la laisse qu'Abra avait laissée sur le comptoir de la cuisine, elle frétila d'excitation.

– Coucou, lança Abra depuis la buanderie, où elle déchargeait le sèche-linge. Tout va bien, vous deux ?

– Je sors faire un tour. Elle a décidé de m'accompagner. Tu viens avec nous ?

– Ce serait avec plaisir, mais j'ai du boulot.

– Ton patron t'autorise une pause.

– C'est moi, mon patron, répliqua-t-elle en riant. Tu n'es que mon client. Va te promener avec Barbie. Quand tu rentreras, le déjeuner sera prêt. Tiens, prends ça, ajouta-t-elle en sortant une balle rouge d'un panier à jouets posé sur le lave-linge. Elle adore courir.

– OK.

Abra avait raison, songea Eli, de se considérer comme son propre patron. Il l'admirait pour cette capacité qu'elle possédait à faire ce que bon lui semblait. Il l'enviait d'avoir trouvé un équilibre qui lui procurait tant de satisfactions.

Lui aussi pensait avoir trouvé le sien, lorsqu'il était avocat, écrivain à ses heures perdues. À présent que sa vie tout entière reposait sur l'écriture, son sort dépendait du jugement que rendrait une New-Yorkaise possédant une collection d'escarpins de toutes les couleurs, un fort accent de Brooklyn et un œil critique affûté.

Ne pas y penser, s'enjoignit-il en descendant à la plage avec Barbie. Il jeta un coup d'œil de tous côtés. En principe, les chiens devaient être tenus en laisse, mais la plage était déserte, ou quasiment.

Il détacha la chienne, sortit la balle de sa poche et la jeta au loin. Barbie détala comme une flèche, en faisant gicler le sable autour d'elle, et revint au galop déposer la balle aux pieds d'Eli. Il la lança de nouveau, et de nouveau. Un nombre de fois dont il perdit le compte. Pour varier les plaisirs, il la jeta en l'air. Barbie bondit et l'attrapa au vol. Chaque fois qu'elle revenait déposer la balle à ses pieds, ils échangeaient un sourire jusqu'aux oreilles.

Heureusement, elle ne courait pas après les oiseaux, bien qu'elle les lorgnât avec concupiscence.

Il hésita, mais la curiosité et l'enfant en lui l'emportèrent. Il lança la balle dans l'eau afin de voir comment la chienne réagirait. Avec un jappement de joie, elle s'élança dans les vagues.

Elle nageait comme... comme un retriever. La balle rouge dans la gueule, elle regagna le rivage, ses grands yeux bruns étincelant de bonheur. Eli riait à

s'en tenir les côtes.

– Eh ! s'écria-t-il lorsqu'elle l'éclaboussa en s'ébrouant.

Il resta dehors plus longtemps qu'il ne l'avait prévu, jusqu'à ce que son bras droit soit aussi flasque qu'un spaghetti trop cuit. Mais homme et chien rentrèrent à Bluff House détendus et contents d'eux.

Sur l'îlot de la cuisine, il trouva une assiette recouverte d'un film transparent, contenant un sandwich, deux brochettes de pickles et une portion de salade de pâtes. À côté, un biscuit en forme d'os. Et une note adhésive :

Devine ce qui est pour qui.

En riant, il prit le biscuit. Dès l'instant où elle le vit, Barbie s'assit sur son arrière-train, avec le même regard fébrile qu'un accro au crack attendant qu'on lui passe la pipe.

– Tiens, tu l'as bien mérité, la félicita-t-il en le lui donnant.

Il emporta l'assiette sur la terrasse et déjeuna au soleil, la chienne étalée de tout son long à côté de sa chaise.

Il avait tout de même la belle vie, en ce moment, songea-t-il – abstraction faite des meurtres, des effractions et des nuages de suspicion.

Quand il remonta à l'étage, Abra fredonnait gaiement quelque part. Il passa la tête dans sa chambre à coucher, Barbie s'engouffra par l'entrebâillement de la porte. Eli s'avança dans la pièce.

Un grand coussin marron était posé devant la verrière. La chienne en fit deux fois le tour avant de s'y lover.

– Tu as raison, fais comme chez toi, lui dit-il, et il partit à la recherche de la voix chantonnante.

Dans la chambre de Hester, Abra avait ouvert les portes de la terrasse en grand. Suspendue à un étendage portable, la couette claquait dans le vent.

Et bien que Hester ne fût pas là, un petit vase de violettes sauvages trônait sur la table de chevet.

Charmante petite attention, pensa-t-il. Abra avait toujours de charmantes petites attentions qui faisaient de grosses différences.

– Tu as fait une bonne balade ? s'enquit-elle en retirant un oreiller de sa taie.

– Ouais. Barbie s'est amusée comme une folle.

Abra savait ; elle les avait observés, depuis la terrasse, le cœur gonflé de joie.

– Elle doit être contente de retrouver la plage.

– Elle a tellement couru et nagé qu'elle fait la sieste, maintenant. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

– J'aère les lits, comme ta famille arrive bientôt.

Eli s'approcha d'Abra et la poussa sur le grand lit à baldaquin.

– J'ai du travail, protesta-t-elle.

– Tu es ton propre boss. Tu peux t'organiser comme tu veux.

Sous ses baisers et ses caresses, elle accepta la défaite.

– Je peux, dit-elle, mais serait-ce bien raisonnable ?

– Tu m’as promis de me dédommager pour la garde du chien, lui rappela-t-il en lui ôtant son T-shirt.

– Dans ce cas...

Elle déboutonna sa chemise, lui embrassa le torse.

– Il y en a qui font de la muscu, dit-elle en lui léchant un téton. Et qui mangent des protéines.

– Hmm.

Elle noua les jambes autour de sa taille, s’arc-bouta et le fit rouler sur le dos.

– Je suis censée faire le ménage, mériter mon salaire, pas faire des galipettes avec toi dans le lit de ta grand-mère.

– Tu peux m’appeler monsieur Landon, si ça soulage ta conscience.

Elle rit au creux de son cou.

– Ne t’en fais pas, j’ai la conscience élastique.

Elle l’était, elle aussi, songea-t-il tandis qu’elle se mouvait au-dessus de lui, tout en souplesse et fluidité, sa crinière de boucles rousses lui caressant la peau.

Les muscles qu’il commençait à voir se redessiner se contractaient, frémissaient au contact de ses mains expertes pressant, pétrissant, excitant, enflammant, séduisant.

Nue dans un lit, c’était ainsi qu’il la voulait.

Il fit glisser son pantalon moulant au bas de ses jambes, explorant chaque centimètre carré de peau, des hanches jusqu’aux mollets. Pour remonter au creux des genoux, aux courbes des cuisses, jusqu’à son sexe humide et brûlant.

Elle se cambra, et empoigna le drap lorsque l’orgasme la secoua. Puis elle se redressa et introduisit son sexe en elle.

À genoux contre lui, elle sentit une onde de chaleur intense se répandre dans ses veines, malgré la fraîcheur de la brise entrant par les fenêtres ouvertes.

Le vent dansait dans ses cheveux, le soleil glissait sur son corps tel de l’or en fusion, songea-t-il. Ils auraient pu se trouver sur une île déserte, avec la voix incessante de la mer, le parfum des embruns, le rire moqueur des mouettes résonnant dans la soie bleue du ciel.

Ses longs membres souples et fluides l’enveloppaient, demandant, invitant, suppliant. Il prit ce qu’elle offrait, combla ses attentes, plongeant et replongeant en elle, leurs lèvres se dévorant avec un insatiable appétit. Plus vite, plus fort, quand elle rejeta la tête en arrière, sa bouche contre ses seins, s’enivrant du battement enfiévré de son cœur.

Lorsqu’elle hurla son prénom, il sentit s’échapper le peu de maîtrise de soi qu’il s’efforçait de conserver.

Lui sur le ventre, elle sur le dos, ils reprirent peu à peu leur souffle. Les yeux fermés, elle tâtonna le long de son bras, entrelaça ses doigts aux siens.

– Fabuleuse récréation, murmura-t-elle.

– On devrait faire des pauses comme ça tous les après-midi, répondit-il, d'une voix étouffée par le matelas.

– Pour l'instant, il faut que je me remette au boulot.

– Je ferai un mot d'excuse à ta patronne.

– Elle ne l'acceptera pas, elle est hyperstricte.

Eli tourna la tête et observa son profil d'un œil ensommeillé.

– Pas tant que ça.

– Tu ne travailles pas pour elle, répliqua Abra en se blottissant contre lui.

Des fois, c'est une vraie peau de vache.

– Je lui répéterai ce que tu dis d'elle.

– Je ne te le conseille pas. Elle risquerait de me virer, et tu n'aurais plus personne pour faire le ménage.

– Ah ouais, acquiesça-t-il en l'enlaçant. Je t'aiderai à finir ce qu'il te reste à faire ici.

Elle faillit décliner, gentiment. Elle avait ses petites habitudes, il la ralentirait. Mais elle se ravisa.

– Tu as du boulot, toi aussi, dit-elle simplement.

– Je m'octroie une demi-journée de congé.

– Pour t'occuper de Barbie ?

Il laissa courir ses doigts dans ses cheveux avant de se redresser en position assise.

– Non. J'ai envoyé le début de mon manuscrit à mon agent, tout à l'heure.

À son tour, Abra se redressa.

– Super ! le félicita-t-elle.

– On verra ce qu'elle en pensera.

– Tu me le feras lire ?

Il secoua la tête, elle leva les yeux au ciel.

– Juste une scène ? insista-t-elle. Une page ?

– On verra.

Insidieusement, pensa-t-il, elle parvenait toujours à l'amener à céder.

– Je te ferai boire du vin, ajouta-t-il. Tu seras plus indulgente.

– Je ne peux pas boire de vin, ce soir. J'ai mon cours de yoga à la maison.

– Un autre jour, alors. Allez, levons-nous, je vais t'aider à ranger la pagaille que les flics ont semée.

– OK. Si tu veux te rendre utile, tu n'as qu'à enlever les draps du lit. Ce n'est pas trop compliqué.

Alors qu'Abra roulait hors du lit, le timbre de la sonnette retentit. Barbie émit un trio de grondements menaçants.

– Parfait, marmonna Eli en enfilant son pantalon.

La chienne fila dans l'escalier, en aboyant tel un cerbère.

– Tu avais raison, c'est un bon chien de garde, dit-il en boutonnant sa

chemise. Et tu es nue.

– Je serai habillée dans une seconde.

– Dommage. J'aurais bien aimé te voir faire le ménage en tenue d'Ève.

Elle éclata de rire tandis qu'il dévalait l'escalier.

Eli Landon, pensa-t-elle, allait de mieux en mieux.

Dans le vestibule, il ordonna à Barbie de se taire. Docile, elle le suivit jusqu'à la porte et s'assit à ses côtés.

Il s'efforça de réprimer cette première réaction automatique de panique dès qu'il voyait des uniformes. Au moins, ce n'était pas Wolfe.

– Bonjour, inspecteur Corbett. Salut, Vinnie.

– Beau chien, commenta Corbett.

– Eh, mais c'est Barbie ! s'écria Vinnie en se baissant pour caresser la chienne. Tu as pris Barbie ? M. Bridle, son maître, est décédé dans son sommeil il y a une quinzaine de jours. Quand la voisine est passée lui dire bonjour, comme tous les matins, elle a trouvé Barbie qui montait la garde au pied du lit. C'est une brave bête.

– Auriez-vous quelques minutes à nous accorder, monsieur Landon ? intervint Corbett.

– Excusez-moi, marmonna Vinnie en se redressant. Je suis content qu'elle ait trouvé un nouveau foyer.

Eli s'écarta de la porte afin de les laisser entrer.

– L'agent Hanson m'a informé de l'effraction dont vous avez encore été victime, déclara Corbett. Avez-vous eu le temps de vérifier si quelque chose avait disparu ou avait été dérangé ?

– Nous n'avons pas terminé de remettre la maison en ordre, suite à la perquisition. Mais non, a priori, rien n'a été volé. Ce n'est pas un cambrioleur, tout au moins pas un cambrioleur classique.

– J'ai lu la déposition que vous avez faite au shérif adjoint, mais pourriez-vous me retracer à nouveau ce que vous avez fait hier soir ?

Corbett leva les yeux vers Abra qui descendait l'escalier, un panier de linge entre les bras – tout habillée.

– Bonjour, mademoiselle Walsh.

– Bonjour, inspecteur Corbett. Salut, Vinnie. Je vous sers un café ? Une boisson fraîche ?

– Non, je vous remercie. Vous étiez avec M. Landon, je crois, quand il a constaté l'effraction ?

– Tout à fait. Je travaille au Village Pub, les vendredis soir. Eli est venu me rejoindre vers... Quelle heure était-il ? 21 h 30, à peu près, je dirais. Il a passé la soirée à papoter avec Stoney Tribbet.

– Stoney Tribbet est une figure locale, précisa Vinnie.

– Nous sommes restés jusqu'à la fermeture, enchaîna Eli. Ensuite, Abra et moi avons raccompagné Stoney chez lui. Et puis nous sommes rentrés ici, à pied.

– Votre appel au poste de police a été enregistré à 1 h 43.

– Si vous le dites. Dans la cuisine, j’ai remarqué des traces de doigts sur le clavier de l’alarme. Je suis allé voir la porte de derrière : elle avait de nouveau été fracturée. Évidemment, j’ai modifié le code de l’alarme. Une fois de plus.

– Et pris de nouvelles mesures de sécurité, renchérit Abra en flattant l’encolure de Barbie.

– Avez-vous remarqué des véhicules ou des individus suspects, sur la plage, dans la rue ?

– Non, mais je vous avoue que je n’ai pas fait attention. J’ai passé le début de la soirée à bouquiner sur la terrasse. Je n’avais pas l’intention d’aller au pub, initialement. Je me suis décidé sur un coup de tête. Personne ne savait que j’allais sortir.

– Allez-vous souvent au pub, les vendredis soir ?

– Non. Ce n’était que la deuxième fois.

– Au pub, avez-vous remarqué quelqu’un qui vous ait paru bizarre ?

– Non.

– Je vais mettre les draps à la machine, déclara Abra en se dirigeant vers la buanderie.

Puis, tout à coup, elle s’immobilisa et revint sur ses pas.

– Eau gazeuse, murmura-t-elle.

– Pardon ?

– Ce n’est sûrement rien, mais j’ai servi un homme que je n’avais jamais vu. Il buvait de l’eau gazeuse tout seul dans un coin. Il a commandé trois verres, mais il est parti avant que je lui apporte le troisième.

– Qu’avait-il de bizarre ? s’enquit Corbett.

– C’est rare que les gens viennent seuls au pub un vendredi soir, pour boire de l’eau, qui plus est. Cela dit, c’était peut-être quelqu’un qui ne boit pas. Il était peut-être venu pour le concert. Il y avait un bon groupe, hier soir. Quoique...

– Continuez, l’encouragea Corbett.

– Maintenant que j’y repense, il est parti juste quand Eli est arrivé. Je discutais au comptoir avec Stoney, j’étais face à la porte, si bien que j’ai vu Eli dès qu’il est entré. Je l’ai présenté à Stoney et puis je les ai laissés tous les deux pour servir les clients. Le type qui m’avait commandé l’eau gazeuse n’était plus à sa table.

– Je connais le Village Pub, dit Corbett en essayant de se le remémorer. Il y a une sortie de secours par la cuisine, si ma mémoire est bonne.

– C’est exact, mais il a très bien pu sortir par la porte principale sans que je le voie, pendant que je faisais le service. En tout cas, il est parti quelques minutes à peine après m’avoir commandé un verre.

– Pourriez-vous me le décrire ?

– Blanc, la trentaine, cheveux bruns, ou châtain foncé, un peu longs dans la nuque. Il fait sombre au fond de la salle... Je ne peux pas vous dire la couleur de ses yeux, ni s’il était grand ou petit, vu qu’il était assis. Il avait de grandes mains. Il faudrait que je me vide l’esprit pour retrouver des souvenirs plus

précis.

– Accepteriez-vous de collaborer avec un dessinateur de la police ?

– Je... oui, bien sûr. Pensez-vous sérieusement qu'il puisse s'agir de l'auteur des effractions ?

– La piste mérite d'être suivie.

– Je suis désolée, bredouilla Abra en regardant tour à tour Eli et Vinnie. Cet homme m'était complètement sorti de l'esprit, hier soir.

– C'est pour cela que nous procédons à des entretiens complémentaires, lui indiqua Vinnie.

– Je ne sais pas si je serai d'une grande aide. Il fait sombre dans le bar, surtout les soirs de concert. Et il était attablé dans un coin où il y a encore moins de lumière qu'ailleurs.

– Que vous a-t-il dit ? s'enquit Corbett.

– Quasiment rien, il n'était pas très aimable.

– Nous vous recontacterons afin de fixer un rendez-vous avec un portraitiste, à votre convenance, dit-il en se penchant pour caresser la tête de Barbie qui reniflait ses chaussures. C'est une bonne idée d'avoir pris un chien. Un gros chien qui aboie reste le meilleur moyen de dissuasion contre les effractions.

Corbett et Vinnie partis, Abra demeura aux côtés d'Eli, son panier de linge sur la hanche.

– Je suis désolée, dit-elle.

– De quoi ?

– De ne pas m'être souvenue plus tôt de ce type – on aurait déjà un portrait-robot. Et de ne pas avoir davantage fait attention à lui. Je ne suis pas sûre que je serai capable d'en donner une description beaucoup plus précise.

– Il n'a peut-être rien à voir avec l'effraction. Et s'il s'avère que si, on aura au moins une vague idée, grâce à toi, de ce à quoi il ressemble. Ce sera toujours mieux que rien.

– Je ferai une séance de méditation, tout à l'heure. Je parviendrai peut-être à mieux le visualiser. Ne critique pas la méditation, s'il te plaît.

– Je n'ai rien dit !

– Mais tu n'en penses pas moins. Bon, je vais mettre ces draps à la machine, déclara Abra en consultant sa montre. Je suis carrément en retard, maintenant. Je reviendrai demain faire les chambres que je n'ai pas eu le temps de faire aujourd'hui.

– Tu reviens ici, après ton cours ?

– Non, j'ai négligé des tas de choses, chez moi, ces derniers temps. Et j'ai besoin d'être seule pour méditer – loin de tes vibrations suspicieuses. Barbie te tiendra compagnie. On se verra demain. Bon, allez, je vais mettre ces draps à la machine, répéta-t-elle.

– Que toi et moi, Barbie, murmura-t-il à la chienne.

Mais sans doute était-ce mieux ainsi, se raisonna-t-il. Il ne devait pas s'habituer à ce qu'Abra soit toujours là. Tous deux avaient besoin de temps,

d'espace.

Néanmoins, il n'était pas enchanté par la perspective d'une soirée sans elle.

Rien à faire, l'image de l'inconnu du bar refusait de se préciser. Malgré les séances de méditation, et une tentative de rêve actif – pratique qui n'avait jamais été son fort –, Abra n'avait pu fournir au dessinateur de la police qu'une description sommaire. Résultat, le portrait-robot ressemblait à n'importe quel quidam entre trente et quarante ans : un homme au visage mince, aux lèvres fines et aux cheveux bruns, désordonnés, un peu longs sur la nuque.

Et encore, songea-t-elle en examinant l'exemplaire qu'on lui avait remis, elle ne pouvait jurer de rien quant à la bouche. Avait-il réellement les lèvres fines, ou se les imaginait-elle ainsi parce que le type lui avait paru antipathique ?

Elle qui pensait avoir une bonne capacité d'observation, force lui était de constater qu'elle s'était surestimée.

Bien sûr, cet individu n'avait peut-être rien à voir avec leur affaire. Néanmoins, elle se sentait frustrée. D'autant plus qu'elle ne pourrait pas essayer de parfaire le portrait avant la fin du week-end.

La famille d'Eli devait déjà être en route, pensa-t-elle en fixant les fermoirs d'une paire de pendants d'oreilles en argent et citrine. Une bonne chose, au moins : les préparatifs de la visite des Landon lui avaient permis de penser à autre chose qu'à son lamentable échec avec le portraitiste.

Les boucles terminées, elle ôta ses lunettes – qu'elle ne portait que pour lire ou effectuer des tâches minutieuses. Contrairement à ses attentes, l'énergie créative n'avait pas dispersé ses blocages.

Elle aurait tellement voulu contribuer à identifier l'auteur des effractions, aider Eli à résoudre une partie de ses tracasseries... Sa vie était déjà si compliquée, elle aurait été tellement heureuse de pouvoir la lui simplifier un peu...

Hélas, l'enquête demeurerait au point mort. Et une vague sensation de malaise étreignait Abra en permanence.

En soupirant, elle rangea ses outils et fournitures. Au moins, elle avait renfloué son stock de bijoux. Elle allait apporter ses nouvelles créations à la boutique de cadeaux, et peut-être s'offrirait-elle un petit quelque chose avec les revenus de ses ventes.

Comme elle avait tout son temps, elle partit à pied. Les jonquilles et les jacinthes étaient en fleurs, des œufs de Pâques colorés se balançaient aux branches des arbres, les forsythias avaient revêtu leur habit de lumière.

Abra adorait le retour des saisons, que ce soit les premiers bourgeons du printemps ou les premiers flocons de neige. Aujourd'hui, cependant, elle éprouvait une anxiété si oppressante qu'elle faillit s'arrêter chez Maureen et lui demander de l'accompagner au village.

C'était idiot d'avoir l'impression d'être observée. Une réaction résiduelle de ce qui lui était arrivé à Bluff House. Sans compter que le meurtre du détective privé n'avait rien fait pour la tranquilliser. Elle jeta un coup d'œil derrière elle. Personne ne la suivait, évidemment.

En passant devant le Surfside B&B, elle réprima un frisson, et une brusque envie de faire demi-tour et de rentrer chez elle. Non, elle n'allait tout de même pas retourner se cloîtrer par une si belle journée à cause d'angoisses irraisonnées. Elle n'aimait rien tant que ces balades dans ce village qu'elle avait fait sien. Il était hors de question qu'elle se prive de ce plaisir.

Ne plus penser à cette agression dans une maison sombre et déserte, s'enjoignit-elle.

Le soleil brillait, les oiseaux chantaient, la circulation était plus dense qu'à l'accoutumée, en ce week-end prolongé.

Elle poussa néanmoins un soupir de soulagement en s'engageant dans l'artère principale, bordée de magasins, de restaurants. Les touristes regardaient les vitrines. Celle de la boutique de cadeaux attirait notamment beaucoup de monde, nota Abra non sans satisfaction.

Elle s'apprêtait à y entrer lorsqu'elle aperçut Heather derrière le comptoir.

– Mince... marmonna-t-elle.

Elle ne l'avait pas revue depuis que celle-ci était partie en pleurs du cours de yoga. Et, toujours fâchée, elle ne lui avait pas non plus téléphoné.

Énergie négative, se dit-elle. Il était grand temps de l'évacuer, de rééquilibrer son *chi*. Et peut-être finirait-elle ainsi par rompre son blocage.

Heather était comme elle était. Il ne servait à rien de laisser couver la rancune.

Abra poussa la porte de la boutique. L'ambiance éclaircit aussitôt son humeur – le parfum d'encens, l'éclairage tamisé, les créations des artistes et des artisans locaux.

Elle salua de la main l'autre vendeuse, occupée avec un client. Celle-ci lui répondit par un sourire aigre-doux. Sans doute Heather avait-elle raconté ses petits malheurs à ses collègues.

Bah, on ne pouvait pas vraiment lui en vouloir.

Abra s'approcha de la caisse. Feignant de ne pas la voir, Heather continua

d'encaisser une vente.

– Salut. Il y a un monde fou, aujourd'hui. Je ne te prendrai que cinq minutes. J'attendrai que tu sois libre.

– Il risque d'y en avoir pour un moment, répondit Heather, le visage fermé, en quittant le comptoir et en se dirigeant vers un groupe de trois femmes.

Abra réprima son irritation puis, sur une impulsion, s'empara d'une série de verres à vin en verre soufflé qu'elle reluquait depuis plusieurs semaines mais qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir.

– Excuse-moi, dit-elle à Heather, tout sucre, tout miel. Tu peux me les encaisser, s'il te plaît ?

– Oh, qu'ils sont beaux ! s'exclama l'une des femmes du groupe de trois. Oh, mais il y a des flûtes à champagne, aussi ? Pour un cadeau de mariage, dit-elle à ses copines, qu'est-ce que vous en pensez ?

Les autres se répandirent en éloges.

– Cet artiste fait vraiment des choses fabuleuses, renchérit Abra en élevant l'un des verres vers la lumière. Ces pieds tressés sont magnifiques ! De toute façon, on ne trouve que de belles choses, aux Trésors enterrés, ajouta-t-elle avec un grand sourire à l'attention de Heather, en lui tendant les verres.

Contrainte et forcée, Heather les emporta derrière la caisse.

– Si vous avez des questions, mesdames, n'hésitez pas, lança-t-elle aux clientes. Je suis à votre disposition.

– Il y a un moment qu'on ne t'a pas vue au cours de yoga, lui dit Abra.

– Je n'ai pas eu le temps, répondit sèchement Heather, en sortant un rouleau de plastique à bulles de sous le comptoir.

Abra posa une main sur la sienne.

– Tu nous manques, tu sais. Écoute, je regrette que nous nous soyons disputées. Pardonne-moi si j'ai dit des choses qui t'ont blessée.

– Tu m'as fait passer pour une mytho, alors que c'était vrai qu'il y avait la police à Bluff House.

– En effet, mais Eli Landon n'a rien à se reprocher. En revanche, il a été victime de deux effractions – là-dessus, il n'y a pas l'ombre d'un doute –, dont l'une au cours de laquelle j'ai été agressée.

– Je sais, et c'est bien pour ça que je m'inquiète pour toi.

– C'est gentil, Heather, mais ce n'est pas Eli qui m'a agressée. Il était à Boston, ce soir-là. Et ce n'est pas lui non plus... (Abra jeta un coup d'œil autour d'elle afin de s'assurer que personne n'écoutait.) Ce n'est pas lui qui a tué le détective privé. J'étais avec lui à l'heure du crime. Ce sont des faits, Heather, vérifiés par la police.

– Ils ont perquisitionné Bluff House.

– Par acquit de conscience. Ils perquisitionneront peut-être aussi mon cottage.

– Ah bon ? s'écria Heather, sincèrement choquée. Pourquoi ? C'est ridicule. Tu n'y es pour rien !

– Non, mais l'inspecteur qui dirige les investigations sur le meurtre de la

femme d'Eli s'obstine à nier l'évidence et à persécuter Eli. À présent, il cherche à me mettre en cause.

– Mais c'est horrible ! s'épouvanta Heather.

– Je suis bien d'accord, mais que veux-tu que j'y fasse ? Qu'ils viennent fouiller chez moi, si ça les amuse ; je ne me fais pas de souci, je n'ai rien à cacher. De toute façon, la police locale enquête sur les effractions. Je leur fais confiance, je suis sûre qu'ils trouveront le coupable.

– Nous ramènerons l'ordre chez nous, déclara Heather, avec une note de fierté chauvine. En attendant, sois prudente.

– Bien sûr.

Abra s'efforça de ne pas tiquer en voyant le montant de son achat s'afficher sur la caisse enregistreuse. Bye-bye, la jolie tenue de yoga qu'elle avait repérée sur Internet. Elle sortit néanmoins sa carte de crédit de son sac, et se souvint de ses bijoux.

– J'allais presque oublier... J'ai fait une douzaine de nouvelles pièces, dit-elle en étalant les sachets transparents sur le comptoir. Tu y jetteras un coup d'œil quand tu auras le temps, tu me diras ce que tu en penses.

– Oh, j'adore celles-ci ! s'exclama Heather en se penchant au-dessus de la paire de boucles d'oreilles en argent et citrine. Des petites lunes et des étoiles d'argent, autour d'un soleil de citrine. Elles sont trop mignonnes !

La femme qui avait pris les flûtes à champagne s'approcha du comptoir.

– Oh, quels bijoux magnifiques ! s'émerveilla-t-elle. Johanna ! Viens voir ce collier ! Il t'irait à ravir.

– Abra est une de nos artistes locales. Vous avez la primeur de ses nouvelles créations.

Abra échangea un clin d'œil avec Heather. Finalement, elle pourrait peut-être quand même s'offrir sa tenue de yoga.

Trente minutes plus tard, elle rentrait chez elle en dégustant un cône de crème glacée, dans un état d'esprit beaucoup plus positif. Elle avait vendu la moitié de ses nouvelles pièces sur-le-champ, plus deux que la boutique avait encore en stock.

La tenue de yoga était acquise, ne restait qu'à la commander.

Et, en bonus, elle avait *gagné* six superbes verres à vin.

À la première occasion, elle inviterait Eli et les étrennerait avec lui au cours d'un dîner aux chandelles.

Pour l'heure, elle allait refaire une tentative de méditation. Avec de l'encens, peut-être. D'ordinaire, elle préférait le grand air de la mer, mais puisqu'il n'avait pas produit l'effet désiré, peut-être valait-il le coup de bousculer les habitudes.

Avant toute chose, elle déballa ses nouveaux verres, les rinça, puis les aligna sur l'une des étagères de la cuisine. Les admirer donna un coup de fouet supplémentaire à son attitude positive.

Elle rassembla un crayon, un bloc, le portrait-robot, les posa près de son

coussin de méditation, dans sa chambre. Bien qu'elle n'eût guère de talent pour le dessin, elle pensait être capable de retoucher le portrait, au cas où un détail lui reviendrait. Tout en commençant à réguler sa respiration, elle ouvrit le placard où elle rangeait sa boîte d'encens.

Le lotus, peut-être, ouvrirait son troisième œil. Franchement, elle aurait pu y penser plus tôt.

Elle attrapa la boîte sur l'étagère du haut de l'armoire, souleva le couvercle.

Un cri s'étrangla dans sa gorge, la boîte lui tomba des mains. Cônes et bâtonnets d'encens s'éparpillèrent au sol, les brûleurs volèrent en éclats. Et le pistolet s'écrasa parmi les débris. Instinctivement, elle fit un bond en arrière. Elle faillit s'enfuir, mais la logique prit le dessus.

Quiconque avait mis cette arme ici n'était pas resté dans la maison à attendre d'être pris en flagrant délit. Le but de la manœuvre était que la police découvre le pistolet. Ce qui signifiait qu'il s'agissait de l'arme du crime.

Abra fonça vers le téléphone.

– Vinnie ? J'ai un gros problème. Tu peux venir ?

Dix minutes plus tard, elle accueillait le shérif adjoint à la porte.

– Je ne savais pas quoi faire.

– Tu as très bien fait de m'appeler. Où est-il ?

– Dans ma chambre. Je n'y ai pas touché.

Elle emmena Vinnie sur les lieux, puis s'écarta tandis qu'il s'accroupissait près du pistolet afin de l'examiner.

– C'est un 32.

– Le même calibre que...

– Oui.

Vinnie se redressa et le photographia à l'aide de son téléphone portable.

– Tu n'es pas en uniforme, réalisa Abra. Tu n'es pas en service. Tu étais chez toi avec ta famille. Je n'aurais pas dû...

D'un geste fraternel, il lui frictionna le dos.

– Ne t'en fais pas pour ça, Abs. Je vais prévenir Corbett.

– Je jure que ce pistolet n'est pas à moi.

– Je sais. Personne ne pensera qu'il t'appartient. Ne t'inquiète pas. Nous allons tirer cette affaire au clair. Tu aurais un truc frais ?

– Un truc frais ?

– Un Coca, un thé glacé, n'importe quoi.

– Oh, bien sûr.

– J'ai une soif d'enfer. Tu voudrais bien me servir un verre, s'il te plaît ? J'appelle Corbett et je suis à toi.

Il lui confiait une petite mission afin qu'elle se calme, elle le savait. Elle allait se calmer.

Elle sortit une casserole, y versa de l'eau, du sucre en poudre, la mit à chauffer et entreprit de presser des citrons.

Quand Vinnie la rejoignit dans la cuisine, elle versait la préparation dans

un grand pichet rempli de glaçons.

– Il ne fallait pas te donner autant de mal.

– Ça m’a occupé les mains.

– De la citronnade maison, tu me gâtes !

– Tu le mérites. Tu diras à Carla que je suis désolée de vous avoir dérangés pendant le week-end.

– Elle a épousé un flic, Abra. Elle savait à quoi s’attendre. Corbett est en route. Il veut voir le pistolet sur place.

Abra voulait voir cet objet de mort hors de chez elle.

– Après, vous l’emporterez.

– Après, nous l’emporterons, lui promit-il. Comment l’as-tu découvert ?

– Je voulais méditer, expliqua-t-elle en remplissant deux verres. Je revenais du village. J’ai dû m’absenter une heure, environ, une heure et quart grand maximum.

Elle déposa une assiette de cookies sur la table.

– Tu avais fermé les portes à clé ?

– Bien sûr. Je suis prudente depuis les effractions à Bluff House.

– À quand remonte la dernière fois où tu as regardé dans cette boîte ?

– Je n’utilise pas souvent d’encens, et je n’en ai pas acheté depuis un moment. Je n’en achète plus, vu que je ne l’utilise pas. Je finis toujours par en faire cadeau à quelqu’un. Mais bref, tu t’en fiches. Je ne sais pas depuis combien de temps je n’ai pas ouvert cette boîte. Deux semaines ? Trois, peut-être.

– Tu n’es pas souvent chez toi, surtout en ce moment...

– Non, j’ai mes cours, mes ménages, et je dors souvent chez Eli. C’est l’assassin de Duncan, Vinnie, qui a mis cette arme ici pour me faire incriminer.

– Il y a des chances, en effet. Tu permets que je jette un coup d’œil aux portes et aux fenêtres ? Ta citronnade est délicieuse. Tes cookies aussi.

Elle resta dans la cuisine tandis que Vinnie inspectait les ouvertures du cottage. Il ne servait à rien de le suivre, il n’en aurait pas pour longtemps. La maison n’était pas bien grande, elle ne comportait que trois chambres, dont l’une, minuscule, où Abra avait aménagé son atelier. Plus la cuisine, le living-room, et le solarium, l’un de ses principaux atouts. Deux petites salles de bains.

Oui, Vinnie en aurait vite fait le tour. Abra se leva, se posta devant la porte-fenêtre de la terrasse. Un autre atout du petit cottage, ce vaste espace extérieur, avec vue sur la mer, la baie bordée de falaises, le petit cap avec le phare. Quand il faisait beau, Abra vivait dehors autant qu’à l’intérieur.

Elle se sentait si bien dans cette maison. La maison de ses rêves, son petit nid douillet. Et voilà qu’on l’avait violée, qu’on y avait introduit une arme mortelle.

Elle se détourna de la vitre lorsque Vinnie revint dans la cuisine, le laissa inspecter la porte de la terrasse.

– Il y a des fenêtres ouvertes, dit-il, deux sur l'arrière de la maison, et une devant.

– Je suis trop bête !

– Mais non.

– Je suis une maniaque de l'aération. Je laisse les fenêtres ouvertes des heures, hiver comme été. Je suis même étonnée d'avoir pensé à en fermer certaines.

– Regarde, il y a des fibres coincées ici.

Vinnie les photographia.

– Tu as une pince à épiler ? demanda-t-il.

– Oui, je vais te la chercher.

– Je n'ai pas pensé à apporter un kit. Je n'ai pris qu'un sachet à scellé pour le pistolet.

On frappa à la porte.

– Ah, voilà Corbett, dit Vinnie. Tu veux que j'aille lui ouvrir ?

– Non, j'y vais.

La pince à épiler à la main, Abra accueillit l'inspecteur.

– Merci d'être venu si rapidement. Vinnie... L'agent Hanson est dans la cuisine. Le pistolet... Venez, je vais vous montrer, dit-elle en le menant à sa chambre. Il était dans ma boîte à encens. Elle m'est tombée des mains quand je l'ai vu.

– Quand aviez-vous ouvert cette boîte pour la dernière fois ? demanda Corbett en sortant un appareil photo.

– Il y a deux ou trois semaines. Vinnie a déjà pris des photos.

À l'aide d'un stylo, Corbett souleva le pistolet.

– Possédez-vous des armes, mademoiselle Walsh ?

– Non, je n'en ai jamais eu, je n'en ai jamais touché. Pas même en plastique. Ma mère était fermement opposée aux jouets de guerre. Et je préférerais les puzzles, les activités manuelles et... Mais je m'égare. Je suis nerveuse. Ce pistolet chez moi me rend nerveuse.

– Nous vous en débarrasserons, ne vous inquiétez pas.

Corbett enfila des gants. Vinnie les rejoignit dans la chambre.

– Inspecteur, il y a des fenêtres ouvertes. Abra m'a dit qu'elle ne pense pas toujours à les fermer avant de sortir. J'ai trouvé des fibres dans le cadre de l'une d'elles à l'arrière.

– Nous irons voir cela. Qui est venu chez vous, mademoiselle Walsh, au cours des quinze derniers jours ?

– Mes élèves – je donne des cours de yoga ici, un soir par semaine. Les enfants de mes voisins sont passés, aussi. Oh, mon Dieu, les enfants ! Il est chargé ?

– Oui.

– Imaginez si l'un des enfants était venu ici et... Je suis irrationnelle. Ils ne se permettraient jamais d'entrer dans ma chambre et de fouiller dans mon armoire. Mais si...

Elle ferma les yeux.

– Avez-vous fait faire des réparations, récemment ? s'enquit Corbett en sortant un sachet de sa poche.

– Non.

– Avez-vous reçu la visite du propriétaire, de la compagnie d'électricité ?

– Non. Personne n'est venu chez moi à part mes élèves et les enfants de mes voisins.

– Eli Landon ?

Une lueur de colère s'alluma dans le regard d'Abra. Corbett attendit en silence.

– Vous lui avez dit que vous étiez convaincu de son innocence.

– Je dois néanmoins vous poser la question.

– Non, il n'a pas mis les pieds ici au cours des quinze derniers jours. Depuis la première effraction, il évite de s'absenter de Bluff House. J'ai presque dû le traîner de force au supermarché faire quelques courses en prévision de la visite de sa famille, ce week-end.

– OK. Allons voir ces fibres.

Abra attendit patiemment tandis que les deux policiers les examinaient en conversant à voix basse.

– Je vous offre une citronnade ? proposa-t-elle à Corbett lorsqu'il les eut extraites du cadre de la fenêtre et glissées dans un sachet.

– Avec plaisir. Asseyez-vous, mademoiselle Walsh, si vous voulez bien.

Les paumes moites, Abra lui servit un verre et s'installa à la table.

– Avez-vous vu un individu suspect rôder autour de la maison ?

– Non. Je n'ai pas non plus revu l'inconnu du pub. Tout au moins, je ne crois pas. Je le reconnaîtrais, je pense, même si je n'ai pas été d'une grande aide pour le portrait-robot. C'est pour ça que je voulais faire brûler de l'encens, pour méditer et essayer de me le rappeler plus précisément. J'étais à cran, ces derniers jours, je n'arrivais pas à me concentrer. Je me sentais plus détendue, aujourd'hui.

– Pourquoi étiez-vous à cran ?

– À votre avis ? À cause de tout ce qui s'est passé récemment. Et... (Elle n'hésita qu'un bref instant.) J'ai l'impression d'être observée.

– Avez-vous vu quelqu'un ?

– Non, mais je le sens. Je ne me fais pas des idées, j'en suis quasiment certaine. Je sais ce que c'est que d'être épiée. Vous devez être au courant, je suppose, de ce qui m'est arrivé il y a quelques années.

– Oui.

– Depuis quelques jours, je perçois les mêmes ondes.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre qu'elle avait laissée entrouverte, puis par la porte vitrée.

– Ce n'était pas malin de laisser les fenêtres ouvertes, je le reconnais, poursuivit-elle. Vu que je ne suis presque jamais chez moi, ces temps-ci, c'était un jeu d'enfant de déposer cette arme dans la maison. Mais pourquoi ?

Je ne comprends pas... Pourquoi ici ? Pourquoi moi ? Enfin, si, je comprends, mais ça me paraît tellement tordu. Si on veut me discréditer, détruire l'alibi d'Eli, pourquoi ne pas avoir mis le pistolet à Bluff House ?

– Après la perquisition, ça ne servait plus à rien, répondit Vinnie. Excusez-moi, inspecteur, ce n'était pas à moi de répondre.

– Pas de problème. Il faut que vous sachiez, mademoiselle Walsh, que Wolfe essaie d'obtenir un mandat pour perquisitionner votre domicile. Ses supérieurs ne le soutiennent pas, les miens non plus. Mais il fait le forcing. Il prétend avoir reçu un appel anonyme ; quelqu'un, soi-disant, aurait aperçu une femme sur le chemin du phare, le soir où le meurtre a été commis. Une femme aux longs cheveux bouclés.

Un canyon s'ouvrit dans le ventre d'Abra.

– OK... murmura-t-elle. On cherche à m'impliquer dans le meurtre de Duncan. Ai-je besoin d'un avocat ?

– Ce serait plus prudent d'en prendre un, bien qu'il s'agisse vraisemblablement d'un coup monté. Nous devons néanmoins observer la procédure de rigueur.

– Bien sûr.

Corbett goûta la citronnade.

– Il me paraît évident, dit-il, que si vous étiez impliquée dans le meurtre de Duncan, à moins d'être complètement demeurée, vous n'auriez pas gardé l'arme du crime dans le placard de votre chambre. Or vous ne m'avez pas l'air d'une idiote.

Abra se contenta de hocher la tête.

– Vous l'avez trouvée là, vous nous avez appelés. Comme par hasard, l'inspecteur qui dirige l'enquête sur le meurtre de la femme de Landon vient juste de recevoir un appel d'un informateur anonyme – émis d'un téléphone à carte prépayée, localisé par le satellite de Whiskey Beach –, lequel prétend, trois semaines après les faits, avoir vu une femme vous ressemblant étrangement quitter la scène du crime le soir du meurtre.

– Et bien sûr, l'inspecteur Wolfe le croit.

– Honnêtement, je ne crois pas qu'il soit dupe d'un stratagème aussi grossier. Toujours est-il que, maintenant, il obtiendra son mandat pour venir fouiller chez vous.

– Il n'y a rien, ici... à part ce pistolet.

– Du fait qu'il soit là, nous devons observer la procédure. On me délivrera un mandat mais il serait plus simple que vous me donniez l'autorisation d'inspecter votre domicile.

Cette perspective la rendait malade. Plus que tout, cependant, elle désirait mettre un terme au plus vite à cette sinistre histoire.

– D'accord, acquiesça-t-elle, faites ce que vous avez à faire.

– Je vous remercie. Quand nous aurons terminé, je veux que vous verrouilliez toutes les portes et fenêtres.

– Bien sûr. Et je pense que je dormirai à Bluff House, ou chez mes voisins,

jusqu'à ce que... pendant quelque temps.

– Il vaut mieux, je crois, en effet.

Abra posa la main à plat sur la table en s'apercevant qu'elle triturerait nerveusement son pendentif en quartz rose – un bijou de sa création.

– Allez-vous en informer Eli ? demanda-t-elle. Sa famille vient fêter Pâques à Bluff House. Ils sont sûrement déjà là. Ça gâcherait leur week-end.

– Tant que je n'ai pas à m'entretenir avec lui personnellement, je ne lui dirai rien.

– Merci.

– Un technicien va venir relever des empreintes, mais...

– Il n'en trouvera pas, mais c'est la procédure.

– Tout à fait.

Elle les laissa inspecter la maison, sortit sur la terrasse afin de ne pas les gêner. Elle comprenait mieux, à présent, ce qu'Eli avait dû ressentir pendant la perquisition de Bluff House. Le sentiment de ne plus être chez soi, d'être dépossédé de toute intimité.

– Ils ont quasiment terminé, lui annonça enfin Vinnie en lui posant une main amicale sur l'épaule. Ils n'ont rien trouvé : aucune empreinte, ni sur la fenêtre, ni sur la boîte, ni sur ce qu'elle contenait. Ce n'était qu'une pure formalité, Abs. Que tu aies consenti à ce qu'ils perquisitionnent sans mandat renforce l'hypothèse du coup monté.

– Je sais.

– Tu veux que je reste un moment avec toi ?

– Non, va vite retrouver ta famille.

Peindre des œufs de Pâques, songea-t-elle, avec son petit garçon.

– Tu es déjà resté bien assez longtemps, ajouta-t-elle.

– Si tu as un quelconque souci, appelle-moi, d'accord ? À n'importe quelle heure, n'hésite pas.

– Merci, c'est sympa. Je vais aller à Bluff House. Je me fais une joie de revoir Hester.

– Tu lui transmettras mes amitiés. Tu es sûre que tu ne veux pas que je t'accompagne ?

– Non, je te remercie, ça va aller. Il fait grand jour, il y a plein de monde sur la plage. Je ne risque rien.

– Ferme bien tes portes et tes fenêtres, cette fois.

– Tu peux compter sur moi.

Elle raccompagna Vinnie à la porte. Sa voisine d'en face bêchait son jardin, elle lui adressa un signe de la main. Deux garçonnetts faisaient du vélo dans la rue.

Trop d'activité, se reconforta-t-elle, pour que l'on tente à nouveau de s'introduire dans la maison. Du reste, il n'y avait plus de raison, maintenant.

Avec un sac-poubelle, elle retourna dans la chambre, y fourra encens et brûleurs émiétés, de même que la boîte. Elle ne pouvait pas savoir ce qu'il avait touché. Elle avait presque envie de jeter tout le contenu du placard.

Mais elle se raisonna, se remaquilla, prépara un petit sac avec des affaires pour la nuit, ainsi que le portrait-robot. Puis, après avoir rangé la cuisine, elle sortit les tartes à la rhubarbe et à la fraise du four, les recouvrit de papier alu.

Quand elle verrouilla la porte de son petit cottage, son cœur se serra à la pensée qu'elle ne s'y sentirait peut-être plus en sécurité de sitôt.

Du monde, du bruit, du mouvement emplissaient Bluff House. Eli avait oublié ce que c'était que d'entendre autant de voix s'entrecouper, que de répondre à tant de questions à la fois, que de voir tous ces gens s'agiter autour de soi.

Passé les premiers instants de panique, il se laissa toutefois de bonne grâce gagner par l'effervescence générale : monter les valises à l'étage, déposer paniers et plats à la cuisine, surveiller sa nièce qui courait partout – et tenait de grands conciliabules avec Barbie –, surprendre agréablement sa mère en proposant un assortiment de fromages et de fruits en guise de collation de bienvenue.

Et une joie sans mélange l'envahit lorsqu'il vit sa grand-mère sur la terrasse, appuyée sur sa canne, face à la mer, le vent soufflant dans ses cheveux.

Quand il la rejoignit, elle le prit par le bras.

Couchée dans un rayon de soleil, la vieille Sadie leva la tête, remua la queue, puis se rendormit.

– Le soleil réchauffe les vieux os, dit Hester. Les miens et ceux de Sadie. Bluff House me manque.

– Je sais. Et je crois que tu lui manques.

– J'ose l'espérer. Tu as planté des pensées ?

– C'est Abra qui les a plantées. Je les arrose.

– Le travail d'équipe est une bonne chose. Ça m'a aidée de te savoir là, Eli. Non seulement j'étais rassurée que quelqu'un garde la maison, mais j'étais heureuse que ce soit toi. Je crois qu'elle se languissait de toi, aussi.

– Je suis désolé de ne pas être venu plus souvent, ces dernières années, dit-il avec une pointe de culpabilité mêlée de regret.

– Savais-tu que je détestais faire du bateau ?

Eli tourna vers sa grand-mère un regard étonné.

– Ah bon ? Je croyais que tu adorais.

– C’était ton grand-père qui était fana de voile. J’étais malade comme un chien, je prenais des pilules contre le mal de mer. J’adore la mer, mais je préfère la contempler depuis la terre ferme. Le mariage est une série de compromis, Eli. Tu as fait des concessions, tu n’as pas à t’en excuser.

– Moi qui avais prévu de t’emmener faire une balade en mer, demain...

– Il faudra modifier ton programme, répondit Hester en riant.

– Pourquoi as-tu gardé le voilier ?

Devant son regard, son sourire, il comprit. *Par amour*, pensa-t-il, et il pressa les lèvres contre sa joue.

– Alors comme ça, tu as pris un chien ?

– Pour quelques jours, en principe. Mais je crois bien qu’elle va rester là. Elle est orpheline, la pauvre. On ne peut pas la laisser sans famille.

– Un chien te fera du bien, déclara Hester en s’écartant de son petit-fils afin de l’examiner. Tu as l’air en forme.

– Toi aussi, Gran.

– On était deux guerriers blessés, n’est-ce pas, Eli junior ?

– On a repris des forces. Reviens vite à Bluff House, Gran.

En boitillant, Hester se dirigea vers une chaise et s’y assit.

– Je ne suis pas encore totalement remise, tu sais, soupira-t-elle.

– Tu finiras de te rétablir ici. Je resterai avec toi, aussi longtemps que tu auras besoin de moi.

Les yeux de la vieille dame se mirent à briller. Un instant, il redouta les larmes, mais c’était de la lumière.

– Assieds-toi, lui dit-elle. J’ai bien l’intention de revenir, mais il est encore un peu tôt. Ce ne serait ni très pratique ni très judicieux ; tous mes médecins et mes kinés sont à Boston.

– Je pourrais t’amener à tes rendez-vous. Ou on pourrait s’arranger pour que tu poursuives la rééducation ici.

Il n’avait pas mesuré, pas vraiment, avant de la revoir là, sur la terrasse, les yeux sur l’océan, combien il lui tenait à cœur qu’elle revienne.

– C’est dingue ce que tu me ressembles, mon garçon. J’ai pensé à ça presque dès l’instant où je me suis réveillée à l’hôpital. Ma maison, retrouver ma maison, je n’avais que cette idée en tête. C’est grâce à ça que je m’en suis sortie. Les médecins ont dit que j’étais une dure. Ah, ils m’ont entendue, sitôt que j’ai eu repris du poil de la bête !

– Ils ne connaissaient pas Hester Hawkin Landon.

– Ils me connaissent, maintenant. Mais je dois être raisonnable, je ne veux pas brûler les étapes. J’ai encore besoin de ta mère. Et de ton père aussi, bien sûr. C’est un bon fils, il l’a toujours été. Et il a épousé une femme en or. Dieu la bénisse, Lissa est aux petits soins avec moi. Je ne peux pas encore me passer d’elle. Je tiens sur mes jambes, mais je ne suis pas encore totalement autonome. Je ne peux pas revenir tout de suite.

– OK, ne t’en fais pas, je m’occuperai de la maison aussi longtemps qu’il le

faudra.

– Mon souhait le plus cher serait que tu y restes. Je ne voudrais pas être la dernière des Landon à Bluff House. La dernière à vivre à Whiskey Beach. Si je n'avais guère d'affection pour Lindsay, c'est parce qu'elle te retenait à Boston.

– Gran...

– C'était égoïste, je le reconnais, mais c'était l'une des raisons. Je me serais résignée, ou tout au moins j'aurais essayé, si encore elle t'avait rendu heureux, comme la famille de Tricia, et son poste aux Whiskey Landon la rendent heureuse.

– Tricia dirige la compagnie de main de maître, n'est-ce pas ?

– Elle tient de votre grand-père, et de votre père. Elle était faite pour ça. Toi, en revanche, tu es comme moi. Nous pourrions être de bons gestionnaires, nous avons la tête sur les épaules. Mais nous sommes davantage attirés par les arts. (Hester se pencha en avant et tapota la main de son petit-fils.) Tu t'es toujours plus épanoui dans l'écriture que dans le droit.

– Avant, je considérais l'écriture comme un loisir, pas comme un travail. Maintenant que c'est mon activité principale, je la prends beaucoup plus au sérieux. Il n'empêche que c'est quand même plus cool de passer ses journées à rêvasser et à noircir du papier que d'exercer le métier d'avocat.

– C'est à cela que tu réduis le métier d'écrivain ?

– Non. C'était Lindsay qui parlait en ces termes. (Il avait presque oublié.) Pas méchamment, mais... une poignée de nouvelles, il n'y avait pas de quoi s'émerveiller.

– Elle avait la folie des grandeurs, et je ne dis pas cela méchamment. Elle était ce qu'elle était. Mais quand je parlais de compromis, tout à l'heure, le fait est qu'elle n'en faisait pas beaucoup. Pas à ma connaissance, en tout cas. Les gens qui affirment qu'il ne faut pas médire des morts n'ont tout simplement pas le courage de dire ce qu'ils pensent.

– Le courage, ce n'est pas ce qu'il te manque, à toi.

Eli ne s'attendait pas à ce que sa grand-mère lui parle de Lindsay. Cependant, il se sentait ouvert à la discussion.

– Elle n'avait pas que des torts.

– Il est rare que les torts ne soient pas partagés.

– Je pensais que nous parviendrions à trouver un équilibre. Mais j'ai épousé une princesse. Son père l'appelait toujours comme ça, « ma princesse ».

– En effet, je m'en souviens.

– Elle a toujours eu tout ce qu'elle voulait. Ses parents lui ont fait croire, depuis la plus tendre enfance, que tout lui était dû. La nature l'avait dotée d'une beauté incroyable, et elle était persuadée que sa vie serait parfaite, conforme au moindre de ses caprices.

– Or la vie n'est pas un conte de fées, pas même pour les princesses.

– Hélas, non, soupira Eli.

– C’était une enfant gâtée, mais elle aurait pu grandir, devenir moins égocentrique. Elle avait un charme fou, en effet, et l’œil pour l’art, la déco, la mode. Elle aurait pu réussir une belle carrière et mener une vie formidable. Mais le fait est qu’elle n’était pas l’amour de ta vie. Pas plus que tu n’étais le sien.

– Non, admit-il. Nous n’étions pas faits l’un pour l’autre.

– Vous avez commis une erreur de jugement, toi comme elle. Une erreur qu’elle a payée trop cher. Elle était jeune, elle était belle, et elle ne méritait pas une fin aussi absurde et cruelle. Mais elle appartient au passé, désormais.

Non, pensa Eli, pas tant que l’assassin n’aurait pas payé.

– Je voudrais te poser une question, continua Hester. Es-tu heureux ici ?

– J’ai tout pour l’être.

– Et tu travailles bien ?

– Mieux que je ne l’espérais.

– Parce que tu as trouvé ta place. Ta place est là, Eli, à Whiskey Beach. Tricia ? Sa vie, sa famille, sa carrière sont à Boston. (Hester jeta un coup d’œil en direction de la porte de la terrasse, derrière laquelle Selina jouait avec Barbie, extatique.) Elle adore venir passer quelques jours ici, mais Bluff House n’a jamais été sa maison.

– Bluff House est ta maison, Gran.

– Évidemment, acquiesça Hester en redressant le menton, le regard sur l’océan. Je suis tombée amoureuse de ton grand-père sur cette plage, par une splendide nuit de printemps. J’ai su tout de suite qu’il serait l’homme de ma vie, le père de mes enfants, et que nous finirions nos jours ici. Bluff House était sa maison, elle est devenue la mienne, et je suis libre de la donner à qui je veux.

La vieille dame se retourna vers Eli.

– À moins que tu n’en veuilles pas, poursuivit-elle, auquel cas tu devras m’expliquer pourquoi, je compte te la léguer.

Hébétié, il ne put pendant quelques secondes que la regarder fixement.

– Gran, tu ne peux pas me donner Bluff House.

– Je peux faire ce que je veux, mon garçon, répliqua-t-elle en lui martelant l’avant-bras de l’index. Comme je l’ai toujours fait et comme j’ai l’intention de continuer à le faire.

– Gran...

– Bluff House est une maison de famille, et une maison de famille doit se transmettre de génération en génération. C’est ton héritage, et ta responsabilité. Je veux savoir si tu es prêt à en faire ta maison, à y rester, quand je reviendrai, et quand je serais partie. Y a-t-il un autre endroit où tu préférerais vivre ?

– Non.

– Bien, donc, c’est réglé. Je prendrai mes dispositions. Voilà qui m’ôte un poids de l’esprit.

Avec un soupir satisfait, la vieille dame reporta son regard sur l’océan.

– Tu m’annonces ça comme ça...

En souriant, elle se pencha vers son petit-fils et posa une main sur la sienne.

– Dès que j’ai vu le chien, j’ai su que tu étais prêt.

Eli éclata de rire. Tricia apparut sur le seuil de la terrasse.

– Si vous voulez bien venir, tous les deux. C’est l’heure de l’activité peinture sur œufs.

– On arrive, répondit Hester. Donne-moi la main, Eli, s’il te plaît. Je peux m’asseoir toute seule mais j’ai encore besoin d’aide pour me relever.

– Je prendrai soin de Bluff House, lui promit-il. Mais reviens vite.

– Ne t’inquiète pas, c’est bien mon intention.

Elle lui avait donné à penser, mais décorer des œufs de Pâques avec une fillette de trois ans – sans parler du grand-père de celle-ci, tout aussi turbulent malgré ses cinquante-huit ans – ne favorisait pas vraiment la réflexion. Eli se prêta donc au jeu. Quand le timbre de la sonnette retentit, les journaux qui tapissaient l’îlot de la cuisine étaient maculés de taches de peinture de toutes les couleurs.

Barbie à ses côtés, il alla ouvrir la porte. Abra se tenait sur le seuil, un sac sur chaque épaule, un plateau recouvert d’alu entre les mains.

– Désolée, je n’avais pas assez de bras pour ouvrir moi-même.

Il l’embrassa par-dessus le plateau, puis le lui prit.

– J’allais juste t’appeler. Je pensais que tu viendrais plus tôt. On est en train de décorer des œufs. J’ai réussi à t’en mettre quelques-uns de côté.

– Merci. Il a fallu que je m’occupe de certains trucs.

– Un problème ?

– Non, non, dit-elle en posant ses sacs dans le vestibule. Hello, Barbie. Comment vas-tu, ma belle ? J’ai fait des tartes. Ça prend du temps.

– Des tartes ?

– Des tartes, oui, parfaitement, dit-elle en reprenant le plateau. Si j’en crois ce joyeux brouhaha, ton petit monde a l’air bien installé.

– Comme s’ils étaient là depuis une semaine.

– Tout se passe bien ?

– Impec.

Elle put le constater elle-même en entrant dans la cuisine. La famille d’Eli était rassemblée autour de l’îlot, au centre duquel s’alignaient des boîtes d’œufs décorés avec plus ou moins d’habileté et de créativité. Elle afficha un sourire enjoué, s’efforçant d’oublier son horrible journée.

– Joyeuses Pâques ! s’exclama-t-elle en posant ses tartes pour embrasser Hester, fermant les yeux un instant en la serrant contre elle. Je suis si contente de vous revoir ici. Vous me manquez, vous savez.

– Laisse-moi te regarder, dit la vieille dame. Toi aussi, tu m’as manqué.

– J’aurais dû venir vous voir plus souvent.

– Avec ton planning de ministre ? Ne t’en fais pas, nous allons rattraper le

temps perdu. J'ai hâte d'être au courant des derniers potins de Whiskey Beach. Je n'ai pas honte de l'avouer, ils me manquent, aussi.

– Je vous raconte tout au téléphone, mais j'en trouverai bien encore quelques-uns. Bonjour, Rob, comment allez-vous ?

Abra se hissa sur la pointe des pieds afin de faire la bise au père d'Eli, puis salua tour à tour chacun des membres de la famille.

Chaleureuse de nature, Abra était une personne tactile, elle avait le contact facile. Mais en la voyant avec sa famille, Eli prit conscience qu'elle entretenait avec les siens des liens dont il ne se doutait pas.

Il s'était... exclu, songea-t-il. Il s'était mis lui-même sur la touche. Pendant trop longtemps.

En quelques minutes, Abra avait pris place aux côtés de Tricia et dessinait un motif sur un œuf, à l'aide d'un crayon de cire, tout en discutant de prénoms potentiels pour le bébé à venir.

– Pendant que les femmes finissent de peindre, lui chuchota son père, si tu me montras ce trou à la cave ?

Ce n'était pas la plus plaisante des tâches ; néanmoins, il n'était pas possible de s'y soustraire. Ils descendirent donc au sous-sol, s'engagèrent dans les souterrains. Rob s'arrêta devant le cellier, les mains dans les poches de son pantalon kaki.

– Au temps de ma grand-mère, c'était rempli de confitures, de gelées, de fruits et de légumes, ici. Des caisses de patates, de pommes. Ça sentait toujours l'automne. Ta grand-mère à toi a perpétué la tradition, mais à une échelle plus modeste. L'époque des fêtes fastueuses était révolue.

– Je me souviens de quelques soirées d'apparat.

Ils poursuivirent leur chemin, Eli marchant dans les pas de cet homme qui lui avait légué sa stature, sa carrure – et les yeux des Landon.

– Ce n'était rien, comparé à la génération précédente. Les invités se comptaient par centaines, et certains restaient des jours à Bluff House, voire des semaines, en été. Pour recevoir tout ce monde, il fallait avoir du temps libre, des réserves monumentales de provisions et de bouteilles, et toute une armée d'employés de maison. Mon père était un businessman. S'il avait eu une religion, ç'aurait été celle des affaires plutôt que celles des mondanités.

– J'ignorais qu'il y avait des passages secrets pour les domestiques. Je ne l'ai appris qu'il y a quelques jours.

– À ma plus grande déception quand j'étais gamin, ils ont été murés avant ma naissance. Maman menaçait de faire également condamner certaines parties du sous-sol. Je n'avais pas le droit d'y descendre, mais j'y allais quand même, avec les copains.

– Moi aussi.

– Tu crois que je ne le savais pas ? répliqua Rob en riant, avec une claque sur l'épaule de son fils.

Devant le trou, ils s'immobilisèrent.

– Bon sang... Tu m'avais dit qu'il était grand mais je ne m'attendais pas à

ça. Qu'est-ce que c'est que ce délire ?

– La fièvre du trésor, je suppose. Je ne vois pas d'autre explication.

– Quiconque a grandi à Whiskey Beach en a été frappé, de façon plus ou moins aiguë.

– Toi ?

– Je croyais – ardemment – à la Dot d'Esméralda quand j'étais ado. J'ai compulsé tous les bouquins qui en parlaient, potassé toutes les cartes marines sur lesquelles j'ai pu mettre la main. J'ai même pris des leçons de plongée. Avec le temps, ça m'a passé, bien qu'il m'arrive encore d'y penser, parfois. Mais ce trou... C'est insensé. Et dangereux. La police n'a aucune piste ?

– Pas que je sache. Cela dit, ils ont aussi un meurtre sur les bras.

Eli s'était longuement demandé s'il devait ou non faire part de ses conjectures à son père. Devant lui, à présent, il n'avait plus la moindre hésitation.

– La police pense que les deux sont peut-être liés, dit-il.

Rob scruta le visage de son fils.

– Allons promener les chiens, dit-il enfin. Tu m'expliqueras tout ça.

Assises dans le petit salon, Abra et Hester sirotaient l'une un verre de vin, l'autre une coupe de Martini.

– C'est chouette d'être là avec vous, dit Abra. Nos petites discussions me manquaient.

– La maison est merveilleusement entretenue. Je savais que je pouvais compter sur toi. (Hester fit un geste en direction des pots de fleurs sur la terrasse.) C'est toi qui as planté des pensées, il paraît ?

– Oui, Eli ne m'a été que d'une assistance limitée. Il n'a pas la main verte.

– Ça peut changer. Il a changé depuis qu'il est là.

– Il avait besoin de temps, d'espace.

– Je retrouve celui qu'il était, mais j'entrevois aussi celui qu'il est en train de devenir. Ça me fait chaud au cœur.

– Il est plus serein que lorsqu'il est arrivé. Il avait l'air tellement triste, désemparé, et rongé de colère.

– Je sais, et ce n'était pas seulement à cause du meurtre de Lindsay. Il avait commencé à changer avant le drame, parce qu'il avait fait une promesse, et que les promesses sont importantes, à ses yeux.

– Est-ce qu'il l'aimait ? Je ne me suis pas permis de lui poser une question aussi indiscreète.

– Je crois qu'il aimait certaines facettes de sa personne, et qu'il pensait pouvoir créer quelque chose avec elle. Sinon, il n'aurait jamais fait cette promesse.

– Une promesse est une chose terrifiante.

– Pour certains, oui. Pour les gens comme Eli. Et comme toi. S'il avait été heureux en mariage, il aurait pu devenir encore quelqu'un d'autre, une autre combinaison de lui-même. Un homme qui se serait accompli dans sa carrière

juridique, dans sa vie à Boston, et il aurait été fidèle à sa promesse. J'aurais perdu le garçon qui autrefois s'épanouissait à Whiskey Beach, mais je me serais fait une raison. Ce sont les aléas de la vie qui nous façonnent ; tu es bien placée pour le savoir, n'est-ce pas ?

– Oh, oui.

– Il voit du monde ?

– Il aime la solitude, mais oui : il a sympathisé avec Mike O'Malley, et repris contact avec Vinnie Hanson.

– Sacré Vinnie... Qui aurait cru que ce beatnik finirait shérif adjoint ?

– Vous l'avez toujours bien aimé, ça se sent.

– Il est tellement affable. Je suis contente qu'Eli ait renoué avec lui, et qu'il s'entende bien avec Mike.

– Je crois qu'il a de la facilité à se faire des amis. Oh, et il a passé des heures à discuter avec Stoney, au pub. À la fin de la soirée, ils étaient copains comme cochons.

– Grands dieux ! J'espère qu'il n'est pas rentré en voiture.

– Rassurez-vous, on est rentrés à pied.

Devant le sourcil arqué de la vieille dame, Abra prit conscience de ce que sous-entendait ce « on ».

– Je m'en doutais un peu, dit Hester avec un sourire en coin. Lissa était excitée comme une puce quand elle m'a annoncé que tu serais des nôtres ce week-end.

– Je ne voudrais pas que notre amitié en pâtisse. Vous comptez tellement pour moi, Hester.

– Pourquoi notre amitié en pâtirait-elle ? Quand j'ai demandé à Eli de rester ici, j'espérais qu'il trouverait le temps et l'espace dont il avait besoin pour se reconstruire. Et, pour tout te dire, j'espérais aussi... qu'il se passe quelque chose entre vous deux.

– Vraiment ?

– J'aurais même joué les entremetteuses, au besoin. Tu es amoureuse de lui ?

Abra but une longue gorgée de vin.

– Vous allez un peu vite, Hester.

– Je suis vieille, le temps m'est compté.

– Mais non, vous n'êtes pas vieille.

– Tu n'as pas répondu à ma question.

– Je n'ai pas la réponse. J'aime sa compagnie, et j'aime le voir redevenir lui-même et se transformer en un autre, comme vous dites. Nous sommes tous les deux dans une situation compliquée. J'envisage donc les choses au jour le jour.

En prenant son temps, Hester dégusta l'une des deux olives de son Martini.

– Les complications font partie de la vie. Je suis au courant de ce qui s'est passé ici, mais j'ai l'impression qu'on ne me dit pas tout. On me traite avec beaucoup trop de ménagement. J'ai peut-être un trou de mémoire, mais j'ai

encore toute ma tête.

– Bien sûr.

– Je sais qu’une effraction a été commise à Bluff House, ce qui est fort ennuyeux. Je sais aussi que quelqu’un a été tué, et que la police a perquisitionné la maison, ce qui est encore plus fâcheux.

– L’inspecteur en charge de l’enquête ne considère pas Eli comme un suspect, s’empressa de préciser Abra. Il est du reste convaincu qu’Eli n’a rien à voir avec le meurtre de Lindsay.

L’expression à la fois contrariée et soulagée, Hester se cala contre le dossier de son fauteuil.

– Pourquoi ne m’a-t-on pas dit *cela* ?

– Pour éviter, j’imagine, de vous contrarier avec le restant de cette affaire. Aussi fâcheuse qu’elle soit, en tout cas, elle a contribué à stimuler Eli. Il est en colère, sérieusement en colère, prêt à se battre si on recommence à le calomnier. Il ne se laissera pas faire. C’est une bonne chose.

– Une très bonne chose, approuva Hester, le regard sur la mer.

– Désolée de vous déranger, s’excusa la mère d’Eli en entrant dans la pièce.

– Ah, voilà mon adjudant, annonça Hester.

– Il faut que vous vous reposiez, belle-maman, dit Lissa en tapotant sa montre.

– Que croyez-vous que je suis en train de faire, assise dans ce fauteuil à siroter un excellent Martini ?

– Nous avons conclu un marché.

En soufflant, Hester termina son verre.

– D’accord, d’accord, je vais monter faire la sieste.

– Quand vous ne la faites pas, vous êtes aussi grincheuse que Sellie lorsqu’elle est fatiguée.

– Ma bru n’a aucun scrupule à m’insulter.

– C’est pour ça que vous m’aimez, dit Lissa en aidant la vieille dame à se lever.

– Entre autres, acquiesça Hester. Nous poursuivrons notre discussion plus tard, Abra.

Sitôt seule, Abra sentit poindre l’anxiété. Devait-elle inventer un prétexte pour aller faire un saut chez elle ? Non, il était peu probable que l’on se soit de nouveau introduit dans le cottage et il ne servait à rien de se ronger les sangs. Elle était mieux ici, en bonne compagnie, se raisonna-t-elle. Autant profiter de l’instant présent. Dieu seul savait ce que réservaient les jours à venir.

Elle se rendit à la cuisine. Elle aurait volontiers cuisiné, histoire de se changer les idées. Or elle était invitée, ce week-end. Elle ne pouvait pas se permettre de prendre des initiatives.

Elle allait monter ses affaires à l’étage, sortir de ses sacs les petits paquets-cadeaux qu’elle avait préparés pour chacun des membres de la famille. Il

fallait absolument qu'elle s'occupe.

– Hester rechigne toujours à faire la sieste, déclara Lissa en redescendant l'escalier. Mais sitôt la tête sur l'oreiller, elle dort d'un sommeil de plomb pendant au moins une heure.

– Elle a toujours été si active et si indépendante.

– À qui le dites-vous... Mais une heure de repos, ce n'est rien. Quand elle est sortie de l'hôpital, il était rare qu'elle reste éveillée plus d'une heure d'affilée.

– Je vous sers un verre de vin ? J'étais justement en train de me demander ce que je pouvais faire pour me rendre utile. Vous avez besoin d'un coup de main pour le dîner ?

– Ce sera avec plaisir, mais nous avons encore le temps. Il paraît que vous êtes une excellente cuisinière. Hester n'arrête pas de vanter vos mérites. Et Eli a repris du poids, grâce à vous. Je vous en suis infiniment reconnaissante.

– J'aime bien cuisiner, et il s'est rappelé qu'il aimait bien manger.

– Qu'il aimait bien les chiens, aussi, et les balades sur la plage, et la compagnie. Tout cela grâce à vous, Abra. Je ne sais comment vous remercier.

– Oh, il n'y a pas de quoi !

– Il m'a dit que vous aviez une relation, tous les deux. Je vous ai toujours beaucoup appréciée, je suis heureuse pour lui, et pour vous.

Intérieurement, Abra poussa un soupir de soulagement.

– Il y a longtemps que je n'avais pas fréquenté quelqu'un, à plus forte raison quelqu'un avec une famille proche... La vérité ? J'ai tellement l'habitude de faire ce qui doit être fait, ici, que je ne sais pas ce que je dois faire ou ne pas faire en tant qu'invitée.

– Hester vous considère comme un membre de sa famille. Vous êtes intime avec Eli. Et nous avons toujours eu des relations amicales. Faites comme chez vous, ne vous posez pas trop de questions.

– C'est sympa, je vous remercie.

– Max a monté vos affaires dans la chambre d'Eli, ajouta Lissa avec un clin d'œil et un sourire entendu.

Avec un petit rire à la fois gêné et surpris, Abra hocha la tête.

– Bien, dit-elle, voilà qui simplifie les choses. Si vous m'indiquiez les menus du week-end ?

– Je vous les indiquerai, ne vous en faites pas, mais nous ne sommes pas pressées. J'aimerais que vous m'expliquiez, exactement, ce qui s'est passé ici. Eli et son père sont sortis promener les chiens. Une excuse pour discuter entre hommes, et épargner toute inquiétude aux femmes, ces fragiles créatures.

– Ah oui ? fit Abra, les poings sur les hanches.

– J'ai vécu l'horreur de l'année passée, moi aussi, Abra. Chaque jour, chaque heure de cette année de cauchemar. Si mon fils a de nouveau des ennuis, je suis assez costade pour l'entendre.

– Dans ce cas, je vais tout vous raconter.

Abra espérait ne pas avoir commis d'impair, bien qu'elle eût agi en son âme et conscience. Les questions directes appelaient des réponses directes. À présent, si Lissa avait vu juste, les parents d'Eli étaient tous les deux au parfum.

Plus de non-dits, plus de faux-semblants.

Hormis ce qu'elle-même taisait. Eli devait être informé de l'incident du pistolet. Il lui faisait confiance, elle ne devait rien lui cacher.

– Ah, tu es là, dit-il en revenant de sa balade, les joues rosies par le vent. Barbie m'a laissé tomber pour mon père et Sadie, sa nouvelle meilleure amie. Je trouve qu'elle se laisse un peu trop facilement séduire.

– Elle est stérilisée, elle peut aussi se laisser séduire par tous les beaux mâles qu'elle rencontrera sur la plage.

– Dans ce cas... On a fait une grande balade, avec mon père. Je lui ai tout raconté, sans omettre aucun détail, même les plus déplaisants.

– Tant mieux, parce que j'ai fait la même chose avec ta mère.

– Tu...

– Ce qui vaut pour les uns vaut aussi pour les autres. Et pour les unes. C'est elle qui a abordé le sujet et qui m'a demandé de ne rien lui cacher. J'ai répondu à ses questions. On se fait moins de souci quand on sait que quand on sait à moitié.

– Je voulais juste qu'elle passe un week-end tranquille.

– Je comprends. Je comprends parfaitement. C'est pour ça que... Ce n'est pas Hester qui appelle ?

Eli se rua dans l'escalier. Abra s'élança à sa suite.

Dans sa chambre, Hester était assise dans son lit, aussi blanche que les draps, la respiration saccadée, les mains tremblantes.

Abra alla aussitôt chercher de l'eau dans la salle de bains.

– Que se passe-t-il, Gran ? Ça va aller, je suis là.

– Tenez, Hester, buvez un peu d'eau. (La voix d'Abra avait la douceur d'un baume.) Tiens-lui le verre, Eli, s'il te plaît, pendant que j'arrange les oreillers. Détendez-vous, Hester, respirez.

La main de son petit-fils serrée dans la sienne, la vieille dame but quelques gorgées puis se renversa contre les oreillers.

– J'ai entendu du bruit.

– C'est moi qui ai fait claquer la porte, la rassura Eli. Excuse-moi, je ne savais pas que tu dormais.

– Non... La nuit où je suis tombée. Je me suis levée parce que j'ai entendu du bruit. Je m'en souviens, maintenant.

– Quel genre de bruit ?

– Des pas. J'avais l'impression... Et puis je me suis dit que j'avais dû rêver. Les vieilles maisons font tout un tas de bruits. J'ai l'habitude. Mais je n'arrivais pas à me rendormir. Je suis descendue pour me préparer une tisane. Tu sais, Abra, cette infusion aux plantes que tu m'as donnée, contre les troubles du sommeil. Je ne me rappelle pas si je l'ai préparée ou non...

– Ce n'est pas grave, Gran, si tu ne te souviens pas de tout.

Elle serra plus fort les doigts d'Eli.

– J'ai vu quelque chose, je crois. Ou plutôt quelqu'un. Il y avait quelqu'un dans la maison. Je ne sais plus ce que j'ai fait. Si j'ai couru... Si je suis tombée dans l'escalier...

– Comment était la personne que tu as vue ?

– Je ne sais pas... murmura Hester d'une voix tremblante. Je n'ai pas vu son visage. Il était derrière moi. J'étais encore en haut, je crois. J'ai dû vouloir descendre. Je crois bien qu'il m'a couru après... Je ne sais pas, je ne sais plus... La seule chose dont je me souviens, ensuite, c'est de m'être réveillée à l'hôpital. Tu étais là, Eli. Tu es le premier que j'ai vu quand j'ai ouvert les yeux. Tu étais là, j'étais hors de danger.

– Tout va bien, Gran, dit-il en lui embrassant la main.

– Il y avait quelqu'un dans la maison. Je n'ai pas rêvé.

– Non, tu n'as pas rêvé. Il ne reviendra pas, ne t'en fais pas, tu ne risques plus rien.

– C'est toi qui habites là, maintenant, Eli. Fais attention.

– Ne t'inquiète pas, j'ai pris toutes les mesures qui s'imposaient. Tu m'as confié la responsabilité de Bluff House, tu peux me faire confiance.

Hester ferma un instant les yeux.

– J'ai confiance en toi plus qu'en n'importe qui. Derrière l'armoire, au grenier, la grande armoire double en noyer, il y a un mécanisme dans la moulure qui actionne un panneau.

– Je croyais que tous les passages secrets étaient condamnés.

La respiration à présent plus régulière, Hester rouvrit les yeux.

– Sauf celui-ci. Un petit garçon curieux ne risquait pas de déplacer cette grosse armoire, ni l'étagère, dans la cave, là où ton grand-père s'était aménagé un atelier. Le passage aboutit derrière cette étagère. Tous les autres ont été murés. Un compromis. (Hester esquissa un sourire.) Ces passages me faisaient peur, je craignais que les enfants s'y perdent. Mais ton grand-père disait qu'ils appartenaient à l'histoire de Bluff House, qu'il aurait été dommage de tous les fermer. Alors nous en avons conservé un. Je ne l'ai jamais dit à ton père, pas même quand il a été en âge de ne plus commettre de bêtises.

– Pourquoi ?

– Sa vie est à Boston. La tienne est ici. Si un jour tu as besoin de te cacher, ou de t'enfuir, utilise ce passage. Personne n'est au courant de son existence, à part Stoney Tribbet, s'il s'en souvient.

– Il s'en souvient sûrement. Il m'a dessiné un plan de la maison avec les passages. Mais il ne m'a pas précisé qu'il en restait un.

– Loyauté, dit simplement Hester. Je lui avais demandé de n'en parler à personne.

– OK. Maintenant, je sais. Mais ne t'inquiète pas, Gran, il y a peu de chances que j'aie besoin de m'en servir.

– Il faut que je me rappelle le visage de cet homme qui était dans la

maison. Laissez-moi encore un peu de temps et je suis sûre que ça me reviendra.

– Je vous prépare un thé ? offrit Abra.

– L’heure du thé est largement passée, répliqua Hester en redressant les épaules. Aide-moi à me lever et à descendre, tu veux bien ? Et tu me serviras un verre de whiskey.

À deux reprises durant la nuit, Eli se leva afin de vérifier les portes, les fenêtres, l'alarme. Le chien le suivant fidèlement, il sortit même sur la terrasse s'assurer que personne ne rôdait sur la plage.

Tous ceux qui lui étaient chers dormaient à Bluff House, il ne voulait pas qu'il leur arrive quoi que ce soit.

Les souvenirs qui étaient revenus à sa grand-mère apportaient un nouvel éclairage sur les événements. Il y avait bel et bien quelqu'un dans la maison le soir où elle était tombée. Or ce quelqu'un ne remontait pas de la cave. Il se trouvait dans les étages.

Certes, Hester avait encore l'esprit confus. Eli ne pensait pas, toutefois, qu'elle ait pu se tromper à propos de ce détail.

Restait à savoir si l'individu responsable de sa chute était celui qui était revenu par la suite, ou s'il s'agissait de deux personnes différentes, en cheville, ou complètement indépendantes l'une de l'autre. Dans tous les cas, une nouvelle question se posait : que cherchait-on dans les étages ?

Dès que sa famille serait repartie à Boston, Eli inspecterait à nouveau la maison, pièce par pièce, recoin par recoin. En attendant, Barbie et lui montaient la garde.

Allongé près d'Abra, les yeux grands ouverts, il échafaudait des théories. Duncan avait-il un partenaire ? Serait-il devenu gênant pour ce partenaire, qui l'aurait alors éliminé, puis aurait fait disparaître toute trace de lui ?

Possible.

Les effractions avaient-elles été commises par le commanditaire de Duncan ? Ce dernier avait-il menacé de le dénoncer, tenté de le faire chanter ? Le client l'avait alors éliminé, et fait disparaître tous les dossiers relatifs à l'affaire.

Possible, également.

Ou bien le ou les auteurs des effractions n'avaient aucun rapport avec le

détective privé. En menant son enquête, il les avait démasqués, et s'était fait tuer.

Possible, aussi, mais peu probable. À 4 heures du matin, en tout cas, l'hypothèse ne semblait guère crédible.

Eli s'efforça de penser à autre chose. À son roman. Ces intrigues-là, au moins, pouvaient peut-être être démantées avant l'aube.

Il avait acculé son personnage principal dans une impasse. Le pauvre homme se retrouvait confronté de toutes parts à des difficultés inextricables – avec son ennemi juré, avec sa compagne, avec les autorités. Allait-il trouver une issue ? Ou attendre passivement que le ciel lui tombe sur la tête ?

Eli élaborait diverses options narratives, jusqu'à ce que le sommeil lui brouille les idées.

Et quelque part dans le dédale de son subconscient, fiction et réalité s'entremêlèrent. Il ouvrit la porte d'entrée de la villa de Back Bay.

Il aurait pu faire demi-tour, repartir sous l'orage. Il monta néanmoins à l'étage prendre la bague de son aïeule dans le coffre, redescendit décrocher le tableau, exactement comme le soir où il avait découvert le corps de son épouse assassinée, ce soir fatidique qu'il avait si souvent revisité en rêve, dont il ne pouvait changer le cours.

Cette fois, cependant, il poussa une porte à Back Bay et se retrouva dans le sous-sol de Bluff House.

Une torche à la main, il se dirigea vers le générateur. Le courant était coupé. Il devait démarrer le groupe électrogène.

Il passa devant des rayonnages couverts de bocaux étiquetés. Confiture de fraises, gelée de raisin, pêches au sirop, haricots verts, coulis de tomates.

Beaucoup de bouches à nourrir, pensa-t-il en contournant une caisse de pommes de terre. Tous les membres de sa famille dormaient dans leurs lits. Abra dormait dans le sien. Beaucoup de bouches à nourrir, beaucoup de monde à protéger.

Il avait promis de veiller sur la maison. Les Landon tenaient leurs promesses.

Il devait restaurer l'électricité, la lumière, la chaleur, la sécurité, protéger ce qui était sien, ce qu'il chérissait, ce qui était vulnérable.

Il entendait la mer, son murmure ascendant et descendant, ascendant et descendant, ascendant et descendant.

Et par-delà ce murmure, des coups métalliques frappés contre la pierre, avec la régularité d'un métronome.

Un intrus dans la maison, une menace... Il sentit la crosse d'un pistolet au creux de sa paume, baissa les yeux sur sa main. Le canon d'un pistolet de duel étincela dans le noir et une étrange lueur bleutée se répandit dans la cave.

Le murmure de la mer se mua en grondement.

Eli s'enfonça dans les profondeurs du sous-sol.

Elle gisait au fond de la tranchée. Abra, son corsage blanc et ses boucles auburn ensanglantés.

Wolfe surgit de l'ombre. Sa silhouette se découpa dans la lueur bleuâtre.

À l'aide ! Eli se laissa tomber à genoux et souleva le corps inerte et froid entre ses bras. Une image de Lindsay l'assaillit, mais c'était le sang d'Abra qu'il avait sur les mains.

Non... Non, il ne pouvait pas être trop tard. Il ne la laisserait pas mourir.

Elle est morte, elle aussi. Wolfe brandit son arme de service. Tu es responsable. Tu as leur sang sur les mains. Cette fois, tu le paieras.

La détonation arracha Eli à son rêve. Il se redressa dans un mouvement de panique, pressa une main contre son torse, s'attendant presque à voir le sang jaillir entre ses doigts. Sous sa paume, son cœur battait à grands coups désordonnés.

Il tâtonna dans le lit à la recherche d'Abra. Ne trouva que le vide.

Ce n'était qu'un rêve, se rassura-t-il. La lumière entraînait à flots par les portes du balcon. La mer scintillait de mille étoiles d'or et d'argent. Abra devait être déjà levée. Tout le monde à Bluff House était en sécurité.

Tout allait bien.

Barbie dormait au pied du lit, une patte jalousement posée sur un os en plastique. Sa présence finit de reconforter Eli. Parfois, la réalité était aussi sereine qu'un brave chien et un dimanche matin ensoleillé.

Savourons la sérénité, tant qu'elle dure, s'enjoignit-il. Au diable les problèmes et les cauchemars !

À l'instant où il posa le pied sur le plancher, Barbie leva la tête et agita la queue.

– Tout va bien, dit-il à voix haute.

Il enfila un jean et un sweat-shirt, puis partit à la recherche d'Abra.

Il ne s'étonna pas de la trouver dans la salle de gym. En revanche, il fut surpris de voir Hester assise à côté d'elle, en tailleur sur un tapis rouge, vêtue d'un pantacourt noir et d'un débardeur lavande, révélant des bras amaigris, une longue cicatrice en travers de l'épaule gauche.

Une tranchée, pensa Eli, comme dans la cave. Une saignée infligée à ce qui était sien, ce qu'il chérissait, ce qu'il devait protéger.

– Sur l'inspiration, inclinez le buste sur la gauche. Attention, ne forcez pas trop, Hester.

– Tu me fais faire du yoga pour vieilles.

L'irritation dans la voix de sa grand-mère rendit la scène un peu moins incongrue aux yeux d'Eli.

– C'est une séance de reprise. Il faut être prudent quand on reprend. Concentrez-vous sur votre respiration. Inspirez, joignez les paumes au-dessus de la tête. Soufflez. Inspirez et inclinez le buste sur la droite. Paumes jointes au-dessus de la tête. Très bien.

Tout en parlant, Abra se redressa pour aller s'agenouiller derrière la vieille dame et lui masser les épaules.

– Tu es la meilleure masseuse que je connaisse.

– Vous êtes tendue. Relâchez les épaules. Voilà. Parfait.

– Je me suis réveillée raide comme une planche, ce matin. Je perds ma souplesse. Je ne sais pas si je peux encore toucher mes orteils.

– Ça reviendra. Que disent les médecins ?

– Que j’aurais pu y rester.

Eli ne voyait Abra que de profil. Elle ferma les yeux.

– Vous avez des os solides, un cœur solide.

– Et la tête dure.

– Vous vous êtes entretenue toute votre vie. Vous vous rétablissez, tout doucement. Patience. Cet été, vous verrez, vous pourrez refaire la demi-lune et la pince debout.

– Dommage que je n’aie pas connu ces postures quand mon Eli était en vie.

Eli mit quelques secondes à comprendre, et si cette allusion fit rire Abra, elle le choqua.

– À la mémoire de votre cher et tendre Eli, expirez, creusez le ventre et inclinez le buste en avant. Doucement. Doucement.

– J’espère qu’Eli junior apprécie ta souplesse.

– Oh, oui.

Là-dessus, Eli junior décida de battre discrètement en retraite.

Il allait préparer du café et s’en servir une tasse qu’il boirait sur la plage tout en promenant les chiens. Quand il reviendrait, sa grand-mère serait habillée comme sa grand-mère. Et le grand air aurait chassé cette allusion à ses ébats sexuels avec son grand-père.

L’arôme du café flottait déjà dans la cuisine. Il y trouva sa sœur en pyjama rose, un mug entre les mains, Sadie couchée sur le carrelage. La chienne se redressa lorsque Barbie vint lui renifler le museau.

– Où est le bébé ?

– Ici, répondit Tricia en tapotant son ventre encore plat. Sa grande sœur fait des câlins avec son papa. Je profite de ce moment de tranquillité pour déguster l’unique café noir de la journée auquel j’ai droit. Tu en veux une tasse ? Ensuite, tu m’aideras à cacher les œufs.

– Pas de problème. Il faut juste que je sorte d’abord les chiens.

– Ça marche, opina Tricia en se penchant pour caresser Barbie. Elle est adorable. Si elle avait un frère ou une sœur, je l’adopterais volontiers. Elle est si gentille et si patiente avec Sellie.

– Il paraît que les Chesapeake Bay retrievers adorent les enfants.

– Je n’ai pas eu le temps de te parler, hier, pas en tête à tête. Je voulais te dire que tu as bonne mine. Tu ressembles à Eli.

– Pourquoi ? Je ressemblais à qui, avant ?

– À un vieil oncle d’Eli, au visage émacié et à l’esprit un peu ralenti.

– Merci !

– Il ne fallait pas me poser la question. Tu es encore un peu maigre, mais je te retrouve. Abra a fait du bon boulot.

Devant le regard en coin de son frère, Tricia inclina la tête.

– Tu vas me dire qu’elle n’y est pour rien ?

– Non, je vais te dire que je me demande comment j’ai fait pour vivre avec ma famille toute ma vie sans me rendre compte à quel point vous étiez tous obsédés par le sexe. Je viens d’entendre Gran faire une allusion à Abra à propos de sa vie sexuelle avec papy.

– Sérieux ?

– Si je te le dis ! Résultat, je n’arrive pas à m’ôter cette image de la tête. Allez, viens, Barbie, on va se promener avec Sadie.

Avec un énorme bâillement, Sadie se recoucha, le museau sur les pattes.

– Je crois qu’elle préfère rester au chaud, commenta Tricia.

– Comme elle veut. Je serai de retour dans quelques minutes pour jouer au lapin de Pâques.

– OK. Au fait, je ne parlais pas de sexe.

– D’accord, répondit Eli depuis la buanderie.

Puisqu’il n’avait pas à s’adapter au rythme de la vieille Sadie, et qu’il avait la plage pour lui seul, en ce dimanche matin de Pâques, Eli cala son mug dans le sable, près de l’escalier, et partit en petites foulées. Lorsqu’il demanda à son corps ce qu’il en pensait, il n’obtint qu’une réponse indistincte.

Barbie, pour sa part, semblait enchantée de cette idée. Eli dut accélérer la cadence afin de la suivre. Un effort excessif qu’il paierait cher. Heureusement, il avait une masseuse à domicile.

Assailli par une réminiscence de son cauchemar, il la revit en sang, pâle et froide, au milieu des gravats, dans la cave. Cette image fit grimper d’un cran sa fréquence cardiaque.

Finalement, il parvint à ramener le chien au pas de marche, inspira une grande bouffée d’air moite afin de soulager sa gorge sèche.

Les effractions le travaillaient donc davantage qu’il ne voulait l’admettre.

– On ne va pas pouvoir se contenter d’aboyer, dit-il à Barbie en rebrousant chemin. Mais on verra ce qu’on fera après le week-end.

La distance qu’ils avaient parcourue l’épata.

– Eh bien...

Deux mois plus tôt, deux misérables petits kilomètres sur le vélo elliptique l’avaient laissé dans un état pitoyable. Aujourd’hui, il avait fait le double à un rythme soutenu, et il était à peine essoufflé.

Peut-être, en effet, redevenait-il lui-même.

– Allez, Barbie, c’est reparti !

Ils regagnèrent Bluff House à la course. Abra se tenait sur la terrasse, en sweat-shirt à capuche par-dessus sa tenue de yoga. Elle lui adressa un signe de la main.

Voilà l’image qu’il devait garder en tête, se promit-il. Abra et Bluff House à l’arrière-plan, la brise dansant dans ses cheveux.

Il ramassa le mug avant de gravir les marches deux à deux. Il parvint au sommet de l’escalier vanné, mais néanmoins content de lui.

– L’homme et son chien, les salua Abra.

– L’homme, son chien, et le thème de *Rocky*. « Adrian ! »

Il la souleva de terre, la fit tourner.

– Qu'est-ce qu'il y avait dans ce café ? demanda-t-elle en riant. Il en reste ?

– Aujourd'hui sera une excellente journée.

– Ah oui ?

– Parfaitement. Une journée qui débute par des lapins en chocolat et des friandises à gogo pour le petit déjeuner ne peut être qu'une excellente journée. Il faut qu'on cache les œufs.

– Déjà fait, Rocky. Tu as loupé le coche.

– Je les chercherai, c'est encore mieux. Donne-moi des indices. Figure-toi que Robert Edwin Landon, P-DG des Whiskey Landon, président ou vice-président d'innombrables œuvres de bienfaisance, et chef de l'honorable famille Landon, serait capable de faire des croche-pieds à sa petite-fille pour gagner la chasse aux œufs.

– Je ne te crois pas.

– OK, j'exagère un peu, mais il ne se gênerait pas pour faire des croche-pattes à son fils.

– Peut-être, mais tu n'auras aucun indice de ma part. Va vite chercher ton panier avant que Sellie ne les chipe tous.

Ce fut une excellente journée, même si Eli mangea tellement de sucreries que la simple idée de gaufres pour le petit déjeuner lui souleva le cœur. Il en mangea quand même, et ne pensa à rien d'autre qu'à croquer à pleines dents chaque instant de cette merveilleuse sérénité.

Sa nièce riant aux éclats devant son grand-père coiffé d'une paire d'oreilles de lapin. Le plaisir sur le visage de sa grand-mère quand il lui offrit un bouquet de fleurs printanières. La bataille de pistolets à eau avec son beau-frère, qui se termina par un tir mortel en plein cœur de sa sœur lorsque celle-ci apparut à la porte de la terrasse. La surprise d'Abra quand il lui donna une orchidée verte, qu'il avait choisie parce qu'elle lui faisait penser à elle.

Ils se régalèrent d'un énorme jambon, de pommes de terre rôties, de jeunes asperges, de pain aux herbes confectionné par Abra, d'œufs mimosa extraits de leurs coquilles colorées – et de bien d'autres délices. Dans la grande salle à manger, la lueur des bougies, le tintement du cristal, le chant de sirène de la mer créèrent une toile de fond parfaite pour cette excellente journée qu'il avait annoncée.

Il ne se souvenait pas du dernier repas de Pâques, avec le meurtre de Lindsay encore si frais, les longues heures d'interrogatoire, la peur que l'on frappe à la porte pour l'embarquer cette fois menottes aux poignets. Tout cela n'était plus à présent qu'un lointain souvenir – les visages tirés et pâles de sa famille, la désertion, tour à tour, de ceux qu'il croyait être ses amis, la perte de son emploi, les accusations qu'on lui jetait à la figure dès qu'il s'aventurait en société.

Il avait traversé cette épreuve. Quels que soient les ennuis qui s'acharnaient contre lui, il les surmonterait.

La tempête pouvait souffler, il avait retrouvé un port d'attache.

À Whiskey Beach, songea-t-il, le cœur gonflé d'espoir, en levant son verre et en adressant un clin d'œil à Abra.

Habité par la même énergie positive, le lundi matin, il aida à charger les voitures, embrassa une dernière fois sa grand-mère.

– Je téléphonerai au notaire, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Prends soin de toi.

– Toi aussi, Gran.

– Et dis à Abra que je serai bientôt de retour au cours de yoga.

– Je transmettrai le message.

Rob donna à son fils une virile accolade, accompagnée d'une claque dans le dos.

– Allez, maman, en voiture. À bientôt, fiston !

– L'été sera bientôt là, dit Eli en aidant sa grand-mère. Arrangez-vous pour poser quelques jours de congé tous en même temps.

– Sans faute, promit son père en s'installant derrière le volant. C'était chouette d'être à nouveau tous réunis à Bluff House. À renouveler dans les plus brefs délais.

Eli regarda les voitures s'éloigner en agitant la main. À ses côtés, Barbie émit un gémissement plaintif.

– Tu as entendu mon père ? Ils reviendront bientôt, lui dit-il en se retournant vers la vieille demeure familiale. En attendant, nous avons de quoi nous occuper. Nous allons trouver ce que cherche ce sinistre individu. Nous allons passer Bluff House au peigne fin, OK ?

Barbie remua la queue.

– J'interprète cela comme un oui. Allez, au boulot !

Il commença par les combles, jadis le fief des domestiques, où étaient entreposés aujourd'hui des vieux meubles, des malles remplies de vêtements d'un autre temps, de babioles auxquelles les précédentes générations de Landon étaient trop attachées pour s'en débarrasser, trop encombrantes pour les laisser en vue.

Après la perquisition, les policiers ne s'étaient pas donné la peine de remettre les housses de protection en place. Elles gisaient en tas sur le plancher, pareilles à des amoncellements de neige.

– Si je cherchais un trésor, qu'espérerais-je trouver ici ?

Sûrement pas le trésor lui-même. Hormis dans *La Lettre volée*, il est rare que l'on cache quelque chose en évidence. Personne ne pouvait croire que les précédents occupants aient dissimulé une cassette de bijoux sous les coussins du vieux divan avachi, ou derrière le miroir au tain écaillé.

Eli fit le tour du grenier, regarda dans les caisses, dans les coffres, remit les draps sur les fauteuils. Des grains de poussière dansaient dans les rais de lumière, le silence de la maison accentuait le bruit du ressac.

Il ne parvenait pas à s'imaginer ce qu'était la vie avec le contingent de

domestiques qui autrefois dormaient dans les mansardes et se réunissaient dans la grande salle collective pour les repas ou les potins. Ses ancêtres ne devaient pas connaître la solitude, le silence, encore moins l'intimité.

Une concession, sans doute. Pour entretenir une aussi vaste demeure et y accueillir des invités par centaines, il fallait s'accommoder d'une armée de serveurs.

Ses grands-parents avaient préféré un train de vie plus modeste. L'époque de Gatsby était révolue, tout au moins à Bluff House.

Il était dommage, toutefois, d'avoir laissé un étagier entier à l'abandon.

– Ça ferait un chouette atelier d'artiste, non ? demanda-t-il à Barbie. Dommage que je ne sois pas peintre. Quant à Gran, ce serait fatigant pour elle de monter jusqu'ici.

En enroulant les épaules, un exercice qu'Abra lui avait recommandé, Eli traversa l'ancien réfectoire des domestiques.

– N'empêche... la luminosité est idéale. Un coin cuisine ici. Il suffirait de changer l'évier, d'installer un micro-ondes. Et de refaire les sanitaires, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil aux vieux WC avec chasse à chaînette. Sans doute pourrait-on même retaper une partie de ces meubles. Ce ne serait pas mal...

Le front plissé, il se posta devant les fenêtres donnant sur la plage. Généreuses ouvertures, superbe vue, un choix architectural qui n'avait sans doute pas été pensé à l'intention des serveurs.

Il se retourna, balaya le grenier du regard.

Ne serait-il pas bien, ici, pour écrire ? Aménager un coin travail ne requerrait pas de gros travaux. Il n'avait pas besoin de grand-chose : un bureau, une ou deux étagères. Des toilettes fonctionnelles.

– Quel écrivain ne rêve pas d'un bureau sous les combles ? Ouais... Pourquoi pas...

Mais là n'était pas le propos, pour l'instant.

Il entama une seconde inspection des lieux, imagina les bonnes descendant à l'aube de leurs lits en fer, pieds nus sur le plancher glacé, un majordome boutonnant sa livrée amidonnée, la gouvernante cochant sa liste des corvées du jour. Un univers à part entière avait existé là, dont la famille ne savait probablement que peu de chose.

Eli examina la vieille armoire, adossée contre une tapisserie jaunie à motif floral. Apparemment, elle n'avait pas été déplacée depuis des lustres.

Curieux, il essaya de la pousser, le dos arc-bouté contre l'un de ses montants. En vain. Il ne parvint à la bouger que d'un malheureux centimètre. Il tenta de glisser le bras derrière, se coucha par terre et essaya d'atteindre le mur par en dessous.

Pas plus un homme adulte qu'un garçonnet espiègle ne risquait d'accéder au passage. Pas seul, en tout cas.

Sur une impulsion, il fit défiler les numéros qu'Abra avait enregistrés dans son portable. Et composa celui de Mike O'Malley.

– Allô, Mike ? Eli Landon à l'appareil. Comment vas-tu ?

Il s'appuya contre l'armoire, aussi solide et intimidante qu'un séquoia.

– Ça va, je te remercie. Dis-moi, tu aurais un moment, dans la journée ?... Non, laisse tomber, si tu es en congé, je ne veux pas vous déranger... OK, dans ce cas, j'aurais besoin d'un coup de main. D'un homme fort. OK, merci, c'est sympa.

Il raccrocha, regarda Barbie.

– Stupide, hein ? Mais qui résisterait à un passage secret ?

Il redescendit, fit un détour par son bureau pour une minute, imagina le déménager sous les combles. L'idée n'était pas complètement folle. Juste un peu... farfelue.

Il faudrait changer cette hideuse tapisserie à fleurs, installer le chauffage et l'air conditionné, refaire la plomberie. Éventuellement, à terme, envisager de réhabiliter la totalité du grenier.

Un gros chantier. Qui revêtait néanmoins un potentiel séduisant.

Barbie dressa soudain l'oreille. Et émit un triolet d'abolements à la seconde même où retentit le carillon de la sonnette.

– Quelle ouïe ! la félicita Eli en s'élançant à sa suite dans l'escalier.

– Salut, tu as fait vite.

– Tu m'as sauvé de la corvée de tondeuse – temporairement. Bonjour, toi, dit Mike en se penchant pour caresser Barbie qui reniflait le bas de son pantalon. Maureen m'avait dit que tu avais pris un chien. Comment il s'appelle ?

– Elle, rectifia Eli. Elle s'appelle Barbie.

– Non... fit Mike avec une expression affligée.

– Hélas, j'ai dû la prendre avec le nom qu'elle avait déjà.

– Tu vas être obligé de lui trouver un Ken, répliqua Mike en s'avancant dans le vestibule. Il y a une paie, dis donc, que je n'étais pas venu ici. Ta famille était là pour le week-end, il paraît ? Comment va Mme Landon ?

– Mieux. Beaucoup mieux. J'ai bon espoir qu'elle puisse revenir à Bluff House d'ici l'été.

– On sera heureux de la retrouver. Non qu'on veuille te chasser de Whiskey Beach.

– Je m'installe ici définitivement.

– Sans blague, s'exclama Mike avec une claque amicale sur l'épaule d'Eli, en voilà une bonne nouvelle ! On aura enfin du sang frais à nos soirées poker mensuelles. On pourra même jouer à Bluff House, ce sera plus classe.

– Quelle est la mise de départ ?

– Cinquante dollars. On est des petits joueurs.

– Tiens-moi au courant, la prochaine fois que vous jouez. Le meuble à déplacer est au grenier, déclara Eli avec un geste en direction des escaliers.

– Cool. Je n'y suis jamais monté.

– On ne l'utilise plus depuis longtemps. Ce n'est plus qu'un débarras, précisa Eli en s'engageant dans l'escalier, Mike sur ses talons.

– Il va falloir descendre un truc ?

– Non. Juste pousser une double armoire.

– Bel espace, commenta Mike en haut des escaliers, mais vilaine tapisserie.

– À qui le dis-tu.

Mike s'approcha de l'armoire, effleura l'une de ses portes sculptées.

– Bel ouvrage. C'est du noyer, non ?

– Je crois.

– J'ai un cousin antiquaire. Il vendrait père et mère pour une pièce comme celle-ci. Où veux-tu qu'on la mette ?

– Il faut juste qu'on la pousse d'un mètre ou deux. (Devant le regard interrogateur de Mike, Eli haussa les épaules.) Il y a un panneau, derrière.

– Un panneau ?

– Un passage.

Le visage de Mike s'illumina.

– Un passage secret ? Ça alors ! Où mène-t-il ?

– Au sous-sol, à ce qu'on m'a dit. Je l'ignorais, mais il y avait des passages de service, autrefois, pour les domestiques. Ma grand-mère les a fait condamner, mais elle a juste bloqué l'accès à celui-ci.

– Ça alors... répéta Mike en se frottant les mains. Allons-y, déplaçons cette armoire.

Plus facile à dire qu'à faire, s'aperçurent-ils. Incapables de la soulever, ils poussèrent, tirèrent, laborieusement, centimètre par centimètre.

– La prochaine fois, on louera une grue, dit Mike en enroulant les épaules.

– Comment diable l'a-t-on montée ici ?

– À dix mecs, plus une nana pour leur dire où la mettre : « Ici, non, attends, plutôt là... Quoique, non, de l'autre côté, tout compte fait. » Si tu répètes ça à Maureen, je jurerai que tu n'es qu'un sale menteur.

– Tu m'as aidé à déplacer une armoire de dix tonnes. Tu as ma loyauté éternelle. Regarde, on voit le contour du panneau. La tapisserie le camoufle, mais quand on sait qu'il est là...

Eli palpa le chambranle, jusqu'à trouver le mécanisme d'ouverture. En entendant un faible déclic, il se tourna vers Mike.

– Tu es partant ?

– Bien sûr. Vas-y, ouvre !

Eli pressa le panneau, qui s'entrouvrit en pivotant, révélant une volée de marches s'enfonçant dans le noir. À tout hasard, il tâtonna contre la cloison intérieure et, à sa surprise, y trouva un interrupteur. Hélas, quand il appuya dessus, rien ne se produisit.

– Soit il n'y a plus d'alimentation, soit il n'y a plus d'ampoules. Je vais chercher des torches.

– Et peut-être aussi un bout de pain, qu'on laisse des miettes derrière nous. Et un grand bâton, au cas où il y aurait des rats... C'est bon, juste des torches, ajouta Mike devant le regard de pierre d'Eli.

– Attends-moi ici. J'en ai pour deux minutes.

Eli revint tout de même avec deux canettes de bière.

– Excellente idée, le félicita Mike en éclairant le plafond du passage. Pas d'ampoule, en effet.

Armé de sa torche, Eli s'engagea dans l'escalier.

– J'en mettrai une. C'est étroit, mais plus large que je ne pensais. Les domestiques avaient besoin d'un minimum d'espace, je suppose, pour transporter les plateaux et tout ça. Les marches ont l'air en bon état, mais fais quand même attention.

– À ne pas marcher sur un serpent venimeux ?

En riant, Eli poursuivit la descente.

– On va peut-être tomber sur le squelette d'un majordome détesté.

– Ou sur un fantôme. C'est sinistre, là-dedans.

Poussiéreux et humide, également. Les marches craquaient sous les pas mais, au moins, il n'y avait pas de rats aux yeux rouges tapis dans l'ombre.

Eli s'immobilisa lorsque le faisceau de sa lampe rencontra une porte.

– On doit être au premier étage, dit-il. Cette porte doit donner dans la chambre de ma grand-mère. On se serait amusés comme des petits fous, quand on était mômes, si ces passages avaient été ouverts. J'aurais fichu de ces trouilles à ma frangine !

– C'est sûrement pour cette raison que ta grand-mère les a fait murer.

– Tout à fait.

– Tu envisages de les rouvrir ?

– Ouais. Je ne sais pas à quoi ils me serviront, mais ouais.

– C'est cool d'avoir des passages secrets chez soi.

Ils continuèrent de descendre. D'après le plan que lui avait tracé Stoney, Eli devinait où donnaient les portes jalonnant l'escalier : dans les divers salons, la cuisine, les couloirs.

– Mince, maugréa-t-il en arrivant au sous-sol. On aurait dû déplacer l'étagère qui cache le panneau, de l'autre côté.

Celui-ci pivotait néanmoins vers l'intérieur du passage, derrière des rayonnages couverts de vieux pots de peinture et d'outils rouillés, laissant entrevoir la cave, plongée dans l'obscurité.

– Il faut absolument que tu rouvres ces passages, déclara Mike. Tu imagines les soirées de Halloween qu'on pourrait faire ici ?

Eli pensait toutefois à autre chose.

– Je pourrais le piéger, murmura-t-il.

– Hein ?

– Le type qui creuse. Il faut que j'y réfléchisse.

– Et si tu le coinces, tu feras quoi ?

– Il faut que j'y réfléchisse, répéta Eli en refermant la porte et en commençant à remonter l'escalier.

– Si tu as besoin de renfort, fais-moi signe, je me ferai une joie de t'aider à choper ce salopard. Maureen se fait un sang d'encre depuis qu'Abra a trouvé le flingue chez elle.

– Pardon ? Quel flingue ? De quoi parles-tu ?

– Du pistolet qu’Abra a découvert dans son... Merde... elle ne te l’avait pas dit.

– Non, mais tu vas tout me raconter, toi.

– Autour d’une deuxième bière, pas de problème.

PROMESSE

*Une pensée grave mais si douce
M'ëtreint de loin en loin
De chez moi n'ai jamais été
Aussi proche qu'aujourd'hui.*

PHOEBE CARY

À la fin d'une longue journée – deux cours, un grand nettoyage de printemps et deux massages –, Abra se gara devant son cottage.

Et demeura assise dans sa voiture.

Cela lui fendait le cœur d'avoir peur d'entrer chez elle arroser ses plantes, prendre une douche dans sa salle de bains.

Elle adorait La Mouette rieuse, elle en était tombée amoureuse au premier regard. Elle s'était créé un petit nid douillet où elle se sentait bien, dont elle était fière, qui à présent ne lui inspirait plus que de la crainte.

Un inconnu s'était introduit dans sa maison et l'avait entachée du sceau de la violence, de la mort. Il avait enfermé un monstre dans le placard, sous la forme d'un pistolet.

Deux possibilités, se dit-elle : laisser le monstre gagner – lui abandonner la maison – ou l'affronter et le terrasser.

Sous cet angle, elle n'avait pas le choix.

Elle descendit de voiture, en sortit sa table de massage, son sac, les posa près de la porte. À l'intérieur, elle cala la table contre le mur du vestibule et emporta son sac dans le salon.

En dépit de son planning chargé, elle avait fait plus de trente kilomètres, le long de la côte, pour aller acheter un bâton purificateur. Elle le sortit de son sac.

La cérémonie de la fumée éloignerait les énergies négatives et la maison serait alors « nettoyée ». Dès que possible, Abra aménagerait cette petite serre dont elle rêvait depuis longtemps, de façon à pouvoir cultiver toutes les plantes qu'elle voudrait. Elle pourrait ainsi confectionner elle-même ses bâtons purificateurs, et elle aurait des herbes fraîches pour cuisiner tout au long de l'année.

Peut-être créerait-elle également des pots-pourris et des sachets de senteur. Une nouvelle entreprise. Une idée à creuser.

Pour l'heure, toutefois, elle s'efforça de se vider l'esprit, de se focaliser sur des pensées pures et positives. Puis elle alluma le bouquet de sauge, au-dessus d'une coquille d'ormeau, par mesure de sécurité, et souffla sur la flamme afin d'encourager la fumée. Sa maison, pensa-t-elle. Des sols jusqu'aux plafonds, elle en était l'unique maîtresse.

Dans le sens des aiguilles d'une montre, elle parcourut chaque pièce, le long des murs, en pensant à tout ce qu'elle avait accompli là, pour elle-même, pour les autres.

La foi, pensa-t-elle, apaisée par le rituel, ainsi que par l'odeur de la sauge blanche et de la lavande, la foi, l'espoir et leurs symboles forgeaient la force.

Quand elle eut fait le tour de la maison, elle sortit dans le jardin et y promena le bâton purificateur afin de répandre cet espoir et cette foi.

En voyant Eli et Barbie gravir l'escalier de la plage, elle se sentit un peu bête, avec son bouquet d'herbes enfumées à la main. Elle le coinça entre deux galets de la petite fontaine zen, où il finirait de se consumer naturellement et sans risque.

– L'homme et son chien, dit-elle en s'avançant à leur rencontre, sourire aux lèvres. Quel charmant couple, et quelle agréable surprise. Je suis rentrée il y a à peine quelques minutes.

– Que faisais-tu ?

– Oh, fit-elle en suivant le regard d'Eli. Un petit rituel perso. Une sorte de nettoyage de printemps.

– Tu fais brûler de la sauge ? Une cérémonie chamanique pour chasser les mauvais esprits, si je ne m'abuse.

– Juste une technique pour dissiper les ondes négatives. Le départ de ta famille s'est bien passé, ce matin ?

– Ouais.

– Désolée de ne pas être restée pour leur dire au revoir. J'avais une grosse journée.

La présence d'Eli la dérangeait ou, tout au moins, la mettait mal à l'aise. Pour le moment, elle désirait le calme, la paix et – chose rare pour elle – la solitude.

– J'ai encore pas mal de trucs à faire, poursuivit-elle. Je passerai à Bluff House demain matin avant mon cours. Si tu as besoin de quelque chose, fais-moi une liste. Je ferai un saut au supermarché avant de revenir faire le ménage.

– Ce dont j'ai besoin, c'est que tu m'expliques pourquoi il a fallu que ce soit Mike O'Malley qui m'apprenne que quelqu'un avait caché un pistolet chez toi.

– Je ne voulais pas en parler devant ta famille. J'ai fait le nécessaire, j'ai prévenu la police.

– Mais pas moi.

– Eli, tu n'aurais rien pu faire, et tu avais du monde...

– Foutaise !

Abra sentit poindre la colère, sous le réconfort puisé dans le rituel de la sauge.

– Ça n'aurait servi à rien que je me pointe samedi à Bluff House en annonçant que je venais de trouver une arme dans ma boîte à encens.

– Ça aurait servi à quelque chose que tu me le dises à moi.

– Je ne suis pas d'accord. C'était mon problème, ma décision.

– Ton problème ? rétorqua-t-il, offensé. Ah oui ? Tu peux venir chez moi avec des marmites de soupe, des tables de massage et des clébards, tu peux venir en plein milieu de la nuit fermer une fenêtre et te faire agresser, mais quand quelqu'un planque un flingue chez toi pour essayer de te compromettre dans un crime, c'est ton problème ? Un crime très probablement lié à moi, mais ça ne me regarde pas ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Même à ses propres oreilles, sa défense paraissait faible.

– Que voulais-tu dire, alors ?

– Je ne voulais pas te contrarier pendant que ta famille était là.

– C'est à cause de moi que tu te retrouves dans ce pétrin. Ce n'est pourtant pas faute de t'avoir mise en garde. Tu t'es fourrée dans cette histoire, voilà ce qui t'arrive, maintenant.

Furieuse, à présent, elle pivota sur ses talons et tenta d'en appeler à la fumée de sauge pour se calmer. Hélas, il lui aurait fallu un bâton d'herbes de la taille du phare de Whiskey Beach.

– « Fourrée dans cette histoire » ? cracha-t-elle.

– Tu as commencé à me faire du rentre-dedans dès l'instant où je suis arrivé à Bluff House. Et maintenant, tu ne veux pas me contrarier ? Tu préfères laisser aux autres le soin de le faire ? Il ne t'est pas venu à l'esprit que je pouvais t'aider, peut-être ? Tu n'as pas confiance en moi ?

– Seigneur, Eli, la confiance n'a rien à voir là-dedans. Ce n'était qu'une question de timing.

– Tu aurais très bien pu trouver un moment pour me parler seule à seul. Tu as trouvé le temps d'en parler à Maureen.

– Elle était...

– Et maintenant que tu aurais tout le loisir de venir me parler tranquillement, tu es là à agiter un bouquet d'herbes cramées.

– Ne te moque pas de mon rituel.

– Je me fiche royalement que tu brûles de la sauge ou que tu sacrifies des poulets. Ce qui me gêne, c'est que tu n'aies pas jugé utile de me dire que tu avais des ennuis.

– Je n'ai pas d'ennuis. La police sait que ce pistolet ne m'appartient pas. J'ai appelé Vinnie dès que je l'ai trouvé.

– Mais pas moi.

– Non, soupira-t-elle, en se demandant comment elle avait pu déclencher un tel cataclysme alors qu'elle pensait agir pour le mieux.

– Ma famille est partie depuis ce matin, et non seulement je ne t'ai pas vue

de la journée, mais tu n'avais pas l'intention de venir me voir maintenant.

– Il fallait que j'agite mes herbes cramées et que je reprenne possession de ma maison. Il commence à faire froid. J'ai envie de rentrer.

– Rentre, et prépare un sac.

– Eli, j'ai besoin d'être seule et au calme.

– Tu pourras être seule et au calme à Bluff House. La maison est suffisamment grande, il me semble. Il est hors de question que tu restes seule ici tant que cette affaire ne sera pas réglée.

– C'est ma maison, dit-elle, au bord des larmes. Personne ne me chassera de ma maison.

– Alors nous dormirons ici tous les deux.

– Je ne veux pas que tu dormes ici.

– Dans ce cas, je camperai dans le jardin.

– Seigneur... murmura-t-elle en pénétrant dans le cottage.

Eli lui emboîta le pas, suivi d'une Barbie légèrement hésitante. Abra ne protesta pas. Dans la cuisine, elle se servit un verre d'une bouteille de shiraz entamée.

– Je suis assez grande pour m'occuper de moi-même.

– Absolument, tu t'occupes très bien de toi-même, et même des autres. Ton problème, c'est que tu n'es pas capable de laisser les autres se préoccuper de toi. C'est de la fierté mal placée.

Elle reposa brutalement son verre sur le comptoir.

– C'est de l'indépendance, protesta-t-elle.

– Au-delà d'un certain point, l'indépendance bascule dans l'orgueil ; et là, tu as basculé. Ce n'est pas comme si tu avais un robinet qui fuyait et que tu l'avais réparé toi-même, ou appelé le plombier, plutôt que de demander à ton mec. En l'occurrence, ton mec est responsable de la situation, et il est avocat.

– J'ai appelé un avocat, dit-elle, ce qu'elle regretta aussitôt.

Les mains enfoncées dans les poches, Eli se mit à arpenter la cuisine.

– OK. Très bien. Donc tu as prévenu les flics, un avocat, tes voisins. Tout le monde est au courant, sauf moi.

Désespérée, elle secoua la tête.

– Je ne voulais pas gâcher le week-end. Tout le monde se serait fait du souci pour rien.

– Tu préfères te faire du souci toute seule.

– Je... Oui, c'est vrai, je me fais du souci.

– Je veux que tu me racontes tout ce qui s'est passé, en détail, tout ce que tu as dit à la police, tout ce qu'ils t'ont dit. Tout ce dont tu te souviens.

– Parce que tu es avocat.

Le long regard qu'il lui coula accomplit ce qu'il n'avait pas réussi à lui faire comprendre par des mots. Elle se sentit ridicule. Et fautive.

– Parce que nous sommes ensemble, dit-il, d'un ton très calme. Parce que tu es dans cette situation à cause de moi, ou de Bluff House, ou des deux. Et parce que je suis avocat.

– D'accord, acquiesça-t-elle. Laisse-moi juste prendre quelques affaires. (Quand il arqua le sourcil, elle haussa les épaules.) Il fait trop froid pour que tu dormes dehors. Et il n'y a aucune raison pour que ce type revienne ici, *a priori*, alors qu'il pourrait tenter de s'introduire de nouveau à Bluff House. Je prépare un sac et je viens avec toi.

Compromis ? s'interrogea-t-il. N'était-ce pas de cela qu'avait parlé sa grand-mère ? De ces concessions mutuelles qui permettaient d'atteindre un équilibre ?

– OK, répondit-il.

Quand elle disparut dans sa chambre, il termina le verre de vin qu'elle avait abandonné sur le comptoir.

– Nous avons remporté une bataille, dit-il à Barbie, mais nous n'avons pas encore gagné la guerre.

Il lui accorda le silence qu'elle avait réclamé, durant le trajet en voiture, et il resta en bas quand elle monta déballer ses affaires. Si elle s'installait dans une autre chambre, il ne dirait rien, pour l'instant. Elle était là, avec lui, en sécurité, c'était l'essentiel.

Dans la cuisine, il regarda ce qu'il y avait dans le réfrigérateur et le congélateur. Avec les restes du festin de Pâques, même lui devait être capable de préparer un repas décent.

Lorsqu'elle redescendit, il avait dressé la table dans le salon du petit déjeuner.

– Tu peux tout me raconter pendant qu'on mange, dit-il.

– OK, acquiesça-t-elle en prenant place sur une chaise, étrangement réconfortée par le fait que Barbie choisisse de se coucher à ses pieds plutôt qu'à ceux d'Eli. Je suis désolée si tu as l'impression que je ne te fais pas confiance. Ce n'est pas ça.

– Un peu, si, mais nous y reviendrons plus tard. Dis-moi exactement ce qui s'est passé. Point par point.

Ce qui ne fit que la déprimer encore davantage.

– Je voulais méditer, commença-t-elle, et elle lui raconta la suite, de façon aussi précise qu'elle le put.

– À aucun moment tu n'as touché le pistolet ?

– Non. La boîte m'est tombée des mains, j'ai tout laissé par terre.

– La police n'a relevé aucune empreinte ?

– Non. Que les fibres.

– Et ils ne t'ont pas recontactée, depuis ?

– Vinnie m'a appelée, dans la journée, mais juste pour prendre de mes nouvelles. Il m'a dit qu'ils auraient les résultats de la balistique demain ou mercredi, mais plutôt mercredi.

– L'arme était déclarée ?

– Il ne m'a pas dit. Il n'a sûrement pas le droit de dévoiler les détails de l'enquête. En tout cas, ils savent qu'elle n'était pas à moi. Je n'ai jamais eu

d'arme. Je n'en ai même jamais tenu. S'il s'agit de l'arme avec laquelle Kirby Duncan a été tué, ils savent que j'étais là, avec toi, au moment des faits.

Évidemment, songea Eli, Wolfe arguerait qu'il était un peu trop facile de se couvrir l'un l'autre.

– Qu'en dit ton avocat ?

– Que je l'appelle s'ils veulent me réinterroger. Il contactera directement l'inspecteur Wolfe. Je n'ai pas peur qu'ils me soupçonnent. Tout le monde sait que je n'ai pas tué Duncan.

– On pourrait penser que c'est moi qui ai mis le pistolet chez toi.

– Ce ne serait pas très malin de ta part.

– Je pourrais coucher avec toi à seule fin de te manipuler, d'avoir un bouc émissaire.

Pour la première fois depuis ce qui lui semblait des heures, elle esquissa un sourire.

– Dans ce cas, non seulement tu perdais ton objet sexuel, mais tu braquais de nouveau les projecteurs sur toi. C'est exactement ce que souhaite celui qui a mis le pistolet chez moi et passé un appel anonyme à Wolfe. Cette manœuvre sent le coup monté à plein nez. Corbett n'est pas dupe.

– Espérons... En tout cas, il est possible que tu aies été trois fois en contact avec l'assassin, maintenant : ici, au bar, et au cottage. Tu comprends que c'est inquiétant.

– Je ne peux rien faire d'autre qu'être prudente.

– Tu pourrais partir, aller quelque temps chez ta mère par exemple. Tu ne le feras pas, ajouta Eli avant qu'elle ne puisse protester. Et je ne t'en blâme pas. Mais c'est une option. Il y en a d'autres, bien sûr : me faire confiance, notamment.

– Je te fais confiance, affirma-t-elle, terriblement peinée qu'il ait pu penser le contraire.

– Pas vraiment, non, tu me l'as montré. Je ne sais pas si je dois t'en vouloir mais je comprends d'où ça vient. Les hommes t'ont déçue. À commencer par ton père. Il avait le droit de quitter ta mère, mais il restait ton père. Or il t'a abandonnée.

– Ça ne m'a pas traumatisée.

– Tant mieux, mais c'est inscrit en toi...

Quand il laissa ces paroles en suspens, elle admit la défaite.

– C'est vrai, concéda-t-elle. Il ne s'est jamais soucié de moi, je vis très bien sans lui, mais c'est là, en effet.

– Tu n'en fais pas un drame parce que ce serait paralysant, et que tu aimes aller de l'avant.

– Analyse intéressante, dit-elle avec un sourire.

– En plus, tu sais que c'est lui le perdant. Ensuite, tu as été déçue par cette brute qui t'a fait du mal. Tu tenais à lui, tu lui faisais confiance, tu t'es donnée à lui, et il t'a meurtrie au plus profond de toi-même, en te frappant, en te violant.

– Il m’a fait souffrir, certes, mais sans lui, je ne serais peut-être pas là aujourd’hui.

– Attitude positive, je te tire mon chapeau. Il n’empêche que tu lui avais accordé ta confiance et qu’il l’a trahie. Pourquoi les autres seraient-ils différents ?

– Je ne fonctionne pas de cette manière.

– Tu es ouverte, dynamique, épanouie. J’admire la façon dont tu mènes ta vie. Tu as un courage épatant. Tu es indépendante, tu ne comptes pas sur les autres, tout à ton honneur. Ton seul tort, c’est de vouloir te débrouiller seule à tout prix quand, parfois, tu aurais tout à gagner d’un peu de soutien.

– Je te l’aurais dit, pour le pistolet, si ta famille n’avait pas été là.

Enfin, cependant, elle accepta de voir, et de reconnaître la vérité.

– J’aurais sûrement attendu un peu, avoua-t-elle. Je me serais justifiée en me disant que tu avais assez de tracas et qu’il ne servait à rien de t’en rajouter. Mais je t’assure que ce n’est pas une question de confiance.

– De pitié ?

– D’égards envers toi. Et d’assurance, de confiance en moi, uniquement en moi. Derrick avait ébranlé ma confiance en moi. Pour la restaurer, je devais me prouver que j’étais capable de m’assumer, de prendre des décisions, de gérer les problèmes et, oui, de prendre sur moi une part des problèmes des autres. J’ai besoin de savoir que si personne n’est là pour moi, je peux compter sur moi-même.

– Et si quelqu’un est là, sur qui tu peux compter ?

Peut-être, en effet, avait-il raison ; peut-être était-il temps qu’elle revoie sa façon de penser.

– Je ne sais pas, Eli, je ne peux pas te répondre. Il y a tellement longtemps que je ne me suis pas donné ce choix... En tout cas, le soir où j’ai été agressée, tu étais là, c’est vrai, et tu m’as été d’un grand réconfort.

– Je crois que, toi et moi, nous devons déterminer ce que nous sommes prêts à donner, ce que nous sommes prêts à recevoir.

– Je t’ai blessé...

– Oui, et tu m’as mis en colère. Mais tu m’as aussi donné à réfléchir. Je n’étais pas là pour Lindsay quand elle aurait eu besoin de moi. Je ne veux pas reproduire les mêmes erreurs.

Eli se leva, ramassa les assiettes. Ni l’un ni l’autre n’avait fait honneur au repas.

– Tu n’as rien à te reprocher, Eli.

– Hélas, si. Nous n’étions peut-être pas faits l’un pour l’autre, mais nous étions tous les deux dans le même bateau, tous les deux insatisfaits, tous les deux déçus. Elle a été assassinée, et je n’étais pas là pour la protéger. Je ne sais toujours pas si elle est morte à cause d’un choix que j’ai fait, de choix que nous avons faits ensemble, ou par un malheureux coup du sort. Je n’étais pas là non plus pour protéger ma grand-mère, quand elle a fait cette chute qui aurait pu lui être fatale.

– Tu es le centre de l’univers, maintenant ? Tu veux qu’on parle de fierté mal placée ?

– Non, mais le fait est que je suis au centre de tous ces drames. Tout est lié, j’en suis certain.

Il se tourna vers Abra, s’approcha, mais demeura à quelques pas.

– Je te promets, Abra, que tu peux compter sur moi. Que cela te plaise ou non, que nous couchions ensemble ou non, je ferai tout pour qu’il ne t’arrive rien. Ensuite, quand ces histoires seront réglées, nous verrons où nous en sommes et, de là, où nous souhaitons aller.

– Je vais m’occuper de la vaisselle, dit-elle en se levant.

– Non, laisse, je vais le faire.

– Donnant, donnant, lui rappela-t-elle. Tu as préparé le repas, c’est normal que je range.

– OK, si tu veux. J’aimerais que tu me donnes une copie de ton emploi du temps.

Elle sentit, littéralement, des picotements d’alarme à l’arrière de sa nuque.

– Tu sais que je n’ai jamais les mêmes horaires.

– Je veux savoir où tu es quand tu n’es pas là. Par précaution, pas pour te surveiller. Ce n’est pas mon genre.

Elle posa l’assiette qu’elle avait entre les mains sur le comptoir, prit une profonde inspiration.

– Je sais, dit-elle. Je n’ai pas pensé cela une seule seconde. Et je viens de me rendre compte d’une chose dont je n’avais pas conscience : j’ai rapporté de Washington davantage de bagages que je ne pensais. Je croyais, j’espérais, être venue ici avec seulement un petit sac à main. Il va falloir que je me débarrasse de ces valises qui m’encombrent.

– Ça prendra du temps.

– Je croyais y être parvenue. Apparemment, pas tout à fait... (Elle reprit l’assiette, la casa dans le lave-vaisselle.) Je serai là la plus grande partie de la journée, demain. Je n’ai que mon cours de yoga, en début de matinée, au sous-sol de l’église, et un massage à 16 h 30. Chez Greta Parrish.

– OK. Merci.

Elle termina de charger le lave-vaisselle, passa une éponge sur les plans de travail.

– Tu ne m’as pas touchée, pas une seule fois, depuis que tu es arrivé en haut des marches de mon cottage. Pourquoi ? Tu es encore en colère contre moi ?

– Peut-être un peu, mais, surtout, je ne savais pas comment tu réagirais.

Elle soutint son regard. Il lui caressa le bras, puis l’attira contre lui. Elle abandonna l’éponge sur l’îlot, l’enlaça.

– Je suis désolée, murmura-t-elle, de ne t’avoir rien dit. Mais... Oh, Seigneur, Eli... Il était chez moi. Il a regardé dans mes affaires, il a touché mes affaires. Derrick a regardé dans mes affaires, il a touché mes affaires, il a cassé des trucs pendant qu’il m’attendait chez moi.

Eli pressa ses lèvres contre sa tempe.

– Il ne te fera pas de mal. J’y veillerai, je te le promets.

Quand elle partit, le lendemain matin, il s’efforça de ne pas s’inquiéter. Non seulement l’église n’était qu’à trois kilomètres, mais il ne voyait pas une seule raison que quiconque s’en prenne à elle.

Elle serait de retour en milieu de matinée. Il se mettrait alors au travail. Incapable, en attendant, de se concentrer sur son roman, il descendit au sous-sol et passa près d’une heure à débarrasser l’étagère bloquant l’accès au passage secret.

Le panneau s’ouvrant difficilement, il graissa les charnières. Puis, armé d’une torche et d’une boîte d’ampoules, il monta au grenier changer chacune des lampes de l’escalier.

Sous les combles, il graissa également les charnières, plaça une chaise devant le panneau, vérifia qu’il pouvait l’ouvrir et le fermer, puis il redescendit.

À la cave, il remit l’étagère en place, s’assura qu’il pouvait se glisser derrière, entrer dans le passage et en sortir. Puis il remit sur les rayons tout ce qui s’y trouvait. Camouflage, au cas où.

Le piège était prêt. Ou presque. Ne manquait que l’appât.

Comme il était couvert de poussière, il se doucha, se changea, puis vérifia les caméras de surveillance.

Il se servait son premier Mountain Dew de la journée lorsque Abra revint, chargée de sacs à provisions.

– Salut ! dit-elle en plongeant la main dans l’un de ses cabas. Regarde ce que je te rapporte ! (Elle se tourna vers Barbie avec un gros os à mâcher.) Ça, c’est pour les gentils toutous. Tu as été sage ?

Barbie s’assit sur son arrière-train.

– Très bien. Et toi, tu as été sage ? demanda-t-elle à Eli en sortant l’os de son emballage.

– Je dois m’asseoir par terre ?

– J’ai acheté de quoi préparer des lasagnes et du tiramisu.

– Tu sais faire le tiramisu ?

– On trouvera une recette. Je suis sûre que nous allons passer une bonne journée. D’abord, parce que nous avons décidé de trouver un équilibre. Ensuite – elle enlaça Eli et se blottit contre lui –, parce que je vois que tu n’es pas rancunier.

– Je peux l’être, dit-il, mais pas contre ceux à qui je tiens.

– La rancune n’est que de l’énergie négative gardée en dedans. Mieux vaut l’extérioriser. Et à propos d’énergie négative, je me suis arrêtée chez moi et je n’ai pas senti trop de mauvaises ondes. Bien moins qu’hier, en tout cas.

– Grâce à la fumée magique ?

– Ça a marché pour moi, répliqua-t-elle en enfonçant l’index dans les abdos d’Eli.

– C’est l’essentiel, mais j’espère que tu ne feras pas brûler deux caisses de sauge sacrée pour purifier Bluff House.

– Ça ne pourrait pas faire de mal, nous en reparlerons plus tard.

Il n’était pas pressé, se garda-t-il de préciser.

– Tu étais en train de travailler ? Je change juste les draps et je te laisse tranquille jusqu’à ta pause.

– Je voudrais te montrer quelque chose.

– Quoi ?

– Là-haut, répondit-il en levant le pouce au plafond, puis il lui prit la main. Il y a un endroit où le ménage n’a pas été fait depuis longtemps.

– Ça m’étonnerait, rétorqua-t-elle, sur la défensive, en le suivant dans l’escalier.

– Tu vas voir. Au grenier.

– J’y passe l’aspirateur tous les mois. Si tu voulais y faire des trucs, tu aurais dû...

– Ce n’est pas ça, pas exactement, bien que j’envisage d’y installer mon bureau, dans la partie sud.

– Eli, c’est une idée fabuleuse !

– Elle me plaît. La luminosité est parfaite, la vue superbe, et c’est l’endroit le plus calme de la maison. Dommage que je ne sois ni peintre ni sculpteur. L’ancien réfectoire des domestiques ferait un atelier génial.

– C’est ce que je me suis dit plus d’une fois. L’une des chambrettes face à la mer ferait une jolie petite bibliothèque – pour tes ouvrages de référence, par exemple. Tu pourrais y aménager un coin salon, pour quand tu voudrais faire des pauses-recherche.

Il n’avait pas songé à cela mais...

– Pourquoi pas ?

– Je pourrais te donner des idées de déco, si tu te décides. Oh, ces plafonds, j’adore ! Il y a un énorme potentiel, ici, et j’ai toujours trouvé qu’il était dommage de ne pas exploiter les combles. Hester m’a dit qu’elle y peignait, autrefois, mais qu’elle était mieux dans son petit salon, ou à l’extérieur. Ce serait dur, maintenant, pour elle, de toute façon, d’y monter.

Eli poussa la chaise qu’il avait mise devant le panneau, et ouvrit le passage.

– Waouh ! s’écria Abra.

– La lumière fonctionne, précisa-t-il en appuyant sur l’interrupteur. Ça descend jusqu’au sous-sol.

– J’aurais joué à la princesse guerrière, quand j’étais petite, si j’avais habité ici.

Il l’imaginait parfaitement.

– Tu vois, quand je te disais qu’il y avait un endroit où le ménage n’avait pas été fait depuis longtemps...

– Je le ferai, si tu me garantis qu’il n’y a pas d’araignées, et si tu restes avec moi. C’est fantastique. Tu devrais rouvrir tous les passages.

– J’y songe.

– Quand je pense au nombre de fois où j’ai passé l’aspirateur ici sans savoir que ce passage existait. C’est... (Une lueur dans les yeux, elle se tourna vers Eli.) Le type qui creuse... Il ne sait pas que ce passage existe...

– Je ne crois pas. En tout cas, il ne l’a pas utilisé. J’ai dû appeler Mike pour pousser l’armoire et, même à deux, on en a bavé. À la cave, le passage aboutit derrière une étagère. J’ai mis plus d’une heure pour y accéder.

– On va lui tendre un guet-apens.

– J’y pensais...

– Je savais qu’aujourd’hui serait une bonne journée, déclara Abra, les mains sur les hanches. Nous allons passer à l’offensive. Nous allons le surprendre en flagrant délit.

– N’oublie pas qu’il s’agit peut-être d’un assassin. Nous n’allons pas lui sauter dessus en criant *bouh* !.

– On s’organisera, on réfléchira. J’ai souvent de bonnes idées quand je fais le ménage. Je m’y mets sur-le-champ. Réfléchissons chacun de notre côté.

– En attendant des nouvelles de la police...

– Ah oui, fit-elle, soudain un peu moins enthousiaste. Peut-être qu’ils auront trouvé à qui appartient ce pistolet, et tout sera réglé. Moins fun qu’une embuscade mais, objectivement, beaucoup plus simple.

– Quoi qu’il advienne, je ne te laisserai pas tomber.

– Eli, dit-elle en lui encadrant le visage des mains, faisons un nouveau pacte : promettons-nous de ne jamais nous décevoir.

– Tope là, marché conclu.

Il devait travailler. Il laissa les plans d'embuscade mijoter dans un coin de son cerveau, pour progresser dans l'intrigue de son roman, bien qu'il n'eût toujours pas de nouvelles de son agent.

Avec le week-end férié, sans doute n'avait-elle pas eu le temps de lire les chapitres qu'il lui avait envoyés. Du reste, il n'était pas son seul client. Et sûrement pas un client important.

L'inspiration était au rendez-vous, il aurait été dommage de ne pas surfer sur la vague. S'il fallait apporter des retouches à la première partie du texte, il serait toujours temps.

L'après-midi était bien avancé lorsque Barbie l'arracha de sa transe en posant une patte sur son genou, sa façon de lui signaler : *Excuse-moi de te déranger, ça presse !*

– OK, OK, une seconde.

Il enregistra son fichier, s'aperçut qu'il était un peu sonné, comme s'il venait de boire d'un trait deux verres d'un excellent vin. À l'instant où il se leva, Barbie se faufila par la porte entrouverte du bureau. Il l'entendit dévaler l'escalier à fond de train.

Ils avaient déjà leurs petites habitudes. Il savait qu'elle serait assise sur le seuil de la buanderie, frémissante d'impatience, attendant qu'il lui mette sa laisse. Il appela distraitement Abra, entra dans la cuisine, et trouva le chien exactement où il l'avait prédit.

Sur le comptoir, il trouva également un beau club-sandwich, couvert d'un film transparent, surmonté d'une note adhésive :

*Mange un morceau en revenant de promener Barbie.
Bisous,*

Abra

– Elle n’oublie jamais, murmura-t-il.

Il sortit le chien, savoura la balade presque autant que Barbie, même lorsqu’il commença à tomber un crachin glacial. Les cheveux humides, le chien trempé, il remontait de la plage lorsque son portable vibra dans sa poche.

– Monsieur Landon ? Sherrilyn Burke à l’appareil, de l’agence Burke-Massey.

La détective privée. Une boule se forma dans son ventre.

– Bonjour, content de vous entendre.

– J’aurais un rapport à vous transmettre. Je pourrais vous l’envoyer par mail mais je préférerais vous le remettre en mains propres. Je peux passer demain, si vous êtes disponible.

– Dois-je m’inquiéter ?

– Pas du tout. J’aimerais seulement vous rencontrer en tête à tête, monsieur Landon, discuter un peu avec vous. 11 heures, ça vous conviendrait ?

Directe, ferme, professionnelle, songea-t-il.

– C’est d’accord, demain à 11 heures. Pouvez-vous quand même me faire parvenir votre rapport d’ici là ? De façon que je puisse y jeter un coup d’œil.

– Pas de problème.

– Je vous remercie. Vous savez comment venir à Whiskey Beach ?

– J’y ai passé un charmant week-end, il y a quelques années. Je me souviens très bien de Bluff House. Je trouverai le chemin. À demain, 11 heures.

– Je serai là.

Il n’y avait pas lieu de s’inquiéter, se rassura-t-il en détachant la laisse de Barbie dans la buanderie. Néanmoins, tout ce qui avait trait au meurtre de Lindsay, aux investigations de la police, à l’évolution de sa propre situation le remplissait d’appréhension.

Mais il voulait ces réponses. Il en avait besoin.

Il emporta son iPad et son sandwich dans la bibliothèque. Abra devait être occupée quelque part en haut, supposait-il. Pris d’une envie de feu de cheminée par cet après-midi pluvieux, il craqua une allumette dans l’âtre, puis s’installa sur le canapé.

Tout en mangeant, il passa en revue le contenu de la boîte de réception de sa messagerie, puis téléchargea la pièce jointe à l’e-mail de la détective.

Elle avait personnellement réinterrogé amis, voisins, collègues – les siens et ceux de Lindsay. Justin et Eden Suskind, ainsi que certains de leurs voisins et collègues. Elle avait eu un entretien téléphonique avec Wolfe, et réussi à obtenir une entrevue avec l’un des adjoints du procureur.

Elle s’était rendue sur la scène du crime – la maison de Back Bay était en vente – et avait procédé à sa propre reconstitution du meurtre de Lindsay.

Conscientieuse, pensa Eli.

Il lut attentivement ses comptes-rendus, ponctués d’impressions personnelles.

Les Suskind s'étaient récemment séparés. Guère étonnant. Comment pouvait tenir un couple, quand aux infidélités s'ajoutait un meurtre, et que les médias jetaient votre vie privée en pâture au public ? Malgré tout, ils étaient quand même restés ensemble pendant encore près d'un an.

Deux enfants, se remémora Eli. Les pauvres...

Sherrilyn Burke avait également interrogé les réceptionnistes, garçons d'étage et femmes de chambre des hôtels où Lindsay avait séjourné au cours des dix ou onze derniers mois de sa vie. Comme Eli le savait déjà, elle était en général en compagnie de Justin Suskind.

Cela ne lui faisait plus rien, constata-t-il. Sa colère s'était tarie. Même le sentiment de trahison s'était érodé, comme un galet roulé par les eaux.

Il ne se sentait plus que... peiné. Avec le temps, sans doute, l'animosité, la rancune entre Lindsay et lui se seraient d'elles-mêmes apaisées. Ils auraient refait leur vie, poursuivi leur chemin chacun de son côté.

L'assassin de Lindsay, hélas, n'avait pas laissé le temps au temps.

Eli devait à sa défunte épouse, comme il se devait à lui-même, de lire les rapports de la détective, de la rencontrer, de faire tout ce qui était en son pouvoir pour trouver qui avait tué Lindsay, et pourquoi. Ensuite, il pourrait faire son deuil.

Il relut le rapport une deuxième fois, tout en dégustant un smoothie trouvé dans le réfrigérateur, avec un Post-it *Bois-moi*.

Puis, afin de se changer les idées, il choisit dans la bibliothèque un livre sur la Dot d'Esméralda.

L'auteur spéculait ici que le matelot rescapé et la fille de Bluff House, Violeta, étaient tombés amoureux. Le frère de celle-ci, Edwin, en découvrant l'intrigue, avait tué l'amant. Violeta, folle de rage, s'était enfuie à Boston, pour n'en jamais revenir. Et la Dot d'Esméralda s'était perdue au cours des âges.

L'histoire familiale, ou tout au moins ce qu'en savait Eli, confirmait effectivement que Violeta avait fugué, qu'elle avait été déshéritée et disgraciée.

L'ouvrage était rédigé dans un style plus insipide que ceux qu'il avait lus au cours des semaines précédentes, mais la thèse paraissait plus conforme à la réalité.

Eli se demandait s'il ne valait pas le coup d'engager un généalogiste, pour savoir ce qu'il était advenu de l'intrépide Violeta Landon, lorsque son portable vibra.

Son agent. Il prit une profonde inspiration avant de répondre.

Il était assis là avec son calepin, sa tablette et son téléphone, lorsque Abra entra dans la bibliothèque.

– J'ai terminé, en haut, dit-elle. Si tu veux remonter dans ton bureau, tu peux y aller. J'ai commencé à nettoyer le passage. J'en ai pour un bon bout de temps, encore. L'escalier est tellement sale que je n'arrête pas d'aller changer

l'eau des seaux. Je crois que je vais me mettre toute nue, ça m'évitera de trop me salir.

– Hein ?

– Ah, je savais que le mot « nue » parviendrait jusqu'à ton cerveau. Tu travailles ? Tu te documentes ? demanda-t-elle en inclinant la tête afin de déchiffrer le titre du livre qu'il avait posé sur la table basse. *Whiskey Beach, le mystère et la folie en héritage*. Eh bien...

– Le titre est un peu racoleur mais l'auteur a l'air de bien connaître l'histoire régionale. Il parle des Landon pendant la Prohibition, de mon arrière-arrière-grand-mère, notamment, qui livrait des bouteilles, cachées sous ses jupes, aux bars clandestins du village.

– Astucieux. La police ne devait pas oser regarder dessous.

– J'ai déjà entendu cette anecdote, je pense qu'elle est vraie. D'après ce bouquin, le matelot rescapé du naufrage aurait réussi à cacher le trésor. Puis il aurait volé le cœur de la belle et farouche Violeta, ainsi que plusieurs pièces de son coffret à bijoux. Pris en chasse par Edwin Landon, le frère aîné de Violeta, il serait tombé du haut de la falaise, près du phare, emportant sans doute la Dot avec lui dans les profondeurs de l'océan. Enfin, bref.

– Dans ce cas, on en aurait sûrement retrouvé au moins une partie.

– Des habitants du village auraient effectivement ramassé des bijoux sur les rochers, mais évidemment, ils se sont bien gardés de le crier sur tous les toits. Enfin, bref, répéta Eli.

Abra le regarda avec un sourire interrogateur.

– Elle a aimé.

– Qui ? La farouche Violeta ?

– Non, mon agent, mon roman. Les chapitres que je lui ai envoyés. Elle les trouve très bien. À moins qu'elle ne mente pour ménager ma susceptibilité.

– Elle ferait ça ?

– Non. Si elle le dit, c'est que c'est vrai.

Abra s'assit en face d'Eli, sur le bord de la table basse.

– Tu pensais qu'elle risquait de ne pas aimer ?

– Je ne savais pas.

– Te voilà fixé, maintenant.

– Elle pense qu'elle peut vendre le bouquin sur les cinq premiers chapitres.

– Super !

– Mais qu'elle trouverait un meilleur éditeur avec la totalité du texte.

– Où en es-tu ?

– J'aurai terminé le premier jet d'ici deux ou trois semaines. (Peut-être moins, songea-t-il, s'il continuait d'avancer aussi vite.) Il faudra ensuite que je peaufine. Difficile de dire combien de temps ça me prendra.

– C'est une décision délicate et très personnelle, mais... Oh, Eli ! Je crois que tu devrais tenter de finir au plus vite.

Abra se releva d'un bond. Eli esquissa un sourire amusé.

– C'est aussi l'avis de mon agent.

– Et toi, qu'en penses-tu ?

– J'aime autant qu'elle ait un texte complet à soumettre aux éditeurs. Si elle se trompe, je décrocherai peut-être le nouveau record du monde de rejets mais, au moins, j'aurai écrit un roman en entier.

Elle lui décocha un coup de genou dans la jambe.

– Si elle a raison, tu auras vendu ton premier roman. Ne m'oblige pas à retourner acheter un bâton purificateur pour bannir les énergies négatives.

– Si on faisait l'amour, plutôt ? En général, ça me donne des pensées positives.

– Tu me feras lire ton manuscrit ?

Il ne répondit pas. Elle leva les yeux au ciel.

– Juste une scène, s'il te plaît, comme on avait dit...

– Peut-être... OK, juste une scène.

– Ouais ! Tu sais quoi ? On devrait fêter ça.

– N'ai-je pas suggéré à l'instant que nous fassions l'amour ?

En riant, elle lui donna une claque sur la cuisse.

– On pourrait aussi trinquer.

– Nous trinquerons quand le bouquin sera terminé.

– Dans ce cas, je retourne au donjon.

– Tu as besoin d'un coup de main ?

– C'est sympa, mais tu ne crois pas que tu ferais mieux de bosser à ton roman ?

– Tu as raison, surtout que je vais être pris au moins une heure ou deux, demain. La détective que j'ai engagée doit passer me voir.

– Du nouveau ? s'enquit Abra en se rasseyant.

– Pas grand-chose, apparemment, d'après le rapport qu'elle m'a envoyé. Si ce n'est que les Suskind se sont séparés.

– Pas évident de surmonter une infidélité, surtout quand tout le monde est au courant. Ils ont des enfants, non ?

– Deux.

– Encore plus difficile. (Abra hésita, secoua la tête.) Afin que je ne répète pas mon erreur, il faut que je te dise : Vinnie m'a appelée, tout à l'heure. Les balles extraites du corps de Duncan proviennent du pistolet que j'ai découvert chez moi.

Eli posa une main sur la sienne.

– Comme on pouvait s'y attendre.

– Ouais... Le fait que j'aie prévenu la police dès que je l'ai trouvé joue en ma faveur. Et le coup de téléphone passé à Wolfe d'un téléphone jetable paraît douteux. Mais Vinnie voulait que je sache que Wolfe fouille dans mon passé, dans l'espoir de découvrir une liaison entre nous avant le meurtre de Lindsay.

– Il verra bien que nous ne nous connaissons pas. Tu as rappelé ton avocat ?

– Oui.

– Ne t'en fais pas. Nous n'avons rien à voir avec le meurtre de Duncan.

Toujours est-il qu'il est probablement lié à celui de Lindsay. J'ai du mal à croire qu'il n'y ait aucun lien entre tous ces événements qui se produisent autour de moi : deux meurtres, une chute qui aurait pu être fatale, une série d'effractions, une agression.

– Vivement que tout cela soit élucidé... soupira Abra en se relevant. Bon, allez, je retourne briquer l'escalier et réfléchir à la manière dont on pourrait devenir les héros de notre propre roman, les justiciers qui ont contribué à coincer le scélérat.

– Si on sortait dîner, ce soir ?

– Tu crois ?

– Barbie gardera la maison. J'ai envie de t'emmener au restaurant et de te voir en robe.

– OK, opina-t-elle en lui donnant un baiser. Si je mets une robe, tu mettras une cravate ?

– Ça marche. Choisis le restau. Tu connais mieux que moi les bonnes adresses du coin.

La situation évoluait, peu à peu, songea Eli en se retrouvant seul dans la bibliothèque. Mais tant de questions demeuraient encore sans réponses... Ce soir, cependant, il sortait avec une fascinante jeune femme qui maintenait son esprit en éveil, qui maintenait tous ses sens en éveil.

– Allez, je vais bosser quelques heures, dit-il à Barbie. Ensuite, tu m'aideras à choisir une cravate.

Il ne pouvait pas surveiller Bluff House en permanence. Néanmoins, il continuait de guetter son heure. Il était équipé, maintenant ; Landon pouvait changer le code autant qu'il lui chantait. Et si celui-ci ne finissait pas par s'absenter, tant pis, il était prêt à risquer une incursion pendant son sommeil.

Bien que de moins en moins certain qu'il creusait au bon endroit, il devait persévérer, afin d'en avoir le cœur net et, éventuellement, d'orienter ses fouilles dans une autre direction. Il y avait déjà consacré tellement de temps, tellement d'énergie, tellement d'argent qu'il ne pouvait plus se permettre d'abandonner.

Il fallait qu'il remonte au grenier. Quelque part dans l'une des malles, sous un coussin, derrière un cadre, il finirait bien par dénicher un indice. Une carte, un journal, un quelconque document d'époque.

Il avait cherché dans la bibliothèque, pendant que la vieille dormait. Malheureusement, il n'avait rien trouvé qui corresponde aux informations en sa possession.

Il n'avait que faire des légendes et des récits d'aventures. Il savait, lui, ce qui s'était passé lors de cette nuit de tempête sur Whiskey Beach. Un homme avait survécu aux éléments déchaînés. Un homme, et un trésor inestimable.

Un butin acquis au prix de la force, du courage et du sang, qui aujourd'hui lui revenait de plein droit. Le droit du sang. Le sang qu'il partageait avec Nathaniel Broome, le célèbre capitaine Broome, à qui Violeta Landon avait

donné son cœur, son corps, et un fils.

Il possédait des preuves de son ascendance, des preuves écrites de la main de Violeta, comme un message qu'elle lui aurait adressé d'outre-tombe. Des fragments de lettres, des pages d'un journal intime retrouvés à la mort de son grand-oncle.

Un homme stupide, négligeant son intérêt.

Il était l'héritier de ce trésor, le seul, l'unique. Nul autre que lui ne pouvait le revendiquer.

Sûrement pas Eli Landon.

Il le tuerait, s'il le fallait. Il avait tué, déjà, et se savait capable de récidiver. Il tuerait Landon, comme Landon avait tué Lindsay.

Ce ne serait que justice. Une justice sommaire et expéditive, telle que la méritaient les Landon. Une justice de pirate, telle que Nathaniel Broome l'aurait infligée.

Son cœur fit un bond lorsqu'il les vit sortir de la maison. Landon en costume, la femme en robe rouge. Main dans la main, riant comme des adolescents. Insoucians.

Couchait-il avec elle quand il était avec Lindsay ? Ce salopard, ce prétentieux. Il ne méritait que la mort.

Patience... Récupérer l'héritage, d'abord. Ensuite, il vengerait Lindsay.

Il les regarda monter en voiture. La rouquine donna un baiser à Landon avant qu'il démarre.

Deux heures, estima-t-il. S'il avait pu les faire filer, comme avant, il aurait eu une idée plus précise du temps dont il disposait. Il pouvait toutefois risquer deux heures dans le manoir.

Le décodeur d'alarme lui avait coûté une petite fortune et, bientôt, l'argent deviendrait un sérieux problème. Un investissement, se reconforta-t-il en garant sa voiture derrière un cottage de location inoccupé.

La police patrouillait, mais il avait repéré leurs horaires de passage. N'aurait-il pas fait un bon pirate, téméraire, rusé, ne reculant devant rien ? N'était-ce pas là encore une preuve de son ascendance, de ses droits ?

Il courut sous la pluie jusqu'à la porte latérale, l'accès le plus facile, le plus discret. Il prendrait le temps de faire un moulage de la clé de la femme de ménage. Elle n'avait pas dû emporter son gros porte-clés. Il le trouverait. La prochaine fois, il n'aurait pas besoin de forcer la serrure.

Il était encore à quelques pas du porche lorsque des grondements menaçants retentirent à l'intérieur de la maison. Il s'immobilisa, se réfugia derrière un arbre.

Il avait vu Landon avec un chien, sur la plage. Une bête qui lui avait paru inoffensive, le genre de bon gros toutou qui n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Il avait emporté quelques biscuits pour l'amadouer. Or la violence des aboiements n'augurait pas une créature qui se laisserait aisément amadouer. Mais des crocs féroces, une gueule impitoyable.

Au bord des larmes, il lâcha une bordée de jurons avant de regagner sa voiture. La prochaine fois, il apporterait de la viande. Empoisonnée. Il n'allait tout de même pas se laisser intimider par un sale clébard.

Pour l'heure, il devait se calmer, réfléchir. Le plus rageant était qu'il devait retourner travailler, au moins pendant quelques jours. Tant pis. Il mettrait ce temps à profit pour s'organiser. Peut-être trouverait-il un moyen de faire incriminer Landon ou sa poule. Quand ils seraient en garde à vue, il aurait tout le loisir de s'immiscer dans la maison.

Ou bien l'un des Landon de Boston pouvait avoir un accident... L'autre salopard serait alors obligé de quitter Bluff House. Une idée à étudier.

Dans l'immédiat, lui-même devait retourner à Boston, se regrouper. Jouer son rôle, s'assurer d'être vu là où on avait l'habitude de le voir, sous l'apparence d'un homme ordinaire, vaquant à des occupations ordinaires, menant une petite vie ordinaire.

– J'adore dîner au restaurant, déclara Abra.

– Moi aussi.

– C'est un peu comme si c'était notre premier rendez-vous. Sauf que je sais déjà comment la soirée va se terminer.

– Dommage, j'aime bien le suspense des premiers rendez-vous.

– Parle-moi de tes projets pour Bluff House, dit-elle en dégustant une gorgée de vin, la flamme de la bougie scintillant dans ses yeux, la mer se déroulant derrière la vitre à côté de laquelle ils étaient attablés.

– En premier lieu, il faut que je pense au retour de Gran. Un jour ou l'autre, elle ne pourra plus monter les escaliers. J'envisage de faire installer un ascenseur. Si ce n'est pas possible – je consulterai un architecte –, il faudra lui aménager une chambre au rez-de-chaussée. Je pensais au salon du petit déjeuner.

– Ce serait mieux de faire installer un ascenseur. Hester serait trop malheureuse si elle devait changer de chambre, et si elle ne pouvait plus circuler à sa guise dans la maison. Cela dit, j'espère qu'elle restera encore longtemps valide mais, tu as raison, il est plus sage d'anticiper.

– J'ai aussi l'intention d'acheter un nouveau générateur. Éventuellement, j'en profiterai pour faire faire quelques travaux au sous-sol. Et surtout, je vais installer mon bureau au grenier.

– Tu seras bien, pour écrire, là-haut.

– Et je veux refaire des fêtes à Bluff House.

– Des fêtes ?

– J'adorais recevoir, la famille, les amis... Danser, partager un bon repas...

Cette perspective donna presque le vertige à Abra.

– On organisera une grande soirée, pour la parution de ton livre.

– Il n'est pas encore publié.

– Je suis optimiste.

Eli s'interrompit lorsque le serveur apporta les entrées. Superstitieux, peut-

être, mais il ne voulait pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Compromis, pensa-t-il.

– Et si nous donnions une fête pour le retour de Gran à Bluff House ?

– Excellente idée ! s'écria Abra en exerçant une pression sur sa main avant de prendre sa fourchette. Hester sera aux anges. Je connais un bon groupe de swing.

– De swing ?

– Ce serait sympa, non, une ambiance rétro ? Les femmes en robe de bal, les hommes en costume d'été, parce que je sais qu'elle sera de retour avant la fin de l'été. Des lanternes chinoises sur les terrasses, une fontaine de champagne, des fleurs partout. Des plateaux d'argent chargés de mets raffinés sur des tables blanches.

– Tu es engagée.

– J'organise des soirées, de temps en temps, dit-elle en riant.

– Pourquoi ne suis-je pas étonné ?

Elle agita sa fourchette en l'air.

– Je connais des gens qui connaissent du monde.

– Je m'en doute. Et tes projets à toi ? Ton studio de yoga ?

– C'est dans les tiroirs.

– Si tu as besoin d'argent, je peux t'en prêter.

Elle eut un léger mouvement de recul.

– Je déteste avoir des dettes. Et je ne suis pas pressée. Je préfère prendre le temps de trouver le local idéal, spacieux, confortable, serein, clair. J'y verrais bien un mur de miroirs, peut-être une petite fontaine. Impératif, il me faudra une bonne sono, pas comme au sous-sol de l'église. Un système d'éclairage réglable. Une déco très colorée. À terme, si ça marche, j'embaucherai peut-être une prof, pour offrir un éventail de cours plus variés, mais je ne veux pas que ça devienne un trop gros business. Et j'aimerais avoir une petite salle de massage. Pour l'instant, en tout cas, je me contente de ce que j'ai, de ce que je fais.

– C'est-à-dire pas mal de choses.

– Tout ce qui me rend heureuse. Nous avons de la chance, non ?

– En ce moment, je me sens le plus chanceux des hommes.

– De faire tous les deux ce que nous aimons, je voulais dire. Et d'être là à partager notre premier dîner en tête à tête au restaurant, à discuter de nos projets, de l'avenir tel que nous l'imaginons pour être encore plus heureux. Ça aide à faire passer ce que nous n'aimons pas.

– Quelles sont les choses que tu n'aimes pas ?

– Là, maintenant ? dit-elle en souriant. Je n'en vois aucune.

Plus tard, lovée contre lui dans le noir, glissant rêveusement dans le sommeil, bercée par le bruit de la mer, elle songea qu'elle aimait tout, à ses côtés. Et lorsqu'elle pensa au lendemain, elle pensa à lui.

Si ce n'était pas de l'amour, ce n'en était pas loin... Elle espérait seulement être prête.

D'après son nom, Sherrilyn Burke, et son accent yankee, Eli s'était imaginé une grande blonde en tailleur chic. Il ouvrit la porte à une quadragénaire aux cheveux bruns et courts, en jean, sweat-shirt noir et veste en cuir vieilli, baskets montantes en toile noire, sacoche sur l'épaule.

– Mme Burke, se présenta-t-elle en remontant ses Wayfarer sur sa tête.

Ils échangèrent une poignée de main.

– Enchanté.

– Beau chien, commenta-t-elle en tendant la main à Barbie, qui lui donna poliment la patte. Il aboie fort, mais il n'a pas l'air méchant.

– Elle, corrigea Eli. Ne vous inquiétez pas, elle ne mord pas. Elle monte juste la garde. Entrez, je vous en prie. Je vous sers un café ?

– Volontiers. Noir, s'il vous plaît.

– Entrez au salon, asseyez-vous. Je prépare le café, je vous rejoins dans deux minutes.

– Vous répondez à la porte, vous préparez le café... Le personnel est en repos ? Vous permettez que je vienne à la cuisine avec vous ? Nous gagnerons du temps.

– Je n'ai pas de personnel, comme vous le savez probablement.

– C'est mon boulot, en effet, acquiesça-t-elle avec un sourire révélant une incisive légèrement de travers. Je peux jeter un coup d'œil ? demanda-t-elle en s'avançant sur le seuil du grand salon. J'ai vu l'intérieur de Bluff House en photo dans des magazines de déco, mais c'est encore plus beau que je ne l'imaginai. On n'a pas l'impression d'être dans un musée, comme souvent dans les demeures bourgeoises. Vous y maintenez une atmosphère chaleureuse.

– Ma grand-mère est attachée à cette maison.

– Et vous ?

– Moi aussi.

– C’est immense... Votre grand-mère vivait seule ici, ces dernières années ?
– Oui, et elle attend le feu vert de ses médecins pour revenir. Je resterai avec elle.

– La famille avant tout. Je sais ce que c’est. J’ai deux enfants, une mère qui me rend folle, et un père infernal depuis qu’il est à la retraite, après trente ans de bons et loyaux services dans la police.

– Votre père était dans la police ?

– Vous ne le saviez pas ?

– Si, avoua Eli avec un sourire. J’ai mené ma petite enquête, moi aussi.

– Cuisine ultramoderne, observa la jeune femme en la découvrant. Vous cuisinez ?

– Pas vraiment.

– Moi non plus. Vous avez pourtant un équipement de pro, ici.

Tandis qu’Eli préparait le café, elle s’installa sur un tabouret devant l’îlot.

– Ma grand-mère fait beaucoup de pâtisserie. Et son aide-ménagère est un véritable cordon-bleu.

– Abra Walsh. Elle... Elle fait le ménage pour vous, maintenant, je crois ?

– Tout à fait, et je vous dispense de questions indiscretes quant à ma vie privée, madame Burke.

– Appelez-moi Sherrilyn. Et comprenez qu’il me faille vous connaître un minimum, si vous voulez que je fasse mon travail correctement. C’est pour cela que je tenais à vous rencontrer, et je vous remercie de me recevoir. Par ailleurs, je suis une fervente admiratrice de la mère de Mlle Walsh. Quant à la fille, je lui tire mon chapeau. Après les coups durs qu’elle a vécus, elle a su rebondir. Et vous, où en êtes-vous ?

– Je me relève, tout doucement.

– Vous écrivez...

– J’essaie.

– Votre nom fera un tabac. Vieille fortune, scandale, mystère.

– Je ne cherche pas à profiter de la réputation de ma famille, ni du meurtre de ma femme, riposta Eli avec aigreur.

– Les faits sont ce qu’ils sont, monsieur Landon.

– Appelez-moi Eli, si c’est pour être blessante.

– Je vous provoquais juste un peu. Vous avez coopéré avec la police davantage que je ne croyais, après le meurtre de votre épouse...

Il posa une tasse de café devant elle.

– Pour ce que ça m’a servi...

– L’aimiez-vous ?

C’était lui qui avait réclamé *une* détective, se rappela-t-il. Il devait assumer ce choix.

– Pas quand elle est morte. C’est dur, mais je ne sais pas si je l’ai jamais aimée. Elle comptait, en tout cas. Elle était ma femme, et elle comptait. Je veux savoir qui l’a tuée. Je veux savoir pourquoi. Depuis son décès, j’ai passé trop de temps à me défendre, pas assez à essayer de trouver les réponses.

– Vous étiez le principal suspect, vous n'étiez pas dans une position très confortable. Elle vous trompait. Vous étiez en instance de divorce. Beaucoup d'argent était en jeu, ainsi que la réputation de votre famille. Vous retournez chez vous, dans une maison que vous aviez payée, attendu que le patrimoine de votre épouse était bloqué, vous vous disputez, elle vous met en colère, vous lui assénez un coup de tisonnier. Fatal. Vous appelez la police et prétendez l'avoir découverte morte.

– C'est comme ça qu'ils ont vu les choses.

– La police.

– La police, les parents de Lindsay, les médias.

– Les parents ne comptent pas, et les médias ne sont que ce qu'ils sont. Quant à la police, elle n'a pas réussi à réunir suffisamment de charges contre vous.

– Pour autant, je n'ai pas été innocenté. Les parents de Lindsay ont perdu leur fille, ils ont donc leur mot à dire et ils pensent que je suis responsable. Et les médias ne sont peut-être que ce qu'ils sont, mais ils ont du poids. Ils ont influencé l'opinion publique, et ma famille en a souffert.

La détective le dévisageait en silence. Provocation, encore ?

– Vous cherchez à me faire sortir de mes gonds ? lui demanda-t-il.

– Peut-être. La colère délie les langues. L'affaire Lindsay Landon semblait cousue de fil blanc, en apparence. Un mari trompé, du fric en jeu, crime passionnel. Sur qui portent les soupçons ? Le mari, évidemment, et la personne ayant découvert le corps. Vous étiez les deux. Aucune trace d'effraction ni de lutte, il ne s'agissait pas d'un cambriolage qui aurait dégénéré. De surcroît, vous vous étiez disputé avec la victime, devant témoins, plus tôt dans la journée. Vous aviez tout du suspect.

– J'en suis conscient.

– Seulement, dès que l'on gratte un peu, il apparaît que vous n'avez pas pu tuer votre femme. Premièrement, la chronologie des faits ne colle pas. Plusieurs de vos collègues peuvent attester l'heure à laquelle vous êtes parti de votre cabinet.

– Vingt minutes se sont écoulées entre le moment où j'ai désactivé l'alarme et celui où j'ai appelé les secours. La police a estimé que tout a pu se passer très vite.

– La reconstitution a prouvé le contraire. Votre café est délicieux. Du reste, vous n'aviez pas de taches de sang sur vos vêtements. Forcément, vu la violence des coups, vous auriez été éclaboussé. Quand la police est arrivée, vous portiez le même costume que lorsque vous avez quitté le travail. En vingt minutes, vous auriez encore trouvé le temps de vous changer deux fois ?

– J'ai l'impression d'entendre mon avocat.

– Un homme sensé. En outre, vous n'aviez jamais eu de comportement violent auparavant, et à aucun moment vous ne vous êtes contredit dans votre témoignage.

– Parce que c'était la vérité.

– Enfin, la vie dissolue de la victime plaide en votre faveur. Les médias n'ont pas caché qu'elle vous trompait, qu'elle vous mentait et qu'elle cherchait à vous extorquer un maximum de dommages et intérêts.

– C'est facile de salir quelqu'un qui n'est plus là, et ce n'est pas ce que je voulais.

– Les soupçons se sont également portés sur Justin Suskind, son amant, avec qui elle avait échangé plusieurs coups de téléphone, après votre dispute.

Eli s'aperçut tout à coup qu'il n'avait pas envie de café. Il ouvrit le réfrigérateur et se servit un verre d'eau.

– J'aurais voulu que ce soit lui.

– Manifestement, il n'avait pas de raisons de la tuer, à moins qu'elle l'ait appelé pour rompre. Personne n'était au courant de leur liaison, ils étaient discrets, ils ne se voyaient qu'en dehors de la ville, mais l'enquête judiciaire n'a fait apparaître aucune tension entre eux.

– Non. Je crois qu'elle tenait à lui.

Bien que la plaie ne fût plus à vif, Eli ne put que constater qu'elle lui cuisait encore.

– Peut-être, ou peut-être était-elle grisée par l'interdit de l'aventure. Vous ne saurez probablement jamais. Suskind, en tout cas, n'avait pas de mobile, et il avait un alibi : sa femme. Sa femme trompée, mortifiée, qui a néanmoins déclaré qu'il était avec elle ce soir-là. Ils ont dîné ensemble, chez eux, tous les deux – les enfants étaient à une fête de l'école. Ils sont rentrés à 20 h 15 et ont confirmé que leurs parents étaient à la maison.

Sherrilyn ouvrit sa sacoche, en sortit une chemise en carton.

– Comme vous avez dû le voir dans mon rapport, poursuivit-elle, les Suskind se sont récemment séparés. Je me suis dit qu'elle changerait peut-être de couplet, maintenant que le mariage est brisé. Je l'ai rencontrée hier. Elle est amère, mais elle maintient ses déclarations.

– Nous ne sommes donc pas plus avancés.

– Lindsay avait peut-être d'autres amants, elle a pu avoir affaire à une épouse en colère. Je n'ai encore rien trouvé de ce côté-là, mais je continue à chercher. Vous permettez ? demanda Sherrilyn avec un geste en direction de la cafetière.

– Bien sûr.

– Je l'aurais fait moi-même, mais j'ai l'impression qu'il me faudrait le mode d'emploi de la machine.

– Je m'en occupe.

– Merci. Elle ne réglait pas systématiquement les hôtels par carte de crédit. Parfois, elle payait en liquide, si bien que je ne suis pas sûre d'avoir la liste complète des établissements où elle a séjourné avec son ou ses amants. Dans plusieurs de ceux où je me suis rendue jusqu'à présent, nous avons des témoins qui ont identifié son compagnon : Justin Suskind. Je poursuis néanmoins ma tournée, au cas où on l'aurait vue ailleurs avec un autre homme.

Eli lui servit un deuxième café, puis se rassit en face de Sherrilyn et, tout en l'écoulant, feuilleta les documents qu'elle lui avait remis.

– Elle connaissait son assassin, puisqu'elle l'a laissé entrer dans la maison. Nous cherchons donc parmi ses connaissances. Le département de police de Boston a mené une enquête rigoureuse, biaisée toutefois par le fait que l'inspecteur en charge des investigations se soit focalisé sur vous.

– Wolfe.

– Wolfe est un bulldog. Il vous a pris en grippe, et je crois savoir pourquoi. Il est flic, vous êtes avocat criminel. Il arrête les délinquants, vous vous remplites les poches en leur épargnant la prison.

– Un peu manichéen...

– J'ai travaillé cinq ans dans la police avant de devenir détective, déclara Sherrilyn, sa tasse entre les mains, confortablement calée contre le dossier de son tabouret. Honnêtement, cela vous met en rogne quand un sale type est libéré pour vice de forme ou de procédure. Wolfe vous voit comme un nanti qui ne cherche qu'à s'enrichir davantage en sapant son travail. Il aurait pris un malin plaisir à montrer au monde que les avocats peuvent aussi être des criminels. Seulement, il n'a aucune preuve. L'affaire aurait fini par se tasser, or à peine vous voilà à Whiskey Beach qu'un autre meurtre est commis à deux pas de chez vous.

– Là, vous ne parlez plus comme mon avocat, mais comme un flic.

– J'ai plusieurs voix, répliqua-t-elle sans se démonter, en sortant un autre dossier, qu'elle déposa sur le comptoir. Kirby Duncan. Il travaillait en solo, sans gros moyens, discrètement, à des tarifs raisonnables. Ancien flic, lui aussi, réglo. Wolfe le connaissait, ils étaient en bons termes, et il enrage de ne pouvoir vous impliquer dans ce meurtre. D'une pierre deux coups, il aurait ainsi pu rouvrir l'enquête sur celui de votre épouse.

– J'avais bien compris son cheminement.

– Manque de bol pour lui, vous êtes mis totalement hors de cause. Duncan n'était pas idiot, il n'aurait pas pris le risque de rencontrer le gars sur qui il enquêtait tout seul dans un endroit désert, en pleine nuit. À moins qu'il n'ait eu l'idée saugrenue d'aller faire une balade nocturne au phare, sous la pluie, il avait rendez-vous avec quelqu'un, très probablement quelqu'un qu'il connaissait. Et ce quelqu'un l'a tué. Vous avez un alibi, et rien n'indique que vous ayez eu quelque contact que ce soit avec lui. Vous n'avez pas pu revenir de Boston, où l'on sait que vous étiez lorsque Abra Walsh a été agressée, attirer Duncan au phare et le tuer, puis retourner à Boston pour faire le ménage dans son appartement et son bureau. Personne ne peut avaler une théorie aussi fumeuse.

– Wolfe.

Sherrilyn secoua la tête.

– Non, tout seul, ce n'était pas possible. Il faudrait prouver que vous avez agi avec la complicité de Walsh, ou de quelqu'un d'autre.

– On a retrouvé l'arme du crime chez Abra.

– Quoi ? s'écria-t-elle. Et je n'étais pas au courant ?

– Désolé, je ne l'ai moi-même appris que lundi.

Contrariée, elle sortit un stylo et un calepin de sa sacoche.

– Vous voulez bien m'expliquer ce qui s'est passé ?

Il lui raconta ce qu'il savait, en la regardant prendre des notes, avec les abréviations de la police.

– Vaseux, comme coup monté, conclut-elle. On a fait ça de façon irréfléchie, désorganisée, bêtement.

– Il a tout de même tué un privé qui avait de la bouteille et, jusqu'à présent, il n'a pas été inquiété.

– Même les ânes peuvent avoir des coups de bol. J'aimerais voir le cottage de Mlle Walsh, avant de repartir à Boston.

– Je lui demanderai si elle est d'accord.

– Ainsi que ce trou dans votre cave, et je tenterai d'obtenir quelques infos de la police locale. Quant à vous, Eli, vous m'avez laissé entendre dans votre e-mail que tout serait lié...

– Ce serait une drôle de série de coïncidences, sinon.

– Sans compter celle-ci, qui ne me semble pas inintéressante. (Sherrilyn sortit une autre chemise en carton.) Il y a environ cinq mois, Justin Suskind a acheté Le Château de sable, à la pointe nord de Whiskey Beach.

– Il... Il a acheté une maison ici ?

– Au nom de Legacy Corp., une société fictive. Le nom de sa femme ne figure pas sur l'acte de vente. À mon avis, elle n'est pas au courant de l'acquisition de ce bien.

– Pourquoi diable a-t-il acheté une maison ici ?

– Un investissement immobilier, dans une charmante petite station balnéaire, répondit Sherrilyn, caustique. Mais mon petit doigt me dit qu'il avait d'autres raisons : vous prendre en faute, par exemple, et venger sa défunte maîtresse. Seulement, il y a cinq mois, vous n'étiez pas là, et vous n'aviez pas même l'intention de venir.

– Bluff House était là. Ma grand-mère...

– À première vue, je ne vois pas de rapport entre cet achat et le meurtre de votre épouse. Mais j'aime les mystères – autrement, je ne ferais pas ce métier. Et je suis curieuse. Il achète une maison à Whiskey Beach, tout près de la demeure familiale des Landon où, selon mes informations, vous ne veniez plus guère depuis votre mariage.

– Lindsay ne s'entendait pas avec ma grand-mère.

– Elle a dû raconter tout cela à son amant, j'imagine, sur l'oreiller. Quelques mois après son décès, il achète une propriété ici. Et vous vous retrouvez avec un trou dans la cave, une grand-mère à l'hôpital, un privé à vos trousses, lequel se fait zigouiller. Et maintenant, l'arme du crime chez votre petite amie. Quel est le dénominateur commun, Eli ? Pas vous. Vous n'étiez pas là quand Suskind a acheté Le Château de sable. Alors ?

– La Dot d'Esméralda – une chimère. Quand bien même ce trésor

existerait, ou aurait existé, une chose est sûre, il n'est pas enterré dans la cave. Pourtant, il a failli tuer ma grand-mère.

– Peut-être, mais nous n'avons aucune preuve, jusque-là. Ne tirez pas de conclusions hâtives. Vous êtes quelqu'un de posé et de réfléchi ; sinon, je ne vous aurais pas révélé cette info.

Eli se leva brusquement et se mit à arpenter la cuisine.

– Cette chute aurait pu lui être fatale. Dieu sait combien de temps elle est restée sans connaissance sur le carrelage. S'il est capable de laisser une vieille dame dans le coma sans lui porter assistance, il est capable d'avoir tué Lindsay. Sa femme a pu mentir pour le couvrir, par loyauté ou par peur. Il est capable de tuer. C'est lui, je parie, qui a engagé Duncan. Qui d'autre, sinon ? Qui pourrait s'intéresser à ce que je fiche ici ? Je pensais que c'étaient les parents de Lindsay, mais je comprends mieux, maintenant.

– Les Piedmont avaient engagé deux privés de l'une des meilleures agences de Boston, déclara Sherrilyn. Ils ont mis un terme à l'enquête il y a trois mois.

– Ah bon ?

– Mes confrères avaient fait le tour du sujet. Il n'est pas exclu que les Piedmont ne fassent pas appel à une autre agence, mais je peux vous dire que ce ne sont pas eux qui ont engagé Kirby Duncan.

– Si Suskind avait un privé qui me surveillait, il était informé de mes allées et venues. Il savait qu'il avait le temps de creuser, le jour où j'étais à Boston, parce que Duncan lui avait signalé que j'y étais. Il a été dérangé par Abra. Si elle ne s'était pas défendue, il aurait pu... (Eli cessa de faire les cent pas et se tourna vers Sherrilyn.) Vous dites que Duncan était un type réglo ?

– C'était la réputation qu'il avait.

– Vinnie – le shérif adjoint Hanson – l'a interrogé à propos de la première effraction, et de l'agression. On peut imaginer qu'il n'a pas apprécié que son client se serve de lui, qu'il l'a menacé de le dénoncer, et que Suskind l'a éliminé pour éviter les ennuis.

– Ne manquent que les preuves, répliqua Sherrilyn en martelant ses dossiers de son stylo. La seule chose dont nous soyons sûrs, pour l'instant, c'est que Suskind a acheté une maison à Whiskey Beach. Sa femme m'a paru sincère. Je n'ai pas eu l'impression qu'elle avait peur de son mari, ni qu'elle cherchait à tout prix à le protéger. Elle est amère, humiliée. Je ne vois pas pourquoi elle mentirait pour lui.

– Il est toujours le père de ses enfants.

– C'est vrai. J'essaierai de creuser davantage. En attendant, j'aimerais jeter un coup d'œil au sous-sol, s'il vous plaît.

– Pour ma part, j'aimerais que vous communiquiez à la police ce que vous avez découvert à propos de Suskind.

– Ça me gêne un peu, répliqua Sherrilyn avec une grimace. Ils voudront l'interroger. Ça pourrait l'effrayer, et nous perdrons notre meilleure piste. Accordez-moi un peu de temps, une semaine, disons, que je voie si je peux débusquer quelque chose.

– OK, une semaine, acquiesça Eli.

– On descend à la cave ?

Au sous-sol, elle prit quelques photos à l'aide d'un petit appareil numérique.

– Il faut en vouloir, pour creuser un trou pareil... commenta-t-elle. Je me suis un peu documentée sur cette histoire de trésor de pirates, mais j'aimerais que l'un de mes collaborateurs approfondisse les recherches, si vous n'y voyez pas d'objections.

– Pas de problème. J'ai moi-même lu pas mal de bouquins sur la légende. Si le magot était caché à Bluff House, nous l'aurions trouvé depuis belle lurette. Il perd son temps.

– Probablement. Mais c'est une grande maison, avec pas mal de recoins secrets, j'imagine.

– Le manoir, tel que vous le voyez aujourd'hui, a été construit des années après la *Calypso*, quand ma famille s'est enrichie avec le whiskey.

– Vous n'avez jamais voulu travailler dans l'entreprise familiale ? demanda Sherrilyn tandis qu'ils remontaient.

– Je laisse ça à ma sœur. Pour ma part, j'assure la continuité à Bluff House. Il y a toujours eu un Landon ici, depuis que la propriété n'était qu'un modeste cottage de pierre.

– Les traditions...

– J'y suis attaché.

– C'est pour cela que vous êtes retourné dans la villa de Back Bay, pour récupérer la bague de votre arrière-grand-mère.

– Elle n'entrait pas dans la communauté des biens, le contrat de mariage le stipulait clairement. Mais je ne faisais pas confiance à Lindsay.

– À juste titre, commenta Sherrilyn.

– Cette bague appartient aux Landon. Ma grand-mère me l'avait donnée pour que je l'offre à ma femme, en gage symbolique d'appartenance à la famille. Lindsay n'a pas honoré ce cadeau. J'étais furieux. Je voulais reprendre ce qui était à moi : la bague, le service en argent – qui était dans la famille depuis deux siècles. Le tableau... c'était idiot, concéda Eli en refermant la porte de l'escalier. Je ne voulais pas qu'elle garde un cadeau que je lui avais offert par amour. D'autant plus idiot qu'aujourd'hui je ne peux plus voir cette toile.

– Tout à votre honneur, vous n'avez pris que cette bague dans le coffre. Tous les bijoux que vous aviez offerts à votre épouse, vous n'y avez pas touché. Vous auriez pu les prendre ou, dans votre rage, les jeter par terre, par la fenêtre. Vous n'avez eu aucun geste violent. Vous n'êtes pas un homme violent, Eli.

Il pensa à Suskind. À Lindsay, à sa grand-mère, à Abra.

– Je pourrais l'être.

Elle lui posa une main amicale sur le bras.

– Ne changez pas. J'ai réservé une nuit au Surfside B&B. J'essaierai de

sonder la propriétaire à propos de Duncan. On ne sait jamais, elle a pu l'apercevoir avec quelqu'un. Parfois, autour d'une tasse de thé et d'un muffin, les gens se rappellent des choses qu'ils ont oublié de dire à la police. J'irai aussi faire un tour du côté de la propriété de Suskind, et bavarder un peu avec les voisins, les commerçants. Il doit bien faire des courses, quand il est là, acheter ne serait-ce qu'un pack de bières. Et j'aimerais voir le cottage de Mlle Walsh.

– J'appelle Abra tout de suite.

En sortant son téléphone, il jeta un coup d'œil au planning épinglé sur le pêle-mêle.

– C'est son emploi du temps ? demanda Sherrilyn.

– Pour la journée.

– Elle ne chôme pas...

Tandis qu'Eli parlait avec Abra, elle étudia le planning. Une femme qui faisait autant de choses, songea-t-elle, devait en savoir un minimum sur la vie de beaucoup de ses concitoyens. Voilà qui pouvait être utile.

– Elle a dit que vous pouviez passer prendre ses clés chez sa voisine, annonça Eli quand il eut raccroché. Maureen O'Malley, la maison à droite du cottage.

– Super. Je vous laisse ces dossiers. J'en ai des copies, déclara Sherrilyn en refermant sa sacoche. Je vous tiendrai au courant.

– Merci. Vous m'avez donné du grain à moudre. Attendez... murmura-t-il tandis qu'elle enfilait sa veste en cuir. Pack de bières... Bar...

– J'irais volontiers déguster une pression.

– Quand la seconde effraction a eu lieu, nous étions au pub où Abra travaille les vendredis soir. Il y avait un type qu'elle a trouvé bizarre, un inconnu, antipathique. Il lui a commandé un verre et il est parti avant qu'elle le lui serve, juste après mon arrivée.

– Peut-elle le décrire ?

– Hélas, non, il faisait sombre. Elle a travaillé avec un dessinateur de la police, mais le portrait n'est pas très probant.

– Si vous lui montriez une photo de Suskind ? Il y en a une dans le dossier. Si c'était lui, ça prouverait juste qu'il était au bar ce soir-là, c'est-à-dire pas grand-chose, mais ce serait toujours quelque chose, non ?

Il ne se satisferait pas de si peu, songea Eli, une fois seul, la rage au ventre à la pensée que celui avec qui sa femme le trompait était susceptible de l'avoir tuée. Susceptible d'avoir causé la chute de sa grand-mère, et de l'avoir laissée pour morte. Susceptible d'avoir agressé Abra.

Il avait violé Bluff House. Ce n'était pas un hasard, Eli en était certain, s'il avait acheté une maison ici, si près de sa propre demeure.

Il emporta les dossiers dans la bibliothèque et s'installa au vieux bureau, armé de son calepin.

Lorsque Abra revint, peu après 17 heures, ce fut la chienne qui l'accueillit à la porte, le regard suppliant.

– Eli ?

– Oui ? répondit-il en clignant des paupières.

Elle s'approcha du bureau, jeta un coup d'œil aux papiers étalés dessus, ramassa les deux canettes vides de Mountain Dew.

– Je m'en occuperai, protesta-t-il.

– C'est bon. Tu as mangé ?

– Euh...

– Tu as sorti Barbie ?

– Oh... (Eli se tourna vers la chienne qui leva vers lui de grands yeux tristes.) J'ai oublié.

– Deux choses. Primo, je ne te laisserai pas recommencer à te négliger, sauter des repas, te nourrir de café et de soda jaune fluo. Secundo, tu n'as pas le droit de négliger un chien qui compte sur toi.

– Tu as raison. J'étais occupé. Je la sors dans une minute.

En réponse, Abra tourna les talons, Barbie sur ses semelles.

– Merde... maugréa Eli en regardant la dizaine de pages qu'il avait noircies de notes, et en se passant les mains dans les cheveux.

Il n'avait pas demandé de chien, non ? Mais il en avait pris un, il devait l'assumer. Il se leva, se rendit à la cuisine, la trouva vide, l'énorme fourre-tout d'Abra sur le comptoir. Par la fenêtre, il la vit descendre à la plage avec Barbie.

– Pas besoin de s'énerver, marmonna-t-il en enfilant sa veste et en attrapant la balle favorite de la chienne.

Abra et Barbie s'éloignaient d'un pas rapide. Il les rejoignit.

– J'étais occupé, répéta-t-il.

– Manifestement.

– La détective m'a donné pas mal de nouvelles infos. Importantes.

– La santé et le bien-être de ton chien sont importants, aussi.

– J'ai oublié qu'elle était là. Elle est tellement discrète.

Eli détacha la laisse de Barbie et lança la balle dans l'eau. La chienne s'élança à sa poursuite, sur des ailes de joie.

– Tu vois, elle m'a déjà pardonné.

– C'est un chien. Elle pardonnerait n'importe quoi.

Abra s'écarta d'un bond lorsque Barbie, trempée, revint déposer la balle à leurs pieds. Eli la ramassa et la jeta de nouveau dans les vagues.

– Tu aurais pensé à lui donner à manger ? Sa gamelle d'eau était vide.

– Ça ne se reproduira plus, promit-il, penaud.

– Tu n'as pas non plus travaillé à ton roman, je présume. Au lieu d'écrire, tu as perdu la journée à te prendre la tête avec des histoires de meurtres et de trésor.

Et il ne s'en excuserait sûrement pas.

– Il me faut des réponses, Abra. Je croyais que tu l'avais compris.

– Bien sûr, acquiesça-t-elle en s'efforçant de rester calme. Bien sûr que je comprends, mais ce serait tellement dommage que la quête de ces réponses

anéantisie tout le travail que tu as fait sur toi.

– Ce n'est pas le cas. Un après-midi, bon sang, ce n'est rien ! Des portes sont en train de s'ouvrir sur des pistes qui demandent à être explorées. Je ne pourrais jamais me reconstruire totalement tant qu'il restera des zones d'ombre.

– Je comprends, sincèrement, et peut-être que je dramatise. Mais pour le chien, tu n'as aucune excuse.

– Tu veux que je me sente vraiment minable ?

– Pour le chien, oui.

– Mission accomplie.

En soupirant, elle enleva ses chaussures et remonta son jean afin de marcher au bord de l'eau.

– Je tiens à toi, dit-elle. Beaucoup. C'est un problème pour moi, Eli, de tenir aussi fort à toi.

– Pourquoi ?

– C'était plus simple quand je menais ma petite vie toute seule. Tu sais de quoi je parle, dit-elle en écartant les cheveux que le vent faisait voler devant son visage. C'est plus facile de vivre sa vie que de franchir à nouveau ce pas, que de reprendre ce risque. Et c'est effrayant de ne pas pouvoir s'empêcher de franchir ce pas.

Le tour que prenait la conversation déconcerta Eli, et le mit quelque peu mal à l'aise.

– Je ne croyais pas que quelqu'un compterait pour moi de nouveau autant que toi, dit-il. Et c'est vrai que ça fait peur.

– Je ne suis pas sûre que nous aurions eu ce sentiment si nous nous étions rencontrés quelques années plus tôt, quand nous étions ceux que nous étions avant. Tu reviens de loin, Eli.

– J'ai été aidé.

– Parce que tu étais prêt à accepter de l'aide, consciemment ou non. J'en ai encore le cœur qui saigne quand je me rappelle comme tu étais triste, fatigué, sombre, lorsque tu es arrivé à Whiskey Beach. Ça me ferait tellement de peine de te revoir dans cet état.

– Ça ne se produira pas.

– Je souhaite de tout mon cœur que tu trouves les réponses que tu cherches. Mais je ne veux pas que tu sois à nouveau dans la déprime, ou que cette quête te transforme en quelqu'un que je ne connais pas. C'est égoïste, mais je veux que tu restes tel que tu es.

Il prit le temps de mettre de l'ordre dans les milliers de pensées se bousculant dans son esprit.

– Tel que je suis, vois-tu, j'oublie parfois des choses, et je n'ai pas encore vraiment l'habitude d'avoir quelqu'un pour me le signaler. Au fond, je ne suis pas si différent de celui que j'étais avant, mis à part que les événements que j'ai vécus occupent une grande partie de mon esprit. Je ne veux pas être un problème pour toi, mais je ne changerai pas. Je suis bien comme je suis. De

cela, j'en suis sûr et certain.

Elle inclina la tête, repoussa une mèche qui lui barrait la vue.

– Débarrasse-toi d'une cravate.

– Pardon ?

– Débarrasse-toi d'une cravate, celle que tu voudras. Et fais-moi lire une scène de ton roman, celle que tu voudras. Symbolisme. Tu jettes un truc de ton passé, et tu m'offres quelque chose du présent.

– Ça règlera le problème ?

– Qui sait... Bon, si on rentrait voir ce que je peux préparer pour le dîner ? suggéra-t-elle en lui décochant un petit coup dans le ventre. Tu es encore trop maigre.

– Tu n'es pas bien grosse toi non plus.

Pour le lui prouver, il la souleva de terre. En riant, elle entourait sa taille de ses jambes.

– Alors nous allons faire un mega gros dîner.

Elle l'embrassa, il la fit tourner. Quand elle rouvrit les yeux, elle vit ce qu'il s'apprêtait à faire.

– Non ! Eli !

Ils tombèrent et roulèrent dans les vagues. Elle parvint à se redresser, une vague la renversa. Dans un éclat de rire, il lui prit la main et l'aidera à se relever. Barbie bondissait autour d'eux en poussant des jappements excités.

– J'avais envie de voir ce que ça ferait.

– Ça fait qu'on est trempés et gelés ! rétorqua-t-elle en ramenant ses cheveux mouillés en arrière.

Qu'est-ce que cela disait d'elle, s'interrogea-t-elle, que cet acte impulsif et puéril ait dissipé d'un coup toute sa contrariété ?

– Imbécile !

– Sirène, dit-il en l'attirant contre lui. Tu ressembles à une sirène.

– Une sirène frigorifiée, avec du sable à des endroits très gênants.

– Tu sais ce que nous allons faire ? Prendre une longue douche bien chaude, et je t'aiderai à te débarrasser de ce sable. Brrr... C'est vrai qu'il fait froid. Allez, viens, Barbie, on rentre !

Mordue, voilà ce que cela disait d'elle. Elle était tout simplement mordue.

Main dans la main, ils regagnèrent la maison en courant. Au passage, elle ramassa ses chaussures abandonnées sur le sable.

Dès l'instant où elle franchit le seuil de la buanderie, Abra se débarrassa de ses chaussures trempées, de son sweat-shirt ruisselant.

– Froid, froid, froid, psalmodia-t-elle en claquant des dents, tout en s'extirpant à grand-peine de son pantalon qui lui collait à la peau.

Distrain par la nudité d'Abra, Eli se débattait encore avec son jean qu'elle filait déjà à travers la cuisine.

– Attends-moi !

Il abandonna tous ses vêtements mouillés en tas et enleva son boxer pour se précipiter à ses trousses.

– Froid, froid, froid, l'entendait-il continuer de psalmodier.

Il la rejoignit sous la douche juste avant que le jet ne jaillisse.

– Chaud, chaud, chaud, ronronna-t-elle.

Elle poussa un petit cri lorsqu'il l'enlaça par-derrrière.

– Non ! Tu es encore gelé.

– Plus pour longtemps.

Il la fit pivoter, la plaqua contre lui. Une douce chaleur l'envahit lorsqu'il couvrit sa bouche de la sienne.

Il voulait toucher, partout, cette peau humide, ces lignes harmonieuses, ces courbes sensuelles. Il voulait entendre son délicieux rire de gorge, ses soupirs suspendus. Un frisson d'excitation la parcourut. Ses mains glissaient sur lui, un léger raclement d'ongles, une pression des doigts érotique. Elle tournoya avec lui sous la cascade fumante, ses lèvres brûlantes contre les siennes.

Il voulait la combler de bonheur, effacer le trouble entrevu dans ses yeux sur la plage, la protéger des tourments à venir, de la tourmente, il en était sûr, qui les guettait à l'horizon.

Ici, au moins, ici et maintenant, le monde n'était que chaleur, désir et plaisir. Ici et maintenant, il pouvait lui donner le meilleur de lui-même.

De nouveau, il la fit pivoter afin de couvrir son ventre de caresses. Le bras

en arrière, elle l'attrapa par le cou, le maintint contre elle et, le visage offert au torrent, elle entrouvrit les cuisses.

Sa chair palpitait d'impatience. Sous ses doigts, son corps se cambra peu à peu jusqu'à vibrer d'une exquise douleur.

Elle se retourna vers lui, s'empara de nouveau de sa bouche. Il la cala contre le carrelage humide et guida son sexe en elle.

À travers le nuage de vapeur, elle plongeait son regard dans le sien. Là étaient les réponses, songea-t-elle. Elle ne pouvait plus qu'accepter ce qu'elle savait déjà, accorder à son cœur ce qu'il lui réclamait depuis le premier instant.

Toi, pensa-t-elle en s'abandonnant. C'était toi que j'attendais.

Le visage contre son épaule, elle succomba avec lui à l'orgasme, emplie d'amour.

Perdue en elle, il retint un instant ce moment. Puis il lui inclina le menton, posa ses lèvres contre les siennes.

– Ce sable, alors, il est parti ?

Son rire apporta à l'instant la dernière touche de perfection.

Tandis qu'elle inspectait les placards de la cuisine, il remplit deux verres de vin.

– On n'a qu'à se faire des sandwiches, suggéra-t-il.

– Je ne crois pas, non.

– Tu essaies encore de me culpabiliser parce que j'ai sauté le repas de midi ?

– Non, je crois que j'ai déjà suffisamment enfoncé le clou, répondit-elle en alignant sur le comptoir ail, tomates et parmesan. J'ai faim, c'est tout. Merci, dit-elle en prenant le verre qu'il lui tendait et en le faisant tinter contre le sien. Au fait, tu ne m'as pas dit dans quoi tu étais aussi absorbé, tout à l'heure ?

– Je t'ai dit que j'avais vu la détective, aujourd'hui.

Intriguée, Abra se détourna du réfrigérateur.

– Ah oui, c'est vrai. Elle a du nouveau, alors ?

Eli opina de la tête, puis leva un doigt, frappé par une idée.

– Attends... Je voudrais essayer un truc. J'en ai pour cinq minutes.

Il alla dans la bibliothèque prendre la photo de Justin Suskind et monta dans son bureau la photocopier. Les yeux fermés, il se remémora le portrait-robot de la police.

Au crayon, il rallongea les cheveux, ombragea les yeux. Il ne se prenait pas pour Rembrandt – ni même pour Hester H. Landon, mais il fallait tenter le coup.

Avec l'original et la copie de la photo, il redescendit, fit un détour par la bibliothèque afin de rassembler les dossiers que lui avait laissés Sherrilyn.

Dans la cuisine, deux casseroles mijotaient sur le feu. Une coupelle d'olives, des artichauts marinés et des poivrons cerises attendaient sur l'îlot. Abra hachait l'ail.

– Comment fais-tu ? demanda-t-il, admiratif, en prenant une olive.
– La magie de la cuisine. Qu'est-ce que c'est que tout ça ?
– Les rapports de la détective, les notes que j'ai prises. Elle a tout repris de zéro.

Lorsqu'il eut terminé son compte rendu, et qu'il s'arrêta avant de révéler la présence de Suskind à Whiskey Beach, Abra avait préparé un plat de campanelles à la sauce tomate, ail et basilic. Il la regarda râper du parmesan par-dessus.

– Tu as fait ça en une demi-heure, chapeau. Ouais, ouais, la magie de la cuisine, railla-t-il avant qu'elle ne puisse répondre.

Il ouvrit un placard, en sortit deux assiettes et les garnit.

– Donc, elle pense que tout est lié, elle aussi ? demanda Abra en s'installant sur un tabouret. Hum, c'est bon, dit-elle en goûtant les pâtes.

– Bon ? Délicieux, tu veux dire. Tu devrais mettre la recette par écrit.

– Rien ne vaut l'improvisation. Elle va parler à Vinnie, alors ? Et à Corbett ?

– Elle en a l'intention. Elle a quelques nouveaux éléments à leur communiquer.

– Quoi ?

Eli posa la photo retouchée devant elle.

– Tiens... Regarde ça, d'abord. Cet homme te dit quelque chose ?

– Je... On dirait un peu le type du bar, l'autre soir. Beaucoup, même. (Elle souleva la photo, l'examina attentivement.) Il lui ressemble davantage que le portrait-robot. D'où ça vient ?

En réponse, Eli lui montra l'original.

– Qui est-ce ? C'est lui, oui. Avec les cheveux plus courts, un look plus soigné. Comment l'a-t-elle retrouvé ?

– Il s'agit de Justin Suskind.

– Suskind, l'amant de Lindsay ? Mais bien sûr ! s'écria Abra, l'expression contrariée, en se tapotant les tempes des doigts. Ça alors... Je l'ai vu en photo dans les journaux, l'an dernier. Mais je ne l'avais pas remis. Que faisait-il au pub ?

– Il y a quelques mois, il a acheté Le Château de sable, un cottage à la pointe nord.

– Il a acheté une maison à Whiskey Beach ? Je connais cette maison. Je fais le ménage, en saison, dans celle d'en face. Eli, il n'avait qu'une seule raison d'acheter une maison ici.

– La proximité de Bluff House.

– Mais c'est dingue, c'est complètement dingue quand on y pense ! Il avait une liaison avec ta femme et maintenant, il... Tu crois qu'il couchait avec elle dans l'espoir de lui soutirer des infos sur le trésor ? Si ça se trouve, c'est elle qui lui a appris l'existence du trésor...

– Lindsay ne s'est jamais beaucoup intéressée à l'histoire des Landon.

– Elle connaissait tout de même celle de la *Calypso* et de la Dot,

j'imagine ?

– Bien sûr, je la lui ai racontée la première fois que je l'ai amenée ici. Je lui ai montré la baie où accostaient les pirates. Je lui ai parlé de la contrebande d'alcool pendant la Prohibition. Le mec qui frime devant sa petite amie, tu vois le genre.

– Elle a été impressionnée ?

– C'est une belle légende. Je me rappelle qu'elle m'a demandé de la raconter, deux ou trois fois, à des dîners, mais c'était surtout pour amuser la galerie. Elle se moquait de Whiskey Beach comme de sa première chemise.

– Suskind, en tout cas, manifestement, l'a prise au sérieux. Eli, c'est énorme. C'est peut-être lui le responsable des effractions, de la chute de Hester, du meurtre de Duncan. De celui de Lindsay.

– Il a un alibi pour Lindsay.

– Sa femme. Elle a pu mentir.

– Ils sont séparés, maintenant, mais elle maintient qu'il était avec elle au moment des faits. Sherrilyn l'a rencontrée.

Abra se servit une deuxième assiette de pâtes.

– Elle peut continuer à mentir. Il est coupable d'autres crimes.

– Innocent tant que... lui rappela Eli.

– Ne te fais pas l'avocat du diable. Donne-moi plutôt une bonne raison pour laquelle il aurait pu acheter cette maison.

– Je peux t'en donner plusieurs. Il aime Whiskey Beach, il avait de l'argent à placer, il cherchait un endroit tranquille où se remettre de la rupture avec sa femme. Il était venu un jour ici avec Lindsay, il en garde un souvenir romantique.

– Ouais...

Eli haussa une épaule.

– Pourquoi pas ? Si je le représentais, je ferais un scandale. Franchement, on n'interpelle pas les gens juste parce qu'ils ont acheté une maison au bord de la mer.

– Si j'étais procureur, je me pencherais sur cette série de coïncidences. Une maison à deux pas de la demeure familiale du mari de sa maîtresse, où plusieurs effractions ont été commises depuis qu'il l'a achetée... Curieux, tout de même, non ? (Abra émit un petit reniflement sarcastique, puis se composa une expression sévère.) Votre Honneur, je suis convaincue que le prévenu a acheté ladite propriété et y a élu domicile dans le seul but de s'introduire illégalement à Bluff House afin de se livrer à la recherche d'un trésor de pirate.

Eli se pencha vers elle et lui donna un baiser.

– Objection. Pure spéculation.

– Je crois que je n'aurais pas trop aimé maître Landon.

– Le fait est qu'en l'état actuel des choses, j'aurais gagné l'affaire les doigts dans le nez.

– Alors imagine que tu défends la partie adverse. Comment maître Landon

ferait-il le procès de Suskind ?

– Pour commencer, il faudrait prouver qu’il est au courant de l’existence de la Dot d’Esméralda, et qu’il s’y intéresse. Ensuite, s’il s’avérait que les fibres découvertes chez toi proviennent de l’un de ses vêtements, ce serait l’élément déterminant. Il y aurait alors de fortes chances que le pistolet lui appartienne. Que les outils abandonnés à la cave lui appartiennent. L’idéal serait que ma grand-mère l’identifie. Resterait encore à prouver que sa femme a menti. Ou, mieux, à prouver qu’il était dans la maison quand Lindsay a été tuée – ce qui me paraît tout à fait improbable ; s’il y avait quelque chose à trouver, la police l’aurait trouvé dès le début. Il faudrait qu’un ou des témoins attestent qu’il y avait des tensions entre Lindsay et lui. Ce serait déjà un bon début.

La tête inclinée sur le côté, Abra dégusta une gorgée de vin.

– Je parie qu’on découvrirait chez lui toutes sortes de bouquins et de documents sur Bluff House et la Dot d’Esméralda.

– Pas sans mandat de perquisition, et tu n’obtiens pas un mandat sans motif valable.

– Ne m’interromps pas pour des détails de procédure, répliqua-t-elle avec un geste agacé. Admettons que l’analyse des fibres révèle qu’elles proviennent de ses vêtements, et que l’ADN du sang que j’avais sur mon pyjama...

– Pour avoir accès à ses vêtements, il faudrait également un mandat.

– Quant au pistolet...

– Il n’a jamais été déclaré. Sans doute a-t-il été acheté sous le manteau. Pas très difficile, à Boston.

– Comment fait-on, dans ce cas, pour remonter au propriétaire ?

– On montre des photos aux revendeurs et, quand on a trouvé le bon, on le convainc de témoigner. Cela va sans dire qu’il faut autant de chance que pour décrocher la supercagnotte du Loto.

– Cent pour cent des gagnants ont tenté leur chance. Ta détective pourrait peut-être faire avancer les choses. Quant à Hester, ne l’importunons pas avec des photos. De toute façon, il faisait nuit noire. Elle n’a sûrement vu qu’une ombre, une silhouette.

– Entièrement d’accord avec toi sur ce point.

– Pour les outils, ce ne sera pas facile. Il a dû les acheter il y a des mois. Qui se souvient d’un gars qui a acheté une pelle et une pioche ? Par contre... Je crois que tu devrais aller à Boston parler à sa femme.

– Eden Suskind ? Pourquoi me ferait-elle des confidences ?

– On voit que tu ne connais pas grand-chose aux femmes. Notamment aux femmes en colère, trahies, dépitées. Son mari la trompait avec ta femme. Vous avez un point commun.

– Elle se méfiait de moi, si elle pense que j’ai tué Lindsay.

– Il n’y a qu’une seule façon de savoir ce qu’elle pense : allons la voir. Par la même occasion, nous pourrions faire un tour à l’agence de Kirby Duncan.

– Nous ?

– Je viendrai avec toi. Elle sera plus en confiance, avec une femme compatissante.

Abra posa une main sur son cœur et se composa une expression apitoyée.

– Tu es convaincante.

– J’ai sincèrement de la peine pour elle. Elle verra que je la comprends, et elle s’ouvrira plus facilement à nous. Par ailleurs, je suis persuadée que ça vaudrait le coup de montrer la photo de Suskind aux gens qui habitent ou qui travaillent à côté du bureau de Duncan.

– Ça, c’est le boulot de la détective.

– Certes, mais tu n’es pas curieux ? Je ne pourrais pas aller à Boston cette semaine, j’ai trop d’engagements. Mais la semaine prochaine, je devrais pouvoir me libérer une journée. Ça nous laisserait le temps de nous organiser. Et d’ici là, ta détective aura peut-être de nouvelles infos. On pourrait aussi aller jeter un œil du côté du Château de sable.

– S’il nous repère, il risque de prendre peur et de lever le camp. Et je t’interdis de t’approcher seule de cette maison. Non négociable, ajouta-t-il avant qu’elle ne proteste. Tu m’as bien entendu ? On n’est pas sûrs qu’il n’a pas une autre arme, Duncan avait un revolver, déclaré, qu’on n’a retrouvé nulle part. En revanche, il me semble certain que, s’il en a une, il n’hésitera pas à s’en servir.

– Tu spécules, mais tu as raison. Cela dit, il ne risque pas de nous repérer. Viens voir.

Elle l’entraîna sur la terrasse, devant le télescope.

– D’après Mike, les anciens propriétaires avaient acheté cette propriété il y a cinq ans, un placement, juste avant que la bulle de l’immobilier éclate. Manque de chance pour eux, avec la crise, les gens ont réduit leur budget vacances, ils avaient du mal à la louer. (Abra orienta l’objectif vers le nord.) La maison est restée en vente près d’un an, ils ont dû baisser le prix... Mais je suis bête ! Tu devrais parler à Mike. C’est lui qui a vendu Le Château de sable.

– Tu plaisantes ?

– Non, je n’y pensais plus. Il pourrait peut-être t’apprendre des choses.

– J’en discuterai avec lui.

– En attendant, regarde. Le Château de sable.

Elle tapota le télescope. Eli colla son œil à l’oculaire et observa le cottage en bois, sa grande terrasse face à l’océan. Tous les volets étaient fermés. Il n’y avait pas de voiture dans l’allée.

– On dirait qu’il n’y a personne.

– Ce serait donc le moment d’en profiter pour aller voir.

– Non, dit-il fermement, toujours penché devant le télescope.

– Tu en aurais envie, pourtant. Avoue.

Il ne pouvait pas dire le contraire. Cependant, il ne voulait pas qu’elle vienne avec lui.

– De toute façon, il n’y a rien à voir, qu’une maison aux volets fermés.

– On pourrait crocheter une serrure.

Il se redressa vivement.

– Tu es sérieuse ?

Elle haussa les épaules, eut la décence de prendre un air penaud.

– Ouais... On trouverait peut-être...

– Ce serait complètement inadmissible.

– Revoilà l’avocat.

– Il est absolument hors de question qu’on s’introduise chez lui. Je ne suis pas fou. Je ne vais pas commettre une effraction chez un type qui est sans doute un assassin.

– Tu le ferais si je n’étais pas là.

– Non.

Tout au moins l’espérait-il.

– Mais tu aimerais bien... soupira Abra en scrutant son visage.

– Ce que j’aimerais, s’il était là, c’est défoncer sa porte et lui flanquer la dérouillée de sa vie.

Son ton était si véhément qu’Abra écarquilla les yeux.

– Oh... Tu as déjà flanqué une dérouillée à quelqu’un ?

Les mains enfoncées dans les poches, Eli arpentait la terrasse.

– Non, ce serait une première et ça me ferait un bien fou. Spéculations ? Rien à fiche. J’ignore s’il a tué Lindsay, mais j’en mettrais ma main au feu. En revanche, je *sais* qu’il est responsable de la chute de Gran. Je *sais* qu’il t’a agressée. Je *sais* qu’il a logé une balle dans le corps de Duncan. Et il est capable de pire pour parvenir à ses fins. Malheureusement, je ne peux rien y faire.

– Si.

Il s’immobilisa, tenta de chasser la frustration.

– Pas grand-chose, marmonna-t-il.

– C’est mieux que rien. Que peux-tu faire ?

– Parler à Mike. Éventuellement à Eden Suskind. Nous pourrions informer la police que tu as identifié Justin Suskind, ce qui leur donnerait une bonne raison de l’interroger – mais nous devons attendre quelques jours, laisser encore un peu de temps à Sherrilyn. La police n’obtiendra sûrement pas grand-chose de lui, mais il se tiendra sur ses gardes. Je peux également poursuivre mes recherches sur la Dot, essayer de comprendre ce qu’il espère trouver ici. Et je peux élaborer un plan pour l’attirer à Bluff House et le prendre la main dans le sac.

– Nous, rectifia Abra.

– On peut surveiller sa baraque, poursuivit Eli, à présent plus calme, comme il surveille probablement la nôtre. On pourrait par exemple faire semblant de partir, avec des sacs de voyage.

– Pas bête...

– On irait garer la voiture quelque part hors de vue, on reviendrait à pied, discrètement, et on se cacherait dans le passage secret avec une caméra vidéo.

- Excellent. Et que fait-on de Barbie ?
- Mince, je l'avais oubliée. Elle risque de le faire fuir, si elle aboie. On l'emmène avec nous, on la laisse à Mike. Il la garderait quelques heures ?
- Bien sûr.
- À figoler... Mais je préférerais que Sherrilyn et la police parviennent à rassembler suffisamment d'éléments pour le coincer.
- J'aime bien l'idée de me cacher dans un passage secret avec mon amant, susurra Abra en se lovant contre Eli. De tendre une embuscade à un tueur de sang-froid. On se croirait dans un thriller romantique.
- Si nous mettons ce plan à exécution, ce ne sera pas un jeu.
- À propos de thriller... Cette scène de ton roman que tu devais me faire lire ?
- Une promesse est une promesse. Laisse-moi juste le temps d'en choisir une.
- OK. Et la cravate ?
- Tu tiens vraiment à ce que je jette une cravate ?
- Vraiment. Tu n'as qu'à monter en choisir une. Je vais mettre nos vêtements mouillés à la machine – je les avais complètement oubliés. Ensuite, je jetterai un coup d'œil aux dossiers de la détective, pendant que tu t'occuperas de débarrasser. Et après, on sortira Barbie.
- Quelle organisation !
- Elle lui déposa une bise sur une joue, puis sur l'autre.
- Tu n'avais pas encore remarqué que j'étais quelqu'un de très organisé ? Allez, va choisir une cravate.
- À contrecœur, il monta dans sa chambre, sortit son porte-cravates de l'armoire.
- Il aimait ses cravates. Non qu'il leur accordât une valeur affective. Il aimait simplement en acheter, avoir le choix quand il en mettait une.
- Ce qui n'expliquait pas pourquoi il avait emporté toute sa collection à Whiskey Beach. Depuis six mois, il pouvait compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où il avait mis une cravate.
- OK, peut-être avaient-elles tout de même une petite valeur sentimentale. Certaines lui rappelaient des procès gagnés – ou perdus. Il y avait celles qu'il ne portait que lorsqu'il se sentait de bonne humeur, celles qu'il mettait quand il se levait du pied gauche. Il se revoyait les desserrer, quand il restait tard le soir au cabinet. Chacune avait sa petite histoire. Ils les avaient nouées et dénouées un nombre incalculable de fois.
- Dans une autre vie.
- Il en sélectionna une, à rayures bleues et grises, hésita, opta pour une marron à motif cachemire, se ravisa.
- Et mince...
- Les yeux fermés, il tendit la main au hasard.
- Le sort tomba sur une Hermès.
- Bon... Eh bien, voilà, murmura-t-il avec un petit pincement au cœur, en

se rendant dans son bureau.

Abra ne lui ferait que des compliments, de toute façon, pensa-t-il, tout en essayant de décider quelle scène lui présenter. Elle mentirait plutôt que de lui faire de la peine.

Il ne voulait pas qu'elle lui mente. Il voulait lui montrer un passage vraiment bon.

Non. En fait, il savait quelle scène lui faire lire. Ses commentaires lui seraient peut-être utiles.

Il fit défiler le manuscrit, sélectionna les pages en question, et les imprima avant de se dégonfler.

– Ne fais pas ton timide, s'encouragea-t-il en redescendant.

Elle était assise au comptoir, caressant de ses orteils nus la chienne couchée au pied de son tabouret, le nez chaussé de lunettes à monture orange vif.

– Tu portes des lunettes ?

Elle les enleva, comme s'il venait de découvrir un vilain secret.

– Pour lire, seulement.

– Remets-les.

– Non, je n'aime pas me voir avec.

Il les lui reposa sur le nez.

– Elles te vont bien.

– Je pensais qu'une monture flashy finirait par me plaire, mais je n'arrive pas à m'y faire, je les déteste. Je ne les porte que lorsque je n'y vois vraiment rien, pour lire ou pour manipuler des pièces minuscules, quand je fais des bijoux.

– Elles te donnent pourtant un charme fou, assura Eli.

Abra roula les yeux, derrière les verres, puis les ôta en voyant la cravate.

– Super, dit-elle en lui prenant des mains. Hermès ? Waouh ! Les dames du dépôt-vente seront contentes.

– Les dames du dépôt-vente ?

– Ce serait dommage de la mettre à la poubelle. Elle peut avoir une seconde vie.

Il la regarda la ranger dans son sac.

– Je pourrais la racheter ?

En riant, elle secoua la tête.

– Elle ne te manquera pas. C'est pour moi ? demanda-t-elle avec un geste en direction des feuillets imprimés.

– Oui. Une scène, elle ne fait que quelques pages. J'ai préféré tout faire d'un coup. Comme quand on arrache un pansement.

– Ce ne sera pas douloureux.

– Ça l'est déjà. Je ne veux pas que tu me mentes.

– Pourquoi te mentrais-je ?

Elle tendit la main vers les feuillets. Il les garda par-devers lui.

– Pour ne pas me vexer. Mais ne t'inquiète pas, je ne me vexerai pas. Enfin... Disons que même si je me vexe, je veux que tu me donnes un avis

sincère. Si ce passage ne fonctionne pas, je le réécrirai.

– OK, acquiesça-t-elle en lui arrachant les feuillets des doigts. Pense à autre chose. Tu n’as qu’à ranger la cuisine, par exemple, pendant que je lis.

Là-dessus, elle se réinstalla sur son tabouret, chaussa ses lunettes, chassa Eli d’un geste et, un verre de vin à la main, entama la lecture.

Elle lut la scène deux fois, sans se plaindre du tintamarre qu’Eli faisait en chargeant le lave-vaisselle, puis elle enleva ses lunettes.

– Tu as raison, j’aurais été capable de te mentir. Les pieux mensonges ne me posent pas trop de problèmes, en général.

– Les pieux mensonges...

– En l’occurrence, je vais être très franche. Tu m’as donné une scène d’amour.

– Je n’en avais encore jamais écrit. Je crains que ce soit mon point faible.

– Pas du tout. C’est sexy, romantique et, surtout, on comprend bien les sentiments des personnages, déclara Abra. Il est meurtri, elle veut lui apporter du réconfort, et elle désire de tout son être lui ouvrir son cœur. J’ignore le contexte, mais j’ai senti que ce moment était crucial. Ce n’est pas faible du tout.

– Il ne s’attendait pas à la trouver. Je ne m’attendais pas à la trouver. Elle change tout, pour lui et pour le roman.

– Changera-t-il tout pour elle ?

– Je l’espère.

– Il n’est pas toi.

– Je ne voulais pas qu’il soit moi, mais il l’est quand même un peu. Je ne voulais pas qu’elle soit toi, mais... je suis sûr qu’elle porte des lunettes orange pour lire.

– Ma modeste contribution à ton œuvre littéraire, dit Abra en riant. J’ai hâte de lire le roman en entier.

– Il faudra attendre encore un peu. Je n’aurais jamais pu écrire cette scène il y a trois mois. Je n’y aurais pas cru, je ne l’aurais pas sentie. Tu m’as offert davantage que des lunettes orange.

Elle l’attrapa par la taille, posa la joue contre son torse. *Guère étonnant, songea-t-elle, qu’une fois le premier pas franchi, la chute ait été aussi rapide.*

Elle ne regrettait rien.

– Allons promener Barbie, suggéra-t-elle.

À ces mots, la chienne se redressa et se mit à frétiller de tout son corps.

– J’ai quelques idées à te soumettre pour ton bureau sous les combles, ajouta Abra.

– Ah oui ?

– Juste des idées, dit-elle en attrapant la laisse et l’une des vestes d’Eli, la sienne étant au sèche-linge. Par exemple, il y a un magnifique tableau en vente dans l’une des boutiques du village, signé Hester.

– Tu ne trouves pas qu’il y a déjà suffisamment de tableaux dans cette maison ?

Elle roula les manches de la veste, puis remonta la fermeture Éclair.

– Pas dans ton nouveau bureau. Il faudra le décorer avec des œuvres stimulantes, et personnelles, qui te donneront de l'inspiration.

– Tu sais ce qui me donnerait le plus d'inspiration ? Une photo de toi, en pied, avec tes lunettes.

– Vraiment ?

– Grandeur nature, ajouta-t-il en accrochant la laisse au collier de Barbie.

– C'est du domaine du possible.

– C'est vrai ?

Abra était déjà dehors, dans un éclat de rire.

– Attends-moi ! cria-t-il en s'élançant derrière elle.

Eli échangeait des mails avec la détective, consacrait une heure chaque jour à ses recherches sur la Dot d'Esméralda, le reste de son temps à son roman. Comme celui-ci avançait à grands pas, il avait réussi à convaincre Abra de repousser le voyage à Boston. Il tenait l'intrigue, il ne pouvait plus la lâcher, d'autant que la perspective de redéfinir concrètement sa vie semblait sur le point de se matérialiser.

Il souhaitait aussi se préparer. S'il avait sérieusement l'intention de rencontrer Eden Suskind, d'évoquer avec elle un épisode très sensible de leurs vies privées, il devait réfléchir à la manière de l'aborder.

La démarche, dans son esprit, s'apparentait à l'interrogatoire d'un témoin à la barre.

Par ailleurs, il désirait tester les minicaméras qu'il avait commandées sur Internet.

En tout cas, il n'avait guère envie de quitter Whiskey Beach, ne fût-ce que pour une journée. Régulièrement, il sortait sur la terrasse regarder dans le télescope.

Selon les brefs rapports quotidiens de Sherrilyn, Justin Suskind était toujours à Boston. Il louait un appartement près de son bureau. Il n'était retourné qu'une fois au domicile conjugal, chercher ses deux enfants pour les emmener dîner.

Il pouvait toutefois revenir à Whiskey Beach du jour au lendemain. Eli ne voulait pas le louper.

Quand il se promenait avec Barbie sur la plage, il se dirigeait de préférence vers le nord et, à deux reprises, en faisant son jogging avec la chienne, il était monté jusqu'au Château de sable, pour regagner Bluff House par la route.

Les volets demeuraient fermés.

Il gardait néanmoins l'espoir de croiser Suskind. Il lui toucherait alors personnellement quelques mots...

Pour l'heure, une bonne journée de travail derrière lui, il descendit à la cuisine et laissa Barbie sortir sur la terrasse, où elle avait pris l'habitude de se prélasser au soleil avant leur balade de l'après-midi.

Abra avait un cours à 17 heures, nota-t-il en consultant son planning de la journée. Peut-être préparerait-il le dîner.

Ou bien il commanderait des pizzas. Il faisait doux, ils mangeraient dehors, aux chandelles. Abra adorait les bougies. Il allumerait les guirlandes d'ampoules multicolores qu'il avait dénichées au grenier, réparées et accrochées sur la terrasse.

Il piquerait aussi quelques fleurs çà et là dans la maison, et il décorerait la table d'un bouquet. Elle apprécierait.

Avant qu'elle rentre, il avait le temps de sortir Barbie, de bouquiner une petite heure dans la bibliothèque, et de dresser une jolie table à l'extérieur.

Avant qu'elle rentre... En théorie, elle habitait toujours La Mouette rieuse. En pratique, par mesure de précaution, elle restait à Bluff House, avec lui.

Comment le vivait-il ? Cet arrangement lui convenait à merveille.

Si on lui avait demandé, quelques mois plus tôt, s'il envisageait de refaire sa vie, la question lui aurait tout bonnement paru insensée. Il n'était alors qu'un champ de ruines. Comment aurait-il pu bâtir une relation ?

Il ouvrit le réfrigérateur, à la recherche d'un soda. Un Post-it était collé sur une bouteille d'eau minérale.

Fais-toi du bien. Bois-moi d'abord.

– OK, OK, murmura-t-il, un sourire aux lèvres.

La cohabitation avec Abra lui convenait à merveille, avait-il dit ? Vrai. Mais, mieux encore, pour la première fois depuis très longtemps, il touchait au bonheur.

Non, au départ, il ne s'était pas beaucoup investi dans leur relation. Abra, en revanche, avait tout donné. Elle avait comblé ses vides. À son tour, il désirait désormais lui offrir le meilleur de lui-même. Même s'il ne savait pas toujours comment s'y prendre. Peu importait, il se fiait à son instinct. Par exemple, c'était pour elle qu'il avait accroché ces guirlandes lumineuses d'un autre temps sur la terrasse, parce qu'il avait pensé à elle en les extirpant d'un vieux carton.

– Tu en as fait du chemin, mon vieux... murmura-t-il.

Un coup de sonnette l'arracha à ses réflexions.

– Eh, salut, Mike !

Pour dire combien il avait fait des progrès... Il était content de recevoir la visite impromptue d'un ami.

– Salut, vieux. Désolé de ne pas être passé plus tôt. J'ai un boulot monstre, en ce moment.

– La cravate... marmonna Eli en fronçant les sourcils.

– La grande classe, hein ? C'est une Hermès. Je l'ai trouvée au dépôt-vente. Elle m'a tout de même coûté quarante-cinq dollars, mais elle en jette, non ?

Eli s'était tenu exactement le même raisonnement, quand il l'avait achetée – exactement trois fois plus chère.

– Ouais...

– J'ai jeté un coup d'œil à mes dossiers sur Le Château de sable, histoire de me rafraîchir la mémoire. Je peux te donner des infos générales, mes impressions. Par contre, je suis obligé de garantir la confidentialité de certains renseignements personnels.

– Je comprends. Tu veux boire quelque chose ?

– Une boisson fraîche, volontiers.

Eli précéda Mike dans la cuisine.

– Suskind a acheté cette maison pour l'habiter ou pour la louer ?

– C'était plutôt un investissement, à mon avis. Il l'a achetée au nom de sa boîte, il voulait peut-être l'utiliser à des fins professionnelles. Je n'ai pas tellement eu l'occasion de bavarder avec lui. On a surtout traité par téléphone ou par mail.

Eli ouvrit le réfrigérateur.

– Mmm-hmm... Je peux t'offrir une bière, un jus de fruits, un Gatorade, de l'eau minérale, du Mountain Dew ou du Pepsi light.

– Du Mountain Dew ? Je n'en ai pas bu depuis des siècles.

– Le nectar des dieux. Tu en veux un ?

– Pourquoi pas ?

– Allons nous installer dehors, nous tiendrons compagnie à Barbie.

Mike passa quelques minutes à caresser la chienne avant de s'asseoir dans un fauteuil, les jambes étendues devant lui.

– Chouettes massifs, dis donc, commenta-t-il en laissant son regard courir sur le jardin.

– Tout le mérite revient à Abra. C'est elle qui les a plantés. Je me contente de les arroser.

Il aimait s'occuper des fleurs, les voir s'épanouir, changer de forme et de couleur. Parfois, il avait envie de se mettre au jardinage, mais il avait conscience qu'il ne serait guère efficace. Il resterait assis, à écouter les carillons tintinnabuler dans le vent, à contempler la mer, la chienne couchée à ses pieds.

– Tu mates les nanas à poil avec ce truc-là ?

Eli se tourna vers le télescope.

– Il y en a parfois de bien roulées, sur la plage.

– Je devrais m'en acheter un.

– En fait, c'est Le Château de sable que j'observe.

– Je suis passé devant, cet après-midi. On dirait qu'il n'y a personne.

– Non, il est parti depuis quelques jours.

– Dommage de laisser cette jolie maison vide. Elle se louerait facilement, à la semaine, ou pour les week-ends.

Intéressant, songea Eli.

– Tu pourrais peut-être l'appeler pour le lui suggérer ?

– Je peux, acquiesça Mike en dégustant une gorgée de soda. Tu penses vraiment que c'est ce type qui s'est introduit ici, et qui a tué le privé ?

– J'ai beau tourner et retourner la situation dans tous les sens, je reviens toujours à lui.

– Il aurait donc aussi causé l'accident de Hester.

– Je n'ai pas de preuves, mais s'il est responsable de tout le reste, il l'est sans doute également de la chute de ma grand-mère.

– Saloperie... marmonna Mike en ouvrant sa mallette. J'ai son numéro de portable dans le dossier. Voyons voir ce qu'il a à dire.

Mike feuilleta une liasse de documents, puis composa un numéro.

– Monsieur Suskind ? Bonjour, Mike O'Malley à l'appareil, de l'agence immobilière O'Malley-Dodd, à Whiskey Beach. Comment allez-vous ?

Eli se carra dans son fauteuil et écouta le baratin de son ami. À l'autre bout de la ligne se trouvait l'homme qu'il soupçonnait d'avoir semé la mort, la souffrance, la peur. L'homme qui avait pris des vies, et brisé la sienne.

Hélas, il ne pouvait rien faire pour le mettre hors d'état de nuire, pas encore. Mais Suskind ne perdait rien pour attendre.

– OK, vous avez mon numéro au cas où vous changeriez d'avis. Et n'hésitez pas à m'appeler si jamais je peux vous rendre un quelconque service. Nous avons un printemps magnifique, et l'été s'annonce splendide. Vous devriez venir profiter du bon air marin... Eh oui, je sais ce que c'est... OK, pas de problème, bonsoir, monsieur Suskind.

Mike coupa la communication.

– Aussi antipathique que dans mon souvenir, dit-il. Il n'a pas l'intention de louer, dans l'immédiat. Soi-disant qu'il aura besoin de la maison d'ici peu pour son boulot ou sa famille.

– Comment a-t-il su qu'elle était en vente ?

– Sur notre site Internet. Il en avait repéré trois, initialement. L'une des deux autres ne donnait pas directement sur le front de mer, même si elle n'était vraiment pas loin de la plage, dans une jolie petite rue. Quant à la deuxième, finalement, les propriétaires l'ont retirée de la vente, et ont décidé de la laisser en location encore une saison. Ils ont bien fait, nous l'avons déjà louée pour tout l'été.

Mike dégusta une longue gorgée de Mountain Dew.

– C'est que ça remonte à plusieurs mois, déjà, cette vente, poursuivit-il. Le type a demandé expressément à traiter avec moi ou Tony – Tony Dodd, mon associé. Je l'ai noté dans le dossier. C'est moi qui l'ai reçu pour lui faire visiter les propriétés. Le client est roi, que veux-tu... Et une vente est une vente.

– Il n'a pas de temps à perdre avec les sous-fifres, il est trop important. Ça ne m'étonne pas de lui.

– Il s'est pointé en costume chicos, coupe de cheveux à deux cents dollars, l'air supérieur du gars qui sort d'une grande école. Ne le prends pas mal, tu as sûrement fait tes études dans une fac prestigieuse, toi aussi...

– En effet, mais ne t'inquiète pas. Je vois tout à fait le genre du personnage.
– Je lui ai proposé un café, comme on le fait systématiquement quand on reçoit un client à l'agence. Il n'en a pas voulu, il était pressé. On est partis directement voir les deux propriétés avec ma voiture. Il m'a posé des questions sur Bluff House, quand on est passés devant. Je lui ai fait mon topo habituel sur le manoir, je lui ai raconté les légendes de pirates, de trésor, etc. Les clients sont toujours épatés. Ces petites anecdotes ajoutent du cachet à Whiskey Beach. Seigneur, Eli... J'espère que je n'ai pas fait une gaffe.

– Il était déjà au courant. Il était là parce qu'il était au courant.

– Ce type ne m'a pas plu, mais il ne m'a pas non plus donné l'impression d'être un dangereux psychopathe. Juste un frimeur plein de pognon. Je lui ai d'abord montré l'autre maison – je garde toujours le meilleur pour la fin, Le Château de sable avait plus d'allure. Il m'a posé les mêmes questions que n'importe qui, il a fait le tour des pièces, et il est sorti sur la terrasse, qui donne sur la mer.

– Et sur Bluff House.

– Il n'était pas emballé par la proximité des autres maisons. Il a voulu savoir lesquelles étaient habitées à l'année, lesquelles n'étaient occupées qu'en saison. Mais ce n'est pas une question inhabituelle. Je l'ai ensuite emmené au Château de sable. Là aussi, il a passé pas mal de temps dehors. Et puis il m'a dit que c'était exactement ce qu'il cherchait. Il n'a même pas tenté de négocier et ça, ce n'est pas habituel. Dommage pour lui, les vendeurs étaient prêts à descendre le prix. Monsieur n'était pas du genre à se rabaisser à ces pratiques vulgaires. J'ai voulu l'inviter à déjeuner et lui présenter les anciens propriétaires. Pas intéressé.

Avec un air amer, Mike tapota le cadran de sa montre.

– Un homme pressé, continua-t-il. J'ai dû rédiger le compromis en cinq secondes, à l'agence. Il m'a signé un chèque, il m'a laissé ses coordonnées, et il est parti. Je ne vais pas me plaindre d'une vente facile, mais il m'a énervé.

– Et le reste, ça s'est passé aussi vite ?

– Tout a été réglé en trente jours. Tout juste s'il m'a décroché quelques mots quand il est revenu prendre les clés à l'agence. On offre toujours un chouette panier de bienvenue aux nouveaux propriétaires – une bouteille de vin, des fromages de la région, une plante en pot, des bons de réduction dans les boutiques et les restos du coin. Il n'a pas daigné l'emporter.

– Il avait ce qu'il voulait.

– Je ne l'ai pas revu, depuis. Voilà, tu sais tout. Si tu trouves un moyen de coincer cette ordure, fais-moi signe. Je te filerai volontiers un coup de main.

– C'est sympa, je te remercie.

– Ça te dirait, un barbecue à la maison, ce soir ? Avec Abra, évidemment.

– Avec plaisir.

– On se voit ce soir, alors. Merci pour le Mountain Dew.

Mike parti, Eli posa une main sur la tête de Barbie et la grattouilla doucement entre les deux oreilles, tout en pensant au personnage que son ami

venait de lui décrire.

– Qu'est-ce qu'elle lui trouvait ? se demanda-t-il à voix haute. L'amour est aveugle, effectivement... soupira-t-il. Allez, viens, Barbie, on va se promener.

Il s'accorda encore quelques jours avant de prendre une décision. Quelques jours qui s'écoulèrent dans la routine : joggings matinaux sur la plage avec le chien, ou salutations au soleil avec Abra. Longues heures d'écriture, les fenêtres grandes ouvertes, le bureau inondé du radieux soleil de mai.

En bouquinant sur la terrasse, la chienne couchée à ses pieds, il apprit davantage qu'il ne l'aurait espéré sur l'histoire de la maison et du village bâtis sur le commerce du whiskey.

Il savait que la distillerie s'était développée à la fin du ^{xviii}^e siècle, juste après l'indépendance des États-Unis. Il ignorait, en revanche, ou il avait oublié, que les Landon avaient presque aussitôt commencé à agrandir et à moderniser régulièrement leur modeste logis. D'après ses sources, ils avaient eu la première salle de bains de Whiskey Beach – commodité qui leur avait coûté une petite fortune.

Vingt ans plus tard, les Whiskey Landon, et Bluff House, avaient connu un nouvel essor. Les Landon avaient fait construire une école, et l'un des ancêtres d'Eli avait causé un scandale en s'enfuyant avec l'institutrice.

À l'aube de la guerre de Sécession, le manoir surplombait fièrement la falaise et employait déjà une petite armée de domestiques.

Les Landon avaient encore été les premiers à bénéficier de toilettes intérieures, de la lumière au gaz, puis de l'électricité.

Ils avaient traversé la Prohibition en se livrant à la contrebande d'alcool, approvisionnant les *speakeasies* et les clients particuliers.

Le Robert Landon qui avait donné son nom au père d'Eli avait acheté et revendu un hôtel – puis un deuxième en Angleterre – et épousé la fille d'un comte.

Nulle part, cependant, dans l'histoire officielle de la famille, il n'était fait mention du trésor, pas même sur le ton de la plaisanterie.

– Enfin ! s'écria Abra en sortant de la maison, une petite pochette de cuir se balançant au creux de son coude.

Pour leur voyage à Boston, elle s'était habillée classique – pour elle : pantalon noir, sandales à talons compensés, chemisier à fleurs rouges et volants aux poignets. De longs pendants en pierres semi-précieuses dansaient à ses oreilles.

Une flower girl moderne et sexy, songea Eli en lui prenant la main. Avant de monter dans la voiture, il jeta un coup d'œil derrière lui. Barbie les regardait tristement de derrière une fenêtre.

– Ça me fait de la peine de la laisser.

– Elle peut très bien se passer de nous quelques heures, ne t'inquiète pas.

Alors pourquoi avait-elle l'air si malheureuse ?

– Elle n'a pas l'habitude de rester seule.

– Maureen a promis de venir la chercher, cet après-midi, avec ses enfants. Ils joueront avec elle sur la plage.

– Bon...

– Tu as l'angoisse de la séparation.

– Peut-être...

– C'est trop mignon, le taquina Abra en lui déposant une bise sur la joue. Dis-toi que nous nous absentons pour la bonne cause. En plus, je n'étais pas allée en ville depuis plus de trois mois. Et jamais avec toi.

Elle se glissa sur le siège passager. Eli s'installa derrière le volant, avec un dernier regard pour la chienne encadrée dans la fenêtre.

– Ce ne sera pas une partie de plaisir, répliqua-t-il. N'oublie pas que nous allons essayer de tirer les vers du nez à la femme de celui dont nous pensons qu'il a commis un, voire deux crimes, sans parler des effractions. Et qui a couché avec ma femme, ça, c'est un fait.

– Ça se passera bien, ne t'en fais pas. Tu prépares cette entrevue avec Eden Suskind depuis des jours. Tu as mis au point différentes approches selon qu'elle sera au travail ou chez elle. Tu n'es pas son ennemi. Elle n'a aucune raison de voir en toi un ennemi.

Eli remonta la route de la côte, traversa le village.

– Les gens ne te regardent plus du même œil, même ceux qui te connaissent bien, depuis que tu as été accusé de meurtre. Ils sont gênés, ils t'évitent.

– C'est du passé.

– Non, pas tant que l'assassin de Lindsay n'aura pas été arrêté et jugé.

– C'est pour tenter de faire avancer les choses que nous allons à Boston. Si Corbett avait pu interroger Suskind tout de suite, ç'aurait été mieux. Seulement, il est obligé d'attendre qu'il revienne à Whiskey Beach.

– Il ne veut pas marcher sur les plates-bandes de Wolfe, ni lui passer la main, ce dont je lui suis infiniment reconnaissant.

– On a les adresses du bureau et de l'appartement de Suskind, maintenant. On pourrait passer voir.

– Dans quel intérêt ?

– Simple curiosité.

Abra ne voyait que trop bien la tension contractant la nuque d'Eli. Mieux valait changer de sujet.

– Tu as bouquiné tard, hier soir, dit-elle. Tu as découvert des choses intéressantes ?

– Deux documents, oui, qui remontent assez loin dans l'histoire de la maison, de la famille, de l'industrie du whiskey. L'évolution du village est intimement liée à celle des Landon. Leurs relations sont presque symbiotiques.

– Quel joli mot.

– Je l'aime bien. Les Whiskey Landon ont commencé à prospérer à la guerre d'Indépendance. Avec les blocus, les colons ne pouvaient plus se

procurer de sucre, de mélasse, donc, ils ne pouvaient pas faire de rhum. Du coup, l'armée coloniale s'est mise au whiskey.

– George Washington a donc bu du whiskey Landon ?

– Très certainement. Après la guerre, les Landon ont agrandi la distillerie, et Bluff House. Ils ont dû se faire vraiment beaucoup d'argent, parce que Roger Landon, le père de la farouche Violeta et du sanguinaire Edwin, avait la réputation d'être un fieffé radin.

– Un bon Yankee près de ses sous.

– N'empêche qu'il a investi de coquettes sommes, et dans l'entreprise, et dans la maison. À sa mort, son fils a pris sa suite. Le bon vieux Rog n'a lâché l'affaire qu'à quatre-vingts ans, Edwin n'était plus tout jeune. À son tour, il s'est lancé dans de grands travaux d'expansion. Son épouse, une Française...

– *Ouh, là, là, madame*, minauda Abra en français.

– C'est elle qui a commencé à donner de grandes soirées fastueuses au manoir. Et l'un de leurs fils, Eli...

– Il me plaît déjà.

– ... a fait construire la première école du village. Le cadet de ses frères s'est amouraché de l'institutrice, et ils ont pris la fuite ensemble.

– Belle romance.

– Pas tant que ça. Ils ont trouvé la mort en chemin vers l'Ouest, où ils portaient chercher fortune.

– Oh, mince.

– Eli, de son côté, fidèle à la tradition, a continué à assurer le rayonnement de l'entreprise, et de la maison, malgré les défis présentés par la Prohibition. Il y a eu des scandales, des tragédies, bien sûr, mais les Landon n'ont jamais réduit leur train de vie. Et dans les années 1930, quand le gouvernement s'est rendu compte que la répression de l'alcool non seulement ne servait à rien mais coûtait affreusement cher, ma famille a ouvert une seconde distillerie.

– L'empire du whiskey.

– Qui a donné des marchands d'art – et des esthètes qui appréciaient les artistes plus que les œuvres –, deux espions, des héros de guerre – dont plusieurs sont tombés pour la patrie –, une danseuse qui a connu la gloire à Paris, une autre qui est partie on ne sait où avec un cirque.

– Elle aussi, elle me plaît.

– Une duchesse par alliance, un tricheur professionnel, un officier de cavalerie mort aux côtés du général Custer dans la bataille de Little Big Horn, une bonne sœur, deux sénateurs, des médecins, des avocats, etc.

– Quelle lignée ! La plupart des gens ne peuvent pas remonter aussi loin dans leur arbre généalogique.

– C'est vrai. Mais tu sais ce qui manque, dans cette histoire ?

– Une suffragette, une stripteaseuse, une rock-star ?

– Nous avons eu des féministes de la première heure, répliqua Eli en riant. Des stripteaseuses et des rock-stars, je ne crois pas. Non, ce qui manque, c'est la Dot d'Esméralda. Elle est mentionnée dans les récits du naufrage de la

Calypso, mais on ne sait pas si elle a été épargnée, ni qui, le cas échéant, se la serait appropriée. Le capitaine Broome, un matelot ? D'après les deux derniers ouvrages que j'ai lus, en tout cas, qui m'ont paru assez documentés, il semblerait que le trésor ait disparu à tout jamais.

– Il semblerait, mais ce n'est encore que spéculation. Pour ma part, je préfère croire qu'elle n'a pas été engloutie par les flots. Comme j'ai envie de croire que le frère cadet et la maîtresse d'école vécurent heureux, dans l'Ouest, et eurent beaucoup d'enfants.

– Ils se sont noyés. Leur chariot a basculé dans une rivière.

– Ils ont construit une petite ferme et ils ont eu huit enfants. Je maintiens.

De toute façon, songea Eli, ils étaient morts depuis très longtemps.

– OK, acquiesça-t-il. Pour en revenir à la Dot, je me demande de quelles infos Suskind dispose dont je ne dispose pas. Il faut qu'il soit sûr de lui, tout de même, pour prendre de tels risques, pour aller jusqu'à tuer. Ou bien est-ce moi qui suis totalement à côté de la plaque ?

– Comment cela ?

– Le trou dans la cave n'a peut-être rien à voir avec le trésor. J'ai peut-être tiré des conclusions hâtives.

Abra se tourna vers lui.

– Quelle autre explication, sinon ?

– Je ne sais pas. Toute cette histoire est tellement délirante. Nous avons affaire à un dingue. Nous ne pouvons pas raisonner comme lui.

– Il est dingue, c'est un fait. Il faut avoir l'esprit dérangé pour tuer. Mais il n'est pas complètement fou. N'oublie pas que Lindsay avait une liaison avec lui.

– Et alors ? Elle n'aurait pas couché avec un fou ? Pas avec un grand malade mental, certes. Mais certains détraqués arrivent très bien à dissimuler leur véritable personnalité.

– Tu crois ? Moi pas. Je crois que notre nature profonde finit toujours par transparaître. Pas seulement dans nos actes, mais sur nos visages, dans nos yeux. Il s'est lancé dans cette quête il y a au moins un an et demi, presque deux. Il a d'abord commencé par séduire Lindsay, puis il l'a probablement emmenée à Whiskey Beach, où elle détestait aller. La preuve qu'il possède un minimum de bon sens. Il jongle aussi avec une femme, des enfants, un boulot. Il est tordu, oui, je ne dis pas le contraire, mais pas complètement cinglé. Un vrai cinglé n'est pas capable de donner le change. Or lui, il parvient à sauver les apparences.

– Les tordus sont déjà bien assez dangereux.

Quand ils parvinrent dans les embouteillages de Boston, Eli se tourna vers Abra :

– Tu es sûre qu'on y va ?

– On ne va pas faire demi-tour, maintenant qu'on est là. Passons d'abord devant chez elle. Si sa voiture n'est pas là, on ira voir à son boulot. Elle travaille à mi-temps. Nous avons une chance sur deux. Pfou ! Que d'énergie

en ville... J'adore ce rythme frénétique pour un jour ou deux, mais au-delà, je ne pourrais plus supporter.

– Je pensais que je ne pourrais jamais m'en passer. Pourtant, je préfère de loin la tranquillité de Whiskey Beach, moi aussi, maintenant.

– Whiskey Beach est une retraite idéale pour un écrivain.

– Idéale pour moi, en tout cas, murmura Eli, en posant une main sur celle d'Abra. Toi aussi, tu es la femme idéale, pour moi.

Elle pressa la main contre sa joue.

– Ces paroles me touchent énormément.

Il suivit les indications du GPS bien que, il en était persuadé, il eût aisément trouvé l'adresse. Il connaissait le quartier, il avait des amis – d'anciens amis – qui y habitaient.

Une BMW était garée devant l'élégante demeure victorienne à la façade jaune pâle. Une femme coiffée d'un chapeau de paille à large bord arrosait les pots de fleurs alignés de part et d'autre d'un escalier menant à une terrasse.

– Elle est là...

La femme posa son arrosoir lorsqu'ils descendirent de la voiture et s'avancèrent dans le jardin.

– Bonjour. Puis-je vous aider ?

– Madame Suskind ?

– Oui.

– Eli Landon, vous me reconnaissez ?

– Il me semblait bien, mais je n'étais pas sûre, dit-elle en le dévisageant, puis en se tournant vers Abra.

– Et voici Abra Walsh. J'espère que nous ne vous dérangeons pas, madame Suskind. J'aimerais vous parler, si vous avez quelques minutes.

Elle poussa un long soupir, et un voile assombrit son regard.

– Appelez-moi, Eden, Eli, je vous en prie. Venez, montez.

– Merci.

– Une détective privée est venue me voir la semaine dernière, dit-elle en ôtant son chapeau et en arrangeant ses cheveux blonds. Et maintenant vous. Ne voulez-vous pas tourner la page ?

– Oh, si. Mais je ne peux pas. Je n'ai pas tué Lindsay.

– Je m'en fiche. C'est horrible de dire une chose pareille, mais c'est la vérité. Asseyez-vous. Je vous sers un thé glacé ?

– Vous voulez que je vous aide ? proposa Abra.

– Non, ce n'est pas la peine, vous êtes gentille.

– Vous permettez que j'emprunte vos toilettes ? Nous arrivons à l'instant de Whiskey Beach.

– Oh, vous avez une maison là-bas, n'est-ce pas ? demanda Eden à Eli, puis avec un geste à l'intention d'Abra : suivez-moi, je vais vous montrer.

Quand elles eurent disparu à l'intérieur de la maison, Eli en profita pour regarder autour de lui. *Une belle femme, pensa-t-il, une belle maison, dans un beau quartier, avec des jardins bien entretenus, d'épaisses pelouses*

verdoyantes. Une quinzaine d'années de mariage, se souvint-il, deux beaux enfants.

Mais Suskind avait tout plaqué. Pour Lindsay ? Pour un hypothétique trésor ?

Quelques minutes plus tard, Eden et Abra reparurent, la première portant un plateau chargé d'un pichet et de trois grands verres carrés.

– Je vous remercie de votre accueil, Eden. Je sais que vous vivez des moments difficiles.

– Vous êtes bien placé pour me comprendre... C'est terrible de s'apercevoir qu'on a été trahi, dupé, par la personne en laquelle on avait toute confiance, la personne avec laquelle on avait bâti sa vie, un foyer, une famille...

Eden prit place devant une table ronde en teck, et fit signe à ses hôtes de se joindre à elle.

– Quant à Lindsay, poursuivit-elle, je la considérais comme une amie. Je la voyais presque tous les jours, je travaillais avec elle, nous allions souvent boire un verre ensemble, nous nous racontions nos petites histoires de couples. Et pendant ce temps, elle couchait avec mon mari. J'ai eu l'impression de recevoir un coup de couteau dans le cœur. Vous aussi, sans doute.

– Nous étions déjà séparés. Pour moi, c'était plutôt un coup de pied dans le ventre.

– Ils se voyaient depuis près d'un an. Pendant des mois, ils m'ont menti sans vergogne. Quelle idiote j'ai été...

Elle avait prononcé ces derniers mots en s'adressant plus particulièrement à Abra. En effet, la présence d'une femme facilitait les choses.

– Vous ne pouviez pas deviner, répondit Abra. Vous faisiez confiance à votre mari et à votre amie.

– Certes, mais je me suis quand même remise en question. Qu'avait-elle de mieux que moi ? En quoi avais-je failli à mon devoir ?

Abra posa une main sur celle d'Eden.

– Vous n'y étiez pour rien, mais je vous comprends.

– Nous avons deux enfants adorables. Ils ont été traumatisés. Les gens parlent, nous n'avons pas pu les protéger. C'est cela, le pire, je crois. (Eden but une gorgée de thé, luttant contre les larmes.) Nous avons essayé, pourtant, avec Justin, de sauver notre famille. Nous avons consulté un conseiller, nous sommes partis tous les deux en voyage. (Elle secoua la tête.) Mais nous n'avons pas réussi à recoller les morceaux. J'étais prête à lui pardonner, mais je ne pouvais plus lui faire confiance. D'ailleurs, il a recommencé à me tromper.

– Je suis désolée, murmura Abra en exerçant une pression sur sa main.

Eden s'essuya discrètement le coin des yeux.

– De nouveau, il restait tard le soir au bureau, il était sans cesse en déplacement. Seulement j'étais vaccinée, cette fois. Je l'ai espionné, et j'ai eu la confirmation qu'il n'était pas là où il me disait être. J'ignore qui est sa

nouvelle maîtresse, s'il en a une ou s'il en a plusieurs. Je m'en fiche, je ne veux pas le savoir. Tout est terminé, désormais. J'ai ma vie, mes enfants, et j'ai enfin retrouvé un peu de fierté. Et je n'ai pas honte de dire que, quand nous divorcerons, je le saignerai aux quatre veines. (Elle poussa un soupir, émit un demi-rire.) Je suis encore en colère, comme vous voyez. Malgré tout le mal qu'il m'a fait, je l'avais repris. Je n'ai ramassé qu'un revers de bâton dans la figure. Je serai donc impitoyable.

Eli attendit qu'elle relève la tête.

– Je n'ai pas eu l'opportunité de faire ce choix, dit-il. Je n'ai pas eu le temps d'être en colère. Lindsay a été tuée quelques jours après que j'ai appris qu'elle me trompait.

Eden hocha la tête d'un air compatissant.

– Je ne peux pas imaginer le cauchemar que vous avez vécu. Quand j'étais au plus bas, quand les médias parlaient sans arrêt du meurtre de Lindsay, des investigations, j'essayais de me mettre à votre place, de penser à ce que j'aurais fait si Justin avait été assassiné.

Elle se couvrit la main de la bouche, s'interrompit un instant, but une gorgée de thé.

– Vous savez, j'aimerais pouvoir vous dire que j'ai menti pour le couvrir. Il le mériterait. Que Dieu me pardonne, je devrais avoir honte de moi, il est le père de mes enfants. Il n'empêche que je serais heureuse de pouvoir vous dire ce que vous avez envie d'entendre. Mais la vérité, c'est que Justin est rentré à la maison à 17 h 30, ce jour-là, ou à peine quelques minutes plus tard. Tout semblait tellement normal. Il m'a prévenu qu'il attendait un e-mail, qu'il risquait d'être obligé de partir en déplacement le soir même. Mais il avait soi-disant le temps ; s'il partait, il partirait tard. (Eden secoua la tête.) Évidemment, j'ai compris par la suite qu'il attendait un message de Lindsay, qu'ils avaient prévu de partir ensemble un ou deux jours. Mais sur le coup, je ne me suis doutée de rien. Les enfants étaient à l'école, ils répétaient pour le spectacle de fin d'année et, ensuite, ils faisaient une petite soirée pizzas. C'était chouette, pour une fois, de se retrouver tous les deux. Il pleuvait, nous étions bien, à la maison. J'ai préparé le repas, des fajitas au poulet. Justin a fait des margaritas. Nous étions en train de dîner quand le téléphone a sonné. C'était Carlie, de la galerie. Elle venait d'entendre à la télé que Lindsay était morte, qu'elle avait été assassinée.

Un chat tigré sauta sur les genoux d'Eden, qui termina, tout en le caressant :

– J'aurais dû comprendre, à ce moment-là. Il est devenu blême, il ne savait plus ce qu'il faisait. Cela dit, j'étais sous le choc, moi aussi. Et j'étais tellement peinée pour Lindsay. Pas une seule seconde il ne m'est venu à l'esprit qu'ils pouvaient avoir une liaison... C'est la police qui me l'a appris. Au début, je ne voulais pas y croire. Et puis... j'ai dû me rendre à l'évidence. Je suis désolée, Eli, je suis sincèrement désolée de ne pas pouvoir vous aider.

– Je vous remercie d'avoir accepté de me parler. J'ai conscience que ce

n'est pas facile de revenir sur ces moments.

– J'essaie d'oublier. Avec le temps, j'espère que j'y parviendrai. Et que vous aussi.

Dans la voiture, Abra lui frictionna la main.

– Je suis désolée, moi aussi.

– Nous voilà fixés, maintenant.

Quelque chose, cependant, le chiffonnait.

Le bureau de Kirby Duncan se trouvait dans un bâtiment de brique décrépit, oublié de tout programme de réhabilitation urbaine. Une cartomancienne et une boutique de jouets pour adultes se partageaient la surface commerciale du rez-de-chaussée.

– Pratique, commenta Abra. Tu peux d’abord passer voir Mme Carlotta pour savoir si ça vaut le coup que tu ailles dépenser quelques dollars à La Garçonnière de Ted.

– Quand on a besoin de consulter une voyante, en général, c’est qu’on n’est pas très chanceux en amour.

– N’oublie pas que je lis le tarot, rétorqua-t-elle. C’est une forme très ancienne et très intéressante de recherche de la connaissance de soi.

– Ce ne sont que des cartes.

Eli poussa la porte de l’allée, qui ouvrait sur un étroit corridor au bout duquel un escalier montait à l’étage.

– Il faudra que je te les tire, un de ces jours. C’est incroyable d’avoir l’esprit aussi fermé, pour un écrivain.

– Quand j’étais avocat, j’ai défendu un prétendu médium qui avait extorqué des sommes phénoménales à ses clients.

– Il y a des charlatans dans toutes les professions. Tu as gagné ?

– Oui. J’ai réussi à démontrer que ses clients, bien que d’esprit très ouvert, étaient d’une naïveté affligeante.

En riant, elle lui décocha un coup de coude.

Au premier étage, quatre portes en verre dépoli s’alignaient le long d’un couloir faiblement éclairé : PETER TREMAINE, AVOCAT ; DIRECT-CRÉDIT ; ALLÔ-BURO et KIRBY DUNCAN, DÉTECTIVE PRIVÉ.

Des rubans jaunes barraient la porte de Duncan.

– Mince, soupira Abra, j’espérais qu’on pourrait entrer.

– L’enquête est en cours. Une effraction a été commise ici.

– On pourrait demander à Mme Carlotta si elle a eu une prémonition.

Eli fusilla Abra du regard et frappa à la porte de l’avocat.

Dans un espace d’accueil pas plus grand qu’un placard à balais, une femme d’une petite cinquantaine d’années pianotait laborieusement sur un ordinateur.

Elle leva la tête et ôta ses lunettes à monture dorée, accrochées autour de son cou par un cordon tressé.

– Monsieur dame, puis-je vous aider ?

– Peut-être pourriez-vous nous renseigner à propos de Kirby Duncan ?

Sans se départir de son sourire doux, elle les observa un instant d’un œil cynique.

– Vous n’êtes pas de la police.

– Non, nous souhaitions consulter M. Duncan à propos de... d’un problème personnel. Nous ne sommes pas de Boston, nous sommes juste de passage. Nous espérons qu’il pourrait peut-être nous recevoir entre deux rendez-vous. On a vu les rubans de la police sur sa porte. Il a été cambriolé ?

La réceptionniste pivota sur sa chaise afin de leur faire face.

– Oui. La police n’a pas encore levé les scellés.

– Mince, alors... Pas de chance.

– Je suis bien contente de ne pas habiter en ville, minauda Abra avec un très léger accent du Sud.

Eli lui tapota le bras.

– M. Duncan reçoit-il à une autre adresse ? J’aurais dû lui téléphoner, mais impossible de remettre la main sur sa carte. Heureusement que je me souvenais où était son bureau. Vous auriez peut-être son numéro de portable ?

– M. Duncan a été assassiné.

– Oh, mon Dieu, quelle horreur ! s’écria Abra en agrippant le bras d’Eli. Allons-nous-en, chéri. Je veux rentrer à la maison.

– Il n’a pas été tué ici, précisa la réceptionniste, les lèvres pincées. Il enquêtait dans un petit village du nom de Whiskey Beach, sur la côte.

– Mince, alors... répéta Eli. C’est terrible. Il m’avait aidé à résoudre un...

– Problème personnel, compléta la réceptionniste.

– Oui, il y a quelques années. C’était un homme très aimable. Le pauvre... Je suis désolé, sincèrement. Vous deviez le connaître, j’imagine.

– Bien sûr. Il travaillait parfois pour maître Tremaine, et pour la société de crédit, à côté.

– Je suis sincèrement désolé, répéta Eli. Merci pour votre aide, en tout cas, ajouta-t-il en faisant mine de prendre congé. Mais... Vous dites qu’il a été tué à Whiskey Beach, et le cambriolage a eu lieu ici... Je ne comprends pas.

– Une enquête policière a été ouverte. Apparemment, celui qui l’a tué est venu chercher quelque chose ici. Tout ce que je sais, c’est qu’il avait dit à mon patron qu’il partait quelques jours enquêter sur le terrain. Un matin, il y avait les rubans jaunes sur sa porte, et la police est venue me demander si j’avais vu quelque chose ou quelqu’un de suspect. Que vouliez-vous que je leur dise ? Je vois toutes sortes de drôles de gens qui viennent chercher de

l'aide pour résoudre leurs problèmes personnels.

– J'imagine.

– Si j'ai bien compris, l'effraction a eu lieu dans la nuit où il a été tué. Il n'y a personne ici, la nuit. Vous voulez que je vous donne les coordonnées d'un autre détective ?

– Viens, on s'en va, implora Abra en tirant Eli par le bras. Rentrons, on se débrouillera autrement.

– Oui, ma chérie, on y va. Merci beaucoup, madame. Je suis navré, excusez-nous de vous avoir dérangée.

Dans le couloir, Eli envisagea un instant de frapper à une autre porte, mais n'en voyant pas l'intérêt, il s'engagea dans l'escalier.

– Tu m'as épaté, lui dit Abra.

– En quoi ?

– Tu mens très bien.

– Disons que j'ai prêché le faux pour savoir le vrai.

– Une technique d'avocat ?

– Non, les avocats mentent sans vergogne.

En riant, elle lui donna un coup d'épaule.

– Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver, en venant là. Son bureau a été visité soit très tard dans la nuit, soit très tôt le matin. Personne n'a pu voir quoi que ce soit.

– J'ai appris quelque chose, moi.

– Quoi ? demanda Abra en montant dans la voiture.

– Si c'est Suskind qui a engagé Duncan, comment se fait-il, lui qui a les moyens, lui qui attache autant d'importance à son image, qu'il ait fait appel à un détective aussi bas de gamme ?

– Quelqu'un le lui a peut-être recommandé.

– Je ne crois pas. Il avait deux raisons d'éviter les agences chic et renommées. Premièrement, il ne tenait pas à tomber sur quelqu'un qui le connaissait. Deuxièmement, il ne voulait pas que cette enquête lui coûte trop cher.

– Il a de l'argent, il vient d'acheter une maison en bord de mer.

– Un investissement censé lui rapporter le jackpot. Du reste, il n'a pas acheté Le Château de sable à son nom.

– Parce qu'il est en instance de divorce. Ce type est un requin. Sur la roue du karma, il se réincarnera en misérable mollusque.

– Voilà une philosophie à laquelle je veux bien adhérer. Dans cette vie, en tout cas, il va devoir verser une grosse pension alimentaire pour ses enfants, et sa femme obtiendra des dommages et intérêts conséquents. Je suis presque sûr qu'il a payé Duncan en liquide, pour qu'on ne retrouve aucune trace de cette transaction, quand les avocats se pencheront sur ses finances.

– Il a quand même été obligé de faire un casse, parce qu'un détective tient des dossiers sur ses clients, même s'ils le paient de la main à la main.

– N'importe quel professionnel digne de ce nom tient des dossiers et une

comptabilité où figurent en principe même les règlements en espèces. Il n'avait pas intérêt à ce qu'on découvre qu'il était client d'un détective privé assassiné alors qu'il enquêtait sur moi.

– C'est sûr... Il n'est sans doute jamais venu ici...

– Non, Duncan et lui devaient se donner rendez-vous dans un bar.

Eli ralentit à l'approche d'un vieil immeuble de béton.

– C'est là qu'il habitait ?

– Au deuxième étage.

– Pas très chouette comme quartier.

– Ce qui signifie que Duncan n'était pas un trouillard. Il n'avait pas peur qu'on lui raye sa voiture, ou que les voisins lui cherchent des noises. Le genre de gars qui ne se pose pas de questions si un client demande à le rencontrer seul à seul.

– Tu veux qu'on essaie de parler aux voisins ?

– Non, les flics ont déjà dû les interroger. Suskind n'a dû venir là que pour fouiller l'appartement. Non seulement il n'avait pas de raison de venir voir Duncan ici, mais en plus, il aurait flippé. Je le vois bien se pointer à Boston Sud avec ses beaux costards et ses mocassins vernis.

– Et toi, le baron du whiskey, tu n'as pas peur ?

– C'est mon père, le baron du whiskey, et ma sœur, la baronne. Ce n'est pas la première fois que je viens à Boston Sud. Je travaillais gratuitement, des fois, pour les populations défavorisées.

– Bon, eh bien, je crois que nous avons fait le tour des endroits que nous voulions voir, déclara Abra. Duncan a joué de malchance, tout de même. Il ne faisait que son boulot. Je n'ai pas aimé la façon dont il m'a abordée, mais il ne méritait pas de mourir assassiné.

– Non. Si ça peut te consoler, dis-toi qu'il se réincarnera dans un monde meilleur.

– Tu te moques de moi, mais c'est exactement ce que je me dis.

– Tu as bien raison. Allons voir Gran, OK, avant de rentrer à Whiskey Beach ?

– Tu me montrerais la maison où tu habitais avec Lindsay ?

– Pourquoi ?

– Pour que je me fasse une idée de qui tu étais.

Pourquoi pas ? songea-t-il. Pourquoi ne pas boucler la boucle ?

– OK, opina-t-il.

Cela lui faisait bizarre de rouler dans ces rues, de suivre cet itinéraire si souvent emprunté. Il n'était pas retourné à la villa de Back Bay depuis que, sous autorisation officielle, il était allé chercher les affaires qu'il souhaitait garder. Après quoi, il avait engagé une société pour liquider le reste, et mis la maison en vente.

Il passa devant des lieux qui faisaient autrefois partie de son quotidien : le bar où il allait souvent prendre un verre avec ses amis, le spa favori de Lindsay, le restaurant chinois qui servait un incroyable poulet kung pao, les

jolis jardins du quartier.

Sans dire un mot, il s'arrêta devant la maison.

Les nouveaux propriétaires avaient planté un saule pleureur, près du garage, qui commençait juste à se couvrir de fleurs roses. Un tricycle rouge était calé contre le tronc.

Rien d'autre n'avait changé. La villa était toujours la même, sur plusieurs niveaux, avec ses terrasses étagées, ses immenses baies vitrées. Pourquoi, alors, lui paraissait-elle étrangère ?

– Elle ne te ressemble pas, déclara Abra.

– Non ?

– Non, elle est trop ordinaire. Elle est belle, comme un manteau haute couture, mais ce manteau ne te va pas, ou il ne te va plus. Peut-être qu'il t'allait bien quand tu portais des costumes italiens et des cravates Hermès, et que tu t'arrêtais dans ce joli petit café devant lequel nous sommes passés pour acheter des cappuccinos hors de prix tout en répondant à tes textos. Mais tu n'es plus cet homme-là.

– Je crois que je n'ai jamais été très à l'aise dans ce manteau. J'ai été soulagé quand la maison s'est enfin vendue, il y a quelques mois. Comme si je m'étais débarrassé d'une couche de peau devenue trop étriquée. C'est pour ça que tu voulais venir là ? Pour que j'admette, pour que je voie que je n'étais pas à ma place ici ?

– C'est bien que tu en aies conscience, mais j'étais surtout curieuse. J'avais un peu le même genre de manteau, avant. Je suis contente de l'avoir laissé à quelqu'un à qui il va beaucoup mieux. Allons voir Hester.

Un autre parcours familial, d'une maison à une autre. Eli sentit ses épaules se relâcher au fur et à mesure qu'il s'éloignait de Back Bay. Par automatisme, il s'arrêta chez le fleuriste près de chez ses parents.

– Je voudrais lui acheter quelque chose.

– Le bon petit-fils. Si j'y avais pensé, on lui aurait apporté un petit cadeau de Whiskey Beach. Elle aurait apprécié.

– La prochaine fois.

– La prochaine fois, répéta Abra avec un sourire.

Dans la boutique, elle s'éloigna d'Eli, le laissa faire son choix, en espérant qu'il ne prendrait pas un bouquet de roses, trop convenu.

Il fit composer une gerbe d'iris bleus et de lis asiatiques roses.

– Parfait, le félicita-t-elle. Ces fleurs véhiculent un message de printemps. Hester va adorer.

– J'espère qu'elle sera de retour avant la fin de l'été.

– Moi aussi, dit-elle en posant la tête contre l'épaule d'Eli tandis que la fleuriste emballait le bouquet.

– Ça fait plaisir de vous voir, monsieur Landon. Vous transmettez mes amitiés à votre famille.

– Merci, répondit-il en signant le reçu de carte bancaire. Je n'y manquerai pas.

– Pourquoi as-tu l'air aussi étonné ? demanda Abra quand ils furent sortis du magasin.

– J'ai tellement l'habitude que les gens que je connaissais dans une autre vie fassent semblant de ne pas me reconnaître...

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

– Tout le monde n'est pas complètement débile.

Un instant, présent et passé se chevauchèrent : Wolfe se tenait près de la voiture d'Eli.

– Joli bouquet.

– Tout à fait légal, répondit Abra joyeusement. Ils en ont plein d'autres tout aussi charmants, à l'intérieur, si vous vous sentez d'humeur à offrir des fleurs.

– De retour à Boston ? demanda Wolfe sans quitter Eli des yeux.

– Comme vous voyez, rétorqua-t-il en ouvrant la portière passager pour Abra.

– Pouvez-vous m'expliquer ce que vous êtes allés faire au bureau de Duncan ?

Afin de se libérer les mains, Eli tendit le bouquet à Abra.

– Rien d'interdit par la loi.

– L'assassin revient toujours sur le lieu du crime...

– Allez-vous continuer longtemps à me harceler, inspecteur ?

– Tant que l'affaire ne sera pas classée. Ou plutôt les affaires, devrais-je dire.

– C'est inadmissible ! s'écria Abra, furieuse, en rendant le bouquet à Eli pour fouiller dans son sac. Tenez, regardez, voilà l'homme qui s'est introduit illégalement à Bluff House.

– Abra...

– Laisse-moi parler, s'il te plaît. C'est inadmissible. Voilà l'homme au comportement suspect que j'ai vu au pub de Whiskey Beach ; celui, très certainement, qui m'a agressée à Bluff House ; celui, très certainement, qui a tué Kirby Duncan – que vous connaissiez personnellement – et mis le pistolet chez moi avant de vous passer un appel anonyme. Cet homme n'est autre que Justin Suskind. Si vous cessiez d'être ridicule, vous vous demanderiez pourquoi il a acheté une maison à Whiskey Beach, pourquoi il a engagé Duncan, pourquoi il l'a éliminé, pourquoi il a peut-être tué Lindsay. Agissez, maintenant, faites votre boulot de flic.

Là-dessus, elle reprit les fleurs, s'installa dans la voiture et claqua la portière.

– Votre amie a du tempérament.

– Vous avez dépassé les bornes, inspecteur. Je vais rendre visite à ma grand-mère et je rentre ensuite à Whiskey Beach, vivre ma vie. Faites ce que vous avez à faire.

À son tour, Eli monta dans la voiture, boucla sa ceinture de sécurité et démarra.

– Je suis désolée, murmura Abra, la tête renversée contre le dossier, les

yeux fermés, s'efforçant de se recentrer. Je suis désolée, j'ai probablement aggravé la situation.

– Non, tu l'as surpris. Le portrait de Suskind l'a surpris. Je ne sais pas comment il va retomber sur ses pattes, mais tu l'as déstabilisé.

– Piètre consolation. Ce bonhomme m'horripile et rien de ce qu'il fera ou ne fera pas ne me ramènera à de meilleurs sentiments. Maintenant... (Elle expira longuement, profondément, à deux reprises.) Il faut que je me calme. Je ne veux pas que Hester me voie contrariée.

– Contrariée ou en colère ?

– Tu joues sur les mots.

– Je t'ai vue contrariée : tu ne réagissais pas du tout de la même manière.

Elle médita cette remarque tandis qu'Eli tournait au dernier angle avant la maison de Beacon Hill.

Celle-ci lui ressemblait davantage, songea-t-elle. On sentait qu'elle avait une âme, qu'elle était chargée d'histoire. Abra aimait son architecture, l'atmosphère qu'elle dégagait, le jardin qui n'avait sans doute guère changé depuis des générations, resplendissant de couleurs par cette belle journée de printemps.

Sur le perron, elle rendit le bouquet à Eli.

– Le bon petit-fils.

Ils trouvèrent Hester dans son petit salon, avec un carnet à croquis, un verre de thé glacé et une petite assiette de biscuits. Elle posa son crayon et leur ouvrit les bras.

– Quelle belle surprise !

– Tu as l'air fatiguée, constata Eli au premier coup d'œil.

– Je viens juste de terminer ma séance de kiné. À dix minutes près, vous auriez fait la connaissance du marquis de Sade.

– Si c'est trop dur pour toi, on peut toujours...

– Tsss, tsss, tsss, riposta la vieille dame avec un geste agacé du poignet. Jim est formidable, et plein d'humour. Il connaît son métier et il connaît mes limites. C'est normal que je sois fatiguée après les séances. Mais je revis, maintenant que vous êtes là. Ces fleurs sont magnifiques.

– J'ai cru que j'allais devoir aider Eli à choisir, mais il a très bon goût. Vous voulez que je les apporte à Carmel, qu'elle les mette dans un vase ?

– Vous avez déjeuné ? Nous allons tous descendre.

– Repose-toi d'abord un peu, suggéra Eli en prenant place lui-même dans un fauteuil. Nous descendrons quand tu auras récupéré des sévices de Sade.

Il adressa un signe de tête à Abra, puis se tourna vers sa grand-mère lorsqu'elle quitta la pièce avec le bouquet.

– Sois prudente, quand même, Gran, ménage-toi.

– On n'a rien sans efforts, mon garçon. Je suis contente que tu sois là, et que tu aies amené Abra.

– J'ai moins de mal, maintenant, à venir à Boston.

– Nous sommes en voie de guérison, tous les deux.

- Je n’ai pas fait beaucoup d’efforts, au début.
- Moi non plus. Il fallait d’abord qu’on nous donne de l’élan.
- Il lui sourit.
- Je t’aime, Gran.
- J’espère bien ! Ta mère devrait être là d’ici une heure ou deux. Ton père ne rentrera pas avant 18 heures. Tu attends ta mère, au moins ?
- Oui, mais je ne veux pas rentrer trop tard. J’ai une maison et une chienne qui m’attendent.
- Ça te réussit d’avoir des responsabilités. Nous revenons de loin, toi et moi.
- Nous avons bien cru que nous allions te perdre. Et j’ai bien cru que j’allais me perdre.
- Nous sommes là, pourtant. Comment avance ton roman ?
- Plutôt pas mal. Il y a des jours avec et des jours sans, naturellement, et parfois je me trouve archinul, mais globalement, je suis assez content de moi. Je regrette de ne pas m’être mis plus tôt à l’écriture.
- Tu avais du talent pour le droit. Dommage que tu n’aies pas pu en faire un hobby, ou une activité annexe. Enfin, l’essentiel, c’est que tu puisses te consacrer entièrement à ta vocation, maintenant.
- J’espère avoir trouvé ma voie, comme Tricia a trouvé la sienne dans l’entreprise familiale. Tu sais que je me suis plongé dans l’histoire des Whiskey Landon ? J’ai appris des tas de choses que j’ignorais.
- Une lueur approbatrice s’alluma dans les yeux de Hester.
- Tu lis les bouquins de la bibliothèque de Bluff House ?
- Un par un, je me régale. Il paraît que la grand-mère d’Eli senior faisait de la contrebande ?
- Ça, c’était une femme qui n’avait pas froid aux yeux. Je regrette de ne pas l’avoir connue davantage. Elle m’intimidait.
- Toi ?
- Elle avait un caractère bien trempé, crois-moi, une Irlandaise pure souche. Ton grand-père l’adorait.
- J’ai vu des photos d’elle, c’était une belle femme. J’ai regardé les vieux albums. Mais l’origine des Whiskey Landon remonte à bien plus loin que son époque à elle, à l’Indépendance.
- Une époque d’innovation, où les gens n’avaient pas peur de foncer, de prendre des risques, et où l’on buvait beaucoup. C’est malheureux à dire, mais c’est grâce à la guerre que tes ancêtres se sont enrichis. Les combattants avaient besoin d’alcool fort, les blessés avaient besoin d’alcool fort. Les Whiskey Landon sont nés d’un combat contre la tyrannie et d’une quête de la liberté.
- Tu parles comme une vraie Yankee.
- Abra revint avec le bouquet savamment arrangé dans un vase.
- Elles sont vraiment superbes, s’émerveilla Hester.
- Vous voulez que je les mette là, ou dans votre chambre ?

– Pose-les sur ce guéridon, tu seras gentille. Dieu merci, je passe davantage de temps dans mon fauteuil que dans mon lit, maintenant. Assieds-toi, Abra. Nous parlions de l’histoire de la famille Landon. Cesse donc de tourner autour du pot, Eli, tu veux bien ? Que désires-tu savoir, au juste ?

Il esquissa un sourire.

– Les ennuis que nous avons actuellement sont, je crois, liés au passé de la maison.

– Je n’arrive pas à me rappeler son visage, grommela Hester en serrant le poing. (Sa bague en émeraude jeta des éclairs.) J’ai tout essayé, pourtant, même la méditation – mais tu sais que ce n’est pas mon fort, Abra, n’est-ce pas ? Je ne me souviens que d’une ombre, d’une silhouette. Être réveillée par des bruits. Je suis certaine, maintenant, que j’ai réellement entendu des bruits. Je me rappelle aussi très bien m’être levée, être allée jusqu’à l’escalier. C’est là que j’ai vu cette ombre. Après, je suis désolée, je n’ai plus aucun souvenir. Le trou noir.

– Tu n’as pas à être désolée, Gran. Il faisait nuit. Si tu ne te rappelles pas son visage, c’est peut-être que tu ne l’as pas vu. Peux-tu me décrire les bruits que tu as entendus ?

– Sur le coup, j’ai cru que j’avais rêvé. Des écureuils dans la cheminée, j’ai pensé. À une époque, il y a longtemps, ces pauvres petites bêtes n’arrêtaient pas de tomber dans la cheminée. Nous avons fait mettre des grilles, depuis, bien sûr. Ce n’était pas ça, j’avais l’impression que c’était le plancher du grenier qui craquait. Mais j’étais encore dans un demi-sommeil. *Qui donc farfouille là-haut à cette heure-ci ?* me suis-je demandé. Et puis je me suis complètement réveillée. Je me suis dit que ce n’était que mon imagination, et j’ai décidé de descendre me préparer une infusion.

– Avez-vous senti des odeurs ? demanda Abra.

– Bonne question, murmura Hester, les yeux fermés, concentrée. Je n’y aurais pas pensé... Maintenant que tu me le dis, oui... La poussière, la transpiration.

– À ton avis, que pouvait-il bien chercher au grenier ? enchaîna Eli.

La vieille dame secoua la tête.

– Je me le demande bien... Tout ce qu’il y a là-haut n’a de valeur que sentimentale : de vieux vêtements, des bibelots, des journaux, des registres de ménage, des photos...

– Je suis monté voir, il y a de très belles choses.

– Un jour, si Dieu le veut, je ferai venir un expert pour les cataloguer. Il y a longtemps que ce projet me trotte dans la tête : avec toutes les reliques que nous possédons, nous pourrions ouvrir un musée de Whiskey Beach.

– Quelle merveilleuse idée ! s’écria Abra. Vous ne m’en avez jamais parlé.

– Encore trop abstraite.

– Des registres de ménage... pensa Eli à voix haute.

– Oui, et des livres de comptes, des listes d’invités, des modèles d’invitations. Il y a bien longtemps que je ne suis pas allée mettre le nez dans

tout ça. Honnêtement, je ne sais même pas exactement tout ce que contiennent ces malles et ces vieux cartons. Les temps changent, les mœurs évoluent. Ton grand-père et moi n'avions plus besoin d'autant de personnel que nos parents, le grenier est peu à peu devenu un débarras. Il ne restait plus que Bertie et Edna quand Eli est décédé. Tu te souviens d'elles, Eli junior ?

– Bien sûr.

– Quand elles ont pris leur retraite, je n'ai pas voulu reprendre d'employées à demeure. Je pouvais m'occuper de la maison moi-même, je n'avais plus que cela à faire, les enfants partis, mon Eli parti...

– Y a-t-il des choses, au grenier, qui ont appartenu aux Landon de l'époque de la *Calypso* ?

– Très certainement. Tu sais bien qu'on ne jette rien, dans la famille. Je suis sûre que nous avons des souvenirs de chaque génération. Les plus beaux objets sont exposés dans la maison. Le bric-à-brac est entassé au grenier.

La vieille dame fronça les sourcils, dans un effort de concentration.

– Si cet individu espérait mettre la main sur des cartes, c'est ridicule. Il va sans dire que si la Dot était indiquée sur un plan, nous l'aurions nous-mêmes trouvée depuis belle lurette. Si tant est que ce fameux trésor ait jamais existé, il est bien évident qu'il ne subsiste plus aucun document mentionnant l'endroit où il est caché. Selon la légende, après la mort de son amant, tué par son frère, Violeta aurait brûlé toutes leurs lettres d'amour.

– Des gens t'ont-ils appelée pour te poser des questions sur les objets anciens que nous possédons ? Des antiquaires, des historiens, des journalistes, par exemple...

– Grands dieux, Eli, sans arrêt ! À tel point que j'ai failli embaucher une secrétaire particulière, à une époque, juste pour répondre à ce genre de requête.

– Aucune ne t'a paru bizarre, dernièrement ?

– Non, pas que je me souviene.

– Tiens-moi au courant, si jamais quelque chose te revient. On descend déjeuner ?

Hester était de nouveau un peu pâle. Il lui en avait déjà beaucoup demandé, songea Eli.

– Allons-y, opina-t-elle.

Il l'aida à se lever, mais lorsqu'il voulut la porter, elle le repoussa.

– Je me débrouille très bien avec ma canne, assura-t-elle.

– Certes, mais j'aime bien jouer les Rhett Butler.

– Il ne portait pas sa grand-mère, protesta Hester lorsque son petit-fils la souleva dans ses bras.

– Il aurait pu.

La canne à la main, Abra les précéda dans l'escalier, comprenant parfaitement pourquoi elle était tombée amoureuse.

Une bonne journée, songea Abra lorsqu'ils quittèrent Hester. Réflexion dont elle fit part à Eli, en lui prenant la main pour regagner la voiture.

Sur le trottoir opposé, Wolfe était adossé contre la sienne.

– Qu'est-ce qu'il cherche ? marmonna-t-elle. Il espère que tu vas lui faire des aveux, tout à coup ?

– Il me montre qu'il est là, répondit Eli en s'installant posément derrière le volant et en mettant le contact. Une petite guerre psychologique remarquablement efficace. L'hiver dernier, j'en étais arrivé au point où je ne sortais quasiment plus de chez mes parents. Si j'allais chez le coiffeur, par exemple, je pouvais être sûr qu'il allait se pointer et prendre le fauteuil à côté de moi.

– C'est du harcèlement.

– Ni plus ni moins. J'aurais pu porter plainte, mais j'étais trop abattu, et ça n'aurait sûrement pas changé grand-chose.

– En quelque sorte, tu t'es toi-même assigné à domicile.

Il n'y avait jamais pensé sous cet angle, mais elle n'avait pas tort. De la même manière, il s'était aussi imposé l'exil à Whiskey Beach.

Cette phase-là était cependant révolue.

– Je n'avais nulle part où aller, dit-il. Mes amis m'évitaient, ou s'étaient carrément volatilisés. Mes patrons m'avaient mis à la porte.

– Quid de la présomption d'innocence ?

– Leur réputation était en jeu.

– Par principe, ils auraient dû te soutenir.

– Ils avaient des partenaires, des clients, des employés à prendre en considération. Initialement, ils m'ont donné un congé sans solde, mais personne n'était dupe. Un mal pour un bien, ça m'a donné le temps, et des raisons, d'écrire.

– N'inverse pas les rôles, répliqua Abra. Ils ne t'ont pas rendu service.

C'est toi qui as su rebondir.

– L'écriture a été ma bouée de sauvetage. Sans elle, j'aurais sombré. Chaque jour, j'étais certain qu'on allait venir m'arrêter.

Une sorte de pénitence auto-infligée, songea Abra, dont il était sorti épuisé, à cran, beaucoup trop prompt, sans doute, à saisir la première main tendue vers lui.

– Et maintenant ?

– Maintenant, je respire. Je n'ai plus besoin de bouée pour me maintenir la tête hors de l'eau. Je ne surnage plus en attendant de couler. Je cherche les réponses et, quand je les aurai trouvées, je les balancerai à la sale gueule de Wolfe.

– Je t'aime.

Il se tourna vers elle, qui arborait un grand sourire, qui s'effaça devant son regard horrifié.

– Abra...

– Fais attention, regarde la route.

Il écrasa la pédale de frein juste avant d'emboutir un pick-up.

– Désolée, dit-elle, ce n'était pas le meilleur moment pour te faire une déclaration d'amour, mais tu sais que je ne peux pas m'empêcher d'exprimer mes sentiments, surtout quand ce sont des sentiments positifs. L'amour est le plus merveilleux des sentiments. Je suis heureuse de l'éprouver, d'autant plus que je n'étais pas sûre d'en être encore capable. Nous traînons de tels boulets, toi et moi... Peut-être font-ils de nous ce que nous sommes, mais c'est à cause d'eux que nous hésitons à accorder notre confiance, que nous redoutons de nous investir.

Épatant, pensa-t-elle, comme elle se sentait plus forte, plus libre, rien qu'en ayant prononcé ces mots à voix haute.

– Je ne te demande pas de prendre le même risque que moi, poursuivit-elle. Mais j'espère que tu te rends compte de la chance que tu as d'être aimé par une femme intelligente, consciente de qui elle est, intéressante.

Eli se faufila dans la circulation afin de s'engager sur l'entrée de la 95 Nord.

– Bien sûr, acquiesça-t-il, puis il se tut, paniqué.

– Alors c'est super. Si on mettait de la musique ? suggéra-t-elle en allumant l'autoradio et en cherchant une station.

Point final ? s'interrogea-t-il. *Je t'aime, mettons de la musique ?* Comment diable un homme était-il censé suivre une femme pareille ? Elle était encore plus imprévisible que les automobilistes dans les embouteillages de Boston.

Il essaya de penser à autre chose, mais les kilomètres défilaient et son esprit revenait sans cesse à cette conversation avortée. Le sujet n'était pas clos. Tôt ou tard, il devrait se prononcer clairement. Vraiment, non, elle n'avait pas choisi le meilleur moment pour le mettre au pied du mur. Comment pouvait-il mettre de l'ordre dans ses sentiments quand il avait déjà tant de tracas ?

– Il faut qu'on ait un plan, déclara Abra, réveillant instantanément la

panique. Mon Dieu, ta tête ! (Elle ne put s'empêcher de pouffer.) Ne t'affole pas, je ne vais pas établir des échéances quant à notre relation. Je pensais à Justin Suskind. Il faut qu'on essaie de comprendre pourquoi il a pris le risque de monter au grenier. Il faut qu'on inventorie tout ce qui se trouve là-haut.

– J'ai commencé, à raison d'une heure ou deux chaque jour. C'est un boulot monstrueux.

– Par conséquent, nous devons procéder avec méthode. Le postulat de base est qu'il cherche la Dot. Partant de là, nous pouvons supposer qu'il détient des informations, vraies ou fausses, sur lesquelles il s'est appuyé pour creuser dans la cave. Or il n'a rien trouvé. Donc il a dû s'aventurer au grenier dans l'espoir de mettre la main sur des renseignements plus précis.

– La première fois que j'y suis monté, les choses avaient l'air en ordre. Je ne sais pas comment elles étaient rangées avant, mais si quelqu'un a fouillé dans les malles, les coffres, les tiroirs des meubles, il l'a fait avec soin. Cela dit, depuis, la police est venue semer la pagaille.

– Effectivement, il a toujours été discret. Si on n'avait pas découvert le trou dans la cave, par le plus grand des hasards, on n'aurait jamais su qu'il avait accès à la maison.

– On a découvert le trou parce qu'il avait coupé le courant.

– Ah, oui, c'est vrai. Mais c'est par hasard que tu t'es aventuré au fond du sous-sol.

– Certes.

– Je crois que ça vaut le coup de savoir exactement ce qu'il y a au grenier. De toute façon, on ne peut rien faire d'autre. Pour lui tendre une embuscade, faudrait-il encore qu'il revienne. En attendant, ne restons pas inactifs. Avec un peu de chance, on trouvera peut-être des trucs qui nous permettront d'avancer dans nos réflexions.

– OK, on examinera tout ce que contient le grenier.

– D'une pierre deux coups, ça te permettra de réfléchir à l'aménagement de ton futur bureau. Je t'apporterai un nuancier.

– Pour quoi faire ?

– Les couleurs donnent de l'inspiration.

– Non, dit-il au bout d'un moment. Je ne peux pas suivre.

– Suivre quoi ?

Enfin, ils étaient arrivés à Whiskey Beach. Eli était soulagé que ce trajet prenne fin. Ces discussions l'épuisaient.

– Toi, répondit-il. Tu pars dans tous les sens.

– Je pense à plusieurs choses à la fois, par association d'idées. C'est normal, non ?

– Je me rends, capitula-t-il en se garant devant Bluff House.

Abra descendit de la voiture, ouvrit les bras et tournoya sur elle-même.

– Hmm... Que c'est bon de retrouver l'air de la mer ! Je crois que je vais aller faire un jogging sur la plage.

Il ne pouvait détacher les yeux d'elle, elle exerçait sur lui un pouvoir

magnétique.

– Tu comptes beaucoup pour moi, Abra.

– Je sais.

– Plus que personne n’a jamais compté.

Elle laissa les bras retomber le long de son corps.

– J’espère.

– Mais...

– Chut, le coupa-t-elle en attrapant son sac dans la voiture. Tu n’es pas obligé de te justifier. Je t’ai fait un cadeau, je n’attends rien en retour. Accepte-le. Tant pis si je te l’ai donné trop tôt ou si je l’ai mal emballé, c’est un cadeau quand même.

Barbie émit soudain une série de furieux aboiements.

– Ah, l’alarme qui se déclenche. Je me change et je l’emmène courir avec moi.

Eli sortit ses clés.

– Je peux venir avec vous ?

– Avec plaisir !

Elle n’aborda plus le sujet, et se lança à corps perdu dans sa nouvelle mission. Ils déballèrent les malles, Abra listant consciencieusement leur contenu sur un ordinateur portable.

Ils n’étaient pas experts, avait-elle souligné, mais cet inventaire pourrait aider Hester à concrétiser son projet de musée. Ils entreprirent donc de cataloguer chaque chose, Eli mettant systématiquement de côté registres de ménage, livres de comptes et journaux de bord.

Elle avait des obligations professionnelles, et il devait lui aussi travailler, mais il se débrouillait pour dégager dans son emploi du temps des plages réservées à ce qu’il appelait « la plongée dans le passé ». À sa pile de registres, il ajouta un carnet où étaient méticuleusement consignés des achats de volailles, viande de bœuf, œufs, beurre et légumes divers et variés à un paysan nommé Henry Tribbet.

Sans doute un ancêtre de son compère de boisson Stoney. Il s’amusait à imaginer le vieil homme en salopette et chapeau de paille lorsque Barbie poussa un jappement et fila dans l’escalier.

Il se leva de son espace de travail temporaire – table de jeu et chaise pliante – et s’avança en haut des marches.

– C’est moi ! cria Abra. Ne descends pas si tu es occupé.

– Je suis au grenier.

– D’ac, je range les courses et j’arrive.

Un vrai plaisir, songea-t-il. D’entendre sa voix rompre le silence de la maison, de savoir qu’elle allait monter le rejoindre, travailler avec lui, lui raconter sa journée, lui parler des gens qu’elle avait vus.

Quand il essayait d’imaginer ses jours sans elle, il se rappelait les heures interminables et sombres de son assignation à résidence auto-imposée, où tout

était morne, sans couleur, pesant.

Plus jamais ça, se promit-il. Il avait refait surface à la lumière, il ne replongerait plus jamais dans les ténèbres. Abra lui offrait la plus belle des lumières.

Quelques minutes plus tard, elle apparut en haut de l'escalier, vêtue d'un bermuda en jean et d'un T-shirt rouge clamant *I ♥ yoga*.

– Coucou ! Mon dernier massage a été annulé, c'est pour ça... Oh, mon Dieu !

Alors qu'Eli attendait son baiser, à sa table pliante, elle s'immobilisa au beau milieu du grenier.

– Quoi ?

Il se leva d'un bond, prêt à la défendre contre une araignée venimeuse ou un fantôme maléfique.

– Cette robe !

Une robe à franges corail des années 1920, négligemment jetée sur le couvercle du coffre qu'il était en train d'inventorier. Elle la plaça sous son menton et courut jusqu'au miroir dont elle avait la veille ôté le drap qui le recouvrait afin de s'imaginer en robe de bal, de cocktail, en déshabillé de soie, coiffée d'une toque à voilette ou d'un chapeau à plumes.

Elle pivota sur la droite, sur la gauche, les franges suivant chacun de ses mouvements.

– Un long sautoir de perles, un chapeau-cloche et un immense fume-cigarette. Imagine ce que cette robe a vécu ! Le charleston dans de folles soirées, le gin frelaté et le whiskey de contrebande dans les bars clandestins, les balades en Ford T. Elle appartenait à une femme audacieuse, insouciante, et sûre d'elle.

– Elle te va bien.

– Merci, elle est fabuleuse, répondit Abra en virevoltant. Tu sais, avec tous les vêtements que nous avons déjà catalogués, c'est un musée de la Mode que nous pourrions ouvrir.

– Sans moi... maugréa Eli.

Les hommes seraient toujours des hommes, pensa-t-elle, et elle n'avait aucun désir qu'il en soit autrement.

– En tout cas, Hester pourra consacrer une section de son musée à la mode à travers les âges.

Soigneusement, elle replia la robe et l'enveloppa dans du papier de soie.

– J'ai regardé dans le télescope avant de monter. Il n'est toujours pas là.

– Il reviendra.

Enfin, elle embrassa Eli.

– Sûrement, mais je déteste attendre. Comment se fait-il que tu ne sois pas en train d'écrire ? Tu ne t'arrêtes pas si tôt, d'habitude.

– J'ai terminé le premier jet. Je fais un break. Je laisse reposer.

Elle enroula ses bras autour du cou, se trémoussa.

– Tu as terminé ! C'est génial ! Il faut fêter ça !

– Un premier jet n'est pas un roman.
– Bien sûr que si, c'est un roman en attente de fignolage. Qu'est-ce que ça te fait d'avoir fini ?

– Je n'ose pas penser à toutes les retouches que je devrai encore apporter, mais je suis plutôt content. Les derniers chapitres m'ont pris moins de temps que prévu. Une fois que j'ai su comment l'intrigue se dénouerait, la fin s'est écrite presque toute seule.

Tout excitée pour lui, elle se percha sur ses genoux.

– Il faut absolument fêter ça. Je préparerai un bon dîner et nous ouvrirons une bouteille de champagne. Il y en a, dans le cellier. Je suis si fière de toi.

– Tu ne l'as pas encore lu. Juste une scène.

– Peu importe. Tu l'as terminé. Combien de pages ?

– Pour l'instant, cinq cent quarante-trois.

– Tu as écrit cinq cent quarante-trois pages alors que tu étais dans une période horrible, de deuil, de transition, de stress intense. Si tu n'es pas fier de toi, c'est que tu es soit ridiculement modeste, soit complètement crétin. Alors, modeste ou crétin ?

Elle débordait de vie, d'entrain, d'allégresse. Il adorait son humour et, chaque jour, elle lui communiquait sa bonne humeur.

– Ni l'un ni l'autre, je suis fier de moi.

Les bras noués autour de son cou, elle fit claquer un baiser sonore sur ses lèvres.

– Ah, j'aime mieux ça ! L'an prochain à la même date, ton livre sera publié ou sous presse. Ton nom sera lavé, et tu auras les réponses à toutes les questions qui te hantent et qui hantent Bluff House.

– J'adore ton optimisme.

– Ce n'est pas seulement de l'optimisme. J'ai interrogé le tarot.

– Il t'a dit qu'avec mon faramineux à-valoir, nous partirions en voyage au Belize ?

– Ah, non, mais je suis partante. Optimisme plus tarot égale force vitale hyperpuissante, monsieur terre à terre, surtout si tu y ajoutes de l'effort et de la sueur. Pourquoi le Belize ?

– Comme ça. C'est la première destination qui m'est venue à l'esprit.

– Et sûrement la meilleure. Tu as découvert des trucs intéressants, aujourd'hui ?

– Rien en rapport avec la Dot.

– Ne désespérons pas, nous n'avons pas encore terminé, loin de là. Bon, allez, j'attaque une autre malle !

Ils travaillèrent côte à côte, puis Abra passa à une commode en merisier.

Incroyable, ce que les gens conservaient, pensa-t-elle. De vieux chemins de table mités, des napperons jaunis, des dessins d'enfants sur du papier si vieux qu'elle osait à peine les toucher de crainte qu'ils s'émiettent entre ses doigts. Elle tomba sur une collection de disques de la même époque, lui sembla-t-il, que la superbe robe corail. Amusée, elle retira la housse d'un Gramophone, le

remonta, mit l'un des vieux 78 tours.

Une musique éraillée, ponctuée de craquements, emplît la pièce. Eli leva la tête. En lui souriant, elle exécuta quelques pas de shimmy. Il lui rendit son sourire.

– Tu devrais mettre la robe.

– Tout à l'heure, peut-être, répondit-elle avec un clin d'œil.

En dansant, elle retourna à la commode, ouvrit un autre tiroir.

Des coupons et des chutes de tissu, de la soie, de la laine, du satin, des rubans brochés d'or et d'argent. De merveilleuses robes avaient dû naître de ces étoffes.

Le dernier tiroir lui résista, mais elle parvint à l'ouvrir à moitié, en sortit d'autres pièces de tissu, une pochette d'aiguilles, un coussin à épingles en forme de tomate, une boîte de fils de différentes couleurs.

– Oh, des patrons ! Des années 1930 et 1940. Robe-chemisier... Robe de soirée... Oh, viens voir ce bain-de-soleil ! Je crois que je vais me lancer dans la création de vêtements vintage.

– Tu veux faire des robes ? Il y en a plein les magasins !

Elle lui jeta à peine un regard.

– Je pourrais faire le bain-de-soleil dans cette soie jaune à petites fleurs violettes. Je pourrais même peut-être utiliser cette vieille machine à coudre qu'on a trouvée hier. Ce serait du pur vintage.

Elle emplit soigneusement les patrons, se retourna vers le tiroir vide.

– Il est bloqué, marmonna-t-elle. Il y a peut-être un truc coincé...

Elle se pencha, passa la main sous le tiroir supérieur, derrière, sur les côtés.

– Non... Le bois a dû se voiler, ou se dilater...

Puis elle sentit sous ses doigts comme une tige métallique.

– Il y a un truc, là, dans le coin... Tu peux venir voir, s'il te plaît ?

– Deux secondes...

– C'est bizarre...

Impatiente, elle tira, poussa, et le tiroir se débloqua, manqua de peu lui tomber sur les pieds.

– Oh !

– Tu t'es fait mal ? lui demanda Eli.

– Non, non. Ça alors... On dirait un compartiment secret... C'est bien ça, il y a un tiroir dans le tiroir, au fond.

– Ouais, j'en ai trouvé un dans un secrétaire, aussi, et un dans un buffet.

– Regarde ce qu'il y avait dedans...

Elle brandit une boîte en bois sculpté, avec un L stylisé gravé sur le couvercle. Intrigué, Eli leva les yeux de son inventaire. Elle apporta la boîte près de lui.

– Elle est fermée.

– La clé est peut-être là...

Elle jeta un coup d'œil au bocal en verre où ils rassemblaient toutes les clés qu'ils trouvaient. Puis retira une épingle de ses cheveux.

– Essayons d’abord comme ça.

– Sérieux ? répliqua Eli en riant. Tu veux crocheter la serrure avec une épingle à cheveux ?

– Ça se fait, non ?

Elle tordit l’épingle, la glissa dans le trou de la serrure, tourna, tâtonna, tourna. Comme elle semblait vouloir à tout prix ouvrir cette boîte, Eli commença à regarder dans le bocal. Puis entendit le déclic.

– Tu avais déjà fait ça ?

– Pas depuis mes treize ans, quand j’avais perdu la clé de mon journal intime. À croire que j’ai gardé le coup de main.

Elle souleva le couvercle, découvrit une liasse de lettres.

Ils en avaient déjà trouvé, des courriers de soldats, ou de filles mariées éloignées de leurs mères. Abra rêvait de découvrir des lettres d’amour. Précautionneusement, elle en dépli une.

– Écrite à la plume, on dirait. Le papier a l’air vieux. Ah, voilà une date : 5 juin 1821. Elle est adressée à Edwin Landon.

– Le frère de Violeta ! Il devait avoir une soixantaine d’années, en 1821. Il est mort en... 1830, ou au début des années 1830. C’est une lettre de qui ?

– Un certain James J. Fitzgerald, de Cambridge.

Eli nota le nom.

– Tu peux la lire ?

– « Monsieur, je regrette la tournure qu’a prise notre entrevue, l’hiver dernier. Croyez qu’il n’était point dans mon intention de m’immiscer dans votre vie privée. Cependant, bien que vous m’ayez sans... ménagement signifié votre position à mon égard, je me permets aujourd’hui de revenir vers vous sur... sur la prière de ma mère, votre sœur Violeta Landon Fitzgerald. »

Abra s’interrompit, leva vers Eli des yeux remplis d’espoir.

– Eli !

– Continue, dit-il en se levant pour regarder la lettre par-dessus son épaule. Je n’ai jamais entendu dire qu’elle s’était mariée et avait eu des enfants. Vas-y, continue.

– « Comme je vous en ai informé en janvier, votre sœur souffre d’une grave maladie et, du fait des dettes contractées au décès de mon père, nous nous trouvons toujours dans une situation précaire. Mon emploi de clerc chez maître Andrew Gardon me permet de subvenir aux besoins de mon épouse et de ma famille, ainsi que de m’acquitter peu à peu de nos créances et, par la grâce de Dieu, bien que difficilement, de pourvoir aux soins de ma mère.

« Je n’aurais pas moi-même osé vous solliciter ; c’est au nom et sur l’insistance de votre sœur que je m’adresse à vous ici. Son état de santé continuant de se détériorer, les médecins nous pressent de la conduire hors de la ville, sur la côte, où l’air marin favoriserait peut-être la guérison. Dans les conditions actuelles, je crains qu’elle ne passe pas le prochain hiver.

« Le vœu le plus cher de votre sœur serait de retourner à Whiskey Beach, dans la demeure où elle est née et conserve tant de souvenirs.

« Je comprends, monsieur, que vous refusiez tout lien avec moi-même, et vous donne ma parole que jamais je ne vous réclamerai de considération à mon égard. Ce n'est point à l'oncle que j'en appelle, mais au frère dont la sœur unique désire du plus profond de son cœur retrouver le foyer familial. »

De crainte d'abîmer le fragile papier, Abra reposa soigneusement la lettre dans la boîte.

– Oh, Eli !

– Elle aurait donc épousé un homme du nom de Fitzgerald, qui lui aurait donné au moins un fils... Il n'y a absolument aucune trace dans les archives familiales de ce mariage ni de cette naissance. On ne sait même pas quand elle est morte.

– Son père a détruit tout ce qui la concernait, n'est-ce pas ?

– En effet, il l'aurait non seulement reniée, quand elle est partie, mais il aurait effacé toute trace de son existence.

– Quel type horrible !

– Sur les portraits, il est plutôt bel homme. Qui était ce Fitzgerald... Le survivant de la *Calypso* ?

– Il n'y a jamais eu de tentative de réconciliation jusqu'à celle-ci ? Jusqu'à sa mort ?

– Je ne sais pas. La légende a tellement de versions. Selon certaines, elle se serait enfuie avec son amant. Selon d'autres, elle serait partie seule, après le meurtre de son amant par son frère. J'ai lu également quelque part que sa famille l'aurait éloignée de Whiskey Beach parce qu'elle était enceinte, puis déshéritée parce qu'elle refusait de se faire avorter. Toujours est-il qu'ils l'ont reniée, et que dans les documents postérieurs à la fin des années 1770, son nom n'apparaît plus nulle part. Maintenant que nous avons ces lettres, nous pourrions faire des recherches à partir du nom de James J. Fitzgerald.

– Eli, la lettre suivante est datée de septembre de la même année. Le fils renouvelle ses supplications. L'état de santé de Violeta empire, les dettes s'accumulent. Il dit que sa mère est trop faible pour prendre elle-même la plume. Il écrit sous sa dictée. Oh, ça me fend le cœur ! « Il nous faut pardonner, mon frère. Je ne veux pas retourner à Dieu avec cette inimitié entre nous. Je t'en supplie, avec le tendre amour que nous partagions autrefois, laisse-moi revenir mourir parmi les miens. Permits à mon fils de connaître mon frère, ce frère chéri qui autrefois me chérissait, jusqu'à ce jour funeste. J'ai prié Dieu de me pardonner mes péchés, et de te pardonner les tiens. Ne peux-tu me pardonner, mon cher Edwin, comme je t'ai pardonné ? Pardonne-moi, je t'en conjure, et laisse-moi revenir à la maison. »

Abra essuya les larmes qui roulaient sur ses joues.

– Il n'a rien voulu entendre. Voici la troisième lettre, la dernière, datée du 6 janvier 1822 : « Violeta Landon Fitzgerald a quitté ce monde aujourd'hui à 6 heures, après plusieurs mois de violentes souffrances. Vous êtes la cause, monsieur, de cette terrible agonie. Puisse le Seigneur tout-puissant vous accorder Sa clémence ; de moi, vous n'aurez point d'absolution.

« Sur son lit de mort, ma mère m'a raconté les événements survenus au mois d'août de l'année 1774. Elle m'a confessé ses péchés, les péchés d'une très jeune fille, ainsi que les vôtres, monsieur. Elle s'est éteinte dans le plus grand des tourments, affligée par la cruauté de siens, car vos richesses ont à vos yeux davantage de valeur que sa vie. Vous ne la reverrez plus, ni en ce monde ni aux cieux. Pour vos actes, vous êtes damné, comme le seront tous les Landon issus de vous. »

Abra reposa cette dernière lettre avec les autres.

– Je suis d'accord avec lui.

– Aux dires de tous, Edwin Landon et son père étaient des hommes très durs, intransigeants.

– Ces lettres le confirment.

– On ne sait pas ce qu'Edwin a répondu, si seulement il a répondu. En revanche, ces lettres nous apprennent qu'ils ont tous les deux « péché », Violeta et lui, en août 1774. Cinq mois après le naufrage de la *Calypso*. Il faut absolument qu'on fasse des recherches sur James Fitzgerald. Il faut au moins qu'on trouve sa date de naissance.

– Tu crois qu'elle a été déshéritée parce qu'elle était enceinte ?

– Je crois que c'est le genre de péché que Roger et Edwin Landon auraient condamnés. Tu imagines la honte, à cette époque, dans leur milieu ?

Eli examina la lettre, la signature.

– James... murmura-t-il. Il y a des chances qu'on lui ait donné le prénom de son père...

– L'amant de Violeta se serait donc lui aussi appelé James Fitzgerald ?

– Non, je pense que son amant n'était autre que Nathaniel James Broome.

– Le deuxième prénom de Broome était James ?

– Oui. Qui que soit ce Fitzgerald, je suis presque sûr qu'elle était enceinte quand elle l'a épousé.

– Peut-être que Broome a changé de nom pour faire sa vie avec elle ?

– Je vois mal un pirate mener une petite vie tranquille de père de famille. Et il n'aurait jamais abandonné la Dot aux Landon. À mon avis, Edwin l'a tué, il s'est approprié le trésor, et il a chassé sa sœur de la maison.

– Violeta aurait été reniée juste pour des biens matériels ?

– Elle s'était amourachée d'un brigand. Un assassin, un voleur, un homme qui aurait certainement été pendu si on l'avait attrapé. Les Landon étaient riches, ils jouissaient d'un prestige social, d'un pouvoir économique et d'influences politiques. Leur fille était sans doute promise au fils d'une autre famille fortunée. Ils risquaient de tout perdre si l'on avait su qu'ils étaient en mesure de fournir des renseignements susceptibles de permettre l'arrestation d'un criminel recherché. Il fallait régler au plus vite cette fâcheuse situation.

– Une fâcheuse situation ? Violeta n'était qu'une fâcheuse situation ?

– Je n'approuve pas ce qu'ils ont fait, j'essaie seulement de comprendre.

– Maître Landon. Non, décidément, cet homme-là ne m'aurait pas plu.

– Maître Landon analyse simplement une affaire. À l'époque, les filles

étaient la propriété de leurs pères. C'était injuste, mais c'est une réalité historique. Or voilà que Violeta devient un passif, au lieu d'être un actif.

– Je ne peux pas entendre des choses pareilles, riposta Abra en se dirigeant vers l'escalier.

– Ne t'énerve pas, je te parle du ^{xviii}e siècle.

– Tu as l'air d'être d'accord avec tes ancêtres.

– Pas du tout. Je tente de raisonner logiquement.

– Sans aucune émotion.

– OK, mettons tes émotions au service de la logique. D'après toi, alors, que s'est-il passé ?

– D'après moi, Roger Landon et son fils Edwin étaient des monstres. Ils n'avaient pas le droit de traiter Violeta aussi cruellement. C'était un être humain, tout de même.

– Bien sûr, soupira Eli en se passant une main sur le visage. Je suis entièrement d'accord avec toi sur ce point, Roger et Edwin Landon étaient égoïstes, opportunistes, cupides, étroits d'esprit, ne faisaient pas de sentiments.

– C'est déjà mieux. Cupides, dis-tu... Tu crois qu'Edwin a tué Broome pour s'accaparer la Dot ? Que serait-elle devenue, dans ce cas ?

– Le mystère reste entier. La seule chose que ces lettres nous apprennent, c'est que Violeta a eu un fils. Je vais essayer de retrouver sa trace.

– Comment ?

– Il existe de nombreux sites de recherche généalogique et de bases de données, mais vu que je ne sais pas me servir de ces outils, ça me prendrait un temps fou. Je crois que je vais plutôt contacter un spécialiste. J'en connais un. Un ancien ami.

Quelqu'un qui lui avait sans doute tourné le dos, songea Abra. Elle avait eu tort de monter sur ses grands chevaux. Eli était bien placé pour comprendre ce qu'avait vécu Violeta. Lui aussi avait été rejeté, condamné, ignoré.

– Tu es sûr que tu veux reprendre contact avec lui ?

– Je n'y tiens pas particulièrement, mais ça peut valoir le coup. Pour Violeta, je suis prêt à pardonner.

Elle encadra son visage de ses mains.

– Finalement, tu auras quand même droit à un dîner de fête, ce soir. D'ailleurs, il est grand temps que je commence à le préparer. Nous devrions mettre ces lettres en sûreté.

– Je m'en occupe.

– À ton avis, pourquoi Edwin les a-t-il gardées ?

– Va savoir... Il devait être comme tous les Landon, conservateur. Il n'a pas pu se résoudre à les jeter, il les a cachées dans ce tiroir secret.

– Loin des yeux, loin du cœur, comme Violeta. Quel triste personnage il devait être !

Triste ? s'interrogea Eli une fois Abra descendue à la cuisine. Il en doutait. Edwin Landon devait être un sinistre individu, terriblement infatué de sa

personne. Tout arbre généalogique devait avoir des branches pourries.

Sur son ordinateur portable, il chercha le numéro de son ancien ami, puis sortit son téléphone. Pardonner lui serait dur. Pour les besoins de la cause, toutefois, il voulait bien consentir un effort.

Les cheveux relevés, les manches remontées, Abra épluchait des pommes de terre lorsque Eli la rejoignit dans la cuisine.

– Alors, cet appel, comment ça s’est passé ?

– Pas super.

– Je suis désolée, Eli.

– Il était encore plus gêné que moi, je crois, répondit-il en haussant les épaules. En fait, je connaissais mieux sa femme. Elle est assistante juridique dans mon ancienne boîte. Il enseigne l’histoire à Harvard, et il fait de la généalogie pour arrondir ses fins de mois. Nous jouions au basket ensemble une ou deux fois par mois ; de temps en temps, nous allions boire des bières avec l’équipe.

Suffisant, aux yeux d’Abra, pour mériter un minimum de loyauté et de compassion.

– En tout cas, après les premiers bégaiements et un « Content de t’entendre, Eli » forcé et exagérément enthousiaste, il a accepté. Il s’est senti obligé, je crois, tellement il a honte de lui.

– Bien. Ça le rachète un peu.

– Mais je ne sais pas pourquoi, j’ai envie de cogner dans les murs.

Abra regarda la patate qu’elle venait de trancher à grands coups de couteau rageurs. Elle comprenait exactement ce qu’Eli ressentait.

– Si tu allais plutôt soulever de la fonte ? Ça t’ouvrira l’appétit. Tu veux connaître le menu ? Côtes de porc farcies, haricots verts aux amandes et pommes de terre sautées.

– Parfait. Il faut que je donne à manger à Barbie.

– C’est fait. Elle digère sur la terrasse.

– Tu veux que je t’aide à faire quelque chose ?

– J’ai l’air d’avoir besoin d’aide ?

Il esquissa un sourire.

- Non.
- Alors va faire de la muscu. J’aime les tablettes de chocolat.
- Eh bien, j’ai du boulot...

Il évacua par la sueur la frustration et la déprime en décollant. Et lorsqu’il ressortit de la douche, il se sentit apaisé.

Il avait ce qu’il lui fallait : un expert pour résoudre un problème. Si l’expert culpabilisait de s’être comporté comme un minable, ce n’était pas son affaire.

Sur une impulsion, il emmena Barbie en promenade au village. Et s’étonna qu’on l’apostrophe, qu’on lui parle, qu’on lui demande de ses nouvelles sans un brin de méfiance ni de gêne.

Il acheta un bouquet de tulipes pourpres. Sur le chemin du retour, il salua de la main Stoney Tribbet qui se rendait au Village Pub.

– Je te paie une bière, mon grand ?

– Pas aujourd’hui, le dîner m’attend. Mais gardez-moi un tabouret, vendredi soir.

– Entendu. À vendredi !

Voilà, songea-t-il, ce qui faisait de Whiskey Beach *son* village. Un tabouret au pub, un signe de la main, le dîner sur le feu et la perspective d’un sourire radieux en échange d’un bouquet de tulipes.

Abra le plaça au centre de la table, sur la terrasse. À la lueur des étoiles et des bougies, ils dégustèrent du champagne et un repas de fête simple et savoureux. Que demander de plus ? En cet instant, Eli trouvait le monde absolument parfait.

Il était sorti du tunnel, il s’était débarrassé d’une peau trop étriquée, il avait refait surface – peu importait la métaphore. Il était là où il désirait être, avec la femme qu’il désirait, des guirlandes lumineuses et des carillons éoliens, le bruit de la mer, des jardinières fleuries, et une chienne assoupie au sommet de l’escalier de la plage. Il se sentait réel, entier, comblé.

Plus tard, pourtant, dans la maison silencieuse, Abra blottie contre lui, il ne parvint pas à trouver le sommeil. Il écouta sa respiration régulière, les petits bruits que faisait Barbie en dormant, rêvant sans doute qu’elle poursuivait une balle rouge dans les vagues.

Il écouta Bluff House s’endormir, et imagina sa grand-mère réveillée au milieu de la nuit par des craquements inhabituels.

De crainte de déranger Abra en se tournant et en se retournant, il se leva, dans l’intention de descendre bouquiner dans la bibliothèque. Tout compte fait, il monta cependant au grenier, et s’installa à la table de jeu avec la pile de registres, son bloc et son ordinateur.

Pendant deux heures, il compulsait les comptes de la maison, de l’entreprise, releva des dates, des sommes, vérifia des montants d’un livre à l’autre.

Quand une migraine commença à poindre, il se frotta les yeux et poursuivit sa tâche. La comptabilité et la gestion n’étaient pas sa partie ; son père ou sa sœur auraient sans doute été davantage qualifiés pour décortiquer ces

documents. Toutefois, il pensait avoir mis le doigt sur quelque chose.

À 3 heures du matin, il referma tous les registres. Il avait l'impression d'avoir du sable sur la cornée et qu'un étau lui broyait le crâne. Mais il pensait avoir compris.

Il descendit à la cuisine, avala deux comprimés d'aspirine et sortit sur la terrasse avec une bouteille d'eau.

Presque pleine, la lune brillait au-dessus de la mer. Le faisceau du phare balayait le ciel étoilé.

– Eli ? Tu n'arrives pas à dormir ?

En peignoir blanc, Abra le rejoignit devant la balustrade.

– Non.

Le vent faisait frémir les pans de son peignoir, dansait dans ses cheveux, et la lueur de la lune se reflétait au fond de ses yeux.

Jamais elle ne lui avait paru aussi belle.

– Tu veux que je te prépare une infusion ?

Par habitude, elle lui massa les épaules, tenta de localiser les points de tension. Quand ses yeux rencontrèrent les siens, son regard inquiet se mua en une expression de curiosité.

– Qu'y a-t-il ?

– J'ai découvert quelque chose. Quelque chose d'énorme et de totalement inattendu.

– Assieds-toi, suggéra-t-elle. Que je puisse mieux te masser. Pendant ce temps, tu m'expliqueras.

Il lui prit les mains, les garda entre les siennes.

– Je t'aime, moi aussi, Abra.

– Oh, Eli, murmura-t-elle en lui serrant les doigts. Je le savais.

Ce n'était pas la réaction qu'il attendait. Et cette réponse l'irrita même quelque peu.

– Ah oui ?

– Je le savais, oui, mais c'est merveilleux de te l'entendre dire. Je me disais que ce n'était pas grave si tu ne pouvais pas le formuler, mais je ne me doutais pas de la joie dont me rempliraient ces mots. Si j'avais su, je t'aurais traqué comme une louve affamée pour te les extorquer.

– Comment pouvais-tu savoir, vu que je n'avais rien dit ?

– Quand tu me touches, quand tu me regardes, quand tu me prends dans tes bras, je sens ton amour. (Elle leva vers lui des yeux inondés de larmes.) Je ne pourrais pas t'aimer autant si je ne me sentais pas aimée en retour. Je ne me sentirais pas aussi bien avec toi si je doutais de tes sentiments.

Il lui caressa les cheveux, cette cascade de boucles rousses, et se demanda comment il avait pu traverser une seule journée sans elle.

– Alors tu attendais juste que je me jette à l'eau ?

– Je t'attendais, Eli. Je t'attendais, je crois, depuis mon arrivée à Whiskey Beach. Il ne me manquait que toi.

– Tu es magique, dit-il contre ses lèvres. Tellement magique que tu me

faisais peur, au début.

Les larmes jaillirent de ses yeux de sirène, irisées par les rayons de lune.

– Je comprends. Moi aussi, j’avais peur. Mais maintenant ? Je me sens prodigieusement courageuse. Et toi ?

Ému, il embrassa tendrement ses larmes.

– Je me sens heureux, et je veux te rendre aussi heureuse que je le suis.

– Je ne pourrais pas être plus heureuse. Quelle nuit merveilleuse. Bien que ce soit presque le matin... Aujourd’hui sera encore une journée merveilleuse. Offrons-nous encore plein de journées merveilleuses.

– Je te le promets.

Les Landon, se souvint-elle, ne faisaient pas de promesse à la légère. Submergée, elle se blottit contre lui.

– Nous nous sommes trouvés, Eli, exactement là et au moment où nous devons nous trouver.

– C’était notre karma ?

En riant, elle s’écarta de lui.

– Parfaitement. C’est pour ça que tu n’arrivais pas à dormir ? Parce que tu voulais me dire que tu avais enfin accepté ta voie karmique ?

– Non, c’est quand tu es apparue sur la terrasse que j’ai eu une révélation.

– Remontons nous coucher, dit-elle avec un sourire plein de promesses. Je suis sûre que je peux t’aider à t’endormir.

– C’est aussi pour ça que je t’aime, répliqua-t-il en lui prenant la main. Tu as toujours des idées fabuleuses. Au fait – j’allais presque oublier –, comme je ne pouvais pas dormir, je suis monté au grenier jeter un coup d’œil aux registres et aux livres de comptes.

– Tu aurais dû t’endormir en cinq minutes, dans ces colonnes de chiffres.

– J’ai trouvé, Abra. J’ai retrouvé la Dot d’Esméralda.

– C’est vrai ? Comment ? Où ?

– Elle est là.

– Où, là ? trépigna Abra en lui prenant l’autre main. Il faut la mettre en sécurité. L’apporter à Hester et à ta famille. Et... il y a sûrement un moyen de retrouver les descendants d’Esméralda, de leur faire part de cette découverte. Le musée de Hester... Tu imagines ce que cela représente pour Whiskey Beach ? Un trésor mis au jour après plus de deux siècles. Ça pourrait être le sujet de ton prochain roman. Et pense à tous les gens qui vont pouvoir admirer ces bijoux, maintenant ! Ta famille pourrait les prêter au Smithsonian, au Met, au Louvre.

– C’est ce que tu ferais, toi ? Des dons, des prêts, des expos ?

– Oui. Ces bijoux appartiennent à l’histoire, non ?

Fasciné, il scruta son visage dans la lueur argentée de la lune.

– Plus ou moins. Tu ne voudrais pas les garder ? Même pas un ?

– Disons que je ne refuserais pas un rubis ou un saphir, concéda-t-elle en riant. Bon, où sont-ils ? Et comment pouvons-nous les mettre en sûreté ?

– Le trésor, Abra, c’est Bluff House.

– Hein ? Je ne comprends pas.

– Mes ancêtres n'étaient pas aussi altruistes ni philanthropes que toi. Non seulement ils ont gardé la Dot, mais ils l'ont dépensée. Ma famille ne s'est pas enrichie uniquement grâce au whiskey. Au contraire, c'est le butin des pirates qui a permis le développement de la distillerie, l'agrandissement et la modernisation de la maison.

– Tu veux dire qu'ils ont vendu la Dot pour construire un manoir ?

– Petit à petit, je pense, si j'interprète correctement leur comptabilité. Sur deux générations, au moins, à partir de Roger et d'Edwin.

Elle repoussa ses cheveux ainsi, imagina-t-il, que ses utopies de musées, de partage.

– Bluff House est donc la Dot d'Esméralda ?

– Essentiellement. Ils n'auraient pas eu les moyens, sinon, de s'offrir un tel luxe. Mes ancêtres étaient joueurs, paraît-il, ils aimaient jouer et ils avaient de la chance au jeu. C'étaient aussi des hommes d'affaires audacieux. Ils ont eu du flair, et la guerre, la construction du pays leur ont profité. Mais à la base, ils n'avaient rien. Il leur fallait un capital de départ.

– Tu es sûr que c'était la Dot ?

– J'aimerais que Tricia jette un coup d'œil aux bouquins de comptes, mais ça me paraît logique. Je suis quasiment certain que ma famille a bâti sa fortune sur la Dot.

Abra hocha la tête, pensive.

– Ils ont rejeté leur fille, leur sœur, et ils se sont approprié un magot qui n'était pas à eux.

– Ils ont offert le gîte à Broome – qui du reste avait lui aussi volé ce magot. Il a déshonoré leur fille, leur sœur. Alors ils l'ont tué, et ils ont gardé son trésor.

– Expéditif, et pas très honnête, murmura-t-elle en posant la tête contre son épaule. Mais poétique, aussi. Qu'en penses-tu, toi ?

– On ne peut pas refaire l'histoire, il faut vivre avec. Je ne suis pas très fier de Roger et d'Edwin Landon. Ils ont été cruels, injustes. Mais qu'y puis-je ? Lindsay a connu une fin cruelle et injuste, elle aussi. Je ne peux qu'essayer de percer la vérité. C'est peut-être cela, la justice.

– Voilà pourquoi je t'aime, déclara Abra. Il est trop tôt pour téléphoner à Tricia, et je crois que nous n'arriverons pas à nous rendormir. Je vais préparer des œufs.

– Voilà pourquoi je t'aime.

En riant, il l'attira contre lui, et se figea en apercevant par-dessus sa tête de la lumière filtrant des volets du Château de sable.

– Attends...

Il alla regarder dans le télescope.

– Il est revenu, dit-il en se redressant.

Une main agrippée au bras d'Eli, Abra regarda à son tour.

– J'attendais ce moment avec impatience, mais maintenant qu'il est là...

(Elle s'interrompt un instant.) Je suis contente qu'il soit là. Nous allons enfin pouvoir agir. Allons casser des œufs, dit-elle avec un sourire féroce.

Un matin comme tous les matins, songea Eli en préparant du café, même s'il était à peine 5 heures. À la différence près qu'ils formaient désormais un couple amoureux, officiellement. Cette pensée lui mit du baume au cœur. Il suffisait de faire abstraction du meurtrier terré à quelques centaines de mètres.

– On devrait appeler Corbett, suggéra Abra en battant les œufs. Il pourrait interroger Suskind.

– Ouais...

– Remarque, il n'a toujours pas de raison de l'interpeller, si ce n'est que je l'ai vu au bar et que je l'ai trouvé louche.

– Il avait une liaison avec ma femme, il a acheté une maison à Whiskey Beach.

– Ce qui ne prouve rien, n'est-ce pas, maître Landon ?

En l'observant, il lui servit une tasse de café, la posa sur le comptoir.

– Ce serait un premier pas.

– Mais ça lui donnerait une longueur d'avance. Il saurait que tu sais.

– Ça l'affolerait et il quitterait peut-être Whiskey Beach. La menace ici serait éliminée et nous pourrions prendre le temps de vérifier nos hypothèses sur la Dot, Edwin Landon, James Fitzgerald, etc.

– Non, laissons tomber Corbett, déclara Abra en faisant fondre du beurre dans une poêle. Misons plutôt sur le fait que Suskind va de nouveau tenter de s'introduire à Bluff House et prenons-le nous-mêmes au piège. On aura ainsi la preuve qu'il est l'auteur des effractions, et Corbett n'aura plus qu'à lui faire avouer qu'il a causé la chute de ta grand-mère et qu'il a tué Duncan.

– Aucun élément ne justifie qu'on l'accuse d'avoir tué Duncan.

Elle versa les œufs battus dans la poêle.

– Rien ne justifiait qu'on t'accuse d'avoir tué Lindsay... Franchement, si on arrive à prouver qu'il est l'auteur des effractions, on aura fait un énorme pas en avant.

Elle garnit deux assiettes avec des œufs, des fruits, des tranches de pain complet grillées.

– Si nous allions manger dans le petit salon ? suggéra-t-elle. On assisterait au lever du soleil.

– Est-ce macho si je te dis que j'adore te regarder préparer le petit déjeuner, surtout dans ce peignoir ?

– Ce serait macho si tu exigeais que je prépare le petit déjeuner. Que tu aimes me regarder montre seulement que tu as du goût.

– C'est bien ce qu'il me semblait.

Ils emportèrent assiettes, tasses et pot de café dans le petit salon, s'installèrent face à la grande fenêtre arrondie.

– Ce qui serait sexiste, en revanche, dit Abra en goûtant les œufs, c'est que tu m'écarteres du plan pour piéger Suskind.

– Qui a parlé de t'écarter ?

– Une femme amoureuse lit dans l'esprit de son homme.

Seigneur, il espérait que non, bien qu'elle lui eût déjà prouvé cette aptitude à de nombreuses reprises.

– Cela dit, si nous décidons de tenter l'embuscade, nous n'avons pas besoin d'être là tous les deux.

– C'est vrai. Où seras-tu pendant que je le filmerai depuis le passage ? demanda-t-elle, placide, en croquant une myrtille. Il faudra que je puisse te contacter dès qu'il entrera dans la maison.

– Je n'apprécie pas qu'on me contrarie avant même que la journée ait commencé.

– Je n'apprécie pas qu'on me prenne pour une pauvre petite créature sans défense. J'ai déjà démontré, il me semble, que j'étais assez grande pour me débrouiller seule.

– Je ne savais pas que je t'aimais quand j'ai commencé à parler de guet-apens, dit-il en posant une main sur la sienne. Les sentiments que j'éprouve pour toi modifient quelque peu la donne. Je veux savoir ce qui est arrivé à Lindsay, à Gran. Je veux savoir le fin mot de tout ce qui se passe ici depuis mon retour à Whiskey Beach, de tout ce qui s'est passé ici il y a deux cents ans. Mais si cette quête doit te mettre en danger, je suis prêt à y renoncer.

Elle entrelaça ses doigts avec les siens.

– Je sais que tu es sincère, et je suis touchée, mais j'ai besoin de connaître la vérité, moi aussi. Pour toi, pour nous. Alors faisons-nous mutuellement confiance et cherchons-la ensemble.

– Si tu restais chez Maureen, je pourrais te prévenir dès qu'il serait là. Tu appellerais la police et ils le prendraient en flagrant délit.

– Je peux très bien appeler la police d'ici, pendant que tu le filmes.

– Tu as juste envie de jouer l'aventurière dans le passage secret.

– J'avoue. Mais il t'a fait du mal, Eli. Il a fait du mal à mon amie, et il aurait pu m'en faire. Je ne resterai pas chez Maureen. Ensemble, ou rien.

– Voilà qui ressemble fort à un ultimatum.

Elle haussa les épaules, désinvolte.

– C'en est un. Mais ne nous disputons pas par un si beau matin, alors que nous sommes amoureux. Je te couvrirai, Eli, et je sais que tu me couvriras.

Que diable était-il censé répondre à cela ?

– Et si ça tourne mal ?

– Les pensées négatives sont contre-productives. Il n'y a pas de raisons pour que ça se passe mal. Grâce à nous, d'ici ce soir, il sera peut-être en garde à vue. (Elle se pencha en avant.) Et Wolfe n'aura plus qu'à faire amende honorable.

– Tu gardais ce dernier atout dans ta manche ?

– Il est temps de faire tourner la roue du karma, Eli !

– OK, mais nous devons affiner notre plan, parer à toute éventualité.

– Allons-y, parlons stratégie, dit-elle en remplissant les tasses de café.

Tandis qu'ils discutaient, le soleil s'éleva au-dessus de l'horizon,

embrasant la mer de ses rayons dorés.

Une journée comme une autre, songea Eli lorsque Abra partit à son cours du matin. Ou tout au moins devait-on en avoir l'impression si l'on surveillait les allées et venues à Bluff House.

Il sortit Barbie, courut avec elle sur la plage en direction du Château de sable. Puis, pour lui faire plaisir autant que pour donner le change, il passa un moment à lui lancer la balle dans les vagues.

De retour à la maison, elle s'allongea sur la terrasse, tandis qu'il appelait sa sœur.

– Asile Boydon, bonjour. Comment vas-tu, Eli ?

– Plutôt bien, répondit-il en éloignant l'appareil de son oreille, le tympan vrillé par un cri suraigu. Que se passe-t-il chez vous ?

– Selina n'est pas contente d'avoir été punie. Mais plus elle hurlera, plus longtemps elle restera enfermée dans sa chambre.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Elle a décidé qu'elle ne voulait pas de fraises pour le petit déjeuner.

– Ça ne me paraît pas très...

– Elle me les a jetées à la figure. Résultat, il faut que je me change et je vais être en retard au boulot.

– OK, tu es pressée, je te rappellerai à un autre moment.

– Je serai en retard dans tous les cas, et il faut que je me calme ou je sens que je vais finir par coller une fessée monstrueuse à ma fille. Tu avais quelque chose de spécial à me dire ?

– J'ai trouvé de vieux registres de comptes, de la fin du ^{xviii}^e et du début du ^{xix}^e siècle. Je les ai épluchés et j'ai découvert des choses intéressantes.

– Du genre ?

– J'aimerais que tu y jettes un coup d'œil, histoire de voir si tu en arrives aux mêmes conclusions que moi.

– Tu ne peux pas me donner un indice ?

Il en brûlait d'envie, mais...

– Je ne veux pas t'influencer. Je me suis peut-être monté la tête.

– Tu piques ma curiosité.

– Si tu veux, je peux te scanner quelques pages et te les envoyer par mail. Et d'ici la fin de la semaine, je pourrai peut-être t'apporter les registres.

– Ou alors, on peut venir passer le week-end à Whiskey Beach, avec Max et Sellie.

– Encore mieux. Je ne servirai pas de fraises à ta fille.

– Elle les adore mais, que veux-tu, c'est une fille, il faut qu'elle fasse ses petits caprices. Envoie-moi quelques pages, j'y jeterai un coup d'œil.

– Merci et... bon courage !

Il monta ensuite chercher son ordinateur, puis redescendit s'installer sur la terrasse, face au Château de sable, une canette de Mountain Dew sur la table.

En premier lieu, il consulta ses mails. Sherrilyn Burke lui avait envoyé un

nouveau rapport sur Suskind.

Celui-ci ne semblait guère travailler depuis qu'il était retourné à Boston. Il ne passait à son bureau qu'en coup de vent, avait eu quelques rendez-vous à l'extérieur. Notamment, il était allé voir un avocat spécialisé dans le droit successoral. D'où il était ressorti d'un pas furieux.

– Il n'a pas voulu te dire ce que tu voulais entendre, compatit Eli. Je te comprends, ça met en rogne.

Suskind était allé un soir chercher ses enfants à l'école, il les avait emmenés au parc, au fast-food. Sa brève entrevue avec sa femme ne s'était apparemment guère mieux passée que son rendez-vous chez l'avocat. Il était reparti en claquant la porte.

À 22 h 15, la veille, il avait quitté son appartement avec une valise, une mallette et un carton. Il s'était arrêté dans un supermarché à la périphérie nord de Boston, où il avait acheté une livre de bœuf haché.

Une heure plus tard, il était sorti de l'autoroute pour s'arrêter dans un autre supermarché, où il avait acheté une boîte de raticide.

Viande hachée. Poison.

Interrompant sa lecture, Eli se leva d'un bond.

– Barbie !

En ne la voyant pas sur la terrasse, il eut un instant de panique. Elle remonta toutefois de l'escalier de la plage en remuant gaiement la queue. Il s'agenouilla à ses côtés et la serra contre lui. L'amour, songea-t-il, vous tombait parfois dessus sans crier gare, mais le sentiment n'en était pas pour le moins sincère et profond.

– Enfoiré, maugréa-t-il sous les coups de langue affectueux de la chienne. Il ne te fera pas de mal, tu peux compter sur moi. Je suis là, reste bien avec moi, OK ?

Elle l'accompagna jusqu'à la table.

– Tu restes là, tu ne bouges pas, d'accord ?

En réponse, elle posa la tête sur ses genoux, avec un soupir de contentement.

Il lut le reste du rapport, puis rédigea un message à l'attention de Sherrilyn, la prévenant d'emblée :

Il veut empoisonner ma chienne. Si vous êtes à Whiskey Beach, ne venez pas ici ; il chercherait à savoir qui vous êtes. J'en ai assez de me sentir à sa merci.

Et il lui exposa ce qu'il avait découvert, ainsi que ce qu'il s'apprêtait à faire.

Puis, les nerfs à fleur de peau, il rentra travailler à l'intérieur, avec la chienne.

– Désolé, ma grande, mais tu ne sors plus toute seule tant que ce salaud n'est pas derrière les barreaux.

Quand son téléphone sonna, il ne fut pas surpris de voir le nom de Sherrilyn à l'écran.

– Bonjour, Sherrilyn.

– Bonjour, Eli. Pouvons-nous parler de votre plan ?

Il entendit le « stupide » qu'elle ne prononça pas, haussa les épaules.

– Si vous voulez.

Tout en l'écoutant, il fit le tour de la maison, cette maison pour laquelle il était prêt à se battre. Il était déterminé, à présent, il allait engager le combat. Il ne regrettait qu'une chose : ne pouvoir infliger de coups physiques.

Il monta au grenier, se posta devant la vitre arrondie, sous laquelle il installerait bientôt son bureau, lorsque le combat serait gagné, lorsqu'il ne craindrait plus pour la sécurité de ceux qui lui étaient chers, lorsqu'il aurait reconquis sa dignité.

– Vous avez soulevé des points intéressants, dit-il enfin.

– Mais vous refusez de les entendre.

– Je vous ai écoutée, vous n'avez pas tort. Seulement, je ne peux plus me contenter de subir. Je ne veux pas m'en remettre à la police, ni même à vous. Je veux agir, je le dois. Pour moi-même, pour ma famille. Pour ma grand-mère, pour Bluff House, et pour Lindsay.

Barbie se colla contre sa jambe, il lui caressa la tête.

– Vous n'avez pas cru sa femme.

– Non.

– À côté de quoi suis-je passée ?

– Vous m'avez dit que vous aviez des enfants, que vous étiez mariée.

– Oui.

– Combien de fois ?

– Une seule, répondit-elle en riant. J'ai eu de la chance, le premier était le bon.

– C'est peut-être pour ça. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un couple qui se déchire. Je suis peut-être influencé par ma propre expérience, mais je ne crois pas me tromper. Le seul moyen d'être sûr, c'est de le coincer. C'est ce que je vais faire, ici, chez moi. La balle est dans mon camp.

Soupir à l'autre bout de la ligne.

– Je peux vous aider.

– Je crois, oui.

La conversation terminée, il se sentit plus léger.

– Tu sais quoi ? dit-il à Barbie. Je vais bosser, maintenant, histoire de me rappeler ce que ma vie est censée être. Tu peux rester avec moi.

Liste en main, Abra arpentait les allées du supermarché d'un pas rapide. Après deux cours, un massage sportif à un client qui se préparait pour un trail, et un ménage de dernière minute dans un cottage de location, elle n'avait qu'une hâte, retrouver Eli.

Honnêtement, pensa-t-elle, c'est ce qu'elle aurait voulu faire pour le restant de sa vie : retrouver Eli.

Ce soir marquerait peut-être un tournant pour lui. Pour eux. Le point où ils pourraient laisser le passé au passé pour commencer à songer au lendemain.

Quoi que leur réserve l'avenir, elle n'y entrevoyait que du bonheur, parce que Eli avait ramené l'amour dans sa vie. Le genre d'amour qui acceptait, comprenait et, mieux encore, l'aimait telle qu'elle était.

Qu'y avait-il de plus magique, de plus merveilleux ?

Elle se visualisa jetant à la mer, très loin, ce dernier petit bagage qui l'encombraient encore.

Mais ce n'était pas le moment de rêver. L'heure était à l'action, à la réparation des préjudices. Et s'ils en tiraient un zeste d'aventure, tant mieux !

Elle attrapa un flacon de son détergent favori – biodégradable, non testé sur les animaux – et le déposa dans son panier. Lorsqu'elle se retrouva nez à nez avec Justin Suskind.

Elle étouffa un petit cri, et se répandit aussitôt en excuses.

– Pardon. Je ne regardais pas où j'allais, bredouilla-t-elle en affichant un grand sourire, et en priant pour qu'il ne voie pas ses lèvres trembler.

Il s'était fait couper et décolorer les cheveux. Et à moins qu'il n'ait passé les deux dernières semaines à lézarder au soleil, il s'était appliqué de l'autobronzant. Elle était du reste presque sûre qu'il s'était fait épiler les sourcils.

Alors qu'il la toisait froidement, elle fit un pas de côté et, discrètement,

envoya un coup de coude dans le rayon. Plusieurs articles roulèrent sur le sol. Elle s'accroupit afin de les ramasser, lui barrant le passage.

– Mince ! Ce n'est pas vrai ! Ce que je peux être gourde, aujourd'hui ! Et par-dessus le marché, je suis déjà en retard. Mon copain m'emmène à Boston, ce soir. Nous allons passer une nuit en amoureux au Charles, et je n'ai même pas encore décidé comment m'habiller.

Elle se redressa, les bras chargés de produits de nettoyage.

– Excusez-moi, je vous empêche de passer.

Elle s'écarta, replaça les articles sur le rayon, et résista à la tentation de le suivre des yeux tandis qu'il s'éloignait.

Impec, pensa-t-elle, il pense qu'on ne sera pas là jusqu'à demain.

Elle termina ses courses, s'arrêta un instant pour bavarder avec l'une de ses élèves, comme si de rien n'était.

En chargeant ses cabas dans son coffre, sur le parking, elle lança un coup d'œil autour d'elle. Il était assis dans une berline noire. Elle prit le temps, avant de démarrer, d'allumer la radio, de retoucher sa coiffure et de se mettre du rouge à lèvres. Puis regagna Bluff House un poil au-dessus de la limitation de vitesse.

En bifurquant dans le chemin privé, elle jeta un regard dans le rétroviseur. Suskind continua tout droit sur la route.

– Eli ! cria-t-elle en montant l'escalier à toute vitesse.

Affolé, il se leva de son bureau et manqua de peu lui rentrer dedans sur le seuil de la porte.

– Que se passe-t-il ? Ça va ?

– Oui, oui, très bien. Je viens de mériter la palme du parfait réflexe. J'ai croisé Suskind au supermarché.

Instinctivement, il la saisit par les deux bras, s'assura qu'elle n'était pas blessée.

– Il t'a touchée ?

– Non, non. Il savait qui j'étais, mais j'ai fait la nouille. J'ai fait tomber des trucs pour lui barrer le passage et je me suis lamentée d'être aussi maladroite alors que j'étais hyperpressée, parce que mon chéri m'attendait pour m'emmener passer la soirée au Charles, à Boston. Futé, hein ?

– Tu lui as parlé ? Tu es folle !

– Il n'a pas prononcé un mot, mais il m'attendait, à la sortie du supermarché, et il m'a suivie jusqu'ici. Eli, il pense qu'on ne sera pas là, cette nuit. Il y a des chances pour qu'il en profite.

– À ton avis, il t'a suivie toute la journée ?

– Je... Non, je ne crois pas. Il avait un panier, avec des trucs dedans. Il faisait ses courses. Je ne pense pas qu'il aurait osé s'approcher aussi près s'il me surveillait. C'était le destin, Eli. Le destin est de notre côté.

Il aurait appelé cela le hasard, à la rigueur la chance, mais il ne voulait pas discuter.

– J'ai reçu un rapport de Sherrilyn. Il s'est arrêté dans deux supermarchés,

hier soir, à plusieurs kilomètres de distance, sur la route de Boston à Whiskey Beach.

– C’est peut-être un fétichiste des supermarchés.

– Non, il est prudent. Il a d’abord acheté une livre de viande hachée, et ensuite une boîte de raticide.

– Du raticide ? À ma connaissance, personne n’a jamais vu de rats à... Oh, mon Dieu ! s’écria-t-elle, choquée, furieuse. Il veut empoisonner Barbie ! Heureusement que je ne le savais pas quand je l’ai rencontré. Il aurait de nouveau tâté de mon coup de genou dans les parties.

– Calme-toi, tigresse. À quelle heure avons-nous réservé ?

– Quoi donc ?

– Le restau, à Boston ?

– Euh...

Eli consulta sa montre.

– OK, nous partirons vers 18 heures. Tu as demandé à Maureen si elle pouvait garder Barbie ?

– Oui, pas de problème. Donc on leur amène le chien, on revient à pied par le sud... Attends... Il faut que je mette des talons, si on est censés aller au restau. Donc, il faut aussi que j’emporte des baskets dans un sac. Quoi ? Ne me regarde pas comme ça. C’est important, les chaussures.

– Sherrilyn a proposé de nous donner un coup de main. Il faut que je t’explique comment on va procéder.

– OK, descendons, que je range les courses. Ensuite, je déciderai comment m’habiller pour cette virée romantique-tiret-embuscade.

Il lui exposa chaque étape du nouveau plan, ils refirent le point ensemble. Il vérifia les accès au passage, testa les caméras, qui ne constituaient plus qu’une mesure de précaution, à présent.

Au cas où les choses tourneraient mal, il avait une autre parade.

– Tu hésites encore, dit Abra en enfilant une robe par-dessus un caraco noir et un short de yoga.

– J’avais une foi absolue dans le système, autrefois. Je faisais partie du système. Et là, je m’appête à le court-circuiter.

– Le système t’a montré ses faiblesses, et nous allons juste lui prêter main-forte. Tu as le droit de défendre ta maison, et de vouloir laver ton nom.

Afin de compléter sa tenue, et parce qu’elles renforçaient sa confiance, elle accrocha des boucles à ses oreilles.

– Tu as même le droit d’être content de toi.

– Tu crois ?

– Oui.

– Tant mieux, parce que je le suis. Tu es superbe. Quand nous serons enfin tranquilles, je t’emmènerai vraiment dîner et passer la nuit dans le plus bel hôtel de Boston.

– Ça me ferait très plaisir, mais j’ai une meilleure idée. Quand tout sera

fini, tu donneras la première de ces grandes fêtes dont tu me parlais l'autre jour.

– Tu m'aideras à l'organiser ?

– Bien sûr. Par chance, non seulement je suis libre, mais tout à fait disposée et en mesure de t'aider.

– Il faudra qu'on discute de pas mal de choses, dit-il en lui prenant la main. Après.

– Nous aurons un long et bel été pour parler de tout ce que tu voudras, répliqua-t-elle en consultant sa montre. Il est 18 heures pile.

– Dans ce cas, allons-y.

Il descendit les sacs de voyage, tandis qu'Abra rassemblait les affaires du chien. En bas, il contacta Sherrilyn.

– Nous sommes sur le départ.

– Vous êtes sûr de vouloir le faire, Eli ?

– Oui, je vous rappelle dès que nous sommes de retour à Bluff House.

– OK. Je me prépare. Bonne chance.

Il régla son téléphone en vibreur, le glissa dans sa poche.

– C'est parti !

Des deux index, Abra releva les coins de sa bouche.

– La banane. N'oublie pas, tu vas passer la soirée dans un palace avec une fille canon qui te comblera sûrement de gâteries.

– Vu que nous allons passer une partie de la soirée dans un escalier au fond d'une cave, et probablement le reste avec les flics, j'aurai quand même droit à une petite gâterie ?

– Promis.

Ils sortirent de la maison.

– J'espère qu'il nous regarde, chuchota Abra, et qu'il s'imagine qu'il a un énorme coup de bol.

Eli verrouilla la porte, puis attira Abra contre lui.

– Offrons-lui un peu de spectacle.

Avec enthousiasme, elle l'enlaça et leva le visage vers lui.

– Travail d'équipe, murmura-t-elle contre ses lèvres. C'est comme ça que les choses fonctionnent à Whiskey Beach.

Il lui ouvrit la portière de la voiture.

– On ne traîne pas chez Maureen, lui rappela-t-il.

– Ne t'inquiète pas. Je peux être ultrarapide quand je veux.

Maureen leur ouvrit la porte du cottage avant même qu'ils aient frappé.

– Il faut que je vous dise : on a réfléchi avec Mike et...

– Trop tard.

Sitôt dans la maison, Abra enleva sa robe, tandis qu'Eli dénouait sa cravate et ôtait sa veste de costume.

– En fait, on se disait qu'on pourrait le guetter d'ici et appeler la police...

– Il risquerait de filer avant qu'ils arrivent, objecta Eli en se dirigeant vers la salle de bains avec un jean et un T-shirt noirs.

– Il tient absolument à jouer un rôle actif, expliqua Abra quand il eut refermé la porte derrière lui, en se débarrassant de ses escarpins. Et moi, je dois le soutenir. Ne t'inquiète pas, tout a été méticuleusement étudié.

– Je sais, mais si ce type a vraiment déjà tué...

Abra s'assit par terre afin de lacer ses baskets.

– Il a très probablement tué deux personnes. Ce soir, nous enclenchons le processus qui le mettra hors d'état de nuire.

– Vous n'êtes pas chargés de la lutte contre la criminalité, intervint Mike.

– Ce soir, si. Où sont les enfants ? demanda-t-elle lorsque Eli reparut.

– En haut, ils jouent. Ils ne sont au courant de rien. On ne voulait pas qu'ils nous entendent.

– Ils s'amuseront comme des petits fous avec Barbie, déclara Abra en embrassant Maureen, puis Mike. Je vous appelle dès que possible. On y va ? lança-t-elle à Eli.

– Je te suis. Je ferai attention à elle, chuchota-t-il à Mike et à Maureen. Si j'estime qu'il y a un quelconque risque, je laisse tout tomber.

– Fais attention, toi aussi, lui souffla Maureen avant qu'il ne s'engouffre par la porte de derrière.

Quand ils eurent disparu derrière le cottage d'Abra, elle prit la main de Mike.

– Appelle les garçons, lui dit-il. On va sortir promener la chienne.

– Tu as la tête à aller te promener ?

– Sur la plage. Si jamais il se passe quelque chose à Bluff House, on sera aux premières loges.

– Tu sais que tu n'es pas bête, mon chéri ?

Eli déverrouilla la porte latérale de Bluff House et réactiva l'alarme avant de se tourner vers Abra.

– Tu es sûre que tu veux venir avec moi ?

– Mais oui, répondit-elle en se dirigeant vers l'escalier de la cave. Il est à peine 18 h 10. On a fait hyper vite.

La porte refermée derrière lui, Eli alluma sa torche et ouvrit la marche. Il pouvait y en avoir pour quelques minutes, songea-t-il, ou pour des heures.

– Il va sûrement attendre la tombée de la nuit, dit-il.

– Nous avons tout notre temps, répliqua Abra en se glissant derrière l'étagère.

Dans le passage secret, ils allumèrent le plafonnier. Abra s'assit sur les marches et vérifia, depuis le moniteur portable qu'ils avaient laissé là, la caméra de surveillance installée au grenier. Eli testa une fois de plus la caméra de la cave. Puis il appela Sherrilyn.

– On est dans le passage.

– Suskind est toujours chez lui. Je vous préviens dès qu'il sort. S'il sort.

– Il sortira.

– Pensée positive, approuva Abra lorsque Eli coupa la communication.

– Il n'est pas revenu à Whiskey Beach pour faire du surf ou de la bronzette.

Il est déterminé, il va poursuivre son but, c'est obligé. Dès qu'il quitte Le Château de sable, on éteint la lumière.

– Et on ne fait plus un bruit, j'ai pigé, ce n'est pas la peine de me répéter les choses dix mille fois. Bon, on fait quoi ? On a au moins deux heures avant que le soleil se couche.

– On aurait dû emporter un jeu de cartes. Si tu me parlais de ton futur studio de yoga ?

– Avec plaisir. Je peux passer des heures à rêver.

Moins d'une heure plus tard, elle s'interrompt, inclina la tête.

– Ce n'est pas le téléphone qui sonne ?

– Si. Ça peut être n'importe qui.

– Dont lui, qui s'assure qu'il n'y a personne. Dommage qu'on n'entende pas, d'ici, si quelqu'un laisse un message.

Presque aussitôt, le portable d'Eli vibra.

– Il est parti avec un gros sac de sport, annonça Sherrilyn. Il monte dans sa voiture. Restez en ligne...

À voix basse, Eli transmet l'info à Abra, en scrutant son regard. Il n'y vit qu'une lueur d'excitation, pas une ombre de peur.

– Il se gare derrière un cottage de location, à environ deux cents mètres de Bluff House.

– Nous sommes prêts. À partir du moment où il entre dans la maison, attendez quinze minutes, comme convenu, pour appeler la police.

– Entendu. À plus, Eli.

Il éteignit son téléphone, le rangea dans la poche de son jean.

– Tu ne sors d'ici en aucun cas, d'accord ? recommanda-t-il à Abra.

– Et si...

– En aucun cas, c'est bien compris ? insista-t-il en se penchant au-dessus d'elle pour l'embrasser.

– OK, j'assure les arrières.

– Je compte sur toi.

Là-dessus, il sortit du passage, laissa le panneau se refermer, et se tapit derrière l'étagère.

Il aurait pu se contenter de mettre la caméra en marche et de retourner dans le passage avec Abra, mais il voulait voir, entendre, être en mesure d'intervenir rapidement.

Il n'entendit pas la porte de la buanderie, se demanda s'il percevait ou s'il imaginait des pas. En revanche, il entendit nettement la porte de la cave grincer, et des pas lourds dans l'escalier.

Il enclencha la caméra.

Le faisceau d'une torche apparut au fond du souterrain, se rapprochant lentement, balayant les parois de la cave, le sol, le plafond. Le cœur d'Eli fit un bond lorsque la lumière passa juste au-dessus de l'étagère.

Puis elle s'éteignit. Une lampe de travail s'alluma. Enfin, il distingua clairement Suskind. Vêtu de noir, les cheveux décolorés et bien coupés. Un

nouveau look, pour se fondre parmi les touristes.

Eli ajusta la mise au point de la caméra. Suskind s'empara d'une pioche. Les premiers coups retentirent aux oreilles d'Eli comme une immense satisfaction.

Tu es cuit, pensa-t-il. Je te tiens.

Il dut se faire violence pour ne pas se montrer et hurler ces paroles à la face de Suskind. Patience.

Comme il les guettait, il entendit les sirènes – à peine audible à travers les épaisses parois du souterrain. Suskind continua de creuser, le visage ruisselant de sueur, malgré la fraîcheur de la cave.

Quand les sirènes se turent, Eli compta mentalement les secondes. Des pas résonnèrent bientôt dans la maison. Suskind se figea, puis, tenant la pioche comme une arme, le regard en alerte, il s'avança lentement vers la lampe et l'éteignit.

Eli lui donna dix secondes, dans le noir, le localisa à sa respiration saccadée. Puis il sortit de derrière l'étagère et alluma sa torche. Aveuglé, Suskind se protégea les yeux du bras.

– Lâche cette pioche, et rallume la lampe.

Suskind plissa les yeux, agrippa le manche à deux mains.

– Un geste et tu es mort. Je suis armé.

– Tu bluffes.

– Ne me provoque pas. Je n'hésiterai pas à tirer.

Des pas retentirent dans l'escalier. Les doigts de Suskind se resserrèrent sur le manche de pioche.

– Je suis dans mon plein droit ! Cette maison m'appartient autant qu'à toi. Tout ce qu'elle contient est à moi autant qu'à toi. Mais la Dot est à moi.

– Ah oui ? Par là ! cria Eli. Allumez la lumière ! Suskind me menace d'une pioche.

– J'aurais dû te tuer, maugréa ce dernier entre ses dents. J'aurais dû te faire payer le meurtre de Lindsay.

– Tu es cinglé. Et le mot est faible.

Eli recula lorsque de la lumière jaillit dans le sous-sol, et tourna furtivement la tête en voyant Abra émerger du passage. Corbett, Vinnie et plusieurs agents en uniforme se déployèrent autour de Suskind, arme dégainée.

– Lâchez cet outil, ordonna Corbett. Immédiatement, et plus un geste !

– Je suis dans mon plein droit ! protesta Suskind en jetant la pioche à ses pieds. C'est lui le voleur ! C'est lui l'assassin !

– Juste une chose, proféra Eli en s'interposant entre les policiers et Suskind.

– Reculez, monsieur Landon, lui intima Corbett.

– Une seconde, s'il vous plaît.

Eli attendit que Suskind le regarde dans les yeux, et lui écrasa son poing dans la figure, avec toute la rage, tout le désespoir, toute l'amertume

accumulés depuis un an.

Quand Suskind s'écroula contre le mur, il leva les mains en signe d'obéissance.

– Tu me devais du sang, cracha-t-il en regardant ses articulations tachées de rouge.

– Tu me le paieras. Tu paieras cher pour tout ce que tu as fait.

Lorsque Suskind tenta un mouvement en direction d'Abra, Eli ne réfléchit pas. Il lui asséna un coup qui l'envoya à terre, et fit tomber de ses mains le pistolet qu'il avait dégainé.

– J'en ai fini de payer.

– Les mains en l'air ! ordonna Corbett en poussant le revolver du pied. Écartez-vous, monsieur Landon. Agent Hanson, s'il vous plaît.

– Oui, monsieur.

Vinnie remit Suskind sur pied et le plaqua face au mur afin de le fouiller au corps. Il dégrafa le holster caché dans sa ceinture, le tendit à l'un de ses hommes.

– Vous êtes en état d'arrestation, pour effraction, violation de domicile et destruction de biens privés, déclara-t-il en lui passant les menottes. Je retiens également deux chefs de voies de fait, port d'arme dissimulée et intention de faire feu.

– Lisez-lui ses droits, et conduisez-le au poste.

Vinnie leva discrètement un pouce à l'intention d'Eli avant d'empoigner Suskind par le bras et de le mener vers la sortie, escorté par l'un de ses collègues. Corbett rengaina son arme.

– Vous avez agi bêtement, monsieur Landon. Il aurait pu tirer.

– Il ne l'a pas fait, répliqua Eli en baissant les yeux sur sa main maculée de sang. Je lui devais bien ça.

– Ouais... Vous aviez prémédité votre coup...

– Pardon ?

– J'ai reçu un appel de votre détective privée, qui a vu Suskind s'introduire à Bluff House. Elle craignait qu'il soit armé.

– Comportement responsable.

– Vous vous trouviez là par hasard, tous les deux ?

– Nous... Nous explorions les passages secrets, intervint Abra en glissant un bras sous celui d'Eli. Nous avons entendu du bruit dans la cave. Je ne voulais pas qu'Eli prenne de risques, mais je n'ai pas pu l'empêcher d'aller voir. J'étais sur le point de vous appeler quand vous êtes arrivés.

– Nous sommes tombés à pic. Où est la chienne ?

– Chez des amis, répondit Eli.

– Comme par hasard... Vous auriez pu me faire confiance.

– Je vous fais entièrement confiance, inspecteur. C'est pourquoi je voudrais vous raconter une histoire, avant que vous interrogiez Suskind. Une histoire qui explique en partie les événements récents. Je sais qui a tué Lindsay, ou je ne suis pas loin de savoir.

– Je vous écoute.
– En contrepartie, j’aimerais assister à l’interrogatoire.
– Si vous détenez des informations ou des pièces à conviction concernant un homicide, vous êtes dans l’obligation de nous en faire part.

– J’ai une histoire, et j’ai une théorie. Les deux vous plairont, je crois. Et elles devraient intéresser l’inspecteur Wolfe, également. Permettez-moi d’assister à l’interrogatoire, inspecteur. C’est un bon compromis, pour vous et pour moi.

– Accompagnez-moi au commissariat. Nous en discuterons dans la voiture.

– OK.

– Et dites à votre détective de nous rejoindre.

– Pas de problème.

– Le hasard... grommela encore Corbett avant de s’engager dans l’escalier.

– Tu n’es pas restée dans le passage, dit Eli à Abra.

– Tu te doutais bien que je ne pourrais pas m’empêcher de sortir, ou alors c’est que tu me connais mal.

– Tout s’est passé presque exactement comme je l’avais prévu, répliqua-t-il en lui tirant les cheveux.

– Montre-moi cette main, dit-elle en la lui prenant, et en la lui embrassant délicatement. Ça fait mal ?

– Oui, acquiesça-t-il, avec une grimace lorsqu’il plia les doigts. Mais c’est une douleur qui fait du bien.

– Je suis fondamentalement non violente, excepté en cas de légitime défense ou d’assistance à personne en danger. Mais tu avais raison, tu lui devais bien ça. Et je le confesse, j’ai adoré te voir coller ton poing dans la figure de cette ordure.

De nouveau, elle lui embrassa les doigts.

– Pour une non-violente...

– Je me couvre la tête de cendres. J’ai une petite remarque à te faire, moi aussi, maintenant que nous sommes seuls. Tu étais armé. Ce n’était pas prévu.

– Je me suis ravisé à la dernière minute.

– Où est ce pistolet ? J’ai éteint la caméra dès que la police est arrivée.

– Un colt 45, dit-il en le prenant sur l’étagère où il l’avait dissimulé. De la collection d’armes anciennes. Je te connais, figure-toi, je savais que tu ne resterais pas sur la touche.

– Cow-boy... murmura-t-elle. Tu t’en serais servi ?

– Si j’avais pensé qu’il risquait de me mettre hors jeu pour s’en prendre à toi, je n’aurais pas hésité. Mais je te l’ai dit, tout s’est passé peu ou prou comme je l’avais prévu.

– Tu te crois intelligent ?

– Hormis pendant un laps de temps relativement bref où j’ai eu comme une absence, j’ai toujours été très intelligent, rétorqua-t-il en passant un bras autour de ses épaules et en l’embrassant sur le sommet du crâne.

Je t’ai, non ? pensa-t-il. *Ce qui fait de moi un homme supra-intelligent.*

– Il faut que j'appelle Sherrilyn, ajouta-t-il. Et que je remette ce flingue à sa place.

– Pendant ce temps, je vais chercher la caméra, et téléphoner à Maureen pour lui dire que tout s'est bien passé. Nous avons fait du beau travail d'équipe.

Corbett prit place face à Suskind, l'examina attentivement et longuement. Le prévenu n'avait pas réclamé d'avocat, pas encore, ce que Corbett trouvait idiot. Avec les gens idiots, la tâche était toutefois souvent plus simple, il n'allait pas s'en plaindre. Vinnie montait la garde devant la porte, à l'intérieur de la salle d'interrogatoire. Il aimait l'attitude du shérif adjoint, sa présence constituerait probablement un atout.

Suskind était tendu. Il n'arrêtait pas de plier et de déplier les doigts. Un tic nerveux faisait frémir les muscles de sa mâchoire enflée et bleuie. Néanmoins, malgré une lèvre fendue, il affichait un sourire sûr de lui.

– Bien... Vous avez creusé un trou conséquent au sous-sol de Bluff House. Avez-vous reçu de l'aide ?

Suskind se contenta de soutenir le regard de Corbett. Celui-ci se renversa contre le dossier de sa chaise.

– Non, j'imagine. C'était une mission personnelle, que vous ne souhaitiez pas partager. Vous avez proclamé à plusieurs reprises être dans votre bon droit. Pouvez-vous m'expliquer de quel droit vous vous êtes introduit dans la maison de Landon pour y creuser un trou ?

– Cette maison est autant la mienne que la sienne.

– Comment cela ?

– Je suis un descendant direct de Violeta Landon.

– Pardonnez-moi, je connais mal l'arbre généalogique des Landon. Agent Hanson, savez-vous qui est Violeta Landon ?

– Bien sûr. C'est elle qui a sauvé le matelot rescapé du naufrage de la *Calypso*. Selon certaines versions de la légende, elle aurait eu une idylle avec lui.

Suskind frappa la table du poing.

– Ce n'était pas un matelot, c'était le capitaine du vaisseau ! Le célèbre capitaine Nathaniel Broome. Il a non seulement survécu, mais il a emporté avec lui la Dot d'Esméralda.

– Les théories divergent, objecta Vinnie.

– Je connais la vérité, moi ! Edwin Landon a tué Nathaniel Broome pour le dépouiller de ses richesses. Il a chassé sa propre sœur de la maison, et convaincu son père de la déshériter. Elle portait l'enfant de Broome, son fils.

– Tout cela remonte à loin, souligna Corbett.

– Elle était enceinte de Broome ! répéta Suskind. Elle est morte dans la misère. Son fils a supplié Landon de l'aider, de la laisser revoir sa famille, ce monstre n'a rien voulu savoir. Voilà qui sont les Landon, et pourquoi je suis en droit de réclamer mon héritage.

– D'où tenez-vous ces informations ? demanda Vinnie. Des tas d'histoires circulent sur le trésor.

– Ce ne sont que des histoires. Je vous parle de *faits*. Il m'a fallu près de deux ans pour les rassembler, pièce par pièce. Je possède des lettres, écrites de la main de James Fitzgerald, le fils de Violeta Landon et de Nathaniel Broome. Sa mère lui avait tout raconté. Il avait renoncé à ses droits. Moi pas !

– Vous auriez mieux fait d'engager un avocat, fit remarquer Corbett, au lieu de défoncer le sous-sol de Bluff House à la pioche.

– Vous croyez que je n'ai pas essayé ? rugit Suskind, le visage empourpré. Les avocats ne sont que des bons à rien. Tout ce qu'ils ont su me dire, c'est que la filiation était trop ancienne, que Violeta, dans tous les cas, n'aurait pas hérité légalement. Que je n'avais aucun droit légitime. Et le droit du sang, alors ? Et le droit moral ? La Dot était le butin de mon aïeul. Les Landon la lui ont volée. Elle me revient.

– Armé de ce droit du sang, de ce droit moral, donc, vous vous êtes introduit illégalement à Bluff House, en plusieurs occasions. Pourquoi la cave ?

– Violeta avait écrit dans son journal qu'elle l'avait cachée là, à la demande de Broome.

– En deux cents ans, personne ne l'aurait trouvée ?

– Elle l'avait cachée. Elle est là, et elle me revient de droit.

– Ce fameux droit que vous ne cessez de revendiquer vous donne-t-il également celui de commettre des effractions, de dégrader des biens privés, de pousser une vieille dame dans les escaliers ?

– Je ne l'ai pas poussée. Je ne l'ai pas touchée. C'était un accident.

– Malchance, railla Corbett, le sourcil arqué. Comment cet accident s'est-il produit ?

– Je suis monté au grenier. Les Landon y conservent des tas de vieux documents. Je voulais y jeter un œil. La vieille s'est réveillée, elle m'a vu, elle a paniqué et elle est tombée. Toute seule. Je ne lui ai rien fait.

– L'avez-vous vue tomber ?

– Évidemment que je l'ai vue, puisque je vous le dis. Mais ce n'était pas ma faute.

– OK, soyons clairs. La nuit du 20 janvier dernier, vous vous êtes introduit à Bluff House. Mme Landon était dans la maison, elle vous a vu, elle a eu peur, et elle a fait une chute dans l'escalier. Est-ce exact ?

– Je viens de vous le dire. Je ne l'ai pas touchée.

– En revanche, vous vous en êtes pris à Mlle Abra Walsh, qui vous a dérangé lors de l'une de vos intrusions suivantes.

– Je ne lui ai fait aucun mal. Je voulais juste... la neutraliser, le temps de prendre la fuite. C'est elle qui m'a attaqué. Comme Landon, tout à l'heure. Vous l'avez vu de vos propres yeux.

– Je vous ai vu porter la main sur une arme dissimulée.

Corbett jeta un regard à Vinnie.

– Je suis témoin, également, confirma celui-ci. L’arme a été saisie comme pièce à conviction.

– Vous avez eu de la chance de ne prendre que deux directs dans la figure. Mais revenons-en à la nuit où vous avez agressé Mlle Walsh...

– C’est elle qui m’a attaqué, bon sang !

– Kirby Duncan vous a-t-il attaqué, lui aussi, pour que vous l’abattiez de deux balles et jetiez son corps du haut de la falaise ?

Un muscle tressaillit dans la mâchoire de Suskind. Il détourna le regard.

– Je ne sais pas de qui vous parlez. J’ignore qui est Kirby Duncan.

– Qui il était. Je vais vous rafraîchir la mémoire. Il s’agit du détective privé que vous avez engagé pour surveiller Eli Landon. (Corbett leva une main avant que Suskind ne l’interrompe.) Laissez-moi terminer, nous gagnerons du temps. Vous pensiez avoir couvert vos traces. Vous êtes allé faire le ménage chez lui, dans son bureau et son appartement, vous avez fait disparaître les dossiers vous concernant. Mais dans la précipitation, vous avez oublié des petites choses. Les fichiers de sauvegarde, par exemple. Et ces dossiers que vous avez subtilisés, qu’en avez-vous fait ? J’espère que vous ne les avez pas gardés chez vous. Une équipe est en train de perquisitionner votre maison, ici. Une autre s’occupe de votre appartement à Boston.

Corbett laissa ces remarques faire leur chemin.

– Par ailleurs, reprit-il, il se trouve que l’arme que vous portiez aujourd’hui est déclarée au nom de Kirby Duncan. Comment se fait-il que vous soyez en possession d’un revolver appartenant à Duncan ?

– Je... Je l’ai trouvé.

– Comme ça, par hasard ? rétorqua Corbett avec un sourire en coin. Où donc ? Quand ? Comment ? Vous ne répondez pas ? Prenez le temps de réfléchir, je continue... L’assassin de Duncan n’a pas laissé d’empreintes sur l’arme du crime – qui a mystérieusement atterri au domicile de Mlle Abra Walsh. Il les a effacées, ou il portait des gants. En revanche, il n’avait pas pensé à en mettre pour charger le pistolet. Ce ne sont pas les empreintes de Mlle Walsh que l’on a relevées sur les balles extraites du corps de Duncan. Devinez à qui appartiennent ces empreintes...

– C’était de la légitime défense.

– Ah, oui...

– Il m’a attaqué, je me suis défendu.

– Comme Abra Walsh vous a attaqué ?

– Je n’avais pas le choix. C’était lui ou moi.

– Vous reconnaissez avoir tué Kirby Duncan et poussé son corps du haut de la falaise ?

– Oui, en légitime défense – et je lui ai pris son revolver. Il m’a provoqué, il était armé, nous nous sommes battus. C’était un accident.

Corbett se gratta le côté de la nuque.

– Kirby Duncan n’a pas été tué à bout portant lors d’un corps à corps. L’autopsie est formelle.

– C’est pourtant ce qui s’est passé, maintint Suskind, les bras croisés sur la poitrine. C’était de la légitime défense. J’ai le droit de me défendre.

– Vous vous arroyez décidément beaucoup de droits : celui d’entrer par effraction dans une propriété privée, d’y creuser un trou, d’abandonner sans lui prêter assistance une vieille dame victime d’une chute causée par votre intrusion à son domicile durant son sommeil, et celui de tuer un homme. La loi, hélas, ne vous reconnaît aucun de ces droits. Vous aurez tout le loisir de l’étudier, Suskind. Un homicide au premier degré vous vaudra la perpétuité.

– C’était de la légitime défense.

– Est-ce aussi ce que vous allez plaider pour le meurtre de Lindsay Landon ? Elle vous a attaqué, elle vous a menacé, et vous n’aviez pas d’autre moyen pour vous défendre que de lui fracasser le crâne à coups de tisonnier ?

– Je n’ai pas tué Lindsay ! C’est Landon qui l’a tuée et vous n’avez pas été fichus de l’arrêter. Elle est morte, et il est libre, parce qu’il a du pognon, parce que sa famille a du pognon. Et il se la coule douce dans une baraque qui me revient !

Corbett se tourna vers le miroir sans tain et hocha imperceptiblement le menton, en espérant ne pas commettre une erreur. Un engagement était toutefois un engagement.

– Comment savez-vous qu’elle a été tuée par Landon ?

– Elle avait peur de lui.

– Vous avait-elle dit expressément qu’elle avait peur de son mari ?

– Elle était terrorisée, ce jour-là, après la dispute qu’ils avaient eue en public. Elle m’a dit qu’elle ne savait pas de quoi il était capable. Il l’avait menacée, il lui avait promis qu’elle regretterait, qu’il la ferait payer. Devant témoins ! Je lui ai assuré que je veillerais sur elle, que je la protégerais. Elle m’aimait. Je l’aimais. Landon savait que tout était fini entre eux, mais quand il a appris qu’elle avait une liaison avec moi, il n’a pas pu le supporter. Il l’a tuée, et il a acheté la police.

– Wolfe aurait donc été acheté ?

– Absolument.

Corbett se retourna de nouveau lorsque Eli pénétra dans la pièce.

– Monsieur Suskind, la présence de M. Landon nous permettra, je crois, de gagner du temps. Acceptez-vous qu’il assiste à la suite de l’interrogatoire ? Vous êtes libre de refuser.

– Qu’il reste, j’ai quelques mots à lui dire. Assassin !

– Tu m’ôtes le mot de la bouche, répliqua Eli en prenant place à la table.

– Tu ne voulais plus d'elle.

– Non, concéda Eli. Et encore moins quand j'ai découvert qu'elle me mentait, qu'elle me trompait, qu'elle m'utilisait. Savait-elle pourquoi tu couchais avec elle ? Savait-elle que tu la manipulais pour lui soutirer des informations sur moi, sur Bluff House, la famille, la Dot ?

– Je l'aimais.

– Peut-être, mais ce n'est pas pour ses beaux yeux que tu as commencé à t'intéresser à elle.

– Je la connaissais. Je la comprenais. Tu ne savais même pas qui elle était.

– Tu as raison, c'est vrai, je ne la connaissais pas, je ne voulais plus d'elle, je ne l'aimais plus. Mais je ne l'ai pas tuée.

– Elle venait de t'annoncer que nous allions refaire notre vie ensemble, nous marier. Ça t'a rendu dingue.

– Je ne vois pas trop comment tu aurais pu l'épouser alors que tu avais déjà une femme.

– J'avais demandé le divorce à Eden, elle avait accepté. Toi, par contre, tu n'as pas pu accepter que Lindsay te quitte pour un autre.

– Je croyais que ta femme ignorait, jusqu'au meurtre de Lindsay, que tu avais une liaison avec elle.

Les poings de Suskind se serrèrent.

– Elle ne savait pas, non.

– Tu as simplement dit à ta femme, la mère de vos deux enfants, que tu voulais divorcer, et elle ne t'a pas posé de questions ?

– Ce qu'Eden et moi nous sommes dit ne te regarde pas.

– Curieux, tout de même. Depuis que nous étions en instance de divorce, Lindsay et moi, nous étions à couteaux tirés. Nous nous jetions sans cesse des accusations et des reproches à la figure. Eden doit être quelqu'un de plus civilisé que nous, elle ne souhaitait que ton bonheur. Où aviez-vous

l'intention d'aller le soir où Lindsay est morte ? Elle avait préparé des bagages, nous nous étions disputés, elle était contrariée. Elle n'allait sûrement pas partir sans toi.

– Nous avons effectivement l'intention de passer le week-end ensemble.

– Mais quand tu es allé la chercher...

– Il était trop tard ! Tu l'avais tuée. La police était déjà là.

Suskind se leva brusquement de sa chaise. Vinnie s'avança et lui posa une main sur l'épaule.

– Veuillez vous rasseoir, je vous prie.

– Ne me touchez pas ! Vous êtes autant coupable que lui. Tous autant que vous êtes. Je n'ai même pas pu la voir ce soir-là. C'est un voisin qui m'a dit qu'elle était morte.

Eli jeta un regard à Corbett, lui passant tacitement la balle.

– Voilà qui contredit vos précédentes déclarations, monsieur Suskind.

– Vous me prenez pour un imbécile ? On m'aurait soupçonné si j'avais dit que je me trouvais aux abords de la maison. C'est lui qui l'a tuée ! rugit Suskind, le doigt tendu vers Eli. Vous le savez, et c'est moi que vous cuisinez, alors que je n'ai rien à me reprocher. Faites votre boulot, bon sang ! Arrêtez-le !

– Mon boulot consiste à tenter de comprendre, à rassembler des faits, et c'est ce que je suis en train de faire. Quelle heure était-il lorsque vous vous êtes rendu chez les Landon, ce jour-là ?

– Environ 19 h 15.

– Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

– Je suis rentré directement chez moi, sous le choc. Eden préparait le dîner, elle m'a dit qu'elle venait d'entendre à la télé que Lindsay avait été assassinée. J'ai craqué, je me suis effondré. Eden m'a aidé à me calmer, à reprendre mes esprits. Elle avait peur que j'aie des ennuis, que les enfants en pâtissent. Alors elle a décidé qu'elle dirait à la police que j'étais là, avec elle, depuis 17 h 30.

– Elle a menti.

– Pour me protéger, pour préserver notre famille. Elle savait que je n'avais pas tué Lindsay.

– En effet, acquiesça Eli. Comme elle savait que j'étais innocent. Elle t'a fourni un alibi, que la police a cru. Et tu lui en as fourni un, toi aussi, à ton insu, en prétendant que tu étais chez toi, à siroter des margaritas avec ta bonne petite épouse, alors qu'en réalité elle était allée s'expliquer avec Lindsay.

– Ça ne tient pas debout, c'est ridicule.

– Lindsay lui a probablement tenu le même discours qu'à moi : qu'elle était désolée, mais que c'était comme ça. Elle t'aimait, et vous aviez le droit d'être heureux ensemble. De rage, Eden s'est emparée du tisonnier et l'a frappée.

– Elle aurait été incapable de faire une chose pareille.

– Elle considérait Lindsay comme une amie, et cette amie l'avait humiliée, cette amie menaçait de détruire sa famille.

– Elle ne vous a pas accordé le divorce sans réagir, intervint Corbett. Elle vous a réclamé des explications, et vous avez été obligé de lui avouer que vous aviez une liaison, et avec qui.

– Ça ne change rien.

– Quand lui avez-vous dit que Lindsay était votre maîtresse ?

– La veille du meurtre. Ça ne change rien. Elle m’a juré qu’elle me couvrirait, à condition que je reste avec elle. Elle a fait ça pour moi.

– Elle a fait ça pour elle, rétorqua Eli en se levant. L’un et l’autre, vous n’avez pensé qu’à vous, qu’à sauver votre peau. Tu aurais pu avoir Lindsay, Justin. Je ne voulais que la bague de mon arrière-grand-mère. Eden, en revanche, voulait davantage, et elle s’est servie de toi. Je peux arriver à la comprendre.

Là-dessus, Eli quitta la salle d’interrogatoire. Abra se leva du banc où elle était assise, dans le couloir, et lui ouvrit les bras.

– C’était dur ? murmura-t-elle, le front contre le sien.

– Plus que je n’aurais cru.

– Raconte-moi.

– Rentrons, et je te raconterai tout, promis. Allons-nous-en d’ici, je n’en peux plus.

– Eli ! lança Vinnie en sortant de la salle d’interrogatoire. Attends une seconde. Ça va ?

– Ça va, je te remercie. Je suis content que ce cauchemar soit enfin terminé.

– Corbett voulait que je te dise : dès qu’il en aura fini avec Suskind, il contactera Wolfe directement, et il ira avec lui interpellier Eden Suskind.

– OK. Qu’ils fassent ce qu’ils ont à faire. Je ne me sens plus concerné. Merci pour ton aide, Vinnie.

– Je n’ai fait que mon boulot, mais si tu veux m’offrir une bière, un de ces quatre, ce sera avec plaisir.

Abra s’avança vers Vinnie, prit son visage entre ses mains, et déposa un baiser sur ses lèvres.

– Eli te paiera une bière, ou plusieurs. Ça, c’était de ma part.

– Et je peux te dire que ça vaut toutes les bières du monde.

– Rentrons à la maison, répéta Eli. C’est fini.

Pas tout à fait, cependant.

Le lendemain matin, Abra à ses côtés, Eli était assis face à Eden Suskind, dans sa salle à manger.

Bien que pâle, elle s’exprimait d’une voix parfaitement calme, le regard inflexible.

– Je vous remercie de vous être déplacés jusqu’à Boston. J’ai conscience du dérangement.

– Vous vouliez me dire quelque chose...

– Je voulais que vous soyez là tous les deux. J’ai tout de suite vu qu’il y avait quelque chose de fort entre vous, et je crois en ce lien, en cette

complicité, en ce qu'elle permet de construire. Voilà pourquoi je tenais à votre présence à tous deux. Depuis hier soir, j'ai eu plusieurs entretiens avec la police, en présence de mon avocat, bien sûr.

– Sage précaution.

– Justin n'a pas jugé utile d'en prendre un, mais il a toujours été impulsif, irréfléchi. Je lui apportais un certain équilibre, je suis plutôt de nature pondérée. Pendant longtemps, nous nous sommes complétés. Vous comprenez ce que je veux dire quand je parle d'équilibre ? ajouta-t-elle à l'intention d'Abra.

– Tout à fait.

– J'en étais sûre. Maintenant que Justin est passé aux aveux, que je sais ce qu'il a fait, je peux, et je souhaite, tourner une page. J'ai fini par comprendre que je ne pouvais pas le protéger, que je ne pouvais plus l'équilibrer, qu'il était vain d'attendre quoi que ce soit de lui. La police pense qu'il a tué un homme de sang-froid.

– Oui.

– Et causé de graves blessures à votre grand-mère.

– Oui.

– Il était obsédé par une idée fixe. Ce n'est pas une excuse, c'est un fait. Il y a trois ans environ, au décès de son grand-oncle, il a trouvé des lettres, un journal intime, d'où il ressortait que vous partagiez un lointain lien de parenté.

– Par le biais de Violeta Landon et de Nathaniel Broome ?

– Je ne sais pas exactement, il était très secret à ce sujet. C'est à partir de là que tout a commencé à changer. Il a fait des tas de recherches sur son ascendance, qui lui ont coûté des sommes exorbitantes. Je ne veux pas vous ennuyer avec les problèmes que Justin a eus par le passé, mais il a toujours été très envieux, et très critique envers les autres. Il était convaincu que vous et votre famille l'aviez spolié. Quand il s'est aperçu que je travaillais avec votre femme, que je la connaissais bien, il s'est mis en tête que c'était un signe. Peut-être en était-ce un, d'ailleurs, qui sait ?

– Il a cherché à la séduire.

– Il la désirait, surtout, je crois, parce qu'elle était à vous. Il était terriblement jaloux de vous. Il disait que vous aviez usurpé son patrimoine. J'ignorais qu'il avait acheté une propriété à Whiskey Beach, qu'il avait engagé un détective privé, qu'il s'était introduit plusieurs fois chez vous, ou chez votre grand-mère. La seule chose que je savais, c'est que mon mari m'échappait, qu'il me mentait. Ce sont des choses que l'on sent, n'est-ce pas ? dit-elle à Abra.

– Sans doute.

– Au bout d'un moment, j'ai cessé de me disputer avec lui, de lui demander ce qu'il faisait de son argent, de son temps. Ce n'était pas la première fois qu'il avait des lubies. Je pensais que celle-ci finirait par lui passer, comme les autres.

Eden s'interrompt, ramena une mèche derrière son oreille.

– Mais non. Un jour, il m’a annoncé qu’il allait demander le divorce. Comme ça, comme si ce n’était qu’une formalité. Il ne m’aimait plus, il ne pouvait plus faire semblant. Évidemment, je suis tombée des nues. La discussion s’est enflammée, nous nous sommes dit des choses atroces, et il a fini par m’avouer qu’il avait une liaison avec Lindsay. Elle était soi-disant son âme sœur – c’est l’expression qu’il a employée –, ils voulaient refaire leur vie ensemble.

– Vous avez dû être terriblement meurtrie, commenta Abra.

– C’était horrible. Le moment le plus affreux de ma vie. Tout s’écroulait. Il m’a dit que nous annoncerions la nouvelle aux enfants pendant le week-end, de façon que nous puissions prendre le temps de bien leur expliquer, de les consoler. Jusqu’à la fin de la semaine, il dormirait dans la chambre d’amis, et nous nous efforcerions de maintenir une façade digne. J’avais l’impression d’entendre Lindsay, ses mots, ses intonations. Vous comprenez, Eli ?

– Oui.

Les épaules très droites, Eden hocha la tête.

– Ce que je vais vous dire à présent, je ne le dirai ni à la police, ni à mon avocat, mais j’estime que vous méritez de l’entendre.

– Je sais que vous l’avez tuée.

– Voulez-vous savoir pourquoi, comment, ce qui s’est passé exactement ?

– Oui, répondit Abra avant qu’Eli puisse prendre la parole, en posant une main sur la sienne.

– Vous êtes en colère, Eli, vous auriez préféré ne pas entendre. Mais votre compagne sait qu’il faut que vous sachiez, pour pouvoir tourner la page. Bel équilibre.

– Vous êtes allée la trouver, commença Abra.

– Ce n’est pas ce que vous auriez fait ? Ce jour-là, Justin m’a téléphoné pour me dire qu’il ne serait pas là du week-end, que nous parlerions aux enfants plus tard. Lindsay était contrariée parce qu’elle s’était disputée avec vous, Eli. Elle avait besoin de partir deux ou trois jours. Il ne voulait pas la laisser seule. Et moi, et ses enfants, dans tout ça ? Il se fichait de ce dont nous avions besoin, nous. Ils étaient tous les deux très égoïstes, et ils se potentialisaient.

Eli prit la main d’Abra, en songeant à la chance qu’il avait.

– Je suis allée la voir, poursuivit Eden. J’espérais lui faire entendre raison, l’apitoyer, peut-être. Elle était furieuse, à cause de la discussion que vous aviez eue tous les deux. Elle m’a reçue dans la bibliothèque. Rien de ce que j’ai pu lui dire ne semblait la toucher. J’ai invoqué notre amitié, mes enfants. Je l’ai suppliée de ne pas les priver de père. Elle m’a rétorqué que je devais assumer. Que c’était comme ça et qu’elle n’y pouvait rien. Elle m’a dit des choses horribles, cruelles, vicieuses. Et puis elle m’a tourné le dos. Comme si je n’étais plus là.

Après une pause, Eden croisa les mains sur la table.

– Je n’ai qu’un souvenir flou de ce qui s’est passé ensuite. J’avais

l'impression de voir quelqu'un d'autre, quelqu'un qui s'était emparé du tisonnier, et qui la frappait. J'ai perdu la tête.

– Vous ne vous en tireriez pas trop mal, avec un avocat aussi bon que vous, déclara Eli posément.

– J'ai un excellent avocat, mais peu importe, je ne suis pas allée chez elle dans l'intention de lui faire du mal. Quand j'ai retrouvé mes esprits, trop tard, j'ai pensé à ma famille, à mes enfants, aux conséquences de mon geste. Je ne pouvais pas revenir en arrière et effacer ce moment d'égarement passager. Je ne pouvais plus qu'essayer de préserver ma famille. Je suis rentrée chez moi. J'ai découpé mes vêtements en morceaux et je suis allée les jeter dans la rivière. Puis je suis revenue à la maison et j'ai commencé à préparer le dîner. Justin était dans tous ses états quand il est arrivé. C'est là que j'ai compris que nous pouvions nous protéger l'un l'autre, comme il se doit entre mari et femme. Nous essaierions de tirer un trait sur ce cauchemar et de reconstruire notre couple. Je pensais qu'il avait besoin de moi. Lindsay l'aurait détruit. Elle l'a détruit. Elle m'a laissé un homme que je ne pouvais pas reconstruire, que je ne pouvais pas sauver. Alors j'ai lâché prise, pour ne plus me soucier que de moi-même.

– À aucun moment vous n'avez pensé à Eli...

– Bien sûr que si, mais le mal était fait, et je n'en suis pas responsable. C'est Lindsay qui est responsable de tout. Elle a ruiné la vie d'Eli, la mienne, celle de Justin. Même dans la mort, elle continue de nous ravager. À cause d'elle, mes enfants seront traumatisés à jamais.

La voix d'Eden se brisa mais elle parvint à retrouver sa contenance.

– Même si mon avocat parvient à trouver un compromis avec le procureur, et j'ai toute confiance en lui, mes enfants seront marqués pour le restant de leur vie. Vous avez retrouvé l'équilibre, vous, l'avenir vous tend les bras. Je n'ai que deux enfants démolis, à cause de ce que leur père a fait par égoïsme, et de ce que leur mère a fait par désespoir. Vous êtes libre. Même si je ne suis pas punie aussi sévèrement que je le mériterais, je ne serai plus jamais libre.

Eli se pencha par-dessus la table.

– Quoi qu'ait fait Lindsay, quoi qu'elle ait eu l'intention de faire, elle ne méritait pas la mort.

– Vous êtes plus indulgent que moi. Mais pour remonter à l'origine de cette sombre histoire, nous n'en serions pas là aujourd'hui si vos ancêtres n'avaient pas été aussi cupides, s'ils n'avaient pas commis un meurtre, s'ils n'avaient pas renié leur fille. Je ne suis qu'un pion sur l'échiquier.

– Raccrochez-vous à cela, vous en aurez besoin dans les jours à venir, répliqua Eli en se levant.

Abra l'imita.

– Pour vos enfants, Eden, j'espère que votre avocat est aussi bon que vous le pensez.

– Merci. Je vous souhaite tout le bonheur du monde.

Là-dessus, main dans la main, Eli et Abra prirent congé.

– Elle est malade, murmura Abra quand ils furent dehors. Ça ne se voit pas de prime abord, mais elle est complètement cinglée. Ce sont peut-être les circonstances qui l'ont rendue folle, mais elle ne le comprendra jamais.

– J'aurais pu la défendre. J'aurais pu lui négocier une peine de cinq ans et elle n'en aurait purgé que deux.

– Heureusement que tu n'es plus avocat.

Eli serra la main d'Abra en voyant Wolfe dans le jardin.

– Monsieur Landon.

– Inspecteur.

– Je me suis trompé, mais vous aviez tout du coupable, marmonna Wolfe en se dirigeant vers le perron.

– C'est tout ? lui lança Eli. C'est tout ce que vous avez à me dire ?

– C'est tout, oui, répondit Wolfe par-dessus son épaule.

– Il est gêné, murmura Abra, en esquissant un sourire devant l'expression incrédule d'Eli. C'est un fumier, mais il est dans ses petits souliers. Oublie-le, et souviens-toi que le karma tourne.

– Je ne sais pas grand-chose du karma, mais tu peux compter sur moi : je vais dès à présent commencer à le rayer de ma mémoire.

– Très bien. Allons acheter des fleurs pour Hester et annoncer cette excellente nouvelle à ta famille. Ensuite, nous rentrerons, et demain sera un autre jour.

Eden Suskind fut arrêtée pour le meurtre de Lindsay, Justin Suskind pour celui de Duncan. Eli n'avait pas besoin d'écouter la télé, il revivait. Une nouvelle vie s'ouvrait à lui, et il ne regrettait pas l'ancienne une seule seconde.

Il pouvait faire des projets, à présent.

Certains avec Abra : ils donneraient une grande fête pour le 4 Juillet, et il lui montra les premières ébauches de plans pour l'installation d'un ascenseur à Bluff House qui permettrait à Hester de revenir chez elle et d'y vivre confortablement.

D'autres qu'il gardait encore pour lui.

Il écrivait, faisait de grandes balades sur la plage avec sa chienne, savourait les premières longues soirées d'été avec la femme qu'il aimait.

Il choisit un soir où le coucher de soleil s'annonçait flamboyant, avant une nuit de pleine lune.

Pendant qu'Abra faisait son planning de la semaine, il débarrassa la table, chargea le lave-vaisselle.

– Je crois qu'à la rentrée prochaine je donnerai des cours de zumba. Je vais m'inscrire à un stage, cet été. Je pense que je devrais pouvoir obtenir le certificat.

– Sans aucun doute.

– Je continue le yoga, évidemment, mais je suis sûre que mes élèves seront contentes de découvrir une nouvelle discipline qui cartonne, dit-elle en

épinglant son emploi du temps au pêle-mêle.

– En parlant de nouveauté, je voudrais te montrer quelque chose, au grenier.

– Tu veux rejouer Le Pirate et la Belle dans le passage secret ?

– Ce ne serait pas de refus, mais il faut d’abord que je te parle d’un truc.

– Dommage qu’on n’ait pas le temps de débarrasser les combles avant le 4 Juillet. On aurait pu y faire une fête fabuleuse.

– Un jour, peut-être.

– J’adore les « un jour, peut-être ».

– C’est drôle, moi aussi, maintenant. Il m’aura fallu du temps !

Il la guida vers l’une des anciennes mansardes de bonne, où une bouteille de champagne attendait dans un seau de glace.

– On fête quelque chose ?

– J’espère.

– C’est quoi, ces plans ? demanda-t-elle en s’approchant des grandes feuilles qu’il avait étalées sur une table. Ton futur bureau ? Super ! Tu vas faire construire un escalier extérieur ? Tu ne m’en avais pas parlé, mais c’est une excellente idée. On débouche la bouteille ?

– Attends, regarde, tu vois cette surface, là, que l’architecte a laissée en blanc ?

– Tu pourrais en faire plein de choses.

– Moi, non. Mais toi, oui.

– Moi ?

– Ton studio, par exemple.

– Mon... Oh, Eli, c’est adorable d’avoir pensé à moi, mais...

– Tes élèves monteront par l’escalier extérieur, les personnes âgées par l’ascenseur. Ici, dit-il, le doigt sur le plan, tu pourras faire une salle de massage. Mon bureau se trouve dans l’aile nord, je ne serai pas dérangé. J’ai demandé à Gran ce qu’elle en pensait, elle nous donne le feu vert. Alors ?

Émue, elle regarda autour d’elle.

– Eli, tu m’offres l’un de mes rêves, mais...

– Tu peux me rendre la pareille en m’offrant l’un des miens.

Il plongea la main dans sa poche, en ressortit une bague.

– Ce n’est pas celle que j’avais donnée à Lindsay, j’ai demandé à Gran de m’en donner une autre. Elle est très ancienne, et Gran l’aime particulièrement. Elle est heureuse de la transmettre à quelqu’un qu’elle aime particulièrement aussi. J’aurais pu t’en acheter une, mais je préférerais qu’elle ait une valeur symbolique. Je sais que tu attaches beaucoup d’importance aux symboles.

Privée de voix, Abra ne pouvait détacher les yeux de la superbe émeraude taillée en cabochon.

– Je ne voulais pas t’offrir un diamant. Trop conventionnel. L’émeraude m’a fait penser à toi. À tes yeux.

– Eli... bredouilla-t-elle, une main sur le cœur, comme pour s’assurer qu’il battait encore. Je... Je n’avais pas encore pensé à ça.

– Eh bien, penses-y.
– Je croyais que je viendrais juste m’installer là officiellement avec toi.
– Je m’en contenterai, si tu n’es pas encore prête à franchir le pas. Mais je voudrais t’épouser, Abra, démarrer une vraie vie avec toi, fonder une famille, un foyer.

Il aurait juré que la bague lui brûlait les doigts, telle une flamme, telle la flamme de la vie.

– Je te regarde, poursuivit-il, et je vois tous les « peut-être, un jour », du monde, tous les possibles, toutes les promesses de l’avenir. Je n’ai pas envie d’attendre, mais si tu as encore besoin de temps, je t’attendrai aussi longtemps qu’il le faudra. Je veux toutefois que tu saches que tu m’as non seulement aidé à reprendre pied, tu m’as aussi ouvert les yeux. Grâce à toi, je sais désormais exactement à quelle vie j’ai toujours aspiré. Et cette vie que je désire, c’est toi.

Son cœur ne cessa pas de battre, il se gonfla d’une joie immense. Derrière la fenêtre, le soleil embrasait le ciel et la mer de mille feux. Comment refuser le plus beau des cadeaux, le cadeau de l’amour ?

– Je t’aime, Eli. Je fais confiance à mon cœur, j’ai appris à lui faire confiance. Je crois que l’amour est la chose la plus puissante et la plus importante de l’univers. Tu as le mien. Je veux le tien. Nous pouvons nous créer la vie à laquelle nous aspirons. J’y crois de tout mon être.

– Mais tu préfères attendre.

– Non ! dit-elle en se jetant à son cou. Tu es l’amour de ma vie !

Sa bouche contre la sienne, elle s’abandonna à ce premier baiser d’une nouvelle promesse. Il la serra contre lui, la fit tourner en riant.

– Attendre m’aurait tué.

– Il faut savoir saisir le bonheur quand il se présente à toi, répliqua Abra en tendant la main devant lui. Officialisons le nôtre.

Il lui passa la bague au doigt, elle l’éleva vers la lumière.

– Elle est magnifique, chaleureuse.

– Comme toi.

– J’adore le fait qu’elle soit ancienne, et qu’elle me vienne de ta famille. Je suis ta famille, désormais, c’est merveilleux. Quand l’as-tu demandée à Hester ?

– Le jour où nous lui avons apporté des fleurs, en sortant de chez Eden Suskind. Je ne pouvais pas, je ne voulais pas te demander ta main avant que tout soit terminé. La vie nous appartient, maintenant.

Elle lui donna un long baiser, plein d’amour et de tendresse.

À son doigt, l’émeraude étincela dans les derniers rayons du soleil, comme elle avait étincelé pendant des générations aux doigts des femmes de la famille Landon. Puis son éclat se fit plus doux, comme dans un coffre de fer échoué sur les côtes de Whiskey Beach.